

La
Société Nouvelle

INDEXED

La

Société Nouvelle

Revue internationale

Sociologie, Arts, Sciences, Lettres

(Fondée et dirigée par FERNAND BROUEZ)

12^e ANNÉE — TOME I

(VOLUME XXIII)

19.

PARIS

BUREAUX

5, impasse de Béarn, 5

BRUXELLES

BUREAUX

32, rue de l'Industrie, 32

1896

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
777341 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
K 1985 L

APPARITIONS NOCTURNES

LA CHASSE INFERNALE (1)

Mention d'une apparition, ou comme on disait alors, d'une épiphanie, est faite dans le recueil de nos Livres Sacrés, au deuxième livre des *Macchabées* :

Le roi de Syrie, Antiochus Epiphane, se mit en route pour conquérir l'Égypte. Alors les habitants de Jérusalem eurent pendant quarante jours le spectacle de batailles aériennes. Des cavaliers, splendidement vêtus, avançaient et reculaient par escadrons, attaquaient et mettaient en fuite d'autres légions. On voyait le mouvement des épées, le heurt des lances, la parade des boucliers, le jet des flèches, la coruscation des ors, le flamboiement des cuirasses... Et le peuple pensait que ce fût là un heureux présage. Le suzerain de la Judée étant absent, Jason, le frère du grand-prêtre, crut l'occasion propice pour s'emparer du pouvoir. Armant ses partisans, il se jeta sur ceux de son frère Ménélas, et l'on s'entre-tua dans les rues. Ce qu'apprenant, Antiochus revint en hâte avec sa grande armée qui n'avait pas encore servi. Afin de rétablir l'autorité légitime, il égorgea quarante mille juifs, un peu au hasard, en expédia quarante mille sur les marchés d'esclaves, huitante mille autres avaient péri diversement. Et toujours pour assurer le rétablissement de l'ordre, le roi fit main basse sur le trésor du temple, le vida de 50,000 kilogrammes de métaux précieux que prestement il expédia sur Antioche. Mesure intelligente, certes, puisque Jason et Ménélas, les frères ennemis, se disputaient le maniement des fonds. car les grands-prêtres de Jahvé fonctionnaient comme régents de la Banque juive... Il faut expliquer que les capitaux se blottissaient alors sous le manteau des dieux puissants; les financiers apportaient leur magot, qui, dans le temple de Persépolis, qui, dans celui de Jérusalem, qui, dans le

(1) Sixième Conférence à l'École des Libres Études sur l'Évolution des Religions.

sanctuaire d'Apollon à Délos... Mais ne perdons pas de vue les apparitions démoniques.

* * *

Après toute terrible guerre, le paysan ne manque pas de raconter qu'elle fut présagée par des bataillons manœuvrant dans l'air, par des armées s'entre-choquant dans les nuages. Rien d'important n'arriverait sur terre qui n'aurait eu son contre-coup dans le ciel. Le Bon Dieu et les saints anges se donneraient une répétition de la comédie humaine avant de la jouer sur la scène du monde.

Cette imagination, nous ne la qualifierons point de superstition grossière, puisqu'elle fut partagée par maint savant commentateur de Daniel et de l'Apocalypse. Une idée n'est pas sottise en patois et intéressante en latin d'église. Le populaire n'a qu'une vague compréhension des phénomènes météoriques; les interprétant à sa manière, il se trouve que tout événement qui l'émotionne avait été prédit. En règle générale, l'apparition des comètes et autres « signes au ciel » ne présage rien de bon, car le Destin est par essence une divinité funeste. Mais chacun d'espérer que le signe, avant-coureur de calamités, menace plutôt les voisins.

Aux récits qui se font devant le feu, charmant les veillées d'hiver, émerveillant la jeunesse et lui constituant un cadre de convictions religieuses, morales et scientifiques, les anciens et les bonnes vieilles adaptent des noms quelconques, imaginaires ou autres, et s'ils font bien dans le paysage, personne ne s'en plaindra. Populo n'a aucun souci de la précision historique. Ainsi dans la légende qui lui est racontée de la bataille à Châlons-sur-Marne, il lui indiffère qu'Attila poursuive Aétius ou Aétius Attila. Nos bonnes gens ignorent tout ce qu'on peut ignorer. Chose admirable, ils ignorent naïvement, sans pédanterie ni prétention.

* * *

En fait d'apparitions, qui ne se rappelle la ballade des Djinns que Victor Hugo prit à l'Orient, et dont il fit une de ses merveilleuses *Orientales* :

.....
 C'est l'essaim des Djinns qui passe,
 Et tourbillonne en sifflant,
 Les ifs, que leur vol fracasse,
 Craquent comme un pin brûlant.
 Leur troupeau lourd et rapide,
 Volant dans l'espace vide,
 Semble un nuage livide
 Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près! — Tenons fermée
 Cette salle où nous les narguons!
 Quel bruit dehors! hideuse armée
 De vampires et de dragons!
 La poutre, du toit descellée,
 Piole ainsi qu'une herbe mouillée,
 Et la vieille porte rouillée
 Tremble à déraciner ses gonds!

Cris de l'enfer! voix qui hurle et qui pleure!
 L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
 Sans doute, ô ciel! s'abat sur ma demeure.
 Le mur fléchit sous le noir bataillon.
 La maison crie et chancelle, penchée,
 Et l'on dirait que du sol arrachée,
 Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
 Le vent la roule avec leur tourbillon!

Prophète! Si ta main me sauve
 De ces impurs démons des soirs,
 J'irai prosterner mon front chauve
 Devant tes sacrés encensoirs!
 Fais que sur ces portes fidèles
 Meure leur souffle d'étincelles,
 Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
 Grince et crie à ces vitraux noirs!

Ils sont passés! — Leur cohorte
 S'envole et fuit, et leurs pieds
 Cessent de battre ma porte
 De leurs coups multipliés.
 L'air est plein d'un bruit de chaînes,
 Et dans les forêts prochaines,
 Frissonnent tous les grands chênes,
 Sous leur vol de feu pliés!

De leurs ailes lointaines
 Le battement décroît,
 Si confus dans les plaines,
 Si faible que l'on croit
 Ouïr la sauterelle
 Crier d'une voix grêle,
 Ou pétiller la grêle,
 Sous le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
 Nous viennent encor,
 Ainsi des Arabes
 Quand sonne le cor,
 Un chant sur la grève
 Par instant a'élève,
 Et l'enfant qui rêve
 Fait des rêves d'or.

.

D'après du Mège, les bergers des Landes se racontent que les héros et les rois du temps jadis chevauchaient les nuages en compagnie des démons. — Sans doute ont-ils entendu leurs voisins de par-delà les Pyrénées parler des « Vieilles cohortes », et de « l'Antique Armée » courant à fond de train vers batailles aériennes. Et Zedlitz nous a dit la *Revue*, que faisait l'empereur Napoléon, *de la Vieille Garde aux Champs-Élysées*, posté sur la coupole des Invalides, au-dessus de son tombeau.

Les Allemands ont aussi d'innombrables légendes, relatives à leur « Furieuse ou Rageuse Armée », *das wüthende Heer*. Il s'agit en effet de deux armées : une multitude pourchasse une autre multitude. Toutefois le mouvement n'est pas de combat mais de déroute. C'est le désordre et la fureur des vents culbutant les nuages ou faisant tourbillonner les feuilles sèches. Les vivants fuient devant les morts. « Hourrah ! Hourrah ! Les morts vont vite ! »

Quand on lui apprit que l'avocat Jules Favre arrivait avec la soumission de la France vaincue, de la France représentée par le général Trochu et autres Messieurs du Gouvernement, dit de la Défense Nationale, M. de Bismarck siffla le hallali du cerf et, se tournant vers son secrétaire : « La bête est sur ses fins. »

En effet, à rien ne peut-on mieux comparer les batailles qu'aux parties de chasse. La guerre aux animaux et la courre à l'homme se ressemblent à s'y méprendre. A enfoncer leur pique dans le dos d'un bipède ou d'un quadrupède, chasseur et guerrier y ont égal plaisir. La Mort est aussi bien figurée par un chasseur à l'affût que par un assassin dans l'ombre guettant sa victime inconsciente. La « Mort Chasseresse » et la « Mort Guerrière », deux types équivalents.

L'antiquité gréco-romaine a laissé de nombreux monuments funéraires, qui représentent la *Chasse de Méléagre*, féconde en tragiques surprises. A combien de chasseurs fut-il funeste, ce fameux sanglier du Calydon, digne du sanglier meurtrier d'Adonis, d'Adonis, dont la mort fit verser tant de larmes en Syrie !

En l'an de grâce 314, au concile d'Ancyre, un des premiers qu'ait tenus l'Église chrétienne, le canon dit *Episcopi* mentionne déjà les chasses auxquelles président Diane et Hérodiade :

« Séduites par des illusions et des fantômes diaboliques, des femmes criminelles qui se sont replacées sous le joug de Satan, affirment qu'elles font de nocturnes chevauchées avec Hérodiade, ou bien avec Diane, la déesse des païens. Elles disent franchir de grands espaces au milieu du

silence nocturne, obéissant à cette déesse comme à une souveraine, et quelquefois appelées auprès d'elle pour la servir. »

La Fuite des Ames Vivantes devant les Ames mortes, cela s'appelle en Danemark la Chasse du Roi Wolmer ou de Waldemar Atterdag. Monté sur un coursier blanc de lait, suivi de chiens noirs de charbon, il porte sa tête sous l'aisselle gauche. Galope aussi le Roi Abel, Abel le Fratricide. Notons la Chasse de Caïn en quelques cantons français.

Les Bretons racontent la Chasse-Artus, ou du Roi Arthur.

Les Allemands ont la Chasse de Charles-Quint, dénomination qui fait pendant en France à celles de l'empereur Charlemagne et du Roi Hugon ou Hugues Capet. En pays d'empire on prend noms d'empereurs, et noms de rois en royaumes; en comtés et baronies ceux des sires qui par leur faste ou leur cruauté ont le plus émerveillé les populations. Telles les battues en pays germaniques du Junker Jäckele, de Hackelberend, seigneur de Hackelberg, ou de Rodenstein, — à Tours, celles du baron Briquet, à Chambord, du comte Thibaut, et en Catalogne, du comte Arnould; les noms propres n'ont ici qu'une valeur locale, et comme valeur historique, si peu que rien.

Ces grands équipages sont menés par le « Grand Veneur » des forêts royales, Epping en Angleterre, Fontainebleau en France.

Un chasseur d'hommes, que ce veneur, une meute infernale que ces mâtins, limiers et grands dogues. A toute autre forme les démons préférèrent celle de chiens, surtout s'ils sont de forte espèce, noirs, avec des charbons rouges en manière d'yeux. Les démons figurent aussi en chevaux noirs ou couleur de feu. Quelquefois ils oublient de prendre une tête; celle du cavalier leur suffit. Tel braque fut un scélérat qui se pendit; tel cheval avait été un goujat de capitaine, vraie brute de sous-off; telle jument vous représente une dame avare et vaniteuse, laquelle voulut être enterrée avec ses colliers et ses belles robes. On l'appelle « la Cavale d'Obrick », parce qu'elle retourne la tête quand on prononce ce nom. Une ménagerie que cette chasse. Poursuivis et poursuivants apparaissent, lièvres monstrueux, cerfs à cors phosphorescents, corps sans tête, ou têtes sans corps, lancées comme boules roulantes. S'amènent bissextes, hommes-singes, femmes-guenons, taureaux soufflant flammes et étincelles. Kiff-kiff, hot-ho! La bande passe, marquant sa route par os et charognes, troncs et bras, jambes encore chaussées tombant sur le sol. Hot-ho, hot-ho!

Notez qu'au Diable Grand Veneur, âmes pieuses et cœurs dévots ont opposé les chasses du grand saint Hubert et les mirifiques battues de saint Eustache. Nombreux sont les chrétiens qui n'admettent pas que rien du Diable puisse manquer à leur bon dieu.

« Certain jour, en l'an de grâce mille nonante et unième, Gauchelin de Normandie, prêtre pieux et dévot, vit fantassins et cavaliers défilér par la route. Grand armée c'était, multitude innombrable et moult en désordre, portant accoutrements noirs et pennons barrés de sable. Y avait croque-morts ayant chargé cercueils sur leurs épaules. Y avait des Éthiopiens. Y avait des nains hauts de sept emfans, le chef gros comme muid ou barricel. Y avait routiers et malandrins. Y avait moines et clercs, voire juges, abbés et évêques. Y avait chevaliers en bel arroi, y avait dames chevauchant haquenées. Et soufflait un vent fort et roide, lequel vent soufflant ès-cottes, robes et manteaux, de leurs sièges arrachait les nobles dames, les soulevait la hauteur d'une franche coudée, puis cheoir les laissait en leur selle, laquelle hérissaient de longs clous au feu rougis. Et voyant icelle foule passer, Gauchelin le prêtre s'émerveilla fort et s'écria : — Hà ! ce sont les gens à Harlequin ! »

Cette vision que nous a conservée Orderic Vital en son *Histoire de Normandie*, est de même souffle que la *Divine Comédie*.

Aux bois du Périgord, très vastes au dernier siècle, s'entendait parfois bruit et fracas. C'était « la Chasse du Roi Hérode ». Galopait en tête Dame Hérodiade, de blanc vêtue et chevauchant blanc palefroi. Donnant à grand gueule, bondissaient à ses côtés deux formidables levriers, issus, pensons-nous, d'Orthros et Kerberos, qui avaient mené les limiers d'Hécate. Suivait meute criarde, aboyant, jappant et heuppant, valets ès-cors beuglant et du fouet claquant. Las pour le chrétien, en male heure abandonné de Dieu et des saints, s'il se fût fourvoyé emmi ! Renversé en un clin d'œil, étranglé, déchiré, dévoré, plus n'aurait laissé poil ni cheveu.

Semblable chasse est dite « la Proserpine » ou « de Proserpine ». On ne la voit, on ne l'entend guère qu'une fois en vie d'homme. Elle signale les calamités extraordinaires. Se montrant en France au temps de Robespierre, elle lâcha sur le monde ce qui fut appelé « la Grand-Peur », frayeur insane qui affola les campagnes. En Allemagne, elle présagea les batailles de Leipzig et de Waterloo.

Fréquemment les conteurs du moyen âge confondent Hérodiade et Proserpine : les appelant tantôt la fille, tantôt la femme au Grand Diable, lequel pour mieux emplir son odieux royaume, envoyait sa femelle pratiquer sur terre ses arts redoutables, afin d'induire les pauvres humains en fornication, et les faire tomber en péché mortel.

Ces noms de Hérode et de Hérodiade, nous les prenons pour les appel-

lations transformées de Wodan qui fut jadis le grand dieu des Germains et Scandinaves, et de son épouse Frigga Holda, dite Goda, par les paysans ou Horda; la vraie, la grande Dame Blanche. Quand l'innombrable armée des anges chrétiens eut pris le Walhalla d'assaut, force avait été aux dieux proscrits du Nord de cheoir dans la démonaille et d'aller en enfer grossir les cohortes de la Mort et de la Perdition.

Cette Hérodiade est aussi dénommée Herpine ou Herquine. On raconte dans le département de l'Orne, que la Mère Harpine se nourrit, ainsi que ses associés, d'os qu'elle déterre aux équarisseurs, se repaît de charognes qu'elle décroche aux fourches et gibets. — La « Chésérquine », une contraction de Mère Herquine ou de la Chasse Herquine.

Quant au nom très fréquent de « Mesnie Hellequin », pas besoin d'expliquer que « mesnie » est pris dans le sens de maisonnée. La mesnie Hellequin, l'expression désigne les gens à la suite d'Hellequin. Autres formes, *manie* ou *meniége* d'Hennepin.

Odin far forbi! C'est Odin qui passe! dit-on en Suède quand furibonde la tempête. *Das wüthende Heer* signifie donc l'armée de Vuotan, soit Odin, l'ex-maître du Ciel qui fut mis en fuite par les légions des anges. La « Chasse Volante » était par les Norvégiens dite *Aas Kereya*, la Chevauchée des Ases, la signification de *Kereya* tournant peu à peu en celle de *Heer* ou d'armée, celle d'*Ose*, *Ase* ou dieu, en *Aas*, ou charogne qu'on disait être tombée des nuages.

Nous apprenons par ailleurs que le préposé à la meute infernale s'appelait Helkin, ses valets étant dits *Milites Helkini* ou *Herlkini*, dits aussi *Harlkini*. — « Ce sont gens à Harlequin! » s'était écrié Gauchelin, le prêtre normand.

Ne tiendrions-nous pas ici l'explication de la fameuse ballade que connaissent si bien les admirateurs de Goethe, celle d'*Erlkönig*, ou le Roi des Aunes? — On l'a mise en musique, et on l'entend fréquemment sur nos pianos.

— « Le Roi des Aunes, pourquoi? le roi des Aunes, comment? » — me demandai-je plus d'une fois. Je me construisis une théorie :

Les aunes et vergnes croissent de préférence le long des ruisseaux et des étangs; ils se plaisent dans les terrains marécageux. La ballade met en scène un père qui chevauche par la nuit, le long d'une aunaie. La plaine est humide. Pour tenir au chaud son enfant, le père le presse contre sa poitrine, l'enveloppe dans son manteau; mais ces vapeurs l'inquiètent, ces vapeurs glacées qui traînent le long du marais... Du milieu des brouillards

nocturnes surgit le Roi des Aunes, lequel appelle le petit, lui parle d'une voix caressante, mais son haleine est empoisonnée de fièvre : il touche l'enfant — l'enfant crie — l'enfant meurt.

Il y avait de ça, mais ce n'était pas ça. Il ne s'agit pas d'un *Erlkönig*, Roi des Aunes, mais d'un *Hellkönig*, Roi des Enfers. *Höllenkönig*, en anglais *Hellking*, en patois normand *Hellequin*, est le Dieu de la Mort. *Hellkœnig* se promène par la terre, va, vient, prend qui lui plaît, enfant ou vieillard, homme ou femme, l'expédie dans le sombre royaume. En temps ordinaire, il frappe ses victimes une à une, mais quand il opère en grand, jouant de la guerre, de la peste ou de la famine, il ressemble à l'oiseleur qui pousse dans les filets une volée d'oiseaux pour la massacrer. Alors le Chasseur Noir, le Grand Tombeur d'hommes, s'appellera Alexandre ou César, Attila, Djengis ou Tamerlan, prendra le nom de ces terribles Rois et Empereurs, qui égorgent des peuples, abattent des villes, font de sanglantes boucheries et accomplissent les grandes chevauchées de la Mort.

« Ce sont gens à Harlequin ! » C'est Harlequin lui-même !

* * *

Il y a une cinquantaine d'années déjà, que Paulin Paris hasardait la supposition que la Bande Hellequine avait donné son nom au cimetière d'Eliscamps, près Arles, que d'aucuns dérivèrent des Champs-Élysées, mais qu'il expliquait par Aleschans, Hell's King. Et Jean-Jacques Ampère eut la sagacité de rapprocher Hellequin de Harlekin, et spécialement de l'Arlequin bergamasque, vêtu et masqué de noir.

Voilà une surprise ! Ainsi les arlequinades, ces désopilantes bouffonneries, furent jadis un mystère religieux ! Ainsi l'on changea en divertissement ce qui avait été un sujet d'épouvante ? — Oui, l'on mua sa peur, sa peur bleue, en plaisanteries, grimaces et esclaffements de rire. Les Etrusques d'antan avaient représenté leur terrible dieu de la mort en géant armé d'une lourde massue, et concassant les crânes. Cette massue, les frivoles Bergamasques, et ces farceurs de Florentins, la changèrent en une batte légère que prit en main le mauvais plaisant d'Arlequin.

Et caché derrière son masque noir, Arlequin regarde le spectacle que lui donnent les allants et venants, suit avec une ironie sinistre les acteurs de la comédie humaine :

— C'est le signor Pantalon ; vieux juge, vêtu de brun, entre deux âges, imbécile et avare, égoïste fieffé, petit bourgeois jusqu'au bout des ongles.

C'est notre ami Pierrot, le fils à Papa ; il est cousu de blanc et ses malices aussi. Gourmand, lâche et voleur, il feint l'imbécile, le deviendra, si on lui en laisse le temps.

C'est Colombine en basquine rose, trotinant ses jambes fines et alertes ; c'est la vicieuse et charmante Colombine.

Et ce soursnois d'Arlequin arrive par derrière. Il glisse, furète de-ci de-là ; lugubre et bouffon ; son œil éclaire le masque de velours. Paf ! Arlequin frappe Pantalon. Paf ! Arlequin frappe Pierrot. Paf ! Arlequin frappe la pauvre Colombine. Paf ! paf ! Arlequin frappe tout le monde, Arlequin n'en manque pas un, n'en manquera pas une, tous, trétous y passeront.

Nous n'avons fait qu'effleurer le sujet. Il intéresse les poètes et les artistes, les philosophes aussi.

Nous en avons assez vu pour comprendre comment les mythes naissent, se forment et se développent, comment aussi ils finissent. Une idée se présente, assez vive pour faire image. La première figure en génère de nouvelles, d'autres se succèdent et se juxtaposent, toujours plus nombreuses ; elles s'animent, entrent en mouvement, se condensent et s'achèvent en drame.

.

Représentons-nous un chasseur d'autrefois ; il vient de perdre sa compagne, la mère de ses enfants. Hier encore, elle était si gaie, si vive et légère, elle bondissait comme une biche à travers les brousses... La voilà gisant, raide et froide. La mort lui a décoché une flèche bien visée. La Mort... la Mort ! En voilà une terrible chasserresse qui ne manque jamais son coup !

Et le chasseur de comparer les morts diverses aux nombreuses modalités de la vénerie. Il voit la terre comme une réserve à sauvagine ; au monde il n'y a que chasseurs et chassés. Autrement chasse le lion que le tigre. — Tousmeurtriers ont leur méthode particulière : loups et renards, chiens, chats et chacals. Le crocodile a ses procédés, le requin les siens ; de même la truite et le brochet. L'aigle, le faucon, le milan ne s'y prennent pas comme les hirondelles, les cigognes, les pélicans, les cormorans, les martins-pêcheurs. L'araignée a son système. Voici qu'arrive l'homme, l'homme le Grand Veneur, celui qui sait et fait toutes les perfidies. Il creuse des fosses qu'il recouvre de feuillage ; tantôt il se cache et s'immobilise sous un déguisement, tantôt il court et bondit ; il englue, il perce, il tranche, il assomme, il écrase... Quelle variété d'armes et d'engins ! Comme la Mort, comme la Mort ! Ses victimes, il les abat une à une, par la ruse et la patience. Ou il les massacre avec bruit et furie, les pousse dans les traques et les battues, vers les immenses coups de filet. Toujours comme la Mort, comme la Mort ! Une moitié de la faune mange l'autre moitié. L'homme se repaît de mille

proies, et à son tour, le Dieu de la Mort se repaît de l'humaine multitude. Le Vieux Meurtrier tue et mange, mange et tue sa proie; ne s'interrompt de tuer que pour manger, ne s'interrompt de manger que pour tuer.

Quand la chasse ne fut plus le seul ou le grand moyen d'existence, on trouva pour la Mort d'autres sujets de comparaison. Ainsi, dans une époque relativement récente, l'Europe chrétienne ne pouvait se lasser des « Danses Macabres ». En l'année 1424, en pleins désastres de la guerre anglo-française, les Parisiens s'en donnèrent la comédie au cimetière des Innocents — certes, ils avaient bien choisi l'endroit — montrèrent aux ducs de Bedford et de Bourgogne une Danse de la Mort en mascarade magnifique. Pendant deux à trois siècles, ce fut avec une délectation morose qu'on regarda Thanatos présider au grand bal de la vie. La Mort, chef d'orchestre, battait la mesure au quadrille d'honneur formé par l'Empereur et Sa Majesté la Reine, par le Roi et la superbe Impératrice. La Mort jouait du violon à la grande pavane du pape, des cardinaux, des évêques, ducs, barons et chevaliers, avec marquises, comtesses et princesses, avec nobles, hautes, honnêtes, puissantes dames et damoiselles. La Mort flûtait et tambourinait. Sarabandaient bourgeois, artisans, laboureurs et soudards, gigottaient bourgeoises, mercières, fruitières, paysannes et ribaudes. Vous aussi, la belle bergère, entrez en danse ! Et youp, et youp, la Catarina !

Ainsi la Mort, la lugubre Mort est représentée par des gavotes et rigodons ! — Hé oui ! et par des arlequinades aussi. Combien la chose semble incongrue !

Les choses que nous appelons incongrues, sont celles que nous n'eussions jamais devinées. Puisqu'elles existent, tâchons de comprendre comment et pourquoi.

Le lugubre évolue vers le grotesque, et le grotesque vers le lugubre. Cela fatalement. Les doctrines philosophiques et religieuses naissent et se constituent, prennent leur direction, vont droit devant elles, marchent et marchent. A certain moment on constate avec stupéfaction qu'elles évoluent, que déjà elles ont évolué en sens contraire. Comment cela ?

La Terre est ronde. En allant devant soi, toujours en ligne droite, disons en se dirigeant de l'est à l'ouest, on se trouvera marcher de l'ouest à l'est dès qu'on sera entré en l'autre hémisphère. Nos idées, elles aussi, tournent en un cercle, doivent finir par se contredire. Mais ne nous embarquons pas dans la philosophie de l'histoire.

ELIE RECLUS

L'ESTHÉTIQUE DE LA VIE ⁽¹⁾

Propter vitam vivendi perdere causas.

JUVENAL

Dans l'art, si tout s'harmonisait parfaitement, du moins de manière à ne mécontenter que peu de monde, il y aurait sans doute pour vous quelque plaisir, peut-être même de l'utilité, à écouter les paroles d'un ancien, connaissant les habiletés du métier, les embûches qui entourent le succès, le chemin le plus droit qui y mène, vous entretenant de recettes d'atelier et d'autres choses semblables.

Ce serait assurément là un agréable sujet de causerie entre amis et compagnons de travail. Cependant il me semble que le temps de parler de ces choses n'est pas encore venu. Oui, nous vivons peut-être longtemps encore sans trouver un moment convenable pour l'exposé si divertissant des espérances et des appréhensions qui naissent dans nos ateliers. Quoi qu'il en soit, je ne puis le faire maintenant. Cette fois-ci encore, les fidèles de l'art doivent être appelés à un combat plus grandiose, plus ardu que cette lutte aimable avec la nature, pour laquelle tous les vrais artistes se sentent nés, et qui est à la fois le but et l'objet de tous les instants de leur vie.

Lorsqu'on jette un regard autour de soi et que l'on songe à tout ce qu'une réunion comme celle-ci représente, on se sent ému, involontairement, jusqu'au fond de l'âme, en pensant aux inquiétudes de la vie de l'homme civilisé, et à ce sentiment d'espoir qui lui permet de la supporter. Je ne puis plus m'empêcher de vous faire part une fois encore de ce message que quelque destinée, dirait-on, m'a chargée d'apporter. Ce message, en quelques mots, c'est le devoir de vous rallier contre le dernier danger qui vient attaquer la civilisation et menacer de l'éteindre dans sa source même; le danger que les hommes, en luttant pour la possession complète de tous les luxes de la vie avec la plus forte réserve de leur race, ne dépouillent la race

(1) Conférence faite à la *Society of Art and School of Design* de Birmingham.

entière de toute la beauté de la vie; que les individus les plus forts et les plus intelligents, en cherchant à arriver à la domination absolue sur la nature, ne détruisent ses dons les plus simples et les plus répandus; qu'ils n'asservissent à leur pouvoir les hommes les plus simples, les rendent esclaves à leur tour, et finissent par précipiter le monde dans une nouvelle barbarie, plus épouvantable et mille fois plus désespérée que la première.

Parmi ceux qui m'écoutent en ce moment, il y en a, j'en suis certain, qui ont entendu ce message, et l'ont compris, et qui, chaque jour, luttent pour le combat auquel il nous convie. A ceux-là, je ne puis dire autre chose que, si une seule de mes paroles pouvait les décourager, je souhaiterais de tout cœur de n'avoir jamais ouvert la bouche. Mais faire voir l'ennemi, la forteresse à qui il faut donner l'assaut, est-ce conseiller la fuite? Il ne faut pas rester dans le désert, assis et inactifs, parce qu'entre vous et la Terre Promise il y a bien des peines, des souffrances et peut-être la mort même. L'espoir qui vous sert de guide, vous le connaissez, et rien de ce que je puis dire ne vous l'enlèvera. Dans la bataille, on peut rendre service en criant à un ami qu'un coup arrive de ce côté-ci ou de celui-là. Prenez dans ce sens mes paroles un peu vives, je vous en prie.

Chez d'autres il y a un vague mécontentement. La vie qui les entoure leur cause un sentiment d'oppression qui les confond et les inquiète. Ils voudraient trouver un remède et ne savent de quel côté le chercher. Eh bien, nous qui avons pénétré plus loin dans l'analyse de ces tourments, nous croyons être à même de les aider. Naturellement, on ne peut à l'instant les délivrer; peut-être même qu'au début nous ne ferons qu'augmenter le mal. Mais nous vous dirons ce que nous pensons du moyen de le guérir, et alors, au milieu de tout ce que vous aurez à faire pour trouver, vous et les autres, le droit chemin, souvent, presque toujours même, vous oublierez ces inquiétudes à la pensée du bonheur qui se trouve au bout et pour la réalisation duquel vous travaillez.

Il y en est enfin (et pour dire vrai, je crois qu'ils forment la majorité) qui ne se sentent ni troublés par l'incertitude du chemin dans lequel le monde marche, ni animés par le désir de rendre cette route plus aisée. Pour eux la cause de la civilisation est quelque chose de simple et même de naturel. Il n'y a pas là place pour l'étonnement, ni l'espoir ni la crainte. Elle est comme le lever et le coucher du soleil: elle ne peut errer et personne n'a mission d'intervenir dans son évolution soit pour déplacer son cours, soit pour chercher à le diriger.

Il y a un fond de raison et de vérité dans cette façon de voir les choses. Le monde certainement suivra sa route, entraîné par des forces que nous ne pouvons ni comprendre ni régir. Mais à mesure que ce mouvement se

développe, la vie et les aspirations de tous en forment de plus en plus les éléments indispensables. Et nous, les hommes de combat, qu'afflige ce qui apparaît par moments comme un vertige de la civilisation, non moins que ceux qui n'y voient qu'un progrès lent et continu, nous sommes les fils de cette civilisation et nous sommes destinés à la diriger dans un sens ou dans l'autre. Et ce sera pour leur bonheur peut-être que ceux qui se croient les seuls et loyaux sujets du progrès, apprendront notre existence, puisque celle-ci ne cesserait pas pour être ignorée d'eux. Ce leur inspirerait peut-être des pensées profitables que d'entendre parler de fardeaux qu'ils n'aiderent pas transporter, mais qui n'en furent pas moins réels et pesèrent lourdement sur certains de leurs semblables, travaillant, comme ils le purent, à former la civilisation à venir.

Le danger que la marche actuelle de la civilisation ne détruise le côté esthétique de la vie, voilà de graves paroles que je voudrais atténuer, mais je ne le puis, car je dis ce que je crois être la vérité.

Que la beauté de la vie n'ait aucune importance, peu d'hommes, je pense, oseraient le soutenir, et cependant des gens d'une éducation supérieure agissent comme si elle n'en avait pas. En cela ils font tort, non seulement à eux-mêmes, mais encore à ceux qui viendront après eux. Car cette beauté, que nous appelons art, en prenant le mot dans son sens le plus général, n'est pas un fait purement accidentel de la vie, quelque chose que nous pouvons prendre ou abandonner à notre guise. C'est une nécessité positive de la vie, si nous voulons vivre comme la nature nous l'ordonne, c'est-à-dire si nous ne voulons pas être moins que des hommes.

Maintenant, je vous le demande, comme je me le suis longtemps demandé moi-même, dans quelle proportion le peuple, dans les pays civilisés, jouit-il de cette chose nécessaire de la vie ?

La réponse à cette question justifie la crainte que la civilisation moderne ne soit en voie de faire disparaître tout le côté esthétique de l'existence et de faire de nous moins que des hommes.

Et si quelqu'un venait dire : Il en a toujours été ainsi ; il y eut toujours une masse vouée à une ignorance grossière, sans aucune connaissance ni souci de l'art, on lui répondrait que si tel a été le cas, ce fut toujours un mal et le devoir s'impose, dès que nous avons conscience de ce mal, de le réparer si cela se peut.

Mais au contraire, chose étrange, en dépit des souffrances que le monde s'est créées de gaieté de cœur, et auxquelles, durant tous les âges, il s'attachait avec tant de persistance, comme à des choses bonnes et sacrées, cette situation fâcheuse d'un peuple indifférent à l'art n'a pas toujours existé.

Aujourd'hui nous connaissons suffisamment les périodes d'art qui ont

laissé un assez grand nombre de produits de leur travail, pour pouvoir, en les comparant avec les vestiges des temps dont il subsiste moins d'éléments, nous former un jugement sur l'art de tous les siècles. Nous ne pouvons échapper à la conclusion que, jusqu'à ces derniers temps, tout ce que la main de l'homme touchait, était plus ou moins beau. De sorte qu'alors tout homme qui travaillait faisait de l'art, aussi bien que celui qui se servait de l'objet ainsi créé, c'est-à-dire, tout le monde faisait de l'art.

On objectera peut-être : Faut-il le souhaiter ? Cette universelle diffusion de l'art ne sera-t-elle pas un obstacle au progrès dans d'autres domaines, une entrave au travail de l'humanité ? Ne fera-t-elle pas de nous des êtres efféminés ? Et si cela n'est pas, ne sera-t-elle pas encombrante et n'occupera-t-elle pas la place d'autres études nécessaires ?

J'ai réclamé pour l'art la place nécessaire et naturelle, et il serait conforme à son essence même qu'il puisse appliquer ses principes d'ordre et de goût aux diverses manifestations générales de la vie. Il semble que les gens redoutant que l'expression extérieure de la beauté ne prenne une trop grande place parmi les forces vitales, seraient les mêmes que ceux qui auraient craint, si la création du monde extérieur leur était échue, de donner de la beauté à un épi de blé, de peur qu'il ne soit plus bon à être mangé.

En réalité, il n'y a aucune apparence que l'art devienne universel, autrement que sous la condition d'être peu conscient et de se réaliser le plus souvent possible avec peu d'efforts grossiers. Les travaux difficiles seraient donc aussi peu entravés par la mise en pratique de l'art, que le travail de la nature extérieure ne l'est par la beauté de ses formes et de ses dispositions. C'est ce qui arriva aux époques dont j'ai parlé. Un art qui fut le produit d'efforts conscients, le résultat de tendances individuelles vers l'expression parfaite de la pensée chez des hommes spécialement doués, n'exista peut-être pas plus alors que maintenant, si l'on fait exception de certaines périodes merveilleuses et de courte durée. Néanmoins le travail chez ces hommes, pour réaliser le beau, était moins pénible que maintenant. Mais si le nombre des profonds penseurs n'était pas plus grand que de nos jours, il y eut une innombrable multitude de travailleurs heureux dont l'œuvre exprimait, et ne pouvait qu'exprimer quelque pensée originale et était, par conséquent, à la fois intéressante et belle. Maintenant il n'y a certes nulle apparence que l'art plus individuel puisse devenir trop vulgaire et, soit en nous lassant par une surproduction, soit par des manifestations bruyantes, n'empêche les intelligences supérieures de prendre la part qui leur revient dans les autres travaux du monde. Il est trop difficile à réaliser. Il ne sera jamais que la fleur de l'ensemble du travail néo-conscient inférieur, l'épanouissement des points

demeurés faibles chez des esprits moins parfaits. Mais sa puissance serait beaucoup amoindrie, son influence moins considérable sur l'esprit humain, s'il ne se trouvait placé dans un milieu fertile en ces travaux plus communs, que jadis tous les hommes partageaient et qui, je le répète, après le réveil définitif de l'art, s'accompliront avec une facilité et une constance telles qu'ils n'empêcheront personne de faire ce qu'il veut, bien ou mal. Comme d'un côté l'art, œuvre du peuple et pour le peuple, expression du bonheur dans le travail et dans l'usage d'une chose, aurait une influence plutôt favorable que fâcheuse sur le progrès en d'autres domaines, on peut être également convaincu que l'art majeur, œuvre d'intelligences élevées, de facultés merveilleuses, ne peut exister sans lui. L'état dans lequel il se trouve présentement, alors que l'art populaire reste, disons-le, endormi ou malade, n'est qu'un état transitoire, qui doit aboutir soit à la défaite, soit à la victoire finale des arts.

Alors que jadis les œuvres des artisans avaient toutes un caractère esthétique, conscient ou non, elles sont divisées aujourd'hui en deux catégories : les œuvres avec art et les œuvres sans art. Or, rien de ce qui est fait par la main de l'homme ne peut être bien indifférent : ou ce sera beau, élevant l'esprit, ou ce sera laid et avilissant. Les objets dépourvus d'art sont tellement dangereux ; ils blessent par le seul fait de leur existence et aujourd'hui leur nombre prédomine tellement que pour trouver les œuvres d'art nous sommes obligés de nous mettre à leur recherche, car les choses privées de sentiment d'art sont chaque jour les compagnons ordinaires de notre vie. C'est si vrai que ceux qui cultivent les arts intellectuels ne pourraient le faire, s'ils n'avaient cette tendance si forte de s'isoler dans leur génie particulier, dans leur haut degré de culture, et de vivre ainsi heureux, à l'écart du reste de l'humanité qu'ils méprisent. Ils vivent comme en pays ennemi. A chaque pas, ils se heurtent à quelque objet qui offense et irrite leurs sens plus délicats, leurs yeux plus affinés. Ils doivent partager le malaise général — et je m'en félicite.

Voilà donc la situation : depuis la première aube de l'histoire jusqu'aux temps tout à fait modernes, l'art, dont le rôle naturel était d'égayer toute chose, a atteint son but. Tous les hommes y avaient leur part. C'est là ce qui rendait la vie romantique, comme on s'exprimait dans ce temps-là ; ce n'étaient pas les barons pillards, ni ces rois inaccessibles avec leur hiérarchie de nobles avilis et autres institutions ridicules. Mais l'art grandissait toujours ; des empires s'effondraient et il disparaissait avec eux ; il renaissait ensuite, reprenait vigueur, tant qu'à la fin il parut, en toute vérité, dominer tout et avoir placé le monde matériel à ses pieds. Puis vint un changement à une période, sous maints rapports, d'une intensité de vie

et d'espérances telle que l'Europe n'en avait pas connus de semblable jusqu'alors : une époque d'espérances si grandes et si variées qu'on l'appelle l'époque de la Renaissance. En ce qui concerne les arts on doit lui contester ce titre. Il me semble plutôt que les grands hommes qui vécurent et glorifièrent alors la pratique des arts, étaient enfantés par le passé et ne portaient pas en eux le germe d'un nouvel ordre de choses. Mais ce fut un temps d'enthousiasme et d'espérance, et maintes choses y revirent le jour qui depuis portèrent des fruits abondants. Chose étrange et qui déconcerte, depuis lors et pendant tout ce laps de temps qui, malgré ses nombreux errements et ses fautes, a cherché cependant d'une façon générale et constante l'abolition des privilèges et de l'exclusivisme, l'art fut amené à être le privilège de quelques-uns et le peuple se vit dépouillé de son héritage. Les auteurs du mal, en même temps que ceux qui en étaient les victimes, restaient entièrement inconscients de ce qu'ils faisaient.

Entièrement inconscients, oui, mais nous ne le serons plus désormais : Là se trouve le point douloureux, là aussi gît l'espérance.

Lorsque l'éclat de la soi-disant Renaissance s'évanouit, et il s'évanouit très brusquement, un froid mortel passa sur les arts. Cette Renaissance exprimait surtout un retour en arrière, vers le passé, où les hommes du temps croyaient voir la perfection de l'art, et pour eux, il y avait une différence d'essence, et non de degré seulement, entre elle et l'art plus violemment suggestifs de leurs pères. Cette perfection, leur ambition était de l'imiter ; elle seule leur paraissait être l'art ; le reste n'était qu'enfantillage. Si admirable fut leur énergie, si grand leur succès, que pour la généralité des esprits, quoique non assurément pour les grands maîtres, cette perfection semblait avoir été atteinte. Et la perfection atteinte, que reste-t-il à faire ? Impossible d'aller plus loin ; il faut chercher à s'immobiliser — et cela ne se peut pas.

L'art ne s'immobilisa en aucune façon dans les derniers jours de la Renaissance. Il descendit le chemin de la décadence avec une rapidité effrayante et s'abîma au fond du précipice. Il y resta longtemps, comme aveuglé, pleinement satisfait, s'imaginant être l'art de Michel-Ange, alors qu'il n'était qu'un art dont personne ne s'occupe, excepté ceux qui cherchent à vendre leurs tableaux.

Voilà ce qu'il advint de l'art dans ses expressions plutôt individuelles. Quant à l'art du peuple, dans les pays, les villes où les arts majeurs avaient fleuri avec le plus d'éclat, il déclina pas à pas avec eux. En d'autres endroits plus écartés, par exemple en Angleterre, il ressentit encore l'influence de la vie d'une époque plus éloignée et heureuse, et d'une certaine façon subsista quelque temps. Mais sa vie était si faible et, pour ainsi dire,

si illogique, qu'il ne put résister au moindre changement dans les conditions extérieures, et encore moins donner naissance à quelque chose de neuf; et avant que ce siècle ne commençât, sa dernière lueur s'était éteinte. Mais pendant son existence, et quel que fût le degré de sénilité dans lequel il était tombé, il impliquait un certain intérêt pour ces objets d'un usage quotidien, dont nous avons parlé, et il n'est point douteux qu'il ne donnât satisfaction à certaines aspirations vers le beau. Et quand il fut mort, le peuple resta longtemps sans le connaître, aussi bien que la chose qui l'avait remplacé, en s'insinuant pour ainsi dire dans son cadavre, — ce faux art, qui est l'œuvre des machines, quoique parfois les machines soient appelées des hommes, et le soient aussi en dehors des heures de travail. Quoi qu'il en soit, longtemps avant la mort définitive, il était tombé tellement bas que dans son ensemble il ne rencontrait que le plus profond mépris chez quiconque avait quelque prétention au sentiment de l'art. En un mot, le monde civilisé avait oublié qu'il y eut jamais un art *par le peuple et pour le peuple, expression du bonheur dans le travail et dans l'usage d'une chose.*

Il me semble cependant que la rapidité même de ce changement doit nous rassurer et nous faire considérer cette solution de continuité dans la chaîne d'or comme un simple accident qui ne peut durer. Songez, en effet, combien de milliers d'années il y a depuis l'époque où l'homme préhistorique grava sur un os, au moyen d'un éclat de silex, l'histoire du mammoth aperçu, ou nous fit voir le renne, qu'il attendait à l'affût, relevant lentement la tête chargée de lourdes cornes; songez, dis-je, au laps de temps écoulé depuis lors jusqu'au déclin de la Renaissance italienne! Depuis ce temps jusqu'au moment où l'art populaire expira parmi nous, il y a à peine deux siècles.

Il n'est pas moins étrange que cette mort soit contemporaine d'un renouveau. Au milieu de cette désolation, en effet, un temps nouveau, plein d'espérances, se leva à la lueur de la torche de la Révolution française. Des choses qui avaient languï avec le dépérissement de l'art, se ranimèrent et proclamèrent son prochain réveil. La poésie ressuscita sérieusement et la langue anglaise qui, sous la plume de faiseurs de vers courtisans, avait été réduite à un misérable jargon, dont le sens, supposant qu'il en ait un, ne peut se comprendre sans traduction, trouva un style clair, pur et simple en même temps que cette harmonie musicale de Blake et de Coleridge. Prenez ces noms, les premiers en date parmi les nôtres, comme exemple du changement survenu depuis l'époque de Georges II.

Sous le règne de cette littérature, dans laquelle réapparaît le romantisme, c'est-à-dire l'humanitarisme, un sentiment vers le romantique de la nature extérieure s'épanouit également, et s'est puissamment développé depuis

lors en s'unissant au désir de connaître quelque chose de positif sur la vie de ceux qui nous ont précédés. De l'union de ces sentiments, nous trouvons l'expression la plus large dans les pages de Walter Scott. Exemple curieux, montrant comment parfois dans une renaissance un art reste en-dessous des autres, l'auteur de ce naturalisme exquis et franc du *Cœur de Midlothian*, par exemple, se croyait continuellement tenu de paraître honteux et de s'excuser de son amour pour l'art gothique. Il sentait qu'il était romantique, il savait que cela lui procurait du plaisir, mais néanmoins il ne découvrit pas que c'était de l'art, ayant appris de tant de façons qu'il ne pouvait y avoir de l'art que dans ce qui avait été fait par un homme en renom et selon des règles académiques.

Inutile, je pense, d'insister longuement sur le changement survenu depuis lors. Vous savez que l'un des arts majeurs, l'art de la peinture, a été révolutionné. J'éprouve une difficulté réelle à vous parler d'hommes qui sont mes amis personnels ou même mes maîtres. Cependant, comme je ne puis les passer sous silence, je dois dire la vérité entière, que voici :

Jamais, pendant toute l'histoire de l'art, une génération d'hommes ne réalisa plus complètement l'œuvre de créer une chose de rien, que ce petit groupe de peintres, qui ont élevé l'art anglais de ce qu'il était, lorsque, tout enfant, je visitais l'Exposition de l'Académie royale, au rang qu'il occupe aujourd'hui.

Ce serait ingrat de ma part, moi qui doit tant à ses leçons, au point qu'en parlant je ne puis éviter de me faire l'écho de ses paroles, d'omettre ici le nom de John Ruskin, en rendant compte de ce qui s'est fait depuis que le courant intellectuel commença, nous aimons à le croire, à prendre la direction de l'art. Certainement, son style sans pareil, son admirable éloquence auraient attiré l'attention, quel qu'en fût le sujet, à une époque qui n'a pas perdu le goût de la littérature. Mais assurément, l'influence qu'il exerça sur la partie éclairée de la nation a été le résultat de ce style et de cette éloquence, qui exprimaient ce qui s'agitait déjà dans tous les esprits. Il n'aurait pu écrire, comme il l'a fait, si le monde n'y avait pas été en quelque sorte préparé; pas plus que ces peintres n'auraient pu entreprendre leur croisade contre la lourdeur et l'impuissance qui étaient la règle dans leur art, il y a une trentaine d'années, s'ils n'avaient avec quelque raison l'espoir qu'ils amèneraient un jour le monde à les comprendre.

Depuis ce changement dans le cours des idées, nous trouvons que les gains ont été les suivants : quelques rares artistes ont renoué la chaîne d'or, rompue depuis deux siècles; un petit nombre de gens, d'une haute culture intellectuelle, savent les comprendre; en plus est né un vague et même sentiment de dégoût pour l'ignoble laideur qui nous entoure.

Voilà ce qui me semble marquer le chemin parcouru depuis le moment où l'art populaire prit fin parmi nous, et en considérant où nous en étions alors, je puis dire que le progrès n'a pas été considérable. Il signifie, en effet, que quoique la bataille soit encore à gagner, il y a des hommes prêts à entrer en lutte.

Il y aurait, en vérité, une honte extraordinaire pour notre époque, s'il n'en était pas ainsi. En effet, de même que chaque âge du monde a ses peines à souffrir, ses folies à endurer, il a aussi son œuvre à accomplir, indiquée par les signes infaillibles du temps. Il serait puéril et absurde de la part des fils d'une époque de dire : Nous ne mettrons pas la main à l'ouvrage ; nous ne sommes pas la cause du mal et nous ne nous tourmenterons pas à en rechercher le remède. Ils amasseront de telle sorte pour leurs fils un fardeau trop lourd à supporter et qui les écrasera. Ce n'est pas de cette façon que nos pères ont agi pour nous. Travaillant tôt et tard, ils ont fini par nous laisser ce monde en ébullition, plein de vie et d'ardeur et qui a nom d'Europe moderne. Ce n'est pas ainsi qu'ont agi ceux qui nous ont préparé les jours présents, si féconds en changements et en espoirs merveilleux.

Le siècle qui s'approche de sa fin, si on donnait des surnoms aux siècles, mériterait celui de siècle du commerce. Je ne pense pas à méconnaître l'œuvre qu'il a accomplie. Il a aboli mainte chose malfaisante ; il a infligé bien des leçons que, jusqu'à ce jour, le monde a été lent à retenir. Il a rendu possible la vie en homme libre à celui qui, en d'autres temps, eût été esclave de corps ou d'esprit, ou des deux à la fois. S'il n'a pas absolument répandu la paix et la justice dans le monde, comme on pouvait l'espérer à la fin de sa première moitié, il a suscité du moins de nouveaux efforts pour la paix et la justice. Son œuvre a été bonne et féconde, quoique une grande partie en ait été grossièrement exécutée. Souvent son énergie n'allait pas sans imprévoyance, et trop souvent son zèle non sans aveuglement. Il donnera peut-être assez d'ouvrage au prochain siècle pour réparer les fautes de cette imprévoyance, pour faire table rase de toute la malfaçon empilée par ce travail précipité. Même nous autres, dès maintenant, nous pouvons déjà faire quelque chose pour remettre la maison en ordre.

Vous, par exemple, habitants de cette grande et célèbre cité, si intimement liée à ce siècle de commerce, les avantages que vous avez obtenus sont connus de tout le monde ; mais le prix que vous les avez payés, quelques-uns le savent et vous, mieux que tous autres. Je ne dis pas qu'ils ne valent pas ce prix. Je sais que l'Angleterre, le monde échangerait difficilement le Birmingham d'aujourd'hui contre celui de l'an 1700. Mais en tout cas, si ce que vous avez gagné n'est pas une chose vaine, vous ne pouvez

vous borner à ces acquisitions ou même continuer seulement à en amasser de semblables. Rien ne peut nous faire croire que l'état actuel où se trouve votre Pays Noir là-bas soit une nécessité irrémédiable de votre vie et de votre situation. De telles misères commencent et continuent par pure insouciance et la centième partie de l'énergie dépensée à les créer suffirait pour nous en débarrasser. Je crois que si nous n'étions pas tous trop portés à acquiescer à ce vil proverbe « Après moi le déluge », bientôt ce ne serait plus un vain songe que d'espérer que votre pittoresque pays, vos collines et vos champs puissent redevenir agréables d'une manière ou de l'autre, sans qu'il faille les dépeupler; ou bien que ces vallées, jadis si aimables de l'Yorkshire, dans le « district aux laines pesantes, » avec ses vastes coteaux, ses nobles rivières, puissent offrir de nouveau, sans être frappées de ruine, un séjour délicieux aux hommes, au lieu de ces trous de chien qui sont l'œuvre du Siècle du Commerce.

Eh bien, on ne s'imposera aucun effort, aucune dépense nécessaire pour des réformes de ce genre, parce qu'on ne sent pas les maux dans lesquels nous vivons, parce qu'on est descendu au-dessous de la dignité humaine. Les hommes se sont rendus indignes de leur nom, parce qu'ils ont cessé d'avoir la portion d'art qui leur est due.

En cela, je le répète, les riches se sont fait tort autant à eux-mêmes qu'aux pauvres. Vous pourrez voir de nos jours des personnes ayant du goût, de l'éducation, qui ont été en Italie, en Égypte, et Dieu sait où encore, qui savent parler d'art avec assez d'érudition (et parfois avec assez de fantaisie) qui possèdent jusqu'au bout des doigts la connaissance de l'art et de la littérature du passé, et qui iront s'asseoir, sans marquer le moindre malaise, dans une maison d'une vulgarité et d'une laideur avec tout ce qui l'entoure qui sont tout bonnement brutales. Toute l'éducation de cet homme n'aura pas fait plus que cela pour lui.

La vérité est qu'en art, comme en toutes choses, l'éducation laborieuse d'un petit nombre n'élèvera pas même ces quelques-uns au-dessus des maux qui assiègent l'ignorance de la grande masse de la population. La brutalité, dont une grande réserve a été accumulée dans les bas-fonds de la société, percera souvent, sans grand effort, à travers le raffinement égoïste de ceux qui l'ont laissé s'accumuler. Le manque d'art, ou plutôt la suppression de l'art, qui afflige nos rues avec entourage sordide des classes inférieures, a son exacte contre-partie dans la sottise et la vulgarité des classes moyennes, la sottise doublement prétentieuse et d'une vulgarité à peine moins grande des classes supérieures.

Je dis qu'il doit en être ainsi. Aussi loin que cela aille, c'est juste et bien. En outre, les riches, au milieu de leurs loisirs, seront plus vite dispo-

sés à agir, lorsqu'ils se sentiront eux-mêmes atteints par cet état de choses.

Mais comment eux, vous, nous tous, devons-nous agir? Où est le remède?

Peut-il y avoir un autre remède pour les erreurs de la civilisation qu'une civilisation plus large? Vous ne supposez pas, par hasard, que nous avons été dans cette voie aussi loin qu'il est possible d'aller — en Angleterre du moins?

Lorsque certains changements seront accomplis, et ce sera peut-être plus tôt que la plupart des gens ne le pensent, il n'est pas douteux que l'éducation ne se développe, tant en qualité qu'en quantité. Il arrivera, peut-être, que si le XIX^{me} siècle s'appelle le Siècle du Commerce; le XX^{me} sera celui de l'Éducation. Dire que l'éducation n'est pas terminée en quittant l'école, c'est devenu aujourd'hui un lieu commun. Comment parler alors de l'éducation d'hommes qui mènent une vie de machines, qui ne pensent que pendant les quelques heures qu'ils ne sont pas au travail, qui, en un mot, passent presque leur vie entière à un labeur nullement propre à leur développer utilement le corps et l'esprit? Vous ne pouvez donner de l'éducation, de la civilisation aux hommes sans leur donner en même temps une part dans l'art.

Oui, de la façon dont les choses se passent, il est difficile, effectivement, de donner cette part de la vie à la plupart des hommes. Ils n'en éprouvent ni le besoin, ni le désir et il est impossible, dans les conditions actuelles, que jamais ils en éprouvent la nécessité ou l'envie. Quoi qu'il en soit, toute chose a un commencement, et mainte grande chose eut un bien petit début et puisque, comme je l'ai dit, ces idées se sont fait jour sous plus d'une forme, nous ne devons pas trop nous décourager en considérant le fardeau apparemment impossible à transporter.

Après tout, nous ne sommes tenus qu'à jouer notre rôle, qu'à porter notre contingent dans la charge.

Ce concours ne sera nulle part considérable, mais partout où il est réclamé, il est indispensable. Travaillons donc sans faiblesse. Souvenons-nous que si, en des temps incertains, il est naturel, et par conséquent excusable, de sentir par moments le doute nous envahir, que cependant refuser de chasser ce doute et de travailler comme s'il n'existait pas, serait simplement de la lâcheté: ce qui est impardonnable. Personne n'a le droit de dire que tout a été fait en vain, que toute cette lutte fidèle et opiniâtre de ceux qui nous ont précédés n'aboutira pas, que l'humanité tournera toujours dans le même cercle. Personne n'a le droit de tenir pareil langage et, en même temps, de se lever chaque matin, de se bourrer d'aliments et de dormir la nuit, pendant que le reste de l'humanité peinera pour entretenir sa vie inutile.

Soyez certains, il se trouvera quelque chemin pour sortir des difficultés, même quand elles seront le plus inextricables. Soyez certains également qu'alors notre travail trouvera son profit, pourvu qu'il ait été fidèle et par conséquent soigneux et réfléchi.

Je le répète donc, si en quelque matière la civilisation a fait fausse route, le remède n'est pas dans l'immobilité, mais dans une civilisation plus complète.

Or, quelles que soient les discussions que suscite ce terme, souvent employé et souvent mal employé, tous ceux qui m'écoutent m'approuveront, je pense, de tout cœur et sans se borner à le répéter dans une phrase de convention, quand j'affirme que la civilisation qui n'embrasse pas le peuple tout entier est condamnée à déchoir et à faire place à une autre, qui au moins tend à le faire.

Nous parlons de la civilisation des anciens peuples, des temps classiques. Sans doute, ils étaient civilisés, une partie du moins. Le citoyen athénien, par exemple, menait une vie simple, digne, presque parfaite. Mais il y eut peut-être des réserves au bonheur dans la vie des esclaves, et la civilisation des anciens était basée sur l'esclavage.

Cette ancienne société a laissé, en effet, un exemple au monde. Elle a montré à l'évidence les bienfaits qu'engendre la liberté de la vie et de la pensée, une éducation sobre et généreuse. Mais tous ces bienfaits, les anciens peuples les ont révélés au monde et les ont retenus pour eux.

Et c'est pourquoi nul tyran ne fut trop vil, nul prétexte trop vain pour asservir les petits-fils des hommes de Salamine et des Thermopyles. C'est pour cela aussi que les descendants de ces Romains austères et sobres, prêts à sacrifier tout pour la gloire de la République, leur vie aussi facilement que le dernier de leurs biens, donnèrent naissance à des monstres de libertinage et de folle imbécillité. C'est pourquoi une poignée de paysans galiléens renversèrent l'empire romain.

La civilisation antique était enchaînée à l'esclavage et à l'exclusivisme, et elle tomba. La barbarie, qui prit sa place, nous a délivrés de l'esclavage et aboutit à la civilisation moderne. A son tour celle-ci a le choix entre se développer indéfiniment ou être anéantie par ce qui porte en soi le germe d'un développement plus élevé.

WILLIAM MORRIS

(A suivre.)

HISTOIRE SOCIALE DE L'ÉGLISE⁽¹⁾

DEUXIÈME PARTIE

LE CHRISTIANISME ET LES BARBARES (suite).

VI

Ce monde qu'ils forcent ne leur apprend rien et eux-mêmes ne lui apportent aucune vertu nouvelle. Il n'y a pas là des éléments généreux qui se fertilisent ; ce ne sont que poussières qui se confondent. Que l'on ne se figure pas ces races barbares comme des peuples jeunes, avides de connaître, violents par exubérance de forces, ne rompant les membres au vieux lion romain que pour en boire la moelle, sortis de leurs forêts comme Achille des mains du Centaure, ivres d'une folie sublime de gloire et d'héroïsme. Qu'on n'imagine pas davantage de ces héros naïfs, comme il s'en profile dans l'or des légendes chrétiennes, qui tiennent d'une main le glaive et de l'autre le lys, et pénètrent dans la corruption romaine, d'une âme si haute et d'un bras si fort, que leur pureté surnage à toutes les souillures et que leur épée chevaleresque rouvre à la religion et à la valeur les grandes voies de l'épopée. *L'Iliade* n'était plus à refaire et le Siegfried des *Nibelungen* ne devait apparaître qu'au XIII^e siècle lorsqu'une longue barbarie aurait enfin donné sa fleur : car la poésie, comme l'histoire, ne découvre les grandes lignes d'une époque ou n'en idéalise les types, que lorsque les temps sont révolus et qu'il est possible de ramener des milliers d'accidents et de faits à deux ou trois points lumineux et incorruptibles. Mais au V^e et au VI^e siècle, alors que les Vandales, les Huns, les Bourguignons, les Goths, les Langobards successivement descendaient de l'est et du nord vers l'occident romain, dans ces cohues sans nombre, il eût été difficile de distinguer une seule figure digne du poème ou de la fresque historique. Ce qui man-

1) Suite. Voir la *Société nouvelle*, nos 48, 49, 115-116, 117, 118, 120, 121, 126 et 128.

quait à ces peuples, avant tout, c'était la jeunesse et la force. Ils étaient plus vieux que le monde qu'ils venaient de détruire : car la civilisation seule a des rajeunissements perpétuels. Leurs hordes avaient, pendant des siècles, usé une vie sans but dans des luttes misérables et sous des cieux sans horizon. On eût dit que les forêts sans bornes, qui couvraient alors le nord et l'est tout entiers, avaient sous leurs ombres sourdes étouffé dans ces êtres les côtés éclatants et généreux de la vie. Les Huns étaient petits, malingres, difformes, les yeux clignotants, ne trouvant un éclair que pour l'or qui les éblouit et qu'ils convoitent (AMMIEN MARCELLIN, I, XXXI, cap. II); les Bourguignons, ivrognes, frottés de beurre rance, puant l'ail et l'oignon (SIDOINE APOLL., cap. XII); les Goths, fourbes; les Francs, menteurs (SALVIEN, I, VII). Les longues et exclusives préoccupations des basses nécessités de l'existence physique avaient naturellement grossi chez tous, sans contrepoids mental, les instincts vils, les énergies de la haine, de l'envie et de l'avarice. Le monde nouveau était louche, gris et faux. Pas un trait de grandeur. Des terreurs enfantines devant des sorcelleries de prêtres, mais aucune dignité morale.

Chose étonnante cependant, les Romains de la dernière heure, comme les Grecs, s'engouent de ces monstres qui leur arrivent. Le goût est un moment à Constantinople de s'habiller à la mode des Huns, avec des vêtements à manches larges, serrées aux poignets (JORNANDEZ). Sidoine félicite Syagrius de ne point faire de barbarismes en langue germanique. Ce pauvre monde romain, si bas tombé, garde son esprit et plaisante avec cette foudre qu'il trouve bien grossière. Sidoine est léger mais non déplaisant. Il ne devine point où l'on en est; il chante à gorge pleine comme l'oiseau sur l'arbre mort. Procope argumente comme s'il avait à continuer Tacite; Salvien escompte l'avenir; saint Augustin avec le comte Boniface appelle les Vandales pour fonder la *Cité de Dieu* : il n'est réveillé de son rêve que par l'incendie de l'Afrique. Un idéalisme optimiste, incompréhensible à toute autre époque qu'à la nôtre, hante les cervelles latines, et c'est à coups de révolutions qu'ils espèrent fonder un ordre meilleur. « Qu'étaient les invasions barbares sinon des mouvements de peuples comme le monde romain en avait tant vus? N'est-ce pas ainsi que l'on s'était rapproché du christianisme? N'est-ce point par ces coups terribles que Dieu devait asseoir l'humanité future? Était-il possible que le monde romain pérît maintenant qu'il était en possession des vérités chrétiennes? Tous les barbares étaient chrétiens, signe évident de leur mission divine. Qui les avait enseignés, sinon Dieu même, puisque tant de milliers d'hommes de races si diverses se reconnaissaient dans un symbole unique et dès le premier jour entraient dans la communion universelle des fidèles. » Salvien donne les Visigoths et les Vandales en exemple aux Grecs et aux Romains de Constantinople et de Rome,

comme meilleurs et plus soumis : *miliores etiam hac parte quam nostri*. Orose, déjà pour l'année 416, affirme que les temples, même orthodoxes, se remplissent de Huns, de Suèves, de Bourguignons et de Vandales. Des œuvres comme le *Gouvernement de Dieu* de Salvien, comme la *Cité de Dieu* d'Augustin sont la répudiation solennelle de l'ancien monde. Et quelles monstrueuses injures à l'adresse de ce qui reste des populations romaines ! Combien ces déclamations furibondes sonnent faux à toute oreille un peu exercée ! Qui croira jamais « que des villes tout entières fussent des maisons de prostitution et qu'au sein des villes l'orgie seule répondit aux cris sauvages des vainqueurs ! » Comment admettre que « l'impudeur s'étalât au milieu des rues, hommes et femmes, et les hommes entre eux se livrant, la tête voilée, le corps découvert, à d'infâmes débauches, sous les yeux mêmes des enfants ! »

De si lourdes exagérations et cette monomanie de l'outrage, que l'on retrouve chez tous les chrétiens de l'époque, ne témoignent que de l'étrange hallucination qui leur fait attendre de ce gigantesque inconnu barbare une impulsion qu'eux-mêmes se sentent désormais incapables de donner. Mais qui sont ces barbares, sinon des torrents qui s'écoulent ; des avalanches sans autre direction que leur propre poids et qui, si elles restent en partie accrochées aux flancs de l'Europe, ne font qu'obéir aux accidents de terrain qui les retiennent. Ostrogoths et Visigoths se couvrent un moment d'une floraison rapide par quelques graines des vieilles civilisations qui se seront mêlés à leur masse. Les Vandales disparaissent comme ont disparu les Huns : les Bourguignons sont éphémères ; les Langobards refont le rêve des Goths. Tant de peuples ne sont qu'un déjeuner de soleil. Tout cela arrive bruyant, terrible, et passe pour tomber dans ce vide sans fond où l'Histoire laisse glisser ce qui n'a point de valeur propre. Des milliards d'hommes et de peuples ont passé ainsi depuis les origines, et dans l'éternité jamais personne ne saura comment ils ont vécu ou s'ils ont vécu. Qu'ils laissent une trace sur une pierre, l'humanité la recueille et désormais ce simple signe les rend immortels, mais ce n'est rien que d'exister seulement. Une pareille vie, fût-elle éternelle, serait indifférente. Les peuples barbares ne nous ont laissé que leurs noms. C'est le bruit d'une pierre tombant dans un puits : elle frappe les échos au moment même de disparaître dans l'abîme.

On a cherché à étudier le caractère propre de ces races et par leurs génies distincts on a voulu expliquer en partie les courants si dissemblables qui partagent notre Europe moderne. Je n'ai pas à rencontrer ici ce problème. Je crois cependant qu'on exagère singulièrement l'importance de ces caractères originels. On se fonde sur quelques indications générales et l'on en conclut à des catégories irréductibles. Un fait cependant domine,

me semble-t-il, cette question des races prises à leur entrée dans l'histoire. Toutes arrivent chrétiennes; elles le sont avant de franchir le cercle de l'ancien monde. Or, que l'on pense avec moi que le christianisme était l'état mental naturel de ces peuples ignorants et misérables ou que l'on croit aux légendes qui font christianiser tant de nations avec une rapidité foudroyante par des apôtres inconnus, dans les deux cas il faut admettre que tous ces cerveaux étaient organiquement bien analogues, et ces natures bien similaires pour se rencontrer ainsi dans un idéal commun. L'unité mentale était donc préexistante; ou bien la passivité était tellement absolue que tous cédaient uniformément, au même instant, à des influences semblables. Aujourd'hui les races existent; elles se sont constituées au cours de l'histoire par des séries d'événements et d'influences agissant avec suite dans des directions déterminées; mais si même aujourd'hui il suffirait d'une énergique action concordante, comme l'exercerait notamment l'unité de système économique, pour refondre l'Europe, on peut comprendre combien peu devaient peser à l'origine ces prétendus génies de races dont on veut se servir pour démêler l'histoire européenne.

Notez que tous ces barbares, en hommes libres, vainqueurs, et s'ils obéissaient à un idéal commun, n'y avaient cédé que spontanément. Pendant la première évolution chrétienne, alors que les peuples inférieurs n'avaient d'autre objectif que de renverser la domination romaine, on pouvait expliquer l'universalité du christianisme par l'universalité même de la tyrannie; une oppression uniforme faisait jaillir de partout une protestation identique. Mais ici ce sont des peuples ayant échappé jusqu'alors à toute influence étrangère. Ils sont chrétiens comme ils respirent, et aussi librement. Ils le sont tous à la fois, comme l'étaient devenues successivement les populations soumises aux Romains, parce qu'au fond de toutes les intelligences, arrivées au même degré rudimentaire de développement, se forment probablement les quelques grandes lignes analogues qui leur font envisager le monde et la vie sous un angle égal.

J'en veux conclure ceci. Le christianisme des barbares ne pouvait suffire comme fondement d'une civilisation nouvelle. Il ne faisait que constituer un État banal et d'une généralité telle que par lui-même il semblait exclure déjà tout génie particulier, tout ce qui dans chacune de ces tourbes pouvait faire espérer une force propre capable de régénérer le monde épuisé.

Si nous regardons maintenant de plus près l'action de ces cohues après qu'elles se sont fixées, et que nous les étudions dans leur façon d'entendre la vie, aucun élément positif nouveau n'apparaît davantage. On a voulu découvrir un « principe spécial » dans le caractère personnel et individuel que revêtent leurs législations. Ce caractère antiréel et anticollectif serait

la marque du génie germanique, et c'est lui qui aurait refait l'Europe. Mais cette personnalité n'est point par elle-même un principe positif et organique pas plus que le *Wehrgeld* qui en est le corollaire. C'est au contraire l'absence même d'un principe organique qui, dans ces lois barbares, laisse les individus en présence les uns des autres, sans notion ni de territorialité ni de collectivité.

La société étant dissoute, les individus n'ont plus qu'une valeur personnelle. Le mal qu'ils se font, les torts qu'ils se causent ne sont plus des délits envers la société elle-même; on n'y voit plus que des infractions d'un caractère privé; les hommes n'appartiennent plus au territoire sur lequel leurs générations se sont succédé; ils se distinguent seulement par les signes extérieurs du vêtement et de la langue. Barbares, Romains, quoique mêlés, gardent leurs législations séparées, parce qu'il n'y a plus de patrie commune. Comment ces barbares en comprendraient-ils la poésie, eux qui n'ont qu'une âme de vagabond et de nomade? Il en est de même pour le *Wehrgeld* qui fait de l'argent la peine unique des crimes. Il n'y a plus d'action sociale parce qu'il n'y a pas de société.

Pour pouvoir infliger régulièrement aux coupables des peines coercitives, il faut que l'autorité soit assise et acceptée de tous : quand l'autorité périclité, la confusion s'établit entre les lois civiles et pénales et l'on applique des réparations pécuniaires là où l'on pouvait antérieurement faire intervenir la force publique et réprimer efficacement. Le *Wehrgeld* n'a pas d'autre portée.

Cette tendance se manifestait depuis Constantin dans les lois romaines. A mesure que se décomposait la société, la réparation civile s'étendait à des cas mêmes délictueux; l'amende remplaçait de plus en plus les autres peines; le rachat en argent s'appliquait aux devoirs sociaux. Dans le droit de Justinien les actions pénales et les actions mixtes (les premières servant à réclamer une peine, les secondes à poursuivre avec les actions *rei persecuendæ causâ* la réparation civile d'un dommage), se trouvent entièrement confondues. Ainsi la notion du *Wehrgeld* est romaine, bien antérieure aux barbares, et quand ils apparaissent, elle leur est commune à tous et non propre seulement aux Germains. M. Guizot établit une distinction pour les Visigoths, dont la législation aurait gardé un caractère plus territorial. Mais, comme nous le verrons, l'Espagne était encore organisée quand les Visigoths y pénétrèrent, et la territorialité de leur législation n'est encore qu'un reste d'influence romaine. Du reste, ils ont le *Wehrgeld* comme les autres barbares. Au lieu de voir dans ce *Wehrgeld* la manifestation d'un génie nouveau et une pierre d'attente pour l'avenir, j'y vois au contraire une preuve nouvelle et convaincante de l'abaissement moral et du néant

intellectuel où ces peuples « jeunes » étaient tombés. L'argent rachetant tout crime et délit; le meurtre, l'adultère, la subornation, le vol, évalués à des taux dérisoires; l'idée de tarifer tous les faits sociaux et de les ramener à une valeur uniforme en argent, ce ne sont pas là les fruits d'une conception primitive et rudimentaire de la vie, mais au contraire les marques d'une dégradation profonde. Les évolutions collectives peuvent finir ainsi et laisser ce résidu-argent tenant lieu de tout le reste. Les civilisations qui commencent ont besoin d'autres ressorts pour se mettre en mouvement.

A côté de cet individualisme anarchique, les théories des races découvrent une autre prétendue création des barbares qui auraient été le second principe constitutif de la société nouvelle. Je veux parler du servage. On a beaucoup exalté cette conception d'attacher l'homme désormais à la terre, au lieu de le laisser l'esclave de la personne : « La terre est meilleure que l'homme; c'était le triomphe de la nature, un nouveau mariage entre le peuple et le sol. » Bonnes phrases assurément, mais non en situation ici. Le servage n'était pas une conception barbare, mais l'une des formes inférieures, décrépites, empiriques de la société romaine. On oublie que, dès le III^e siècle, le colonat était entré dans le droit romain avec le même caractère de subordination de l'homme au fonds, le travailleur esclave et sa famille suivant même héréditairement le fonds entre toute main d'acquéreur. Cette forme nouvelle de l'esclavage avait répondu aux nécessités économiques. L'abandon de l'agriculture avait fait sentir le besoin d'attacher de force au sol des serviteurs à demeure fixe, mais ce n'était pas là un progrès, c'était une aggravation; et elle allait devenir d'autant plus dure et plus étroite que la situation de l'agriculture serait plus mauvaise et exigerait plus de rigueurs. La condition des esclaves personnels s'était améliorée; les affranchissements étaient rendus plus faciles, en même temps que toute distinction, entre affranchis et ingénus était effacée par Justinien. C'était là, dit-on, le triomphe des idées chrétiennes. Mais le même et très orthodoxe empereur rivait désormais définitivement les colons à la terre, et en faisait les serfs dont l'horrible abaissement traversa tout le moyen-âge. Tant il est vrai que les nécessités économiques sont toujours les plus fortes, et que la tiède haleine des religions n'en amollit pas le fer. Jusqu'à Justinien, les esclaves de la terre avaient pu se libérer au moins par prescription. Justinien abolit non seulement ce mode de libération, mais toute espèce d'affranchissement. C'était l'antique contrainte qui reprenait ici, aussi terrible que dans les premiers jours mêmes de la violente Rome. Le colon, nous pouvons dire le serf, est rivé à la terre pour l'éternité. (L. 21, J. C., *De Agricolis*, 11, 47. — L. 1, Th. C. *De Inquilinis*, 5, 10.) Les barbares trouvèrent donc le servage établi et dans sa forme la plus étroite. Si par consé-

quent le servage et l'individualisme anarchique subsistent pendant tout le moyen-âge, il n'y faut voir que l'impuissance du monde barbare à sortir de sa propre anarchie, comme son impuissance à modifier les dernières formations de la plus basse antiquité. Par ces côtés précisément que l'on donne comme des principes nouveaux, le monde barbare restait inorganique : c'est par là qu'il devait périr.

VII

Avouons cependant que, parmi ces tourbillons de poussière humaine, tout n'était pas également stérile. Il eût été possible de conserver quelque illusion avec les Goths. Ils avaient été mêlés depuis longtemps à la civilisation ancienne; ils avaient donné un empereur, Maximin. Quand ils entrèrent en Italie et en Espagne, le peuple italien acclama Théodoric; les évêques espagnols, déjà fortement organisés, maîtres du pays, traitèrent avec Leuvigilde. Des deux côtés aussi une sorte d'unité de doctrines se fit d'abord. L'espoir d'une civilisation chrétienne avec des éléments nouveaux pouvait donc séduire quelques esprits.

Pour l'Italie, Théodoric était l'homme qu'il fallait. Arien par l'éducation prise à Constantinople, il donna cependant la liberté aux orthodoxes. Il faut voir dans Cassiodore avec quel soin il restaurait les édifices et sauvait les vestiges de l'art ancien. Il prit le manteau, insigne de la royauté latine, donna un code de lois aussi romaines qu'il le put. Il voulait, disait-il, refaire une Rome chrétienne avec le sang des Goths. Et la confiance populaire lui resta fidèle. L'érudition même s'en mêla, forgea aux Goths des origines communes avec les Romains et les Grecs. Jornandez n'est plein que de légendes où les Goths paraissent comme les amis séculaires des peuples envahis.

Il semblait donc que toutes les conditions d'une restauration fussent réunies : un pouvoir fort, la liberté de l'Église, l'unité de croyances. Car l'Italie entière était orthodoxe. Le concile de Nicée était entré dans le sang même de ce peuple, et la puissance arienne de Constantinople n'avait fait que l'attacher davantage à ce consubstantialisme qui pour lui se confondait avec la tradition même de la prédominance romaine. Notez que jamais l'Église latine n'avait compté dans son sein des hommes plus remarquables : Boèce et Symmaque incarnaient ensemble la philosophie, la foi et la vertu.

Une situation si simple ne fut pas un seul jour comprise par les évêques. Théodoric était à peine sur le trône, qu'à l'occasion des élections pour l'évêque de Rome le clergé se divisa, se jeta dans des luttes armées, où furent massacrés des prêtres et des clercs. Théodoric n'intervint que pour rétablir la paix (PROCOPE, Anastas. *Biblioth. in vit.*, *Symmac.*). Mais les

évêques se haïssaient entre eux plus qu'ils ne songeaient à développer l'établissement chrétien. Des intrigues furent nouées avec Justin, empereur d'Orient. On lui offrit l'Italie, à condition qu'il écrasât les évêques ennemis. L'évêque Jean, envoyé à Rome par Théodoric, pour négocier la tolérance réciproque, trahit la confiance du Goth, noua définitivement l'alliance entre Constantinople et le clergé romain. (BARONIUS, *Ann. eccles.*) C'était la ruine de l'Église romaine et la ruine même de la papauté naissante, car Théodoric eût encouragé la suprématie de l'évêque romain. Le Goth dut réagir, punir à la fois Jean, Boèce, Symmaque, tous les conspirateurs. Et, dès lors, l'entrée de Justinien en Italie, les effrayants massacres qui suivirent, la nouvelle soumission de Rome à Constantinople, à ce Constantinople arien qui ne s'était fait un moment orthodoxe que pour consommer la ruine romaine, toute cette suite de désastres était l'œuvre du clergé italien ayant perdu l'intelligence de sa mission, et le sens même du dogme au nom duquel il prétendait agir ; qu'était-ce en effet que le consubstantialisme, sinon le monde romain et le monde barbare désormais confondus dans l'unité du christianisme.

Le rôle des évêques ne fut pas autre en Espagne. Là aussi les Visigoths arrivaient avec la volonté de laisser à ce pays ses libertés et ses grandeurs, et plutôt pour le protéger que pour le soumettre. En Italie, Théodoric avait été se heurter contre Odoacre et ses Hérules, et c'est avec l'appui du peuple italien qu'il avait vaincu. En Espagne, les Visigoths allèrent se buter contre une puissance plus barbare que celle des Hérules, la puissance des évêques. Ici, ils étaient organisés et, dès avant l'arrivée des Goths, ils avaient montré l'usage qu'ils entendaient faire de leur influence. Le gnosticisme avait régné longtemps en Espagne. La culture espagnole en était restée délicate, fine, presque grecque. Mieux à l'abri des invasions et des mouvements militaires, l'Espagne, même sous l'Empire, s'était presque conservée intacte. De très nombreux juifs y occupaient les villes, population éclairée, habituée aux choses de l'esprit, établissant avec les gnostiques un grand courant philosophique et libre. La civilisation eût pu en Espagne être sauvée avec le christianisme et par lui. On déplore les Églises d'Afrique détruites par les Vandales au commencement du ^v^e siècle et toute la culture africaine anéantie ! Dès 383, les évêques d'Espagne avaient fait pour leur pays ce que les Vandales firent pour les Africains. Un concile réuni par eux à Saragosse avait anathématisé brusquement toutes les formes du gnosticisme. Salvien, Priscillien, Instantius, les chefs gnostiques avec leurs partisans avaient été chassés ; toute assemblée particulière interdite, le pays mis en un véritable état du siège, aucun devoir religieux ne pouvant plus être pratiqué qu'en présence des prêtres amis du concile. Damase, l'évêque de Rome, avait reçu Priscillien, mais n'avait pas osé pro-

tester. Tout cela par l'action spontanée des évêques et sans aucune intervention étrangère.

Quand les Visigoths entrèrent, c'est donc la barbarie qu'ils trouvaient organisée sans eux et avant eux. Il fallait sauver ce pays de ses évêques. Leuvigilde l'essaya ; il échoua. Les évêques poussèrent contre lui son propre fils, Hermenegilde, et quand Leuvigilde eut réduit son premier fils, ils suscitérent l'autre, Récarède, qui prit le trône et s'abandonna à la puissance ecclésiastique. Alors le clergé montra le fond de son âme. Avec l'aide des Visigoths, quatre-vingt mille juifs furent tués ou baptisés de force. C'est ainsi que l'on entendait ouvrir les voies à la civilisation chrétienne. Il est vrai que les historiens font état des lois que les évêques donnèrent à l'Espagne en échange de la civilisation perdue. Montesquieu remarque avec raison que ces lois contenaient déjà tous les principes et toutes les atrocités de l'inquisition.

En même temps, des révoltes contre les juifs éclataient à Rome et à Ravenne; ils étaient massacrés par la populace. Mais, de même que le clergé espagnol avait commencé par les gnostiques et finissait par les juifs, de même en Italie, les juifs massacrés, il fallut que les derniers représentants d'une philosophie chrétienne disparussent.

Les évêques ayant rendu l'Occident à Justinien, on ne songea à user de sa toute-puissance que pour extirper tout reste de culture ancienne. On lui fit convoquer un concile à Constantinople pour anathématiser tout ce qui survivait d'Origène ou des anciens frères « parce qu'ils avaient prétendu, dans leurs productions impies, mêler à la simplicité des dogmes évangéliques l'ivraie du gentillisme ». Ceux qui dans les écoles d'Alexandrie, d'Antioche ou d'Athènes avaient participé avec honneur à l'épanouissement de la pensée chrétienne, Théodore de Mopsueste, Théodoret, etc., furent condamnés du même coup. C'est ainsi que les évêques entendaient l'influence chrétienne. Il employaient indifféremment le bras des empereurs ou celui des barbares, pourvu que la nuit fût faite. A quelles œuvres de ténèbres entendaient-ils donc se livrer ?

Mais, dira-t-on, il s'agit des dogmes catholiques. Théodoric était arien. Les évêques s'unissent aux Goths d'Espagne lorsqu'ils se font orthodoxes. Ils se donnent à Constantinople et l'Italie avec eux, parce que Justin et Justinien, au moins, étaient consubstantiels. L'Église doit tout souffrir plutôt que d'abandonner la pureté de la doctrine ! Qu'importe la barbarie. C'est l'orthodoxie qui triomphe, et, avec elle, l'unité de l'Occident, la base future d'un monde homogène, propre à une civilisation élargie.

Non point : l'orthodoxie n'était qu'un mot. Les gnostiques d'Espagne étaient consubstantiels et pourtant on les chasse. Il était possible de rester chrétien sans anéantir les juifs, et avec eux tout ce qu'il y avait de civilisa-

ion en Espagne. C'est aux ténèbres seules que l'on marche par un affaïssement mental qui s'accomplit inconsciemment et prend toutes les formes pour se précipiter. Ainsi en Afrique les Vandales sont ariens comme l'étaient les Goths, mais comme ils n'ont aucune des qualités civilisées des Goths, en Afrique le clergé lui-même se fait arien et aide cette fois les barbares ariens à ruiner ce qui subsiste du vieux monde. Il se forme un clergé vandale, allié aux classes inférieures et plus cruel que les rois vandales eux-mêmes. Contre qui? Contre les classes élevées, contre les éléments instruits, quel'on décime sous prétexte de consubstantialisme. Les persécutions d'Hunneric ont un caractère exclusivement social; elles s'accomplissent avec l'aide du bas clergé, pénétré, quoique arien, des passions donatistes. (VICTOR PROCOPE.) *Nescio latine*, s'écrie le patriarche Cyrille pour marquer son mépris même de la langue, ne trouvant pas qu'il suffise de proscrire les idées. Arianisme, consubstantialisme, ce n'étaient plus là que des mots dont le sens premier était perdu, et dont on se servait indifféremment pourvu que la passion dominante pût se donner carrière. Tout ce qui, dans l'évolution première, avait été un élément de force, de progrès, de développement ou de résistance ne devenait plus qu'un agent de décomposition et de ruine. Aucune idée supérieure ne présidait à cette descente vertigineuse. Qu'importait aux évêques l'unité occidentale! Sans doute plus tard elle se fera. Elle s'imposera par la force des choses. La papauté en sera le symbole et en retirera les fruits, mais l'Église ne l'aura pas réalisée. Ce n'est pas elle qui donne son unité à l'Europe si bien que l'Europe serait fille de l'Église, mais au contraire l'unité fondamentale de l'Occident, subsistant par ses traditions, imposera à l'Église une centralisation, qu'elle-même ne songeait guère à se donner. Dans les moments décisifs de l'histoire, l'action de l'homme s'efface et l'on voit le monde, livré à de grandes forces fatales, agir d'après des principes d'impulsion datant parfois de plusieurs siècles. Elles se combinent entr'elles dans des proportions si colossales que toute volonté particulière ou collective y disparaît. Ceux-mêmes qui y sont mêlés n'entendent rien à ce qui s'accomplit. Ainsi, voici que les Arabes surviennent, que Jérusalem, Alexandrie, Carthage, Antioche sont coup sur coup détachés du système chrétien. A ces effrayants événements une émotion quelconque parcourt-elle le christianisme? Rome et Constantinople font-ils un effort pour s'unir? Non, la pensée chrétienne paraît morte. Nous ne venons d'assister qu'à ses chutes successives et jusqu'au dernier néant. Ceux qui espéraient que, s'emparant des forces barbares, elle aurait élevé un édifice rajeuni à l'ancien idéalisme, s'étaient trompés. Ceux qui avaient compté sur le serment barbare pour rendre au christianisme ses premières vertus, s'étaient trompés de même.

VICTOR ARNOULD

(A suivre.)

LA CIVILISATION

SES CAUSES ET SES REMÈDES ⁽¹⁾

III

Le but de notre digression, c'est de montrer que santé — la santé du corps et de l'esprit — signifie unité, intégrité, en opposition avec désagrégation. Chez les animaux, cette unité physique existe à un degré remarquable. Un instinct et un pouvoir de sélection généralement infaillibles règlent leurs actes et leur organisme. Ainsi le chat, avant sa déchéance, c'est-à-dire avant qu'il ne soit devenu un minou délicat et frileux, est pour ainsi dire parfait. L'admirable harmonie de ses membres quand il marche ou court, l'adaptation de ses muscles, l'exactitude et l'infaillibilité de ses instincts, tant au point de vue physique que sous le rapport des sentiments; la perfection de sa vue et de son goût, sa propreté, ses sollicitudes maternelles, l'expression de son corps entier quand il est en colère ou qu'il guette sa proie — tout cela est pour ainsi dire absolu et spontané — et vous remplit d'admiration. La créature est « entière », d'une seule pièce; elle ne renferme aucun conflit, aucune division (2).

Il en est de même des autres animaux, et aussi de l'homme primitif. Il semblerait donc que, si nous acceptons la théorie évolutive, il existe une progression d'êtres animés qui possèdent la santé, quoique d'une façon imparfaite, — progression qui commence par les formes les plus inférieures et croît vers un type d'homme sain et instinctif, quoique certainement limité. Pendant tout ce processus, la loi centrale suit une marche ascendante et la trame physique de chaque créature est le véhicule très apparent de son

(1) Suite. — Voir le n° 132 de la *Société nouvelle*.

(2) Il n'est pas établi que les animaux jouissent d'une sorte d'immunité de maladies, car les maladies d'un caractère plus ou moins parasitaire sont communes à toutes les tribus de plantes et d'animaux. Elles semblent pourtant plus rares, et l'instinct organique de la santé paraît plus grand chez les animaux que chez l'homme civilisé.

expression et varie donc en complexité et en qualité avec le degré de développement atteint. Et lorsqu'ainsi, dans ce long processus de développement, l'homme intérieur (qui se cachait ou qui dormait dans l'animal) apparaît enfin, et que la créature se dépouille par conséquent de la trame extérieure et des facultés de l'être humain, qui sont seulement telles qu'elles sont à cause de l'homme intérieur qu'elles représentent, quand elle a passé par tous les degrés de la vie animale, par tous les essais, par tous les divers types; quand elle acquiert des formes et des facultés spéciales après avoir traversé d'innombrables expériences préliminaires; quand elle devient enfin capable de porter la pleine majesté de la virilité même — alors on verra que cette longue évolution est près de finir et que le but de la création de l'être est prochain.

Mais alors, à cet instant même, et quand ce but est pour ainsi dire en vue, apparaît ce manque d'« intégrité » dont nous avons parlé, cette rupture partielle de l'unité de la nature humaine. et l'homme, au lieu de continuer sa route en avant, selon toute apparence ne peut s'empêcher de tomber.

Quelle est la signification de cette perte de l'unité? Quelle est la cause de cette chute, de cet exil séculaire du paradis primitif?

Il n'y a qu'une seule réponse possible. C'est la connaissance de soi-même (qui comprend d'une certaine façon l'abandon de soi-même). L'homme doit devenir conscient de sa destinée, il doit saisir et réaliser sa propre liberté. son propre bonheur, il doit transporter sa conscience de la partie externe et mortelle de soi-même à la partie interne et immortelle.

Le chat ne pourrait le faire. Si parfait qu'il puisse être dans son état, son développement intérieur est pourtant incomplet. L'âme humaine en lui ne s'est pas encore montrée et déclarée; quelques feuilles enveloppantes doivent s'ouvrir encore, avant que l'on ne puisse clairement apercevoir la fleur divine. Et quand enfin (par impossible) le chat devient homme; quand l'âme humaine a progressé par elle-même à l'intérieur de la créature et qu'elle a trouvé son expression; quand elle a transformé, pendant le processus, la trame extérieure en des formes humaines (ce qui est bien, je crois, la signification de la théorie de l'évolution), alors la créature, quoique parfaite et splendide en elle-même, manque encore de quelque chose. Il lui manque la connaissance de soi-même, il lui manque sa propre identité et la réalisation de cette virilité qu'elle a certainement atteint.

Chez les animaux, cette conscience n'a jamais fait un retour sur elle-même. Elle s'irradie aisément au dehors; et la créature obéit sans hésitation, instantanément, en étant peu ou point consciente d'elle-même, à la loi de son existence. Un grand nombre de faits montrent que sous ce rapport

l'homme pourrait être classé parmi les animaux, quand on le considère au moment où il apparaît tout d'abord sur la terre, et même au seuil de ce que nous appelons « civilisation ». Quoique certainement supérieur à eux en acquisitions, tant physiques que mentales, en pouvoir exercé sur la nature et en capacité de progresser et de s'adapter, il était encore, dans ces âges primitifs, semblable aux animaux par la nature inconsciente, instinctive de ses actes. D'un autre côté, quoique sa structure morale et intellectuelle fût beaucoup moins complète que celle de l'homme moderne, — conséquence inévitable de l'absence de connaissance de soi-même, — il vivait plus en harmonie avec lui-même et avec la nature (1) que ne le font ses descendants; ses impulsions aussi bien physiques que sociales, étaient plus nettes et moins hésitantes; et son inconscience de toute discorde intérieure, sa profonde ignorance du bien et du mal, constituaient un contraste marqué avec notre situation moderne, avec ces hésitations et ces luttes éternelles, au fond de nous-mêmes.

S'il est vrai que la perfection et la félicité humaines se rencontrent à cette époque à un certain degré, il reste cependant à s'élever à une hauteur bien plus considérable encore. L'âme humaine, qui, pendant des milliers d'années, erra obscurément, en passant de l'état de germe-étincelle, qu'elle était d'abord, à quelque forme inférieure de la vie et à sa splendeur et dignité entières, qu'elle trouve dans l'homme, doit encore apprendre à *connaître* son héritage merveilleux, doit devenir enfin libre et individuelle, doit se reconnaître immortelle, doit résumer et interpréter toutes ses vies passées et n'a plus alors qu'à entrer triomphalement dans le royaume qu'elle a conquis.

En fait, elle est obligée de faire face à la terrible lutte de la conscience

(1) L'unité de ces races sauvages avec la nature est incontestable. L'acuité de leurs sens, leur impressionabilité aux changements atmosphériques, leurs connaissances des propriétés des plantes, des coutumes des animaux, etc., furent l'objet de remarques fréquentes; mais en outre il est très étrange et significatif qu'elles *sentent* fortement leur union avec l'esprit universel, probablement sans en être clairement conscientes, mais elles l'expriment très nettement dans leurs coutumes. Les danses que les indigènes des îles Audaman exécutent la nuit sur les grèves; le festival sauvage des Fans et autres tribus africaines à l'occasion de la nouvelle lune, les processions à travers les forêts, les chants et le battement des tambours; les danses-tortures des jeunes braves indiens peaux-rouges, sous les rayons ardents du soleil; les fêtes dionysiaques des Grecs primitifs; et même ces sacrifices qui ont le caractère de rites naturels, les carnivals, ainsi que les exemples d'un pouvoir extraordinaire de seconde vue, que l'on trouve parmi les peuples primitifs; tout cela indique clairement une faculté qui, non encore devenue assez consciente d'elle-même pour être ce que nous appelons une religion, fut cependant vraiment l'élément fondateur de toute religion et le germe de pouvoirs humains qui n'attendaient que leur développement.

d'elle-même, du débrouillement du moi véritable d'avec le moi variable et périssable. Non déçus, les hommes et les animaux sont sains et insoucians, mais inconscients de ce qu'ils sont; pour atteindre la conscience de lui-même, l'homme doit déchoir; il doit se vêtir d'imperfection; la division et la lutte doivent entrer dans sa nature. Pour réaliser la vie parfaite, pour savoir ce qu'elle est et combien elle est admirable, pour comprendre que tout bonheur et toute liberté consistent dans sa possession, il doit momentanément souffrir un divorce avec elle; l'unité, le repos de sa nature doivent être détruits; le crime, la maladie et l'inquiétude doivent entrer en lui, et par contraste il doit devenir conscient.

Il est curieux qu'à l'aube de la civilisation grecque, donc aussi de la civilisation européenne, nous trouvons les mots mystiques « Connais-toi toi-même » inscrits sur le temple d'Apollon à Delphes; et que la première des légendes de la race sémitique est celle d'Adam et d'Eve, mangeant le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal! Pour l'animal, cette science n'existe pas; pour l'homme primitif, cette science n'existait pas et pour l'homme plus parfait de l'avenir, cette science n'existera pas. C'est une perversion temporaire, indiquant la désunion de l'homme moderne, — la discorde entre le moi interne et le moi externe — l'horrible double conscience de soi-même — qui déterminera finalement une union plus parfaite et plus consciente, comme jamais sans elle cette union n'aurait pu être réalisée; — c'est la mort qui disparaît dans le triomphe. « Car le premier homme provient de la terre et est terrestre; mais le second homme est le Seigneur du Ciel. »

Arrivé à ce point de son évolution, l'homme doit donc, pour pouvoir avancer encore, commencer par déchoir; pour connaître, pour acquérir, il doit perdre. Pour savoir ce que c'est que la santé, et combien glorieuse et splendide en est la possession, il doit passer par toutes les longues expériences négatives de la maladie; pour savoir ce que c'est que la vie sociale parfaite, pour comprendre le bonheur et la force, qui, pour les hommes, sont contenus dans leurs bonnes relations entre eux, il doit apprendre la misère et la souffrance qui proviennent de l'individualisme exclusif et de l'égoïsme; et pour trouver sa véritable virilité, pour découvrir comme elle est une puissance admirable, il doit d'abord la perdre, l'homme doit devenir la proie et l'esclave de ses propres désirs, emporté, comme Phaéon, par des chevaux qu'il ne pouvait pas diriger.

Ce moment de divorce, cette parenthèse dans le progrès humain, forme le fond de toute l'histoire; et la civilisation entière, et le crime et la maladie ne sont que les matériaux de sa destinée infinie, condamnés eux-mêmes à disparaître comme ils sont venus, mais laissant des fruits éternels.

Nous trouvons donc que ce fut l'œuvre de la civilisation — fondée, comme nous avons vu, sur la propriété — de désagréger et de corrompre l'homme — littéralement de le corrompre — de rompre l'unité de sa nature. Cela commence par l'abandon de la vie primitive, par la naissance de la honte (comme dans le mythe d'Adam et d'Ève). De là suit la négation du caractère sacré des sexes. Les actes sexuels cessent d'être une partie du culte religieux, l'amour et le désir — l'amour interne et l'amour externe — jusque-là non différenciés, deviennent deux choses séparées. (C'est là sans doute une étape nécessaire pour le développement de la *conscience de l'amour*, mais en soi-même ce n'est que douloureux et anormal.) Cela atteint son apogée et finit, comme nous le voyons aujourd'hui, par un divorce complet entre la réalité spirituelle et l'accomplissement de l'acte charnel, — par un vaste système d'amour commercial, acheté et vendu dans les palais comme dans les maisons publiques. Cela commence par le renoncement à la forte vie de nature et se termine par une société démolie et abattue, à peine reconnaissable comme humaine, au milieu de toutes les formes de luxure, de paupérisme et de maladie. Celui qui fut un libre enfant de la nature renie son origine; il renie les seins qui l'allaitaient. Résolument il tourne le dos au soleil et se cache dans des boîtes à soupiraux, qu'il nomme maisons, pour vivre de plus en plus dans l'obscurité et l'asphyxie; il n'en sort peut-être qu'une fois par jour pour clignoter des yeux vers le Dieu étincelant, ou pour rentrer précipitamment au premier souffle du libre vent, de crainte d'attraper un rhume! Il s'emmitouffe dans les fourrures dont il dépouille les animaux; il s'emmailotte de plus en plus dans des langes, il s'habille d'une façon de plus en plus inquiétante et comique, jusqu'à cesser de ressembler à l'homme qui fut jadis le roi des animaux; il offre un spectacle plus burlesque que le singe qui s'assied sur sa propre queue. Il cesse en grande partie d'employer ses muscles, ses pieds deviennent partiellement dégénérés, ses dents le sont tout à fait, sa digestion est si énermée qu'il est obligé de cuire sa nourriture et de faire une pâte de tous ses aliments; son organisme entier périlite si visiblement qu'enfin un Kay Robinson arrive et peut prédire que dans l'avenir l'homme sera édenté, chauve et sans doigts.

Et ainsi toutes les formes pathologiques procèdent de ce reniement de la nature : d'abord la délicatesse, la faiblesse, la luxure; puis la rupture de l'équilibre, l'énermentation, l'énorme susceptibilité à la douleur. En s'éloignant du pouvoir qui guérit tout, l'homme affaiblit inévitablement sa propre virilité: le lien central est brisé; l'homme est la proie de ses propres organes. Lui qui, auparavant, ne se souciait point de leur existence, n'en devient maintenant que trop conscient (et n'est-ce pas là l'objet même du pro-

cessus) ; l'estomac, le foie, la rate deviennent pour lui douloureusement distincts, le cœur ne bat plus régulièrement, les poumons perdent leur contact continu avec l'air ambiant et le cerveau devient brûlant et fiévreux ; chaque organe à son tour s'affirme d'une façon anormale et devient un siège de désordre ; chaque coin et recoin du corps devient la scène et le symbole de la maladie, et l'homme contemple, épouvanté, son propre royaume — dont il n'avait jamais soupçonné l'étendue auparavant — qui s'élève contre lui en une révolte sauvage. Et alors — tout cela accompagnant cette période de développement — d'immenses cortèges de maladies balayent la face de la terre, ainsi que des fléaux, des fièvres, des folies et des plaies ulcérant le monde entier, suivis d'armées toujours grandissantes de médecins — ceux-ci avec tout leur attirail de livres, de flacons, de vaccinations, de vivisections et de grimaçantes têtes de mort — une sottise engeance, ne sachant ce qu'elle fait, mais remplissant inconsciemment la grande et très longue destinée de l'humanité.

Dans tout cela, l'influence de la propriété n'est que trop apparente. Il est évident que l'accroissement de la propriété par l'agrandissement du pouvoir productif de l'homme réagit sur l'homme de trois façons différentes ; il l'éloigne notamment : 1° de la Nature ; 2° de son véritable Moi ; 3° de ses Semblables. — D'abord il l'éloigne de la Nature. C'est-à-dire que lorsque le pouvoir de l'homme sur la matière augmente, il se crée une sphère à lui et un milieu ambiant en quelque sorte à part et différent du grand monde élémentaire des vents et des vagues, des forêts et des montagnes, dans lequel il vécut jusqu'alors. Il crée ce que nous appelons la vie artificielle, celle des maisons et des villes, et, s'y enfermant, en exclut la Nature. Comme un jeune garçon se soustrait en quelque sorte aux tendres soins de sa mère pour affirmer son indépendance, et montre même à ce propos un certain esprit d'opposition envers elle, ainsi l'homme grandissant, inventant ses propres pouvoirs, les emploie — pour un instant — à nier la Nature et à créer lui-même un monde dont elle est exclue. En second lieu, l'accroissement de la propriété éloigne l'homme de son véritable Moi. Ceci est évident. Lorsque son pouvoir sur la matière et sur les possessions de celle-ci augmentent, l'homme trouve les moyens de satisfaire ses sens comme il le désire. Au lieu d'être guidé encore par cette continence, cet instinct « sain » qui caractérise les animaux, son but principal est maintenant d'utiliser ses pouvoirs pour la satisfaction d'un sens ou d'un désir quelconque. Ceux-ci acquièrent une importance anormale, et l'homme place bientôt son bonheur suprême dans leur satisfaction, abandonnant son véritable Moi pour ses organes, le tout pour la partie. La propriété pousse l'homme vers le dehors, en stimulant les parties

externes de son être, et, en le maîtrisant pour un certain temps, domine la volonté centrale et amène sa désagrégation et sa corruption. Enfin, la propriété, en stimulant ainsi la partie externe, égoïste de l'homme, l'éloigne de ses semblables. Préoccupé de posséder des choses pour lui-même, afin de satisfaire ses propres besoins, il entre fatalement en conflit avec ses voisins et en vient à les considérer comme des ennemis. Car le véritable Moi de l'homme consiste dans sa relation organique avec la totalité de ses semblables; et lorsque l'homme abandonne son véritable Moi, il abandonne aussi son véritable rapport avec ses semblables. *L'homme-masse doit gouverner dans chaque homme-unité, sinon l'humanité languit et meurt.* Mais quand l'homme externe essaie de se séparer de l'homme interne, l'homme-unité de l'homme-masse, le règne de l'individualisme commence — un individualisme faux et impossible en général, mais l'unique moyen d'arriver à la conscience de la véritable individualité. Avec l'avènement d'une civilisation fondée sur la propriété, l'unité de l'ancienne société de tribus est détruite. Les liens de parenté, qui furent le fondement du système païen et primitif, et les garanties de l'ancienne fraternité et de l'égalité, sont dissous et font place à des pouvoirs, à des autorités fondés sur la simple possession. L'accroissement de bien-être et de luxe disloque l'ancienne société; les tentations qui accompagnent le pouvoir, la possession, etc., arrachent l'individu à tout ce qui l'attache: l'intérêt personnel règne en maître; « chacun pour soi » devient la devise universelle; chacun lève la main contre son frère; et enfin la société même devient une organisation au moyen de laquelle les riches s'engraissent au dépens des pauvres, les forts tuant les faibles.

Il est intéressant de constater, par rapport à ceci, que Lewis Morgan considère l'invention d'un alphabet écrit et le développement de la conception de la propriété privée comme les caractères essentiels de la période de civilisation, et qui la distinguent des périodes de sauvagerie et de barbarie antérieures; car l'invention de caractères écrits marque peut-être mieux que n'importe quelle chose cette période dans laquelle l'homme devient *conscient de lui-même*, — où il note ses propres actions et ses propres pensées, et commence ainsi l'histoire proprement dite; et le développement de la propriété privée marque la période dans laquelle il commence à s'isoler de ses semblables, ou par conséquent la conception de la faute, du péché (ou de la séparation entre le bien et le mal) se montre pour la première fois. Avec cette conception commence aussi la longue période de perplexité morale, et la négation de cette communauté de vie entre lui-même et ses semblables, de cette communauté qui fait réellement partie de l'être humain.

Alors s'établit l'institution du gouvernement.

Jusque-là rien de semblable n'avait existé, sauf d'une façon très rudimentaire. Les communautés primitives se préoccupaient fort peu de propriété individuelle, et ce qu'ils avaient de gouvernement était pour la plus grande partie démocratique, n'étant qu'un choix de chefs parmi des parents, des égaux. Mais quand cette chimère : que l'homme peut exister pour lui seul — son moi extérieur et pour ainsi dire accidentel étant séparé du grand moi intérieur et cosmique par lequel il forme un tout avec ses semblables — quand donc cette chimère est admise, elle trouve bientôt son expression dans quelque système de propriété privée. L'ancienne communauté de vie et de possession disparaît, et chacun cherche à amasser autant qu'il peut, et à se retirer dans sa propre tanière pour le consommer. Des accumulations privées de biens surgissent ; le flot naturel des générosités est endigué, et l'on doit construire les barrières artificielles de la loi pour maintenir les niveaux inégaux. Le crime et la fraude suivent le désir ardent de posséder ; les possesseurs doivent employer la force pour maintenir les barrières de la loi contre les non-possesseurs ; des classes se forment ; enfin le gouvernement régulier apparaît, principalement comme l'expression de cette force ; il fait tout son possible pour se maintenir, jusqu'à ce que les inégalités qu'il soutient deviennent trop horribles, et que les eaux sociales à l'étroit, s'accumulant toujours, rompent les digues et regagnent leur niveau naturel.

Voilà comment Morgan, dans son *Ancient Society*, fait ressortir à plusieurs reprises que l'État civilisé repose sur des titres de propriété, et non, comme l'ancienne *gens* ou tribu, sur une base personnelle ; et que par suite le gouvernement civilisé prend un caractère et une fonction tout différents de l'organisation très simple de la *gens*. Il dit (p. 124) : « La monarchie est incompatible avec la barbarie. » De même, à propos de la relation entre la propriété, d'une part, et la civilisation et le gouvernement, d'autre part, il fait les importantes remarques suivantes (p. 505) : « On ne peut accorder trop d'intérêt à l'influence de la propriété sur la civilisation de l'humanité. Ce fut la force qui fit passer les peuples ariens et sémites de l'état de barbarie à l'état civilisé. L'idée de propriété dans l'esprit humain a commencé par être faiblement développée et a fini par devenir la passion dominante. Le gouvernement et les lois furent institués tout d'abord en rapport avec la création, la protection et la jouissance de la propriété. Celle-ci introduisit l'esclavage humain comme un instrument lui permettant de produire ; et après une expérience de plusieurs milliers d'années, elle fit abolir l'esclavage, en découvrant que l'homme « libre » serait une meilleure machine productive. » Et dans un autre passage, à

propos du même sujet : « La dissolution de la société promet d'être le point terminal d'une route dont la propriété fut le but et en même temps la fin ; parce que sur une telle route se trouvent les éléments d'une auto-destruction. La démocratie est le degré immédiatement suivant. Ce sera une renaissance, sous une forme plus élevée, de la liberté, de l'égalité et de la fraternité des anciennes *gentes*. »

En fait, l'institution du gouvernement est la preuve, dans la vie sociale, que l'homme a perdu son contrôle intérieur et central et qu'il doit donc recourir à un contrôle extérieur. Se séparant de l'homme intérieur — qui est son vrai guide — il se laisse aller à suivre une loi extérieure, qui doit toujours être fautive. Si chacun restait en rapport organique avec le corps général de ses semblables, aucun sérieux désaccord ne serait possible ; mais lorsque cette unité vitale du corps politique devient faible, c'est alors qu'elle doit être préservée par des moyens artificiels, et ainsi il se fait qu'avec la déchéance de la vie sociale primitive et instinctive, une forme de gouvernement s'organise qui n'est plus l'expression démocratique de la vie du peuple entier ; c'est une espèce d'autorité extérieure et répressive, qu'une classe ou une caste régnante lui impose.

La forme de gouvernement la plus sincère peut-être, et souvent, mais non toujours, la plus ancienne, est la monarchie. Le sentiment d'unité humaine étant déjà perdu en partie, mais non entièrement, le peuple choisit, pour garder l'unité sociale, un homme qui régnera sur lui et qui possède ce sentiment à un haut degré. Il représente l'homme véritable et par conséquent aussi le peuple. Cette époque est souvent celle de grandes guerres et de la formation de nations. Et il est intéressant de noter ici que les tout premiers « rois » ou *leaders* de chaque nation, immédiatement avant l'époque de la civilisation, étaient investis en général des plus hautes fonctions religieuses, comme le *rex* romain, le *basileus* grec, les premiers rois égyptiens, Moïse parmi les israélites, les chefs druides des Bretons, etc.

Plus tard, et lorsque l'autorité centrale devient de plus en plus faible dans chaque individu, et l'attraction externe de la propriété de plus en plus grande, il en est de même dans la société. Les pouvoirs temporel et spirituel se séparent. Le roi — qui d'abord représentait l'esprit divin, l'âme de la société, est refoulé à l'arrière-plan et les nobles les plus marquants (qui pourraient symboliser les qualités nobles, généreuses, dans l'homme) commencent à se substituer à lui. C'est le règne de l'aristocratie, c'est l'époque féodale — la timocratie de Platon ; elle est marquée par l'apparition de grands accaparements du sol et par le développement de l'esclavage et du servage, — l'esclavage externe dans la société étant le symbole de l'assujettissement interne de l'homme.

Alors commence l'époque commerciale, l'oligarchie ou ploutocratie de Platon. L'honneur fait place au bien-être matériel ; les gouvernants ne gouvernent point en vertu de qualités personnelles ou héréditaires, mais en vertu de qualités de possession. Les parlements, constitutions et autres tromperies sont à l'ordre du jour. L'esclavage que constitue le salariat, l'usure, l'hypothèque et autres abominations indiquent l'avancement du processus mortel. Pour l'homme individuel, gagner de l'argent est le but de l'existence ; l'industrie, les ruses scientifiques sont ses vertus les plus élevées.

Enfin, la débâcle est complète. L'individu perd toute mémoire, toute tradition de son guide, de son moi supérieur ; ses passions nobles déclinent, n'ayant rien à quoi elles puissent se vouer ; son activité et son intelligence ne servent qu'à satisfaire ses innombrables caprices. C'est l'ère de l'anarchie, la démocratie de Carlyle ; c'est le règne absolu de la canaille ; les intrigues, les rivalités et l'intérêt personnel se traduisent en tyrannies et en ploutocraties cancéreuses ; c'est le chaos et la confusion générale dans la société. Car de même que lorsque la force intérieure et positive de la santé l'a quitté, le corps humain devient la proie de parasites qui le couvrent tout entier et le dévorent : de même, lorsque l'inspiration centrale quitte la vie sociale, celle-ci se tord, rongée par les vers de l'intérêt personnel, et tombe finalement sous la domination de l'égoïsme le plus monstrueux que sa corruption a couvé.

Nous avons esquissé brièvement le progrès des symptômes de la « maladie » qui, nous l'avons déjà dit, suit généralement, avec très peu d'exceptions, la même marche dans les différentes nations qu'elle attaque. Et si cette dernière période était réellement la toute dernière, si c'était là la vraie démocratie, il resterait vraiment peu d'espoir. Aucune parole de Carlyle ne pourrait assez la flétrir. Mais ceci n'est pas la vraie démocratie. Dans ce « chacun pour soi », impossible de trouver le règne de Démos dans chaque individu, ni rien d'analogue. Là, point de solidarité, comme elle existait dans les anciennes tribus et dans les sociétés primitives ; il n'y a que division ; c'est un monceau de poussières toutes séparées les unes des autres. La véritable démocratie est encore à venir. Dans cette époque-ci on ne trouve que la négation finale de tout gouvernement extérieur, de tout gouvernement de classes et la préparation à la restauration de l'autorité intérieure et véritable ; ici l'œuvre de la civilisation est à sa fin, le but de tous ces siècles est atteint ; l'amère expérience par laquelle devait passer l'humanité est complète ; et de cette mort, de toutes les tortures et des angoisses qui l'accompagnent, surgit enfin la résurrection. L'homme a sondé les profondeurs de l'aliénation de son esprit divin, il a bu la lie de la coupe des souffrances,

il est littéralement descendu aux enfers ; désormais il rentre aussi bien dans l'individu que dans la société, et retourne délibérément et consciemment vers l'unité perdue (1).

Et la fausse démocratie fait place à la vraie démocratie, qui fut formée sous elle, — qui n'est pas un gouvernement extérieur, mais une autorité intérieure, le gouvernement de l'homme-masse, de l'humanité, dans chaque individu. Car tout gouvernement extérieur ne peut être qu'un intermédiaire, une épaisse et temporaire enveloppe de chrysalide dont la fonction est de protéger l'être pendant que la nouvelle vie se forme à l'intérieur, — un expédient de la période de civilisation. Il ne peut aller plus loin que cette forme, puisque la véritable vie ne saurait être basée sur quelque chose d'extérieur, et lorsque la véritable vie de la société s'épanouira, toutes ses formes seront fluides, spontanées et libres.

EDWARD CARPENTER

(A finir.)

(1) Un autre point digne d'être noté comme caractérisant la période de civilisation, c'est le développement anormal de la pensée abstraite, en rapport avec les sens physiques d'une part et les sens moral de l'autre. Il fallait s'attendre à ce résultat en considérant que l'abstraction de la réalité est naturellement le grand facteur de cet individualisme, de cet isolement que la civilisation a pour but de produire. Pendant cette période, l'homme se crée à lui-même un monde intellectuel à part et distinct du grand univers vivant qui l'entourne ; il étudie dans les livres l'« esprit des choses » ; le savant vit enfermé, il ne saurait affronter l'air libre, ses théories « peuvent être très concluantes dans les salles de conférences, mais ne rien démontrer du tout sous les cieux immenses, en face de la végétation et de l'eau qui coule » ; on élève les enfants loin de la vie réelle ; on dresse les vastes temples imaginaires de la philosophie sur les fondations les plus minces, et dans ces temples l'homme vit à l'abri du fait réel. Car de même qu'une goutte d'eau, lorsqu'elle vient en contact avec un fer rouge, s'enveloppe d'un manteau de vapeur et se préserve ainsi de l'anéantissement, de même l'esprit de l'homme, au lieu de toucher la brûlante vérité naturelle et éternelle, et au lieu d'être consumé par elle, se couvre, à chaque point de contact, d'un voile de pensées insubstantielles, qui lui permet pour un certain temps d'exister isolément, et qui contribue à former la conscience de lui-même.

LA JOIE

Ils sont là dix ou vingt qui crient comme on aboie :
Homme qui passe, vois,
Nous soulevons, à bras tendus, la joie.

Et leur baraque s'ouvre au coin du bois
Ostentatoire et colossale
Au carrefour des cent routes paradoxales.

La joie hélas! est au delà de l'âme humaine :
Les mains les plus hautes n'ont arraché que plumes
A cet oiseau qui vole en tourbillons d'écumes
Avec son ombre seule à fleur de nos domaines.

La joie, elle est là-bas, la ville en or bougeant
Que les marins des anciens âges,
Le soir, ont vu monter et s'exalter
Et s'effacer, de plage en plage,
Vers les nuages.

Ils sont là dix ou vingt qui crient comme on aboie :
Nous soulevons, à bras tendus, la joie!

Pourtant la peine en nous double la force
L'arbre ne vit que dans sa mâle écorce
Et vibre au vent des pieds jusqu'à la tête.
Le vieil hiver le sacre de tempêtes
Et le redresse indomptable et nu,
Dans quelque plaine au loin de pays inconnu

Tristesse, affres, sanglots, martyre,
 Spasmes ardents et merveilleuses voix,
 Au fond de la torture on voit des yeux sourire :
 Nous sommes tous des Christs qui embrassons nos croix.

Vivre et souffrir font un.

Mais à travers des mers de lassitudes
 Plonger pour arracher aux solitudes
 Océanes leurs fleurs,
 Dites, qui n'a senti son cœur
 Qui n'a senti son âme élucidée
 Bondir à cette idée?

O la haute existence infrangible et tragique
 Jamais à bout de son effort,
 Qui se replie et se cramponne et qui se tord
 Sous la voracité des destins héroïques.

La force la plus belle est la force qui pleure
 Et qui reste tenace et marche d'un pas droit
 Dans sa propre douleur, qu'elle conçoit
 Normale et nécessaire, à chaque appel de l'heure.

Dites, vouloir l'épreuve et non la gloire,
 Casque fermé, mais pennon haut,
 Prendre chaque bonheur d'assaut,
 Par à travers une victoire.

Partir les bras tendus vers n'importe où,
 Jeter son âme aux orages qui passent,
 Sous la croix d'or des éclairs fous
 Qui balafrent l'espace.

Aimer le sort jusqu'en ses rages,
 Avoir la foi toute en soi-même,
 Fût-on l'épave où se démène
 La haine en rut des vieux naufrages.

Et si tout sombre et si tout casse enfin,
 Rester celui de la lutte obstinée,
 Pauvre et vaincu, mais la tête acharnée
 Et claire encor de l'effort vain.

La joie? — Elle est au loin et qu'elle y reste
 Et son pâle reflet et sa timide fête;
 La joie à tout jamais dépossédée
 Par la banale idée
 Que les hommes s'en sont faite.

L'ATTENDU

C'est là, parmi ces longs pays de sépultures,
 Sur des eaux d'or, qui sont mornes depuis mille ans,
 Que j'amarre, ce soir, mon désir d'aventure
 Comme un brusque voilier fragile et violent.

J'ai délaissé là-bas les quais lointains
 D'où s'exaltait et naviguait dans les matins,
 Inassouvie,
 Avec le vieux butin du monde en ses flancs clairs,
 Avec ses pavillons d'or ameutant l'air,
 L'Éternelle, qui est la vie.

Des silences immobiles et droits
 Règnent ici, au long des mers, au long des dunes,
 Les mains obliques de la lune
 Y caressent sous des ifs froids
 D'énormes rangs de tombeaux blancs.

Des branchages, ainsi que des vertèbres,
 Pendent, cassés, autour des troncs moisis et lourds.
 De gros oiseaux de vair et de velours,
 A vol torpide et doux, y foulent les ténèbres.

Feux de marbre, crânes et torches,
 Mains de granit heurtant le seuil des porches,
 Ailes de pierre et leurs pennes de fer,
 Feuilles jaunes jonchant les dalles,
 Dites, oh, tout l'automne et tout l'hiver
 De la pâle et grande mort immémoriale!

Oh! l'âpre cimetièrre épars de l'humaine pensée,
 La montante Babel écroulée en tombeaux,
 Où toute une splendeur d'espoirs et de flambeaux
 A contre-ciel, vers la nuit noire, est renversée.

Tandis qu'en haut, toujours, dans leurs gloires ramaires,
Les buissons d'or de la fatalité
— Problèmes immortels, astres d'éternité —
Tendent leurs fruits vers notre soif et nos chimères.

Pourtant, a-t-on jeté vers eux pour les capter
De merveilleux filets ;
A-t-on noué, a-t-on serré,
Maille à maille, les faits après les faits ;
A-t-on levé les échelles fragiles
Dont la raison affermissait chaque échelon
Avec ses doigts agiles ;
A-t-on construit, pour les atteindre
De siècle à siècle et d'âge en âge,
Sans se lasser jamais ni sans se plaindre,
De blancs et merveilleux échafaudages ;
A-t-on gravi, a-t-on vaincu toutes les altitudes
Pour arracher enfin aux solitudes
Leur nuit et leur couronne de tempêtes
Dont la terreur humaine et ses affres sont faites ?

Et néanmoins voici le cimetière épars,
La montante Babel écroulée en tombeaux
Où la pensée est dispersée
En vols hagards
Et en défunts flambeaux.

C'est que celui qu'on attendait n'est point venu,
Celui que la nature entière
Fera vibrer, un jour, âme ou matière,
Avec des rythmes purs non encore connus ;
C'est que la race ardente et fine
Dont il sera la fleur
N'a point dardé ses plus rouges racines
Jusqu'au tréfond des profondeurs ;
C'est que tout homme enfin n'écoute point assez
Le sommeil d'avenir qu'il tient en lui-même bercé
Et qu'il entend mieux que les cieux
Rêver et respirer, la nuit, dans le silence.

Mon cœur, est-il un vœu de joie et de vaillance
Plus haut à proclamer que de souhaiter d'être
L'annonciateur clair de ce prodige à naître,
Que d'atteler déjà devant sa suprême victoire
Les blancs chevaux du vierge orgueil et de la gloire
Et de se présager candide et doux
Quand sa clarté luirait comme une aube vers tous ?

Et vous, mes mains, restez pures et belles,
Et vous, mes yeux, restez clairs et charmés,
En attendant le tranquille rebelle
Que les siècles auront subtilement formé
Pour découvrir, à coups de preuve et de génie,
Les mots qui recèlent toute harmonie
Et réunir notre être et le monde
Dans les deux mains d'une très simple loi profonde.

EMILE VERHAEREN

a
✓

Le Mouvement sectaire en Russie

ET SA PHASE RÉCENTE

LE STUNDISME (1)

V

C'est dans le village de Osnova, situé dans le district d'Odessa, gouvernement de Cherson, à 12 kilomètres de la colonie allemande de Rohrbach, peuplé d'environ 500 habitants et qui s'étend au milieu de la steppe, au bord d'un profond ravin desséché, que, pour la première fois, retentit la parole stundiste et qu'apparut comme apôtre de cette nouvelle religion, Michel Ratouchny, un paysan natif de ce village.

Il organisa, d'abord dans sa maison, des réunions, dans lesquelles il lut l'Évangile à ses covillageois, commentant les textes du Nouveau Testament au point de vue rationaliste et en exhortant ses auditeurs à régler leur vie d'après les enseignements du Christ.

Dans sa jeunesse, Ratouchny était un simple laboureur. La culture de son lopin de terre ne suffisant pas pour subvenir à ses besoins, il exerçait de plus le métier de cordonnier, réparant les chaussures dans le village. Fort intelligent, impressionnable, d'un tempérament énergique et passionné, l'esprit très éveillé, sa pensée se mit à creuser cette question : comment vivre selon la « justice ». Et pour réaliser cette justice, il s'efforce de trouver des formes nouvelles dans les rapports mutuels des hommes et dans l'organisation de leur vie sociale.

Illettré comme presque tous les villageois, il s'applique à apprendre à lire et recherche dans la parole du Christ la base de la « vérité ».

Les besoins du ménage le mettant en rapports suivis avec les anabaptistes de la colonie de Rohrbach, il prête une oreille attentive à leur propagande.

(1) Suite. — Voir les nos 119 et 128 de la *Société nouvelle*.

D'autre part, il subit l'influence des ardentes prédications de son voisin Onistchenko, ancien serf, devenu *brodiaga* (vagabond) (1) pour avoir déserté son pays natal, tantôt errant dans les environs de Nicolaëff, ce « laboratoire du sectarisme », tantôt se réfugiant chez les colons allemands. Cependant, Onistchenko n'abandonnait pas entièrement les siens, et de temps en temps retournait à la maison clandestinement. Dans l'une de ces visites, la police ayant eu vent de sa présence à Osnova, voulut l'arrêter, mais, pendant la perquisition même, il réussit à se cacher, si bien, que les policiers en furent pour leur peine.

Onistchenko est un sectaire convaincu et dont les conceptions religieuses tiennent au mysticisme. Les premiers temps de son séjour chez les colons allemands, il allait dans leur *kirche*, mais bientôt il l'abandonna, comme il l'avait déjà fait à l'égard de l'église orthodoxe.

Si courtes qu'eussent été ses visites dans le village, durant la période de son vagabondage, sa propagande ne pouvait ne pas laisser de traces dans les esprits de ses covillageois et surtout dans l'âme impressionnable de Ratouchny. Son influence n'en fut que plus grande, lorsque, après l'affranchissement des serfs, il put regagner son foyer domestique et Ratouchny lui-même, bien que chef des stundistes à Osnova, venait lui demander des conseils.

M. Rojdestvensky, qui a étudié le stundisme sur les lieux et qui a eu l'occasion de voir ce sectaire, trace ainsi son portrait : « Onistchenko est septuagénaire. D'une haute taille, maigre, avec des yeux bleus, au regard candide d'un enfant, ayant la parole facile et s'entraînant par ses rêves mystiques, toute sa personne produit une vive impression. Très original dans sa vie privée, il donne sujet à des légendes qui vont de bouche en bouche dans le peuple. Il ne reste pas dans la famille, auprès de sa femme et de son fils marié, mais demeure isolé et prépare lui-même ses repas, confectionne ses vêtements ; il se distingue en général par son labeur et son assiduité à la besogne. »

D'après les propres aveux de Onistchenko, ils lisaient ensemble l'Évangile et s'abandonnaient entre eux à des discussions animées sur les différentes questions religieuses. « Dieu m'a donné la lumière, et à Michel (Ratouchny) la sagesse », dit-il.

Travaillé par ces influences diverses, Ratouchny, bientôt après l'émanci-

(1) Le *brodiaga* de la Russie est un type particulier ; c'est un homme qui quitte le lieu de sa demeure sans se munir d'un passeport, que, pour des motifs plus ou moins légitimes, l'administration locale lui a refusé. Ce type est souvent très sympathique et intéressant. En général, le *brodiaga* est un homme énergique et audacieux qui ne se plie sous aucune oppression.

pation des serfs, partit en pèlerinage, dans le but d'y puiser des enseignements et parcourut le pays, frappant à la porte des couvents, s'adressant à un prêtre ou à un laïque rencontré sur la route et leur demandant comment il faut procéder pour vivre selon la justice. De village en village, de ville en ville, il arriva ainsi jusqu'à Kieff, ce lieu saint de la Russie croyante — où il fit la rencontre de Riabochapka, un paysan du village de Lioubomirka, devenu plus tard l'un des chefs les plus marquants du stundisme. Ils eurent de longs entretiens sur les questions religieuses et sur les principes moraux de la vie sociale.

Les renseignements qu'ils recueillirent auprès d'un certain moine dont ils firent la connaissance, rendirent plus cuisants les doutes qui, déjà, avaient envahi leur âme et jeté du trouble dans leur conscience. Revenant dans leur pays, ils rencontrent encore un « frère du Caucase » qui leur parle de la nécessité de la « vie spirituelle ».

Avant de se séparer pour rentrer chacun dans son village, les deux nouveaux amis se jurèrent de consacrer tous leurs efforts à rechercher la « vérité » et à la prêcher hautement sans se laisser intimider par un obstacle quelconque.

Dès son retour, Ratouchny reprend ses fonctions de bailli du village et s'adonne en même temps à la propagande de la religion nouvelle, avec toute l'ardeur de sa nature passionnée. Il trouve le terrain tout préparé. A l'influence anabaptiste, résultant dans cette localité des rapports fréquents des paysans avec les colonistes allemands, s'ajoutait celle qu'exerçait parmi ses covillageois Onistchenko, pouvant désormais demeurer tranquille chez lui. De plus, les nazaréens qui prêchaient la pénitence, vinrent faire leur propagande jusque dans la population orthodoxe. En effet, à l'époque de l'effervescence religieuse qui, peu d'années auparavant se manifesta généralement dans les colonies allemandes, la propagande des nazaréens, vers 1858, se raviva à Rohrbach, où ils créèrent le centre de leur action. Leurs propagandistes apparurent alors à Osnova, à Ignatovka, à Koulikovka, villages avoisinants, de même que dans le petit bourg de Riasnopol qui, tous, devinrent plus tard autant de foyers de la propagande stundiste rationaliste.

Chaque réunion chez Ratouchny se terminait en attirant de nouveaux prosélytes de sa doctrine. D'abord ces réunions furent secrètes. Mais le nombre des adhérents devenant de plus en plus considérable, il se mit à prêcher ouvertement; bientôt la plupart de ses adeptes abandonnèrent l'église orthodoxe.

Il donna à sa secte le nom de « Confrérie évangélique » dont les membres sont des « frères », et lui-même prit le titre de « frère aîné » ou

d'« ancien ». Il présida aux enterrements, baptisa les enfants, administra l'hostie aux fidèles qui, parfois, communiaient aussi chez Onken, missionnaire anabaptiste à Rohrbach, que nous avons vu dans le chapitre précédent. Enfin, en 1871, il se fait rebaptiser lui-même chez les anabaptistes et s'arroge les droits et l'autorité d'un chef hiérarchique de la communauté des stundistes, dont il devient le prêtre.

Après avoir propagé la nouvelle religion dans son village, Ratouchny va porter sa propagande dans les villages avoisinants. Afin d'éviter tout soupçon qui eût pu être suggéré aux autorités laïques ou cléricales, il fait ses tournées comme marchand ambulant, vendant des marchandises. Partout sa parole est accueillie avec enthousiasme, si bien, que déjà au commencement de 1865 les sectaires de cette région attirèrent par leur nombre l'attention de l'administration et suggérèrent des inquiétudes au clergé.

Vers cette époque, le prêtre de Riasnopol, dans la paroisse duquel se trouve le village de Osnova, adressant un rapport à son chef hiérarchique, évaluait le nombre des stundistes dans ce village à *trente-deux* personnes, dont *six* femmes. Deux années plus tard, au mois de février 1867, l'*ispravnik* (chef de la police rurale dans le district), rapportait au gouverneur de Cherson, que dans les villages de Osnova et de Ignatovka, ainsi que dans le bourg de Riasnopol lui-même, venait de se déclarer un schisme analogue à celui des réformés. Que les confréries de ces sectaires se composaient de *quatorze* familles à Osnova, de *quinze* à Ignatovka et de *cinq* à Riasnopol⁽¹⁾. En 1870, le nombre des stundistes dans les deux premiers villages atteignit le chiffre de 219.

La propagande de Ratouchny trouve un fervent adepte en la personne du jeune paysan Gerasime Balabane-Vitenko.

Originaire du village Tchaplinka dans le gouvernement de Kieff, Balabane-Vitenko était venu, en 1865, dans les steppes de Cherson, espérant y trouver du travail. En effet, il put se placer comme garçon de ferme chez une veuve du village Ignatovka, avec laquelle il se maria plus tard. Converti par la parole ardente de Ratouchny, il poussa son prosélytisme jusqu'au fanatisme et s'adonna à la propagande. Doué d'une grande intelligence et d'un vrai talent oratoire, propagandiste de par son naturel, très versé dans l'Écriture sainte, n'ayant ni feu ni lieu, libre de tout devoir familial et disposant de son temps, appuyé par la confrérie qui lui alloue des subsides, il devient un puissant propagateur du stundisme et joue un rôle prépondérant dans son histoire.

(1) Nous devons observer que les chiffres officiels sur ces sectaires sont pour la plupart très inférieurs à la réalité, vu la difficulté et souvent même l'impossibilité d'y établir la moindre exactitude.

Forcé par la police de quitter le village de Ignatovka et en même temps le gouvernement de Cherson, il s'en retourne en 1870 dans son pays natal à Tchaplinka, dans le district de Tarastcha, gouvernement de Kieff. Là, il explique son apparition soudaine par la nécessité urgente de se faire délivrer un nouveau passeport. Entre-temps, il se livre à la propagande et par sa parole éloquente rallume le stundisme dans le gouvernement de Kieff où il s'était affaibli après de nombreuses arrestations de ses adeptes. Signalé par la police de son ancienne résidence, il est encore surveillé dans son village. Il est contraint alors de débiter modestement, même timidement et organise des réunions clandestines dans la maison de son frère. Mais, peu de temps après, il va prêcher au grand jour, au cabaret, les principes de la religion nouvelle qui devra amener la justice sur cette terre. En désavouant les rites de l'église orthodoxe, il attaque le clergé en général et particulièrement le curé du village ; il flétrit en même temps les autorités laïques et toute l'administration gouvernementale. Il se répand en blasphèmes dès qu'il aborde une question quelconque touchant l'église orthodoxe. Un jour, arrivé au paroxysme de son fanatisme de sectaire, il brise dans la maison de la *volost* (administration communale) l'icône de saint Nicolas, ce qui lui vaut l'arrestation et un procès devant la Cour d'assises.

Après les différentes péripéties d'une vie mouvementée et de longues années de prison où il ne cesse de s'occuper de sa doctrine et d'en faire la propagande, il parvient enfin à rejoindre sa famille et à s'établir près de Ignatovka où il fit ses premiers débuts dans la propagande de la « véritable » religion. Là il cultive sa petite propriété et, à ce qu'on affirme, il écrit des mémoires sur le stundisme. Taillé comme un roc, avec sa grande tête à large face, avec sa massive corpulence et un certain air de nonchalance et de gaucherie, il semble recéler une grande force intérieure.

Le dévouement de Balabane et de Ratouchny à leur cause, leurs connaissances sérieuses en matière religieuse et l'inébranlable fermeté avec laquelle ils professent leurs idées, enfin leur attitude devant les persécutions policières leur acquièrent, dans le milieu des sectaires, une très grande popularité qui, bientôt, leur permit de prendre un fort ascendant sur leurs coreligionnaires.

Des villages Osnova et Ignatovka, ces deux foyers du stundisme, la nouvelle religion se répandit dans tout le district d'Odessa, où se formèrent de nouveaux centres du stundisme, ayant à leur tête de nouveaux apôtres. Ainsi, dans le village de Konstantinovka, les réunions des stundistes furent dirigées par Lazare Chour, un paysan originaire du gouvernement de Kieff. Dans le petit bourg de Novo-Vorontzovka, elles étaient présidées

par un paysan de ce même bourg, Zacharie Moroz, qui fit preuve d'un stoïcisme remarquable et d'une foi invincible. Après avoir embrassé la religion nouvelle, il commença de prêcher cette doctrine dans son bourg, où, bientôt, deux familles adhèrent à sa propagande. La population s'en émut, et, dans la réunion convoquée à cette occasion, il fut décidé qu'on essaierait d'admonester ces « âmes égarées ». Mais comme ces admonestations n'aboutirent pas, on prit la résolution, dans une nouvelle réunion, d'avoir recours au châtiment en infligeant les verges à ces réfractaires.

Tandis que, après les premiers coups, les nouveaux adeptes reconnurent leur égarement et certifièrent par écrit leur renonciation au stundisme, Moroz resta inflexible et subit héroïquement le supplice auquel il faillit succomber. Son état fut si grave que les autorités durent intervenir et envoyèrent les coupables de ces atrocités devant les tribunaux.

Après cet événement, Moroz fut entouré d'une auréole de « martyr pour sa foi » et il gagna une si grande popularité qu'il put constituer dans cette localité une véritable communauté stundiste.

D'après les affirmations de Balabane, avant qu'elle eût germé à Osnova, la doctrine stundiste se fit jour à Nicolaevka, petit village dans le district d'Ananieff, où s'étaient tenues des réunions dans le même esprit stundiste. En effet, lorsque enfin, en 1867, le stundisme dans cette commune fut signalé à la police, celle-ci se trouva en présence d'une communauté parfaitement organisée, dirigée par un citadin, Adam Voïsarovski, ayant une école tenue par un soldat réserviste acquis à la nouvelle religion (1).

Et de village en village, le stundisme se répand jusque dans les villes. Il a ses prosélytes à Nicolaïeff, à Cherson, à Odessa...

En même temps que la religion inaugurée par Ratouchny fait des progrès rapides dans le sud et le sud-ouest du gouvernement de Cherson, un autre propagandiste ardent, Ivan Riabochapka, porte la nouvelle parole au centre de ce gouvernement. Il ne tarde pas à former dans son village natal, Lioubomirka, situé dans le district de Elisavetgrad, une communauté stundiste considérable dont il devient le chef.

Riabochapka avait embrassé la nouvelle religion à l'âge mûr déjà. On attribue, généralement, sa conversion aux anabaptistes allemands, avec lesquels il entretenait des relations continues, assistant souvent à leurs réunions dans lesquelles il apprit à chanter leurs hymnes. Certains investiga-

(1) A cette époque, l'enseignement populaire en Russie n'existait pas encore pour ainsi dire. Les écoles populaires, dites paroissiales, dont le nombre était restreint, se trouvaient entre les mains du clergé qui ne s'en occupait pas. Elles étaient, en général, déplorablement organisées et même ne figuraient, pour la plupart, que sur les rapports des statistiques officielles.

teurs, se basant sur les visites réitérées de Onken à Lioubomirka, le disent disciple de ce célèbre missionnaire, chef des anabaptistes allemands, organisateur de cette propagande et directeur d'un journal anabaptiste. D'autres, au contraire, et avec plus de raison, peut-être, croient qu'il avait emprunté sa doctrine à un certain coloniste allemand, du vieux Danzig, Martin Gübner, qui, en effet, bientôt après l'émancipation des serfs, avait apparu à Lioubomirka. Il commença la conversion de Riabochapka en l'invitant à analyser rigoureusement sa propre personne et à observer tous ceux qui l'entouraient. En lui lisant l'Évangile, il lui fit comprendre en même temps toute l'abomination de la vie que mènent la plupart des paysans de la population orthodoxe. Et en lui démontrant l'incompatibilité de leur conduite avec les enseignements du Christ, il lui exposa les principes de la doctrine anabaptiste, exclusivement basée sur l'Évangile.

D'après les propres aveux de Riabochapka, il menait une vie de débauche avant de devenir stundiste. Il se mit alors à l'étude et sans l'aide d'un maître, il apprit lui-même à lire et à écrire en russe et à déchiffrer l'allemand, dont la connaissance lui était indispensable pour mieux s'initier aux contextes qui accompagnent l'Évangile dans les éditions allemandes et qu'il ne trouvait pas dans les éditions russes. Très bien doué de la nature, il s'acquitta facilement de sa tâche, comme il l'avait déjà fait pour les métiers de menuisier, de forgeron et de serrurier qu'il avait également appris par lui même.

D'une taille moyenne, trapu, d'un extérieur peu attrayant, avec un visage d'une extrême paleur, il a les yeux flamboyants; sa parole est lente et sonore, avec un timbre de voix caressant l'oreille. Par son tempérament il personnifie le véritable type petit-russien : obstiné et persévérant dans la réalisation du but qu'il cherche à atteindre, flegmatique, saisissant lentement, ne se laissant pas aller facilement aux impressions nouvelles, mais, une fois gagné à une idée, s'y adonnant corps et âme. Converti au stundisme, il se consacre entièrement à la propagande. Le Nouveau Testament à la main, il va de maison en maison porter la parole de la « vérité » et de la « justice », en s'appuyant sur les textes de l'Évangile.

Bientôt la moitié des habitants du grand village de Lioubomirka est acquise à sa cause et la nouvelle religion se répand dans les villages voisins et jusque dans la ville d'Elisavetgrad elle-même. Et dans tout ce pays se forment de nouveaux centres où des hommes énergiques et dévoués s'abandonnent avec enthousiasme à cette propagande et se mettent à la tête du mouvement sectaire. Tels, Kravtchenko, dans le même village de Lioubomirka, disciple et ami de Riabochapka; Euthyme Zimbal, à Karlovka; Théodore Witriatchenko, dans le village de Oboznovka (district d'Ananieff),

qui transforment le gouvernement de Cherson en un immense foyer de stundisme. De là il rayonne dans les gouvernements de Ekaterinoslav et de Kieff, s'affermi notamment dans le district de Tarastcha (où après son expulsion du gouvernement de Cherson, Balabane répand sa doctrine et forme des propagandistes ardents), puis, en un large flot, s'épanche dans toute la Petite-Russie et la Bessarabie, s'étend vers l'ouest, en Podolie et en Wolhynie, pénètre en Lithuanie, enfin, envahit la Russie Blanche.

En somme, tout stundiste est un propagandiste. « *De la parole naît une nouvelle parole* », dit-il, se plaisant à répéter cet aphorisme qui lui est cher. Et il saisit la première occasion pour propager ses idées. Il porte sa parole convaincue partout où le hasard l'amène. Il prêche au seuil de sa maison, lorsque un dimanche ou par une soirée d'été, son voisin s'assied à côté de lui ; il prêche dans la rue, au marché, à une fête de famille provoquée par un mariage ou par un baptême. Il prêche aussi lorsqu'il est contraint de voyager pour ses affaires, tandis que le cheval mange sa ration ; ou simplement va d'une maison à l'autre, en lisant et en commentant des versets de l'Évangile, sur lesquels il engage une discussion. Et, toujours en s'appuyant sur le Nouveau Testament, il s'attache à démontrer à son auditoire improvisé que la religion orthodoxe n'est pas la véritable. Que les rites qui l'accompagnent et la dénaturent sont l'œuvre de l'imagination cupide des prêtres qui y ont introduit l'idolâtrie, que le clergé orthodoxe, en abusant de son autorité, a obscurci beaucoup de vérités.

Il finit par déclarer que jusqu'ici lui-même marchait dans les ténèbres ; mais que le stundisme lui a dessillé les yeux et qu'il peut enfin voir la lumière ; que les stundistes sont astreints à souffrir pour leur religion, que grandes seront leurs souffrances, mais, qu'après avoir connu la lumière ils se résigneront plutôt à mourir que de demeurer dans l'obscurité dans laquelle ils étaient plongés précédemment.

Les stundistes, en général, sont des lettrés. Leur premier soin à l'égard d'un néophyte est de lui apprendre à lire et de lui mettre en mains le Nouveau Testament où sont indiqués les endroits le mieux appropriés à leur propagande et s'adaptant à l'esprit de leur doctrine. A ceux des « frères » qui ne peuvent apprendre à lire, ils aident à retenir par cœur les textes choisis, de manière qu'ils puissent réciter non seulement des versets détachés, mais aussi des chapitres entiers.

Et la propagande porte ; une partie de l'auditoire demeure acquise à la nouvelle doctrine.

Appelé devant la Cour d'assises comme accusé de propager une doctrine schismatique et de convertir au stundisme, Ratouchny répondit qu'il n'avait nullement l'intention de fonder une secte, que la chose s'est faite

d'elle-même. « Ayant assisté un jour à une réunion dans mon village, et où l'on avait parlé de la *vie spirituelle*, je vis le prêtre impuissant à donner une explication satisfaisante. Alors s'alluma en moi le désir d'expliquer par mon propre effort la parole de Dieu et de la rendre compréhensible aux autres; beaucoup de personnes se présentèrent chez moi pour entendre ma parole et tout ce monde là y venait de par sa propre volonté. Je leur enseignais ces choses comme je les comprenais moi-même. »

VI

En effet, chacun de ces chercheurs de la « vérité » l'enseigne comme il l'entend lui-même, telle qu'elle se présente à son esprit, sans s'efforcer de suivre une méthode précise, ni prétendre à exercer sa propre autorité.

La base essentielle de la doctrine stundiste est le commentaire libre de la parole de Dieu. Aussi, dans leurs réunions religieuses, consacrées à la lecture de l'Évangile, tous les assistants ont le droit de participer aux débats, qui s'engagent ensuite sur la signification des différents textes, et chacun peut apporter sa conception individuelle dans l'explication des enseignements du Christ.

Au yeux du peuple, la religion est le code de la moralité. Ce code étant faussé par les prêtres, son application dans la vie amena à des résultats opposés; il faut donc rechercher la source même du mal qui règne dans le monde.

C'est là le point de départ de la doctrine stundiste qui lui donne un caractère de perfectionnement, d'après lequel prédomine la moralité sur le dogmatisme. Celui-ci est peu élaboré jusqu'à ce jour encore et, probablement, ne le sera de longtemps; grâce à la mobilité excessive et à la vitalité de cette doctrine, elle ne saurait se confiner dans la lettre; au contraire, chacun de ses dogmes peut revêtir telle ou autre importance dans son exégèse. Son dogme primordial est la réhabilitation de l'individu. La liberté d'action individuelle est poussée jusqu'au culte de l'individualisme. Toute la doctrine stundiste se laisse résumer en ces deux mots : *Liberté individuelle*. L'individu doit demeurer *libre* dans tous ses rapports; d'abord, dans ses devoirs envers Dieu, dans ses relations avec ses semblables et jusque dans ses rapports avec les choses, avec les biens matériels.

Il est donc tout naturel que la doctrine stundiste accuse plutôt le caractère de négation et que celle-ci se porte en premier lieu et plus particulièrement sur les formes et les rites religieux reliant les hommes entre eux et avec la société, actuellement si défectueuse.

« Dieu est une force suprême, il n'a besoin du secours de personne, ni d'aucun sacrifice de la part d'un faible humain. Au contraire, il est le Tout-Puissant et le sauveur de cette Humanité; c'est pourquoi il a donné aux hommes l'ordre de procéder de façon à ce que le plus fort ne puisse exploiter le plus faible.

« Les temples dans lesquels réside Dieu, ne sont pas ceux, érigés par les mains de l'homme: aussi, ne lui demande-t-il de s'imposer aucun sacrifice, ni de torturer son corps. Par conséquent, il serait superflu de prescrire à l'Humanité des rites conventionnels, établis d'avance, et dont l'exercice gênerait la volonté de l'individu et porterait atteinte à sa liberté.

« Le Christ a souffert pour tout le genre humain, partant, il aime tous les hommes également; c'est-à-dire que, devant Dieu, tous sont égaux, et tous doivent vivre comme des frères. »

Le thème le plus cher aux propagandistes est celui de la *fraternité* que les hommes doivent exercer dans leurs rapports mutuels. D'après la conception stundiste, le rehaussement de l'être humain, la renaissance morale doit être pratiquée *individuellement*, car, c'est à cette condition seulement que cette renaissance morale et ce relèvement pourraient être obtenus en vérité. La moralité individuelle est considérée comme l'élément indispensable de la transformation sociale. L'avènement de la vraie justice ne pourra être inauguré sur cette terre, que lorsque tout le monde aura embrassé le stundisme.

« L'Humanité est arrivée à la dernière limite de la dépravation. Dieu fait mûrir le blé dans les champs et donne à l'homme tous les objets qui lui sont nécessaires. Mais les hommes trafiquent de cette grâce divine; ils trafiquent encore de leur conscience, de leur foi et jusque de leurs propres semblables. Selon l'Écriture, tous les hommes sont des frères et comme tels ils doivent s'aimer les uns les autres. Mais les hommes n'ont pas voulu vivre entre eux comme des frères. Ils s'efforcent de se dominer les uns les autres et font leur possible pour opprimer, exploiter et persécuter les plus faibles, en les astreignant à une vie qui ne peut leur convenir. Et c'est pour cela que le monde est rempli de misères. Dans les guerres extérieures, on fait couler le sang innocent des êtres humains; dans la vie normale et civile, on voit l'assassinat, la violence, le pillage, la fourberie, le vol, l'escroquerie. Dieu en fut courroucé et il laissa subir aux hommes un esclavage, pareil à celui que les Égyptiens firent peser sur les Hébreux. De même que les Hébreux furent jadis subjugués par les Pharaons, de même, aujourd'hui, le peuple est asservi par de nouveaux Pharaons — les grands de ce monde, qui se sont consolidés par le pouvoir et par le capital qu'ils détiennent. Ces nouveaux « Égyptiens » bénéficient surtout de notre travail, disposent de notre force musculaire et de tout notre être.

« Qu'est-ce, que ces invasions de sauterelles et de différents scarabées qui dévorent nos semailles, la grêle, les épizooties et les épidémies, sinon des châtiments « égyptiens », des calamités par lesquelles Dieu entend punir les hommes de leurs péchés, parce que, par le culte des icones, il ont introduit l'idolâtrie et, surtout, parce que dans leurs relations mutuelles il ne pratiquent pas la fraternité. »

Et les stundistes énumèrent les moyens multiples dont disposent ces nouveaux « Pharaons » et par lesquels ils maintiennent l'esclavage dans le monde.

« Les machines, les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les télégraphes sont autant d'indices du règne de Satan, car ils ont pour effet de consolider le pouvoir dans les mains des nouveaux « Égyptiens ». Il est possible que la fin du monde elle-même ne soit plus éloignée. Il est dit dans l'Écriture que vers la fin du monde on verra apparaître un char de feu. Il faut croire que par ce char de feu, l'Écriture comprend les vapeurs et les chemins de fer, attendu que ceux-ci sont mis en mouvement à l'aide du feu, et que, de leurs tuyaux, jaillissent la flamme et la fumée. Car c'est par l'intermédiaire de ces chars de feu que les hommes exercent leur pouvoir les uns sur les autres et qu'ils bénéficient du travail d'autrui, estropiant et mutilant ceux qu'ils exploitent. Ce sont là des signes du règne « égyptien ».

Prenant pour point de départ de leur doctrine la *liberté de l'individu*, la *fraternité* et l'*égalité*, les stundistes cherchent à en faire les moteurs de leurs actions dans la sphère de la vie matérielle.

« Puisque le Christ s'est immolé pour le genre humain tout entier, il avait le même amour pour tous les hommes; et s'il leur partageait *également* cet amour qu'il avait dans le cœur, les biens de la terre, pour cette même raison, doivent aussi être *également* partagés entre tous ses habitants, afin d'établir l'égalité entre eux ici-bas et pour l'affirmer devant Dieu.

« Tous les hommes étant frères, ils ne peuvent se livrer au pillage les uns des autres, mais ils doivent travailler en paix et vivre en accord, dans la communion de l'amour réciproque.

« C'est surtout le travail qui embellit l'être humain; mais comme il serait impossible de travailler s'il n'y avait pas de terre, d'eau, de bestiaux, etc., personne ne peut accaparer aucun de ces objets pour en faire sa propriété particulière, mais toutes ces choses doivent constituer le bien collectif des communes ou des confréries qui, seules, sont capables de servir de base à l'organisation sociale et dans lesquelles doit se grouper l'Humanité. »

En prêchant l'égalité dans la possession des choses, en reniant le luxe et même le superflu, les stundistes désavouent naturellement tout ce qui peut contribuer à la répartition inégale des biens et à l'accumulation de ceux-

ci entre les mains d'une seule personne. Ils espèrent aussi qu'un jour les propriétaires terriens seront dépossédés et que toute la terre sera répartie également entre ceux qui la cultivent.

« Chacun doit cultiver autant de terre qu'il lui est indispensable pour ses propres besoins. L'excès dans la possession du sol porterait atteinte au droit de celui des frères qui par ce fait en manquerait. On commettrait donc par là un péché, attendu que cet autre frère serait privé du moyen de travailler ; en d'autres termes, il lui serait retiré la possibilité de vivre selon la loi de Dieu. »

Les stundistes désavouent aussi l'emploi de l'argent dans les différentes transactions commerciales et le commerce lui-même, car, disent-ils :

« L'argent, de même que le commerce, pousse à l'iniquité et entraîne l'abaissement moral. »

L'échange des produits, d'après la conception stundiste, doit être pratiqué en nature. L'intermédiaire des commerçants est inutile, vu que dans une société bien organisée tout doit se passer fraternellement et se faire d'un commun accord.

Une très large part est faite dans la doctrine stundiste au travail.

Tout le monde doit travailler et produire, afin de subvenir aux besoins de son existence. Les stundistes admettent aussi la division et la spécialisation du travail afin de le rendre plus productif.

Mais, puisque l'homme est incapable de produire par ses efforts la matière première ; que le sol, les pierres, les plantes, les animaux sont l'œuvre de Dieu, il ne peut s'approprier ces choses. C'est un don du Seigneur, un bienfait de sa grâce divine dont tout le monde doit bénéficier en proportion égale et selon ses besoins.

Tel est, dans ses grandes lignes, le côté positif de la doctrine stundiste, toujours en élaboration. Cependant ses adeptes ne se font pas d'illusion ; ils croient que cet idéal de la vie sociale au milieu de la paix et du travail, dans la communion d'amour et de fraternité ne pourra être réalisé que lorsque tout le monde sera régénéré moralement. C'est pourquoi tout adhèrent à cette secte considère comme un devoir de faire la plus large propagande de son *credo* en y apportant nécessairement sa conception individuelle. Il saisit pour cela la première occasion qui le met en contact de quelque auditeur non éclairé. Il prêche en travaillant dans les champs, en voyageant en chemin de fer, en prenant son repos les jours de fête ou le soir après son travail. Toujours et partout il porte la parole de la « vérité » et prêche l'avènement de la justice sociale sur cette terre. Et lorsque sa propagande enthousiaste le conduit à la prison, là encore il enseigne la « véritable religion » et les principes de la vie selon la « justice » à ses compagnons

de hasard, qui, après avoir purgé leur peine, iront porter la nouvelle parole dans les coins les plus écartés de l'empire.

Dans une prison, où étaient détenus plusieurs stundistes, le geôlier en faisant sa ronde, le soir, entendit une parole vibrante qui partait du fond de la salle commune. Il s'arrêta. Pris d'un vif intérêt, il écouta jusqu'au bout. « Je sentis en moi, racontait-il plus tard, comme une illumination. » Le lendemain, il rendait ses clés.

En effet, la parole facile et passionnée des propagandistes stundistes, leur talent oratoire que généralement tous possèdent grâce à leur habitude de discuter les textes de l'Évangile dans leurs réunions, ce qui leur permet de développer une puissante dialectique, leur connaissance sérieuse de l'Écriture, produit une impression immense sur l'esprit naïf de leurs auditeurs.

Les prêtres orthodoxes eux-mêmes, qui ont l'obligation de les convoquer pour des conférences contradictoires, ne peuvent leur résister et réfuter leur argumentation. Si bien, que cette impuissance suggéra au gouvernement la nécessité de former des missionnaires spécialement préparés et capables de lutter avec les stundistes sur le terrain de la théologie.

En même temps, sous les auspices du gouvernement, furent constituées des *confréries*, sociétés particulières se composant en partie de prêtres et de laïques, dans le but de combattre le stundisme. Ces confréries prirent, en effet, une part active à la persécution des stundistes et contribuèrent à leur faire intenter des procès devant les tribunaux.

Nombre de stundistes avouèrent qu'avant leur conversion, ils vivaient dans la débauche et qu'ils s'adonnaient à l'alcoolisme. Et parmi ceux-ci se trouvaient des chefs importants du stundisme, réputés pour leur vie sobre et laborieuse. La parole de la « vérité » et le désir anxieux de vivre selon la « justice » les avaient fait renaître à une existence nouvelle, disaient-ils. Il ressortit, d'ailleurs, de toutes les enquêtes policières, faites auprès de leurs covillageois, que les stundistes sont des gens des plus paisibles et des travailleurs des plus honnêtes; qu'on ne les voit jamais s'enivrer ni se livrer à la débauche; que chez eux, ils chantent volontiers des hymnes et lisent l'Évangile.

Dans son rapport au gouverneur de Cherson, daté du 29 avril 1884, lorsque la secte avait déjà pris une extension considérable, le chef de la police rurale du district d'Alexandrisk écrivit : « Quant à leur conversion au stundisme, ces sectaires en témoignèrent sincèrement, disant que le mobile qui les y avait poussés était le désir de s'isoler de la société au milieu de laquelle ils avaient vécu jusque-là et où dominent la dépravation et les vices les plus repugnants tels que : l'ivrognerie, la débauche, la paresse et tant d'autres.

Ayant adhéré à cette secte, ils rompirent tous liens avec l'ancienne société et commencèrent une existence nouvelle ».

Il est intéressant de reproduire ici les dépositions des stundistes eux-mêmes, faites devant les magistrats, dans la solennité du tribunal, lorsqu'ils furent cités comme témoins dans le procès de Ratouchny et d'autres propagandistes.

Le témoin Lopata dépose : « Avant d'avoir adhéré au stundisme, j'étais un misérable ; je m'adonnais à toutes sortes d'inconvenances : à l'ivrognerie, à la débauche ; je ne cessais de jurer. Un jour, en entendant mon garçonnet lire l'Évangile, j'eus le sentiment qu'il fallait abandonner le mal, qu'il fallait vivre selon la « justice ».

Un autre témoin, Mélanovitch, questionné par l'avocat, qui assistait un des accusés, sur le motif qui avait déterminé le témoin à embrasser la doctrine des stundistes, répondit : « J'ai eu la foi que c'est là la véritable et la juste voie ; j'ai senti qu'il faut vivre d'une vie juste, dans la crainte de Dieu, et c'est pourquoi j'y ai adhéré. Depuis, jamais un mensonge n'est sorti de ma bouche, je ne dis que ce qui est juste. »

Le témoin Trojana déposa ainsi : « Je sentis en moi un cœur nouveau. Je priai Ratouchny de me baptiser, et je devins un autre homme. Car, je menais auparavant une vie dévergondée, me plongeant dans la débauche ; je jurais de la manière la plus obscène. Je compris, enfin, que c'est un péché. Alors, je reçus le nouveau baptême et je fus complètement changé. »

D'autres témoins encore déposèrent aussi que les stundistes, en général, sont des hommes réglés, qu'ils ne s'adonnent pas à la boisson et qu'ils ne sont pas voleurs. Bien au contraire, ceux d'entre eux qui, avant leur conversion, s'étaient laissé aller à ces vices, les abandonnèrent après leur adhésion au stundisme et devinrent laborieux et d'honorables chefs de famille.

La régénérescence morale de l'individu et de la société elle-même étant le point culminant de la doctrine stundiste, ces propagandistes, en effet, ne se lassent pas de prêcher la pénitence, comme le moyen le plus rationnel d'y parvenir. Mais ils n'entendent pas par là la mortification du corps, ni le carême ni les prières, infligés par l'église orthodoxe, ni les vœux que le pénitent s'impose de par sa propre volonté. Dans l'esprit des stundistes, faire pénitence, c'est prendre la résolution ferme d'abandonner ses vices et de *développer en soi les sentiments altruistes*. Aussi, leurs réunions religieuses se terminent-elles le plus souvent par la prière d'un néophyte, qui, en pleurant et à haute voix, exhorte Dieu de lui venir en aide et de lui rendre cette tâche facile.

Sous l'impulsion des idées rationalistes ouvrant à l'esprit des horizons nouveaux, certaines natures impressionnables et exaltées croient avoir reçu

la révélation de Dieu lui-même et se trouver en communion directe avec lui.

Ainsi, Onistchenko, dont nous avons vu l'influence sur ses covillageois, dans le chapitre précédent, dit en parlant de lui-même : « Je vivais auparavant comme un véritable porc ; j'étais même pire que cet animal ; j'étais au-dessous de toute bête, car la bête, elle-même, agit selon qu'il lui convient ; j'étais un contaminé. » Après avoir reconnu ses vices, il commença à prier Dieu de lui permettre de se relever moralement. « Un jour que j'étais à prier dans les champs, raconte-t-il, je m'écriai en pleurant : O, Seigneur ! donne-moi un enseignement, afin que je puisse me corriger ! Alors, quelqu'un — je ne sais qui, car je ne pus le voir — me dépouilla de mes vêtements et je ressentis dans mon âme un grand soulagement. Et tout à coup j'eus la conscience d'être un homme libre ; je conçus Dieu. Un autre jour, agenouillé, je priais encore dans les champs. Tout à coup, j'entendis retentir de formidables grondements de tonnerre ; cependant le ciel restait pur, on ne pouvait y observer le moindre nuage ; je tressaillis de tout mon corps et en même temps j'entendis une voix me disant : « Tiens-toi ferme ! »

Lorsque, au cours de sa conversation avec ce vieux sectaire M. Rojdestvenski lui exprima son étonnement de le voir si alerte au travail malgré son grand âge, Onistchenko lui répondit simplement : « Ce n'est pas moi, c'est Dieu qui fait ce travail. »

Un autre stundiste disait un jour à son auditeur orthodoxe : « Tu n'as donc jamais vu ton Dieu, toi ! Moi, je vois le mien, aussitôt que je ferme les yeux. »

Illitchenko, un prosélyte du stundisme dans le gouvernement de Mohileff, assurait au missionnaire officiel qu'avant sa conversion il avait eu une vision : « J'ai reçu, dit-il, le saint Esprit qui descendit sur moi, aux sons du tympanon ; après quoi je me sentis complètement renaître. » Il ajouta que, le même jour, le saint Esprit descendit aussi sur sa femme, sur sa fille et encore sur la femme d'un autre stundiste.

Et souvent dans leur propagande, en commentant les textes de l'Evangile, les stundistes affirment que leur parole leur est inspirée par le saint Esprit qui, lui-même, parle par leur bouche.

Dans cette conception des stundistes, que l'homme moralement perfectionné porte en lui le saint Esprit, de même que dans leur culte de l'individualité, se manifeste nettement l'influence de la doctrine des doukhobortzis qui, cependant, poussèrent ce principe jusqu'à l'exagération. D'ailleurs, cela s'explique facilement : le *doukhobortchestvo* prit naissance et se développa durant les temps les plus rigoureux du servage ; c'était une

énergique protestation contre l'humiliation réservée au serf. De là, aussi, la négation absolue de tout ce qui est officiel, de toutes les autorités. Et comme dans toute réaction, l'opposition devait nécessairement être poussée à l'extrême. Le stundisme, provoqué par le besoin de relèvement moral, la note prédominante dans cette doctrine est le perfectionnement individuel par lequel sera réalisé le rêve de bonheur et de paix sur la terre. C'est pourquoi, au début de la propagande stundiste, lorsque, par l'acte de libération du servage, fut donnée la première satisfaction au sentiment de dignité de l'individu, la négation des autorités et l'opposition au pouvoir ne pouvaient se déclarer si franchement et avec le même caractère de violence qu'elles accusèrent dans le sectarisme rationaliste au commencement de ce siècle et dont le stundisme constitue l'évolution naturelle.

MARIE STROMBERG

(*A suivre.*)

LA CHANSON DE NEOS

(FRAGMENT)

H LAURENT TAILHADE

NEOS *disait* :

Assis entre les lauriers-roses
Je regardais au clair de lune
S'en aller une à une
Au fil de l'eau les feuilles roses,
Moi Neos.
Je voyais les éphèbes blancs
Qui se baignaient au clair de lune,
Et sur qui, pleurs ou sang,
Tombaient les mornes feuilles roses, une à une.
Assis entre les lauriers-roses,
Sous le regard clair de la lune
J'effeuillais une à une
Mes douleurs, mes amours, toute ma fortune,
Moi Neos,
Et l'eau les emportait avec les feuilles roses,
Pleurs ou sang.
Cependant se baignaient les éphèbes blancs.

Le vent se leva dans les arbres en chantant.

.
.

IV

En quelque peine qu'on te dise
Que mon âme s'épuise

N'aie honte de la secourir,
Toi qui non moins que moi connais
Que c'est que de souffrir.

Et sauras que trois êtres pâles
Autour de moi ont ordonné
Dans un grand silence
Une lente danse.

Des trois le plus pâle
Et dont les yeux sont las, vers moi s'avance
Et me touche l'épaule.

Un autre, le plus jeune, s'avance,
Et ses lèvres me frôlent.

Le plus beau me regarde et ne m'étreint jamais
Lui qui m'aime, le seul que j'aie vraiment aimé.

V

L'étoile sur ton front,
L'étoile dans tes yeux,
La flamme dans ton cœur,
La flamme sur ta bouche :

La flamme est sur ma bouche,
La flamme est dans mon cœur,
L'étoile est dans mes yeux,
L'étoile est sur mon front!

VI

Prends mes larmes et mon sourire aussi;
Prends ma vie et prends mon âme aussi.
Prends tout ce dont je m'enorgueillis,
Et laisse, dans tes bras que je meure, avili,
Mais que je meure dans tes bras, ô mon orgueil,
O mon âme, ô ma vie, ô mon cercueil!

VII

Plus rouges que la grappe rouge du sorbier
 Tes lèvres éclatantes, et plus blanches tes dents
 Que la fleur souriante des fraises au printemps,
 Plus bleus que dans le creux des monts les durs glaciers,
 De longs cils noirement frangés, tes yeux altiers,
 De tes courts cheveux drus et bouclés, l'or plus clair
 Que le premier rayon du soleil sur la mer,
 De ton corps intrépide et frèlement exquis
 L'ivoirine splendeur, sitôt que je te vis
 Ont attiré le trouble flot impétueux
 De mon amour vers toi.

Cède-moi si tu veux,
 Résiste si tu peux : je t'aime tant, qu'aimé
 Par toi ou dédaigné, je serai désormais
 Ton satellite mort encor que radieux,
 Toi qu'en leur ciel éperdument voluptueux
 Avec audace eussent ravi les anciens dieux!

VIII

O des prés endormis
 L'humide et tiède odeur...

O la mer et la nuit,
 Et la vague qui pleure,
 O la mer et la pluie
 Et le vent et mes pleurs,
 O ma blanche demeure
 D'où j'ai vainement fui...

O toi à qui j'ai dit
 L'amour dont je me meurs,
 Et la mer qui en pleure,
 Le vent qui en gémit,
 Et toi avec douceur
 Dans tes bras qui m'a pris...

O des prés endormis
 L'enivrante fraîcheur...

IX

J'ai résigné dans tes mains fortes
 Mon âme et mon amour
 Pour toujours,
 Et quoi que le mystère des lendemains m'apporte
 Ou m'emporte, je t'appartiens, ô mon amour,
 Désormais et toujours.

Tu m'as à toi rivé par une chaîne forte,
 De larmes, de sang et d'amour,
 Pour toujours,
 Et tu liras au fond de ma prunelle morte,
 Ma haine, mon mépris, tout mon atroce amour,
 Désormais et toujours.

X

Par des allées de deuil
 Mon âme s'en est allée,
 Dans les allées de deuil
 Mon âme se recueille.
 O les noires allées
 Qui sur l'or bleu du ciel immuablement pur
 Découpent de tragiques contours.

De grands oiseaux muets décrivent d'un vol las
 Les cercles lents d'un monotone désespoir.
 Les rigides cyprès dardent des flammes noires.
 Comme des lévriers blancs dans le gazon ras
 Des tombes allongées sommeillent çà et là.

Vers l'immobile étang
 Où le ciel mire ses rêves blancs,
 Par les allées de deuil mon âme s'en est allée.
 Sur l'eau noire elle dort comme un cygne très noir.
 Et n'aie garde, toi qui la vis, de l'éveiller :
 Elle te chanterait la chanson des vieux jours,
 A l'entendre, et ton cœur se briserait d'amour...

XI

Si tu vois cette perle qui mourut sur son sein,
Prends-la et me l'apporte.
Si tu vois cette opale qui mourut sur sa main,
Prends-la et me l'apporte.
Et la turquoise aussi qui mourut sur son front,
Prends-la et me l'apporte.
L'opale et la turquoise et la perle seront
Les précieux emblèmes de toute ma joie morte.

Mais si tu trouves l'étrange fleur
Qui sur sa tombe pousse de son cœur,
Point n'est besoin de la cueillir.
Penche-toi sur elle et la respire,
Et lors tu connaîtras l'amour,
Lors aimeras jusqu'à mourir.

XII

Devant que le soleil s'immerge dans la mer,
Thanatos, bel éphèbe assis au bas du temple
Sur le dernier degré que lave le flot clair,
Et qui les yeux en pleurs, ailes ployées, contemples
L'étoile d'or, première épanouie au ciel,
Penche vers moi ta tête grave et me dispense
Le sommeil désiré d'un geste sans appel,
Enigmatique dieu des sublimes silences.

Thanatos, bel éphèbe, et voici que la nuit
Frôle déjà les eaux de sa robe où la lune
Bizarrement reflète la muette infortune
De son inconcevable et magnifique ennui ;
Oublieux de tous ceux qui t'implorent en vain,
Et tu tends vers la nuit tes impavides mains,
O Thanatos, ô bel éphèbe, qui demandes
L'amour à qui jamais ne te le donnera :
Car la Nuit de son cœur ardent a fait offrande
Au Jour joyeux que jamais elle n'étreindra.

ROBERT SCHEFFER

Le Parti socialiste italien ⁽¹⁾.

Rien n'est plus propre à illustrer l'action et les tendances du parti socialiste italien que l'attitude prise par ses leaders en présence des attaques dirigées contre le parlementarisme par des écrivains d'opinions très diverses. Récemment des voix de plus en plus nombreuses se sont élevées pour combattre les bases mêmes de l'institution, montrer les défauts de son mécanisme, et proclamer son rôle social accompli. Mais elle a trouvé des socialistes pour la défendre ! C'est seulement grâce au système représentatif que le prolétariat peut s'emparer de l'État : il faut « que le parlement soit le plus puissant possible, le suffrage le plus large possible ». Voilà le côté pratique de la question. Voici la théorie : la forme du parlement se modifie, le fond reste. Ce fond c'est « la division du travail et la naturelle délégation, que les uns font aux autres, de fonctions qui ne sauraient être habituellement remplies par tous simultanément. De là le principe civil de la *délégation* (2) ».

On sent immédiatement que cette proposition pêche par la base. La division du travail a pour but d'obtenir plus rapidement et dans des conditions de perfection plus grande, un produit de qualité et de forme données. Elle a pour moyen le concours de travailleurs d'ordres divers fournissant une certaine somme d'énergie déployée selon la modalité de l'habileté spéciale de chacun d'eux ; aucun d'ailleurs n'aliène le moins du monde sa propre individualité. Il n'en est pas de même quand il s'agit d'un travail appliqué aux intérêts des personnes. L'objet que je fabrique n'est que le résultat de l'application de ma force à une matière extérieure ; il est en dehors de moi ; mais mon intérêt n'existe pas sans moi, il est inaliénable, il m'est impossible de le diviser, d'en céder la plus petite part à qui que soit. Il est des « fonctions » qui font si intimement partie de moi, qu'il est absurde de me demander de les déléguer. La division du travail est ici un non-sens : en l'appliquant à un pareil ordre de choses, on justifierait sans peine l'esclavage.

(1) Suite et fin. — Voir le n° 132 de la *Société nouvelle*.

(2) *Lotta di classe*, n° du 1^{er} mai.

Quant au « principe de la délégation » en lui-même, il est tout aussi erroné : la délégation n'est admissible que si elle est donnée en vue d'un objet bien déterminé, par un petit nombre d'individus qui sont parfaitement d'accord sur cet objet. Dès qu'elle dérive d'un vote elle est un leurre, car l'opinion de la minorité est sacrifiée, et celle de la plus grande partie des membres de la majorité est fort mal représentée, la majorité dérivant le plus souvent de compromissions entre gens de différents avis.

Voici d'après le parti socialiste la forme nouvelle que va revêtir l'inamovible squelette du parlementarisme : « La représentation organique, harmonique de toutes les fonctions sociales utiles. »

Si vague que soit la formule, il y a lieu de s'en méfier.

D'abord, qu'est-ce qu'une « fonction sociale utile » ? Il y a gros à parier que l'art, que la science dite spéculative, en un mot tout ce qui ne produit pas un résultat immédiatement appréciable aux yeux du vulgaire, serait rangé parmi les « fonctions sociales inutiles », celles qui ne seraient pas représentées. Ensuite, pour représenter les fonctions sociales, il faudrait évidemment les classer : ce classement se ferait administrativement, par acte d'autorité, c'est-à-dire qu'on parquerait ensemble les gens exerçant une même profession, sans tenir compte de leurs tendances individuelles. Les groupes ainsi constitués délégueraient — évidemment à la majorité des voix — des hommes chargés de défendre leurs intérêts au parlement, lesquels hommes, grâce à la « division du travail », feraient bientôt le métier d'exprimer éloquentement les vœux de leurs concitoyens, et finiraient par ne plus sentir organiquement les besoins de ceux qu'ils représenteraient.

Or, je vous le demande, pour arriver à un tel résultat, est-il bien nécessaire de bouleverser la société ? Ne reconnaissez-vous pas que tout ceci ne change rien d'essentiel au régime que nous subissons ? Si les partis bourgeois n'étaient pas aveuglés par la peur, ils verraient que les réformes proposées par le parti socialiste sont compatibles avec le maintien de leur pouvoir et ils lui enlèveraient jusqu'au mérite de les avoir réalisées.

III

La question sociale se réduit à une question économique ; le nœud même de cette question est la lutte des classes qui oppose le capital au travail, le salariant au salarié, le bourgeois au prolétaire : tels sont, je l'ai déjà dit, les premiers principes du parti socialiste. Tant en Italie qu'ailleurs, ils dominant son action, ils inspirent son programme, ils déterminent l'opinion de la majorité de ses adhérents ; ils constituent l'étalon fondamental auquel se mesure l'orthodoxie des réformes proposées.

Voyons s'ils ont la solidité nécessaire pour constituer une forte base d'action.

Ramener la crise actuelle dans toute sa complexité à une simple question économique, c'est la schématiser singulièrement. Quiconque l'étudie dans son origine et dans son développement se convainc bientôt qu'elle atteint l'homme tout entier, et qu'aujourd'hui la douleur n'affecte pas le peuple seul, mais qu'elle est bien « universelle ». Il n'est pas même nécessaire de recourir à cette recherche historique pour reconnaître le mal fondé d'une solution aussi simpliste, dont l'erreur se mesure à l'impuissance où elle se trouve d'expliquer tels phénomènes qui se manifestent autour de nous. Comme le fait avec justesse remarquer Merlino (1), les considérations économiques sont incapables de nous rendre compte de la rapidité avec laquelle les idées nouvelles ont pénétré dans certaines provinces d'Italie, tandis que d'autres provinces, dont la situation n'était pas meilleure, y demeuraient rebelles. Plus démonstratif encore m'apparaît un fait qui a frappé tout le monde dans ces derniers temps : tandis que le parti dit « libéral » perd journellement du terrain, le parti catholique maintient presque intégralement ses positions : on a pu le constater de la manière la plus évidente aux élections législatives de 1894 en Belgique, et cette année même en Italie, où les catholiques, luttant pour la première fois aux élections communales dans différentes villes, remportèrent de si écrasants succès. Or, les députés catholiques sont tout aussi bourgeois et tout aussi capitalistes que les libéraux : ils ne se distinguent de ceux-ci que par la religion. Ils disent que Dieu les soutient et les protège : et ils ont raison ! Car leur dieu a une réalité et un pouvoir, en tant qu'idée vivante encore dans l'esprit d'un très grand nombre d'hommes. La plupart des libéraux, sentant le péril imminent, tendent à se rapprocher des catholiques et à former avec eux, moyennant toute une diplomatie de concessions réciproques, un seul parti conservateur. On sait que Crispi porte déjà sur sa bannière cette devise : « Avec Dieu, avec le Roi et pour la Patrie (2) ! » En Allemagne aussi l'on a vu les éléments réactionnaires s'allier pour élaborer l'« Umsturz-Vorlage » dont les catholiques déterminèrent l'échec en voulant abuser prématurément de leur victoire. L'opposition que ce projet rencontra hors du Parlement, dans les rangs mêmes de la bourgeoisie, principalement de la part du monde savant, n'est pas non plus susceptible d'être déduite de causes économiques. L'homme de science, qui a pour but la recherche de la vérité et pour travail coutumier l'analyse des faits, est un adversaire naturel de toute compression de

(1) *L'Italie telle qu'elle est*, p. 370.

(2) Discours de Crispi à Naples, le 10 septembre 1894.

la pensée ; il ne consentira surtout pas à ce qu'on arrête la liberté de penser à un degré de conscience inférieur à celui qu'il a atteint. S'il n'accepte pas l'idée de l'autonomie complète de l'individu, c'est ou bien que l'unilatéralité de son activité psychique l'empêche de percevoir quelles seraient les conséquences de l'extension à tous les domaines de l'esprit de la critique, incompressible et respectueuse de la seule vérité, qu'il emploie dans sa branche spéciale, ou bien que l'habitude d'une existence empreinte des préjugés d'une ère d'autoritarisme, a déterminé en lui une antinomie de la raison pure et de la raison pratique, de telle sorte qu'il se refuse à discuter les propositions que dès son enfance on lui a inculquées comme des axiomes, et qu'il n'a cessé de répéter machinalement depuis.

La tendance des socialistes à considérer exclusivement le côté économique de la question sociale, dérive de l'importance prépondérante que les intérêts matériels ont aujourd'hui pour l'ouvrier. Que la préoccupation du pain quotidien prime toutes les autres chez l'homme qui n'a pas de quoi manger à sa faim, rien de plus naturel. Mais comment admettre que ceux qui ont le loisir d'étudier la sociologie, s'imaginent que le but des efforts humains puisse se réduire à assurer le bien-être matériel de chacun ? Quand ils persuadent au peuple que lui seul souffre et que les riches sont heureux, ils agissent en plats courtisans, et leur mensonge est d'autant plus coupable qu'il fait concevoir aux prolétaires de fausses espérances. Résolu le problème économique, les malheureux qui aspiraient à la belle joie du triomphe se retrouveraient, épuisés par une longue lutte, en face d'un problème moral et religieux bien autrement compliqué. Car « l'homme ne vit pas seulement de pain ». Il ne faut pas se lasser de le répéter : la révolution, aux prodromes de laquelle nous assistons, ne se bornera pas à transformer le fonctionnement de la société : elle renovera l'individu dans ce qu'il a de plus intime, la conscience de sa personnalité et l'idée qu'il se fait de la vie.

Le concept de la lutte des classes a également subi une simplification erronée. Cette formule, destinée à résumer d'une manière brève et frappante un ensemble complexe de phénomènes sociaux, a fini par répondre, aux yeux de ceux qui la répétaient sans cesse, à une réalité adéquate : leur esprit insensiblement a objectivé le symbole ! Et c'est cette création de leur propre fantaisie qu'ils nous présentent comme base du « socialisme scientifique ».

Il est impossible de diviser la société en capitalistes et travailleurs, exploités et exploités : nous distinguons un exploitateur et un exploité dans chaque citoyen. Quiconque emploie l'argent contribue à la circulation du capital. Celui qui refuserait de se soumettre au régime capitaliste serait hors la loi. Encore moins peut-on concevoir l'existence d'un individu

qui ne fournirait aucun travail : celui-là ne serait même pas homme ! Du plus riche au plus pauvre, du plus oppresseur au plus opprimé, on passe par gradations insensibles : entre individus situés aux extrémités de l'échelle il y a complet antagonisme ; si nous nous rapprochons du centre les inégalités diminuent, la rivalité des intérêts s'efface. S'il en était autrement, le travailleur ne pourrait devenir capitaliste que par une transformation brusque, violente de sa situation : il ne s'enrichirait jamais petit à petit.

D'autres éléments viennent compliquer davantage encore la « lutte des classes » : par exemple, le degré de conscience, le genre d'occupations de l'individu, la nature du milieu où il vit. C'est pour n'avoir pas tenu compte de ces éléments que le parti socialiste a rencontré les obstacles auxquels je faisais tantôt allusion.

Préoccupé surtout des intérêts de l'ouvrier industriel, il a échoué quand il a voulu étendre sa propagande dans les campagnes : le collectivisme, qui était devenu le but suprême de ses efforts, était contraire aux vœux des paysans. De là, lutte au sein du parti. Or, il n'y a que deux alternatives, également redoutables : ou bien céder, renoncer au collectivisme, et alors plus rien, pas même l'idéal lointain, « l'idéal du dimanche », ne distingue ces socialistes des démocrates bourgeois ; ou bien sacrifier le paysan, déclarer qu'il devra se soumettre, et alors le parti reconnaît explicitement qu'il ne défend pas la cause du peuple, mais celle d'une classe spéciale de travailleurs. En Allemagne cette question amène des dissensions profondes parmi les social-démocrates : elle a formé le point central des discussions au Congrès de Breslau. En Belgique le parti socialiste triomphe dans la région des charbonnages et des grandes industries ; dans le pays agricole il ne progresse guère ; et cependant le paysan désire l'amélioration de son sort et réclame des réformes, ainsi que le prouve le succès des démocrates chrétiens en Flandre. En Italie c'est dans le Nord, industriel, que se développe le parti socialiste : son centre d'action est à Milan. Comme je l'ai montré, le Midi échappe à sa discipline (1).

Le prolétariat intellectuel tend plutôt vers l'anarchie, car il n'y a pas de place pour lui dans les préoccupations du parti socialiste. Enfin la « bourgeoisie maigre », dont j'ai précédemment expliqué la situation, souffre du mouvement de concentration des capitaux, lequel est favorable à la solution collectiviste.

(1) *L'Asino*, journal socialiste quotidien publié à Rome, est déclaré non conforme par le parti socialiste qui le combat fréquemment. Toute la presse socialiste orthodoxe se publie au nord de la capitale.

En résumé, après avoir constaté que la lutte des classes n'est pas bilatérale, mais multiple, nous avons reconnu que dans cette lutte le parti socialiste représente surtout les intérêts de l'ouvrier industriel. Voilà le côté économique de la question. Il me reste à la considérer tout entière, dans sa réalité immédiate, telle qu'elle se manifeste pratiquement par l'action du parti. Nous avons vu quel est l'élément constituant la majorité du parti, mais il existe une minorité notable issue de « classes » très diverses. Les orateurs, les députés socialistes sont en grande partie des bourgeois, qui continuent à vivre en bourgeois : donc, économiquement parlant, d'après les théories socialistes mêmes, ils seraient en antagonisme d'intérêts avec les ouvriers qu'ils prétendent représenter ! Que devient la « lutte des classes » ici ? Ces messieurs se sont-ils magiquement transformés en prolétaires pour avoir prononcé des discours socialistes ? Non ! ils demeurent bourgeois comme par le passé, et souvent le sont autant par leurs mœurs que par leur situation de fortune.

Bref, en dernière analyse, la « lutte des classes » signifie ceci : tous ceux qui appartiennent au parti socialiste, qui adhèrent à son programme ou le soutiennent aux élections, sont en lutte avec ceux qui le combattent. Ce n'est point par simple déduction logique que j'attribue ce sens presque trivial à l'enseignement du parti socialiste. Voici, pour confirmer la justesse de ma définition, des aveux échappés aux naïfs : « D'année en année le mouvement du premier mai alla en se précisant et s'élargit jusqu'à devenir une vraie et exclusive manifestation socialiste (1) », c'est-à-dire destinée à réclamer la réalisation du programme socialiste. Et ailleurs : « Le suffrage universel n'est utile aux classes travailleuses que pour autant que le parti socialiste leur enseigne l'art d'en faire bon usage » (2). Est-ce assez clair ? La manifestation du premier mai ne peut pas être l'élan spontané de tout un peuple réclamant sa délivrance, elle doit être dirigée par le parti socialiste et avoir pour but d'amener les parlements à accorder la journée de huit heures, le suffrage universel, etc. Ce suffrage universel à son tour n'est pas une institution bonne par elle-même, destinée à permettre aux citoyens de faire sentir aux gouvernants leur volonté ; elle n'aura d'heureux résultats que si le parti socialiste l'interprète. Familièrement tous ces beaux discours se résumeraient en trois mots : « Prenez mon ours ! » Mais tous les partis politiques répètent ce boniment-là ! Chacun d'eux possède l'unique et infaillible remède qui doit conjurer la crise : Qu'on leur donne le pouvoir et la nation sera sauvée !

(1) *Lotta di classe*, n° 18.

(2) *Id.*, n° 21.

Était-ce bien la peine de prendre des attitudes de novateurs pour nous jouer encore une fois cette misérable comédie dont nous sommes les dupes depuis si longtemps ?

Les hommes les plus intelligents du parti socialiste comprennent pourtant qu'on ne peut simplifier arbitrairement les questions, en faisant abstraction des éléments qui dérangent ces solutions commodes, dont la belle ordonnance séduit d'emblée les innombrables ennemis-nés de la réflexion. Turati défendant une dernière fois la tactique électorale des Milanais avant qu'on lui fermât la bouche au nom de la discipline, écrivait : « Nous chercherons à prouver que cette formule de la *lutte des classes* qui est inscrite sur notre bannière et que beaucoup répètent mécaniquement comme un « carillon » est une chose moins simple et qui réclame pour l'expliquer concrètement dans les différents pays et aux différentes époques plus de perspicacité et de pondération qu'ils ne le croient » (1). Ailleurs il proteste contre le fanatisme stupide de ces purs, pour qui Marx est Dieu et Engels son prophète, qui traitaient de transfuges et presque d'anarchistes, injure mortelle, ceux qui ne condamnaient pas les révoltés de Sicile (2). Les mêmes « purs » ayant excommunié Loria, coupable d'avoir critiqué la théorie de la valeur de Marx, furent caractérisés fort justement en ces termes par la *Critica sociale* (3) : « Ils ont réduit pour leur compte le socialisme à un petit nombre de formules sèchement mathématiques, dont ils se servent uniquement pour exercer une action négative et répulsive, non seulement au dehors, mais même au sein du parti : à tel point qu'ils croient être à la noce quand ils peuvent accentuer un désaccord, lancer une excommunication, précipiter une scission. »

Ce sont des voies isolées qui parlent ainsi : dans les discussions publiques on les entend à peine ; l'on vote, et elles sont tout à fait étouffées. L'opinion de la majorité a force de loi, et cette opinion est presque toujours la plus superficielle, celle qui se présente sous de belles apparences et qui est facile à comprendre.

Nous touchons ici à un trait qui, s'il n'appartient pas en propre au parti socialiste, atteint chez lui seul un degré d'intensité assez élevé pour constituer un caractère distinctif : le pouvoir absolu du nombre, la compression de l'opinion individuelle par l'opinion de la majorité, laquelle résulte d'un concordat entre des opinions voisines et de l'entraînement subi par la masse des inconscients. Comparons, afin de mettre au point la question, à ces règles qui régissent le mode d'action du parti socialiste, le système hié-

(1) *Critica sociale*, n° 8

(2) *Id.*, n° 9.

(3) *Id.*, n° 10.

rarchique de l'église catholique : ici règne le principe d'obéissance, il y a des chefs reconnus, et une limitation déclarée de la liberté individuelle ; mais ces chefs ont reçu une éducation qui tout en assurant leur soumission aux dogmes, les a rendus à tel point conscients du but de l'église et des moyens destinés à l'atteindre, qu'il y a grande chance de les voir exercer avec intelligence le pouvoir dont ils sont investis et reconnaître exactement la direction à suivre. Chez les socialistes l'impulsion du plus grand nombre est la force souveraine : il n'y a pas de chefs explicitement reconnus, mais il y a des chefs en fait : ce sont les hommes les plus habiles à déterminer cette impulsion, à se servir de cette force. Ces hommes ne sont ni les plus sincères, ni les plus savants : l'homme sincère est trop préoccupé de fonder ses idées dans la réalité et de les développer logiquement, pour étudier les passions de la foule, épier ses mouvements, attendre le moment de la saisir et de la dompter. L'ambitieux qui aime à dominer, le vaniteux qui se réjouit de la souplesse de son esprit et voit un témoignage de sa force dans la facilité avec laquelle il dupe autrui, en sont seuls capables. Eux surtout ont intérêt à faire croire que le vote permet à chacun d'exprimer librement son opinion propre, afin d'obtenir que la décision de la majorité ait force de loi.

Une majorité inconsciente, obéissant aux impulsions du moment, guidée par quelques ambitieux, voilà donc ce qui constitue « le Parti ». Quiconque entre dans le Parti doit faire abstraction de sa propre personnalité et servir le Parti, se sacrifier à la cause du Parti.

Sa force, son intelligence appartiennent au Parti, il doit en user au profit du Parti. S'il a étudié à fond une question sociale, ne négligeant aucun fait et les raisonnant suivant la logique de son esprit, il faut qu'il vienne présenter l'opinion qu'il s'est formée ainsi au jugement du Parti, et, si la majorité prend une décision contraire à celle qu'il propose, il devra non seulement se soumettre, mais même défendre en public cette décision qu'il croit erronée. Pour réclamer d'un homme pensant une pareille abdication de sa personnalité, il faut poser en principe que la majorité a toujours raison, c'est-à-dire qu'une masse d'individus instinctifs a un sens plus juste et plus précis du moment de l'évolution sociale qu'un individu conscient, que cent individus pris au hasard valent sous ce rapport exactement cent fois l'un quelconque d'entre eux, en un mot que la conscience n'a ni rôle ni effet.

De là à déclarer juste tout fait accompli par cela même qu'il s'est accompli, il n'y a qu'un pas. Les socialistes n'ont pas reculé devant cette conséquence : « Aujourd'hui, dit l'un d'eux (1), l'intérêt de la bourgeoisie italienne pré-

(1) L. BISSOLATI, *Critica sociale*, n° 6-7.

vaut sur les intérêts du prolétariat. Cela est indéniable et fatalement nécessaire, comme il est fatalement nécessaire, si l'on met un poids de 2 kilos sur un plateau de la balance et un poids d'un kilo sur l'autre plateau, que la balance penche du côté des 2 kilos. Ce fait est nécessaire et, dans sa naturelle nécessité, il est également juste. » L'homme qui raisonne ainsi veut nous prouver que les socialistes « ne sont pas des utopistes » !

Mais ne nous y trompons pas : ce que le socialisme qui se dit scientifique appelle « fait », c'est le fait « positif », dans sa matérialité immédiate, le fait que l'on peut exprimer en chiffres et enregistrer dans une statistique. Il ne tient aucun compte de ce qui échappe à ses mesures ni des états d'âme que les faits révèlent à l'observateur perspicace, ni des tendances que l'on déduit, à force de réflexion, de l'étude attentive des œuvres. Aussi n'est-il pas étonnant que les socialistes ne distinguent que deux modes d'action possibles : l'action légale ou la violence (1). Ils semblent ignorer totalement qu'il puisse exister une action extra-légale, exempte de l'emploi de la force, et capable de produire des résultats « positifs ».

A présent nous comprendrons sans peine pourquoi le parti socialiste ne voit que le côté économique de la question sociale, et comment il se fait que pour lui toute lutte historique se réduise au conflit des intérêts des classes. En réalité, la question économique est seule en jeu tant que l'homme est constamment poursuivi par le souci de sa nourriture du lendemain ; dès que sa subsistance est assurée pour quelques jours, il tend à exercer toutes ses facultés, il pense, il considère les objets qui l'entourent, il les compare, il réfléchit. A ce moment un élément nouveau entre en ligne de compte et altère la pure action du milieu économique. Faire abstraction de cet élément, c'est nier la vie psychique de l'homme, c'est oublier que l'homme prend plaisir à penser, à observer, à réfléchir tout autant et plus qu'à manger, et qu'à côté des besoins corporels il existe des besoins intellectuels qui ne sont pas les moins impérieux.

Les hommes, qui réduisent la sociologie à l'étude des questions économiques, sont les élèves de ceux qui prétendent que nos connaissances physico-chimiques suffisent à expliquer tous les phénomènes biologiques. Du reste, dans l'analyse qui précède l'action du parti socialiste nous est apparue en chaque point comme une manifestation de l'esprit matérialiste, qui, partant de l'amour du fait en lui-même, niant tout ce qui ne tombe pas sous les sens, aboutit à dénommer la conscience un épiphénomène et

(1) Cf. le discours de Vandervelde aux réunions du parti ouvrier belge (août 1895) convoquées pour discuter les questions de tactique en vue des élections communales, — et toutes les injures lancées par le parti socialiste aux anarchistes, lesquelles jaillissent de cette incompréhension.

à concevoir une causalité psychique déterminant chaque mouvement de l'individu avec la fatale rigueur d'une loi mathématique.

Le socialisme « scientifique » s'intitulerait avec beaucoup plus de raison socialisme matérialiste.

Le succès du matérialisme à notre époque est fort naturel. Quiconque aujourd'hui a reçu assez d'instruction pour posséder dans son vocabulaire quelques termes sonores, sentant de près leur grec ou leur latin et ayant cette gravité doctorale des mots que l'on prononce *ex cathedra*, se croit apte à résoudre d'emblée toute question de politique, de philosophie ou d'art, si complexe qu'elle soit. Tous ces gens, atteints de la prétention que donne le demi-savoir, ont embrassé avec un rare ensemble la doctrine matérialiste : elle est simple, elle ne requiert pas de qui veut la comprendre un grand effort d'intelligence, elle a réponse à tout, enfin elle est la plus propre à déterminer le nivellement social, car elle ne permet plus de reconnaître à qui que ce soit une supériorité quelconque.

L'éclosion du matérialisme a été favorisée également par la prédominance, dans le domaine scientifique, d'un travail appliqué presque exclusivement à l'analyse minutieuse des faits. Le positivisme lui-même y a contribué en refusant d'aborder les problèmes métaphysiques, sous prétexte que nos connaissances actuelles ne nous en fournissent pas de données assez sûres : or, qui refuse d'aborder certains de ces problèmes, qui dans la pratique s'imposent journallement à chaque individu, est bien près de les résoudre négativement.

* * *

N'eussé-je même pas étayé d'arguments valides ces considérations générales sur le sens du socialisme légalitaire, qu'il me suffirait pour en prouver la justesse de citer un ordre du jour, concernant l'attitude du parti vis-à-vis du militarisme, voté au congrès socialiste international réuni à Bruxelles au mois d'août 1891 (1). L'ordre du jour de Domela-Nieuwenhuis, proposant de répondre à la déclaration d'une guerre par la proclamation de la grève générale, ayant été repoussé, on adopta l'ordre du jour suivant présenté par Vaillant et Liebknecht :

« Le Congrès,

« Considérant que le militarisme qui pèse en ce moment sur l'Europe est le résultat inévitable de l'état permanent de la guerre ouverte ou latente,

(1) Voir le compte rendu de ce congrès dans la *Société nouvelle* du 30 septembre 1891.

imposée à la société par le régime d'exploitation de l'homme et la lutte des classes qui en est la conséquence;

« Affirme que toutes les tentatives ayant pour objet l'abolition du militarisme et l'avènement de la paix entre les peuples — quelques généreuses qu'en soient les intentions — ne sauraient être qu'impuissantes si elles n'atteignent pas les sources économiques du mal ;

« Que, seule, la création d'un ordre socialiste supprimant l'exploitation de l'homme par l'homme mettra fin au militarisme et assurera la paix définitive ;

« Que par suite, le devoir et l'intérêt de tous ceux qui veulent en finir avec la guerre est d'entrer dans le Parti socialiste international qui est le véritable et unique *Parti de la Paix*.

« Le Congrès,

« En présence de la situation chaque jour plus menaçante de l'Europe et des excitations chauvines des classes gouvernantes dans les différents pays ;

« Fait appel aux travailleurs du monde entier pour réagir énergiquement et incessamment contre toutes les vellétés de guerre et les alliances qui les favorisent, et pour hâter, par le développement de l'organisation internationale du prolétariat, le triomphe du socialisme ;

« Déclare que c'est le seul moyen de conjurer la catastrophe d'une guerre générale dont les travailleurs auraient à supporter tous les frais ;

« Et rejette en tous cas, devant l'histoire de l'Humanité, sur les classes dirigeantes, la responsabilité de ce qui peut survenir. »

Rien n'y manque, n'est-il pas vrai ? Ni les sources économiques du mal, ni la lutte des classes, ni surtout cette affirmation qui revient à chaque phrase que seul le Parti socialiste peut sauver la situation. Je n'insiste pas sur ce qu'il y a de ridicule à engager les travailleurs à réagir énergiquement — je me demande par quels moyens — contre toutes les vellétés de guerre, lorsque l'on vient de rejeter un ordre du jour leur proposant de faire la seule chose qu'ils puissent pratiquement faire : se mettre en grève. Mais je ne pourrais trouver d'exemple plus frappant des aberrations auxquelles conduit l'esprit de système qui emprisonne les intelligences dans de rigides théories et leur fait perdre toute notion claire de la réalité. Quoi ! Voici des hommes qui reconnaissent que les formes sociales actuelles ne correspondent plus aux besoins de la majorité des citoyens, que si elles se maintiennent encore c'est artificiellement, grâce à la violence exercée par ceux qui détiennent le pouvoir, que cette violence faite à la libre impulsion du plus grand nombre n'est possible qu'au moyen de l'armée, et que sans l'appui de l'armée

tout gouvernement bourgeois croûlerait, et ces hommes, au lieu de s'attaquer de prime abord à cette armée qui seule empêche les institutions établies de s'effondrer, conseillent au peuple de lutter pour le triomphe du parti socialiste et de prendre patience si en attendant les guerres le déciment. Sont-ils donc aveuglés au point de ne pas voir que l'armée est l'institution la plus minée dans la conscience de tous? Tandis que le socialisme n'a qu'un nombre restreint d'adhérents et que sa victoire pourrait être bien lointaine encore, l'immense majorité des individus a horreur de la guerre et déteste instinctivement l'armée : et pas plus que l'ouvrier le bourgeois ne désire être soldat; l'épaulette seule le séduit, mais une armée ne peut se composer uniquement d'officiers! Ce désaccord entre les consciences qui ont évolué et les institutions qui sont restées inertes, désaccord qui m'apparaît comme le facteur principal des révolutions, n'est malheureusement pas susceptible d'être mesuré, et sort du cadre de la question économique. Comment voulez-vous qu'un socialiste comprenne que moins les gens qui sont soumis à une institution en conçoivent la nécessité, plus cette institution est proche de sa ruine?

Il y a vraiment de l'audace à parler de socialisme scientifique et à traiter d'utopies les idées anarchistes, quand on fait preuve d'un manque aussi complet de sens pratique et d'une incapacité pareille de prendre pied dans la réalité.

Une dernière question me reste à élucider. Quel est, en somme, le contenu de ce socialisme « scientifique »? Quel est son but suprême? Quelle voie indéfiniment libre se propose-t-il d'ouvrir devant nos pas? Donner à chacun la possibilité de manger à sa faim n'est qu'un but partiel et temporaire, et ce n'est pas le plus difficile à atteindre puisque nous savons que les hommes adultes seuls, grâce aux instruments dont nous disposons, peuvent produire, en travaillant un petit nombre d'heures par jour, tout ce qu'il faut pour satisfaire les besoins matériels de chacun. Ce problème résolu, que chercher? Du développement de l'individu il ne peut-être question, puisque le socialisme ne lui permet pas d'agir par lui-même, mais lui prescrit de servir le parti, de s'absorber dans le parti afin que l'action de celui-ci soit une et manifeste une volonté unique. Mais ce parti réalise-t-il ses propres fins ou se sacrifie-t-il à son tour à une fin plus haute? La dernière phrase de notre ordre du jour fait pressentir la réponse. Oui! le parti sert la cause de l'Humanité.

Quelle est-elle donc cette Humanité, à laquelle tout doit se dévouer, et qui seule a le droit de poursuivre un but égoïste? Si l'humanité n'est rien de plus que l'ensemble des individus qui la composent, sa fin n'est évidemment que le faisceau des fins individuelles : la négation de celles-ci entraîne

inévitablement la négation de celle-là. Rien ne servirait de dire qu'il faut travailler pour l'humanité future, car cette humanité ne sera elle aussi que la somme des unités individuelles qui la composeront et elle n'aura point de but propre en dehors du but de ses unités. Donc, à moins d'admettre que l'Humanité soit un être, ayant une personnalité propre, ce que je ne puis vérifier et ce que ma raison elle-même est incapable de comprendre, — l'humanité à laquelle vous vous sacrifiez est une humanité idéale, une abstraction, un symbole, c'est-à-dire une conception de votre esprit. C'est votre idée que vous servez, sans vous en apercevoir, car vous l'avez si bien objectivée que vous vous imaginez qu'elle existe en dehors de vous. Et tout en lançant l'anathème à ceux qui poursuivent un but égoïste, vous adorez une émanation de votre *Moi*.

On dit que les dieux s'en vont : mais hélas ! les idoles restent !

A peine me suis-je délivré de la contrainte de l'Eglise, à peine ai-je rejeté loin de moi le fardeau des vieux préjugés et des comprimantes morales qui m'étouffait, que l'on veut m'imposer à nouveau sous un autre nom le même esclavage. L'on veut que je courbe la tête et que je plie les genoux devant l'Humanité-Dieu, qui ne se révèle pas à moi et dont des prêtres en robe courte me viennent interpréter la volonté. Mais pas plus ce culte-là que tous les autres ne me soumettra à ses dogmes. Car je sais que s'il est une humanité, c'est en nous qu'elle a ses éléments constitutifs, c'est en nous qu'elle existe, c'est en nous que nous devons la découvrir. Moi seul je puis me rendre compte des liens qui me rattachent aux autres hommes, ces liens je dois les trouver par moi-même. Ceux-là seuls qui tentent cette recherche sans autre souci que d'être vrais et ne se laissent influencer par aucune autorité, ceux-là seuls je les appelle mes semblables.

JACQUES MESNIL

Prologue au Conte de l'Or et du Silence.

LES DEUX CULTES

A l'heure tardive, le vieux roi calmait son ennui sans paroles en longeant seul les balustres de sa terrasse, d'où l'on découvrait la vaste étendue de la mer. L'onde était bleue, parée de blanche écume, et nulle barque ne passait jamais que, très au large, annuellement : une flottille chargée de marchandises de Taprobane. Les brutes marinières se hâtaient de dépasser ce havre sans commerce; leurs gros bateaux semblaient au roi des bouts de papyrus roulés par un vent très calme et plaisantin. Et puis c'était tout, pour l'an, jusqu'à ce que les mêmes habituels et quasi rituels soupirants de l'or, parussent à nouveau sur le seuil clair de l'horizon, pour y déterminer une tache futile et blanche. Les visiteurs les plus fréquents du roi morne sur sa terrasse solitaire, où des mosaïques de cailloutis retraçaient les traits de Theano, de Mobed et de Glyphtis qui fut Hélène, un jour, c'étaient les blanches cigognes et les agiles hirondelles, pour qui, périodiquement, jattes, jarres et nids étaient préparés.

Dans le merveilleux silence du soleil, et ses poudres d'or sur le sable blanc, où des grains sont d'ambre, d'agate et de lapis le vieux roi vivait très seul, et ses nègres jouaient tous les jours au corps de garde, inoccupés, et otieux d'interminables combinaisons, de galets blancs ou bleus. Ils ne variaient cette occupation de s'assoupir avec intérêt, que pour fourbir leurs armes du plus beau métal et regarder si les serves avaient suffisamment lavé la blancheur nécessaire du lin de leurs tuniques.

Et toute la terre environnante était calme du rêve de son roi. Le don, ancien, qu'il avait fait de toutes richesses à tous les pauvres, le gardait lui et eux de toute incursion pillarde, et d'ailleurs, le monde avait l'Empire romain à ronger.

Le vieux roi ne sortait plus, depuis des jours et des années, du palais solitaire, où sa méditation regardait plus fixe son propre mystère. Ses vieux ministres, retirés chacun dans quelque royale résidence où leurs

goûts s'exerçaient à leur gré, ne le fatiguaient d'aucune question, car des règles similaires régissaient des sujets hantés du même désir : vivre de peu, peu travailler, rêver sans cesse et la seule animation qui tressaillait la petite souveraineté, était, lors l'anniversaire du roi Balthazar, le choix empressé et compétitorial des dons, de bêtes merveilleuses, de vin et de légumes dont on ravitaillait le manoir du contemplateur.

A l'intérieur du manoir, dont presque toutes salles étaient pour toujours closes, quelques serviteurs blanchis étouffaient le bruit de leurs pas, sur des épaisseurs de toisons animales et de tapis. Ces hommes vivaient sur la pointe des pieds, et leur sage parole était taciturne. Un seul d'entre eux servait et approchait le roi, et la léthargie de la vieille citadelle en marbre de couleur était ininterrompue, sauf quelques bruits de dés, vers les portes.

La haute voûte d'église dédiée aux dieux du hasard et de l'inconnu était abandonnée et les orgues n'accompagnaient plus de psaumes; les serviteurs seuls marmonnaient parfois, comme de vieux refrains de route, les anciennes mélodies, rythmiques de l'espoir infini; parfois un chevrottement murmurait :

C'est aux fleurs géantes des origines
Qu'il faudra demander le secret défaillant
A l'embuscade duquel les âmes cheminent
D'églises en églises, de portail en portail,

ou bien :

Mon âme a vu passer les feux du char de dieu,
Sa dextre promenait les semailles
Sur le monde
Et sa prévoyance parait la terre sous les cieux
De fleurs vives sur les plus tristes murailles
Et dorait les champs et multipliait les bœufs.
Sa volonté dressait des îles dans les mers
Où l'humain jamais n'a jeté la sonde,
Pour lui faire un refuge lorsque les maux amers
Auront foulé du talon de guerre les vieux mondes.

Le roi Balthazar avait cloué les portes des chapelles et fait taire les orgues, et le Dieu de son fief du monde de l'Esprit c'était le Silence.

Silence radieux, force réparatrice, sommeil de la vie, vue brève des monts de foi.

Silence originel du début, et de la fin, loi assaillie.

Silence sous les arpèges du soleil sur les côtes sereines.

Silence des cités corallines des profondeurs sous-marines.

Silence lorsque se drape, las de sa parole inutile le soleil et que les caillots de son sang saignent aux croix quotidiennes et passagères de l'éther.

Silence, promesse des Érébes d'ébène, et des antres de devins inspirés.

Silence, seul verbe parmi les aveugles qui révèrent les mondes.

Silence, dont les seules tortures de la faim tirent de griffes de fer le prophète excoxié.

Silence, liturgie et panacée.

Silence, toi l'espoir de tous les jours du monde, silence, père de la nuit de nos songes trop fiévreux et trop ambulants.

Silence, fonds unique et nécessaire de la Parole.

De la Parole d'un qui se lève pour dire les mots fondamentaux, les seuls mots courts, qui indiquent le culte,

Le culte du silence absolu.

Silence, dieu persécuté des tyrans et de la plèbe

Dieu massacré dès l'aube par les chariots des gravatiers

Dieu étoilé des sanguinolentes blessures de la parole impatiente

Et drue et ambitieuse que des pauvres dénomment le Verbe

Silence sur la dernière terrasse du monde

Celle que n'a pas gagnée la mer montante des flots du déluge

Charriant des mots d'amour, des mots de gloire et des barrissements de guerre

Tu tiens la coupe étrange et dernière

Le philtre de merveille de tous les jours contre les dieux d'activité

Contre les machines déifiées de gloire ou de terreur par des foules affamées.

Tu la tiens sans jamais la tendre

Et il faut gravir les aspérités

De toutes les routes sombres des mortelles échéances

Pour dépourvu d'orgueil y venir tenter

La chance suprême de bonheur,

En ton incarnation. Silence.

Et ce dernier verbe, ce dernier psaume, le roi Balthasar ne le communiquait plus, car les seuls adeptes de sa foi le découvriraient seuls et ceux dont ses conseils eussent été fanal pour la vie, succombaient dans leur gaité ardente, à des auberges, dans la surexcitation de leurs forces ou cherchaient le repos dans des philtres menteurs, qui étaient des poisons, inutiles embûches d'Azrael.

Or, pour le roi, la mort est la chose qu'il faut attendre. La lucidité dernière d'une âme absolument calmée ne peut atteindre son verbe originel,

soit le sens des mots vagues échangés lors de la brutale ou amoureuse et charmante conception, que si, seul, tout être écarté et toutes affections éteintes, « car les affections ne sont que parures de vie, chanson de route et musique loin de la fête foraine, et musique de deux lyres éperdues » le mourant voit venir, non pas le mirage du cupide Azrael, mais le blanc spectre qui tous les soirs peint aux humains la vérité de leur idéal sous leurs paupières, puis après un léger tomber du rideau noir, leur montre des étoiles en gerbe dans l'horizon, puis leur jette un rêve d'attente où des nymphes pures chantent de voix de Paraclet, dans des colonnades de feux de joie.

Le cantique absolu de l'être dont les pivots sont l'amour de la forme pure et de la voix, reflet d'*empyrée sans dissonances*, ne se peuvent atteindre que le corps sol ; les buissons d'Horeb ne s'éveillent que lorsque les boissons fermentées ont terrassé le vouloir d'intérêt, d'ambition et de capture que porte l'homme en ses places, en ses carrefours, sous ses courtines, dans ses héroïsmes ; c'est pourquoi Mobed la bienveillante a répandu les pavots du vin dans les grandes églises de la joie ; mais l'hymne scorieux de la félicité s'échange sur de telles notes stymphaliques que la joie a quitté le vin, d'ailleurs conquis par les marchands comme l'or, et comme la danseuse, comme toute la divine figuration de nos planètes.

Or Azrael, le mauvais ministre du Démiurge, a tenté le long des douleurs des âmes mortelles, et les êtres ont tari, de leurs vouloirs ataviques de puissance et d'or, les dons d'ivresse, amulettes profondes, symboles de l'étreinte de Pan, muettes contemplations, solitaires dominations parmi les fictions sérieuses du vivre, et l'homme a oublié Dieu, le silence qui tient la coupe sans la tendre, pour les démons bruyants, qui déroulent les dons du mal, et parlent sa parole, et donc les persuadent.

II

La pâleur bonne de la nuit s'épandait sur la terre violette. La terrasse où veillait, sous la caresse de la nuit maternelle, le vieux contemplateur des tons, se laissant envahir par l'avant-garde de la ténèbre, et seule, au loin, près d'une porte d'issue, s'escarbouclait en lueurs une torche. Les parfums de la nuit divine s'essorient des fleurs endormies, et rien ne troublait la quiétude de la ressemblance, de l'austère consécration journalière du silence, que la face animée de la lune, blafarde de souffrances, comme aux yeux crevés d'une gravitante vision d'éternelles misères. Les parcs du ciel étaient désertés des gigantesques mirages qui se profilent des mondes en parturition ; et l'humain ému, maintenant que la pâleur promenait sur l'hémisphère la bonne parole du repos, pouvait apercevoir

les fleurs d'Eden, peut-être apparentes, que le dieu d'illusion projette au ciel illuminé.

La fraîcheur vespérale d'un automne des zones chaudes, apportait sur les doux éventails des brises les grandes résultantes des parfums frais d'herbe marine et les opâles de l'autel du dieu Silence, effulgeaient des incendies d'âme en joie au fond du tabernacle universel.

C'était l'unique démonstration de ce culte perdu dans les sables, qu'il fallut fuir les cités pour apercevoir la magnifique grandeur du mirage que prodigue la force solaire, et la paix consolante que verse la nuit, ces deux apparences claires du fait opaque de l'existence. Dans le coin d'Ethiopie où régnait, sur combien peu de sages pacifiques, le roi Balthazar, le soleil prodiguait au promeneur comme des décors éblouissants, les palais et les coupoles, et les ombres des apparitions, cependant que le soir lui érigeait le charme des lentes avenues de méditation.

Le roi bénit à tous les coins de l'horizon. Il bénissait de ses paumes de désespérance, ceux qui béaient devant la nouvelle parole, ceux dont les ulcères s'avaient de mentir aux vieux mots du monde qui furent préférés devant des masques de bois et des effigies de pierre. Il bénissait ceux qui adorent le livre dans l'Arche, sans savoir que ses vieux conseils de sang et de privation localisée sont l'œuvre d'Azrael. Il bénissait les fils d'Eblis qui se ruent sur les cités où se promènent des filles au visage clair pour les enlever et les vendre, aux ports où des rois noirs, casqués d'argent, les attendent impatiemment. Il bénissait les inconscients pirates qui jettent leur âme à la mer orageuse, pour apporter sur les marchés où dolents se promènent avec lenteur, des hommes blonds et pâles, des filles jaunes, comme un soleil levant, dont les chevelures enserrant le mystère de la naissance de la nuit; il bénissait ceux des Archipels, dont la journée se passe à mixer le vin divin, des produits bas de la naphte, pour en augmenter le poids, et le vendre plus de deniers. Il compatissait aux géants qui se précipitent sur des terres vides, dont l'ancienne prospérité les a séduits, en criant ceci est à moi, et aux décimés, qui des anfractuosités des montagnes, guettent l'instant de surprendre le pillard, quand les prospérités l'ont jeté sans défense, sur un lit trop doux et trop large. Il plaignait ceux de l'astuce et de la ruse qui vivent dans les grandes villes, et ceux de la foi, qui dans les espaces déserts, pleurent, se plaignent, et invoquent l'Immanence éternelle, parce qu'un vœu de pauvreté et d'ascétisme exaspéra leurs nerfs, et détruisit leur être physique.

Et c'est l'heure où le roi-pontife souffre par toutes les âmes de la terre, pour les mineurs et les nautonniers, pour les agiles des cités et les débiles des îles infertiles, pour les desservants hypocrites des faux dieux, pour les

illuminés des charités, pour tout ce qui parle et qui se meut, pour tout ce qui amasse et ce qui calcule, tous ceux qui ne savent pas que ce qu'il faut c'est d'entendre un jour, au sein du profond silence, ce que l'on doit soi-même, se dire, sur soi, égale volupté pour le criminel ou pour le bien-facteur, puisque c'est la justice qu'on écoute, atténuation par les jours du repentir pour l'humble qui ne sut pas, los infini pour celui que ses faibles lumières, et l'habitude de se connaître, ont fleuri de quelques attributs bienfaisants du monde taciturne.

Et si les êtres du château pâle entendaient les derniers psaumes, leurs mémoires se meubleraient de tels refrains :

La paresse méditative sous les cippes des palmiers
 Nous indique la fontaine bonne
 Où jamais le miel de vivre ne s'assaisonne
 Du regard cruel du scrupule dernier
 De ceux qui ne savent ta loi.

Ta loi, c'est d'attendre l'aube infinie,
 Celle qui dort aux sources de vie
 En attendant que le sage bien-aimé l'éveille.
 Alors sous les fêtes des étoiles, sous les treilles
 Des vignes de sagesse et de pardon pour tous délits

Le sage bienheureux des bienfaits du silence
 Parlera vers les plus simples, la parole infinie,
 Alors le sage vêtu de lumière et muni
 Du cortège éblouissant des humbles
 Montera les rampes dures des capitales.

Et les armes de ceux qui gesticulent
 Et les flèches dont on orne les crépuscules
 Des vieux souffrants endurcis
 Tomberont devant la parole vraie
 Qui fera germer toutes les ivraies
 Du monde endormi de bruit
 Vers la lente méditation du silence.

O silence, dieu contemplatif du monde
 Qui empêche l'offense.
 O silence qui détermine les vertus
 Parmi les seuls, dans l'univers tétu
 Dont la puissance règne au jour de mort sur la ronde
 Des caprices perdus dans les erreurs d'ambiance.

II

Le roi Balthazar s'était retiré ; dès les lourdes draperies retombées sur ses pas glacés à travers un silence magnifié d'un lointain grondement de grands dogues et d'une plainte sourde de la mer, une ombre traversa la terrasse blanche. Un homme s'avancit voûté, chenu, blanchi ; ses yeux luisaient comme de l'argent dans sa face de basalte, et ce serviteur vêtu d'une tunique safranée portait une petite torche.

Il s'arrêta devant l'image de Mobed, ses yeux et ses lèvres se mirent en prière. L'effigie était seule éclairée, lucescente de bas en haut, brillant dans cette nuit d'une beauté, fugitive, isolée, parée de la ténèbre environnante. Les yeux trop grands dans la face maigre, trop noirs parmi la face pâle, les cheveux de nuit déroulés en ondes symétriques sur ses épaules, semblaient attester une vie fiévreuse, accentuée par des limailles d'or dans les prunelles, et pourtant c'était une effigie. Le fait seul de n'avoir point de reliefs atténuait sa matérialisation d'idole, et la beauté des traits constituaient tout son prestige. Le vieux serviteur contemplait et marmottait :

Ce fut celle des jardins de Gaza,
 Ses regards brûlaient comme des lampes
 Quand elle apparaissait
 Les pierres du temple chatoyaient
 Des lignes de danseuses flamboyaient aux marches du temple
 Et les roses des jardins d'Eden fleurissaient
 A sa marche souple sous son manteau ample.

Quand son manteau tombait
 Des épaules de marbre contemporaines des temps
 Celles dont le masque fut la beauté
 Et la voix câline les printemps
 Soulevaient les dalles immémoriales
 Et les pierreries des veines du monde étincelaient
 Sur leurs poitrines, leurs ceintures et leurs turbans.

Sa seule stature appelait les hymnes
 En saveurs alternées sous la nuit, dans la ruine
 Son geste pavaisait les murs déracinés
 Où le lierre de douleur inclinait ses feuilles noires
 Et le décor du jour où la source pleurait
 Dans les feuilles disjointes ; Astarté et ses gloires
 Escaladaient d'un luxe de déesses en fêtes
 Les firmaments en gradins vers les splendeurs de sa tête.

Elle a suscité les forts près des torrents
 Et béni les chariots des tribus en route
 Pour que des sourires éclatassent en grain de sang
 Sur les lèvres des filles brunes drapées de blanc.
 Elle multipliait les chevreaux du troupeau
 Et dulcifiait de baumes l'herbe qu'ils broutent,
 Sa voix glissait aux lèvres berceuses des nourrices,
 Sa voix enflait la voix grave des vocératrices
 Quand les héros luttèrent contre les durs géants.

Ses mains, ses bonnes main d'or,
 Ses lèvres, ses bonnes lèvres de baume
 Pensaient après le soir de lutte
 Ses fils et ses hommes,
 Ses mains de caresses délaçaient les haumes,
 Sa voix de tendresse caressait les hommes
 Trop las du glaive brisé et du chemin trop long,
 Trop las d'être en face du sort.

Mobed, fleur profonde au creux de la ravine
 Où trébuche l'âme de soir des vivants,
 Tu pares aux nuits errantes les jardins de féerie.
 Tu consoles au jour long l'esclave trébuchant,
 C'est ton sourire que le pauvre devine
 Le long des fraîches écharpes du vent,
 Ce sont tes yeux le fanal dans l'ombre noire
 De ces jardins de silence et de diamant
 Que sont les nuées brèves, la vaste mer, l'éternel soir.

Et le vieux serviteur songeait sa rêverie. Elle était de longue date et ses limbes de lointain ne remémoraient que duretés et malheurs, et chaînes aux mains et entraves aux pieds; de lentes blessures avaient zébré ses chairs avant que le destin plus doux, par des mains de conquête, l'eussent détaché de la lourde servitude, pour qu'il passât sous la bénigne domination du roi. La bête de somme et de corvée qu'il avait été toutes les années de sa jeunesse, s'était alors reposée sur une plus fraîche litière; et sa fonction avait été de suivre Balthazar dans ses périples et de le servir. Il l'avait accompagné fidèlement, son cœur toujours présent, son âme toujours ailleurs, hanté d'une recherche de douceur et bégayant de la bonté. Il aimait l'image Mobed parce que ces traits avaient donné la forme à son propre rêve éparé et à lui inaccessible, et la vénérât parce que présente et tangible, promesse inanimée, mais promesse.

Son soin à cette heure devait être de disposer le repas du soir du roi, et bientôt, sous la caresse de la brise, entre d'énormes torches doucement ondoyantes, buires et fruits, coupes et mets furent disposés pour le solitaire repas, qu'il devait servir.

PROPOS DANS LE PASSÉ

Sur la table une grenade ouverte montrait ses gouttelettes de sang angélique figées dans une soie d'or mat, renfermées comme en une solide bure rouge et jaune, comme un manteau de nomades; la pelure des figes rappelant les fraîcheurs nacrées d'un bois sacré; les dattes bistrées près d'un raisin d'or où la buée d'un lever de soleil demeurait, ne tentaient plus le roi; l'esclave lui versa d'une cruche au ventre turquoise un vin profond aux reflets d'or comme d'un lac en un paradis tel que le savent rêver les enfantelets. A son geste, le serviteur jusqu'alors debout s'assit sur une natte et remplit pour lui-même une coupe d'un verre violet. C'était coutume intronisée par le sage Balthazar et, à cette heure, las des escomptes qu'il supputait sur l'avenir, il aimait avec le vieillard à remonter les heures mortes de leur vie, au hasard des enfantines errances de son féal.

« Avez-vous mémoire, sire roi, de ce voyage qui fut interrompu, il y a plus de trente-cinq années; mes souvenirs y retournent, non que ses péripéties eussent été plus notables, mais c'est la seule fois sans doute que nous n'arrivâmes pas au but déterminé d'avance, surtout en ces temps de votre maturité où vous cherchiez les maîtres de la sagesse pour vous instruire et pour discuter. Vos amis Melchior et Gaspard arrivaient de leurs châtelaneries au rendez-vous marqué. C'était le plus souvent au carrefour des deux routes d'Orient et d'Occident, près d'un ravin où peut pour la nuit s'abriter la caravane, près d'une ruine encore récente d'une cité autrefois de marchands; la nuit, l'air semblait tressaillir encore mollement des ondes sonores de l'ancienne parole de Salomon. Près des feux des arbres de forêt, qui semblent le miroir du coucher de soleil, assis à terre dans vos burnous blancs, vous sembliez tous trois des âmes à l'apparence de statue en face l'image incorporelle de l'Horeb qui apparut à Moïse, ou devant le voile mobile et ardent tissé par les Heures éternelles devant la face irréductible d'Isis. Pourquoi, maître, ce jour-là, n'allâmes-nous pas plus loin? N'avions-nous pas nolisé une caravane nombreuse et bien chargée pour rencontrer vers le Liban celui qu'on dénommait, le docteur de la Douceur.

Darès, d'avoir longtemps vécu près de moi, tu évoques parfois les papillons qui dansent autour d'une vieille lampe qui s'affaiblit, d'un souvenir qui plus seulement rougeoit, à mon moment même. Plus d'une fois, avec mes

deux frères de pensée, avant que l'âge ne nous glaçât dans nos palais éloignés et nos âmes désormais distantes, nous reparlâmes de ces jours et des prédictions que nous dictèrent l'expérience et le destin.

Nous allions vers le Liban; notre marche traversait les sables où nos Ismaéliens fêtaient nos présences en forçant de leurs faucons les oiseaux du ciel, et en joutant de leurs grandes lances

C'était au lieu dit El-Hissa; on arrive par une pente très douce au plateau d'une colline qui sur les autres faces s'escarpe du côté de la plaine jaune aux bouquets verdâtres pâlement. Nous vîmes alors au flanc d'un des escarpements au ras de la plaine, une femme assise qui tenait un enfant dans les plis de son burnous bleu, un homme semblait chercher quelque chose dans les pierrailles. Chassait-il une gerboise? A la vue de nos cavaliers, il parut vouloir s'enfuir; mais devant l'impossibilité et à des appels amicaux à sa très probable infortune, il s'arrêta et son propos fut qu'il s'appelait Joseph le Charpentier, qu'il fuyait hors Judée.

Tu sais que les pâtres de moutons et de chèvres aménagent des pierres creuses et des cavités propices pour que l'eau des pluies s'y dépose; à ces points connus d'eux ils savent par la sécheresse trouver un peu d'eau, et de peur que cette source de vie ne se tarisse, ils couvrent leurs cachettes de pierres. C'était, dans sa fatigue, cette aide et ce réconfort que le pauvre homme cherchait parmi les roches de la colline; les pauvres voyageurs étaient épuisés. Ils trouvèrent des outres et une tente dans notre camp. La jeune femme qui s'appelait Marie était d'une miraculeuse beauté, non point selon la face impérieuse de cette Mobed, ni le front calme et méditatif de cette Theano, ni la candeur d'enfant émue de cette Glyphtis. Des traits purs, délicats, de soyeuse harmonie ou s'atténuait la courbe hébraïque du nez, des yeux profonds, sans étonnement, scintillant comme une goutte d'eau pure sur un calice, les cheveux couverts du serre-tête habituel à sa race, la bouche très bonne, et par tout elle-même une allure de respect infini envers tout ce qui l'entourait, qui l'élevait elle-même au-dessus de tous.

Joseph l'avait choisie la plus pure des jeunes filles d'un village de Galilée. Il lui parlait encore comme on touche un vase précieux et fragile. De fait, à voir une âme de nacre inspirer ses rares mouvements et ses yeux refléter une divine sécurité, l'idée des possessions auxquelles se soumettent les femmes, s'en allait lointaine; on comprenait le charpentier encore surpris des allégresses d'épousailles, et devant tout l'immaculé de cette jeune figure il les avait oubliées. Il était le croyant devant la révélation par la beauté des astres et des nuées et des murmures, écho du Verbe.

L'enfant était beau de faiblesse et de la caresse des mains de Marie.

Te souviens-tu, Darès, qu'Hérode régnait par la violence; son âme dure,

éprise de danseuses et de supplices, démantelé par les phantasmes de son remords aux nuits de sa lassitude, craquelaît parfois de peur comme celles infantiles dans la nuit d'un cachot. Cette âme, un labyrinthe où érraient, sans pouvoir en sortir, les superstitions des Asies et de Rome. Il était roi, sur ses hommes, mais non sur ses nerfs ; l'épouvante le terrassait du mal sacré. Des soirs lâches, par son oreille et sa volonté, des contes de nourrices commandaient les exécutions capitales : des tribus asiates croient qu'un enfant armé et nu présidera du ciel à la mort des rois dans les cendres des villes ; les Romains se prosternent en écoutant qu'avant des grandes tragédies, des lions crachant du feu hantent les abords du Capitole, que les vieilles sybilles réapparaissent spectres énormes et silencieux, la main allumée d'une torche, que des louves affolées par la gésine viennent mordre aux statues emblématiques, qu'alors les faces des héros figés dans le marbre ruissellent de pleurs, silencieusement ; que ces soirs-là des monstres aux yeux fixes émergent des fleuves en vagues de limon et de courroux d'écume. Vers une fête de Pâques où les Hébreux viennent de tout point, en concorde, saluer leur Dieu dans Jérusalem, quel exacteur, quel mercenaire, quel charlatan historien du ciel, troublèrent ce frêle cerveau. Voulurent-ils dans des décombres ramasser des dépouilles ; un pontife pris de folie voulut-il, par lui, imiter le miracle des enfants d'Egypte frappés dans une nuit de colère, fallut-il amuser sa cruauté d'un mode nouveau de condamnation ? Tous les nouveaux-nés dans une nuit devaient périr. Joseph fut averti par un des élèves du Maître de la douceur. Ceux-ci, sans savoir ce qui se tramait précisément, pressentaient quelque horrible carnage, et leurs voix conseillaient l'exil temporaire et indiquaient les refuges. Mais croit-on les sages ; les croirait-on, on atermoie autour de leurs avis. Joseph et Marie furent les seuls dans leurs candeurs à pressentir l'approche des fatalités, et leur amour pour leur enfant était si intarissable qu'ils résolurent d'éviter l'ombre même du danger et s'éloignèrent ; les jours suivants eussent présenté le miroir des époques édéniques, qu'ils se seraient félicités d'avoir mis leur arbrisseau à l'abri de la plus mince bourrasque. Leur but était l'Egypte, où dans les cités populeuses, l'homme peut vivre facilement du travail de ses mains ; d'ailleurs des Sadducéens et des Hellènes y avaient propagé une paix de vivre.

Nous pensâmes, Melchior, Gaspard et moi, qu'un enfant ainsi protégé dont le père était toute vraie virilité et la mère tout dévouement et timidité sainte et courage devant l'adversité, serait protégé toute sa jeunesse et mené vers les hautes assises de l'âme humaine. Le miracle d'amour de sa conservation présageant dans sa vie d'autres miracles, nous le dîmes. Comme il faut fêter l'hôte pauvre et inconnu plus que les rois suivis d'étendards en

étoiles et de chameaux caparaçonnés, n'osant d'ailleurs à ces saints offrir des pièces de monnaie, le soir au bivouac nous les fêtames, de musique, de chants et de légendes. Des pâtres attirés par nos feux vinrent avec nous se réjouir. La nuit était admirable, et les flambeaux de Dieu éclairaient avec douceur toute la terre.

Le lendemain, ils partirent un peu plus riches de vivres ; des cavaliers à nous les aidèrent à traverser le sable aride ; notre marche était arrêtée. Ils nous eût été pénible de traverser pour aller conférer de la haute science et de la haute vertu, la Judée ensanglantée. Nous vécûmes quelques jours ensemble et nous séparâmes par nos trois routes.

Que sont-ils devenus, Joseph le charpentier, Marie si belle et si douce, et leur enfant béni par les hasards dès l'heure première ? Je ne sais... Le saurons-nous jamais ? Les coursiers des destins foisonnent à toute bride sur toutes les routes du monde sans se rencontrer jamais.

L'HOTE

Les vagues d'huile diaphane de l'aube avaient envahi les grandes routes incolores, et la mer en calme miroir reflétait des moissons dorées dans des herbes glauques. Une flèche perpendiculaire vint sur sa surface, tracer le long sillage d'une lame d'argent solaire. Les solitudes irradiées étaient désertes, et le silence œcuménique autour du palais. De longs plis d'eau venaient flatter ses marches de marbre opalescent du bruit musical où nait et meurt la bulle d'écume. Les profondeurs du départ et de l'arrivée jusqu'au mur d'illusion de l'horizon semblaient recueillis comme un pur décor de fête que le premier bruit, le premier pas, le premier accord si doux et défaillant qu'il soit, défraîchira. Ce fut quelque minute une présence pure de lumière.

Alors d'une tour une voix chanta :

Les mains de l'avenir encore un jour propices
 Entr'ouvrent les battants du temple recueilli
 Où les cires de nos cœurs, vers les mystiques pierreries
 De l'astre d'or, reflet de la pourpre infinie,
 Fondent en répandant leurs humaines épices.

La plaine est épandue aux bords de nos désirs
 Et nos pas vers la piété et la pitié ;
 Nos yeux qui dans la nuit déchiffrent l'avenir
 Ce jour encore vivront en la face de beauté,
 Calmant le songe inquiet de ses routes écartées
 Par la présence des minutes aux claires lyres.

Salut à ceux d'ici, salut à ceux qui veillent
 Dans l'amour d'être doux, demain comme la vieille
 Et pavoiser leur cœur d'une heure de pureté.
 Salut à ceux d'ailleurs; accueil à l'âme vieille
 Qui viendrait retremper au palais de soleil hanté
 Son corps brisé d'errer aux entiers des traîtrise.

Puis la vie humaine fusa étoilant de ses cassures les miroirs clairs du silence.

Le roi Balthazar était revenu seul et méditatif sur la large terrasse où le jour ornaît de sa splendeur les figures des fresques supra-humaines. Brusquement averti de prescience il contempla la mer monotone et perçut sur son insensible balancement une ligne noire; cela flottait comme une forte branche abandonnée, cela se dirigeait pourtant vers la côte, et jamais la vague ne la recouvrait.

De plus près apparut une barque; de plus près il y discerna un homme. Celui-ci étonné regardait la vaste façade à laquelle la volonté des choses erratiques le poussait. Il ne gouvernait ni ne ramait; la barque était petite et creuse et sans ornements comme celle du plus pauvre pêcheur. Une large barbe blanche couvrait la poitrine de l'homme vêtu d'une longue robe sombre sans une étincelle d'or, d'argent ou de couleur; la barque vint échouer le long d'un degré de marbre et la vague la remporta, maintenant penchée, hésitante, fluctuant à la moindre poussée des eaux; l'homme monta d'un pas ferme les degrés de marbre, ses deux mains tenaient une longue cassette de bois simple.

Et le roi mage l'accueillit. « Hôte qui nous arrive environné de calme par le périlleux et le mystérieux chemin des tourmentes, sois le bienvenu. Il est aisé de discerner que la volonté qui aplanit devant toi, dénué de rames et privé de gouvernail, les crêtes liquides, t'envoie vers moi, ou vers quelque plus profonde puissance vers laquelle je te devrai fournir les guides et le viatique. Certes, ton air vénérable et la maturité tranquille de ton regard prouvent que tu n'es point un de ces méchants que les colères humaines jettent sur l'océan en une nef sans agrès. Si pourtant il en était ainsi, et qu'une mansuétude ne soit descendue vers toi qu'aux minutes extrêmes de ta vie, sois néanmoins le bienvenu, car le signe de la grâce un instant t'aurait éclairé. Et si seule une bonace et la rythmique respiration des flots, t'ont poussé ici, âme encore alourdie d'une ombre, sois encore le bienvenu et acceptes l'accueil que t'aménage le dieu Hasard; quelque langue qu'aient parlé tes actes sois le bien accueilli. » Et l'hôte répondit : « Je suis venu vers toi.

777341A

« L'enfant que tu rencontra dans les sables d'Idumée, le fils de Joseph et de Marie, est mort dans les supplices. Comme vous l'aviez prédit, vous les mages, son enfance crut en splendeur et en connaissances, et sans les docteurs il devina l'âme humaine. Son clair cerveau méprisant les ambages du commentaire et les anniversaires du rite pénétra que l'homme est un faible devant la grande éternité du Regard; et son âme tenta d'abord de n'avoir jamais à se cacher sous le vent de courroux de la parole inquisitrice, car les cachettes les plus reculées deviennent sonores des cris effrayés de la conscience meurtrie.

« Quand il se connut limpide de vertu, blanc de méditation, haussé de certitude, il le vint dire aux docteurs Les uns, il les charma, les autres, il les confondit, mais les docteurs sont trop nombreux dans trop de bourgades. Alors sachant le bref instant des Ephémères, il préféra que des simples l'avoinassent et vécussent selon son exemple; il leur expliqua l'attente de la tremblante créature devant la résorbante totalité, et les visions du silence harmonique dans la magnificence totale du Verbe et du Mouvement; sa doctrine était de résignation, de frugalité et de pardon. Il voulut qu'on payât les péages, qu'on ne haït pas le publicain, qu'on affranchît les douloureux et qu'on effaçât les fautes; car comment punir les plants inconscients qui poussent sur la croûte du monde. Et son nombreux cortège de pécheurs, d'artisans, de soldats et de marchands renonciateurs des fausses pompes, de femmes aux tresses brunes ou dorées gonflées des sèves exubérantes, mais désormais toutes ardentes vers la vérité, quand il arrivait sur les collines vers les cités, c'était sans le faste des rois du monde, sans les cymbales et les acclamations, mais au contraire en la lente allure pensive et parée de gaîté douce, de ceux qui n'ont pas à se repentir. Des infirmes crurent assez en lui pour se sentir guéris par son contact, et des reines de la chair abdiquèrent leur pouvoir à ses pieds. Des vallées de Palestine furent, des jours, le jardinier du de l'humanité encore fraîche; des missionnaires partirent dire la simplesse du vivre aux peuples des rives lointaines.

« Mais quand ils furent trop nombreux, comme l'œuvre divine ne peut qu'un instant apparaître et que la houle multiforme des phénomènes la doit sans cesse recouvrir, les dissensions éclatèrent parmi les nouveaux venus de l'armée de vérité, et ce furent eux qui fournirent les armes du faux témoignage aux forces résistantes des dominations par l'usure, la fraude et le glaive. On feignit de croire celui qui voulait les lucides couronnes de l'amour humain, quelque aspirant nouveau vers un diadème et la propriété d'une citadelle au milieu d'un canton.

« Et Jésus, le fils de l'homme, ainsi dénommé de son filial amour envers cet antique Incertain, L'Homme fut crucifié entre deux chefs de bande pris

les armes à la main, à la conquête de l'or illusoire, et les coups de la terreur dispersèrent ses partisans, et ses amis partirent pour propager la vérité, par le récit, et au besoin l'exemple de la vie pure abrégée par le supplice.

« Je n'étais point, d'abord, un de ceux qui le suivaient. Sur son conseil même, après qu'il eut fondu mon ancien cœur en une aspiration vers la vertu, je restais un des puissants de la ville de Jérusalem, pour que des droits que j'occupais n'émanât point d'iniquité. Les tourmentes de joie sauvage qui accueillirent la morne marche du juste vers l'agonie, me causèrent l'horreur du monde, et je ne voulus plus que veiller à l'aumône.

« Lorsque nous le pûmes ensevelir, son corps saignait encore des gouttes de sang; je les ai recueillies, je te les apporte selon l'ordre impérieux de ma conscience, selon l'ordre des voix qui clament la vérité dans le songe, selon les exigences de mes pas sur ma route. Je suis vieux, c'était l'heure de t'apporter le dépôt précieux. Reçois-le de mes mains enorgueillies, d'un de ceux qui perçurent un léger rayon de sa vérité, reçois-le de mes mains lavées par son contact; et maintenant que ma tâche de te les transmettre est remplie, daigne me laisser passer à ton ombre, les quelques minutes de ma vie, car les fidèles à la vérité de Jésus n'ont plus de patrie; ton hôte n'est plus l'envoyé des forces éternelles, c'est le pauvre Joseph d'Arimathie.

« Le vase où je recueillis les gouttes du sang de l'Incarné, est enclos dans cette cassette fruste; c'est un vaisseau de bois grossier. Il est simple comme le vrai. De même que l'Incarné contint en la pauvreté de son corps et de son âme les môles immenses et les tours éperdues de la vérité, le vaisseau grossier en contient le souvenir et le témoignage. Seuls des hommes pareils à ceux qui devinèrent dans le fils de l'homme la puissance supérieure à celle des forces de nature qu'effigient les formes de métal, pourront deviner le réconfort qu'apportera ce vaisseau, et de telle légende d'un seul temps, déduire l'éternelle vérité. C'est à toi, car ma force est légère, à toi le vieux contemplateur isolé en face des Raisons Profondes du Silence, qu'il appartient de le conserver, d'en éprouver les forts, et de leur expliquer les détails de ce qu'ils doivent seuls découvrir en essence. »

Lors le roi Balthazar appela l'esclave noir, pour qu'il menât vers un repos de quelques heures, l'hôte, et pensif regarda le vase, et la mer profonde, et les fresques surhumaines, absorbé dans les aurores d'encore une nouvelle vérité qui vers ses yeux allait luire.

GUSTAVE KAHN

Un Projet de « Réhabilitation par l'armée ».

En novembre 1893 M. Paul Adam, au cours d'une *Critique des mœurs (Entretiens politiques et littéraires)* saluait l'apparition dans la mêlée sociale des humbles révoltés. C'était après les incidents d'Espagne. « La colère émeut leur poitrine, disait-il. Ils revendiquent devant les patrons et les maîtres. On les chasse de l'usine, on les condamne à l'inertie. Pour se nourrir ils dérobent. On les emprisonne. Le sens de la guerre leur naît. Un jour le bras s'arme et ils frappent de grand cœur en pensant aux innombrables pauvres dont ils assument l'affranchissement futur. »

Nous admirâmes cette ardente compréhension, et si bien dite, des âmes trop piétinées. Mais nous goûtions moins les mystiques prophéties d'imbéciles fureurs et de nihilistes orgies... « Vers la fin des civilisations négatives, il s'élève ainsi des êtres de mort. Après les déchéances des Augustes et des Césars les Barbares accoururent, châtièrent. Les soldats du Malheur accompliront la même besogne sacrée. Il ne sera pas d'innocents à la face de l'Ange Noir. Toutes les portes resteront marquées pour le fléau de Justice. »

En conclusion de ces lignes des ironies s'aiguisent contre ceux qui voudraient les révoltes préparatrices de liberté, de communisme et de paix... « La lecture des publications anarchistes enseigne que la chose est morte, que les mots sont passés. Chaque colonne de la *Révolte* contient le testament de ses principes. On s'y arrange en parti politique. Une orthodoxie s'affirme. Des hérétiques sont vilipendés. Des concessions opportunistes commencent à poindre. » Un article de haute philosophie est pris à partie et très malmenée la compréhension qu'il révèle de l'évolution sociale. M. Paul Adam y voit la fin de l'anarchie et il termine : « Des crimes ont appelé le crime. Les temps d'écrire sont passés. » Ici, résolument, nous doutâmes. La foi nous manquait en la solidité de convictions affirmées ainsi. Nous expliquâmes cette exaspération révolutionnaire — purement fictive — par une prédilection de dilettante pour les thèmes propices aux outrances de la pensée et aux âpretés du style.

Or, l'événement nous apporte raison. L'ancien zélateur des justices populaires préconise aujourd'hui — en des journaux *ad hoc* — la *Réhabilitation par l'armée*.

Voici ce dont il s'agit :

I. — L'administration des services pénitentiaires est attribuée, avec le budget afférent, au ministère des colonies.

II. — Tout individu condamné pour incendie, vol, escroquerie, banqueroute, abus de confiance, récidive de braconnage et de vagabondage, meurtre et tentative de meurtre est mis à la disposition du service colonial.

III. — Les individus mis à la disposition du service colonial sont dits en « réhabilitation militaire ». La durée de la réhabilitation sera selon le prononcé du jugement de cinq, dix, quinze ou vingt années.

V. — Les individus en réhabilitation militaire seront incorporés, selon leurs antécédents, les avis médicaux et la nature du jugement subi, dans les trois catégories suivantes du service colonial :

A. *Chasseurs coloniaux*. — Appartiendront à cette catégorie militaire tous les individus valides condamnés pour des délits occasionnels et non précédés d'antécédents propres à indiquer une tendance invétérée au crime.

B. *Pionniers coloniaux*. — Appartiendront à cette catégorie, les individus condamnés à des peines excédant cinq années d'emprisonnement et munis d'antécédents propres à indiquer leur tendance invétérée au crime. Ils seront employés aux travaux publics des colonies.

C. *Ouvriers coloniaux*. — Appartiendront à cette catégorie les condamnés inaptes par leur âge, leurs maladies, leurs infirmités ou leur sexe, au service des deux premières catégories. Ils seront employés à la fabrication des équipements de l'armée coloniale, à la tenue des écritures, au service des hôpitaux, etc...

« Cette œuvre d'humanité, dit le *Journal*, recrute chaque jour un nombre considérable d'adhérents nouveaux qui se dévouent à son succès. » L'assentiment de M. le sénateur Bérenger est attendu.

Chez M. Paul Adam les « concessions opportunistes » font mieux que « poindre ». Elle s'affirment carrément. Le voici tombé aux bas marécages des philanthropies criminalistes. On pourrait s'égayer sur telle volte-face. Car s'il est honorable de réformer des opinions hâtives ou reconnues fausses à mesure de l'expérience, on ne mue pas du blanc au noir, on ne ment pas à son passé et à son œuvre sans prêter aux malveillances. Est-ce prurit de relations décorées ? se demandent quelques-uns. Ou promesse de lucratif mandat ? Ou besoin d'offrir des gages ? Ou peur de tracasseries inélegantes ? Serait-ce la seule perspective de tremper au même verre d'eau avec un sénateur pharisaïque ?

D'aucuns ne verront là qu'aberration momentanée et l'innocenteront de par les services rendus encore actuellement, tels le *Cuivre*, drame puissant contre la guerre. Notre avis est autre. Avant d'offrir l'appoint de leur talent aux propagandes de nos intégrales revendications, certains littérateurs devraient se consulter mieux. Les mesurant à cette tâche —

qui exclut autant que possible défaillances et bévues — ils trouveraient peut-être trop courte leur persévérance, insuffisante leur aptitude. L'égalité, par exemple, au pour et au contre semble peu de mise ici. Des milliers d'exploités attendent de leurs frères plus éclairés exemples et conseils pour la lutte. Cela seul devrait induire à réserver pour ailleurs les frasques et les sautes, si elles font partie intégrante de la nature artiste.

Aussi voulons-nous dénoncer ce qui se cache de cruauté voulue ou non et de bêtise gratuite sous le ton doctoral, les mansuétudes d'expression et les euphémismes du projet précité.

M. Paul Adam s'apitoie sur « le malheureux qui a illicitement chaussé ses pieds nus, rempli d'un bon repas son ventre vide ou utilisé pour un court rêve de bonheur une valeur vile ». Il affirme que tous nous fûmes coupables autant, par l'intention. Seules, des circonstances nous préservèrent. Pourquoi forger alors des pénalités nouvelles? Pourquoi réformer celles existantes? C'est proclamer nécessaire la conception néfaste du châtiement et l'éterniser. Si l'injustice ambiante est tellement coupable, cette solution s'impose, unique : Instaurer l'ordre social où chacun, libre d'agir toute son activité, sera responsable de tous ses actes.

Réclamant un adoucissement des peines, M. Paul Adam resterait logique quoique timoré. Mais pour les « Pauvres », pour les « Déçus » flagornés d'initiales majuscules, il imagine de pires tourments. Pas de pitié pour les vénielles fautes. « Il s'agit d'enrôler dans un corps spécial les individus emprisonnés pour un premier crime ou délit. » Le premier délit, passible de quelques mois de prison, incorpore donc d'office dans l'armée coloniale et la durée minimum de la *réhabilitation* est de *cinq ans*. Une tendance même se devine à prolonger l'exil, éternisé de droit si le condamné est pauvre :

IV. — A l'expiration de l'épreuve le réhabilité militaire ne pourra obtenir le rapatriement qu'après une décision du gouvernement de la colonie où cette épreuve aura pris fin. Ce rapatriement ne sera en aucun cas opéré aux frais des services publics.

En dépit de ce digne vocable, la *réhabilitation* consiste à rester cinq ans au moins loin des siens et de son pays, sous les climats qui tuent et les disciplines qui maltraitent. Car le verbiage de M. Paul Adam ne fera pas douce l'armée des criminels. Celle des honnêtes gens déjà est féroce. A plus d'un la caserne est dure autant que la chiourme. Les souvenirs du soldat libéré l'attestent comme le nombre chaque jour accru de ceux qui désertent ou se suicident. Or, de spéciales disciplines attendent les délinquants :

VI. — Les troupes de la légion étrangère, de l'infanterie et de la gendarmerie de marine, les tirailleurs noirs et les spahis constitueront le corps d'élite (!) de l'armée coloniale. Cette élite sera chargée du *maintien de l'ordre*.

VII. — Les compagnies de discipline actuelles formeront le noyau de l'organisation des régiments de pionniers coloniaux.

VIII. — Les bataillons d'Afrique actuels formeront le noyau de l'organisation des régiments de chasseurs coloniaux.

Parfois les journaux relatent les actes de sauvagerie perpétrés en ces mêmes corps, les répressions terribles de la moindre faute, les raffinements de torture inventés par des brutes toutes-puissantes, les assassinats commis par les gradés et toujours couverts de l'autorité supérieure. Récemment encore le martyr du soldat Chédel remuait l'opinion. On peut imaginer dans quelle mesure ces infamies progresseront si les officiers, au lieu d'engagés volontaires ou de repris de justice, ont affaire à beaux et bons criminels purgeant leur peine en pays lointain. Et vers ce régime M. Paul Adam, avec ces hommes valides, expédie les malades, les femmes, les enfants, comme on peut voir au paragraphe C de son article V.

Il est vrai que si son projet n'adoucit pas la peine, il réhabilite le patient. C'est au moins l'intention de son titre.

Or, il se trouve que d'après tous les penseurs de quelque compétence la répression et la réparation morale ressortissent à des domaines très distants, incompatibles. Si l'on admet la présente société comme un fait hors de discussion, il faut lui concéder le droit de mater les insoumis dont l'action tend à la détruire. Mais rien de plus. Le salarié de tribunal est une machine à réprimer qui fonctionne quand le Code — simple appareil avertisseur — signale qu'aux intérêts du pouvoir un dommage est survenu. Tel le garçon de ferme arrache là une mauvaise herbe, écrase ici un limaçon dans le champ du maître, mais ne discute pas le droit à la lumière de ces vivants inférieurs. Dès que l'article pénal prétend aux appréciations des circonstances il cesse d'être, en logique. Si le juge s'oublie aux objurgations, de simplement brutale, sa fonction devient ridicule et odieuse parce que ses velléités morales ne sont fondées sur rien. Il ne saurait invoquer, en effet, le Bien ni la Vertu, ces entités n'exigeant pas de sanctions afflictives. Il ne peut arguer de la violation du contrat social, ce respect n'étant imposé qu'à l'un des contractants, jamais à l'autre. A cette incompétence rédhibitoire de l'éthique judiciaire les invectives grandiloques du ministère public empruntent leur don de haut comique et aussi les admonestations paternes des présidents bredouillards.

En identique posture, devant le condamné se trouve le philanthrope rêvant pour lui d'honorabilité future. La société responsable de la déchéance semble peu désignée pour le relèvement. Chaque jour les débats révèlent des prévenus consciemment révoltés contre l'infamie sociale. Lors de ses enflammées prédications, M. Paul Adam suscita, sans doute, des colères

pareilles vers l'autorité. Prétend-il réhabiliter ceux qui s'estimèrent seulement depuis leur rébellion? Ou croit-il les apaiser par la perspective d'accroître le prestige et le profit des maîtres exécrés?

L'idée d'une mission rédemptrice confiée à l'État et menée à bien par un virement de finances est déjà bizarre. Désigner l'armée pour ce rôle semble l'audace d'une gageure à l'absurde. Il n'est pas d'institution, en effet, où s'accuse mieux la survivance des mœurs barbares. L'étude méthodique et la préméditation du meurtre; l'apologie de la force; la négation du droit et de la pitié; le culte de choses vaines telles le galon, l'uniforme; tour à tour l'obéissance passive et l'autorité absolue; la crainte en permanence; l'appréhension des rigueurs disciplinaires; le sentiment de sa propre inutilité, est-il rien de moins propre au relèvement des caractères? L'influence de la caserne, quand elle ne provoque pas une réaction de dégoût, exerce longtemps ses ravages dans la mentalité de l'homme moderne. En nombre d'actes délictueux on pourrait la déceler. Libéré du service, on se ressent de l'oisiveté vicieuse des chambrées comme des contagions gagnées aux lupanars voisins. Et l'antimilitarisme progresse. Beaucoup d'officiers admettent aujourd'hui les nuisances de leur métier, n'y persévérant que faute d'autre emploi. Seuls de hauts fonctionnaires intéressés au mensonge, quelques vieux traîne-sabre entichés d'orgueil professionnel, des gommeux séduits par l'épaulette parlent de « discipline bienfaisante et moralisatrice ». M. Paul Adam, rangé à cet avis, remet aux virtuoses du pillage, aux doctrinaires de l'assassinat le soin de combattre le penchant au rapt et à l'homicide.

La capitale objection de la presse bourgeoise fut qu'on n'offrait pas la « mission civilisatrice aux célébrités de l'escroquerie et de l'assassinat, aux vétérans du cambriolage, à la vieille garde du vol ». Le scrupule inverse se comprendrait mieux. L'expansion coloniale telle que pratiquée par les puissances européennes serait, par l'appoint des pénitenciers, de plus en plus conforme aux vœux des gouvernements. Seule pourrait être compromise la réhabilitation des condamnés employés à telle besogne.

Les procédés de la conquête exotique n'ont pas varié, en effet, depuis les Espagnols envahisseurs du Nouveau-Monde et initiateurs du genre. Contre des ennemis inférieurs en nombre et dérisoirement armés, la peau d'une autre couleur et demi-vêtus, on sait à quels excès se vautre la brute lâchée. Politiciens et financiers donnent l'exemple en invoquant aux invasions d'illusoirs prétextes et pioupious de toutes armes pillent, brûlent, violent à cœur-joie. Nos bons soldats d'Afrique coupaient les mains des femmes pour avoir le bracelet. Et chaque expédition lointaine apporte aux annales de la guerre son contingent de cruautés. Le pays pacifié on l'exploite. Après le

soldat, le colon. L'indigène apte à quelque labeur on l'attelle. S'il gêne seulement on le détruit. Il tarde d'avoir fini pour recommencer ailleurs. Donc il faut aller vite et faire suer au pays beaucoup d'or en peu de temps. Dans un récent chef-d'œuvre, *Le Primitif d'Australie*, Élie Reclus raconte la horde furieuse des spéculateurs ruée parmi les richesses d'un jeune continent. Chacune de leurs entreprises est un crime. Ici même des révélations furent faites sur les infamies civilisatrices et mis à nu l'attrape-badauds cher aux gens de politique. Comptez-vous en outre-mer quelque parent ou quelque ami? Faites-le parler. Vous saurez de merveilleux détails sur la psychologie de l'occupant militaire ou civil. Un lieutenant d'infanterie de marine, chef d'un détachement au Tonkin, avait une façon originale de payer ses dettes. Accusant l'indigène, son créancier, d'être en intelligence avec les Pavillons-Noirs, il le faisait fusiller discrètement.

Mais pour ceux qu'il promet de nous rendre assagis et repentants, M. Paul Adam ne redoute pas ces mœurs sanguinaires, ni l'absence de scrupules devenue religion aux colonies. A supputer les lippées franches qui attendent ses protégés il s'enthousiasme : « La seule multitude des trimardeurs, chemineaux ou vagabonds des campagnes sous le coup de la loi, parmi lesquels se recrutent les incendiaires, les larrons des champs et les voleurs de grande route, atteint le chiffre de 400,000. En Sologne, ils campent dans les forêts, mendient avec menace, dérobent à l'aise, conquérants incontestés du pays. Nul ne les dénonce à cause de la terreur inspirée. Ces hommes bons marcheurs, habitués au plein air et aimant gagner par la menace constitueraient d'admirables colonnes d'invasion; on ne changerait rien à leur manière de vivre. On remplirait leurs vœux manifestes en leur donnant à conquérir ». Voyez-vous ce trimardeur jeté sur la grande route par besoin d'air pur et goût de l'embuscade. On n'est pas plus « Trois Mousquetaires » et « Brigand des Abruzzes ». M. Paul Adam, tout petit, « jouait aux voleurs » et s'en souvient.

Epuré des phraséologies le projet s'énonce ainsi :

Les mœurs modernes exigent des milliers de jeunes hommes, destinés, le cas échéant, aux tueries et aux pillages, exercés en conséquence. Ces mêmes mœurs, faciles aux uns, cruelles aux autres, suscitent des réfractaires qui, pour satisfaire besoins ou plaisirs, attentent à la vie et aux biens non pas de l'étranger — chose louable — mais de leurs concitoyens — crime affreux. La parenté des aptitudes requises en l'un et l'autre cas est manifeste. Recruter les malfaiteurs utiles parmi les malfaiteurs nuisibles, c'est du même coup supprimer un danger mortel et raffermir une institution indispensable aux bénéficiaires du présent ordre.

Le gain immédiat pour la haute spéculation et pour l'État ne sera pas

mince. Les réhabilités doivent terminer la pacification des territoires où luttent les armées de la République, y créer une agriculture, une industrie « soit que leur travail et leurs ressources propres réussissent à parfaire la prospérité des établissements, soit que de grandes compagnies coloniales partagent avec eux la propriété future des concessions, les aidant de leurs capitaux à l'achat des instruments mécaniques, du bétail et des troupeaux indispensables à la première œuvre ». Et ailleurs : « Si l'on calcule qu'un prisonnier coûte à peu près à l'État 3 fr. 50 par jour, et que le loyer annuel de telle cellule modèle, aménagée selon les plans officiels, monte à 600 ou 700 francs, l'on peut croire à un emploi plus utile de l'argent national. » Sans doute!

Chamarrer le crime de brillants oripeaux, l'honorer de galons et le mettre au service du capital, honte moderne, par l'intermédiaire du militarisme, autre honte, l'initiative certes est avisée, mais seulement cynique, bourgeoise et vierge de souci moral, de préoccupation sociale. On ne réhabilite pas quelqu'un d'une action mauvaise en lui apprenant à refaire la même avec honneur et profit. Telle éducation lui confirmerait plutôt qu'il trouva d'emblée le bon chemin, lui manquant seul le savoir-faire. Perfectionner le dol, octroyer à l'escroquerie les proportions d'un fait national, c'est accroître leur prestige, non le diminuer. Le mal n'a pas disparu parce que récompensé au lieu de puni. Qui souhaite rendre le crime haïssable, au lieu de le dissimuler, le dénonce et apprend aux autres à le discerner sous quelque costume ou vocable. Montrer à l'individu comment de victime on devient bourreau et de vaincu victorieux, c'est le corrompre un peu plus. Son niveau moral s'élèvera seulement avec le désir de ne voir autour de lui ni vainqueurs ni vaincus, ni malchanceux ni parvenus, mais des réconciliés et des égaux.

Aux yeux de qui les scélératesses conventionnelles n'en imposent plus l'indignité n'est pas en la somme extorquée par ruse ou par force. Chacun, aujourd'hui, s'insurge plus ou moins contre le capital fauteur de troubles, artisan de misère. Seulement les plus avides, les plus égoïstes, les plus faibles, les plus bornés, ceux battus davantage par la vie — commerçants, fonctionnaires, prêtres ou cambrioleurs, — ne détestent la richesse qu'autant qu'ils restent pauvres et dérobent pour leur seul besoin. La corruption, en eux, annihile la révolte. Les plus résistants, au contraire, les meilleurs, les plus intelligents comprennent que leur libération dépend de la libération commune et leur énergie s'emploie à l'avènement de la société communiste et égalitaire, plutôt qu'aux appropriations personnelles.

Voilà le progrès qu'il faut susciter en l'âme de nos frères déçus, afin de réhabilitation, au lieu de les contraindre aux disciplines qui perfectionnent

le méfait, aux professions qui l'honorent. Leur révéler le devoir actuel de solidarité, tel est l'unique moyen en notre pouvoir de les aider à retrouver l'estime d'eux-mêmes. Les socialistes dont l'effort n'a pas abouti, comme pour M. Adam, à une notoriété littéraire mais à la prison, ont observé que nombre de leurs codétenus ne restaient pas fermés à cet enseignement. Ce milieu spécial, en effet, ne doit pas décourager notre propagande. Les sélections du code sont fondées seulement sur l'intérêt de la classe dominante et les délinquants ne peuvent valoir moins, à peu de chose près, que les gens dits honnêtes. Et puis, mieux que personne, ils sont mûrs pour la critique des institutions présentes, ceux qui en éprouvent le dommage si cruellement.

CHARLES-ALBERT

Chronique de la Littérature et des Arts.

La Valeur sociale de l'Art. — *Le Cuivre*, de MM. PAUL ADAM et ANDRÉ PICARD. — *L'Anneau de Çakountala*, adaptation de M. A.-FERDINAND HÉROLD. — *Eymirah*, de MM. J.-H. ROSNY. — *Égyptiens et Sémites*, de MM. J. ROSNY. — *Le Prêtre et la Femme*, de MICHELET. — *Les Idées en marche*, de M. LÉON DAUDET. — *Les Maîtres de l'Affiche*.

Une des noblesses de notre époque, c'est certainement le goût des idées générales et des préoccupations philosophiques. On aime à s'élever au-dessus du fait divers, du menu détail de la pensée et de l'action pour en rechercher le sens et les rattacher à des tendances dominatrices. Cette vision synthétique nous permet de mieux comprendre la vie, l'histoire des races et des peuples, les évolutions de la pensée. Mais cette vertu a un bien désagréable excès.

Au lieu de réfléchir sans prétention et avec simplicité aux événements dont ils sont témoins, des gens prennent allure savante et ton de scolastique. De manière maussade, ils font profession de philosophes et ne peuvent écrire une simple lettre ou acheter un haut de forme sans se légitimer à eux-mêmes ces actes, évidemment de grande importance, par des théories.

Leur conversation et leurs écrits s'alourdissent de vocables scientifiques et ils s'imaginent avoir profondément « philosophé » tandis qu'ils ont simplement manié de vilains et tristes mots. Et, quand on prend la peine de réfléchir à ce qu'abrite cette morne carapace, on a la grande surprise de constater que souvent la substance est frêle et que nos « savants » ont été dupés par cette ambitieuse terminologie.

Parce qu'ils ont discuté copieusement sur des mésaventures de chiens écrasés avec des mots à majuscules, et de petits faits sans grande portée avec des termes pompeux du jargon scientifique, ils se croient philosophes et sociologues. Du haut de leurs solennelles dissertations, ils manifestent du dédain pour l'art, pour l'émotion, pour le rêve, pour la vie, pour tout ce qui s'exprime sans pédantisme. Ils ne comprennent pas qu'on puisse parler d'autre chose que des événements quotidiens et se livrer à d'autres discus-

sions que celles à propos des combinaisons politiques est du train-train social.

Tous les faits de la vie ont leur importance, assurément, et nous ne nous offusquons pas de voir que des écrivains passent leurs jours à les collectionner, mais nous prétendons qu'il est d'autres faits intéressants, riches de signification et qu'on n'a pas le droit de négliger. Un roman de Rosny ou d'Adam, un tableau de Puvis de Chavannes, de Constantin Meunier, de Camille Pissarro, une pièce d'Ibsen, un poème de Verlaine ou de Verhaeren, un drame musical de Vincent d'Indy sont, j'imagine, des faits qui nous renseignent mieux sur l'esprit et les tendances de notre temps que n'importe quel procès-verbal, même avec des prétentions scientifiques, de la rue, de la caserne ou du tribunal.

Ces œuvres d'art, outre leur valeur de documents sur la pensée et le caractère de notre époque, ont une haute valeur de conseil et d'enseignement. Il nous semble que l'art pur, en dehors de tout dogmatisme socialiste, exerce sur les êtres un rôle efficace d'éducation et qu'un éloquent résumé, traduisant bien un des aspects de l'âme de notre temps, aura tout de même plus d'action sur l'esprit public qu'un catalogue de menus faits incertains.

Et c'est pourquoi, dans cette Revue où d'autres étudient avec une grande largeur d'esprit et une très claire intelligence les faits de la vie sociale, nous continuons à étudier la pensée contemporaine sous ses modes d'expression les plus divers, histoire, philosophie, romans, drames, poèmes, tableaux, sculptures, bibelots d'art, etc, sûrs qu'ils aident l'historien à élucider les tendances de notre époque, sûrs aussi qu'ils préparent la pensée de demain — n'en déplaise à nos jardiniers de la broussaille pseudo-philosophique.

* * *

Qui donc oserait prétendre, par exemple, que la pièce récente de MM. Paul Adam et André Picard, *Le Cuivre*, n'est pas la nette expression des soucis et des désirs d'une société qui veut s'affranchir ?

En nous montrant les hideux dessous d'une guerre, ses mesquines causes véritables sous les motifs apparents, ils ont formulé avec une éloquence très émouvante la protestation unanime des générations qui viennent, contre la douleur du sang versé pour des buts incertains. Cette pièce contient à la fois une critique sévère des bas-fonds financiers et politiques et un cri de justice en faveur du développement normal et libre des êtres.

Elle peut être de facture imparfaite, d'un agencement un peu cahotant, le public — si bété — a pu sourire des rythmes d'éloquence neuve que les auteurs ont fait entendre; elle n'en reste pas moins, pour l'histoire des idées, un très net témoignage des aspirations de notre temps.

C'est la première fois qu'au théâtre s'élève une si violente protestation contre les vaines boucheries de peuples. Et, notons-le, le public s'est stupidement égayé de la forme, mais ne s'est pas une minute cabré devant l'audace si neuve de la pensée. C'est donc que la marche des idées s'accélère. Il n'y a pas si longtemps que les critiques de la guerre et de la servitude militaire, faites en des livres, étaient accueillies par l'outrage, que les mess et les lieutenants de territoriale demandaient l'interdiction des romans de Tolstoï, parlaient, sans rire, de la fusillade pour Mirbeau et pour Fèvre et obtenaient d'un ministre timoré et lâche la comparution de Descaves en cour d'assises pour son juste, nécessaire et beau livre : *Sous-offs*. Et, cette fois, il ne s'agit pas seulement de critiques sur l'armée, mais de la revendication très précise du droit à l'existence paisible, utile et libre.

Au premier acte, MM. Adam et Picard nous montrent le jeu des vils et mesquins intérêts d'où la guerre va naître : financiers, que des spéculations malavisées menacent de la ruine et pour lesquels un conflit serait une cause certaine d'enrichissement ; diplomates besogneux, qui pour retarder l'échéance des billets souscrits par eux, négligent de remplir leur rôle pacificateur entre les deux pays hostiles ; les traîne-rapière galonnés qui attendent des batailles les chamarures, le pouvoir, les galants profits et les dots ; femmes dont la perversité cruelle aime l'atmosphère de sang.

Les caractères et les intérêts de tous ces personnages s'élucident rapidement en quelques scènes vivantes, et leurs causeries sont pleines de jolis résumés qui montrent leur indifférence absolue pour les maux des peuples et les exigences de la conscience. Le financier n'a qu'un but : parachever sa fortune, le diplomate qu'un souci : ne pas payer les traites. Il ne leur importe guère que la lutte anéantisse à jamais les deux peuples et fasse d'irréparables ruines. Le bétail humain apparaît bien ce qu'il est pour eux, un prétexte à combinaisons, une force inconsciente au service de leurs intérêts. Le financier qui use de tous ses moyens d'action sur les politiques de son entourage pour obtenir d'eux la guerre, est aussi l'homme qui fournira aux deux peuples des cuirassés incapables de tenir la mer, des vivres avariés qui tuent les hommes. Et cela, au point que le traîne-rapière lui-même, malgré son désir de combats, s'indigne de toutes ces scélératesses. Faisant allusion aux tranquilles ignominies des sociétés financières du Vieux-Monde, qui s'enrichissent ainsi par le désastre des peuples du Monde-Nouveau, il s'écrie : « C'est nous que, là-bas, vous appelez des rastaquouères ! »

Tout cela finement indiqué, en notations brèves, expressives, tout à fait scéniques. Chaque spectateur se disait en lui-même que ce n'est pas seulement dans les petites républiques sud-américaines que la préparation d'une guerre cache de tels maléfices.

La fin du premier acte et tout le second servent à nous montrer le développement et l'influence de deux tempéraments de femme. Et ce n'est certes par la partie la plus émouvante de la pièce. Les auteurs avaient besoin d'un moyen d'action violent pour que la guerre, ainsi désirée, pût naître. Ils ont pensé que l'impérieuse et charmante perversité d'une femme pouvait suffire à tout déterminer. C'est une idée chère à M. Paul Adam, qui nous l'a révélée dans plusieurs de ses romans. C'est une idée qui plaît aussi à l'ironique vision de son collaborateur. Elle n'est d'ailleurs pas neuve. Feu Scribe bâtit sur ce thème une médiocre pièce, et nous savons quelles réflexions Pascal fit sur le nez de Cléopâtre. Dans un livre il est possible et tout à fait divertissant de montrer que la cause réelle d'événements graves est souvent infime. Avec de l'ingéniosité, de l'éloquence, un bel agrandissement des choses, on en peut donner l'illusion. Et toujours, à force de talent, Paul Adam y est parvenu. Mais, au théâtre, qui vit surtout de logique et de vérité, le pouvoir d'une femme paraît tout de même un peu frêle, malgré l'ingénieuse dextérité des auteurs à préciser son action. Et l'on a, à certaines minutes, la sensation qui les faits n'ont pas ce caractère de nécessité rigoureuse sans lequel il n'y a, au théâtre, ni démonstration ni intérêt.

Ajoutons encore que l'héroïne de MM. Paul Adam et André Picard, cette Anne Vogt, qui veut la guerre par amour de la Mort, est un personnage vraiment arbitraire, théorique, hors de la Vie. Les auteurs l'ont rêvée ainsi, et, avec infiniment d'art et de subtilité, ils l'ont réalisée. Elle nous intéresse par l'aigu de sa perversité. Mais elle ne peut nous émouvoir ni nous convaincre. De plus, cette maniérée amante de la Mort nécessite tout un acte pour se révéler à nous, pour nous faire comprendre son caractère vraiment bien compliqué. Il s'ensuit une monotonie inévitable. En effet, un drame de pure psychologie, sans péripéties extérieures, peut être d'un grand intérêt, mais encore faut-il qu'il y ait drame, c'est-à-dire conflit entre plusieurs sentiments chez la même personne, conflits successifs avec les sentiments d'autrui. Mais, dans ce second acte, cette créature si exceptionnelle cherche uniformément à se justifier, à se manifester. Il n'en pouvait être autrement, soit. Et le fait seul d'avoir mis au théâtre cette conception toute cérébrale de la femme passionnée de Mort nécessitait ces longs développements de froide et théorique psychologie.

Ces réserves faites, voici comment le drame de MM. Paul Adam et André Picard évolue. Anne Vogt est passionnée de mort. Sonia Daniloff incarne au contraire un doux rêve de bonheur paisible, de vie féconde. Chacune d'elles, par son charme, influence un homme : Anne a de l'action sur Humphry, humanitaire bon et grave, Sonia sur un général victorieux qu'elle veut arracher aux batailles et passionner pour une œuvre de paix. Par

suite de combinaisons très habilement agencées, c'est de Humphry seul que dépend la Paix ou la guerre tant désirée par le syndicat des financiers et des diplomates. Il faut donc que Anne, mettant au service des intérêts de son frère, le banquier Vogt, son personnel amour de la Mort, amène Humphry à tels actes qui détermineront la guerre. C'est ce qu'elle obtient par une série de séductions au cours desquelles elle se révèle à nous cruelle, subtile, une cérébrale sans âme. C'est un peu trop la femme chère à la littérature d'à présent. Méfions-nous d'elle. Elle devient poncive. Les auteurs du *Cuivre* en ont établi assurément la silhouette la plus rare et la plus complexe. Mais on la retrouve, moins superbement dressée, dans beaucoup de livres d'à présent. C'est une autre manière, plus intellectuelle, plus artistique, de la femme fatale chère aux dramatises du second Empire. Sans doute, notre époque est riche en femmes sans cœur, incapables d'aimer, d'une cruauté très perverse. Mais, pour beaucoup d'écrivain de notre génération, cette femme tend à devenir le type de la femme, et la généralisation est arbitraire.

Combien plus émouvante nous apparaît cette Sonia Daniloff, cet être de grâce tendre! Je ne dis pas qu'elle soit plus dans la vie, mais elle est moins dans la littérature. Et elle nous a charmé quand elle vint conclure ce théorique second acte par deux phrases d'émotion simple et grave.

Mais arrivons vite au troisième acte qui est le sommet de la pièce et, en lui-même, une très belle œuvre d'art, et qui par son admirable accent a porté loin de très utiles idées.

Anne Vogt a été victorieuse de la bonté d'Humphry. La guerre, rendue inévitable par un simple geste de lui, a éclaté. Financiers et diplomates, femmes et amants sont indolemment assis sur une terrasse au bord de la mer. Pourtant une petite fièvre les agite. Ils sont bien protégés par les drapeaux des consulats européens, mais une émeute populaire peut ne pas respecter ces asiles. Et on a tant de crimes à se reprocher vis-à-vis des peuples! Puis, on apprend que le général, fiancé de la douce Sonia, va passer devant un conseil de guerre, parce que docile aux leçons de sa fiancée, il a refusé de prendre part à une œuvre de mort, en un temps de péril public. Peut-être le fusillera-t-on par un acte de justice sommaire.

Tous ces personnages, malgré leur impassibilité, ont tout de même une angoisse. C'est que la mort plane. On la sent partout. Les écrivains l'évoquent avec grandeur. Elle va fondre, elle enveloppe des êtres. Elle est sur les eaux où déjà les flottes se heurtent, elle est dans la ville où la populace se rue en galops d'épouvante, traîne des corps sanglants, brandit des têtes coupées. Et, de leur terrasse, les financiers regardent son œuvre, fiévreux, attentifs, mais triomphants, car le cours des actions monte.

Alors, Humphry, le juste qui a failli, se rend compte de son odieuse faiblesse, de sa coupable docilité à la chair. Il hurle à la mort, il invective la guerre. Au passage d'une trombe d'êtres fous, il arrête une femme, qui est comme un fantôme livide de peuple, et il lui crie la vérité, sur les tripotages et les nombreuses combinaisons qui ont déterminé ces malheurs. Mais elle n'écoute pas, elle ne comprend pas. Et les financiers supputent leurs gains, tandis que les peuples agonisent, que les cuirassés s'enfoncent au gouffre avec leur charge d'hommes, que les villes brûlent...

Ce que j'ai particulièrement aimé dans le troisième acte de MM. Paul Adam et André Picard, c'est la manière de leur éloquence. Ils ont compris qu'à un certain moment d'émotion, d'intensité dramatique, le développement lyrique se substitue tout naturellement au langage direct de la vie. On leur en a du reste fait grand reproche, car cela choque toutes les habitudes du public. On est plein de respect pour l'alexandrin froid et inexpressif; si on ne l'écoute pas, au moins on le tolère. Mais dès qu'il s'agit de larges ondes de prose riche, cadencée, pleine d'images neuves, on résiste. Quel entêtement dans des formules et dans des procédés! Heureusement, il y a des artistes qui sentent le charme des transpositions symboliques et lyriques!

Personnellement, nous sommes d'autant plus satisfaits de cette éloquence saisissante que, dans notre drame *Mirages* nous avons voulu et fait identiquement la même chose. — Qu'on nous pardonne ce souvenir un peu personnel. Mais, depuis la représentation de notre pièce, nous avons volontairement négligé de dire quels avaient été, en l'écrivant, notre but et nos intentions d'art. Et, comme la critique ne prit guère la peine de s'en rendre compte, nous pensons qu'on ne nous en voudra pas de nous expliquer brièvement, à l'occasion du *Cuivre*.

Nous avons essayé d'ajouter au dramatique des sentiments et des situations l'accent lyrique de la forme. Il ne nous a pas semblé d'ailleurs que ce fût un procédé arbitraire. Le grandissement progressif des idées et des sentiments appelle de lui-même un développement lyrique. Et, à partir d'un certain degré d'intensité, c'est tout naturellement qu'une forme plus large, d'un rythme plus pressant, se substitue au langage direct.

Nous nous étions dit aussi, comme MM. Paul Adam et Picard, que l'expression symbolique des sentiments n'était pas réservé seulement aux « chevaliers » et aux « dames » et aux raides et insignifiants personnages mystiques. Le symbole permet de rendre plus lucides, plus évidents, les sentiments complexes des êtres. Pourquoi ne pas recourir à une transposition symbolique pour traduire avec un plus précise éloquence les sentiments de personnages, non pas inertes et vains, mais exprimant la vie et mêlés à la

vie? Et nous comprenions fort bien qu'il ne fallait pas faire brusquement, sans transitions, ce passage de la réalité au rêve, du langage direct au symbole. La nuance s'effectuait non par à-coups, mais insensiblement, à mesure que les sentiments prenaient assez d'exaltation pour comporter le développement lyrique. Et alors, bizarre incohérence! nous eûmes plus à lutter, à cette époque, contre des critiques symbolistes que contre les réalistes. Les premiers n'admettaient guère que l'on se servît du symbole pour exprimer l'âme de personnages situés dans la vie, et revendiquaient cette forme d'éloquence pour les seules inconsistantes silhouettes de tapisserie qui trop longtemps ont été les héros des drames dits « idéalistes ».

Aussi sommes-nous très heureux que MM. Adam et Picard aient contribué, pour leur part, à faire cesser cet exclusivisme étroit, et victorieusement montré à leur tour qu'un simple drame de la vie peut s'achever dans un beau mouvement lyrique. Ils ont réalisé ainsi un troisième acte d'une beauté puissante, à la fois par la langue et par l'idée.

Et peut-être que les autres actes auraient produit la même émotion si les auteurs avaient réservé quelques transitions entre le langage direct et les phrases lyriques où il aboutit. Le désarroi du public eût été moindre à certaines minutes. Et encore?

Dans *Mirages* nous avons réalisé de ces progressions, de ces nuancés passages, et pourtant on ne nous pardonna pas davantage de n'avoir pas employé l'ennuyeux mais respecté alexandrin, devant lequel longtemps encore en France les chapeaux se soulevèrent.



Tandis que le *Théâtre Libre* nous intéressait aux spectacles des vilénies de notre temps et aux épouvantes de la guerre, l'*Œuvre* nous donnait par la représentation de l'*Anneau de Çakountala* une vision fraîche, apaisante, de l'existence d'autrefois, dans le mystère des forêts, près des sources.

Les deux efforts se complètent. Le but est le même, avec des procédés et sous des aspects différents. Il y a vraiment unanimité dans les esprits d'à présent pour vouloir autre chose. Et certainement M. A.-Ferdinand Hérold, en plus de sa joie de poète à évoquer une atmosphère d'un si grand charme, a songé aux douceurs de la vie primitive, par rapport aux cruels agissements sociaux d'à présent. La même semaine, avec une autre vision et d'autres moyens, il poursuivait le même but que M. Paul Adam; l'un combattait les tristesses présentes, l'autre nous fait imaginer le charme d'une vie plus simple et plus douce.

Quelle exquise atmosphère de quiétude! Dans la pénombre recueillie d'une forêt, au milieu de jolies fleurs et des verdure, des jeunes filles,

lianes parmi les lianes, fleurs parmi les fleurs, se promènent en attitudes de gracieuse indolence. Les oiseaux chantent dans les frondaisons, les biches et les faons gambadent dans les taillis. L'évocation de ce décor fait penser à l'un de ces radieux paysages de Breughel de Velours, que Rubens peignit, où, dans la fraîche intimité d'un bois, des vierges se dressent parmi des animaux souples et les oiseaux pimpants. Même sérénité, même fraîcheur, même jeunesse des êtres et des choses.

M. A.-Ferdinand Hérold, qui a senti toute la séduction de l'antique poème, a exprimé le charme pur du paysage et de la vie en une langue toute de douceur et de simplicité. Il a pensé qu'il ne devait pas en troubler l'atmosphère paisible par des mots de trop ardente couleur. Il a préféré nous donner par une langue artistement simple la sensation de calme grave qui se dégage de tout le drame.

C'est plus par cette séduction toure florale que par l'action que l'*Anneau de Çakountala* nous intéresse. C'est un peu loin de la vie, et, par conséquent, pas émouvant. On y retrouve avec des variantes, le *Mythe de l'Anneau* qui est aux premiers âges de toutes les littératures et dont les artistes de tous les temps aiment le joli symbole. Alfred de Musset et Maeterlinck, pour ne citer que ces deux écrivains, lui doivent de délicieuses scènes. Qu'importent d'ailleurs les aventures dont l'anneau est le prétexte ? C'est pourquoi, malgré le charme de la fable, nous préférons de beaucoup aux péripéties d'ailleurs peu troublantes de l'*Anneau de Çakountala*, la fraîcheur de décor et de vie où la très simple affabulation se déroule.

C'est pour les mêmes raisons que nous aimons infiniment *Eyrimah* (1), l'un des derniers livres de MM. J.-H. Rosny. Mais il y a d'autres causes encore à notre admiration. Ils ne se bornent pas à nous donner, en une langue d'un modernisme aigu et riche, la sensation d'une nature vierge et magnifiquement parée, à nous représenter la vie tantôt rêveuse, tantôt combative de l'homme lacustre ou de l'habitant des cavernes ; ils nous font, sans que cet enseignement paraisse dans la séduction de leur récit, la démonstration précise, nette comme le serait un exposé scientifique, de ce qu'étaient la terre et l'homme dans ce lointain quasi merveilleux. En même temps qu'ils en disent la poésie à la fois farouche et toute gracieuse, ils arrivent à nous montrer avec une exactitude de savants, l'état vrai du développement des idées et du perfectionnement humain. Grâce à leurs profondes études ethnologiques et aussi à leurs hypothèses personnelles,

(1) Chaillley, éditeur.

logiques et audacieuses, ils arrivent à vivre en ces temps avec une aussi grande aisance que s'il s'agissait de notre époque. Il n'y a pas une seule page où leur reconstitution soit froide, théorique. Ces récits d'aventures possibles il y a six mille ans, sont pleins de vie. C'est un des plus saisissants mérites de ces livres qui sont une autre œuvre à côté de leur œuvre.

Car il ne s'agit pas seulement d'une évocation d'un des moments de la grandiose préhistoire. Avec *Vamireh*, ce nouveau livre forme un tout complet. C'est la reconstitution intégrale de toutes les phases du développement humain. Les *Origines* sont comme un précis, plein de faits et de belles hypothèses, de la première jeunesse de l'homme. Puis, *Vamireh*, *Eyrimah* sont des récits tout frissonnants de vie et d'émotion des successifs moments de cette lente évolution. Tout ce que les *Origines* nous ont appris revit de saisissante manière dans les romans : existence des forêts, des lacs, des cavernes. L'intellectualité, la sensibilité, les moyens de défense des êtres sont montrés avec une rigoureuse précision pour chaque époque. Et, avec cet attendrissement qu'on a pour les bégaiements et les maladroites des tout petits, on assiste à la fraîche éclosion des sentiments et des idées chez ces primitifs. Avec la délicatesse émue que les Rosny apportent toujours dans leurs études de l'homme, ils nous montrent l'affinement progressif de ces lointains ancêtres, les violences mais aussi la grâce de leur instinct. Enfin, dans leur intellectualité encore fruste, ces êtres vivent avec autant d'intensité que des personnages de maintenant. Et cette création purement cérébrale, subjective, d'un tel monde et de tels êtres d'une manière si scientifiquement exacte, est peut-être l'œuvre la plus malaisée que les Rosny aient jusqu'à présent accomplie.

C'est que la poésie de cette nature neuve, du conflit de toutes ces grandes forces, de cette puissance simultanée de vie et de mort, les a charmés. Ils ont aimé à imaginer les aspects mystérieux, sauvages et gracieux de la terre presque vierge. On se rappelle les délicieux paysages de *Vamireh*, l'ombre solennelle des forêts, les rapides coulées de fleuves, la vie frêle des petits êtres à côté des sites formidables, le sourire des fleurettes et des tigelles au pied des troncs géants. Dans *Eyrimah*, c'est la quiétude des lacs illuminés féeriquement, ou vêtus des brumes d'argent qui flottent à leur surface. Ce sont aussi les chaos de glace dont les facettes reflètent tous les prestiges du soleil, se teignent de rose à l'aube, s'empourprent au couchant. C'est surtout dans ce merveilleux décor, des tueries, des pourchas, des idylles d'êtres en pleine force et en pleine ardeur à vivre.

**

MM. J.-H. Rosny, ayant ainsi achevé la préhistoire de l'homme, com-

mencent maintenant son histoire, plus connue et moins imaginée. Mais ils la renouvellent par des idées personnelles sur les phases diverses de la civilisation. Chez l'éditeur Borel, ils viennent de publier un autre volume : *Égyptiens et Sémites*, où, en des préfaces très nourries, ils font un résumé synthétique de chacune des civilisations hébraïques, égyptiennes, assyriennes et, ensuite, corroborent leurs dires par des extraits des littératures de ces peuples qui renseignent sur leurs mœurs, leur idéalité, leur croyance. Le format de cette collection, qui étudiera tous les pays et tous les temps, ne comporte pas de longs développements, et nous devons le regretter, car MM. Rosny, qui comprennent si bien les dominantes du caractère des peuples, nous auraient certainement intéressés par de curieuses observations de détail. Mais leur but a été de renseigner sommairement les esprits de bonne volonté sur les évolutions successives de la pensée humaine. Les fragments publiés sont significatifs, les résumés de MM. Rosny, très chargés d'idées et de renseignements, et, cette lecture achevée, on aura une compréhension suffisante des étapes du monde.

* * *

Que de cahots et que d'hésitations dans la marche des idées ! on dirait que l'homme a toujours été sournoisement entouré de guet-apens, de chausse-trapes : rois, dictateurs militaires, religieux. Sans cesse on a voulu l'asservir. Quel mal il a à s'émanciper ! Aujourd'hui il a secoué bien des maîtres, bien des jous Mais il lui en reste à briser, et il est encore l'esclave de ses préjugés et de la docilité humble qu'un trop long servage lui a mis dans le sang Nous relisons cette semaine le beau livre de Michelet (1). *Le Prêtre, la Femme*, et nous songions à la permanente vérité de cet éloquent pamphlet contre une domination odieuse. Il ya quelques années, nous imaginions que ce livre était désormais superflu, que cette tutelle tyrannique était sans puissance. Une plus nette compréhension de la vie montre, au contraire, que le pouvoir de l'Église reste dominateur. Il est sournois, latent, mais tenace. Il se fait sentir dans la vie publique et dans la vie privée. Il est, bien plus que tous les autres pouvoirs, l'ennemi du libre développement humain et nous avons tous à lutter contre lui, de même que, malgré l'affranchissement de nos esprits, nous avons encore à lutter parfois contre certaines habitudes héréditaires de mysticité. On n'y prend pas garde, parce qu'on se croit très maître de sa pensée libre, et, soudain, on s'étonne d'une hésitation, d'une timidité en face de certaines idées ; et elles ne viennent que des lointaines religiosités ataviques. Dans la vie sociale, c'est

(1) Librairie Flammarion, 29, rue Racine.

identique. Les mêmes hésitations se reproduisent, à cause des vieilles habitudes d'esprit d'un peuple ; et il y faut ajouter l'habile influence des hommes de religion. Leur action nous explique bien des échouements d'efforts, bien des affaissements de volonté et des faillites d'énergie. De toutes leurs forces ils entravent l'évolution humaine. Le livre de Michelet est un livre encore actuel. Il faut le lire, comme il faut lire toute l'œuvre de cet éloquent écrivain qui avait le culte de l'Homme comme le culte du Beau et qui nous aida tous, à une période de notre développement intellectuel, à prendre conscience de notre grandeur d'homme et de nos droits.

Il fut un des premiers à comprendre que l'histoire devait avant tout faire l'histoire des idées, qu'elle seule pouvait avoir une valeur d'enseignement. Et, en effet, quoi de plus vivant et de plus passionnant ? Sans doute, chacun n'a pas le loisir ou la force d'interroger comme il le fit l'âme de la France, et, d'ailleurs, pour le passé, l'œuvre est définitivement accomplie par lui. Mais il est toujours intéressant d'étudier l'évolution des idées pendant une durée de quelques lustres, même de retourner un peu plus complètement la tête, et de regarder, aux lointains du siècle, quelques-uns des sommets littéraires qui jalonnent le temps et de voir la marche de l'esprit humain. C'est ce que font les critiques d'esprit un peu large qui ne se bornent pas rigoureusement au train-train hebdomadaire.

C'est par de tels examens que nous intéresse le récent volume de M. Léon Daudet, *Les Idées en marche*. Il contient de fines et éloquentes analyses du talent de quelques écrivains contemporains : MM. Rosny, Hervieu, Descaves, Rodenbach, Barrès, etc., de la manière et du procédé de succès de certains autres. Ces études suffiraient à faire un volume de grand intérêt, à cause des idées personnelles que l'auteur exprime sur l'art et sur la vie, et aussi à cause de sa forme nerveuse. Mais il fait mieux. Il examine le sens de ces talents divers, cherche à préciser les courants d'idées qui les entraînent, en étudie la formation et l'origine dans l'œuvre des grands aînés. Ainsi il veut établir d'où nous venons et, sinon prophétiser où nous allons, du moins dire avec netteté où nous en sommes. C'est cela qui nous intéresse le plus. Entre le symbolisme obscur, vague, qui n'a formulé aucune idée neuve, qui, à part deux ou trois poètes émus et lucides, s'est mis en dehors de tout le mouvement moderne des idées, et la fantaisie, qui élude un peu trop les débats humains, seul peut être fécond un art de vérité et de vie. D'ailleurs, on n'a plus à craindre que cet art de vérité s'en tienne au fait strict, aux minutieuses énumérations de faits. Tolstoï, pour ne citer que ce beau créateur incontesté, a prouvé que l'amour de la réalité, de

l'émotion directe n'interdisaient ni les généralisations, ni le rêve. Et nous ne voyons pas, je suppose, que l'œuvre de MM. Rosny soit dénuée d'idéalité.

Au cours de cette enquête sur les idées d'hier et d'aujourd'hui — et des idées de toujours, — Léon Daudet écrit de très éloquents pages sur Hugo, Lamartine, Edmond et Jules de Goncourt, Flaubert, puis étudie avec ingéniosité et largeur de vue les grandes sources de création littéraire : la douleur, la pitié, la jalousie, le remords.

Les *Idées en marche* sont certainement un des livres qui renseignent le mieux sur la pensée de maintenant. C'est de la critique par laquelle un écrivain s'affirme créateur.

GEORGES LECOMTE

N. B. — La librairie Chaix publie actuellement les *Maîtres de l'affiche illustrée*, en livraisons mensuelles qui donnent des reproductions non seulement des affiches qui, depuis dix ans, nous ont réjouis sur les murs tristes de nos villes, mais aussi d'affiches étrangères, d'une beauté souvent imprévue. Ce sera un délicieux recueil, bon contre les nostalgies. Les reproductions sont extrêmement soignées ; les affiches sont naturellement choisies parmi les plus caractéristiques. On aura donc la joie de revoir les pimpantes harmonies de couleurs, les gracieuses silhouettes qui nous ont fait, certains jours, nos cités moins maussades. Le premier fascicule, paru ce mois, donne, outre une intéressante et jolie préface de M. Roger Marx, des affiches de Chéret, Lautrec, etc...

G. L.

REVUE DES REVUES

REVUES ANGLAISES

PHILOSOPHIE

A propos des *Fondations of Belief* de Arthur-James Balfour, actuellement premier lord de la Trésorerie dans le cabinet de lord Salisbury, le professeur C. Lloyd Morgan établit les différences qui séparent le naturalisme philosophique, tel que M. Balfour le définit pour le démolir, et le même système tel qu'il le conçoit lui-même. Les arguments qu'invoque M. Balfour contre ce système sont les suivants : 1° la sélection naturelle, le facteur prédominant dans l'évolution organique, ne peut, d'une façon adéquate, expliquer ni le développement des idéals humains du droit et de la beauté, ni les facultés et l'œuvre intellectuelle de l'homme; 2° aucune autre interprétation naturaliste des phénomènes éthiques, esthétiques et intellectuels, tels qu'ils se présentent dans le développement de l'esprit humain, n'est possible ou digne d'attention; 3° toute interprétation naturaliste de ces phénomènes leur ravirait toute valeur et toute dignité; 4° ceux qui soutiennent que cette valeur et cette dignité sont intrinsèques, quelle que soit leur origine extrinsèque, se bercent d'une vaine illusion. Voici d'autre part les principes du « vrai naturalisme », tels que M. Morgan les résume : 1° Le naturalisme embrasse toute l'étendue de la connaissance; 2° il ne s'oppose pas au surnaturalisme ni ne l'exclut; 3° il prend comme critérium de la réalité l'expérience directe antérieure à l'analyse scientifique; 4° les deux aspects de l'expérience qu'y découvre l'analyse primaire, l'objectif et le subjectif, lui apparaissent comme étant d'une réalité strictement coordonnée; 5° il établit que la valeur et la dignité des idéals humains leur sont inhérentes et intrinsèques; 6° il refuse d'admettre que la sélection naturelle, quelque puissante qu'elle puisse être comme facteur de l'évolution organique, doive être regardée comme le facteur naturaliste prédominant dans l'évolution humaine.

Dans un article intitulé *L'Inconnaissable* (*Positivist Review*, décembre), J.-H. Bridges refuse d'admettre la prétention de Herbert Spencer d'avoir réconcilié la science et la religion en posant comme postulat l'existence de l'inconnaissable, que l'un reconnaît et que l'autre prend comme objet de son étude.

Mais, objecte M. Bridges, la religion est loin de s'être consacrée uniquement à l'étude de l'inconnaissable : elle s'est immiscée dans la vie pratique de l'homme. Ce n'est donc pas sur le terrain de l'inconnaissable que pourront se réconcilier la religion et la science. Est-ce à dire, d'autre part,

que l'idée de l'infini reconnaissable doive dorénavant être rejetée? Non pas, car M. Bridges, dans la seconde moitié de son article, développe la théorie positiviste de la « synthèse subjective ». Le règne des dieux a pris fin et c'est l'humanité qui régit les hommes. L'humanité, « incorporant toutes les pensées, les énergies, les sympathies humaines », ainsi que la terre et l'« espace, qui est le siège de la destinée humaine », remplissent « de l'amour qui meut le soleil et les étoiles » celui qui les contemple, et ce sentiment est aussi profond que celui du Dante, contemplant son dieu.

M. J.-H. Bridges s'attaque dans *The Positivist Review* pour novembre à la théorie de l'évolution de Herbert Spencer. Laissant de côté le premier point de la définition de Spencer, que résumant les mots « persistance de la force », il en discute le second point, « l'instabilité de l'homogène », qu'il conteste. Comme exemples d'états d'équilibre stable dans l'homogène, il cite le cas d'une nébuleuse condensée en météorite (la lune par exemple); de l'or, etc. L'homogène lui paraît au contraire plus stable que l'hétérogène. Pour lui, la base même de la vaste structure édifiée par Spencer est donc incertaine. Il ajoute qu'il doute de la possibilité d'un système de synthèse universelle et cite comme exemple la faillite du système cartésien. De plus, les sciences, cela est reconnu, doivent suivre chacune une méthode différente. Enfin, conclut M. Bridges, tout ce qu'il est possible et utile de faire c'est une Synthèse Subjective, comme celle de Comte, non une Cosmogonie mais une Anthropologie.

M. Arthur Lynch étudie dans la *Free Review* (décembre) l'œuvre de Herbert Spencer, dont il admire surtout la largeur, la vaste étendue, la clarté. Mais, dit-il, Spencer est sans doute le dernier des philosophes synthétiques, et le sien sera le dernier des grands systèmes philosophiques, la dernière des synthèses objectives universelles. Déjà son premier principe, l'évolution, est passé à l'état d'axiome dans la science et bientôt, quoique son influence doive toujours durer, ce ne sera plus qu'à l'état latent, et Spencer ne sera plus qu'un nom, comme Pythagore ou Galilée.

Herbert Spencer est le sujet du « Character Sketch » de la *Review of Reviews* du 15 novembre. L'article est un essai historique et analytique sur la vie et sur l'œuvre du philosophe, sans aperçus critiques. Essai très bien fait du reste, très complet et très clair, avec un bon portrait tout récent de Spencer.

PHILOSOPHIE SOCIALE

M. J.-M. Robertson, dans son article *Le Compromis* (et la compromission, car le mot anglais *compromise* a les deux sens), se demande justement s'il n'y a pas un lien éthique subtil entre ces deux sens. Il fait allusion à l'essai de John Morley, *On Compromise*, où celui-ci avait constaté que la principale cause du compromis était l'usage moderne de la méthode historique. « Au siècle dernier, disait-il, on s'inquiétait de savoir si une croyance était vraie; aujourd'hui on se demande comment les hommes ont pu être amenés à la considérer comme vraie » M. Robertson détermine alors les causes des compromis qui se sont établis parmi nous. Le compromis politique n'est pas assez pratiqué; au lieu de deux partis qui se neutralisent, il voudrait mieux qu'il y en eût deux qui s'uniraient dans un intérêt commun. Au contraire, d'autres compromis sont acceptés qui sont nuisibles, par exemple dans la question religieuse. Cela tient à la « pression économique » que doit subir l'individu qui se heurte aux préjugés de ceux dont il dépend, et ce n'est que dans une société où les conditions économiques seraient

tout autres que l'on pourrait espérer éliminer cette cause prépondérante du compromis. Cependant, même dans les conditions actuelles, une attitude plus courageuse et plus franche de ceux qui ne partagent pas les croyances générales serait possible, et pourrait, par exemple, se manifester dans la question de l'éducation des enfants, que l'on fait religieuse par peur. Il faut noter qu'ici M. Robertson parle surtout pour ses compatriotes.

Dans la même revue (numéro d'octobre) M. Robertson, dans un article assez violent sur Huxley, accuse ce savant justement de s'être laissé aller à transiger sur des questions de religion pour se concilier, dans son intérêt personnel, la faveur de la bourgeoisie « bien pensante » — et pas du tout libre penseuse — de l'Angleterre.

Pierre Kropotkine, dans un premier article d'une série intitulée *L'Ère nouvelle*, publié par *The Rebel*, le nouveau journal anarchiste de Boston (U. S. A.), entreprend de démontrer que le point de vue nouveau auquel se placent ou commencent de se placer actuellement toutes les sciences est le point de vue anarchiste. En astronomie, on ne considère plus l'ensemble des systèmes, mais les molécules qui les constituent ; en biologie, l'individu n'est plus regardé comme une unité mais comme une colonie de micro-organismes, et l'âme n'est plus une entité mais une très complexe agglomération ; en sociologie l'histoire a déjà abandonné la théorie des héros, chefs de l'humanité, et l'économie politique ne regarde plus à la richesse des nations, mais à la prospérité de l'individu ; enfin, en politique, l'on ne s'occupe plus de formes de gouvernement et de principes, mais de la liberté de chaque individu

En résumé, d'après Kropotkine, dans toute science on s'abstient aujourd'hui de spéculer sur les résultats pour étudier les infiniment petites individualités qui composent la somme totale, et c'est là la méthode de penser anarchiste.

Grant Allen, qui, romancier de haut talent, est aussi ardent socialiste, mais socialiste indépendant, répudie dans un article de *The Humanitarian* (août) le titre qu'on lui a attribué de « représentant de l'anarchisme social », et tout en se défendant d'être anarchiste, expose brièvement ses théories sur la question du mariage et de l'amour libre. Accusé d'immoralité par ses adversaires, il déclare qu'au contraire, ce qu'il défend c'est une plus saine, plus morale et plus scientifique conception des relations sexuelles. La question sur laquelle il s'étend le plus longuement est celle des responsabilités de la paternité. Que l'homme et la femme se rendent compte de ce dont ils ont à répondre lorsqu'ils procréent un enfant ; leur choix, leur union sera alors raisonnée et saine. Que d'autre part la société comprenne ses responsabilités envers ses descendants, sa philosophie de l'union sexuelle sera plus large, plus scientifique, plus élevée, autre chose que de simples coutumes et d'irréfléchis préjugés.

M. E. Belfort Bax, le socialiste, répond dans *The Humanitarian* pour juin à M. Auberger Herbert qui dans des numéros précédents avait préconisé le « Volontarisme », c'est-à-dire un Individualisme mitigé, en économie politique. Retenons seulement dans son article, empreint d'un caractère de polémique et d'un intérêt plutôt spécial, la conclusion, qui affirme que le socialisme moderne, basé sur l'idée que la société ne peut se créer tout d'une pièce mais évolue naturellement, et que le jour viendra où l'antagonisme de l'individu et la communauté, la grande « plateforme » des antisocialistes, n'aura plus de sens.

Article intéressant de Thomas Wrightson M. P., sur le bill présenté par

lui au dernier parlement, qui ne passa que la « seconde lecture » (en mai 1893), dans *The Humanitarian* pour juin. Ce bill, intitulé « de l'acquisition de propriétés immobilières par la classe ouvrière avec l'aide de l'État », propose, en résumé, de créer une sorte de *Building Society* officielle, qui avancerait, moyennant des intérêts très peu élevés, aux personnes ayant un revenu de moins de 150 livres sterlings par an désireuses d'acquérir une propriété, les trois quarts de la somme nécessaire. Le bill serait facultatif par district, et ce serait la municipalité des districts qui l'auraient adopté qui serait chargée de son exécution. Les sommes avancées seraient remboursables par annuités amortissables en 30 ans. L'auteur du projet base son bill sur ce fait qu'il existe actuellement dans le Royaume-Uni 2371 *Building Societies* privées et sur sa conviction que ces sociétés privées seraient avantageusement remplacées par une société d'État. L'idée de créer la petite propriété en Angleterre a été fortement opposée par le parti radical, et, dit l'auteur, « Sir Charles Dilke s'est démasqué en disant qu'il était l'adversaire du projet parce qu'une mesure semblable avait eu pour résultat en France de convertir la campagne au conservatisme », conciliant les intérêts de la société et de l'individu, qui aura plus de réelle liberté que maintenant sous le régime soi-disant « Volontariste ». D'où la conclusion : Le socialisme est le vrai individualisme.

Dans la *Free Review* de novembre, deux articles sur le « mariage et l'amour libre », de Frederick Rockell et W.-F. Dunton, qui répondent tous deux à la critique d'un essai de ce dernier par M^{me} H.-D. Web. Tous deux défendent l'amour libre et ni l'un ni l'autre n'a beaucoup de peine à démolir les arguments de M^{me} Web qui ne présentent aucun caractère nouveau. A noter un paragraphe de l'article de M. Rockell qui établit que « notre éthique actuelle tend à produire la survivance des femmes les moins passionnées... » « La classe des prostituées absorbe les plus beaux types sexuels féminins. »

Dans la *New Review*, octobre et décembre, encore deux articles sur la question de la morale masculine et de la morale féminine. M. A. Clerk (*Les Relations de l'homme et de la femme*) s'efforce de prouver que chaque sexe se fait à soi sa morale, qui est une morale d'intérêt individuel et non humanitaire. Il est de l'intérêt de la femme d'observer la monogamie, et il est de l'intérêt de l'homme de pratiquer au contraire la polygamie. D'où la différence entre la morale féminine qui n'est qu'officiellement celle des hommes aussi, et la vraie morale masculine.

Conclusion : maintenir le *statu quo*.

« Tota », auteur de *Une femme superflue*, un des romans sur la question du sexe qui ont fait le plus grand bruit dans le public anglais, et qui se dit collectiviste, répond à M. Clerk qu'il est faux de considérer la société comme un assemblage d'intérêts opposés et en lutte les uns avec les autres, et que c'est une erreur d'envisager la morale comme une espèce d'arme que les deux sexes se façonnent à leur gré pour se défendre l'un contre l'autre. « La poussée de l'idée moderne tend vers l'adoption réciproque par chaque sexe des meilleures qualités de l'autre », et ceci n'est pas « une lutte d'intérêts rivaux, mais une généreuse coopération vers un bien commun ».

Dans *The Humanitarian* pour août, M. W.-T. Husband, répondant à un article de M. Harry Guilter, intitulé *Une Question de courage*, (dans la *Fornightly*), par un article auquel il donne le titre *Une Question de virilité*, déclare en substance que « les femmes n'attaquent pas l'homme, mais s'efforcent à leur tour de réussir là où il a failli ».

M^{lle} Florence Hobson, dans un article intitulé *Le préjugé du sexe et le progrès féminin* (*The Humanitarian*, juin) critique les exagérations et les erreurs du parti féministe anglais si puissant de nos jours, ou du moins d'une fraction de ce parti. Elle attaque surtout le parti de M^{me} Sarah Grand qui a envenimé l'antagonisme des sexes en attribuant tous les maux de la société actuelle à l'homme seul. Miss Hobson, au contraire, leur donne pour cause l'état économique de cette société, la prostitution étant un effet immédiat de la misère et la liberté économique, que les féministes réclament pour la femme, n'existant pas encore même pour l'homme.

LITTÉRATURE

Dans la *Quarterly* pour octobre, à signaler une revue de cinq livres, *La Renaissance du drame anglais*, de Henry-Arthur Jones, les pièces du même auteur, celles de Arthur-W. Pinero, *Die Ehre*, de Hermann Sudermann, et *Heimath*, du même), qui est une étude sur « le drame nouveau ». S'attaquant d'abord aux théories de M. Jones, l'auteur de l'essai se charge de réfuter sa principale affirmation, que le théâtre doit être littéraire, et par parenthèse, le devient enfin en Angleterre. Pour la *Quarterly*, le bon drame est distinct de la bonne pièce, et il y a mainte bonne pièce de théâtre qui n'est pas le moindrement un bon drame. Passant ensuite aux œuvres, le critique assigne le premier rang à celles d'Arthur-W. Pinero, et à Hermann Sudermann, dont il cite plusieurs passages, et qui sont à la fois bons dramaturges et bons écrivains; quant à Henry-Arthur Jones, il est excellent faiseur de pièces, dit le critique, mais pas du tout styliste (il l'a été *une fois*, déclare la *Quarterly*). Son style est du bon théâtre, mais trop emphatique, trop boursoufflé pour être littéraire.

LAURENCE JERROLD

CÉSAR FRANCK

Pour César Franck, mort il y a cinq ans, l'heure est venue de l'apothéose tranquille et sereine qui convient à une âme pure de mystique. La lumière de douceur qu'irradiait son génie se propage insensiblement maintenant que son corps et son visage d'homme ont disparu sous l'horizon de la terre. Cherchez, vous tous, les étonnés de la foule qui ignorez le musicien, cherchez de qui vient cette clarté épandue par le monde, vous ne trouverez plus rien de matériel de celui-là qui eut la vie humble et sacrifiée d'un fidèle et qui a maintenant la gloire authentique d'un saint.

Ceux que l'Église nomme des saints furent des hommes sur la terre dans l'harmonieuse vérité du mot.

César Franck a vécu dans une église catholique, mais les objets de l'église se sont fondus au feu de son âme fervente au jour de mort, dit-on, jour de grande naissance, où l'âme délivrée a commencé son voyage d'initiation.

Elle a quitté le port où des hommes grossiers, bruyants, étouffaient ses sonorités et ses clartés; elle s'est embarquée sur l'océan spirituel et les étoiles aux yeux souriants se penchent favorablement vers le navire qui la porte à travers la nuit lucide du rêve.

La musique de César Franck est la voix de son âme, voix persuasive de la beauté d'aimer chantant d'au delà l'éternelle prière de celui qui a cru en la douceur, et qu'à force de regarder patiemment chacun verrait et qu'à force d'écouter fervemment chacun entendrait.

Luttez, criez, détruisez-vous l'un l'autre au nom de quoi que soit, rien ne vous fera heureux qu'aux heures rémittentes la voix de la bonne pensée si elle peut retentir en vous et alors vous serez joyeux et vous serez forts.

La musique spirituelle de César Franck est faite pour nous imprégner d'une raison divine que les mots sont impuissants à restaurer dans le monde d'aujourd'hui. Toute sa musique est spirituelle comme peut l'être celle d'un poète d'aujourd'hui, plus pardonnant d'avoir vu plus d'impiété et plus de souffrance. La religion essentielle comprend le mal car elle est plus grande que le mal; elle console aussi ceux qu'un culte exclusif appelle des mau-

vais ; elle tourne leurs tristes désirs en prières ; elle panse les crimes comme des blessures ; elle fait de la lumière avec de l'ombre et sa présence est la négation du péché.

La musique de César Franck est une concrétion de l'idée de la pitié selon les Évangiles.

Autrefois les poètes chantaient la foi du peuple ; aujourd'hui ils vont chercher dans leurs rêves gardiens des légendes, de quoi redire au monde le sens de la vie et dissiper les ténèbres d'autour de nos cœurs. Ceux d'autrefois s'exaltaient avec passion vers un dieu ; ceux d'aujourd'hui s'inclinent avec compassion vers les hommes ; ils rencontreront la foule désemparée qui, dans son inconscience, les heurtera violemment et leur crachera au visage jusqu'à ce que leur voix la touche et l'illumine, lui parlant ce langage qui emprunte à l'art ses moyens de miracle.

Harmonistes du verbe, ils offriront aux peuples l'image admirable d'un monde oublié et ils leur réapprendront le chemin naturel à suivre pour aller au lac où rafraîchir et fortifier leurs désirs.

L'art de Franck respendit en avant de nous ; sa musique chante à la route où nous passerons tantôt, à la route de sable où nous n'aurons sans doute pas la force de nous arrêter et de bâtir, mais où nos fièvres en passant pourront se calmer et nos doutes entrer en convalescence, en espérance.

Ceci, je l'écris à propos de *Psyché*, ce poème mystique qu'on a entendu récemment (1).

Rédemption, avec ses anges annonciateurs de la bonne nouvelle, et les *Béatitudes*, paraphrasant le « sermon sur la montagne », sont des œuvres plus complexes et plus passionnées aussi où les clameurs et la lamentation de la foule viennent en antithèse, disons en *épithèse* aux paroles divines.

Psyché est une œuvre plus parfaite et plus simple, tout le drame se nouant dans ce symbole antique interprété chrétiennement.

On avait déjà appelé Narcisse « le Jésus païen » (2).

Voici une nouvelle synthèse de deux races spirituelles qui, à la vérité, ne se succèdent pas dans le temps, mais coexistent dans tous les temps et dans tous les êtres modernes et c'est une représentation de la culture suprême du désir avec une promesse de rédemption pour l'âme vivante qui défaille. Car au fond du désir de connaître il y a le désir d'aimer.

Je ne sais rien de plus saisissant quant à l'orientation poétique, parmi les œuvres de Franck, que sa *Procession*, cette procession de Dieu à travers la campagne où les ramures frémissent, où les blés ondulent et fris-

(1) Aux Concerts populaires.

(2) MAUCLAIR, *Eleusis*.

sonnent, où les oiseaux chantent à l'élévation ; Franck accorde à la religion de Psyché ce même naturalisme qui est la condition de toute religion humaine et cela dit assez que les fleurs de son jardin mystique ne sont ni artificielles ni fanées.

Sans être de ceux qui bouleversent le matériel du langage et en renouvellent la syntaxe par de subtiles infusions, l'auteur de *Psyché* a coloré de soi les mots lyriques, et leur rythme s'est infléchi aux rythmes de sa pensée ; les harmonies se sont nouées selon les contractions de douleur et de tendresse du fond de son âme et des progressions mélodiques qu'un grammairien de la musique jugerait ordinaires, vibrent pourtant d'harmonies secrètes qui ouvrent au musicien par essence des perspectives inattendues. Il a pu se servir de locutions courantes, qui semblaient banales parce qu'il avait le pouvoir de « rendre un sens plus pur aux mots de la tribu », parce qu'il les menait paître l'esprit aux champs savoureux de la vie, le bon pasteur.

Je l'imagine la tête levée, cherchant aux points lumineux du ciel le sommet des angles harmoniques. Pour qu'il ait mis en œuvre avec cette sûreté de main les procédés de Wagner il fallait que l'étude des formes eût éveillé en lui une science infuse, une science de synthèse qu'il avait amenée par les chemins détournés, les longs chemins en courbe de la contemplation.

Il s'est servi de ces procédés pour unifier l'œuvre de sa pensée, pour en serrer les mailles et en tisser plus solidement la substance.

La faculté de chromatiser et d'enharmoniser n'appartient qu'aux musiciens dont une portée spirituelle soutient les notes ; Franck est un harmoniste d'une force et d'une souplesse rares et c'est parce que l'armature est en lui comme un signe certain, comme un symbole clair de son verbe, qu'il parvient à concilier sa mobilité modale avec la permanence du sentiment tonal.

On peut n'admirer chez lui que la hardiesse et la richesse techniques ; ce sont des qualités relatives et qui passent. De plus riches et de plus hardis viendront. Ils sont venus déjà. Il y en a parmi ceux qu'on nomme ses élèves.

Il n'eût pas été leur maître, leur conseiller de beauté, si ces apparences qui semblent un trésor à tant d'esprits superficiels ne s'étaient animées au magnétisme de son être pour représenter une conception et une aspiration.

Le poème de *Psyché* est fait d'une symphonie qu'entrecoupent les paroles mystérieuses d'un chœur récitant. La symphonie active et substantielle représente en musique absolue le drame de l'âme vivante éprise de bonheur et d'intelligence. Le chœur marque les entr'actes douloureux et haletants, les arrêts de doute et de désespérance où la vie se déconcerte et se brise.

Comme dans les drames de Wagner et plus encore dans ce *poème*, les thèmes essentiels ont une valeur synthétique, sont des moyens d'allusion pour sensibiliser des rapports et des accords de pensée.

Ces thèmes mélodiques sont de pures et puissantes locutions du langage personnel qu'il s'est créé et qu'il est resté seul à parler, car ceux qui se sont servis des mêmes mots que lui n'ont pas redit ses paroles. Dans le passé aussi, je cherche le musicien qui évoque par des images et des accents lyriques la pitié et le pardon. Des oratorios depuis Bach jusqu'à Mendelssohn ont décrit des scènes et chanté des vœux bibliques; Schumann, dans le *Paradis et la Péri*, dit avec une grâce pathétique la magie des larmes pour laver nos visages et nos cœurs passionnés; mais de quelle âme inespérée est venue cette musique-ci toute en consonnances d'amour divin où retentit plus intense et plus prophétique, comme dans un arrière-chant, la voix des évangélistes ?

Si la musique est vraiment le langage secourable qu'on parle aux heures de crise comme celle où nous sommes, ce qui déborde de cette grande âme sur le monde nous attirera vers ce missionnaire ingénu de la beauté qui console et rachète. Par la vertu de la musique, langage du mystère et de l'ineffable, il accomplit la réconciliation de deux mondes. Sa bonne parole de rêve nous propose une formule d'harmonie. Et c'est peut-être lui le « Cinquième évangéliste ».

HENRY MAUBEL

REVUE DES LIVRES

La Justice criminelle. — Réforme du jury, par le Dr A. MARTRÈS. Brochure in-8° de 39 pages. A. Storck, éditeur à Lyon et G. Masson, à Paris 1895.

L'auteur a observé que l'on se plaint — dans le monde des magistrats surtout et point du tout dans le peuple — de l'indulgence du jury et cela l'a incité à écrire ce mémoire, car ces plaintes sont, dit-il, erronées et injustes. Il préfère le juré au juge, mais il voudrait que ces jurés ne soient pris que dans un petit nombre d'élus, ce qui ne veut pas dire dans une élite.

En outre le Dr Martrès demande certaines réformes du jury : il ne siégerait pas dans les départements d'origine ; il serait élu par les électeurs sur une liste dressée par l'administration. Tout cela part d'une bonne nature, mais c'est fort anodin et n'améliorerait pas grand'chose. Nous préférierions la réforme du jury telle que l'a proposée A. Veber dans la *Revue socialiste* : tous les électeurs, jurés successivement. Nous aimerions encore mieux qu'on ne juge et qu'on ne condamne personne, car il est scientifiquement démontré que le libre arbitre n'existe plus et conséquemment il est aussi absurde de punir des hommes qu'il était absurde de chatier la mer comme Xerxès ou les animaux comme au moyen-âge.

The Evergreen, a Northern Seasonal, Spring, 1895. Volume in-8° de 144 pages.
Prix : relié, fr. 6-25. Edinburgh et London, Fisher Unwin, éditeur.

Le professeur de botanique Patrick Geddes, dont le livre *L'Evolution du sexe* est célèbre, a imaginé de publier, avec l'aide de collègues, chaque saison, un volume de littérature, de science et d'art sous le titre de « Toujours Vert » (*Evergreen*). Ce volume du printemps 1895 est le premier — il fut précédé d'une brochure courte portant même titre et publiée en l'hiver 1894. Comme typographie et papier, cet ouvrage est luxueux. Sa reliure en cuir fauve, frappé d'un original dessin dû à un artiste talentueux C.H. Mackie — un eucalyptus vert et une jeune fille cueillant des fleurs — est curieuse et caractéristique. Dans l'ouvrage, des planches, des culs-de-lampe, des lettres ornementées dues toutes à des artistes écossais, jeunes, pleins d'ardeur, amoureux de leur art, quelques-uns pleins de talents, tous habiles. Parmi eux citons John Duncan, J. Cadenhead, W.-G. Burn Murdoch, Helen Hay. Tous, sauf Mackie, cherchent à faire revivre l'ornementation celtique des premiers siècles du moyen-âge. Citons encore un dessin de Bretagne par un Français, Paul Serusier.

Evergreen est partagé en quatre parties : le Printemps dans la nature, le Printemps dans la vie, le Printemps dans le monde, le Printemps dans le Nord. Parmi le texte citons plusieurs poèmes de W. Macdonald, une prose d'un savant en même temps qu'écrivain habile, J. Arthur Thomson, sur Germinal, Floréal, Prairial. Patrick Geddes a donné une philosophique étude sur la vie et la science de la vie, et une autre, historique sur la

renaissance actuelle de l'Ecosse. M^{me} Dorothy Herbertson nous conte le Printemps en le Languedoc, et M. A.-J. Herbertson le temps du printemps dans le Nord. En français dans le volume se trouve un examen par Charles Saroléa de la Littérature Nouvelle en France.

Cet article est un monde de cocasserie, surtout lorsqu'on le lit en connaissant l'œuvre de Geddes. Avec une assurance qui n'a d'excuse que dans sa présomptueuse jeunesse, M. Saroléa détruit en quelques lignes toute la science contemporaine. Il a beaucoup lu, il a beaucoup retenu car il a de la mémoire mais un peu à la façon de certains perroquets, car l'esprit critique lui manque absolument, car une quelconque originalité lui fait absolument défaut, ce qui lui a permis d'arriver à être professeur de littérature romane à l'université d'Edimbourg, grâce, paraît-il, à une acharnée protection d'une école philosophique qu'il considère comme ayant fait banqueroute. Donc pour M. Saroléa, la science a fait banque route et aussi le naturalisme. Zola, Maupassant, Renan, Taine ! Bah ! pauvres individus détraqués, enfantant une littérature, une philosophie, une histoire névrosées ! Moi, Saroléa, je suis bien plus grand que tous ceux-là et... c'est moi qui daigne vous le dire. De cette banqueroute est résultée une reviviscence de l'idéal dans la littérature française, nous dit M. Saroléa. Au lieu d'idéal pour être exact il eut dû mettre « mysticisme » et montrer que ce ne pouvait être de la banqueroute de la science et de la philosophie matérialiste évolutionniste que résultait cette réaction qui a moult causes : Névroses individuelles, recherche immédiate d'un bonheur que la société actuelle ne donne pas, désir de se singulariser, amour du bruit, etc. Puis M. Saroléa retarde ; déjà en art, en lettres il y a réaction contre ce mysticisme et les jeunes qui apparaissent à l'horizon, ne s'y adonnent point et ceux qui s'y étaient plongés l'abandonnent quelque peu. L'étude de M. Saroléa est d'hier, d'avant-hier, non d'aujourd'hui. La forme en est quelconque, correcte mais sans individualité.

A quoi bon cet article en *Evergreen* ; il ne peut, aux lecteurs, que donner des idées fausses et sa valeur littéraire est trop mince pour valoir l'insertion en ce volume que tous ceux qui connaissent la langue anglaise voudront lire.

Victor Considérant, sa vie et son œuvre, par M^{me} C. COIGNET. Volume in-8^o.
Prix : 2 francs. Félix Alcan, éditeur. Paris, 1895.

C'est un petit volume d'une lecture attachante pour le quelconque curieux et d'une consultation nécessaire pour qui veut écrire ou étudier l'histoire du socialisme.

Pour la composition de cette étude, M^{me} Coignet a puisé ses informations dans les nombreuses publications de l'Ecole fouriériste, dans la Biographie de Fourier, par le Dr Ch. Pellarin, et surtout dans ses souvenirs personnels. Originaire de Franche-Comté, l'auteur s'est trouvée, dès l'enfance, mêlée par ses relations de famille au mouvement de l'Ecole de Fourier. Elle a suivi ce mouvement à Paris, puis en Belgique, durant l'exil de Victor Considérant. Après l'échec du Texas, Considérant revint en France en 1869, et vécut encore pendant vingt-quatre années dans une telle obscurité volontaire que le grand nombre le croyait mort.

De la lecture de ce livre il ressort une sympathie profonde pour l'homme dont la vie fut toute consacrée à l'humanité. Une telle lecture ne peut être que moralisante en même temps qu'instructive.

La Souveraineté du Peuple et Gouvernement, par EUGÈNE D'EICHTHAL, Volume in-12 de 264 pages ; prix : fr. 3-50 Félix Alcan, éditeur. Paris, 1895.

Trois parties en ce livre, la première pour montrer la souveraineté et son évolution, la deuxième pour disserter sur la séparation des pouvoirs publics ; la troisième pour analyser la représentation nationale et le gouvernement. L'auteur expose comment des livres des théologiens, des philosophes et des publicistes, ce qui est qualifié dogme de la souve-

raineté populaire a été transmis aux constitutions, aux assemblées de la Révolution; ensuite, comme il a réagi sur l'interprétation donnée par les constituants et leurs successeurs à la théorie de la séparation des pouvoirs politiques. L'auteur montre l'empiètement du pouvoir législatif sur le pouvoir exécutif et cela l'ennuie tellement qu'il aspire après une étroite législation. Il n'est pas satisfait des lois actuelles et ne trouve pas qu'il y en ait assez — en quantité ou en qualité — pour restreindre la liberté. Il a horreur « de la presse déchaînée et effrénée saturant et empoisonnant les crédulités » (p. 238), il désapprouve « les lois fâcheuses par l'impunité qu'elles accordent aux effroyables excitations de la presse ou des réunions » (p. 240).

Il voit croître le socialisme et ça lui est une telle douleur, à lui d'Eichthal, fils ou petit-fils, en tout cas proche parent du saint-simonien d'Eichthal, qu'il ne craint point de répéter et d'approuver les paroles du président du Sénat français relatives aux systèmes socialistes : « Réveries qui de tout temps ont formé l'héritage de la folie humaine (p. 249).

Ainsi Saint-Simon imaginant une réverie fut fou et logiquement ses disciples, dont d'Eichthal, furent fous. Nous regrettons pour l'auteur de *Souveraineté du peuple* d'avoir un parent, proche, atteint de folie, car c'est héréditaire. Cette citation montre l'esprit de parti qui se rencontre chez l'auteur surtout dans la troisième partie de son livre, malgré tout intéressant. On trouve certains clichés coutumiers aux politiciens bourgeois et qui nous choquent toujours en des livres sérieux, tel celui de « armée, école de dévouement, de sacrifice au devoir. » Voyons M. d'Eichthal, j'ai tant de souci de voir cette démonstration faite, qu'au nom du directeur de la *Société nouvelle*, M. F. Brouez, je vous offre cette revue pour le faire, *mais avec des faits bien entendu*, et aussi longue qu'il vous plaira. Ce cliché est suivi d'un aveu : « L'armée a un but suprême : la défense du pays et le maintien de l'ordre » (p. 246). Naturellement il s'agit de l'ordre actuel, de l'ordre bourgeois, plus ou moins libéral, car pour M. d'Eichthal l'ordre socialiste est un désordre.

Dans la première partie de ce livre il y a des choses fort intéressantes à noter pour qui étudie les politiciens, la magistrature. Il y a pages 31, 38, 41, 42, des documents intéressants pour l'étudiant des criminels politiques; les tyrannicides y sont justifiés. En somme, livre à lire, à consulter pour les sociologues, les politiciens, les criminalistes et les psychologues.

La Femme devant la science contemporaine, par JACQUES LOURBET. Volume in-18 de 179 pages; prix : fr. 2-50. F. Alcan, éditeur. Paris 1895.

Très bref, en une langue claire, concise, ce livre est d'une lecture facile pour tous ceux accoutumés au vocabulaire scientifique, car il s'agit d'une œuvre scientifiquement élucidée. Il y a sept chapitres, une introduction, des conclusions et un index bibliographique assez bien fait. Le but de l'auteur est d'examiner si l'infériorité intellectuelle de la femme est *essentielle* et si par suite elle est condamnée à être éternellement inférieure. Le problème est bien posé mais non nettement dans le chapitre premier et nous eussions aimé que quelques passages des conclusions figurent au commencement de l'ouvrage. Ainsi l'auteur écrit très justement (p. 170) : « Chercher si la femme est l'égal de l'homme c'est se précipiter dans l'absurde. En dehors des mathématiques il n'y a pas d'égalité, il n'y a que des équivalences... » Si cela avait été dans les premières pages de cet ouvrage, le problème posé eût été bien plus net. En effet, à la lecture souventes fois on croit que c'est la démonstration de l'égalité que veut faire l'auteur et non celle de la possibilité, de l'équivalence intellectuelle. Il y a là un peu confusion. Aux conclusions qui se résument en ces mots : *Liberté entière pour la femme*, nous applaudissons absolument. Elles sont, pour nous, justement déduites par l'auteur et complètement conformes à la vérité. Dans les chapitres 2, 3 et 4 il y a quelques assertions ou déductions qui nous semblent insuffisamment élucidées. Protestant contre l'idée de Proudhon que la force physique n'est pas moins nécessaire au travail de la pensée qu'à celui des muscles,

M. Lourbet me semble entendre sous l'expression « force physique » autre chose que ce qu'entendait Proudhon. Je ne pense pas que celui-ci voulut parler de la grosseur, de la grandeur de l'homme, mais de la proportionnalité de tous ses organes faisant de lui un homme sain, robuste, fort. La force physique dans le sens de Proudhon, par exemple en cette phrase que M. Lourbet qualifie de sophisme : « La pensée, en tout être vivant, est proportionnelle à la force » est pour moi synonyme de santé, de robustesse du corps. *Mens sana in corpore sano*, voilà ce que dit selon moi cette pensée de Proudhon et non que dans un homme de 1^m,90 il y aura plus d'intelligence que dans un homme de 1^m,60. Les arguments de M. Lourbet qui nous cite série de grands hommes qui furent de taille petite portent à côté. La santé et la vigueur physique peuvent exister en des individus petits, et par suite cette liste n'infirmes pas l'idée de Proudhon. L'erreur de M. Lourbet est qu'il voit Grosseur où il faut voir Vigueur par conformation proportionnelle. L'argument qui provient de l'hémiplégie de Pasteur n'est pas encore bon car, si illustre que soit ce savant, c'est un spécialiste et non un généralisateur. Sa philosophie était fort rudimentaire ; chez lui certaines facultés, en se développant à l'excès, provoquèrent ces découvertes admirables et l'atrophie d'autres facultés, origine de cette philosophie rudimentaire. Cet état si peu équilibré des facultés de Pasteur fait penser à un état aussi peu équilibré de l'encéphale. Au contraire donc de M. Lourbet nous pensons que l'exemple de Pasteur est argument en faveur de la pensée de Proudhon.

Nous pensons donc contrairement à M. Lourbet qu'il y a correspondance nécessaire entre la vigueur du corps et celle de l'esprit ; c'est-à-dire qu'il n'y aura une force psychique saine que dans un corps sain, en bon état de santé. Un être maladif, infirme aussi intelligent soit-il, n'aura pas une pensée aussi puissante, aussi saine que s'il était d'une santé vigoureuse. Où l'auteur voit idée de grosseur, de colossalité, il faut simplement voir idée de santé, de non-infirmité physique, de bonne et vigoureuse constitution.

L'auteur énumère une série de faits pour prouver que l'intelligence n'est pas proportionnelle au volume, au poids du cerveau. Sa démonstration est parfaite. Mais où il dépasse un peu son droit de scientifique c'est quand il déduit de là que pour le cerveau, la fonction ne fait pas l'organe. Elle peut très bien le faire ; seulement, elle peut n'agir ni sur le volume ni sur le poids, mais agir chimiquement et aussi dans la texture des tissus, modifications que nos instruments peuvent ne pas encore révéler.

Le cerveau peut croître sous l'influence de l'exercice, de son fonctionnement, il ne s'en suit pas que nous connaissions la forme de cette croissance. De ce qu'elle n'est ni le volume, ni le poids, il est antiscientifique de déduire que cette croissance n'existe pas.

Ces critiques n'infirmes aucunement la thèse de M. Lourbet qui pense que, dans l'avenir, la femme peut intellectuellement équivaloir l'homme. Nous pensons comme lui et aussi comme lui nous pensons qu'actuellement la femme est dans un état intellectuel inférieur à l'homme.

La Soif du juste, par EDMOND THIAUDIÈRE. Volume in-32 de 309 pages.

Prix : fr. 2-50. L. Westhauser, éditeur. Paris, 1895.

C'est un recueil de pensées ; il y en a 1044 et en ce nombre considérable il y en a de bonnes et de mauvaises, de raisonnables et de folles. C'est œuvre humaine et par suite cette diversité ne doit pas surprendre. L'ensemble est triste ; l'auteur a bien fait de les cataloguer « Notes d'un pessimiste ». Cueillons quelques fleurs.

Savoir, vouloir, pouvoir : tels sont les trois termes du Schiboleth, auquel on reconnaît l'homme supérieur.

A mesure qu'un homme gagne en valeur il fait meilleur marché de soi. — Quoiqu'on obtienne de désiré, il naît un outre-désir. — Il n'y a qu'une protestation sublime contre la vie : La Prière.

Volume intéressant mais qui le serait encore plus s'il était réduit de moitié,

Signalons :

L'Almanach socialiste illustré pour 1896 (fr. 0-30), avec des dessins de Steinlen, Vallaton, des portraits de J.-L. Breton, Grave, Reclus, Malon, etc. (40 en tout), du texte de P. Adam, Allemane, Cipriani, Lencou, Magalhaes Lima, A. Veber, etc. Le directeur est Maurice Charnay. Bon petit volume pour la propagande socialiste. L'éditeur est la « Bibliothèque socialiste », 51, rue Saint-Sauveur.

Les Anciennes Corporations Brestoises. — Les Orfèvres, une étude de A. Corre d'après des documents inédits qu'il a trouvés dans les Archives de la ville de Brest. — Il est archiviste. — Cette brochure de 43 pages se termine par la publication *in-extenso* du vœu des orfèvres à propos des États généraux. La pièce date du 11 décembre 1788. C'est là une pièce d'une très grande valeur historique comme il est facile de s'en assurer. Il y a là un tableau de la mendicité qui est encore celui d'aujourd'hui dans la Bretagne.

La Question du sexe dans l'éducation, conférence faite à Paris par M^{me} Hudry Menos (Librairie de la *Revue socialiste*). — Le sujet est important, l'auteur l'a traité non sans charme et sans science. Elle cite fort à propos des fragments d'un ouvrage célèbre du savant P. Geddes, *L'Évolution du sexe* et s'appuie sur les découvertes et les déductions de la science actuelle pour préconiser : l'éducation de la volonté chez l'enfant, la coéducation des deux sexes, la connaissance pour la jeune fille des phénomènes sexuels. Brochure à lire par toutes les mères, par tous les pères.

A. HAMON

LE MOIS

ECOLE LIBRE DES PETITES ETUDES (1). — Un essai du plus haut intérêt vient d'être tenté en Belgique, à Bruxelles, celui de fonder une *Ecole libre des petites études* en dehors de toutes les routines et préjugés qui sont la base de l'enseignement tel qu'on ne le réalise maintenant.

Ceux qui organisent cet établissement, doués des idées les plus libertaires, ont compris toute l'importance de la première éducation sur le développement moral et physique de l'être humain.

Voici comment ils caractérisent la tendance de l'école nouvelle :

« A la base de l'enseignement nous mettons l'hygiène, la promenade, les jeux et les exercices physiques. Nos « petites études », aussi concrètes que possible, appuyées sur l'observation et l'expérimentation directes, seront fondées sur un enseignement complet de travail manuel, avec tous les matériaux qui se trouvent à la portée des enfants, et dans un esprit à la fois pratique et artistique. D'ailleurs, les cours n'entreront pas en général dans des cadres strictement séparés ; tout l'enseignement se tient et s'harmonise, et, par exemple, une leçon de construction, présentée dans l'enseignement du travail manuel, sera en même temps une leçon de science et d'art.

« Notre but est d'écartier tout dogmatisme, de sauver l'enfant des livres pour lui ouvrir les yeux aux choses, de lui donner sur les phénomènes des explications précises et simples — de lui apprendre à chercher et à découvrir lui-même ces explications — de poser dans son esprit des bases scientifiques solides et de lui donner de fortes habitudes de travail et de réflexion, pour qu'il puisse plus tard aborder sans difficultés les études vers lesquelles le pousseront ses aptitudes personnelles ou la force des circonstances. Nous avons pensé d'ailleurs que ce n'était là qu'une partie de l'éducation, qu'elle devait attacher au développement physique une importance plus grande qu'on ne le fait d'ordinaire, et comprendre en outre, et dès l'abord, pour être harmonique, tout un côté d'art, absolument négligé dans l'enseignement actuel.

« De plus, nous voulons réagir contre la tendance à spécialiser l'enseignement dès les débuts de l'éducation, à donner par exemple très tôt aux petits bourgeois une éducation spécialement scientifique et aux petits ouvriers une éducation surtout matérielle — et nous voulons, en appuyant tout l'enseignement sur le travail manuel, donner aux enfants, quelles que soient les différences que les circonstances actuelles mettent entre leurs familles, un sentiment de fraternité réelle, qui les prépare à la grande fusion des hommes.

« Enfin, la meilleure chose peut-être que nous puissions dire de notre école, est que nous nous efforcerons de sauvegarder et de développer l'originalité et l'esprit d'initiative de chacun des élèves, originalité que, dans l'organisation actuelle, on semble au contraire vouloir étouffer dans le germe. »

(1) Rue Lauters, 36, près du Bois de la Cambre, à Bruxelles.

Une telle œuvre est recommandable sous tous les rapports. Le but unique est d'être utile en développant chez les nouveaux venus le sentiment de l'amour de son semblable, seule source de joie. Aussi nous espérons que l'appel adressé aux personnes de bonne volonté qui perçoivent combien est nécessaire à l'enfance un milieu fait de bonté, d'aide et de fraternité, sera entendu. Et pour les enfants qui iront là, le travail libre et volontaire retrouvera son sens réel, la plus complète expression du bonheur. Ce bonheur pourra leur faire comprendre combien la société d'aujourd'hui si malheureuse a besoin de leur dévouement et ainsi ils seront des hommes dans l'acception complète du mot.

DOCUMENT POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE NOTRE TEMPS. — Le patriotisme, dernière arme aux mains des classes dirigeantes, qui lui permet d'exploiter encore la masse des hommes à son profit, excitant les prolétaires de tous pays les uns contre les autres, présente vraiment des résultats monstrueux.

L'armée, cette absurde chose, donne l'exemple du plus abominable spectacle. Ce règne de la force dans toute sa brutalité n'est pas égalé, et de beaucoup, chez les peuplades les plus barbares.

Voici encore un fait :

Il vient d'être jugé au conseil de guerre d'Alger une affaire qui montre, une fois de plus, l'indéracinable brutalité des gradés aux bataillons d'Afrique.

A Ouargla, cercle de Ghardafa, se trouvait un détachement de vingt-quatre hommes, du 2^e bataillon d'Afrique, avec deux gradés seulement : l'adjudant Morisson, comme chef des travaux, et le sergent Henin, comme chef de détachement.

Celui-ci, le 4 juin dernier, s'aperçut que les hommes du peloton de punition fumaient. Il en prévint l'adjudant Morisson, qui lui ordonna de « faire retirer les bidons des cellules et de ne donner de l'eau que quand celui qui avait passé du tabac se déclarerait ».

Sous l'Inquisition, il y avait la question de l'eau : on en versait de force des pintes dans le gosier des prévenus refusant de parler. A notre époque, c'est tout le contraire et c'est malheureusement la même chose.

Les hommes punis récriminant, le sergent Henin attacha lui-même à la crapaudine le soldat Schneider, avec des cordes à tirage, tandis qu'un autre, nommé Pinon, était amarré de même par son camarade Châtelain, agissant, cela va sans dire, sur l'ordre de ses supérieurs. Les deux malheureux furent portés sur le sable, en plein soleil.

Pinon, râlant de soif, implorait une chique de tabac ou de l'eau. Le sergent Henin, avec un raffinement de tortionnaire, lui apporta un bidon et en jeta l'eau sur les cordes, qui se resserrèrent. Trois heures plus tard, on vint délier les patients pour... leur faire faire le peloton de punition.

Au bout de trois quarts d'heure d'exercice, Pinon tomba comme une masse. A son troisième évanouissement, on le transporta dans sa cellule, où le sergent-infirmier appelé, vint lui crever les ampoules produites par les cordes et lui tremper les mains dans de l'eau boriquée ou phéniquée.

A cinq heures du soir, la gangrène se déclarait et, le lendemain, à la visite, le médecin demeurait épouvanté des progrès du mal.

Pinon a aujourd'hui la main droite en danger et la gauche entièrement mutilée.

Morisson et Henin viennent de passer devant le conseil de guerre, qui les a acquittés. Ramollet ne change pas.

Quand donc en finira-t-on une bonne fois avec ce régime odieux des bagnes militaires, qui broie les corps et achève de dépraver les esprits ?

La Société symphonique que vient de fonder M. Eugène Ysaye nous prie d'annoncer que son premier concert aura lieu le 5 janvier, au Cirque Royal, avec le concours de M^{lle} Clotilde Kleeberg. La jeune et célèbre pianiste jouera le Concerto de Schumann, qui n'a plus été entendu depuis longtemps à Bruxelles. L'orchestre, sous la direction de M. Eugène Ysaye, exécutera la symphonie en *ut* mineur de Beethoven, *Léonore*, poème symphonique de Duparc, une pièce symphonique de M. Gustave Huberti et la *Joyeuse Marche* d'Emmanuel Chabrier.

Le deuxième concert, fixé au 28 janvier, aura lieu avec le concours de M^{lle} Marcella Pregi, la remarquable cantatrice des Concerts Colonne et Lamoureux, qui vient d'obtenir un succès éclatant à Berlin et à Leipzig, où elle s'est fait entendre pour la première fois. M. Ysaye se propose de faire entendre dans ce concert le nouveau poème symphonique de Richard Strauss, *les Équipées de Tiel Eulenspiegel*, qui a produit une si vive impression dans les concerts d'Allemagne, où il vient d'être exécuté pour la première fois.

Au troisième concert, le 16 février, M. Ysaye jouera le Concerto de Beethoven.

Enfin, au quatrième, 1^{er} mars, on entendra, pour la première fois à Bruxelles, M^{me} Félix Mottl, femme de l'éminent chef d'orchestre de Carlsruhe, qui est, on le sait, une cantatrice tout à fait remarquable.

La Société symphonique organise, en outre, un concert spirituel, qui aura lieu au Cirque Royal le jeudi ou le samedi saint, et dans lequel seraient exécutés pour la première à Bruxelles le *Curistus* de M. Adolphe Samuel et la Symphonie avec orgue de Camille Saint-Saëns, dont M. Vincent d'Indy viendrait, dit-on, tenir la partie d'orgue.

En même temps M. Eugène Ysaye organise des auditions de musique de chambre avec le beau quatuor formé par lui, MM. Marchot, Van Hout et Jacob; elles auront lieu le soir dans la salle de la Grande Harmonie.

Nous ne pouvons trop applaudir, dit justement la *Revue des Revues*, aux sentiments qui poussent les peuples à se connaître mutuellement, grâce à des recueils édités en français et aux revues internationales.

En Bohême on vient de faire paraître une revue française, elle est distribuée gratuitement; en Hongrie il s'est publié, écrits également en français, des volumes de propagande littéraire; enfin, un des principaux journaux de Stockholm, *le Dageblad*, imprime des articles de langue française; de même pour certaines revues anglaises. Le dernier numéro de *New Review* de Londres contient un article de M. Marcel Schwob, l'écrivain parisien.

Il y a là un principe intellectuel mondial de la plus haute importance. On constate son développement avec un grand intérêt.

Reste à la France à faire de même que les autres pays qui lui montrent le chemin de l'unification de la pensée.

C'est avec joie que l'on voit se réaliser cette tendance.

La *Société nouvelle* depuis des années, plus que toute autre, a tenté d'apporter des éléments à cette synthèse des idées qui se prépare lentement. C'est elle qui, la première, présenta au public français les pages des grands écrivains russes, Dostofevsky, Tolstoï, Nekrasoff, puis Hauptmann, Nietsche, Multatuli et tant d'autres.

Dans ce même numéro de la *Revue des Revues* paraissent les légendes de Multatuli *Chresos*, *le Commerce*, *l'Origine de l'autorité*, *la Femme*, *la Royauté*, etc., édités il y a déjà neuf ans par la *Société nouvelle* (1887).

The Century Magazine.

CONTENTS FOR JANUARY, 1896

Frontispice : *In the Colosseum*. — *A Kaleidoscope of Rome* (F. Marion Crawford). — *Responsibility among the Chinese* (Chauncey Marvin Cady). — *Tom Grogan*. II (F. Hopkinson Smith). — *Patience* (J. G. Vibert). — *Life of Napoleon Bonaparte*: Napoleon the Dictator of Continental Europe : War with Prussia. Jena und Auerstädt. The Devastation of Prussia. War with Russia : Pultusk. Check to the Grand Army : Eylau (William M. Sloane). — *Sir George Tressady, III* (Mrs. Humphry Ward). — *At Feast-Day on the Rhône* (T. A. Janvier). — *The Interpreter* (Frank Dempster Sherman). — *The Trumpeter of the Troop* (Thomas H. Wilson). — *Borchgrevink and Antarctic exploration* (A. W. Greely). — *The First landing on the Antarctic Continent*. Being an account of the recent voyage of the whaler « Antartic » (C. E. Borchgrevink). — *To A. V. Williams Jackson* (George E. Woodberry). — *Tribal Life among the Omahas*. Personal Studies of Indian Life (Alice C. Fletcher). — *A Slender Romance* (Ruth Mc Enery Stuart). — *News* (James Herbert Morse).

DEPARTMENTS. — *Topics of the Time*. The Jubilee of the New South. Encouraging Developments in College Life. New Corrupt Practice Laws. Daniel Webster on Turkish Oppression. — *Open Letters*. The Eastern Question and Questions (Edward M. Bliss). Advice to a Young Lawyer : Webster, Calhoun, and William Wirt on Courses of Legal Study (Elizabeth Elliot). — The New Lady (Rebecca L. Leeke). — *In Lighter Vein*. Critic and Poet (Ida Whipple Benham). Forbidden (G. W. R.). Aphorisms (J. Spottiswoode Taylor). In an Ancient Copy of Herrick's « Hesperides » (Robert Gilbert Welch). Degeneration (Drawn by E. W. Kemble). The Debate that Might Have Been (Walker Kennedy). A Few More Tests (Rose M. Ohaus).

Communications for the Editor of *The Century Magazine* to be addressed care of *The Century Company* (Union Square), New-York. — All Business matters in connection with the European Edition of *The Century Magazine* to *Macmillan and Company*, Bedford Street, Strand, London.

LA PHILOSOPHIE DE L'AVENIR

Revue du Socialisme rationnel.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE DÉCEMBRE :

Misère. (Suite et fin). — Examen de ce qui a été dit sur cette question par Buret. Manuscrit inédit (Colins). — *Lettre ouverte, à mon ami par les bonnes intentions, Sébastien Faure*. — Examen de l'ouvrage : *La Douleur universelle*. Point de départ : les riches souffrent comme les pauvres. Tableau éloquent de la misère morale des classes élevées. L'auteur se place en dehors de la « lutte des classes » préconisée par les marxistes. La cause du mal est unique. D'après l'auteur, c'est l'autorité. Discussion : la cause du mal, c'est l'examen. Mais il est maintenant impossible de comprimer l'examen. Il faut donc trouver une base d'ordre qui puisse résister à la critique. Cette base, c'est la raison (Frédéric Borde). — *Quelques réflexions sur la géométrie, critique du premier livre de Legendre*. Examen de quelques définitions : lignes parallèles, carré, rectangle, axiome, théorème. Conditions d'un bon raisonnement. Tout raisonnement qui ne peut être ramené à l'équation $1 = 1$ est contestable. L'hypothèse ne doit jamais renfermer l'absurde. Les cinq axiomes (Agathon De Potter). — *Le Développement de l'anarchie*. Commentaires sur des extraits de *l'Economiste français*, de la *Revue bleue* et de la *Cote libre*. La « participation aux bénéfices » et les « Unions industrielles » sont des palliatifs impuissants (Adolphe Seghers). — *L'Extrême Orient et la crise économique*. D'après M. Suez, professeur d'économie politique, la crise économique atteindra sous peu son point culminant par la faute des nations occidentales (C. Willems).

VIENT DE PARAITRE

Almanach de la Question Sociale

ILLUSTRÉ POUR 1896.

rédigé par les écrivains les plus autorisés du Socialisme et l'élite.
de la littérature contemporaine, sous la direction de P. ARGYRIADES.

VIENT DE PARAÎTRE CHEZ MANCEAUX, Éditeur, Bruxelles.

COLINS

ŒUVRES POSTHUMES

SCIENCE SOCIALE

TOME XVIII

Troisième moyen despotique : Le fanatisme religieux.

Quatrième moyen despotique : Aliénation du sol à des individus et sa transmission par hérédité.

Sixième moyen despotique : Etablissement des douanes.

Exposé de ce qui a été tenté pour placer la Société en dehors du despotisme et de l'anarchie.

Exposé de ce qui paraît devoir être établi pour que la Société puisse exister en dehors du despotisme et de l'anarchie.

THE NEW REVIEW

Advertisement Department : 12, RED LION COURT, E. C.

LONDON

CONTENTS FOR JANUARY, 1896. N° 80.

Under the Knife (H. G. Wells). — *Everlasting Voices* (W. B. Yeats). — *Made in Germany* (* * *). — *To a Christmas Child* (E. North). — *A Remarkable Book* (George Wyndham). — *Of a certain Examination* (Walter Raleigh). — *L'Art de la Biographie* (Marcel Schwob). — « *The Monroe Doctrine* » (Z.). — *The Fairy Mother* (H. D. Lowry). — *Ralph Briscoe : Newgate Clerk* (Charles Whibley). — *Lancashire v. The Empire* (Imperialist). — *Three Cameos* (G. W. Steevens). — *A Sane Critic* (X.). — *In the Gates of the North* (Standish O'Grady). — *William Edmondstoune Aytoun* (J. H. Millar).

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffite, Paris.

Un numéro : fr. 0-80.

Abonnement : Édition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 25 francs.

Édition ordinaire. France : 12 francs. — Union postale : 15 francs.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et Fasquelle, éditeurs).

Mercure { Revue mensuelle de littérature et d'art. *Directeur* : ALFRED
de France { VALLETTE. 15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain, Paris.

La Philosophie { Organe du socialisme rationnel. Paraissant tous les
de l'Avenir { deux mois. Paris, rue Mouffetard, 108 ; — Bruxelles,
80, rue Marie-Thérèse. Abonnement : 6 fr. par an.

Le Courrier { *Directeur* : A. GALLOIS, 21, boulevard Montmartre,
de la Presse { Paris. — Fournit sur n'importe quel sujet des extraits
de tous les journaux de France et de l'étranger.

LA FUTURE ABONDANCE

L'histoire industrielle et commerciale du monde durant les trente dernières années est celle de la décentralisation de l'industrie, décentralisation si complète qu'il n'est plus une seule nation qui puisse se vanter d'avoir le monopole d'une fabrication quelconque ou d'en être le principal fournisseur des marchés. Les progrès si rapides dans l'échange des idées, des connaissances et des communications entre les hommes feraient un anachronisme de cette prétention. Les peuples qui s'adonnaient uniquement à l'agriculture, maintenant initiés aux arts industriels, deviennent leurs propres fournisseurs, et les commerçants qu'enrichissait autrefois la vente des produits manufacturés, voient leurs anciens marchés approvisionnés par la fabrication locale ; tandis que les nouveaux débouchés, ouverts de temps à autre par les guerres coloniales, sont obstrués de concurrents avides des maigres profits à extorquer aux nations ou tribus restées à un degré inférieur de développement industriel. Telles sont les conclusions déduites d'un précédent article (1).

Le phénomène auquel nous assistons n'est pas un simple déplacement du centre de gravité commercial, tel que l'Europe en a connu lorsque l'hégémonie commerciale émigrait d'Italie en Espagne, en Hollande et finalement dans la Grande-Bretagne. Il a une signification autrement profonde en ce qu'il exclut la possibilité même d'une hégémonie quelconque et nous montre une situation toute nouvelle à laquelle doit répondre une adaptation nouvelle. Il serait vain de vouloir rappeler le passé. Les nations civilisées ont une autre tâche à remplir. En dépit de tous les plaidoyers en faveur de l'ancien régime, il faudrait, pour revenir en arrière, une supériorité d'organisation théorique et pratique défiant toute concurrence, et de plus, employer la force, que d'autres pourraient employer aussi. Or, si le dieu des batailles se range toujours du côté des gros contingents, ces contingents sont plus forts quand ils luttent pour de nouveaux droits contre des privilèges surannés. Quant au besoin, légitime, d'une éducation technique plus

(1) Voir *Société nouvelle*, n° 127 (juillet 1895) : « La Faillite du système industriel ».

développée, faisons en sorte d'y satisfaire : l'humanité y gagnera. L'humanité? Oui, mais non telle ou telle nation, la science ne se mettant pas au service de l'intérêt personnel. L'instruction, l'esprit de découverte, la hardiesse de pensée et d'action, les conquêtes du génie et les tentatives d'amélioration sociale sont du domaine international, et aucun progrès industriel, intellectuel ou social ne s'arrête aux frontières, mais sillonne les mers, perce les montagnes, franchit les steppes. Toute acquisition scientifique appartient si bien à tous que si le moindre article de journal annonçait demain qu'on peut désormais emmagasiner la force, imprimer sans encre, ou que la navigation aérienne est un fait positivement acquis dans notre pays ou ailleurs, on serait informé presque aussitôt que la même question a été, pour ainsi dire, en même temps et identiquement résolue par nombre d'inventeurs de diverses nationalités. Nous apprenons journalièrement qu'une découverte scientifique ou pratique a été faite presque au même instant dans des pays fort éloignés les uns des autres, comme si une sorte d'atmosphère sociale favorisait à un moment donné l'éclosion et la maturation de l'idée. Et cette atmosphère existe réellement : la vapeur, l'imprimerie et le fonds commun des connaissances l'ont créée. Ceux qui rêvent d'accaparer les inventions sont de cinquante ans en arrière, comme Napoléon III, qui, pour détruire les armées allemandes, gardait le secret de ses mitrailleuses et fut vaincu par les Prussiens avec des mitrailleuses perfectionnées d'invention russe et de fabrication américaine, et par un agent autrement redoutable que le fusil à aiguille : une nouvelle tactique. Le monde, le vaste monde, voilà le vrai domaine du savoir, et si quelque peuple se signale par des facultés spéciales dans une branche quelconque, les diverses facultés des différentes nations se compensent mutuellement et les avantages que l'une d'entre elles voudrait confisquer à son profit ne seront jamais que temporaires. Le fini de la main-d'œuvre anglaise dans les arts mécaniques, l'esprit systématique et le goût de l'ouvrier français sont devenus qualités internationales. William Armstrong, dans ses ateliers d'Italiens qu'il instruit à manœuvrer les puissantes masses de fer, leur communique cette surprenante habileté dont pouvaient seuls se vanter jadis les riverains de la Tyne ; l'audacieuse témérité des Yankees a passé dans les mœurs européennes, et le talent pédagogique de l'Allemand s'est acclimaté en Russie, non sans d'heureuses modifications, hâtons-nous de le dire. Donc, loin de chercher à retenir le courant dans les anciens lits, il serait préférable d'étudier la direction qu'il prend et les devoirs qui s'imposent à notre génération.

Les conséquences de cette situation ne sont que trop évidentes. Les nations industrielles de l'Europe occidentale, écoulant de plus en plus difficilement leurs marchandises en échange de denrées alimentaires, se verront

forcées de produire ces denrées et de garder les articles de leurs fabriques. Et le plus tôt sera le mieux.

Nous sommes avertis, et l'eussions été plus durement encore sans l'intervention de l'Amérique, de l'Inde et de la Russie auxquelles la rapide extension des réseaux de fer a permis de nous envoyer ce secours inespéré. Nous voyons en effet que, malgré les avantages conquis à l'importation par les chemins de fer et le bon marché sans précédent des principales denrées alimentaires, le Royaume-Uni a, en 1886 et 1887, considérablement réduit sa consommation de froment, de riz, de pommes de terre, de beurre et de lard, etc. (1). Du reste, la chance à laquelle la nation britannique doit d'avoir pu s'alimenter à meilleur compte précisément alors que l'exportation rapportait le moins, ne se présentera pas toujours : elle n'a été qu'un palliatif, et les palliatifs ne vont guère sans créer d'autres inconvénients qui précipitent et renforcent l'action des causes générales. Toute l'Europe en a souffert, des millions d'agriculteurs ayant été obligés de se passer des produits de l'industrie; en sorte que le fait même qui semble décisif en faveur de l'importation des grains, devient un argument contraire.

Deux objections principales sembleraient devoir infirmer les conclusions précédentes. Les économistes et les politiciens prétendent, d'une part, que la population de l'Europe occidentale est si considérable et s'accroît si rapidement qu'il lui serait bientôt impossible de produire assez de denrées alimentaires et de matières premières pour suffire à la consommation, d'où la nécessité d'exporter des produits industriels pour importer des grains; d'autre part, ils soutiennent qu'il n'y aurait aucun profit à récolter le blé chez nous, alors même que la chose serait possible, puisqu'il en vient du dehors à meilleur compte. Telles sont les idées qui ont cours actuellement et qui à notre avis sont erronées. Car il est facile de prouver (même dans le cadre restreint d'un article de revue) que l'Europe occidentale pourrait fournir à ses populations toutes leurs denrées alimentaires et au delà, et y gagner considérablement à tous les points de vue.

Prenons le cas le plus défavorable en apparence : Est-il possible que le sol du Royaume-Uni, où l'on ne récolte aujourd'hui que la moitié des denrées alimentaires consommées par ses habitants, nourrisse à lui seul 35 millions d'hommes sur les 31 millions d'hectares de son domaine, tout compris : forêts et montagnes, marais, tourbières, villes, champs et voies ferrées? L'opinion générale d'après laquelle il ne saurait en être question, est si invétérée que des scientifiques comme M. Huxley, pourtant si prudent

(1) De 12 à 20 p. c., comparativement à 1880. (Voir J.-B. LAWES, *The Wheat crop of 1887* (*Times* du 17 octobre 1887), et *The Financial Reform Almanach for 1888*, p. 9.)

à se prononcer, l'acceptent sans même prendre la peine de la vérifier. Cependant, si l'on recherche quels sont les arguments à l'appui, elle se trouve ne reposer sur aucun fait, rien ne la justifie.

Si l'on consulte, par exemple, l'évaluation annuelle des récoltes faite pour le *Times* par J.-B. Lawe, on lira dans le numéro du 17 octobre 1887 que pendant les huit campagnes, 1853 à 1860, le blé consommé dans le Royaume-Uni était pour près des trois quarts de provenance locale. Maintenant, c'est le contraire : de 1879 à 1886, un peu plus du tiers seulement de la consommation avait été récolté en Angleterre, et le fait ne saurait être imputé à l'accroissement de la population (8 millions) ni à celui de la consommation (21,8 litres par personne). Il y a trente ans, le sol de la Grande-Bretagne nourrissait un habitant par 80 ares en culture; pour-quoi en faut-il 120 maintenant? La réponse est facile : Purement et simplement parce que l'agriculture est négligée et que le terrain cultivé en blé ayant diminué depuis cette époque de 636,000 hectares, la récolte moyenne des quatre dernières années (1) a subi une réduction de 14 millions et demi d'hectolitres, soit la nourriture en froment de 7 millions d'habitants et davantage; réduction d'autant plus sensible qu'il a été enlevé aussi 224,000 hectares à la culture de l'orge, de l'avoine, des fèves et autres légumes de printemps qui, produisant une modeste moyenne de 27 hectolitres un quart à l'hectare, complétaient ainsi l'alimentation végétale de ces 7 millions de consommateurs. De sorte que si le Royaume-Uni importe des céréales pour 17 millions d'habitants au lieu d'en importer pour 10 millions seulement, c'est parce qu'on en cultive 800,000 hectares de moins (2). On a aussi soustrait de vastes terrains à la culture des légumes : 112,000 hectares à celle des pommes de terre, 72,000 à celle des navets, et quoiqu'on fasse plus de betteraves et de carottes, la superficie des terrains cultivés en légumes divers aurait été encore réduite de 132,000 hectares et la culture du lin de 56,000 hectares. Le pâturage seul s'est augmenté de 1,120,000 hectares et les prairies par rotation de 640,000 hectares, quoiqu'on soit loin de pouvoir signaler un accroissement proportionnel de bêtes sur pied (3).

(1) Ces calculs datent de 1888.

(2) Terres en culture de blé 1853-1860, 1,636,864 hect. Réc. moyennes : 3,398,110,012 kil.
Id. id. 1884-1887, 1,003,622 » Réc. Bonnes an : 2,184,752,050 kil.

(Voir FREAM, *Rothamstead Experiments*, p. 83 (Londres 1888). Les chiffres ci-dessus (2,05 hectolitres, consommation moyenne par habitant) sont empruntés à Sir John Lawe et s'écartent peu de ceux que donnent les statisticiens français (2,06 hectolitres); les statisticiens russes comptent 2,06 hectolitres pour les cultures qui passent l'hiver (surtout le seigle) et 74 litres pour les semis de printemps (sarrasin, orge, etc.).

(3) On compte 1,800,000 bêtes à cornes de plus et 4,125,000 moutons de moins; 6,600,000 si l'on compare 1886 avec 1868, ce qui correspond à une augmentation de

Ce n'est donc pas l'accroissement de la population ni une plus forte consommation qui expliquent l'interversion des termes relativement à la production indigène et à l'importation ; il ne faut en accuser que la défaillance de l'agriculture, la réduction constante des terrains en culture et la dispersion d'un bon tiers des ouvriers agricoles qui, depuis 1861, ont émigré forcément dans les villes (1) pour y grossir les rangs des sans-travail, de sorte que, loin d'être trop peuplés, les champs du Royaume-Uni manquent de bras : *il y a disette de travail humain*, selon l'expression de James Caird. La nation britannique ne cultive pas le sol britannique, voilà la vérité. Et de soi-disant économistes viendraient se plaindre que la terre ne nourrit pas ses habitants ?

Un beau jour, équipé d'un havre-sac, je quittai Londres pour voyager pédestrement à travers le Surrey. J'avais lu l'ouvrage de Léonce de Lavergne et m'imaginai trouver un sol laborieusement cultivé, mais ni après avoir dépassé Londres ni plus loin, vers le sud, je ne vis de travailleurs dans les champs ; dans le Weald, je parcourus six à sept lieues sans voir personne, traversant des bruyères, louées à des messieurs de Londres pour y chasser le faisan, me conta un naturel : « Sol ingrat », disais-je en moi-même ; mais de temps à autre, au tournant de deux routes, j'apercevais sur ce même sol une belle ferme, riche en superbes moissons : *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre*, pensais-je alors. J'admirai plus tard les cultures du centre, mais là aussi ma surprise fut grande de ne point voir à l'œuvre le travailleur comme dans les campagnes de France et de Belgique. Je cessai de m'étonner lorsque j'appris qu'en Angleterre et dans le pays de Galles on ne compte que 1,383,000 ouvriers agricoles, tandis que plus de 16 millions de salariés appartiennent à la classe des « professionnels », c'est-à-dire exerçant une profession domestique indéterminée, les « non-producteurs » ainsi que les appellent les statisticiens sans pitié. Il est évident que ces 1,383,000 ouvriers ne pourraient cultiver un espace de 14 à 15 millions d'hectares sans recourir aux procédés à l'américaine. Souvent, prenant Harrow comme centre de mes excursions, faisant deux lieues dans la direction de Londres ou lui tournant le dos, à l'est et à l'ouest, je ne voyais que des prés où l'on ne récolte pas deux tonnes de foin sur un demi-hectare, à peine assez pour nourrir une vache par hectare et davantage. Ce qu'on y remarque le plus, c'est l'absence de l'homme. Au printemps on passe le rouleau, tous les deux ou trois ans on fume, et c'est

1,125,000 têtes de bétail, 8 moutons équivalant à 1 bœuf ; mais 2 millions d'hectares ayant été conquis sur les terrains incultes depuis 1860, cette légère augmentation ne compense pas, pour le pays, la perte des 850,000 hectares qu'on a cessé de cultiver.

(1) Ouvriers agricoles en 1861 : 2,100,000 ; en 1884, 1,383,000.

tout. Il n'y a quelque animation que pendant la fenaison. Et dire qu'on est à trois lieues à peine de Charing-Cross, près d'une cité où se pressent cinq millions d'habitants, qui reçoivent leurs pommes de terre des Flandres ou de Jersey, la salade de France et les pommes du Canada! Dans les environs de Paris, chaque hectare de terrain situé à cette distance de la ville, serait exploité par au moins cinquante jardiniers récoltant des légumes pour une valeur de 3,000 à 18,000 francs. Mais le sol, qui n'aurait besoin que d'être remanié pour devenir une source inépuisable de richesses végétales, reste négligé; et l'on se contente de répéter : « Argile compacte! argile compacte », sans même se douter que, dans la main de l'homme, il n'y a pas de terrains improductifs, que le sol le plus fécond n'est ni dans les prairies d'Amérique ni dans les steppes russes, qu'il est dans les tourbières de l'Irlande, sur les dunes sablonneuses de la mer du Nord ou sur les collines rocheuses des bords du Rhin, et ce sol, ce sont les hommes qui l'ont fait.

Ce que nous venons de dire semble presque démentir la réputation de supériorité que s'est acquise universellement l'agriculture britannique. N'est-il pas notoire, en effet, que l'on récolte en Angleterre 25,43 hectolitres de froment à l'hectare contre 13,08 à 13,44 en France? Les animaux qui paissent dans les champs de la Grande-Bretagne, lit-on dans tous les almanachs, rapportent annuellement 4,375.000 francs en lait, fromage, laine et viande. C'est la vérité, et il n'est pas douteux qu'à maints égards l'agriculture de ce pays ne prime celle des autres nations. Il est certain qu'avant d'être distancée par l'Amérique, c'est l'Angleterre qui récoltait les plus beaux produits avec la moindre somme d'efforts et qu'elle peut en remonter à ses sœurs des deux continents sous le rapport de l'élève du bétail, de l'aménagement des prairies et des profits que réalisent quelques-unes de ses fermes; mais une étude approfondie de son agriculture nous découvre aussi bien des causes d'infériorité. Quelque riche que soit une prairie, elle rapporte beaucoup moins qu'un champ de blé; le plus superbe bétail ne donne qu'une pauvre idée du sol qui le nourrit quand on sait qu'il faut plus d'un hectare par tête; et si l'on est fier à juste titre de récolter 25,43 hectolitres de blé à l'hectare, on l'est moins d'apprendre que sur 20 millions d'hectares cultivés il n'y en a qu'un qui les rapporte; tout le monde pourrait accuser semblable récolte en fumant suffisamment. A Rothamstead on a obtenu 12,71 hectolitres à l'hectare sur le même terrain pendant quarante années consécutives par une culture soignée mais sans fumier (1). Avec une bonne

(1) *The Rothamstead Experiments*, 1881, par le professeur W. FREEM, p 35 et suiv.

fumure on en a obtenu 34,52 et, par le système d'assolement, 36,34; 45,42 et même 49,05 hectolitres à l'hectare.

Quant à la comparaison avec la France, elle est impossible parce qu'en France on pratique un double système de culture, la culture extensive et la culture intensive, et que partout où l'on pratique la culture intensive avec de fortes fumures, comme dans le Nord et l'île de France, les résultats sont les mêmes qu'en Angleterre (1); puis la France produit ses 13,44 hectolitres en moyenne sur un cinquième des terrains cultivés, presque un septième de tout le territoire, et l'importation des farines et des céréales n'y compte que pour un vingtième de la consommation, parfois, mais rarement, pour un dixième. La France nourrit donc cent cinq habitants et davantage par kilomètre carré, tandis que l'Angleterre ne fournit leur subsistance qu'à quatre-vingt-dix de ses enfants sur les cent quatre-vingts qui occupent chaque kilomètre carré de son territoire. Et quand on pense à l'alimentation défectueuse des Irlandais, des montagnards écossais et des prolétaires de Londres, on ne peut pas dire que les Français soient moins bien nourris que les Anglais. Mais, nous le répétons, il ne faut pas mettre en parallèle un pays d'agriculture extensive avec un pays d'agriculture intensive, et il vaut mieux comparer le Royaume-Uni avec un autre centre de culture intensive, tel que la Belgique, comparaison qui ne sera pas favorable au premier.

La Belgique aussi produit en moyenne 25,25 hectolitres à l'hectare, mais le sol cultivé en blé y est deux fois plus considérable que dans le Royaume-Uni et occupe le onzième des terrains en culture, le douzième de la superficie territoriale. En outre la Belgique cultive en grand les plantes industrielles et, quoiqu'elle nourrisse le même nombre de bestiaux par hectare que la Grande-Bretagne, ses récoltes en céréales sont cinq fois plus abondantes par rapport aux terrains en culture et sept fois par rapport à la superficie territoriale (2). Quant à ceux qui objecteraient que le sol de la Belgique est plus fertile que celui de la Grande-Bretagne, je leur répondrai, avec Lave-

(1) C'est-à-dire une moyenne de 27,98 ou 28,34 hectolitres à l'hectare, 36,34 dans les bonnes fermes, 45,42 dans les meilleures. Sept millions d'hectares sont cultivés en froment. L'ensemble des cultures est de 38 millions d'hectares et la superficie totale de 52 millions 800.000 hectares. (Voir LECOUTEUX, *Le Blé, sa culture extensive et intensive*, 1883; RISLER, *Physiologie et culture du blé*, 1886; BOITET, *Herbages et prairies naturelles*, 1885; BAUDRILLART, *Les Populations agricoles de la Normandie*, 1800; GRANDEAU, *La Production agricole en France*, et la dernière édition de Léonce de Lavergne.

(2) En admettant que dix moutons équivalent à un bœuf, la Belgique aurait 82,5 têtes de bétail contre 80 en Angleterre par hectare en culture et 75 par hectare territorial contre 50 en Angleterre. La Belgique produit 1,615 millions de kilos de céréales, 783 millions 750.000 kilos de blé, la moyenne étant 6,68 hectolitres par hectare en culture contre 1,34 en Angleterre et 6,17 hectolitres par hectare territorial contre moins de 0,90 en Angleterre. L'importation des céréales en Belgique (sans tenir compte de l'exportation) a

leye, qu'une moitié seulement de son territoire est propice à l'agriculture et que l'autre moitié consiste en sables et graviers dont la mise en culture nécessite beaucoup de fumier. Ce n'est pas la nature, ce sont les hommes qui ont donné au sol belge sa fécondité actuelle. Sur ce sol et par leur travail, ils nourrissent à peu de chose près une population plus dense que celle de l'Angleterre et du Pays de Galles, trois cent dix-neuf habitants par kilomètre carré. Et si l'on tient compte des produits agricoles de l'exportation belge, on peut dire qu'un seul habitant sur vingt reste à nourrir par l'importation, ainsi que le démontrent les chiffres de Laveleye ; mais en restât-il deux sur vingt, la Belgique subviendrait encore par sa production à l'alimentation de deux cent quatre-vingt-cinq habitants par kilomètre carré. De plus, c'est une contrée manufacturière qui exporte des marchandises pour une valeur de fr. 76.80 par personne, d'après Neumann Spallart. La seule petite province de la Flandre occidentale, dont le sol, naturellement très peu fertile, est de ceux qu'il faut amender, non seulement nourrit ses trois cent soixante habitants par kilomètre carré, mais exporte encore des produits agricoles pour une valeur de 30 francs par habitant. Et pourtant il est impossible de parcourir l'ouvrage magistral de Laveleye sans conclure que l'agriculture flamande ferait des progrès autrement rapides n'était l'accroissement constant des loyers : les fermiers, découragés de les voir augmenter tous les neuf ans, renoncent aux travaux d'amélioration.

On pourrait trouver partout de pareils exemples, particulièrement en Lombardie, sans prendre la peine d'aller jusqu'en Chine, mais n'en voilà-t-il pas suffisamment pour empêcher désormais le lecteur de crier à l'impossibilité de nourrir 35 millions d'hommes sur 31.200,000 hectares, et nous permettre d'affirmer 1° que si le sol de la Grande-Bretagne était aussi bien cultivé qu'il y a trente ans, il pourrait nourrir 24 millions d'hommes au lieu de 17 millions et que la culture, en occupant au moins 750,000 hommes, fournirait bien près de 3 millions d'excellents clients à ses manufactures ; 2° que si les 636,000 hectares où l'on faisait du blé il y a trente ans, étaient traités par le système d'assolement qui donne 36,34 hectolitres à l'hectare, le Royaume-Uni nourrirait 27 millions de ses habitants ; 3° que si tout le sol de la Grande-Bretagne actuellement en valeur (1) était rendu aussi productif que la moyenne des cultures belges, le Royaume-Uni nourrirait ses

été en 1887 de 1,733,750,000 kilos, c'est-à-dire le tiers de la consommation. Mais son exportation lui a valu en spiritueux et en bétail 34 millions 625,000 francs ; en œufs, beurre, pommes de terres, volailles et lapins (pour l'Angleterre seulement 34 millions de francs) ; en sucre de betterave indigène 30 millions 500,000 francs ; en peaux et laine brute 139 millions, etc.

(1) 128,720 kilomètres carrés.

37 millions d'habitants et exporterait en outre des produits agricoles sans cesser de fabriquer tous les articles industriels dont peut avoir besoin une population aisée; et finalement que si les habitants de la Grande-Bretagne devenaient deux fois plus nombreux, il n'y aurait qu'à cultiver le sol à l'instar des bons fermiers anglais, lombards et flamands, et qu'à utiliser les terrains de prairies dans le voisinage des grandes villes, de la même manière que le font les maraîchers de la banlieue parisienne. Et ce n'est pas de rêves qu'il s'agit, mais de modestes réalités sans aucune allusion à ce qu'on peut prévoir de l'agriculture de l'avenir.

Si l'on désirait cependant savoir ce que devrait être l'agriculture et combien produit un espace donné de terrain bien cultivé, il faudrait se renseigner auprès des jardiniers qui fournissent les marchés anglais aussi bien que ceux des grandes villes de France et de Hollande où 40 hectares nourrissent, non pas quarante personnes comme dans les meilleures fermes anglaises, mais deux cents et trois cents; non pas soixante vaches laitières comme à Jersey, mais deux cents et davantage. Tandis que la science consacre toutes ses recherches aux progrès de l'industrie, quelques amis de la nature et un grand nombre de travailleurs dont les noms n'iront pas à la postérité, sont en train de créer une agriculture nouvelle, aussi supérieure au fermage moderne que l'était celui-ci au système romain encore en usage chez nos paysans: jachère tous les trois ans après froment et avoine. La science ne leur aura pas souvent servi de guide; quelquefois, au contraire, elle les aura mis sur une fausse piste, comme tel a été le cas pour les théories de Liebig développées à outrance par ses disciples, qui nous ont appris à traiter les plantes à la façon de récipients de matières chimiques, comme s'il pouvait y avoir une chimie de l'organisme, comme si la seule science qui puisse traiter de l'organisme, c'est-à-dire de la vie et de la croissance de l'être, n'était pas la physiologie! Non, la science n'a pas guidé ces maîtres, mais une sorte d'empirisme et, de même que les éleveurs de bestiaux ont ouvert de plus larges horizons à la biologie, ils ont ajouté un nouveau champ d'expérience à la physiologie de la plante. On les voit sourire quand nous nous vantons d'avoir par l'assolement fait produire à nos champs une récolte par an ou quatre récoltes en trois années, car leur ambition est d'obtenir six, neuf ou douze récoltes sur le même terrain dans les douze mois. Ils ne nous comprennent plus quand nous parlons de sol fertile ou infertile, car ils font eux-mêmes leur sol et le font en si grande abondance qu'ils sont obligés d'en vendre une partie, autrement le niveau s'en élèverait d'un demi-pouce par an. Leur but est de récolter, non pas comme nous, 12 à 15 tonnes de foin à l'hectare, mais 125 à 250 tonnes de légumes divers; non pas pour une valeur de 300 francs de foin, mais pour 6,000 francs de choux, carottes, etc. Voilà ce que veulent aujourd'hui les agriculteurs.

L'élément le plus onéreux de l'alimentation est, on le sait, la viande, et qui n'est pas végétarien par conviction ou par nécessité, consomme en moyenne par an deux cent vingt-cinq livres de viande, soit à peu près le tiers d'un bœuf; or, nous avons vu qu'en Angleterre et en Belgique il faut 120 ares de prairie pour nourrir un bœuf, de sorte que la consommation d'un million d'habitants nécessite 1,200,000 hectares d'herbages. Mais visitons la ferme de M. Goffart, l'un des promoteurs de l'ensilage en France; nous le voyons récolter en moyenne 90,000 kilos de maïs vert à l'hectare, soit, après ensilage, la nourriture de cinq bœufs, triplant ainsi son rendement. M. Champion de Whitley, qui cultive sur des terres provenant de prairies temporaires fertilisées par le *sewage* ou eaux d'égoût, obtient 125,000 kilos de betteraves à l'hectare, et quelquefois le double, c'est-à-dire la nourriture de plus de cinq bœufs. Et ce ne sont pas des cas exceptionnels. M. Gros, à Autun, a obtenu, sur un champ d'un hectare 75 ares, tant en carottes qu'en betteraves et en choux-raves, une production de 275,000 kilos, lui permettant d'engraisser dix têtes de bétail à l'hectare. Quant aux récoltes de 50,000 kilos de betteraves, elles sont des plus ordinaires en France sur un sol bien préparé et convenablement fumé. Si donc il faut en Angleterre 12 millions d'hectares pour nourrir 10 millions de bœufs, on pourrait, à l'aide des mêmes procédés que sur le continent, en avoir le double et même le quadruple si la densité de la population l'exigeait, tout en réduisant de moitié et plus la superficie de terrain cultivé (1).

Ces exemples sont frappants, mais l'horticulture des marchés, et particulièrement la culture maraîchère de la banlieue de Paris, nous en fournit de plus remarquables encore. Le trait distinctif en est le repiquage, car la plante est traitée différemment suivant son degré de croissance. On sème

(1) En admettant qu'il faille 4,500 kilos de foin pour nourrir un bosuf ou une vache, les chiffres suivants (pris dans TOUBEAU, *Répartition métrique des impôts*) donneront une idée des rendements obtenus aujourd'hui par la culture ordinaire et par la culture intensive :

Nature des fourrages.	Rendement en équivalent de foin sec.	Têtes de 400 kilos sur un hectare.	Ares nécessaires pour une tête
Ray-grass d'Italie traité par l'engrais liquide	20,000	4 1/2	22
Marates de Lombardie, à six coupes.	20,000	4 1/2	22
Prés arrosés du Midi à trois coupes	15,000	3 1/2	30
Betteraves.	13,000	3	33
Avoine, grain, paille	7,000	1 1/2	66
Trèfle à deux coupes	6,000	1 1/3	75
Fourrages verts divers.	5,000	1 1/10	90
Vesce mangée en vert.	4,500	1	160
Prés secs	3,000	0 2/3	150
Pâtures	1,500	0 1/3	300

sur de bon terreau, à une exposition favorable, et quand le germe a développé ses premières folioles, on repique sur couche, sous châssis ou à l'air libre, pour provoquer la formation des radicelles, ou chevelu, qui ne tardent pas à se produire dans ce milieu si bien approprié; puis on transplante de nouveau sur le terrain où le végétal doit croître et mûrir. De cette manière, on peut dire que chaque sujet est traité individuellement, et il y a toujours du plant en permanence pour remplacer ceux qui viendraient à manquer. Cette culture n'est nullement onéreuse, les vieilles couches passées à la claie servant à la confection du terreau. La sécheresse n'est pas à craindre, grâce à de fréquents bassinages du jeune plant et à la variété des cultures; dans une grande exploitation une machine à vapeur pour l'arrosage facilite singulièrement la tâche de l'horticulteur, et si la graine a été soigneusement triée selon une sélection rigoureuse, on peut s'attendre à de surprenants résultats, tels qu'en obtint M. Halett avec son « blé généalogique », exposé à Londres en 1862, et il faudrait des volumes pour rendre compte des progrès merveilleux que cette méthode a fait faire à l'horticulture. Du reste ces volumes ont été en effet écrits, et le lecteur n'aura que l'embarras du choix (1). Je me contenterai de quelques exemples. L'exploitation de M. Ponce a une superficie de 11,000 mètres carrés et a coûté comme frais de premier établissement, y compris une machine à vapeur pour le service de la pompe, 28,400 francs. Huit personnes la cultivent, un cheval porte les légumes au marché et transporte les fumiers. Les frais annuels du loyer, impôts, main-d'œuvre, entretien, etc., se montent à 16,830 francs. Mais il ne serait pas possible, sans nous étendre trop longuement, d'énumérer tout ce que produit annuellement ce merveilleux jardin. Il faut lire l'ouvrage de M. Ponce; voici seulement les principales récoltes : plus de 10,000 kilos de carottes, 10,000 kilos d'ognons, radis et autre légumes vendus au poids; 6,000 pommes de choux, 3,000 choux-fleurs, 5,000 paniers de tomates, 5,000 douzaines de fruits de choix, 154,000 pieds de salade; pour tout dire, un total de 125,000 kilos de légumes variés. Le sol est composé de telle façon qu'il faut vendre tous les ans 200 mètres cubes de terreau. Le revenu brut est estimé à 20,000 francs, mais on ne peut calculer qu'approximativement par suite de la grande variation dans les prix de vente des primeurs.

(1) En voici quelques titres : PONCE, *La Culture maraîchère*, 1869; GRESSENT, *Le Potager moderne*, 7^e édition, 1886; COURTOIS-GÉRARD, *Manuel pratique de culture maraîchère*, 1863; VILMORIN, *Le Bon Jardinier* (almanach). Ceux que des détails sur la productivité du sol intéresseraient trouveront de nombreux renseignements avec preuves à l'appui dans un ouvrage remarquable d'A. TOUBEAU, *La Répartition métrique des impôts*, 2 vol., 1880. Je ne cite pas de très bons manuels anglais, mais rappellerai cependant que la culture maraîchère n'a pas de secrets pour certains jardiniers du Royaume-Uni, et que le seul reproche qu'on leur adresse est de ne pas lui avoir donné un assez grand développement.

Ce qui prouve que ces chiffres ne sont pas exagérés, c'est le prix élevé du loyer : 2,000 francs l'hectare. Environ 860 hectares de terrains cultivés par cinq mille travailleurs donnent un rendement suffisant pour l'alimentation des Parisiens, et plus, car une partie de ces légumes est envoyée à Londres.

Ces cultures se font sur couches à l'aide de vitrages, cloches, etc. ; mais sans ce coûteux matériel on peut, en se servant de quelques châssis pour les semis, récolter de beaux légumes en plein air pour une valeur de 13,000 francs à l'hectare ; d'habiles jardiniers ont obtenu même production du demi-hectare (1), et comme il ne s'agit pas ici de primeurs, on ne peut attribuer ce magnifique résultat qu'à l'abondance et à la qualité des produits. Ces chiffres, qui peuvent nous paraître exorbitants, sont cependant reconnus exacts par les meilleures autorités, et le loyer si élevé des jardins maraîchers aux environs de Paris en est encore le plus sûr garant. Il est de fait qu'on ne pourrait se figurer cette prodigieuse fécondité si on n'en avait été le témoin émerveillé. Et cette culture est née d'hier. Il y a trente ans, le jardinage était encore dans l'enfance. Mais aujourd'hui, l'horticulteur parisien défierait le sol même : il obtiendrait sur son pavé d'asphalte d'aussi plantureuses récoltes. Ses murs à espaliers, construits de manière à réfléchir les rayons du soleil, ses abris, ses vitrages protecteurs, ses châssis et ses pépinières ont fait un jardin, un riche jardin méditerranéen des faubourgs extérieurs. Il a donné à sa métropole les deux degrés en moins de latitude que demandait un savant français. Il la fournit abondamment en toute saison de raisins exquis, de fruits délicieux et, dès le premier printemps, la pare et la parfume. Surtout, il ne la dote pas que de produits de luxe : la culture des légumes de première nécessité s'étend tous les ans sur une si vaste échelle que de pratiques maraîchers soutiennent que l'on pourrait suffire en nourriture végétale et animale aux besoins des 3,500,000 habitants de la Seine et de Seine-et-Oise sans recourir à d'autres procédés que ceux qui sont déjà employés journellement.

Et pourtant le jardinier parisien qui nous montre la marche à suivre dans la voie difficile de la civilisation, n'est pas notre idéal de l'agriculteur moderne. Il travaille trop : presque sans interruption de 2 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir ; il ne connaît pas de loisirs ; il n'a pas le temps de vivre. Le monde pour lui, c'est son jardin auquel il est plus attaché qu'à sa propre famille.

Si, laissant de côté ces jardiniers qui ne cultivent que des primeurs et vendent des fraises et des raisins mûrs en janvier, nous nous occupons

(1) *Manuel pratique de culture maraîchère*, par COURTOIS-GÉRARD, 4^e édition, 1863, cité par TOUVEAU, *Répartition métrique des impôts*, vol. II, p. 248.

de ceux qui cultivent des légumes en plein air et ne se servent de châssis que pour élever le jeune plant, nous voyons que le système de ces derniers consiste à créer pour la plante un sol poreux et nourrissant, contenant à la fois la matière organique en décomposition et les composés inorganiques, et qu'il consiste en outre à maintenir ce sol et l'atmosphère environnante à une température et dans un état d'humidité supérieurs à l'air libre. C'est le suprême but qu'ils veulent atteindre quand ils déploient tous ces prodiges de travail, d'intelligence, d'imagination, et combinent leurs divers engrais pour amener la fermentation au moment propice. Composer ce sol, produire cette égalité de température et cette humidité de l'air, ils y mettent tous leurs soins et tout leur art. Mais ce sol idéal et cette température constante pourraient être obtenus d'une manière bien moins pénible. Le génie de l'homme améliore le sol, mais il n'est pas besoin que sa main l'élabore : les machines s'en chargeront ! Elles fabriquent déjà le guano, pulvérisent les phosphorites, même les granits des Vosges ; quand on voudra, elles feront du terreau. La fraude et la falsification dans la fabrication des engrais, considérée comme faisant partie du domaine de la chimie alors qu'elle appartient à celui de la physiologie, se sont, il est vrai, exercées sur une si vaste échelle que les horticulteurs préfèrent se donner énormément de peine plutôt que de voir leurs récoltes compromises par un engrais malfaisant quoique pompeusement étiqueté. Mais cet état de choses dépend de connaissances insuffisantes, d'une organisation sociale vicieuse et non de conditions physiques défectueuses. Quant à la nécessité de créer à la jeune plante un sol et une atmosphère tièdes, Léonce de Lavergne prédisait, il y a trente ans, que les premiers progrès consisteraient dans le chauffage du sol, que des tuyaux de chaleur produisent tout aussi bien que la fermentation des engrais, avec une moindre dépense de travail humain. Ce système est du reste déjà d'application courante. Pour la culture des asperges, M. Lemaître, maraîcher à Asnières (Seine), a couvert de châssis, 20 ares de terrain, sorte de jardin d'hiver, chauffé à raison de 1,000 kilos de charbon en vingt-quatre heures, par deux appareils comprenant 1,200 mètres de tuyaux. Il y récolte journellement pendant dix mois 1,000 à 1,200 bottes d'asperges vertes, dites aux petits pois, vendues en moyenne de fr. 0-75 à 0-80 la botte. La *Revue horticole* citée par M. Toubeau soutient que 20 ares ainsi aménagées rapportent davantage que 25 hectares chauffés par le fumier, la productivité d'un terrain donné en étant ainsi plus que centuplée. Il est vrai qu'avec le régime capitaliste obligeant à payer quatre ou cinq fois la valeur de tout ce que l'on achète, une serre chaude peut revenir à 20 francs le mètre carré ; mais aussi combien d'intermédiaires s'enrichissent par la

vente de châssis fabriqués à Drontheim ! Si l'on calculait la dépense en heures de travail, on s'apercevrait, non sans étonnement, que le mètre carré des meilleures serres ne doit pas coûter plus de deux journées de travail, et l'on peut voir dans les domaines des millionnaires anglais que cinq ou six hommes suffisent parfaitement pour faire le service d'une vingtaine de serres couvrant une superficie de 40 ares. La serre chaude donc, qui fut longtemps un objet de luxe, est devenue indispensable à la culture industrielle et le sera bientôt à l'agriculture, soit pour mûrir les fruits et les légumes qui n'atteignent pas à l'air libre tout leur développement, soit pour l'élevage des plantes avant le repiquage dans les champs.

Le fruit indigène étant toujours préférable aux produits étrangers cueillis avant maturité, le travail additionnel nécessité par la culture momentanée sous verre est grandement compensé par l'incontestable supériorité de la récolte. Quant à la somme du travail en lui-même, on se demande, en pensant à la force et à l'énergie qu'il a fallu aux Suisses et aux Rhénans pour établir leurs vignobles avec terrasses, murs d'appui et terrains rapportés, au mal qu'ils se donnent et à la persévérance qu'ils déploient pour cultiver ces mêmes vignobles et vergers, on se demande, dis-je, si, tout bien considéré, le travail et la peine sont pour les vigneron de serre froide des faubourgs de Londres ou pour les vigneron du Rhin et du Léman ? Et quand on compare les prix (non pas ceux que se font payer les boutiquiers du West-End, mais ceux que reçoit le producteur pour ses raisins en octobre) avec ceux qui ont cours en Suisse et sur le Rhin, on serait tenté de soutenir que nulle part en Europe au delà du 45° degré de latitude il n'y a de raisin coûtant moins cher comme travail humain et comme avance de fonds que celui que récoltent les vigneron londoniens. Quant à la productivité, toujours exagérée des pays d'exportation, rappelons que les viticulteurs de l'Europe méridionale boivent une abominable piquette; que Marseille fabrique pour son usage personnel du vin fait de raisins secs importés d'Asie et que le paysan normand, qui envoie ses pommes en Angleterre, ne boit de cidre pur qu'aux jours de liesse. Un tel état de choses ne peut durer et le jour viendra bientôt où chaque pays reconnaîtra la nécessité de produire lui-même les denrées qu'il importe aujourd'hui. Cela n'en ira que mieux. La science est fertile en ressources pour étendre le champ de la production et pour utiliser ses découvertes (telles que la fabrication du sucre de betterave, au lieu de canne); chaque nouveau centre d'activité en amène d'autres à l'existence qui accroissent ainsi à l'infini le pouvoir de l'homme sur les forces de la nature.

Si l'on veut bien prendre toutes ces choses en considération, se rendre compte des progrès récents de l'horticulture et de la tendance actuelle à

étendre ses procédés à la grande culture ; si l'on suit attentivement les expériences qui se font de tous côtés (expériences d'aujourd'hui, acquisitions de demain) et si l'on pense aux découvertes que fait incessamment la science, on se convaincra qu'il est impossible de prévoir le nombre incalculable d'êtres humains qui pourront vivre et jouir de l'existence sur un espace donné, ni l'infinie variété de produits qu'ils cultiveront avec profit sous une latitude quelconque. Tous les jours s'élargissent nos anciennes limites et se découvrent de nouveaux et plus vastes horizons. Ce que l'on peut affirmer dès aujourd'hui, c'est que six cents personnes vivraient à l'aise sur un mille carré (1,609 mètres carrés), et qu'en employant des modes de culture déjà pratiqués, mille personnes (il ne s'agit pas de fainéants) pourraient y produire tout ce qui serait nécessaire à leur alimentation végétale et animale, plus la laine, le lin, la soie et les peaux nécessaires à leur habillement. Quant au nombre de personnes que ferait vivre une culture encore plus perfectionnée dont on connaît déjà les éléments mais qui n'a pas été encore pratiquée en grand, il vaut mieux s'abstenir de prévisions qui pourraient être bien dépassées par les prodiges que nous réserve la culture intensive.

On voit donc que l'argument invoquant l'excès de population ne supporte pas un examen sérieux. Ceux-là seuls s'affligent du fait qu'un enfant naît en Angleterre toutes les mille minutes, qui considèrent le nouveau-né comme un intrus venant s'asseoir à la table commune et non comme un collaborateur de plus pour l'œuvre collective. Nous qui voyons dans chacun d'eux un travailleur futur, capable de produire beaucoup plus que sa part du banquet, nous lui souhaitons la bienvenue. Nous savons qu'une population serrée est une condition essentielle au développement de l'activité humaine ; qu'un travail vraiment fécond est impossible là où les hommes peu nombreux et nomades n'unissent pas leurs efforts en vue d'un meilleur avenir. Nous savons quelle somme de travail il fallait dépenser pour gratter la terre avec la charrue primitive, pour tisser et ourdir à la main, et nous savons aussi combien il en coûte peu pour produire la même quantité de nourriture et tisser le même drap avec la machine moderne. Et nous croyons qu'il est infiniment plus facile de récolter cent mille kilos de légumes sur 40 ares que de les obtenir sur 4,000 ares. On s'imagine aisément que le blé croît tout seul dans les steppes, mais ceux qui ont vu le paysan russe s'exténuer dans la « région fertile » des terres noires, n'ont qu'un désir, celui que la population augmente assez pour nécessiter l'emploi de la charrue à vapeur et la culture maraîchère dans les steppes, afin de permettre à ceux qui sont les bêtes de somme de l'humanité de se relever et de devenir des hommes.

Il faut pourtant reconnaître que quelques économistes n'ignorent pas ces faits. Ils admettent volontiers que l'Europe occidentale pourrait produire plus de denrées alimentaires, mais ils n'en voient pas la nécessité tant qu'il y aura d'autres pays producteurs expédiant ces denrées en échange d'articles manufacturés. « Pourquoi, disent-ils, nous donnerions-nous tant de mal pour récolter des céréales chez nous quand on peut nous les envoyer du dehors à meilleur compte ? » Voyons donc s'il est plus avantageux aux Occidentaux d'Europe d'importer leur nourriture que de la récolter eux-mêmes.

Il est clair que si l'on se contente de la simple assertion qu'il en coûte moins d'importer le blé de Riga que de le faire pousser dans le comté de Lincoln, la question est résolue. Mais en est-il réellement ainsi ? Est-il vraiment plus avantageux de demander sa nourriture au dehors ? Et en supposant que la réponse soit affirmative, ne sommes-nous pas tenus d'analyser ce résultat complexe que l'on appelle prix avant de l'accepter aveuglément comme mobile définitif de nos actions ? Nous savons par exemple combien l'agriculture française est obérée par les impôts, plus de 40 p. c. (1). Et pourtant, si nous comparons le prix payé par les Français pour leurs propres denrées avec celui que l'on paye en Angleterre pour les mêmes denrées, nous ne trouvons pas de différence notable en faveur du pays importateur. Au contraire, la balance serait plutôt au profit de la France et l'était certainement pour le blé avant l'introduction des tarifs protecteurs. Mais il y a quelque chose d'encore plus fâcheux pour l'Angleterre, c'est le nombre croissant des intermédiaires qui s'enrichissent aux dépens de l'importateur et du producteur d'un côté, du consommateur de l'autre. On raconte qu'un pasteur de l'East-End fut forcé de se faire boucher pour soustraire ses paroissiens à la rapacité d'un intermédiaire. Ne voit-on pas dans les journaux que les fermiers du centre ne touchent pas plus de fr. 0-90 par livre de beurre tandis que le consommateur paie fr. 1-60 à fr. 1-50, et que les laitiers du Cheshire vendent fr. 0-15 le lait qui en vaut fr. 0-50 à Londres, à moins qu'il ne soit falsifié, auquel cas on ne le paie que fr. 0-40 ? Et nous savons par le *Daily News* que le client paie 1 franc et quelquefois 2 francs des légumes que le fermier vend fr. 0-10 au marchand. Il ne peut en être autrement dans un pays d'importation, car où le marché disparaît règne l'intermédiaire. Tandis que plus on avance vers l'est, en Belgique, en Allemagne, plus on voit diminuer le prix des denrées alimentaires et qu'enfin en Russie, pays agricole, le blé coûte moitié

(1) 44 p. c., d'après l'*Enquête agricole pour 1887*, vol. I, où il n'est pas tenu compte des droits d'octroi.

moins cher qu'à Londres et la viande 2 à 3 sous (10 kopecks) la livre. Il n'est donc pas encore prouvé que la nourriture importée coûte moins cher que celle qu'on récolte chez soi.

Mais si l'on distingue entre les éléments qui déterminent les prix et dont les uns sont dus à des causes naturelles, les autres à des causes sociales, ou plutôt artificielles, on reconnaîtra tout de suite l'exactitude de nos conclusions. Que l'on compare, en effet, ce qu'il en coûte, en Angleterre d'une part, en Russie de l'autre, pour cultiver le blé, on verra que 100 livres de la précieuse denrée reviennent à fr. 10-70 dans le Royaume-Uni et fr. 4-35 à fr. 5-90 en Russie (1). La différence est énorme, en admettant même quelque exagération dans le premier chiffre. Mais pourquoi cet écart? Les ouvriers russes en sont-ils d'autant moins rétribués? Leur salaire en argent est mince, à la vérité; pourtant la différence devient beaucoup moins sensible si l'on calcule leurs gages en nature. Les fr. 12-50 par semaine que gagne l'ouvrier anglais représentent dans son pays la même quantité de blé que les 6 à 8 francs du paysan russe en représentent chez lui (2), sans parler du bon marché de la viande et des loyers. On voit donc qu'en Russie le travail est à peu près rétribué comme il l'est en Angleterre. Quant à la prodigieuse fertilité du sol, le dada des économistes, les récoltes de 14,53 à 20 hectolitres à l'hectare sont considérées comme excellentes, la moyenne ne dépassant pas 27,25 hectolitres dans les parties de l'empire qui exportent le blé. Ce sont à peu près les résultats moyens obtenus en Angleterre par J.-B. Lawes sur des terres non fumées. De plus, il ne faut pas perdre de vue les sécheresses périodiques qui font manquer la récolte dans les steppes près de deux fois sur douze. Et si l'on cherche à évaluer la somme de travail dépensée en Russie pour la production du blé, à l'aide d'une mauvaise charrue tirée par un cheval à peine digne de ce nom, sans machine à battre,

(1) Les chiffres relatifs aux prix de revient du blé, en Angleterre, sont pris dans le *Mark Lane Express* et se trouvent formulés d'une manière plus compréhensible dans le *Quarterly Review* d'avril 1887. Ils dépassent un peu la moyenne, comme du reste aussi les chiffres des récoltes. Une enquête analogue a été faite dans les plus minutieux détails par les assemblées provinciales de la Russie et résumée par le journal officiel à cette époque, *Vyestnik Promyshlennosti*, n° 49, 1887. Pour indiquer l'équivalent du kopeck-papier, je prends le rouble à soixante-trois centièmes de sa valeur nominale, selon la moyenne de 1886, et compte 475 livres comme poids du *quarter*, ou quart de tonne.

(2) Il ressort des chiffres détaillés que donne annuellement le département de l'agriculture (*The Year 1885 with regard to Agriculture*, vol. II), que les salaires moyens des ouvriers agricoles étaient de fr. 4 65 à fr. 8 10 dans la région de la Russie moyenne qui cultive pour l'exportation, et de fr. 6-85 à 13 francs pendant la moisson. Si le paysan russe est infiniment misérable en comparaison de l'ouvrier agricole en Angleterre, cela est dû aux impôts fort élevés et à une foule d'autres causes que l'on ne peut traiter incidemment ici.

sans routes pour les transports et sans aucune des facilités que l'on trouve en Angleterre, il n'est pas exagéré de soutenir que chaque boisseau de blé récolté en Russie représente plus du double de travail que la même quantité obtenue dans l'Europe occidentale. Le paysan russe le cède au vil prix qui permet de le transporter à Londres, uniquement parce qu'il y est forcé pour payer le collecteur d'impôts et l'usurier qui vendraient sa dernière vache et même son toit de chaume et feraient de lui un éternel mendiant. Il retire le pain de sa bouche et de celle de ses enfants et vit avec eux d'expédients jusqu'à la prochaine récolte.

Le blé russe est vendu sur le marché de Londres à raison de fr. 38-75 les 475 livres qui, toujours d'après le *Mark Lane Express*, reviendraient en Angleterre à fr. 45-50, alors même que l'on vendrait la paille, ce qui n'est pas toujours le cas. Dans les pays à blé de Russie où le loyer moyen de la terre est de fr. 37-50 l'hectare, et la récolte moyenne de 13,62 hectolitres, le loyer figure pour fr. 4-35 à 7 francs dans le prix de revient de 475 livres de blé, alors qu'en Angleterre, où le loyer et les impôts sont évalués en moyenne à 125 francs l'hectare, d'après le *Mark Lane Express*, et la récolte à 27,25 hectolitres, la rente figure pour fr. 12-50 dans le prix de revient des 475 livres de blé ! Cette différence dans les prix de revient est donc due en grande partie à l'augmentation considérable du loyer de la terre pendant les trente dernières années, mais cette augmentation elle-même peut être attribuée aux facilités que l'on a maintenant de réaliser de gros bénéfices par la vente des produits industriels. La fausse direction prise par le mouvement économique, et non le manque de fertilité du sol, telle est la cause vraie de la concurrence russe.

On pourrait en dire davantage de la concurrence américaine, mais il faut être bref et renvoyer le lecteur à la série d'articles remarquables publiés en 1886 sur la question par Schæffle dans le *Zeitschrift für die gesammte Staatswissenschaft*, et au travail très étudié qu'on peut lire dans le numéro d'avril 1888 du *Quarterly Review* sur les prix de revient de la culture du blé dans le monde entier. Les conclusions des deux écrivains sont pleinement corroborées par les rapports annuels du ministère américain de l'agriculture et les prévisions de Schæffle confirmées par les rapports ultérieurs de M. J.-R. Dodge. Ces ouvrages démontrent que la fertilité du sol américain a été grandement exagérée, la plus grande partie du blé que l'on envoie en Europe ayant poussé sur des terrains dont la fertilité naturelle n'est pas supérieure, est quelquefois inférieure à la moyenne des terres d'Europe. La ferme de Casselton, dans le Dakota, est une exception avec ses 18,17 hectolitres à l'hectare, la moyenne des récoltes américaines étant de 10,90 hectolitres. Pour trouver un sol fertile en Amérique, donnant

27,25 à 36,34 hectolitres à l'hectare, il faut aller dans les anciens États de l'Est où le sol est fait de main d'homme (1); mais non dans les territoires où l'on se contente de 7,26 à 8 hectolitres à l'hectare. Il en est de même pour la viande. Schaeffle a démontré que la grande quantité de bétail sur pied qui figure dans les recensements des États ne vient pas des prairies mais des étables des fermes, comme en Europe. Les prairies ne contiennent que le onzième du bétail américain, le cinquième des moutons et le vingt-et-unième des cochons.

Sans entrer ici dans plus de détails sur ce sujet, disons seulement que l'exportation américaine est si loin d'avoir pour cause la supériorité du sol que la concurrence des États du centre qui exportent le grain et la viande n'a pas nui à la culture intensive des anciens États de l'Est dont les fermiers continuent à élever des bestiaux et à semer du blé comme auparavant, sans réclamer de mesures protectrices. La raison principale de la concurrence américaine peut être attribuée à l'excellence des procédés, à la savante économie de temps et de travail, à la modicité des loyers et pour beaucoup à la spéculation. Mais ces deux dernières causes ne pourront bientôt plus être invoquées, le propriétaire gagnant du terrain là comme ailleurs avec une rapidité tout américaine. Quant à la spéculation, tout le monde sait que les compagnies de chemins de fer transportent le blé à perte pour augmenter la valeur des terres qu'elles possèdent le long des voies, et cependant le prix de transport du blé de Chicago à Liverpool est encore de fr. 4.80 par quart de tonne. L'agriculture ne peut pas reposer sur un fondement aussi instable que la spéculation, et c'est pourquoi, alors même que le propriétaire progresse, que les compagnies distribuent de gros dividendes à leurs actionnaires et que les usuriers s'enrichissent en prêtant aux producteurs de blé à raison de 3 p. c. par mois pendant la moisson, nous voyons ces fermiers travailler à perte et devenir rapidement les serviteurs à gages des capitalistes. Sur quatre fermes dans l'Illinois, trois sont hypothéquées et les pertes des agriculteurs de cette région durant cinq ans sont évaluées officiellement à 250 millions de francs (2).

(1) Léonce de Lavergne remarquait, il y a plus de trente ans, que les États sont les grands importateurs du guano. En 1854, ils en importaient presque autant qu'en Angleterre et avaient en outre soixante-deux fabriques qui leur fournissaient seize fois autant de guano que l'importation. Voir RONNA, *L'Agriculture aux Etats-Unis*, 1881; LECOQ-TEUX, *Le Blé et l'Annual report of the American Department of agriculture for 1885 and 1886*. L'ouvrage de SCHAEFFLE est aussi résumé dans le *Jahrbuch* de SCHMOLLER.

(2) Déficit en 1882	6,368,000 francs.
1883	43,107,000 »
1884	58,902,000 »
1885	54,158,500 »
1886	95,851,000 »

La culture des grains se fait à perte en Amérique. Tel est le résultat net de la formidable exportation qui se continue depuis quelques années. Mais, chose étrange à dire, il en est de même dans toutes les parties du monde, excepté peut-être dans l'Inde où les indigènes sont forcés de travailler à n'importe quel prix sous peine de mourir de faim. En France, en Allemagne, en Italie, l'agriculture « ne fait pas ses frais », et l'on y demande à grands cris le régime protectionniste, comme aussi en Allemagne et même en Russie. Nous en sommes arrivés à un état de choses anormal mais bien caractéristique, où « l'on ne fait ses frais » nulle part pour subvenir à l'entretien de populations qui se multiplient incessamment. Quel que soit le mode d'exploitation du sol : propriété terrienne aux seigneurs et grandes fermes, comme en Angleterre, petite propriété aux mains des paysans, droit du premier occupant, comme en Amérique, demi-servage, comme en Russie, le mécontentement gronde partout comme une vague grandissante. Une forte récolte est considérée comme un désastre et les paysans seuls s'en réjouissent qui cultivent des céréales pour leur propre compte. L'universalité de ces doléances prouve, ainsi que nous avons cherché à le démontrer ailleurs, que la cause en est partout la même, que l'Etat, le propriétaire et l'usurier prélèvent la part du lion sur les moissons du cultivateur, d'un quart à un tiers et plus : c'est la ruine de l'agriculture, et le tribut qu'on exige d'elle s'accroît de cet autre tribut imposé par le manufacturier. Ce sont causes factices, avons-nous dit, qui ne dépendent pas de l'infertilité du sol ou de la surpopulation et qui ne peuvent se perpétuer. Le paysan russe ne se contentera pas toujours de seigle et de sarrasin pour vendre à d'autres son froment. Il ne vendra pas non plus son seigle pour vivre pendant quatre, six et quelquefois huit mois de l'année, d'écorce de bouleau mélangée d'arache et d'un peu de farine. L'Hindou ne travaillera pas éternellement pour quelques onces de riz et la spéculation des compagnies américaines mourra de sa belle mort, tandis que, menacées de la diminution des salaires et dans l'incertitude du gagne-pain, les régions de l'Europe occidentale ne pourront continuer de payer les mêmes impôts onéreux aux propriétaires terriens, aux manufacturiers et aux intermédiaires pour chaque bouchée de pain entrant dans la consommation. Et ces mêmes nations industrielles ne trouveront bientôt plus d'agriculteurs prêts à les nourrir pour quelques mètres de cotonnades, ni d'insulaires échangeant des lingots d'or et des perles fines contre un miroir ou un couteau. Elles seront forcées de labourer la terre et d'organiser leur vie économique de manière à combiner l'agriculture avec la manufacture. Et tout le monde y gagnera. L'agriculture intensive n'est possible que proche des manufactures. Le fermier moderne aura nécessairement de plus en plus recours à

l'industrie, et les manufactures, nous l'apprenons tous les jours à nos dépens, n'auront chance de durée que lorsque les hautes cheminées développeront au-dessus des gerbes d'or leurs spirales de fumée.

La civilisation moderne a raison du vieil antagonisme entre la ville et les champs. Les hautaines cités ont vainement essayé de se passer des humbles campagnards. Il faut en rabattre et reconnaître que l'industrie et l'agriculture sont une double manifestation de l'activité humaine, se complétant réciproquement. Le sol généreux ne refuse jamais de nourrir les multitudes : il donne, il donne sans compter et ne demande en retour que du travail et des soins intelligents ; mieux on en approfondira la culture, plus on sera en harmonie avec les tendances de l'industrie moderne vers la décentralisation. Indiquer les moyens d'assurer ce double fonctionnement, de réaliser cette harmonie, tel serait le sujet d'une autre étude que nous entreprendrons peut-être un jour avec nos lecteurs.

P. KROPOTKINE

L'ESTHÉTIQUE DE LA VIE ⁽¹⁾

Il y a un mot très clair pour un fait affreux, et dont je dois me permettre l'emploi : le résidu. Ce mot, depuis le moment où je le vis employé pour la première fois, prit pour moi une signification terrible. J'ai eu l'intime conviction que si ce résidu faisait nécessairement partie de la civilisation moderne, comme le pensent les uns ouvertement, la plupart implicitement, alors cette civilisation porte en elle le poison qui un jour lui donnera la mort, comme il causa celle de sa sœur aînée. Si la civilisation ne devait pas aller au delà, il eût mieux valu pour elle de n'avoir pas été si loin. Si elle ne cherche pas à se débarrasser de cette misère et à procurer une certaine part de bonheur et de dignité à tous les êtres humains auxquels elle a donné le jour et pour la procréation desquels elle dépense une si indomptable énergie, alors elle est simplement l'injustice organisée, un instrument d'oppression d'autant plus funeste que celle qui l'a précédée, que ses prétentions sont plus hautes, son asservissement plus subtil, sa domination plus difficile à renverser, basée comme elle l'est sur une masse compacte de bien-être et de confort banal.

Certes, cela ne peut être. Un sentiment marqué se fait jour contre cette injustice. Si le résidu neutralisé énerve tous les efforts de la civilisation moderne pour s'élever au-dessus d'un simple art d'alimentation des hommes et de production de monnaie, cette difficulté est un legs, en premier lieu, des âges de violence et d'injustice brutale et presque consciente, ensuite des âges d'imprévoyance, de précipitation et d'aveuglement. Tous ceux qui songent d'une façon quelconque à l'avenir du monde, contribuent d'une manière ou de l'autre à le débarrasser de cette honte.

Voilà, dans ma pensée, la portée de ce que nous appelons une éducation nationale, que nous avons commencée, qui donne déjà ses fruits et en fera naître plus encore, lorsque chacun jouira d'une éducation ne dépendant pas

(1) Suite et fin. — Voir le n° 133 de la *Société nouvelle*.

de la somme d'argent que lui ou ses parents possèdent, mais de ses capacités intellectuelles.

Quel en sera l'effet sur l'avenir des arts, je ne puis le dire. Mais il est certainement permis de le croire très considérable. En effet, il fera voir aux hommes bien des choses qui leur échappent aussi complètement aujourd'hui que si leur corps était frappé de cécité et leur esprit d'idiotisme. Cette action se fera sentir, non seulement sur ceux qui souffrent directement des maux de l'ignorance, mais encore sur ceux qui en souffrent indirectement, nous, les intellectuels. La grande vague de l'intelligence qui monte, grosse de tant de désirs et d'aspirations légitimes, emportera dans son mouvement toutes les classes de la société. Elle nous fera comprendre à chacun que beaucoup de choses, que l'habitude nous faisait regarder comme des maux nécessaires et éternels, ne sont que les produits accidentels et temporaires de la stupidité du passé et peuvent être évités par des efforts sérieux, en faisant preuve de courage, de bonne volonté et de prévoyance.

Parmi ces maux, je rangerai toujours celui, dont je vous disais l'année dernière, que je le considérais comme le plus grand de tous les maux, le plus accablant de tous les esclavages. Ce mal, c'est le fait que la majeure partie des hommes sont voués pendant leur vie presque entière à un travail qui, au mieux, ne peut les intéresser ni développer leurs facultés supérieures, et qui, au pis (et c'est le cas le plus fréquent), n'est qu'un labeur purement servile, arraché par une contrainte implacable, et qu'ils fuient autant que possible, que personne ne les blâme. Et ce labeur en fait moins que des hommes; et un jour viendra où ils s'en rendront compte, où ils demanderont à grands cris à redevenir des hommes; et l'art seul pourra le faire et les racheter de leur esclavage; car voilà, je le répète, sa fin et son but le plus haut et le plus glorieux. C'est dans sa lutte pour y atteindre qu'il se purifiera sûrement et élèvera de plus en plus ses aspirations vers la perfection.

Mais nous, dans l'entre-temps, nous ne devons pas rester inactifs et attendre l'apparition, sur terre et dans les cieux, des signes précurseurs de ces jours futurs et glorieux. Notre devoir est de nous appliquer au travail vulgaire et souvent fastidieux peut-être, de bien nous préparer nous-mêmes pour participer, si nous vivons jusque-là, et sinon, si nous devons mourir plus tôt, de faire notre possible pour aplanir le chemin d'arrivée.

Que pouvons-nous donc faire pour garder les traditions du passé, afin qu'un jour nous n'ayons pas à recommencer dès l'origine sans personne pour nous guider? Que pouvons-nous faire pour nous appliquer à la diffusion des élégances de la vie, pour former au moins un champ où l'art puisse grandir, lorsque la pensée des hommes commencera à s'y porter? Que pou-

vons-nous faire enfin, chacun de nous, pour conserver quelque germe d'art, afin qu'il puisse s'unir à d'autres, s'étendre et prendre peu à peu le développement que nous désirons?

Je ne puis soutenir que le premier de ces devoirs vous laisse indifférent, quand j'ai été moi-même témoin de cette réunion enthousiaste où, l'automne dernier, j'eus l'honneur de nous entretenir de la (prétendue) restauration de Saint-Marc à Venise. Vous étiez d'avis, et avec raison, me semble-t-il, que le sujet était d'une telle importance pour l'art en général, qu'il devait paraître simple et naturel à ceux qui s'y intéressaient, de s'adresser à ceux qui devaient décider de la chose, quand même les premiers s'appelleraient des Anglais et les seconds des Italiens. Vous sentiez que la qualité d'amoureux d'art ferait disparaître ces différences. Et s'il vous restait quelque doute, vous vous représentiez qu'il n'y avait qu'un édifice comme celui-là sur la terre et qu'une violation de l'étiquette importait peu, si vos paroles pouvaient quelque chose pour le sauver. Eh bien, il y eut des Italiens qui naturellement, quoique mal à propos, se fâchèrent pendant quelque temps et dans certains de leurs journaux nous invitèrent à nous occuper de ce qui se passait chez nous. Ce n'était pas un argument en faveur de la science de rebâtir la façade de Saint-Marc d'une façon fantaisiste. Mais ceux qui n'ont pas encore jeté un regard sur ce qui se passe chez nous en cette matière, feraient bien de se hâter, bien qu'il soit tard et plus que tard. Car si nous n'avons pas des monuments couverts à l'intérieur de fresques d'or, comme l'église de Saint-Marc, nous possédons cependant des édifices qui sont à la fois des œuvres d'art ancien et des constructions historiques. Songez à la façon dont on les traite et remarquez, puisque nous prétendons en apprécier le mérite, combien l'art est impuissant en ce siècle du commerce.

D'abord, on livre à la destruction bien des édifices, beaux et anciens, dans toute l'Europe civilisée aussi bien qu'en Angleterre, par le motif qu'on les suppose être un obstacle à ce qui est utile aux citoyens, alors qu'un peu de prévoyance suffirait pour les sauver, sans porter atteinte à cette utilité (1).

Mais même à part cela, si nous ne pouvons supporter un léger désagré-

(1) Au moment de corriger ces feuilles pour l'impression, deux de ces cas de destruction se présentent à moi. Le premier a trait aux restes du réfectoire de l'abbaye de Westminster, avec la maison contiguë, Ashburnham House, une belle œuvre faite par Inigo Jones probablement. Le second est celui de Magdalen Bridge à Oxford. Ils paraissent évidemment en contradiction avec l'espoir que je fondais dans l'influence de l'éducation sur le côté esthétique de la vie. En effet, le plan de démolition du premier est poursuivi avec acharnement par les autorités de l'école de Westminster; le second rencontre à peine de l'opposition chez les membres résidents de l'Université d'Oxford.

ment dans la vie pour conserver un monument d'art, qui élèvera et cultivera l'esprit, non seulement de nous-mêmes, mais encore de nos fils, et des fils de nos fils, il devient oisieux et vain de parler d'art, et même d'éducation. D'une telle grossièreté il ne peut sortir que de la brutalité.

La même chose peut se dire des agrandissements et autres transformations, pour cause d'appropriation, d'anciens édifices, servant encore à quelque chose de comparable à leur destination originale. Dans presque tous ces cas, il ne s'agit en réalité que d'une question d'un peu d'argent pour l'acquisition d'un nouvel emplacement. Et puis, un nouveau bâtiment peut être construit et approprié exactement à l'usage auquel il est destiné, avec tout l'art que notre époque peut y appliquer. Ainsi le vieux monument reste pour nous dire son histoire, les changements et les progrès, pour nous servir d'exemple et d'enseignement dans la pratique des arts; et l'avantage du public, le progrès de l'art moderne et la cause de l'éducation se trouvent favorisés à la fois à peu de frais.

S'il importe que nous nous occupions des œuvres d'art de notre temps, dont le nombre peut s'accroître indéfiniment, tant que nous serons en vie, il importe évidemment que nous consacrons un peu de soin, de prévoyance et d'argent à la préservation de l'art des âges passés. De celui-là (si précieux cependant) il nous reste bien peu d'éléments, et jamais, quelle que soit la fortune où le monde puisse arriver, nous n'en aurons davantage.

Celui qui consent à la destruction ou à la mutilation d'un vieil édifice n'a pas le droit de prétendre qu'il a le souci de l'art. Il n'a d'autre excuse à faire valoir pour son crime contre la civilisation et contre le progrès, qu'une ignorance absolument épaisse.

Avant de quitter ce sujet, il est nécessaire de dire quelques mots de cette curieuse invention de nos jours, appelée restauration, méthode d'arranger les œuvres du passé. Quoiqu'elle ne soit pas d'un caractère aussi dégradant que la destruction pure et simple, elle ne vaut cependant pas mieux dans ses effets sur l'état des œuvres d'art. Il est clair que je n'ai pas le temps de développer cette question ce soir. Je me bornerai donc aux quelques propositions qui suivent :

Que les anciens édifices, qui sont à la fois des œuvres d'art et des monuments historiques, doivent toujours être traités avec le plus grand soin et la plus grande délicatesse; que l'art imitatif de notre temps est, et ne peut être la même chose que l'art ancien et ne peut le remplacer; qu'en superposant, par conséquent, ce travail à l'ancien, ce dernier disparaît et comme œuvre d'art et comme souvenir historique; enfin, qu'une surface de bâtiment, effritée sous l'action du temps, est belle, et sa perte un fait regrettable.

Or, les restaurateurs font exactement le contraire de tout cela. Ils croient qu'aujourd'hui il est possible à tout architecte, quelque peu habile, de s'occuper avec succès d'ouvrages anciens, sans préparation, qu'alors que tout s'est transformé, autour de nous, depuis le XIII^e siècle par exemple, l'art seul n'a pas changé et que nos artisans peuvent façonner un travail identique à celui du XIII^e siècle ; enfin que la surface effritée, sous l'action du temps, d'un vieux bâtiment, n'a aucun mérite et qu'il faut la faire disparaître partout où cela est possible.

Vous voyez, le problème est difficile à discuter, car il semble qu'il n'y ait aucune base commune entre restaurateurs et anti-restaurateurs. J'en appelle donc au public et je le prie de remarquer que, quoique notre opinion puisse être fautive, les faits que nous signalons ne présentent aucune urgence. Laissons la question encore dormir quelque temps. Si, comme nous le réclamons toujours, on prend convenablement soin de ces monuments pour qu'ils ne tombent pas en ruines, ils seront toujours là pour les « restaurer » lorsqu'on le jugera nécessaire et qu'on aura prouvé que nous avons tort. Mais s'il se faisait que nous avons raison, comment « restaurer » alors les bâtiments restaurés ? Il vaut mieux ne pas discuter la chose, jusqu'au jour où l'art sera assez développé parmi nous pour que nous puissions nous en occuper en connaissance de cause, lorsqu'il n'y aura plus aucun doute à cet égard.

A coup sûr ces monuments de notre art et de notre histoire qui, quoi qu'en disent les hommes de loi, n'appartiennent ni à une coterie, ni çà et là à quelque riche, mais à la nation en général, méritent qu'on leur accorde cet ajournement. A coup sûr les derniers vestiges de la vie « des hommes fameux et de nos pères qui nous ont engendrés » peuvent, à juste titre, revendiquer ce peu de patience.

Tous ces soins pour nos possessions nous causeront incontestablement des embarras. Mais d'autres, plus graves, nous attendent. Je dois, en effet, parler maintenant d'autres choses, de biens qui devraient nous être communs à tous, de l'herbe verte, des feuillages et des eaux, de la lumière et de l'air même du ciel. Le siècle du commerce a été trop affairé pour y prendre garde. Et d'abord, permettez-moi de vous rappeler que je suppose que chacun de vous ici présent professe le respect de l'art.

Eh bien, il y a parmi vous des hommes riches, que nous appelons, assez mal à propos, des manufacturiers, entendant par là des capitalistes qui payent d'autres hommes pour s'établir manufacturiers. Ces messieurs, dont beaucoup achètent des tableaux et se réclament de l'art, brûlent des quantités de charbons. Il existe un acte, voté en vue d'empêcher en certain temps et en certains endroits de couvrir le pays d'un épais nuage de

fumée. C'est, à mon avis, un acte très boiteux et pas assez général. Mais rien n'empêche ces amoureux de l'art de se donner à eux-mêmes une loi, et de se faire un point d'honneur de réduire à son minimum cette nuisance de la fumée, en ce qui concerne leurs propres usines. Et s'ils ne le font pas, parce que cela leur coûterait simplement de l'argent, et encore si peu, je dis que leur amour pour l'art n'est qu'un masque. Comment pourriez-vous vous intéresser à la peinture d'un paysage, lorsque par vos actions vous montrez que le paysage lui-même ne vous intéresse pas ? Ou bien, quel droit avez-vous de vous enfermer dans un milieu où s'épanouit la beauté de la forme et des couleurs, lorsque vous rendez impossible aux autres d'y avoir quelque part ?

Et quant à l'acte même sur la fumée, j'ignore de quelle façon vous l'appliquez à Birmingham (1), mais j'ai constaté moi-même le soin qu'on y apporte en d'autres localités, à Bradford notamment, quoiqu'il y ait tout près à Saltaire un exemple qui devrait faire honte. L'énorme cheminée qui y dessert des acres de tissages et de filatures, appartenant à Sir Titus Salt et à ses frères, est, pour la fumée, aussi inoffensive qu'une cheminée de cuisine. Ou encore à Manchester : un habitant de cette ville m'a affirmé que l'acte sur la fumée y reste littéralement lettre morte. Eh bien, on achète des tableaux à Manchester ; on s'y vante de favoriser les arts ; mais, comme vous le voyez, ce ne peut être qu'une vaine ostentation, en ce qui concerne les riches du moins. Ils veulent seulement en parler, mais leur conduite même en parle assez.

J'ignore la façon dont vous agissez ici en cette matière. Mais permettez-moi de vous le dire, si vous ne songez pas à vous en occuper d'une façon quelconque, vous n'en êtes pas encore au commencement du chemin que vous devez vous frayer pour arriver au succès dans les arts.

Ces choses constituent une nuisance absolue, qui est un exemple des pires fléaux et qui excuseraient un homme, dans un accès de mauvaise humeur, d'appeler ce siècle celui des nocuités plutôt que celui du commerce. Je laisserai maintenant ce point à la conscience des personnes riches et influentes parmi vous, et je parlerai d'une incommodité moindre et qu'il est dans le pouvoir de chacun de nous de faire cesser. Quelque petite qu'elle soit, elle est tellement irritante, que si mes paroles pouvaient seulement convaincre une vingtaine de personnes parmi vous pour s'en occuper sérieusement, je considérerais comme excellent le résultat de ma soirée. Je veux parler des papiers de sandwiches, — vous riez, naturellement. Mais n'allez-vous pas,

(1) Comme des personnes étrangères à Birmingham lisent ces lignes, je devrai ajouter qu'il a été établi par l'autorité même, à la réunion où j'ai prononcé ces paroles, qu'à Birmingham la loi est strictement observée.

civilisés comme vous l'êtes à Birmingham, les semer autour des collines de Lickey, de vos parcs publics et autres lieux semblables? Et si vous ne le faites pas, je ne puis trouver en vérité assez de mots pour vous en féliciter. Quand nous autres, Londoniens, nous faisons une partie de plaisir à Hampton Court, par exemple, nous prenons un soin spécial à montrer à tout le monde que nous avons de quoi manger. De sorte que le parc, juste devant le grillage (et c'est un endroit charmant) donne l'impression comme s'il avait neigé de sales papiers. Je compte que vous tous qui êtes ici présents, vous vous efforcerez d'en finir avec cette vilaine habitude, qui est un exemple pris au milieu de maint autre du même genre, tout comme le mauvais effet de la fumée. J'entends parler de faits tels que griffonner des noms sur les monuments, arracher des branches d'arbres et autres choses semblables.

Je suppose que le moment n'est pas encore venu dans le réveil des arts pour exprimer le dégoût qu'inspire la façon horrible, empirant chaque jour, dont les afficheurs vont barbouiller toutes nos villes. Nous devrions néanmoins ressentir de l'aversion pour ces horreurs et prendre la résolution de ne jamais rien acheter des objets recommandés par une pareille publicité.

Je me refuse à croire qu'ils puissent valoir grand'chose, s'ils ont besoin de toute cette réclame pour se vendre.

Je dois vous demander encore : Que faites-vous des arbres qui croissent du côté du chemin où l'on va bâtir? Cherchez-vous à les épargner, à y adapter vos maisons? Comprenez-vous quel trésor ils sont dans une ville ou dans un faubourg? Quelle compensation pour ces affreux trous de chien que, Dieu le pardonne, vous allez peut-être édifier à leur place? Je vous le demande non sans appréhension et tristesse, car à Londres et dans ses faubourgs, nous commençons toujours par raser toute végétation jusqu'à ce que la route soit aussi nue que le pavé (1). Je suis persuadé que tout homme aurait été révolté si j'avais pu lui montrer quelques-uns de ces arbres, assassinés sans raison dans le faubourg que j'habite (Hammersmith), et entre autres quelques-uns de ces cèdres magnifiques qui, nous autres riverains, nous ont rendus longtemps célèbres.

Voyez encore combien sont impuissants ceux qui ont le souci de l'art et de la nature au milieu de la précipitation de ce siècle du commerce.

N'oubliez pas, je vous prie, que celui qui coupe un arbre, inutilement ou à la légère, surtout dans une grande ville ou dans ses faubourgs, celui-là ne peut prétendre à l'art.

Que pourrons-nous de plus, qu'aider à faire notre éducation à nous et

(1) Pas absolument toujours : dans le petit quartier de Bedford Park, Chiswick, on a laissé autant d'arbres que possible pour le plus grand profit de son architecture habile et gracieuse.

celle des autres, dans le sens de l'art, afin de mettre les hommes sur la voie d'un *Art pour le peuple et par le peuple, expression du bonheur dans le travail et dans l'usage d'une chose.*

Maintenant que nous avons conquis quelque élément de ce que fut l'art ; que nous avons appris à considérer ses anciens monuments comme des amis, pourrons nous dire quelque chose du passé, et dont nous ne voulons pas altérer la face, fût-elle rongée par le temps et les soucis ; que nous avons du temps et de l'argent à sacrifier aux choses de goût, petits ou grands ; que nous avons montré que réellement nous avons eu souci de la nature, jusque dans les faubourgs d'une grande ville. Après avoir été si loin, nous allons songer aux maisons que nous habitons.

Il faut, en effet, vous rendre compte que si vous n'avez pas la ferme intention d'avoir une architecture bonne et rationnelle, il est encore une fois inutile de songer à l'art d'une façon quelconque.

J'ai parlé des arts populaires. Ils peuvent tous se comprendre dans ce seul mot d'architecture. Ils ne forment tous que des parties de ce grand tout, et l'art de bâtir en est le principe. Si nous ne savions ni teindre, ni tisser ; si nous n'avions ni or, ni argent, ni soie ; pas d'autres couleurs qu'une demi-douzaine d'ocres et d'ombres, nous pourrions cependant créer un art digne, conduisant à tout, pourvu que nous ayons du bois, des pierres, de la chaux et quelques instruments tranchants pour utiliser ces matériaux communs, non seulement à élever un abri contre le vent et la pluie, mais encore à donner une expression aux pensées et aux aspirations qui s'agitent en nous.

L'architecture nous mènerait à tous les arts, comme elle le fit chez les hommes primitifs. Mais si nous la méprisons et si nous ne nous soucions guère de la façon dont nous sommes logés, les autres arts en souffriront.

Or, je ne pense pas que le plus grand optimiste contesterait que tous, indistinctement, nous sommes logés à l'heure présente d'une façon absolument honteuse. Mais comme pour la plupart nous sommes obligés d'habiter des maisons déjà bâties, il faut admettre qu'il est bien difficile de savoir quel parti prendre, si ce n'est attendre qu'elles s'écroulent au-dessus de nos têtes.

Seulement, nous ne devons pas en rejeter la faute sur les bâtisseurs, comme certains semblent vouloir le faire. Ils sont nos humbles serviteurs et construisent ce que nous leur demandons. Remarquez que les riches ne sont nullement obligés d'habiter de vilaines maisons et que cependant ils le font. Les bâtisseurs peuvent donc bien avoir pour excuse d'y voir un indice de ce qu'on désire.

L'essentiel est de faire ce qu'on peut, de faire comprendre aux gens ce que l'on veut d'eux, en leur montrant ce que nous faisons pour nous-mêmes.

Jusqu'à présent, nous appréciant d'après ce principe, les bâtisseurs pouvaient bien dire que nous recherchons l'apparence d'une chose plutôt que la chose elle-même; qu'il nous faut un étalage de vain luxe, lorsque nous sommes peu fortunés, un étalage de stupidité insultante, lorsque nous sommes riches. Ils sont convaincus, qu'en règle générale, nous recherchons ce qui paraît coûter deux fois plus cher que cela ne coûte réellement.

Il ne peut exister une architecture dans ces conditions. La simplicité et la solidité en sont les premiers éléments. Voyez s'il n'en est pas ainsi. Quel plaisir ne nous cause pas une vieille maison à la pensée de toutes les générations d'hommes qui s'y sont succédé! Ne rappelle-t-elle pas comment elle fut la confidente de leurs joies, le témoin de leurs douleurs, et il n'est jusqu'à leurs folies qui n'y aient laissé leur trace? Elle nous semble encore aujourd'hui aussi belle qu'elle le parut à eux. Le sentiment réciproque devrait nous frapper à la vue d'une maison nouvellement bâtie, si elle est comme elle doit l'être. Nous devrions éprouver un plaisir à penser comment celui qui l'a bâtie y a laissé une partie de son âme pour saluer les nouveaux venus, l'un après l'autre, longtemps après qu'il ne sera plus. Mais quel sentiment peut éveiller en nous une maison moderne ordinaire, quelle pensée — sinon l'espoir de pouvoir rapidement oublier son infâme laideur.

Mais, demandera-t-on, comment faire pour payer cette solidité et ces dépenses extraordinaires. La question me paraît raisonnable. Car il faut détromper une bonne fois cet espoir, qu'on caresse parfois, d'avoir un bâtiment qui serait une œuvre d'art, qui serait donc avant tout construit d'une façon parfaite, au même prix qu'un bâtiment qui n'aurait aucune prétention. En général, il ne faut jamais oublier lorsqu'on entend parler d'art à bon marché, que tout art exige du temps, du travail et des efforts d'intelligence et que l'argent est le seul signe représentatif de ces objets.

Il est nécessaire cependant d'essayer de répondre à la question que je suppose posée: Comment allons-nous payer pour bâtir des maisons convenables?

Il semble que, par une coïncidence des plus heureuses, le moyen de les payer consiste précisément à faire ce qui peut seul nous donner un art populaire; c'est, je pense, mener une vie simple. Je ne me lasse pas de le dire, le plus grand ennemi de l'art c'est le luxe; l'art ne peut vivre dans cette atmosphère.

Lorsqu'on vous parle du luxe des anciens, vous devez tenir compte qu'il n'était pas le même que chez nous. C'était plutôt un penchant pour des actes de folie extravagante que ce que nous appelons luxe aujourd'hui, et ce que vous appellerez peut-être, avec plus de raison, confort. J'accepte le mot et je dis qu'un Grec ou un Romain des époques de luxe, resterait

stupéfait, si on pouvait le ramener parmi nous et lui montrer le confort d'une maison aisée de la classe moyenne.

Il y a des gens qui pensent que la possession de ce confort constitue précisément la différence entre la civilisation et la barbarie, qu'il est l'essence même de la civilisation. En est-il réellement ainsi? Adieu alors nos espérances? Nous nous imaginions que la civilisation réalisait la paix, l'ordre et la liberté, la bienveillance pour le prochain, l'amour de la vérité et la haine de l'injustice, et par conséquent la vie de bonheur basée sur toutes ces choses, une vie libre de toute crainte vile, mais pleine de variété. Voilà ce qu'elle signifiait dans ma pensée et nullement des chaises rembourrées et des coussins en plus grand nombre, plus de tapis et de gaz, des boissons et des mets plus exquis — et avec tout cela, des différences plus nombreuses et plus tranchantes entre les diverses classes de la société.

Si c'était cela, pour ma part je préférerais ne pas en être et vivre sous une tente dans le désert de la Perse ou dans une hutte de terre sur la côte d'Islande. Quoi qu'il en soit, et je crois que ma manière de voir est la vraie, je vous assure que l'art a horreur de ce côté de la civilisation. Il ne peut respirer dans les maisons qui étouffent sous l'esclavage des coussins.

Croyez-moi, si nous voulons que l'art entre chez nous, comme il le doit, il faut débarrasser nos demeures des superfluités encombrantes, qui sont toujours dans le chemin. Un confort conventionnel n'est pas un confort réel et ne fait que procurer de l'ouvrage aux domestiques et aux docteurs. Si vous voulez une règle d'or, qui convienne à tout le monde, la voici :

« N'ayez chez vous rien que vous ne sachiez utile ou ne croyiez beau. »

Et si on applique cette règle strictement, on montrera d'abord aux bâtisseurs et autres serviteurs du public ce qu'on veut réellement. Un courant de demandes d'art sera créé, comme on dit. Et en second lieu, nous aurons certainement plus d'argent à donner pour établir des maisons convenables.

Peut-être ne mettrai-je pas votre patience trop à l'épreuve, si je vous exposais mes idées sur l'ameublement nécessaire au salon d'une personne bien portante. J'entends une chambre dans laquelle elle n'aurait pas à faire beaucoup de cuisine, ni généralement à dormir, et dans laquelle elle ne devrait pas se livrer à un travail manuel produisant de la poussière.

D'abord une étagère à livres, contenant une grande quantité de livres; après, une table, bien assujettie lorsque vous y écrivez ou travaillez; quelques chaises, que vous pouvez déplacer, et un banc pour s'asseoir ou se coucher; une armoire munie de tiroirs. Vous aurez ensuite sur les murs, à moins que l'étagère ou l'armoire ne soient ornées de peintures et de sculptures, des tableaux ou des gravures, tels que vous pouvez vous en procurer; seulement pas de bouche-trous, mais de véritables œuvres d'art. Sinon le

mur devra être décoré de quelque belle et intéressante copie. Il faudra également un vase ou deux pour y placer des fleurs, qui parfois sont nécessaires, surtout si vous habitez la ville. Il y aura enfin le foyer qui, dans notre climat, est nécessairement le principal objet de la chambre.

Voilà tout ce dont nous avons besoin, surtout si le plancher est bon. Sinon, comme c'est presque certainement le cas dans une maison moderne, j'admets un petit tapis qu'en deux minutes on puisse rouler hors de la chambre. Mais nous devons avoir soin qu'il soit beau, sinon il nous causera beaucoup d'ennuis.

Voilà, à moins d'être musicien et d'avoir encore besoin d'un piano, (en ce cas, sous le rapport de la beauté, nous sommes mal lotis), tout ce qu'il nous faut. Nous ne pouvons ajouter que peu de chose à ces objets nécessaires, sans nous incommoder, sans gêner notre travail, nos pensées, notre repos.

Si ces objets sont fournis au plus bas prix auquel on puisse les avoir bien et solidement faits, ils ne doivent pas coûter beaucoup. Ils sont si peu nombreux que ceux, en état de se les procurer, pourraient également s'imposer le sacrifice de les avoir convenables et beaux. Et tous ceux qui s'occupent d'art devraient faire leur possible pour qu'il en soit ainsi, et veiller à ce qu'il ne se glisse pas dans ces objets de faux art, rien qui avilisse l'homme, soit pour le faire, soit pour le vendre. Je suis persuadé que si tous ceux qui ont le respect de l'art prenaient cette peine, cela ferait une impression profonde sur le public.

D'autre part, vous pourrez rendre cette simplicité aussi coûteuse qu'il vous plaira ou sera possible. Vous pourrez pendre à vos murs des tapisseries au lieu de les blanchir à la chaux ou d'y coller du papier. Vous pourrez les couvrir de mosaïque ou y faire peindre des fresques par quelque peintre. Tout cela n'est pas du luxe, s'il est fait en vue du beau et non pour l'étalage. Il ne viole pas notre règle d'or : *N'ayez rien chez vous que vous ne sachiez beau ou croyiez utile.*

Tous les arts ont leur origine dans cette simplicité. Plus haut l'art s'élève, plus grande est la simplicité. J'ai parlé de l'ameublement d'une maison d'habitation, d'une chambre dans laquelle nous mangeons et buvons et passons des heures en famille. Mais s'il s'agit d'endroits qu'on désire embellir d'une façon toute spéciale, en raison de la solennité ou de la dignité de leur destination, ils seront encore plus simples et contiendront peu de choses, à part les murs, tout nus, rendus aussi beaux que possible. Saint-Marc à Venise contient très peu d'objets mobiliers, beaucoup moins que la plupart des églises catholiques. Son aimable et imposante mère, Sainte-Sophie, à Constantinople, en avait encore moins, même du temps où elle

était une église catholique. Mais inutile d'aller à Venise ou à Stamboul pour le constater. Entrez dans l'une de nos puissantes nefs gothiques (vous rappelez-vous encore la première fois que vous le fîtes?) et remarquez combien cet immense espace libre apaise et élève l'esprit, quand même les fenêtres et les murs seraient dépouillés de tout ornement. Songez alors au sens de la simplicité et à l'impression donnée par l'absence de futilités encombrantes.

En résumé, pour nous qui étudions l'art, le moyen le plus sûr pour en favoriser l'avancement, n'est pas difficile à trouver. Ce qui engendre l'art c'est l'art lui-même. Tout ouvrage que nous exécutons et qui est bien fait, sert pour autant sa cause. Tout ouvrage qui n'est que d'apparat, sans aucune sincérité, lui nuit autant. La plupart de vous qui vous destinez à la pratique des arts, vous trouverez assez rapidement, si vous avez des aptitudes pour cela ou non. Si vous n'en avez pas, abandonnez la partie, sinon cela vous apportera des jours nuisibles et vous ferez tort à la cause par de laborieuses prétentions. Mais si vous avez des dons quelconques, vous serez heureux plus que tous les autres hommes. Votre plaisir sera toujours en vous, vous ne pourrez en abuser, car la jouissance, au lieu de l'épuiser, le fait grandir. Si, par hasard, le soir vous vous couchez fatigués, le matin vous vous réveillerez pleins d'ardeur. Le matin vous croirez parfois que c'est de la folie, mais peu après, lorsque votre main aura repris son mouvement accoutumé, de nouvelles espérances surgiront sous elle et de nouveau vous serez heureux. Alors que d'autres trouvent que la vie est comme une plante jetée en terre et qui ne peut croître dans tel ou tel sens, mais seulement comme le vent la pousse, vous savez ce que vous voulez, votre volonté est décidée à le trouver et, quoi qu'il arrive, bonheur ou malheur, au moins vous vivez.

Lorsque l'année dernière j'ai parlé devant vous, je redoutais un peu, lorsque j'eus fini, d'en avoir trop dit sur certains points et de m'être prononcé, dans mon ardeur, avec trop d'amertume. Que quelque parole sévère puisse vous avoir découragés, j'étais certes loin d'une telle pensée. Ce que je voulais, ce que je veux encore ce soir, c'est vous présenter définitivement une grande cause à défendre.

Cette cause, c'est celle de la Démocratie de l'Art, l'ennoblissement du travail quotidien et vulgaire, ce qui un jour mettra l'espoir et le plaisir à la place de la crainte et de la douleur, comme forces excitant l'homme au travail et maintiendra le monde dans la voie du progrès.

Si j'ai convaincu un seul de la justice de cette cause, quelle qu'ait été la vivacité de mes paroles ou quelle qu'en ait été la faiblesse, elles auront causé plus de bien que de mal. Je ne puis croire qu'elles puissent décourager ceux qui y sont gagnés ou tout prêts à l'être. Leur chemin est trop claire-

ment tracé, et quiconque de vous, grand ou petit, peut utilement apporter son aide.

Je sais bien que des hommes, lassés par la mesquinerie des détails de la lutte, leur patience mise à bout par leurs espérances différées, désirent à certains moments, d'ailleurs excusables, se retrouver en esprit vers d'autres temps où, si l'issue n'était pas plus apparente, les moyens d'y arriver étaient plus simples; vers ces temps d'enthousiasme, où l'on pouvait racheter mainte erreur, maint recul, en mourant d'une façon ostensible pour sa cause. Avoir présenté la poitrine aux piques espagnoles, tiré le glaive avec Olivier, un tel sort peut nous paraître heureux au milieu de la confusion de notre temps. Pouvoir dire j'ai vécu comme un fou, mais maintenant je veux quitter la folie pour une heure et mourir comme un homme, c'est évidemment quelque chose. Et cependant, il est évident qu'il n'est donné qu'à peu d'hommes de mourir pour leur cause, si toute leur vie ils n'ont pas vécu pour elle. Et de même que c'est le plus complet sacrifice qu'on puisse exiger du plus grand des adeptes d'une cause, c'est aussi le moindre que puisse accomplir le plus petit d'entre eux.

Ainsi donc pour nous, qui avons une mission à cœur, notre plus haute ambition et notre devoir le plus simple sont une et la même chose. Le plus souvent nous serons trop occupés de l'ouvrage, prêt devant nous, pour nous laisser gagner par l'impatience de voir des progrès grands et visibles. A coup sûr, comme nous sommes les serviteurs d'une cause, l'espoir doit toujours être avec nous, et parfois, peut-être, il agrandira tellement notre vision, qu'elle dépassera la course lente du temps et nous montrera les jours de victoire, où les millions de ceux qui sont plongés maintenant dans l'ombre, seront éclairés par *un art par le peuple et pour le peuple, expression de la joie dans le travail et dans l'usage d'une chose.*

WILLIAM MORRIS

✓

Lettre inédite de Bakounine à Celso Cerretti.

Mon cher ami. En même temps que m'arrivait votre lettre, j'ai reçu la grande, la triste nouvelle : Mazzini est mort (1).

L'Italie vient de perdre l'un de ses plus illustres enfants. Car pour aucun de nous il ne peut y avoir de doute, n'est-ce pas, que Mazzini, avec Garibaldi, n'ait été l'une des plus grandes individualités italiennes, le second héros du siècle. Intelligence éminente, cœur ardent, volonté indomptable, dévouement invariable, sublime, voilà, certes, des qualités que nul n'osera lui contester et qui font les grands hommes.

Et pourtant, à la fin de sa longue et magnifique carrière, il a rencontré en nous des adversaires convaincus et irréconciliables. Nous l'avons combattu, non de gaîté de cœur, mais la tristesse dans l'âme, et parce que *notre devoir, notre religion* à nous, la religion de l'humanité, opposée à celle de la divinité, nous avaient commandé ce combat.

Les idées théologiques de Mazzini, armées de cette puissance liberticide qui est propre à toutes les abstractions divines, ayant finalement triomphé de son tempérament de révolutionnaire et de sa nature foncièrement libérale d'Italien, l'avaient transformé, dans les derniers jours de sa vie, en un adversaire implacable de la révolution. Il l'a maudite dans toutes ses plus grandes manifestations actuelles : dans la Commune de Paris, dont le programme destructif de la centralisation politique des États, et dont le soulèvement aussi bien que le martyr héroïque ont inauguré une ère nouvelle dans l'histoire; dans l'Internationale, organisation magnifique, sortie des profondeurs mêmes de la vie du prolétariat de l'Europe, et devenue incontestablement aujourd'hui le plus puissant sinon l'unique instrument de sa délivrance prochaine; dans la libre pensée, cet *alter ego*, cette expression idéale, inséparable de l'émancipation matérielle du genre humain; et dans la science positive, soleil humain qui se lève aujourd'hui pour remplacer par

(1) Mazzini mourut le 10 mars 1872.

son jour certain la lumière équivoque des soleils divins ; enfin dans l'alliance généreuse et féconde que la partie la plus vivante et la plus intelligente de votre jeunesse a conclue avec le prolétariat italien, sur l'unique base de la justice et de la solidarité humaines. Mazzini nous a attaqués dans tout ce qui nous est cher et sacré et a voulu nous imposer des idées et des institutions que nous détestons du fond de nos cœurs et de toute la force de nos convictions. Nous eussions été des lâches et des traîtres si nous ne l'avions combattu à outrance. Le profond sentiment de respect sympathique, de piété que nous n'avons jamais cessé d'éprouver pour le sublime et sincère rétrograde, nous avait rendu ce combat bien douloureux, bien pénible, mais il nous fut impossible de nous y soustraire sans trahir notre cause, la grande cause du triomphe final de l'humanité sur la divinité et sur la bestialité réunies en une seule action rétrograde — par l'émancipation économique et sociale du prolétariat.

Nouveau Josué, Mazzini s'était efforcé d'arrêter le cours du soleil. Il a succombé à la tâche. Sa grande âme fatiguée, torturée, vient enfin de trouver le repos que, vivante, elle ne connut jamais. Le grand patriote mystique, le dernier prophète de Dieu sur la terre, est mort, emportant dans sa tombe, avec la dernière religion, Dieu lui-même, qui cette fois, espérons-le, ne ressuscitera pas.

Le parti de Mazzini n'est pas de force à continuer sa propagande, désormais impossible et qui, ne trouvant aucune base vivante dans les instincts réels de la nation italienne, n'avait été soutenue que par la seule puissance de son génie rétrograde. Il reste au sein de ce parti des hommes très honorables sans doute : Saffi, Campanella et surtout le vieux Quadrio, le plus noble et le plus pur des hommes que j'ai rencontrés dans ma vie, un vieillard que j'adore et qui probablement me maudit, ... quelques autres encore dont les noms me sont inconnus ; mais aucun ne sera de force à recueillir l'héritage de Mazzini, et la constitution tant théorique que pratique de ce parti, autoritaire, s'il en fut, est telle que pour exister il a besoin d'un maître. Le maître est disparu, donc il doit se dissoudre. Pas tout de suite. Au contraire, il est plus que probable que dans le premier moment, galvanisés par la catastrophe qui vient de les frapper, ils feront un effort suprême pour s'unir encore davantage ; mais cette première heure passée, comme il n'existe point de lien bien réel entre tous, et comme leur parti n'a poussé aucune racine dans la vie populaire, les mazziniens ne pourront manquer de se diviser en beaucoup de petites églises, qui, gouvernées par des chefs différents, deviendront autant de petits foyers d'intrigues politiques... (1) et

(1) Une légère déchirure du papier empêche de reconnaître le mot.

le plus souvent opposées. Beaucoup, et sans doute les plus vivants, les plus sincères, les plus jeunes, voudront se joindre à vous. Vous les recevrez sans doute avec un sentiment fraternel, mais, de grâce, ne vous laissez point par eux déborder et ne leur permettez pas d'introduire dans votre camp si compact leurs petites passions politiques, ambitieuses, décevantes et autoritaires. Ouvrez-leur une porte large : *mais ne les recevez que sous la condition d'une franche acceptation de tout le programme de l'Internationale de leur part.*

Permettez à un ami de vous prémunir contre un autre danger. Toute l'Italie pensante et sentante, saisie par une douleur immense, s'unit en quelque sorte aujourd'hui dans un sentiment d'adoration pour Mazzini. S'il n'y avait pas même d'autres preuves que celle-ci, elle suffirait à elle seule pour montrer combien l'Italie, au milieu de la décadence générale de l'Europe, est restée encore une nation grande et vivante. L'Italie s'honore et s'affirme dans le culte qu'elle rend à l'un de ses plus grands, à l'un de ses enfants et de ses serviteurs les plus passionnément dévoués. Quoi de plus naturel, que dans ce moment de douleur et d'enthousiasme suprêmes, mazziniens et internationaux italiens, les révolutionnaires bourgeois et les socialistes révolutionnaires, oubliant pour un moment toutes leurs dissidences passées, se tendent une main fraternelle. Mais, de grâce, au milieu même de cet embrasement patriotique, n'oubliez pas l'abîme qui sépare votre programme du programme des mazziniens. Ne vous laissez pas entraîner par eux — ce qu'ils ne manqueront certainement pas de tenter — à une entreprise pratique commune, conforme à leur programme et à leurs plans et modes d'action, non aux vôtres. Appelez-les à s'unir avec vous sur votre propre terrain, mais ne les suivez pas sur leur terrain à eux que vous ne sauriez accepter sans sacrifier et sans trahir cette grande cause du prolétariat qui désormais est devenue la vôtre. N'oubliez pas qu'entre la révolution bourgeoise qu'ils rêvent et la révolution sociale qui réclame aujourd'hui vos services, il y a réellement un abîme, non seulement quant aux buts qui sont essentiellement différents, mais aussi par rapport aux moyens qui doivent être nécessairement conformes à ces buts. En acceptant leurs plans d'action, non seulement vous ruinerez tout votre travail socialiste et vous arracheriez votre pays à la solidarité révolutionnaire qui l'unit, aujourd'hui, avec toute l'Europe, mais vous vous condamneriez vous-mêmes, avec tous ceux qui vous suivraient dans cette voie nouvelle et funeste, à une défaite certaine, à un fiasco sanglant et complet.

C'est un fait que toutes les expéditions entreprises et accomplies proprement par Mazzini, sans en excepter aucune, ont toujours échoué. Et pourtant qui osera dire que ces entreprises aient été inutiles? Considérées dans

leur ensemble, comme un système d'éducation pratique appliqué à la jeunesse italienne, elles produisirent un résultat immense : celui de réveiller, de former, d'inspirer et de constituer cette jeunesse patriotique et d'en faire le vrai germe de la résurrection italienne. Voilà la grande œuvre, l'œuvre immortelle de Mazzini : il a formé cette jeunesse et, par elle, il créa l'Italie telle qu'elle est, *oui, mais seulement telle qu'elle est* : l'Italie civilisée, lettrée, bourgeoise, l'Italie politique, l'Italie-État, non l'Italie sociale, non l'Italie populaire et vivante. A l'œuvre idéale et politique de Mazzini, il a manqué la consécration du peuple, non cette consécration apparente ou artificielle qui s'obtient par les suffrages politiques de cette abstraction, de ce mensonge politique qu'on appelle le suffrage universel, mais la consécration large et féconde qui ne s'obtient que par la participation réelle et par l'action spontanée de la vie populaire. Toute l'œuvre de Mazzini est restée en dehors de cette vie réelle des masses. Et voilà pourquoi cette œuvre gigantesque, entreprise par le plus grand homme du siècle et accomplie par deux générations de martyrs-héros italiens, semble une œuvre morte, ayant plutôt l'air d'un cadavre qui s'en va en putréfaction que d'un corps puissant et vivant ; et voilà pourquoi, malgré l'idéalisme transcendant de la pensée qui l'a inspirée, l'unité politique créée par Mazzini et plus qu'à demi pourrie aujourd'hui, est devenue l'Eldorado des parasites et des bêtes de proie immondes. Quelque grand que fût le génie d'un homme, il peut bien concevoir une pensée, il peut aussi l'inspirer à des centaines de jeunes gens, mais il ne peut créer la vie, ni la puissance de la vie, car la vie n'est jamais fille de l'abstraction, cette dernière procédant au contraire toujours de la première, et n'en étant jamais qu'une expression incomplète. Le secret et la puissance de la vie ne se trouvent jamais que dans la société, dans le peuple. Et tant que le peuple n'aura point donné sa sanction à une œuvre soi-disant nationale, cette œuvre ne sera jamais réellement nationale ni vivante... L'Italie créée par Mazzini a fatalement abouti à l'Italie des Lauza, des Bonghi, des Covreti et des Visconti-Venosta, à l'Italie des Crispi, Mordini, Nicotera et *tutti quanti*... Ceci n'a pas été un malheureux accident, mais une nécessité logique et fatale.

Nul ne l'a senti moins que Mazzini. Aussi retrouvez-vous le nom du peuple dans tous ses écrits ; il constitue même le second terme de sa fameuse formule : *Dio e Popolo*, et Mazzini a toujours déclaré qu'il ne considérera son œuvre comme définitivement accomplie, que lorsqu'elle aura été sanctionnée par le peuple. Mais le peuple dont parle Mazzini n'est pas le peuple réel, considéré dans sa réalité spontanée et vivante — son peuple à lui est un être fictif, abstrait, théologique pour ainsi dire. Les masses populaires, prises dans leur existence naturelle, réelle et vivante, ne constituent à ses

yeux que la *multitude* ; et pour que cette multitude devienne peuple, il faut qu'elle accepte d'abord la *loi de Dieu*, la *pensée de Dieu*, révélée par les prophètes, hommes de génie couronnés de vertu. Cette pensée qui a la vertu de transformer la multitude en un peuple n'est donc point l'expression de la propre vie de cette multitude, elle naît en dehors d'elle, et lui est par conséquent apportée et imposée du dehors. Telle est la vraie signification de cette formule : *Dio e Popolo*. Dio c'est la pensée dogmatique, aristocratique, extra-populaire et par conséquent antipopulaire, qu'on doit à toute force imposer à la multitude pour que cette dernière, par une apparence de vote spontané, la sanctionne et en la sanctionnant se fasse peuple. Le peuple de Mazzini c'est une multitude magnétisée, sacrifiée et facilement représentée dans les conciles et dans les constituantes par des hommes qui auront puisé leurs inspirations non dans les intérêts des masses, non dans la vie réelle des masses, mais dans une abstraction théologico-politique absolument étrangère à ces masses.

Notre principe, n'est-ce pas, est tout opposé ; en dehors de la science positive, nous ne reconnaissons aucune autre source de vérités morales que la vie même du peuple, la science positive elle-même n'étant que le résumé méthodique et raisonné de l'immense expérimentation historique des peuples. La société, prise dans le sens le plus large du mot, le peuple, la *vile* multitude, la masse des travailleurs, ne donne pas seulement la puissance et la vie, elle donne aussi les éléments de toutes les pensées modernes, et une pensée qui n'est pas puisée dans son sein et qui n'est point la fidèle expression des instincts populaires, selon moi, est une pensée mort-née. D'où je tire cette conclusion que le rôle de la jeunesse dévouée et instruite n'est pas celui de révélateurs, de prophètes, d'instructeurs et de docteurs, non celui de créateurs, mais seulement d'accoucheurs de la pensée enfantée par la vie même du peuple ; c'est-à-dire que les jeunes hommes qui veulent servir le peuple doivent chercher leurs inspirations non en dehors de lui, mais en lui, pour lui donner sous une forme nettement exprimée ce qu'il porte confusément dans ses aspirations aussi inconscientes que puissantes.

Parmi les pensées populaires, celle qui incontestablement occupe aujourd'hui la première place dans les aspirations des masses de tous les pays, c'est l'*émancipation matérielle ou économique*. Les mazziniens, du haut de leur idéalisme extra-populaire et transcendant, dédaignent beaucoup cette tendance, et s'ils se sont vu forcés à lui faire certaines concessions dans ces derniers temps, ils ne le font qu'avec une sorte de condescendance dédaigneuse pour la *vile brutalité* de ces masses incapables d'oublier leurs ventres, et de vivre dans l'unique contemplation de l'idéal. Leur socialisme méprisant est une sorte d'amorce pour la multitude que la beauté

de cet idéal ne touche pas. Aveuglés par leurs propres idées théologiques et politiques, idées qui représentent au fond autant de chaînes antiques et nouvelles pour le peuple, ils n'ont vu dans cette aspiration que l'expression brutale d'appétits brutaux, et ils n'ont pas compris que, dans sa forme inconsciente et naïve, elle contient la plus haute et la plus émancipatrice idée du siècle; celle qui, en détruisant toutes les idéalités comme abstractions, comme fictions ou comme symboles théologiques, poétiques, juridiques et politiques, doit les transformer en des réalités populaires vivantes : vérité, justice, liberté, égalité, solidarité, fraternité, humanités, toutes ces magnifiques choses, tant qu'elles sont restées à l'état de vérités théologiques, poétiques, politiques et juridiques n'ont servi qu'à consacrer et couvrir la plus brutale et la plus dure oppression et exploitation dans la vie réelle du peuple, n'ont exprimé que la condamnation des masses à la misère et à la servitude éternelles. La base réelle, en même temps que la dernière conséquence de toutes ces abstractions splendides, n'a-t-elle pas toujours été, depuis qu'existe une histoire, l'exploitation du travail forcé des masses au profit des minorités privilégiées appelées classes? L'Église catholique, la plus idéale de toutes par son principe, n'a-t-elle pas été, depuis les premières années de son existence officielle, c'est-à-dire depuis l'empereur Constantin *le Grand*, l'institution la plus rapace et la plus cupide? Et tout le reste à l'avenant. Toutes les splendeurs de la civilisation chrétienne, Église, État, prospérité matérielle des nations, science, art, poésie, tout cela n'a-t-il pas eu pour cariatide l'esclavage, l'asservissement, la misère des millions de travailleurs qui constituent le vrai peuple? Que fait donc le peuple en posant cette terrible question économique? Il attaque toute cette civilisation, qui l'a trop longtemps asservi, dans sa base réelle. Il force les idéalités éternelles à tomber du ciel soit théologique, soit politique, sur la terre de la vie réelle et à se transformer en des réalités vivantes et fécondes pour le peuple. En revendiquant son pain quotidien, le plein produit de son travail, le peuple revendique donc pour lui-même la science, la justice, la liberté, l'égalité, la solidarité, la fraternité, et pour dire tout en un mot, l'humanité. D'où il résulte que son matérialisme, que les mazziniens méprisent tant, est la plus haute expression de l'idéalisme pratique et réel.

Voilà ce que les mazziniens, tant qu'ils resteront fidèles à la doctrine politico-religieuse de leur maître, ne comprendront jamais. Mais de la différence des préceptes et des buts découle inévitablement la différence des moyens et de la pratique révolutionnaire. Les mazziniens, infatués de leurs idées prises en dehors de la vie et des réelles aspirations populaires, s'imaginent qu'il leur suffit de se former en petits centres de conspiration dans

les villes principales d'Italie, au nombre de quelques dizaines dans chacune, en entraînant avec eux tout au plus quelques centaines d'ouvriers, et de se lever à l'improviste dans une insurrection simultanée, pour que les masses les suivent. Mais d'abord ils n'ont même jamais su organiser un soulèvement simultané : et ensuite et surtout les masses sont restées toujours sourdes et indifférentes à leur appel, de sorte que toutes les entreprises mazziniennes ont eu pour résultat invariable des fiasco sanglants et même quelquefois ridicules. Mais comme les mazziniens sont des doctrinaires incorrigibles, systématiquement sourds aux cruelles leçons de la vie, cette succession terrible d'avortements douloureux, cette expérience même ne leur a rien appris. A chaque printemps, ils recommencent de nouveau, attribuant toutes ces défaites passées non au vice inhérent à leur système, mais à quelques circonstances secondaires, à des accidents défavorables, accidents qu'on retrouve dans toutes les entreprises connues de l'histoire, mais qui n'ont pu être vaincus que par celles qui ont vraiment émané des profondeurs mêmes de la vie réelle.

Les mazziniens sont-ils devenus aujourd'hui plus clairvoyants, plus pratiques ? Pas du tout, et pour preuve, c'est que si Mazzini n'était point mort, ils auraient fait un nouvel essai, condamné certainement au même sort. Ils sont incorrigibles, ils mourront incorrigibles et sont frappés de stérilité pour toujours.

Ces entreprises toujours avortées avaient une raison d'être, malgré leur insuccès constant et fatal, alors qu'il s'agissait de réveiller et de former le patriotisme de la jeunesse italienne. Ce fut, comme je l'ai dit déjà, l'œuvre glorieuse de Mazzini. Mais une fois cette œuvre accomplie, il fallait absolument changer de système, sous peine de la détruire ou de la corrompre elle-même. Le vieux système de Mazzini, qui était excellent pour créer une vaillante jeunesse, ne valait rien pour produire une grande révolution triomphante. Étant lui-même toujours dominé par ses abstractions théologiques, poétiques, politiques et patriotiques, étant d'un autre côté parvenu à faire partager plus ou moins l'enthousiasme doctrinaire, dont il avait été lui-même animé, à un nombre d'ailleurs toujours restreint de jeunes gens, ses disciples, Mazzini avait cru que ses abstractions suffisaient pour enlever les masses. Il n'a jamais compris que les masses ne se mettent en mouvement que lorsqu'elles y sont poussées par des puissances, — à la fois intérêts et principes, — qui émanent de leur propre vie, et que des abstractions nées en dehors de cette vie ne pourront jamais exercer sur elles cette action. Trompé par cette constante illusion de sa vie, il a cru jusqu'au dernier moment qu'on pouvait faire une révolution par un coup de surprise, et qu'une prise d'armes spontanée et simultanée par quelques cen-

taines de jeunes gens, répandus par petits groupes dans tout le pays, suffirait pour soulever la nation.

Le soulèvement qu'il avait projeté pour ce printemps, préparé, calculé et organisé toujours de la même manière, aurait eu inévitablement le sort de toutes les entreprises précédentes. Les conséquences en eussent été peut-être encore plus cruelles ; car l'Italie me semble se trouver dans une de ces situations critiques où chaque faute peut devenir fatale. Il ne faut pas que la révolution se déshonore par un mouvement insensé et que l'idée d'un soulèvement révolutionnaire tombe dans le ridicule.

Ce qui peut et doit sauver l'Italie de l'état de prostration avilissante et ruineuse dans lequel elle se trouve plongée maintenant, ce que vous devez préparer et organiser, ce me semble, ce n'est pas un ridicule soulèvement de jeunes gens héroïques mais aveugles, c'est une *grande révolution populaire*. Pour cela il ne suffit pas de faire prendre les armes à quelques centaines de jeunes gens, il ne suffit pas même de soulever le prolétariat de^s villes, il faut que la campagne, vos vingt millions de paysans se lèvent aussi.

Depuis le moyen-âge et même depuis la Rome antique, depuis que l'Italie a commencé son existence historique, on peut dire, toute sa vie politique et sociale, le mouvement de sa civilisation s'est concentré dans les villes. Au moyen-âge, vos campagnes formaient sous le point de vue politique et moral, comme un grand désert silencieux et aride, au sein duquel vos villes, exubérantes de mouvement, de richesse, d'intelligence et de sève, éclataient comme des oasis brillantes. Cette non-participation de la campagne à la vie prodigieuse de vos villes fut une des causes principales de la décadence de votre pays. Dans ce siècle, la résurrection glorieuse de l'Italie fut encore exclusivement l'œuvre de vos cités, à l'exclusion presque totale des campagnes. Donc jusqu'à ce moment vos paysans, c'est-à-dire à peu près vingt millions d'Italiens, sont restés en dehors de la vie historique de l'Italie, ou n'y ont participé que comme serfs et victimes.

Voilà où est le plus grand danger. Tout l'avenir de votre pays dépend du parti que vos paysans vont prendre dans la révolution prochaine. Jusqu'à présent ils sont restés passifs et ont subi presque sans résistance le sort et les formes de gouvernement que les villes ont bien voulu leur imposer. Mais vous le savez mieux que moi, les paysans chez vous, comme partout ailleurs, et chez vous peut-être plus que partout, n'aiment point les villes. Les villes ayant été, plus ou moins, politiquement révolutionnaires, les paysans ont été nécessairement réactionnaires, encore moins à cause de l'influence malfaisante que les prêtres exercent sur eux, qu'à cause de cette haine tout à fait naturelle et, disons-le, tout à fait légitime qu'ils nourris-

sent, par tradition historique aussi bien que par suite de toutes leurs expériences plus modernes, contre les villes. Les paysans détestent les bourgeois.

Aujourd'hui que le prolétariat des villes se réveille et s'organise révolutionnairement en Italie aussi bien que dans tous les autres pays de l'Europe, la campagne, la masse compacte des paysans, est devenue l'unique moyen de salut et l'unique point d'appui pour la réaction. Un point d'appui tellement formidable, qu'aussi longtemps que nous ne l'enlèverons pas à la réaction, nous ne pourrons jamais en triompher, nous serons toujours battus par elle. Toute la question du triomphe révolutionnaire se réduit donc à celle-ci : *Comment soulever, comment révolutionner les paysans?*

Mes amis, n'est-il point clair, pour vous comme pour moi, que les formules magiques et mystiques de Mazzini, qui ont perdu aujourd'hui même cette puissance qu'elles avaient exercée jadis sur la jeunesse italienne, sont insuffisantes pour soulever non seulement les paysans, mais même le prolétariat de vos villes? Peuple des campagnes et peuple des villes ont soif d'émancipation. Mais ce qu'on appelle liberté politique n'émancipe en réalité que la seule bourgeoisie; et comme cette sorte de liberté organisée en un grand État centraliste, cet État fût-il même une république comme le voudrait Mazzini et comme le veulent encore les mazziniens; comme la liberté coûte fort cher et comme toutes les dépenses de l'État tombent en dernier compte sur le peuple des travailleurs, il s'ensuit que cette liberté politique écrase d'une charge nouvelle le *chameau populaire* surchargé à n'en pouvoir plus porter, comme l'a fort bien dit le général Garibaldi. Cette soi-disant liberté politique au nom de laquelle les mazziniens, malgré tant de déceptions cruelles, ne désespèrent pas encore de soulever les masses populaires, sans la coopération puissante desquelles il n'y a point de révolution possible, cette liberté politique ne signifie donc pas autre chose, pour ces masses, que nouvelle servitude et nouvelle misère.

L'émancipation réelle pour le peuple ne pourra être conquise que par la révolution sociale. Cette révolution présentera nécessairement, comme toutes les choses vivantes et actives, deux faces : le côté négatif et le côté positif. Le côté négatif, c'est la distinction de ce qui est, de tout ce qui ruine et opprime la vie populaire; ce sera précisément l'acte par lequel le chameau populaire jettera par terre le fardeau toujours grandissant qui l'écrase depuis des siècles; et ce fardeau lui-même est d'une double nature, le fardeau proprement politique et fiscal, qui entrave le développement spontané, le libre mouvement des masses, d'un côté, et qui d'un autre les surcharge et les ruine d'impôts et de taxes, — c'est le fardeau de l'État. L'autre

partie du fardeau, c'est l'exploitation économique du travail populaire par le capital monopolisé entre les mains de la très haute et très riche bourgeoisie. Au fond, ces deux parties du fardeau sont inséparables, car l'État nécessairement hostile, conquérant et rompant la solidarité humaine à l'extérieur, n'a jamais eu d'autre mission à l'intérieur que de consacrer, légitimer et régulariser l'exploitation du travail populaire, au profit des classes privilégiées.

Le renversement de l'État et du monopole financier actuels, tel est donc l'objet négatif de la révolution sociale. Quelle sera la limite de cette révolution? En théorie, par sa logique, elle va très loin. Mais la pratique reste toujours derrière la théorie, parce qu'elle est soumise à une foule de conditions sociales, dont l'ensemble constitue la situation réelle d'un pays, et qui pèsent nécessairement sur chaque révolution vraiment populaire. Le devoir des chefs sera non d'imposer leurs propres fantaisies aux masses, mais d'aller aussi loin que le permettront ou que le commanderont l'instinct et les aspirations populaires. L'objet positif de la révolution sociale sera l'organisation nouvelle de la société plus ou moins émancipée.

Sous ce rapport aussi, l'idéal est très nettement posé par la théorie. Comme organisation politique, c'est la fédération spontanée absolument libre des communes et des associations ouvrières; comme organisation sociale, c'est l'appropriation collective du capital et de la terre par les associations ouvrières. En pratique, ce sera ce que chaque section, chaque province, chaque commune et chaque association ouvrière pourra et voudra, pourvu que ce soit bien réellement la volonté réelle des populations et non l'arbitraire, la fantaisie ou la répugnance des chefs qui décident.

L'un des plus grands soucis de ceux qui se trouvent aujourd'hui à la tête du mouvement révolutionnaire socialiste en Italie, devrait être, selon moi, de trouver et de fixer, autant qu'il est possible de le faire aujourd'hui, au moins les lignes principales du plan et surtout du programme du soulèvement révolutionnaire prochain. Sans perdre jamais de vue l'idéal, qui doit nous guider comme jadis l'étoile polaire guidait les marins — et sous ce mot idéal j'entends toute la justice, toute la liberté, l'égalité économique et sociale la plus complète, et l'universelle solidarité et fraternité humaine — pour former un programme pratique et possible, il faut nécessairement tenir compte des différentes situations de chacune de vos provinces, aussi bien que des dispositions de certaines classes de votre société. Pas de toutes. Car si vous vouliez contenter toutes les classes, vous arriveriez nécessairement à zéro; les intérêts des classes gouvernementales et supérieures étant trop opposés à ceux des couches inférieures pour qu'une conciliation entre eux soit possible. Je pense donc que toutes les classes qui, soit directement, soit indirectement,

tement, sont intéressées au maintien de l'État actuel doivent être sacrifiées sans pitié : ainsi toute la noblesse et toute la haute bourgeoisie financière, commerciale et industrielle, tous les grands propriétaires de la terre et des capitaux, et en grande partie aussi la moyenne bourgeoisie : celle dont les enfants remplissent aujourd'hui l'armée comme officiers et la bureaucratie comme fonctionnaires. Cette moyenne bourgeoisie, en Italie comme partout, est une classe lâche et stupide, l'appui de toutes les corruptions, de toutes les iniquités, de tous les despotismes.

Il y a en Italie quatre couches sociales dont, selon moi, il faut tenir compte. Et avant tout, les deux couches principales, les plus nombreuses et qui forment la base réelle de toute la nation : *le prolétariat des villes et celui des campagnes; les ouvriers proprement dits et les paysans*. Ce sont eux qui doivent donner le ton principal, la tendance réelle à la prochaine révolution. Ai-je besoin de vous dire que les uns comme les autres sont nécessairement, éminemment, instinctivement socialistes ?

Vos ouvriers des villes vous en donnent chaque jour des preuves nouvelles. L'empressement avec lequel ils viennent se grouper sous le drapeau de l'Internationale partout où il se trouve seulement quelques individus de bonne volonté, capables de l'arborer, en est une preuve irrécusable. Les mazziniens eux-mêmes ont fini par le reconnaître ; aussi les voyons-nous aujourd'hui faire du socialisme de très mauvais aloi et avec beaucoup de gaucherie sans doute. Idéalistes, ils ne sauront jamais en faire de sérieux. Mais l'esprit socialiste qui s'est emparé des masses ouvrières est trop puissant pour qu'il leur soit possible de l'ignorer davantage. Dans cette masse que j'ai appelée le prolétariat des villes, l'idéal tout entier tel que je viens de le définir est déjà l'objet d'une tendance très marquée, très explicite, de sorte que s'il n'y avait que lui, on pourrait aller bien loin. La passion qui l'anime surtout c'est celle de l'égalité, de la justice absolues. Il veut que tous les hommes travaillent également aux mêmes conditions économiques et sociales, que le monde soit un monde de travailleurs, et qu'il n'y ait plus de messieurs, qu'il n'y ait plus de possibilité pour personne de s'engraisser par le travail d'autrui. Il veut que chaque ouvrier jouisse du *plein produit de son propre travail*. Mazzini lui-même, dans ses derniers écrits, a reconnu la légitimité de cette demande qui est inscrite la première dans le programme de l'Internationale. Mais savez-vous ce que cette demande signifie ? Rien moins que l'appropriation de tous les capitaux par les associations ouvrières, effectuée d'une manière ou d'une autre. Car tant que les capitaux resteront monopolisés entre les mains des individus comme propriété personnelle, et que par la même raison les associations ouvrières, représentant proprement le travail, resteront privées de capital, rien ne pourra empêcher

les capitalistes de prélever à leur propre profit une partie et toujours la plus grande des produits de ce travail. L'intérêt du capital et toutes les primes gagnées par lui dans les différentes spéculations financières, commerciales et industrielles ne signifient pas autre chose que ce prélèvement inique. Car enfin, mettez ensemble autant de capitaux que vous voudrez, ils ne feront jamais d'enfants. Du moment que les associations ouvrières seront délivrées du joug du capital, ce qui signifie que, possédant des capitaux elles-mêmes, elles n'auront pas besoin de payer les services des capitaux étrangers, ces derniers ne donneront plus aucun intérêt, et leurs possesseurs actuels les auront mangés bien vite. Émancipation du travail ne peut donc signifier autre chose qu'expropriation des capitalistes et transformation de tous les capitaux nécessaires au travail en propriété collective des associations ouvrières.

Quant à l'idéal politique contenu dans les instincts du prolétariat des villes, il me semble partagé aujourd'hui entre deux tendances passablement opposées et contradictoires. D'un côté, l'ouvrier des villes, même le moins instruit, détaché par la nature même de ses occupations de cet esprit local qu'imprime la culture de la terre, comprend facilement la solidarité universelle des travailleurs de tous les pays, trouve plutôt sa patrie dans son métier particulier que dans la terre sur laquelle il est né. L'ouvrier des villes est plus ou moins cosmopolite. De l'autre, sans doute sous l'influence des doctrines bourgeoises qu'il a subies si longtemps, il n'est pas très opposé à la centralisation de l'État. Les ouvriers allemands et anglais rêvent aujourd'hui cette centralisation d'un grand État, pourvu, disent-ils, que cet État soit bien populaire : *l'État des travailleurs*, ce qui constitue une utopie selon moi, tout État et tout gouvernement centraliste impliquant nécessairement une aristocratie et une exploitation, ne fût ce que celles de la classe gouvernante. N'oublions jamais qu'État signifie domination et que la nature humaine est ainsi faite que toute domination se traduit fatalement et toujours en exploitation.

Par contre, la masse des paysans est naturellement fédéraliste. Le paysan est passionnément attaché à la terre et il déteste de tout son cœur la domination des villes et tout gouvernement extérieur qui lui impose sa pensée et sa volonté. En Angleterre et en Allemagne, la révolution qui se prépare prend décidément le caractère d'une révolution des villes, tendant à une nouvelle domination des villes sur la campagne. En Angleterre, le danger qui en résultera pour la révolution elle-même ne sera pas si grand, car proprement, si l'on excepte l'Irlande, la classe des paysans n'y existe pas — tous les travailleurs ruraux étant des salariés, payés par jour comme les ouvriers des villes. En Allemagne, c'est tout autre chose; la masse des

paysans y est immense, et il y a beaucoup de paysans propriétaires, comme en France. Par la faute des bourgeois qui à trois reprises différentes ont retoulé et réprimé le soulèvement spontané des paysans de l'Allemagne : en 1520 d'abord, puis en 1830, puis en 1848, cette masse immense forme aujourd'hui la grande forteresse de la réaction, le point d'appui formidable sur lequel M. de Bismarck fait travailler son levier menaçant contre toutes les libertés de l'Europe; et le socialisme abstrait des Allemands y rencontre une opposition très sérieuse, très dangereuse.

Vous ne tomberez pas dans la faute des Allemands et vous ne vous contenterez pas de faire du socialisme de ville; vous ne ferez pas abstraction de l'esprit et des aspirations naturelles et puissantes de votre prolétariat de campagne, de vos vingt millions de paysans. Vous ne condamnerez pas votre révolution à une défaite certaine. Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée? Eh bien, je crois que vous avez un élément révolutionnaire bien plus puissant et réel *dans les campagnes que dans les villes*. Sans doute il y a plus d'instruction chez vos ouvriers des villes. L'ignorance, hélas! est générale dans votre pays. Mais elle est bien plus grande dans les campagnes que dans les villes. Dans le prolétariat des villes il y a plus de pensée, plus de conscience révolutionnaire, mais il y a plus de puissance naturelle dans les campagnes.

Votre peuple des campagnes est naturellement révolutionnaire, malgré les prêtres dont l'influence ne s'exerce que sur son épiderme. Et à ce propos je veux vous dire ce que je pense de la propagande de la libre pensée. Cette propagande est excellente pour le redressement de l'esprit et des tendances pratiques de la jeunesse plus ou moins lettrée. Mais sur le peuple proprement dit, son action est nulle. Car la religion du peuple n'est point autant l'effet d'une aberration théorique, que celui d'une protestation pratique de la vie populaire contre les étroites limites qui lui sont imposées, contre sa servitude et contre sa misère. Emancipez le peuple réellement, largement et vous verrez toutes les superstitions religieuses et tous les enivrements célestes tomber d'eux-mêmes. Ce n'est point la propagande de la libre pensée, c'est la révolution sociale qui tuera la religion dans le peuple.

Votre paysan est nécessairement socialiste et au point de vue révolutionnaire, on peut dire qu'il se trouve dans la plus excellente position, c'est-à-dire dans une situation économique détestable. A l'exception des paysans de la Toscane, peut-être, où il y a beaucoup de métayers, — j'ignore la situation économique de vos paysans romagnols, — les paysans du Piémont, de la Lombardie, de tout l'ancien royaume de Naples se trouvent plongés dans une telle misère, leur existence est devenue si impossible, qu'une révolution partie des campagnes me paraît inévitable, alors même

qu'elle ne serait dirigée par personne. Il y a deux ans, les paysans ne s'étaient-ils pas soulevés d'eux-mêmes à propos de cette loi « del macinato » (1)? Et remarquez combien juste a été leur instinct. Sur plusieurs points, à Parme, par exemple, ils ont brûlé tout le papier timbré, leur ennemi mortel. L'autodafé de tout le papier timbré officiel, officieux, criminel et civil, me paraît à moi l'un des plus beaux moyens de la révolution franchement socialiste. C'est beaucoup plus humain et beaucoup plus radical aussi que de couper les têtes à la manière des jacobins.

Imaginez-vous que dans toutes les campagnes d'Italie retentisse ce cri : « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières » — comme dans le grand soulèvement des paysans allemands en 1520; et cet autre encore plus explicite : « La terre aux paysans, c'est-à-dire à tous ceux et seulement à ceux qui la travaillent de leurs bras ! » — Croyez-vous qu'il se trouve en Italie beaucoup de paysans qui se tiendront tranquilles ? Et avec cela brûlez beaucoup de papier et vous aurez la révolution sociale toute faite.

Ainsi, expropriation des détenteurs des capitaux et transformation du capital en propriété collective des associations ouvrières; et organisation de la solidarité universelle — tel est l'idéal du prolétariat des villes.

Complète liberté locale et la prise en possession de toute la terre par les travailleurs de la terre, tel est l'idéal du prolétariat des campagnes.

Ces deux idéals se laissent fort bien concilier par le principe de la libre fédération des communes et des associations ouvrières proclamé hardiment, il y a un an, par la Commune de Paris. Et s'il n'y avait que ces deux couches sociales, le programme de la révolution sociale serait bien vite tracé.

Mais il y a deux autres couches dont vous devrez tenir compte; d'abord parce que par leur situation de plus en plus malheureuse, elles deviennent forcément chaque jour plus révolutionnaires, et parce que très nombreuses l'une et l'autre, elles exercent une influence très réelle sur le peuple : c'est, dans les villes, la *petite bourgeoisie*; et dans les campagnes, c'est la *classe des très petits propriétaires*. Ces deux classes n'ont proprement point de programme, étant toutes les deux complètement désorientées. Par leurs traditions et leur vanité sociale, elles tiennent quelque peu aux classes privilégiées. Par leurs instincts de plus en plus menacés et sacrifiés, et par les conditions réelles de leur existence, elles sont par contre de plus en plus portées vers le prolétariat. Pourtant ils conservent encore quelques intérêts qui souffriraient d'une application par trop conséquente et logique du principe socialiste, tel qu'il se dégage déjà des aspirations des masses : concilier ces intérêts avec ces aspirations, *sans toutefois sacrifier ces dernières*, telle est l'œuvre qui vous incombe aujourd'hui.

(1) Mouture.

Fédéralisme et socialisme, tels sont les deux éléments principes de la révolution prochaine. C'est absolument l'opposé du programme mazzinien. N'est-il pas clair alors que toute conciliation entre ces deux partis est impossible sur le terrain mazzinien? Vous ne pouvez prendre part à leurs entreprises, d'abord parce qu'ils sont fatalement condamnés à échouer toujours; et ensuite et surtout parce que vos buts et vos moyens sont absolument différents. Vous voulez l'émancipation complète et définitive de la société italienne et son organisation ou réorganisation nouvelle sur la base du travail à la fois libre et collectif, de bas en haut, par la voie de la fédération et des groupements naturels. Et ils rêvent, au contraire, pour cette société, un asservissement nouveau sous le joug d'un grand État unitaire. Vous voulez préparer et organiser un formidable soulèvement populaire qui balayera tout ce qui lui est opposé, brisant tout ce qui osera lui résister et rendant la résistance même impossible. Et incapables d'organiser ou même seulement de rêver un tel soulèvement, les mazziniens continueront à s'épuiser en entreprises ridicules...

Ce que je prévois — et c'est peut-être, au point de vue d'une pratique plus sérieuse, la meilleure chose qui puisse leur arriver — c'est que beaucoup d'entre eux tombent, *sans s'en douter eux-mêmes*, entre les mains d'Agostino Bertani, le seul parmi les chefs ou initiateurs *secondaires* des mouvements patriotiques passés qui ne se soit pas complètement épuisé et n'ait point entièrement compromis sa position et son caractère d'ancien révolutionnaire.

Parmi les notabilités mazziniennes, il n'y en a pas une seule qui soit réellement capable de diriger une entreprise. Ce sont des doctrinaires, non des hommes d'action. Quadrio, le plus respectable et le plus sympathique parmi eux, peut inspirer, enthousiasmer les jeunes gens pour lesquels il a un grand amour, mais je ne le crois pas capable de combiner et de diriger une action. Saffi est une sorte de savant manqué, un docteur d'une faculté qui n'existe pas, le Mélanchton d'une religion mort-née. Petroni, dit-on, est une sorte de sot jésuite; Campanella, un fondateur de secte dans le parti mazzinien, comme Ali le fut dans la religion mahométane. C'est celui d'ailleurs que je connais le moins, mais d'après tout ce que j'ai pu recueillir sur son compte, ce n'est pas lui qui pourra remplacer l'action toujours faible, mais toujours géniale de Mazzini.

Bertani n'est point mazzinien, mais il a su conserver des rapports plus ou moins intimes avec les mazziniens et avec Mazzini lui-même, comme il a su les conserver aussi avec les garibaldiens, sans être un garibaldien lui-même, avec les libres-penseurs et avec la ci-devant gauche démocratique, — arrivée aujourd'hui à l'état de Gorgonzola ou de fromage de Limbourg, —

les Crispi, Nicotera et Cie; Bertani a été toujours avec tout le monde, l'ami de tout le monde, et il ne s'est jamais donné à personne; il est même l'ami d'Alberto Mario, qui est trop vaniteux pour chercher un autre ami que lui-même et dont on peut dire, sans doute avec plus de raison, ce que Camille Desmoulins avait dit de Saint-Just : « Qu'il porte sa tête comme un saint Sacrement. »

Bertani est l'homme politique par excellence. Il a toujours voulu *fare da se*. Hommes, partis et choses, tout doit lui servir de moyen. Avec cela, je le crois un républicain très sincère. Je pense et en récapitulant certaines conversations que j'ai eues, il n'y a pas trop longtemps, avec lui, je suis porté à croire qu'il nourrit au fond de son cœur cette passion ambitieuse secrète de ne point mourir avant d'avoir rétabli, ou au moins sans avoir puissamment contribué au triomphe et à l'établissement de la république en Italie. Seulement, de quelle république? Fédéraliste ou centraliste? Voilà ce que je n'ai pas su bien démêler. Je crois qu'il ne le sait pas encore bien lui-même. Bertani n'étant pas un doctrinaire, n'a pas d'idéal préconçu, et je pense que s'il a même quelques idées favorites, il les sacrifiera sans grande peine si les circonstances et le caractère, l'ensemble d'un mouvement le lui commandent. Il est l'ami de Giuseppe Mazzoni de Prato, celui qu'on appelle le Caton de la Toscane, l'ami d'Alberto Mario, et tous les deux sont des fédéralistes régionaux, chacun à sa manière; il est fédéraliste avec eux et centraliste avec les mazziniens, comme il est constitutionnaliste avec la gauche parlementaire. Au besoin il fera du socialisme et de l'internationalisme avec vous. En un mot, il se tient *au-dessus* de tous les partis, au moins dans son idée, avec l'intention de tirer avantage de chacun pour l'accomplissement de ses fins plutôt pratiques que théoriques et principales. C'est l'homme d'Etat par excellence, élève plutôt de Machiavel que de Dante.

Et c'est précisément parce qu'il est un disciple de Machiavel que je le crois appelé maintenant à gouverner la troupe débandée des mazziniens, disciples de Dante. Pour les mazziniens, ce sera incontestablement très utile, parce que Bertani imprimera à leurs efforts révolutionnaires et républicains une tendance pratique qu'à eux seuls ils ne seraient jamais capables de réaliser. Mais il ne faut pas s'y tromper, la république pour le triomphe de laquelle travaillera Bertani, sera une république exclusivement bourgeoise; parce que lui-même, bourgeois par le sang, par toutes ses pensées et par tous ses instincts, par ses intérêts, par son ambition et par toutes ses amitiés, il ne pourra jamais agir dans un autre sens que dans celui d'un homme d'Etat bourgeois, plutôt centraliste que fédéraliste, plutôt exploiteur que socialiste, qui cherchera sans doute à concilier les deux termes opposés et incon-

ciliables, mais qui par instinct et par habitude d'esprit aussi bien que par nécessité de position, comme il convient d'ailleurs à tout homme d'Etat, finira toujours par sacrifier les autonomies et libertés locales à la centralisation de l'Etat, et la prospérité populaire à l'exploitation des capitalistes.

Si, comme je le présume, Bertani devient de fait le chef et le directeur occulte des entreprises des mazziniens, quelle est la position que vous, socialistes révolutionnaires, partisans de l'émancipation sérieuse du prolétariat, prendrez vis-à-vis de lui ?

L'ignorer serait une faute ; s'allier avec lui en serait une autre et, selon moi, encore plus grande. Vous n'êtes pas des théoriciens utopistes, vous voulez former un parti actif et puissant, capable de transformer, dans un terme aussi rapproché que possible, votre belle Italie en un pays de liberté, d'égalité, de justice, de bonheur et d'honneur pour tous. Vous vous organisez en vue de l'action ; par conséquent, il ne vous est pas permis d'ignorer aucun des éléments qui constituent la réalité actuelle. Vous devez bien connaître la force des erreurs que vous aurez à combattre, et aussi celle des éléments qui sans être précisément les vôtres, sont forcés de devenir jusqu'à un certain point et pendant toute la période de transition, en quelque sorte vos alliés, vos amis, ayant les mêmes adversaires à combattre. Les mazziniens, quoique d'une autre manière et pour d'autres raisons que vous, sont des ennemis acharnés de ce gouvernement qui, vous craignant beaucoup plus qu'il ne les craint, commence à vous persécuter dans toute l'Italie et vous persécutera, je le pense, bientôt avec un acharnement encore plus furieux. Jusqu'à un certain point, vous serez donc forcés de marcher parallèlement avec eux, de vous tenir au courant de toutes leurs entreprises, et non seulement de les laisser faire, mais quelquefois même, dans de très rares occasions sans doute, et en observant la plus grande prudence, de les seconder *indirectement*, en tant qu'en le faisant, vous pouvez espérer d'affaiblir et de démoraliser le gouvernement actuel, votre ennemi désormais le plus acharné, le plus puissant et le plus incommode. Dans toutes les luttes des mazziniens ou des bertaniens, c'est-à-dire des républicains bourgeois contre le gouvernement, vous vous abstenrez sans doute le plus souvent et autant qu'il sera possible de faire sans vous suicider moralement et matériellement ; mais toutes les fois que vous vous sentirez forcés de sortir de cette passivité apparente, vous n'en sortirez, cela va sans dire, que pour prendre leur parti contre le gouvernement.

Vous serez donc forcés de vous organiser et de marcher parallèlement avec eux, pour pouvoir tirer profit pour la réalisation de vos propres buts, de chacun de leurs mouvements. Mais vous vous garderez bien, n'est-ce

pas, de vous allier avec eux au point de vous confondre, vous *ne leur permettez jamais de pénétrer dans votre organisation*, dans laquelle ils ne pourront jamais vouloir entrer que pour la fausser, que pour la détourner de son but, que pour la paralyser et que pour la dissoudre. Ils n'auraient pas même cette intention, qu'ils travailleraient indirectement dans ce but, tant leur nature est contraire à la vôtre. — Il me paraît donc absolument nécessaire que toutes vos organisations, tant publiques que secrètes, restent tout à fait en dehors de toutes les organisations mazziniennes et bertaennines.

Et maintenant un mot sur votre organisation romagnole, et en général sur celle des sections de l'Internationale en Italie. Croyez-vous qu'elles pourront résister et survivre, en tant qu'organisations publiques et légales, aux persécutions de votre gouvernement? — Il n'est plus de doute possible, la persécution contre l'Internationale est universelle, internationale. Après la défaite de la France républicaine et socialiste, il fallait d'ailleurs s'y attendre. L'Allemagne impériale, l'Allemagne de Bismarck, unie tendrement avec le knout tsarien de Russie, se trouve, comme de raison, à la tête de la réaction. Bismarck semble peu faire lui-même, mais il fait faire les autres. Il (dirige) (1) souvent, sans qu'ils le soupçonnent eux-mêmes, la politique intérieure de tous les autres gouvernements; et il n'est point de doute qu'il n'y ait une entente positive entre tous contre l'Internationale, la plus puissante et on peut même dire l'unique représentante de la révolution en Europe, aujourd'hui. — En France, en Italie, en Belgique, en Allemagne on sévit contre elle. Si les choses marchent quelque temps dans ce sens, la Suisse entrera bientôt dans la même voie. D'abord elle est trop faible pour résister longtemps à la pression impérative des grandes puissances qui l'entourent et qui ne demanderaient pas mieux que de la partager entre elles; et ensuite il faut dire aussi que la bourgeoisie soi-disant radicale, celle qui gouverne aujourd'hui dans la plus grande partie des cantons de la Suisse, ne demandera pas mieux que de se voir forcée par la pression diplomatique des grandes puissances, à sévir contre l'Internationale. Cette association n'a qu'un seul abri en Europe à cette heure : c'est l'Angleterre. Il faudrait une révolution aristocratique, un renversement de la Constitution pour l'en chasser. Et les associations ouvrières y forment déjà une véritable puissance, au point que les partis politiques, tories, whigs et radi-

(1) Le verbe manque dans le manuscrit, mais le contexte conduit naturellement à l'interprétation adoptée.

caux, se voient forcés de compter avec elle. Mais dans tous les pays du continent de l'Europe, l'*existence publique*, avouée de l'Internationale est terriblement menacée. Et nulle part elle n'est encore arrivée à cette concentration de forces qui la rende menaçante à son tour, — je parle d'aujourd'hui, non de demain, car je suis certain que demain est à nous, — nulle part, excepté en Espagne peut-être. Des lettres que je reçois de différents points de ce dernier pays m'annoncent, en effet, que les ouvriers socialistes de l'Espagne, très ... (1) et très sérieusement organisés, et non seulement les ouvriers mais les paysans de l'Andalousie, parmi lesquels les idées socialistes ont été très heureusement propagées, se proposent de prendre une part très active à la révolution qui se prépare, donnant cette fois la main aux partis politiques, sans toutefois se confondre avec eux, et avec l'intention bien arrêtée d'imprimer à cette révolution un caractère franchement socialiste. Nous attendons tous avec anxiété l'issue des événements décisifs qui s'annoncent. Tout le Midi de la France s'organise, jusqu'à Paris même, malgré toutes les lois votées par les ruraux de Versailles, et cette organisation se fait sous la direction de nos alliés, non sous celle de Londres, dont la propagande tant prônée en réalité se réduit à zéro. Si la révolution triomphe en Espagne, ce sera naturellement un formidable appoint pour la révolution en Europe. Si elle succombe, la réaction qui nous menace partout sera plus formidable encore. — Mais même dans le cas de triomphe de la révolution en Espagne, le premier effet qui en résultera immanquablement dans les autres pays de l'Europe, en France, en Belgique, en Allemagne, en Italie et en Suisse, grâce surtout à la réforme centraliste qui menace de tuer les libertés cantonales de ce pays, — sera une recrudescence de la réaction. — Alors même que le gouvernement de Versailles ne serait pas capable lui-même de réprimer la révolution dans le Midi de la France, n'oublions pas que l'armée de Bismarck occupe encore le nord-est de la France; et pour moi, il n'est point de doute qu'il existe déjà maintenant une entente entre Bismarck et votre gouvernement italien, et que dans les derniers pourparlers qui ont eu lieu, le cas du triomphe de la révolution en Espagne n'a point été oublié, d'autant moins qu'il intéresse directement votre dynastie régnante.

Enfin, je prévois dans tous les pays de l'Europe et en Italie surtout des persécutions très sérieuses contre les socialistes et contre toutes les organisations de l'Internationale. Ce qui vient de se passer à Milan en est la preuve. Le *Martello* est un journal qui ne s'est jamais permis aucune excentricité. Au contraire, très décidé dans le fond, il a adopté une forme

(1) Mot illisible.

très prudente et très modérée. En le confisquant systématiquement, en lançant des mandats d'arrêt contre le gérant et contre le directeur, en menaçant les jeunes gens qui font partie du comité du « *Circolo operaio* » de les envoyer au « *domicilio coatto* », on prouve qu'il y a un parti pris systématique contre l'Internationale de la part de votre gouvernement ; et je ne pense pas qu'on se limite à la seule Lombardie. Je crois que c'est une mesure arrêtée pour toute l'Italie. Je ne doute pas que bientôt on ne prenne des mesures très énergiques et très arbitraires pour dissoudre, pour anéantir votre « *fascio operaio* ». Que ferez-vous alors ? Un soulèvement ? Ce serait magnifique si vous pouviez avoir l'espoir de triompher. Mais pensez-vous l'avoir ? Êtes-vous assez bien préparés, assez solidement organisés pour cela ? Avez-vous la certitude de soulever avec vous toute la Romagne, les paysans y compris ? Si oui, ramassez le gant qu'on vous jette. Mais si vous n'avez point cette confiance, — je ne vous parle pas d'illusions, mais d'une confiance basée sur des faits positifs, — alors, de grâce, ayez la force de comprimer votre indignation naturelle, d'éviter une bataille qui devrait terminer pour vous en défaite. Rappelez-vous qu'une défaite nouvelle serait mortelle non seulement pour vous, mais pour toute l'Europe. Je pense qu'il faut attendre l'issue du mouvement espagnol, et alors, lorsque le mouvement de ce pays prendra un caractère largement et franchement révolutionnaire, il faudra se soulever tous ensemble, pas seulement la Romagne, mais toutes les parties de l'Italie qui sont capables d'un mouvement révolutionnaire.

Et, en attendant, que faire si l'on dissout violemment votre organisation publique ? Il faut la transformer en organisation secrète, en lui imprimant alors un caractère, en lui donnant un programme beaucoup plus révolutionnaire que celui que vous avez pu lui donner jusqu'ici....

Sans doute il est très désirable que vous puissiez conserver l'organisation publique et légale des sections romagnoles et autres qui constituent le « *fascio operaio* ». Mais si les persécutions gouvernementales vous forcent à les dissoudre en tant qu'organisations politiques, vous serez bien forcé de les transformer en organisations secrètes, à moins de vous condamner, vous et tous vos amis et votre cause avec vous, à un anéantissement complet. Pour quiconque vous connaît, comme je commence à vous connaître, cette dernière supposition est inadmissible. Je dirai plus ; même dans le cas où vous parviendriez, à force de lutte énergique et habile, à sauvegarder l'existence de vos sections publiques, je pense que vous arriverez tôt ou tard à comprendre la nécessité de fonder au milieu d'elles des *nuclei* composés des membres les plus sûrs, les plus dévoués, les plus intelligents et les plus énergiques, en un mot des plus intimes. Ces *nuclei* intimement reliés entre

eux et avec les nuclei pareils qui s'organisent ou s'organiseront dans les autres régions de l'Italie ou de l'étranger, auront une double mission : d'abord ils formeront l'âme inspiratrice et vivifiante de cet immense corps qu'on appelle l'Association internationale des travailleurs en Italie comme ailleurs ; et ensuite ils s'occuperont des questions *qu'il est impossible de traiter publiquement*. Ils formeront le pont nécessaire entre la propagande des théories socialistes et la pratique révolutionnaire. — Pour des hommes aussi intelligents que vous et vos amis, je crois en avoir assez dit.

C'est surtout au point de vue de cette organisation *intime* dans toute l'Italie que j'ai beaucoup désiré que le Congrès de la démocratie italienne, dont avec votre illustre général (1) vous aviez pris l'initiative, se réunît au plus vite. Ce serait pour tous les démocrates socialistes, pour tous les socialistes révolutionnaires de l'Italie les plus sérieux une si magnifique occasion de se connaître, de s'entendre et de s'allier sur la base d'un programme commun. Naturellement, cette alliance secrète n'accepterait dans son sein qu'un très petit nombre d'individus, les plus sûrs, les plus dévoués, les plus intelligents, les meilleurs ; car dans ces sortes d'organisations, ce n'est pas la quantité, c'est la qualité qu'il faut chercher. Ce qui doit, selon moi, distinguer votre pratique révolutionnaire de celle des mazziniens, c'est que vous n'avez pas besoin de recruter des soldats pour former de petites armées secrètes, capables de tenter des coups de surprise. Les mazziniens doivent le faire, parce qu'ils veulent et croient pouvoir faire des révolutions en dehors du peuple. Vous ne voulez qu'une révolution populaire ; par conséquent vous n'avez pas à recruter une armée, car votre armée c'est le peuple. Ce que vous devez former, ce sont les *états-majors*, le réseau bien organisé et bien inspiré des chefs du mouvement populaire. Et pour cela, il n'est aucunement nécessaire d'avoir une grande quantité d'individus initiés dans l'organisation secrète.

J'ai donc été très affligé en voyant que le général, ennuyé par la discordance des opinions démocratiques et socialistes en Italie, a fini pour ainsi dire par renoncer à l'idée de réunir ce congrès ou bien l'a remis à un temps indéterminé, lorsqu'il y aura plus d'harmonie dans les idées. Je crois que si vous voulez attendre jusque-là, vous attendrez longtemps, toujours, et que vous mourrez tous sans avoir vu cette harmonie absolue se réaliser. Mon cher ami, laissez-moi vous le dire, cette harmonie est irréalisable et elle n'est même pas désirable. Cette harmonie, c'est l'absence de la lutte, l'absence de la vie, c'est la mort. En politique, c'est le despotisme. Prenez toute l'histoire et convainquez-vous qu'à toutes les époques et dans tous les

(1) Garibaldi.

pays, lorsqu'il y a eu développement et exubérance de la vie, de la pensée, de l'action créatrice et libre, il y a eu dissension, lutte intellectuelle et sociale, lutte de partis politiques et que c'est précisément au milieu de ces luttes et grâce à elles que les nations ont été les plus heureuses et les plus puissantes dans le sens humain de ce mot. Cette lutte n'a point ou presque pas existé dans les grandes monarchies asiatiques : aussi y a-t-il eu absence complète de développement humain. Voyez d'un côté la monarchie persane avec ses troupes innombrables et disciplinées, et de l'autre la Grèce libre, à peine fédérée, continuellement tourmentée par la lutte de ses peuples, de ses idées, de ses partis. Qui a vaincu? C'est la Grèce. Quelle fut l'époque la plus féconde de l'histoire romaine? Ce fut celle de la lutte de la plèbe contre le patriciat. Et qui est-ce qui a fait la grandeur et la gloire de l'Italie du moyen-âge? Certes ce ne furent ni la papauté ni l'empire. Ce furent les libertés municipales et la lutte intestine des opinions et des partis. Napoléon III avait fini par endormir les luttes intestines en France, et par là-même il l'a tuée. Que le destin de votre belle patrie la garde d'une époque où tous les esprits seraient calmés et d'accord. Ce serait l'époque de sa mort.

Voyez comme les opinions peuvent être différentes. Beaucoup de démocrates italiens s'effrayent des divisions qui dans ces deux dernières années ont surgi au sein du parti démocratique et y voient les signes de la décadence de ce parti. J'y vois, moi, au contraire, le signe de sa résurrection et une garantie de sa puissance féconde et vitale. La « consorceria » n'est point divisée. — Est-elle plus vivante pour cela? Tant qu'elle était encore divisée en certains ... (1) elle conservait des restes de vie. Mais aujourd'hui qu'une touchante unité s'est établie dans son sein, et que cette concordance a encore envahi le parti de la gauche parlementaire, qui n'en est plus séparée que par des intérêts et des ambitions personnelles, ne sentez-vous pas que toute cette Italie officielle est bien morte. Eh bien! il y a encore quelques ans, la démocratie italienne endormie dans l'uniformité harmonieuse des mêmes ... (2), était sur le point de mourir. — Le socialisme lui a rendu la vie et par là-même a suscité dans son sein un immense développement de pensées et de tendances diverses, et par conséquent la lutte intestine, cette grande éducatrice de la force qui crée...

Je ne me fatiguerai jamais à le répéter : L'uniformité, c'est la mort. La diversité, c'est la vie. L'unité disciplinaire, qui ne peut s'établir dans un milieu social quelconque qu'au détriment de la spontanéité créatrice de la

(1) Mot illisible.

(2) Mot illisible.

pensée et de la vie, tue les nations. L'unité vivante, vraiment puissante, celle que nous voulons tous, c'est celle que la liberté crée au sein même des libres et diverses manifestations de la vie, s'exprimant par la lutte : c'est l'équilibration et l'harmonisation de toutes les forces vivantes. — Je comprends qu'un général de division d'une armée régulière adore le silence de mort que la discipline impose à la foule. — Votre général, notre général, le général du peuple, n'a pas besoin de ce silence d'esclaves : habitué à vivre et à commander au milieu des orages, il n'est jamais si grand que dans l'orage. L'orage, c'est le déchaînement de la vie populaire, seule capable d'emporter tout ce monde d'iniquités établies, — et nous ne pouvons pas assez déchaîner cette passion et cette vie.

Pour en revenir au congrès de la démocratie italienne, je vous avoue que je n'ai jamais espéré ni même désiré qu'il produise une conciliation et une harmonisation impossibles entre toutes les opinions qui sont, ou qui se croient, ou se disent avancées : entre les francs-maçons, Campanella, Stefanoni, Filoppanti et *tutti quanti* et entre les révolutionnaires socialistes sincères. — Une pareille conciliation, si elle pouvait se réaliser jamais, serait selon moi le plus grand malheur qui puisse frapper l'Italie, car selon les règles éternelles de la logique, $+ 1 - 1 = 0$. — Ce serait l'anéantissement de la cause vivante, populaire, au profit de quelques phrases mortes et de quelques phraseurs doctrinaires et bourgeois. Votre congrès sera, comme tous les congrès, une sorte de tour de Babel ; mais il vous donnera la possibilité de reconnaître les vôtres, c'est-à-dire les socialistes révolutionnaires de toutes les régions de l'Italie, et de former avec eux une minorité sérieuse, bien organisée et seule puissante, parce qu'exprimant les aspirations et les intérêts populaires : seule elle représentera le peuple dans ce congrès.

Maintenant, cher ami, que je vous ai dit avec une pleine sincérité mon idée sur la seule révolution italienne qui me paraisse désirable et possible, je veux répondre à vos autres questions :

1° Je pense, je suis fermement convaincu que le général a tort de soupçonner l'honnêteté politique de ce pauvre Terzaghi. Je crois vous avoir dit déjà mon opinion sur son compte. C'est un cerveau brûlé, un cœur tant soit peu léger et vain. Dans les derniers temps, il s'est démené comme un fou dans son *Proletario*, sautant d'une fantaisie et d'une proposition à une autre, non sans doute pour le plus grand bien réel de l'Internationale. Mais je suis convaincu qu'il est incapable de trahison... Ce qui est certain, c'est qu'il n'a point la persistance et l'égalité de l'esprit et du cœur nécessaires pour bien diriger la section de Turin. Cette pauvre section, dont les

éléments me paraissent excellents et fort nombreux, paraît rester sans direction aucune et ballottée entre les vaniteux et les intrigants. Ce M. Beghelli lui fait un grand mal, et il paraît qu'il ne se trouve personne à Turin pour mettre ordre à cette dégoûtante anarchie. Il y a longtemps que je n'ai aucune nouvelle de Turin; Terzaghi m'ayant paru trop indiscret, trop bavard pour des rapports intimes, et en dehors de lui je n'y connais personne. Si vous avez des rapports avec des hommes sérieux à Turin, tâchez d'agir par eux. Longtemps j'avais compté sur Anatole qui m'avait inspiré beaucoup, beaucoup de sympathie et de confiance. Malheureusement Anatole paraît être trop l'ami de M. Beghelli, pour être resté le mien. Il n'a pas répondu à mes dernières lettres et nous en sommes restés là.

2° Je regrette aussi vivement que le général mette sur la même ligne la *Campana* de Naples avec le *Proletario* de Turin. La *Campana* est un journal beaucoup plus sérieux. Vous y avez lu sans doute les lettres si remarquables de notre ami le docteur et le député socialiste Saverio Friscia. Je n'ai pas besoin de vous le recommander. Son nom doit vous être connu comme celui d'un homme, d'un ancien patriote très intelligent, très sérieux et très pur. C'est un esprit remarquable et un caractère, toute une existence universellement estimée, — il a une très grande influence en Sicile. Pensez-vous que lui, qui connaît si bien Naples et les hommes et les choses à Naples, qu'il aurait écrit dans la *Campana* s'il ne la considérait pas comme une gazette sérieuse? Et, en effet, j'y ai trouvé des articles très remarquables, écrits avec autant de talent que d'esprit. Il est évident que les jeunes gens qui la dirigent sont ardemment et sincèrement convaincus. Ils y mettent sans doute beaucoup de passion... Mais, Santo Diavolo! comme on dit à Naples, depuis quand le zèle passionné et ardent est-il devenu un défaut chez les jeunes gens? Ils professent quelques idées qui vous déplaisent; eh bien! combattez-les, opposez-leur d'autres idées, mais laissez-leur de grâce cette sainte liberté de la pensée, qui ne doit pas être un monopole entre les mains de notre ami M. Stefanoni qui, par parenthèse, en use amplement pour calomnier l'Internationale d'un point de vue bourgeois.

3° Enfin, j'arrive à la troisième question, celle qui me concerne personnellement. Les attaques de la secte hébraïco-germanique ne sont pas une nouveauté pour moi. Depuis 1848, dans les journaux allemands, ils m'ont attaqué publiquement et de la manière la plus ignoble, prétendant qu'Herzen et moi nous étions à la solde d'un comité panslaviste et tzarien. Herzen et moi nous avons combattu toute notre vie la politique du tzar. Quant à moi, je me suis posé dès le commencement de ma carrière le devoir de combattre spécialement le panslavisme — et nul ne le sait mieux que ces juifs allemands. — Mais chez eux, c'est un parti pris de calomnie.

Jusqu'à présent j'avais dédaigné de leur répondre. Il paraît qu'ils veulent me forcer à rompre ce silence. Je le ferai, quoique bien à contre-cœur ; car il me répugne d'introduire des questions personnelles dans notre grande cause et rien ne me dégoûte tant que d'occuper le public de ma propre personne. « J'ai fait tout mon possible pour que mon nom n'intervienne pas dans la polémique des journaux italiens au sujet de l'Internationale. J'ai arrêté pour cela la publication de mes écrits contre les mazziniens ; et lorsque M. Engels m'a indirectement attaqué dans la réponse à Mazzini, j'ai encore gardé le silence.... Maintenant ils m'attaquent par de sourdes calomnies. En même temps que je reçois votre lettre, j'en recevais une autre de Milan, une troisième de Naples qui me disaient à peu près la même chose. Alors je conçus la pensée de publier dans les journaux italiens une lettre de défi adressée aux intrigants du Conseil général. Je le ferai, s'ils mettent ma patience à bout. Mais avant de le faire, puisqu'il s'agit de personnalités et non de principes, je veux encore essayer un dernier moyen de conciliation. Je veux d'abord adresser au Conseil général une lettre privée, dont je vous enverrai la copie. Et s'ils ne me donnent pas une réponse satisfaisante, alors je les forcerai à s'expliquer en public.

En attendant, je vous envoie le discours sur la Russie que j'ai prononcé à Berne et qui vous donnera une idée juste de ce qu'ils appellent mon panslavisme.

Quant à vous, cher ami, je vous serre fraternellement la main et je vous remercie de la confiance si noble que vous me témoignez, et à cette confiance je réponds avec une pleine sincérité.

Votre dévoué,

B.

A propos des belles résolutions de votre dernier congrès, il s'est glissé un mésentendu. — Naturellement dans la troisième concernant la distinction qui existe entre le Conseil général et le Comité du Jura bernois. — Celui-ci n'a jamais eu l'idée de se poser en Conseil général. Il n'a d'autre position que celle de votre Consolato de Bologne. Il n'a jamais prétendu qu'être le Comité de la région jurassienne, sans aucune prétention d'imposer son autorité à aucune autre région. — Il reconnaît lui-même le Conseil général, mais seulement dans les strictes limites de ses attributions, telles qu'elles ont été établies par les statuts généraux.

Prologue pour « l'Homme de la Mer ».

Sur une colline d'Ithaque, ODYSSEUS rêve, à l'ombre d'un figuier.

ODYSSEUS

La brise est molle qui caresse les champs d'Ithaque.
Dans la ville, là-bas,
C'est le bruit populeux du port
Qu'encombrent les coffres et les sacs.
Toujours actifs, jamais las,
Les matelots aux reins souples et forts
Chargent et déchargent les navires :
Et jusqu'ici, parfois, viennent des cris et des rires.

Et là, au pied de la colline,
C'est la maison où vit mon père.
Paisible, et gaiement solitaire,
Il reste dans le vert asyle
De son verger et de son jardin,
Parmi les fleurs et les arbres qu'il aime.
Dans la terre féconde germent les grains
Qu'il sème ;
Il arrose ses légumes et ses fleurs ;
Au temps où meurent les chaleurs,
Il cueille des fruits mûrs et sains ;
Et il vit calme, heureux de son destin.

Et là, auprès de lui,
Douce, et belle encore avec ses grands cheveux gris,
Ma mère
File la laine pure des brebis ;
Elle suit les tours des fuseaux de ses yeux clairs,
Et, parfois, sourit.

Là s'achèvent, sans être troublées,
La vie du sage Laërte et celle d'Antyclée.

Il est des vieillards dans la ville,
Vieillards que, chaque jour un peu plus, l'âge écloppe,
Pour qui la vie est calme aussi.
Le matin, d'un pas lent et tranquille,
Ils vont par les ruelles ombreuses
Et ils achètent aux échoppes
Des gâteaux frais et de beaux fruits,
Raisins dorés ou figues savoureuses ;
Puis, dans le jour, quand le soleil triomphe,
Assis sur les bornes des places,
Ils réchauffent leurs vieux corps un peu engourdis ;
Puis, le soir monte
Et l'heure arrive où la lumière est lasse ;
Alors,
Ils se promènent sur le port
Et, regardant décharger les navires,
Ils écoutent les chants des marins et leurs rires,
Et peut-être pensent-ils à ceux
Qui voguent là-bas, à travers les flots chanceux.

Il est des hommes
Qui n'ont jamais vogué par les brumeux hazards
Des flots qui songent ;
Ceux-là, mon père, et ces vieillards,
Les disent sages.

Il est des hommes
Qui partent sur la mer obscure ;
Par les matins pourprés et par les soirs livides,
Ils vont, chercheurs de longues aventures,
Et parfois, dans la nuit aride,
L'âpre Poseidon les frappe de ses coups :
Ceux-là, mon père, et ces vieillards, les disent fous.

La vie est douce dans la ville,
Loin des tempêtes ;
Les champs sont beaux, quand l'été les met en fête :
Pourquoi les marins s'en vont-ils
Chercher les rudes tempêtes ?

On est heureux, quand le tonnerre résonne,
 Quand la pluie bat les rues et les sillonne,
 D'être à l'abri dans les maisons bien closes.
 Avec quelques amis paisibles on s'assied
 Au près de l'antique foyer,
 Et là on cause;
 Et peu à peu le rire monte,
 Cependant qu'au dehors la foudre gronde.

Parfois, aux jours de soleil,
 On est tout gai d'aller voir la campagne :
 On erre par les prés, on erre par les bois,
 On gravit le premier penchant des montagnes,
 Et partout l'on s'émerveille
 D'entendre de nouvelles voix :
 Voix des fontaines,
 Voix des oiseaux,
 Voix de la brise qui, à travers les rameaux,
 Chante, incertaine.

Ah, cette vie-là, les vieillards la disent bonne.
 Pourquoi les marins s'en vont-ils
 Connaître l'amer péril
 Des flots et des écueils où la tempête sonne?

Peut-être pour ces marins
 Que l'on dit fous et que l'on plaint
 Il est aussi des joies :
 Souvent, ils racontent qu'aux soirs lointains
 Ils découvrent des plaines étrangement fécondes,
 Et que, souvent, ils voient
 Des plages où l'or et le sable se confondent,
 Et ils racontent qu'à l'aurore parfois
 Ils entendirent de merveilleuses voix
 Murmurer dans la douce mollesse de l'onde.

A l'aube,
 Il arrive que la clarté
 Pâle et vague et joyeuse joue
 Parmi les flots qui se reposent ;
 Et les marins, avec gaieté,

Tournent les proues
Vers le hazard, si amical, du large ;
Et souvent alors, je regarde
Le calme propice des flots :
Et j'ai souri au départ des vaisseaux.

Mon père,
Dans le calme frais de son verger
Où les arbres heureux prospèrent
Et le silence pur de ses prairies
D'où s'envolent des arômes légers,
N'a pas de telles songeries.

Dans les flots
Vivent les cruelles Sirènes,
Et elles chantent ;
Et il y a des matelots
Que prennent
Les charmes faux de leurs chansons méchantes,
Et ils suivent alors on ne sait quelles routes
Hazardeuses.
Oh malheureux, qui écoute
Les Sirènes,
Les Sirènes trompeuses.

Jadis (il me l'a dit) mon père
(C'était au temps fleuri de sa jeunesse)
Regardait la houleuse mer.
Alors,
Il se sentait lourd de tristesse
Et croyait que des cris amers
Montaient des flots noirs et cruels :
Cris des orgueilleux qui allèrent de port en port,
De grève en grève,
Chercher d'inutiles trésors
Et que frappèrent les justes Immortels.
Comme leur vaine joie fut brève !

Mon père
A-t-il jamais regardé, au matin,
Le rire écumeux de la mer ?

Et, quand tombe le soir,
 A-t-il su voir
 Que la mer qui s'endort au loin
 S'endort d'un sommeil plein de beaux rêves ?
 La mer alors est douce à voir,
 La mer qui rêve.

Même parfois, muet de terreur heureuse,
 Je contemple les flots
 Quand la tempête magnanime les soulève ;
 Le vent crie et hurle sans trêve :
 Et, même alors, j'ai envié les matelots
 Qui connaissent la mer mystérieuse.

Pourquoi regarder, à l'aurore,
 L'onde violette de la mer ?
 Et pourquoi, dans le soir amer,
 Écouter le cri long des vents sonores ?

Mon père
 Cueille dans son verger
 Les fruits blonds de l'automne ;
 Il est gai d'entendre voltiger
 Les abeilles qui bourdonnent.
 Et auprès de lui, ma mère,
 Pacifique et sereine,
 File, file la douce laine.

Oh, ils ne songent pas
 Que là-bas,
 Par-delà la mer caressante,
 Il y a de beaux jardins
 Où, sous des ciels d'azur limpide et fin,
 Les fleurs chantent :
 Cela, après qu'ils ont cargué les voiles promptes,
 Les matelots, au retour, le racontent,
 Et ils ne disent pas que la mer soit méchante.

Ils disent encore, parfois,
 Que là-bas il y a des bois
 Où les oiseaux en liesse
 Murmurent jour et nuit des odes

Plus douces que celles nées de la lyre aux trois cordes ;
 Ils disent que sur les plages les ondes laissent
 Souvent des pierres dont les feux
 Luisent en rayons mélodieux,
 Et ils ne disent pas que la mer soit mauvaise.

Ils disent encore qu'ils entendent,
 Quand sourit l'aube grise et tendre,
 Monter des eaux la voix si pure, la voix si belle
 Des Déesses marines :
 Voix aussi qu'ils devinent,
 Comme on devine près de soi l'amie fidèle,
 Quand les flots s'endorment, au soir ;
 Ils disent que la voix leur évoque l'espoir
 Et ils ne disent pas que la mer soit cruelle.

Qu'importe la chanson de la mer où vagabondent
 Les nefes aux voiles déployées vers le hazard ?
 Qu'importent les pierres qui brillent aux plages blondes ?
 Qu'importent les oiseaux harmonieux et rares ?
 Qu'importent les fleurs merveilleuses,
 Des fleurs qu'on n'ose pas cueillir ?

Peut-être j'oserais cueillir,
 Là-bas, les fleurs merveilleuses.

Les marins, quand ils sont revenus,
 Disent que souvent ils ont vu
 Sur la mer amoureuse qui doucement frissonne,
 Passer, traînés par des hippocampes, des chars
 Où trônent des Déesses aux beaux regards :
 Les grands cheveux des Déesses ont pour couronnes
 Des perles mêlées à des algues ;
 Ils disent que les Déesses sourient de leurs yeux calmes,
 Et ils disent que la mer est bonne.

Peut-être sont-ils les bien-aimés des Dieux
 Ceux-là qui vont
 Sur les nefes, infatigables et majestueuses ;
 Ils sont les bien-aimés des Dieux
 Ceux-là qui voient
 Les fleurs vivantes nées de l'Océan profond,

Les fleurs rieuses ;
Ils sont les bien-aimés des Dieux
Ceux-là qui ont écouté
Les chansons mères de la joie,
Les chansons glorieuses,
Les chansons qui des flots montent vers les clartés.

O mer, mer pacifique, mer furieuse,
La destinée est peut-être la plus heureuse
De ceux-là qui meurent, par un grand soir de brume,
Dans le baiser de ton écume.

A.-FERDINAND HEROLD

ÉTUDES DE SOCIOLOGIE

Un Anarchisme, fraction du socialisme ⁽¹⁾ ?

A CHARLES BRUNELLIÈRE.

La vérité ne peut être nuisible.
HELVÉTIUS.

I

Un anarchisme, fraction du socialisme ? question que maintes personnes, socialistes connus ou célèbres, estimeront oiseuse, sinon ridicule. Pour elles, entre les termes socialisme et anarchisme, il y a antinomie ; entre les doctrines l'opposition est absolue. Pour elles seules, elles revendiquent le qualificatif « socialistes ». En dehors de leur système, le socialisme n'est pas. Ainsi ont dit et disent les social-démocrates Liebknecht, Plekhanoff, Leo, la *Lotta di classe*, etc. Ainsi tout récemment encore l'écrivaient G. Renard, A. Veber, P. Lagarde, Sarraut, Bouyard, etc., qui s'affirment socialistes et d'autres encore.

Adeptes d'une école socialiste, ils excommunient les anarchistes-communistes ou collectivistes. Ils les chassent hors de la grande famille socialiste. Les excommuniés à leur tour ripostent et à l'excommunication répondent par l'excommunication. Tel agit Jean Grave dans les *Temps Nouveaux*. Aux injures des social-démocrates succèdent les insolences des communistes-anarchistes. Ils sont, ces derniers, qualifiés de fous, agents provocateurs, mouchards, imbéciles, et eux de riposter en qualifiant les social-démocrates de gens de mauvaise foi, pleins de fiel, politiciens, tripatouilleurs... J'en passe, et des meilleurs, de chaque côté. C'est un échange

(1) Cette étude scientifique paraît en même temps en langue anglaise dans *Free Review*, en langue espagnole dans *Ciencia Social*.

de courtois procédés ! En cette lutte, vraiment, on ne sait qui l'emporte, ou des social-démocrates ou des anarchistes-communistes.

Toutefois, les premiers l'emportèrent en les Congrès internationaux dits socialistes ; à Paris d'abord en 1889, puis à Bruxelles en 1891, à Zurich ensuite en 1893, ils expulsèrent ces pauvres communistes-anarchistes. Au Congrès de Londres qui aura lieu en 1896, nous assisterons, paraît-il, à une nouvelle expulsion de ces derniers, toujours sous le motif — ou prétexte — qu'ils ne sont pas socialistes. Cependant tout ne se passera peut-être point aussi aisément qu'à Zurich ; on peut l'augurer à voir les préparatifs de défense des communistes-collectivistes-anarchistes, sur l'initiative de F.-S. Paul. Voilà où le zèle prosélytique, aidé par l'ardeur passionnée si naturelle aux hommes, a conduit ces frères, maintenant frères ennemis.

Le triomphe de l'un quelconque des belligérants — puisque guerre il y a — nous indiffère tout à fait quand nous examinons avec l'impavidité du philosophe les hommes ou les idées. Peu nous chaut cette expulsion, cette excommunication mutuelle. Comme sociologue, ce qui nous intéresse c'est de savoir si, selon l'histoire et la raison, l'anarchisme communiste, collectiviste, mutuelliste fait partie de la famille « socialisme ».

Ce que nous voulons, c'est savoir s'il y a hérésie scientifique, ignorance — on l'a imprimé — à accoler les deux vocables : socialiste et anarchiste. Ceci, selon nous, ne devrait même pas se demander, tant il est flagrant — pour qui connaît les doctrines — que l'anarchisme communiste, collectiviste, mutuelliste est fraction du socialisme. Il y a là une évidence telle que nous sommes étonnés que des sociologues puissent prétendre le contraire. Il en est cependant, sans doute mal informés, ignorants des faits historiques et des doctrines. Aussi nous voulons, avec des preuves et avec la raison, élucider ce sujet, impassiblement, impartialement, comme il convient à celui qui recherche la vérité sans se soucier si elle nuit, plaît ou sert à lui-même ou aux autres.

Avant de faire cette étude, il est de primordiale nécessité de bien poser la question, car, souventes fois, d'une question imprécise résulte une confusion grande.

Étymologiquement, le terme « anarchie » signifie « sans gouvernement, sans autorité constituée, sans commandement ». Rationnellement, il veut donc dire « Etat de société sans gouvernement, sans autorité constituée, sans maître ». L'anarchisme est un système ou une doctrine préconisant l'anarchie.

Étant données ces définitions, on conçoit aisément que l'esprit humain ait imaginé plusieurs espèces de sociétés sans gouvernement. Diverses

sortes de sociétés peuvent donc être en l'état d'anarchie. En conséquence il doit exister divers genres d'adeptes de l'anarchie ou anarchistes. Cela est, en effet. Il y a les anarchistes-individualistes, les anarchistes-communistes, les anarchistes-collectivistes, les anarchistes-mutuellistes. Ce sont là adeptes de doctrines diverses ; mais on trouve encore moult gens revêtus du titre anarchiste alors qu'ils ignorent complètement l'une quelconque de ces doctrines. Ce sont des révoltés, purs et simples, plus ou moins conscients. Aucuns encore se désignent sous le vocable anarchiste — pour eux, simple étiquette — afin de donner à leurs actes immoraux un semblant de raison et au besoin chercher à faire excuser leur conduite. « Ce sont, comme nous l'écrivions dans la *Psychologie de l'anarchiste socialiste*, des êtres arrêtés dans leur développement cérébral, pauvres aliénés à des degrés divers, chez lesquels a surnagé la tendance altruiste qui leur fait désirer une ère de bonheur pour tous », êtres pitoyables que les ambiances de toutes sortes (ancestrales, familiales, sociales) ont jeté dans le crime ou la folie. Ce sont pseudo-anarchistes, n'ayant d'anarchistes que le nom.

L'anarchisme individualiste, dont le protagoniste est B. Tucker, a des représentants peu nombreux en le Nord-Amérique et en Grande-Bretagne. En Allemagne et en France, ils ne sont que quelques dizaines bien qu'ils aient un livre *Anarchistes* de J.-H. Mackay où se peuvent lire leurs doctrines. En Italie, en Espagne, en le Sud-Amérique, leur nombre est infinitésimal, si tant est qu'il y en ait. Individualistes purs, loin de se prétendre adeptes du socialisme, ils le repoussent énergiquement. L'étudiant des deux doctrines constate qu'elles n'ont rien de commun.

L'anarchisme communiste a ses suivants en assez grand nombre en France, Allemagne, Italie, Autriche ; il en est, moins nombreux, en Grande-Bretagne, Pays-Bas, Nord-Amérique, Espagne, Belgique. L'anarchisme collectiviste est surtout représenté en Espagne, en le Sud-Amérique ; là ils forment la majorité des « socialistes » ; un petit nombre d'eux se rencontre en Allemagne, en Italie. L'anarchisme mutuelliste n'a plus que quelques représentants en Europe et dans le Nord-Amérique.

Ces trois doctrines, de l'espèce « anarchisme », ont en dehors du caractère commun qui les spécifie « anarchisme », un autre caractère commun qui est : la socialisation des moyens de production. Ce n'est pas le lieu ici de démontrer l'existence de ce caractère commun. Il faudrait pour cela apporter des textes qui, de ce mémoire, feraient un in-folio. On voudra bien ou nous croire, ou vérifier la véracité de notre assertion en parcourant la littérature propagandiste de ces trois anarchismes.

Ce sont ces trois anarchismes (communiste, collectiviste, mutuelliste) que d'aucuns — parmi eux leurs adeptes — affirment être socialiste.

La question à résoudre est donc : Les anarchismes communiste, collectiviste, mutuelliste, sont-ils des espèces du genre « socialisme » ? Leurs adeptes sont-ils des socialistes (1) ?

II

Pour répondre à cette demande d'une façon impartiale il importe d'interroger les anarchistes-communistes ou collectivistes, ensuite les socialistes non anarchistes, puis les historiens, enfin les auteurs de dictionnaires et d'encyclopédies.

Bakounine, un des pères de l'anarchisme-communiste et collectiviste moderne, s'affirma nettement « socialiste » dans les divers Congrès de l'Internationale ou de la Ligue de la Paix et de la Liberté auxquels il prit part. D'après lui « la liberté sans le socialisme, c'est le privilège, l'injustice ; le socialisme sans liberté c'est l'esclavage et la brutalité » (2).

Comme Bakounine, ses adeptes se déclarèrent partisans du socialisme. Nous en avons la preuve dans les circulaires de la Fédération régionale espagnole, de l'Association Internationale des Travailleurs (3), dans les Congrès ouvriers (4) et de l'Union ouvrière catalane (5). En 1885 se publiait à Reus *Primer Certamen Socialista*, réunion de travaux récompensés à un concours organisé « dans le but de contribuer au développement du mouvement socialiste ouvrier ». Un des mémoires dû à F. Tarride de Marmol était consacré à définir et exposer clairement « les mots athéisme, anarchie et collectivisme (6), considérés comme bases de l'émancipation du quatrième état ». Dans ce même volume, sous le titre « Organisation et aspirations de la Fédération des Travailleurs de la région espagnole », on lisait (p. 9) que « ses aspirations se condensent en ces mots anarchie, fédé-

(1) Nous ferons la démonstration en ce qui concerne les anarchistes-communistes et collectivistes, car ils sont les plus nombreux, les anarchistes-mutuellistes étant quasi-disparus.

(2) Ces assertions figurent dans un vœu qu'il soumettait au Comité central de la Ligue de la Paix et de la Liberté en 1867. Voir p. 59, *Œuvres* de Bakounine, chapitre « Socialisme » ; vol. in-18, Paris, 1895.

(3) Circulaire n° 6, 2 juin 1881 : « Les ouvriers socialistes révolutionnaires espagnols espèrent.... Recevez les saluts fraternels de ceux qui vous souhaitent anarchie et collectivisme. » — Circulaire n° 2, 14 octobre 1881, même forme de salut.

(4) « Le Congrès ouvrier (24 au 26 septembre 1881, Barcelone) se déclare collectiviste quant à la propriété, anarchiste et autonomiste quant à l'organisation sociale. » (Manifeste publié après le Congrès.)

(5) Celle-ci se décida à l'unanimité pour le « socialisme anarchiste ». (Congrès du 25 mars 1881.)

(6) Les pages 92 à 94 sont sur l'anarchie seule.

ration et collectivisme ». Sur le même sujet figurait un autre mémoire où nous trouvons ces lignes (p. 32) : « Dans le camp socialiste, deux tendances se firent alors sentir : celle appelée anarchique, celle appelée autoritaire. »

En 1887, l'organe des anarchistes-collectivistes espagnols, *El Productor*, écrivait que, en Espagne, les travailleurs « socialistes » sont divisés en quatre parties : 1° les anarchistes-collectivistes; 2° les anarchistes-communistes; 3° les possibilistes; 4° le parti ouvrier. Actuellement, un des livres de propagande des partis anarchistes collectiviste et communiste d'Espagne est *Segundo Certamen Socialista*, renfermant des études sur l'anarchie de Sergio de Cosmo et surtout de Ricardo Mella qui a écrit : « Aujourd'hui, le principe anarchique triomphe définitivement dans le camp socialiste..... (1). »

Les Portugais, marchant dans l'orbite tracée par les Espagnols internationalistes, furent eux aussi des anarchistes-collectivistes et communistes(2). Ainsi le journal *A Revolta*, qui en 1892 et 1893 se publiait à Lisbonne, portait le sous-titre de « revue hebdomadaire du socialisme anarchique ».

Passons au Nord-Amérique, car le Sud-Amérique n'est qu'un écho de l'Espagne ou de l'Italie. Les journaux, les revues, les brochures sont là-bas, en Brésil, en Argentine, en Uruguay, le plus souvent d'auteurs espagnols — nous venons de voir leur opinion — et italiens — nous verrons plus loin leurs idées à ce sujet.

Donc, passons au Nord-Amérique. En 1887, à Chicago, étaient exécutés quatre hommes : A.-R. Parsons, Spies, Engel, Adolphe Fischer; Lingg s'était suicidé; Samuel Fielden, O. Neebe, Michaël Schawab étaient condamnés à la prison à vie. Ces « martyrs » de Chicago — ainsi ils sont nommés par les adeptes de toutes les écoles socialistiques — s'affirmèrent anarchistes-communistes. Ce fut pour l'anarchie que tous furent condamnés et maints exécutés. Or, en leurs plaidoiries devant la cour, nous lisons : « Nous ne sommes pas des bêtes. Nous ne serions pas des socialistes si nous étions des bêtes (Spies) (3)..... Le socialisme, tel que nous le

(1) *L'Anarchia nella Scienza e nell Evoluzione*, p. 18. Traduction italienne d'une étude de R. Mella qui se trouve dans *Segundo Certamen Socialista*.

(2) En une brochure de propagande anarchiste-collectiviste et communiste, *Da Propriedade*, en 1872, Eduardo Maia écrit : « La doctrine de l'Internationale se résume en ces deux affirmations les plus importantes du « socialisme » moderne : l'anarchie et le collectivisme..... »

(3) C'est aussi dans ce discours de Spies que nous trouvons : « Seul le socialisme peut développer l'individualité, car alors l'humanité sera indépendante économiquement..... L'anarchisme, ou « socialisme », signifie la réorganisation de la société sur des principes scientifiques et l'abolition des causes qui produisent vices et crimes... » (*The Chicago Martyrs*, pp. 10, 11, 12, 4^e édition, 1894.)

« comprenons, signifie que terre et machinerie seront possédés en commun
 « par le peuple (Schwab) (1)..... Déjà, aujourd'hui, le socialisme est sur le
 « banc des accusés dans cette cour (Engel) (2)..... Dès ce moment je devins
 « un socialiste. J'ai défendu les principes du socialisme..... et pour cela,
 « non pour autre raison, je suis ici et serai condamné à mort (S. Fiel-
 « den) (3)..... Je suis jugé ici comme socialiste. Je suis condamné comme
 « socialiste (A.-R. Parsons) (4)..... Tout anarchiste est socialiste, mais tout
 « socialiste n'est pas nécessairement un anarchiste (A. Fischer) (5)..... »
 Dans la bouche de O. Neebe, nous trouvons souvent ces mots : « Nous,
 « socialistes..... (6). »

Rappelons pour mémoire que *Solidarity*, journal qui se publia à New-York en 1892 et 1893, auquel collaboraient Van Ornum, W. Holmes, W.-C. Owen, J. Edelmann, anarchistes-communistes notoires, portait un sous-titre indiquant que cet organe était consacré à la défense du socialisme anarchique. Un *May day Manifesto* de 1892 à New-York est signé : Un groupe de « Socialist-Anarchists ». En septembre 1893 se réunissait à Chicago une Conférence d'anarchistes-socialistes et toutes les gazettes (7) du communisme et du collectivisme anarchiques en rendaient compte Or le comité d'organisation, sous la signature de son secrétaire W. Holmes, avait lancé le 5 août 1893 une circulaire où nous lisons : « Les anarchistes-socialistes se proposent de tenir une conférence internationale en cette ville (Chicago) ... Nous nous appelons nous-mêmes anarchistes-socialistes parce que nous croyons comme anarchistes à la complète souveraineté de l'indi-

(1) *Op. cit.*, p. 14.

(2) « C'est ma ferme conviction, dit-il encore, que dans un temps court comparative-ment, la grande masse des prolétaires comprendront qu'ils peuvent seulement par le socialisme briser leurs liens..... L'attorney statal a dit : « L'anarchie est en jugement. » Anarchisme et socialisme se ressemblent, selon mon opinion, autant qu'un œuf ressem-ble à un autre... » (*Op. cit.*, pp. 25, 26.)

(3) *Op. cit.*, p. 30. A la page 45, on lit : « Si ma vie doit être prise pour la défense du socialisme et de l'anarchie..... je vous la donne avec b'nheur. »

(4) « Aujourd'hui, dit Parsons, il y a deux genres distincts de socialisme dans le mou-vement ouvrier mondial. Un est connu comme anarchisme, sans gouvernement politique ou autorité ; l'autre est le socialisme d'Etat ou *paternalisme* ou contrôle gouvernemental de chaque chose..... » (*Op. cit.*, pp. 80, 81.)

(5) On lit encore de Fischer : « La philosophie du socialisme est une philosophie géné-rale et comprend plusieurs doctrines subordonnées distinctes... [Parmi elles l'anar-chisme, cela résulte du contexte]..... Politiquement nous sommes des anarchistes et économiquement des communistes ou socialistes. » (Citation faite par Domela-Nieuwen-huis dans l'article « Le Socialisme en danger », *Société nouvelle*, 1894.)

(6) *Op. cit.*, p. 19. Observons que les condamnés de Chicago usent des termes « anarchie » et « anarchisme » pour parler du communisme anarchique.

(7) *Freedom* (de Londres), *La Révolte* (de Paris) notamment.

vidu... ; comme socialistes, nous croyons dans la fondamentale proposition du socialisme, c'est-à-dire : que les moyens de production fournis par la nature doivent être à la libre disposition de tous ceux qui désirent en user. »

La brochure *The Chicago Martyrs*, où nous puisâmes les citations de Spies, Engel, etc., est une des brochures de propagande les plus répandues par les anarchistes-communistes de la Grande-Bretagne. La quatrième édition publiée par le « Glasgow Anarchist Communist Group » contient une préface d'après laquelle le groupe se considère comme « socialiste » révolutionnaire. *Liberty*, journal du communisme anarchique, comme cela figure sur la couverture, a publié : « Comment et pourquoi je devins socialiste », de J. Sketchley. Collaborant à cette feuille, éditée par J. Tochatti, nous dit l'annonce, « tous les meilleurs écrivains et penseurs dans le mouvement « socialiste ». D'ailleurs, ce journal a édité des brochures, et l'une, due à un anarchiste, Conrad Naewiger, a pour titre : *Why I am a Socialist and an Atheist* (1). D'autres opuscules de la même collection sont dus à des social-démocrates, tel celui signé Bernard Shaw : *Why I am a social-democrat*. Citons encore : *Why I am an anarchist-socialist*, par Errico Malatesta qui collabore aussi à *The Torch*, feuille anarchiste-communiste. Celle-ci édite des brochures de William Morris qui s'affirme non-anarchiste, qui fut fondateur de la *Socialist League* et auteur de *News from Nowhere*, œuvre considérée par tous comme communiste anarchique. Le groupe *Freedom*, dont Kropotkine fait partie, a publié, dans les « Freedom Pamphlets », deux brochures (2) de Malatesta, où cet anarchiste revendique le titre de socialiste. Ce même groupe publie une feuille mensuelle, *Freedom*, dans laquelle nous voyons un Russe, W. Tcherkesov, affirmer que le communisme anarchique est le seul socialisme (3). Nous possédons diverses réclames distribuées dans les rues en Grande-Bretagne pour annoncer des meetings anarchistes et nous voyons figurer ces mots « anarchist-socialism ». Ces petits placards émanent de groupes anarchistes ; ceux dont nous parlons viennent de Leicester et datent de 1892. Dans une autre pièce émanant des groupes anarchistes communistes de Wallsall (1892), nous lisons : « Nous, anarchistes-socialistes, nous n'aurons... » En 1893, « The Aberdeen Revolutionary Socialist Federation » changea ce nom en celui de « The Aberdeen Anarchist-Communist Group ». Dans un appel aux femmes émanant du groupe londonien du *Commonweal* (vers 1892), nous voyons encore l'expression : « Nous, socialistes-anarchistes .. »

(1) Pourquoi je suis un socialiste et un athée.

(2) *A Talk about Anarchism-Communism between two workers. — Anarchy.*

(3) « Socialism or Democracy », *Freedom*, juin et juillet 1895.

En Allemagne, depuis 1895, le journal *Der Sozialist* porte le sous-titre « organe du socialisme anarchique ». Auparavant — en 1892-1893 — tout en ayant même attitude, son sous-titre était « organe des socialistes indépendants » ou « organe de tous les révolutionnaires ». Son éditeur, alors Werner, connu comme anarchiste, publia une « bibliothèque socialiste » où nous trouvons divers opuscules dus à P. Kropotkine, P. Kampfmeyer, etc. Le journal des anarchistes-communistes et collectivistes autrichiens est le *Zukunft*; en sous-titre : « Organe des socialistes indépendants. »

En Danemarck, les socialistes indépendants ont un organe, *Arbedjeren*, dont le directeur est Nicolai Petersen et le public, souventes fois, considère cette feuille comme anarchiste et elle l'est dans les mêmes conditions que *Der Sozialist* ou *Der Zukunft*.

Dans un petit chef-d'œuvre de clarté, *Anarchia*, E. Malatesta, le communiste italien, écrit : « La véritable anarchie ne peut pas exister sans solidarité, sans socialisme... De ce que nous venons de dire, il est évident que l'anarchie, telle que la conçoivent les anarchistes, telle que seulement elle peut être comprise, est basée sur le socialisme... » (1). Dans une autre brochure du même Malatesta, nous lisons : « Les socialistes sont divisés en deux grandes fractions, correspondant à deux courants d'idées. Les uns, les autoritaires ; les autres, les anarchistes... » (2). On trouverait encore même manifestation socialiste dans *Fra contadini* (Entre Paysans), opuscule de Malatesta qui fut moult fois publié en toutes les langues. Un des éditeurs fut à Londres, en 1890, le groupe anarchiste « L'associazione » qui publia une série de brochures — cinq — sous le titre générique de « propagande socialiste ». Un autre éditeur d'*Entre Paysans* fut le journal socialiste (3) italien *La Plebe* qui faisait paraître une bibliothèque « composée d'une série

(1) On lit encore : « Nous pouvons justement dire que anarchie est synonyme avec socialisme... Nous combattons pour l'anarchie et pour le socialisme parce que l'anarchie et le socialisme doivent être mis en pratique aussitôt que possible... » (pp. 30, 31, 36 de l'édition anglaise).

(2) *La Politica parlamentare nel movimento socialista*, p. 17.

(3) Édité en 1891 à Terni et en 1892 à Firenze, il portait le sous-titre « périodique socialiste ». Son programme était une déclaration socialiste contenant cette ligne : « Avant tout, nous sommes socialistes. » Cependant cette feuille socialiste ouvrait une souscription en faveur des quatre anarchistes garrottés à Xérès. — Cette déclaration de principe d'un « périodique socialiste », *La Plebe* (n° du 18 octobre 1891), se retrouve *textuellement* dans un journal anarchiste qui se publiait à San Paulo (Brésil). Elle figure à la première page de *L'Avvenire*, n° 1, année 1, 18 novembre 1894, sous le titre : « Ce que nous sommes, ce que nous voulons. » Dans le n° 2 de cette même feuille, Pietro Gori expose « ce que sont et veulent les socialistes-anarchistes ». Cette qualification est opposée à celles de socialistes légalitaires et de républicains socialistes. *L'Avvenire* se publiait italien, mi-portugais.

de petits volumes in-32 d'opuscules socialistes très bien choisis ». Parmi ces opuscules figuraient *L'Anarchia*, de Ricardo Mella, *Anarchia e Comunismo*, de Cafiero. A Milan, en 1891, s'éditait une « bibliothèque populaire socialiste » renfermant, à côté d'œuvres de social-démocrates, des travaux d'anarchistes, tels *Prigione e Battaglie*, de Pietro Gori. De même, des œuvres de social-démocrates et d'anarchistes sont recommandés, comme brochures de propagande, par la feuille socialiste *Uguaglianza Sociale* (Marsala); par la gazette communiste anarchique *Operaio* (Tunis). D'ailleurs, en ces journaux les termes anarchistes et socialistes sont synonymisés (n^{os} des 24 septembre 1893, 27 novembre et 18 décembre 1887). L'anarchiste Luigi Molinari, dirigeant à Mantoue le journal anarchiste *La Favilla* (1893), éditait une « bibliothèque de propagande socialiste anarchique ».

En avril 1894, à Chieti, on jugeait Camillo di Sciuolo, rédacteur du *Pensiero*, feuille anarchiste-communiste. Interrogé, il se déclara socialiste-anarchiste. Le défenseur était Pietro Gori qui plaisanta l'accusateur public de vouloir s'opposer « à la marche irrésistible du socialisme anarchique dans la société moderne » (1). La même année, un groupe d'Italiens lança une circulaire, projet de *Federazione internazionale fra socialisti-anarchici-rivoluzionari* (2). Son but était de propager les principes socialistes anarchiques. Tout récemment encore, Michele Robertucci publiait, sous le titre de *Superiorita della formula socialista-anarchica* (3), un véritable éloge du socialisme anarchique. Nous y découpons ces lignes : « L'anarchien'est que le complément du socialisme : Tous deux ne représentent pas une antithèse, mais ils se complètent et se résolvent en une synthèse parfaite. L'anarchie pour nous équivaut à la vraie liberté et le socialisme sonne à notre oreille comme la véritable égalité ; la première se réfère à la question politique, le second à la question économique. » Il nous faudrait citer presque toute la littérature des anarchistes-communistes italiens, si nous voulions relever les affirmations de leur socialisme (4) qui se fit bruyamment en le procès célèbre de Cipriani

(1) *Bibliotheca del Pensiero*. — *Il nostro Processo, la Difesa de Pietro Gori*, pp. 27, 30. Chieti, 1894. — Dans la plaidoirie de Gori, à chaque instant revient l'expression « socialiste-anarchiste ».

(2) Cette circulaire fut publiée aussi en anglais dans *Liberty* de Londres, *The Solidarity* de New-York, *El Despertar* de New-York et, si notre mémoire est bonne, dans quelques journaux du Sud-Amérique et de l'Espagne.

(3) *Questione sociale* de Paterson (U. S. A.), 15 juillet 1895.

(4) Relatons toutefois que E. Milano, dans *Primo Passo all' Anarchia*, — brochure dont la première édition fut publiée par le *Sempre Avanti*, — parle des deux écoles du socialisme : « De l'une font partie les socialistes collectivistes légalitaires, de l'autre, les socialistes communistes-anarchistes. » Fréquemment il dit : Les socialistes anarchistes. — *L'Amico del Popolo* (Milan 1894) avait ce sous-titre : « Journal des socialistes-anarchistes », alors que la *Lotta sociale* (Milan 1894) avait celui-ci : « Revue scientifique du socialisme anarchique. »

et de ses compagnons, le 14 octobre 1891, à Rome (1). Le défenseur Vittorio Lollini indiqua l'évangile du « Partito Socialista-Rivoluzionario-Anarchico italiano » dont faisaient partie Cipriani et ses autres clients, « poursuivis comme association de malfaiteurs, seulement parce qu'ils professaient des théories anarchiques ». Expliquant, disséquant cet évangile élaboré au Congrès de Capolago en 1890, V. Lollini put dire : « Donc les socialistes-anarchistes veulent abolir la propriété individuelle et l'État... » En un manifeste italien, sans date mais postérieur à 1890 et antérieur à 1894, nous lisons : « Les socialistes-anarchistes au peuple italien. » Parmi les signataires, je trouve les noms de Amilcare Cipriani, Errico Malatesta, Saverio Merlino, etc.

A ce point de notre démonstration, nous pouvons justement dire que nous avons prouvé péremptoirement que les anarchistes-communistes et collectivistes de langue espagnole, anglaise, allemande, italienne, prétendent relever du socialisme.

De même font les anarchistes-communistes de langue française. Alors que l'*Avenir* de Genève publie la brochure *Anarchie* de Malatesta, nous voyons l'*Entre Paysans* du même publié par la *Révolution* et divers groupes communistes-anarchistes en France. D'ailleurs, lorsque, en 1879, parut le *Révolté*, l'organe anarchiste de Kropotkine, Reclus, etc., il portait en sous-titre « organe socialiste » et cela jusqu'en 1884. Quelques ans plus tard, en 1886 ou 1887, nous voyons P. Kropotkine conférencier sur l'« Anarchie dans l'Évolution socialiste », conférence éditée en une brochure de propagande (2). Mais à Londres, du 14 au 19 juillet 1881, n'y eut-il pas un congrès international anarchiste où les Français étaient largement représentés (3) ? Et ce congrès a donné un nom au parti : « Association internationale des Ouvriers socialistes révolutionnaires. » Un groupe communiste-anarchiste, dont faisaient partie S. Merlino, E. Malatesta, C. Malato, etc., avait, en 1892, entrepris la publication de brochures sous le titre général de

(1) Voir la brochure *Gli Anarchici sono Malfattori ?* pp. 5, 9, 11. Cette brochure, qui est la plaidoirie de Lollini, fut publiée par l'*Emancipazione*, journal républicain qui, en la préface, se défend d'être anarchiste. Il résulte de ce procès que Cipriani est un socialiste-anarchiste.

(2) En icelle nous lisons : « Pourquoi parmi tant d'autres écoles socialistes venir fonder encore une école de plus, l'école anarchiste ?... Encore faut-il savoir à qui incombait la gérance du patrimoine commun, et c'est sur cette question que les écoles socialistes se trouvent surtout divisées, les unes voulant le communisme autoritaire et nous autres nous prononçant franchement pour le communisme anarchiste... » (pp. 1, 14).

(3) Il y avait même à ce congrès un mouchard à la solde du préfet de police Andrieux et auteur de motions passablement incendiaires. — Dix ans plus tard (1891) paraissait à Londres la *Tribune Libre* « organe international, socialiste, révolutionnaire, anarchiste ».

« Propagandé socialiste-anarchiste révolutionnaire. » Le premier opuscule publié fut *Nécessité et bases d'une entente*, par S. Merlino qui s'y affirma « avant tout socialiste » (1). L'un des membres de ce groupe, C. Malato, avait longtemps auparavant fait paraître les *Travailleurs des villes aux travailleurs des champs* 2) où on peut lire : « Socialistes ! Communistes ! diriez-vous, oui, certes, nous le sommes... » Oyez encore Sébastien Faure dans son récent livre *La Douleur universelle* (3), Jean Grave dans les *Temps nouveaux* (5) ou la brochure *L'Anarchie et la Révolution* (4), signée du pseudonyme de Jacques Roux.

Donc, les théoriciens du communisme et du collectivisme anarchiques se réclament, en tous les pays, du socialisme. Selon eux, leurs adeptes sont une secte socialiste. Cela est maintenant avéré, irréfragablement démontré. Au risque d'ennuyer le lecteur par la compilation de textes, nous avons tenu à les donner, à indiquer minutieusement les sources car, autant qu'il est possible, nous aimons à ce que le lecteur se fasse lui-même une opinion d'après les preuves mises sous ses yeux.

(1) « Nous, dit-il page 10, communistes et collectivistes, nous sommes avant tout socialistes, c'est-à-dire que nous voulons détruire la causé de toutes les iniquités, de toutes les exploitations, de toutes les misères, de tous les crimes : la propriété individuelle... »

(2) Cela est page 22 de l'édition de 1893, imprimerie de *l'Insurgé* à Lyon, portant au haut du titre les mots : « Publication anarchiste. » — Dans son livre si attrayant, *De la Commune à l'Anarchie*, C. Malato déclare qu'il est socialiste (p. 244). Du texte il ressort qu'il considère « l'anarchie » comme une école du socialisme.

(3) Le texte des pages 351-355 montre que Faure considère sa doctrine anarchique comme socialiste. Il dit : « Or, dans le grand mouvement socialiste qui caractérise notre fin de siècle, les divergences de vue sont nombreuses ; quelques-unes sont de minime importance mais d'autres tout à fait fondamentales. Les dernières ont créé deux partis bien distincts, absolument opposés l'un à l'autre. Ces deux partis correspondent à deux courants symétriquement opposés ; le courant libéral ou anarchiste et le courant autoritaire ou étatiste, entre lesquels toute conciliation est parfaitement irréalisable... Le conflit éclata entre les socialistes autoritaires et dociles et les socialistes libéraux et indisciplinables... » S. Faure parlant en homme de parti non en homme de science voit, pensons-nous, des différences fondamentales irréductibles où l'examen impartial des théories montre que la différenciation est relativement minime. Mais même en admettant le bien fondé de cette opposition conçue par S. Faure, nous constatons qu'il se réclame du mouvement socialiste. Cette différence fondamentale, si elle existait même, n'empêcherait point que l'anarchisme communiste-collectiviste ne puisse être considéré par le sociologue, le philosophe, comme une doctrine relevant du socialisme. L'anabaptisme, que l'on peut regarder comme fondamentalement différent du catholicisme, n'en est pas moins, comme ce dernier, une modalité du christianisme.

(4) « Ce sont, écrit-il, les anarchistes seuls qui sont les héritiers directs du socialisme d'autrefois... » L'article est intitulé : « Les Anarchistes sont les seuls socialistes. » (N° 22, 1^{re} année des *Temps nouveaux*, 28 septembre 1895.)

(5) Nous y lisons, page 2 : « Le livre de Kropotkine, *Paroles d'un Révolté*, marque une date dans l'histoire des doctrines socialistes... »

Cette prétention des anarchistes-communistes et collectivistes est-elle admise par ceux que n'altère point l'esprit de parti? L'histoire a-t-elle ratifié cette prétention pour une certaine secte anarchique d'être une secte socialiste? Interrogeons d'abord les socialistes qui affirment eux-mêmes ne pas être anarchistes. Tel Nicolas Barbato, le condamné des conseils de guerre de Sicile en 1894. En sa défense — et il encourait la prison perpétuelle sinon la mort, et ses affirmations courageuses sur l'anarchie ne pouvaient être que circonstances aggravantes pour les juges militaires — en sa défense, dis-je, il revendiqua l'anarchie comme une école socialiste, « combattant sous un drapeau un peu différent du sien » (1). Tel Bernard Shaw qui, en réfutant l'anarchisme, montre par son argumentation même qu'il s'agit d'une fraction du socialisme (2).

En 1885, à Londres, William Morris, le Dr Aveling et d'autres fondaient la *Socialist League*. Elle avait naturellement des conférenciers et parmi eux nous notons les anarchistes-communistes Frank Kitz, G.-W. Mowbray qui actuellement rédige à Boston *The Rebel*, David Nicoll qui, à Sheffield, publie *The Anarchist*, enfin H. Charles qui purge aux travaux forcés une peine à lui infligée pour le complot de Walsall, organisé par la police (3). Maintenant la *Socialist League* est dissoute et l'un de ses membres, H. Halliday Sparling, qui n'est pas anarchiste, nous dit un jour que lors de sa disparition, des fragments importants d'icelle se joignirent d'une part à la social-démocratie, d'autre part au communisme anarchique.

Ouvrons la première année de *The Labour Annual* pour 1895, édité par un socialiste, Joseph Edwards. Nous trouvons des portraits de socialistes

(1) « Mais ni les suprêmes besoins, ni les ressentiments ne doivent altérer l'esprit d'un vrai socialiste, au point de lui faire démentir que nous avons, dans l'aventure, des compagnons anarchistes sincères : leur conception anarchique contient une partie de l'idéal que le socialisme s'efforce de représenter sous diverses formules et de réaliser par divers moyens... Ce n'est pas ici le lieu de penser à des distinctions d'école, et d'anathématiser les frères anarchistes... Puissent les communes douleurs unir les militants sincères des diverses écoles du socialisme... » (*Il socialismo difeso da Nicola Barbato al tribunale di guerra*, p. 8, Roma 1895, éditeur : *L'Asino*.) *L'Asino* est un journal socialiste. Il annonça et recommanda une « petite bibliothèque socialiste » (n° du 18 juin 1895) où se trouvent des brochures d'Élisée Reclus, de S. Merlino, entre autres *Individualismo nell'anarchismo*. Cette même bibliothèque est recommandée par *Il Socialista* (Naples), 1^{er} décembre 1895.

(2) *The Impossibilities of Anarchism*, publié dans les « Fabian tracts » par the *Fabian society*. — Nous y voyons que B. Tucker, le champion américain de l'anarchisme individualiste, dénie à Kropotkine, Reclus, Most, Spies, etc. le droit de se dire anarchistes. Ce sont des communistes, des socialistes, non des anarchistes, dit-il dans son livre : *Instead of a Book*.

(3) Cf. à ce sujet les révélations probantes de l'ex-policier Mac Intyre dans *Reynold's Newspaper* de 1895.

et parmi eux celui de Edward Carpenter qui est notoirement connu comme anarchiste-communiste. Sa biographie comme socialiste y figure ainsi que celle de J.-H. Kenworthy, anarchiste connu. Même ce dernier est placé dans la « Socialist Lecture List » (1). Dans la deuxième année (1896) de ce même almanach, sont les biographies des anarchistes David Nicoll, H.-B. Samuels, James Tochatti, Louise Michel, Tolstoï; puis dans la liste des brochures de propagande socialiste sont les *Liberty Lyrics* de l'anarchiste L.-S. Bevington qui vient de mourir, *Life in English Prisons* de D. Nicoll, *An anarchist on anarchy* d'Élisée Reclus, etc., etc. Parmi les journaux socialistes sont *The Anarchist*, *Freedom*, *Liberty*, *The Torch*. Rappelons enfin que Albert Metin contant en cet annuaire la situation du socialisme en France, y parle des communistes anarchistes et de leurs journaux *La Sociale*, *les Temps nouveaux*. A Glasgow, la « Social democratic Federation » organisa en 1892 une conférence faite par Agnès Henry du groupe anarchiste « Freedom » de Londres ainsi que l'indique un petit prospectus : icelui annonce encore que diverses chansons socialistes seront chantées pendant la soirée.

Consultons maintenant une des têtes du socialisme contemporain, le Hollandais Domela-Nieuwenhuis. Son opinion est catégoriquement exprimée (2) : « Un anarchiste est-il socialiste, oui ou non ? Et ceci, d'après nous, ne se demande même pas. Quel est en somme le noyau, la quintessence du socialisme ? La reconnaissance ou la non-reconnaissance de la propriété privée ?... Tous deux, anarchistes et socialistes, ont le même ennemi : la propriété privée... Il existe donc un point de départ commun pour les socialistes et les anarchistes... »

Si d'aucuns récusaient Domela-Nieuwenhuis sous prétexte qu'il est devenu anarchiste lui-même (3), nous citerions le témoignage d'un adversaire déclaré, Rienzi. De sa critique de l'anarchisme (4) il ressort que les anarchistes communistes ou collectivistes poursuivent le même but que les socialistes en suivant des routes différentes; même textuellement Rienzi l'écrit et la déduction logique est qu'un anarchisme est une fraction du socia-

(1) Cf. *Labour annual*, pp. 57, 61, 117, 167.

(2) Domela-Nieuwenhuis partage l'opinion de Tucker; pour lui anarchisme et communisme sont des conceptions qui s'excluent; mais s'en tenant aux termes habituellement employés, il estime que l'anarchisme communiste est une école socialiste. — Cf. pp. 31, 33, 34, 38 de la brochure *Le Socialisme en danger*, tirage à part d'une étude publiée en 1894 dans la *Société nouvelle*.

(3) On trouve cela écrit dans *The Socialist movement in Holland* par H. POLAK, un des adversaires social-démocrates de Domela-Nieuwenhuis dans les Pays-Bas. L'article de Polak a été publié pp. 140-145 de *The Labour annual for 1895*.

(4) *L'Anarchisme*, par RIENZI, traduction Aug. Dewinne, p. 37, 1893.

lisme. La même conclusion est fatalement déduite de la brochure du socialiste *Le Français* (1), encore qu'il la termine par une excommunication (2).

Rienzi et *Le Français*, par la négative, nous donnent des preuves que l'anarchisme communiste est du genre « socialisme ». Moults autres preuves positives gisent en la première année (1885) de la *Question sociale*, « revue des idées socialistes », dirigée par P. Argyriadès. En effet, s'y lisent des études, des correspondances d'Élisée Reclus, de Jean Grave, de Saverio Merlino, de Johann Most (3). Puis, ces lignes émanant de la direction : « Nous annonçons l'apparition de trois nouveaux journaux socialistes révolutionnaires anarchistes, *L'Insurgé*, *L'Audace*, *Le 18 mars* (p. 95)... Nous avons reçu de New-York un article intitulé : *Auguste Reinsdorff et la Propagande par le fait* par le socialiste allemand bien connu John Most... Nous sommes d'avis que l'intérêt de la cause chère au compagnon Most ne pourrait que gagner, si les écrivains de deux fractions socialistes voulaient s'abstenir dans leurs écrits, de s'invectiver mutuellement (p. 160) » (4).

Pour mémoire : en 1890, la revue socialiste — à tendances marxistes prononcées, y écrivaient surtout Guesde, Lafargue — *L'Idée nouvelle* organisait un meeting international et sur l'affiche rouge se voit le nom du socialiste-anarchiste A. Cipriani. En une brochure d'Achille Le Roy, *Liberté de l'amour*, faisant partie de la « Bibliothèque socialiste internationale », se trouve la chanson anarchiste *Le Père La Purge* (5). Sous la direction de Gabriel De la Salle, à Paris, de 1892 à 1894, se publia *l'Art social*, revue socialiste (6). Parmi les collaborateurs : les anarchistes A. Vei-

(1) « Depuis une dizaine d'années surtout un nouveau régiment (les anarchistes) est venu s'adjoindre à l'armée révolutionnaire socialiste... Lorsqu'on parcourt la littérature anarchiste... on s'aperçoit promptement qu'aucune de leurs critiques et revendications politiques et économiques contre l'ordre social actuel ne diffère dans la forme ni dans le fond de celles exposées depuis longtemps par les socialistes qui les ont précédés... » (*Où vont les anarchistes ?* p. 15.)

(2) « Les anarchistes tournent en réalité le dos au but vers lequel l'armée révolutionnaire socialiste dirige ses efforts... Les révolutionnaires socialistes ont, eux aussi, non seulement le droit, mais le devoir de décliner désormais toute solidarité avec des théories qui n'ont de socialistes que l'étiquette et dont les procédés de propagande ne sont autres que ceux pratiqués par la bourgeoisie elle-même... » (p. 32, *op. cit.*)

(3) Cf. pp. 16-18, 137-142, 161-165, 157, 158, 186-189.

(4) *La Question sociale* recommandait une série de livres, brochures et journaux « socialistes ». Dans cette liste, des brochures de Jehan Le Vagre (Jean Grave), Élisée Reclus, Kropotkine, Bakounine, Émile Gautier, Louise Michel, puis un « programme socialiste-anarchiste, réorganisation sociale, tactique, devoirs des socialistes », les journaux de Lyon *L'Affamé*, *Le Drapeau noir*, etc.

(5) Cf. *Le Péril anarchiste*, par F. Dubois, pp. 72-73.

(6) En la déclaration-programme, on lit : « *L'Art social* est ouvert à tous ceux qui... auront le courage de mettre leur vaillance et leur talent au service de l'idée socialiste. »

daux, Théodore Jean, Paul-Armand Hirsch et le socialiste-blanquiste Albert Goullé. En son article « La Descendance de Vindex » il affirma que les anarchistes appartenaient à « l'armée socialiste » (p. 170, année 1893).

Les six années de l'*Almanach de la Question sociale* (1), l'*Almanach socialiste* (2), nous donneront encore des preuves positives, aussi catégoriques que celles à nous fournies par la *Revue sociale* (3), Désiré Descamps (4), P. Boilley (5) et d'autres encore (6). La présence de ces noms d'anarchistes notoires, la publication de quelques-uns de leurs portraits, l'insertion de leurs études dans des livres, des brochures ou des journaux destinés à la propagande nous semble une indéniable preuve que les directeurs socialistes de ces almanachs, P. Argyriadès, M. Charnay, D. Descamps, que la Fédé-

(1) Cet Almanach, « rédigé par les écrivains les plus autorisés du socialisme et l'élite de la littérature sous la direction de P. Argyriadès », a parmi ses collaborateurs Jean Ajalbert, B. Lazare, V. Barrucand, O. Mirbeau qui écrivent dans les *Temps nouveaux*. Il y a aussi les noms de Louise Michel dont l'anarchisme est célèbre et de Cipriani. A la fin de chacun des volumes de cet almanach figure une liste de journaux socialistes et parmi eux sont les journaux anarchistes-communistes et collectivistes de diverses contrées. A la page 71 de l'année 1891, sous le titre « Socialisme en Espagne », on lit : « De cette manière existaient deux courants socialistes : l'un de caractère anarchiste..., l'autre socialiste marxiste. »

(2) Cet almanach, année 1896, publié sous la direction de Maurice Charnay, rédacteur au journal socialiste *La Petite République*, contient quarante portraits dont dix d'anarchistes : Jean Grave, Léon Tolstoï, Zo d'Axa, V. Barrucand, P. Kropotkine, Bakounine, P. Adam, Louise Michel, Elisée Reclus, Bernard Lazare. Le texte était signé de V. Barrucand, qui collabore à la *Sociale*, de Cipriani, Zo d'Axa, Paul Adam, etc.

(3) C'était le *Bulletin mensuel de la Fédération des travailleurs socialistes de l'Est*, à Dijon. Il publia des extraits de *Entre Paysans*, de Malatesta, la *Peste religieuse*, de Most, des articles de P. Kropotkine (année 1890).

(4) *Manuel d'instruction morale socialiste à l'usage des écoles et des familles*, publié en 1894 par les partis ouvriers d'Armentières et de Roubaix. A la page 2 on lit : « Les nombreux récits qui accompagnent le texte ne sont pas de nous pour la plupart... En effet, qui pourrait s'exprimer avec plus de talent et d'élégance que nos philosophes, nos économistes, nos sociologues, nos poètes : Reclus, Kropotkine, Louise Michel, Malon, Blanqui, etc. »

(5) Dans son livre sur *Les Trois socialismes*, édité chez F. Alcan, M. Boilley examine le socialisme anarchique.

(6) Notamment le journal *La Manifestation du Premier Mai*, organe officiel international du comité général d'organisation du 1^{er} mai. En 1895, parmi les articles insérés, on lisait les signatures des anarchistes A. Veidaux, E. Malatesta, B. Lazare, A. Cipriani, etc. L'article de Kropotkine, parvenu trop tard, fut publié dans le *Parti Ouvrier*. La commission d'organisation de ce journal sur le Premier mai était surtout une émanation des groupements socialistes ouvriers : syndicats, bourses du travail. Dans la *Petite République* du 14 novembre 1895 nous lisons : « C'est bien ce soir... qu'arrivera notre amie, la citoyenne Louise Michel... » L'articlelet n'est pas signé, donc Louise Michel est considérée comme l'amie du journal, et l'amie d'un journal socialiste ne peut être que socialiste. D'ailleurs, dans le numéro du 15 novembre de ce même journal, E. T. écrit : « La population parisienne a fait à Louise Michel, à ce grand cœur, à la vaillante socialiste, une réception qui l'a profondément touchée. »

ration des travailleurs socialistes de l'Est, etc. considèrent comme faisant partie de la doctrine socialiste quelques-unes des idées professées par ces anarchistes. Pour ces socialistes — de fractions diverses dans le socialisme (1) — les anarchistes-communistes sont des socialistes. Il ne nous paraît pas qu'on puisse douter un instant que ce ne soit là leur opinion. S'il en était autrement, ils ne publieraient point leurs portraits, ils n'inséreraient point leurs articles.

En Allemagne, les anarchistes communistes portent le nom de socialistes. La fraction socialiste non anarchiste est presque exclusivement composée de social-démocrates qui excommunient les anarchistes. Aussi, il est malaisé de trouver dans la littérature allemande socialiste non anarchiste la preuve que le communisme et le collectivisme anarchiques sont des espèces du genre socialisme. Cependant le Dr Friedlander (2), un socialiste non anarchiste, classe catégoriquement les doctrines des anarchismes communiste ou collectiviste dans le genre socialisme.

La difficulté est aussi grande pour l'Espagne et le Portugal où, en dehors des anarchistes, n'existe qu'une infime minorité socialiste. Elle est social-démocrate et excommunie les socialistes-anarchistes. Toutefois, en le journal ouvrier *El Porvenir social* (21 août 1895, Barcelone), nous constatons que les communistes anarchistes sont considérés comme socialistes. En 1890, à Cadix, existait une feuille, *El Socialismo*, qui fréquemment s'érigeait en défenseur du collectivisme anarchique. Enfin, en une brochure, *Los partidos socialistas espanoles*, due à J. Llunas et éditée en 1892 par le journal démocrate catalan *La Tramontana*, je lis que « les partis socialistes existant en Espagne se classent en... : 5° anarchistes sans qualification économique; 6° anarchistes communistes; 7° anarchistes collectivistes ». Cette même année se publiait, paraît-il, en Portugal, l'*Ecco Socialista* qui défendait les doctrines de l'anarchisme.

Le socialisme belge est, en dehors de l'anarchisme, inféodé à la social-démocratie allemande. Aussi est-il plus facile, dans la littérature socialiste non anarchiste, de trouver des excommunications que les preuves par nous cherchées. Pourtant, l'*Étoile socialiste* (3) nous en fournit quelques-unes.

(1) P. Argyriadès est du comité révolutionnaire central (groupement blanquiste); M. Charnay n'est, croyons-nous, inféodé à aucun groupe; la *Fédération des travailleurs socialistes de l'Est* est affiliée au *Parti ouvrier socialiste révolutionnaire* (groupement allemand); P. Boilley est un socialiste réformiste.

(2) Cf. *Socialisme libertaire et socialisme autoritaire*, par DOMELA-NIEUWENHUIS, p. 640. (*Société nouvelle*, novembre 1895.)

(3) D'abord à Charleroi, cette « revue hebdomadaire du socialisme international » se publie maintenant à Bruxelles.

Le 12 septembre 1895 s'y lisent ces caractéristiques lignes : « Ces deux œuvres (*Société Future, Douleur Universelle*) pacifiques sont, en effet, très remarquables et constituent pour la propagation de l'idée socialiste un apport considérablement précieux. » Parmi les collaborateurs de cette revue socialiste, signalons les anarchistes P. Kropotkine, Louise Michel, Zo d'Axa, C. Malato, W. Crane, A. Cipriani, E. Malatesta.

Nous avons interrogé les socialistes — de fractions diverses, oh combien ! — quasi en tous pays. Ils nous ont répondu. Et de leurs réponses il est inéluctablement inféré qu'un anarchisme est une école de socialisme.

Mais encore, cette ultime preuve que personne ne récusera, son auteur étant César De Paepe, l'illustre apôtre du socialisme. Oyez cet hosannah (1) qu'il entonna pour célébrer l'anarchie :

« L'idéal de la démocratie ne peut être que l'anarchie ; non pas l'anarchie dans le sens de désordre, de confusion, mais anarchie dans le sens qu'indique l'étymologie du mot (de *a*, privatif. et *arché*, commandement, autorité, pouvoir, gouvernement). L'an-archie, c'est donc l'absence de tout gouvernement, de tout pouvoir. Oui, l'anarchie, voilà où doivent nous conduire, en fin de compte, les aspirations de l'homme vers une liberté toujours plus grande et vers une égalité de plus en plus rigoureuse. Oui, l'anarchie, voilà où nous devons aboutir un jour, entraînés par la puissance du principe démocratique, par la logique, par la fatalité de l'histoire.

« L'humanité, partie de la monarchie absolue, forme primitive et la plus expressive du gouvernement, marche, en passant par la monarchie constitutionnelle, par le pouvoir présidentiel, par le gouvernement de l'assemblée, par la législation directe, vers l'anarchie, forme définitive et la plus élevée de la liberté. Telles sont les destinées de l'humanité, telles sont les tendances révolutionnaires qui lui sont inhérentes.

« Qu'est-ce, en effet, que la Révolution, si ce n'est l'amointrissement constant de l'autorité au profit de la liberté, la destruction progressive du pouvoir au profit de l'affranchissement des individus ? Et qu'est-ce que le constitutionalisme, la présidence, le parlementarisme, le suffrage universel, sinon des étapes de la révolution, cette éternelle voyageuse ? Et qu'est-ce enfin que la législation directe, si ce n'est un pont jeté entre le gouvernementalisme et l'anarchie, entre la vieille société gouvernementale et politique et le nouveau monde industriel économique ? C'est un fait historique incontestable que la liberté grandit à mesure que la puissance gouverne-

(1) Nous le trouvons, sans indication de source, dans le *Supplément littéraire de la Révolte*, 1^{er} vol., p. 342.

mentale s'amointrit, et *vice-versâ*, que le pouvoir s'accroît en raison inverse de la liberté. Donc, pour porter la liberté au plus haut degré (et c'est là la tendance de la démocratie) il faut réduire le gouvernement à zéro....

« Le but ultérieur que poursuit la révolution, c'est l'anéantissement de tout pouvoir ; c'est — après une transformation de la société — l'élimination de la politique par l'économie sociale, de l'organisation gouvernementale par l'organisation industrielle, c'est l'anarchie.

« Anarchie, rêve des amants de la liberté intégrale, idole des vrais révolutionnaires ! Longtemps les hommes t'ont calomniée et indignement outragée ; dans leur aveuglement ils t'ont confondue avec le désordre et le chaos, tandis qu'au contraire le gouvernement, ton ennemi juré, n'est qu'un résultat du désordre social, du chaos économique, comme tu seras, toi, le résultat de l'ordre et de l'harmonie, de l'équilibre, de la justice. Mais déjà les prophètes t'ont entrevue sous le voile qui couvre l'avenir, et t'ont proclamée l'idéal de la démocratie, l'espoir de la liberté, le but suprême de la révolution, la souveraine des temps futurs, la terre promise de l'humanité régénérée !... C'est pour toi que succombèrent les hébertistes en quatre-vingt-treize ; ils ne songeaient pas que ton heure n'était pas venue ! Et dans ce siècle, que de penseurs ont eu le pressentiment de ta venue et sont descendus dans la tombe en te saluant, comme les patriarches en mourant saluaient le rédempteur. Que ton règne arrive, anarchie ! »

Il est évident que De Paepe était anarchiste, car s'il ne l'eut pas été, il n'eût pas ainsi glorifié l'anarchie. Il est non moins évident qu'il était socialiste. Il se déduit de là qu'il n'y a pas antinomie entre le socialisme et un anarchisme puisqu'on peut être à la fois socialiste et anarchiste (1). En conséquence il existe un anarchisme, fraction du socialisme.

De cet examen sans passion et sans parti pris — car il nous est absolument indifférent que le socialisme ait ou n'ait pas une division dénommée « anarchisme » — de cet examen, dis-je, des socialistes — individus ou groupes — d'écoles diverses, de nationalités variées, nous pouvons conclure : Parmi les divisions du socialisme figure un anarchisme.

C'est à cette même conclusion que se sont rangés les historiens du socialisme. Favorables, défavorables à icelui ou impartiaux, la plupart d'entre eux, sinon tous, ont classé les anarchismes communiste et collectiviste dans l'histoire du socialisme.

Ainsi fait Sidney Webb qui écrit textuellement : « La description des organisations socialistes anglaises serait d'ailleurs incomplète sans la mention de

(1) Un autre illustre socialiste, Blanqui, n'a-t-il pas dit : « L'anarchie est l'avenir de l'humanité. »

la section anarchique quoiqu'elle soit infinitésimale en nombre.... (1) »

Ainsi font les auteurs de *The New Party* parmi lesquels nous trouvons un communiste anarchiste, Walter Crane, le célèbre artiste. Ainsi fait l'abbé Winterer dans le *Socialisme international*, coup d'œil sur le mouvement socialiste de 1885 à 1890, dont la deuxième partie est consacrée aux anarchistes, des socialistes « inorganisés » ainsi que le contexte l'établit (2). Ainsi fait J.-G. Bouctot dans son *Histoire du Communisme et du Socialisme* (3). Ainsi fait Benoît Malon dans son *Histoire du Socialisme* où il parle des deux nuances qui existent parmi les socialistes italiens — nuances existant partout en Europe : celle des « collectivistes autoritaires » et celle des « anarchistes révolutionnaires (4) ». Ce même auteur, dans son *Socialisme intégral* (5), parle encore de l'anarchisme, comme une fraction du socialisme. Ainsi fait E. de Laveleye dans son *Socialisme contemporain*, où nous voyons textuellement que Bakounine répandit le « socialisme anarchique », qu'il fut « l'apôtre du socialisme international anarchique » dans tout le midi de l'Europe, que « chaque année les socialistes portugais se réunissent en congrès. Leur programme est un anarchisme modéré... » (6). Ainsi fait Georges Renard dans le *Socialisme actuel en France*. où nous le voyons considérer le socialisme « comme un tronc qui se divise en deux maîtresses branches dont chacune se subdivise à son tour en deux grands rameaux ». L'un de ces rameaux est « le communisme anarchique (7) ».

Ces historiens, dont quelques-uns socialistes — tels Sidney Webb, Benoît

(1) *Socialism in England*, seconde édition, 1893, pp. 54-55. A la page 8 on lisait cette phrase caractéristique pour notre démonstration : « Le mouvement nihiliste, en lui-même, n'a pas un caractère socialiste (soit collectiviste, soit anarchiste), mais il semble plutôt réformiste pour l'administration et la politique. »

(2) Voir p. 257.

(3) Pp. 69, 73, 79, 81, 84.

(4) Cité par E. DE LAVELEYE (*Socialisme contemporain*, pp. 267-268). — B. MALON donne les programmes de ces deux nuances.

(5) Vol. I, pp. 194-201. « Socialisme russe et socialisme anarchiste » est le titre du paragraphe vi du chapitre IV.

(6) Cf pp. 223, 227, 267, 271, 272, 275, 278, 335, etc., neuvième édition, 1894. — M. J. GARIN, dans un ouvrage impartial mais contre les doctrines anarchiques, *L'Anarchie et les Anarchistes*, considère l'anarchisme comme une fraction, une secte socialiste (p. 143). Nous ne parlons ici que d'ouvrages non imprégnés d'esprit de parti ; aussi passons-nous sous silence *L'Anarchia e gli Anarchici* de E. SERNICOLI (2 vol., 1894) où l'auteur classe, contrairement à la vérité, tous les socialistes parmi les anarchistes.

(7) *Revue socialiste*, p. 234, septembre 1887, vol. VI. — Négateur en 1895 du caractère socialiste aux anarchistes-communistes ou collectivistes, Georges Renard, en 1887, consacrait un chapitre entier de son étude sur le *Socialisme actuel en France* à l'examen du « communisme anarchique » (chapitre VI, pp. 472 à 480, de la *Revue socialiste*, novembre 1887). On y lit que les anarchistes sont « les enfants terribles du socialisme », qu'ils sont « combattus par les autres partis socialistes ».

Malon et Georges Renard — n'auraient pas placé dans leur histoire du socialisme les anarchistes communistes et collectivistes s'ils ne les avaient considérés comme socialistes. Nous ne pensons pas que quelqu'un puisse valablement soutenir le contraire. S'il n'en était pas ainsi, on se demanderait vainement les raisons pour lesquelles un anarchisme figure dans une histoire consacrée au socialisme seul.

De même que les historiens ont classé un anarchisme dans le socialisme, de même dans les dictionnaires et les encyclopédies celui-là est considéré comme une division du second. Littré dit que le communisme, le collectivisme sont des socialismes ; logiquement il s'en déduit que le communisme, le collectivisme sous forme anarchique ou libertaire sont des socialismes. Maurice Lachâtre, dans son *Dictionnaire universel*, écrit textuellement « Anarchisme : Opinion de certains politiques socialistes d'après lesquels la société pourrait se gouverner seule sans gouvernement établi. » Le *Dictionnaire d'économie politique* de Léon Say, après avoir défini le collectivisme d'après B. Malon, ajoute : L'auteur distingua neuf formes de collectivisme qu'il intitule : ... colinsien... marxiste... anarchique... De là résulte que l'anarchisme collectiviste est socialiste. Dans la *Grande Encyclopédie*, au mot « Anarchisme », G. Platon s'exprime ainsi : « L'anarchisme, en accusant la tendance extrême (du collectivisme) à se défier de toute autorité, trahit le point faible du socialisme démocratique... Centralisation, direction pour les anarchistes c'est pouvoir ; or, qui dit pouvoir, et l'histoire semble le prouver, dit oppression... Entre l'agression isolée de l'anarchiste et l'attaque d'ensemble concertée et implacable du collectivisme, y a-t-il une autre différence qu'une différence de tactique... »

Ainsi donc, que l'on interroge les communistes et collectivistes-anarchistes, les socialistes de diverses écoles en tous pays, les historiens du socialisme, les dictionnaires et les encyclopédies, tous répondent de même. Ne se souciant point des intérêts du moment, des nécessités de la politique quotidienne, envisageant les choses avec une sérénité que ne possèdent point moult de ceux jetés dans la fournaise de la lutte politique, ils affirment tous que le socialisme se divise en systèmes divers, dont le communisme et le collectivisme, chacun se divisant lui-même en variétés, dont l'anarchisme.

Historiquement, nous l'avons démontré dans les pages précédentes, un anarchisme (communiste, collectiviste) est fraction du socialisme. Il y a un anarchisme du genre « socialisme ».

C'est donc avec juste raison que, lors du procès des anarchistes à Liège (1892), M^e Émile Royer, en une éloquente plaidoirie (1) put dire : « Les

(1) Prononcé en faveur de Jules Moineau — un saint, au dire du *Figaro*, — ce plaidoyer fut publié en 1894 sous forme d'une luxueuse plaquette in-8° de 46 pages chez l'éditeur Deman, à Bruxelles. Elle n'est pas en vente. Le *Plébien* le donna en 1895.

anarchistes font partie de la grande famille socialiste. Leur idée révolutionnaire fondamentale comme celle des collectivistes, c'est la nécessité de modifier l'actuelle répartition des richesses en abolissant d'une façon plus ou moins complète la propriété individuelle. »

A. HAMON

(A finir.)

LA CIVILISATION

SES CAUSES ET SES REMEDES ⁽¹⁾

IV

Et, après cette longue digression, pour considérer l'avenir, une question se pose : Quelle route l'homme prendra-t-il ?

C'est un sujet que j'ose à peine aborder. « La brise matinale souffle toujours, dit Thoreau, le poème de la création n'est jamais interrompu. Mais rares sont ceux qui le perçoivent. Et comment pourrions-nous, emportés que nous sommes par le tourbillon présent, concevoir parfaitement la gloire qui nous attend ?

Les limites que nos connaissances actuelles établissent ne doivent point nous inquiéter ; les impossibilités s'évanouiront très aisément quand les temps seront venus ; et cette difficulté anatomique : comment et où les ailes nous pousseront-elles, disparaîtra lorsqu'on les sentira croître !

A peine pourrait-on mettre en doute que nous avons la tendance — en réalité, celle-ci se montre déjà — à retourner à la nature et à la communauté de la vie humaine. C'est le chemin qui reconduit au Paradis perdu, ou plutôt qui conduit au nouvel Eden, dont l'ancien n'était que le symbole. L'homme doit se défaire des enveloppes, de la momification des siècles, par lesquelles il s'est isolé de la lumière du soleil et est tombé en léthargie, préparant silencieusement sa glorieuse résurrection — car le monde entier aime la vieille et ridicule chrysalide qu'il est. Il doit sortir des maisons et de toutes les autres cachettes dans lesquelles si longtemps il se retira honteusement (comme lorsqu'il entendit la voix de Dieu dans le Paradis) — et la nature doit redevenir sa demeure, comme elle est la demeure des animaux et des anges.

Il est écrit dans une ancienne formule magique : « L'homme se vêtit

(1) Suite et fin. — Voir les nos 132 et 133 de la *Société nouvelle*.

pour déchoir, et se dévêtir pour s'élever. » Il recouvre son corps spirituel et intangible d'un corps matériel ou terrestre; puis il recouvre son corps terrestre de peaux d'animaux et d'autres habits; enfin, il cache ce corps dans une maison, derrière des rideaux, des tapis et des murs de pierre — qui l'entourent comme des peaux secondaires. De façon qu'une haie épaisse et impénétrable s'élève entre l'homme et sa véritable vie; et que par les soins et les soucis occasionnés par son corps terrestre et par tous ses vêtements, il perd bientôt la notion qu'il est homme; son moi véritable s'endort dans un sommeil profond et long de plusieurs siècles.

Mais tous ceux qui voudraient délivrer l'*imago* divin qui est en eux, tendent, encore autrement qu'au sens littéral, à se dévêtir. Et le processus même de l'évolution, de l'éclosion, n'est autre chose qu'une action continue de déshabiller la Nature, action par laquelle la forme humaine parfaite, qui en est la racine, s'approche de plus en plus de sa manifestation.

Ainsi, pour reconstituer la santé qu'il a perdue, l'homme doit tendre vers cette direction dans l'avenir. La vie sédentaire dans les maisons ne doit comprendre qu'une simple partie de l'existence, au lieu d'en être la portion principale, comme aujourd'hui. De même les habits doivent être simplifiés. Inutile de rechercher dès maintenant jusqu'où ce processus ira. Il est assez évident que notre vie domestique et nos vêtements deviendront tout à coup beaucoup plus simples, et cela avec le plus grand avantage; qu'ils n'auront plus qu'une importance secondaire, au lieu d'être érigés en fétiches comme aujourd'hui. Et chacun peut être assuré que toute amélioration dans ce sens est un pas vers la vie vraie — que ce soit la tête qui se découvre sous le ciel, ou les pieds qui, nus, foulent la terre magnétique, ou le vêtement sommaire permettant à travers ses mailles et ses ouvertures, à la lumière même de pénétrer les organes vitaux. La vie de plein air, l'accoutumance avec les vents et les vagues, une nourriture pure et propre, la compagnie des animaux — la lutte avec la grande Mère pour la nourriture — tout cela aura pour résultat de reconstituer les relations que l'homme a rompues depuis si longtemps; et l'afflux d'énergie qui s'en suivra dans son organisme lui donnera un idéal de santé, une expansion de l'être que nous ne soupçonnons pas même aujourd'hui.

En général, on peut dire que beaucoup de ces choses sont difficilement réalisables dans notre pays, et que le climat nous impose la vie sédentaire, avec tous ses inconvénients. Mais si cela est vrai en partie — en très petite partie — ce n'est pas une raison pour que nous ne profitions déjà de chaque occasion pour marcher dans cette voie. Il faut se rappeler, en outre, que notre climat est surtout créé par nous-mêmes. Si l'atmosphère de beaucoup de nos grandes villes et des contrées environnantes est devenue impropre à

la vie et même mortelle — de façon que par un temps froid elle ne donne pas au pauvre mortel un pouvoir résistant compensateur, mais l'oblige, au péril de sa vie, à l'emmitouffer dans des paletots et des cache-nez — la faute n'en est qu'à nous. C'est nous qui avons couvert le pays d'un linceul de fumée et sous celui-ci nous allons à nos propres funérailles.

Il est possible cependant que ce climat, même lorsqu'il n'est pas altéré, ne convienne pas aux plus hauts développements de la vie humaine. Parce que la Bretagne fut le théâtre de quelques grands épisodes de la civilisation, il n'en résulte pas qu'elle sera à la tête du mouvement dans la période prochaine ; et les communautés supérieures de l'avenir prendront peut-être leur essor dans des pays plus chauds, où la vie est plus riche et plus développée, plus spontanée et plus généreuse qu'elle ne pourrait l'être ici.

Un autre point que nous rencontrons maintenant, c'est la question de l'alimentation. Pour la restauration de la vigueur centrale, quand celle-ci est perdue ou dégénérée, une abstinence consistant principalement en fruits et en graines est ce qu'il y a de plus logique. Une alimentation animale donne au moment même une profusion d'énergie nerveuse — et peut-être utile dans certains cas ; mais c'est une énergie d'un caractère spasmodique et fébrile ; cette alimentation tend à provoquer de l'inflammation dans les centres subsidiaires, et à diminuer ainsi le contrôle central. Ceux qui vivent surtout de viande sont très sujets aux maladies — et non seulement au point de vue physique ; car leur esprit est aussi très aisément en proie aux désirs et aux inquiétudes. Voilà pourquoi, en cas de tristesse, ou de trouble mental quelconque, aussi bien qu'en cas de maladie corporelle, on devrait avoir immédiatement recours à la plus simple abstinence. Pendant cette diète, le corps éprouve moins de fatigue au travail, est moins susceptible à la douleur et au froid et se guérit extrêmement vite des plaies ; tous ces faits montrent une même tendance. On peut encore remarquer que les aliments d'origine végétale, c'est-à-dire toutes sortes de fruits, de noix, de racines, de graines, d'œufs, etc. (et l'on peut y ajouter le lait dans ses différentes formes dérivées de beurre, de fromage, de caillebotte, etc.,) ne contiennent pas seulement par leur nature même les éléments de la vie sous les formes les plus condensées, mais qu'ils ont en outre l'avantage de pouvoir être employés sans que l'on doive martyriser aucune créature vivante, — car même si l'on pouvait admettre que le chou se plaint d'une façon imperceptible lorsqu'on l'arrache et qu'on le fait bouillir, les fraisiers au contraire nous *demandent* de les délivrer de leurs fruits et les peignent expressément en rouge pour que nous les voyions, pour que nous les mangions. Ces deux considérations doivent nous convaincre que cette espèce de nourriture est très propre à développer la vie humaine centrale.

Tout cela entraînera la nécessité d'une minutieuse propreté. L'unité de notre nature étant rétablie, l'instinct de propreté corporelle, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, qui forme un trait si particulier chez les animaux, caractérisera de nouveau le genre humain. Au lieu d'être un instinct aveugle, ce sera une tendance consciente et pleine de jouissances — la malpropreté n'étant que désordre et obstruction. Et ainsi l'être humain tout entier, l'esprit et le corps, devenant propre et beau depuis son centre interne jusqu'à ses extrêmes limites — se transfigurant, enfin, — la distinction entre les mots « spirituel » et « matériel » disparaît. Selon les paroles de Whitman, « la grossière matière et l'âme imperceptible sont un ».

Mais ce retour à la Nature, cette identification, en quelque sorte, avec le grand univers, n'implique pas le reniement, la dépréciation de la vie et des intérêts humains. On suppose assez généralement qu'il existe une espèce d'antagonisme entre l'Homme et la Nature, et qu'une vie conforme à cette dernière signifie ascétisme; malheureusement cet antagonisme existe aujourd'hui, quoique certainement il n'en sera pas toujours ainsi. Aujourd'hui il est hélas! trop vrai que l'homme est le seul animal dont la présence enlaidit la nature, au lieu de l'orner et de l'embellir. Le renard et l'écureuil font leur nid dans la forêt et ajoutent à la beauté de celle-ci; mais lorsque Alderman Smith y établit sa villa, les dieux font leurs malles et s'en vont; ils ne sauraient le supporter. Les Buschimans peuvent se cacher et devenir invisibles sur la pente d'un rocher inculte; ils ramassent sur eux-mêmes leur petit corps jaune et nu, et ont l'air d'un tas de branches mortes; mais quand le chapeau de soie et le veston se montrent, les oiseaux s'envolent en jetant des cris. Ce fut la grande gloire des Grecs d'accepter, de perfectionner même la nature. De même que le Parthénon s'élevait des terrasses calcaireuses de l'Acropole, en harmonisant, par des gradations imperceptibles, les lignes naturelles du rocher avec la beauté finie, parfaite et humaine des frises et des frontons et qu'il était ouvert au-dessus à l'air bleu du ciel pour que cet air y descendît; de même, dans leurs meilleures œuvres et dans leur vie propre, les Grecs étaient en relation étroite avec le ciel et la terre, avec tout ce qui est instinctif et élémentaire, n'admettant aucun abîme entre eux-mêmes et la nature, mais perfectionnant seulement la beauté de celle-ci et sa force expressive. Un jour nous comprendrons de nouveau ce que les Grecs comprirent si bien à l'aurore même de l'art véritable. Un jour, peut-être, nous bâtirons des maisons d'un caractère si simple et si élémentaire qu'elles se placeront à côté des collines, le long des fleuves et aux lisières des forêts sans nuire à l'harmonie du paysage ni au chant des oiseaux. Alors les grands temples, beaux dans tous les sites, beaux encore aux bords des rivières et des lacs, seront les dépôts de tout ce qui est précieux et agréable. Hommes,

femmes et enfants viendront y participer à la grande et admirable vie commune; les jardins environnants seront consacrés aux animaux inoffensifs, qui seront les bienvenus; il y aura de quoi satisfaire à tous les besoins; les livres, la musique et les arts y seront accessibles à tous; ce seront des centres de relations et de vie sociales; il y aura continuellement des danses, des jeux et des fêtes. Chaque village, chaque hameau aura un ou plusieurs de ces halles. Pas de danger que des accumulations privées se produisent. Joyeusement chaque homme, et plus joyeusement encore chaque femme portera ses trésors — excepté ce qui est immédiatement ou nécessairement employé — au centre commun, où leur valeur augmentera cent et millé fois par le nombre plus grand de ceux qui pourront en jouir, et où ils seront mieux gardés, avec infiniment moins de peine que lorsqu'ils étaient dispersés sans des mains privées. D'un seul coup la moitié des occupations et tous les soucis domestiques seront accumulés. Les habitations privées, cessant d'être coûteuses et semblables à des labyrinthes par rapport à la valeur et au nombre de trésors qu'elles contiennent, n'auront plus besoin de portes ni de fenêtres, soigneusement fermées à nos semblables et à la nature. Le soleil et l'air y auront accès, les habitants pourront sortir librement. Personne ne sera l'esclave de la loge qu'il habite, et en redevenant une partie dans l'ensemble de la nature, l'habitation de l'homme cessera enfin d'être ce qu'elle est maintenant pour au moins la moitié du genre humain : une prison.

On se demande souvent ce que sera la nouvelle architecture. Mais il est impossible de répondre à cette question aussi longtemps qu'une nouvelle conception de la vie n'est pas entrée dans l'esprit des hommes; après cela, la réponse sera assez claire. Car de même que les temples grecs et les cathédrales gothiques furent bâtis par des gens qui, selon toute probabilité, vivaient frugalement et qui étaient prêts à offrir leurs chefs-d'œuvre et leurs plus grands trésors à la communauté et à leurs dieux; de même qu'aujourd'hui il nous faut pour nous-mêmes de grandes villas somptueuses, tandis que nous sommes incapables de dessiner une église, un monument public convenables; ainsi un esprit nouveau n'inspirera notre architecture que lorsque nous retrouverons dans la vie commune la pleine satisfaction de nos besoins et de notre vie même. Lorsque nos temples et nos édifices publics ne seront plus projetés pour glorifier un architecte seul ou un patron quelconque, mais qu'on les bâtira à l'usage des hommes et des femmes libres; lorsqu'ils feront face au ciel, à la mer et au soleil; lorsqu'ils s'élèveront de la terre comme les arbres et les rochers, et qu'ils s'harmoniseront avec le brillant globe solaire même, avec la profondeur de la nuit étoilée; alors, dis-je, leur forme et leur structure se détermineront d'elles-mêmes, et

l'on n'éprouvera aucune difficulté pour les construire conformes à la beauté. Il en sera de même des habitations. Elles seront variées d'après les besoins différents des hommes ; elles différeront selon qu'elles serviront à un seul individu ou bien à toute une famille, à des groupes d'individus ou bien à des groupes de familles ; elles seront extrêmement simples ou bien plus ou moins ornées et compliquées ; mais toujours la nouvelle conception, les besoins nouveaux les domineront nécessairement et leur donneront leur forme suivant une loi dépendant de cette conception, de ces besoins.

Dans cette nouvelle vie humaine, — le travail de l'homme perfectionnant et embellissant toujours le pays par des fermes, des cultures, des machines, des cités, aidant les efforts du soleil et du sol, donnant une voix au désir de la terre muette — dans cette nouvelle vie commune toujours en contact avec la nature, si éloignée de tout ascétisme et de toute inhospitalité, nous remarquons beaucoup plus de sociabilité et de sentiments humanitaires que jadis : chacun sera infiniment secourable ; entre les hommes existera une sympathie comme entre les enfants d'une même mère. L'aide et le concours mutuels seront devenus spontanés et universels, chacun se mettant à la disposition de son prochain d'une façon aussi certaine et aussi naturelle que la main droite aide la main gauche — et précisément pour la même raison. Chacun — songez-y bien ! — fera l'ouvrage qu'il *préférer*a, qu'il désire faire, qu'il fait naturellement et qu'il sait être utile, et cela sans se soucier de salaire ou de récompense, et la récompense lui arrivera de la même façon naturelle et inévitable dont le sang afflue, dans le corps humain, vers les membres qui sont soumis à un exercice quelconque. Tous ces éternels embarras des règlements de travail et de salaire, du conflit des impôts et des mécontentements provoqués, d'offre et de demande, seront supprimés ; tout cet énorme gaspillage de travail fait avec répugnance sera évité ; une infinie variété parfaitement naturelle d'occupations, toutes accomplies par le concours mutuel, surgira de l'infinie variété de la nature humaine. L'humanité sera enfin libre, et après de longs siècles, l'être humain sera parvenu à la délivrance.

C'est là le communisme, que la civilisation a toujours *haï*, tout comme elle haïssait le Christ. Et pourtant il est inévitable ; car l'homme cosmique, l'homme instinctif élémentaire acceptant et couronnant la nature, remplit nécessairement la loi universelle de la nature. Quant au gouvernement et à la loi établis par les hommes, ils disparaîtront ; car ce ne sont que les parodies, les substituts provisoires du gouvernement et de l'ordre intérieurs. Dans son état final, la société n'est ni la monarchie, ni l'aristocratie, ni la démocratie, ni l'anarchie, et pourtant, dans un certain sens, elle est tout cela à

la fois. C'est une anarchie parce que toute règle extérieure manque, mais qu'il n'existe qu'un esprit de vie intérieur et invisible; c'est une démocratie parce que c'est le règne de l'homme-masse, ou Démos, dans chacun; c'est une aristocratie parce que dans tous les hommes il y a des degrés et des rangs de pouvoir intérieur; et c'est une monarchie parce que tous ces degrés et ces rangs forment enfin une parfaite unité, un contrôle central. Il est donc clair que les formes extérieures de gouvernement qui appartiennent à la période de civilisation ne sont que l'expression, en symboles extérieurs et distincts, des faits de la véritable vie interne de la société.

Ainsi les différentes formes extérieures de gouvernement, pendant la période de civilisation, trouvent leur justification et leur interprétation dans la période suivante; il en sera de même des produits mécaniques et autres du temps présent; ils seront transportés et trouveront leur place et leur emploi propres dans la période future. On ne les refusera pas dans la nouvelle société; mais ils devront être assujettis, ils y trouveront leur usage et leur place propre. Nos locomotives, nos machines, nos télégraphes et nos postes; nos maisons, nos ustensiles, nos vêtements et nos livres; notre cuisine à la fois terrible et étonnante, nos boissons fortes, nos thés, nos tabacs; les remèdes de nos médecins et de nos chirurgiens; nos sciences transcendantes et nos philosophies; tout ce qui, jusqu'ici, n'a fait qu'embarrasser et encombrer l'homme, doit simplement être réduit à la plus entière soumission à l'homme réel. Toutes ces conquêtes, et des milliers d'autres auxquelles nous ne songeons même pas, ne feront que perfectionner son pouvoir et augmenter sa liberté; mais elles ne seront plus les fétiches d'un culte, comme actuellement. L'homme les emploiera, au lieu d'être employé par elles. Sa vie réelle sera comprise dans une région située bien loin et bien au-dessus de tout cela. Mais en reniant ainsi, en dominant les produits de la civilisation, il découvrira tout d'abord leur véritable valeur et en retirera des jouissances inconnues auparavant.

Il en est de même des pouvoirs moraux. Comme nous l'avons déjà dit, la connaissance du bien et du mal disparaît à un certain point, ou est absorbée par une connaissance supérieure. La perception de la faute est accompagnée chez l'homme d'une certaine faiblesse. Aussi longtemps qu'au dedans de lui-même il y a conflit et division, il croit percevoir des principes opposés et contraires dans le monde extérieur. Aussi longtemps que les objets du monde extérieur excitent en lui des émotions dont il ne peut se rendre compte, ces objets seront pour lui des causes de mal, de désordre et de péché. Non point que ces objets soient mauvais en eux-mêmes, ni même les émotions qu'ils excitent; mais pendant toute cette période ces objets lui indiquent sa *propre* faiblesse. Mais lorsque le pouvoir central est

rétabli dans l'homme et lorsque tout est mis à son service, il lui est impossible de voir quelque part du mal. L'amour charnel n'est plus l'antagoniste de l'amour spirituel, mais il fait partie de celui-ci. Toutes les passions prennent naturellement leur place et leur importance relatives et servent à exprimer l'homme quand les occasions se présentent. Dans les conditions actuelles, les vices ne sont des vices que parce qu'ils exercent une influence désordonnatrice et troublante, mais ils cesseront de nouveau d'être des vices quand l'homme retrouvera le contrôle sur lui-même. Ainsi Socrate, ayant une âme saine dans un corps sain, pouvait boire jusqu'à ce que ses joyeux compagnons roulissent sous la table, puis il était en état de sortir pour prendre l'air matinal; ce qui constituait un défaut pour ses compagnons n'était pour lui qu'une jouissance, un accroissement de pouvoir.

Sous tous les rapports, la différence entre l'ancien et le nouvel état de choses (cette différence étant la transposition du centre de gravité de la vie et de la conscience, de l'homme partiel à l'homme universel), est symbolisée par la reprise de conditions plus universelles. C'est-à-dire que pendant la période de civilisation, le corps étant systématiquement enveloppé de vêtements, la *tête* seule représente l'homme, ce tout minuscule, homme intellectuel et conscient, opposé à l'homme cosmique représenté par l'ensemble des organes corporels. Le corps doit être délivré de ses suaires, pour que la conscience cosmique puisse résider de nouveau dans l'être humain. Nous devons redevenir « entièrement face », comme disait le sauvage de lui-même (1).

La conscience de soi-même n'existe plus là où se trouve le moi cosmique. Le corps, et ce qu'ordinairement on appelle le « moi », ne sont plus que des parties du véritable « moi », et les distinctions ordinaires entre interne et externe, entre égoïsme et altruisme, etc., perdent une grande partie de leur valeur. La pensée ne se dirige plus vers le moi local, comme vers l'objet principal de tout regard, mais la conscience en émane continuellement, remplissant le corps et débordant sur la nature extérieure. Ainsi le soleil, dans le monde physique, est l'allégorie du moi véritable. L'adorateur doit idolâtrer le soleil, il doit se saturer de lumière solaire, il doit prendre le soleil physique en lui. Ceux qui vivent auprès du feu et de la chandelle sont obsédés par des fantômes; leurs pensées sont des images d'eux-mêmes; ils sont tourmentés par une horrible conscience d'eux-mêmes.

Et lorsque la période de civilisation aura disparu, l'ancienne religion de

(1) Voir ALONSO DI OVALLE, *Account of the Kingdom of Chili*, dans la *Collection of Voyages and Travels*, de CHURCHILL, 1724.

la nature renaîtra — accrue énormément peut-être. — Ce fleuve immense de vie religieuse, dont la source est bien au delà de l'horizon de l'histoire la plus ancienne, et qui fut dévié, pendant la période historique, dans différents canaux métaphysiques et autres de judaïsme, de christianisme, de bouddhisme, etc., ce fleuve se réunira de nouveau pour porter sur ses flots toutes les arches saintes du progrès humain. L'homme *sentira* de nouveau son unité avec ses semblables, il sentira son unité avec les animaux, avec les montagnes et avec les cours d'eau, avec la terre elle-même et avec la course lente des constellations ; il sentira tout cela, non pas comme un dogme scientifique ou théologique abstrait, mais comme un fait vivant et toujours présent. Il y a bien des siècles, cela fut mieux compris qu'actuellement. Nos cérémonies chrétiennes sont saturées de symboles sexuels et astronomiques ; et bien avant que le christianisme n'existât, les formes sexuelles et astronomiques étaient les formes principales des religions. C'est-à-dire que les hommes sentaient et adoraient la grande vie qui leur venait par le sexe et la grande vie qui leur venait des profondeurs du ciel. Ils défiaient donc le sexe et le ciel ; ils plaçaient leurs dieux — leurs propres formes humaines — dans le sexe ; ils les plaçaient dans le ciel.

Ils les plaçaient même partout où ils sentaient une vie semblable à la vie humaine : dans les animaux, comme l'ibis, le taureau, l'agneau, la couleuvre, le crocodile ; dans les arbres et les fleurs, comme le chêne, le frêne, le laurier, la hyacinthe ; dans les fleuves et les cataractes, sur les montagnes ou dans les profondeurs des mers. L'univers entier était pour eux rempli d'une vie *humaine*, d'une vie semblable à la leur, quoique parfois ennemie, qu'ils *sentaient*, non pas d'une façon raisonnée, mais par une simple perception. L'homme primitif ne pouvait que très difficilement s'approprier cette notion que son individualité était isolée ; il ne s'inquiétait donc point de ces questions troublantes, concernant l'origine et la fin des choses, qui agitent l'esprit moderne (1). Car ce qui suscite ces questions, c'est le malheureux sentiment d'isolement actuel, qui s'empare nécessairement de l'homme lorsqu'il se contemple lui-même. Comme un atome séparé dans cet univers immense, — quand il songe à l'abîme qui semble prêt à l'engloutir : c'est encore l'anxieux désir de trouver un moyen d'échapper. -- Mais il sent de nouveau que *lui-même* est bien certainement, d'une façon indivisible et indestructible, une partie de ce grand tout ; il s'aperçoit qu'il

(1) Ce ne fut qu'à la fin du socialisme primitif que naquit le désir passionné d'une immortalité individuelle, et que par conséquent on commença à y croire. Avec un sentiment intense, non pas d'une vie individuelle et indépendante, mais d'une vie dépendante et commune, le désir d'une continuation, après la mort, de l'existence individuelle n'existe pas, et par conséquent la croyance en cette continuation existe tout aussi peu.

n'existe point d'abîme dans lequel il puisse tomber ; il sent pourquoi la raison de son existence, tout en ne perdant rien de son intérêt, devient un problème dont il peut attendre la solution ; il sent en outre qu'il peut travailler à cette solution en conscience et en gaieté de cœur. Le soleil, image visible de son âme véritable ; le soleil qui lui est indispensable et avec lequel il est si intimement lié, qui occupe le ciel immense et qui remplit tout de vie ; la lune, miroir du soleil, emblème et origine de sa propre pensée réfléchissante, emblème aussi de l'homme conscient, qui mesure le temps ; les mouvements des planètes, qui errent çà et là et qui pourtant obéissent à des lois naturelles ; les destinées des étoiles ; les changements de la terre et des saisons ; la croissance et le développement de toute vie organique ; la supériorité de l'homme parfait dont toute la création appelle et attend la naissance — toutes ces choses redeviendront pour lui des réalités et formeront la trame et la base de sa vie supra-terrestre. La signification des religions anciennes réapparaîtra pour lui. Comme jadis, les hommes nus, rassemblés sur les hauteurs, célébreront par des danses la gloire du corps humain et la grande procession des étoiles, ou salueront la corne brillante de la lune renaissante, qui, après ces centaines de siècles, reviendra chargée de si étonnants et admirables souvenirs — de toutes les tourmentes, de tous les rêves et les admirations des générations humaines, traduits par le culte d'Astarté et de Diane, d'Isis ou de la vierge Marie ; comme jadis l'homme réunira, en des bocages sacrés, la passion et les délices de l'amour humain avec ses profonds sentiments de la sainteté et de la beauté de la nature ; ou bien en plein air il adorera le soleil, comme l'emblème de l'éternelle splendeur, et il ne se couvrira point la tête pour éviter ses rayons. Le même sentiment de perfection vitale et d'exaltation que l'on remarque chez les peuples primitifs des époques qui précèdent la civilisation — mais mille fois plus intense, plus défini et plus pur s'irradiera de nouveau dans l'homme sauvé et délivré.

En donnant ainsi une idée du rôle que la civilisation a joué dans l'histoire, j'avoue que le mot même est difficile à définir — qu'il est seulement une de ces généralisations imaginaires que l'esprit est forcé d'employer ; j'avoue aussi que la définition partielle que j'en ai donnée est très imparfaite, qu'elle tend peut-être à mettre en relief l'aspect négatif et destructeur de cette période de l'évolution humaine, qui dure depuis mille ans. Quoi qu'il soit parfaitement vrai que sous l'influence dissolvante de la civilisation, tous les États l'un après l'autre ont sombré et disparu, et que chaque fois le courant du progrès ne fut rétabli que par un nouvel afflux d'élé-

ments de sauvagerie, je voudrais cependant rappeler au lecteur que la tendance corruptrice de la civilisation n'a jamais eu une action illimitée ; mais à travers les âges de sa domination sur la terre, nous pouvons suivre la marche d'un pouvoir libérateur qui fermente dans le cœur humain, et le sentiment de la venue du second avènement du fils de l'homme. Certaines institutions, telles que l'art et la famille (quoi qu'il semble que toutes deux changeront fondamentalement quand les conditions spéciales de leur existence actuelle auront disparu), ont entretenu le feu sacré ; car la famille préservait dans des îles-miniatures, pour ainsi dire, l'ancienne humanité communiste, quand les océans de l'individualisme et de l'égoïsme recouvraient presque toute la surface de la terre ; et l'art gardait précieusement un lien intime qui réunissait l'homme et la nature, car l'art est un moyen d'exprimer des émotions primordiales, auxquelles on ne saurait satisfaire dans le monde ambiant.

Et s'il paraît extravagant de supposer que la société n'émergera jamais de ce chaos de luttes dans lequel nous la voyons plongée durant toute la période historique ; s'il paraît impossible d'espérer que le processus de la civilisation, qui dans le passé s'est invariablement terminé d'une façon fatale, n'interviendra jamais dans l'établissement d'un état de choses plus parfait et plus sain, nous pouvons nous consoler avec cette pensée qu'aujourd'hui le problème présente des caractères qu'il n'eut jamais auparavant. D'abord, la civilisation n'est plus isolée, comme dans le monde ancien, au milieu des flots environnants d'éléments sauvages et barbares, mais elle couvre presque le globe entier et les populations sauvages existant encore sont tellement faibles qu'elles ne peuvent pas être une menace. Au premier aspect, cela semble fort malheureux, car, nous l'avons dit, si la civilisation n'est pas rénovée par un afflux de sauvagerie externe, ses propres défauts inhérents détruiront la société. Il y aurait là beaucoup de vérité sans la considération suivante : puisque, pour la première fois dans l'histoire, la civilisation a presque envahi toute la terre, nous pouvons apercevoir et suivre, *dans sa propre structure*, l'action des forces qui sont destinées à la détruire et à amener le nouvel ordre de choses. Tandis que jusqu'ici — nous l'avons rappelé — des communismes isolés ont existé çà et là et de temps en temps, aujourd'hui, et pour la première fois dans l'histoire, les masses et les penseurs de toutes les nations avancées du monde sont conscients de leur acheminement vers l'établissement sur une vaste échelle d'une vie socialiste et communiste. La société actuelle pleine de rivalités devient de plus en plus vite une formule morte, qui laisse déjà discerner la société nouvelle et *humaine*. En même temps, et comme pour rivaliser avec cette évolution, un mouvement vers l'état de nature, vers l'état sauvage, prend naissance

pour la première fois dans la société, au lieu d'être imposé du dehors. Le mouvement vers l'état de nature, commencé depuis des années dans la littérature et dans l'art, se réalise maintenant très vite dans la vie actuelle parmi les parties les plus avancées du monde civilisé, va même, chez quelques-uns, jusqu'à la négation du machinisme et des produits complexes de la civilisation, et prend chez d'autres la forme d'un évangile se traduisant par des bains de lumière ! Ce sont ces deux mouvements — vers un communisme humain complexe et vers la liberté et l'état sauvage individuels — qui s'équilibrent en quelque sorte et se corrigent l'un l'autre, et qui tous deux se développent visiblement à l'intérieur de la civilisation actuelle — tout en y restant étrangers — qui nous permettent, je crois, d'espérer en la guérison de cette civilisation.

EDWARD CARPENTER

LA TRAGÉDIE DES FIANCÉES

DE THOMAS-LOVELL BEDDOES

Au début du siècle dernier, il advint que la jeune fille de l'économiste d'un des collèges d'Oxford disparut. La population studieuse de cette ville en fut longtemps émue. On n'avait rien appris que le fait lui-même, malgré toutes les recherches. La jeune fille, passionnément belle, ne pouvait être oubliée. Peu à peu, la légende intervint.

Après bien des années un vieillard fit, à son lit de mort, cette confession terrible : Tandis qu'il étudiait à Oxford, il s'était marié secrètement. Quand il eut conquis ses grades, ses parents le rappelèrent auprès d'eux. Ils avaient formé le dessein de l'unir à une jeune femme. Lorsqu'ils la lui présentèrent, il n'osa faire l'aveu de son mariage clandestin et consentit à contracter une nouvelle alliance. Une nuit, il partit pour Oxford. Il entraîna sa femme dans un endroit désert de l'« allée de la Théologie » où, l'ayant tuée, il l'enterra. Quelques jours plus tard, il célébrait, parmi les siens, ses noces publiques. La vie fut clémente au meurtrier et peut-être passa-t-il pour un juste.

Des fouilles eurent lieu, d'après les indications qu'il donna. On retrouva quelques ossements. L'« allée de la Théologie » fut transformée, car des gens affirmaient que les esprits malins la hantaient.

Cette histoire violente a inspiré la *Tragédie des Fiancées*, et bien d'autres écrivains que son auteur s'en sont servis. Elle est le thème d'« une intéressante ballade contenue dans un petit volume de poèmes récemment publié à Oxford sous le titre : *Le Ménestrel du Midland*, par M. Gillet », écrit Thomas-Lovell Beddoes au Reverend H. Card. Cette lettre a paru en tête de la première édition (1822) de la *Tragédie des Fiancées* (1). C'est une manière de préface ou de « manifeste discret ». On y lit encore :

(1) L'auteur avait dix-neuf ans. Il étudiait encore à Pembroke College (Oxford) et avait déjà publié *The Improvisatore*, un mince recueil de poèmes dont il rechercha soigneuse-

«... A ses débuts, l'auteur dramatique doit combattre bien des préjugés, et plus spécialement s'il s'adresse au lecteur au lieu du spectateur; et il faut un si grand effort pour avoir raison des lieux communs établis, que nous attendons à peine de ceux qui s'appellent eux-mêmes *les critiques*, qu'ils abandonnent leur plainte favorite sur la dégénérescence qui caractérise les travaux des écrivains tragiques contemporains. Mais qu'une personne sans prévention regarde seulement les productions de cette année; qu'elle examine candidement la pièce anonyme *La Cour de Toscane* et en compare les meilleures scènes aux chefs-d'œuvre de Rowe et d'Otway; qu'elle lise le drame poétique d'Allan Cunningham qui a mérité les applaudissements de la plus haute personnalité littéraire du temps; qu'elle prête quelque attention à la grandeur énergique et à l'animation guerrière que Croly a si heureusement déployée en décrivant l'âme tourmentée de Catilina; — et je pense que son jugement ne placera pas cette époque au dernier rang de celles qui ont honoré la scène anglaise.

« Ces exemples suffisent pour attester l'état florissant de la littérature dramatique, mais hélas! nous devons les chercher dans la bibliothèque, et non point en leur milieu propre: le théâtre comble, car d'un coup d'œil (qui, seul, détournerait le plus téméraire de hasarder la représentation de sa pièce la meilleure et la plus vantée) nous y verrions nos compatriotes n'endurer à peine la poétique de Shakespeare que comme le véhicule d'une chanson à la mode ou d'un spectacle joyeux. Cependant, le théâtre peut sembler « n'être pas réduit en esclavage, ni totalement vil », tant que le goût classique de Milman (1), la douceur plaintive de Barry Cornwall (2) et la nature franche de Knowles demeureront comme des fleurs sur le tombeau de la Muse. Mais ils ont presque déserté la fréquentation du public et l'Angleterre ne peut guère s'enorgueillir de ce qui mériterait d'être appelé un théâtre national.

« Les scènes qui suivent ont été écrites, comme vous le savez bien, exclu-

ment les exemplaires pour les anéantir. Dans le présent travail, nous négligerons toutes circonstances biographiques — (un article paru dans le *Mercure de France* (n° 34, octobre 1892) racontait la vie étrange de Beddoes). Nous nous réservons de publier prochainement un « Essai » à propos de la *Tragédie des Fiancées*. Ici nous en décrivons seulement la péripétie et nous l'illustrons de fragments. Ils ont été choisis parmi les meilleures scènes et les pires, pour donner au lecteur une impression assez exacte de l'ouvrage. Dans la même intention la traduction en est littérale jusqu'à la rudesse parfois.

(1) Dans la préface de *Marino Faliero*, Byron rend hommage aux qualités dramatiques de Milman.

(2) C'est le pseudonyme de Bryan-Waller Proctor, l'auteur de *Dramatic Sketches* et de *Mirandola*, que certain critique appela le « Byron moral ». Le mot fit fortune et l'Angleterre puritaine opposa longtemps Proctor à l'auteur de *Don Juan*.

sivement pour la bibliothèque, et elles sont basées sur des faits qui se sont passés à Oxford...

«... Mon âge, dira-t-on, est une mauvaise excuse à la publication d'un poème imparfait ; ainsi soit-il ; certain de votre approbation, je puis affronter avec un sourire insouciant le regard sévère de celui qui ne lit que pour condamner. »

* * *

Beddoes a placé son drame en Italie, sans qu'il y ait d'indication précise quant à l'époque. Certains traits du dialogue révèlent des pratiques superstitieuses ; une magistrature docile au bon plaisir d'un prince ; le goût très vif des gentilshommes pour la poésie ; la coutume d'employer de jolis pages aux messages galants ; la complaisance des hommes envers leurs passions et l'habitude qu'ils ont acquise d'employer la dague à réduire les obstacles, — tout cela et d'autres taches de couleur aiguë qui rappellent les dramaturges de la *Taverne du Cygne*, permettent de supposer que la touchante Floribel, la frêle Olivia et le farouche Hesperus ont vécu au temps de Viola, de Portia, de Juliette ou de Silvia. Il est aisé de s'imaginer un tel décor.

La *Tragédie des Fiancées* débute par une scène de coquetterie entre Hesperus et Floribel qui se sont mariés à l'insu de leurs parents :

ACTE I

SCÈNE I. — *Un jardin.*

HESPERUS. — De tout le bouquet, donne-moi la rose, malgré qu'une légende sanglante en souille le nom. Dans de vieilles annales de fées, il est écrit comme Zéphyr, envieux de son amour, — cet amour qu'elle vouait à l'Été qui, depuis lors, est venu sur la terre en pleurant, — trouva une fois l'enfant-Parfum blotti dans une violette. (On a dit que le poupon joli était l'enfant d'une abeille gaie qui aima un bourgeon de pois dans la guirlande d'une dame.) Les vents traîtres, complices de Zéphyr, lièrent le doux dormeur avec des chaînes dorées et l'arrachèrent à son berceau fleuri. Ensemble, ils le cachèrent profondément au sein d'une rose. Ils nourrissaient le malheureux prisonnier d'air et de rosée. Enfin, son âme, qui était un soupir d'amant, s'envola de son corps, et le sang de son cœur flétrit la fleur coupable. La libellule bourdonna son requiem par le crépuscule, et les campanules sonnèrent son glas. Et, vêtue de velours pie, l'abeille s'en va cherchant encore son enfant perdu, de fleur en fleur, avec une chanson mélancolique.

FLORIBEL. — Prends-la donc, dans sa gaine verte... Que penses-tu que j'aie rêvé cette nuit ? Cela m'attriste et pourtant je sais que tu m'aimes.

HESPERUS. — Par la planète qui épand son bleu tendre sur le sommeil des amants, tu es ma plus douce, ma seule pensée : si mon cœur t'oublie, puissent les cieus oublier de me protéger !... Maintenant, dis-moi ce songe terrifiant.

FLORIBEL. — Tu me raileras, mais je suis une fille simple et bien des fois quand je suis seule, je suis très, très triste. Mais quelle sottise de pleurer pour une chose aussi peu dangereuse ! Écoute : Je me laissai tomber sur un banc parfumé entouré çà et là de vrilles verdoyantes chargées de fraises rouge-foncé. Tout à coup, vinrent sur le souffle du vent, un millier de bruits légers : des voix de fleurs, si les fleurs pouvaient parler. Ils se mêlèrent peu à peu en un doux courant mélodieusement divin. Et l'âme se tenait balancée sur leurs ondulations. Soudain, j'ai cru voir au ciel un nuage nager comme un cygne, et gentiment baiser la terre, en un coin plein de roses gaiement éparées, qui étaient tombées de la joue du Matin.

Sur la couché éthérée, ses membres jolis mêlés au brouillard amoureux, aimablement au-delà des mots, en belle langueur, reposait la Reine des Sourires. Ses boucles flottaient en guirlandes tressées, telles une brume dorée ou des rayons de lumière tissés par des fées, et parmi leurs enchevêtrements légers, ses yeux sommeillaient, sombres comme la grappe du radieux jardin des Hespérides. Dans le berceau d'ivoire de ses seins gambadait le dieu-méchant-enfant dont la main hardie creusait les fossettes de ses joues, ou dont la bouche avide buvait la riche ambroisie de ses lèvres humides. Au-dessous, fourmillait un essaim bruyant d'amours qui bandaient l'arc ou allongeaient leurs flèches avec des ailes d'abeilles. L'un d'eux, à l'écart, allumait un bûcher de cœurs enflammés d'amants, avec des soufflets remplis de soupirs arrachés par l'absence ; près de lui, son « apprenti » raccommodait des serments rompus, au moyen de l'or dangereux ou bien en attachant de douces rimes ensemble, sur les tresses d'une dame. Il y en avait qui gonflaient leurs joues comme les pétales arrondis des roses ou comme les bulles du vin rouge et qui joutaient bravement à califourchon sur leurs dards.

Et, il y en avait un, tout seul, qui, les paupières baissées et mouillées, jeta loin de lui les débris d'un cœur brisé. Il me regarda bien en face et me conseilla de prendre garde à l'amour, à l'inconstance, aux serments et au fou désespoir.

Un riche gentilhomme, Orlando, amoureux de Floribel, voudrait en éloigner Hesperus. Il a formé le dessein d'unir le rival qu'on lui préfère à sa sœur Olivia. Connaissant la passion d'Hesperus, Orlando n'ose s'ouvrir à lui de ce projet et use d'un stratagème pour en hâter l'exécution. Il se souvient à point d'une dette ancienne dont n'a pu s'acquitter le seigneur Ernest (père d'Hesperus). Il en réclame le paiement au vieillard qu'on traîne en prison et à qui on promet la liberté si son fils veut épouser Olivia.

Hesperus, accablé de tristesse, ne sait à quel parti se résoudre : sauver son père ou perdre sa maîtresse (c'est à peu près le dilemme classique). Il n'ose s'ouvrir de la cruelle alternative où il est, à Floribel qu'il trouve d'humeur railleuse et plaisante.

ACTE II

SCÈNE II. — *L'intérieur de la maison de Mordred.*

HESPERUS. — Bonjour, Floribel !

FLORIBEL. — Bon « midi » à Hesperus ! Je connais un jeune homme qui, jadis, aurait querellé l'alouette dont les joyeuses mâtines auraient devancé sa matinale chanson sous la fenêtre de sa maîtresse. Ces jours sont passés, hélas !

HESPERUS. — Floribel !

FLORIBEL. — Monsieur, connaissez-vous ce gentilhomme ? Donnez-lui ma bénédiction et priez-le de dormir une heure de plus, — j'en sais une qui ne lui manque pas.

HESPERUS. — Madame, j'étais venu vous entretenir d'autres choses, vous dire tous mes secrets : me faut-il attendre que cela convienne à votre humeur ?

FLORIBEL. — Comme il vous plaît : (le pire des trois mauvais amants et son nom commence par un H).

HESPERUS. — Alors, je te redis : Bonjour !

FLORIBEL. — Le ciel vous assiste, Monsieur, — et là-dessus, adieu !

HESPERUS. — Madame, vous avez dit ? tu l'as dit Floribel ! Je n'aurais jamais pensé que mes oreilles entendraient ce mot. Est-ce que je ne t'aime pas ? Dis, n'ai-je pas été le plus aimant ?

FLORIBEL. — Oui, vraiment, tu l'as été. Maintenant, un mois s'est écoulé. Que ne donnerais-je pas pour ces quatre semaines ? Mais je les ai vécues, et c'est une grâce. Tu parles comme si j'avais perdu le peu d'amour qu'alors tu donnas à ta pauvre amie. .

HESPERUS. — Et toi, comme si tu ne te souciais pas de l'avoir perdu. Oh Floribel ! tu me ferais regretter que ce triste limon ait été pétri et fait homme. C'eût été plus heureux qu'il devînt l'arbre insensible qui berce ton sommeil. Mais Hesperus n'est que le refrain d'une chanson dédaigneuse de coquetterie ; prends garde, cette chanson peut finir en gémissement de mort.

FLORIBEL (*chante*) :

Le chevalier a quitté la fille,
Cet infidèle chevalier,
Elle mérite les reproches, disait-il,
Et mienne est la profonde douleur.....

Si vous êtes las de la pauvre Floribel, je vous prie de n'en avoir pas de souci : elle se passera de *toi*. — Oh Hesperus, viens plus près, je vais pleurer ! Dis que tu m'aimes encore et je te croirai, — et j'oublierai ma folie.

HESPERUS. — Chère, je t'aime ! Par les brillantes fontaines de ces larmes, je t'aime.

FLORIBEL. — Tu ne m'en veux pas beaucoup ? Puis-je lever les yeux sans rencontrer ton regard courroucé ?

HESPERUS. — Essaie de regarder dans mon cœur, et vois *ma* vérité. Mais, ô Floribel ! garde-toi de me traiter méchamment, car des vieillards se sont agenouillés et, avec des prières, ont tenté de t'arracher de mon cœur. La beauté, l'innocence et le devoir se liguent contre toi. Ainsi, douce, ne recommence plus, car, parfois, d'étranges et horribles pensées apportent à mon âme leurs murmures : elles ne te causeront pas de mal... Homme au cœur dur que j'étais, — je voulais te révéler une horrible chose. Mais je retournerai là-bas pour laisser mourir le vieillard.

FLORIBEL. — Oh ! non, non, non... Nous ne laisserons mourir personne. Mais nous chérirons tous les êtres d'un amour semblable au nôtre, et nous les guérirons vite. Reste, et je te dirai comment le sauver.

HESPERUS. — Toi ! Excellent amour ! Toi, le sauver ! Mais il faut que je parte, sinon ces regards me voleraient un secret que j'ai dans le cœur et qui nous menace tous deux. Je rentre et vais songer à quelque chose. Nous nous rencontrerons demain, au buisson d'égantiers, à l'heure où le crépuscule languit en soir. (*Exit.*)

FLORIBEL. — Mes meilleures pensées s'en vont avec toi... Il est vrai qu'il y a trop d'humaine passion en lui, mais je le chérirai et, si mes sens méchants m'entraînent à douter de son amour, je serai sûre que mes yeux auront mal vu, mes oreilles mal entendu, et que toute mon âme m'aura trahie.

Entre le PAGE D'ORLANDO. — Ceci est pour la belle Floribel. Vous êtes certainement celle dont j'entends parler mon maître, Madame ; mais ses paroles sont la faible image d'une aussi pure beauté. Vous plaît-il de lire ses pensées ?

FLORIBEL. — Vous tenez un langage galant pour votre âge, mais méfiez-vous du compliment. Il est lié à la fausseté. (*Elle lit.*) « D'Orlando qui a l'âme triste »... Fi, Monsieur ! Vos présents sont dangereux. Voyez-vous comme je disperse les syllabes impies contenues dans ce petit *parlement de mots* et comme je les donne aux vents insoucians et légers, — de même, je prie votre maître de m'arracher de son cœur et de me tenir pour plus éloignée de lui que la misère.

LE PAGE. — C'est mal agir, de déchirer les généreuses fleurs de son amour. Je suis triste qu'une si belle main puisse être aussi cruelle.

FLORIBEL. — Enfant, tu ne sais pas quelles craintes me pressent. Si mon Hesperus avait vu cela ou bien s'il t'avait vu, je ne sais quel malheur nous serait arrivé.

LE PAGE. — Dame, il ne faut pas pleurer. Je sais une ballade que mon maître écoute quand il est d'humeur morose. Elle a le don de creuser une fossette sur la joue du souci fantasque. Je vais vous la chanter.

FLORIBEL. — Enfant, — je t'aime presque! (*Elle l'embrasse.*)

Entre HESPERUS. — Quoi, Floribel! — Fille! Douleuruse inconstance!... Madame, je suis brutal; mais Hesperus ne pensait pas qu'il pût être indiscret devant Floribel.

FLORIBEL. — Il ne l'est jamais.

HESPERUS. — Oh! fille, fille, fille! tu as tué mon cœur : bon fou, je pensais à toi; je ne te dirai pas à quoi je songeais, tu rirais!

FLORIBEL. — Au nom du ciel!

HESPERUS. — Ne le nomme pas : ne parjure pas. Mais pourquoi prendre garde à tes paroles ou à tes serments?

FLORIBEL. — Hesperus! Hesperus!

HESPERUS. — Non, je serais désolé de tromper l'enfant passionné. Il remplit tes bras excellentement bien, crois-le. Qu'il vienne me chercher, quand sa figure barbouillée de beurre sera barbue, je le raserai avec un sabre...

FLORIBEL. — Hesperus, tu es fou... Mais écoute-moi, ces lèvres que tu as baisées...

HESPERUS. — Moi, et mille autres, des hommes, des enfants et des monstres.

FLORIBEL. — ...et ces bras que tu appelais jolis et aimés...

HESPERUS. — Et infidèles et adultères... Assez... Enfant, ta maîtresse est peu commode... Maraude! diable plein de lait, emmène-là! Elle aime tes membres doux comme la soie. Je te donne tout ce qui d'elle était mien.

FLORIBEL. — Oh! épargne-moi, toi mon adoré!

HESPERUS. — Elle vous parle, Monsieur! Je vous conjure tous deux de partir. Ne faites pas attention à moi qui prendrai plaisir à vos jeux d'amour.

FLORIBEL. — Par notre hymen, je veux que tu m'écoutes.

HESPERUS. — Dame, je vais vous dire ce que je voulais, bien que ce soit inutile, et après, je vous quitterai pour toujours. Vous souvient-il d'un certain Hesperus qui vous aimait : oh, puissiez-vous ne jamais l'oublier! Il vous donna son amour et vous pria de le prendre. C'était un petit oiseau, une douce créature pour vous amuser, pendant son absence (car il ne savait

pas que vous aviez un autre « partenaire » pour la chambre)... Cet oiseau, c'était un être que j'aimais avant qu'il m'eût déçu. Je pensais qu'il y avait une âme en lui... je ne m'en souviendrai jamais. J'ai rêvé parler à une femme qui m'estimait, et mes pauvres sentiments... Je vous ai donné le petit oiseau et vous l'avez perdu. En suivant mon chemin, j'ai passé sa cage d'osier silencieuse. — Maintenant, tout est dit et c'était peut-être ennuyeux. Et je suis encore si fou que je te dis : au revoir !

FLORIBEL. — Oh, reste, mon amour !

HESPERUS. — Il reste le petit renard câlin.

FLORIBEL. — C'est toi, toi que je veux dire.

HESPERUS. — Je ne suis pas votre amant, Madame, nous sommes des étrangers et pourtant, il y a quelque temps, je connaissais une forme à votre image aussi jolie et aussi délicate. Oh, ciel ! y penser... Mais elle était pure, pure, pure.

FLORIBEL. — Les anges savent que je suis sans tache.

HESPERUS. — Va-t'en vers eux. Je ne suis pas un ange. Ce poupon barbouillé de bouillie est peut-être un ange... Non, fille, ne pleure pas : j'ai vu un acteur pleurer. Je ne veux pas m'en aller, la foule de ses chauds amants s'amuseraient ici, — ni rester, car elle suppliera et implorera jusqu'à me rendre encore fou. Ne vous crevez pas les poumons de rire quand je serai parti. Oh femme ! femme ! (*Exit.*)

FLORIBEL. — Pauvre enfant, tu m'as perdue : conduis-moi. (*Exeunt*)

Hesperus se rend au palais d'Orlando et s'y rencontre avec Olivia qu'il consent à épouser.

SCÈNE III. — Une salle du palais d'Orlando.

HESPERUS. — Chère, je pleurerais de penser à toi, mais j'ai le cerveau sec. M'aimer ! Mieux vaudrait courtiser la peste jaune ou souhaiter que la foudre te transperce ! Me chérir, c'est un crime d'enfer. Oublie que tu penses m'aimer.

OLIVIA. — Ce m'est plus doux que la vertu, il faut que je t'aime.

HESPERUS. — Et que tu m'aimes fidèlement ?

OLIVIA. — Le ciel m'accorde la vie pour le prouver.

HESPERUS. — Alors tu seras mienne, mais pas avant la mort : nous laisserons cette vie se consumer n'importe comment ; que chaque grain de sable doive être mouillé de nos larmes et qu'il y ait pluie en nos yeux chaque jour ; que tu épouses l'avarice haïssable et que je vieillisse auprès du mensonge hypocrite, de la perfidie souriante, sous les traits d'une femme, l'âme

triste, le cœur rongé et abandonné, — n'importe, n'importe! Quoique la folie gouverne nos pensées, le désespoir nos cœurs et que la misère vive avec nous, qu'elle parle, soit notre hôtesse le jour, et la nuit, notre compagne de lit, — n'importe, rien n'importe! Quand nos âmes *seront nées* nous serons unis. Notre poussière se mêlera et s'élèvera dans une tige. Nos haleines ne feront qu'un seul parfum dans un bouton de fleur et nos rougissements se rencontreront dans une rose. Nos plus doux accents animeront le gosier de quelque oiseau du ciel, comme le babil d'une douce flûte ou bien nos voix s'élèveront en bulles sur le chemin de quelque source musicienne et sainte, tandis que nos accents plus graves sommeilleront dans les arbres des montagnes, éveillés par les tempêtes! Nous serons la musique, la source, toutes belles choses, et l'union de nos âmes sera plus douce que, dans l'air, celle des parfums et des mélodies. Attends donc, si tu m'aimes!

OLIVIA. — Ainsi soit-il. — J'implorerai la mort, si elle doit susciter de telles joies, quoique, jadis, j'aie rêvé d'être une heureuse épouse : mais il me faut apprendre de nouveaux sentiments.

HESPERUS. — De nouveaux sentiments! Oui, il te faut apprendre à guetter l'horloge qui lambine et à bénir chaque instant lorsqu'il s'éloigne de toi : à envier la flétrissure de l'âge et à désirer une tresse d'argent autour de ton front, comme un joyau du plus grand prix.

OLIVIA. — Je ne puis songer à ce lit froid que nous font les maladies, à ce sommeil dans la terre : oh, c'est effrayant!

HESPERUS. — L'air même je le remercie, — l'air sauvage et diligent qui cadence les syllabes que j'émet, au même instant que mes lèvres les modulent, et les premiers bêgaiements de celui qui mourut avant que le monde ait commencé son histoire, — l'air qui emporte au loin un peu de mon être! Et au moindre tremblement de feuille, mon char funèbre approche d'un pas. Réjouis-toi, mon amour! D'avoir causé vingt minutes, nous sommes plus proches de nos feuilles de plomb nuptiales qu'au moment où ton frère nous a quittés.

OLIVIA. — Ce n'est pas bon de mépriser ainsi la vie, ce don précieux du ciel, et de guetter la lumière de dissolution prochaine, avec un tel espoir désespéré. Ne pouvons-nous pas aimer en secret, et avoir des pensées heureuses, jusqu'à ce que l'heure prescrite nous mène, le cœur solennellement joyeux, à notre fin bénie?

HESPERUS. — Fin! dis-tu... Ces cerises mûrissent-elles pour les vers, et ces bleus enchantements rayonnent-ils pour éclairer la tombe? Cette harmonie (l'amour l'emploie parce que, la chantant, il semble l'amour et l'innocence ensemble), cet été à l'haleine douce, n'ont-ils été créés que pour périr et rendre plus aimable que nul autre l'asile du mort?

OLIVIA. — Mais qu'est-ce que vivre sans toi ? Une vie de mourant. C'est mourir plusieurs fois à chaque instant. Être désespérée, sentir, goûter, respirer, manger, avoir conscience du désespoir, — non je ne serais plutôt rien.

HESPERUS. — Rien que mienne ! Fleur d'amour, je te porterai dans mon cœur. Par toi, la colère de l'homme ne sera pas de la colère, la conscience et l'agonie souriront comme le plaisir, et le triste souvenir perdra toute sa mélancolie dans un espoir ravissant.

OLIVIA. — Laisse-moi te regarder et pardonne-moi, mes yeux sont fous !

HESPERUS. — Joyaux de pitié, étoiles de beauté azurées qui perdez l'affection après l'avoir fait naître, ai-je pu songer à assombrir votre éclat de tristesse ? Pardonnez-moi et je vous servirai à jamais. Douce, rentre. J'ai à méditer. (*Exit OLIVIA.*)

Floribel, je ne voudrais pas que tu croises ma route cette nuit. Un dessein se forme, menaçant et confus, quelque chose dont la profondeur de méchanceté paraît hideuse, incalculable, mais qui est inévitable. C'est plus proche et je ne frissonne pas. Arrière ! ne me hante plus. Je n'en ai pas peur, mais presque... là ! Il ne faut pas que je sois seul. (*Exit.*)

SCÈNE IV. — *Une chambre avec des tapisseries, dans le même palais.*
— *On découvre Hesperus en proie à un sommeil agité.*

HESPERUS (*se relevant*). — Qui parle ? Qui murmure, là ! Une lumière ! Une lumière ! Je veux fouiller la chambre, quelque chose m'a appelé trois fois d'une voix basse et murmurante de sifflements de crapauds, et trois fois je me suis rendormi. Mais cela est venu plus près et plus près, m'a arraché mon manteau, et cela a fait de mon cœur une oreille pour y verser sa flatterie séduisante et abhorrée... Holà, une lumière ! (*Entre un VALET avec une torche.*) Escargot traînard, tes pas sont endormis, tiens haut la torche.

LE VALET. — Monseigneur, vous êtes troublé, avez-vous vu quelque chose ?

HESPERUS. — Je reposais, et quelque chose au milieu de la nuit a imprimé son spectre sur mon âme, plus profondément que ce que l'on voit.

LE VALET. — C'est l'illusion sûrement : elle travaille les pensées des hommes à toutes les heures de la nuit, et dans l'air tranquille et endormi de la chambre obscure, souvent la crainte subtile qui veille respire et remue.

HESPERUS. — Soulève les tentures, regarde aux portes, visite les coins. Ne vois-tu rien maintenant? Ne vois-tu pas de face de joie mauvaise plus effrayante que le fixe ricanement de chien d'un fou mort?

LE VALET. — Monseigneur, je ne vois rien que la foule diverse et longue des guerriers sur la tapisserie.

HESPERUS. — Alors, entends-tu?... Un bruit, comme d'une langue de marbre, qui remue sur ses charnières rouillées et parle d'un ton rauque comme le râle enrôlé de mort.

LE VALET. — Le vent est haut et, par les chambres silencieuses, il murmure son refrain...

HESPERUS. — Fou, tu dors!

Il y avait une voix à mon chevet, cette nuit; son souffle me brûle encore le front, et ses accents sauvagement doux, planent et tombent encore sur mon cerveau. Va-t'en et rêve encore : je veillerai moi-même. (*Il prend la torche et se tourne vers les tentures.*) (*Exit le valet.*)

Oui, ce sont des couleurs vivantes : ces joues ont porté cent ans leur jeunesse; ces fleurs verdoient en leur printemps vaincu, et fleurissent encore, tandis que celle-ci, que l'aiguille a si adroitement figurée, dort et ne rêve pas. C'est un heureux état, et il en est une à qui je souhaiterais d'être couchée dans le dortoir de pierre. (Phalène aveugle, tu n'as pas brûlé ta vie; là, je t'ai sauvée; si tu es reconnaissante, mêlée à l'air qui nourrit les lèvres de celle de qui je songeais naguère, étouffe-la, Phalène, étouffe-la! Je serais content qu'elle fût sauvée dans les cieux.)

Toi, forte dague, tu es joliment faite pour une lame de fil, et tu me sembles briller de haine. Tu es parfois un utile instrument. Ta dent travaille vite, et si tu arraches au cœur un secret, tu ne le redis pas : Ah! l'irréel acier se rougit et fume. Il y a une odeur de sang. (*Il saisit convulsivement sa dague.*)

Qui m'a mis dans la main cet aspic de fer? Parle!

Qui est à mon oreille? (*Il se retourne et s'adresse à son ombre.*)

Je te connais maintenant, je connais le hideux rire de ta face. C'est l'ainé du Malin, l'héritier de l'Enfer, le Meurtrier à la main rouge. Il me chuchote, l'enjôleur, de sa voix de serpent. Bien chanté, Sirène de l'Achéron!

Je ne veux pas te regarder. Pourquoi ton arme furieuse fouille-t-elle l'air avec une si effroyable véhémence? Arrière, arrière, dis à la tombe sombre que je ne lui donnerai pas de nourriture. Retourne à ton foyer de nuit. Quoi! joues-tu encore? Au loin, torche traîtresse! Si tu n'avais été enflammée dans les flots infernaux, ton œil brillant se serait éteint à de pareils spectacles. (*Il jette la torche à terre.*)

Ne me tente plus. Je te le dis, jamais le sang de Floribel ne coulera. Je

t'en prie, Voix coupable, ne me tente plus. (*Il se drape dans son manteau.*)

Je suis sourd; mes oreilles n'ont plus rien à redouter. Je ne t'entends plus me presser d'agir. Tu dis à quelqu'un qui ne peut pas t'entendre les beautés d'Olivia et les fautes de cette mauvaise... Oh! apporte-moi des pensées de pitié. Viens, viens, viens, ou je suis perdu... Mauvais génie, dois-je te fuir? (*Exit.*)

Hanté par le Mal, Hesperus erre la nuit. Et tandis qu'on le cherche partout (1), il est sur la tombe d'un suicidé.

SCÈNE VI. — *La tombe d'un suicidé.*

HESPERUS. — Salut, reliquaire de sang, voilé d'ombres doubles, où les fleurs du Tartare répandent leur poison et emplissent l'air de conseils pervers Salut! ombre sans feuillage, lieu dédié au sacrilège, autel de mort! Où est ton dieu? Je suis venu pour signer un pacte avec lui. Et toi, sombre puissance, qui t'assieds dans le fauteuil de la Nuit, et qui, du tison, cherches les nues pour les tempêtes; toi qui pourvois l'Hadès, écoute et sois mon témoin! et que tous les fantômes (pendant que je dirai ces choses qui, s'ils ne les répétaient point qu'à des oreilles endormies, frapperaient de mort celui qui les entendrait, et frapperaient son âme de folie) que tous tes fantômes éploient leurs ailes de brumes noires, épaisses et larges, de peur que le ciel effrayé pâlisse aujourd'hui.

Peuple éternel du monde inférieur, habitants de l'Hadès, qui, auprès des rivières de larmes de remords, désespérez à jamais; frères noirs des vents mortels; âmes aînées de la nuit, puissants péchés, damnations tiarées — comment l'homme peut-il invoquer vos gloires ténébreuses? Enseignez à mon âme courroucée le langage qu'entendent vos oreilles. Vous, dont le pouvoir s'étend sur les naissances, les évanouissements et les morts, serviteurs de l'âme, habitués à la conduire de son logis humain au-delà de l'existence, au passé ou au futur, à la guider à travers les prairies d'étoiles fleuries où l'alouette nourrit les jeunes heures du matin d'airs terrestres; à travers les bocages silencieux et sombres, sous les ombres sans souffle au-dessous desquelles les mille enfants du Malheur jouent, sanguinaires, avec le cœur des hommes; oh! quittez vos besognes, laissez un peu les misères puériles que vous apportez du royaume des limbes au limon vide, et permettez encore à l'âme que j'invoque de s'arrêter sur le seuil de sa chair..

(1) Rappelez-vous les Montaigu cherchant Roméo à travers les jardins des Capulet.

Emportez mon souffle, cet Hesperus intérieur, et, au corps qu'il aura déserté, donnez pour nouvel hôte, l'esprit de celui dont les cendres sont à mes pieds, et permettez à son âme hardie de l'habiter pendant un jour seulement.

Le vent se rue à travers mes veines et je deviens comme une eau courante. Je vois mon image. Ce n'est pas ma ressemblance parfaite, c'est comme un frère qui pénètre dans mon cœur. Suis-je nouvellement né, ou nouvellement mort? Je veux réfléchir un peu. Ai-je jamais vécu, pensé ou agi auparavant? Pourquoi pas; c'était le sommeil au matin de l'être. J'ai dormi, heureux, avec des rêves. Mais voici que je me réveille : il est midi ; c'est le temps des actes de révolte.

Oui, c'est la vie qui tremble dans mes veines ; c'est le courage qui chauffe la grande marée de mon cœur : Hesperus est un homme, un homme-démon, et il vit pour un dessein qui étonnera les puissances malfaisantes

Conduis-moi, mystérieux guide, méchanceté compagne! Olivia m'appelle et, pour l'atteindre, qu'importe de marcher sur un monde de cœurs? Venez, souffles mauvais, vous qui tuez en les visitant les hommes endormis, créatures sauvages de l'espace, nous marcherons ensemble! Venez, beaux serpents, monstres aimables et fangeux des forêts! Nous ramperons dans la poussière et vous me sifflez vos chants de meurtre. (*Un feu follet s'élève*)

Las! elle est là pour éclairer vos yeux, l'Hébé du mort, Alecto, qui, parmi son nœud de cheveux vivants, porte une étoile du Tartare. Conduis-moi! (*Exit.*)

Hesperus rentre au palais. Son père, puis Orlando et Claudio lui parlent sans qu'il réponde un seul mot. Olivia elle-même, sa fiancée, s'agenouille devant lui et n'en obtient pas de parole. Une cloche sonne. Hesperus se lève, dit seulement : « L'heure est venue » — et sort.

Il va au rendez-vous qu'il a donné à Floribel :

ACTE III

SCÈNE III. — *Un bois.* — (*Entre HESPERUS.*)

FLORIBEL. — C'est lui, enfin... Pourquoi te détourner et éviter mon étreinte? Je suis si lasse et j'ai si peur. Mais tu es là. Je savais que tu serais fidèle à ta promesse. Parle, que j'entende de ta voix les nouvelles de joie.

HESPERUS. — Oui, je suis venu en cortège solennel : les Ténèbres et la Peur, et l'immense Tempête dans son char de minuit, le sabre flamboyant au côté, et toute la couvée démoniaque de la Nuit, le Brouillard aveugle...

ce sont tous mes partisans ! Quoi ! pas un sourire pour cette magnificence ? Que pensez-vous de mes musiciens : les vents enroués, le Tonnerre et la Discorde bruyante ? Attention, ils jouent... Bien soufflé, avec trop de violence peut-être...

FLORIBEL. — Je sais que tu te moques de ma simplicité, autrement j'aurais bien peur. Mais cesse ou je vais pleurer...

HESPERUS. — Ça servira à remplir les coupes pour notre festin. Mais nous flânons ici. Les demoiselles d'honneur sont dehors : bien maigres, diras-tu, ces spectres pâles de malheurs passés, ces jeunes filles suicidées, dans leurs plus beaux linceuls. Ne regarde pas, je les prie de laver leur gorge sanglante qui paraîtra merveilleusement belle... Feu follet, notre porte-torche, attends aussi pour nous éclairer vers notre tombe... nuptiale.

FLORIBEL. — Ah ! comme mes veines sont glacées ! Quoi ! Hesperus !

HESPERUS. — Fille, quel héros de tes rêves appelles-tu ? Regarde mon visage : est-il mortel ? Penses-tu que la voix qui t'appelle ne sorte pas d'une bouche fermée depuis longtemps par la poussière ? Malgré ce vêtement de chair que j'ai revêtu avec ses conséquences, penses-tu que j'aie les pensées faibles des mortels ? Ce fut pour toi seule... Et maintenant tu es ma fiancée. Lève les yeux et souris, fiancée de la Mort.

FLORIBEL. — Arrête, arrête... Mes pensées s'égarer. Mon imagination a-t-elle créé ces mots effrayants, où dois-je vraiment vivre un tel destin ? Oh ! non... je me souviens... Je ne me suis pas éveillée depuis que mon Hesperus m'a quittée, au crépuscule, sous les arbres.

HESPERUS. — Viens à notre chambre. L'ombre du cyprès est suspendue sur notre lit de pierre... Sois folle et gaie ; il y aura parmi les vers un joyeux festin. Démons, versez votre feu le plus furieux sur mon cœur... (*à part*) ou elle l'attendrait.

FLORIBEL. — Oh, ce regard de haine ! Qu'est-ce qu'il y a sur mes yeux ? Ah ! nuit mortelle, pas de lumière, pas d'espoir, pas d'aide.

HESPERUS. — Quoi ? Oses-tu trembler au bras de ton époux ?... As-tu peur de moi ?

FLORIBEL. — Je ne sais ce qu'il faut craindre ou espérer. Tout est horrible et douteux, et le froid grimpe.

HESPERUS. — Elle s'évanouit, la pauvre fille... Démons perfides, vous avez permis aux larmes de me monter aux yeux. Qu'elles tombent pour toujours. Je suis encore furieux. Vais-je la frapper pendant qu'elle est évanouie ? Ah ! elle revient à elle... Réjouis-toi, ce n'était qu'une farce.

FLORIBEL. — Cruelle et épouvantable. Mais je te pardonnerai si tu es gentil... et pourtant c'était effrayant.

HESPERUS. — Quoi, est-il déplacé que celui qui est marqué pour la tombe rie trop haut ?

FLORIBEL. — Hélas ! il divague encore. Doux ami, que signifient ces paroles étranges ?

HESPERUS. — Ce que je veux dire ? Mort et meurtre ; ténèbres et misère. Prie et confesse tes fautes. La terre te rend Ton Dieu m'a envoyé vers toi. Repens-toi et meurs.

FLORIBEL. — Oh ! si tu le veux, mon amour, que seulement tu le dises de ta voix naturelle et me souris, et je ne croirai pas que ce soit pénible. Je me choisirai joyeusement une tombe où dormir aussi doucement que sur le cœur d'Hesperus... Il ne veut pas sourire ni m'écouter... Pourquoi crisper tes doigts sur ta poitrine ? Oh, fouille dedans, fouille dedans, — regarde s'il y reste un petit peu de ton ancien amour pour sécher mes larmes.

HESPERUS. — Bien, parle, et quand tu auras fini ton histoire, je te tuerai simplement.

Viens me dire tous mes serments ; et comme ils sont rompus ; dis que mon amour était feinte et noire imposture ; épanche tes plus amères pensées jusqu'à ce que le souffle embrasé de la colère indomptée, en ayant fondu toutes les chaînes, elle se rue violemment.

FLORIBEL. — O cieux pitoyables ! Je le vois à présent, quelque créature sauvage et venimeuse l'aura blessé, dont la morsure aura coulé cette fureur dans ses veines. Il cache ses doigts déchirés .. Cher, confie-les moi, je suceraï la folie par chaque pore, de même que, bue bouillante à ta blessure, la mort serait bonne. Donne-moi la main que je la soigne comme un autre cœur...

HESPERUS. — Alors, c'est là ! (*Il la poignarde.*) Pourrais-je enfoncer plus profond ?

FLORIBEL. — Tout au travers de mon âme. . Que mes sens, assoupis par le coup, puissent ne jamais savoir qui le donna ! Oh ! mon amour, pendant ton sommeil, un esprit aura volé ton corps et l'aura rempli de cruauté... Adieu, et que nulle effroyable langue ne murmure cette horreur à tes oreilles éveillées, de peur qu'une tristesse redoutable et désespérée n'entraîne ton âme à des actes mauvais. Qui me donne un baiser ? Ses lèvres sont de glace... Oh ! mon Hesperus aimé, au secours. (*Elle meurt.*)

HESPERUS. — Quel cri ! Il a fui au ciel et les anges qui chantent des hymnes l'ont pris pour leur. Tu es morte, Floribel. Aucun souffle chaud ne se jouera plus entre ces lèvres de rubis : non, elles ont bu la vie jusqu'à la lie et, au lieu de sucre, elles ont trouvé la mort au fond. Toute froide et tranquille... Regardez, quel visage ! Si notre première mère avait eu la moitié de cette beauté, le cœur du serpent malin se serait empli d'amour quand il vint... Nulle autre main que celle-ci qui doit avoir été celle de Caïn,

meurtrier insigne, n'aurait pu faire cette action... Et il me faut enfouir ces charmes non dans mon cœur, mais dans la sale terre... Elle frissonne à mon toucher... Elle était ainsi la tête sur ma poitrine, la première fois... Oh ! misérable ! — Où est la tombe ? (*Exit*)

Entre HESPERUS. — Raviendrai-je tenter de lui mettre mon âme aux lèvres, et de ranimer cette belle cassette tandis que mon corps mourrait ? Je ne peux pas : — l'univers des souffles (1) ne pourrait même pas rendre la vie à ces petites lèvres. Je l'ai mêlée à la terre pleine de vers et j'ai laissé la coupable dague auprès d'elle. Innocence morte ! Les chardons et la ciguë abondante et épaisse enfonceront-ils leurs racines hérissées dans ton sein ? Fou ! N'est-ce pas fait ? Pourquoi est-ce que je reste à me défendre au milieu des vents qui écoutent ? Mes craintes sont des traîtres qui mentent. (*Cloches au loin.*) Cloches nuptiales, merci pour vos voix joyeuses ! Vous avez éveillé une ronde soudaine et désordonnée dans mon cœur... Maintenant, à ma deuxième fiancée. (*Exit.*)

Hubert, officier des gardes, et un chasseur, ont aperçu un homme creuser la terre. Ils croient à un avaré qui enfouit un trésor. Quand Hesperus est parti, ils s'approchent et découvrent le cadavre et la dague. Ils ont reconnu Floribel et l'emportent chez ses parents, Mordred et Lénore.

Le premier, vieillard malade, succombe en voyant sa fille morte, et la mère, Lénore, est folle de douleur :

SCÈNE V. — Une chambre de la maison de Mordred.

LÉNORE. (*Elle a pris le corps de Floribel sur ses genoux et s'est assise comme pour l'allaiter. Elle chante.*) — Dodo, dodo, que ton sommeil soit doux ! enfant de mon sein, enfant de mon amour... Approche près, tout près de mon cœur, câlin, chéri, et embrasse la paupière aimante qui veille sur toi ..

Un baiser de ces lèvres chaudes, et au lit ! Où est mon enfant ? Je la tenais dans mes bras, son cœur battait sur mon cœur... Ah ! ce n'est pas elle qui dort sur mon sein, qui murmure à mon oreille, et embrasse ma joue salée. Ils me l'ont volée dans mon lit et m'ont laissé cette poupée que les hommes appellent Désespoir, — et c'est elle que je nourris. Je la reconnais à ses lèvres de neige qui tuent, à ses yeux mouillés et à ses joues gonflées par les pleurs.

(1) « ... *Not the universe of breath — could give those little lips...* » Cette ellipse, d'une puissance admirable, n'a pas d'équivalent possible ; l'auteur veut dire : Les souffles confondus de tout ce qui respire.

Ma Floribel ! oh, ils ont pris son âme pour en faire un second printemps et créer l'harmonie parmi les sphères en discorde.

Viens, mon époux, nous parcourrons ce monde hivernal et si nous voyons un plus triste spectacle que celui-ci, ou si nous entendons un récit, même faux, qui atteigne à la moitié de cette horreur, nous étreindrons étroitement les douleurs de notre cœur... Quoi, mon homme ! Tu dors... tu es sourd... Tu es mort !

Je n'ai pas assez d'yeux pour les pleurer tous les deux, mais j'irai en voler dans le monde endormi, et, à chaque ver qui suce, je demanderai un peu de rosée pour en arroser mes joues. (*Exit.*)

Hubert et le chasseur ont découvert le meurtrier au moyen de la dague qu'il a laissée auprès de sa victime. Ils préviennent le Duc et, sur son ordre, arrêtent Hesperus au milieu du banquet de ses fiançailles.

ACTE IV

SCÈNE IV. — *Une rue devant le palais ducal. (Deux gardes auprès du corps de Floribel, vers qui Lénore est penchée.)*

PREMIER GARDE. — Il est temps de porter le corps au Conseil ; le criminel y est déjà.

DEUXIÈME GARDE. — Attends, il serait sacrilège de faire tomber cette femme qui pleure. Et si on l'abandonne, elle mourra par cette nuit d'hiver : pourtant ce pauvre témoin muet est nécessaire au procès. Pendant qu'elle dort, porte-la au palais et prie les femmes de la soigner.

PREMIER GARDE. — Chut ! Elle s'éveille et se lève, comme une chose nouvelle-née, fraîche, du royaume des esprits.

DEUXIÈME GARDE. — Tais-toi ! elle parle.

LÉNORE. — Je rêvais et, dans cette agonie hantée, des voix étranges, comme des *voix de morts*, murmuraient que j'étais la mère de cette Floribel et que j'errais encore sur la terre des hommes. Non, non, je suis son fantôme, l'ombre de son essence, enfermée dans une étrange forme de femme, jusqu'à ce que la tombe soit ouverte. Quels sont ces gens ? Mon bon Monsieur, avez-vous une larme à verser, un petit soupir à confier au vent ? On m'a dit qu'il y a encore des cœurs dans le monde, peut-être en avez-vous un ?

PREMIER GARDE. — Madame, il souffre profondément de votre douleur.

LÉNORE. — Je vous en prie, regardez-la. Froide, froide... tout est vain : ces yeux brillants ne rayonneront jamais plus sous les étoiles ; ils sont

éteints pour toujours. Et ces lèvres pâles et mortes. Ils la mettront dans la terre et laisseront le monde méchant et impitoyable marcher sur sa beauté, tandis que je... Pourquoi me nourris-tu, air du ciel? Pourquoi m'accorder la grâce abhorrée d'une existence maudite? En ce moment, plus d'un qui épie, penché sur la joue de sa femme morte, n'entend que le battement de son propre cœur brûlant. Donnez ma vie à la morte et qu'il essuie ses yeux.

Regardez, regardez, je les ai entendus l'appeler fleur. Oh! si elle avait été la rose frêle qui blanchit parmi le vent, volée ainsi et arrachée par une main criminelle, j'aurais pu la garder vivante par mes larmes, un tout petit moment, jusqu'à ce que je meure, et alors... Dites-moi maintenant, — et je vous bénirai, — où vous pensez que vont nos âmes?

PREMIER GARDE. — Madame, je ne sais pas. Les uns disent qu'elles flottent comme la musique dans l'air; les uns disent encore qu'elles dorment dans les fleurs du Paradis; et d'autres, qu'elles reposent, environnées de rideaux de nues, ou parmi les étoiles.

LÉNORE. — Oh! pas au milieu des étoiles, car si son âme y était, ma vue est si voilée de larmes que je ne l'y trouverais jamais; mais elle rôde dans le labyrinthe étincelant, lasse et solitaire. Oh! ne dites pas au milieu des étoiles! — Pourquoi la remuez-vous?

PREMIER GARDE. — Nous devons la porter là, chez le Duc.

LÉNORE. — Quoi! Ce n'est pas assez qu'elle soit morte?

PREMIER GARDE. — Aucune main ne lui fera de mal, et, avant peu, nous la ramènerons chez vous.

LÉNORE. — Merci! Ils ne lui feront pas de mal. Soldat, je te paierai bien de cette bonté. Entendez-vous, — je m'en vais au loin, au Paradis, et si votre enfant s'y trouve, ou votre femme, ou votre frère, je vous l'amènerai quelque nuit en rêve. Adieu, je vais chercher le Bien-Être, celle qui, vêtue d'un linceul, est assise, la tête sous l'if, sur la tombe grise. Les hommes l'appellent Mort, mais Bien-Être est son nom. (*Exeunt.*)

Hesperus est emprisonné. Il charge un serviteur de la maison d'Olivia de lui porter ce message : « Dis-lui, sur mon amour, que je veux qu'elle vive : oh! ciel, elle ne doit pas mourir, il est assez d'accusateurs dans la tombe. »

ACTE V

SCÈNE II. — *L'intérieur d'une prison.*

HESPERUS. — Ecoutez! La vieille voix de fer du temps compte déjà les pas dans l'au-delà, où ce soir le sommeil m'aura conduit dans les bras de Floribel. Tout s'éveille au labeur ou à la joie, sauf pour moi, et j'entends

s'ouvrir les portes grinçantes de l'enfer... Oh, maison d'agonie, je sens déjà tes flammes proches. Où fuirais-je? N'y a-t-il pas d'endroit où me cacher? Esprit qui guides le soleil, regarde autour de ce globe et par les fenêtres du sépulcre de l'océan profond, — n'est-il pas de coin assez grand pour moi? Ou bien, quand je serai mort, ne pourrais-je pas faire passer mon âme pour de l'air et m'ensevelir dans quelque nuage? Mais alors la terre se réduira en poussière, les nues se disperseront. Enfer, sombre vallée, il faut donc que je te pénètre, car osant aller aux Champs élyséens, je ne pourrais en avoir le désir, car j'y rencontrerais le regard de colère de Floribel; mon père y serait: noir golfe d'angoisse, tu es infiniment préférable à un tel paradis... Pourquoi m'avoir appris que cet endroit existe? Les tranes de la misère sont ici. Je sais qu'il est une terre de félicité et je n'y suis pas: cela dépasse vos fouets, bourreaux, et celui qui ressent cette angoisse n'a pas besoin de châtement! (*Entre le géôlier.*) Oh! un instant... ne parlez pas... ne parlez pas. Je sais bien votre message... ne le dites pas. Mais laissez-moi fermer les yeux et croire un peu que je suis ce que j'étais. Oui, il est assis là, mon bon vieux père, avec son grand regard d'amour. Comme il sourit bien à cette aimable jeune fille. Elle est vraiment belle... Ils disent pourtant qu'elle est morte très cruellement... Oh! dites-moi quelque chose... chassez ces rêves!...

LE GEÔLIER. — Prisonnier, prépare-toi à la mort. (*Exit.*)

HESPERUS. — Mort! Mort! Qu'est-ce que la Mort? Je ne puis l'imaginer. (*Entre Lénore.*)

HESPERUS. — Qui es-tu?

LÉNORE. — Ah! ne connais-tu pas Lénore, misérable par ta faute? Je te trouve seul, scélérat!

HESPERUS. — Pas seul, oh! je ne suis pas seul. Le monde a fait éclater son enveloppe et laissé partir tous les démons. Ils sont nombreux, ils s'amoncellent: je ne peux respirer. Les chiens de Lucifer mangent ma chair, cependant je le supporte. Le remords et la conscience aussi. Ils remuent les cendres mourantes de mon cœur que la passion a brûlé, comme les comères de minuit assises, qui causent avec nonchalance du pauvre mort... Mais tu es la dernière et la pire: j'espérais me cacher de toi, sous l'herbe.

LÉNORE. — Tu ne me quitteras pas. Reste, et écoute ma malédiction... Oh! cette malédiction! Je l'ai apprise d'une voix qui errait parmi les damnés. Elle me brûle la langue. Écoute, misérable, écoute! Je te maudis... Non! je la reprends... que mon pardon s'étende sur toi pour ce que tu as fait! Quoique tu m'aies atteinte en frappant Floribel, je me souviens que tu l'as aimée, jadis. Non?

HESPERUS. — De toute mon âme, comme maintenant je l'adore.

LÉNORE. — Hélas ! dis « non ». J'espérais que tu me romprais le cœur. Dis que tu ne l'as pas aimée, je t'en supplie et je te bénirai.

HESPERUS. — Quoi ! est-ce irrémédiable ? Tu peux m'apprendre à supporter le malheur, mais je n'en ai pas besoin. Ils ont creusé ma tombe.

LÉNORE. — Mais pendant que tu vis encore, que dirais-tu d'une espiègle réjouissance ? Il y a deux petites montagnes de terre couvertes d'herbe, à côté de l'église : mon mari et ma fille. Allons nous asseoir auprès : nous y apprendrons ce silence. Même avec de tels hôtes, nous rirons des souvenirs amers. Il n'y a pas d'angoisse, de terreur, de tristesse ou de malheur, dans l'épouvantable catalogue des douleurs humaines, qui ne nous inspirera de facétie. Nous rirons et nous chanterons : laissons les misérables se plaindre pour être consolés, remercions le ciel, nous désespérons ! (*Entrent des gardes.*)

HESPERUS. — Vois-tu ces hommes ? Ils me convient à une étrange solennité.

LÉNORE. — Dois-tu partir ?

HESPERUS. — Je le dois, hélas ! et pour toujours. Vis et sois bénie, mère de Floribel ! (*Il sort avec les gardes.*)

LÉNORE. — Adieu, adieu ! Ils l'entraînent à l'échafaud, mon fils, l'époux de ma Floribel ; ils ne le frapperont pas sur le billot et ne montreront pas les traits qu'elle aima à la foule haineuse... (*Exit.*)

La tendre Olivia se lamente, au milieu de ses femmes : elle sait le sort prochain de son bien-aimé : « Ma vie s'écoule déjà de mes lèvres, dit-elle, et au dernier appel de la cloche je mourrai. »

SCÈNE IV. — *Le lieu du supplice.*

HESPERUS entouré de gardes, HUBERT, ORLANDO, CITOYENS, etc.

HESPERUS. — Je vois mon image haie dans le hautain silence de vos visages.

Mes amis, je fus la peste que vous pensiez, mais, cette nuit, d'angéliques envoyés m'ont visité. Les saintes paroles de la conscience m'ont heureusement transfiguré. Mon âme a pleuré ; elle s'est reposée parmi les épines de la pénitence. Ne refusez pas la grâce à celui qui ne pourra plus l'implorer ; je demande le pardon de tout ce que, dans l'éclat de mes crimes, j'ai commis contre vous, même en pensée.

ORLANDO. — Et nous nous réjouissons de vous accorder ce pardon. Si les prières humbles et sincères peuvent être utiles, nos cœurs vous les donneront.

HESPERUS. — L'âme de ta sœur parle par ces mots, Orlando. Un misérable te bénit en retour.

Je suis pareil à celui qui, dans une tour solitaire sur la mer, s'éveille des visions paisibles du foyer qu'il aime : il écoute en tremblant les vagues furieuses et sent la petite chambre de sa vie arrachée de sa vallée de nues ; pendant qu'elle tombe balancée sur l'abîme, il voit la lueur de navires flamboyants (les uns engloutis par les vagues et les autres environnés par la foudre moqueuse) ballottés au large, leur carcasse déchirée au milieu des vents ; et il voit le noir sépulcre de l'océan plein d'une multitude de morts...

Tout ce que je sais de la mort, c'est qu'elle viendra. J'en ai vu mourir beaucoup sur le champ de bataille. Je guettais leurs lèvres, au dernier soupir, attendant, dans le doute, pour écouter s'ils étaient partis. J'ai souvent remarqué leurs yeux pâles qui mouraient dans le crépuscule bleu. Mais nul n'a pu dire ce qu'il sentait. Je n'ai jamais rêvé que je mourais, autrement je pourrais m'imaginer la torture qui accompagne la mort. Mais les hommes sains ont perdu leurs sens. Ils deviennent sourds et aveugles, et muets, sans une douleur, et certainement les sens sont les membres de l'âme. Quand ils manquent à l'homme, il goûte une mort partielle. Notre âme ne partage pas le sommeil du corps. Elle va dans le passé et dans le futur. Elle habite peut-être un autre corps dans un monde naissant, et il y a une autre mort.

Je n'aurai pas peur. Pourquoi tardez-vous, gardes ? J'ai rejeté mes doutes ; mon sang devient féroce.

HUBERT. — L'heure fixée n'est pas encore venue. Nous devons attendre quelques instants ; patience je vous prie. (*Entre le seigneur ERNEST vêtu en paysan et suivi par CLAUDIO*)

CLAUDIO. — Monseigneur, où vous précipitez-vous ?

ERNEST. — Au désespoir ! Arrière ! je ne te connais pas. Je vivrai désormais ces jours amers que la Providence m'a départis, dans le travail et la pauvreté.

Oh mon fils ! mon fils aimé, je viens te donner ma dernière larme et ma bénédiction. Tu ne maudiras pas le vieillard triste et misérable ?

HESPERUS, *tombant sur le sol et se couvrant de terre*. — Oh ! réduis-moi en poussière.

ERNEST (*couché auprès de lui*). — Mon cher enfant... Oui, nous reposons ainsi doucement, dans la tombe (le vent ne nous réveillera pas, ni la pluie), toi, ta mère et moi-même. Mais hélas ! j'ai encore des années de larmes, sans un fils pour pleurer avec moi.

HESPERUS. — Père, cher père ! Prieras-tu pour moi ? Oh, non ! tu ne peux pas, tu dois m'oublier ou me haïr.

ERNEST. — Seigneurs, ayez pitié... Tu vas auprès de ta mère. Dis-lui, mon enfant, que mon cœur sera bientôt brisé. Ainsi, attendez-moi. Je te bénis, enfant, bonne nuit. (*Exit.*)

HESPERUS. — Mon père ! Le ciel te maudira si je te bénis !... Mais je mourrai mieux maintenant. (*S'agenouillant.*) Oh, Floribel, martyre de ma fureur, oh, sainte élue ! regarde sur la terre et vois ta vengeance et si tu peux encore avoir pitié, murmure à mon âme quelque parole qui la réconforte... C'est fait. Je sens sur ma joue un baiser léger. C'est son haleine. Elle m'entend. Elle descend, son âme est autour de moi. Je veux mourir maintenant.

Entre LÉNORE. — Où est Hesperus ? Il n'est pas parti ?... Parle-moi haut, je n'entends pas à cause du battement de mon cœur. Nous ne sommes pas morts tous les deux ? Dis, tu as évité le bourreau et tu n'as pas senti tomber sur ton cou l'acier mortel ?

HESPERUS. — J'attends au moment le signal. Tout à l'heure je ne serai plus.

LÉNORE. — Alors nous sommes vainqueurs. — (Ami, laisse-nous ; je voudrais dire un mot au prisonnier.) — Regarde ces fleurs. Elles ont poussé sur le tombeau de Floribel et quand je les ai cueillies, de leur cœur s'est épanouie une musique douce et lente comme la voix d'un ange. Ah ! voici l'azur de ses yeux ; la rose de sa joue est tombée dans cette rose, et là dans ce bouton, la fleur de son front, sa larme de pitié ; là, ce sont toutes les couleurs de son visage céleste. N'est-ce pas son haleine ?

HESPERUS (*respirant les fleurs*). — Elle tombe sur mon âme comme une caresse du ciel.

LÉNORE. — Ce doit être ainsi, car tu as respiré la Mort⁽¹⁾. J'ai trempé les fleurs dans la composition d'un magicien. Elle est plus mortelle que l'écume de la mare de Pluton ou que le breuvage infernal qui passe à la ronde, de bouche en bouche, aux mystères des sorciers. Une goutte jetée dans les fontaines d'une ville, la ravagerait plus qu'une année de plaie. Elle apporte la mort plus vite que la flèche de l'éclair.

HESPERUS. — C'est vrai : je sens le poison me ronger le cœur et mes veines sont bouillantes comme s'il y coulait du plomb fondu. Comment pourrai-je te remercier de ce dernier présent, le meilleur ?...

LÉNORE. — Qu'est-ce qui me monte à la bouche et la brûle ? Laisse-moi m'asseoir un peu.

(1) M. E. Gosse, professeur à Cambridge, à qui nous devons l'édition complète des œuvres de Beddoes, signale une ressemblance entre cette scène et le *Duc de Milan* de Massinger.

HUBERT. — Entendez-vous les cloches? Prisonnier, nous devons partir, La sentence devrait être exécutée déjà.

HESPERUS. — Allez! j'échappe à votre puissance! (*A Lénore.*) Comment vas-tu maintenant?

LÉNORE. - Oh! viens avec moi et regarde ces parterres d'étoiles, ces tentes garnies d'arcs-en-ciel, ces ruisseaux de musique... Ecoute, écoute, écoute! Des vierges ailées flottent en rond, qui sourient et saluent. Ce séraphin brillant et rayonnant, je m'en souviens, n'est-ce pas... ma fille? (*Elle meurt.*)

HESPERUS. — Je ne le vois pas, mais toute la terre est en mouvement. Je ne peux pas refouler les vagues. Elles roulent. Quel est ce déluge? Ah! flammes d'enfer! (*Il tombe.*)

HUBERT. — Gardes, relevez-le !

HESPERUS. — Les chasseurs maudits et leurs chiens! Arrière!... Ecrasez ces têtes de serpents... Viens, meurtre! Pourquoi grognes-tu après moi, chien ingrat! Tu ne connais pas ton maître? Arrachez-le de là! Au secours! Grâce! A bas, avec vos dents féroces!..

Je ne suis pas encore mort! (*Il meurt.*)

Ainsi finit la *Tragédie des Fiancées*, œuvre désordonnée, mais souvent très belle. Par le tumulte des idées et le paroxysme des images, elle fait penser maintes fois aux *Chants de Maldoror* écrits un demi-siècle plus tard. Comme Lautréamont, Beddoes semble le « résultat d'une époque littéraire ». Il ne sera peut-être pas indifférent d'en rechercher la preuve par l'examen curieux des éléments qui ont concouru à former ce talent original, excellent et pire.

CHARLES-HENRY HIRSCH

PAUL VERLAINE

Verlaine est mort.

Je demande comme une faveur de pouvoir parler ici de celui qui fut le Maître de tous les hommes de ma génération. Il est mort dans son petit appartement de la rue Descartes, lentement, péniblement, sereinement aussi, comme devait mourir Verlaine, le Verlaine de *Sagesse* revenu de toutes les vanités de ce monde.

Je hais de classer ; je ne prétendrai donc pas qu'il fut plus grand que celui-ci ou inférieur à celui-là. Il fut Verlaine, une des plus belles gloires poétiques de notre siècle ; c'est assez, et son buste fera bien au Luxembourg entre le buste de Banville et celui de Baudelaire qu'il aimait tant (1).

Ses idées, ses théories, sa fameuse poétique qui fut cause de si violentes polémiques, tout cela est revenu sur l'eau maintenant, et il s'est trouvé comme toujours de graves pontifes pour discourir longuement sur la valeur esthétique de telle ou telle manière de faire le vers. On a évoqué les luttes anciennes déjà, les extravagances premières des décadents qui osèrent se réclamer de Verlaine et dont les excentricités n'eurent rien de commun avec la poésie de l'auteur d'*Amour*, qui disait :

L'art, mes enfants, c'est d'être absolument soi-même

et qui voulait la simplicité excessive, presque la simplesse, pensant avec raison que la poésie ne doit pas être un effort d'esprit expert en l'art de rimer richement, mais l'expression d'une âme qui s'émerveille devant la vie, devant la joie, devant la douleur.

C'est parce qu'il avait au plus haut degré le don de naïveté qu'il fut un

(1) On commence à s'étonner dans le monde littéraire de ne pas voir encore dans « le Jardin des Poètes » le buste de Baudelaire pour lequel la revue *La Plume* a lancé, il y aura bientôt trois ans, une liste de souscription dont le montant dépassait 2,500 francs. De loin en loin on nous parle d'un projet, mais comme sœur Anne nous ne voyons rien venir.

grand poète. Dans notre fin de siècle sceptique, il fut un des rares artistes sachant encore admirer simplement, bellemeut. Il chantait comme devait chanter Homère, en négligeant de combiner savamment des effets de rythmes et des effets d'images. C'est pourquoi les Parnassiens sont mal venus de venir aujourd'hui le réclamer comme un des leurs. Verlaine était trop grand, son art est trop large, son art est trop sincère vraiment pour s'arrêter aux petits tours de force de prosodie dont se glorifient les gens du Parnasse; tel M. Coppée qui croit avoir tout dit quand il s'écrie : « Pas une rime que je n'ai vue! »

Verlaine fut avant tout le poète d'une renaissance que Baudelaire avait préparée, que Verlaine devait commencer et que tous les chanteurs nouveaux depuis dix ans, les Griffin, les de Régnier et les Merrill continuent dignement.

Qu'on ne s'y trompe pas. L'heure de Verlaine fut conséquente pour les lettres françaises et son influence immense sur les générations nouvelles qui sont celles d'aujourd'hui. Il fut le premier de tout un renouveau radieux. Il a fait éclore ce symbolisme qui a donné des œuvres superbes que les sarcasmes, les injures et les infamies des feuilletonnistes à renom n'ont pu étouffer ni même amoindrir (1). C'est que cet art nouveau devait triompher fatalement, son principe étant éternel. On en avait assez, voyez-vous, des vases brisés où M. Sully-Prudhomme versait périodiquement son « pipi philosophique »; on en avait assez des petites histoires ineptes, écrites correctement, et même les hommes nouveaux se lassaient de l'art superbe mais panthéiste de Leconte de Lisle. On en revint donc à cette vieille vérité toujours vraie que l'art avant tout doit être humain et synthétique, que nous devons sentir dans le poète qui chante, l'homme qui pleure, l'homme qui souffre, l'homme qui se révolte, l'homme toujours homme, enfin, ému par la Joie, la Douleur, la Passion.

Ouvrez Verlaine à la page qu'il vous plaira. Ce sera toujours cet homme-là que vous trouverez, tantôt s'amusant aux mille mièvreries graciles des *Fêtes galantes* et nous disant l'âme vaine des belles faisant l'amour sans jamais pouvoir aimer; tantôt pleurant les illusions en-allées, la foi qu'on ne retrouve jamais absolument, le mensonge divin qui aide à vivre les faibles d'esprit; puis ce sont encore toutes les angoisses de l'amour, la volupté qui exalte, sœur aînée de la folie, l'espoir des lèvres baisant les lèvres, et le dégoût, enfin, de cette chair si belle et si triste dont les affres tuent à la longue.

(1) M. Henry Fouquier ne s'acharne-t-il pas à nous appeler « macabres de brasserie » ?

* * *

Et quand on pense à la vie de ce grand maudit, à sa pauvre vie d'enfant inconscient du mal comme du bien, à sa lamentable vie de poète ému perdu dans le temps présent dont la fièvre mauvaise l'a gagné à la longue et a fini par nous le tuer ! Pauvre Lélian ! comme il s'appelait lui-même, heureux presque de cet anagramme de son nom où il voulait voir toute sa destinée. Qui dira jamais les angoisses sans nom de ses soirs sans pain, sans feu ; les rancœurs de sa vie ignoble qu'il avouait telle, échouant dans la neige des après-minuit de brasserie en bouge, de bouge en taudis, noctambule par nécessité ! Car pour le justifier il faut dire bien hautement que jamais les chers confrères arrivés ne l'aidèrent, qu'ils le laissèrent se perdre dans les derniers bas-fonds, heureux de la perte de ce génie qu'ils jaloussaient, qu'ils s'efforcèrent longtemps d'étouffer et qu'ils ont laissé mourir comme ils ont laissé mourir Villiers de l'Isle-Adam, comme ils ont laissé mourir Baudelaire, comme ils ont laissé mourir Laforgue... Ils peuvent bien, comme ils l'ont fait, écrire de beaux articles sur Verlaine, se dire les amis de jeunesse du cher mort. Ils ont assez intrigué, jadis, pour le faire sortir des rédactions où l'on paye. Ce fut la même tactique d'ailleurs que pour Villiers sur la tombe duquel les « chers Maîtres » osèrent dire des choses admirables, et dont ils faisaient refuser les chroniques... car Villiers, pour vivre, devait supplier quelque Magnard ou quelque Magnier de lui prendre de la copie !...

Tout cela avait terriblement aigri Verlaine, lui avait fait perdre la notion exacte des choses. Comment voulez-vous, voyant le triomphe du crétinisme, la glorification des Prud'homme, qu'il ait pu distinguer le bien du mal ?

J'insiste sur sa vie, parce que des ennemis, qui ne savent oublier de vieilles blessures, osèrent à propos de la mort de Verlaine parler d'un tas de choses plus ou moins malpropres, de légendes plus ou moins ridicules, alors qu'il eût été généreux et noble de citer tout simplement les quatre strophes où il dit lui-même sa vie et que voici :

Je suis venu, calme orphelin,
Riche de mes seuls yeux tranquilles,
Vers les hommes des grandes villes :
Ils ne m'ont pas trouvé malin.

A vingt ans un trouble nouveau
Sous le nom d'amoureuses flammes
M'a fait trouver belles les femmes :
Elles ne m'ont pas trouvé beau.

Bien que sans patrie et sans roi
 Et très brave ne l'étant guère,
 J'ai voulu mourir à la guerre :
 La mort n'a pas voulu de moi.

Suis-je né trop tôt ou trop tard ?
 Qu'est-ce que je fais en ce monde ?
 O vous tous, ma peine est profonde ;
 Priez pour le pauvre Gaspard !

Relisant ces vers, je me souviens d'une certaine nuit d'hiver, près des aleries de l'Odéon. Verlaine, entouré de quelques-uns de ses plus fidèles, s'arrêta tout à coup sous la neige qui tombait lentement, et il nous dit ce poème de sa vie. Je me souviendrai toujours de son admirable tête de satire, de sa large figure tout embroussaillée de poils incolores, de ces petits yeux étonnamment clairs, des yeux couleur d'absinthe qui disaient des navrements sans fin, puis cette voix enrouée et douce pourtant chevrotant ces strophes immortelles.

Et une autre vision me hante. Je revois certains de ces fameux caveaux parisiens, beuglants sinistres où chaque soir s'engouffre une foule d'étudiants ivres, de filles en cheveux et de souteneurs. Vers onze heures, minuit, Verlaine descendait parfois dans ces assommoirs, s'asseyait dans un coin, savourant lentement son éternelle absinthe. Alors, des mains se tendaient, on cessait les « gueuleries », on oubliait les complaints de Bruant, toutes les chansons à gigolettes et à gigolos, et quelque jeune homme à longs cheveux, presque un enfant, montait sur l'estrade et d'une voix émotionnée disait des vers de Verlaine, des vers d'amour, des vers mystiques que cette foule ignoble applaudissait frénétiquement, sentant passer une âme...

Et je pense que les sincères bravos de ce public infâme honorent plus le Poète que les frêles battements de mains dont les mondaines saluent les petites histoires de M. Sully-Prud'homme.

ROLAND DE MARÈS

LES SOLDATS DU MALHEUR

La récente critique consacrée ici par M. Charles Albert au projet sur l'emploi des larrons comme fondateurs, à leur bénéfice, d'une propriété communiste dans les colonies, contient plusieurs objections dont aucune ne me semble dénuée de valeur.

Même, je me plais à dire que les sentiments du contradicteur habitèrent ma pensée avant que j'eusse manifesté dans la presse mon vœu de voir cette idée de *la réhabilitation par l'armée*, admise et soutenue dans des milieux capables de la mener à la réussite objective. Ces sentiments ne désertent pas d'ailleurs ma conviction *théorique*.

Néanmoins j'écrivis les articles nécessaires et je continue les démarches indispensables au succès, car les *désavantages* me semblent, *dans l'état actuel du phénomène social*, évidemment moindres que les améliorations espérées.

Je regrette que M. Charles-Albert ait mis dans l'exposé de ses remarques trop d'habileté. On me permettra de rétablir la véritable apparence de la proposition.

L'emploi du système anthropométrique inventé par M. Bertillon, démontre que le condamné, hôte, une première fois de la prison, revient très souvent à ce même logis public, les juges l'y ayant contraint à la suite de récidives.

Que cela prouve-t-il ? Une chose. Toute personne, acculée à la nécessité du larcin par les vices absurdes de notre organisation sociale, ne peut, sa première peine accomplie, trouver à vivre. Les patrons n'accueillent pas le libéré, ou le gardent peu de temps. Il lui faut donc, pour sa subsistance, recourir à l'acte de conquête, au vol, subir de nouveau les juges et la réclusion. Lors de sa deuxième sortie, les mêmes séries d'embûches lui sont tendues par la réprobation vulgaire. Il reste voué, pour toute l'existence, à des alternatives de conquête et de châtement. Bientôt il meurt de l'anémie des prisons, ou de la misère des temps de liberté.

Tel s'offre le sort actuel de celui mis dans l'obligation de récupérer, par le vol, sa part de vie sur l'accaparement.

Que demande le projet dont se défie, avec tant d'amertumes et d'inutiles insinuations, M. Charles-Albert ?

Nous proposons de mettre, dès le premier larcin, le conquérant en mesure de se créer, par un effort collectif, une possibilité d'existence certaine, sur les sols des colonies.

Comme son effort individuel ne suffirait évidemment pas à lui obtenir cette amélioration du sort, il faut se résoudre à coaguler les vigueurs éparses, selon la méthode la plus usuelle : l'armée. Comme les condamnés d'une friche coloniale n'en auraient rien tiré sans machines et instruments, il fallut se résoudre à requérir du capital les avances pécuniaires indispensables ; et au taux habituel.

Car la révolution n'est pas ; et si l'on prétend rendre moins mauvaise la fortune des plus affligés, on ne le peut faire qu'en admettant comme réel le fait de l'exploitation régnante et en s'arrangeant avec les contingences néfastes de ce phénomène.

Grâce au projet, les voleurs pourraient conquérir la certitude de vivre, alors que dans le système actuel, ils n'ont que celle de périr.

Le contradicteur cite le climat malsain des colonies. S'est-il enquis de la mortalité de ceux ayant connu la prison ? Les chiffres épouvantent ; tandis que l'exemple de l'Australie, du Transvaal, de l'Algérie, de l'Amérique méridionale encourage.

Il suffit de choisir les latitudes. Je viens justement, après avoir pris connaissance des conditions d'un essai en Guyane, de me dérober à cette tentative, parce que j'estimais le climat défectueux.

Au contraire, la région comprise, au Tonkin, entre le fleuve Rouge et la frontière chinoise, présente à l'activité de pareils colons des chances d'aise. L'air est pur qui vient de la montagne. Entre les contreforts, des vallées fertiles s'allongent, où pourraient être établis les camps agricoles en vue desquels notre projet fut construit.

Nous prétendons, en somme, installer dans les régions saines des colonies, une organisation toute semblable à celle usitée, en Autriche-Hongrie, dans les *confins militaires*.

Et, au dire des voyageurs, les populations des confins militaires hongrois, ne souffrent pas à l'excès.

Que réclament, par contre, M. Charles-Albert et ses amis ? Le pouvoir de laisser jusqu'au temps, lointain, de la Révolution, le condamné dépérir de prison en prison, sans espoir d'aise aucune ; cependant qu'aux bravos de camarades enthousiastes, ils écriront des articles pleins d'arguments

nobles. L'inutile répétition d'apophtegmes admirables mais inefficaces, et la vaine invective à la Force, sont les seuls baumes dont ils entendent panser le mal des pauvres.

Qui tente d'agir devient suspect. Ces intransigeants de l'école rappellent les bons sorciers de la peuplade nègre habiles à danser devant le malade, à chanter, à hurler, à se contorsionner sous leurs parements de plumes rouges, mais remplis de fureur et capables de vouer au fanatisme haineux de leurs dévots, celui qui approche du fiévreux sa quinine ou ses remèdes, pour, du moins, soulager.

Ainsi que n'importe quel manitou, l'anarchie a ses fétichistes et ses faiseurs de pluie.

Très heureusement M. Charles-Albert citait, au début de son bel article, quelques phrases écrites par le signataire de celles-ci en 1893 :

« Après les déchéances des Augustes et des Césars, les barbares accoururent, châtièrent. Les soldats du malheur accompliront la même besogne sacrée... Des crimes ont appelé le crime. Les temps d'écrire sont passés... »

C'est en pensant depuis 1893 aux Soldats du Malheur que nous avons tenté de créer leur armée, en 1895. On ne pouvait plus exactement faire voir comme les principes d'alors préparaient l'action d'aujourd'hui. M. Charles-Albert continue, lui, d'écrire, uniquement.

Oui, réunir, avec les moyens mauvais, mais les seuls, dont nous disposions, les réfractaires et les reconquérants, en des nouvelles cités, dans des centres où ils pourront s'aider, se nourrir, où ils pourront *vivre* enfin ; oui, des vaincus éternels, des résignés éternels, des ruseurs sans astuce, faire une force cohésive, et qui s'émancipera de la peine, sur des terres exemptes des droits capitalistes : préparer, du moins, pour l'avenir, à ces soldats du Malheur, la possibilité d'être, en pleine vigueur, eux-mêmes ; voilà ce à quoi nous engage l'exemple de l'Australie, création des convicts de Botany-Bay.

Si, dans vingt ans, il existe au nord du Tonkin une cité communiste en prospérité, si les soldats du malheur, absorbant parmi leurs âmes, l'âme de leurs chefs, ont réussi, par les mêmes moyens qu'emploient les ouvriers ici pour s'affranchir, à se donner une autonomie et une dignité d'esprits libres, nous aurons pu supporter sans rancœur la malice des insinuations présentes adressées à notre besogne, par ceux qui déclament.

Or, rien n'encourage mieux cet espoir que la défiance opposée à notre tentative par les personnages officiels. Autant les rhéteurs de la révolution lointaine nous blâment de tenter une diminution de la peine dévolue aux condamnés de droit commun, autant les magistrats contraints par la vigueur de notre appel à connaître ces desseins de libération, nous blâment de confier aux mains armées du larron son propre sort. Comme nous, les fonc-

tionnaires pressentent, mais avec défiance, quel pas nous ferions accomplir à l'idée d'émancipation. Pour le vulgaire, l'armée c'est l'honneur, et la prison, l'infamie. En confondant l'infamie et l'honneur, nous commençons à ébranler la certitude du droit de punir. En lotissant les condamnés d'un sol mis en commun qu'ils pourront rendre fertile pour leurs nécessités, nous obtenons des magistrats le reproche de récompenser le crime. Donc, si mince que puisse être notre réussite, nous arriverons à imposer l'axiome que le manque de biens, insupportable pour certains caractères, justifie la rupture par eux du contrat social et qu'il faut prévenir, au lieu de réprimer, la faute contre autrui, en pourvoyant les déçus de possibilités de vie.

Cette *réhabilitation par l'armée*, si nous parvenons à la faire admettre dans cinq, dix ou quinze ans, affirmera, par son exercice, le discrédit du concept autoritaire : Punir.

Nous n'aurons pas mal agi. Les soldats du malheur se seront rassemblés et comptés par notre œuvre.

Il m'étonne vraiment qu'on n'ait point compris, de la sorte, notre effort. On a parlé d'opportunisme, de corruption, de besoin de s'acoquiner avec la bienveillance des puissants.

Il déplaît toujours de parler de soi, et il demeurera fort regrettable que la critique de M. Charles-Albert y ait pu obliger. Pour obtenir l'assentiment des maîtres, leur faveur, la tâche diffère de celle entreprise par quelques littérateurs entre lesquels je m'honore de vivre.

Il n'est pas fort difficile de mettre son esprit au service de sa fortune, de décrire, sans philosophie ennuyeuse, les petites perversités des gourgandines.

Ceux qui justifièrent tout d'abord contre la fureur bourgeoise les actes de Ravachol, de Vaillant, de Pallas, des imitateurs ont reculé pour vingt ans leur chance d'obtenir ce qu'on appelle, sur le boulevard, « une situation ». Il ne s'en plaignent pas ; mais ils trouvent inattendu que des rangs révolutionnaires l'insulte leur soit dite à propos justement de tentatives ayant pour but d'organiser une existence possible aux plus affligés. Supposé même que ces écrivains se trompent, on pouvait les avertir avec moins de malice.

Mais l'importance de cela reste minime. Comme il s'agit d'une question touchant les misérables, il importe de la discuter jusqu'au bout, hors des intérêts individuels.

On évoque l'histoire du soldat Chédel, les silos des compagnies de discipline et les horreurs de biribi. J'ignore si ces atrocités l'emportent sur celles en usage dans les bagnes. Mais je ne le crois point. D'ailleurs, lorsque, dans le projet de recrutement pénitentiaire, il fut inscrit un article pour rappeler que ces bataillons d'Afrique et les compagnies de discipline recevaient des

condamnés dans leurs rangs (car là ne se rencontrent pas seulement les révoltés légendaires ayant riposté aux insultes du supérieur, mais aussi les gens qui volèrent leurs camarades de chambrée, les brutalisèrent ou rossèrent, étant ivres, d'inoffensifs passants attardés dans les rues de la garnison), l'intention du rédacteur visait à convaincre ceux déclarant que tout voleur devient indigne et incapable de vivre sans méfaire, avec la seule règle du régiment. D'autre part, la proposition de prendre comme *modèles administratifs* les organismes de ces unités visait à convaincre par un exemple vil, ceux déclarant insurmontables les obstacles de l'exécution. Il semble facile de prétendre que les rédacteurs du projet vouent les condamnés au bâillon et au silo, par principe. Leur espoir est au contraire de former une armée spéciale de colonisation, sous une discipline pareille à celle en usage dans les casernes de France. Le seul mot de *réhabilitation par l'armée* indique suffisamment à ceux dépourvus de mauvaise foi, le souci de créer un sort supérieur à celui de l'emprisonnement.

Tout, au reste, dans le projet et dans les articles qui précédèrent, accompagnèrent ou suivirent la sèche exposition du projet, annonce que cette réhabilitation, à l'encontre des dires du contradicteur, n'est pas morale seulement, mais matérielle surtout, puisqu'elle doit pourvoir d'un champ commun, propriété définitive, le corps d'armée cantonné dans la colonie. M. Charles-Albert a pris grand soin de passer à peu près sous silence le principal du projet, sinon pour accuser l'intrusion du capitalisme, à l'origine de ces propriétés. Si le contradicteur veut bien découvrir le moyen de prendre gratis, vu l'état social actuel, le machinisme agricole nécessaire aux grandes exploitations, les semailles et les engrais, tout le monde l'en remerciera.

Il conviendrait enfin de ne plus se payer de mots délicieux et de périodes oratoires. La querelle s'affirme entre ceux qui, du cabaret à la salle de réunion, proposent d'attendre l'an 3000 où la table rase pourrait être faite sur nos institutions, et ceux qui, constatant le peu de chances apparentes d'une révolution prochaine, ne se contentent pas de logomachie, essaient de s'arranger avec le mal social pour le pallier par des remèdes imparfaits, certes, mais immédiats.

Une foule que les exemples de Vaillant, d'Emile Henry et de Caserio n'éveillèrent pas de son indolence ou de son abrutissement est, en toute évidence, incapable d'une révolution. C'est la trahir que de la bercer avec l'espoir d'une énergie impossible pour la faiblesse de son esprit et de son tempérament. Rien ne s'accomplira sans doute par elle. Il faut résolument s'en apercevoir, le concevoir, et tâcher de prendre soin du malade sans compter sur sa vigueur morale pour aider la médication.

Depuis 1893, force nous fut de le comprendre. Aujourd'hui le petit frisson de révolte s'est apaisé partout. Content de son alcool et de ses déclamateurs, le peuple s'engourdit mieux.

Nous ne fûmes pas les seuls à concevoir cet état somnolent. A Londres il vient de se former un *comité anarchiste*, dont Kropotkine a pris la direction, afin d'obtenir que les socialistes parlementaires accordent une petite place, dans leur *politique*, aux négateurs de toute politique.

Hélas, Kropotkine et ses amis, après tant d'épreuves et d'études admirables, se voient forcés eux aussi de reconnaître qu'un seul appétit peut encore émouvoir les plèbes; celui d'atteindre, par la voie parlementaire, des situations bourgeoises à l'exemple de Basly, de Thivrier. L'idée ne suffit pas pour exciter la vigueur du peuple; il faut que son intérêt personnel soit attiré par des miroitements d'ambition ou de fortune. Et voilà pourquoi Kropotkine fonde avec raison cette chose étonnante : un *comité anarchiste*, embryon d'un parlement anarchiste, apte à se fondre dans un *congrès*, œuvre de *socialistes* aujourd'hui *ministériels*.

Il est douloureux de constater cette incohérence, car elle justifie, et malheureusement, la nécessité de tentatives analogues à celle de la *réhabilitation par l'armée*, très petit remède à tout ce mal social.

PAUL ADAM

POUR CONCLURE

Afin d'abrèger une polémique dont l'intérêt ne vaut peut-être pas trois longs articles, me furent communiquées, sur épreuves, les pages qui précèdent.

En accentuant la double série d'erreurs matérielles et morales en quoi consiste son projet, M. Paul Adam me rend facile de maintenir et préciser mes premières critiques.

Affirmer que « dans l'état actuel du phénomène social les désavantages de ce projet sont évidemment moindres que les améliorations espérées », procède d'un optimisme démenti par l'observation plus sagace des faits. M. Paul Adam suppose, entre autres choses, une bienveillance des chefs militaires que ceux-ci réservent sans doute — puisqu'elle ne fut pas encore montrée — pour l'instant où ils auront des malfaiteurs sous leur coupe au lieu de travailleurs probes. Il table sur une sollicitude spéciale du pouvoir à choisir pour l'évolution et l'établissement des brigades coloniales les climats privilégiés comme si les événements d'outre-mer ne dépendaient pas des exigences aveugles de la politique. Possède-t-il la certitude que les contrées

malsaines seront abandonnées dès que leur défense et leur occupation incomberont aux habitués des bagnes? Si proche d'un illustre exemple telle illusion devient coupable. Faibles furent les voix qui dirent le danger lors de l'invention du péril hova. Timides aujourd'hui celles qui formulent le blâme. Et les bataillons conduits à la mort certaine quittèrent la France au milieu de l'émotion publique, sous une pluie de fleurs et de vœux. A tous ceux de bonne foi je demande d'où viendraient les protestations et les colères contre les jeux sanglants du Parlement et de la Bourse si ceux-là ne coûtaient la vie qu'aux seuls larrons tant détestés de notre bourgeoisie possédante? Qu'il y ait parmi la colonne quelques-uns de ces révoltés, chers jadis à l'auteur du *Cuivre*, et des ordres venus d'en haut sauront la diriger vers les pestilences notoires.

M. Paul Adam évoque une cité communiste prospère où les soldats du malheur absorbant « parmi leurs âmes l'âme de leurs chefs » réussiraient à se donner « une autonomie et une noblesse d'esprits libres ». Il oublie que formuler un rêve, le vêtir de mots heureux n'est pas le réaliser. Il me demande, ironique, le « moyen de prendre gratis dans l'état social actuel le machinisme agricole nécessaire aux grandes exploitations, les semailles et les engrais ». Je le trouverai plutôt que mon contradicteur celui de réaliser le communisme édénique qu'il situe au nord du Tonkin avec, pour marraine, l'armée et pour parrain le capital cherchant aux pays lointains un théâtre propice aux spéculations louches. Pour mériter la loyale communauté du travail et de ses bénéfices, stade favorisé de l'évolution humaine, l'effort des meilleurs n'est pas de trop. Je doute qu'y réussissent les malheureux assouplis aux vilaines habitudes par les nécessités de leur vie antérieure. A moins peut-être qu'on ne les laisse libres tout à fait. Car l'absolu respect de l'autonomie individuelle est nécessaire à l'harmonie communiste. Aussi je me refuse à l'admettre réalisée sous l'œil du chaouch et par son ordre. Les mêmes causes ont l'habitude de produire mêmes effets. Or, si l'autorité et le capital veulent l'avènement du communisme européen jusqu'à l'an 3,000 d'après M. Paul Adam lui-même, il semble difficile que sous les auspices du capital et de l'autorité le communisme asiatique puisse naître vers 1916. L'essai d'ailleurs a été fait par les convicts de Botany-Bay que M. Paul Adam évoque, nous semble-t-il, à sa confusion. Avec leur cortège obligé de toutes misères le banditisme industriel, le brigandage financier règnent en Australie, plus dévergondés qu'ici encore où le sentimentalisme du vieux monde les tempère d'un peu de charité et de pitié.

Donc nul gain matériel pour compenser le dommage moral, résultat inévitable de la mutation budgétaire proposée.

Tous ceux qui pensent aujourd'hui et qui luttent, savent le militarisme,

estimant l'homme près de s'affranchir quand la dernière classe que l'évolution historique nous montre intéressée au maintien des servitudes n'aura plus à sa solde baïonnettes et canons. M. Paul Adam préconise une innovation dont le plus clair résultat serait en faveur des casques et des sabres un renouveau de prestige.

Sans distinction d'écoles, les révolutionnaires enseignent que de l'inégale jouissance du sol commun, de l'irrationnel emploi des richesses et des forces humaines naissent les troubles et les misères. M. Paul Adam dogmatise que l'émigration obligatoire est indispensable à l'équilibre social. Et cela quand la foule commence à deviner sous l'enthousiasme colonisateur des gouvernements le besoin de diversion aux tiraillements internes ou l'appétit vorace des brasseurs d'affaires.

Il est vrai qu'égarer un peu plus le pauvre à qui tant de voiles perfides cèlent déjà la vérité ne saurait être cas de conscience à l'auteur d'une réforme reposant toute sur le mensonge. « Pour le vulgaire, l'armée c'est l'honneur et la prison l'infamie. En confondant l'infamie et l'honneur nous commençons à ébranler la certitude du droit de punir. » L'inventeur de ce sophisme avoue que le vulgaire se trompe en croyant l'armée honorable. Mais au lieu de l'éclairer il l'enfoncé un peu plus dans son erreur.

M. Paul Adam s'indigne de notre scepticisme touchant la sincérité de ses attitudes. Il proteste que soulager les plus dolents reste son désir très sincère. Soit. Je remarque seulement que, pour retarder la délivrance des miséreux, procèdent comme lui par le mensonge les plus intéressés au maintien de l'ordre actuel.

Dénoncer l'impuissance du peuple, faire appel, à son profit, aux coercitions protectrices, nous semble mal conciliable avec les aspirations et les symptômes modernes.

A l'affirmation gratuite: rien ne s'accomplira par la foule, nous opposons cette autre puisée en l'observation des phénomènes sociaux; Par la foule seulement quelque chose s'accomplira et tout ce qui sera fait sans elle sera fait contre elle. Voilà pourquoi ce nous est scrupule de l'abuser et pourquoi nous aimons mieux un seul individu conscient de son droit, décidé à son devoir que mille égarés à la remorque d'un autre égaré. Voilà pourquoi aussi nous protestons contre une méthode nouvelle d'avilir les caractères sans que d'ailleurs soit compensée par plus de prospérité matérielle la déchéance morale.

Un besoin d'agir obsède M. Paul Adam. De ceci nous nous étions aperçus à le voir si peu difficile sur le choix de ses initiatives. Il nous accuse, nous libertaires, de nous endormir aux oisives déclamations, aux vaines intransigeances. Le reproche n'est pas neuf, venu de ceux rués à la conquête

des pouvoirs publics. Il étonne toujours un peu de gens qui prétendent voir comme nous dans l'absolue liberté le repos où se dirige l'humanité en marche. Faire que la conception et le désir anarchistes soient en le plus grand nombre possible des cerveaux et des énergies au cas où les circonstances nous mettraient en face d'une possibilité de vie nouvelle, est-ce s'endormir ? Tous ceux qui n'appellent pas agir se trémousser sans réflexion comprendront que c'est peut-être là l'unique action au sens vrai et profond du mot, le seul gain possible, enserrés que nous sommes par un système d'exploitation aujourd'hui tellement parfait et complet que les plus sincères réformes se retournent douloureusement contre les prétendus bénéficiaires.

Certains affichent leur foi que le communisme libre est la définitive formule de la paix sociale et ils ne comprennent pas l'utilité de ces quelques-uns les yeux toujours fixés sur cet idéal, l'apprenant aux autres, l'étudiant et l'exposant sous tous les jours susceptibles d'éveiller les attentions et les sympathies, le montrant conforme à la science et à la nature, le préservant des atteintes par quoi il pourrait être diminué, l'élaborant, l'épurant et l'éclairant afin qu'il ne soit plus perdu de vue à travers les successives révolutions en quoi consiste le Progrès ! Ces myopes détracteurs appellent cela *ne pas agir* ! Et M. Paul Adam souscrit à ce déconcertant illogisme.

Il nous suffit qu'attirée à notre poste spécial de combat en raison de son importance, du danger qu'on y court et du petit nombre de ceux qui l'occupent, l'élite des intelligences et des énergies contemporaines s'y tienne ferme.

Deux mots encore pour une rectification dont l'intérêt dépasse le présent débat. Ayant besoin de se justifier, M. Paul Adam déduit d'une brève information que tels anarchistes notoires, dont Kropotkine, reconnaissent « à l'exemple des Basly et des Thivrier l'efficacité parlementaire et l'unique influence des situations bourgeoises sur les plèbes ». Je ne sais si réunir un *comité*, pour prendre part à un *congrès*, discuter avec des *socialistes* aujourd'hui *ministériels* sont des actes anti-anarchistes. On se rappelle la façon brutale dont, en 1893, nos camarades furent expulsés du congrès de Zurich. Je peux affirmer au nom de notre ami Kropotkine qu'en son initiative actuelle, si ridiculement prise à partie, il n'y a pas autre chose que le désir d'assurer par un appel à l'opinion la libre discussion de nos idées au prochain congrès.

A croire que l'inexactitude de ses documents compensera la pauvreté de sa logique, M. Paul Adam nous semble calculer faux.

CHARLES-ALBERT

Chronique de la Littérature et des Arts.

La Haine de la femme. L'Impuissance d'aimer. Complexités psychologiques. Le Mystère des foules, de M. PAUL ADAM. *Viveurs. Amants*.

PAUL VERLAINE.

Un poète moderne : M. EMILE VERHAEREN. *Les Villes Tentaculaires. Poèmes*.

Un livre de M. ROGER MARX. *L'Idéalité en art*.

L'Exposition de M. BONNARD.

Dans le théâtre et le roman contemporains on remarque depuis quelques années un mépris de la passion, une sèche raillerie à l'égard des ardents émois du cœur, et comme une volonté d'égoïste scepticisme. Seuls, les poètes persistent à chanter leurs fièvres, leurs tourments et, si loin de la vie que soient leurs sanglots au crépuscule dans le tintamarre des « ors, des pierreries et des opales », on leur sait gré, néanmoins, de ne point être, de parti pris, ironiques et glacés.

Nous faisons cette remarque, naguère, en écoutant certaines pièces, en lisant certains livres, en nous rappelant des pages de romans lus ces années passées. Les titres mêmes renseignent parfois sur la tendance. Aimer est une douleur, un asservissement. On prend la femme en haine, on la montre cruelle, perverse, destructrice. Avec un raffinement inouï on la pare de toutes les férocités et des vices les plus savants. On en fait un être de cérébralité malade, affolé d'hystérie et de névrose, on la redoute, on la déteste. Ou, si par hasard on s'en éprend, c'est par une sorte de débauche de l'esprit et de morbidesse de la chair. Quelques-uns, parmi les plus doués de notre temps, dépensent, à faire vivre ainsi ces créatures de vice et de méchanceté, entièrement créées par le cerveau, une prodigieuse force d'éloquence, d'habileté psychologique. Et ils arrivent uniquement à rehausser d'art et de raffinements le type désormais fade et banal de la femme fatale dont nous nous sommes justement gaussés durant notre jeunesse.

Il s'est transformé, ce type, en ce sens que la femme fatale de nos aïeux dévorait les êtres par la passion, par les caresses. C'était une créature de

chair ardente et dominatrice, dont la force était dans son charme voluptueux. Aujourd'hui notre femme fatale trouble très peu par sa beauté et par ses comédies du cœur. C'est une sorte d'emprise cérébrale qu'elle exerce, et c'est d'un désir de possession intellectuelle qu'on arde. On discute, on ergote, on l'émeut par des raffinements de pensée auxquels elle répond par des perversités plus complexes. Ce qu'on appelle l'amour n'est plus qu'une lutte énervante et odieuse; je conçois que la femme, ainsi comprise, soit redoutée et haïe.

Mais elle est si complètement arbitraire, hors de la vérité! Il semble que ce soit l'indifférence de certains écrivains, leur impossibilité d'aimer qui leur fait imaginer ainsi la femme. Ou bien, s'ils l'ont rencontrée dans la vie, c'est que probablement elle est un produit récent de notre sécheresse et de nos complexités. Les hommes d'une génération n'ont, en général, que les femmes qu'ils méritent, grandies dans leur atmosphère, en harmonie avec leurs perversités subtiles. Et, puisque le ton ordinaire de la littérature montre que ce mépris, cette crainte et cette idée de la femme ne sont pas exceptionnels, c'est qu'ils correspondent à un état moral fâcheux. Aisément, d'ailleurs, on en devine les causes.

Nos mœurs sociales s'éloignent de plus en plus de la simplicité et de la sincérité. On cabotine avec les autres et avec soi-même. Au lieu de se laisser aller franchement à sa sensation, on subtilise, on se compose. Toute la vie présente est artificielle, faisandée. Les gens sont à ce point en permanente représentation que, si l'on rencontre un homme simple, vous donnant la main et vous parlant sans comédie, on éprouve une vraie joie. Mais la plupart du temps, on est entouré de gens dont l'attitude et les regards sont étudiés, qui, par pose, s'ingénient au paradoxe et au raffinement et qui, en horreur de la banale sincérité, finissent par se mentir à eux-mêmes.

L'homme devient alors un personnage de pur drame psychologique, bien digne d'imaginer ainsi la femme et de se livrer avec elle à des flirts quintessenciés. Il s'est desséché, glacé dans cette perpétuelle parade de l'esprit; il n'est bon qu'au maniérisme compliqué et pervers. Il y prend plaisir et il en souffre. Et, tout de même, il a quelque terreur de ce cruel félin qui le griffe et l'amuse. Mais, nous, spectateurs, nous restons sans émoi, et, pas plus à la lecture du livre qu'à l'audition de la pièce, nous n'accordons d'intérêt à ces tortures raffinées, à cette étreinte sinieuse de reptiles.

Et surtout nous n'admettons pas qu'on réclame pour ces subtilités intellectuelles une valeur d'art plus haute que celle attribuée justement aux belles études de sentimentalité et de passion. L'esprit comme le cœur reste indifférent à ces aventures d'âmes cabotines et perverses.

Tout le mal vient de ce que, gâté par le maniérisme et le raffinement,

on exige de la femme autre chose que ce qui fait sa grâce et son rôle bien-faisant : à savoir la bonté, la simplicité, l'intelligente tendresse. Ce sont les vertus qui rendent heureuse l'union des êtres. Mais on trouve cela trop simple et trop banal. On exige dans le cœur de la femme plus d'imprévu et de machinations, on veut plus de subtilité et de frénésie dans sa pensée, et on arrive à en faire un terrible instrument de combat qui vous affole et qu'on exècre.

Ainsi dans le très beau livre de Paul Adam, *Le Mystère des foules*, que je viens seulement de lire, les femmes de cette sorte abondent. A travers des espoirs et des colères de peuples, parmi de jolies et neuves études de caractères, d'ambitions, de volontés, qui font de ce roman un des plus émouvants de ces dernières années, leurs perversités diverses se précisent : l'une, de chair ardente, est en éternelle pâmoison. Folle de pétrir des corps d'homme, d'être secouée de spasmes aigus, elle s'offre, s'abandonne, escalade des couches, s'abat sur tous les lits. Mais, naturellement, sans amour, sans une minute d'émoi sentimental, uniquement par une sorte de volupté bestiale et farouche. Sa laideur, à celle-là, c'est sa folie charnelle. De toutes, c'est d'ailleurs la moins éloignée de la vie. Au cours du roman, une fillette se silhouette en attitudes convulsées et trépidantes d'hystérie. Enfin, l'héroïne, Anne, se révèle de cœur mort, de sens glacés, mais d'âme impérieuse et compliquée, vorace seulement de domination, cruelle et mauvaise. Elle est très proche parente d'une autre Anne que, récemment, M. Adam nous montra dans une pièce. C'est à elle que vont toutes ses prédilections d'artiste, c'est elle qu'il a créée avec le plus d'ingéniosité et de talent.

Toutes relèvent de cette conception de la femme que nous avons essayé de préciser. Et, pour notre part, nous pensons que, en dépit de la délicatesse des nuances psychologiques, de l'art exquis avec lequel elles ont été conçues et réalisées, ces tempéraments de femmes sont la moins belle partie de ce beau livre. Combien plus admirables nous paraissent : la vie des foules, non pas seulement extérieure, mais intime, révélant sa pensée, ses ironies, ses colères, ses passions, ses sottises ; les neufs et lumineux caractères d'hommes, et surtout la richesse d'idées et de sensations, la vision synthétique, l'expressive beauté de l'image, et cette langue, souple, élastique, chatoyante, colorée, d'une si prestigieuse élégance. Mais ces femmes, comme nous les voudrions moins uniformément perverses ! Mon cher Paul Adam est un de ceux avec lesquels on peut librement causer et je me plais à lui dire, en toute franchise amicale, mon sentiment sur ce livre dont, malgré cette réserve, la lecture m'a tant charmé.

* * *

Ce n'était plus la perversité cérébrale de la femme et la haine qu'elle inspire que deux pièces récemment jouées nous faisaient voir, mais l'égoïsme des êtres, leur impuissance à aimer, la brièveté des sentiments les plus vifs. Il s'agit de *Viveurs*, la comédie de M. Lavedan que le Vaudeville donne, et d'*Amants*, pièce de M. Maurice Donnay, représentée actuellement à la Renaissance. On ne s'attend pas à ce que j'en fasse l'analyse et je n'en ai pas souci. Elles sont intéressantes toutes deux à des degrés divers, et les auteurs sont de ceux qui, d'un regard clairvoyant, scrutent l'humanité et les âmes d'aujourd'hui. C'est à ce titre que nous nous y arrêtons, parce que, dans chacune d'elles, nous trouvons un témoignage de ce scepticisme, de cette froideur qui sont la matière de cette causerie. Le sourire sec de l'ironie contracte les visages; on n'a plus l'âme assez ardente ni même la chair assez impérieuse pour aimer, et, si par hasard on a la sottise de compliquer sa vie d'un peu de tendresse, on le regrette, et l'on en a honte, comme d'un accident tout à fait ridicule. Par les voies les plus promptes, on se libère et c'est avec la plus grande joie qu'on recouvre sa sereine indifférence.

Dans l'émouvante et jolie pièce de M. Maurice Donnay, les personnages ne sont ni égoïstes ni glacés. Ils brûlent de la plus ardente passion et on les aime pour leur frénésie, pour leurs belles flambées. Tout de même, ils sont de leur temps, c'est-à-dire qu'ils sourient, se raillent eux-mêmes et plaisantent. Mais la pièce reste vibrante de cris, d'appels, de pleurs, d'extases. Tout cela lui fait une atmosphère de feu et l'on s'attend au lien éternel de chair et d'âme que la mort seule peut rompre. Il y a un 4^e acte admirable de sanglots, d'amour, de désespoir. Et le rideau, se levant sur le dernier acte, nous montre deux êtres qui, se retrouvant après la rupture, après dix-huit mois de séparation, sont délicieusement indifférents l'un à l'autre. Ils sont prêts eux-mêmes à railler le comique de leur aventure : c'est donc cela nos sentiments, nos bonheurs éternels! Eh oui, nous avons juste des âmes à nous aimer six mois, trois ans!

Ah! cette neurasthénie du cœur! D'un bout à l'autre de la littérature, elle apparaît. Et c'est évidemment une des caractéristiques de l'art d'à présent.

Est-elle le reflet exact des sécheresses de la vie? N'est-ce, au contraire, qu'une passagère mode? Je ne sais. Mais il est impossible de ne pas la constater. Et si ce n'est qu'une mode littéraire, elle passera vite, car, à notre sens, elle commence à être un tantinet poncive et n'être plus déjà que d'un modernisme d'hier.

C'est pour des raisons opposées que nous aimons tant l'art du cher et grand Verlaine, dont nous ne verrons plus désormais la majestueuse, la

tragique silhouette, l'air batailleur, à la fois refrogné et naïf. Il ne craignait pas, lui, de déranger sa vie par la passion, il s'est abandonné à la joie et à la douleur, il a vibré jusqu'à l'extase et jusqu'à la souffrance, et il nous a très simplement conté ses émois. Cela était si sincère, d'un frisson si neuf et si vrai que tous en ont été remués. Chez lui, pas de complications ni de cérébrales manigances. De toute son ardeur il va dans la vie qui l'étreint, le meurtrit, l'enivre, le laisse pantelant. Il a connu les sentiments dans leur paroxysme, il a eu des joies et des douleurs éperdues. Tout cela, il nous l'a traduit en cristallines chansons, ou bien en cris véhéments et superbes. Parfois, dans son ingénue sensibilité, il eut honte de lui et demanda pitié. Et toujours, ce fut admirable d'accent et d'émotion.

Nous sommes de ceux qui rendent hommage aux morts en relisant leur œuvre. Tandis que la dépouille de ce pauvre Verlaine était exposée dans ce galetas sordide qui est vraiment une honte et un reproche pour tous les tenanciers officiels du budget des Beaux-Arts, nous suivions sa vie et sa pensée dans ses poèmes tout magnifiques de frémissements, de grâce badine et tendre, de détresse, de passion, de rancœur. Rien ne sent l'artifice, l'« établi » littéraire. C'est un jaillissement spontané, limpide, qui trouve les belles images et les clairs mots profonds. Il n'eut vraiment, celui-là, qu'un système : être un homme et, dans l'aigu de la sensibilité, dire son émoi d'homme. Aussi, quelles que soient les théories et les formes de l'avenir, sa douce ou fougueuse chanson sera toujours entendue.

Au moment où disparaît cet exquis et si moderne poète, la publication d'un volume nouveau me fait parler d'un autre poète, bien moderne et bien vibrant aussi, M. Emile Verhaeren, et je me loue de cette fortuite rencontre.

Avec une éloquence et une émotion tout à fait différentes, il apparaît dans tous ses vers aussi sincère, aussi ardent. Il est violemment saisi par la beauté des êtres, des choses, par le charme ou la grandeur des sentiments humains. Il en comprend le sens et le caractère, il est remué par leur accent.

En artiste qui parle pour dire sa pensée et son impression, jamais il ne songe à réfréner sa nature, à envelopper d'obscurité son émoi. Il est de ceux qui pensent que le mystérieux n'est pas l'incompréhensible. Au contraire, c'est par la clarté, par l'évocation précise, par l'énergie et la couleur de sa langue qu'il donne la sensation des choses et du grave mystère qui plane sur tous les êtres et tous les aspects de la nature.

Verhaeren est un Flamand. Et, en ces temps où l'originalité sombre dans la mode des formules, il a su rester de sa race et de son pays. Il est fougueux,

véhément* et fort. Il est ému surtout par les forces de la nature, par les grands aspects de la vie. Il en sent la poésie colossale et tragique. Son âme vibrante magnifie encore l'impression et le caractère des choses. Sans cesse, en le lisant, on pense à des tableaux de Rubens, de Jordaens, surtout. Dans ces *Villes tentaculaires* (1), récemment publiées, qu'on lise par exemple cette admirable pièce : *L'Étal*, dont je cite de mémoire quelques vers, et que je voudrais pouvoir dire tout entière sur ce papier, tant elle est émouvante et de magnifique couleur :

Des commères, blocs de viande tassée et lasse,
Interpellent, du seuil de portes basses,
Les gens qui passent ;
Derrière elles, au fond des couloirs rouges,
Des feux luisent, un rideau bouge
Et se soulève et permet d'entrevoir
De la chair nue et folle en des miroirs.
.
. Et les foules obscures
S'y dépêchent vers leurs destins de pourriture.
C'est l'étal flasque et monstrueux dé la luxure
Dressé, depuis toujours, sur les frontières
De la cité et de la mer.
.
Et des femmes viennent à lui et se penchant
Frôlent ses yeux fermés, avec leurs seins énormes.
.
Fenêtre par fenêtre, étage par étage,
Ses façades dardent, de haut en bas,
Le vice, et, jusqu'au fond des galetas,
Brâme l'ardeur et s'accouplent les rages.
Dans la grand'salle, où les marins affluent,
Poussant au devant d'eux quelque bouffon des rues
Qui se convulse en mimiques obscènes,
Les vins d'écume et d'or bondissent de leur gaine ;
Les hommes souls braillent comme des fous,
Les femmes se livrent, et, tout à coup,
Les ruts flambent, les bras se nouent, les corps se tordent,
On ne voit plus que des instincts qui s'entre-mordent,
Des seins offerts, des ventres pris et l'incendie
Des yeux hagards en des buissons de chair brandie.

Cette véhémence de couleur et d'accent, pour traduire les frénésies humaines, les ruts, les appétits ne rappellent-elles pas ce que les grands Flamands nous ont légué de plus coloré, de plus prodigieux par le mouvement et la vie ?

Avec le même agrandissement, avec la même vigueur, Emile Verhaeren

(1) Deman, éditeur, Bruxelles.

nous montre les silhouettes tragiques des villes modernes, les tourbillons de fumée, leur désolation noire. Avec autant de force, il nous dit les sinistres campagnes de manufactures et de suie, il évoque l'ensevelissement et le silence des choses sous les grandes étendues de neige. Il aime aussi le vent, il nous en dit les furies exaltantes, les hurlements ou la plainte mélancolique. Sa nature dramatique, violente, se plaît dans ces souffles qui brisent, convulsent, courbent, dans un tintamarre de tourmente, et où l'homme, vivifié, rafraîchi, a comme une nette conscience de sa force. En homme qui a longuement médité dans un pays de brumes et de pluie, il nous en dit le charme apaisant, monotone et grave. Avec son habituelle éloquence qui agrandit tout ce quelle touche, il nous fait sentir le vent, la brume, la pluie dans leur action, à l'état de forces.

Quoi qu'il traduise, c'est le même accent ample et coloré. Silhouettes d'êtres, moins graves et ardents, modelés durement, à la Greco; Flamandes, ayant la splendeur de beaux fruits; sévères aspects de cloître, quiétude grave de logis rustiques, coulées d'eau grise sous un ciel sombre entre des arbres morts, espaces de neige, quinquets allumés au loin dans la nuit, flammes de forge.

Enfin, de même qu'il évoque les forces de la nature, de même il montre, dans leur beauté puissante et vivace, les grands courants d'idées qui passent sur les villes, nous enveloppent, nous troublent, nous vivifient. Alors, Emile Verhaeren qui a une palette si riche, si magnifique, colorée pour peindre les choses et les êtres, toute la nature, trouve alors, dans la sincérité de sa foi et de son émotion, une langue neuve, précise, noble pour formuler les plus délicates nuances de la pensée, pour exprimer, avec une splendeur claire, l'Idée profonde et lointaine.

C'est donc vraiment un poète et, j'ajoute, un poète très moderne. Verhaeren considérerait comme une vaine action de traduire en petites chansons des pensées d'autrefois, des émotions déjà trop dites. Il ne se replie point hors de la vie, hors de son temps. Il comprend leur grandeur et leur beauté spéciales. Il est évidemment saisi par leur caractère. C'est cette beauté, cette grandeur, ce caractère qu'il veut rendre. Il pense qu'un écrivain, prosateur ou poète, doit parler pour dire quelque chose; la maniaque et pénible jaillie sur l'odieux canevas des « dames » et des « chevaliers », sur les « satyres et les faunes » ne l'a jamais tenté. Il n'a point admis non plus qu'un poème pouvait être beau, même s'il est totalement incompréhensible. Car c'est imbécile de prétendre, comme si souvent je l'entendis déclarer, qu'il n'est pas nécessaire de comprendre et que le faste, la splendeur des mots accouplés suffisent.

Verhaeren a quelque chose à dire et veut se faire entendre. Chaque pièce

d'un volume a son idée qui se développe avec une lucidité merveilleuse, ce qui ne l'empêche pas d'être grave et profonde. En outre, sans qu'il soit besoin d'un trucheman dépositaire des intentions secrètes de l'auteur, on voit par quel lien les divers poèmes du volume se rattachent les uns aux autres, pour aboutir à une signification totale, ample et neuve. Ainsi, ces *Villes Tentaculaires*, faisant suite aux *Campagnes Hallucinées*, publiés l'an dernier, sont une évocation des aspects moroses et douloureux de la vie d'à présent, des cités noires qui peu à peu salissent et dévorent la campagne, vicient l'air, corrompent l'eau, anémient les plantes, attirent à elles tous les êtres. C'est surtout l'humanité meurtrie, rachitique, pantelante dans les griffes du servage manufacturier. Emile Verhaeren exprime donc toute la farouche grandeur, le caractère sombre et désolé de l'existence contemporaine, dont il a reçu en lui profondément l'émotion, et il attend l'avenir meilleur, d'une beauté moins sinistre, en lequel les êtres d'aujourd'hui mettent tous leurs espoirs. Ce nouveau frisson, dont notre sensibilité s'émeut, Verhaeren l'exprime avec gravité et confiance.

Ne conclut-il pas les *Villes Tentaculaires* par ces mots :

Quiconque espère en elle est au delà de l'heure
 Qui frappe aux cadrans noirs de sa demeure;
 Et, tandis que la foule abat dans la douleur,
 Ces pauvres bras tendus vers la splendeur,
 Parfois, déjà, dans le mirage ou quelque âme s'isole,
 La beauté passe — et dit les futures paroles.

 Sur la ville, d'où les affres flamboient
 Règnent, sans qu'on les voie,
 Mais évidentes, les idées.

Enfin, dans un poème plus récent paru tandis que s'imprimait le volume des *Villes Tentaculaires*, il disait :

.
 C'est que celui qu'on attendait n'est point venu.
 Celui que la nature entière
 Fera vibrer, un jour, âme ou matière,
 Avec des rythmes purs non encore connus;...
 C'est que tout homme enfin n'écoute point assez
 Le sommeil d'avenir qu'il tient en lui-même bercé
 Et qu'il entend mieux que les cieus
 Rêver et respirer, la nuit, dans le silence.

 Et vous, mes mains, restez pures et belles
 Et vous, mes yeux, restez clairs et charmés,
 En attendant le tranquille rebelle
 Que les siècles auront subtilement formé
 Pour découvrir, à coups de preuve et de génie,
 Les mots qui recèlent toute l'harmonie
 Et réunir notre être et le monde
 Dans les deux mains d'une très simple loi profonde.

Moderne par l'émotion, par la pensée, Emile Verhaeren l'est également dans la forme. Nous ne parlons pas, bien entendu, de la mesure de son vers, de l'indépendance de ce qu'on appelle si ridiculement « la technique ». C'est question sans intérêt pour nous et qui ne regarde que le poète. Pourvu que nous soyons charmés, peu nous importe la manière? Nous avouons ingénument que, si un poème nous a ému, nous ne songeons guère à confronter des rimes et à arpenter les lignes. Nous négligeons d'examiner si c'est en alexandrins réguliers ou en vers libres que cette joie nous fut donnée. Ces choses du métier sont secondaires et impuissantes à faire d'un mauvais poète un bon. Elles nous agaceraient plutôt à cause de l'importance qu'on leur attribue. Jamais nous ne louerons un poète uniquement pour ses démêlés avec le Codex du Parnasse. Mais si, pour d'autres causes, il nous a ému, nous lui serons reconnaissant d'avoir su, en outre, renouveler les cadences.

Ce qu'un lecteur doit surtout désirer, c'est que le poète trouve sans cesse des rythmes appropriés à l'idée, au sentiment; peu importe qu'ils soient officiels ou libres. Et les rythmes de M. Emile Verhaeren sont toujours d'une très ample et très véhémence éloquence. De plus, sa langue, jamais traditionnelle, jamais poncive, est riche d'images neuves, bien à lui, qui précisent en claire splendeur sa pensée. On ne trouvera point chez Verhaeren les oripeaux fanés, les vieilleries solennelles dont la pompe banale traîne depuis des siècles dans notre littérature et que, à la faveur d'un peu d'obscurité, de quelques « gemmes » et de vers à rallonges, tant d'autres prétendent nous faire agréer comme absolument modernes.

En même temps que ces récentes *Villes Tentaculaires*, j'ai lu le recueil des poèmes anciens de Verhaeren qui vient d'être publié dans l'intéressante collection du *Mercur de France*. Il contient des vers datant de plus de dix années et sur les motifs les plus différents. C'est le même tempérament qui s'affirme, avec une maîtrise sans cesse grandissante, avec la même éloquence fouguese, dans la même volonté de modernisme et de vie. Bien que, depuis cette époque, des modes aient sévi qui ont troublé beaucoup d'artistes jeunes, le talent de Verhaeren n'a pas été influencé. Avec la même force tranquille, le poète a continué à s'exprimer selon sa nature. Et, après deux jours passés à relire son œuvre, toute la réserve qu'on trouve à formuler pour être bien sincère avec soi-même et avec lui, est celle-ci : de même que la fougue de Jordaens, la virtuosité éperdue de Rubens vous font désirer, après quelques heures, des rythmes plus paisibles et des tons plus nuancés, parfois aussi on souhaiterait une brève accalmie dans l'éloquence de leur compatriote, l'ardent et beau poète Verhaeren.

M. Emile Verhaeren nous donne ainsi l'exemple d'un art d'idéalité ardente dans une forme belle. C'est l'avènement d'un tel art que M. Roger Marx loue et souhaite dans son livre récent : *La Peinture et la Sculpture aux Salons de 1895*. Car, il ne faut pas s'y méprendre, sous ce titre modeste et trop discrètement particulier, le fin critique nous donne une étude rapide, synthétique, des grands mouvements de l'art au cours du siècle. Il en saisit avec justesse les origines, le caractère, les conséquences et, en quelques phrases heureuses, il précise le talent des artistes auxquels sa démonstration d'ensemble s'arrête une seconde. Il sait aussi, quand il doit parler d'une œuvre peinte ou sculptée qui est un sommet et marque une date, en évoquer joliment la forme et la couleur, en donner la sensation nette. C'est de la belle critique, et, lecteur, nous aimons qu'un esprit de cette clairvoyance s'élève ainsi au-dessus du train-train d'un Salon par une étude si large et qui donne à penser.

Nous en constatons avec plaisir la valeur et l'intérêt, bien que M. Roger Marx l'ait faite avec des idées et d'un principe directeur qui ne sont pas absolument les nôtres. Non que nous ne soyons pas très épris d'idéalité en art. Nous aimons le tableau et la statue qui, non seulement charment par de beaux accords de lignes et de tons, mais qui émeuvent l'esprit. Et les œuvres fortes de tous les temps et de tous les pays ont toujours eu cette puissance d'émotion intellectuelle. Qu'il s'agisse d'un capitaine de Velasquez, d'une marine de Lorrain, d'un paysage de Watteau, de fruits de Chardin, d'un bois sacré de Puvis, d'un aspect de mer de Claude Monet ou d'une prairie de Camille Pissarro, on est séduit par l'idéalité qui s'en dégage.

Mais ce que nous redoutons, c'est la volonté systématique et préconçue d'exprimer « de l'idée ». Tous les grands peintres ont traduit l'idée de choses, sans qu'ils s'en doutent et, pour ainsi dire, malgré eux. Ils n'ont eu, en peignant, d'autre ambition que de rendre fidèlement leur sensation, d'être sincères, et de donner les choses dans tout leur caractère. Tant de scrupule, tant d'étude ne manquent pas, quand on est doué d'une sensibilité et d'une vision aiguës, de vous révéler le sens d'un aspect de la nature et de vous en donner puissamment l'émotion.

Or, ce qu'on appelle l'idée en art, qu'est-ce sinon le caractère d'un visage, d'un site, d'une atmosphère? Il ne faut pas que nous nous laissions duper par les mots. Et si l'on va plus loin, « l'idée » devient le motif, la signification philosophique, sociale ou religieuse à laquelle on subordonne tout. Alors, qu'arrive-t-il? Oh! simplement, ce qui arrive à toutes les époques de bavardage sentimental ou sociologique. On n'aime plus la nature et la vie pour elles-mêmes. On ne se satisfait plus du sens idéal qu'à chacun de leurs aspects quand on veut les étudier dans leur vérité. On néglige la beauté

plastique qui est, ne l'oublions pas pourtant, l'essentiel des arts plastiques et l'on compose plus ou moins habilement en vue de l'idée. Littérature que tout cela ! C'est avec ces systématiques vouloirs que, depuis dix ans, des talents jeunes se stérilisent. Au lieu d'étudier la nature, de conquérir sur elle-même, à force d'analyser, le secret qu'elle contient, on se contente de formes apprises, de simplifications vraiment trop frustes et on « fait » de l'idée. De l'idée ? Non pas. Mais on réalise des motifs à intentions, des plaidoyers ou des hymnes, quelquefois des rébus.

L'idée qu'on a ainsi traduite, avec ingénuité ou roublardise, ne convainc pas, n'émeut pas. Cela nous rappelle certaines pièces de tendances socialistes qu'on monte parfois sur les théâtres des faubourgs et qui sont pleines de déclamations inutiles. Elles n'ont aucune action sur le peuple, parce qu'elles sont voulues et plaquées. Mais si, au contraire, l'idée qu'elles prétendent soutenir se dégageait nettement d'une belle construction plastique, c'est-à-dire de la logique des faits, de la vérité des caractères et de la rigueur du débat, la démonstration serait vraiment efficace.

En peinture, l'erreur qui se commet depuis dix ans est identique. On n'a pas compris que ce qui importe, c'est avant tout de réaliser des œuvres qui soient belles plastiquement. Il y a des chances pour qu'un tel art ne soit pas sans idéalité. L'erreur est encore plus agaçante quand « l'idée » dont on s'éprend est mystique. Dans ce sens, on s'est livré, ces années dernières, à toutes les extravagances. Nous avons eu le retour à la délicieuse naïveté des primitifs, et bien que la ferveur archaïque du début se soit calmée, nous en sommes encore aux compositions molles, fades, douceâtres, sans émotion. En face de tels excès et bien qu'on soit très épris d'un art riche d'idéalité, on est tenté de répéter, par réaction, avec entêtement, cette formule : Un tableau, c'est une harmonie de belles lignes et de belles couleurs exprimant le caractère d'un être ou d'une chose.

Et, au fond, c'est également l'avis de M. Roger Marx qui, plus que personne, aime les belles réalisations plastiques. Les œuvres auxquelles va sa prédilection le montrent bien. Et s'il conclut à cette idéalité dans l'art, c'est qu'il a reconnu qu'elle apparaît dans toutes les œuvres hautes. Le seul point qui nous sépare est celui-ci : il ne redoute pas les intentions systématiques d'idéalité, et nous croyons, au contraire, qu'elles gêneront l'éclosion des formes du nouvel art, tout de vérité et de vie, que nous attendons. Et cette nuance ne nous empêche de reconnaître ni l'ardeur de conviction de M. Roger Marx, ni l'éloquence, ni la hauteur de vue de son étude.

Cela m'amène à parler de l'exposition récente que M. Bonnard fit de ses

œuvres à la galerie Durand-Ruel. Nous l'attendions avec curiosité, car M. Bonnard, en même temps que M. Vuillard, est un des artistes sur la probité et le consciencieux effort duquel quelques-uns fondent des espérances. Il a du talent, il cherche. Nous sommes charmé du succès qu'il semble rencontrer, et nous serions désolé si l'expression très sincère de notre sentiment devait le contrister, car nous n'avons point coutume de faire intentionnellement de la peine à de jeunes hommes, camarades d'esprit et de travail pour ainsi dire, qui font un effort parallèle au nôtre.

Mais son exposition m'a déçu. Pourquoi cette volonté de tons tristes, d'harmonies ternes et comme boueuses? La couleur, la belle couleur éclatante, riche, fraîche, est-elle donc sans charmes? Est-il nécessaire pour traduire le mystère, l'intimité des choses, de les envelopper de sauces si peu joyeuses? Mais de très grands peintres ont rendu ces subtilités, ces nuances, ce charme mystérieux des choses avec les couleurs les plus pimpantes. Nous comprenons fort bien qu'on ne se soucie pas de faire ardemment coloré, qu'on aime les tons apaisés, les symphonies sourdes; mais, au moins, que les tons soient frais et accordés harmonieusement. Je cherche en vain dans cette exposition des toiles qui, avant toute analyse de détail, soient un repos et un charme pour l'œil, et je ne trouve, en plus d'une nature morte très intéressante, que deux paysages, mais vraiment si sommaires qu'on n'y peut prendre plaisir.

Et quand on s'approche pour découvrir la composition, les lignes, pour comprendre le caractère des choses, quand les formes se dégagent un peu nettement de la brume où elles sont noyées, on voit que, assez souvent, elles manquent d'expression. On reconnaît des partis pris de déformation, des synthèses trop frustes qui n'ont pas le mérite d'accroître le caractère des aspects et des choses.

Enfin, on constate des emprunts aux Japonais, les uns arbitraires et inutiles, les autres ingénieux et adroits. Mais quand on a le talent et la personnalité de M. Bonnard, pourquoi s'inspirer si directement d'un art? Tout au moins pourquoi ne pas adapter ces emprunts à notre science actuelle du modelé? Ainsi, on se demandera longtemps dans quel but M. Bonnard, ayant le parti pris japonais d'interpréter en damier les robes, les vêtements de femme, se dispense de les modeler selon les lignes du corps et les plaques, rigides, sur la grâce de ses femmes.

Nous avons tenu à dire avec franchise notre sentiment — qui ne prétend pas à la critique et encore bien moins au conseil, qui n'a donc qu'une stricte valeur d'émotion personnelle — parce que certains dessins de M. Bonnard, certaines silhouettes entrevues çà et là, deux ou trois études faites sans parti pris, qui figurent à cette exposition, révèlent un artiste de jolie vision,

d'esprit et même de goût. Et nous sentons fort bien que le jour où il plaira de s'affranchir de ce parti pris, si à la mode et si fêté, le jour où il voudra rendre les choses dans leur forme et leur caractère, il nous montrera des choses de grand intérêt.

C'est plus encore contre une tendance que contre une exposition restreinte et peu concluante que nous nous élevons. Et nous aimons à nous rappeler le joli dessin, expressif et décoratif, des affiches de la *Revue blanche* et de *France-Champagne*. L'artiste qui les a réalisés ne nous trouvera jamais indifférent.

En dehors de ces chroniques qui veulent plutôt renseigner sur le mouvement des idées contemporaines qu'analyser par le menu tout ce qui apparaît aux vitrines, s'accroche aux murailles ou se conte à la rampe, nous pensons devoir donner ici un bref exposé des œuvres qui, dans l'énorme production courante, nous semblent préciser avec quelque intérêt les tendances, les hésitations, les recherches de la pensée moderne. Chaque mois nous les signalerons à la clairvoyance du lecteur qui veut voir vers quoi s'oriente l'art de maintenant.

Ce sera une occasion de marquer toute notre sympathie pour l'effort d'écrivains de notre temps qui ne partagent ni nos croyances littéraires ni nos idées d'art, et de brièvement donner l'accolade à ceux dont l'œuvre s'accorde avec nos préférences et dont, malheureusement, nous ne pourrons pas toujours parler aussi longuement qu'il le faudrait, à cause de la place exigüe.

Propos d'un peintre, de M. Henry Detouche, avec frontispice et préface de Félicien Rops, à la librairie de l'*Art indépendant*. — D'ingénieux résumés sur la vie et sur l'art, d'une ironie et d'un goût généralement délicats, d'une plaisante indépendance, mais injustes pour l'effort et l'œuvre des impressionnistes ; des croquis d'Espagne, pittoresques, éclatants, tout à fait dans le caractère du pays.

A la bibliothèque du *Mercure de France* : Les premiers *Poèmes* de M. Henri de Régner, où l'on retrouve le drapé noble, le décor pompeux et magnifique, l'allure tantôt gracieuse, tantôt hautaine, mais toujours superbe, qui font de lui un artiste rare.

Puis, les *Poèmes* de M. Francis Vielé-Griffin, les *Ballades* de M. Paul Fort, très colorées et prestes dans leur charme discret de songeries, et le *Verger doré* de M. Yvanhoe Rambosson, d'un gracieux charme de jeunesse et de sincérité. Les pièces les plus récentes ont une sûre beauté d'images et de rythmes ; la jolie sensibilité du poète nous laisse espérer des vers de plus en plus émouvants et limpides.

A la librairie de l'*Art indépendant*, *Aux Écoutes*, vers de M. Edouard Ducôté, qui, en outre de leurs mérites propres, ont celui d'être différents de l'éternel poème « or, moires, ostensoirs », etc., qui, depuis dix ans, se réédite sous des titres et avec des noms d'auteurs divers. Estimant que, pour un écrivain, c'est quelque chose d'être soi-même, nous nous plaisons à le constater en ce qui concerne M. Edouard Ducôté.

Chez Ollendorff, la *Volonté du Bonheur*, de M. Jules Case, deux nouvelles, plutôt deux courts romans, d'une psychologie neuve et finement nuancée, où, avec le respect tendre que l'auteur montre toujours pour la sentimentalité et les émois humains, on retrouve sa vision grave, émue et l'expressive loyauté de sa langue sans tapage mais nette dans sa logique et dans sa vigueur. Le talent probe, réfléchi de M. Jules Case s'affirme dans ce joli volume comme dans tous ses autres romans qui lui ont conquis l'estime de tous les lettrés.

La librairie Chaix continue son intéressante publication des *Maîtres de l'Affiche*. Et, ne voulant pas nous donner uniquement des reproductions de placards déjà vus sur nos murs, elle nous réserve chaque fois la surprise d'affiches exotiques, intéressantes pour la plupart, et qui nous renseignent sur les procédés et le caractère de cet art à l'étranger. Dans le dernier fascicule, à côté d'affiches de MM. Jules Chéret et Ibels, nous voyons *The Sun*, de M. Louis Rhead. En gardant cette collection, c'est de la joie qu'on emmagasine chez soi.

Chez Lemerre, le *Crépuscule du siècle*, le nouveau roman de M. André Mellerio qui nous a déjà donné tant de pages d'une si délicate émotion et des études sur l'art, sur les peintres, éloquentes et fines. Dans ce livre, plein des qualités habituelles de M. Mellerio, s'indiquent de manière fort intéressante, le pressentiment d'une morale neuve et des inquiétudes sur l'état social présent

GEORGES LECOMTE

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Une Rose à la bouche. Contes, par LOUIS DELATRE. Ed. du *Coq rouge*. Bruxelles.

Voici des « troupettes de noisettes » que M. Louis Delattre jette, de la haie, dans le tablier d'une petite fille. Ce n'est point tout à fait dans la posture qu'il a indiquée que nous apercevons l'auteur, après lecture de ses contes, mais plutôt sous les dehors d'un épicurien réjoui qui caresse du matin au soir les rameaux de ses chers arbres, frôle des lèvres les belles fleurs qui lui parlent dans ses parterres, passe la main dans le brouillard vert de ses asperges d'automne comme dans des chevelures soyeuses de fillettes, puis qui, tout à coup ouvrant le branchage des coudriers, est étonné de découvrir la rue où jouent les enfants : Eh hé ! pense-t-il, ils voient donc mes noisettes, les pauvres petiots ! Et vite, il cueille celles qui sont le plus à sa portée et les jette aux bambins. Par bonté d'âme ? oui, assurément, mais aussi, pour avoir du plaisir à les jeter et à voir soudain, dans la poussière, une autre troupette, de marmots celle-ci, qui se relèvent bientôt la tignasse ébouriffée, l'œil brillant, le teint avivé, essuyant sur leurs chausses leurs paumettes grises, et qui grimacent comiquement à porter sous la quenotte le fruit vert. Et le jardinier de dire : C'est bon, n'est-il pas vrai ? Moi, j'en ai beaucoup comme cela, et elles me paraissent encore meilleures à moi, parce que ce sont *mes* noisettes ! Ah ! quel heureux homme, que le possesseur de mon jardin ! — Ne te semble-t-il pas, petite fille, qu'il y a un peu d'égoïsme au fond du cœur de ton grand ami si délicat ! ne te semble-t-il pas qu'il conviendrait de ne pas trop te vanter de ses câlineries et que ses caresses ont quelque analogie avec celles de Minou qui se roule dans les plis de ta robe et qui en ressent tant de bien ? Qui, crois-tu, éprouve le plus grand plaisir des jolies choses qu'il te conte, lui ou toi ?

Mais l'égoïsme de M. Louis Delattre tient à des objets qui sont si bien à

lui tout seul, que nous lui savons encore gré de pouvoir considérer ses attendrissements : il aime si franchement, si fraternellement, il lèche si goulûment les bonnes friandises de son cœur qu'il nous en met l'eau à la bouche et que ce n'est qu'après, alors qu'il n'importe plus, que nous nous apercevons de l'ironie. Ironie, mais bien légère, qui insiste si peu, qu'elle n'en est presque pas cruelle. D'ailleurs, l'œuvre de l'écrivain est de celles qui font du bien et si, de-ci de-là — ce n'est pas dans ce volume — la cruauté s'accroît, reconnaissons que l'auteur est juste, que, de même qu'au partage de la joie, il garde pour lui la grosse part du chagrin ; quand un de ses personnages raconte une douleur sans s'attendrir, s'imaginant même y contribuer ou la causer, notant les gradations d'acuité impassiblement, comme un médecin suivrait les progrès de la fièvre au chevet d'un malade, l'illusion n'est point de longue durée et c'est le bourreau qui nous apitoye.

Ces considérations nous amènent à parler de la philosophie de M. Louis Delattre : elle tient entièrement dans la *Dédicace* de ce maître dédicacier. C'est une philosophie aimable, qui picore à tous les bons gâteaux de la route, et qui va toujours, ne revenant jamais sur ses pas et ne s'étonnant point qu'une coupe autrefois pleine d'ambrosie lui verse maintenant l'amertume ; philosophie à la façon de l'eau des ruisselets, menue et claire, qui n'engendre pas les migraines, dénote une excellente santé morale, et dont le raffinement est en délicatesse plus qu'en profondeur ; optimisme tout naturel, aidé par une heureuse mansuétude qui permet de signaler les pires méchancetés sans s'y arrêter ni s'en fâcher, en bon prêtre indulgent qui comprend et absout : Vous ne savez pas, mes enfants, eh bien, il y a aussi des choses qui font mal, tenez, nous venons d'en toucher une, mais vite, ne vous retournez pas, revenons à ce qui est bon, à ce qui est tendre, à ce qui fait rire les yeux, à ce qui est beau. — Cette tendance se marque dans tous les éléments de l'art du conteur qui, plus qu'aucun autre, charrie notre âme émue et charmée, tout le long de ses récits, aux cascadelles de sa poésie et de son inaltérable et doux humour.

Les peintures des lieux et des âmes sont en teintes appâties, dentelle d'idées claires, blanches, bleues, roses. Jamais de brutalités, la moindre violence l'énerve et semblable aux malades de l'*Accordéon de l'Hôpital*, il réclame aussitôt les notes lénifiantes du vieux houilleur. Ses héros sont des animaux fidèles et tendres, des enfants, des malades, des convalescents, des vieillards : Tromké, la vieille, les petits enfants de Fontaine, la Princesse d'Avril, Jeannot du Calvaire, Lise, Lowikè. Ce en quoi cette série de nouvelles, très différentes d'allures, nous apparaît surtout caractéristique, c'est dans l'expression voulue de cette philosophie qui, se dégageant plus définie, s'énonce aussi plus formelle et marque la révélation d'une

phase nouvelle du beau talent de M. Louis Delattre : l'étape vers la pleine maturité est incontestable et l'évolution s'accomplit sans un faux mouvement ; la *Mort de l'Enfant* et *Une Rose à la bouche* sont plus que des manœuvres, ce sont des prises de positions, après la victoire. Pour mieux asseoir notre opinion, demandons-nous si ce n'est point quand on sent la possibilité de perdre cet aujourd'hui qui est « l'oiseleur flûtant du pipeau au long des haies, dans l'herbe haute » que l'on s'y cramponne avec le plus d'insistance et qu'on chante pour l'étourdir, et qu'on accroche ses yeux aux plus touchantes merveilles pour ne point voir ce qui fuit ! Ne faut-il pas un peu reconnaître par soi-même la vanité du passé et de l'avenir, pour proclamer que l'espoir met des chaînes aux pieds, qu'il fait perdre les heures et qu'il est une main de la mort ? Et que le regret vole les tendres heures lasses du soir et qu'il est l'autre main de la mort ? « Le péché, c'est de transgresser la loi suprême du bonheur de vivre. » Eh ! n'y a-t-il pas plus de mélancolie que ne le pense M. Delattre dans l'hymne superbe à la vie qui termine ce petit chef-d'œuvre, *La Mort de l'Enfant* ? et que signifient, aux heures où sa lyre s'attriste et sanglote, ces combats douloureux qu'il livre à son âme pour la ramener dans les vaguelettes lumineuses de son beau ruisseau de l'aujourd'hui ? Est-elle si rare, cette autoduperie, d'affamés de vie qui continuent à prendre pour des chants de joie ce qui est déjà presque des pleurs ? Mais, nous allons devancer la saison : laissons l'été épanouir lui-même les bourgeons que le printemps a poussés aux branches et contentons-nous de suivre avec délices les phases de la floraison pour réjouir nos yeux et nos narines de ses joyaux odorants.

M. Louis Delattre est resté fidèle à son lieu natal ; il lui faut l'air des champs, les cachettes des bois, de la belle couleur aux joues des filles. La ville, il la déteste, elle est trop étrangère, trop compliquée, trop peu sincère. Ses pensées errent par les larges boulevards et les froides avenues comme de bons chiens perdus dans des lieux inconnus et hostiles, et s'usent en comparaisons émouvantes avec les êtres et les choses du village d'antan. S'il parvient à se consoler, c'est qu'au bout de sa dolente flânerie, il trouve dans un quartier excentrique un boulanger qui pourrait être de Fontaine et à qui des amis donnent une sérénade parce qu'il va quitter sa petite maison et se reposer ; à quoi rêve alors M. Delattre ? à la joie du vieux ménage de nouveaux rentiers ? Non, aux mélancolies qui assailliront plus tard ces braves gens, quand ils penseront à toutes les bonnes vieilles choses « qu'ils ont rapées de leur vie » et qu'ils auront délaissées... et le narrateur se revoit petit, allant quérir le pain à la boutique qui est au coin de la rue... Ne vous l'avais-je pas dit, que le boulanger était de Fontaine ! A l'hôpital, devant l'agonie d'une pauvre enfant, c'est un joyeux tableau de Fontaine aussi,

qui s'évoque par contraste, et rend si poignante la souffrance de Lise. En un mot, en quelque lieu que ses nouvelles nous transportent, nous ne sortons guère de la contrée d'élection ; M. Louis Delattre est pareil au sage de Priène, il porte tout avec lui et exhibe à chaque instant des richesses qui paraissent sortir du chapeau magique d'un prestidigitateur.

Les moindres bagatelles deviennent des brillants ; c'est ceci, puis, c'est cela, puis encore autre chose ; tout prend vie sous son pinceau : Tromké pense et parle, les maisonnettes deviennent turbulentes. Oh ! ne faites pas attention ! la ligne en souffre, le contour de l'œuvrette se déchire bien un peu, mais pour laisser s'échapper un fouillis si plaisant de petits riens qui retiennent pourtant ! Sur le détail qui raconte se pose immédiatement, en grappe, le détail qui peint, et la narration prend une démarche zigzagante qui lui donne un air bonne fille et un relief peu ordinaire. M. Louis Delattre a tant de jolies et tendres choses à dire qu'il ressemble lui-même à cette source dont il aime à évoquer l'image et qui, difficile à boucher, écume et bouillonne dans l'étreinte des doigts. D'ailleurs, il lui est loisible de beaucoup broder, parce qu'il sait à merveille choisir ce qu'il y a d'important à dire et faire connaître un caractère en quelques mots. Voulez-vous voir des jeunes filles coquettes ? « A la dérobee, elles relevaient chacune leurs mains pour en blanchir la peau et en faisant le geste de ramener une boucle folle de leurs tempes, elles pinçaient vite leurs oreilles, pour les rosir. » — C'est un exemple entre mille. Il ne lui faut pas beaucoup de temps non plus pour dresser des décors : il est évocateur subtil et plein de goût, et peut-être doit il beaucoup de cette qualité à cette autre faculté qu'il possède au plus haut degré, le sens de ce que Baudelaire appelle « les correspondances ». Fréquemment une sensation apparaît sous la forme d'un paysage adéquat ou d'un tableau saisissant qu'on n'a guère le temps de voir surgir.

La langue de M. Louis Delattre est tellement l'habit naturel de sa pensée qu'il devient facile de parler de la première après avoir tenté de caractériser la seconde. Le genre de personnages mis en scène requiert des égards particuliers. Les phrases sont remplies de mots chauds d'attachement, elles posent légèrement des baumes bienfaisants sur les plaies délicates, entourent d'ouate les fragilités, présentent affectueusement l'épaule aux défaillances, tiennent les oiselets dans leurs paumes comme en des nids moelleux, relèvent les malades avec des mains de sœurs hospitalières, font des chatouilles aux enfants et soupirent de douces prières. M. Delattre aime à interpellé ceux dont il s'occupe, à se mettre directement en scène avec une bonhomie et une naïveté qui nous transportent à cent lieues du moi haïssable ; il jette çà et là des interruptions d'un naturel adorable, et son

langage fleure, en divers endroits, un parfum très dix-huitième siècle : Adieu, te dis ! — Son vocabulaire richement fourni lui permet une grande propriété de termes et répand sur l'œuvre une belle clarté qui a aussi son prix.

M. Louis Delattre paraît posséder une âme affectueuse qui demande à être aimée. Il déclare que c'est seulement ne plus aimer qui est douloureux. Il craint la solitude du cœur, le froid oubli ; un de ses personnages, la femme de l'hôpital que son mari vient voir en compagnie de sa maîtresse, a tellement peur d'être oubliée entièrement que ce sentiment étouffe même sa jalousie. Que M. Delattre se rassure, peu d'écrivains forceront comme lui, en même temps que l'admiration, la sympathie de leurs lecteurs.

HUBERT STIERNET

REVUE DES LIVRES

Almanach de la Question sociale illustré pour 1896. Vol. in-8° de 256 pages; fr. 1-50.
— *Almanach du Père Peinard pour 1896.* Brochure in-18 de 64 pages; fr. 0-25. —
Almanach du Monde Nouveau. Brochure in-18 de 71 pages; fr. 0-15. — *The Labour Annual for 1896.* Vol. in-18 de 256 pages; fr. 1-25.

Ces quatre almanachs sont tous illustrés et tous quatre ont pour fin : la propagande socialiste.

L'*Almanach de la Question sociale* est une véritable encyclopédie à laquelle ont collaboré des socialistes de toutes nuances, de tous pays. Les illustrations sont des reproductions de dessins du *Chambard*, du *Rire*, etc., et des portraits de socialistes plus ou moins connus. A signaler une pièce inédite de M. Charles Raymond, *Monseigneur*. Ce drame en 4 actes, fort virulent contre le clergé, doit être représenté au *Théâtre Libre*. Notre collaborateur G. Lecomte, en cette revue, aura donc l'occasion d'en entretenir le public; aussi lui en laissons-nous le soin.

Le directeur de la *Sociale* a publié pour 1896 la deuxième année de son *Almanach du Père Peinard*. La première date de 1894; saisie par la police, elle fait prime sur le marché des curiosités bibliographiques. La deuxième année ne le cède point à la première ni sous le rapport des dessins, petits chefs-d'œuvre souventes fois, ni sous le rapport du texte en langue spéciale à l'auteur, mélange d'argot ouvrier, d'argot des escarpes et de mots savamment construits, réminiscence des Rabelais et des Beroalde de Verville. Les dessins des mois sont absolument charmants. Signalons une poésie de notre collaborateur Verhaeren et un article de A. G. sur Biribi, « l'Enfer des soldats en Algérie ».

L'*Almanach du Monde Nouveau* est publié sous la direction de M. Alphonse Argence. Quelques dessins de Couturier illustrent des contes, des vers ou des articles signés Argence, D'Anglemont, Argyriades, Spiritus Gay, François Mowbray.

En 1894, un socialiste anglais, Joseph Edwards, résidant à Liverpool, eut l'idée de publier un *Labour Annual*, volume pour donner de renseignements annuels sur la réforme sociale, économique et politique. L'*Annuaire* pour 1896 est le deuxième de cette série absolument nécessaire à ceux qui veulent connaître le socialisme en Grande-Bretagne. Point d'articles de doctrines ou de polémiques comme en l'*Almanach de la Question sociale*, point de contes et de vers comme en l'*Almanach du Père Peinard* ou en celui du *Monde Nouveau*, mais des renseignements sur les sociétés, les journaux, les associations, les revues, les hommes qui, par un côté quelconque, se rattachent au socialisme en Grande-Bretagne. Signalons une série de courtes biographies; une étude brève sur le socialisme en Pologne; une autre sur le socialisme en France, de M. Albert Metin, un jeune agrégé de l'Université qui fait prévoir un vaillant contributeur à la lutte pour le progrès; une liste utile des principaux articles sociologiques parus en les revues de langue anglaise. Nous souhaitons que, en l'*Annuaire* de 1897, M. Edwards publie une série

d'articles sur la situation du socialisme en chaque pays, articles qui devraient être documentés, impartiaux ; celui de M. Metin satisfait à ces conditions, mais celui de M. Polak, en l'*Annuaire* de 1895, sur le socialisme en Hollande, était imprégné d'un esprit de parti que nous regrettons.

Origine du mariage dans l'espèce humaine, par EDOUARD WESTERMARCK. — Vol. in-8° de 530 pages ; 9 francs. Guillaumin, éditeur, Paris.

M. Westermarck, professeur de sociologie à l'université d'Helsingfors, a écrit en anglais ce livre que M. Henry de Varigny nous donne en français dans la « Collection d'auteurs étrangers contemporains » que publie la maison Guillaumin en volumes fort bien imprimés sur beau papier. C'est le onzième volume de cette série. Le succès de cet ouvrage fut tel que, paru en 1891, il avait en 1894 une deuxième édition anglaise et l'auteur avait vu son œuvre publié en allemand, suédois, italien et russe. *L'Origine du mariage* se compose de vingt-quatre chapitres dont voici les titres : De la méthode d'investigation ; l'Origine du mariage ; Saison d'accouplement aux temps primitifs chez l'homme ; Antiquité du mariage humain ; Critique de l'hypothèse de la promiscuité (3 chapitres) ; Le Mariage et le célibat ; La Cour chez l'homme ; Moyens d'attraction ; La Liberté du choix ; La Sélection sexuelle de l'homme ; Beauté typique ; La Loi de similitude ; Prohibition du mariage entre parents (2 chapitres) ; La Sélection sexuelle sous l'influence de l'affection, de la sympathie, du calcul ; Mariage par capture et mariage par achat ; Déclin du mariage par achat, La Dot ; Cérémonies et rites du mariage ; Les Formes du mariage humain (3 chapitres) ; La Durée du mariage humain.

La méthode qui a présidé à la rédaction de ce livre est strictement scientifique et pour ce l'auteur a droit aux remerciements de tous les sociologues. Avant de traiter son sujet, il prend le soin de définir le mariage : union plus ou moins durable, entre le mâle et la femelle, union qui dure au delà de l'acte de reproduction et de la naissance de la progéniture. Généralement, les savants admettent, en se basant sur des faits par les ethnographes relevés, que l'humanité vécut d'abord en état de promiscuité. C'est l'opinion élaborée de Lewis H. Morgan, de Bachofen, de Letourneau. M. Westermarck est d'un avis diamétralement opposé et pour le faire prévaloir il emploie 78 pages d'une critique serrée. Il faut avouer que ses arguments sont puissants, que sa logique est pressante. Je ne pense point toutefois qu'il ait complètement renversé la thèse de ses adversaires scientifiques. Il l'a cernement ébranlée. Il n'est cependant pas encore démontré que la monogamie fut le stade premier de la primitive humanité. Pour M. Westermarck, et c'est là une opinion commune, « les relations irrégulières entre les sexes ont, somme toute, montré une tendance à s'accroître avec les progrès de la civilisation ». A l'appui, l'auteur cite plusieurs exemples, entre autres : « En Europe, il naît, en moyenne, dans les villes, deux fois plus de bâtards en proportion du nombre des naissances que parmi les habitants des campagnes qui mènent généralement une vie plus conforme à la nature » (p. 69). Est-ce là observation bien véritable ? Nous ne le pensons point, car si la statistique est telle que le dit Westermarck, il ne s'ensuit pas fatalement que les campagnards soient plus continents, plus moraux que les urbains. Lors de nos séjours en Bretagne, nous apprîmes de personnes diverses en des localités diverses (Plouescat, Pontaven, Le Pallet, etc.) que rares sont les jeunes filles qui se marient vierges. Il me fut dit même chose pour la presque île normande du Cotentin. Les naissances illégitimes sont cependant plus rares que dans les villes, alors que dans celles-ci la majorité des filles se marient vierges. Comment expliquer cette contradiction ? Elle est seulement en apparence. En effet, moult filles rurales viennent, lorsque enceintes elles sont, faire leurs couches en la ville, soit qu'elles soient chassées par leurs parents, soit que leur galant ait fui les responsabilités. Puis nombre d'iceux savent fort bien, tout en goûtant les plaisirs amoureux, se garantir des suites fâcheuses. Enfin les avortements ne sont pas ignorés en les ruraux districts.

Letourneau affirme que pendant très longtemps la femme fut mariée sans que ses désirs fussent du tout consultés. M. Westermarck s'élève contre cette assertion et donne moult preuves probantes. Si même l'on considère l'animalité et l'humanité on peut presque considérer comme vrai cet aphorisme paradoxal qu'un jour nous énonçait le professeur P. Geddes : « La femme a domestiqué l'homme. Tout concourt pour que le premier rang soit à la femme car tout est astreint aux fins de la femme. » Pour l'auteur de l'*Origine du mariage*, la fille a toujours joui d'une certaine liberté du choix de son époux malgré la puissance accordée aux parents sur leurs enfants, notamment sur ceux du sexe féminin. A ce propos, M. Westermarck rappelle que, encore maintenant, la loi française accorde un pouvoir considérable aux parents. Cette puissance parentale survit si fortement en la mentalité humaine qu'aujourd'hui encore moult individus frappent et battent, blessent et tuent leurs enfants. Si on leur fait des observations, ils répondent : « C'est notre droit ; c'est *mon* enfant » et pour eux il y a idée de propriété.

En la préface de ce livre, l'illustre naturaliste et philosophe Alfred Russell Wallace, écrit : « Je voudrais aussi appeler l'attention sur l'explication ingénieuse et philosophique qu'il donne de la répugnance entre parents proches si générale à la fois chez le sauvage et chez le civilisé. » L'explication est en effet ingénieuse. Pour l'auteur, cette répugnance provient « d'une aversion innée à un commerce sexuel entre personnes étant généralement parentes, ce sentiment se montre surtout comme horreur du commerce avec les proches » (p. 306). Les preuves que l'auteur donne sont bien fortes ; cependant il avouera qu'il s'aventure un peu dans une supposition gratuite lorsqu'il écrit : « Il semble impossible d'expliquer autrement le sentiment qui rend les rapports entre les parents et les enfants, et les frères et les sœurs si dépourvus de toute excitation sensuelle » (p. 307). Il faudrait démontrer que ces rapports sont dépourvus d'excitation sensuelle et il me semble que cette démonstration est difficile à faire. Est-elle même possible ? Il est excessivement délicat de questionner jeunes gens et jeunes filles à cet égard et les parents ne diront point si en leurs rapports avec leurs enfants ils ont des excitations sensuelles. Ce sont là choses qu'on n'avoue point. Si on considère les individus qui ont eu des rapports sexuels avec leurs enfants, ou entre frères-sœurs, et qui pour ce, étant connus, ont eu maille avec la justice, on constate que presque tous n'ont pu inhiber leur excitation. Leur volonté fléchissait devant la puissance de cette excitation. Ne peut-on voir chez les autres, ceux qui semblent ne pas être excités, non pas non-existence de cette excitation mais intensité moindre d'icelle et aussi puissance plus grande de volonté inhibitrice.

Ce fait, aversion d'un mariage entre gens vivant ensemble dès la prime jeunesse, n'est cependant point niable. Il est même argument fort pour la coéducation des sexes. M. Westermarck n'explique pas cette aversion innée. Peut-être faut-il la voir dans l'accoutumance aux êtres qui les fait paraître toujours semblables, qui n'éveille point la curiosité. Quoi qu'il en soit, l'explication de toutes les lois prohibitives du mariage entre parents, par cette aversion du commerce sexuel entre gens vivant ensemble, est très ingénieuse et peut être vraie.

Selon l'auteur de ce très remarquable livre, la monogamie devra de plus en plus être stricte si l'humanité évolue dans la même direction qu'elle a suivie jusqu'ici, surtout si l'altruisme augmente. Nous pensons en effet avec l'auteur et H. Spencer, et Letourneau, contrairement au Dr G. Le Bon, que la monogamie réelle tend de plus en plus à s'implanter dans l'humanité.

En résumé, l'*Origine du mariage dans l'espèce humaine* est un livre que tous les sociologues, que tous ceux qui s'intéressent au passé et à l'avenir, par suite, de l'humanité, doivent lire et méditer.

A. HAMON

LE MOIS

STEPNIAK (KRAVTCHINSKI)

Le nom de Stepniaik est aussi bien connu en Europe et en Amérique que dans son pays natal. Persécuté par la police, il trouvait des amis partout où il venait se réfugier : en Suisse et en Italie, comme en Angleterre. Les nihilistes trouvaient en lui un camarade dévoué, un lutteur intrépide, ne connaissant pas la fatigue, ne s'arrêtant pas au devant du danger ; les révolutionnaires italiens, parmi lesquels il demeura quelque temps lors d'une de ses haltes à l'étranger, estimaient son courage, appréciaient son audace, admiraient son ardeur ; les Anglais, au milieu desquels il a passé ses dernières années, lorsqu'il est venu se réfugier à Londres, voyaient en lui un défenseur éloquent, serviteur passionné de la cause de la Liberté pour le triomphe de laquelle, dans son pays, en lui consacrant tous ses efforts, il a plus d'une fois risqué sa vie.

Dans ses relations particulières il était un camarade aimable, toujours prêt à rendre service, à donner tout ce qu'il possédait jusqu'au dernier sou. D'un tempérament impressionnable, doux, bon enfant, avec sa tête carrée, ses yeux bruns, au regard animé, dans lequel la caresse perçait, son sourire débonnaire, contrastant avec ses traits énergiques, il s'attirait tous ceux qui l'approchaient.

Tel est le portrait du révolutionnaire russe qui vient de mourir à Londres et dont la tête, en 1878, fut mise à prix par le gouvernement impérial.

Serge Kravtchinski est né en 1850, dans une famille appartenant à la noblesse russe. Ses parents le destinaient à la carrière des armes et dès son jeune âge le firent entrer dans un corps de cadets, établissement privilégié pour les enfants des nobles. Il suivit ensuite les cours à une école militaire et fut promu officier d'artillerie.

S'il avait vu le jour dans un autre pays ou même à une autre époque, en Russie, son sentiment esthétique et son talent littéraires, appuyés d'une imagination féconde, l'eussent emporté ; il serait devenu poète ou romancier distingué. Mais ses jeunes forces écloront au moment de l'agitation sociale qui envahit alors toute la jeunesse russe, et à laquelle il ne put rester indifférent. Il abandonne donc la carrière militaire pour embrasser la cause socialiste, et en passant au camp des révolutionnaires, devient un lutteur résolu.

Il consacre, en même temps, à la propagande socialiste ses premiers essais littéraires sous forme de brochures pour le peuple, qui furent imprimées dans les imprimeries clandestines des cercles révolutionnaires, mais qui, pourtant, n'eurent pas beaucoup de succès.

Echappant à une arrestation lors de la chasse dans le pays entier aux propagandistes, il se réfugie en Suisse, d'où il passe en Italie. Là il se lie avec les révolutionnaires italiens et prend part à la révolte de Benevento. Cette tentative ayant avorté, ses auteurs furent arrêtés et Kravtchinski se trouva incarcéré en prison avec ses amis italiens. Durant sa détention de plusieurs mois il utilisa son temps à faire de fortes études de langue italienne dans le but de prendre sa défense personnellement à la Cour d'assises ; mais il fut relâché et vint à Genève.

Cependant, en Russie, les procès politiques (des socialistes) se succédaient rapidement, apportant des condamnations sévères qui infligeaient de longues années de travaux forcés et allaient jusqu'à la peine capitale, pourtant supprimée dans le Code pénal. Avec sa nature impressionnable, Kravtchinski ne pouvait s'abandonner au repos

et à la contemplation des beautés de la nature en Suisse, tandis que ses camarades en Russie à tout moment s'exposaient au danger. Il se rendit clandestinement à Pétersbourg pour prendre sa place à côté des militants.

Survint le « grand procès » dit des *cent quatre-vingt-treize* dans lequel furent impliqués cinq cents hommes et femmes qui cependant ne purent être retenus tous. Effrayé de l'extension que prit la propagande socialiste qui se déclara jusqu'aux coins les plus éloignés du pays, le gouvernement ne jugea pas à propos d'envoyer ces accusés à la Cour d'assises et leur *crime* d'« aller au peuple » ne devait pas être soumis à l'appréciation du « jury », institution qui depuis dix ans environ était déjà en vigueur en Russie; ils furent donc traduits devant un tribunal spécial de sénateurs, constitué en vue de ce procès. Le jugement qu'il rendit fut d'une rigueur excessive et produisit une vive sensation dans tout le pays, à plus forte raison dans le milieu révolutionnaire. L'émotion en fut d'autant plus grande que le tsar n'usa pas de son droit de clémence et ne commua aucune peine, ce qui était contraire à la pratique habituelle en pareilles circonstances. La rumeur publique attribua cette attitude du monarque aux suggestions du « chef des gendarmes », le général Mezentzeff. Alors, les révolutionnaires décidèrent de lui en faire subir le châtiment et Kravtchinski s'offrit pour exécuter ce verdict. On étudia les habitudes du général en le *filant* un certain temps. On constata que tous les matins, avant l'heure du déjeuner, il sortait pour faire une promenade à pied, dont le but était une chapelle où il disait ses prières.

Et en plein jour, dans la rue, Kravtchinski enfonce son poignard dans la poitrine du général. Avant que l'ami qui accompagnait Mezentzeff eut le temps d'appeler au secours, Kravtchinski monte dans une élégante voiture préparée d'avance et conduite par un autre révolutionnaire, et un cheval rapide les emporte loin de la place de cet événement. Le général, transporté chez lui, expire quelques heures après.

Malgré toutes les recherches de la police, l'« assassin du général Mezentzeff » ne fut pas découvert.

Quelque temps après, Kravtchinski réussit à passer la frontière de la Russie et alla encore en Suisse d'où il se rendit plus tard à Londres.

A tout jamais exilé, dans ce milieu étranger, il ne discontinua pas néanmoins de servir la cause de la Liberté dans son pays. Il intéresse à sa propagande les meilleurs éléments en Angleterre appartenant à tous les partis politiques, avec le concours desquels il organise *The society of Friends of Russian Freedom*. Sous le patronage de cette société il fonda la revue *Free Russia*, dans le but de lutter contre l'absolutisme en Russie. Il contribua aussi à l'organisation, en Amérique, de *The United states Siberian Exile humane Society*.

Mais, soit que le meurtre accompli laissât une trace profonde dans son âme impressionnable ou que la *Free Russia* dont il était le directeur subît l'influence du patronat anglais qui l'avait fondée et par lequel elle est subventionnée, toutefois est-il qu'il se tint essentiellement sur le terrain de lutte politique en combattant l'autocratie et l'absolutisme.

Parmi les ouvrages littéraires de Stepniak méritent d'être cités : *La Russia sotteranea* qui fut traduite plus tard en plusieurs langues; *The Peasantry in Russia* et *The career of a nihilist*. Il écrivit encore nombre d'opuscules russes dans le but de propagande politique et collabora aux journaux anglais.

Le 23 décembre, en plein jour, se rendant à une réunion importante, il traversait la voie d'un chemin de fer à niveau, lorsqu'un train qui passait l'écrasa. La mort l'arracha à son poste de combattant.

M. S.

Dans quelques jours paraîtra la traduction française des *Lettres de Bakounine à Herzen et à Ogareff*, dont la *Société nouvelle* a publié de nombreux fragments. Voici à ce propos le portrait du grand révolutionnaire russe tel que le trace Herzen (*Œuvres posthumes*) :

« Son activité, comme son oisiveté, sa stature puissante, son appétit, tout chez lui prend des proportions gigantesques et dépasse de beaucoup ce qu'on voit chez les autres. Sa figure est celle d'un titan à tête de lion, avec un superbe hérissément de crinière.

« A l'âge de cinquante ans, il reste l'étudiant du quartier de Morosséïka (à Moscou), le bohème de la rue de Bourgogne (à Paris); sans souci du lendemain, dédaigneux de l'argent, le jetant, lorsqu'il en a, à pleines mains, à droite et à gauche, en empruntant de côtés et d'autres, lorsqu'il en manque, avec une naïveté d'enfant recourant à ses parents, sans plus se préoccuper de le rembourser, et cela avec la même simplicité qu'il mettait lui-même à donner tout ce qu'il possédait, n'en retenant qu'à peine de quoi payer ses cigarettes et son thé.

« Ce genre de vie n'est pas fait pour le gêner. Par sa nature, c'est un « grand vagabond ». Si on lui eut demandé comment il entendait la *propriété*, il aurait assurément répondu de même que Lalande à Napoléon qui lui posait la question de Dieu : « Sire, dans l'exercice de mes occupations professionnelles, je n'ai jamais éprouvé le besoin de cette recherche. » Dans toute sa nature il y a quelque chose d'enfantin, de franc et de simpliste, qui lui donne un charme particulier et qui attire vers lui tout le monde — les faibles et les forts. Ce ne sont que les gens imbus d'affectation et d'orgueil qui s'en éloignent.

« Toute sa personnalité apparaît si bien en relief et s'annonce partout d'une façon si puissante et si excentrique — au milieu de la jeunesse de Moscou, comme devant l'auditoire de l'Université de Berlin; parmi les communistes de Weitling, comme chez les « montagnards » de Caussidière; dans ses discours à Prague; durant son commandement en chef, pendant l'insurrection à Dresde; dans son procès, ses prisons; devant l'arrêt de mort et toutes ses tortures, en Autriche; enfin devant l'extradition en Russie, où il disparaît pour de longues années derrière les terribles murailles du ravelin d'Alexis, tout cela fait placer Bakounine au rang des hommes qui ne peuvent rester inaperçus de leurs contemporains, ni être oubliés par l'histoire.

« Bakounine a aussi beaucoup de défauts; mais ces défauts sont minuscules, tandis que ses qualités sont remarquables. Sa faculté de saisir, dans les milieux différents où le sort le jettait, quelques traits caractéristiques de chacun de ces milieux, lui permettant d'en distinguer l'élément révolutionnaire, de l'en séparer, pour le pousser en avant, en lui communiquant sa propre vitalité et sa passion, n'est-ce pas là une qualité supérieure.

« Au fond de la nature de cet homme se trouve le germe d'une activité colossale, pour laquelle il n'y eut pas d'emploi. Bakounine porte en lui la possibilité de se faire agitateur, tribun, apôtre, chef de parti ou de secte, prêtre hérésiarque, lutteur. Placez-le dans le camp qu'il vous plaira, — parmi les anabaptistes ou les jacobins, à côté d'Anacharsis Clootz ou dans l'intimité des Gracques ou de Babœuf, mais toujours à l'extrême gauche, et il entraînera les masses et agira sur les destinées des peuples. »

M. Bing, qui fut le grand vulgarisateur de l'art japonais en Europe, vient d'ouvrir à Paris une « Galerie d'Art nouveau », qui est une tentative hautement intéressante

Une série d'artistes : MM. Van der Velde, Besnard, Lemmen, Denis, Charles Conder, Théo Van Rysselberghe, Vuillard et d'autres, ont exposé là des meubles conçus en des formes nouvelles qui ont pour but de réaliser des intérieurs en rapport avec les tendances intellectuelles qui commencent à se manifester dans les milieux où l'on perçoit la venue prochaine d'un nouvel ordre de choses.

Le magasin de M. Bing ne renferme pas seulement des meubles mais des peintures, pastels, aquarelles, dessins, sculptures, de la céramique et de la verrerie. Le tout constitue un ensemble très curieux où l'on voit un effort vers la création d'une chose inédite, exprimant de nouvelles nécessités morales.

LE DIEU SÉMITE ET LE DIEU ARYEN

JÉHOVAH ET PROMÉTHÉE

*Ad omnipotentem loquar et disputare cum
Deo cupio. (Job, XIII, 3).*

I

« C'est à El-Schaddaï que j'ai affaire je veux disputer avec El (1). »

Ces paroles de Job, je puis me les approprier, je crois, sans fausse vergogne, pour ce que j'ai à dire, et sans paraître pour cela plus irrespectueux que ne l'a été le grand saint de la terre d'Uz. El-Schaddaï paraît avoir été, dans le principe, le dieu de toute la race couchito-sémitique, le même que El-Schet ou Seth, et c'est sur lui que s'est enté Jehovah, originairement le dieu archigète de la tribu de Juda : « J'ai apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob, est-il dit au livre de l'Exode, VI, 3, comme El-Schaddaï, mais mon nom de Jehovah (2) ne leur a point été révélé. » En disputant avec le dieu des Juifs, c'est donc avec le Divin de toute la famille de Sem que j'engage la lutte.

Puisque ce dieu résume de la sorte tous ceux de la même famille, qu'était-ce donc que Jehovah? Que, à l'origine, ç'ait été le soleil, comme le croient plusieurs savants, ou une simple dénomination de générateur suprême, comme je l'ai établi ou, du moins, me paraît-il, induit d'assez bonnes conjectures dans mes *Origines de la Religion*, je n'ai point à le discuter ici. Ce que je veux uniquement, dans cet aperçu complémentaire de mes travaux antérieurs, c'est faire ressortir le caractère de cette divinité et l'absolue divergence qui existe entre elle et le Divin de la race aryenne, qui est la nôtre.

(1) *Job*, XIII, 3.

(2) Aujourd'hui nos savants disent Jahveh.

Le culte de Jéhovah ne prit, en Israël, sa forme exclusive et d'opposition qu'à l'époque de la fédération des douze tribus, quand un danger commun obligea de resserrer le lien national, et il ne se maintint bien dans cette forme qu'aux lieux d'où il était originaire. C'est de Samuel et de la prépondérance du prophétisme que date le développement jéhovique. Jusqu'à l'apparition des prophètes, qui furent comme les missionnaires de Jéhovah, le culte de cette dénomination resta confiné autour de Schiloh et dans la tribu de Juda. Tout concourt à établir que l'unité, dont les besoins de la défense, depuis l'arrivée des Philistins, hâtèrent la formation, se noua au sanctuaire dont les Aaronites étaient les desservants, et que ce furent les Juifs proprement dits, comme poste avancé contre ces mêmes Philistins et, par conséquent, les premiers en ligne, qui présidèrent à cette unité. La première assemblée générale de la nation, à Micpha, réunit, suivant la Bible, quatre cent mille combattants, qui, après avoir scellé le pacte de la fédération sur l'autel de Schiloh, prirent « Juda pour général » (1). Le livre des Juges donne, il est vrai, pour motif de cette fédération la guerre contre les Benjamites, mais il ressort de ce que j'ai exposé dans mes *Origines de la Religion* (2), que la guerre en question ne peut être de l'époque des suffètes d'Israël et qu'il y a eu confusion de souvenirs.

Quoi qu'il en soit, que Jéhovah ou Jahveh, comme on voudra l'appeler (3), n'ait été, à l'origine, que le dieu archigète de la tribu de Juda ou ait même été celui de tout Israël, et quel qu'ait pu être le symbole primitif auquel se rattachait cette dénomination, soleil, feu ou autre, ce Dieu ayant fini par accaparer tout le Divin sémitique, comme Jupiter, de son côté, par accaparer tout le Divin aryen, en les mettant face à face, ce sont bien deux formes différentes d'idéal et deux races que j'oppose entre elles. A laquelle des deux restera la victoire et doit échoir l'avenir? Israël est convaincu, paraît-il, que, après avoir renouvelé deux fois le monde par son esprit, il est destiné à le refaire une troisième fois. Nous croyons, nous, que, si la science, les arts, la philosophie et la morale doivent continuer de compter pour quelque chose dans le progrès humain, c'est à l'esprit de la première Renaissance qu'est réservée l'élaboration de celle qui se prépare.

(1) *Juges*, XX.

(2) Tome 1^{er}, chap. II

(3) DIODORE DE SICILE, I; MACROBE, *Saturn.*, I, 18; SAINT IRÉNÉE, *Adversus hæreses*, c. 2, et THÉODORET, *de l'Exode*, XV, nous apprennent que le nom du dieu des Juifs était ΙΑΩ. Voici les paroles du dernier : « Καλοῖσι μὲν αὐτὸ Σαμαριταῖς Ιαβε (lave), Ἰουδαῖοι δὲ Ιαω. » La prononciation que nos savants d'aujourd'hui, pour la plupart, donnent au tétragramme hébraïque IHVH ne serait donc que celle des Samaritains, d'après les autorités précitées.

II

Si le chant du *Dies iræ*, que j'ai longtemps qualifié de chant divin, m'eût été expliqué, à l'époque où il me faisait pleurer toutes les larmes de mon corps, et que je l'eusse compris comme je le comprends aujourd'hui, je l'aurais assurément trouvé abominable. Pourquoi ne résonne-t-il plus à l'ouïe de mon âme que comme un chant de l'enfer plutôt que comme un hymne de salut, l'hymne du triomphe sur la mort et d'une justice réparatrice ? Parce que j'ai voulu voir et toucher, pour en mieux savourer le mystère, l'objet de mon adoration, et que derrière ces notes plaintives, où je croyais lire l'espérance de la paix suprême, je n'ai aperçu que l'ombre farouche d'un maître d'esclaves armé de fouet cinglant, qui, à l'heure de sa colère, frappe ou épargne qui il lui plaît, et une justice de pur ressentiment, dont il faut implorer la pitié :

*Rex tremendæ majestatis,
Qui salvandos salvas gratis,
Salva me, fons pietatis.
Juste judex ultionis,
Donum fac remissionis
Ante diem rationis.*

L'esprit et le cœur absorbés par le mystère de la liturgie, je ne voyais pas, dans l'aveuglement de ma foi, que ce mystère, qui m'élevait à Dieu pardessus la mort, pût cacher des monstruosités comme celles-là :

« Roi de terrible majesté, qui sauves par grâce ceux qui doivent être sauvés, sauve-moi, ô source de miséricorde !

« Juste juge de vengeance, fais-moi don de la rémission avant le jour des comptes. »

Non, me dis-je, ce n'est point là le Dieu dont je porte l'idée incarnée en moi, celui dont je vis, en qui je vis et me meus ; c'est un Dieu qui m'est et nous est étranger, le dieu des Juifs, celui des prophètes d'Israël. On n'a, pour s'en convaincre, comme je m'en suis convaincu, qu'à lire ces prophètes, sa propre conscience sur la main, notamment Jérémie et Ezéchiel. D'un bout à l'autre de leurs bouillants écrits, ce ne sont, en effet, que menaces de colère, de châtements et de vengeance, une gueule embrasée d'enfer toujours béante, quelque chose d'assez semblable aux violences journalistiques de la presse de parti pris.

Personne ne le savait assurément mieux que M. Renan. Son *eutrapélie*, décidément trop indulgente, n'en a pas moins été jusqu'à lui faire concéder que « la Grèce n'avait pas éprouvé le besoin d'un Dieu juste », et que « ce fut l'ardent génie d'une petite tribu établie dans un coin perdu de la Syrie qui

suppléa à ce défaut de l'esprit hellénique ». Et un *bonus Israelita*, qui, tout libéral qu'il paraît être, est tout aussi confit en l'esprit juif que l'orthodoxie rabbinique, M. James Darmesteter, est naïvement heureux d'ajouter qu'Israël a bien effectivement « créé le Dieu juste, qui fera régner la justice sur la terre » (1) N'est-ce pas superbe de complaisance ou d'aveuglement sectaire ? Et c'est un très brave homme, un savant distingué.

Je conviens que l'esprit hellénique n'a jamais rien imaginé de semblable à un Dieu comme celui de la petite tribu en question ; mais, en voyant de quelle façon ce Dieu a fait régner la justice sur la terre depuis qu'il y tient le haut du pavé, j'eusse préféré, je l'avoue, que les Grecs, ainsi que les Romains, s'en fussent tenus à l'idée de justice pure et simple, comme l'entendaient leurs philosophes. Oui, je l'eusse préféré, de beaucoup même ; car, lorsque je compare cette philosophie, qui était bien, au fond, l'expression du génie de la Grèce et de Rome, comme de toute notre race aryenne, à celle des prophètes du bon M. Darmesteter, je me demande si ce n'a pas été pour rire, par ironie, comme cela lui était assez habituel, que le sceptique M. Renan a paru, du moins cette fois, donner la préférence à cette dernière en la question dont il s'agit. Les philosophes grecs et romains disaient, il est vrai, que le droit a son origine dans la nature, *juris initium a natura ductum* ; mais ils ajoutaient que l'homme, comme toute la création, du reste, est participant de la nature divine à un degré plus ou moins élevé, et que la justice, pour laquelle nous sommes nés et vers laquelle tout évolue, est en Dieu la nature parfaite arrivée au summum : *Est homini cum Deo similitudo ; ... virtus eadem in homine ac Deo est ; ... est autem virtus in (Deo) nihil aliud quam in se perfecta et ad summum perducta natura ... Nihil est profecto præstabilius quam plane intelligi nos ad justitiam esse natos, neque opinione, sed natura constitutum esse jus* (2).

Eh bien, oui, je préfère cette justice de nature, si conforme aux lois générales du monde, éternelle et vraiment divine, celle-là, à la justice distributive, dont la Judée d'aujourd'hui, paraît-il, comme celle d'autrefois, est toujours fière d'être le sanctuaire et le domaine : *Judæa sanctificatio ejus, Israel potestas ejus* (3). Pour n'avoir pas été le sanctuaire de Jehovah, la Grèce, dont le suprême Zeus a tout ordonné et régit tout selon la loi d'harmonie et de raison, qui est en nous comme en lui, — *virtus eadem in homine ac Deo* (4), — n'en a pas moins connu la vraie justice et le Dieu

(1) *Les Prophètes d'Israël*, p. 207.

(2) CICÉRON, *De Legibus*, l. I, *passim*.

(3) Ps. 113.

(4) Cf. *Hymne de Cléanthe*,

véritablement juste. J'ai idée que, au fond, l'illustre Philinte était de mon avis et qu'il croyait, comme moi, qu'on a mieux que le livre sacré des Juifs pour instruire l'homme, lui apprendre ses droits et ses devoirs, faire de « lui un être de vérité, de justice, de fraternité » (1). Je ne vois pas, du moins, que ce livre, qui, dans la foi des plus sages mêmes d'entre les Beni-Israël vivant dans la société de nos jours, comme en témoigne l'immense superbe de semblables paroles, contiendrait toute loi, toute raison, tout le divin de la création, en un mot, je ne vois pas, dis-je, que ce Livre-Dieu ait jusqu'à présent réussi, depuis l'heureuse trouvaille du roi Josias, il y a bien de cela vingt-six siècles, et malgré tout ce qui est venu s'y ajouter ensuite, à faire des Juifs la crème de l'humanité. Et à ce propos, sans la moindre intention, je le jure, de blesser ni sa religion ni son légitime amour-propre de race, mais pour lui faire rabattre un peu, si possible, de cette trop naïve confiance, j'invite le savant prophétiste à méditer les lignes suivantes, que je traduis d'un travail posthume du baron d'Hellenbach : « La statistique criminelle de ces derniers temps montre que, relativement à la population, l'élément juif y figure pour un dixième... Ce qu'il y a de remarquable, c'est que précisément c'est dans le pays du judaïsme le plus formellement orthodoxe, en Autriche, que cette disproportion se rencontre » (2).

Ah ! oui, certes, je reconnais qu'une bonne parole n'aide pas peu à donner forme et essor aux immanences nécessaires de justice et d'amour qui sont en nous, et je ne conteste point que la Bible, plus particulièrement les Prophètes, n'aient beaucoup de bonnes choses, en la méditation desquelles ce qui est déjà bon en Israël, où il y a considérablement d'honnêtes gens — pas plus, néanmoins, qu'ailleurs, comme on vient de le voir — peut devenir meilleur ; mais je doute que, sans le divin Jésus, qui restera le plus grand des Juifs, quoique les Juifs ne veuillent pas de lui, leur Jéhovah eût aussi facilement qu'ils le disent vidé l'Olympe de ses dieux. Sans la loi d'amour, sans l'Évangile, dont a largement, trop largement même, à mon sens, bénéficié par contre la Bible, grâce à une forte infusion de ce même hellénisme calomnié ici par Renan, je m'imagine que l'ingrate tribu de Juda ne ferait pas dans le monde la grosse figure qu'elle y fait, et que ses livres canoniques, où il y a beaucoup à prendre, mais où la foi a entassé une infinité de choses qu'on n'y voit qu'autant qu'on veut les y voir, ne diraient guère plus à notre entendement que les Védas, la Loi de Manou, le Chou-king, le Vendidad-Sadé et autres livres sacrés dans lesquels notre foi, non prévenue,

(1) DARMESTETER, *Les Prophètes d'Israël*, p. 386.

(2) *Sphinx* de juin 1892, *Der Glaube des XIX. Jahrhunderts*.

ne voit rien de plus que ce qu'il y a de fait. Quand je songe qu'avec les volumes d'illustrations et de commentaires qui ont été publiés de la Bible on aurait de quoi meubler, de la cave au grenier, toutes les maisons d'un quartier de ville, je me demande s'il est possible, en effet, qu'on n'ait pas vu dans ce livre infiniment plus qu'il n'y a, et, comme cette bibliothèque est à peu près tout entière l'œuvre des chrétiens; si ce n'est pas, en fin de compte, à l'Évangile qu'en est due la fortune, aussi bien que celle des Juifs. Ah! les ingrats qu'ils sont, encore une fois! *Populus duræ cervicis* (1).

Cette « dureté de la nuque », que leur reprochent leurs livres saints, ou, en d'autres termes, cet entêtement opiniâtre dans leur séparatisme de religion et de race, cette intransigeance absolue, orgueilleuse et arrogante, même dans ses aplatissements, qui les avait rendus odieux et insupportables aux nations, les Juifs sont-ils donc condamnés à n'en jamais guérir? On le croirait, à voir de quelle façon, de nos jours, les plus sages et les plus en renom d'entre eux entendent le progrès de ces mêmes nations et la renaissance sociale : exemple le livre précité de M. James Darmesteter, et ces superbes paroles d'un ancien directeur de la sûreté générale au ministère de l'intérieur, puis payeur général du département de la Loire, avec un revenu triple ou quadruple, peut-être plus, je ne sais, M. Isaïe Levailant, paroles qu'il écrivait à un de ses coreligionnaires inculpé de faux : « J'ai le très vif sentiment de notre race, que je considère comme *la première aristocratie du monde* » (2). Exemple encore, parmi beaucoup du même genre, l'article que je lis dans un journal radical (3), d'un autre israélite, celui-ci très démocrate et très socialiste, qui, après avoir déclaré mettre en même sac, pour s'y asseoir dessus, tous les cultes religieux, le sien, « dont il se fiche, dit-il, comme d'une queue de bique », aussi bien que les autres, n'en affirme pas moins, avec M. Darmesteter qu'il cite, que le judaïsme a deux fois renouvelé le monde par son esprit et que c'est lui encore qui le refera une troisième.

L'esprit juif! Il paraît, d'après ces messieurs israélites, non croyants aussi bien que croyants, que c'est là, comme ils disent, « le facteur le plus puissant et le plus actif de la transformation qui se prépare ». Rien de l'esprit hellénique, auquel j'avais cru jusqu'ici notre société redevable, pour la part la plus grosse, de ses progrès dans les arts, les sciences, la philosophie, la morale, dans tout ce qui constitue le fonds principal de notre civilisation moderne; le seul esprit qui, à côté surtout du judaïsme terre-

(1) *Exode*, XXXII, 9; *id.*, XXXIII, 3 et 5; *id.*, XXXIV, 9; *Deutéronome*, IX, 6 et 13.

(2) Lettre lue par M^e Andrieux devant la huitième chambre de police correctionnelle, le 5 janvier 1895.

(3) *La Lanterne*, du 28 juin 1892.

à-terre, m'a toujours paru être le souffle le plus noble de l'âme même de l'humanité! Eh bien! je n'engage pas le trop confiant Israël à persister dans de pareilles illusions; car l'humanité, sans être encore désabusée des moyens de finance comme seuls engins de bonheur, ne peut guère tarder longtemps à en comprendre le mensonge et à tendre forcément vers un autre idéal que celui des avantages promis à ses élus par Jéhovah; ce n'est pas, dans tous les cas, le confort de l'argent qui la rapprochera du vrai dieu, suivant une remarque de Sénèque : *Parem te Deo pecunia non faciet* (1). Non, ce n'est pas avec ses traditions théologiques, sociales et autres, que la tribu de Juda, toute riche et puissante qu'elle est, peut espérer conquérir une société qui lui tourne le dos. Je craindrais même, à sa place, que cette société, fatiguée d'un exclusivisme aussi encombrant et accapareur, menaçant, sous tant de rapports, pour la liberté du plus grand nombre, après avoir dit : « Assez de jésuites! » ne finît par dire aussi : « Assez de juifs comme cela! » Je craindrais plus encore, que l'opinion ne répâtât, en le leur appliquant, le fameux mot de Tacite, — un homme singulièrement épris de justice, pourtant, — au sujet de leur expulsion de Rome sous Tibère, il y a un peu plus de dix-huit siècles : *Vile damnum!* En français : « Bon débarras! »

On n'en viendra pas là, je l'espère, et je le désire de tout mon cœur; car il n'y a rien que je chausse plus difficilement au biais de mon esprit que les atteintes à la liberté individuelle, quand cette liberté n'est pas elle-même attentatoire à celle des autres. Voici ce qui me le fait espérer :

Une tradition, qui fait presque foi dans l'Eglise chrétienne, dit que les juifs se convertiront avant la fin des temps; plusieurs savants théologiens infèrent même de certains signes, sans dire lesquels, que l'heure de cette conversion n'est pas éloignée. Je pense comme la tradition et suis assez de l'avis des théologiens : le moment approche, ce me semble, où l'on sera juif et chrétien d'une tout autre façon qu'on ne l'a été jusqu'ici et qu'on ne l'est encore dans les églises, les temples et les synagogues; où, ce qui sépare les religions les unes des autres, ainsi que les nationalités, n'ayant plus de raison d'être, ce sera sous les larges plis d'un même grand drapeau, ni la bannière d'Israël ni celle d'aucun autre exclusivisme, que l'humanité continuera son évolution. Cette évolution de l'humanité, je me la représente comme quelque chose d'analogue en son genre à un mouvement de concentration de masses cosmiques autour d'un même grand point, à l'attraction prépondérante duquel elles ne peuvent éternellement résister; à leur fusion finale en ce centre, où doivent s'unifier, pour y reformer la vie dans des conditions supérieures, les apports de chacune. Je crois,

(1) Lettre XXXI.

en effet, pour le dire en manière d'illustration ou de comparaison, que l'accélération progressive de l'orbite de la lune, par exemple, qui tend à rapprocher insensiblement de nous ce satellite ou, en termes plus doux, à ramener cette fille égarée dans les bras de sa mère, lui est commune avec les planètes relativement au soleil. Si la résistance, pour être constante et uniforme, en être, par conséquent, véritablement une, doit demeurer égale à l'attraction opposée, il me semble que la force de la première, avec une masse de beaucoup inférieure, doit aussi épuiser sa dépense plus tôt et au bénéfice ou avantage de plus en plus croissant de l'autre. Quel heurt, mon Dieu! quel broiement, quelle bouillie merveilleuse tout cela fera un jour, dans quelques myriades d'années! Oui, mais aussi quel pain de vie nouvelle — *panis cælicus* — sortira de ce divin pétrissage, s'il est vrai, comme je le crois, que rien ne se perd des fécondations réciproques de la cellule et de l'organisme!

Quant aux résistances isolées, elles devront faire l'effet de ces bolides errants qui courent échevelés dans les espaces vides, s'y dessèchent ou s'y effritent et pulvérisent. Je me doute bien un peu que, après la fusion dont je parle, il restera encore en arrière pas mal de ces bolides *duræ cervicis*, détachés des différentes zones concentriques du système, chrétiennes aussi bien que juives; mais cela ne comptera plus dans le système lui-même. Pour si infatuée que paraisse être de son absolue suffisance l'orthodoxie israélite, comme l'autre, d'ailleurs, je ne puis guère m'imaginer, en effet, que cette orthodoxie croie sincèrement que la force doive cesser un jour d'être proportionnelle à la masse, par quelque nouveau miracle du genre de celui de Gabaon, et le monde tourner autour du bolide juif, ainsi que semble le conjecturer de l'infailibilité de ses prophètes l'ineffable savant précité. Je préfère croire à la conversion finale des juifs, y compris la descendance de l'honorable prophétiste lui-même et celle d'aimables connaissances que j'ai parmi eux et que, « des hauteurs sereines élevées par la sagesse », pour me servir du langage de Lucrece, je serais fâché de voir tourner et virer dans le vide comme des pelotons de folles scories desséchées.

Que ce soit à propos ici ou que ce pût l'être davantage ailleurs, je ne veux point clore ce chapitre sans dire ma pensée sur la guerre ouverte en Allemagne et poursuivie chez nous par une presse de parti pris, non pas contre le sémitisme, comme on pourrait l'inférer du titre ronflant d'antisémites que se donnent les champions de la chose, mais contre les juifs nominativement. Cette guerre engagée, comme elle paraît l'être, en Allemagne aussi bien qu'en France, par des sectaires aussi imbus de biblisme jéhovique et infatués d'orthodoxie autoritaire que peuvent l'être les juifs eux-mêmes, je

ne la vois pas de bon œil ; elle ne me plaît point. C'est à El-Schaddaï que j'ai affaire, par conséquent au Jéhovah dont la dénomination s'est substituée à la sienne et qui le généralise, non pas seulement au Jéhovah des juifs, mais à celui de notre *Dies iræ* et du cathéchisme de nos Églises, à l'esprit exotique, dont le souffle, comme une vapeur assoupissante, a tenu hébété pendant plus de quinze siècles celui de notre race et fait, tout au moins, de nos arts, de nos sciences, de notre littérature et de notre morale, jusqu'en ces temps présents, des amalgames d'hypocrisie. C'est tout ; rien de plus, mais rien de moins. Je n'en veux — si je puis en vouloir à quelque chose — qu'à cette greffe malheureuse qui, entée sur la tige aryenne, a produit ces beaux fruits judaïques : Mise hors la loi et exclusion du banquet divin de toute l'humanité non circoncise, — ceci pour les juifs, — ou non baptisée, — ceci pour les chrétiens, — avec une justice distributive de pure révélation, sans base d'aucune sorte dans l'esprit ou le cœur de l'homme ; le reste à déduire de l'exposé qui suivra.

Cela, pourtant, ne m'empêche pas de reconnaître, tout en regrettant les ravages de ce germe, qu'il y a dans la sève hébraïque, comme dans celle de certaines plantes, une acidité de présure ou puissance de coagulation qui, maintenue par la résistance à un degré proportionnel, ne doit pas peu aider, ce me semble, à donner aux questions scientifiques, économiques, politiques et autres de la vie sociale un peu de ce contour positif dont elles ont besoin pour se bien définir. En ce sens, l'intelligence incontestable et l'activité affairée des juifs, si elles arrivent jamais à se déprendre de l'exclusivisme biblique et à renoncer à la circoncision de l'esprit, comme du reste, peuvent, dans leur fusion en la communauté humaine, rendre de grands services, et c'est pourquoi je désire leur conversion, mais ne veux pas leur mort.

Puisque j'en suis à la guerre qui est faite aux juifs, que je dise de quelle singulière façon l'esprit scientifique est compris de ceux-là mêmes qui paraissent le combattre avec le plus d'acharnement.

Il y a quelque temps, à propos de la « Messe rouge » et sous ce titre, le grand apôtre de l'antisémitisme en France publiait dans son journal et sous sa signature un premier Paris où on lisait, entre autres choses, ce qui suit :

« Je me demande si cette Messe rouge, célébrée devant une magistrature d'athées, de francs-maçons et de juifs, n'a pas des airs de profanation... L'artiste se réjouit toujours à cette évocation du passé, à cet hommage rendu aux traditions de la vieille France ; le penseur éprouve parfois comme un sentiment de dégoût devant ces simulacres, devant ces parodies de choses qui furent grandes et qui, maintenant, ne sont plus que de vaines grimaces.

« Les magistrats d'autrefois croyaient réellement qu'ils auraient à rendre compte devant un tribunal, autrement majestueux que le leur, des jugements qu'ils avaient prononcés sur la terre, de la redoutable fonction sociale dont ils avaient été investis ici-bas. Combien auront cette foi parmi ceux qui assisteront à la Messe rouge et qui, le soir, comme un magistrat bien connu, fredonneront la chanson célèbre : *« Gamahut, écoutez-moi donc... »* »

Après avoir rappelé cette petite église de Saint-Landry, en la cité, où les juges du temps jadis venaient assez généralement entendre la messe avant d'aller siéger, l'auteur de l'article ajoute :

« Dans le silence et la solitude, les parlementaires venaient là se recueillir le matin de quelque audience importante; ils songeaient à l'heure où ils comparaitraient eux-mêmes devant le Juge suprême; ils méditaient près des mausoiées de marbre de ceux qui les avaient précédés en ces hôtels antiques du quartier Notre-Dame, qui abritaient de père en fils des générations de magistrats.

« Si ceux-là sentaient leur cœur défaillir devant le défilé des scélératesses humaines, quel ne doit pas être l'état d'âme de ces magistrats francs-maçons d'aujourd'hui, auxquels la secte dicte d'avance des verdicts et qui jugent sans jamais s'inspirer de la justice éternelle d'en haut ?

« J'imagine que les magistrats modernes riraient de bon cœur, s'ils pouvaient causer quelques minutes, dans la cour de la Sainte-Chapelle, avec les magistrats austères d'autrefois. Nos magistrats sont des fonctionnaires plus serviles et plus féroces que les autres, voilà tout; ils n'ont plus de conscience, plus de science, ils n'ont plus même de jurisprudence, et, après avoir désappris l'esprit de la loi, ils en méconnaissent maintenant jusqu'à la lettre étroite... »

Et moi j'imagine que, si pareilles injures eussent été vomies à la face des magistrats austères d'autrefois, ils n'auraient pas été demander à Saint-Landry ce qu'ils avaient à faire. L'exemple de bon nombre de pamphlétaires et d'« escholiers de l'alme et inclyte Université de Lutèce », qu'ils ont à maintes reprises, pour des outrages moindres, envoyés aux fourches de Monfaucon apprendre à leur col ce que « poisoit » le reste, — Villon a dit l'autre mot, — m'autorise à penser qu'ils ne se seraient point contentés de lui fredonner plaisamment à l'oreille : *« Gamahut, écoutez-moi donc ! »* Ce n'est pas, certes, que je voulusse une répression quelconque pour cela ou rien de semblable; j'estime qu'il y a des choses qui se flagellent suffisamment d'elles-mêmes, sans qu'il soit besoin d'une intervention de justice, qui ne ferait le plus souvent, en pareille occurrence, qu'intéresser une certaine opinion à laquelle une indulgence dédaigneuse ferme la bouche. Qu'il me

suffise de dire, en ce qui concerne personnellement le signataire de l'article ci-dessus, qu'il n'eût certainement pas gagné à avoir pour juges, dans une affaire d'outrage à la magistrature, au lieu des féroces d'aujourd'hui, les bénins d'autrefois, qu'il paraît tant regretter.

Je ne sais si, parmi nos magistrats modernes, il y a autant d'athées et de francs-maçons qu'on veut bien le dire ; mais les athées seraient-ils les plus nombreux et n'y aurait-il même que de ceux-là parmi eux, que, moi, qui n'en suis point, je les préférerais de beaucoup ainsi, plutôt que de les voir aller, chaque matin, à Saint-Landry ou dans toute autre église s'inspirer, pour les jugements à rendre ensuite, du Dieu de notre *Dies iræ*. Oui, je les préférerais quand même à ces vengeurs de majesté divine outragée du temps jadis, qui, tenant le supplice pour supplication, à l'exemple de Joseph de Maistre, trouvaient qu'il n'y avait pas de supplice, pour si effroyable qu'il pût être, à la hauteur de l'expiation, et avaient, pour venger un Dieu éternel et infini, — celui de la Bible, s'entend, — des supplicatoires en conséquence : La torture sous toutes formes possibles et imaginables, la roue, les bûchers, les tenailles rougies au feu et soufrées, pour lever de rideau des scènes de l'enfer, l'estrapade, l'écartellement, la potence, les fourches, etc. Tout cela, sans que le cœur défailût, — oui, sans qu'il défailût d'un sentiment humain, qui eût été coupable, — à ceux d'entre ces vengeurs qui avaient la foi ; tout cela, en effet, après avoir pieusement médité au pied des autels sur le compte qu'on aurait à rendre de ses jugements au Dieu de terrible Majesté, « juste juge de vengeance », et y avoir immolé, avec toute considération de pitié humaine, le Dieu de justice immanente qui vit en chacun de nous, suivant la tradition helléno-aryenne ; celui que Socrate, Platon, Zénon, Cléanthe, Epictète, Sénèque, Perse, Marc-Aurèle, Julien et tous les saints de notre antiquité à nous voulaient que l'on consultât avant aucune de nos actions, et que je serais heureux d'apprendre que consultent seul ou de préférence à tous autres oracles les magistrats de la République. Ces magistrats féroces, comme on les qualifie, en les opposant aux infatigables pourvoyeurs de la torture et des flamboyants échafauds d'autrefois, je les félicite, moi, de tout mon cœur, avec tout ce qu'il y a de sincèrement honnête dans la société que nous a faite la Révolution, d'avoir « désappris », si tant est que cela soit aussi général qu'on le dit, « l'esprit de cette loi », qui n'était bien que l'esprit même de la Bible. Plus juifs, ces prétendus antisémites, que les Juifs les plus orthodoxes ! Ah ! la plaisante histoire que cette guerre ! Si, dans la cour de la Sainte-Chapelle, nos magistrats ont à rire de quelque chose, c'est assurément de cela. S'ils sont comme on les dit, n'ont-ils pas le droit de trouver au moins étrange une guerre engagée et conduite au nom et sous l'inspiration du Dieu d'Israël contre d'autres s'inspirant du même Dieu ?

Quand on voit, d'autre part, un magistrat de la haute valeur et de la piété sincère d'un Daguesseau associer son honnêteté, en l'affaire de légitimation des adultères royaux, à la dépravation morale d'un Harlay de Beaumont, un dévot à Saint-Landry, pourtant, mais « un hypocrite sans foi, sans loi, sans Dieu et sans âme », ainsi que le qualifie Saint-Simon (1), on a quelque droit de se demander s'il serait possible à un autre gouvernement que celui de l'ancien régime ou de l'Empire d'obtenir d'une vertu moindre que celle de Daguesseau un pareil aplatissement. Comme je ne le crois pas, j'estime qu'il y a moins de danger, pour un juge, à s'inspirer de sa conscience propre, — *regalis et legisperita ratio* (2), — que du Dieu qui s'est révélé en dehors de cette même conscience et dans une opinion qui n'a jamais été franchement celle de notre race. Il ne me déplaît certes pas d'apprendre de tels ou tels de nos magistrats que ce sont des hommes religieux, pourvu que je n'entende dire à aucun d'eux, comme à un certain juge de province parlant à un évêque, sous le régime présent, que juge et prêtre remplissent même office; mais fussent-ils tous des athées et des francs-maçons, je le répète, que moi, qui ne suis ni l'un ni l'autre et ose même me dire religieux, j'irais à leur juridiction avec considérablement plus de confiance qu'à celle de magistrats dévots à qui il faut, pour juger, d'autres inspirations que celle de leur conscience.

Il est possible que « l'artiste se réjouisse, comme le dit notre apôtre, à cette évocation du Passé » et qu'il y voie « un hommage rendu aux traditions de la vieille France »; pour moi, qui ne suis pas un artiste, la Messe rouge, dont je ne demande pourtant pas la proscription, ne m'inspirerait le sentiment de dégoût dont il parle que, si, au lieu d'être une façon comme une autre d'exprimer sa foi en l'éternelle Justice, elle n'était bien qu'un hommage rendu à ce Passé et un acte de résipiscence des temps présents

Mais en voilà assez, peut être trop, sur cette guerre faite aux juifs par des sectaires qui ne me paraissent être, au fond, que ce qu'étaient les chrétiens de la primitive Église, des Juifs hérétiques.

Il y a, pourtant, autre chose encore dont ils pourraient rire à tout aussi bon droit, en cette cour de la Sainte-Chapelle, sûrs même d'attirer et intéresser à leur rire tous les passants, nos féroces et serviles magistrats d'aujourd'hui! Ne parle-t-on pas de leurs jugements *in globo* comme de verdicts dictés d'avance par la secte! Comme c'est dit en vue d'opposer à ces

(1) *Mémoires*, t. I^{er}, chap. VIII.

(2) *Le ἡγεμονικόν οὐ ὁ τῆς βασιλικῆς καὶ νομοθετικῆς λόγος* de MARC AURÈLE (*Pensées, passim*).

verdicts ceux des austères magistrats de jadis, « qui s'inspiraient — tant ici que pour le reste — de la justice éternelle d'en haut », il n'est pas hors de propos d'insister en quelques lignes sur la nature et le caractère de l'indépendance de ces derniers. Dans sa bulle ou canon *Si papa*, Boniface VIII dit, entre autres belles choses : « Qu'aucun mortel n'ose se plaindre du Pape, car il est le juge de tous et ne peut être jugé par personne. » Même chose ayant été crue et dite du roi par de pieux et dévots jurisconsultes, qui, estimant, à l'exemple des docteurs ecclésiastiques, que, toute autorité venant de Dieu, il n'y a pas de distinction à établir, pour l'obéissance qui leur est due, entre celle du Roi et celle du Pape, voulaient que le Prince, qui fait les lois, pût les faire exécuter comme bon lui semblait : *Nos jura condidimus et auctoritatem damus juribus, non jura nobis*. Est-ce pour cela que nos Parlements et Cours suprêmes, dans les cas où intervenait la volonté royale, ont rendu infiniment plus de services que d'arrêts? Je voudrais bien que l'on me nommât, parmi les magistrats les plus serviles de notre temps, des juges comme ce Pierre Séguier, l'un des plus illustres et, sous tant d'autres rapports, des plus savants de son époque, qui, chargé de réprimer en Normandie la révolte des *Nu-pieds*, disait n'être venu que « pour faire exécuter sans jugement et sur ordre purement verbal » ; qui, agissant en conséquence, envoya ainsi à la mort des milliers de pauvres diables, sans même signer de condamnation. Pour un Michel de l'Hôpital, un Achille de Harlay, un Bignon, un Lamignon, un Daguesseau, et quelques autres, religieux, il est vrai, mais d'une tout autre religion que celle des jésuites, alors comme aujourd'hui triomphants, de l'Église, combien de Laubardemont, de Novion, de Harlay de Beaumont, etc., etc., tous « chiens au grand collier », de chacun desquels il eût pu être dit :

Entre Séguier et Fréron,
Jésus disait à sa mère :
« Enseignez-moi donc, ma chère,
« Lequel est le bon larron. »

III

Un satrape perse du nom de Pactyas s'était soulevé en Lydie contre Cyrus. Celui-ci envoya, pour le combattre, une armée sous les ordres d'un général appelé Mazarès. Pactyas, trop faible pour résister aux troupes du roi, prit la fuite et alla se réfugier à Cumes. Mazarès dépêcha des messagers dans cette ville, exigeant que le rebelle lui fût livré ; mais les Cuméens, avant de prendre un parti à cet égard, demandèrent à en référer à la divi-

nité des Branchides, dont l'oracle, sur le territoire de Milet, était très couru des Ioniens et des Eoliens. Ils envoyèrent donc aux Branchides, pour savoir du dieu ce qu'ils devaient faire de Pactyas. L'oracle répondit qu'il fallait le livrer aux Perses. Les Cuméens, que cette réponse ne satisfit point, supposèrent d'abord que ceux qui avaient été consulter le dieu pouvaient avoir mal rapporté ses paroles, et sur l'avis d'Aristodique, un des citoyens les plus considérés, on envoya une seconde ambassade, à la tête de laquelle se trouvait Aristodique lui-même. Celui-ci, une fois les nouveaux messagers arrivés aux Branchides, posa ainsi, au nom de Cumes, la question à l'oracle : « O roi ! le Lydien Pactyas est venu chez nous en suppliant, fuyant une mort violente, que les Perses lui eussent fait subir. Or, ceux-ci le réclament, exigeant des Cuméens qu'ils le leur livrent. Quoique nous redoutions la puissance des Perses, nous ne voudrions pas livrer un suppliant avant de savoir de toi ce que nous devons faire. » A cette nouvelle question l'oracle répondit, comme la première fois, qu'il fallait livrer Pactyas. Sur ce commandement étrange, contre lequel se révolta sa conscience d'honnête homme, Aristodique se mit à faire le tour du temple en dénichant avec son bâton de voyage les petits des passereaux et de tous les autres oiseaux qui s'y trouvaient. Une voix, sortant alors du sanctuaire, lui cria : « O le plus impie des hommes, qu'oses-tu faire ? Tu chasses les hôtes de mon temple ! » Mais Aristodique reprit sans hésiter : « O roi ! puisque tu prends tant d'intérêt à tes hôtes, devais-tu ordonner aux Cuméens de livrer le leur ? » De retour à Cumes, l'ambassade rendit compte de sa mission, et les Cuméens, persistant dans leur résolution de ne point livrer Pactyas, le firent partir pour Mytilène, où ils allèrent même le reprendre ensuite, à la nouvelle du danger qu'il y courait, pour le transporter de là à Chios, dont les habitants furent moins généreux (1).

Cet exemple, si simple et pourtant si fécond en enseignements, est une preuve éclatante de l'indépendance naturelle de la conscience et montre que, pour cette même conscience — j'entends la conscience libre, la seule qui en soit une et qui implique une responsabilité morale — la loi n'a réellement d'empire que si elle en est l'expression, un reflet, par conséquent « de la raison législative qui est en nous ».

En rapprochant la noble protestation des Cuméens de ce que l'on appelle l'obéissance d'Abraham (2), toujours loué dans les églises pour un acte dont aucun chrétien de notre race ne voudrait assurément charger sa conscience, fussent tous les miracles du monde conspirer contre sa raison pour essayer

(1) HÉRODOTE, I, 154 et suiv.

(2) Genèse, XXII.

de la convaincre du commandement divin ; en la rapprochant encore de la malédiction que s'attira Saül, pour être resté fidèle à la parole donnée par lui au malheureux Agag (1), on a une éclatante illustration de la différence qui sépare la race de Prométhée, le ravisseur du feu céleste, de celle dont le Dieu n'avait de loi que sa volonté et qui a pu dire, sans soulever de réclamation parmi les élus de son caprice, qu'il a fait le mal comme le bien.

Un autre exemple, que je prends dans Strabon (2), ne me semble pas moins propre que celui d'Aristodique et des Cuméens à faire ressortir le contraste si nettement caractérisé des deux natures hellénique et sémitique.

Il y a là-bas en Provence, non loin des bouches du Rhône, un vaste champ de pierres caillouteuses, sous lesquelles pousse l'*agrostis* ou chien-dent, qui, au temps du géographe, y était en assez grande quantité pour nourrir de nombreux troupeaux de brebis : c'est la plaine de la Crau, illustrée de nos jours par la poésie et la musique dans le drame de *Mireille*. D'où viennent tous ces cailloux ? Aujourd'hui on le sait à peu près, mais autrefois les savants n'avaient là-dessus que des conjectures à faire et les poètes de belles images à présenter. Voici, à ce sujet, ce que l'un de ceux-ci, le grand Eschyle, fait dire à Prométhée parlant à Hercule, à qui il indique la route qu'il doit suivre du Caucase aux Hespérides :

« Tu rencontreras l'intrépide armée des Lygiens, et, si grande que soit ta vaillance, elle n'aura sûrement pas à se plaindre du combat qui t'attend. A un moment donné, — ainsi l'a arrêté le destin, — tu manqueras de flèches, et ta main ne pourra trouver sur le sol une seule pierre pour en armer ton arc, car tout ce terrain est fangeux. Mais Jupiter aura, heureusement, pitié de ta détresse, et il amassera au-dessous du ciel de lourds et sombres nuages, qui feront pleuvoir sur la terre une grêle de cailloux arrondis, nouvelles armes qui te permettront de disperser sans peine l'innombrable armée des Lygiens ».

Après cette citation, le géographe ajoute une réflexion de Posidonius au sujet du miracle de la pluie de pierres de la Crau. Posidonius, selon lui, estimait que, puisque Jupiter voulait sauver Hercule, il eût tout aussi bien fait de faire pleuvoir ces pierres sur les têtes des Lygiens, au lieu d'en couvrir le sol, qu'elles ont encombré inutilement. Il m'est avis, d'après cela, soit dit en passant, que, si le philosophe grec eût eu connaissance de ce qui arriva, en pareille occurrence, au roi de Jérusalem Adonisedek et à ses alliés, il aurait trouvé Jéhovah plus pratique ici, à la manière de son peuple, que ne le fut Jupiter aux bouches du Rhône. On sait que le dieu

(1) *Samuel*, XV.

(2) Livre IV, chap. 1, p. 7.

d'Israël, ayant, lui aussi, des pierres à faire pleuvoir au service de Joqué, à la descente de Beth-Horon, ne s'amusa pas à en joncher la terre nue, mais qu'il les fit rouler en droite ligne du ciel sur ses ennemis, qu'elles accompagnèrent battant, dans leur fuite à la débandade, jusqu'à Azeca et à Maceda : *Dominus misit super eos lapides magnos de cælo usque ad Azeca, et mortui sunt multo plures lapidibus grandinis quam quos gladio percusserunt filii Israel.* Et ce ne furent pas de simples cailloux à armer de petites frondes, comme à la Crau, que Jéhovah envoya de la sorte, mais de bons quartiers de roche, détachés sans doute du firmanent céleste : *lapides magni de cælo.* Mais ce n'est point de ce que Posidonius aurait pu penser de la puissante décision de Jéhovah qu'il s'agit; c'est de ce qu'il s'est permis si irrévérencieusement de dire des tergiversations intempestives ou des demi-mesures de Jupiter. Or, cela, Strabon ne l'approuve point. Il trouve messéant que l'on discute les voies de la Providence et du Destin : « Que l'on se mette, dit-il, à épiloguer là-dessus, et l'on n'aura que trop souvent l'occasion de répéter, aussi bien à propos des événements de la vie humaine qu'au sujet des lois de la nature, que les choses eussent été mieux, arrangées d'autre façon, qu'elles ne le sont de fait. »

Je ne sais si je me fais illusion sur la cause de ce contraste de nos deux auteurs dans leur manière de théologiser, mais il me semble qu'on pourrait fort bien l'attribuer à une différence d'esprit de race. Quoique natif d'Apamée de Syrie, Posidonius était fils de parents grecs et d'origine grecque, de plus stoïcien, mais ceci *ad ornamentum causæ.* Strabon, lui, quoique élevé à la grecque, avec un nom d'emprunt, qui n'était point celui de sa famille, était d'origine sémitique : le nom de sa ville natale, Amazée de Cappadoce, dans le pays qui paraît avoir été celui des Amazones, est caractéristique à cet égard; c'était assurément quelque sanctuaire de la Mère divine, Am-Aza, la Forte Mère, dont les Amazones étaient les prêtresses, et qui était adorée, sous le nom de Tanaïs ou Thanith, à Comane du Pont aussi bien qu'à Comane de la grande Cappadoce, ou ses temples étaient desservis chacun par six mille hiérodules. Or, un des grands-oncles maternels de Strabon avait été grand prêtre du premier de ces temples, et l'on sait que cette déesse, la même que la Thanith de Sidon, de Carthage et de l'inscription punique de Marseille, était une divinité chthonienne sémitisée par les Assyro-Chaldéens, sémite par conséquent (1).

Strabon était donc un Sémite; mais, comme il avait reçu de son maître Aristodème une éducation grecque, on ne saurait trop lui en vouloir de mêler, dans sa théologie, un peu d'hellénisme à son atavisme sémitique. En

(1) Voir, si l'on veut, mes *Origines de la Religion*, t. I, chap. III et suiv.

confondant le Destin avec la Providence, c'est tout bonnement Dieu et le diable qu'il associe en même culte. On verra plus loin que, si cette confusion est bien dans la tradition israélite, il n'y a rien qui soit moins compatible avec la tradition hellénique et avec l'idée que l'on s'est généralement faite de Dieu dans notre race aryenne. Disons d'abord ce que, pour les Grecs, étaient les dieux, y compris le Dieu suprême, et ce qu'était le Destin.

Les dieux étaient, dans le principe, des forces naturelles catégorisées, mais ils n'étaient pas les seules forces de la nature. Sortis eux-mêmes et nés de l'ensemble universel, ils y avaient grandi. L'Olympe était leur conquête. C'étaient de puissants parvenus, issus de la même substance et du même sang que nous. Il y avait des degrés dans le Panthéon payen et ce ne fut que bien tard, au déclin de l'antique foi, que Jupiter, par exemple, finit par accaparer tout le divin et en résumer l'énergie dans sa personne. Quant au Destin, maître des Dieux eux-mêmes, qui lui étaient soumis, comme de toute vie en ce monde, c'était la suprême Ananké, la Nécessité, ainsi que l'a définie Platon. Mais, quoiqu'il n'eût pas de personnalité exclusive et qu'il vécût en toutes choses, ce n'était point la Fortune, un pur hasard; c'était bien une force, la force même qui préside à l'enchaînement des causes, au développement de leurs effets, et qui les produit aveuglément. Dans ce sens il répondait assez bien au principe de sélection brutale du transformisme dont il sera parlé plus avant. Aussi quand, avec le développement de l'idée éminemment hellénique de « devenir » contenue dans la notion de personnalité divine — les dieux, ainsi qu'il vient d'être dit, étaient des parvenus — on voit plus tard ces dieux en opposition avec le Destin et le combattre; que l'on voit la puissance de l'inexorable et inconscient *Fatum* refoulée au fur et à mesure que celle des dieux s'accroît et gagne du terrain, comment admettre le moindre rapport d'origine entre le Divin tel que le concevaient les Grecs, tel aussi que peut le concevoir le raisonnement scientifique, et celui d'un peuple dont l'archigète a pu dire : « C'est moi qui ai fait la lumière et créé les ténèbres; c'est moi qui fais le bien, c'est moi qui fais le mal; c'est moi qui ai tout fait » (1). Ce dieu-là, sur le caractère duquel nous insisterons plus tard, était une personnification de l'aveugle caprice; ce n'était pas une Providence. C'est en discutant ses voies, ce que le Sémite Strabon, à l'exemple du Sémite Isaïe, trouvait impie, que l'aryen, à la suite de ses dieux, s'est élevé à la conscience et a conquis sa personne; c'est en les prenant à partie, en luttant avec lui, comme Jacob, du reste, avec Elohim, à Phanuel, jusqu'à ce que parût l'aurore et que le

(1) *Exode*, XX, v. 12.

jour, en l'éclairant, lui fit voir Dieu face à face, que ce même aryen a entrevu quelque chose du secret de la création et saisi, « par un suprême effort de sa cuisse », — *nervo femoris ejus*, — un premier jet du pur rayonnement de l'Infini.

Si la Grèce s'est élevée, à peu près seule, entre tous les peuples de l'antiquité, à la vraie notion de la morale, et a pu trouver la voie véritable de l'homme personnel, c'est, ajouterai-je, parce qu'elle n'a pas eu de saintes Ecritures, non plus que de sacerdoce d'Etat, ni de théologie dogmatique, ni de docteurs officiels, maîtres de l'enseignement et revêtus d'une autorité infaillible, et qu'elle est restée libre en face du Divin infini, l'interrogeant et discutant ses oracles, sans s'inquiéter de la voix du ciel qui eût pu lui dire, comme Jéhovah aux Israélites : « Gardez-vous d'approcher de la montagne, car quiconque dépassera les limites marquées, dans le désir de voir le Seigneur, sera puni de mort (1). » De cette liberté, mère et nourricière de la vertu, sont nés l'art, la philosophie, la science, la morale, l'histoire; d'elle sont nés l'acte humain et la responsabilité, qui peuvent faire un saint de chacun de nous; par elle s'éclaire l'éternelle justice. Ces grandes données de la vie consciente des peuples portent trop le caractère de l'initiative personnelle, pour qu'on ne soit pas surpris de n'en voir aucune trace marquée là où la liberté et conséquemment la personne demeurent étouffées sous l'écrasement des formules autoritaires. Et c'est ce qui explique comment l'art vrai, celui qui a sa base dans la nature, dont il respecte les lois, tout en les idéalisant et les élevant à ce haut degré d'harmonie qui constitue le beau, a pu se former et se développer avec la liberté de l'esprit. Certes, nos cathédrales gothiques ne manquent pas de grandeur, comme n'en manquent pas tout à fait non plus, quoique bien inférieurs à elles, les merveilleux *tchaityas* ou temples-rocs d'Ellora, d'Elephanta, de Kennerly, dans l'Inde, ou les colosses d'Angor-Vat, dans l'Indo-Chine; mais c'est par sa monstruosité — *naturæ deformitate* — que tout cela provoque une admiration de stupéfaction plutôt que de ravissement de la pensée. Dans l'art grec, l'ensemble est une véritable unité synthétique, un organisme, quelque chose comme un tissu cellulaire où le moindre détail a sa vie et occupe sa vraie place, collaborant par sa propre raison avec celle d'un ensemble dont elle est partie intégrante; dans l'art symbolique, il n'y a pas de vie pour le détail, qui aurait pu être facilement autre qu'il n'est : griffons, monstres ailés, gargouilles grimaçantes, figures contournées, la plupart laides ou grotesques, sans vie ou uniformément animées. Partout ignorance du vrai rapport des choses et des parties constituantes entre elles; partout l'hor-

(1) *Isaïe*, c. XLV, v. 7.

reur de la nature, l'inintelligence du beau dans l'homme comme dans toute réalité extérieure. Et ce que le mysticisme, la démonologie, l'effrènement des sens et de l'imagination ont produit au moyen âge de notre histoire, la fantaisie du mystère l'avait déjà produit aussi en Égypte, en Asie, dans l'Amérique centrale, partout où le symbole s'est substitué à la vérité. L'architecture, comme la plastique, n'est généralement là encore qu'un enchevêtrement fantastique de toutes sortes de choses sans cohésion naturelle, assemblage d'impossibilités dont la gigantesque et colossale grandeur, l'immense travail et le vague infini s'imposent fortement à la sensation, troublent même un instant la pensée et font rêver de tout ce qu'il y a et n'y a pas dans ces mystères : rêves de nuit et des heures de fatigue de la méditation.

On peut affirmer, en conséquence, que, dans les données traditionnelles de l'Hellade, où l'on ne constate pas de déviation par suite d'infiltration sémitique ou d'intervention doctorale, le Divin est resté naturel. Dans notre race aryenne, ce n'est évidemment que sous l'influence d'idées étrangères qu'il a pu se laisser accaparer par une personnalité exclusive indépendante, souveraine et seule absolue, sous le nom de Seigneur et de Providence, — ce dernier terme entendu dans un autre sens que celui que nous lui donnons plus loin. Le Divin, dans toutes les ramifications de cette famille, est inhérent à la nature et ne réside qu'en elle ; les dieux en sont doués dans des proportions qui peuvent varier depuis celui des dieux enfants jusqu'au Divin des maîtres du tonnerre, mais il n'est exclusivement propre à aucun d'eux. Cassandre, pour avoir repoussé l'amour d'Apollon, est punie de la perte de son crédit ; personne ne l'écoute, on ne la traite plus que « comme une vagabonde, une magicienne de carrefour » (1) ; mais le Divin n'en est pas moins demeuré en elle, et l'on sait par l'*Agamemnon* d'Eschyle de quelles terribles angoisses la vue de l'avenir torturait son âme. De même que Cassandre, la Sibylle prophétisait par une vertu qui lui était propre, et l'oracle s'exhalait du sein de la Pythie comme l'odeur s'échappe de la plante.

Le Divin passait pour quelque chose de si intimement lié à la nature, qu'il pouvait se transmettre avec le sang : les frères Alcmaeon et Archiloque avaient hérité de la faculté prophétique d'Amphiaraios, leur père, et les Branchides se succédaient de père en fils auprès de l'oracle de Didymaon, non loin de Milet. Aux époques philosophiques, il prit des formes plus abstraites ; pour une des plus grandes écoles, notamment, ce fut le Logos ou Verbe, dont il est dit au chapitre 1^{er} de l'Évangile de saint Jean qu'il

1) ESCHYLE, *Agamemnon*.

s'est fait chair et habite en nous : *Et verbum caro factum est et habitavit in nobis*. Je sais bien qu'on traduit ces paroles dans les Églises autrement que je ne le fais ici, et que là on les entend uniquement de l'incarnation de la deuxième personne de la Trinité et de son passage sur la terre. Il est aussi fort probable que l'auteur évangélique, quelque juif hellénisé de l'école de Philon, n'a pas eu d'autre pensée, en s'appropriant cette idée platonicienne du Logos, que de la corriger dans le sens des données du judaïsme sur la nature de la divinité en général. Le verset 9 de ce même chapitre I^{er} paraît du moins l'indiquer. La vraie lumière, en effet, celle dont on enseignait, dans certaines écoles rationalistes, qu'« elle éclaire tout homme venant en ce monde », il ne faut pas, d'après ce verset, la chercher ailleurs que dans le Christ Jésus : c'est lui qui est cette lumière, qui est le Logos, Verbe et Raison (1).

Le vrai Dieu de notre race, celui que les savants sanscritistes incarnent successivement et à tour de rôle dans chacune des grandes dénominations du Panthéon védique et dont ils se font un argument pour prouver le monothéisme primitif des Aryas ; le Dieu un, en effet, et seul véritablement Dieu, celui qui est la source unique, non seulement de toute vie extérieure, mais encore de toute vie morale, intelligence, sagesse, justice, amour, c'est un Dieu qui, durant des siècles, est resté une sorte de *deus ignotus* et qui n'a d'autel que dans le cœur de l'homme. Quel est son nom dans les Védas ? Quel était-il chez les Grecs, chez les Romains, les Celtes, les Germains, les Slaves ? Le Divin n'a de nom nulle part, mais il est présent partout, vivant avec tout ce qui vit. Il est la raison des rapports et la loi de toutes les associations ; il est l'esprit qui conçoit et l'amour qui enfante ; il est la justice, le droit, l'harmonie, le vrai, le beau et le bien. Il est le créateur incessant et le modérateur infatigable de toutes choses, car en dehors de la raison,

(1) A quoi tient, pourtant, la fortune des dogmes ! Nul doute que, en parlant du Logos ou Raison divine, les philosophes grecs ne l'aient entendu de ce même Divin et qu'il ne faille, par conséquent, conserver au présent, à peu près d'un bout à l'autre du chapitre, ce qui est mis au passé, comme s'il s'agissait de quelque chose qui *a habité*, non pas en nous, mais parmi nous, y a brillé, éclairé, et s'en est allé ensuite, en nous laissant un phare de lumière extérieure pour nous orienter dans la voie de ce monde. Tout cela parce que, dans le langage prophétique, ce qui se dit du présent peut s'entendre du passé comme du futur et *vice versa* ! De sorte que de cette vérité, dont la formule est vraiment digne de l'esprit hellénique : « *Et il ou elle* (le Logos ou Raison divine) *réside en nous* », l'esprit juif a pu, sans effort, façonner cette autre chose : « *Il ou elle a habité parmi nous* » et asseoir ainsi la religion que nous lui devons sur un quiproquo.

Toute révérence gardée, le premier chapitre de saint Jean me rappelle ce moine italien qui, prêchant à ciel ouvert, dans une place de Rome, où jouait en même temps un Guignol dont le théâtre attirait plus de monde que sa chaire, se mit à agiter le crucifix en criant à tue-tête : *Ecco, ecco il vero pulcinella !*

de la justice, de l'amour, il n'y a rien : le faux, le laid, le mal sont exclus de la notion de l'être. Il est toute la vie.

Or, cette manière de concevoir ne se relie par aucun point à l'idée sémitique d'un dieu qui vit seul, en dehors d'une nature desséchée, qu'il a rejetée loin de lui, après l'avoir produite, et qu'il a produite, non de sa propre substance, mais de rien et de moins que rien encore, conservant pour lui seul tout le Divin et n'en départant çà et là quelques bribes à ses misérables créatures que par une grâce toute bénévole, à laquelle il n'est nullement tenu. Après comme avant le péché du premier homme, la vie, dans les idées sémitiques, devenues chrétiennes, est un fond qui n'appartient qu'à Dieu seul; car l'immortalité surnaturelle d'Adam et d'Eve, dans le Paradis terrestre, était liée à l'état de grâce dans lequel ils avaient été créés.

JULES BAISSAC

(A suivre.)

LE SUICIDE PAR L'AMOUR

A GEORGES KHNOFF

Il était arrivé à Marcel Gentrax, le dilettante, l'une des très rares fois qu'il eût accepté à dîner, — car il se trouvait mal à la seule idée des présentations, des amabilités de commande et des visages oiseux, — de se rencontrer avec un gentleman anglais nommé sir Lawrence-Frank Whittow.

Au premier abord le visage nébuleux et énigmatique de cet étranger avait requis son attention au même titre que le piquait tout objet rare, médaille antique ou musique exhumée. Sans deviner la nature de la hantise ou de la possession dont souffrait Frank Whittow, le faux misanthrope devinait en lui un de ces orgueilleux humanitaires, un de ces exceptionnels qui se sont repliés sur eux-mêmes et qui se consomment aux passions qu'ils n'ont pu communiquer comme le feu purificateur à une élite de mortels.

Pour le monde et l'extérieur sir Lawrence représentait l'un des trois ou quatre contemporains à qui l'on pût appliquer cette épithète « puits de savoir » et qui eussent été, au moyen-âge, autant de docteurs Faust.

Une série de formidables découvertes dans le domaine des sciences naturelles l'avaient auréolé de gloire et presque de terreur. Il s'attachait à cet homme pâle et fluet, au parler sourd et grave, quelque chose du prestige qui revêtait les sorciers et les thaumaturges, et quelque merveilles et même bouleversantes que fussent ses découvertes, les milieux savants attendaient de son génie des conquêtes plus miraculeuses encore. A leur avis leur illustre collègue en savait encore plus long qu'il ne voulait le dire et le publier.

N'eût-il même pas été nimbé de prestige que sa physionomie eût écarté les familiers et les indiscrets. Agé de trente ans, par moments son visage en accusait dix-huit et d'autres fois cinquante.

Pour définir l'impression que lui avait causée le masque caractéristique du baronnet, Marcel n'avait pas trouvé mieux que de comparer ce masque

à un ciel caniculaire pendant une de ces journées de chaos météorologiques où des orages sinistres alternent avec des azurs trop ensoleillés.

Sir Lawrence avait des cheveux très noirs, la barbiche et la moustache peu garnies, des lèvres minces et légèrement sardoniques, mais, remarquables avant tout autre détail de sa physionomie, des yeux extraordinairement bleus, des yeux lucides et impérieux de magnétiseur, avec, par intervalles, ce quelque chose de fuyant et d'oblique que les Napolitains constatent chez les *jettatori*.

Marcel Gentrax m'affirma souvent, au temps de ses premiers rapports avec le célèbre étranger, que tout le personnage lui semblait éclairé par une lumière intérieure, étrangement lunaire et sidérale, comme des idées qui se mettraient à luire, comme un fluide psychique, se révélant au sens visuel, et Marcel ajoutait qu'à certains jours critiques et émotionnels cette concentration de rayons moraux était telle en sir Lawrence que les objets autour de lui paraissaient s'estomper et s'amortir, se noyer en crépuscule. Pour me servir de la pittoresque expression de mon ami, c'était alors comme si le soleil se couchait en cet homme.

A la surprise de tous sir Lawrence-Frank Whittow honora Marcel de fréquentes visites. On plaisanta même, pour autant qu'on osât plaisanter le savant anglais, l'amitié subite de ces deux taciturnes. D'abord il fut surtout question entre eux des lois et des phénomènes de la physique. Des expériences établies et contrôlées, ils se lancèrent dans les champs de l'hypothèse, des inductions et des probabilités.

Sir Lawrence était, à ce qu'il déclara lui-même à Gentrax, un *positiviste mystique*, c'est-à-dire qu'il croyait au merveilleux, tout en niant le surnaturel. Rien ne lui paraissait impossible ou irréalisable. Et c'était, prétendait-il, uniquement à cause de notre vie matérielle, niaise, outrageusement vénale et cupide, gaspillée en des intérêts mesquins, que nous avons perdu beaucoup des secrets possédés autrefois par les mages. Si les prodiges ne s'accomplissaient plus, c'était pour nous punir de notre indignité.

Précisément à cause de sa foi en la toute-puissance de l'âme humaine, pourvu que cette âme fût dégagée des ignominies qui l'obscurcissent et l'étouffent. Frank Whittow se montrait impitoyable pour les imposteurs et les charlatans, bien plus redoutables et plus néfastes que les sceptiques et les voltairiens ricanant à propos de tout.

Ceci donnera une idée des convictions audacieuses du savant : il estimait possible la génération spontanée et prédisait qu'un jour la puissance créatrice de l'homme ne connaîtrait point de limites et que nos descendants posséderaient toutes les forces dont les esprits superstitieux enrichissent leur dieu ou leur diable.

Les premiers temps Marcel Gentrrix éprouva quelque malaise devant la sécheresse, la logique, la raison rigoureuse et aveuglante de sir Franck. Il comparait son ami à un astronome qui ne serait que mathématicien et pas un tantinet poète.

Malgré les progrès de leur liaison, Marcel s'étonnait aussi de trouver sir Lawrence hermétiquement fermé sur tout ce qui touchait au sentiment, au côté amatif de son individu. Avait-il aimé? Ce n'était pourtant point le travail et les préoccupations du savant qui lui modelaient un masque souvent si volcanique, un masque de lave refroidie ou qui répandaient, à d'autres instants, sur ce même visage la douceur navrante et la radieuse détresse d'un jeune martyr.

Cet homme supérieur par l'intelligence devait être immense aussi par la bonté. Gentrrix le devinait singulièrement affectueux, mais chaque fois qu'il tentait d'aborder les sujets passionnels, l'Anglais détournait aussitôt la conversation et accompagnait sa parole nette et incisive d'un regard dépouillé de toute sympathie.

Comme de juste la curiosité de Marcel s'accroissait en raison même de l'impénétrabilité de son compagnon.

A cause de la prodigieuse valeur intellectuelle du personnage, Gentrrix se disait que pour souffrir et pour se taire ainsi, sa souffrance devait être de celles qui eussent perdu, ruiné, anéanti tout individu moins solidement trempé.

Leurs meilleures causeries ils les eurent en se promenant dans la banlieue, où, bon marcheur, l'Anglais entraînait fréquemment son camarade.

Le temps et la saison favorisaient ces courses à travers les paysages de transition entre la campagne et la ville :

La nature était prise du premier frisson de la fièvre automnale. Les feuillages se dégradèrent en colorations sublimes de regret et de nostalgie aussi opulentes que le deuil du jour à son déclin. Prés et bosquets contractaient ces nuances de masures d'indigents et de défroques de pouilleux, cette patine fauve et savoureuse de la plèbe à laquelle avait insulté depuis le printemps l'éclat parvenu de la végétation trop verte. L'époque et le milieu s'harmonisaient et, pour me servir de la suggestive inversion de sir Franck Whittow, nos amis se promenaient dans un paysage d'équinoxe et par une température faubourienne.

Ces mots furent prononcés à certaine heure crépusculaire, où la navrance ambiante avait exercé une impression assez inattendue sur sir Lawrence. A la surprise croissante de Marcel Gentrrix le savant délaissait ses discours habituels pour se livrer avec une sorte d'enthousiasme à la contemplation des scènes et des personnages qui les entouraient.

Une musique de foire s'élevait dans le lointain, au bout de la vaste plaine, croisée de quelques fossés stagnants et d'aunaias gibbeuses, où des moutons à toison violacée par le couchant cuivreux paissaient une herbe boueuse et jaunissante.

Oui, une musique de foire s'élevait canaille et toute méridionale, là-bas, tout là-bas, derrière ces palissades mal goudronnées que dépassaient des phares, des minarets, des campaniles, des coupoles, des architectures de carton-pâte découpant sur la lourde et poignante mélancolie de la vesprée flamande la silhouette des principaux monuments de Venise.

Et, pour ajouter à la brutalité de l'anachronisme sous l'horizon gris et pourpre, aux farouches éclats métalliques, ces fantômes, ces larves de palais et de temples orientaux se drapèrent dans une lumière électrique blanche et crue aussi macabre qu'un suaire. O ces chants de gondoliers et ces crincrins de mandolinistes dans le crépuscule brabançon, dans cette pastorale de banlieue! Il y avait à la fois quelque chose d'hallucinant et de burlesque dans cette improvisation du midi sur le lourd terroir du nord. Elle tenait de la parodie mais aussi du mirage. En écoutant ces sérénades, on aurait eu à la fois envie de rire et de pleurer.

Les deux amis s'étaient arrêtés au bord du talus dévalant vers la plaine où, non loin, paissaient les moutons et, très loin, carnavalait une kermesse vénitienne...

Sir Lawrence prit Marcel par le bras :

— O poète aimant, psalmodia-t-il d'un ton pathétique, savoure l'artificial de cette irruption d'une pseudo-ville des doges dans ton village à bourgmestres. Ne te moque point trop de ce viol ridicule de la contrée grave et forte en chair par ce turbulent batelage... Non, tu goûteras bientôt le charme de cette mauvaise rencontre. Il résultera je ne sais quel magnétisme et quelle électricité de cette collision des natures incompatibles... Quelque chose comme un long baiser que se donneraient deux ennemis intimes. La dissonnance n'est qu'apparente. Crois-moi, les proverbes ne radotent pas toujours; oui, les extrêmes sont faits pour se toucher. Un présage m'avertit que tu en feras bientôt une expérience décisive! N'aimes-tu pas mieux ton lourd et copieux terroir depuis que ces cabotins l'agacent et le piquent de leurs arpèges et de leurs pizzicati? Ce fond ricaneur du tableau accentue la mélancolie extatique, la solennité du premier plan... Respecte cette invention saugrenue et applique-toi à en dégager le symbole... Ce caprice forain te résume toute notre vie où les chimères souvent funambulesques s'efforcent d'étouffer et d'anéantir les impérieuses et pesantes réalités...

« Tu t'étonnes de m'entendre parler ainsi. Apprends que comme toi j'aime

et je suis poète. Comme toi j'ai souffert d'amour et j'ai pleuré et chanté, pleuré du sang et chanté des sanglots, ainsi que pleure, saigne, chante et ricane cette nuit vénitienne dans la léthargie de ton dolent pays... Puis, à force de m'être leurré de fantasmagories, d'avoir trop magnifié et exalté les pauvres êtres prosaïques, souvent indignes, que mon cœur élisait pour ses fétiches adorés, je n'ai plus aimé que le rêve ; c'est-à-dire qu'à présent mon imagination crée de toute pièce ce que j'aime... Et ici, mon cher Marcel, je vous ferai remarquer que je parle tant au propre qu'au figuré. Le savant exécute la fantaisie du poète. Oui, je crée ce que j'aime et il ne dépendra que de toi de m'imiter... »

La voix musicale et charmeresse de sir Lawrence se fit encore plus insidieuse et s'estompa d'inflexions aussi morbides que l'agonie des toisons blanches au sein du brouillard.

Et sa pâleur évoquait celle de l'hostie dans l'ostensoir, il resplendissait comme si Dieu se levait en lui :

— Écoute-moi bien. L'heure se prête à mes confidences et ce crispant décor de la plaine atrabilaire lutinée par des pitres exotiques correspond même assez providentiellement à l'expérience que nous entreprendrons tout à l'heure.

« J'ai surpris le secret de ta mélancolie. Tu souffres de l'insupportable antinomie entre le vœu de ton être et celui de la masse qui nous régente ; mais tu souffres plus encore peut-être d'un immense besoin d'éternelle jeunesse. Sans cesse la nature implacable intervient pour te dire ton rôle éphémère. Un jour cette aveugle et ingrate nature te sonnera le départ, alors que tu es, avec moi, le seul être qui la sente, qui l'admire et qui l'aime d'une éperdue affection panthéiste, comme elle devrait être sentie, admirée et adorée de tous. Tu te désoles à cause de notre vie passagère, pauvre poète... J'ajouterais que l'injustice de tes chers mais stupides semblables augmente ta douleur chronique. Parce que tu ne te confines pas dans leurs cultes de commande et dans leurs adorations permises, ils t'accusent, toi le religieux jusqu'au fanatisme, de sacrilège et d'impiété. O vivre, largement vivre, ô vivre toute la vie ! Vivre en communion totale avec la nature !

« Je dois te dire en toute franchise que les hommes normaux, s'ils lisaient comme moi dans ton cœur, te traiteraient de fou. Parbleu, tout grand savant qu'ils m'ont proclamé ils m'enfermeraient s'ils se doutaient seulement de ma capitale « découverte » ; de celle que je vais te révéler...

« Ton hyperesthésie te rapproche de l'état que la crédulité attribuait aux dieux. Oui, ton état est maladif. Mais quelle maladie sublime ! Celle qui nous permet de nous unir à tout ce qui compose nos délices.

« Nos imaginations confinent aux transports de la folie ! te diront les

moralistes et les symétriques austères. En les prenant au mot, qu'y aurait-il là de si alarmant pour nous? Avec la folie, n'est-ce pas l'au-delà qui commence? Pour employer une expression de mon métier de savant, la folie n'est-elle pas l'éclipse, l'évasion de l'âme tellement impatiente qu'au moment de s'en aller elle n'a pas même pris le temps d'éteindre le corps, comme le chimiste le fourneau? Et le cadavre survit à la pensée!

« Ah, j'ai pénétré ton être différent, ta monstruosité sublime. Exulte, je t'apporte la consolation, le soulagement et, le jour où tu voudras, l'oubli... J'avais étudié la plupart des fluides, mais il me fallait un sujet tel que toi pour me montrer le fluide qui les réunit tous, ce fluide de sympathie absolue, qui te met en contact permanent avec l'éternité et l'infini...

« Sans que tu t'en doutais j'ai observé et étudié les progrès de ta précieuse maladie. Le moment est venu d'accomplir sur toi l'opération qui couronnera mes découvertes et qui t'apportera le baume, la volupté, le soulagement. En un éclair à la fois plus suave et plus atroce que le spasme, toi, la bonté et l'amour même, tu vas pouvoir réunir les tronçons de ton idéal. Persuade-toi que ton corps actuel n'est qu'une apparence. Ose te contempler dans l'infailible miroir, dans le reflet de ta vie mentale, dans la magnificence et la frénésie de ton imagination. Tiens, regarde! »

Et de la main sir Lawrence Whittow lui montra le petit berger, seul visible, émergeant de la buée paludéenne où se noyaient depuis longtemps les formes houleuses de son troupeau.

Il faisait extraordinairement tiède et doux, un peu humide, comme si le dernier sourire de l'été s'humectait de discrètes larmes. L'air se tendait de filandres chatouilleurs.

C'était le temps propice aux confidences, aux réconciliations et aussi aux adieux.

Il y avait dans cette poignante tiédeur septembrale comme l'onguent, les charpies et les baumes qu'on applique sur les blessures du cœur après les opérations suprêmes. Plus impressionnable encore que d'ordinaire, Marcel ressentait jusqu'au malaise cette atmosphère, cette lumière, cette température d'hôpital psychique.

Aux bélements des ouailles que le brouillard semblait multiplier, répondait toujours au loin la musique foraine aussi criarde que la peinturlure du panorama et que les feux de Bengale trouant parfois la blancheur fantomale de cette ville en effigie.

Marcel, obéissant à sir Lawrence, regardait le petit berger. D'abord indifférents, ses yeux se remplirent d'extase.

Sublime vision! Elle incarnait les préférences, les vœux et les désirs du poète. Un jour Marcel avait souhaité ce costume de velours mordoré; une

autre fois il enviait à un manoeuvre maçon le port crâne et avantageux de sa méchante casquette marine... Tout ce que Marcel avait aimé en secret, sans espoir, tout ce qui chatouillait et pinçait ses fibres amatives, caresses de l'imagination, nostalgies lancinantes, tout ce qui lui avait étreint doucement le cœur en en précipitant les battements, se concentrait en ce jeune gars.

Il se campait dans une attitude que Marcel n'avait rencontrée qu'une seule et mémorable fois chez un apprenti au repos. L'adolescent possédait ces yeux divins sous la caresse desquels le poète eût affronté les pires supplices, cette bouche friande dont les baisers avifieraient encore l'incarnat; un corps nerveux modelé comme par une gageure de l'amour et de la force, et dont le velours des vêtements flattait au lieu de dissimuler les proportions harmonieuses et les reliefs vigoureux.

Eclairé dans une dernière flambée de soleil rouge, son isolement, l'immensité du décor, la moquerie même des profanations lointaines lui prétaient une splendeur de plus. Aux yeux de Marcel, affolé et râlant d'idôlatricie, il réalisait le plus bel être humain, l'idéal de notre enveloppe charnelle, le chef-d'œuvre d'un créateur qui eût éclairé le corps d'Antinoüs par l'âme de Parsifal.

Marcel s'approchait pour s'agenouiller devant lui et panteler, sous ses regards et son souffle céleste, mais au moment de l'aborder, il s'aperçut que les détails de ce délicieux ensemble de perfections plastiques se désagrégèrent ou se vulgarisaient et qu'il ne restait plus, à deux pas de lui, qu'un assez galbeux petit pastoureau qui le dévisageait d'un air à la fois cajoleur et effronté.

Il recula et, se tournant vers sir Lawrence, il s'écria d'un ton déchirant : « Ah, pourquoi ne m'as-tu point fait mourir avec ce fantôme ! Il m'eût été un délice sans pareil de m'évanouir et de me dissiper en lui ! »

Le baronnet lui prit la main :

— Il ne s'est pas évanoui pour toujours. Pour le revoir il te suffira de le conjurer. Mais ce n'est pas un spectre ou une ombre; c'est ta propre subsistance, c'est toi-même. En un instant tu prenais ta revanche de la nature créatrice; tu revêtais la forme seyant à ton esprit. Eh bien, tu te retrouveras à cette image par la puissance de l'amour, chaque fois que dans tes sentiments pour le prochain tu ne consentiras à voir que ses qualités et que tu l'isoleras de ses défauts. Et tu ne seras jamais plus accompli, plus irréprochable que le jour où tu parviendras à découvrir en la personne de ton plus mortel ennemi, un mérite caché, une vertu que ta haine refusait toujours de lui accorder.

« En te représentant avec obstination quelques traits louables de ton

ennemi, ne fût-ce que le moindre plaisir qu'il t'aura procuré, peu à peu l'être haïssable que tu évoquais acquerra la beauté dont tu pares tes visions préférées. Il se transfigurera, il revêtira des formes plus sublimes que celles dont l'absence vient de t'inspirer le dégoût de la vie. Il te séduira, pétri dans le marbre des statues grecques, dans la chair des éphèbes favoris des Césars et des Sages ; il surgira dans les effluves du parfum et les ondes des harmonies auxquels s'attachent tes plus intimes souvenirs ; lui-même possédera la voix pathétique de tes obsessions musicales, la couleur de ses vêtements sera puisée à la palette de tes peintres aimés, mieux, empruntée aux haillons des libres voyous qui lui servirent d'avant-coureurs ; l'horizon qui l'encadrera reproduira le ciel de tes préférences ; ses allures et ses gestes s'inspireront de tes grands souvenirs gymniques, et dans son haleine tu respireras les printemps et les automnes, la fleur et le fruit de tes rencontres les plus délectables. Il est possible qu'une flamme meurtrière persiste à briller dans son regard. Encore un effort, obstine-toi, appelle à toi toute la force du pardon. Et à ces incantations toutes-puissantes, je te le jure, s'éteindra peu à peu cette lueur incendiaire pour faire place à la rosée touchante des meilleures larmes que l'on pleurera sur toi, — et quand tu verras ton ennemi féroce transformé en cette créature idéale, en ce prodige de beauté et de bonté, un indicible bien-être au cœur t'avertira de mourir au plus vite, par crainte de survivre à ce miracle, à ce triomphe de la charité, et alors, ô très cher rêveur, il suffira à tes lèvres de s'oublier sur les siennes en un baiser si profond que ton âme s'y sera noyée! »

Depuis longtemps le petit berger et ses ouailles s'étaient enfoncés dans les ténèbres, laissant le champ libre aux mauvais garçons, rôdeurs ou marlous, et, là-bas, la cité artificielle continuait à éclater en barcarolles, en pétards et en illuminations crues, toute blanche aux confins de la vaste plaine ambiguë et complice. Un peu de lune grimaçait dans le ciel.

Et plus que tout à l'heure cette détresse de la plaine diffamée et cette gaîté de la ville postiche distillaient une énervante ironie.

Peu à peu cependant, la cité de pacotille sembla se concilier la campagne bourrue. Un rapprochement s'établissait.

— Les ennemis s'embrassent! prononça sir Lawrence d'une voix dont l'accent le fit frissonner lui-même.

Reportant les yeux sur son ami Marcel, le baronnet s'aperçut que celui-ci, devenu très pâle, faisait le geste d'étreindre quelqu'un au passage ; puis il le vit défaillir et choir dans la rosée.

Marcel venait d'expirer avec un sourire de béatitude, un sourire plus triste que le dernier baiser de la lumière électrique à cette campagne borgne.

GEORGES EEKHOUD

Les Femmes dans la Littérature russe ⁽¹⁾.

Nous arrivons à Tchernichevsky, dont les écrits eurent la plus grande influence sur la jeunesse russe, et qui expia par le plus cruel et le plus long des exils dans cette Sibérie que Victor Hugo appelait « la cave russe », le crime d'avoir exprimé sa pensée. N.-G. Tchernichevsky, fils d'un pope, naquit en 1829 à Saratow. Après avoir, à vingt et un ans, fini ses études à l'Université de Saint-Pétersbourg, il prit place comme professeur dans un collège de sa ville natale. Mais les autorités ombrageuses ne tardèrent pas à trouver qu'il prenait trop d'empire sur ses élèves, lesquels voyaient en lui un ami et un frère aîné bien plus qu'un maître. Tchernichevsky dut abandonner ses fonctions et retourner à la capitale où il devint rédacteur au *Sovremenick*, revue libérale qui se publiait sous la direction de Necrassoff. Dans cette revue, où les articles de critique, tant sur la littérature que sur le développement des idées économiques et sociales, tenaient une place très importante, le talent du jeune écrivain s'affirma. Tchernichevsky vient certainement tout de suite après Bélinsky dans ce genre de littérature ; parmi ses nombreux articles il convient de citer la « Critique de la période de Pouchkine et de Gogol », qui présente à la fois une connaissance profonde du sujet, une clarté de style et une fidélité de jugement remarquables.

Le souci des questions sociales ne tarda pas à primer chez ce fils de pope, sincère ami du peuple, celui des questions purement littéraires. Après ses articles sur la « Possession communale de la Terre », la publication du *Sovremenick* fut interdite par la censure impériale. Cette étude, remplie de documents statistiques, écrite en un style clair et simple, mérite de fixer l'attention non seulement des socialistes, mais de tous ceux qui s'occupent sincèrement des questions et des réformes agraires : c'est une défense remarquable de la commune russe contre les économistes d'Occident qui soutiennent la thèse de la possession individuelle de la terre.

Mais ce n'est pas impunément qu'on peut traiter de sociologie au pays

(1) Suite et fin. — Voir les nos 128, 130 et 131 de la *Société nouvelle*.

de l'autocratie : bientôt Tchernichevsky fut dénoncé comme perturbateur et arrêté. Le principal crime qu'on lui imputa fut la rédaction d'un manifeste aux moujicks, dans lequel il déclarait illusoire la libération de ces esclaves modernes sans « la terre, l'eau et les forêts ». Une accusation non moins grave pesa sur lui pour avoir publié son célèbre roman *Que faire ?*

Le Sénat jugea ce grand criminel de plume qui, après deux ans et deux mois de prévention, fut condamné à quatorze mois de travaux forcés suivis de l'exil à vie en Sibérie. Conformément à l'usage russe, la sentence fut rendue publiquement à Saint-Pétersbourg, le 13 juin 1864, à neuf heures du matin.

Malgré la pluie qui, dès l'aube, tombait, une foule nombreuse entourait l'échafaud sur lequel, pâle et fatigué, parut Tchernichevsky. Le condamné tournait le dos à l'huissier qui lisait le verdict, puis, comme pour toutes les personnes de classe privilégiée, on cassa sur lui une épée en signe de privation de tous les droits civils. A ce moment même tomba sur l'échafaud un énorme bouquet, hommage d'admirateurs inconnus du martyr.

Tchernichevsky partit donc, à l'âge de trente-cinq ans, pour la Sibérie désignée comme son sépulcre. Au bout de sept années de travaux forcés, une commutation dérisoire vint le trouver : le Conseil d'État, du consentement d'Alexandre II, décida d'envoyer Tchernichevsky à Vilouïsk, misérable hameau de quatre cents habitants aux confins nord de la Sibérie. Le grand penseur demeura là, seul avec quatre gendarmes qui le gardaient, dans ce territoire désolé où la terre, couverte de neige et bornée par un horizon grisâtre, n'offre pas un objet sur lequel puisse s'arrêter le regard. Là, un silence infini pèse sur l'espace, tout semble endormi ; les mousses, les herbes sont cachées dans la neige ou saisis par la gelée ; les rares animaux se blottissent dans leurs tanières ; les fleuves ont cessé de couler et, comme leurs rives, disparaissent sous la glace et les frimas. Cet endroit de l'immense géôle sibérienne est tellement malsain que le gouvernement dû, après quelques mois de service, faire relever les gardes-chiourme de Tchernichevsky.

Cet acte de barbarie du tsar excita la profonde indignation d'Alexandre Herzen qui, dans le numéro 186 de la *Cloche* du 15 juin 1864, s'écrie :

« Anathème tombera pour ce crime monstrueux sur le gouvernement, sur la société, sur la presse lâche et vendue qui a machiné cette poursuite, l'aggravant encore par des intrigues personnelles. C'est cette presse conservatrice qui a poussé le gouvernement aux assassinats des prisonniers militaires en Pologne et qui, en Russie, a créé les vieux malfaiteurs du Conseil d'État. Et il y a encore des misérables osant dire qu'il ne faut pas injurier les bandits et les voleurs qui nous gouvernent ! »

Après ses travaux profonds et documentés sur « l'Économie politique et sociale », Tchernichevsky a exposé ses idées dans le célèbre roman *Que faire?* qui demeurera sa grandeur. Ce roman fut écrit de 1862 à 1863, dans les cachots de la forteresse Pierre-et-Paul et, tout d'abord, parut dans la revue contemporaine *Sovremenick*.

L'auteur, dans la préface, déclare que l'amour est le sujet principal de ce roman où la femme joue le principal rôle. Bien que ce soit une œuvre à thèse, Tchernichevsky use du procédé familier aux romanciers, en commençant par une scène se rattachant au milieu ou au cours de l'action. Et, en effet, le premier chapitre, intitulé « L'Imbécile », ne manque pas d'intriguer fortement le lecteur : Dans un grand hôtel de Saint-Pétersbourg arrive un jeune homme qui prend une chambre, remet son passe-port pour la police, le vérifie et demande à être laissé tranquille jusqu'à huit heures du lendemain matin. A cette heure-là, on frappe : pas de réponse ; on va chercher la police ; la porte est brisée, on entre et on ne trouve pas le jeune homme. Sur la table seulement est placé un petit papier contenant ces lignes : « Il est onze heures, je sors et ne reviendrai pas. Entre deux et trois heures, vous m'entendrez sur le pont de Leteinaya. Ne soupçonnez personne. » Le commissaire de police s'intorme auprès du personnel de l'hôtel et apprend que la nuit précédente on a entendu, en effet, un coup de revolver sur le pont. Du reste, personne n'a été arrêté, aucun cadavre n'a été trouvé dans l'eau, et les gens de conclure que l'auteur de ce billet doit être un insensé ou un malin.

Le chapitre suivant est intitulé : « Premières suites de l'affaire d'un imbécile. » Dans une petite maison aux environs de Saint-Pétersbourg, une jeune femme, Vera Pavlovna, est assise ; elle coud et chante la chanson suivante, qui est tout un acte de foi de l'avenir :

Sous nos guenilles, nous sommes
De courageux travailleurs ;
Nous voulons pour tous les hommes
Science et destin meilleur.
Étudions, travaillons,
La force est à qui saura ;
Étudions, travaillons,
L'abondance nous viendra !

Ah ! ça ira ! ça ira ! ça ira !
Le peuple en ce jour répète :
Ah ! ça ira ! ça ira ! ça ira !
Qui vivra verra !

Et qui de notre ignorance
Souffre donc ? N'est-ce pas nous !
Qu'elle vienne la science,
Qui nous affranchira tous !

Nous plions sous la douleur;
 Mais par la fraternité,
 Nous hâterons le bonheur
 De toute l'humanité.

Ah! ça ira! etc.

Faisons l'union féconde
 Du travail et du savoir;
 Pour être heureux en ce monde,
 S'entr'aimer est un devoir.
 Instruisons-nous, aimons-nous,
 Nous sommes frères et sœurs.
 Travaillons chacun pour tous,
 Devenons toujours meilleurs.

Ah! ça ira! etc.

Oui, pour vaincre la misère,
 Instruisons-nous, travaillons,
 Un paradis de la terre,
 En nous aimant, nous ferons.
 Travaillons, aimons, chantons,
 Tous les vrais biens nous aurons.
 Un jour vient où nous serons
 Tous heureux, instruits et bons.

Ah! ça ira! ça ira! ça ira!
 Le peuple en ce jour répète :
 Ah! ça ira! ça ira! ça ira!
 Qui vivra verra!

Donc vivons :
 Bientôt ça ira,
 Ça viendra;
 Tous nous le verrons.

Comme Vera Pavlovna finit cette chanson, lui arrive la lettre suivante :

« Je troublais votre tranquillité : je quitte la scène. Ne me plaignez pas : je vous aime tant tous deux, que je suis bien content de ma résolution. Adieu. »

Cette brève missive tombe des mains de la jeune femme et comme son mari entre dans la chambre, elle le repousse en lui criant : « Va-t'en ! ne me touche pas ! Tu as sur toi son sang ! Je ne puis te voir. Je m'en vais ! » Et, se cachant la figure dans ses mains, elle tombe dans un fauteuil en murmurant : « Non, je suis seule coupable Sur moi retombe son sang ! »

Tchernichevsky s'en va, dans ce roman, développer une idée fondamentale tout à fait opposée à celle de Proudhon. Tandis que le philosophe français, dans sa *Pornocratie*, déclarait que la femme est un animal et que

l'homme, le mari de cet animal, a le droit de la tuer dans les cas suivants : 1° Adultère ; 2° impudicité ; 3° trahison ; 4° ivrognerie et débauche ; 5° dilapidation et vol ; 6° orgueil et esprit de domination, l'écrivain russe, au contraire, déclare que la femme est un être humain égal à l'homme.

Son héroïne, Vera Pavlovna, commence à douze ans à aller dans une pension : il y a là un professeur de musique allemand, type curieux que les parents invitent. A quatorze ans, la jeune fille confectionne les vêtements de toute la famille et, chaque jour, reçoit des observations de sa mère, femme méchante et très brutale. « Lave donc mieux ton museau, qui est noir comme celui d'une Bohémienne », lui crie cette femme, qui dirige dictatorialement la maison. Quant au père, bureaucrate retraité, il manque absolument de caractère et se courbe devant l'autorité de sa terrible épouse.

Maria Alexievna, mère de Vera, n'a qu'une idée en tête : marier le plus vite possible sa fille avec un homme riche. Dans ce but, elle invite souvent dans leur maison Storechnikoff, vrai type de rastaquouère, hâbleur et sans scrupule : ce boulevardier de bas étage est, pour la mégère, le phénix des épouseurs. Un jour Vera va au théâtre avec sa mère et dans une loge se trouve Storechnikoff avec ses amis et une demi-mondaine française, Julie. Devant ce monde, le jeune homme fait la roue et représente Vera Pavlovna comme sa maîtresse. Personne ne le croit, et Julie moins que toute autre : Cette femme galante se montre même la plus révoltée de ce mensonge, et voulant empêcher un malheur qu'elle pressent, elle se rend droit à la maison de Vera Pavlovna pour voir sa mère et lui dire quel est l'homme qu'elle veut choisir pour gendre.

Il y a une belle scène de haute psychologie sociale : cette femme perdue, entourée de jeunes gens démoralisés et menteurs, leur jette cette virulente apostrophe : « Vous êtes des hommes sans cœur ! Pendant deux ans, à Paris, j'ai été une créature de la rue et, pendant la moitié d'une année, j'ai vécu dans une maison où étaient rassemblés des voleurs et des assassins. Eh bien, nulle part je n'ai rencontré des hommes aussi bas que vous. Ciel ! dans quelle société suis-je obligée de vivre ! Et tombant à genoux, elle s'écrie : « Mon Dieu ! je suis une faible femme. La faim, je pouvais encore la supporter, mais le froid, l'isolement ; et, à Paris, les séductions sont si nombreuses, les ruses si irrésistibles. Je voulais vivre, je voulais aimer. Mon Dieu ! retirez-moi de cette vile société et donnez-moi la force de redevenir une femme de la rue ! »

La conversation que Julie tient avec Vera Pavlovna, lorsqu'elle vient chez elle pour la sauver, n'est pas moins remarquable :

« Vous m'appelez fantaisiste, lui dit la jeune Russe, et vous me demandez

comment j'entends la vie. Je ne veux ni dominer ni être dominée, je ne veux ni dissimuler ni tromper; je ne veux pas non plus m'évertuer à acquiescer ce qu'on me dit nécessaire et dont je n'éprouve pas le besoin. Je ne désire pas la richesse; pourquoi la chercherais-je? Le monde ne m'attire pas; briller dans la société m'importe peu; pourquoi ferais-je des efforts dans ce but? Je veux être indépendante et vivre à ma manière. »

Julie écoute ces paroles sincères, émue et toute pensive. C'est peut-être la première fois que semblable langage lui est tenu; elle rougit et s'écrie : « Oh! chère enfant, que vous avez raison. Oh! si je n'étais pas si dépravée! On m'appelle femme immorale; mon père a été souillé, j'ai tant souffert! Ce n'est pas là ce que j'appelle ma dépravation. Ma dépravation c'est d'être habituée au luxe et à l'oisiveté, c'est de ne pouvoir vivre sans les autres. »

Vera Pavlovna a son jeune frère, Fedia, qui reçoit à la maison paternelle les leçons d'un pauvre étudiant en médecine, Lapoukoff, un de ces nombreux hommes de science et de pauvreté, obligés dès le sortir du collège de chercher à gagner leur vie. C'est un esprit droit et positif: son élève en parle tant à sa sœur qu'elle finit par ne plus pouvoir en détacher sa pensée et qu'une impatience, symptôme de ses impressions secrètes, l'agite chaque fois qu'il est question de lui. La progression de ce sentiment, d'abord vague et indéfini, est rendue de la façon la plus intéressante par l'écrivain russe et ne forme pas une des parties les moins curieuses de ce livre de psychologie individuelle et sociale. Un jour Fedia dit à sa sœur : « Il est très bon, M. Lapoukoff, ma bonne sœur: seulement il n'aime pas causer. Et je lui ai dit, ma bonne sœur, que vous êtes une beauté et il m'a répondu: — Qu'est-ce que ça me fait? Et moi, bonne sœur, je lui ai répliqué: Mais tout le monde aime les beautés. Il a repris: — Tous les niais les aiment. Et moi j'ai dit: Et vous, est-ce que vous ne les aimez pas? Il m'a répondu: — Je n'ai pas le temps. Alors, moi, ma bonne sœur, je lui ai dit: Ainsi, vous ne voulez pas faire la connaissance de Verotchka (1)? — J'ai beaucoup de connaissances sans elle. »

Cette conversation fraternelle et un peu naïve ne laisse pas de fortifier l'impression déjà produite par le professeur sur l'esprit de Vera. De son côté, Lapoukoff l'ayant vue, se prend à s'intéresser à cette fille intelligente, poussée comme une belle fleur dans un milieu ingrat. L'auteur prête à son personnage les idées des modernes philosophes russes sur la situation, le rôle et l'avenir de la femme: toute une élite féminine dans Vera.

Lapoukoff, qui ne juge pas avec le cerveau des autres et qui, sur toutes choses, émet ses opinions originales, discute et heurte parfois les idées de

(1) Diminutif du nom de Vera.

Vera, en même temps qu'il l'aide à se défaire des préjugés inculqués. Il en naît entre eux une amitié solide à laquelle participent également le cœur et l'esprit. En parlant des femmes, Lapoukoff s'exprime ainsi : « Je n'ai jamais rencontré de femme qui n'eût, au fond, le désir d'être homme. Comment en serait-il autrement ? Les faits de la vie sont là, froissant et broyant à chaque heure la femme parce qu'elle est femme. Aussi lui suffit-il d'être aux prises avec la vie pour avoir l'occasion de s'écrier : « Pauvres êtres que nous sommes ! Quel malheur d'être femme et combien le sort de l'homme est différent ! »

Vera Pavlovna rencontre en Lapoukoff à peu près la seule personne qui lui ait été sympathique ; aussi lui ouvre-t-elle son cœur et lui dévoile-t-elle son intention secrète qui est de quitter le logis familial et d'aller, en travaillant, chercher la liberté morale et, par suite, la vie heureuse. Les deux amis vivront ensemble, et c'est la jeune vierge qui, avec une grande liberté d'esprit, expose le plan de leur vie commune « Il ne faut pas, dit-elle, que les gens vivent comme en prison, toujours, toujours ensemble ; il faut, outre la chambre commune, que chacun ait sa chambre particulière, de façon que l'on puisse se voir, mais seulement lorsqu'on en a le désir ou le besoin. On sera avenant avec les étrangers. Bien que mari et femme doivent vivre en communion, cependant chacun doit aussi conserver son individualité propre : c'est la seule vie possible et agréable. »

C'est, en somme, l'exposé de l'union libre, de l'union très libre et il ne peut certainement effaroucher que les antédiluviens qui croient encore à l'efficacité du sacrement de mariage et à la comparution devant un officier d'état-civil. Mais cette situation va se corser et s'éloigner de l'union libre qui, telle qu'elle est comprise et pratiquée chez nous, ne diffère guère du mariage que par l'absence de cérémonial, pour faire place à la véritable union libre, à l'amour libre.

En effet, dans la vie commune de Lapoukoff et de Vera qui, jusqu'ici, a été exemplaire et sans nuage, paraît un troisième personnage. C'est Kirsanoff, ancien ami de Lapoukoff et professant des idées analogues, avec autant d'intégrité de caractère, mais aussi avec des dehors plus séduisants. Bientôt Vera et lui se trouvent attirés mutuellement l'un vers l'autre par plus que de la sympathie. L'amitié de la jeune femme pour celui avec qui elle partage la vie n'en est pas diminuée, mais ce qu'elle éprouve pour l'autre est un sentiment d'une nature toute différente. Lapoukoff, qui remarque les souffrances de Vera et qui croît assez à ses idées de liberté pour les mettre en pratique, se retire de la scène et cède sa place à son ami aux côtés de la jeune femme.

Tchernichevsky, en dessinant ses personnages, disait : « J'espère que

tout honnête homme reconnaîtra le type de ses amis dans mes trois personnages : Vera Pavlovna, Lapoukoff et Kersanoff ; ce sont bien nos amis, des gens comme nous, tout simplement ; ils ne forment encore que la minorité de la masse. La majorité demeure actuellement fort au-dessous de ce type. »

Cette nouvelle génération que nous présente Tchernichevsky poursuit d'abord son développement en tout sens intellectuel, moral et physique ; elle se préoccupe non de conquérir les pouvoirs pour y plagier, servilement, les dirigeants, mais d'établir des relations sincères et dignes avec les autres hommes. Déjà, avant Tchernichevsky, Dostoïevsky affirmait que, pour exercer une influence sur autrui, il faut être doué d'un caractère supérieur, avoir une moralité plus élevée ; ces traits distinctifs ne sont pas toujours le propre des propagandistes d'Occident qui, socialistes ou anarchistes, vivant de la même vie malsaine que le peuple, partageant ses travers, ses faiblesses et ses vices, peuvent difficilement gagner son estime et par suite sa confiance.

Dans ce roman, le type le plus curieux, le plus étrange, celui que l'auteur qualifie « un homme peu connu », est Rakhmétoff, fils d'un riche propriétaire ; il vient à seize ans à Saint-Pétersbourg, où sa première pensée est de développer ses forces physiques. Il travaille comme homme de peine, porte de l'eau, coupe le bois, se fait hâleur de bateau ; en un mot il entre dans la peau des moujicks. Rakhmétoff raisonne son ascétisme ; il monologue ainsi : « Je ne bois jamais de vin ; la femme m'est inconnue, et cela il le faut. » — Un jour le concierge court chez Russanoff, qui a été reçu docteur et lui demande de venir chez son ami. Russanoff accourt et voit le stoïque sautant de son lit vêtu d'une chemise tachée de sang : Rakhmétoff couchait sur des pointes de clous dont il hérissait son matelas. Lorsque Russanoff lui en demande la raison, il lui répond : « C'est une épreuve ; je vois jusqu'où vont mes forces. »

A partir de cette époque, les femmes deviennent plus nombreuses : la Russie est un pays de contrastes étonnants où la suggestion de la masse n'est égalée que par la hardiesse de pensée de la minorité intellectuelle et révolutionnaire. Les femmes prennent leur place dans cette mêlée sociale, dans cette lutte à coup d'idées, et si la plupart sont traitées en serves, quelques-unes s'élèvent à la philosophie la plus élevée et la plus hardie.

Le plus grand nombre de ces écrivains féminins se cachent sous des pseudonymes, comme l'auteur qui signe B. Krestovsky et qui, dans son roman *Grandeurs*, crée un puissant type de femme mélancolique et généreuse comme la race slave elle-même, et qui, acceptant toutes souffrances, étend son amour non seulement au cercle étroit de la famille et des intimes, mais à toute l'humanité souffrante.

Vers la même époque, M^{me} Jadowsky, née en 1825 et morte en 1884, compose avec un grand talent des *Chansons d'esclavage de la femme*.

Mais romancières et poètes ne sont pas seules à tenir la plume : M^{me} Sebrikova, qui a écrit au tsar Alexandre III une audacieuse lettre ouverte après le massacre des déportés politiques à Yakoutsk, traite avec une grande ampleur la question féminine dans la revue mensuelle *La Richesse russe*. L'écrivain appuie sur le rôle immense que joue la femme, fille, épouse et mère, non seulement dans la famille, mais dans l'humanité tout entière. Combattant les préjugés courants, elle critique courageusement les mères qui, dans leurs filles, ne voient et n'entretiennent que la fraîcheur du teint, l'élégance de la taille, la finesse des mains et des pieds, sans comprendre qu'il y a dans leur esprit tout un champ à cultiver. C'est ainsi, la tête remplie des futilités et des petites ruses de guerre que lui a apprises sa mère, que la jeune fille de dix-sept ans fait son entrée dans le monde par le bal, le concert ou le théâtre, afin de se montrer aux hommes. Qu'est-ce que la prostitution brutale mais toute superficielle des lupanars auprès de cette prostitution intime et savante de la jeune vierge, stylée par ses dignes parents ? La plupart des jeunes filles ont bien vite appris ce conseil de M^{me} de Staël à une mère se plaignant que sa fille, en dépit de son esprit et de sa beauté, ne trouvât pas de fiancé : « Cachez son esprit et découvrez ses épaules. »

Dans la société moderne, les femmes, traitées en instrument de plaisir ou en bêtes de somme, peuvent rarement donner des enfants bien développés au physique et au moral. Celles des classes riches qui auraient tous les moyens de donner à leurs fils et à leurs filles une saine et hygiénique culture, leur farcissent la tête d'un ramassis de préjugés et de conventions stupides qui ont fait dans le monde moral des esclaves, tout comme les prolétaires le sont dans le monde matériel. Notre civilisation malsaine et surchauffée tend de plus en plus à broyer ou fausser les rouages de ces êtres faibles, nerveux et impressionnables. Qu'il y a loin de la femme actuelle à celle de Sparte remettant à l'époux guerrier son bouclier, en lui disant : « Reviens avec lui ou sur lui. »

L'idéal belliqueux des Lacédémoniennes ne peut évidemment plus être celui de notre époque. Entre Agesilas et Herbert Spencer, il s'est écoulé quelques siècles et, avec eux, quelques évolutions d'idées. Mais si le type féminin actuel, futile et névrosé, n'était destiné à être remplacé par le type supérieur de la femme sainement émancipée et travailleuse, digne sœur et mère de l'homme de demain, c'en serait vraiment à regretter les vaillantes femmes antiques.

Un excès amène généralement un autre excès en sens contraire : les

femmes russes prises d'émancipation, et principalement les nihilistes, n'ont pu supporter la pensée de perdre des heures entières devant une glace pour y étudier l'ondulation d'une mèche ou le pli d'une robe. Les nihilistes en arrivèrent donc sur ce chapitre à un rigorisme parfois étroit, à un mépris de la toilette souvent exagéré : les cheveux coupés court ou la tresse bien serrée, sans chignon, telle fut la coiffure moralement obligatoire. L'habillement était plus que simple, de couleur sombre, de coupe peu gracieuse. Ainsi habillées, ces femmes, d'un courage et d'une audace d'esprit admirables, avaient le tort de ressembler un peu trop aux enrôlées de l'armée du salut.

Stepniak, dans son fameux livre *La Russie souterraine*, nous donne d'une façon détaillée, sous forme de souvenirs personnels, les profils des révolutionnaires russes, hommes et femmes. Entre autres apparaissent, types pleins d'énergie et de dévouement, Hessa Helfmann, Vera Sassoulitch et Sophie Perovskaïa.

Hessa Helfmann était née dans une famille de juifs fanatiques. Elle la quitta et entra comme couturière dans un atelier. Le mouvement révolutionnaire de 1874 l'enthousiasma et exerça une influence décisive sur elle. Pour avoir donné son adresse aux coreligionnaires auxquels elle brûlait de se rendre utile, elle fut arrêtée et subit en prison une détention préventive de deux ans ; après quoi elle fut déportée tout au nord de l'immense empire russe : elle put s'enfuir. Plus tard, elle devait finir tragiquement. Propriétaire du logement où Kibalitch et les autres conspirateurs fabriquaient les bombes destinées à Alexandre II, elle fut arrêtée avec ses amis et bien qu'enceinte de quatre mois, condamnée à mort. Les protestations de l'Europe civilisée arrachèrent au pendeur impérial une grâce illusoire. Hessa Helfmann ne tarda pas à mourir dans sa prison avec son enfant nouveau-né.

Le grand acte de Vera Sassoulitch fut son attentat sur le général Trepoff, gouverneur de Saint-Petersbourg. Ce fonctionnaire, valet d'un bourreau et bourreau lui-même, avait fait, sous un prétexte futile, knouter un prisonnier politique. L'indignation fut grande dans tout le monde libéral et, bien que la jeune femme — elle avait alors vingt-cinq ans — ne connût pas la victime, elle résolut de la venger. Le vingt-six juin 1877 elle se rendit chez le général Trepoff sous prétexte de lui remettre une pétition, et tira sur lui à bout portant un coup de revolver qui, pendant plusieurs mois, le tint entre la vie et la mort. Un an après, la nihiliste comparaisait devant le jury, appelé pour la première fois, — ce fut aussi la dernière, — à Saint-Petersbourg, à statuer sur un crime politique. Au milieu de l'enthousiasme général elle fut acquittée à l'unanimité ; ce qui n'empêcha pas la police de

chercher à l'enlever à la sortie : un ordre du gouvernement lui marquait sa place en Sibérie. La foule défendit la courageuse révolutionnaire qui put gagner la Suisse, devenue à cette époque le refuge ordinaire des nihilistes.

Vera Sassoulitch, qui appartient à une famille de hauts fonctionnaires, est remarquable par son originalité d'esprit et par sa décision. Elle possède une rare force de pensée, qu'elle a enrichie par d'infatigables lectures.

C'est surtout Sophie Perovskaïa qui a dirigé l'attentat réussi du 13 mars 1881. Elle en a tracé tous les plans et, le tragique matin étant arrivé, elle s'est rendue sur le champ de bataille, où elle recevait avis de tous les mouvements du tsar et indiquait aux conspirateurs où ils devaient se poster. On connaît les détails de la tragédie : l'autocrate revenait de passer une revue et sa voiture, escortée de cavaliers cosaques, s'avancait sous les hourrahs de la foule. Tout à coup Sophie Perovskaïa donna le signal et une bombe vint éclater aux côtés du tsar, tuant net un des cavaliers. Un immense cri partit de la foule et Alexandre II, tout pâle, sauta à terre en s'exclamant : « Dieu soit loué ! Je ne suis pas atteint ! » — « Tu loues Dieu trop tôt », lui cria le conjuré Elnikoff, qui lança un second projectile dont l'affût fut foudroyant : le révolutionnaire et l'empereur tombèrent, le premier mort, le second mourant.

Dans la sombre journée du 2 avril, Sophie Perovskaïa fut pendue. Cette jeune fille, qui était issue de famille très riche, laissera un impérissable souvenir parmi les révolutionnaires russes. Elle était non seulement un guide et un organisateur de premier ordre, mais encore elle marchait la première dans les moments les plus dangereux. Lorsque ses camarades quittèrent la maison où tout était préparé pour faire sauter le train impérial, elle demeura seule pour allumer la mèche, disant à ceux qui la quittaient : « Je suis heureuse, bien heureuse. »

On voit que la femme russe tend de plus en plus à s'émanciper, tant par la part qu'elle prend à la littérature que par son action révolutionnaire.

Certes, les restrictions à la liberté de parler et d'écrire retardent terriblement cette émancipation. La censure défend d'imprimer :

« Tout ce qui contient des choses pouvant ébranler les doctrines de l'église orthodoxe, ses traditions et cérémonies aussi bien que les vérités et les dogmes de la foi chrétienne en général ;

« Tout ce qui contient des choses portant atteinte à l'inviolabilité du suprême pouvoir autocratique ou au respect dû à la famille impériale, ou bien contraires aux règlements fondamentaux de l'État ;

« Tout ce qui pourrait choquer les bonnes mœurs et la bienséance. »

Le centre de propagande des idées nouvelles s'est en conséquence trouvé transporté tantôt à Genève, tantôt à Zurich ou à Londres. La première

imprimerie russe fondée à l'étranger le fut en 1853, par Hertzen. Il y imprima ses « feuilles volantes » et *De l'autre rive*, qu'il dédia à son fils avec cette déclaration : « Il n'y a pas de solution à trouver pour un homme contemporain ; nous ne construisons pas, nous démolissons. » En 1855 parut son livre *L'Etoile polaire*, écrit en collaboration avec Ogareff.

Les vers de ce dernier qui, en 1858, se répandirent à Moscou, furent aussitôt poursuivis par la censure. En quittant la Russie, l'auteur continua la lutte pour la liberté en écrivant : *Essai sur la situation russe*, *Lettre à un anglais en 1862* et *Souvenirs du 14 décembre*.

Tout ce mouvement de révolution littéraire précéda et détermina les actes révolutionnaires exécutés par les nihilistes. Aujourd'hui une sorte d'apaisement provisoire a succédé aux violentes secousses, mais l'idée nouvelle poursuit son chemin ; elle ne compte plus seulement des adhérents parmi le cercle restreint d'une jeunesse bourgeoise ou demi bourgeoise ; elle s'infiltré sûrement parmi les couches profondes du prolétariat urbain et agricole, chez ces moujicks traités jusqu'à cette heure en bêtes de somme. Hommes et femmes rivalisent d'efforts. Rien ne peut les arrêter, et la différence du sexe disparaît devant l'égalité du danger. La femme russe, de plus en plus consciente, étendant à l'humanité tout entière sa profonde puissance affective, devient ainsi la véritable compagne de l'homme, avec qui elle marche la main dans la main pour accomplir la révolution sociale.

N. NIKITINE

HISTOIRE SOCIALE DE L'ÉGLISE⁽¹⁾

DEUXIÈME PARTIE

LE CHRISTIANISME ET LES BARBARES (suite).

VIII

Nulle part donc, ni dans l'ancien christianisme ni dans les éléments nouveaux, n'apparaissait ce « principe » de vie sans lequel les écrivains dogmatiques ne comprennent pas qu'une société viable ait pu se former. L'ancien monde s'en était allé, agitant pendant quatre siècles, avec un bruit incessant, toutes les questions politiques, religieuses ou sociales; il avait dissous, subtilisé toutes les idées, comme pour en extraire la substance et la formule supérieure, capable de refaire un monde. Et cette recherche fiévreuse, ces disputes sans fin, cette poursuite d'un idéal de plus en plus élevé n'avaient fait que précipiter la décomposition universelle. Un moment était venu où ce pauvre vieux monde épuisé, mourant, avait pris conscience enfin de sa condamnation sans remède. Alors Augustin avait jeté le cri de découragement, vouant l'humanité tout entière à l'éternité des douleurs. Denis l'Aréopagite, par un élan maladif vers le pur mysticisme, avait essayé de se sauver d'une société désormais sans espérance, et après ces deux grands et suprêmes cris d'angoisse, ce qu'il y avait encore d'âmes élevées s'était tu. Il semblait que ce fût le dernier souffle de l'univers chrétien. Une plainte déchirante, le regret d'une trop longue vie, d'une lourde souffrance inutile, et dans une sueur froide un abîme de désolation brusquement entrevu : *Lamma Sabactani*, « Seigneur, m'avez-vous abandonné ? » En effet, n'était-ce pas un adieu à la justice, un mépris et un regret de la longue et patiente élaboration chrétienne, que cet abandon que faisait Augustin de l'âme chrétienne à la muette prédestination, autant dire

(1) Suite. Voir la *Société nouvelle*, n^{os} 48, 49, 115-116, 117, 118, 120, 121, 126, 130 et 133.

à la fatalité inexorable? De même Denis ne disait-il pas toute science vaine, toute recherche inutile, le passé sans fruit, lorsqu'il courbait le front sous le Mystère devant lequel la contemplation seule désormais devait rester prosternée et soumise, jusqu'à ce que l'inspiration en descendît et illuminât le cœur de clartés inattendues? Des deux côtés rien à attendre, rien à comprendre, sauf quelque caprice de la grâce venant par accroc corriger l'irréparable.

L'idéalisme chrétien avait fini comme tous les idéalismes, par la confession de son propre vide, et par ce singulier vertige qui fait que, l'abîme découvert, l'idéaliste s'y précipite et s'y ensevelit par horreur des réalités qui le détromperaient de son rêve et qu'il ne veut plus accepter. Saint Augustin, Denis étaient des âmes blessées laissant couler leurs blessures, avec un reste de chimère, peut-être confiant qu'une main divine en viendrait étancher le sang. Saint Antoine fait le dernier pas. Sous la même impulsion spleenique il se plonge dans la volupté même de la douleur. Pour fuir le néant du monde, il court au désert se consoler du vide de l'existence par la négation même de la vie. Il n'est plus, qu'on le remarque, l'un de ces moines réunis par troupes, hargneux, disputeurs, livrant le combat à la vie laïque, du reste mendiants, bohèmes sans organisation fixe, que nous avons vus par bandes et armés de bâtons envahir Alexandrie et les villes orientales, et qui maintenant encore troublent à chaque instant Constantinople de leurs émeutes théologiques.

Antoine l'Anachorète est silencieux, sombre, il se repaît de son désespoir. Jean du désert est revenu. Celui qu'aux origines de cette histoire nous avons vu plein d'une foi farouche, mangeur de sauterelles, étranger aux besoins de ce monde qu'il veut dompter et affranchir en même temps, le voici, courbé, qui se rassied dans cet isolement du désert autour duquel tant d'événements se sont déroulés et heurtés pendant cinq siècles avec un si formidable fracas. Qu'a-t-il fait, qu'a-t-il obtenu? Il peut maintenant, immobile sur ce rocher qui n'a pas bougé depuis que ses pieds nus l'ont quitté, et dont le sable même n'a fait depuis lors que cuire inutilement au soleil, il peut revoir en rêve cette colossale destinée d'une idée et d'une passion, dont il ne reste que les ruines qu'il a faites et des mots incompris répétés inconsciemment par des bouches pleines de cendre. C'était une civilisation ennemie qu'il avait voulu abattre devant la marche indomptable des peuples vengés. La vengeance était complète et le triomphe sans bornes. Ils sont arrivés de toutes parts, les conviés au banquet fraternel, et les agapes ne sont qu'une curée; les feux purificateurs n'ont servi qu'à leur fournir des tisons incendiaires. Les mœurs étaient dissolues; maintenant il n'y a plus même de mœurs, mais des instincts de proie lâchés à travers

le monde en ruines. Les chrétiens ne sont plus livrés aux bêtes dans l'étroite enceinte du cirque impérial, mais les bornes du cirque sont rompues; les fauves ont envahi l'empire entier qu'ils dévastent; pis encore, l'horreur est devenue familière. On ne sait quel accouplement a pu se faire entre les carnassiers et les chrétiens romains, car tout le monde se dit chrétien et tout le monde est barbare. Qu'on ne parle même plus de barbares. Ils ont pris le langage des évêques, et c'est au nom des plus pures idées chrétiennes, arianisme, consubstantialisme, formules aveugles, lumières éteintes, qu'ils ruinent l'univers. Les évêques ont pris les habitudes des barbares, plus violentes encore s'il se peut, et là où les barbares cherchaient, comme Théodoric, à se retenir un moment sur la pente des abîmes, ce sont les évêques qui les précipitent. C'est donc bien la fin. Il n'y a plus rien à faire que de baisser le front, de s'anéantir soi-même dans un néant formidable.

Tels étaient les sentiments qui, après avoir passé sur Augustin et Denis, poussaient Antoine au désert. On comprend ces affreuses tristesses. Augustin, né sous Constance, avait encore vu l'empire entier et l'Église aussi grande que l'empire. Il ne meurt qu'après Hippone assiégée et les quatre cents églises d'Afrique ravagées par les Vandales. Les grandes révolutions ont de ces coups terribles qui accablent les cœurs les mieux trempés et quelle révolution plus grande que celle de tout l'univers connu! On eût dit que les entrailles mêmes de la terre s'étaient soulevées et par vingt cratères vomissaient jusqu'aux derniers des peuples et comme la réserve extrême de l'humanité. Que pouvait-il rester après cet arrachement de toute vie terrestre jusqu'en ses dernières racines?

Il restait l'humanité et la nature, c'est-à-dire tout, sous la figure de ce néant. Ce n'était pas un principe ancien qu'il s'agissait de transmettre, ou bien un principe nouveau qu'il fallait découvrir. Les éléments éternels allaient se suffire eux-mêmes. Qu'importaient les afflictions des vaincus et les fuites de ceux qui croyaient posséder seuls la vie et l'emporter avec eux? Antoine et ses successeurs forment aux confins de cette immense barbarie qu'ils désertent et qui les repousse, des villes entières d'êtres détachés de l'existence présente, se repaissant de ce qui n'existe plus et ne sera plus jamais. Ce n'étaient encore là que des images du passé condamnées avec ce passé lui-même, des sépulcres blanchis en vain, et gardant l'odeur de la mort avec son immobilité. Là où était le mouvement, c'est là qu'était la vie, et plus les peuples roulaient les uns par-dessus les autres, plus le mouvement s'accélérait, plus la vie serait intense. Ah! sans doute, c'est un sujet d'éternel étonnement que de voir dans les sociétés les plus raffinées et les plus délicates, quand le moment des grands renouvellements est venu, la vio-

lence et la grossièreté des événements et des hommes qui renversent l'ordre ancien pour en établir un autre. Il semblerait que de si beaux résultats, obtenus après de si longs travaux, ne dussent être écartés qu'avec une sorte de décence que devrait observer même l'histoire. Mais les mouvements féconds de l'histoire, les mouvements générateurs sont des convulsions et la nature est brutale. Elle l'est étonnamment. C'est là sa première loi, et qui, mieux que toutes les autres, montre à quelles profondeurs repose son éternité. Quand la mort frappe auprès de nous un être cher, quand une femme aimée, charmante, est prise des tortures de l'enfantement et qu'on voit la nature elle-même faire son œuvre avec l'indifférence d'une boucherie, l'être nouveau se poussant à la vie cyniquement comme s'il fracturait le sein maternel, quelque chose nous apparaît tout à coup de cette brutalité des lois naturelles. Mais qu'est ceci auprès d'une société, d'un monde tout entier, retournant au néant pour se refaire et se transformer? Comme toute convention, tout acquis disparaissent alors, et brusquement. Il n'y a plus que des instincts abominables, monstrueux, mais ils sont tels, éternellement, à l'origine de toute chose vivante. On peut tirer le voile, faire les ténèbres, mais il n'y a de conception que dans la brutalité animale et la propension organique.

Cette nuit intellectuelle et morale, cette absence radicale de toute idée, de tout principe quel qu'il fût, cette immense bestialité muette, c'était comme les organes mêmes de l'humanité, mis à nu, appelés à faire œuvre féconde. Dans cette « mée de scélérats », comme Montalembert a justement appelé le monde barbare, le fond humain lui-même apparaissait, tel qu'il est d'origine, et comme il suffit de si peu de chose pour le faire remonter dans nos sociétés modernes mêmes, si réglées, si méthodiques à la surface. Qui ne descend pas à ces profondeurs physiologiques ne comprendra rien à l'histoire. Ne détournez pas les yeux de ce chaos et de cette anarchie : le conflit et la compétition furieuse de tant d'éléments sont le gage même de l'harmonie et de l'équilibre futurs. C'est la conservation d'un ordre ici qui eût été la mort. Que l'établissement ostrogoth ou visigoth eût été définitif, et le Bas-Empire commençait pour l'Occident. La grandeur et la beauté supérieures du monde barbare seront précisément dans la sincérité et l'énergie rudimentaires avec lesquelles il se met à la besogne une fois les éléments anciens soumis ou dispersés. Il ne voit, il n'entend plus rien. Un silence énorme plane tout à coup sur l'Europe. Plus un écrit, plus une parole qu'on puisse retenir : le silence d'un monde en travail. Les montagnes d'œuvres, de documents, de livres qu'a laissées une civilisation de deux mille ans en peu de temps disparaissaient, diluées, englouties, oubliées. Aussi bien les chrétiens que les autres. Que font à ces hommes-ci, se disant

chrétiens cependant, les Apocalypses comme les Evangiles, les révoltes comme les résignations anciennes. Ils sont vainqueurs, forts, sans contrôle et sans maîtres. Un immense débordement de forces sans emploi fixe couvre l'Europe. Les clergés, mêlés à ces existences barbares, ne se distinguent plus des barbares mêmes dans cette orgie des passions inférieures. La sécrétion mentale semble avoir disparu.

Non, cependant, un immense travail intérieur va s'accomplir, formant des mœurs, des lois, des langues, une religion nouvelle. Mais il fallait que, dans ce tourbillon, une première combinaison organique réussît à se former. Tout le reste viendra se grouper tout autour dans des rapports soit de subordination, soit d'antagonisme.

Mais quelle sera la cellule organique? Quelle sera cette combinaison intégrale dans laquelle tous les éléments dominants entreront pour se coordonner, se pénétrer les uns les autres et se féconder réciproquement? Le monde antique avait vécu par l'ajustement savant et l'agencement harmonique de grandes fonctions sociales, s'articulant l'une dans l'autre avec une précision et une aisance admirables. L'esclavage comme forme principale de la production, la propriété individuelle, la famille monogame, les intérêts communs solidarisés dans le municipale et dans l'Etat. L'action unique des hommes d'Etat s'était appliquée à maintenir aussi longtemps que possible l'intégrité de ce bel équilibre. Le christianisme ne s'était jamais jeté au milieu de tout cela que comme une aspiration sentimentale, une force toujours grandissante de discussion, de négation et de subversion, mais lui-même n'avait réussi à rien créer qui fût d'un ordre supérieur et d'une combinaison plus haute que le monde antique. Pas même le travail libre des artisans; pas même une forme adoucie de la propriété; pas même une plus grande liberté; un plus exact contrôle dans l'Etat. L'esclavage était resté debout: dans les derniers temps il lui était venu une excroissance de servitude, le colonat, le servage, aggravation informe, alourdie, de la première sujétion, et qui allait se développer outre mesure, manger tout le reste. Au lieu que le christianisme eût donc réformé libéralement une seule des fonctions anciennes, il avait laissé tomber en servitude la seule forme primitivement libre du travail: l'agriculture. Il n'avait jamais été vis-à-vis de la société ancienne qu'un élément de critique et un dissolvant. Cette puissance négative avait bien fini par se condenser en des créations qui lui étaient propres, les moines disputeurs et les misanthropes contemplatifs, peuple inutile, ennemi du travail, antinomique à tout ordre fécond, ne pouvant subsister qu'à l'état de parasite d'une société organisée et productrice, mais des formations pareilles eussent été incapables assurément de fonder une société nouvelle.

Maintenant de tout cela il ne restait que de grands débris, et comme des pans de murailles ébréchées et menaçant ruine, dont on pouvait s'arranger tant bien que mal, les étayant provisoirement de quelque solive, mais personne, assurément, n'avait plus l'intelligence de ce qu'était l'ordre antique et nulle puissance n'eût su le restaurer. Les législations de l'époque intermédiaire, gothe, bourguignonne et lombarde, donnent bien l'idée de la débâcle des esprits. La notion de l'harmonie, de l'équilibre, de la liberté réelle et pondérée avait entièrement disparu. Tout l'ordre ancien était infiniment trop complexe et trop savant pour ces intelligences rudimentaires que dominaient les instincts physiques et la lumière vague d'une religion simpliste. Ces rudes, mais vulgaires natures, n'avaient pas même le sentiment de la famille ou de la propriété que l'on donne d'ordinaire comme la base des sociétés, et qui en sont au contraire le couronnement et l'expression la plus haute. Tous étaient, quand ils le pouvaient, polygames et voleurs; les plus puissants, meurtriers et tyrans. Quelle idée possible de la cité! Il n'y avait que l'esclavage qu'ils comprissent comme un état de soumission à la force, et non plus même comme un agent de production. Les anciens légitimaient l'esclavage comme une nécessité sociale, sans haine contre les hommes, presque sans mépris, tous, depuis Aristode jusqu'à Plaute, reconnaissant à l'esclave le rang d'humanité, mais emportés par l'horreur du labeur manuel. Maintenant, ce qui triomphait d'un bout à l'autre de l'Europe, c'était la joie de la domination de l'homme sur l'homme, la volonté capricieuse, arbitraire, s'imposant et abusant. Des distinctions sans nombre et des étages successifs, innombrables, de subordination. Depuis le premier jour d'invasion jusqu'à la fin de la féodalité, ce devait être là le caractère général indéniable du régime nouveau. Des infinités de tyrannies locales, spéciales, personnelles, devaient jusqu'au XII^e siècle occuper l'Europe, s'entre-mangeant, se dévorant les unes les autres, sortant incessamment de tous les coins, de tous les replis, formes tour à tour abjectes ou horribles, l'infime marchant sans cesse à l'assaut du monstrueux et le monstrueux sans cesse écrasant l'infime, monde pululant et grouillant d'insectes et de larves, sorte de décomposition du grand corps antique, pendant six siècles encore étendu en travers de l'Europe.

Ainsi, plus rien du monde antique ne pouvait survivre : aucun élément de vie n'en pouvait être sauvé. Il fallait une conception élémentaire, simpliste, compréhensible à ces cervelles pauvres, et telle qu'elle pouvait sortir du seul sentiment alors capable de créer le sentiment, du néant social. Conception par conséquent négative, en ce qu'un désenchantement fondamental des choses terrestres en ferait la base, positive cependant en

ce que l'organisme nouveau devait suffire aux nécessités urgentes de la vie et de l'avenir. On pouvait attendre qu'une subordination étroite et la soumission personnelle en seraient la règle, puisque c'était là la caractéristique de la situation de guerre, mais il était naturel en même temps qu'un bien plus intime, presque paternel, en réunit les éléments, puisque l'organisme nouveau ne pouvait naître qu'en réaction contre l'éparpillement infini et le conflit incessant des forces ambiantes. Car, agir systématiquement à l'encontre de son milieu, c'est toujours y appartenir. Dans l'absence de toute assiette fixe d'aucun des éléments durables d'une économie sociale, il fallait que l'embryon nouveau réunit en lui les caractères essentiels de toute structure humaine, qu'il contînt ou remplaçât à la fois la famille et la cité, qu'il eût sa forme particulière de propriété et de transmission. Il fallait surtout, et avant tout, s'il devait être fécond et durable, qu'il résolût les difficultés premières de la production et du travail. Car, telle est la forme du travail, telle est la forme de la société, et bientôt celle même de la pensée. La société antique avait été esclavagiste, le christianisme n'avait été à l'origine que la révolte des esclaves; et l'esclavagisme avait fini par ruiner tout l'effet moral et social du christianisme. L'esclavage avait dominé en somme toute la période écoulée. S'il subsistait comme forme unique ou principale de la production, l'ère nouvelle était d'avance condamnée à rentrer dans l'orbe ancien pour le reparcourir servilement. L'ancien monde avait des citoyens : si le nouveau n'eut eu que des soldats, des esclaves et des prêtres, il allait retomber jusqu'à des profondeurs que l'humanité n'avait plus atteintes depuis l'Inde ancienne. La Chine, au VI^e siècle, eût pour toujours dépassé l'Europe. L'islamisme, qui allait surgir avec la polygamie et le califat, eût fondé un ordre au moins supérieur par sa stabilité. Constantinople, avec sa discipline administrative et policière, fût resté le seul représentant d'une civilisation européenne.

Non, le monde nouveau allait avoir son institution propre, le résumant dans ses besoins principaux et dans ses facultés maîtresses, forme à la fois incomplète et admirable, vulgaire et sublime de la vie collective. Des sentiments naïfs, nulle science, la peur des hommes, le courage et la ténacité devant les choses, l'égoïsme le plus profond et l'abnégation la plus haute, tout ce qui rend le peuple si faible et si fort, si grand et si médiocre, allait se réunir, et l'on en verrait surgir la création nouvelle, venant sauver ensemble le besoin de vivre et la dignité de l'âme.

Cet organisme, si fort et si simple, si nécessaire et si inattendu, le voici : c'était le monastère. forme nouvelle à la fois de la production, de la cité et de la vie. Création du reste aussi étrangère au monde antique qu'elle l'était aux réunions de cénobites ou d'anachorètes que l'Orient avait connues.

Le monde nouveau allait se fonder comme tous les mondes vivants, non par la prière, mais par le travail.

Grâce aux immenses solitudes de nos pays dévastés, par points épars dans cette vaste désolation, loin des hommes armés, des exactions et des cruautés de l'anarchie régnante, quelques malheureux s'étaient groupés, mettant ensemble leurs habitudes du travail et la tristesse de leur âme. Qu'on n'imagines pas, comme le feraient croire les travaux catholiques d'aujourd'hui, des hommes de science, des cœurs élevés, renonçant à la terre pour s'unir dans une communauté plus haute de pensées et de prières. Ce seul fait que les premiers ordres monastiques se composèrent d'hommes se vouant aux travaux agricoles, prouve assez que les éléments s'en recrutèrent dans les couches les plus infimes du peuple. Seuls alors, les hommes de la plus basse extraction pouvaient se consacrer à des travaux manuels, parce que seuls ils pouvaient les connaître. Déjà au commencement du VI^e siècle, saint Benoît réussissait à réunir divers de ces groupes et à leur donner une règle commune : l'ordre des bénédictins était fondé. La règle acceptée, la constitution d'une autorité régulière donnait à ces ateliers agricoles leur caractère définitif, mais avant cette régularisation par des législateurs, le fait même de la constitution des groupes était universel. Il avait été corrélatif aux invasions. L'abandon des terres, la prise de possession des villes et la dispersion de leurs habitants, la réduction à l'état de tributaires et de serfs de ce qu'il y avait de population agricole, et par conséquent la fuite de ce qu'elle comprenait de plus énergique (car ce sont toujours les natures les plus fortes qui se soustraient les premières aux difficultés sociales); le désordre général enfin avait laissé libres de tous côtés des terrains et des bras. Il était naturel que les bras s'unissent et prissent possession de l'instrument sacré de travail et de vie. L'union libre de travailleurs s'emparant par groupes du sol abandonné, tel fut le fondement réel des ordres monastiques.

Ce fut d'abord dans les parties les plus reculées des pays envahis que l'on se rencontra. On s'installait silencieusement, sans aucun signe extérieur, sans autorisation d'une autorité quelle qu'elle fût, pas même épiscopale, — les évêques étaient suspects au pauvre monde autant que les chefs barbares eux-mêmes, — on mettait tout en commun, comme avaient fait les premiers chrétiens, comme fait le peuple partout où il agit spontanément. Le communisme est en effet la forme populaire et naïve de l'appropriation. Puis les tristesses partagées, la solitude, l'absence de famille et d'amour, la monotonie des travaux agricoles, la lenteur des résultats, laissant un large champ à l'imagination, poussaient au mysticisme ces âmes assombries. Si ces exploitations avaient pu s'établir par le groupement des

familles, c'était la commune qui se fondait et la civilisation occidentale prenait un autre cours. Mais les temps étaient trop durs, trop incertains. On ne se réunit d'abord qu'entre hommes, et les premières communautés avaient même un caractère quelque peu militaire. On s'établissait de préférence en des lieux qui pouvaient être facilement défendus. Mais le travail était journalier, tenace, infatigable : c'étaient des hommes du métier qui l'accomplissaient, de simples et rudes natures, capables de résister aux intempéries, vivant de rien, sans besoins quelconques d'une civilisation plus haute.

Presque tous étaient des vaincus, appartenant aux populations envahies, de mœurs relativement douces et emportant dans leur solitude quelque chose d'un milieu pénétré de traditions d'équité et d'égalité, comme l'étaient les pays habitués à la législation romaine. Mais la preuve que c'était bien du peuple et rien que du peuple qui s'organisait ainsi spontanément, c'est l'ignorance complète, immédiatement proverbiale de ces moqueries. Quand il s'agit bientôt de les ranger sous le drapeau orthodoxe, de leur donner des règles et des lois, le peu de science qui subsistait encore dans le clergé se porta immédiatement en gauseries contre ces lourds dépôts de moines attachés au sol comme les troupeaux mêmes, dont on disait qu'eux aussi prenaient part à la communauté.

Mais qu'importaient ces moqueries ! Le travail organique était fondé, par conséquent la vie même. Il s'accomplissait, comme tous les grands mouvements, avec la simplicité et l'universalité des lois historiques. Il est merveilleux de voir poindre ces républiques silencieuses de fourmis sur presque tous les points à la fois de l'Occident, et les plus nombreuses, les plus rapidement constituées, dans les pays les plus pauvres alors : Belgique, Irlande et Bretagne. L'autre grand travail organique, la formation des langues modernes, n'allait-il pas s'accomplir tout aussi silencieusement, et sortir des mêmes couches profondes ? M. Littré, dans son *Histoire de la langue française*, a remarqué que tout ce qui dans les langues romanes est organique, est latin, c'est-à-dire sort des peuples vaincus, foulés et réduits par les envahissements successifs des barbares. Eux-mêmes, les vainqueurs, n'ont donné que des mots isolés, marque d'une influence individuelle, mais la partie solide des langues, l'ossature en a poussé du plus profond de l'ancien sol à travers les alluvions successives, et cela d'une façon uniforme dans tous nos pays, par une action directe et continue, par une inconsciente mais irrésistible impulsion populaire. L'universalité seule a la puissance et la patience de construire et de détailler, par un travail de plusieurs siècles, ces architectures colossales et minutieuses qui s'appellent les langues usuelles. De même, les institutions monastiques ouvrières qui

ne mirent que deux siècles à couvrir l'Europe, et qui allaient dominer toute l'évolution prochaine, sortirent du fond même des nécessités sociales : et à leur base, ce n'était pas l'idée religieuse ou le fait politique, c'était le besoin économique que nous avons découvert comme l'éternelle assise de toute création durable.

Le premier christianisme était né d'une protestation contre l'appropriation romaine des choses et des hommes, il avait conservé ce caractère négatif. Cette fois, le nouveau christianisme pouvait s'appuyer sur un fait positif d'appropriation populaire, antagonique à cet autre fait, la prise de possession de l'Europe par les barbares chrétiens. Ainsi allait se créer cette fois une religion organique, absolue et réaliste, en opposition complète avec l'ancien christianisme métaphysique et critique. Tant de grands événements, la fin d'une civilisation et des tourbillons de peuples roulant à travers l'Europe n'avaient rien laissé ni rien apporté qui fût le gage de l'avenir. Mais quelques ouvriers, s'unissant dans une forme nouvelle du travail, allaient créer une religion et dominer une époque de l'humanité. Toutes ces forces violentes et sans frein que nous avons vues remplir l'Europe, trouveront là leur centre d'attraction ou de répulsion et seront par lui disciplinées ou détruites.

IX

Une lumière traversait maintenant la barbarie monstrueuse : un rayon sorti du cœur populaire. Quelle impression pénétrante et douce devait produire le monastère et l'apparition d'un de ces tableaux de mœurs simples et fraternelles, se détachant tout à coup en clarté sur le fond tragique et sombre des féodalités naissantes ! Des forêts impénétrables, un repli de terre perdu, que la terreur publique peuplait d'images sanglantes et farouches, fermait l'horizon. Nul ne s'y fût hasardé, car au delà que pouvait-il y avoir ? L'inconnu, si loin de nous aujourd'hui, était alors proche de chacun ; on le touchait ; il se dressait en épouvantail à tous les instants de la vie ; chacun restait à sa place, se contentant d'exister seulement, tremblant et courbé, et comme offrant les épaules à des coups toujours nouveaux d'infortune. Et quels récits sans fin sur les prodiges d'horreur qui remplissaient le monde !

Un jour cependant, dans cet horizon morne, quelque chose avait blanchi ; une subite éclaircie s'était faite ; la forêt était tombée comme un rideau et derrière venaient d'apparaître des terrains défrichés, des collines verdoyantes, une image inattendue de bonheur et de paix. L'imagination enfantine, violente et fantasque de ces peuples incultes, pour la première

fois se reposait dans l'aspect d'un noyau d'hommes vertueux, courageux et robustes. Ils ne demandaient rien, ils se suffisaient à eux-mêmes par un travail libre et sanctifié. La religion les couvrait comme d'une égide : une religion simple, étrangère comme eux aux agitations du monde : prier, labourer et se taire. On s'en allait, on racontait d'eux des merveilles ; autour de ces humbles travailleurs l'atmosphère se faisait miraculeuse. Eux aussi devaient croire bientôt à quelque prodige qui les défendait, car devant leur seuil les armes meurtrières s'abaissaient d'elles-mêmes : en somme, ils n'empiétaient sur les droits de personne, respectaient toute autorité, n'avaient d'autre idéal que la tranquillité d'une vie privée et domestique.

Tout ce qu'il y avait de bon et d'humain dans les cœurs s'en échappa pour former de ces moines des types naïfs comme aimait de se les figurer l'admiration populaire. De tous les coins de l'Europe, on vit monter au-dessus des foules des personnalités idéales revêtues de pureté, de douceur, de bonté qui formèrent bientôt comme un ciel intermédiaire. Ainsi se formait la mystérieuse genèse des saints. L'idée de Dieu était trop élevée, trop abstraite : le Christ égal à Dieu n'était plus compris. La grande figure de celui qui venait venger les opprimés et racheter le monde de l'oppression, disparaissait même devant les fatalités trop lourdes, irrémédiables, trop nouvelles de l'heure présente. Mais le monde avait besoin de paix : les vertus privées, les plus humbles, mais les vertus tranquilles étaient celles dont l'âme avait soif comme d'une eau pure et fraîche. Comme pendant la première accalmie de l'ancien christianisme, l'idéal ne dépassait pas le niveau de la vie modeste et médiocre. Point de soldats, point de héros, pas même d'hommes instruits ou savants parmi ces saints des premiers temps. Plus tard viendront les gens de guerre, redresseurs des torts, généreux pour les faibles, mais il était trop tôt encore maintenant. Les hommes de science, de professions libérales, ne seront jamais sanctifiés. En revanche, il n'est pas un genre de travail servile qui n'eût un représentant dans l'innombrable nomenclature des élus. Les évêques mêmes étaient moins nombreux qu'on n'imaginerait. Les peuples les plus pauvres avaient aussi les saints les plus nombreux, comme ils avaient le plus de monastères. La pauvreté est toujours ce qui touche de plus près le peuple, et toute cette adorable idéalisation qui créait tout un monde de figures nouvelles, sortait tout entière de l'âme populaire.

Religion entièrement nouvelle, qu'on veuille bien le remarquer. Humanisation complète de l'idéal religieux. Paganisme des vertus, des aspirations, des défauts mêmes des humbles et des petits. Ce n'était point une reproduction ni du paganisme ancien, ni de l'ancien christianisme : l'inspiration, le procédé étaient tout autres.

Ce triomphant paganisme ancien trahissait ses origines aristocratiques. On sentait qu'une religion pareille n'avait pu naître qu'en des temps héroïques, dans l'efflorescence d'une jeunesse victorieuse, dans une splendeur de gloire et de génie. Cette merveilleuse religion de lumière, où toutes les passions humaines se coudoyaient librement avec toutes les idées, n'avait jamais été vaincue. Elle était restée debout jusqu'au dernier jour, aussi longtemps qu'un peuple ou qu'une cité avaient pu se croire les maîtres de l'univers. Et le jour même où les barbares sous Alaric parurent aux portes de Rome, le fond de la conscience antique ou le souvenir des grandes destinées disparues, s'était senti revivre dans ses dieux aussi invinciblement qu'au premier jour. « A bout de ressources, dit l'historien Zosime, le sénat monta au Capitole et y observa aussi bien que dans les places et dans les marchés, les cérémonies selon l'ancienne coutume. » Religion de la cité et de la liberté romaines qui jusqu'au dernier jour, et lorsqu'il s'agit d'ensevelir la grande Rome elle-même, conserva son caractère de race, une dignité calme, un mépris tranquille.

Le premier christianisme avait été la religion des opprimés et des petits, mais il n'avait rien fait que par la parole, par l'écrit, en un mot par l'abstraction. Depuis Jean de l'Apocalypse jusqu'à saint Augustin, il avait fait la propagande, mais toujours une propagande d'idées et de formules. Dieu et le Christ n'avaient été eux-mêmes que des généralités : le Christ un idéal flottant, renouvelé plusieurs fois, comme nous l'avons vu, mais qui n'avait jamais pris une figure concrète, en quelque sorte tangible. Le christianisme avait trouvé des paraboles, des légendes, mais il n'avait toujours été qu'une suite de doctrines et un ensemble de préceptes.

Maintenant la méthode était nouvelle, le peuple s'idéalisait directement en figures de chair et d'os, vivant d'une vie positive et pratique. Pendant les siècles qui allaient suivre et d'après le calcul de M. Guizot, plus de 25,000 de ces types spéciaux prenaient place successivement dans le pandémonium populaire. Il n'y avait plus de fonction, de qualité, de désir qui n'eût son représentant. Tous les sentiments étaient personnifiés. Aucune maladie même, aucune douleur, aucune infortune qui n'eussent des saints spécialement affectés à les guérir, à les soulager. Les saints remplaçaient tout : la religion comme l'art et la science. Les hautes abstractions divines fuyaient dans l'inaccessible.

Et ce paganisme nouveau pour se propager prenait le procédé qui lui était propre : non plus l'idée, mais l'image. Tous les anciens pères avaient proscrit les images. Saint Clément d'Alexandrie avait défendu de faire aucune représentation « de ce qui est au ciel, sur la terre ou dans son sein ». « Moïse, dit-il, a formellement défendu de faire des images sculptées ou

jetées en fonte, modelées ou peintes et de s'attacher à rien de sensible, afin de ne pouvoir s'occuper que de ce qui se conçoit par l'intelligence. » Origène, Tertullien, Arnobe avaient proscrit de même les représentations matérielles. Epiphane rappelait le Concile d'Elvire qui défendait d'avoir dans les oratoires ou dans les réunions, des images sensibles « afin qu'on n'adorât pas ce qui se trouve sur les murailles ». Tout le gnosticisme était resté strictement fidèle au culte de l'abstraction.

Mais qu'importait tout cela ? Que pèsent les traditions et les préceptes devant le fait victorieux ? Le matérialisme occidental était conforme à l'état mental des populations. L'âme populaire avait trouvé pour la féconder une force organique, l'institution monacale. Il ne manquait plus qu'une autorité centrale pour donner à ce monde naissant une assiette fixe et immuable.

Il trouva son centre et son autorité dans Rome et dans les évêques romains. Nous les avons vus amis des barbares, possédant, grâce à eux, une puissance économique énorme par les biens qu'ils s'étaient acquis et conservés. Il leur fallait un sentiment public à défendre : désormais ils étaient les maîtres de l'Occident.

Un grand évêque, Grégoire le Grand, eut cette intuition, et c'est de lui qu'il faut dater la suprématie papale (560). Toutes ces formes embryonnaires, toutes ces forces latentes se condensèrent sous sa volonté souveraine. Un homme venait résumer une situation. D'un caractère énergique et concentré, d'une imagination violente et sombre, sans lettres, ennemi né de tout ce qui s'appelait érudition ou science, on dirait déjà un pape du moyen-âge, tant cette figure se creuse en traits durs et noirs, comme une eau-forte de Dürer. Son mysticisme exalté le faisait converser avec des anges, pendant des nuits pousser de grands cris pour se défendre de l'obsession des démons, se prosterner devant des châsses de saints, attacher à la moindre relique des vertus miraculeuses. Rome où il était le maître, grâce à ses énormes possessions, tremblait sous son autorité farouche. Un jour il en chassa les savants, brûla les bibliothèques, fit détruire ce qui restait des vestiges de l'art antique, sauf à s'agenouiller devant quelque image informe d'un saint populaire. Il défendait d'étudier quelque livre que ce fût, disant que le démon est dans tous les livres, et l'on eût dit que c'était la fin de toute forme de l'esprit, si en même temps cet homme extraordinaire n'eût trouvé les lignes fondamentales du nouveau culte, tout en conception artistique. C'est lui qui inventa le chant grégorien, régla la liturgie romaine, l'ordre des processions, la forme des vêtements sacerdotaux. Quel que fût désormais le fond des croyances, la religion populaire était créée dans tout ce qui en devait vivre jusqu'à nous. Cet artiste incapable avait trouvé les lignes si grandes et si terribles dans lesquelles le

catholicisme devait rester enfermé. Il en faisait la religion enchanteresse, étrangement captivante, la sorcellerie enfantine et grandiose. Véritable sorcellerie, en effet, monde d'illuminations et de terreurs, où l'âme, hantée constamment par des images grotesques ou sublimes, perd le sens de la réalité et s'abandonne au prêtre qui tient la clef mystérieuse de l'inconnu.

Car la puissance du prêtre était fondée en même temps par des moyens nouveaux. Au milieu de ces hommes fantasques, indisciplinés, sans goût pour la vie régulière, indifférents à la cité comme à la famille, ce n'était plus à la raison ou à la conscience qu'on pouvait s'adresser. Il fallait maintenant faire agir des ressorts inattendus.

Toutes les idées et tous les concepts étaient remplacés par des figures et par des images vivantes. C'était la mort de l'esprit logique, rationnel, ne pouvant procéder que par déductions et abstractions, formes inaltérables de l'esprit. La constitution d'une science expérimentale, comme les Arabes la tenteront, était de son côté rendue impossible. Chaque phénomène idéalisé et personnifié spécialement, la série des faits était rompue, et l'intelligence possible des rapports entre les choses demeurait étouffée.

Chaque fait social, placé sous l'influence d'un saint particulier, chaque cas spécial nécessitant l'intervention d'un saint déterminé et ces élus sans liens entre eux, dans le ciel allait régner l'anarchie dont le spectacle remplissait la terre. C'était de l'individualisme idéal, du particularisme à outrance. Chaque saint était thaumaturge par son propre pouvoir. Les présents, les prières, les évocations les faisaient exercer leur influence bienfaisante en proportion de la piété des suppliants, mais tant d'actions diverses se contredisaient entre elles. Aucune synthèse des phénomènes ne pouvait se présenter à l'esprit. La raison sombrait dans cet éparpillement des influences. Un seul homme était capable de mettre un peu d'ordre dans le chaos : le prêtre, il serait mieux de dire le sorcier. Par des incantations secrètes, par des formules étranges, il mettait un peu d'ordre dans le gâchis divin, et l'anarchie de là-haut s'apaisait devant son geste.

Et ce qui était vrai pour la raison, l'était pour la conscience. L'état embryonnaire de toutes les facultés mentales ne pouvait se manifester autrement. Ceux qui étaient incapables de concevoir un ordre politique, l'étaient de même de comprendre un système intellectuel ou d'entrevoir même de loin un équilibre moral. La relativité des faits moraux, si bien comprise de l'antiquité, échappait maintenant comme celle des phénomènes naturels, et l'incohérence des consciences poussait la détermination de chaque acte à l'absolu. Deux effrayants abîmes s'ouvrirent dans les consciences, le ciel et l'enfer, également éternels et infinis, et qu'un seul instant de vertu ou d'oubli pouvaient perdre ou gagner à jamais. L'ancien christianisme n'avait

rien imaginé de semblable. La trame de la vie sociale était détruite, chaque acte étant considéré et pesé à part, sans aucune entente d'ensemble ou de milieu. Il n'y avait plus pour chacun que des peines et des récompenses, sans proportions et sans bornes. Mais quels étaient les actes bons et quels étaient les mauvais ; comment les distinguer dans le tourbillon des faits, sinon en se rapportant ici encore à un type vivant, concret, réunissant en lui les vertus ? Tout ce qu'il répudiait était considéré comme la perte même. Il était à l'homme pur, et lui seul savait sa voie, c'était le moine, le négateur de la vie sociale elle-même. Pureté, qu'était-ce, sinon renoncement, résignation, silence, la vie du monastère, au-dessus duquel s'ouvrait le ciel infini avec des promesses de béatitude et de tranquillité éternelles, tandis que le monde, la famille étaient la proie facile, nécessaire du démon, la chair destinée aux flammes, car la justice était matérialisée comme le reste, et l'enfer comme le ciel n'était tour à tour que le prolongement dans l'infini de ces deux états d'existence terrestre. Saint Augustin avait bien pressenti l'âme barbare : il n'y avait que la grâce qui pût jeter quelque adoucissement passager dans un pareil affolement des consciences. La grâce, c'était le prêtre, et encore une fois le prêtre-sorcier. Devant lui, il n'y avait ni crimes ni vertus réclamant peine ou récompense par eux-mêmes. Quel que fût l'état moral ou mental, la vie la plus pure et les crimes les plus atroces restaient également indifférents, à moins que le prêtre n'intervînt. Mourir sans lui, c'était se perdre, n'eût-on jamais péché ; mais une formule dite par lui, un attouchement, une cérémonie lavaient l'âme des méfaits de toute une vie et l'envoyaient purifiée au bonheur sans fin.

Ainsi rien ne subsistait d'une pondération quelconque dans les consciences et dans les esprits, et l'absolu monacal jeté en travers de la vie barbare, avait séparé le monde en deux parts : l'une toute de clarté, l'autre de ténèbres. Les moines, appuyés par le peuple d'un côté, de l'autre la barbarie féodale ; d'un côté, le ciel égalitaire, étoilé de milliers de saints paisibles et doux ; de l'autre, l'enfer en escalier noir et s'enfonçant dans on ne sait quel étroit abîme, avec ses étages de peines et sa hiérarchie de criminels, comme le monde féodal descendait de la haute demeure du seigneur perché sur quelque roche, jusqu'au repaire de l'esclave courbé sous la glèbe.

Cette religion était complète puisqu'elle était une reproduction imaginative complète du monde existant. Le paganisme ancien n'en avait pas eu davantage : un décalque idéal de la nature et de la société dans un monde de dieux, et un appareil de justice avec la distinction du bien et du mal. Seulement les dieux antiques formaient une théorie complète de l'ordre social et de la nature, et leur justice était éclairée et digne de peuples instruits. La barbarie anarchique donnait à chacun son propre dieu dans

le patron qu'il se choisissait et dans chaque conscience ouvrait l'infini d'un ciel et d'un enfer sans bornes, création étonnante après tout, d'une couleur étrange et troublante et d'une extraordinaire profondeur d'émotion, comme l'antiquité ne l'avait jamais entrevue. Il paraît presque banal, le ciel antique avec ses dieux se jouant dans une éternelle sérénité, pris de colères passagères et de passions fugitives, à côté de ces abîmes de vertiges et de terreurs et cet infini de pureté et de grâce, où se complaisait l'imagination nouvelle trempée de larmes, et poussant ses racines dans le rouge du sang. Il fallait des moines repliés sur eux-mêmes, endurcis par le travail manuel, sans autre distraction que le spectacle des violences journalières de la féodalité, pour pénétrer à ces profondeurs de la nature humaine et, après tout, pour l'agrandir à ce point. C'est là la force de cette nouvelle conception. La religion n'est plus qu'individuelle, mais elle élargit l'homme et le creuse jusqu'à l'infini. Par là même que le monde de nos sentiments et de nos actes peut ou nous damner ou nous sauver pour l'éternité, l'absolu se mêle à tous les instants de notre vie, et l'intention la plus fugitive prend sous cette loupe grossissante des proportions invraisemblables. L'imagination religieuse s'appliquant à exagérer à ce point chaque détail de l'existence, la vie n'est plus faite que de prodiges, et le monde devient une sorcellerie de tous les moments. Mais quel ordre social pouvait s'accommoder de pareilles extravagances? Comment cette exaltation constante d'hommes voués au célibat, sans liens de famille ou de cité, et enflammant le peuple autour d'eux par des espérances et des terreurs chimériques, comment un pareil feu mis aux entrailles de l'humanité, pouvait-il devenir un élément de force et d'ordre et aider à fonder une société durable?

VICTOR ARNOULD

(A suivre.)

L'HARMONIE

A PROPOS D'IMOGENE D'EDMOND PICARD

Les symboles qui naissent naturellement et sans effort dans l'esprit des penseurs ne sont presque jamais compris au moment de leur éclosion. Ils poussent comme des fleurs sauvages quand leur heure est venue pour une race, pour une génération, pour un cerveau. L'accord même qu'ils forment avec ce qui les entoure empêche qu'on les distingue. Le tragique, le heurté, le disproportionné seuls atteignent les âmes inattentives et inertes des hommes, trop baignés par les bonnes certitudes qui s'harmonisent autour d'eux pour s'apercevoir qu'ils en vivent. Ainsi, dans *Imogène*, nous n'avons compris d'abord que le côté accidentel et attristé; nous n'avons vu qu'un drame entouré de pensées; sous la broderie colorée et captivante dont l'artiste l'a revêtue, nous n'avons pas reconnu la grande figure ailée, la déesse au beau rythme, symbole vivant d'une grande synthèse.

.

« L'homme ne corrige ses lois qu'après avoir corrigé ses dieux », dit le poète. A mesure que grandit l'enfant humain, ses dieux se déforment et changent. Si les dieux sont à une heure donnée de l'histoire l'image la plus haute que l'homme puisse se faire de lui-même, s'ils sont la cristallisation momentanée de tout le précieux trésor d'inconscient qui forme l'obscur idéal humain; s'ils sont l'involontaire condensation de l'âme de tout un peuple, condensation qui dépasse tous les échafaudages des calculs immédiats, de toute la prophétique supériorité des instincts psychiques, — on peut dire qu'il importe d'avoir des dieux, d'avoir un symbole central qui soit comme la marque extérieure de la cohésion intime d'une race, d'une espèce, fût-elle aussi vaste que l'espèce humaine tout entière peut être. Car les dieux furent l'expression toujours partielle, hélas! de l'effort de l'homme pour s'harmoniser avec l'ensemble des choses qui l'entouraient. De tous les conflits qui surgirent dans la conscience humaine cernée entre

deux forces, deux droits ou deux devoirs, il sortit un dieu, un dogme, une croyance; jamais l'humanité imaginative et vivante ne put se contenter de l'inerte sagesse du « juste milieu » — terme aussi abstraitement aveugle, aussi insaisissable, aussi stérilement nul que jamais en inventèrent les plus passifs et les plus impuissants de tous les bonzes.

On demandait aux dieux d'être ce point central, positif et imagé qui réglât l'action de deux forces encore inconnues, inexplorées; on voulait qu'ils fussent la réalisation concrète de cet éternel désir qui va de l'individu au Tout, du Tout à l'individu; ils étaient la personnification de cet espoir d'équilibre qui semble être imprimé en nous d'une façon aussi absolue que l'éternelle et vacillante chute dans l'infini est imposée à notre petit monde.

Qu'ils le nomment Inertie et Mouvement, Bien et Mal, Convoitise et Résignation, Animalité et Spiritualité, Race et Humanité, ou comme de nos jours Individualisme et Altruisme, les hommes vont, animés du mystérieux vouloir d'apparier toujours davantage le rythme de leurs oscillations, heureux de cette seule chose : se voir, fût-ce seulement par l'imagination s'ils ne peuvent l'être autrement, toujours plus près des bienheureuses morts, des merveilleuses inconsciences, des enivrantes plénitudes d'une harmonie un moment atteinte.

Aujourd'hui que nous avons laissé envahir notre pensée désorbitée par une multiplicité de soucis qui n'étaient pas les nôtres, que nous nous les sommes laissés imposer parce que nous avons perdu un de nos séculaires leviers de résistance, aujourd'hui nous cherchons l'unité de notre race et pour « corriger nos lois » nous cherchons désespérément à « corriger nos dieux », à unifier, à simplifier, à symboliser notre idéal, sentant que l'union intime, forte, redevient une nécessité vitale si nous voulons échapper à l'émiettement, au métissage moral qui déjà fait mine de nous stériliser.

A l'heure présente bruissent autour de nos consciences deux courants puissants qui s'entrechoquent avec des bruits d'ouragan.

Il semble à beaucoup d'entre nous que ce qui rapproche les hommes soit plus grand que ce qui les distingue, et l'heure actuelle qui n'a pas encore de nom dans nos microscopiques pensées, nous paraît être une de ces heures fidèlement ramenées par le balancier des âges, où les belles différences individuelles sont submergées par le flux impérieux des similitudes lentement découvertes. Le courant d'espoirs ou de craintes qui nous porte tous, quelque différent qu'en soit l'aspect pour chacun de nous, est précipité, détourné, grossi par des faits qui dominant nos désirs personnels et leur donnent une singulière ressemblance et unité. Nous attendons tous la

même chose. Maintenant, comme aux premiers jours des plus grandes religions, un souffle inconnu a détourné le cours nuancé de nos divergences, l'immense communion de tous les hommes nous attire « attestant les liens solides comme l'invisible qui nouent notre existence aux autres humaines existences dans l'universelle solidarité ». Et nous voudrions étendre encore l'alliance que les gens de notre race conclurent tacitement les uns avec les autres au temps où ils ne se savaient pas si grands. Combien de fois, depuis le bouddhisme jusqu'aux dernières formes du christianisme, n'avons-nous pas eu, comme aujourd'hui, le cœur gonflé d'un désir de fusion auquel nous ne soupçonnions pas de bornes ? Nous croyions au pouvoir transcendant de la confiance, mère des courageuses fraternités.

Mais qui nous mettait au cœur cette affirmation ? Qui, du centre de nous-même, nous projette vers autrui ?

Bien des fois déjà nous avons voulu arrêter les sabliers inquiets que sont nos esprits et forcer leurs grains toujours mouvants à nous révéler le point qui fut comme le nœud de cet altruisme harmonique dont nous rêvions. Les esprits obéissaient et nous construisaient quelque unité divine ou humaine, — religion de sacrifice ou philosophie abstraite, — qui s'écroulait, hélas ! quand l'éternel courant entraînait les grains de sable dont elle était faite. Nous ne savions pas que ce que nous cherchions dans le domaine exclusif et instable de la pensée, nous l'avions au milieu de nous depuis que nous existions, absorbant nos meilleures énergies et, « avec une exaltation psychique grandissante », opérant chaque jour des miracles que nous ignorions, que nous méprisions, les attribuant à d'autres causes. L'amour avait grandi avec nous et nous ne le connaissions qu'autant que nous le connaissions nous-mêmes.

Maintenant que nos cerveaux, en se blessant à nos ataviques entêtements, nous avertissent mieux de leur existence, nous découvrons peu à peu qu'eux aussi sont envahis et impressionnés par lui, et, tandis que l'humanité « s'obstine à chercher la raison de l'amour, son rôle et ses fins dans la ténébreuse évolution du grand Tout », l'esprit lui-même, le dédaigneux et orgueilleux esprit est forcé de reconnaître qu'il n'est pas le maître, qu'il n'est pas le centre et que, s'il ne veut admettre au-dessus de lui qu'un dieu, il faudrait qu'il divinise l'amour, car l'amour le transforme et le confond.

« L'amour dont la force encore est inconnue », a dit Verhaeren. L'Amour, qui est la forme centrale et sensationnelle de l'altruisme. L'Amour qui nous enseigne l'essence même de l'échange, le bonheur troublant des fusions.

Mais un autre courant nous crie que cette fusion indéfinie nous perd,

nous débilité ; que la seule façon de fortifier l'humanité est de fortifier chacune des unités qui la composent, d'intensifier chacun dans le sens de sa nature spéciale ; que le chêne soit libre d'être plus chêne, la femme plus femme — ce qui équivaut au contraire à augmenter les différences.

Chacun réclame le droit d'étendre sa personnalité. « Nous voulons aller jusqu'au bout de nous-mêmes ! clament les hommes. La voix profonde qui parle en nous est-elle moins vraie que celle qui monte de l'ensemble des êtres ? De tout ce qui nous distingue nous voulons renforcer le caractère, car nous voulons nous connaître, nous ne voulons pas être confondus. S'il existe des lois qui nous régissent tous, si notre minuscule vanité doit s'humilier devant l'immensité des ressemblances qui nous font tributaires des mêmes nécessités, si tous les jours nous découvrons une fatalité qui nous unit autant qu'une même poussée de sève unit toutes les feuilles d'un même arbre, nous voulons être fidèles aussi à la loi qui nous diversifie ; avant d'aller retrouver sur le sol toutes les feuilles semées par d'autres automnes et de recomposer avec elles la molle substance de la terre, nous voulons être complètement cette petite feuille que nous sommes. La sève commune nous fait la feuille de telle branche, de telle brindille, et perdus dans l'ensemble nous croyons pourtant à des devoirs, à des intimités, à des affinités, à des droits isolés, personnels.

Le temps et l'espace sont notre étroit domaine, nous ne les connaissons que parce que nous ne sommes pas des êtres fongibles, liquides, — mais nous rentrons dans l'infini par tout ce qui nous rapproche. L'infini nous guette comme un ennemi, comme une amante, comme un maître, il se jette sur nous, rien ne peut faire que nous lui échappions. Quand pour quelques secondes il desserre ses griffes, des différences se marquent, nous ne sommes plus tout à fait confondus, nous avons le sentiment de reconstituer à nous seuls un univers, comme la bulle d'air qui vient mourir à la surface de l'eau reconstitue une sphère. A nous l'orgueil d'être une unité entière. Que cette minuscule unité, plus que notre essence, détermine notre destin ; pendant le moment si court où nous ne sommes que les prolongements morcelés et concrets d'une puissance inconnue, nous voulons jouer ce rôle concret ; lui seul nous appartient. L'inconscient nous reprendra de lui-même dans son sein ; — à quoi bon activer son œuvre — accomplissons la nôtre qui est de lui résister.

Troubles et multiples sont nos capacités et nos affinités ; et cependant qui de nous pourrait sans un serrement de cœur étrange et significatif arracher à l'ouvrier le seul outil qu'il sache manier, au virtuose son stradivarius, Iseult au lit de mort de Tristan, au père Damien mourant joyeusement pour son Dieu sa rayonnante foi ? qui voudrait unir l'esprit clair et

enthousiaste d'une Européenne à l'âme étroite et peureuse logée dans la personne d'un Africain?

Pour nous aussi l'amour est le premier maître; il est le miroir que nous cherchons pour y lire l'entière vérité de ce que nous sommes, pour y trouver un reflet de notre unité. L'apôtre, s'oubliant dans la vastitude d'une pensée, d'un dévouement, et rentrant ensuite en lui-même, ne s'y retrouve plus, ne sait comment prendre conscience de ses forces spéciales. Ou, s'il s'y retrouve c'est avec une sécheresse, un orgueil dont il souffre et qui l'amoindrissent. Celui qui aime ne prend pas la peine de se chercher. Un autre lui montre toujours plus clairement le rôle personnel qu'il joue dans l'ensemble où il vient de se jeter. Cet autre l'attendrit sur lui même, et ce faisant, centuple son désir d'expansion.

Le fait d'être complété et de compléter précise les bornes de chacun des deux êtres et les spécifie à leurs propres yeux. C'est le premier pas dans la voie du « Connais-toi toi-même ». L'amour est tout autant le foyer de l'individualisme qu'il est le foyer de l'altruisme. »

Ainsi, autour de nous, en nous, s'agitent ces deux torrents de tendances contraires et complémentaires dont l'équilibre s'établira peut-être avant que nous ne puissions en formuler l'énigme.

Et pourtant, l'amour est là, enseignant « qu'autant un homme est un tout, autant il est aussi une partie »; montrant les hommes pivotants, comme les astres, à la fois sur eux-mêmes et autour des autres.

L'amour est là, réunissant les deux mouvements contraires en une alternative si intime et si étroite qu'elle peut devenir la seule chose que nous cherchions fiévreusement et religieusement et intensément : LE CENTRE DE L'HARMONIE.

Mais l'amour n'est pas seulement le pivot de nos divergences; il semble se confondre avec la force qui nous emporte, traçant dans l'espace inconnu une route qui a la largeur de nos oppositions, de nos contrastes, et qui nous mène, d'un pas qu'on serait tenté de croire toujours plus accéléré, vers notre destin, ou vers notre fin, — selon qu'il vous plaira de nommer cet écrasement de nos tentatives en un équilibre impersonnel. D'un point tangible, il nous conduit par des chemins ininterrompus vers l'intangible.

Un des plus grands chefs-d'œuvre de notre temps, et celui qui mettra Ibsen au plus haut rang des penseurs de toutes les époques, le drame de Brand, est une des plus lourdes, une des plus écrasantes pierres que le sang

et les larmes aient jamais condensées et fossilifiées pour en pulvériser ce qu'il reste parmi nous d'incrédules et de sceptiques de l'amour. Il dit dans sa plus poignante angoisse l'orgueilleux désespoir de celui qui veut se donner à l'infini d'un don entier et absolu en planant témérairement au-dessus de toutes les immenses réalités qui en sont des reflets et des parcelles, et qui y conduisent.

Brand est l'Icare de cette audacieuse conception qui prétend tracer dans le vide un chemin entre l'homme et Dieu. Son indomptable foi a tué sa mère, son enfant, sa femme, découragé le peuple qui lui était confié; elle l'a enfermé lui-même dans les glaciers qui ne laissent transparaître qu'une lueur froide et irréaliste, semblable aux misérables éclairs de sa volonté tendue; cette tension surhumaine a déformé l'homme; et le formidable effondrement qui l'ensevelit est la réponse de l'Univers au défi que lui avait jeté cette vie dressée en un geste de rébellion gigantesquement et tragiquement grotesque, le geste d'un être tordonné par la poursuite d'une fantomale unité.

Jamais la douceur d'une Harmonie n'a révélé à ce Titan l'immense force d'expansion qu'elle dégage.

Par une de ces erreurs que l'esprit de l'homme met des périodes quasi-géologiques à franchir, il avait voulu réaliser en le transformant le désir de *s'épanouir tout entier* qui anime tout ce qui a vie : il avait concentré son effort sans le répandre; brutalisant et méconnaissant en lui-même l'impulsion centrale qui l'avertissait de son essence et seule pouvait lui enseigner cette plénitude, il avait brisé en lui, l'un après l'autre, tous les ressorts qui auraient activé le don complet de lui-même.

**

En face de cette prodigieuse réalisation moderne de l'ange déchu, s'érige la féminine statue d'Imogène, de l'œuvre d'art intime, opposant sa philosophie sentie, vécue par le genre humain tout entier, prenant l'homme en sa totalité, à cette croyance antique, génialement molochiste.

C'est l'être attestant avec la solennité d'une grande foi la révélation vivante de l'Harmonie que fut pour lui l'Amour. C'est la magnifique impulsion de l'âme s'abandonnant aux courants profonds qui la portent et qui la font sortir de sa misérable personnalité. « L'amour grandit aux proportions d'une force sociale, héroïque et bienfaisante, organisatrice d'enthousiasmes et de dévouements, civilisatrice et incessamment en activité. »

Comme les croyants primitifs écoutant la voix de leurs dieux dans les plus hauts arbres tourmentés par le vent sur le sommet des montagnes, c'est l'amour que nous écoutons aujourd'hui pour essayer de comprendre

les voix divines, austères, apaisantes et musicales qui nous parlent de ce qui est plus grand que nous.

C'est l'hymne de la seule force qui puisse fondre notre individualisme en altruisme, et qui fasse de ces deux choses ennemies les deux termes d'une même vibration, celle de la plus intense vie que nous puissions vivre.

C'est la divination par le poète, précurseur en sa sensibilité augurale, des choses que commencent maintenant à signifier les chercheurs de faits. Et, ce qu'affirmait dernièrement un savant au nom d'une science récente : « qu'il y a dans l'union des êtres de sexes différents un échange *tel* d'éléments vitaux qu'une manière de génération s'accomplit en eux *aussi réelle et plus* que cette génération spéciale qui consiste dans la propagation de la race », n'est-il pas tout entier dans ces mots si simples : « ... L'homme y devient son propre but, avant l'enfant... Il crée moins un être vivant qu'il ne se recrée lui-même; après la fusion des chairs il se retrouve autre; en son dur métal sont entrées des pépites qu'il ne peut plus éliminer. »

Cette pensée corroborée par l'étude de la réalité deviendra peut-être, dans l'avenir, la base de cette monogamie vers laquelle tâtonne l'espoir humain et qui n'eut jamais jusqu'ici de sanction individuelle. La sanction fut toujours considérée comme étant d'ordre social.

La monogamie fait à beaucoup d'hommes une impression de prison, aussi désespérément froide et effrayante que le fut l'idée de l'éternité quand elle apparut aux Grecs. Lentement, comme nous avons appris à nous nourrir sans nous nuire, peut-être apprendrons-nous cette seconde loi de conservation : de nous aimer sans nous émietter.

Une femme est toujours trop « finie », trop déterminée, — elle est blonde ou brune, — elle est « une femme », elle n'est pas « la femme », — et à moins qu'il ne trouve celle qui le complète absolument ou qu'il se résigne à rester incomplet, l'éternel mâle, qui est en tout homme et dont le caractère primordial domine toutes les empreintes qui forment notre petite personnalité, rêve malgré lui à cette Femme, complément promis à sa nature spécialisée lorsque la vieille Nature, pelotonnant et dépelotonnant, individualisa les deux moitiés de l'être vivant.

Qui sait si l'universelle et lointaine tradition de la création d'Ève, avec le cortège de maux qu'on lui attribue, n'était pas l'intuition de cette lente transformation de la créature, tout autant qu'elle était le cri d'impuissance à construire à deux ce paisible et édenique équilibre dont jouissait l'être seul ?

Avant d'avoir trouvé celui ou celle qui résumera tout un sexe, qui lui cachera, par sa virilité ou sa féminité complète, tout le reste des hommes ou des femmes, le pauvre humain erre en des amours approximatifs qui laissent en lui ces ineffaçables empreintes dont parle Carpenter et qui le mo-

difient, lui et sa race, d'une façon indéfiniment irrégulière et inharmonique.

Imogène est l'introuvable Ève du Paradis perdu que nous voulons reconquérir et qui a toujours paru si lointain aux hommes qu'ils l'ont placé dans une autre vie. L'artiste la modela bien plus encore d'après un prophétique instinct de l'idéal à venir que d'après la réalité entrevue, qui devait mentir à son espoir comme mentent toutes les réalités — car il faut de longs espaces et de nombreuses générations pour réaliser les pressentiments que de fugitives analogies éveillent dans l'âme de ceux qui voient à l'avance la prochaine étape que l'humanité franchira; et nous apercevons, comme à la lueur d'un éclair à travers leur pensée, des terres promises dont nos pas sont encore bien éloignés.

Imogène-Ève, la femme douée d'une vraie âme humaine, certifiée, par la douleur que laisse son éphémère apparition dans nos rêves, de notre impuissance à réaliser des êtres complets, de notre infirmité qui nous empêche de créer ensemble cet être *un*, cet androgyne-enfant, dont l'enfant de chair n'est qu'une extériorisation. L'enfant est le trait d'union dont l'implacable solidité, en nos siècles de sensibilité affinée, témoignait presque seule jusqu'ici de ce vital besoin d'harmonie et d'unité qui éternisait les fusions les plus imparfaites. Au fond de la nature humaine, pour la masse des hommes, l'enfant seul liait irrévocablement.

Nous savons maintenant qu'une unité plus intime encore peut se construire en nous, dont l'enfant n'était que le prophète.

Prophète d'une unité. Et de sa durée. « Qu'est-ce qui dure? »

Ne dure en nous que ce qui est éternel. Tout être a en soi de l'éternel, mais tous ne le savent pas. Ne nous retiennent que ceux qui vivent des choses éternelles, que ceux qui se savent coquille et qui laissent passer à travers eux le grand bruit de l'océan, aimant ce bruit plus que leur fragile carapace, et s'ouvrant tant qu'ils peuvent pour que ces énormes vibrations retentissent toujours plus fort en eux, — dussent-elles les briser. Ne nous retient que celui qui se sent esclave et adorateur d'une loi, d'une affinité, d'une impulsion plus grandes que lui.

Lui seul est en harmonie avec le rôle restreint et les participations infinies dont la possibilité lui est dévolue. Lui seul sait quelque chose de *la place de l'homme dans l'univers*. Ce but de toutes nos recherches que les nations ont appelé aussi le Bonheur, notre temps l'appellera l'HARMONIE, — et si ce mot n'est pas encore inscrit sur les monnaies, au fronton de tous les monuments publics, sur les murs de tous les foyers, c'est que le temps, qui grave à petits coups les plus grandes choses, est occupé à le buriner dans les consciences, où l'amour ébauche lentement la statue de cette fille du ciel.

I. WILL

ÉTUDES DE SOCIOLOGIE

Un Anarchisme, fraction du socialisme ⁽¹⁾ ?

A CHARLES BRUNELLIÈRE.

La vérité ne peut être nuisible.

HELVÉTIUS.

III

Pour que, rationnellement, le communisme et le collectivisme anarchiques soient classés parmi les socialismes, il n'est pas nécessaire qu'il y ait identité de doctrines. Par contre il est nécessaire, et suffisant, qu'il y ait entre elles quelques caractères communs.

A priori, il est évident, la terminologie l'indique, qu'il s'agit de doctrines, de systèmes sociologiques, relatifs aux sociétés animales, humaines. Il importe donc de savoir si des anarchismes (communiste, collectiviste) ont dans leurs doctrines des communs caractères avec celles ordinairement désignées comme socialistiques. Pour cela, il importe d'abord de connaître ce que l'on entend par socialisme, par communisme et collectivisme anarchiques.

Ainsi que le constate E. de Laveleye, la définition du socialisme n'a point, jusqu'ici, été donnée d'une façon claire, précise, satisfaisante. D'une étude critique des diverses explications proposées (2) il ressort que le socialisme est essentiellement un genre de système — de doctrines — sociaux d'après lesquels sont socialisés la propriété totale ou partie d'icelle désignée sous le nom de moyens de production (3).

(1) Suite et fin. — Voir le n° 134 de la *Société nouvelle*. — Cette étude scientifique paraît en même temps dans *Free Review*, dans *Ciencia Social*, dans *Sozialische akademiker*.

(2) Cf. *De la Conception du socialisme*, introduction d'un livre à paraître, *Le Socialisme actuel*, par A. HAMON et F. PELLOUTIER.

(3) Socialiser signifie rendre social. Socialiser la propriété veut dire : substituer à la propriété individuelle, privée, un mode de propriété tel que le possesseur est une quelconque association d'individus (commune, État, corporation, etc.).

L'analyse des divers systèmes que leurs auteurs, leurs adeptes, leurs opposants ont appelé socialistiques, conduit à cette constatation qu'un caractère commun — celui-là seul — les unit. Ce caractère, c'est la socialisation des moyens de production (1). Lisez, en effet, les programmes du Parti ouvrier (français) (2), du Parti ouvrier (belge), du Parti ouvrier socialiste révolutionnaire français (3). Lisez les actes des Congrès de l'Internationale (Bruxelles 1868. Bâle 1869) (4), du Congrès ouvrier de la Fédération régionale espagnole (Saragosse 1872) (5), du Congrès des social-démocrates allemands à Saint-Gall en 1887 (6), de la Conférence du Labour independant party (Bradford 1893) (7), de la Convention du socialist Labour party (Chicago 1889) (8). Lisez le manifeste de la Socialist League (9), de la Fabian Society (10), et toujours vous trouverez que ces groupements socialistes ont un idéal varié avec un seul commun caractère : la socialisation des moyens de production. C'est aussi l'essence du socialisme rationnel de Colins, du socialisme d'Henry George.

Nous ne pouvons citer les textes — ce serait transformer ce mémoire en un gros volume — et renvoyons le lecteur curieux aux sources où nous puisâmes. De même je ne relaterai point les conceptions du socialisme exprimées — catégoriquement ou implicitement — par K. Marx, F. Engels, J. Guesde, B. Malon, P. Lafargue, Leo, S. Webb, H. Brissac, et tant d'autres encore (11). Là encore, toutes ces notions du socialisme ont le même caractère commun : socialisation des moyens de production. A proprement parler, c'est le seul rapport commun ; les uns sont réformistes, les autres révolutionnaires ; les uns appètent après la conquête des pouvoirs publics ; les autres n'en veulent point ; les uns veulent l'Etat, les autres le suppriment. Si, en les détails, s'accroissent encore les différenciations d'hommes à hommes, de groupes à groupes, il n'en est pas moins certain qu'un lien rattache tous ces hommes, tous ces groupes entre eux et ce lien

(1) On entend communément par moyen de production : le sol, sous-sol, les eaux, immeubles de toute nature, outillage de toute sorte.

(2) Cf. les compte rendus des Congrès de Marseille 1879, du Havre 1880, de Reims 1881, de Roubaix 1884. — *Almanach du Parti ouvrier* pour 1893, p. 16.

(3) Cf. *Notre Programme*, par J. ALLEMANE, pp. 4 et 5.

(4) Cf. *Communism and Socialism*, par WOOLSEY.

(5) *Estracto de las actas del segundo Congreso obrero de la Federacion regional española*. — 4 au 11 avril 1872, pp. 115 à 117.

(6) *Le Socialisme international*, par l'abbé WINTERER.

(7) *Socialism in England*, par SIDNEY WEBB.

(8) Cf. *Labour annual for 1895*.

(9) *The Manifesto*, p. 6.

(10) Cf. SIDNEY WEBB, *op. cit.*, p. 12.

(11) Cf. *Le Socialisme actuel*, par A. HAMON et F. PELLOUTIER, à paraître.

c'est la même appétence de socialiser les moyens de production. Ainsi s'est formé rationnellement un genre de doctrines sociales appelé « socialisme », dont l'essence est cette socialisation même des moyens de production. Je ne pense pas que quelqu'un puisse nier cette essence. Je ne crois pas qu'il soit possible d'infirmier avec des preuves que ce n'est pas là le seul commun caractère reliant entre elles toutes les doctrines socialistiques du présent et du passé (1).

Nous sommes donc autorisé à dire : *Est socialistique, toute doctrine sociale — tout système social — d'après laquelle les moyens de production sont socialisés.*

Nous sommes autorisé à dire : *Est socialiste, tout partisan ou auteur d'une doctrine ou système socialistique.*

Nous venons de déterminer brièvement ce qu'on entend par socialisme, il nous reste à connaître ce qu'on entend par communisme et collectivisme anarchiques.

Le fait de qualifier ces termes « communisme » « collectivisme » indique qu'il y a au moins un communisme, au moins un collectivisme non anarchique. Donc nous devons logiquement rechercher la signification de ces termes indépendamment de leur qualification. Ensuite nous rechercherons la modification — s'il y en a une — qu'ils subissent en devenant anarchiques.

En faisant cette recherche tant pour le collectivisme que pour le communisme (2) on trouve que, par essence, ce sont des doctrines sociales d'après lesquelles : pour le premier terme les moyens de production sont possédés collectivement; pour le second, la propriété totale est commune. Dans le collectivisme subsiste la possession individuelle des objets de jouissance; dans le communisme, la propriété individuelle n'existe point. En ces deux genres de systèmes sociaux une même portion de propriété est collective ou commune, c'est-à-dire est socialisée. Cette portion, ce sont les moyens de production.

Rationnellement, communisme et collectivisme sont de la classe socialisme. Ils sont socialistiques; leurs adeptes sont des socialistes.

Si l'on combine avec l'anarchisme l'un ou l'autre de ce genre de doctrine

(1) L'étude des divers systèmes socialistiques de Thomas Moore, Campanella, Restif de la Bretonne, Morelly, Cabet, Fourier, Owen, Godwin, etc., etc., montre toujours ce seul et unique caractère commun.

(2) Je ne veux ni ne peux en ce simple mémoire citer les textes qui conduisent aux définitions que je donne. On consultera l'introduction du *Socialisme actuel* ou encore les sources mêmes, c'est-à-dire la *Grande Encyclopédie*, le *Dictionnaire d'économie politique* de LÉON SAY, le *Dictionnaire* de M. BLOCK, l'*Encyclopédie nationale*, etc.

socialistique, provoquera-t-on une modification essentielle de ce genre de doctrine? Cette modification, en un mot, sera-t-elle de cet ordre que le communisme cessera de communiser la propriété, le collectivisme de collectiviser les moyens de production?

Communisme et collectivisme sont, nous le savons, des genres de doctrine essentiellement économiques. Leur essence est un mode de propriété.

L'anarchisme, lui, est par essence un genre de doctrine repoussant toute autorité constituée, tout gouvernement, tout chef (1). Elle préconise l'anarchie, c'est-à-dire un état de société dans laquelle il n'y aurait pas de gouvernement, pas d'autorité constituée avec matérielle sanction. C'est là son essence comme nous l'écrivîmes au commencement de cette étude sociologique, comme on l'a lu sous la plume de César De Paepe.

Nous remarquons que l'anarchisme est un genre de doctrine essentiellement politique, morale. Son essence est l'absence d'autorité constituée.

Il résulte de cette différence de plan dans lequel se meuvent d'une part le collectivisme et le communisme (plan économique), d'autre part l'anarchisme (plan politico-moral), que l'on peut combiner ces deux genres de doctrines sans altérer l'essence de chacun d'eux. En effet, cette essence n'est pas de même nature, n'agit pas dans le même ordre d'idées. L'esprit humain peut concevoir un genre de doctrine d'après lequel il n'existe pas de gouvernement et d'après lequel les moyens de production sont socialisés. Nous ne pensons pas que, *théoriquement*, l'on puisse démontrer que, ayant antinomie entre la non-existence du gouvernement et la socialisation des moyens de production, il s'ensuit que l'esprit humain ne peut avoir *rationnellement* une telle conception (2). Jusqu'à ce que cette démonstration soit irréfutablement faite, — et selon nous elle ne peut l'être — nous devons logiquement admettre qu'il peut exister un genre de doctrine préconisant un état de société :

- 1° Sans maître, sans autorité constituée, avec matérielle sanction ;
- 2° Avec les moyens de production socialisés.

Ce genre de doctrines qui est composé par les anarchismes communistes et collectivistes admettant la socialisation des moyens de production appar-

(1) Cf. l'Introduction du *Socialisme actuel*, par A. HAMON et F. PELLOUTIER, You les sources où nous puisâmes : *Speeches in the Court, Chicago martyrs* ; *Grande Encyclopédie* ; *Encyclopédia britannica* ; *Encyclopédie générale* ; *Manifeste anarchiste* d'EMILE GAUTIER ; *Dictionnaire universel* de LACHATRE ; *Dictionnaire* de M. BLOCK ; *Dictionnaire* de WEBSTER, etc , etc.

(2) Nous n'avons nul besoin de savoir la praticabilité ou non de cette conception ; nous n'avons nul besoin de savoir si une telle conception réalisée donnerait une société bonne ou mauvaise. Nous ne jugeons pas les doctrines, nous cherchons à les pénétrer, à connaître leur nature essentielle.

tient à la classe du socialisme. Le communisme, le collectivisme, en devenant anarchiques, ne cessent pas de communiser, de collectiviser les moyens de production ; ils restent donc socialistiques et leurs adeptes sont des socialistes. Ces doctrines sont, au point de vue politico-moral, anarchiques (1) ; au point de vue économique, socialistiques. Les adeptes sont à la fois socialistes et anarchistes.

Le socialisme est un terme qui sert à désigner certains genres de doctrines — ou de systèmes — sociales unies entre elles par le caractère commun de la socialisation des moyens de production. Nécessairement, il comprend des doctrines diverses au point de vue moral et politique. L'esprit humain, si diversifié, a pu — aisément, cela se conçoit — bâtir des systèmes variés dans le plan politico-moral et ayant tous entre eux ce caractère commun que les moyens de production sont socialisés. On conçoit qu'il peut y avoir des doctrines préconisant le despotisme d'un seul ou d'une secte ou d'une classe et aussi la socialisation des moyens de production ; d'autres réclamant toujours cette socialisation mais voulant un gouvernement plus ou moins libéral ; d'autres ne voulant pas de gouvernement du tout ; d'autres acceptant Dieu, d'autres le niant et le chassant, etc. Parmi les genres de doctrines que le socialisme comprend sont le communisme et le collectivisme, et ils ne cessent pas d'appartenir à cette classe quand ils se subdivisent en anarchiques et en non anarchiques, cette dernière subdivision se partageant encore.

Il résulte de là que si tous les communistes et collectivistes-anarchistes sont socialistes, tous les socialistes ne sont pas anarchistes.

Si nous considérons l'ensemble de tous ces genres de doctrines sociologiques classés sous le terme socialisme, nous percevons un phénomène de même ordre que celui perçu en considérant l'ensemble des doctrines sociologiques cataloguées sous le terme de classe : christianisme. Sous ce nom, il est des multitudes de doctrines — oh ! combien différentes, en apparence souventes fois contradictoires — de sectes toujours adversaires, maintes fois ennemies farouches. Pour le spectateur impartial, pour le philosophe, pour le scientifique que l'esprit de parti n'a pas altéré, c'est justement que ces doctrines, ces sectes ont été rangées dans le christianisme.

Les Ebionites, les disciples de Jean, les vaudois, les Anabaptistes, les frères moraves, les luthériens, les calvinistes, les presbytériens, les quakers, les anglicans, les mennonites, les wesleyens, la Free Church d'Écosse, les Grecs orthodoxes, les catholiques romains, etc., sont des

(1) Dans la *Conquête du pain*, p. 38, Kropotkine prend l'anarchie pour idéal d'organisation politique.

chrétiens. Et pourtant quelle opposition entre ces groupes divers, tous relevant de la doctrine du Christ ! Que les excommunications suivies tant et quantes fois de morts par le bûcher, de morts dans les cachots ! Combien de luttes, de combats sanglants, de vies enlevées ! Il fut un temps où le catholicisme romain dénia le titre de chrétiens aux calvinistes, aux luthériens. Il y avait, disait-il, antagonisme de doctrines, opposition de principes fondamentaux. Cela n'empêchait point que pour le philosophe, le savant de cette époque ; cela n'empêche point que, pour tout le monde maintenant, luthérianisme, calvinisme, catholicisme romain sont des enfants d'un même père : le christianisme.

De même qu'il serait contraire à la vérité historique et rationnelle de prétendre, par exemple, que l'anabaptisme n'est pas un christianisme ; de même il est contraire à la vérité historique et rationnelle de prétendre que les anarchismes communiste et collectiviste ne sont pas des socialismes.

Cela serait contraire à la vérité, car nous avons démontré que, historiquement et rationnellement, le socialisme comprend le communisme et le collectivisme anarchiques.

IV

En vain on objecterait que l'anarchiste collectiviste ou communiste a une tactique différente — ennemie même si l'on veut — des socialistes étatistes, collectivistes autoritaires ou autres.

En vain on objecterait que tous ces derniers condamnent la propagande par dynamite ou par poignard, alors que les adeptes des premières doctrines la préconisent (1).

En vain on objecterait que « la violence est un facteur plus réactionnaire que révolutionnaire », que « la violence individuelle n'atteint pas le but et est nuisible et condamnable en tant qu'elle offense les sentiments de justice de la masse (2) ».

Si les anarchismes communiste et collectiviste avaient pour essence la violence, ces objections seraient valables. Mais il n'en est pas ainsi et nul ne peut raisonnablement prétendre que cela est. Ainsi que le portent les petits prospectus, distribués par les anarchistes-communistes de Grande-Bretagne pour annoncer les meetings, l'anarchisme n'est pas la bombe (3).

(1) P. LAGARDE, *Revue socialiste*, mai 1895. — G. RENARD, *Petite République*, 25 juin 1895.

(2) LIEBKNECHT, Déclaration des social-démocrates à la réunion de Saint-Gall, 1887.

(3) La lecture, même rapide, des livres ou brochures de Kropotkine, Grave, Reclus, Mérlino, Malatesta, etc., le prouve péremptoirement. Cf. les *Temps nouveaux*, 26 octobre 1895, article de P. Dechape.

Un peu partout dans le monde il existe des individus qui s'intitulent anarchistes-communistes ou que l'opinion publique qualifie tels et qui repoussent l'emploi de la violence. J.-K. Kenworthy, J.-H. Bell (1), par exemple, sont de ceux-là et aussi Léon Tolstoï dont l'œuvre n'est qu'une éloquente protestation contre la violence. Tous ces adversaires d'icelle ne seraient pas anarchistes si elle formait l'essence de l'anarchisme. Or, ils le sont — tous s'accordent pour les qualifier ainsi — donc la violence n'est pas l'essence de l'anarchisme. Elle constitue un moyen dont certains anarchistes font usage, elle n'est pas un principe des anarchismes communiste et collectiviste. D'ailleurs textuellement cela fut dit par deux des « Martyrs » de Chicago, les anarchistes-communistes Spies (2) et A.-R. Parsons (3).

Donc l'anarchisme n'a pas pour essence la violence, si d'aucuns le prétendaient, contre eux protesterait l'œuvre entière des penseurs qui ont édifié les doctrines des anarchismes communiste et collectiviste.

Donc, elles ne valent point ces objections. Elles sont insuffisantes pour autoriser l'exclusion du genre « socialisme » des espèces « anarchismes ». En effet, quelque divers que soient les moyens pour atteindre un but, cela n'empêche point que le but puisse être identique et que tous ceux qui veulent l'atteindre, ce but identique, ne soient liés entre eux par un caractère commun : le but lui-même. Cela n'empêche point que tous ceux-là appartiennent à une même classe, désignée par un terme commun à tous. Alors que les quakers, au nom de la doctrine de Jésus, se refusaient à user de violence, les catholiques, au nom de la doctrine de Jésus, employaient icelle pour amener à leur foi les idolâtres et les hérétiques. Si aux quakers et aux catholiques on appliquait le même raisonnement que nous voyons appliquer aux anarchistes-communistes par ceux qui les chassent du socialisme, on serait inévitablement amené à dire qu'ils n'appartiennent pas au même genre. On dirait quakérisme et catholicisme ne peuvent être l'un et l'autre des christianismes ! Cette logique déduction est contraire à la vérité. Qui la soutiendrait ferait sourire tous les hommes assez imprégnés de philosophie sérénité pour envisager sans passion ces doctrines diverses. De même, le raisonnement des excommunicateurs des anarchistes-communistes

(1) Cf. *The Torch*, 1894-1895.

(2) « Anarchisme ne signifie pas meurtre, vol, incendie, etc....; anarchisme signifie paix et tranquillité pour tous. » (*The Chicago Martyrs*, p. 11, 4^e édition.)

(3) « Une folle colère contre les tyrans et un vague désir de détruire et de tuer ne sont pas les caractéristiques de la philosophie connue comme anarchisme.... L'anarchisme c'est l'opposé complet des idées de force et de violence. La force, en violant les droits des individus, est tout entière répudiée, force légale, nationale aussi bien que la force irresponsable des individus... » (*The Philosophy of Anarchism. — Anarchism*, p. 171, Chicago, 1887.)

et collectivistes fait sourire ceux qui, sans l'ardeur de la quotidienne lutte, envisagent avec l'impassibilité du philosophe les hommes et les choses.

Mais bien plus, ces objections sont d'autant moins valables qu'il est des socialistes — non anarchistes, adversaires farouches même — qui préconisent, qui célèbrent la violence, non seulement collective mais encore individuelle. Clairement, Karl Marx dit dans son *Capital* : « La violence est l'accoucheuse de toute vieille société enceinte d'une nouvelle. La violence est un facteur économique! » (1) Oyez encore cette citation du même Karl Marx empruntée à la *Neue Rheinische Zeitung* : « Il n'y a qu'un seul moyen de diminuer, de simplifier, de concentrer les souffrances mortellement criminelles de la société actuelle, les sanglantes souffrances de gestation de la nouvelle, c'est le terrorisme révolutionnaire » (2). S'agit-il de violence collective ou individuelle? Les deux se peuvent entendre, car pour maintes personnes le terrorisme russe encore qu'individuel est révolutionnaire.

Quoi qu'il en soit, si les socialistes Karl Marx et F. Engels se bornaient à conseiller la violence collective, nous voyons le socialiste Le Français trouver légitime le régicide et autres exécutions sommaires, actes (3) de violence individuelle non douteux. Sans doute cet auteur distingue et repousse certains autres actes de violence individuelle, mais la distinction est sinon byzantine, au moins fort délicate.

En 1885, le 7 février, sont décapités les anarchistes Auguste Reinsdorff (4) et Kuchler, qui avaient tenté de tuer Guillaume I^{er}. Alors la *Question sociale* de P. Argyriadès écrit : « Nous saluons ces deux martyrs de la Révolution, certains que leur mort sera glorieusement vengée » (p. 60). Ouvrons l'*Almanach du Parti ouvrier pour 1893* (fraction guesdiste) et nous voyons dans les éphémérides « socialistes » célébrer les exécutions sommaires des nihilistes russes, les explosions de dynamite des mêmes « socialistes russes ». Ces auteurs d'actes de violence individuelle sont qualifiés de « justiciers ». Lors du meurtre du général Séliwerstoff par Padlewski, un socialiste, Ferdinand Grégoire, aida à la fuite du meurtrier qu'il appelle un « justicier (5) » ; ains le dénomma encore un député socialiste, Ferroul. Le calendrier du *Vorwaerts* (année 1896) enregistre avec un soin minutieux tous les régi-

(1) Dans les *Deutsch-Französischen Jahrbucher*, il écrivait encore : « La violence matérielle ne peut être abolie que par la violence matérielle ; la théorie elle-même devient violence matérielle dès qu'elle conquiert la masse. »

(2) Nous pourrions encore citer F. Engels dans *The Condition of the working class in England*.

(3) LE FRANÇAIS, pp. 21, 22, *op. cit.*

(4) Il mourut en criant : « Vive l'Anarchie! » (Cf. pp. 7, 8, *Almanach anarchiste pour 1892*, par SÉBASTIEN FAURE.)

(5) Cf. *France sociale et politique*, année 1890, t. II, p. 391.

cides et autres crimes politiques dans les éphémérides de l'année, façon adroite de glorifier la violence individuelle.

D'ailleurs nous savons des socialistes, qui s'affirment non anarchistes, et qui sont grands admirateurs des « dynamiteurs » ou des « poignardeurs ». A quoi bon les nommer ? D'aucuns sont très connus ; en les intimes épanchements ils avouent que ces criminels ont bien agi, légitimement. Quelquefois même ils vous narrent les projets anciens qu'ils forgeaient sous l'Empire, et ces projets étaient de propager par le couteau ou la bombe (1). Les criminels guillotins, garrottés, pendus, décapités sont des martyrs pour moult socialistes non anarchistes (2). Nous constatons impartialement ce qui est, sans apprécier ces genres de propagande violente, car en cet examen cette appréciation n'a aucune utilité. Observons aussi que d'autre part nous connaissons des communistes anarchistes qui considèrent les « dynamiteurs » comme auteurs d'actes que l'on doit blâmer, réprouver.

Donc, anarchistes communistes et collectivistes comme nombre d'autres socialistes non anarchistes préconisent ou admettent la violence collective ou même individuelle. De la démonstration précédente résulte que la tactique violente n'est même pas un point de différenciation entre les anarchistes-communistes ou collectivistes et les autres socialistes. Mais l'eût-il été, cela n'eût pas autorisé l'exclusion, hors du socialisme, des anarchismes collectivistes et communistes ainsi que nous le vîmes. En conséquence, quelle que soit la façon dont on envisage ces objections, on voit qu'elles ne portent point.

En vain, on objecterait que le but du socialisme est la législation directe (3), alors que ce n'est point celui de l'anarchisme collectiviste ou communiste.

L'affirmation est erronée, car si la législation directe est le but d'un socialisme, elle n'est pas le but du socialisme. J'en veux pour preuve que le Parti ouvrier socialiste révolutionnaire — une des plus importantes fractions du socialisme français — a pour but une société communiste où l'être sera émancipé complètement. La législation directe ne figure que dans son pro-

(1) Ainsi ce projet d'un internationaliste avec des camarades, projet qui n'eut même pas un commencement d'exécution. Attirer un garçon de banque un jour de grosse recette, le faire disparaître par un quelconque moyen, le voler et avec l'argent organiser une explosion quelconque contre Napoléon III. Les nihilistes russes, approuvés par les socialistes qui réprouvent les anarchistes, ont été amenés par les nécessités de la lutte à tuer pour voler comme le voulaient faire les internationalistes ci-dessus.

(2) Cf. l'article « L'anarchisme et les syndicats », par F. PÉLLOUTIER, dans les *Temps nouveaux*, 2 novembre 1895 ; *En plein Faubourg*, par HENRI LEYRET.

(3) A. VEBER, *Revue socialiste*, juillet 1895.

gramme d'attente (1). J'en veux pour preuve les socialistes C. De Paepe et Rienzi, ayant pour idéal — l'idéal est naturellement le but à atteindre — une société sans gouvernement, sans pouvoir (2). J'en veux pour preuve G. Renard dont ces lignes : « Les socialistes sont orientés aussi vers le développement intégral de l'individu, vers la disparition graduelle de toute contrainte extérieure, vers un état social où tout gouvernement serait devenu inutile parce que chacun ferait ce qu'il devrait sans autres maîtres que sa conscience et sa raison. Seulement ils considèrent que pour atteindre à cet idéal, il faut une longue éducation solidariste et que des lois sont encore nécessaires pour un temps indéterminé ; ils n'espèrent point arriver d'emblée à une société parfaite ; ils bornent leur ambition à faire une étape sur la route sans fin où marche l'humanité (3) ».

Donc l'objection ne vaut, car si le fait que l'anarchisme communiste ou collectiviste n'a pas pour but la législation directe avait pour résultat la mise de ces anarchismes hors du socialisme, il faudrait rejeter aussi de la classe socialisme le Parti ouvrier socialiste révolutionnaire, C. De Paepe, Rienzi, G. Renard et combien d'autres. Avouons que ce résultat logique serait absurde et alors éclate l'erreur de présenter la législation directe comme but du socialisme.

En vain, on objecterait — simple affirmation — que toutes les doctrines socialistiques tendent à l'organisation du travail tandis que les doctrines communistes et collectivistes anarchiques n'admettent pas d'organisation (4).

L'affirmation est erronée. L'anarchisme communiste ou collectiviste tend à une organisation du travail « non pas par une force étrangère, mais s'organisant lui-même », lisons-nous dans la *Révolution* (5). L'anarchie, pour De Paepe — et la *Révolution* l'a reproduit — n'est-elle pas « l'élimination de la politique par l'économie sociale, de l'organisation gouvernementale par l'organisation industrielle » ? En les anarchismes communiste et collectiviste, il est donc une organisation, différente certes de l'organisation imaginée par une autre doctrine du même genre socialisme, mais quand même organisation sans qu'il y ait sanction d'une quelconque autorité constituée (police, magistrature, etc.)

Prétendre que les anarchismes communiste et collectiviste ne veulent pas

(1) Cf. *Notre Programme*, par J. ALLEMANS.

(2) Rienzi écrit : « Le socialiste scientifique se contente de franchir la première étape de la route, au bout de laquelle il voit l'humanité radieuse et, au loin, tout au bout de l'horizon, nous apercevons l'individu souverain des anarchistes. » (P. 47, *op. cit.*)

(3) *Petite République*, 25 juin 1895.

(4) A. VEBER, *loc. cit.* — G. RENARD, *loc. cit.* — P. LAGARDE, *loc. cit.*

(5) *L'Anarchie*, par A. RANC, extrait de l'*Encyclopédie générale*, publié dans le supplément littéraire de la *Révolution*, vol. I, p. 30.

d'organisation, c'est prêter à ceux qui ont formulé les doctrines une extraordinaire bêtise, que nient par avance les noms de ses auteurs : Kropotkine, Proudhon, Reclus, Merlino, Malatesta, Malato, Grave, R. Mella, etc. Qui dit société, dit association, dit entente; où il est entente, il y a *inévitablement* organisation. L'esprit humain se refuse à concevoir une société inorganisée où tout irait à vau-l'eau. Ce n'est pas là l'idéal des anarchistes communistes et collectivistes car ils parlent de « libres fédérations », des « producteurs librement associés (1) », de « groupes autonomes » existant dans l'état d'anarchie (2). S'il y a des groupements, il y a nécessairement association, par suite entente et fatalement organisation. Elle est libre, voilà tout.

Notons encore que nous constatons ce qui est dans les théories et que ce n'est pas le lieu ici d'apprécier si cette organisation est utopique ou de réalisation possible.

Le communisme anarchique veut si bien une organisation que pour S. Merlino « c'est l'âme même, l'essence de l'anarchie qui veut dire société organisée sans autorité (3); que pour les ouvriers espagnols « le devoir le plus important de l'anarchie est d'organiser l'administration (4) »; que pour ces anarchistes, l'anarchie est en somme « une organisation sociale purement administrative » (5). En le chapitre « Autorité et Organisation » de la *Société future* (6), Jean Grave montre que l'anarchisme communiste réclame une organisation, « accord qui se forme en vertu de leurs intérêts entre les individus groupés pour une œuvre commune ». Dans sa *Nueva Utopia*, Ricardo Mella prouve ce même vouloir d'organisation (7). Lisez

(1) CABANEL et LABIGAUD, *Solution de la question sociale par le communisme anarchiste*.

(2) Dans sa plaidoirie, M^e E. Royer a dit, avec preuves à l'appui : « Les anarchistes veulent réaliser l'ordre par la libre entente et la fédération libre du simple au composé. Libre entente entre les individus, libre entente entre les groupes, libre entente entre les communes, libre entente entre les peuples. » (*Op. cit.*, p. 18.)

(3) *Nécessité et bases d'une entente*, p. 7.

(4) *Estudio filosófico-sociales*, second volume de la *Bibliotheca del Proletario*, avant 1885.

(5) Cf., p. 11-13, *Primer certamen socialista*, Rens, 1885.

(6) Pages 201-211.

(7) « L'organisation du travail y est simple... Différentes associations se dédient à la culture...; il est des groupements coopératifs d'organisation plus en harmonie avec la nécessaire division du travail. Ces groupements font partie de grands nucléus fédératifs dont l'objet est de conserver et de favoriser la solidarité des éléments composants... d'établir et de fixer les nécessités de la production, de l'échange, de la consommation. Les fédérations (industrielles) sont immenses et s'étendent par tout le territoire en parfaite harmonie avec les fédérations agricoles, scientifiques et artistiques... » (Pp. 213 à 215 et suiv., *Segundo certamen socialista*, 1890.)

Anarchia (1) de Malatesta, la *Philosophie de l'anarchisme* (2) de A.-R. Parsons, la *Conquête du pain* (3) de P. Kropotkine et vous verrez nettement, sans conteste possible, que les doctrines communiste et collectiviste anarchiques exigent une organisation.

Donc, des faits précédents il résulte l'existence d'une organisation dans les anarchismes collectiviste et communiste. Par suite de cette existence démontrée, l'affirmation que ces doctrines ne veulent pas d'organisation est fautive et sans base ; par suite tombe l'objection qui est tirée de cette affirmation erronée. Conséquemment, de ce chef l'anarchisme communiste ou collectiviste ne peut être exclu du socialisme.

En vain, on objecterait que « le socialisme se différencie de l'anarchie par ce fait principal que le socialisme veut des lois et que l'anarchie les rejette toutes, même les contractuelles (4) ».

Cette affirmation est erronée et l'anarchisme communiste ou collectiviste ne se différencie point encore par là du socialisme. Loin de rejeter les lois contractuelles, les doctrines communistes et collectivistes anarchistes les réclament impérieusement. Ces lois sont sans sanction physique, sans obligatorité coercitive ; elles sont volontairement observées, sans qu'une contrainte matérielle quelconque oblige qui que ce soit à s'y soumettre. « L'anarchie, écrit A. Ranc..., c'est le contrat se substituant à la souveraineté, l'arbitrage au pouvoir judiciaire... Ce sont les citoyens contractant librement, non pas avec le gouvernement, mais entre eux... (5) ». « A l'or-

(1) Cf. pp. 29 à 35, édition anglaise.

(2) « Nous savons par expérience que l'homme est un animal grégaire qui coopère, s'unit en groupes, travaille mieux ainsi que seul. Cela provoquera la formation de coopératives, communautés dont nos actuelles trades-unions sont les embryons. Chaque branche d'industrie aura sans aucun doute (dans la société anarchique) sa propre organisation, réglementation, etc. ; il s'établira des méthodes de communication directe entre chaque membre de chaque branche d'industrie dans le monde et aussi s'établiront d'équitables relations avec toutes les autres branches... Aucun grand pouvoir central... ne serait au-dessus des diverses organisations ou groupes... » (Pp. 173, *op. cit.*)

(3) Citons notamment : « La libre entente, la libre organisation remplacent cette machine coûteuse et nuisible (le gouvernement) et font mieux (P. K. cite comme modèle l'organisation syndicale des bateliers de Hollande)... Remarquons aussi qu'en prenant pour point de départ *les besoins* de l'individu, on arrive nécessairement au communisme comme organisation permettant de satisfaire tous ses besoins... Le communisme — c'est-à-dire une vue synthétique de la consommation, de la production et de l'échange et une organisation qui réponde à cette vue synthétique — devient ainsi... Le seul fait d'avoir touché à la propriété bourgeoise implique déjà la nécessité de réorganiser de fond en comble toute la vie économique... » (Pp. 175, 243, 244, 264.)

(4) A. WEBER, *loc. cit.*

(5) *Encyclopédie générale*, 1869. — L'article du sénateur A. Ranc fut republié en 1885 dans le *Glaneur anarchiste*, n° 2, et ultérieurement dans le *Supplément littéraire de la Révolte*.

ganisation autoritaire... lisons-nous dans le *Manifeste anarchiste* (1), les anarchistes se proposent de substituer l'organisation volontaire, le *libre contrat spontanément formé et perpétuellement dissoluble ne liant les hommes que par la communauté des intérêts, par la réciprocité des convenances, des affinités et des sympathies.* » Si dans la *Société future* de Jean Grave, on parcourt « l'Autonomie selon la science », on perçoit aisément que la doctrine communiste anarchique réclame le contrat, des lois aussi, mais pas des lois comme celles conçues par les autoritaires, des « lois sociales n'ayant d'autre autorité que les lois naturelles, expliquant les rapports entre les individus et non les régissant ». Combien d'autres textes signés Malatesta, R. Mella, Parsons, etc., ne pourrions-nous citer qui textuellement ou implicitement affirment même idée de contrat (2), de lois sans sanction coercitive.

Cela, d'ailleurs, n'a rien qui doit surprendre, car où il y a société, il y a contrat ou tacite ou exprimé. Dès qu'au moins deux personnes vivent ensemble, il intervient inéluctablement entre elles une convention, un contrat. L'anarchisme collectiviste ou communiste admet — nous l'avons vu — des groupements; il est fatal alors qu'il y ait contrat entre les groupements. En toute société il en est ainsi et il ne peut pas ne pas en être ainsi. En société anarchique, ce contrat est spontanément formé : il est libre, perpétuellement dissoluble. Aucune force matérielle ne vient obliger à former ce contrat, à maintenir le contrat formé.

Du fait que l'anarchisme ou collectiviste ou communiste veut le contrat, il résulte que ces doctrines ne se différencient point principalement, sur ce chef, du genre socialisme et que l'objection portée tombe à faux. Elle ne vaut et on ne peut se baser sur elle pour prononcer l'exclusion, hors du socialisme, des doctrines anarchiques communistes ou collectivistes.

En vain on objecterait que « l'anarchie est incompatible avec la socialisation des moyens de production (3). »

Si les social-démocrates affirment cette incompatibilité, les communistes-anarchistes la nient; même ils affirment l'accord complet entre le communisme et l'anarchisme. Ces prétentions de l'un et l'autre parti, il ne nous plaît pas de les examiner, de rechercher qui a raison, de savoir s'il y a antinomie entre la socialisation des moyens de production et la forme acra-

(1) Il est dû à Emile Gautier et daté de 1882. Il fut édité par le groupe de propagande anarchiste de Paris. Il fut plus tard réédité par un groupe de Bourges et par un nouveau groupe de Paris.

(2) Proudhon dit formellement que l'anarchie est une théorie sociale où l'idée de contrat remplace celle d'autorité. (P. 147, J. GARIN, *op. cit.*)

(3) Réunion de Saint-Gall, 1887.

tique de la société. Cela n'a que faire en ce mémoire dont le but est de chercher si les doctrines communistes et collectivistes anarchiques sont socialistiques. S'il n'y a pas incompatibilité, l'objection tombe d'elle-même. Si au contraire les social-démocrates ont raison, il s'en suit qu'il ne peut exister d'individus en même temps anarchistes et communistes. Il leur faut opter ou pour le communisme ou pour l'anarchie. Cette option, elle est connue, car « avant tout ils veulent l'abolition de la propriété privée (1). » Donc cette incompatibilité existant ne les exclurait pas du socialisme, mais les rejeterait hors de l'anarchisme (2).

En résumé, des quelques objections opposées à la classification des communisme et collectivisme anarchiques dans le socialisme, aucune ne reste debout, aucune ne vaut, si impassiblement on analyse les choses. En leur essence, les doctrines de toutes les écoles socialistiques — y compris les communisme et collectivisme anarchiques — se ressemblent. Toutes elles ont ce point commun : La socialisation des moyens de production.

Même, avec Le Français, on peut dire : « Les critiques et revendications politiques et économiques des anarchistes contre l'ordre social actuel ne diffèrent ni dans la forme ni dans le fond de celles exposées par les socialistes d'autres écoles ». Qui lirait la littérature de toutes les écoles socialistes en tous les pays, percevrait aisément cette analogie, cette identité même sur moult points (3).

Chez tous, même critique de la forme sociale actuelle. L'idéation d'une forme sociale nouvelle, la tactique pour y parvenir diffèrent seules suivant les diverses fractions socialistes, suivant les races. Encore est-il besoin d'observer que les différences gisent surtout en la tactique et que celles qui existent entre les diverses formes sociales nouvelles sont peu grandes, même lorsqu'il s'agit de l'idéal de social-démocrate comme Rienzi, de socialiste réformiste comme G. Renard et de l'idéal de Kropotkine, de Malatesta. La différenciation provient de la substitution *immédiate* du principe liberté au principe autorité (Kropotkine, Malatesta) au lieu de la substitution progressive (Rienzi, Renard). Cette différence est donc relativement minime et, si l'on éliminait le facteur temps, elle cesserait d'exister.

Il y a souventes fois si grande analogie en les doctrines que n'était la signature on affirmerait qu'on lit du Kropotkine ou du Grave, au lieu de lire du Guesde, du Lafargue ou du F. Engels.

(1) S. MERLINO, *op. cit.* L'œuvre entière de Kropotkine, Grave, Malatesta, etc., prouve cela.

(2) On observera que B. Tucker, l'anarchiste individualiste, dénie aux communistes le droit de se qualifier logiquement anarchistes; Domela-Nieuwenhuis est du même avis et les social-démocrates, par leur affirmation, arrivent au même résultat.

(3) Nombreux furent les auteurs qui constatèrent cette analogie et cette identité. Cf. J. GARIN, *op. cit.*, p. 162 et *passim*.

« Nous voulons une société... dans laquelle nous ne supprimerons pas la notion de l'intérêt individuel, mais où nous solidariserons l'intérêt individuel et l'intérêt collectif si bien que, tout en poursuivant la satisfaction de ses besoins, on se trouvera avoir travaillé à la satisfaction des besoins de ses semblables. »

L'auteur de ces lignes est Jules Guesde (1). Quelque part en la *Conquête du pain*, en l'*Anarchie*, en la *Société mourante et l'Anarchie* on trouverait même idée exprimée quasi de même façon.

« Dans une société communiste, il n'y aura pas de classe privilégiée, il n'y aura que des travailleurs, des hommes ayant les mêmes droits et les mêmes devoirs ; par conséquent il n'y aura pas besoin d'État parce qu'il n'y aura pas de classe à défendre : Chacun se défendra lui-même parce que tous seront égaux et j'ajoute parce que personne n'aura intérêt à nuire à autrui... Le seul métier qui existera dans l'avenir, ce sera celui de mécanicien ; l'homme pourra passer tour à tour par tous les métiers et cela pour le plus grand bien de son développement physique et intellectuel. »

N'était la forme, on dirait du Kropotkine. C'est Paul Lafargue qui prononça ces paroles (2).

« Nous approchons maintenant avec rapidité d'un degré de développement dans la production où l'existence de ces classes a non seulement cessé d'être une nécessité, mais constitue un obstacle positif à la production. Ces classes disparaîtront inéluctablement de la même manière qu'elles sont nées jadis. Avec elles disparaîtra également l'État. La société organisera de nouveau la production sur les bases de l'association libre et égale des producteurs et reléguera la machine de l'État à la place qui lui convient : le Musée archéologique, à côté du rouet et de la hache de bronze. »

« L'abolition de l'État, voici la tâche qui s'impose au révolutionnaire... Il a pour lui toute l'évolution de l'humanité qui nous impose à ce moment historique de nous affranchir d'une forme de groupement rendue, peut-être, nécessaire par l'ignorance des temps passés, mais devenue hostile désormais à tout progrès ultérieur. »

En ces deux citations, même pensée et la première est de F. Engels (3), la seconde de P. Kropotkine (4).

(1) *Le Collectivisme au Palais-Bourbon*, p. 14.

(2) *Le Communisme et l'Évolution économique*, pp. 27, 31.

(3) *De l'origine de la Famille, de la Propriété privée et de l'État*. — Dans l'avant-propos de *Internationales ausdem Volksstaat*, Engels écrit qu'il trouve la dénomination de social-démocrate hors de propos pour un parti « dont le programme économique est non seulement complètement socialiste, mais directement communiste et dont le but politique final est la disparition de l'État, donc également de la démocratie ». (Cité par Domela-Nieuwenhuis dans le *Socialisme en danger*, pp. 27 et 28.)

(4) *Étude sur les révolutions*, cité par DOMELA-NEUWENHUIS, *op. cit.*

Combien d'autres textes on pourrait apporter à l'appui de cette thèse : analogie sinon identité entre les doctrines de l'anarchisme communiste ou collectiviste et les autres doctrines socialistes !

Encore ces quelques lignes empruntées à une remarquable brochure : *Le Socialisme et les étudiants* : « L'individu est l'élément essentiel et tout ce qui doit être fait ne peut l'être que pour le développer encore plus largement dans toutes les directions, aux dépens de toutes les autorités. » N'était la forme concise, sèche, on croirait lire du Sébastien Faure et quelque part dans la *Douleur universelle* se trouve même idée.

N'est-elle pas anarchiste cette déclaration : « Les socialistes veulent la vraie liberté, la vraie égalité, la vraie justice qui ne peuvent être obtenues que dans une société où chacun librement se développerait, condition nécessaire au développement de tous » ? Nul n'en doute et pourtant elle émane d'*Il Socialista* (Naples, 1^{er} décembre 1895).

Il se déduit de toutes ces preuves, de toute cette argumentation que l'anarchisme collectiviste ou communiste appartient rationnellement au genre socialisme. Rationnellement les communistes et collectivistes sont des socialistes.

Cette démonstration tant historique que rationnelle — nous estimons qu'elle paraîtra convaincante — déplaira sans doute à moult socialistes (anarchistes ou non). Elle plaira peut-être à maints ennemis du socialisme qui, s'évertuant à voir la seule violence dans l'anarchisme, seront bien aises de pouvoir dauber sur quelques socialismes grâce à leur parenté avec le socialisme anarchique. Peu nous chaut, car notre désir est de dire toujours ce que nous jugeons la vérité sans que nous nous préoccupions des effets d'icelle. Nous avons, en ce sujet, cherché la vérité ; nous pensons l'avoir trouvée et nous l'avons exprimée. En cette expression, insoucieux nous fîmes des compromissions que suscitent les intérêts politiques ; insoucieux des négations ou des affirmations contraires à la vérité nécessairement provoquées par ces intérêts, qui encore obligent souventes fois à des argumentations byzantines, essais pénibles d'altération de la vérité.

La vérité est que, historiquement, rationnellement, les anarchismes collectiviste et communiste sont des fractions du socialisme, au même titre que la sociale-démocratie, que le communisme autoritaire, que le collectivisme colinsien, etc. La vérité est que, politiquement, il y a des communistes et des collectivistes qui sont anarchistes. La vérité est que, économiquement, il y a des anarchistes qui sont communistes, d'autres qui sont collectivistes, tous étant socialistes.

Le socialisme, comme le christianisme, est un genre auquel se rattachent de nombreuses variétés. Même les variétés du socialisme ont actuellement

plutôt des différences apparentes dans les mots que des différences réelles, dans le fond, dans les concepts. Il y a plus de logomachie que de réelle contradiction dans ces diversités d'opinion aboutissant à un idéal identique.

Certes, si l'on considère les extrémités de la série — par exemple, dans le plan politique un farouche anarchiste, un obstiné autoritaire — on perçoit une dissemblance qui, *a priori*, semble fondamentale. Mais, au contraire, envisageant toute la série qui va progressivement du libertaire le plus ardent au plus enragé autoritaire, nous constatons alors l'impossibilité d'établir une démarcation, de différencier avec précision deux unités se suivant dans cette série. Toutes les classifications sont artificiellement faites par l'homme pour l'aider en son étude des phénomènes; mais en réalité, dans la nature elles n'existent point. *Natura non fecit saltus*, vérité aussi bien en sociologie qu'en histoire naturelle.

Du fait que dans le socialisme il ne peut exister et il n'existe pas de fossés infranchissables entre les écoles, il résulte que sans cesse ces écoles évoluent, se modifient. Les adeptes se transforment, changent, allant de l'autoritarisme à l'anarchisme ou vice-versa, du communisme au collectivisme ou réciproquement. Il s'ensuit que, le philosophe constate que, dans le socialisme, tous — quelle que soit l'école — pourraient marcher d'accord, unis à l'assaut de la société actuelle qu'ils estiment de forme mauvaise. Le philosophe constate aussi qu'ils ne le feront pas parce qu'ils sont... des hommes.

A. HAMON

T.-L. BEDDOES

ET LA TRADITION SHAKESPEARIENNE

Nous remarquons que Beddoes pouvait être compris comme le « résultat d'une époque littéraire ». Et nous avons écrit auprès de son nom celui de Lautréamont afin d'éveiller chez les lettrés un terme d'équivalence. L'un et l'autre furent, avant tout, des *littérateurs*; c'est-à-dire des hommes qui « sentent », dans le seul but de traduire leur impression par l'écriture. Ils forment leur intelligence dans ce dessein par une pratique de tous les instants, et obtiennent de se créer une âme différente, par l'éducation de leur sensibilité. Pourvu que leur vienne le talent — qui est l'habileté acquise dans un métier, — ils cessent de n'être pas supportables. Mais quelle peut être cette « pratique » par quoi l'âme est diminuée et l'intelligence obtient un léger bénéfice? Elle est la fréquentation des œuvres, sans autre méthode que l'inclination modifiée, peu à peu, jusqu'au choix systématique. Le cas de l'auteur des *Chants de Maldoror* est simple. On peut admettre que la Bible et les ouvrages extrêmes des écrivains romantiques — le souvenir de Petrus Borel s'impose — lui aient fourni tous les éléments de son livre.

Dans la littérature anglaise, il n'y a pas de mouvement parallèle à celui qui s'est produit en France sous l'influence allemande et la direction forte de Victor Hugo. Sur ce point, les classements admis sont très discutables : lord Byron demeure étranger à la tradition shakespearienne. C'est par un examen attentif de celle-ci, à travers plus de deux siècles, que nous pourrions imaginer de décrire la psychologie complexe de Thomas-Lovell Beddoes.

L'origine de cette tradition est dans les « Pièces Morales » ou Moralités plutôt que dans les Mystères. La plus ancienne est, dit-on (1), une traduc-

(1) *Old Plays*, de DODSLEY; *Harleian Miscel*, d'OSBORNE; *Old Plays*, de GARRICK, etc.

tion d'*Ulenspiegel* qui a longtemps diverti le peuple anglais sous ce titre : *A merye Jest of a man that was called Howleglas*. On y représente les « espiègeries » du héros qui devient secrétaire d'un prêtre. Celui-ci avait une maîtresse borgne. Aux fêtes de Pâques, comme on projetait de célébrer « la Résurrection de Notre-Seigneur » par un Mystère, aucun des paroissiens ne sachant lire, « le prêtre prit sa concubine et la mit au tombeau pour représenter un ange : ce voyant, Howleglas choisit trois des plus simples personnes qui étaient dans la ville pour jouer les trois Maries ; et le recteur joua le rôle du Christ, avec une bannière à la main. Alors Howleglas dit aux gens simples : « Si l'ange vous demande qui vous cherchez, dites : La « concubine borgne du recteur. » Il arriva que le moment de jouer étant venu, l'ange leur demanda qui donc ils cherchaient ; et ils dirent alors, comme le leur avait enseigné auparavant Howleglas : Nous cherchons la concubine borgne du recteur... Celle-ci l'ayant entendu, se leva du tombeau pour frapper du poing Howleglas à la joue. Mais l'ayant manqué, elle atteignit une des simples personnes qui jouaient les trois Maries. » Il en résulta une grande confusion dans l'église, le prêtre lui-même et la femme de l'espiègle s'étant enfin mêlés à la lutte.

A côté des bouffonneries de cette sorte, on jouait des Moralités dont la philosophie s'exprimait dans une forme plus sévère. Le modèle en est *Every Man* (l'Homme) dont voici la description rapide : Autour de Dieu, on se plaint que l'Homme dégénère. La Mort, appelée, a mission de l'amener au tribunal divin. L'homme compte pour le défendre devant son juge, sur l'Amitié, la Parenté et la Richesse, qui tour à tour se récuse. Il se confie à ses Bonnes-Actions. Elles lui reprochent de les avoir trop négligées, le présentent à la Connaissance et l'introduisent finalement auprès de la sainte Confession qui lui impose une pénitence. Il s'y résout sur la scène et se retire pour recevoir les sacrements de l'Eglise. Quand il revient, purifié, la Force, la Beauté, la Discrétion (?) et les cinq sens prennent congé de lui : il expire doucement. Ses Bonnes-Actions l'accompagnent. Un ange descend qui chante son requiem. Puis un docteur résume la moralité de la pièce :

Ceci, les hommes en doivent conserver la mémoire ;
 Vieux et jeunes, soyez attentifs,
 Et oubliez l'Orgueil qui vous décevra, à la fin,
 Et souvenez-vous que la Beauté, les Cinq Sens, la Force et la Discrétion
 Ont tous abandonné chaque homme finalement (1).

Cette action simple est strictement développée sur le modèle de la tragédie grecque : son temps pourrait être celui de la représentation et la scène, qui

(1) *Les Reliques de l'ancienne poésie anglaise*, par THOMAS PERCY.

ne se modifie pas, n'est jamais vide; le personnage principal ne la quitte point, sauf pour recevoir les sacrements. Il aurait été indécent de donner la représentation d'un acte aussi pieux. Et cependant, la Connaissance glorifie le ministère et le pouvoir du prêtre, à la manière du Chœur ancien qui raisonnait l'action.

Nous bornons à ceux-ci des exemples qui nous ont semblé nécessaires. Qu'il nous suffise de la remarquer : les œuvres dont il vient d'être question, comme le *Miracle de sainte Catherine* et bien d'autres encore, paraissent avoir été représentées peu de temps après la conquête de l'Angleterre.

A ce moment, on ne discerne pas encore la trace extérieure du sentiment humain ni la volonté de représenter l'image de la vie. Si les personnages énoncent des vérités, la Nature n'y participe même pas dans le choix des figures de style, et les gestes se réduiraient, pour leur simplicité, à la ligne droite. La Moralité de *Every Man* est pourtant bien typique : on y voit un homme mourir sur la scène et c'est bien là un geste définitif. Les évolutions du théâtre anglais sont lentes à l'origine. Il reste au même niveau jusqu'au XV^e siècle. On apprend ainsi que lors du Concile de Constance, en 1417, les Pères anglais jouent, pour fêter le retour de l'empereur d'Allemagne, une comédie sacrée dont les trois parties sont : *La Nativité de Notre-Seigneur*, *l'Arrivée des Mages d'Orient* et *le Massacre par Hérode*. C'est toujours la représentation de textes connus et la célébration du culte s'y mêle de près ou de loin.

Sous le règne de Henri VIII, quelques efforts se produisent dans le but d'affranchir la scène de cette tutelle étroite. Ils sont plus remarquables pendant le gouvernement d'Elisabeth, dans *Gorboduc* et dans *Jocasta*, la tragédie d'Euripide, traduite par Georges Gascoigne, l'auteur du *Paradis des devises délicates* et de *Cent fleurs diverses réunies dans une petite poésie*.

L'évêque Percy le remarque justement : La transformation radicale de l'art dramatique anglais date de la composition des pièces historiques. Forcément, le cadre des trois unités classiques, n'y pouvant plus suffire, devait céder. L'action se multiplie et la scène change sans retenue, dans *Hock Tuesday* (le Mardi des Coupe-jarrets), « pièce historique » qui relate le massacre des Danois pendant la nuit de la Saint-Brice de l'an 1002. Elle fut représentée par « certains hommes de Coventry » entre autres fêtes et réjouissances qui eurent lieu au château de Kenelworth, en l'honneur de la reine Elisabeth et de la Cour, et pour la raison que cette œuvre « mentionne comment nos femmes anglaises se comportèrent vaillamment pour l'amour de leur pays ». Les représentations de cette pièce avaient été interrompues durant les troubles religieux. Auparavant, on la jouait

chaque année, à la veillée de la Saint-Brice. Mais cette fois, à la curiosité du spectacle s'ajoutait celle de contempler la reine et sa cour luxueuse. Les gens vinrent de loin ; et sans doute la bourgeoisie de Stratford-sur-Avon (qui est à quelques milles seulement du château de Kenelworth) dut assister à cette brillante reprise. Elle eut pour spectateur probable Shakespeare, qui était alors dans sa douzième année (1).

* * *

Avec Shakespeare et ses contemporains, c'est la Vie elle-même qui emplit la scène, et le Merveilleux s'y allie. Pour obtenir d'un auditoire sans finesse qu'il comprenne, les auteurs n'hésitent pas à des grossissements. Les caractères s'exaspèrent ; les actes deviennent énormes et les héros ont des proportions de géants. Ceux-ci sont empruntés aux ballades anciennes et les moindres personnages disent parfois des couplets de chansons familières au peuple. C'était un point de contact entre les écrivains et leur public turbulent. On s'entendait à demi-mot et, au besoin, le *messenger*, c'est-à-dire le régisseur, éclairait les points obscurs.

Dans les œuvres qui appartiennent au cycle d'Elisabeth, l'intervention du Merveilleux a pour objet d'ajouter à la Terreur, et elles parviennent à faire naître l'Horreur par la seule exagération des actes.

Il n'y a point de terreur sans que le surnaturel intervienne, soit qu'on en suggère l'idée aux spectateurs, ou qu'un des personnages en exprime directement la crainte. Un fait ordinaire semblera terrible s'il a lieu dans un décor tel qu'il produise un contraste violent : un feu follet dans la nuit noire. Ajoutez que le vent souffle, et l'imagination des simples émue transposera : ce sont des âmes errantes qui se plaignent. Sur ce thème infiniment variable, combien de chansons populaires se sont faites jusqu'aux ballades inspirées par le *Roi des Aulnes* de Goethe, et que d'écrivains s'en sont servis dans le livre ou sur le théâtre ! La terreur, c'est la peur qui se prolonge : ainsi des apparitions de sorcières dans *Macbeth* ou de la chanson des sorcières du *Masque des Reines* de Ben Jonson :

J'ai regardé tout le jour
Un corbeau qui mangeait un quartier de viande.
Et, dès qu'il eût tourné son bec vers le sud,
J'ai arraché ce morceau de son bec.

Ce moyen est fréquent chez les dramaturges anglais. Dans l'*Alchimiste*, il est employé avec un rare bonheur (2). La représentation de personnages

(1) *Progresses*, par NICHOL.

(2) Cette pièce est intéressante au point de vue documentaire, en outre. Ben Jonson s'est efforcé d'y reproduire les vraies pratiques des sorciers, et les descriptions qu'il en

morts, par leur apparence animée, est toujours le dédoublement de la pensée d'un autre qui, vivant, est conduit à agir par le souvenir des disparus. On suscite l'horreur par l'exaspération, hors de toutes bornes, d'un aspect du Mal ou par le rapprochement d'une allégorie du Bien et de la Souffrance résignée. Dans le *Roi Lear*, par exemple, la juxtaposition de la figure aimante de Cordelia suffirait à mettre en pleine valeur toute la sauvagerie du drame, sans l'épisode trop extérieur du supplice de Gloster.

Telle est l'origine de la tradition dramatique anglaise. La source en est : Marlowe, Ford, Shakespeare, Ben Jonson, Massinger, Beaumont et Fletcher, Cyril Tourneur, etc. Elle s'est continuée, malgré l'effort des médiocres qui suivirent l'exemple de Pope. Le moins plat d'entre eux, Sheridan, ne laisse en témoignage que des œuvres filandreuses où l'esprit même ne pétille plus.

John Keats fut un solitaire. Loin des classiques froids et moroses, il brilla d'un éclat qui n'a point pâli. C'est le poète recherché des attitudes, de qui le nom « est murmuré par l'eau, et dont la gloire va, au long du flot du temps, répétée à jamais » (1).

La tradition se renoue avec Shelley, Thomas Moore, Lamb, Coleridge, Southey, etc. Ils puisent leur inspiration dans les vieilles chroniques — et leur goût est dirigé vers les temps médiévaux par la fréquentation des littérateurs allemands sur qui régnaient Goethe et Schiller. Plus tard, la glorieuse lignée sera continuée par lord Tennyson et par Dante-Gabriel Rossetti qui, lui, lira les anciens conteurs et s'en inspirera avec le souci délicat des contingences rares et un goût certain formé par la lecture de John Keats guidera son choix.

Thomas-Lovell Beddoes résume cette tradition littéraire. C'est pour tracer du poète une image nette — bornée toutefois à la personnalité qu'il révèle dans la *Tragédie des Fiancées* — que nous avons tenté d'en exposer la suite.

Sans doute le crime d'Oxford (2) n'est qu'un prétexte. Beddoes a écrit en réalité un monodrame. Hesperus en est le héros. Son âme tourmentée, versatile, d'une sensibilité aigue et malade, — voilà toute la tragédie. L'image que l'écrivain en a composée se multiplie, tout ensemble nette et touffue, au milieu de circonstances violentes qui restent étrangères à la vie.

donne sont corroborées souvent par celles que l'on trouve dans *The Relation of Dr John Dee's Actions with Spirits* (1659).

(1) DANTE-GABRIEL ROSSETTI, *Sonnets*.

(2) Voir la *Société nouvelle* (février 1896), p. 240.

Cette âme passionnée se crée une ambiance dont elle souffre. Floribel et Olivia sont deux aspects de l'idéal à quoi elle aspire et qu'elle voudrait confondre. Les comparses meurent sans une parole autour de ces principaux protagonistes, ou bien ils cessent d'agir et de parler quand ils ne servent plus à provoquer un nouvel aspect mental d'Hesperus. Il semble qu'ils aient été là sans autre destin que d'orner la scène et de l'animer un peu de gestes extérieurs. Le drame psychologique se combine et ils n'y participent aucunement. Il se développe au milieu d'eux et quand leur indifférence même deviendrait un obstacle, ils disparaissent. Le drame intérieur se dénoue avec une telle force que l'auteur ne craint plus de l'exposer dans sa nudité.

Au dernier acte, nous atteignons le point culminant de l'œuvre, et lorsque Hesperus s'est écrié : « Je ne suis pas mort ! », Beddoes laisse entrevoir un nouveau poème. La péripétie s'en déroulerait en dehors de toute réalité, dans le monde étrange qui inspira plus tard la composition des *Facéties de la Mort*, ainsi qu'en témoigne le fragment descriptif publié sous le titre : *La Cité souterraine*.

La ressemblance de la *Tragédie des Fiancées avec Hamlet* est frappante au point de vue de la composition. Le dessein de Shakespeare était de confier à un seul personnage le soin d'exposer sa philosophie propre et de discuter devant les hommes les graves problèmes dont la solution intéressait son esprit. Une page de Saxo Grammaticus, l'historien danois, traduite dans la collection de récits de Belleforest où elle porte le titre : *The Historye of Hamblett*, lui fournira le décor où exposer l'âme qu'il se propose de décrire et les incidents propres à éveiller ses curiosités. Tous les personnages, jusqu'à la douce Ophélie, n'ont d'autre importance que de participer au décor, mais le génie de Shakespeare les a dotés d'une parcelle de vie qui les anime chacun. La vérité que rayonne Hamlet les éclaire et leur prête une pensée qui est le reflet de sa présence.

Beddoes n'a pas le respect ni l'enthousiasme de la vie, comme Shakespeare ou les dramaturges de son époque. Il est essentiellement pris par l'ambition de faire naître la terreur et l'horreur, et procède en cela des poètes qui l'avaient immédiatement précédé : Southey, Moore et Coleridge, et celui-ci plutôt que les deux premiers. Les *Trois Tombes*, *Christabel*, le *Vieux Marinier* ont sans doute décidé de la forme de Beddoes autant que, parmi les pièces de Beaumont et Fletcher, le *Frère aîné*. Quelquefois l'analogie est assez absolue pour faire croire à davantage qu'une simple rencontre. Voici par exemple quelques lignes de *The Elder Brother* : Charles s'adresse à Angelina :

Nous vivrons ensemble comme deux vignes voisines,
 Encerclant nos âmes et nos amours l'une dans l'autre !
 Nous grandirons ensemble et nous porterons un seul fruit ;
 Une seule joie nous fera sourire ; et une seule peine nous attristera ;
 Une seule vie nous vivrons, et une seule heure de mort
 Fermera nos yeux : et une seule tombe nous fera heureux.

Ces lignes n'ont-elles pu inspirer ce passage de la *Tragédie des Fiancées* :

Quand nos âmes *seront nées*, nous serons unis.
 Notre poussière se mêlera et s'élèvera dans une tige, etc.

Beddoes emprunte aux écrivains qui l'ont devancé leur vocabulaire chatoyant. On trouve dans son drame des figures qui valent celle-ci et lui sont parentes :

Et aussitôt, le soleil fut rayé de barres
 (Mère du ciel, envoyez-nous la grâce !)
 Comme s'il regardait à travers les grilles d'un cachot,
 La face large et rougeoyante (1).

Chaque image est un paroxysme et concourt à illustrer le spectacle de la Mort. Elle n'a rien qui effraie, en soi. L'impression terrible est obtenue, indirectement, par le contraste du tableau aimable que le poète se plaît à tracer de la vie au-delà, avec l'agitation où se trouve le héros dont elle est la préoccupation constante.

S'il se mêle quelque mélancolie au dialogue, elle pèse d'abord sur les paroles de Floribel. Au début de la pièce, Hesperus emprunte les traits invariables de l'amant heureux. Il ne faut pas davantage qu'un seul événement pour modifier sa physionomie. Un nouvel incident qui le suit de près — c'est le baiser accordé au page d'Orlando, — déchaînera toutes les passions contraires de son âme. Leur choc jettera Hesperus dans un trouble absolu et l'abandonnera aux pires extrémités. La mort qu'il a entrevue dès l'abord ne cessera plus de lui faire signe à travers toutes ses pensées. C'est elle qui conseillera ses actes jusqu'à la fin, soit qu'elle désigne Floribel à sa vengeance, la pâle et silencieuse Olivia à son amour dans un site d'ailleurs que toute la terre, ou soit qu'elle le désigne lui-même et lui marque son propre destin. La volonté agissante, c'est la mort. Son ombre entoure Hesperus, et elle guide ses pas : « D'étranges et horribles pensées apportent à mon âme leurs murmures », dit-il, et c'est la mort qui dirigera son bras. Par influence, l'idée n'en paraît point terrible aux autres personnages. Ainsi, Floribel, près de mourir violemment, dira : « Je me choisirai avec joie une tombe où dormir aussi doucement que sur le cœur d'Hesperus. »

(1) COLERIDGE, *Le Vieux Marinier*.

Le rôle de la seconde fiancée est un rêve délicieux. La figure d'Olivia est simple et s'efface avec une grâce infinie. Au contact d'Hesperus, elle se compose peu à peu. Elle s'imprègne de son trouble. Une même inquiétude à quoi se mêle une résignation douloureuse la hante jusqu'à la fin. Elle qui rêvait d'être « une heureuse épouse » et qui « ne peut songer à ce lit froid que nous font les maladies, à ce sommeil dans la terre », elle emploie des accents d'amante à désirer la mort, et quand celle-ci est proche, Olivia lui offre amoureusement son âme et son visage s'éclaire d'une joie de bon accueil : « Ma vie s'écoule déjà de mes lèvres. »

Cependant, la *Tragédie des fiancées* n'est pas affranchie de toute note d'humanité. Le personnage de Lénore est bien vivant. C'est, parmi tant de complications psychologiques, une femme du peuple dirigée par l'instinct de bonté. Elle protège innocemment l'intrigue de sa fille, pour l'amour d'elle. Et lorsque le malheur s'acharne contre les siens et fait le vide à son foyer, cela l'étonne plutôt qu'elle n'en est attendrie. Sa raison faible la quitte. Auprès de son mari qui vient de s'éteindre sans qu'on l'ait vu, et par une habitude d'être bonne, elle berce le cadavre de sa fille. Les souvenirs d'autrefois l'assaillent et ensevelissent sa douleur. Quand des étrangers entrent pour emporter le corps de Floribel, la conscience du drame qui s'est accompli s'éveille en elle. La souffrance la mord et la tentation de se venger la conduit au cachot du meurtrier, la malédiction aux lèvres. Mais elle n'ose point maudire. Le repentir d'Hesperus, après l'avoir blessée, l'émeut jusqu'à la compassion. Ce sentiment grandit. Sous son influence, elle voit uniquement dans le condamné un homme que sa fille avait aimé, et elle décide de le soustraire à la honte du supplice. Cette conception du devoir est tout à fait haute et révèle une profonde connaissance de l'humain. Bien que le moyen — le bouquet de fleurs empoisonnées — soit emprunté au *Duc de Milan* de Massinger, la scène demeure une des plus violemment belles que l'on ait écrites. C'est jusqu'au dénouement une montée énorme. La certitude de mourir comble les deux personnages d'une joie atroce, et ils s'agitent dans un délire tel que l'emploi continu de l'hyperbole chère à l'auteur n'y est point déplaisant et n'est pas une faute de goût.

Le vers de Beddoes est méthodiquement plein. Le rythme en est sûr et se renouvelle sans cesse, malgré l'emploi presque exclusif du mètre de dix syllabes. Sa langue est précieuse et s'orne de tournures anciennes qui rappellent les œuvres de Beaumont et Fletcher et, par un penchant à choisir des exemples dans la mythologie ou à en invoquer les héros, elle fait penser à Ben Jonson qui se piquait de connaître le grec. Shakespeare n'a pas eu d'influence sur le style de Beddoes. Mais, ce n'est peut-être pas

que celui-ci n'ait point entendu l'imiter ou s'en inspirer? Coleridge raconte que, par jeu, il avait tenté le pastiche de Shakespeare. Il renouvela à plusieurs reprises l'expérience et, chaque fois, il s'aperçut que son style emprunté reproduisait exactement la forme de Massinger, ou des auteurs de *Monsieur Thomas* : « Je suppose, écrit-il, que c'est parce que Shakespeare est universel et en fait n'a pas de *manière*, de même que vous pouvez beaucoup plus facilement copier un tableau que la nature elle-même. »

**

Sainte-Beuve donne de la poésie une définition excellente, encore que restreinte à l'idée que, par tempérament, il pouvait s'en faire. Il l'appelle : « L'art de charmer avec profondeur, d'enseigner avec enchantement. » Renan n'aurait pas mieux dit. Mais, si l'on écrit que « la poésie est l'art d'*émouvoir* avec profondeur » et si l'on substitue le mot *émotion* à « enchantement », peut-être aura-t-on rendu aux recherches des poètes leur sens vrai et plus vaste, et à leur mission, avec un peu d'austérité qui ne saurait messeoir, toute sa noblesse.

Thomas-Lovell Beddoes a mérité qu'on le salue du titre de poète.

CHARLES-HENRY HIRSCH

LA LÉGENDE DE VIE ⁽¹⁾

Barba a construit une île, Eolie. C'est l'île vierge. Les hommes y vivent fraternellement avec les bêtes. Il y restaura les dieux ingénus, les dieux de la Joie et de l'Innocence. D'abord Florie, Hylette et Elée, les trois sœurs, s'en allèrent nues dans Eolie et elles ne voyaient pas la nudité de leur frère Sylvan. Sylvan non plus ne les apercevait pas nues. Ensuite elles eurent de légères tuniques, Sylvan porta un sayon, et ils continuèrent à se baigner ensemble. Ainsi Barba espéra conjurer le mal impur qui tourmenta sa race. L'île croît en paix, comme au matin d'Eden. Mais l'âge viril sonne pour Sylvan; Barba lui confère le Cor, symbole de ses destinées. A peine il l'embouche, il se sent un homme. La leçon du Cor est pour lui le premier cycle de l'Initiation. En un parc clos vivent les beaux chevreuils aimés du maître d'Eolie. Une nuit il franchit la clôture et tue le père gracieux du troupeau. C'est l'âge de nature et Sylvan, l'Enfant-Humanité, connaît l'amour, l'orgueil et la mort. Le premier cycle est accompli.

LES BOIS SE TAISENT OU PASSE LE TUEUR

Des jours coulèrent. Le venteux septembre mollit, dériva vers un octobre aux arômes de miel, aux tièdes efflux de soleil. Le pré reverdi sous les pluies s'effuma en des matins délicieux, expira en des soirs roses où tôt montait la lune. Une vie merveilleuse circulait dans Eolie. Les charrues fonçaient les derniers sols, des attelages s'en allaient charrier au bois le chablis, on préparait les celliers pour la récolte du fruit d'hiver, le pressoir et le cuvier pour le cidre. Quatre paires de meules sans cesse tournaient, deux pour la mouture du blé, deux autres pour l'émulsion de l'huile de fêne. Et des femmes à pleines charges déjà acheminaient vers les resserres la jonchée des hétraies...

A temps de la pleine lune, une nuit, Florie, Hylette et Elée descendirent, étouffant leurs pas dans le silence de la maison. Et ni l'une ni l'autre ne parlaient, car un bruit aurait pu réveiller le sommeil léger de Barba. L'été comme l'hiver ses fenêtres demeuraient ouvertes, il aimait sommeiller sous la clarté des étoiles et les musiques du vent dans les arbres. Comme de petites ombres, elles frôlèrent les degrés de l'escalier. Puis la porte dou-

(1) Pour paraître en avril chez Dentu.

cement tourna ; elles virent dans le jardin Sylvan qui les attendait. Alors la lune sur leurs visages rit, cauteleuse et froide comme le mal. Sans souffle, le cœur frissonnant, ils firent un détour pour ne pas passer sous la chambre de leur père. Mais ayant franchi la porte du potager, ils se retournèrent, émus de la paix plus grande de la nuit autour des fenêtres du Vénéral. Florie eut un soupir : — « Nous trompons le vieillard ! — C'est bien plus amusant ! se moqua Elée. — Fuyons ! fuyons ! fuyons ! », conseilla la craintive Hylette en se glissant sous les feuillées. Toutes trois, de crainte, d'espoir, en les ombres violées tremblaient comme les légers bouleaux. Mais Sylvan fortement aspirait l'arome du minuit bleu.

Ils quittèrent les jardins aux belles fleurs de lune et gagnèrent la prairie. Elle baignait aux blancheurs d'un vaste lac, elle semblait ruisseler en eaux lumineuses. Et ils aperçurent la petite ombre rapide des lièvres, comme de pâles esprits, les âmes élémentaires de la glèbe. Ensuite ils pénétrèrent dans le bois. Une émotion douce et subtile aussitôt les emplit. Ils allaient à pas muets, se parlant en sourdine, regardant s'ouvrir les arches immenses. Quelquefois ils n'avançaient plus, oppressés d'un charme solennel ; et ils se voyaient différents, avec un autre visage inconnu ; alors ils s'appelaient d'une voix tâtonnante : — « Où es-tu, Sylvan ? nous avons cessé de t'apercevoir. Il n'y a plus, là où tu étais, qu'un pâle hélianthe balancé sur sa tige. — Et toi, Florie, tu as l'air d'un flambeau à la flamme blanche ! — Toi, Hylette, tu ressembles à une petite fumée dansant au clair de lune ! » Sylvan seul riait d'une âme hardie. Il les précédait, écartait les branches ; elles le suivaient en se tenant par les mains, nouant une guirlande de karites. Par les sentes, leurs gestes blancs semaient des pétales de clarté.

Ils s'enfoncèrent aux taillis, ils virent l'orée d'une clairière. Tremblantes, pâles d'effroi plus que de lune, elles se montrèrent soudain un lointain prestige... « O mes sœurs, ne croirait-on pas que ce sont là des fileuses filant au clair de lune, tissant de merveilleux habits de clair de lune?... Et elles ondulent, se bercent en des hamacs, se balancent en des escarpolettes sans cesser de remuer rythmiquement leurs mains qui toujours filent... Et là-bas, Sylvan, n'est-ce pas un grand cheval tout blanc qui sans bruit secoue sa crinière et nous fait signe ? » Elles délibèrent, hésitent, en proie à un émoi d'images. Cependant Sylvan marche par la clairière, très grand ; mais bientôt il se voile, n'est plus pour elles qu'une vapeur qui s'effume, une ombre retournée aux ombres. — « O Sylvan ! reviens, cher Sylvan, » disent-elles. Et de nouveau elles le voient apparaître, lumineux, beau comme un prince de lune, faisant de ses mains le mouvement de diviser les écharpes de vapeur dont les leurra le mensonge des fileuses. Il n'est plus seul : une forme onduleuse glisse, flotte auprès de lui.

— Toi, Éléé?

— Oui, ne dis rien... S'il te faut périr en ces lieux pleins d'embûches, du moins je périrai avec toi.

— O exquise petite Éléé, ma sœur!

Il la tient serrée une minute, ému de ce cœur charmant et dévoué. Puis à deux ils s'en reviennent jusqu'à leurs sœurs. Alors celles-ci se moquent de leurs peurs vaines : leur rire bruit comme le vent. Maintenant elles s'enhardissent : toutes trois dansent dans les rosées. Un fleur subtil s'évante de leurs pas, une essence de romarin dont s'embaument leurs tuniques ailées. Elles s'évanouissent, spectres légers, fantômes dansants et renaissent les trois petites Barba, si réelles, si dansantes. Le vent au loin, comme éveillé des orbes qu'elles tracent, comme la musique de leur danse, accorde les flûtes et les hautbois.

-- Sylvan! Sylvan!

Leur cri de nouveau s'élève. Elles l'aperçoivent arrêté, songeur, devant une souche où une hache resta plantée. Le fer luit sous la lune en étincelles, comme éclaté au frôlement rapide d'une meule d'argent. Oh! quel sortilège mit là cette arme comme pour un destin et fait passer en son âme le rouge frisson du meurtre! Il l'arrache à l'entaille profonde, la brandit vers le ciel. — « O Éléé! regarde... N'est-ce pas la mort déjà? » Mais Florie s'éploie — « Qu'as-tu dit?... La mort, Sylvan? Oh! alors, laisse-la. Que rien ne trouble le délice de cette nuit. » Et le rire d'Éléé bruit : — Emporte-la plutôt, ami... Un ennemi peut-être rôde dans les halliers. » Il veut connaître sa force, lève la hache, d'une fois fend la souche jusqu'au sol. Le coup a retenti vers les limites : le cœur des chênes d'écho en écho frémit, reconnaissant la cognée. Et Hylette s'effare : — « Mes sœurs, entendez-vous cette voix qui meurt et renaît comme un long sanglot? » Sylvan retire le fer et rit, fier de la blessure. Puis, appuyant la hache à son épaule, taciturne, cachant son âme, il va devant, comme un jeune chef de tribu. Bientôt ils atteignent le parc des chevreuils. Éléé elle-même déroba la clef de la claire-voie qui en ferme l'accès. Mais les ferrures rouillées d'abord résistent, l'ais grince, comme le cri du bois violé. Et de nouveau Florie supplie : — « Oh! demeurons ici... Une voix a parlé qui nous avertit de ne pas franchir les clôtures. Ne l'entendis-tu pas, Sylvan? — Il n'y a que la lune et le vent léger, Florie, il n'y a que le bruit de cette porte. »

C'est plus doux, plus de songe encore, l'enchantement de cette solitude. Là, c'est comme la lune elle-même qui dort, gardée par les arbres. Le froissis des feuillées frisseline comme une claire viole. Oh! sûrement, il y a quelqu'un qui si doucement respire au fond du mystère nocturne! Ils

s'avancent prudents, ils croient voir fuir aux sentiers des tuniques pâles, comme d'autres Florie, Hylette et Élée, captives des ombres. Un égouttiss de lumière verte pleure des branches, tremble aux gazons en rosées ; ils foulent un givre de béryls ; ils dispersent un froment bluté des célestes tamis. Tout est surnaturel, fluide, élyséen comme en une vie d'étoiles. Et de nouveaux prodiges se dénoncent : de subtils esprits les égarent vers des leurres d'images ; la mare insidieuse leur propose un pré fleuri de lys ; ils croient flotter dans un mol et blond éther. Leurs cheveux aussi ondulent au frôlement d'infinies mains joueuses et des trames invisibles, des lacis maillés d'argent soudain les emprisonnent.

— O mes sœurs, soupire Hylette, n'allons pas plus loin. J'ai peur... Les arbres nous regardent comme des visages.

— Viens près de moi, chère Hylette, lui répond Florie. Mets-toi contre mon cœur : il bat avec confiance et te protégera.

Sylvan les précède, l'oreille aux écoutes, car lui seul reconnut dans le bois dormant des pas clandestins, la fuite rôdeuse des faunes déjouant leurs approches. Soudain il s'arrête, il étend un geste de mystère et de silence... Et toutes trois retiennent leurs haleines. Une biche et ses faons, dans un nimbe lunaire, ont apparu au bord de la clairière. C'est comme la grâce d'une petite sainte Famille, un prestige amoureux et ingénu qu'un souffle va disperser. La mère, ardente, s'inquiète, scrute les rumeurs. Elle va, bondissant avec ses petits, émue d'innocence et de nuit. Alors ils croient avoir vu l'âme même des solitudes ; et Florie, d'un élan religieux, d'un cœur de petite prêtresse, s'exalte, communie avec les obscures vies fraternelles. Mais Élée, près de Sylvan, le sent longuement vibrer d'un sombre désir.

L'aimable vision s'évanouit, la lune toute nue emplit la clairière. Et une neuve douceur s'épand comme après une délivrance ; la nuit, un moment angoissée, recommence à filer l'harmonieux silence. Une ivresse maintenant les grise, l'arome vert des écorces, le ferment vineux des ronces et plus encore le vertige de ce minuit sous les étoiles. Florie surtout se sent brisée de la plénitude de la vie intérieure. Son cœur lui est révélé. Il se mêle si étroitement au charme bienfaisant et solennel qu'elle aspire à s'y confondre toute. — « O Sylvan ! O mes sœurs ! n'être plus qu'une âme et se répandre dans la nuit ! Oh ! dormir ici jusqu'à l'aube, dans le frisson des bois voir venir la clarté du matin... » Un vaste chêne garda sèche, tiède encore, la mousse sous l'arc immense de ses voussures foudroyées d'astres. Tout autour, en vibrations blondes, irradie la lune. Elle perle aux feuillages, s'effile en larmes joaillées, légère comme la bruine d'une vasque, lourde comme le ruissellement d'un fleuve. Et les basses branches s'ajourent sur la clairière vaste comme de froides et blanches verrières.

Florie s'étend sur les duvets moelleux et Hylette pose son front las sur son épaule. Ainsi elles fleurissent l'ombre pâle. Parmi les semis d'argent dont s'étoilent les herbes, elles sont aussi des fleurs de la nuit. Bientôt leur souffle s'alentit ; leur âme déliée flotte aux espaces, n'est plus que du songe retourné au songe. Et le vieux chêne paternel imperceptiblement balance ses palmes sur les filles de la terre. Mais ni Élée ni Sylvan, assis non loin, ne sont visités par le sommeil. Elle lui chuchote à l'oreille :

— Vois, Sylvan, nos sœurs à présent sont parties pour le pays du sommeil... Nous sommes les maîtres de ce bois... Sans t'en rien dire j'y cachai ce matin ton arc et tes flèches... » Et elle le prend par la main. A grands pas ils s'enfoncent aux taillis. — « Là, Sylvan, là... » A la vue de l'arme il hésite, soupire. Il sait que s'il touche à ses flèches meurtrières, c'en est fait encore une fois des défenses de Barba. Il a peur de la mort et en même temps son cœur bat à l'idée qu'il sera l'exterminateur. Il se défend et déjà il est vaincu.

— D'un trait sûr tu leur perceras le cœur, insinue la perfide Élée.

Le mâle impétueux et primordial, le petit faune des silves l'emporte en ce débat de sa conscience. Il se jette sur l'arc : — « Viens ! » Les rameaux s'agitent sur leur passage, comme déracinés, entraînés par la pitié vers le meurtre. Des mains dardent des arbres et les retiennent. Et le bois de proche en proche se tait, reconnaissant le tueur... — « Vois, Sylvan. Des brins ont craqué... » Une vie erre, approche, secrète, furtive ; dans un brouillard de lune ils voient surgir le timide et fier chevreuil.

— Au cœur ! souffle Élée, froide de volupté et d'horreur, le bras soudain pétrifié vers l'hallucinante image.

— Hilléi — Hia !

Le sauvage hallali éclate en même temps que frémit la sagette. Et un cri répond, infiniment gémissant, une agonie d'enfant blessé. La pointe entra droit au jabot. La bête fléchit les jarrets. Son front charmant oscille, un long râle brâme et sanglote. Et toute la nuit des bois pleure en ses prunelles étonnées et qui regrettent la vie. Alors, pour cette douleur de la petite âme animale, Sylvan se sent frappé lui-même en son meurtre.

Oh ! qu'elle s'étrangle aux doigts de la mort ! Qu'elle cesse de se lamenter vers les étoiles ! Le lièvre, lui, n'avait pas crié ! Son cœur de jeune héros bondit, défaille au cri qui toujours recommence. — « Oh ! apaise-toi, esprit vindicatif et indigné. Romps tes attaches, âme forcenée de regrets et dont la douleur me persécute. » Soudain la mort l'envahit lui-même. Au col long et flexible il aperçut les mailles d'un collier. O douleur plus forte que les autres ! C'est le chef du troupeau qu'il a abattu. Il touche respectueusement, tristement aux affres de la chair sacrée. La sauver, s'il est possible

encore ! Il arrache la flèche ; mais un sang noir épaissement coule de la blessure. Élée près de lui regarde, cruelle à la fois et timide. Le beau chevreuil pantelle, roulé sur le flanc ; un spasme étire ses membres déjà raides ; et le râle ne cesse pas. Tous deux se penchent, boivent d'un cœur orageux cette agonie. — « O Sylvan, dit-elle, la flûte ainsi se lamentait et criait dans le soir déchiré d'éclairs ! C'était déjà la mort en cette voix qui ensuite s'est tue ! » Et Sylvan gémit : — « O ! non, plus ce cri, Élée ! plus cette plainte ! » Il court à sa hache, donne le coup qui délie la vie. Et le cri soudain expire avec le souffle. De douleur fraternelle, le fils d'Éolie alors pleure à genoux devant cette forme évanouie que nulles fanfares ne réveilleront.

— Sylvan ! Élée ! appelle une voix. Et Florie voit le meurtre. Aussitôt sa peine éclate, égale à ce deuil... — « O Sylvan, tu as frappé l'âme du bois, le vieux compagnon cher à notre père Pour la seconde fois, le sang a coulé dans l'île... Maintenant nous sommes aussi punies en toi, frère barbare qui trompas notre foi. Accours, Hylette, viens pleurer avec moi ! »

Un souffle monte du hallier, la douleur du bois qui vit passer la mort. Des galops fuient, en ellipses toujours plus loin, vers un espoir de délivrance. La grande humanité obscure des bêtes tressaille. Florie veut qu'on honore la dépouille en la veillant. Sa pitié clôt les yeux qui mirèrent les aubes et les vesprées... Le vent par-dessus son geste balance des palmes, un frisson s'étend, ondule parmi les arbres profonds. Et les astres allument les flambeaux, la lune neige sur la mort de son doux amant nocturne, lui tisse un argenté suaire de clartés en pleurs. Le jour enfin rosit les cieux. La vie et l'amour reparaissent avec les roses célestes.

Sylvan avec la hache creuse une fosse Florie, Hylette, Élée à brassées sèment les fleurs du bois ; elles en font un lit parfumé sur lequel ensuite le fils charmant de la terre est couché. Et Florie par trois fois crie :

— Ombre ! Ombre ! Ombre !

Elle se tourne vers Sylvan :

— Maintenant, toi, parle à ton tour.

Alors il étend la main.

— Ombre ! pardonne à celui qui ici expie et t'adjure. Sylvan ne versera plus le sang.

Ainsi Sylvan se sent délié de la mort par la mort même. Et tous jettent de nouvelles fleurs, ensuite ils regagnent les demeures. Et ce matin-là ils n'ont pas chanté le cantique dans la clairière.

LES RACES

Dans la rondeur des pommiers se dressent les échelles, des hommes se hissent aux hautes branches et la pomme mûre emplit les corbeilles.

Florie préside à cette fête glorieuse de la terre. Un bouquet puissant et vert tonifie l'air au loin. Autour des rameaux lourds, vibre l'ardent octobre. Et les gazons rutilent comme des mosaïques vermeilles. Éolie active ses vendanges, riche en pommiers ; et il y a la pomme douce pour le pressoir, odorant la fraise et l'ananas, il y a la pomme sùre pour la conserve, odorant le lait d'amandes aigri. Le bel été leur départit l'arome et la nuance, distilla leurs sucS comme un autre vin parfumé et dur. Maintenant, dans l'or et les vermillons, le verger se chimérise d'un air d'hespérides.

Aux avenues pleut l'or des tilleuls. Les jardins expirent les moûts tardifs, le baume amer des phlox et des asters. Leurs effluves se mêlent aux mûrs relents du verger, aux exhalaisons crues des pâturages. Et les derniers vols d'abeilles virent pompant les miels. Le chemin des ruches, comme aux portes d'une cité industrielle, bruit de leur toubillonnement immense. Elles semblent les âmes vouées à un acharné devoir, les nourricières et les bâtisseuses des races pour de renaissants printemps. C'est là, parmi l'œuvre de vie, que Sylvan vient chercher l'oubli de la mort. En tuant, il attenda aux esprits mystérieux d'Éolie, à la paix du bois sacré. Depuis, il traîne le regret de ce meurtre barbare. Le rucher lui évoque un symbole d'harmonie et de confiance. Elles bourdonnent, les bonnes abeilles, ivres d'amour et d'avenir.

A flots pressés, elles entrent, circulent aux galeries, secrètent les sucS butinés, fiévreuses, rythmiques. Et une vibration infinie, un vent léger, profond, s'élève des demeures, comme le génie d'un peuple. Autrefois il ne subissait que l'attrait de les défier, un charme hardi et irrité. Maintenant il goûte des sensations neuves ; il s'émeut de leur art, s'attendrit de leur innocence. Sylvan n'a plus embouché le cor héroïque. Mais soudain la mort reparait, la flèche qui frappa le noble chevreuil ricoche, le frappe lui-même au cœur. Il ne peut plus penser à la vie sans songer à la mort. Et il gémit : une ombre à présent s'étend sur la ruche. Elle sortit du massacre des mâles. L'amour et la mort firent la cité. Si paisibles, ouvrières d'éternité elles-mêmes, les filles de l'air furent guerrières et furieuses. Alors il s'afflige : une âme lui est née, triste, et qui connaît la contradiction.

— « O malheureux Sylvan ! il était si doux de ne rien savoir... Maintenant tu as perdu l'ignorance... Tu ne feras plus nulle chose spontanée, mais celles que tu feras, tu t'inquiéteras si elles sont bien ou mal. » Et à peine il ose regarder ses sœurs.

Quelque chose est changé dans l'air d'Éolie. Des signes ont averti Barba et il conjecture, il craint le jeune homme secret et inconnu qui s'est levé dans Sylvan. Il ne sait quoi est le pire ou de ses soudains élans de sensibilité ou de ses silences, de son âme ombrageuse ou de l'autre, clandestine. Il le croyait toujours enfant que déjà l'enfant était un homme. Et il connaît la faiblesse des vieillards, il regrette son âge puéril.

Or, Sylvan supportait mal les regards de son père. Il avait trompé sa confiance. Il s'en voulait de se taire et n'osait parler. Son âme franche à la fois fuyait le mensonge et différant la vérité. Et un jour, comme Barba s'en allait au bois des bêtes aimées, il écouta son cœur et entra avec lui. La barrière grinça. Tous deux, de peur d'effaroucher les chevreuils, marchaient en silence. Bientôt ils les aperçurent errant d'un pas léger. Barba doucement siffla, car le père du troupeau venait à sa voix. Sylvan alors sentit un grand trouble. Il pensa : « Mieux vaut épargner cette douleur au vieillard. » Et Barba encore une fois siffla, étonné que l'ami n'accourût pas à son appel. Soudain l'âme de l'enfant se délivra.

— O mon père, toutes les bêtes de ce bois pourront venir et seulement celle-là ne viendra pas, car elle repose là-bas sous un tertre, frappé par mes mains.

De honte et de regret il courbe la tête et cependant il se sent allégé. La barbe paternelle d'abord s'agite comme le feuillage d'un saule. Dans son saisissement et sa douleur, il ne peut trouver les paroles. Une grande ombre voile son regard. Ensuite sa gorge se déchire.

— Ne joue pas avec ma colère, fils cruel. Jamais je n'usai de violence, mais regarde cette main, elle couvre tout Éolie et toi, et les autres êtres d'Éolie. Eh bien, parle vite. Dis-moi que tu rêvas ce songe funeste ou si tu fus l'instrument d'une implacable destinée.

— O père, ô mon père ! je dirai peu de paroles. Je transgressai ton commandement : ainsi le mal sortit du mal. En effet, m'étant introduit dans le bois, je fus envahi par les furies. Je ne choisis pas ma victime, mais je frappai la première qui s'offrit à mes coups. Et la flèche partie, je reconnus seulement ma démence et laquelle d'entre les bêtes j'avais immolée.

— Un vieillard pourrait seul parler avec tant de calme. O Sylvan ! tu n'es plus mon fils, toi qui n'as pas pleuré.

Sylvan relève son front.

— J'ai frappé dans le vertige, dans la colère de mon sang. Et ensuite j'ai touché à la mort avec des mains pieuses. Maintenant je connais la douleur, bien que je ne sache plus pleurer.

— Oh ! qu'as-tu fait, Sylvan ? Tu as immolé une chair qui m'était précieuse, tu as frappé l'hôte sacré d'Éolie. O mon culte de respect et d'affec-

tion ! O petite âme chère qui n'est plus qu'une ombre. Maintenant la mort obscurcit toute l'île. Cœur barbare, tu en as pour jamais banni la paix divine. Une vie fraternelle gît tous la terre, sacrifiée de ta main. Va, fuis, je t'ai en horreur, sang exécré des Barba qui es mien et que je répudie, race en qui s'est réveillé Cain !

Le vieillard frappe l'air de ses bras, tremble et se lamente.

— Je n'ai plus que des filles ! Mon fils en qui j'avais mis mon sûr espoir m'a trahi ! Il a violé la loi d'Éolie ! Un lâche enfant a détruit mon œuvre et brisé ma foi ! Maintenant Éden est perdu une seconde fois ! Va-t'en de mes yeux, je te dis, enferme-toi dans la tourelle, toi dont les mains sont désormais impures. Je ne regarderai plus ton visage forcené.

Devant le geste qui l'exile, Sylvan est parti farouche. Et le vieillard erre longtemps dans le bois, en proie aux images détestées.

— Tardivement, je comprends le symbole. Le soufflet du père moribond, du ministre des terreurs et des châtements, ne frappa pas le seul Ruppert. Il fut l'empreinte dont le destin lui-même marqua au front la postérité vouée des Barba. A jamais nos fils naîtront avec le soufflet écarlate, avec les cinq doigts imprimés en rouge de la main sortie de la nue. C'est le legs, c'est la chose indélébile... A travers les âges il reparaît comme la herse visible dont nos terreaux de péché demeurent labourés, comme les cinq barreaux de la geôle qui nous mure vivants dans le mal... Maintenant mon orgueil est abattu, le doute amer me ravage. Serait-il un dieu outragé et qui pour le crime d'autres dieux ici instaurés et plus ingénus, m'accable ! Serait-il, le dieu unique et atrabilaire de mon frère Côme ? Oh ! ne pas savoir ! Trop écouter un esprit insoumis et qui se fit ses symboles ! O bonds, révoltes du mieux en qui s'éperd un espoir vain !

La colère pendant trois jours gronda au cœur de Barba, et ensuite il fit venir Sylvan. Et lui mettant ses deux mains aux épaules, il le regardait dans les yeux avec tristesse.

— O mon faon, mon bel éphèbe, je t'ai parlé avec dureté, car alors tu m'apparaissais encore comme un enfant cruel et révolté. A présent je te parlerai comme un homme à un homme. Tu liras dans l'âme paternelle. Sache donc que la race des Barba lointainement fut harcelée par les furies. C'est pourquoi je tentai de recommencer en vous l'humanité. Alors je fis d'Éolie cette île ronde : elle devint le matériel symbole de celle qui mystiquement régna au dedans de vous et vous isola des hommes méchants et perfides. Et vous avez grandi innocents, très purs, ne connaissant ni le bien ni le mal. La chair vivait en paix avec la chair, l'humaine et l'autre, l'obscur chair animale et toutes deux étaient fraternelles, selon le vœu d'Éden. Je vous avais dit : Vous ne frapperez nul être vivant. Le sombre

pouvoir de la mort seul appartient aux dieux. Et vois : à présent tu as tué et tu n'ignores plus que tu as fait le mal.

— Ah! répondit Sylvan tristement, c'est sans doute que déjà j'étais un Barba quand encore je ne savais pas quels étaient ces Barba.

— Tu les portes en toi comme je les portai moi-même, s'écria avec accablement le maître à la barbe d'argent. Mais attends, je te dirai toute ma pensée. Maintenant tu as reconnu le mal à la douleur qu'il laisse en toi. Maintenant tu iras désormais sous l'œil de ta conscience.

— Je n'aurai besoin que de vous regarder, mon père, ma conscience je la verrai à nu sur votre front où réside la sagesse.

— Va donc! jeune homme qui m'est revenu d'une âme purifiée?

Ainsi prit fin l'orage d'Éolie et Florie, Hylette et Élée ne surent pas ce que s'étaient dit le jeune homme et le vieillard. Fièrement Sylvan porta ses secrets comme des plaies cicatrisées, comme les blessures glorieuses de la vie. Et dans le soir des bois sonna le cor héroïque.

SYLVAN DÉLIVRÉ

L'or des fûts simula d'ardents candélabres, des herbes de luminaires aux feux roses. Un vent doux pleurait. Au crépuscule, par l'éclaircie des feuilles, il tinta de petites églises frileuses, tristes, lointaines, comme un cristal de lumière fêlé. Un voyageur las, au glas d'une cloche, semblait errer, venu des forêts vertes, et chercher son âme de l'été. Ensuite des haleines moqueuses, des ris de vent et de flûtes chuchotaient, raillaient ces rumeurs plaintives. Éolie en sourdine tressaillit d'un sortilège de pas furtifs, du départ à regret de toute la petite école buissonnière des silves. Dans les clairières bruissait une lumière pâle. Un charme engourdi et délicieusement malade régna. Et les mélodies s'étaient départies, la monotone mésange et son sifflet voilé attristait la fin des musiques. Le fils roux des automnes, le sonneur de cor vers les pourpres horizons alors se sentit ondoyé d'une langue inconnue. L'âme grave de la terre se communiqua, il sentit passer un frisson religieux. « Oh! mourir, pensait-il, il faut donc toujours en venir là! Même la nature s'en va de ses étés trop glorieux, de ses soleils trop beaux! Oh! mourir, Hylette et Florie! » Il n'aimait plus Élée.

Sa force mollit. Il eut le pouls faible des sèves. Cependant il n'aspirait pas à la mort. Il était sans volonté et sans désir, comme détaché de lui, retourné à la nature, en un état très doux de délivrance et de servitude, en une divine faiblesse où il sentait un peu de son sang couler avec les feuilles, avec les soirs. Et l'arome fané et tiède des bois, l'encens humide des écorces l'affadissait, le poignait d'énervement et de délice comme un baume voluptueusement mortuaire.

Il s'émut de sensations plus déliées et fluides, d'élan de son âme portée sans secousse au dehors. Les ciels s'endeuillirent d'agonie violette et ressemblèrent à la pâle musique de la flûte ouïe sur l'autre rive. Il vit les fantômes. Du décor pavoisé des futaies, une figure darda, spacieuse, confuse, une chair de rêve et de nuage. Elle se précisa, devint à sa rétine le tourbillon d'une vie chimérique et dansante. Peut-être il l'avait vue réellement en son charme peint, il ne savait où, dans de la clarté et de la musique. L'image s'éclipsa, revint, solitaire, alliciente ; et seulement une part d'elle, ses yeux voilés et secrets comme son âme, lui restait cachée. Quand il la reconnut, déjà il était le captif de ses sortilèges. Il l'emporta au bois comme un péché, comme un rapt, fleur d'amour germée dans la mort et dont il n'avait que le parfum. Là-bas, aux fureurs de l'équinoxe, tandis que pleurait la flûte acide, l'ensorceleur rythme d'amour et de mort, il l'avait aimée d'un désir sauvage et ingénu. Elle était celle dont meurent les hommes : comme le triste musicien, il avait subi son dangereux pouvoir, aspiré son mortel arôme et son baiser vénéneux. Mais alors il était la proie des airs magnétiques et forcenés. Tout avait bien changé... La nature s'évanouissait dans un songe ; elle aussi ne fut plus que le songe, le souffle léger d'une âme en fuite, une agonie exquise qu'il eût voulu réchauffer de son nostalgique amour. O sœur ! chère sœur avilie qui peut-être expia une destinée à l'égal des Barba ! Sœur aux yeux cruels et sincères, ô tous les mensonges, ô toutes les tristesses en une âme qui rit et gémit comme la flûte et se meurt comme elle en un sanglot ! « O toi qui fus aussi l'impure ! » Ses cris s'élevèrent, il pleura sur elle, sur lui, et il n'éprouvait pas de douleur, mais un mal très doux et charmé. Élée passa dans la saulaie. Leurs images se mêlèrent, il l'appela, gémit : — « O Élée ! Élée ! vois ma peine... » La petite Ève, l'enfant-femme se mit à rire : — « Toi qui méprisas la mienne, sois à ton tour méprisé à présent que tu n'es plus le Héros ! » Et il vit qu'elle aussi avait les yeux méchants de la femme peinte.

Dans son ressentiment, il retrouva la force, se vit le jouet des esprits de l'air. « O mort ! je pâtis de ton charme redoutable. Toi, toi seule m'induisis en faiblesse et en langueur... Et je te connais aussi à présent, femme astucieuse, ombre à qui je fus trop dévot... Tu avais pris la mine voilée de la mort pour mieux m'asservir... Sortez de moi l'une et l'autre... Je ne suis plus le petit Sylvan que la mort appelait du doigt et qui s'en allait vers les bêtes, nostalgique des affres... » Mais quelquefois il regrettait son mal. Le délice lui fut si exquis de se sentir comme évanoui entre la vie et la mort et d'être la petite chose qui va n'être plus !... Il essaya d'éluder la bonne conscience, retomba, vainquit, et le cercle funeste enfin fut rompu. Alors, triomphant il sonna l'hallali de la mort, redevenu le Héros. Éolie dans les

soirs entendit le cor couleur de soleil mourir et renaître comme une voix fabuleuse, comme l'âme des races à travers les âges. Elles disparaissaient, revivaient dans le cuivre glorieux, défiant la mort. Et une haute joie était venue à Sylvan; ses traits révélèrent une beauté de force et d'espoir. Il sonnait d'un large souffle délivré, écoutant aux ondes métalliques se réveiller son cœur orgueilleux et libre.

Des soleils roux en tous sens allumèrent d'ardentes colonnades. Des arcs-en-ciel merveilleux, des ponts de jades et de porphyres planèrent, rejoignirent les arches de la héraïe. La rivière mira des palais enchantés, des alhambras de ferronneries et d'émaux. Parfois un grand vent passait où les cimes roulaient des incendies vermeils. Puis il souffla des vents doux, humides, qui faisaient tomber les feuilles : une rumeur continue traînait, comme un fleuve gémissant sous des ponts. Et l'os de la glèbe apparut, un pâle cadavre en des cryptes nues, les saintes reliques de la terre derrière les vitres d'une châsse. Éolie, solitaire, connut l'exil du troupeau; les bœufs patriarches, les vierges génisses mugirent aux étables leur regret des pâturages. Et Sylvan entendit une voix qui disait : — « Écoute l'Arcane, toi qui te fuyais et t'es retrouvé. Tu n'es qu'une fuite à travers la vie, un passage sans durée comme mes étés et mes printemps, et tout se résoud en la mort, mais pour renaître éternel en la durée vertigineuse des siècles. Ainsi rien ne meurt réellement; les fontaines taries resurgissent jaillissantes et vives, des ténèbres se réengendre la lumière et la mort n'est que la vie infiniment ressuscitée. Va donc, grandis ! Trouve en toi-même le secret de tes résurrections... » Et Sylvan cria vers les bois : — « O Nature ! Dieux inconnus ! Sylvan a ressuscité en la vaillance et la foi. Maintenant j'ai fait acte d'homme libre, j'ai brisé ma race en moi. »

CAMILLE LEMONNIER

✓ PAUL VERLAINE

I

Des calamités notables ou l'exaltation par delà les sphères prévues du bonheur quotidien ne valent plus que de nos jours un biographe minutieux s'attache à ces multiples accidents dont se compose la vie décente et terne. Il n'est plus de destin entièrement misérable, et nulle existence ne connaît le triomphe. Bourgeoise, médiocre, pour tous sensiblement la même est l'existence, et sinon une œuvre, elle n'offre rien, pour le chercheur, à recueillir.

C'est donc que, du poète dont le nom pare d'éclat inusité la froideur ici d'une tentative d'étude, exceptionnelle aussitôt l'existence sera dite, pour s'être avérée aventureuse et exemplaire.

Verlaine, dès l'adolescence, ne s'abaissa à être le captif ni de nos lois ni des usages. Il eut parfois, à des heurts avec ce qu'il en ignora, un peu du regard étonné des enfants vers ce qu'ils n'ont pas compris. Mais, éphémère surprise, arrêté brusque et bref, même il n'interrogeait pas, et se perpétuait, insoucieux.

Le filet complexe où nos ardeurs se modèrent à des obstacles de mailles et de nœuds n'exista point à sa vue et ne contint l'effort qu'il fit vers les merveilles révélées. Il en conçut une étrange, par-dessus toutes autres, dont se justifiaient ses années à ne s'éprendre que d'elle.

Le magicien en qui saluer la conscience d'art la plus clairvoyante et l'ardent orgueil des lettres, Edgar Poe, a imaginé, en un conte peu connu des lecteurs français, pour n'avoir point été, sinon par M. Rabbe, traduit, une fin au pieux recueil légendaire d'Arabie. Schéhérazade, la mille-deuxième nuit, se souvenant de n'avoir jadis achevé les aventures de Sinbad le marin, lui fait parcourir un monde d'in vraisemblables prodiges, parmi ce que, à sa description, nous désignons les corallites, les forêts pétrifiées, les fleurs aériennes, que sais-je? et les plantes qui d'elles-mêmes se meuvent. Au passage ce sont des esquisses morales du *formicaleo*, des abeilles édifi-

catrices de cellules si exactement proportionnées que pour en comprendre la beauté il a fallu à des mathématiciens, « les plus profondes et les plus laborieuses recherches et une infinité de gros livres écrits pendant une longue série d'années ». Mais quand s'épuisent les heures nocturnes à susciter une image de ce qui pour des siècles proches prendra la signification de locomotives ou d'aérostats, le sultan hurle d'impatience et la blanche fille du vizir, pour les imprudentes exagérations de ses récits trompeurs, se voit jetée aux soins des ordinaires bourreaux.

Que rêver donc si, de l'univers extérieur quelqu'un sur soi-même fixait son regard? La physiologie certes se proclame la science merveilleuse, mais quel miracle de voir en soi le mystère des songes et des pensées! Là, jusqu'au mirage éperdu, « il est plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans votre philosophie ».

Le rôle surhumain de Paul Verlaine fut de s'arracher à des charmes, encore que surannés, de traditionnels spectacles, et, pour beaux qu'il les pressentît, de ne scruter qu'en soi-même l'émotion des misères ou de l'espoir, d'avoir innové le langage lyrique où s'inscrivissent dans d'élémentaires symboles neufs, les frissons de la joie ou de la souffrance. Il comprit, pour l'avoir créé, le devoir nouveau de regarder en soi, et pour l'artiste, de soi-même s'interpréter.

Où, mieux, pénétrer l'intime vérité des maux et des plaisirs? Quelle mesure pour estimer au dehors, si l'on ne s'est, au préalable, connu jusqu'à l'intime fond, dont nul ne peut s'assurer, puisque demeurent en perpétuel mouvement les atomes, et que rien n'est de rien la définitive, fût-elle infime, parcelle! Contempler en soi seul est la possibilité d'atteindre à du probable : pour peu que nous ayons en nous reconnu la parenté, avec notre sensation, de la vision par le poète suggérée, elle acquiert aussitôt une généralité que l'on dénie à même de plus industrieux simulacres suscités selon la ressemblance vaine de fantômes et de phantasmes.

Sans qu'il voulût se rendre un compte de la transformation par sa seule habitude opérée en la torpeur de ceux qui vivent, les yeux de la pensée ouverts, Verlaine s'est levé. révolutionnaire. dirai-je, irréel et efficace, et son doigt traçait un héroïque horizon d'idéal paisible vers quoi, derrière ses pas, non sans franchir une limite que l'initiateur s'était imposée, de plus jeunes venus dans la littérature s'engagèrent courageusement.

Il n'eût pas songé que fût possible une résistance à de spontanées impulsions, mais son essor s'ouvrant d'un sentiment intuitif plus que de la force d'une théorie et de raisons, il ne se livra pas à des spéculations dont l'incertain provisoire le déconcertait, et il se glorifiait d'un attachement à ce que laisse, où elle passa, de classique, la scintillation propagée de notre idiome.

Il se crut toujours, plus qu'il n'était vrai, rivé à des traditions d'esprit et d'expression, mais en effet, son vers ne se libéra que partiellement et, (pour aller trop loin) à son insu, car jusqu'à ses derniers jours il désavoua le vers libre que le précédent de son insoumission à des normes, par l'âge effritées, plus que tout autre motif, avait institué.

Il ne sut de par une accoutumance à des préjugés séculaires de son éducation, secouer la vanité d'invétérées croyances; il ne percevait pas que les rythmes nouveaux qu'il avait si bien contribué à instaurer, se réclament, mieux que de la vieille prosodie syllabique, d'une scansion dont la base est l'accent tonique naturel combiné avec l'oratoire.

Le vers prétendument libre est moins libre, en effet, que tout autre. L'alexandrin se satisfait d'être conforme, sans plus, à des règles qui le dominant, empiriques et codifiées; le nouveau vers se modèle sur le mouvement même des sentiments dont il a à traduire la complexité par les variations de sa forme. Pour parler après Théodore de Banville qui, avec cette éloquence, en définissant le vers libre de La Fontaine, énonce un suprême jugement, puisqu'il s'y adapte, sur tout vers libre: « Le lecteur vulgaire n'y voit qu'une succession de vers inégaux assemblés sans règle et au caprice du poète! Cette fusion intime de tous les rythmes où le vêtement de la pensée change avec la pensée elle-même, et qu'harmonise la force inouïe du mouvement, c'est le dernier mot de l'art le plus savant et le plus compliqué. »

Curieux conflit de porter en soi, d'une sincérité égale, le génie qui rénove, la prudence qui restreint! Il sied de joindre l'antagonisme constant entre une foi puérile de mysticité plénière et enthousiaste, et une ferveur sensuelle qui l'entraîne à travers les péripéties violentes dont le vent sans fin n'a pu flétrir les pétales candides de son âme.

D'une enfance petitement bourgeoise et choyée, Verlaine sortit, pour les luttes, mal aguerri. Il s'identifia au caprice des hasards qui l'assaillirent. Le bonheur sans cesse échappé, les rudesses d'un acharné destin ont magnifié le Pauvre Lélian, qui ne se courba au joug de nulle infortune, comme il ne quémanda rien aux fêtes de la gloire oubliée.

Rupture d'un mariage, éloignement d'un fils, occurrence de cette autre affection dont la tristesse peut-être l'induisit, de rage, à la tentative d'un meurtre, prison, déboires et mépris, puis, durant l'heure d'une tardive renommée, encore que contestée, les maladies, l'hôpital jusqu'à une mort pauvre en un logis sordide, tel succinct le sort qui le poursuivait sans abattre la fierté où se créait dans le malheur tels vers lumineux :

Cimier d'or chanteur et tunique de flammes,
Moi le Chevalier qui saigne sur azur.

(Amour.)

Une existence d'enfer ne brisa pas le poète inconscient et ingénu. Il fut le sourire toujours du rythme et l'âme héroïque de ses odes, au milieu de la tourmente.

N'est-ce de lui qu'un poète plus récent écrivait naguère :

L'autre, la flûte aux lèvres, berçait
 Un peu d'amour léger qui le hante
 Avec de la honte charnelle et ardente
 Et le sourire aussi qui incite et qui sait;
 Il disait les pas et les poses passés.
 Fuites et rires, et la colère exquise,
 Les baisers et les luttes -- et la douleur assise,
 Lasse, et qui veille la joie enlacée
 Et se lève, soudain, et s'étire et méprise...
 Sa vieille chanson était neuve, et ses doigts
 Couraient sur la flûte en rythmes de danse.

(F. VIELÉ-GRIFFIN, *Les Deux Faunes.*)

II

Les débuts d'un écrivain sont, aisément, d'imitation. Verlaine n'a pas échappé à cette fatalité. Il vint au monde des lettres, en ce temps où se groupaient des littérateurs jeunes pour édifier d'accord avec quelques aînés, Leconte de Lisle, Gautier, Banville, leur monument de beauté, loin du bruit qui, à cette époque, se menait autour des productions de bon sens hypocrite et niais et de sensiblerie vaniteuse, pourvu qu'elles fussent écrites *avec le cœur!* On appelait cœur alors, non ce viscère, mais une manière d'encre de la petite vertu, insipide et antipathique. De jeunes ambitieux se ligüèrent et résolurent de publier des vers où l'unique préoccupation apparût le choix réfléchi des vocables, la sûreté du rythme, l'harmonie de la phrase.

Contre la sottise du sentiment et de la pensée, qui glorifiait des imitateurs gauches du maladroit Musset, ou Hégésippe Moreau, leur admiration se proclamait pour Hugo, exilé, qu'on oubliait, pour Baudelaire qui expirait ignoré et indigent, pour Lecomte de Lisle, viril témoignage de ce que peuvent une résolution froide, une indomptable énergie de la volonté. Verlaine, avec ses camarades, s'efforçait à des habitudes de pensée et de vision qui devinrent celles du Parnasse. Pour s'être détourné de l'oïseux abus du sentiment rabaisé, il crut, avec les autres, à la bassesse de l'émotion et il ne fut pas le dernier qui accepta le dogme d'impassibilité :

Que nous cerne l'Oubli, noir et morne assassin,
 Ou que l'envie aux traits amers nous ait pour cibles,
 Ainsi que Çavitri faisons-nous impassibles,
 Mais, comme elle, dans l'âme ayons un haut dessein.

(*Poèmes saturniens*, p. 84);

et encore, (p. 157) :

Ce qu'il nous faut à nous les suprêmes poètes
 Qui vénérons les Dieux et qui n'y croyons pas,

 A nous qui ciselons les mots comme des coupes
 Et qui faisons des vers émus très froidement...

Ce livre premier, dès les débuts du Parnasse paru, accusait d'ironie sereine la nature, la femme d'une cruauté d'idole insensible. En un fatras érudit d'histoire ou des vieux temps philosophiques, s'évoquaient fantômes, seulement plastiques, les illusions de la pensée du poète. De soi même il ne tirait presque rien, comme ignorant encore des trésors d'où sa veine illustre plus tard devra s'écouler. Pourtant sincère, il bâtissait courageusement un mur où se murer, colossal et marmoréen, mais le jardin de son âme s'y devine à des fissures par où s'éblouir au parfum des jasmains et dans l'extase, sous l'air libre, de corolles.

Les grands alexandrins massifs forment la base, mais des fûts de colonnes tronquées soutiennent le léger caprice de rythmes futiles, un vers délicieux d'être frêle, aussi la narquoise grimace d'un mascarons.

Le poète s'affirme, sous l'aggravation d'une tristesse maligne, saturnien : il souffre, et sait qu'il souffrira, car le divorce est consommé, après les splendeurs indoues, helléniques, barbares, entre l'action, à présent un ouragan, et le rêve où l'on s'esseule

Aux poèmes pleurant de résignation et d'angoisse il est possible de relever tels vers chatoyants et verlainiens déjà, mais plus d'intérêt s'éveille à des rythmes délicats de dix, sept ou cinq syllabes, ou à cette *Chanson d'automne* :

Les sanglots longs
 Des violons
 De l'automne
 Blessent mon cœur
 D'une langueur
 Monotone

 Tout suffocant
 Et blême, quand
 Sonne l'heure,
 Je me souviens
 Des jours anciens
 Et je pleure ;

 Et je m'en vais
 Au vent mauvais
 Qui m'emporte
 De-çà, de-là,
 Pareil à la
 Feuille morte.

En dépit de ses efforts consciencieux, Verlaine, plus que ses compagnons sous l'influence baudelairienne, était dès lors un essayeur de rythmes déjà subtil et original. Les *Eaux-fortes* et les *Paysages tristes* abondent en découvertes de ce genre dont plus tard il se ressouviendra. En même temps se modifieront plusieurs de ses opinions du moment, il s'étonnera d'avoir été impassible, et aussi d'avoir, imprudent mais si gracieux ! écrit :

Soit! le grandiose échappe à ma dent,
 Mais, fi de l'aimable et fi de la lie!
 Et je hais toujours la femme jolie,
 La rime assonante et l'ami prudent.

C'est néanmoins le joli dont son œuvre purifia la notion, jusqu'à en exalter la beauté décisive, dont, dès lors, se l'avouait-il? non! il n'éluait en des chansons telles ni le charme mièvre, ni, pour citer un vers de son plus véridique précurseur, Jean de la Fontaine,

Ni la grâce, plus belle encor que la beauté.

Quant à « la rime assonante » !... Peu d'années après, ayant écrit :

O qui dira les torts de la rime?
 Quel enfant sourd ou quel nègre fou
 Nous a forgé ce bijou d'un sou
 Qui sonne creux et faux sous la lime?

(*Jadis et Nagnère*)

Verlaine fut le révolté contre la rime et fréquemment il l'atténua jusqu'à l'*assonance* quand il n'allait pas jusqu'à la supprimer entièrement.

III

Le poète à l'extérieur anime un monde qui multiplie et subdivise aux gestes de grâce ou de grandeur l'élan fugace d'impressions personnelles. Voici surgir les nuances de parfums fardés et de roses, que revêt au rythme souple l'oripeau à peine décrit, et ce suffit ; un univers absent se groupe sous des ramures diamantées de la poussière des jets d'eau jaseurs et, galanteries et fadaises! sont-ce des marquis ou des bergers? et leurs Climènes mièvres, et l'abbé goulu et galant, et tout le vapoureux d'alliciantes Cythères. Une entrée impromptue sous la lune amie : c'est évoluer les masques, le temps d'une pirouette, que la comédie italienne a réalisés.

Paysages et costumes s'alanguissent en mols aveux d'amour, et des aubades caressent en frissons de soies, en bercements de feuillage :

Le ciel si pâle et les arbres si grêles
 Semblent sourire à nos costumes clairs
 Qui vont flottant légers avec des airs
 De nonchalance et des mouvements d'ailes.

Et le vent doux ride l'humble bassin
 Et la lueur du soleil qu'atténue
 L'ombre des bas tilleuls de l'avenue
 Nous parvient bleue et mourante à dessein.

En quel parc sentimental, ô Watteau, chuchotent ces seigneurs mièvres
 d'amour ? Est-ce l'*Assemblée* du Louvre ? où ce soir :

Les donneurs de sérénades
 Et les belles écouteuses
 Echantent des propos fades
 Sous les ramures chanteuses.
 C'est Tircis et c'est Aminte
 Et c'est l'éternel Clitandre
 Et c'est Damis qui pour mainte
 Cruelle fait maint vers tendre.
 Leurs courtes vestes de soie,
 Leurs longues robes à queues,
 Leur élégance, leur joie
 Et leurs molles ombres bleues
 Tourbillonnent dans l'extase
 D'une lune rose et grise,
 Et la mandoline jase
 Parmi les frissons de brise.

Toute cette gaieté malicieuse et frêle se fond parfois en une simple note
 de mélancolie tendre, où s'évoque la tristesse en présence d'un crépuscule
 par des quinconces qui s'imbibent d'une chantante rosée, et rien ne va
 plus profondément par delà l'horizon alanguï :

Le soir tombait, un soir équivoque d'automne,
 Les belles, se pendant rêveuses à nos bras,
 Dirent alors des mots si spécieux tout bas
 Que notre âme depuis ce temps tremble et s'étonne.

Mais qui ne sait au bouquet arômal de ces divines *Fêtes galantes* choisir
 les plus précieuses tiges ?

L'insistance valait de révéler chez Verlaine le poète qu'il est, paysagiste.
 L'émotion de l'heure extérieure et de l'invisible d'un site réel frémit à tels
 vers, déjà, des *Poèmes saturniens* ; ici elle se fait maniérée, s'alanguit en
 un poudroïement du double conflit diurne et nocturne ; plus tard, selon le
 secours de franches et délicates notations, aux livres futurs, des pages
 seront comme l'aile palpitante des minutes troublées, et vivront ainsi de
 fiers paysages s'apparentant aux nuances tendres des sensations par Ver-
 laine, sur l'instant, éprouvées.

Du reste, souvent le paysage se mêle à l'éclosion du sentiment fixé
 jusqu'à s'identifier à, par exemple, ces vers, de la *Bonne Chanson* :

Donc, ce sera par un clair jour d'été :
 Le grand soleil, complice de ma joie,
 Fera, parmi le satin et la soie,
 Plus belle encor votre chère beauté ;

Le ciel tout bleu, comme une haute tente,
 Frissonnera somptueux à longs plis
 Sur nos deux fronts heureux qu'auront pâlis
 L'émotion du bonheur et l'attente ;

Et quand le soir viendra, l'air sera doux
 Qui se jouera, caressant, dans nos voiles,
 Et les regards paisibles des étoiles
 Bienveillamment souriront aux époux.

Heureux ! c'est l'heure du bonheur pour Verlaine quand, alors, les fiancailles sourient sérieuses, en la simplicité d'un ravissement tranquille. L'appareil au loin d'éruditions empruntées tombe, masque vide à la spontanéité de ces chants puérils et impérieux. Verlaine naît ici en Verlaine : chansons, comme des vols d'oiseaux, à tire d'aile, et odes d'une pure affection !

A cette accalmie répond, au recueil suivant, la résignation mâle des *Birds in the Night*. La destinée est commencée à présent ! Verlaine naît Pauvre Lélian ! Pauvre, ô immensément, et selon, bien, ce sonnet (en *Dédicaces*) qu'il devra écrire plus tard :

Vous êtes un mystique, et j'en suis un aussi :
 Mais vous léger, charmant, on dirait du Shakspeare,
 Moi pas mal sombre, un Dante imperceptible et pire
 Avec un reste, au fond, de pécheur mal transi.

Je suis un sensuel, vous en êtes un autre :
 Mais vous gentil, rieur, un Gaulois et demi,
 Moi l'ombre du marquis de Sade, et ce, parmi
 Parfois des airs naïfs et faux de bon apôtre.

Plaignez-moi, car je suis mauvais et non méchant.
 Puis, tel vous, j'aime la danse et j'aime le chant.
 Toutes raisons pour ne plus m'en vouloir qu'à peine.

Et puis j'aime ! tout court ! En masse, en général,
 Depuis la fille amère au souris sépulcral
 Jusqu'à Dieu tout-puissant dont la droite nous mène.

IV

Le poète a exploré les avenues sablées d'un Parnasse désormais jardin offert au public avec des plates-bandes communes et des bosquets accueillants. Il sait le vers et comme la métrique prudente des sages et des avisés autorise qu'on en use. D'autres au même plateau souriant parvenus, se

fussent contentés d'y humer la brise qui s'y parfume à des lilas printaniers et de s'y réjouir au babil continu des oiseaux.

De bons poètes se sont satisfaits d'assouplir leur talent aux ruses des cadences prévues, sans plus, et leur esprit, fécond en souvenirs littéraires, ne se sont pas ouverts au vol mystérieux des cadences naturelles. Ils n'ont vu, ils n'ont entendu rien ! leurs émotions se sont revêtues d'oripeaux de souvenirs : ils furent ce qui reste aux parnassiens d'expressivité classique, et les traditionnels. Deux nobles poètes entre les autres : M. Léon Dierx, M. de Heredia.

Un des anciens fédérés s'éloigna en un monde spécial de recurrences occultes, insaisissables, s'éprit du passage impalpable de mélodies compliquées. Toute la subtilité des analogies lointaines et fines emplit de doute et de charme ses vers de qui au contraire la forme est d'un métal lisse et solide, prodigieux, M. Stéphane Mallarmé.

Seul, Verlaine s'éloigna des yeux et de la voix, de la montagne hantée, selon quelles sinuosités fraîches d'un ruisselet jaseur. Et c'était tout un gazouillement d'oiseaux joyeux au foisonnement des arbustes et des fleurs. Au bord du bois de crépuscule rose l'attentif notait l'éperlement de la tristesse du rossignol, les modulations tendres des fauvettes et des mésanges ; et si le coucou raillait, si le merle siffait, tant mieux ! Tout le bois pensif un instant s'en égayait.

Il reprit son chemin et connut l'haleine de l'infortune impitoyable qui lui lacéra les genoux et l'âme. Il eut des sanglots et des cris ; il fut le misérable, il fut le tourmenté. Pénible et hargneuse expiation, et surcroît oiseux de déchirements sans pitié, sa résignation espère, jusqu'au jour où l'âme en qui se rêve le soulas futur à ses maux mérités, hélas, offensée dès longtemps, garda assez rancune pour d'un coup rude trancher le nœud suprême !

Alors, ainsi écrivait-il des années après :

J'ai longtemps habité le meilleur des châteaux...
 Une chambre bien close, une table, une chaise,
 Un lit strict où l'on pût dormir juste à son aise,
 Du jour suffisamment et de l'espace assez,
 Tel fut mon lot durant de longs mois là passés...
 Je partageais les jours de cette solitude
 Entre ces deux bienfaits, la prière et l'étude,
 Que délassait un peu de travail manuel.

(Amour.)

La grâce alors lui était venue, mais après quelle épreuve ! Il faut la lire en l'opuscule *Mes Prisons*. Il avait à loisir relu des classiques prêtés, un Shakespeare, surtout, en anglais ; son ingéniosité l'avait occupé à une

manière de jeu loyal où lui-même contre lui-même gagnait. Un matin, feuille d'un papier portant timbre! C'est, émanant d'un tribunal, un jugement en séparation de corps et de biens. O larmes, crise douloureuse, néant et stupeur, il en sort, à la lettre, tremblant et puéril, implorant, réminiscence des années blotties aux bercements doux et chauds de parents attendris, un catéchisme. Retour par sanglots d'une affliction jusqu'à n'être plus humaine, au livre qu'enfant il révérait pour ce qu'on lui vantait de sa foi naïve et de sa force simple à consoler. Dubitations, controverses et fermes déductions d'une logique mâle à laisser désarmé l'esprit broyé sous la tempête, ah! toute la décevante vie à loin rejeter, sans y songer même, avec du dédain, elle fut l'irruption d'un orage où se déflora la fraîcheur de toute son âme jeune, et, ô renaître, puisqu'un plus fracassant choc avait tout pulvérisé, celui qui fut pur et enfantin!

Tel en des méditations sur sa propre destinée, à lire un *Catéchisme de persévérance*, et s'interroger sur le sacrement de l'Eucharistie, un matin : « Je ne sais quoi ou Qui me souleva soudain, me jeta hors de mon lit, sans que je pusse prendre le temps de m'habiller et me prosterna en larmes, en sanglots, aux pieds du crucifix et de l'image surrogatoire, évocatrice de la plus étrange mais à mes yeux de la plus sublime dévotion des temps modernes de l'Eglise catholique. » Confession, en humilité romaine, foi soumise et réglée, et s'élabore *Sagesse*, livre de merveille, si haut! où vit magnifiée en paroles ineffables l'histoire de cette conversion.

Après? la vie le ressaisit, et l'âme est ballottée. Sursauts sensuels, rouges ardeurs vers la vie multipliée et vivace. Rancœurs, lassitudes, remords et aussi souvenirs! et le refuge cherché toujours en les adorations rituelles. Des recueils de vers ont le sceau double du tempérament en lutte sans cesse, et jusqu'au dernier jour. D'autres sont mystiques, d'autres charnels.

Une époque, et nous y touchons, c'est la grande de Verlaine, 1874-1891, embrasse le laps de dix-sept années (mais plusieurs! à l'ombre du « meilleur des châteaux » se taisent), se constitue d'œuvres uniques, et les capitales : *Romances sans paroles*, 1874, *Sagesse*, 1881, *Jadis et Naguère*, 1884, *Amour*, 1888, *Parallèlement*, 1889, *Bonheur*, 1891.

Après la victoire constatée par le poète Verlaine sur la tradition formelle des poètes, voici qu'éclate, rayonne, voltige, triomphe la joie d'un chant fruste selon les alternances d'heures et les caprices, à peine un regret à l'amour ancien qu'un heurt a offusqué, le poète chante selon lui-même, insoucieux, tout au plaisir de vivre enfin et que ne pèse plus à son épaule la chaîne des lois imposées. Arrière, sinon une fine mélancolie qui se dérobe au tournant d'images gracieuses, arrière toute tristesse et de se charger! La matière poétique s'allège, se diversifie, fluide et mouvementée sans le rogne et le roide du solennel massif.

Et sites agités d'un souffle, et badinages comme câlins, et élégances de frêles sentiments : *Ariettes oubliées, Paysages belges, Birds in the Night, Aquarelles!* motifs gracieux et rythmes si ténus :

Il faut, voyez-vous, nous pardonner les choses,
De cette façon nous serons bien heureuses
Et si notre vie a des instants moroses,
Du moins nous serons, n'est-ce pas? deux pleureuses.

O que nous mêlions, âmes sœurs que nous sommes,
A nos vœux confus la douceur puérile
De cheminer loin des femmes et des hommes,
Dans le frais oubli de ce qui nous exile.

Soyons deux enfants, soyons deux jeunes filles
Eprises de rien et de tout étonnées,
Qui s'en vont pâlir sous les chastes charmillles,
Sans même savoir qu'elles sont pardonnées.

V

Sagesse chante d'un autre ton. La voix est grave, et roule à présent dans un flux lent des sanglots et des prières, pour de solennité joyeuse éclater cloches d'or au ciel assuré de la croyance reconquise.

L'âme sceptique, après « sa part de faute et d'ignorance » gémit, sous le faix de malheurs qui la brisent; un soudain rayon a lui, et avec persévérance l'âme s'éblouit à la recherche de la lumière; elle trouve Dieu, mais honteuse de la boue où longtemps elle croupit, l'oserait-elle aimer, si Lui-même ne lui souriait doucement, et alors elle s'exalte, et sereine, chante son bonheur et le bienfait de sa foi.

Oui! de vaines philosophies mal aperçues justifient et motivent le poignant drame de ce poème. Verlaine est un enfant qui s'est pour se livrer à des brises de blandices mondaines détourné simplement, sans volonté et sans résolution froide, des pratiques de religiosité bourgeoise par sa famille enseignées. Dans l'infortune atroce, il réfléchit, il retrouve la consolatrice en l'Église qu'on lui montrait maternelle et berceuse, il va, avec des implorations et des adorations, à elle, et elle lui rend l'apaisement et la sérénité des âmes augustes et humbles. Et grande l'aventure de ce spirituel entre tous que reprennent avec tant de ferveur des liturgies abolies. Il est, en dépit d'un clergé imbécile et ignorant, depuis Dante le seul poète catholique et il l'est sans révolte, et selon, comprise idéalement par Rome, la bonté en Jésus-Christ.

Voix de l'Orgueil : un cri puissant comme d'un cor,
Des étoiles de sang sur des cuirasses d'or.
On trébuche à travers des chaleurs d'incendie...
Mais en somme la voix s'en va, comme d'un cor.

Voix de la Haine : cloche en mer, fausse, assourdie
De neige lente. Il fait si froid ! Lourde, affadie,
La vie a peur et court follement sur le quai,
Loin de la cloche qui devient plus assourdie.

Voix de la Chair : un gros tapage fatigué.
Des gens ont bu. L'endroit fait semblant d'être gai.
Des jeux, des noms, et l'air plein de parfums atroces
Où vient mourir le gros tapage fatigué.

Voix d'Autrui : des lointains dans des brouillards. Des noces
Vont et viennent. Des tas d'embarras. Des négoces,
Et tout le cirque des civilisations
Au son trotte-menu du violon des noces.

Colères, soupirs noirs, regrets, tentations
Qu'il a fallu pourtant que nous entendissions
Pour l'assourdissement des silences honnêtes,
Colères, soupirs noirs, regrets, tentations.

Ah ! les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes,
Sentences, mots en vain, métaphores mal faites,
Toute la rhétorique en fuite des péchés,
Ah, les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes !

Nous ne sommes plus ceux que vous auriez cherchés.
Mourez à nous, mourez aux humbles vœux cachés
Que nourrit la douceur de la Parole forte,
Car notre cœur n'est plus de ceux que vous cherchez !

Mourez parmi la voix que la prière emporte
Au ciel, dont elle seule ouvre et ferme la porte
Et dont elle tiendra les sceaux au dernier jour,
Mourez parmi la voix que la prière apporte,

Mourez parmi la voix terrible de l'Amour !

La langue s'honore que de telles images et de tels vers existent ! et j'ai cité le poème entier pour le merveilleux agencement de son rythme original et audacieux autant que pour l'emphase hardie de la somptueuse allégorie.

D'autres fois la spiritualité du poète s'attendrit à des beautés du culte simple, et ces vers (de quatorze syllabes, sans rime, où le Parnasse et à peine assonants) seront écrits, en *Bonheur*, à la sortie de quelque service pour la Mort :

Immédiatement après le salut somptueux,
Le luminaire éteint moins les seuls cierges liturgiques,
Les psaumes pour les morts sont dits sur un mode mineur
Par les clercs et le peuple saisi de mélancolie.

Un glas lent se répand des clochers de la cathédrale,
Répandu par tous les campaniles du diocèse,
Et plane et pleure sur les villes et sur la campagne
Dans la nuit tôt venue en la saison arriérée.

Chacun s'en fut coucher reconduit par la voix dolente
Et douce à l'infini de l'airain commémoratoire
Qui va bercer le sommeil un peu triste des vivants
Du souvenir des décédés de toutes les paroisses.

Et ce rythme encore du délicieux *Agnus Dei* en les *Liturgies intimes* qui nous dit, si joliment, le peu, devant l'Agneau divin, que se sentent être tels dévots, avec les notations comme du bruit d'un pas dans la poussière. Qu'on lise :

L'agneau cherche l'amère bruyère,
C'est le sel et non le sucre qu'il préfère,
Son pas fait le bruit d'une averse sur la poussière.

Quand il veut un but, rien ne l'arrête,
Brusque il fonce avec de grands coups de tête,
Puis il béle vers sa mère accourue inquiète...

Agneau de Dieu, qui sauvez les hommes,
Agneau de Dieu, qui nous comptez et nous nommez,
Agneau de Dieu, prends pitié de ce que nous sommes,

Donne-nous la paix et non la guerre,
O l'Agneau terrible en ta juste colère,
O toi, seul Agneau, Dieu le seul Fils de Dieu le Père.

Dans cet essai qui n'est que d'ensemble sur la vision et les sentiments d'un poète, il n'est pas hors de propos de remarquer en outre la liberté des moyens poétiques employés, jusqu'à ne s'inquiéter, devant aucun, de la conformité, ou non, à des règles préétablies. Un préjugé demeure : à l'éclosion de chaque ensemble de strophes formant l'unité de poème, et pour ces strophes isolément prises, une loi rythmique s'élabore, la même en chacune, et jamais dissymétrique. Là le défaut chez Verlaine d'une audace réfléchie : pourquoi selon la signification, l'élan spécial à chacune de ces strophes, n'y pas adapter la cadence précise que l'idée ou le sentiment eût trouvée la plus adéquate ?

Des mesures égales, pourquoi ? puisque le poète domine l'infinité des nombres, ne peut-il, prévoyant de chacun la portée exacte, fondre dans un tout harmonieux et impressif leur diversité ?

VI

La mysticité est chez Verlaine produit d'éducation, mais affermie par l'extraordinaire de ses souffrances d'homme, et il y est attaché d'une sincé-

rité de gratitude et d'exaltation ; au fond, impérieusement, mis de côté le mythe et l'orgueil serein, Verlaine est un païen.

L'ardent amour charnel dompte et incite sa sensualité. Il est, ne l'a-t-on dit, un faune indolent et rapace. Les narines larges, la lèvre brûlante et qu'un désir alourdit, il court à la luxure et s'immole en des voluptés larges, longues, puissantes.

Il n'est pas le sadique ou le pervers ; la chair pantelante qui saigne, les nerfs qu'on torture et qu'on arrache au milieu des cris et des douleurs, l'exagération aiguë de morsures et de plaies par où filtre et suinte la vie épuisée ne l'a jamais détourné des plaisirs d'épanouissement salubre et abondant, sa sensualité est bien des sens, l'idée ne la corrompt pas de veléités atroces. Verlaine n'est pas en France ce que Swinburne est à l'Angleterre : il est un amoureux, et non un épris des tortures où s'excède l'amour.

Jadis et Naguère affirme cette face de la sombre statue : dans l'ombre, des cantiques s'essaient vers la divinité, mais la voix d'amour humain est la plus puissante au conflit où c'est, selon un mot de M. Mallarmé par quoi apparenter à quelque Hamlet le poète, « l'antagonisme de rêve chez l'homme avec les fatalités à son existence départies par le malheur ». Jusqu'à, d'ailleurs, s'unir dans un même élan, n'est-ce pas ? en cette merveille de passion, religieuse à la fois et charnelle, Crimen Amoris !

Au contraire s'accuse la disparité des deux tendances en, par exemple, le *Sonnet boiteux*, ou en *Langueur*. Des préoccupations différentes en l'*Art poétique*, si fameux et libérateur ! en le délicieux acte *Les Uns et les Autres* que son tour général rattache aux *Fêtes galantes*, en des poèmes de patriotisme éperdu et grandiose, en des paysages légers et profonds, etc...

C'est le livre où se résume le plus amplement la variété inconcevable de ce génie ingénu, et où se rencontrent quelques-uns des plus parfaits poèmes.

Amour est fait de pareille ambiguïté ; cependant, on y sent que la scission est proche, ce n'est, en vérité, plus qu'une factice juxtaposition de poèmes de deux manières ; en *Lucien Létiinois* à peine se confondent-elles. Des *paraboles* et des mouvements de piété, des sites (Bournemouth, There, etc.), des sonnets (Parsifal et les sonnets dédicatoires) ; et ici pour la première fois, avec cette sûreté et un charme, le serpentement complexe et insisté de la ballade classique (en l'honneur de Louise Michel, etc.).

Parallèlement est le premier (à en excepter l'introuvable érotique : *Femmes*) des livres dédiés aux paroxysmes d'amour. *Filles, Lunes, Ballade Sapho*, les sonnets si élégants des *Amies*, et ce que Verlaine appelait un jour des *Vers pour être calomnié* sont des motifs de passion robuste et rude ou mièvre, et parmi tous ceux-là des délicatesses comme cette *Impression fautive* :

Dame souris trotte,
 Noire dans le gris du soir,
 Dame souris trotte
 Grise dans le noir...

Quatre livrets bercent de caresses encore une femme, et la renommée les fait — sais-je pourquoi? — inférieurs. Un accent familier peut-être surprend. Ah! Verlaine est descendu des tréteaux et il est l'homme simple qu'il faut, plus rien d'un dieu ou d'un montreur, il est le compagnon de la femme, mon Dieu! vulgaire, qui sait? et point trop au fait des façons du « monde », mais vivante, et menue en caprices et folâtre et entêtée, et c'est celle dont il a le désir. Et des vers, le hasard m'en désigne, voyons, en *Elégies* :

— Et dis à tes cheveux de me luire moins noir,
 Tes cheveux, pourpre en deuil sur le rouge du soir. —

Encore, d'un crayon vif, ce pastel (*Odes en son Honneur*) :

... Car je veux dire aux Ages
 Ce plus cher des visages,
 Cheveux noirs comme l'ombre
 Où passerait une onde
 Pure, froide, profonde,
 Sous un ciel bas et sombre,

Petit front d'Immortelle
 Plissé dans la querelle,
 Nez mignard qu'ironise
 Un bout clair qui s'envole,
 Bouche d'où sa parole
 Part, précise et concise,

Mais sorcière sans cesse,
 Qui blesse et qui caresse
 Mon âme obéissante,
 Soumise, adalatrice,
 O voix dominatrice,
 O voix toute-puissante!...

VII

De *Dédicaces* plus haut un sonnet s'est détaché d'un tour gracieux, ironique, léger, se fondant à des solennités finales. Ainsi la série, sous ce titre, et bien des malices de détail ou des orgueils et des triomphes; en courtes pièces amicales et sourieuses, les voix souples et mordantes ou câlines, sonnent familières et simples, sonnets, ballades, etc., livre vraiment unique et délicieux!

Les *Épigrammes*, et leur propos liminaire : « L'opuscule que voici fut écrit par un malade qui voulait se distraire et ne pas trop ennuyer ses con-

temporaires. En conséquence, la postérité est priée de n'y voir qu'un jeu », composent une suite de propos railleurs, en effet, sur maint objet grave ou non, avec des vers exquis d'une verve spéciale et prompte.

Un rien, quelque pointe badine incite à rire le rimeur et il joue avec les rythmes ; ainsi jadis jouait-il avec les chatteries de souvenirs et les subtilités de sentiments si spontanément qu'on l'a volontiers comparé à un chanteur populaire.

Confusion à élucider : le chanteur dont ceux d'un *folk lore* futile ramassent et épingle les échantillons vils, a pour condenser le pittoresque de croyances, des trouvailles, mais l'art y manque. L'art ! qui de chansons de nourrice ou de vieux paysan putréfié fait une ode vibrante, exalte de menus faits, vulgaires ou sots, en les généralisant jusqu'à leur attribuer, assez cachée pour qu'elle n'offusque et ne heurte, la signification d'un symbole ; le vers ! et il y faut un artiste, malgré tout conscient même s'il n'est théoricien, « le vers qui de plusieurs vocables refait un mot total, neuf, étranger à la langue et comme incantatoire ». (Mallarmé.)

Quant à l'*art populaire*, il est une aberration. Les balbutiements veules où se complaisaient jadis les veillées au village, fussent-ils l'expression des émotions qu'un sens natif incite vivacement à se propager dans la forme. ne sont que des ébauches grossières sans intérêt. Eh ! oui, les chanteurs paysans peuvent avoir la fougue lyrique, une certaine verve d'agencement, pour l'invention je n'y crois pas, et ces gémissements ou ces éclosions abruptes de joie déguisent mal et remplacent sans droit la simple exclamation, seule naturelle. Ce n'est que par une ingéniosité subtile, une science précise, et, si l'on veut, à leur insu chez quelques-uns, que l'art prend vie. Le métier ? certes ! mais ne pas en conclure qu'il s'impose le même à tous. Il faut savoir le parti à tirer d'une donnée qu'on imagine ou reprend au passé de légendes, prévoir l'effet à en retirer et combiner ses effets de façon à y atteindre. Rien ne peut être abandonné au hasard : dans l'art prétendument populaire, tout ne provient que du hasard.

Où dans les recueils de *folklore*, je n'en excepte pas ce fameux *Jean Renaud*, qui serait tragique si un poète le refaisait, où rien à comparer avec ce qu'a donné Verlaine :

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville,
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?..

(*Romances sans paroles.*)

Cette ariette a un tour si simple qu'on est tenté de la dire populaire, au même titre que, par exemple :

Il pleut, il pleut, bergère...

Mais tous les rythmes sont sous la main du poète ; il faut, pour s'en servir, un sûr doigté, et les poètes sont des savants. Dans la chanson vulgaire, l'ode ne s'épanouit pas, et nul effet n'est réalisé ; l'émotion est latente, virtuelle, la bonne volonté de l'auditeur y supplée. Ce n'est pas de l'art.

Verlaine a su tirer de ce fonds des trésors, une matière variable et éblouissante qu'il a pétrie, modelée, vivifiée ; il a fait des odes avec des complaints monotones et lassantes ; mieux : de réminiscences à peine évoquées de ces complaints ou de récits d'aieules :

C'est le chien de Jean de Nivelle
Qui mord sous l'œil même du guet
Le chat de la mère Michel ;
François les bas bleus s'en égaie.

La lune à l'écrivain public
Dispense sa lumière obscure.
Où Médor avec Angélique
Verdissent sur le pauvre mur.

Et voici venir La Ramée
Sacrant en bon soldat du Roy.
Sous son habit blanc mal famé
Son cœur ne se tient pas de joie.

Car la boulangère... — Elle? — Oui! Dam!
Bernant Lustucru, son vieill homme,
A tantôt couronné sa flamme...
Enfants, Dominus vobiscum!...

(*Romances sans paroles.*)

Et encore au volume, *Amour* :

La Belle au Bois dormait. Cendrillon sommeillait.
Madame Barbe-Bleue? elle attendait ses frères ;
Et le Petit-Poucet, loin de l'ogre si laid,
Se reposait sur l'herbe en chantant des prières.
L'Oiseau couleur de temps planait dans l'air léger...

VIII

Sept volumes de prose et des biographies parues aux *Hommes d'aujourd'hui* parachèvent l'œuvre de Verlaine.

Ici l'influence de l'écrivain n'apparaît ni universelle ni féconde. La langue brève, saccadée, dit nettement ce qu'elle veut, sans ambages. Il y a de la brutalité et du charme. Les syntaxes établies s'y trouvent singulièrement bousculées. L'intérêt naît de la franchise d'accent, de la rapidité nette de l'élocution. Mais aussi! jamais ce flux de phrase onduleuse qui enlace et saisit un lecteur et le situe au centre de l'émotion qui se veut pénétrer. Suggestive à peine, la phrase de Verlaine intime une précision ; on fléchit

ou l'on résiste. Nul artifice ne s'y suscite irrésistible ; elle procède par affirmations et demeure sèche.

Mais d'un procédé tel, que Verlaine connut jusqu'à défier le pastiche ou l'imitation, sait-on quoi ? la finesse peut-être des perceptions et le narquois d'une ironie sûre, résulte un ton si captieux qu'on l'aime pour sa droiture belle et pour sa hardiesse.

Des nouvelles brèves, notations d'expérience quotidienne et particulière, dont le fond toujours autobiographique se cache mal au masque d'une affabulation hâtive, constituent les volumes : *Louise Leclercq* (que suivent le *Poteau*, *Pierre Duchâtelet*, et une comédie brusque : *Madame Aubin*) et les *Mémoires d'un veuf*.

Des épisodes vécus, pleins de récits francs et souvent délicats : ce sont *Mes Hôpitaux*, *Mes Prisons*, *Confessions*.

Dans *Quinze jours en Hollande*, un prompt et délicieux journal de voyage, il y a des paysages tendres et justes autant qu'en ses volumes de vers.

Enfin, les *Poètes maudits* consacrent et exaltent six poètes absolus qui n'ont rien fait pour le succès et que la gloire vulgaire ignore : Tristan Corbière, Arthur Rimbaud, Stéphane Mallarmé, Marceline Desbordes-Valmore, Auguste Villiers de l'Isle-Adam et... Pauvre Lélian.

Maudits sont-ils ces poètes, tous ! Et la vénération que leur portent les nouveaux venus n'empêche la floraison de haine calme que justifie à l'égard des ignorants et des plaisants le délaissement où ceux-là ont vécu ou vivent.

C'est de ce mépris parfait et d'avoir longtemps servi de risée au bourgeois moral et éducateur, que Paul Verlaine, le grand poète, inconnu et misérable, est mort avant l'âge, dans un logis obscur.

Et maintenant déjà (il y faut espérer un retour tardif et vrai), ceux-là même, ô Verlaine, de qui tu as connu vivant l'indifférence et le dédain pire, tirés de leur satisfaite torpeur aux clameurs de deuil et de louanges des jeunes gens, ont surchargé de palmes la pierre d'une tombe et célébré en paroles pompeuses, ton triste triomphe. Ils t'ont avoué, eux qui te méconnaissaient, génie, et te saluent, avec nous, parmi les poètes l'un des grands.

ANDRÉ FONTAINAS

Chronique de la Littérature et des Arts.

L'Exposition de M. CONSTANTIN MEUNIER. — *Hokusai*, par M. EDMOND DE GONCOURT.

Ce nom, que des œuvres d'un art très haut, ont, depuis dix ans, mis dans la mémoire de tous les êtres sensibles à la beauté, leur rappelle certainement les tableaux, les statuettes, les bas-reliefs qui furent, chaque année, pour nos Salons, une parure si noble.

Aussitôt, dans l'esprit s'évoquent des silhouettes de mineurs dans la gravité tranquille de leur effort, ou dans la détente prostrée de leurs beaux corps robustes, des animaux meurtris par la trop longue peine, des torsos d'hommes actifs devant la fournaise, au milieu des fumées, ou rampant au fond des puits, entre les blocs de houille, et encore des aspects tragiques du pays noir.

L'art de M. Meunier émeut avec une telle force que, si, une fois, on en a subi l'emprise, jamais son accent ne s'efface. Aussi bien que son émotion et sa pensée, les formes en lesquelles il les traduit lui sont absolument propres. C'est dans une patiente étude de la vie et de la nature qu'il en a conquis tous les éléments. Il a exprimé la beauté d'aspects modernes que, avant lui, on n'avait pas montrée. Ainsi s'explique que son art apparaisse bien distinct et fasse sur les esprits impression durable.

Bien que M. Meunier ne nous ait jamais, jusqu'à ce jour, conquis à une exposition d'ensemble, on connaît donc déjà les particularités essentielles de son talent. Mais la réunion dans les galeries de M. Bing (1) d'une très grande partie de son œuvre nous permettra de mieux saisir sa compréhension de la vie, son âme et le sens de son effort.

Dès l'entrée, on a la certitude d'être en face d'une œuvre haute et grave, variée infiniment, bien qu'issue d'une même émotion.

Et l'on voit que M. Meunier est aussi peintre que sculpteur. Dans ces deux modes d'expression, il a la même aisance, une égale spontanéité.

(1) Paris, rue de Provence.

D'ordinaire, quand un statuaire recourt à la peinture pour rendre sa vision, il a quelque peine à s'adapter aux exigences de cet art : le jeu des valeurs, la science des harmonies. S'il est doué, s'il a le sens des formes, son dessin sera précis, et son tableau vaudra par le caractère des lignes. Mais les personnages resteront des statues peintes, sèches, sans lien entre elles. C'est que la savante anatomie, le modelé vigoureux ici ne suffisent pas. La vision du peintre, très différente, est ainsi plus complexe. Il doit voir les choses dans leur atmosphère, les traduire avec l'enveloppement d'air et de lumière sous lequel elles apparaissent, enfin savoir les interpréter en justes valeurs.

Le sculpteur, n'ayant d'autre préoccupation que la ligne, habituellement ne se soucie que d'elle lorsqu'il peint. Aussi, la plupart du temps, la peinture des sculpteurs, d'un dessin vigoureux et fort, est-elle froide, maussade, pleine de dissonances. Et si quelques-uns ont davantage le sens de cet art, leur éducation antérieure, la qualité de leur œil leur en rendent l'application malaisée. Presque toujours, on sent l'effort rude pour entrer dans la vision du peintre.

Qu'on se souvienne des aquarelles de Barye. Elles sont de couleur intéressante et juste. Le grand artiste comprit très bien ce qu'exige la peinture. Avec son acuité d'œil, son admirable sens des formes, il s'ingénia à faire œuvre de peintre. Mais il ne l'était pas. Et si, à force d'études, il parvint à réaliser des compositions harmonieuses, complètes, d'une fière beauté picturale, on sent trop dans chacune d'elle la contrainte, l'application pénible et têtue.

Au contraire, regardons les pastels ou les tableaux à l'huile de M. Constantin Meunier. C'est un art spontané et libre, sans sécheresse, sans dureté. On ne sent pas une difficulté malaisément vaincue. Il voit en peintre, il a les dons spéciaux au peintre, le sens de la couleur et des formes dans la lumière. Même si son œuvre sculptée n'existait pas, M. Meunier serait un grand artiste.

Mais elle existe, puissante, grandiose, pleine de caractère et superbement décorative. Toutes ses qualités de peintre s'y retrouvent, s'ajoutant aux beautés particulières à cet art. En ce sens que toutes les parties de l'œuvre sont en accord pour l'expression totale. M. Meunier, dans son souci du caractère, a toujours su résister à la joie d'être un virtuose du morceau, de se livrer à des forfanteries de métier où sa science lui permettrait d'exceller. Il pense très justement qu'une œuvre est un ensemble, qu'elle doit exprimer harmonieusement une idée et une émotion. Il simplifie et ordonne les détails d'une œuvre en vue de l'expression générale. Tandis que beaucoup de sculpteurs, prodigieux dans l'exécution du morceau, capables de réaliser des modelés vivants, n'établissent pas de hiérarchie entre les diverses parties

de leur œuvre, les traitent avec une importance presque égale et ne savent pas les accorder justement, M. Constantin Meunier les combine dans un sentiment très délicat des valeurs. Les proportions et les lumières de ses groupes, par exemple, sont en rigoureux accords. Toutes les parties se tiennent et se correspondent comme les plans d'un tableau bien composé. C'est à cette condition que l'unité de l'œuvre est obtenue, que la statue a tout son sens. Mais, pour en arriver à cet art de simplification et d'harmonie, il faut d'abord une science parfaite de l'anatomie humaine et des mobilités du corps, une sûreté impeccable de dessin et de modelé, puis une vision capable d'associer des formes, de percevoir leur ensemble. A toutes les époques de l'art, on voit que, seuls, les très grands sculpteurs ont eu le don de mettre en valeur les différents morceaux d'une œuvre.

M. Constantin Meunier est de ceux qui pensent qu'un artiste doit tirer de la nature tous les éléments de beauté. Elle est la source de son art. Après une longue vie de réflexions et de travail, il est persuadé que, sans cesse, il faut lui demander conseil. De même, il aime la vie, il a toujours cherché à la comprendre, à dégager son caractère et sa grandeur. Il est sûr que ni la préciosité de technique ni les prétentions à l'idéalité ne peuvent suppléer leur enseignement. La Nature et la Vie contiennent toute beauté. Elles seules peuvent inspirer des formes neuves. Mais c'est au prix d'une patiente étude qu'on découvre leur secret.

A force de travail, M. Meunier est arrivé à ne rendre de la vie que les aspects vraiment caractéristiques. Jamais il ne s'attarde au pittoresque ou à l'anecdote. Quand il a perçu le sens d'un paysage ou d'un être, il cherche à les rendre dans leurs dominantes. Pour cela, il le dégage de tout ce qui est accidentel et momentané. Il s'élève jusqu'au caractère par la simplification et l'agrandissement du vrai. Le moindre coin de paysage nous révèle l'atmosphère des charbonnages flamands; un geste d'ouvrier, une attitude de repos nous disent la calme et robuste beauté de ces hommes du Borinage, leur existence silencieuse et grave dans la fumée, dans la nuit ou près des flammes.

M. Meunier a senti ce qu'il y a de grand dans ces aspects de la vie moderne, dans ce rude et tranquille effort de l'homme. Il a été saisi par leur tragique beauté; son art sévère traduit fortement cette émotion, et, avec sobriété, nous la communique.

Simple, sévère, puissant, l'art de M. Meunier est dramatique aussi, mais sans romantisme, sans contorsions ni véhémences, par le seul accent de vérité, par l'intensité de vie. Ainsi les prostrations d'êtres fourbus, l'activité

pénible et grave de l'homme dans cette nature désolée, même le chagrin de cette femme penchée sur le cadavre du mineur foudroyé par le grisou, ne sont dramatiques que parce qu'ils sont rendus dans leur caractère.

Cet art de vérité qui précise si éloquemment les gestes, les attitudes, la signification d'un paysage ou d'un ciel, cet art de vigueur et d'expression, est en même temps très décoratif. Ces scènes de travail ont une majesté sereine de fresques. C'est simple et c'est grand. Les bas reliefs, les tableaux, les statuettes de M. Meunier ont la beauté tranquille et haute des œuvres antiques. En même temps, elles sont très modernes.

C'est que M. Constantin Meunier n'a atteint cette expression idéale, cette beauté vivante et sereine de la forme, qu'en exprimant un pays dans lequel il a vécu, une race qu'il connaît, dont il s'est appliqué à définir le caractère. C'est l'émotion personnelle, moderne, qui fait cet art si vivant et si neuf. M. Meunier ne s'est soucié que d'une chose : peindre le Borinage, noir et tragique dans son enveloppement de fumée, avec les hauts fourneaux, les cheminées, les puits, des flammes soudaines à l'horizon, la griedé des pimpantes maisons dont les volets écarlates, bleus, verts, sont dans tout ce deuil, comme un douloureux sourire. Il a voulu aussi montrer, dans cette atmosphère, le labeur puissant d'hommes robustes, calmes et de stature admirable. Les choses et les êtres, il les a exprimés dans leur caractère, et si, à force de sincérité, d'agrandissement et de simplification, son art est arrivé à signifier plus qu'un pays et plus qu'une race, à exprimer la beauté tragique de la vie manufacturière, à être comme une glorification du travail de l'homme, c'est parce que M. Meunier, sculpteur et peintre, a été assez fort pour représenter les choses dans toute leur vérité.

Poète, il l'est assurément, puisqu'il a été ému par la grandeur de ces aspects et qu'il l'a bien comprise, mais ce mot n'explique pas toute l'œuvre. Car il ne suffit pas d'avoir une âme de poète, il faut savoir formuler son poème. Dans les arts plastiques, une émotion ne se peut transmettre que par un dessin et une couleur capables de faire revivre avec leur accent les aspects réels qui l'ont fait naître chez l'artiste. C'est à cause de cette maîtrise, acquise par tant d'efforts, que l'œuvre de M. Meunier a une signification si ample. Une fois de plus la preuve nous est donnée que, dans les arts du dessin, l'idée, loin d'être un leitmotiv préconçu, comme on est trop tenté de le croire aujourd'hui, se dégage uniquement des qualités de l'œuvre, de sa vérité et de sa puissance d'expression.

Les mineurs, les verriers, l'humanité des galeries souterraines et des fournaies, les paysages sévères dans une atmosphère de fumée, constituent

une partie importante de l'œuvre de M. Meunier, mais non toute son œuvre. De même qu'il a senti la beauté tragique de ces aspects de la vie moderne, il a exprimé aussi la joie d'une nature plus heureuse et de labeurs moins mélancoliques. Il l'a fait avec la même force simple et grave.

Regardons ces bas-reliefs de la Moisson. C'est le gai travail dans la nature féconde. Les hommes coupant les épis, les femmes qui les lient en gerbes, disparaissent dans la houle ondulante des blés, haute et vaste comme le flot. De même que M. Meunier a représenté les mineurs, les carriers, les souffleurs de verre, tous les ouvriers du rude labeur noir dans la vérité de leurs attitudes et dans leur caractère, de même ses paysans, d'une bien vivante anatomie, se meuvent en gestes simples qui précisent bien leur action. C'est plein de grandeur et de sérénité. Voici le semeur qui, la démarche alourdie par la mollesse des labours, va lentement devant lui, le regard calme fixé vers l'horizon, et d'un geste ample lance le grain à la terre. C'est aussi le faucheur, en équilibre sur ses jambes torses, qui promène sa lame dans l'herbe ; le faneur qui, las de la besogne accomplie sous l'ardent soleil, s'accoude à sa fourche dressée et, dans une attitude de repos, contemple le sol jonché d'herbages. M. Meunier a étudié les souplesses, les affaissements du corps humain, mais il choisit toujours la posture et le mouvement qui expriment le mieux le caractère du motif, l'émotion éprouvée.

La statue d'ouvrier qui domine de sa beauté paisible les bas-reliefs et les statuettes de cette exposition, c'est un marteleur au repos. Il a ramené sur son crâne le masque qui lui protège la face lorsqu'il bat le fer rouge. Appuyé de tout son corps sur la jambe gauche, la main sur la hanche que cette attitude fait saillir, il respire, attendant la reprise du travail. Quelle vie, quelle vérité ! Jamais n'ont été rendus avec plus de simplicité et de justesse ce mouvement de repos, cette détente de la chair. Ce modelé admirable résume tout. Pas une minute l'impression d'ensemble n'est obscurcie par la virtuosité d'un morceau. On est saisi par le caractère, la gravité, le calme d'une telle œuvre.

Les éléments de beauté, que nous avons analysés dans cette grande statue, se retrouvent à un égal degré dans les plus menues silhouettes. Ainsi on s'explique que, malgré leurs dimensions restreintes, elles aient un sens si haut et si évident. Toutes sont des agrandissements, des condensations de la vie, des résumés clairs.

Même interprétation synthétique pour les visages. Il sont inoubliables. Comment a-t-on pu voir, à ce sujet, des analogies entre l'art de Millet et

celui de M. Meunier? Assurément, Millet, comme M. Meunier, a eu un désir de simplification, l'ambition de s'élever du pittoresque au caractère. Mais il n'y réussit pas toujours et si très souvent il se hausse jusqu'à la grandeur simple, parfois aussi il se diminue dans l'anecdote, mais, vraiment, il n'y a d'autre rapport, entre les figures de ses paysans et celles des personnages de M. Meunier, que le commun désir de simplifier. D'abord, elles sont très variées. Les traits des puddleurs par exemple ne ressemblent en rien à ceux des carriers ou des souffleurs de verre, ou des débardeurs ou encore des campagnards. En unissant maintes observations individuelles, M. Constantin Meunier s'est élevé, pour chaque espèce d'ouvriers, au type qui, résumant ses dominantes, arrive à la représenter dans son vrai caractère. Toutes ces faces sont graves, parce qu'elles portent l'empreinte du pays sévère et du labeur dur. Mais comme elles sont différentes! Celle du mineur exprime l'énergie machinale, l'instinctive et tranquille endurance. Pour l'homme des champs, les plis volontaires du front, la vie ardente du regard révèlent, sous la tenacité patiente, la pensée plus alerte.

Quand on a bien compris l'expressive beauté des statues de M. Meunier, on se plaît à regarder encore sa peinture, ses pastels, ses lithographies, parce que la sensation se complète et qu'on voit vivre tous ses êtres dans leur atmosphère, sous le ciel de fumée.

On retrouve les mêmes attitudes d'accablement, de repos ou de tranquille effort sous les halls sombres où la moindre fenêtre met comme une lueur de vitrail dans une cathédrale, au coin d'un hangar, sur les routes des coronas, près des fours, dans une nuée de fumée rouge. Le ciel et la nature aident à comprendre ces aspects d'humanité.

Sous ces colonnes de fumée qui tourbillonnent, s'étalent en nuages, planent lourdement, les noirs amas de scories vallonnent l'horizon; la masse sombre des puits, pareils à des ruines de temple ou de château-fort, les hauts fourneaux et les cheminées se dressent. Et, parmi ces sites de désolation, le troupeau humain accomplit gravement sa fonction, en des aubes livides, dans le tragique rougeoiement des soirs.

M. Constantin Meunier a sculpté et peint un admirable poème qui glorifie l'homme et son labeur. Un ardent amour des êtres l'inspire, on sent l'artiste ému par cette lutte tenace et résignée de l'homme contre la nature, pour la conquête d'un peu de bonheur. On devine son tendre respect, sa sympathie pour la frêle plante humaine, vivace et belle malgré l'âpreté de l'entour.

Délicatement attentif à la vie de ces gens, ému par la rigueur de leur destin, M. Constantin Meunier a senti la calme grandeur de leur effort. Il a trouvé des formes capables de nous transmettre son émotion grave.

Son œuvre a la qualité de son âme.

* * *

M. Edmond de Goncourt continue sa série d'études sur l'art japonais du XVIII^e siècle. La fine analyse et le charme descriptif de son livre sur Outamaro subsistent dans la mémoire des gens de goût. Le volume nouveau que le grand écrivain vient de consacrer à Hokusai n'est pas moins intéressant. Avec la même passion d'art, le même sens si juste de la beauté, il examine tous les aspects du talent du dessinateur japonais, en précise le caractère et le sens. Dans la langue souple et richement colorée qui lui est propre, il arrive à nous donner la sensation des belles harmonies, des scènes vivantes ou fantastiques, si expressives, qu'il a réalisées.

En même temps, d'après des témoignages et des pièces authentiques, il nous donne sur la vie et sur le tempérament de ce peintre des détails précieux. Ses innombrables dessins nous avaient bien révélé sa vision, son sens aigu du pittoresque, du comique, de toutes les bizarreries de la gymnastique humaine. Et nous avions déjà la confiance fameuse sur les espoirs du « vieillard fou de dessin » qui déclarait : « Quand j'aurai cent dix ans, chez moi, soit un point, soit une ligne, tout sera vivant. »

Mais nous ignorions presque tout de son existence parmi ses compatriotes, des conditions dans lesquelles il a pu accomplir son œuvre prodigieuse. Maintenant, grâce au livre de M. de Goncourt, nous voyons vivre l'artiste, nous connaissons ses soucis, ses croyances, son attitude de vie. Cela met comme une intimité entre ses estampes et nous.

N'est-ce pas toujours d'un grand intérêt que de regarder une physionomie et une âme d'homme ? C'est une étude plus passionnante que bien des romans. Pour notre part, nous prendrons toujours un plus vif plaisir à découvrir les idées, les sentiments d'un être intelligent et passionné qu'à suivre les péripéties d'une aventure arbitrairement agencée. Quelles fortes émotions intellectuelles, par exemple, n'éprouve-t-on pas quand, par l'étude des documents et des paroles, on comprend l'esprit d'un des hommes qui ont exercé une grande action littéraire, religieuse, artistique, militaire, politique ? Le drame humain tout entier s'y retrouve. La floraison des idées et des sentiments chez un être de choix est vraiment captivante.

Puisque ces réflexions nous viennent à propos du tempérament d'Hokusai que M. de Goncourt nous montre si nettement, nous pouvons bien rappeler à l'appui sa vivante et complète étude sur Gavarni. Il nous explique l'homme, sa philosophie profonde et sagace, ses idées mélancoliques sur la vie. Ce livre est une émouvante résurrection. On s'y attache. Il passionne plus que nulle fable. C'est qu'il contient le drame simple, grave, d'une intelligence et d'une sensibilité dans leur contact avec l'existence.

Des années de vie commune avaient permis aux Goncourt de bien pénétrer dans cet esprit et, assurément, pour les artistes d'autres pays et d'autres époques, ils ne pouvaient nous donner une évocation aussi complète. Mais ils ont toujours taché de découvrir l'homme sous l'artiste, et d'élucider l'œuvre par la vie. C'est ainsi qu'ils sont arrivés à nous faire comprendre l'esprit et le tempérament des grands peintres du XVIII^e siècle.

Avec un égal souci du détail caractéristique, M. Edmond de Goncourt a continué cette enquête sur les artistes du Japon. Et la physionomie de chacun se précise.

Quelle vision subtile, quel talent souple et vigoureux a cet Hokusai dont le livre de M. de Goncourt nous donne un portrait peint par sa fille Oyée! Le front bossué, déprimé est presque celui d'un crétin, mais quelle acuité de regard ont ces petits yeux bridés et clignotants! Que de causticité dans ces lèvres serrées, dans ces mille rides qui marquent si bien la qualité du sourire! Et en dépit de cette fâcheuse boîte crânienne, cette figure révèle un observateur clairvoyant de la nature et de la vie. Comme toute son œuvre nous montre qu'il les a bien comprises! Il a peint les atmosphères, le ciel, les paysages, les saisons de son pays. Mais, plus que tout cela, il fut épris de la grimace, des cabrioles humaines. Ce décor délicat ou radieux, il l'anima d'un peuple d'êtres remuants, qu'il nous montre dans leurs plaisirs, leurs terreurs, leurs métiers, leurs nonchalances, leurs spasmes. Il les peint au bord de l'eau, sous la pluie, dans la neige. Il a étudié toutes les mobilités, toutes les postures de la carcasse humaine, à tous les âges et dans toutes les situations : vieillards, femmes, enfants, artisans, seigneurs, personnages de théâtre, courtisanes. C'est une foule alerte, dégingandée, contorsionnée, nonchalante ou fiévreuse. Et M. de Goncourt, en des pages joliment descriptives, en particulier dans celles qui sont consacrées à la *Mangwa*, évoque l'infinie variété de cette pantomime humaine.

Quand on a, comme Hokusai, un sens si net des bouffonneries de l'existence, on passe aisément du fantastique réel au fantastique imaginé. Il n'y a qu'à exagérer, dans le terrible, les rictus et les contorsions. Hokusai conçut les plus pittoresques, les plus effarantes scènes de cauchemar, d'une fantaisie et d'un accent qui nous charment. M. de Goncourt nous en montre l'horreur imprévue, la macabre beauté.

A son analyse du talent d'Hokusai, à la description des aspects essentiels de son œuvre, à ces détails qui nous précisent sa vie et son âme, M. de Goncourt ajoute la plus minutieusement complète des bibliographies et des renseignements sur les procédés, sur la *cuisine* du peintre, qui montrent avec quelle conscience le grand artiste s'ingéniait à trouver des tons nouveaux, des matières riches ou délicatement nuancées pour mieux rendre le pimpant décor de nature.

Ce livre sur Hokusai est donc plein d'intérêt pour ceux qui aiment l'œuvre de ce peintre. Et, quand on aura passé une après-midi à regarder ses estampes dans les cartons d'un collectionneur ou d'un marchand ou à feuilleter ses albums, on sera heureux d'ouvrir le volume de M. de Goncourt et d'y trouver maints renseignements sur le *faire*, sur l'œuvre et sur la vie d'Hokusai.

Même, avant tout besoin de se documenter, on aimera la saveur et la pénétration de cette étude consacrée par l'écrivain naturaliste qu'est M. Edmond de Goncourt au bel artiste qui eut un semblable amour, une pareille compréhension de la nature, dans sa vérité, dans sa grandeur et dans son pittoresque.

GEORGES LECOMTE

N. B. — Dérangé dans son travail par une période d'exercices militaires, notre collaborateur nous prie d'exprimer son regret de ne pouvoir parler dans ce numéro des volumes récents de MM. Gustave Kahn, Léon Daudet, Roguenant, Gabriel Mourey et de l'exposition de M. Guillaumin. Ce sera pour le mois prochain.

GUILLAUME LEKEU ⁽¹⁾

Avant d'avoir atteint à la virilité intellectuelle, Guillaume Lekeu est mort mais quelque chose de l'œuvre entrevue et commencée lui survit. Les attentifs distinguent une âme personnelle à travers l'écriture inégale des pages qu'il a signées.

Écriture grise d'un poète qui n'a pas eu le temps de laisser mûrir son art et de tracer les formes fécondes d'où naît pleinement l'esprit. Mais nos âmes sont telles qu'elles cherchent plutôt des sujets d'émotion que des objets de satisfaction et préfèrent la conception qui s'offre à l'œuvre qui s'impose.

L'œuvre accomplie est finie et nous voulons l'infini devant nos âmes ouvertes afin qu'elles construisent elles-mêmes leur foi.

Lekeu était à l'entrée du chemin ; il allait d'une allure tantôt nerveuse, tantôt lasse, avec la volonté de ne voir le paysage qu'à travers soi, voulant le voir *en harmonie*.

Il avait des accords intérieurs à exprimer. Il lui fallut le temps d'un long voyage en rêve pour venir à la source de son être.

Il venait d'y goûter.

Il est mort les lèvres fraîches de la rosée de ses chants spirituels à l'instant où sa bouche hésitante s'entr'ouvrait pour les dire.

De la source qu'il n'a pas eu le temps de dégager tout à fait, coule un filet de musique pure à travers son paysage sobre de Wallonie ; coule lentement, en imprimant une trace douloureuse aux pierres, musique qui pressent et se souvient et n'a point hâte de vivre.

Vivre ! Il priait que ce fût selon sa pensée. Toute son attitude de poète semble une imploration fervente pour que les chants ne s'en aillent pas de lui sans déceler un peu du mystère qui l'opresse.

Il accueille avec un sourire quelques-uns de ces chants wallons, noëls jeunes et joyeux, thèmes d'attachement qui retentissent aux sommets clairs

(1) Pour le détail de l'œuvre de Lekeu, lire une excellente étude de M. Closson dans le *Guide musical* du 21 avril 1895.

de la nostalgie. — Le plus beau soleil laisse tout de même un peu d'ombre au bord de la route. — Mais une impénétrable forêt se masse à l'orient de son cœur pour le faire frissonner de tristesse et assombrir ses chants.

Il devait douter du bonheur qu'on aspire à rez de terre ; le bonheur n'est pas autre chose que le parfum de la terre au printemps. Il croyait à la joie de l'esprit que les hautes tristesses enfantent. C'est du couchant que lui rayonnait le soleil après avoir contourné la forêt.

Alors que les rayons descendent pour la prière dans l'eau du songe les chants d'heureuse humeur s'adouçissent comme si les chanteurs s'agenouillaient en caressant les herbes.

Les chants lui semblent venir le soir d'une foule de voix lointaines qui consentent à sa paix et sa solitude ; arômes et parfums mêlés, encens d'oraisons, harmonieux océan d'impalpables où son être aux vibrations subtiles se trouvera en rapport réel avec la nature.

Que l'existence bruyante et sensuelle s'éteigne en dégradations de jour encerclant l'ombre où il attend. Les lueurs du soleil mourant gisent dans la vallée. L'obscurité enveloppe déjà le sommet de la montagne et la nuit vient sur lui, la nuit « et l'oublieuse paix du rêve de la terre » (1).

Il attend le silence pour penser.

Sa musique nourrie de silence éveille la pensée. Elle la prolonge par des avenues de rêve jusqu'où point le jour spirituel.

A tous les degrés de son œuvre on peut apercevoir le signe de son être.

Lui aussi (2) n'écoute que la voix intérieure et même lorsqu'il n'a pas l'art nécessaire pour la faire apparaître toute, la qualité de cette voix encore faible ou malhabile, marque la page qu'on reconnaîtra, et dont on se souviendra, tant il est vrai que ce que les ouvriers d'art appellent la forme, n'en est que l'apparence.

De toujours la forme fut mariée à l'essence. La forme est aussi une chose essentielle et pour chaque poète une chose innée. L'œuvre se fait en nous et c'est lorsqu'elle est mûre, à fleur de la pensée, qu'il faut qu'on la cueille intacte avec des mains délicates, des mains selon la vie, si peu actives pourtant, si peu tactiles, qu'il vaudrait mieux qu'elles fussent irréelles.

L'art c'est peut-être d'endormir les mains de l'artiste dans le songe, de sorte que leur action s'accorde avec l'action de l'âme ; car nos mains trempent dans l'existence et ce qu'elles font en toute indépendance est matériel et brutal.

On dit souvent d'un artiste qu'il a de la « patte » et les occasions de le

(1) LEKEU, *Nocturne*.

(2) Voir l'étude sur César Franck (*Société nouvelle*, décembre 1895). Lekeu fut élève de Franck.

dire sont nombreuses. Dire qu'il a de « la main » ne semblerait pas assez fort pour exprimer la grossièreté de son geste, mais l'esprit de la plupart des hommes est ainsi fait que le mot est pris en éloge.

Que la main de l'artiste laisse sa trace dans l'œuvre, c'est la tare de l'œuvre. Les ébauches de Lekeu n'en sont pas exemptes. Ce que je veux indiquer dans ces notes qui ne touchent ni à la technique ni même au détail des morceaux, c'est la présence d'un poète et la transpiration d'une sensibilité originale à beaucoup de places de cette musique voyellée de mélodies par où l'âme regarde.

En haut de la prison de chair où l'on étouffe d'obscurité, une fenêtre donne sur la campagne infinie. Ceux qui ne veulent pas faire l'effort de s'y hausser disent qu'elle est aveugle.

Il a deviné la fenêtre où regarder délivre ; il l'a ouverte et, comme si le point qu'il fixait au loin s'aimantait de toute la force de son regard, les images y affluèrent. Il sentit que la vie se mettait en mouvement pour lui ; il voulut demeurer à la fenêtre ouverte de sa pensée à contempler la procession de ses rêves.

Je ne pourrais mieux représenter l'attitude de ce musicien qui s'efforça d'être absolument ce que la destinée souhaitait qu'il fût : l'harmoniste de sa sensibilité.

L'harmonie le préoccupa tout de suite ; et prenez ce mot dans son acception vraiment esthétique.

Il médite pour unifier ses impulsions. Il cherche des rapports et à renouer les rythmes en vastes théories, et la campagne où processionnent ses rêves dans la mélancolie d'un pays de fagnes ou de bruyères, ondule de région à région sans qu'on y éprouve la matérialité du paysage. Les tableaux s'ennuencent et les plans fondent aux enharmonies de son imagination.

Ce qui caractérise cette musique souvent terminée en doute ou en lassitude, c'est qu'elle est de continuelle allure, dédaignant la symétrie et la statique. Elle va sous le regard permanent de qui lui cherche un but au delà des sensations. Dans son harmonisation Lekeu a travaillé à infinir le sentiment tonal. On arrive à un pays découvert où les collines sont fluides comme des vagues et où plane l'attente inquiète de l'âme du poète.

HENRY MAUBEL

REVUE DES REVUES

REVUES ET LIVRES ALLEMANDS

ARTS ET LITTÉRATURE

La *Neue Deutsche Rundschau* (*Freie Bühne*) qui commence sa septième année, publia en février une étude sur le Danois Peter Nansen. « Nansen est de la lignée de Peter Jacobsen, de la race des sensibles, chez qui tout est nerfs, qui réagissent au moindre contact, qui possèdent le don divin d'enchaîner dans leurs paroles le tissu d'araignée le plus subtil.... Il exprime ce qu'il y a dans le son de la voix humaine, dans l'expression des yeux... et il se crée une langue pleine d'art, pleine de force d'association... » Tels sont les caractères de la *Maria* de Nansen, poème en prose qui fait songer à *Pan*, le roman lyrique de Knut Hamsun. Ajoutons, pour donner une impression complète, que Peter Nansen aime la vie élégante et le luxe raffiné. C'est un viveur artiste.

Ses *Premières années d'Université*, que publie la même revue, sont un ouvrage de jeunesse qui ne répond pas à la définition précédente de son talent et de sa personne. C'est un roman sous forme de lettres adressées à un étudiant de Copenhague. On y trouve un réalisme gai, et un idylisme un peu simple mais auquel ne manquent ni la fraîcheur ni la sincérité.

Toujours dans la même revue (janvier) un fragment du livre de Georges Brandes sur Shakespeare (Munich, Langen), c'est le chapitre sur Iago. « Iago, dit le critique, est la joie de nuire sous une forme humaine... Il est la grande personnification de l'envie aux aguets, force essentielle, moteur capital de la vie humaine... Il est la haine, spontanée et sans mélange, du Sincère, du Beau, du Lumineux, du Bon, du Grand. Shakespeare n'a pas seulement vu cet être, il l'a saisi et marqué de son empreinte... » Et M. Brandes conclut : « Nous retrouvons ici dans Shakespeare l'étonnement d'Hamlet devant le mal présenté comme un paradoxe; ainsi que dans *Hamlet* et dans *Mesure pour Mesure*, le poète s'adresse indirectement au lecteur : Ne dis pas, ne crois pas qu'un tel excès soit impossible! » La croyance à l'impossibilité de la coquinerie est la condition de l'existence pour un roi comme Claudius, pour un fonctionnaire comme Angelo, pour un officier comme Iago.... La méchanceté est un des facteurs de la tragédie de la vie; la bêtise est l'autre. »

Florian Geyer, le nouveau drame de M. Gerhart Hauptmann, fait l'objet de polémiques que l'insuccès de la pièce rend plus passionnées. Le héros de la pièce est un personnage historique mal connu, qui, malgré son origine noble, se fit l'allié des paysans de Franconie lors de leur révolte en 1525 ; c'est un second Goetz de Berlichingen. La pièce montre la naissance, le développement et l'échec final de la révolte. Son sujet est donc pris à la même catégorie que celui des *Tisserands*. Mais, cette fois, d'après la marxiste *Neue Zeit* (p. 588), M. Hauptmann a vu moins clair que dans les *Tisserands*. « Étonnant, le programme de ce chef de paysans ! Il exprime les intérêts de la bourgeoisie plutôt que ceux des travailleurs agraires ; on y trouve même une tirade nationale-libérale. » Au contraire, M. Heimann, dans la *Neue Deutsche Rundschau* (février), admire le sens social tout nouveau de la pièce. D'après lui, « Florian Geyer est la ruine de l'idéal-Renaissance du héros, de même que Bismarck est la dernière incarnation de cet idéal. La conception du héros comme individu dominant les masses est en train de se transformer... Florian Geyer est un héros qui ne veut pas commander... Non, Florian Geyer n'est pas un héros. Mais les héros lui sont inférieurs. » L'interprétation sociale de Florian Geyer tient presque toute la place dans les revues que nous avons dépouillées. A peine quelques allusions, toujours favorables, au naturalisme et à l'art dramatique de M. Hauptmann.

* * *

Nous avons reçu le volume de Christian von Ehrenfels, *Allegorische Dramen für musikalische Composition gedichtet* (Vienne, Karl Konegen, 1895, in-8° de 420 pages). Ce volume renferme un petit poème, *Hildegard*, et une longue tétralogie, *Der Kampf des Prometheus*, composés dans les conditions que nous indique l'avant-propos suivant. « Ces « drames allégoriques » sont d'un bout à l'autre destinés à la composition musicale. Pour la représentation, qu'on suppose une salle où en face de l'ouverture de la scène relativement haute et étroite, en forme de porte, avec son orchestre caché, — c'est-à-dire derrière les spectateurs et sur un emplacement élevé, comme dans nos églises, se placent le chœur et l'orgue, dont les manifestations se présentent comme un élément indépendant de l'action dramatique, comme l'expression des sentiments d'un spectateur idéal.. En général le chœur et l'orgue d'une part, derrière les spectateurs, de l'autre l'orchestre et le chant des personnages du drame se détachent l'un de l'autre avec deux mesures différentes ; pourtant l'orchestre peut pénétrer dans le chant du chœur, lorsque ce chant exprime une part prise aux événements qui se passent sur la scène. »

C'est une curieuse synthèse des éléments de la tragédie antique et de l'art musical moderne, dramatique et religieux.

THÉORIES

Dans la *Neue Deutsche Rundschau* (janvier) M. Herbert Spencer répond à la critique de la théorie de l'évolution faite par Lord Salisbury à Oxford, en 1894, lors du Congrès de l'Association britannique pour l'avancement

des sciences. Il montre sans peine que Lord Salisbury confond perpétuellement la théorie zoologique darwinienne de la sélection naturelle, avec la théorie zoologique plus générale de l'évolution des formes, et toutes deux avec la conception scientifique et philosophique de l'évolution universelle, représentée par M. Spencer. Les critiques de Lord Salisbury ne portent pas, parce qu'on ne sait jamais à laquelle de ces trois conceptions elles s'adressent. Pour les polémiques engagées à ce sujet en Angleterre, voir la Revue des revues anglaises dans le numéro de la *Société nouvelle* de janvier dernier.

DES FAITS

De la *Neue Zeit*, XIV^e année, vol. I :

1^o Un compte rendu, par Adolphe Müller et J. Schmidt, de la dernière enquête agricole bavaroise (*Untersuchung der wirthschaftlichen Verhältnisse in 24 Gemeinden des Königreichs Gayern*. Munich, 1895). C'est une classification des réponses données par les receveurs des finances à une série de questions qui leur fut adressée par l'autorité supérieure. Elles ne nous apprennent rien de nouveau. La petite propriété est endettée plus que la moyenne, et celle-ci plus que la grande. Pour les petits propriétaires le revenu tiré de la culture n'est pas suffisant ; ils sont obligés de devenir fermiers ou journaliers au service des grands propriétaires ou bien de chercher un surcroît de revenu dans le travail des usines ou des mines.

2^o Un compte rendu du 4^e volume de l'enquête sur la situation des métiers manuels en face de la grande industrie en Allemagne (*Untersuchungen über die Lage des Handwerks in Deutschland...*).

« La base la plus solide de la production manuelle, la fabrication d'amateur, disparaît. » On ne travaille plus qu'à la machine, on ne fait plus que la camelotte bon marché. Voici quelques exemples des prédictions pessimistes lancées par les auteurs de l'enquête : « Dans dix ans, il n'y aura plus un tanneur en Allemagne. . Dans la cordonnerie à Breslau, la fabrication manuelle est mourante. Avant vingt années elle disparaîtra avec ou sans lois réactionnaires. »

3^o Une étude très positive sur « le marché du monde et la crise agraire ». L'auteur recommence, avec des faits à l'appui, la démonstration de cette réalité : « Le prix des grains peut s'élever quand les conditions de culture, la population et même la production des grains restent stationnaires — uniquement par suite du développement de l'industrie. » Et l'auteur reprend à ce sujet les développements donnés par Rodbertus dans ses *Lettres sociales* et par K. Marx dans le 3^e volume du *Capital*. En voici les traits principaux : Le développement de l'industrie donne au sol, terrain à bâtir ou champ de grains, une valeur plus grande, il augmente la rente du sol. « Le sens économique simple de la rente du sol, c'est qu'elle empêche l'abaissement du prix des grains. Couverts par ce bouclier, les propriétaires du sol tournent à leur profit tout le développement économique. Ils profitent de la fertilité naturelle de la terre, de son amélioration artificielle, de l'accroissement de la demande, de chaque abaissement du prix de production... » Dans l'industrie « chaque abaissement du salaire augmente la

plus-value. Le fabricant qui réussit à réduire les salaires, retire par là-même un plus grand profit de son capital. Si d'autres, après lui, agissent de même, ils en retirent tous un profit. Mais en même temps commence un accroissement de la production dans cette branche d'industrie, car chaque fabricant va chercher à s'emparer de tout ce marché qui est si avantageux. La conséquence sera la surproduction et les prix des marchandises baisseront au point que le profit moyen d'auparavant finira par subsister seul.

« Pour l'agriculture, il en est autrement. Si les salaires baissent, il n'en résulte pas un accroissement de la production des grains, mais seulement un accroissement du profit extraordinaire. Ainsi la rente du sol s'élève, et, comme d'habitude, elle reste fixée. Ensuite le taux des fermages et le prix du terrain se maintiennent, même si les salaires s'élèvent et si le prix des grains s'abaisse...

« La demande de grains ne diminue pas, mais s'élève sans cesse grâce au développement industriel. Grâce à lui les prix des grains s'élèvent. Et chaque nouvelle élévation du prix des grains est fixée en rente du sol... Puisque le développement de l'industrie capitaliste amène le bon marché, et le développement de l'agriculture capitaliste l'enchérissement de leurs produits, il s'ensuit que les pays capitalistes battent les autres sur le marché industriel et sont battus par eux sur le marché agricole. De là vient la crise agraire capitaliste. »

Ces formes un peu compliquées couvrent des théories simples au fond et qui s'accordent avec les derniers résultats de la science économique.

ALBERT MÉTIN

REVUES ANGLAISES

Dans la *Positivist Review* de décembre, le Dr J.-H. Bridges continue sa critique de la doctrine de Spencer et lui reproche d'avoir cru réconcilier sur le terrain de l'inconnaissable la science et la religion, entre lesquelles la lutte demeure au contraire dans le connaissable. Il développe ensuite la théorie comtiste de la synthèse subjective. Dans le numéro de janvier, Herbert Spencer répond aux premières objections du Dr J.-H. Bridges, et sa principale réponse consiste à dire que d'abord l'instabilité de l'homogène n'est nullement le principe fondamental de l'évolution et qu'ensuite l'évolution ne procède par augmentation d'hétérogénéité qu'en tant que ce passage d'une homogénéité indéfinie à une hétérogénéité définie (qualificatifs essentiels) a lieu pendant l'intégration de la matière et la dissipation de mouvement. En réponse au second article du Dr Bridges, Herbert Spencer explique qu'il n'y a entre les deux points de vue qu'une distinction nominale. Ce que le Dr Bridges regarde comme obligation religieuse, lui l'appelle obligation éthique. Les *principes éthiques* comprennent la synthèse subjective de Comte.

Pierre Kropotkine continue dans le numéro de novembre de *The Rebel* son étude « L'Ère nouvelle » et établit qu'outre la tendance de la science déjà observée vers l'étude du particulier au lieu du général, il se dessine

une tendance vers une philosophie scientifique qui exalterait l'importance de l'individu aux dépens de l'idée de loi.

Le *Monist* de janvier contient un important discours du professeur Auguste Weissmann sur la sélection germinale, par laquelle il complète la sélection personnelle de Darwin et affirme ainsi plus fortement le principe général de la sélection naturelle. Le directeur de la revue, le Dr Paul Carus y étudie aussi, longuement et savamment, la philosophie chinoise.

M. Henry Dyer, parlant pour l'Angleterre, constate dans la *Westminster Review* de janvier combien est critique la situation actuelle du système de politique intérieure et essaie, un peu vaguement, de poser les bases sur lesquelles devra se fonder la politique à l'avenir. Celles-ci se résument par la socialisation de la politique et la conciliation des tendances individualiste et socialiste.

Toujours autant d'articles consacrés à la « Question du sexe ». Dans la *North American Review* trois dames, M^{mes} Harland, Harrison et Bisland, nous disent ce qu'elles pensent du « mari idéal » et nous acquérons la preuve que ces pensées sont bien banales et peu profondes. Dans la *Free Review*, M^{me} Aphra Wilson constate que l'Ève nouvelle, la *new woman*, ne pourra s'unir qu'à un nouvel Adam, jeune et pur comme elle. Mais dans la galerie de mâles que place M^{me} Wilson sous nos yeux, nous trouvons le « vieil Adam », « l'honnête bourgeois », le « prêtre », mais non pas celui que nous désirons.

M^{me} Wilson veut-elle dire que l'Adam nouveau est un être de rêve? Pourquoi, puisqu'elle admet l'Ève nouvelle? Dans le numéro suivant de la même revue, se trouve enfin un article remarquable de Frederick Rockell sur la *Fausse modestie et l'amour libre*. L'auteur dit parfois des choses connues, mais toujours des choses qui valent la peine d'être dites ou redites, sur les funestes effets de l'hypocrisie sexuelle née d'une doctrine fondamentalement fautive du spiritualisme.

La *New Review*, intéressante surtout par sa partie romans, contient, dans ses numéros de janvier et de février, des contes de H.-G. Wells, *Sous le couteau*, et de Stephen Crane, le jeune écrivain américain, *IIorses*, un peu prétentieusement écrit; enfin, de Charles Whibley, psychologue des criminels, trois « portraits », « Ralph Briscoe, Newgate Clerk, et une paire de malfaiteurs ».

L'*Atlantic Monthly*, qui vaut également surtout par ses romans, donne en tête du numéro de février un conte de Henry James qui est spirituel comme toujours mais cette fois-ci rien de plus, et dans le numéro précédent une nouvelle intéressante de Sarah Orne Jewett.

Le *Senate* est encore une revue où les contes valent mieux que les jugements politiques. *Une Mère de rêve* de Laura G. Ackroyd est surtout d'un art simple et vrai. Arthur Symons traduit admirablement dans ce numéro un poème tiré des *Fêtes galantes* de Verlaine.

LAURENCE JERROLD

REVUES FRANÇAISES

Le Brigandage dans la campagne romaine et en Sicile, par SCIPIO SIGHELE. (*Archives d'anthropologie criminelle, de criminologie et de psychologie*, janvier 1896, pp. 53-74.)

Cette étude du criminaliste italien, accompagnée de cinq portraits de brigands, est fort intéressante par les renseignements y contenus sur le brigandage. Dans la campagne romaine, Tiburzi, le brigand, perçoit une taxe pour ne pas voler et ne pas assassiner et pour protéger ceux qui paient la taxe contre les vols et les assassinats d'autres bandes. Le voleur devient gendarme ! Nous assistons à notre époque à des phénomènes semblables à ceux qui, il y a des siècles, ont conduit à la création de la police et de l'armée. Il y a actuellement, dans la campagne romaine, trois brigands : Tiburzi, Fioravanti, Ansuini ; ils ont pour complice toute la population. De même en Sicile, les bandes ont été rarifiées et elles sont de petit nombre. Bien que l'auteur note que le mobile des crimes est la vendetta ; bien qu'il constate que les brigands sont le plus souvent doux et bons aux pauvres, durs aux riches ; bien que par des notations minimales mais nombreuses, il montre que ces brigands sont des révoltés, des *outlaws* victimes des conditions sociales, il les considère comme des criminels de même ordre que les assassins et voleurs urbains. De même les appréciations de M. Sighele sur les pénalités sont empreintes d'une férocité bestiale et par suite d'un parti pris regrettable chez un scientifique. En somme, bonne contribution au point de vue documentaire — à la science criminologique.

Journal d'un Morphinomane. (Op. cit., pp. 75-94)

Notes que le Dr Gouzer — un médecin de la marine de notable valeur — a extraites d'un journal tenu au jour le jour par un médecin de la marine. La partie publiée concerne seulement la morphinomanie et s'étend sur les quatorze dernières années de la vie. Ce journal ne se peut résumer ; nous tenions à le signaler car il est pierre importante apportée pour la construction de la psychologie normale et pathologique. On peut y percevoir l'influence à la fois excitatrice et déprimante de la morphine, le processus lent qui conduisit ce médecin, un intelligent et un studieux, à une déchéance complète et enfin à la mort.

Rêves télépathiques expérimentalement provoqués, par le Dr G.-B. ERMACORA. (*Annales des sciences psychiques*, décembre 1895, pp. 321-349.)

Le Dr Ermacora, de Padoue, a fait diverses expériences avec un enfant de quatre ans dix mois. Ces expériences ont trait à des rêves que l'expérimentateur provoquait chez l'enfant. Cependant, ces rêves ne sont point le résultat de suggestion dans la commune acception de ce mot — les détails des expériences le prouvent. Selon l'introduction du Dr Ermacora, les phénomènes moteurs ou sensoriels « dépendent de l'existence de certaines personnalités médianimiques qui assurent être les esprits désincarnés d'être vivants, bien qu'elles n'en aient pas donné suffisamment de preuves ». Dans ces expériences intervient une cousine de l'enfant, M^{lle} Maria Manzini, qui

« possède des pouvoirs automatiques de différentes sortes, à la fois moteurs et sensoriels, avec les signes, parfois, d'une faculté supernormale, manifestés surtout par un don de télépathie ; par un pouvoir de prédire l'avenir, et, quoique d'une manière plus douteuse, par celui de prédire des phénomènes physiques ». Ces expériences, au nombre de trente, résumées ou complètes, sont d'une lecture intéressante mais ne se peuvent condenser en quelques lignes. Le lecteur que ces questions intéressent se reportera à la revue originale.

Les Dieux de la Gaule, par ANDRÉ LEFÈVRE. (*Revue mensuelle de l'Ecole d'anthropologie de Paris*, décembre 1895.)

Etude critique sur la mythologie gauloise Elle se résume en ces lignes terminatives : « Rudimentaire et farouche, dénuée des embellissements de l'art et de la poésie, la mythologie gauloise est formée, comme César l'a constaté, des éléments communs à toutes les religions indo-européennes, mais plus ou moins associés à des légendes et à des pratiques ligures, ibères et phéniciennes. Elle est essentiellement polythéiste et le mysticisme n'y tient aucune place. La triade qui semble marquée par les trois grues du Tarvos Triagaranos, par la tricéphalie du dieu Cernunnos et consacrée par les vers de Lucien est isolée dans la foule des dieux comme la triade grecque Zeus, Poseidon et Pluton, comme la triade capitoline Jupiter, Junon et Minerve. »

La Foi et la raison dans l'étude des sciences, par G. DE MORTILLET.
(*Op. cit.*, janvier 1896.)

Cette introduction au cours de M. G de Mortillet vaut d'être lue et méditée en ce temps où d'aucuns prétendent à la faillite de la science. « La Foi ou Méthode de la Tradition, forçant à regarder en arrière, est fatalement rétrograde. La Raison ou Méthode de l'observation, permettant d'étudier librement ce qui nous entoure, favorise le progrès. » Ainsi s'exprime l'auteur, très justement. Il prouve combien ce progrès a été favorisé par la méthode observationnelle et aurait pu encore apporter des monceaux de preuves s'il se fut étendu aux sciences physiques, chimiques, mécaniques. G. de Mortillet énumère quelques volumes, mémoires, par des catholiques, publiés à l'effet d'apologier la religion et de mettre d'accord icelle et la science Il oublie un des moins mauvais : *Les Livres saints et la science*, par l'abbé Moigno ; mais cet oubli n'importe point, le savant auteur exécutant magistralement ces tentatives vaines de faire revivre la foi morte.

L'île de Sein, par COLLINEAU. (*Op. cit.*, janvier 1896.)

Brève monographie sur l'île de Sein située à l'extrémité du Raz dans la presqu'île d'Armorique. Altitude 1^m50 au-dessus de la mer ; points culminants, 6 mètres. Sol granitique. Deux puits ; eau chargée de sels et de matières organiques ; quelques citernes. Pas d'arbres ni d'arbustes ; superficie : 56 hectares dont 35 en cultures (pommes de terre, orge, seigle, betterave, blé, avoine). Comme engrais, le fumier des rares bestiaux et les goémons de la côte. Comme flore, des plantes herbacées, reproduction de

celle du Finistère mais moins riche. Des vaches, quelques rares papillons ; aucun reptile ; nombreux oiseaux de mer et diverses espèces terrestres de passages. Vents en moyenne forts ; ils viennent surtout du large, humides, peu froids. Température moyenne : 13 degrés ; maximum mensuel : 17°5 ; minimum mensuel : 8 degrés. Oscillation de la hauteur barométrique, 784 millimètres à 735 en quinze mois. En résumé, climat marin, constant. Population : 805 habitants en 1892. En 1800, elle était de 349. Population intelligente, active, brave ; l'homme navigue ; la femme cultivée. Quelques rixes mais point de meurtres, d'assassinats ni de vols. La pêche fait vivre le pays ; vie pauvre, misérable même. L'alimentation est défectueuse : pain noir, lait, pommes de terre, lard, poisson, coquillages. Ivrognerie très grande, même chez les femmes. Il y a 150 maisons, dont une vingtaine de cabarets sans licence, patente, etc. On n'a en l'île de Sein nul souci des règlements de police sur les cabarets ni sur l'ivresse.

Pathologie : Phtisie pulmonaire très rare, de même scrofule et lymphatisme ; rhumatisme, mais ne revêtissant pas la forme articulaire aiguë ; fréquence assez grande des stomatites ulcéreuses ou non ; entérite infantile ; vers intestinaux fréquents ; hystérie très rare. En somme, les influences mésologiques se font vivement sentir dans cette pathologie. L'hypocondrie est assez fréquente chez les femmes. Icelles sont affectées de fétichisme ; elles suivent avec la plus grande ponctualité les rites religieux, leur seule distraction d'ailleurs.

A. HAMON

LE MOIS

FÊTES LITTÉRAIRES. — Deux banquets, un à Paris, l'autre à Bruxelles, ont réuni autour de deux écrivains artistes ceux qui s'intéressent au mouvement novateur des esprits de notre temps.

Celui de Paris fêtait le poète Gustave Kahn à propos de son dernier livre de vers, *La Pluie et le beau temps*. Après que Catulle Mendès eut célébré la poésie et la place qu'elle doit avoir parmi les hommes, M. Gustave Kahn, en des phrases d'une netteté précise, a indiqué de quelle façon il comprenait l'art du poète.

À Bruxelles, ce fut aussi un poète, Émile Verhaeren, qui était l'objet des suffrages d'un public de plus de cent personnes. On s'était assemblé pour entendre le beau discours de M. G. Eekhoud, mettant en pleine lumière ce côté de l'œuvre de Verhaeren, l'idée de large humanité, de révolte et d'aspiration vers l'avenir, où la vie aura sa force et son développement absolu. D'autres ont aussi apporté leur commentaire compréhensif à son œuvre : Camille Lemonnier, Vielé-Griffin, Héroid, Van de Putte.

De telles réunions sont un spectacle réconfortant. Au milieu de notre monde où l'unique préoccupation semble être le désir de satisfactions égoïstes et matérielles, c'est avec un sentiment de joie que l'on constate qu'il y a encore parmi la jeunesse une minorité qui a besoin d'admirer et de travailler avec sa force nouvelle à l'œuvre de rénovation qui se prépare.

LE SOCIALISME PENDANT LA RÉVOLUTION (cours de M. A. Métin). — Notre collaborateur M. Albert Métin a succédé à M. Bernard Lazare dans le cours sur l'histoire des doctrines révolutionnaires professé au Collège libre des sciences sociales, 8, rue de Tournon, à 5 h. 1/2, le mardi. M. Albert Métin a pris comme sujet : « Les mouvements populaires et les théories sociales extrêmes à Paris depuis la convocation des États généraux de 1789 jusqu'après la répression de la conspiration communiste de Babeuf »

Dans les premières leçons, M. Métin a montré les caractères généraux de la situation des prolétaires à Paris en 1789 : question des sans-travail, question du pain avec l'émeute

pour solution habituelle. M. Métin a étudié ensuite les critiques de la propriété et les communistes du xviii^e siècle, Morelly, Rousseau, Mably, etc., il a montré que leur théorie n'avait ni fondement ni portée en dehors de la morale métaphysique : destinées aux intellectuels seuls, elles leur apportaient des conseils de réforme intérieure et n'aboutissaient dans la pratique qu'à la philanthropie et à l'impôt sur le revenu. Elles ne s'adressaient point à la masse des pauvres et ne pouvaient être comprises d'elle parce qu'elles ne parlaient pas des souffrances présentes causées par le commencement de la société industrielle.

Ainsi donc, au début de la Révolution, on est en présence de deux catégories de faits séparés : les souffrances populaires, les théories socialistes extrêmes. Quels ont été les rapports de ces deux catégories, comment l'émeute aveugle a-t-elle fini par s'exprimer sous une forme philosophique générale ? C'est le sujet du cours qui sera conduit jusqu'au moment où Babeuf et ses amis sont tenté de faire de l'inutile communisme du xviii^e siècle l'âme d'une révolution sociale.

* * *

Dans une note présentée à l'Académie des sciences de Paris par M. Poincaré, M. Charles Henry vient de faire faire aux applications et à la théorie des rayons Röntgen deux progrès importants. En utilisant son sulfure de zinc phosphorescent, il est parvenu à photographier derrière des pièces de monnaie, absorbantes pour ces rayons, des fils de fer dont l'ombre autrement reste invisible sur la plaque photographique. Cette nouvelle méthode permettra de généraliser en chirurgie la méthode Röntgen jusqu'ici limitée à des cas simples et de recueillir l'ombre d'organes situés, comme le poumon et le cœur, derrière d'autres corps plus ou moins opaques comme le sternum.

M. Charles Henry montre ensuite que le sulfure de zinc phosphorescent émet en même temps que ses rayons verts une grande quantité de rayons Röntgen actifs photographiquement, quel que soit l'éclairage qui ait excité la phosphorescence.

Dans une autre note présentée à l'Académie par M. Sarrau, M. Charles Henry expose la théorie d'un phénomène jusqu'ici inexplicé et absolument paradoxal : la production de superbes apparences colorées sur un disque rotatif dont une moitié est noire et sur l'autre moitié duquel sont décrits en noir sur blanc une série d'arcs de cercle concentriques de rayons décroissants. Ces couleurs apparaissent même à travers des verres colorés et à un éclairage monochromatique quelconque. Elles sont donc le produit d'excitations rétinienne particulières indépendantes de toute couleur objective. M. Charles Henry montre que ces apparences tiennent à des lois particulières du mouvement des yeux en vertu desquelles tel ou tel point de la rétine est tour à tour excité suivant les cas. Or, le centre de la rétine est beaucoup plus sensible au rouge et la périphérie de la rétine beaucoup plus sensible au bleu ; on verra donc rouge en certains points, bleu en d'autres. Il résulte de là un moyen extrêmement rapide de doser par la nature des apparences les différences des aptitudes motrices des yeux.

L'auteur fonde également sur la connaissance de la vitesse de rotation du disque nécessaire à l'apparition des teintes, divers indicateurs de vitesse extrêmement pratiques construits par Ph. Pellin.

* * *

Une « École libre des petites études » s'est fondée à Bruxelles, rue Lauters, 36, pour donner l'enseignement aux jeunes garçons et aux jeunes filles suivant un ordre logique, d'abord par des travaux manuels, puis par l'étude des métiers, des sciences et des arts qui en découlent.

Les professeurs, désireux de compléter cet enseignement en un de ses éléments essentiels, désirent s'adjoindre un homme qui puisse enseigner parfaitement les jeux et les exercices du corps, en vue d'accroître la santé, la force, l'adresse et la beauté des élèves, mais en dehors de toute idée de sport et de mondanité, et sans conflit possible avec les principes moraux et les idées d'égalité qu'il importe avant tout de développer chez l'enfant.

S'adresser rue Lauters, 36.

* * *

Il vient de paraître à Rome, dans la « Bibliothèque d'études sociales » éditée par la *Tipografia Editrice Sociale*, une traduction de l'ouvrage de notre collaborateur A. Hamon. Cette *Psicologia del militare di Professione* forme un opuscule de 147 pages, au prix de 1 franc.

Alors que ce livre paraît en italien, Hamon voit publier en anglais sa *Définition du crime* ; elle est éditée dans la série des « Liberty Pamphlets » à Londres, chez Reeves.

Notre collaborateur a réuni en une brochure une conférence qu'il fit à Nantes sous le titre *Patrie et Internationalisme*. Éditée par les *Temps nouveaux*, elle se vend fr. 0.10 au profit de la « Verrerie ouvrière ».

L'INNOMBRABLE MULTITUDE ⁽¹⁾

Dans son voyage en Egypte l'écrivain Pariset gravit la pyramide de Chéops ou de Choufou. Arrivé au sommet, il promena de longs regards sur les autres colosses de pierre, sur la tache que faisait le Sphinx, sur le fleuve, sur la campagne, les rochers et le désert. A cette hauteur, en plein ciel, il se sentait environné de djinns, par les innombrables fantômes du passé. Après avoir remonté le cours du Nil, son regard s'efforçait à remonter le cours des âges; des Musulmans il passait aux chrétiens, aux Romains, aux Pharaons, au légendaire Manès, aux mythiques compagnons d'Horus, quand son guide arabe, non moins grave et recueilli que lui, fit un geste solennel. Montrant les autres pyramides : Tout cela momie! fit-il d'une voix gutturale. Désignant la terre violacée, qui le long de la rivière s'étendait à perte de vue : Tout cela momie! Montrant les collines libyques aux flancs alvéolés de sépulcres : Tout cela momie! Et du côté arabe : Tout cela momie! Et solennel, presque sinistre, il répétait : Momie! Momie!

Les morts étaient, par les Grecs, appelés *Pleiones*, ou les Nombreux Et les Romains employaient au lieu du mot « mourir » la périphrase de « *ire ad plures* », aller au tas, rejoindre le gros de la troupe.

Il faut se rappeler que la terre est pleine d'habitants, pleine au point que les populations ont peine à vivre. On ne sait pas depuis combien de temps le monde est monde. D'innombrables générations ont suivi d'innombrables générations, le flot monte et monte toujours. S'il faut en croire la légende, les morts succèdent aux morts, emplissent l'air de leur invisible multitude, se glissent dans les fentes, crevasses et lézardes, comblent les bas-fonds, inondent les campagnes. Les fantômes s'accrochent et s'enchevêtrent, se compriment et s'écrasent; les anciennes couches se tassent sous le poids des nouvelles. Au sable de la mer et du désert, aux gouttes de

(1) Septième Conférence à l'École des Hautes Études sur l'Évolution des Religions.

pluie, ils disputent la place, s'emmêlent aux poussières des chambres, caves et greniers, croupissent aux moisissures, exposés aux affronts d'un balai brutal, qui soudain les réveille, les traîne, les roule et les éparpille.

« De l'homme que reste-t-il? » interrogeait le tout sapient Sirach. Et lui-même répondait : « Un peu de terre, un peu de cendre! »

Pensez donc! Les vivants ne sont pas une petite troupe, certes! Mais combien plus nombreux sont les morts! Non, jamais on n'imaginera ce que le monde en contient!

Ainsi que nous le verrons ci-après, ces âmes s'incorporent volontiers en insectes et papillons, formes exigeant peu de place et peu de matière.

Hé bien! de ces esprits mués en éphémères, certain jour, les bandes accoururent si épaisses, nous dit-on, si épaisses, qu'un géant, le terrible Kalévide lui-même, ne put leur tenir tête; après de longs et pénibles efforts, il ne put traverser leurs multitudes; force lui fut de s'avouer vaincu et de revenir sur ses pas.

Les gens d'Orshova racontent qu'aux temps jadis, le grand saint Georges offrit bataille à l'épouvantable Dragon qui dévastait leurs quartiers. Dieu aidant, le bon chevalier étendit le monstre raide mort. « A l'orde et vilaine bête il trancha le chef qu'il jeta par-dessus la muraille dans la citadelle de Golocumba. La tête se putréfia. Mouches et mouchérons en yssaient, comme de la gueule d'un four. Tant merveilleux fut leur nombre que sous la charge, les épaisses murailles se fendirent de haut en bas, s'effondrèrent les tours et croula le donjon. »

Cette curieuse légende exige quelques explications.

Dans l'antiquité, les mouches passaient pour être un produit des cadavres en décomposition. Plusieurs d'entre vous se remémorent l'épisode des *Géorgiques*, où il est raconté comment le pasteur Aristée obtint son essaim d'abeilles. La Bible cite Baal Zébug, le Dieu des mouches. Ces taons et mouches, provenant des charognes pourrissantes, ou du dragon féru par saint Georges, sont des âmes perverses, à preuve leurs morsures cruelles et leur soif de sang.

Baal Zébug, nous disent les théologiens et les commentateurs des livres sacrés du christianisme, est le Prince des démons. Par conséquent, les mouches dont s'agit figurent des démons et les démons figurent des mouches. Le peuple confondait les uns avec les autres.

Si l'on voulait entrer dans la voie des interprétations mystiques, et dans ces contes populaires ne voir que des symboles, nous pourrions ajouter que le dragon, ci-dessus mentionné, est l'Orque funeste, à savoir l'incarnation de la mort et de l'enfer. La tête du monstre dévorant est le trépas; son ventre signifie le pays d'Au-delà. Ces mouches qui s'échappèrent

du sang répandu et des chairs infectes signifient les innombrables habitantes du sombre royaume, lequel est encore typifié par la citadelle de Golocumba, la prison dans laquelle les âmes sont retenues captives, et dont le nombre est devenu tel qu'elles font crever les murailles. Le héros sauveur figure ici le Fils de Dieu, faisant sauter les portes de l'enfer et apportant la délivrance.

* * *

Mais, pour le moment, il ne s'agit pas d'expliquer les mythes et de les faire se volatiliser en idées abstraites, mais de bien saisir l'idée que l'on se faisait naguère de l'autre monde et tout spécialement du nombre de ses habitants. Le conte que nous venons de mentionner est de la poésie barbare, — mais puisque nous sommes ici pour nous renseigner sur nos origines barbares !

Semblables images sont excessives, certes. Mais dans le cas présent, leur absurdité voulue marque l'innombrabilité des âmes, qui, au jour de la résurrection, prendront leur vol, échapperont à leur odieuse prison. Les Primitifs dans leur langage ne disposent que de moyens primitifs. Les savants s'évertuent à faire mieux, mais le maniement d'énormes quantités ne leur est pas facile non plus. Ils ont du mal à exprimer le poids du Soleil en tonnes métriques, et en siècles la distance que parcourt la lumière d'une étoile pour arriver jusqu'à nous, ou le temps qu'exigea la condensation d'une comète. Et quand nous sommes, de ce côté, suffisamment éblouis et aveuglés, ces mêmes savants se retournent et nous conduisent dans le monde minuscule. Ils calculent ce qu'une pompe pneumatique laisse encore de molécules d'air, après le centième coup de piston ; ils disent le nombre de vibrations que les ondes effectuent en une seconde pour donner les sensations de couleur ; ils supputent combien notre tympan a palpité de fois en écoutant l'*Invitation à la Valse* qu'on jouait sur le violon. Ces physiciens nous enivrent de chiffres, tantôt désespérément grands, tantôt désespérément petits ; ils jouent et jonglent avec les quantités jusqu'à ce que nous ne sachions plus distinguer entre le milliard et le milliardième.

Pour vous étonner, les poètes rustiques, les chanteurs ambulants s'y prendront autrement ; ils vous diront que d'épais donjons croulèrent sous le poids des mites et cousins, mouches, moucherons et moucherolles qui s'abattirent sur tours et murailles.

* * *

Le romancier Huysmans, l'auteur de *A rebours* et *Au-delà*, disait dernièrement : « L'espace est peuplé de microbes. Est-il plus surprenant qu'il regorge aussi d'esprits et de larves ? »

En somme, les sauvages et nos campagnards comprennent le nombre et la fonction des esprits à peu près comme nos physiciens comprennent les fonctions et le nombre des microbes. Les professeurs disent comment ces petits êtres, comment ces minuscules organismes travaillent le vin et la bière, comment ils fixent utilement l'azote dans les plantes légumineuses, comment ils engendrent croup, diphtérie, choléra et autres maladies infectieuses. On traduirait en kanake les dissertations du savant Metchnikow sur les leucocytes et les phagocytes que les sorciers néo-calédoniens, après avoir écouté le conférencier attentivement, se tourneraient vers leurs élèves et jeunes lévites : « Là, que vous disais-je hier ! »

Dans le langage courant d'autrefois, les esprits des morts étaient dénommés génies ou démons. Ces génies et démons, nous nous proposons de les étudier sérieusement ; ils composent le fond et la substance des religions. En mourant, croyaient nos lointains ancêtres, en mourant, les hommes passaient génies, les génies passaient divinités, tantôt bonnes, tantôt mauvaises, mais dans leur immense généralité mauvaises, il faut bien l'avouer. Tout conscrit français, disait-on, porte un bâton de maréchal en sa giberne, et l'en sortira au moment propice. Semblablement tout mort avait la chance d'être déifié comme génie du bien, génie de la famille, génie de ceci, génie de cela. Rappelez-vous l'empereur romain qui, sentant approcher ses derniers moments, dit aux amis qui entouraient sa couche : « Je me sens passer Dieu. » Parmi les communautés de chasseurs ou pêcheurs, parmi les tribus bergères ou agricoles, l'individu qui avait su se faire aimer, et surtout qui avait pu se faire craindre, avait outre-tombe chance de gagner une belle situation, et d'acquérir une divinité quelconque, une divinité vaille que vaille. Les mauvais démons étaient certainement en majorité, puisqu'ils avaient été des hommes comme nous. Mais les bons n'étaient pas rares. Chacun avait son bon démon et son mauvais. Qui n'entendit parler du « Démon de Socrate », un démon de justice, de haute morale, de bon sens et de bonté ? Mais à l'avènement du christianisme, les génies ci-devant, tous les démons de l'ancien régime furent proscrits, mis hors la loi, traités en diables, en suppôts du Grand Diable d'Enfer.

On en avait nombre suffisant, ce semble. Mais non, la théologie nouvelle ayant inventé le dogme du péché originel, se trouva dans la nécessité de l'expliquer et de le rendre plausible. Elle transforma le souple, élégant et insinuant serpent d'Eden en un dragon hideux et colossal, en Lucifer, pro-

digieux rival de l'Omnipotent, et suivi par des démons en nombre prodigieux.

Avant de créer l'homme, Dieu, disait-elle, avait peuplé les espaces aériens, y avait fait pulluler la vie. Ce que nous voyons d'étoiles avaient été les stations où se tenaient les quartiers généraux de l'armée céleste et ses postes de commandement.

Le Seigneur Eternel trouva là sa première déception. Séraphins et Chérubins, Anges, Dominations et Puissances se révoltèrent contre celui qui les avait tirés du néant. Leur science, doublée de puissance, vira en orgueil. Sous la conduite de l'Archange splendide, les célestes milices levèrent l'étendard de la révolte, pensèrent renverser le Trône du Très Haut.

Terrible fut la bataille rangée, mais courte. Le Fulminant écrasa ses ennemis. Ne pouvant ou ne voulant les exterminer, il les précipita dans le chaos.

L'Histoire de Grimaud — un document authentique, n'en doutons pas — nous renseigne à ce sujet :

« Trébucha la deïsime ligniée du ciel en terre, jusqu'en enfer. Et deviennent diables noirs et cornuts, et plurent VIII jors et VIII neus, autressi espais comme est li poudrière en la raie du Soleil. »

Au chaos, les vaincus étaient déjà fort à l'étroit. Dès que la Terre eut été formée, ils se jetèrent sus, nombreux comme gouttes de pluie et grelons d'orage, ils emplirent l'air, la mer, les déserts et la brousse. Depuis, affirme le poète du *Paradis perdu*, « depuis, des millions de créatures spirituelles, à nos yeux invisibles, peuplent la terre et nous entourent, soit que nous dormions, soit que nous veillions ».

Entre les diables qui furent des anges et les diables qui furent des hommes, il ne serait pas facile de voir notable différence. La distinction n'aurait d'ailleurs qu'une valeur théologique et n'intéresserait que les populations nourries de légendes chrétiennes et islamites. Venue d'Orient en Occident, la légende dont s'agit prit racine, grandit, donna fruits et développa rejetons. La vague notion d'une immense, d'une innombrable armée démonique, pouvait suffire à Milton. Mais les Docteurs, qui rien n'ignoraient du « plan de Dieu », voulaient plus de précision. Ces professeurs en Sorbonne avaient pour métier de compulser les secrets de la chancellerie suprême et ils y exerçaient leur intelligence subtile. La curiosité les prit de supputer le nombre exact des mauvais anges; statistique difficile, compliquée à merveille.

Quelle chose pouvait rester cachée à ces docteurs qui connaissaient Dieu

dans les fonds et les tréfonds ! A ces émules du fameux Pic de la Mirandole, lequel, à ses vingt-trois ans, édictait neuf cents propositions : « *De omni re scibili et quibusdam aliis* », s'offrait à discuter sur toute chose cognoscible et quelques autres. Admirez cette science-là : ce qu'il entendait le mieux, c'était l'incompréhensible.

Un autre maître-sot en Faculté, — les sots diplômés sont plus sots que les non diplômés, — Guillaume de Paris, « *Gulielmus Parisiensis* », se livrant à moult laborieuses recherches et difficileuses computations, chiffrâ, statistiqua, finalement trouva que le nombre des esprits pervers s'élève au total de 44,435,556. Pas un de plus, pas un de moins.

En l'an de Notre Seigneur 1576, Weirus de Clèves, autre savantissime, adopta ce chiffre, ou à peu près, mais expliqua qu'il représente seulement les combattants valides, inscrits par le Prince des Démon sur les rôles de son armée régulière. Avec les irréguliers, ce serait toute autre affaire ; car absolument innombrables sont les cobolds, lutins et farfadets, les gnomes et gnomides.

De leur côté, les Hindous, ayant raisonné les différentes catégories de leurs divinités, arrivaient au chiffre de 330 millions. Par cette multitude de capitaines, maîtres et seigneurs, devinez, si possible, la quantité des serviteurs, domestiques, messagers et autres sous-ordres, imaginez ensuite combien de maupiteux fournira l'entière démonaille, laquelle pullule dans l'espace en masses atomistiques, de son virus impur pénétrant la Nature entière.

**

Du haut de son infaillibilité, le pape Grégoire le Grand nous donne à savoir qu'en prenant bouchée ou gorgée, nous sommes exposés à la mésaventure d'avaloir un méchant diable, ou plusieurs. Ce qu'il prouva par l'exemple d'une pauvre nonnain.

Donc elle agissait sagement et prudemment, la secte chrétienne qui prescrivait les sputations fréquentes, et même en faisait une pratique dévote.

Le Napolitain qui bâille prend garde à faire le signe de la croix sur sa bouche ouverte, afin d'empêcher un démon de s'y précipiter.

D'après l'inestimable recueil des *Mille et une Nuits*, un marchand malencontreux blessa grièvement un Djinn en lui envoyant un noyau de datte par la tête. Car les Djinns foisonnent autour de nous et, dans leur foule invisible, nous pouvons provoquer des accidents en brandissant un bâton ou en faisant quelque mouvement brusque ; les déserts d'Arabie sont emplis d'une si dense population d'Invisibles, que le Bédouin bien élevé ne

jettera rien brusquement — et je demande pardon pour ce détail intime, il ne satisfait certains besoins naturels qu'après en avoir demandé la permission aux Esprits bienheureux. Quant aux autres, il ne s'en soucie.

On dit en Allemagne que la foule des âmes mortes s'accroche aux buissons, se lacère aux épines du chemin. Les mamans recommandent à leur progéniture de ne pas fermer les portes brusquement, une pauvre âme pouvant être pincée entre bois et bois. Elles se blessent, les malheureuses, aux haches et couteaux qui ne sont pas à leur place, aux coutres, fourches et herses dont on a laissé les pointes en l'air.

Trente mille diables, autant en aperçut le brave saint Macaire, trente mille, se massant à la porte d'une seule et même maison, dans la ville d'Antioche

C'était l'opinion courante que formulait un rabbi babilonien, quand il disait que tout l'espace du monde contient à peine les légions démoniques ; et les chrétiens d'ajouter qu'elles grossissent à chaque génération de tous les hommes blancs et noirs, jaunes ou rouges qui ne meurent pas en état de grâce, c'est-à-dire une multitude in comptée. Un nombre infini s'accroît de nombres infinis.

On en vint à se demander si la Terre, supposée creuse, et faisant l'office d'une chaudière immense, contiendrait toute la démonaille? Et si le vide pouvait exister du moment que tout l'espace disponible est occupé par diables et démons? ainsi que l'affirmait le grand Luther.

— « O roi des cieux, toi qui créas la Terre infinie, la Terre incommensurable! » — lisons-nous au livre des Macchabées.

Cette Terre — celle d'avant Christophe Colomb — cette Terre étendant au loin ses vastes plaines, suivies d'autres plaines sans limites, et de forêts et de déserts, cette Terre pouvait encore suffire aux multitudes d'anges tombés. Mais elle avait encore à loger ses propres morts, disions-nous. Chaque génération en apporte fournée nouvelle, et de ces générations elles-mêmes, il n'y avait compte. Multitudineuses sont les feuilles de la forêt. Et les feuilles d'antan, celles qui durant des siècles écoulés, automne après automne, s'amoncelaient en la forêt profonde, combien seraient-elles si la pourriture ne les eût fait disparaître, si la végétation ne reprenait leur matière!

Les chrétiens se tiraient, se tirent toujours d'affaire, par le miracle, qui ne leur a jamais coûté cher. Un miracle de plus ou de moins, qu'importait? Plus gros le prodige, plus méritoire la foi. Ils en sont restés au système d'un enfer indéfiniment élastique; d'un espace enfermant d'énormes mul-

titudes, mais pouvant se condenser en tête d'épingle. Comme dit l'apôtre Paul : « La foi n'est pas de tous. »

Mais de bonne heure les pré-chrétiens et non-chrétiens avaient compris qu'à laisser toujours foisonner la grande macabre elle finirait par étouffer les vivants, et qu'il fallait remployer ces âmes, avant qu'elles ne débordassent terre, ciel et enfer. — Une solution se présentait, évidente, inéluctable : les morts reviendraient à la vie après avoir séjourné au Pays du Silence. Il fut décidé que la Terre, si fortement mélangée de détritits cadavériques, qu'elle peut passer pour une poussière de tombes, — « tout ça momie, » disait le guide aux Pyramides en montrant la campagne ambiante, — que cette cendre ferait la matière de nouveaux organismes, que ces âmes mortes redeviendraient des âmes vivantes, après avoir séjourné un temps plus ou moins long dans les éléments de l'air, de l'eau et du feu.

Entre la pomme qui tombe de l'arbre et les éclosions du printemps il faut passer les longues attentes de l'hiver. Il y a le repos, le repos apparent avant la renaissance, mystère des mystères.

Pour jeter quelque lueur sur ce gouffre d'obscurité, disons la croyance y relative des montagnards valaisans et tyroliens, catholiques comme il n'en est pas de plus dévots et sincères. Ils prétendent que leurs glaciers, notamment celui d'Aletsch, au pied de la Jungfrau et du Finster Aarhorn, est en son immense étendue bondée de « Pauvres Ames », en nombre tel qu'il serait impossible de mettre le pied entre les têtes. Les voyageurs se figurent que, vu l'absence d'êtres vivants, le silence règne sur ces âpres hauteurs. Mais les montagnards savent que cette immobilité n'est qu'apparente. Immobiles en apparence, ces fleuves de glaces roulent en cascades, se précipitent en avalanches. — Vos sens obtus ne perçoivent ni le bruit ni le mouvement? — Tant pis pour vous ! De loin, il vous arrive de prendre une cascade pour un filet de neige, ou pour un ruban de satin sur le corsage de la montagne. Tout en pataugeant sur le glacier, vous en êtes trop loin pour deviner ce qui s'y passe. Mais nous, disent-ils, nous y entendons des bruits sourds, des fracas distants. Dans les profondeurs, les masses frémissent et s'agitent, montent et descendent, poussent, foulent, roulent, écrasent. Le glacier travaille, et travaille comme force forges, il triture la pierraille et l'expulse, il se nettoie. Ailleurs, les âmes sont affinées en chaudières bouillantes, en fournaies flambant. Ici elles s'épurent par congélations successives, jusqu'à douze fois, s'il le faut. Redevenues neuves et fraîches, elles prennent la transparence du cristal, à travers lequel s'irise la lumière.

Elles sont alors prêtes à renaître, et quand il va être procédé à un baptême, et que les 'tites filles demandent d'où est sorti petit frère, on répond que Casperlé, le sonneur de cloches, l'a rapporté d'une crevasse de l'Aletsch.

Les Pauvres Ames arrivent de tous côtés, s'engouffrent au glacier, en sortent par escouades quand il y a tremblement de terre, ou qu'elles vont pèleriner aux sanctuaires du Bondieu ou de la sainte Vierge.

Leurs processions sont dans le patois local désignées sous le nom de *Gratzüge*, ou Marche des Revenants, et portent aussi la dénomination bizarre de « Symphonies ». On vit leurs multitudes s'assembler autour des pics du Vietscher, du Lauter et de l'Ober-Aar ; leurs lignes serpentine, grises et brunes, glissaient sur les blancs nevés, rasaient les glaces vertes et bleues, franchissaient, à l'instar d'un nuage, les sombres crevasses et précipices. Leur mouvement uniforme et régulier fait contraste avec les cavalcades effrénées du Grand Veneur, se précipitant à travers les airs, avec les furieux emportements des Mesnies Hellequin, les charges endiablées des équipages du Roi Hugon. Aux trains de chasse le cor appelait. Jappaient les chiens, ululaient les loups, grouinaient les sangliers, juraient et blasphémaient les hommes. Ici, l'on distingue à peine comme un bruissement de feuilles qu'agite un vent léger. Ce sont murmures et soupirs de chapelets qu'on égrène, d'oremus que l'on marmotte. Et aussi un babillage bizarre, des éclats entrecoupés, des ejaculations malcontentes, pleurardes ou ricanantes. Parfois un bourdonnement d'abeilles, des voix distantes et susurrantes qui alternent avec des flûtes lointaines et le roulement de tambours voilés. Curieuse symphonie, fantasque spectacle que celui de la procession des Ombres au glacier d'Aletsch !

Ailleurs, on dit que les âmes des morts se mêlent aux bandes d'oiseaux, qui sur la fin de l'automne, fuient à tire d'aile nos campagnes attristées, émigrant au pays du soleil, vers les heureuses campagnes que la lumière inonde. Image ou réalité, le peuple n'a jamais su ou n'a jamais voulu distinguer. Les âmes volaient avec les oiseaux, allaient, par-delà les mers, vivre une vie nouvelle.

On allait vers le jour des Morts. La campagne semblait vide. Les plaques brunes des terrains labourés alternaient avec les chaumes grisâtres. A l'horizon, un mur gris-brun : c'était la forêt. On marchait sur des feuilles. Elles manquaient aux arbres, dégarnis déjà, et montrant leur ossature. Le clocher, les toits, les maisons semblaient faits d'ombre ; des hommes de loin en loin passant sur la route, les bœufs cheminant lentement, semblaient spectres et fantômes. Par intervalles soufflait un vent aigre. Il faisait triste, il faisait froid.

Au ciel lavé clair paraissait la lune, mince faucille. Vers l'horizon moutonnaient des nuages gris et blancs ; on eût dit des glaçons sur lesquels il aurait neigé ; le soleil couchant les teintait en rose pâle. Au-dessus de la banquise, deux longues files d'oiseaux ondulaient et serpentaient, leurs taches noires s'atténaient d'instant en instant, et s'affaiblissaient dans les profondeurs aériennes. Nous quittant avec des cris joyeux, les oies, les canards volaient vers la chaude lumière, vers les bambousières et roselières, vers les tièdes étangs où se mirent les palmiers.

Et nous de contempler ce départ et de songer combien il fait froid ! Combien il fait triste ! Encore un hiver à passer. D'hiver en hiver nous arriverons au dernier ; nous irons au cimetière dont les pierres ressemblent à ces plaques blanches des banquises aériennes. Et après ? Ferons-nous comme ces oiseaux ? Passerons-nous la mer, la grande mer qui sépare les deux mondes ? Aborderons-nous en un pays d'outre-vie, lumineux paradis, où les arbres de la science croissent en bosquets verdoyants et fleuris ; où l'arbre de la vie plonge ses racines dans la fontaine de Jouvence, reflète ses fruits d'or dans l'onde limpide ? Renaîtrons-nous là-bas ? Qui sait ? Mais ici, qu'il fait donc froid, qu'il fait triste et sombre !

N'en doute point que tu renaîtras ! s'écria la sagesse de l'Égypte et de l'Inde. Il renaîtra ton lotus, il renaîtra sur un autre globe, puis sur un autre. Emplir l'immensité des êtres et des espaces, la goutte d'eau point n'y hésite, elle les emplira dans l'immensité des âges.

Voilà ce que comprirent les Primitifs, nos ancêtres, quand de l'effrayante et incoercible multiplicité des morts, ils déduisirent la doctrine des Métamorphoses et des Métempsychoses ; la transmigration incessante des âmes dans les molécules de la matière, afin de l'« animer », dans l'acception la plus immédiate du terme, et vivre des existences indéfiniment renouvelées, mais la même vie, toujours la même.

Cette perspective d'une durée sans fin sourit aux races encore pleines de sève. Les intelligences naïves ont hâte de sentir et d'agir, même sans mesure ; les jeunes, se croyant capables d'éternelles délices, ont soif d'immortalité. Le héros des Scandinaves, leur favori, le magnifique et redoutable Thor, avait parié qu'il viderait le contenu de certaine corne à dimensions énormes. Tandis qu'il buvait et buvait, les autres dieux trichèrent — ça leur arrive — ils mirent la corne en communication avec la mer. Et le brave Thor buvait toujours ; déjà baissait le niveau des eaux marines, quand les bons compagnons jugèrent à propos d'arrêter la mau-

vaise plaisanterie. Maints échauffés se figurent appartenir à cette race divine, croient qu'ils seraient capables, vraiment, de boire à la coupe d'éternelles voluptés, sans se lasser jamais, en criant toujours : Encore ! encore !

Telle n'est pas l'opinion d'autres hommes qui, vivant sous un soleil plus chaud, dans un milieu où la vie est plus intense et les passions plus brûlantes, savent mieux que l'intensité de la sensation est en raison inverse de sa durée. Les Indous ne se plaignent point qu'une trop brève existence leur ait été dévolue. Au contraire La durée sans fin, dans un cercle toujours récurrent d'avatars et de métempsychoses, ils ne la requièrent point, et même ils en ont crainte; des philosophes et des révélateurs la leur ont imposée. Ces recommencements les inquiètent et les obsèdent. Ils ont écouté l'éternel gémissement du flot se brisant contre le rivage et s'épanchant en écume blanche.

— O mer bleue, ont-ils demandé, pourquoi ta plainte douloureuse?

Et la mer de répondre :

— Toujours mon flot se brise contre le rivage, toujours il s'épanche en écume. Je le reforme, pour qu'il aille se briser encore et encore. Je voudrais que blanchissant et gémissant une dernière fois, il s'évanouît pour toujours ! Assez ai-je battu les rochers de ma rive, assez ai-je hurlé la tempête, assez ai-je fracassé de navires et noyé de matelots. Je voudrais enfin me reposer. Mais je n'en aurai jamais fini, jamais fini, et voilà pourquoi je me plains, je me plains !

Alors l'Indou de réfléchir : La vague s'ennuie de battre et la roche d'être battue. Or, il me faudra être la vague, puis le rocher. J'irai de marée montante en marée descendante et de marée descendante en marée montante. Il faudra girer de commencement en fin, giroyer de fins en recommencements. Toujours le désir produisant la jouissance et la jouissance la satiété. Toujours l'amour appelant la haine et le crime le châtement... Et puisque la peine consiste en une vie de rachat et d'expiation, tâchons de vivre une vie exempte de désir, et de passion, et de péché. Faisons-la méritoire, cette vie, afin de gagner le Nirvana, le Nirvana sans phrases. Pratiquons la vertu, et la chasteté, et la charité, et le dévouement, afin d'obtenir le repos. Ce sera le repos conscient, je le veux bien ; ce sera le repos non conscient, comme il vous plaira. Mais donnez-nous le repos, l'éternel repos ! Le repos, le repos !

Voici une molécule d'eau. Sous forme de vapeur, elle constitue une vésicule gazeuse et transparente, laquelle, s'associant à une infinité d'autres,

constitue le nuage, forme cirrus, cumulus et leurs combinaisons, monte et descend dans les airs. Le vent la transporte au-dessus des campagnes, des déserts, des mers et des continents. Par chance, elle perd de sa chaleur sur un plateau d'alpe, se condense en flocon de neige, le flocon se fait poudrin que le vent pousse de-ci, pousse de-ça ; il s'engage dans un névé, s'y enfonce, se transforme en aiguille cristalline. L'aiguille glisse dans un glacier, fleuve dont le flot se meut lentement, lentement, sous une pression obscure, mais irrésistible, broyant les roches, du granit faisant sable et boue. Elle arrive à la moraine, et, sous un climat déjà plus doux, se fait goutte d'eau. La voilà dans le ruisseau ; elle court joyusement de val en vallon, de lac en étang, de cascade en cataracte, se mêle à torrents et rivières, grossit un fleuve, avec lequel elle parcourt pays et provinces, peuples et nations. Enfin, elle rencontre l'Atlantique ou le Pacifique. Sans hésiter, la toute petite s'allie au tout grand, la goutte épouse l'Océan. Nouveaux voyages. Elle chemine en tous sens et dans toutes les directions, explore écueils, rochers, fles, golfes, détroits, tous abîmes et toutes profondeurs ; s'engage en tous courants, chauds, froids ou tempérés. Combien se passeront de siècles avant que, de déplacements en déplacements, son atome ait rempli l'Océan immense ?

Victorieuse de Neptune, elle entreprendra de nouvelles conquêtes. Se laissant choir au fond marin, elle entre dans la composition d'un calcaire, qui lui-même constituera une montagne. Avec le temps, toujours avec le temps, la roche vieillira, s'effritera en poussière. Satisfaite de l'expérience, notre éternelle goutte d'eau sortira du minéral pour entrer dans le végétal. Sous forme de sève, elle circulera de plante en plante, de mousse en graminée, d'arbuste en arbre. Après quoi, elle songera aux pérégrinations dans l'animalité ; elle expérimentera l'infusoire et la baleine, le ciron et l'homme. Elle a, certes, de quoi s'occuper : la nature entière à parcourir — quoi, à parcourir ? — à vivifier ! — Et quand elle aura fini sur notre planète, elle pourra recommencer en d'autres systèmes solaires, puis ailleurs et ailleurs.

Une fois engagée dans les renaissances incessantes, l'âme est saisie dans le remous des transformations ; de métamorphose en métempsychose, elle roule dans le Cercle des Existences. Comme une poulie folle tourne et retourne la Roue de la Loi : elle tourne éternellement.

ELIE RECLUS

Préface à la Musique de Piano de Schumann.

Le nom de Schumann est classique. Pourtant Schumann est peu connu. On pourrait compter les musiciens qui se sont inquiétés de la raison poétique de son œuvre.

Ces notes d'histoire psychologique éclaireront peut-être les praticiens qui se sont rompus les doigts aux *Études symphoniques*, aussi bien que les dilettantes qui ont applaudi le *Soir* dans les salons.

Ces notes ne concernent que la musique de piano ; elles furent écrites pour servir de préface à une audition (1), puis complétées. Elles généralisent et n'analysent pas. Je n'y ai souligné quelques-unes des œuvres de Schumann que pour marquer les étapes de son évolution.

En marge de son œuvre de musicien, œuvre si spontané qu'il semble une autobiographie lyrique, Schumann a laissé des fragments littéraires qui composent le journal de sa vie de poète.

Ce sont des articles d'esthétique et des lettres (2), où éclatent en couleurs intellectuelles ces caprices d'émotion et de rêve qu'il a cristallisés dans sa musique.

Dès son adolescence Robert Schumann écouta son âme et devina qu'un monde d'harmonies était la source et le but de sa sensibilité (3).

Jusqu'alors il avait été espiègle. Mais voici que sa nature s'arrête, hésite à la sensation d'un événement mystérieux : l'âme jeune qui dormait insouciant en lui s'est éveillée ; elle va vivre. L'enfant s'est mis à penser ; quelque chose de nouveau l'a frôlé ; il a senti la caresse du rêve.

Les sons dont le coloris l'amusait s'animent, retentissent en paroles qui

(1) Audition de M^{me} Eugénie Diez.

(2) *Briefe et Jugendbriefe*. Chez Breitkopf, Leipzig.

(3) Lire la biographie de Schumann, par J. VON WASIELEWSKI.

montent du fond de son être et qui l'étonnent; des figures vivantes s'en dégagent et des voix qui l'interrogent sur sa destinée.

Il est remarquable que la vocation du musicien se déclare à cet instant de puberté spirituelle, à ce tournant du chemin d'où l'on aperçoit, dans la brume blanche du matin, l'horizon.

C'est que, pour lui, la musique devait être autre chose qu'un art de sensations.

La délicieuse *Suite* où il a esquissé des souvenirs d'enfance s'arrête à une pièce qu'il intitule : *Le Poète parle*. C'est, dans un registre plus grave, dans une tonalité plus robuste et en quelque sorte plus réelle une phrase, une phrase insistante qui se répète et s'élève sur un flot d'arpèges calmes vers sa pensée, et cette phrase douce, d'une douceur maternelle, semble lui dire : « Écoute! Il y a autre chose que l'île heureuse de l'enfance où l'on joue au cheval de bois, où l'on a peur des revenants, où l'on voit le paradis en songe... »

Cette phrase, en parenté avec un thème de la *Kreisleriana*, les intimes de Schumann l'entendront; elle note un instant décisif de crise et de modulation.

Du replis de terrain qui l'abritait l'enfant a couru, en jouant, sur la dune et il a vu la mer. Dès cet instant il se ferme à l'existence. Ceux qui l'entourent s'étonnent de sa passiveté et de son silence. Ils ne savent pas que ses yeux se voilent parce qu'il a vu en lui; ils ne comprennent pas que, désormais, c'est la vie intérieure qui le sollicite et que, sous cette immobilité apparente, il tend de toute son ardeur à la saisir et à la dégager.

« On ne peut poursuivre assez silencieusement son but », dit Schumann, et cette parole est un portrait moral. Elle caractérise un esprit où toute la vie se recueille et se concentre en rêves que la musique réalisera.

Depuis qu'il a reconnu comme les mouvements de l'âme se fixent naturellement en formes lyriques, il écoute la voix secrète qui lui enseigne à parler son langage. Aucune âme n'est plus active que la sienne. Lisez la sonate en *sol* mineur, les *Novelettes*, la *Kreisleriana*, vous entendrez la vie intense qui l'agite. L'enfant turbulent de jadis est devenu un passionné à la façon de Werther (1); mais, sur ce passionné qui crée, veille un contemplatif dont l'œuvre est de transposer toute cette passion dans l'atmosphère où elle s'affine et se purifie.

C'est lui qui, d'une cueillette de fleurs vivaces, fait un lâcher de papillons aux ailes transparentes sur le ciel; c'est lui qui tisse avec des fils ténus et subtils le filet qui ramènera les papillons à terre sans qu'ils se sentent

(1) Voir les *Intermezzi*, « meine Ruhe ist hin ».

captifs; c'est lui qui construit à force de volonté cette courbe harmonieuse de rapports dont les deux termes sont l'âme humaine et l'œuvre humaine de Schumann.

Ces deux êtres de sa dualité psychique, ceux qui ont lu le *Carnaval* les connaissent : il les a nommés *Florestan* et *Eusébius*.

Avec le Schumann critique apparaît entre eux, pour les accorder, une figure d'intelligence calme et de mesure : Maître Raro.

Maître Raro est le légendaire professeur de vérité dont il fallait bien souligner d'un trait d'ironie le bon sens, bien que ce fût un sens large fait de la pensée traditionnelle de la race. Quand Florestan et Eusébius publient dans leur journal des opinions contradictoires, c'est Maître Raro qui intervient pour décider entre eux. Il rassemble et sème dans la bonne terre allemande la graine qui s'envolerait à tous les vents de leur fantaisie. Il maintient en équilibre la passion et le rêve et les deux autres, malgré qu'ils s'en moquent un peu, l'aiment bien, parce qu'il est généreux et que sa vigueur est douce; parce que son jugement n'a rien de doctrinal et que sa sagesse consent à n'être faite que de reflets de vie dans la raison.

Lorsque Schumann arriva à l'école de Maître Raro, il se sentit un instant immobilisé entre la nature et l'art, paralysé par le travail patient qu'on exigeait de l'artiste pour mettre en œuvre les élans fougueux du poète. Pourtant il apprit vite à discipliner sa personnalité sans la briser. C'est au sortir de cette école où il n'a pas désappris l'enthousiasme, qu'il recommande aux musiciens de se construire une écriture solide pour ne pas créer des ombres aux heures de solitude et de songe où le charme d'improviser les entraînera dans les cercles magiques de la vie intérieure. Et ce précepte indique les dispositions et le régime esthétique de l'artiste qui faisait de la lecture des œuvres de J.-S. Bach son réconfort et sa consolation.

Elles surgissent une à une et très naturellement ces trois figures, façons d'images parlantes qui sont les trois principaux aspects de l'âme de Schumann.

Elles prennent peu à peu pour lui et pour nous-mêmes, par la force de son œuvre, une valeur objective. Schumann en parle familièrement dans ses articles, dans ses lettres; il les met en scène dans un essai fantaisiste qu'il écrivit pour révéler Chopin au public allemand et qui fut, je crois, son début littéraire (1).

Un jour que Schumann était au piano avec Florestan, Eusébius entre mystérieusement et, posant un cahier sur le pupitre, il s'écrie : « Chapeau

(1) *Schumann's sämtliche Schriften über Musik*. Œuvre complète. Chez Breitkopf.

bas, Messieurs, voici un génie! » Il avait caché le titre du morceau. Schumann feuillette lentement le cahier, cherchant à reconnaître l'auteur aux signes vivants de l'écriture; mais il ne devine pas. Alors Eusébius se met à jouer. C'était la fantaisie sur un thème de *Don Juan*.

Dans l'animation de leur découverte les voilà tous qui se précipitent chez Maître Raro. Celui-ci les accueille en riant : « Je connais votre enthousiasme pour tout ce qui est nouveau. Apportez-moi tout de même votre Chopin un de ces jours... » Tandis que Schumann reste à causer avec lui, Eusébius sort en promettant d'apporter le morceau le lendemain. Quant à Florestan qui, depuis quelque temps, n'avait pas de demeure, il s'en va sous les clartés de la lune par les ruelles gothiques et Schumann le retrouve, à minuit, étendu sur son canapé, les yeux clos et murmurant comme à travers un songe les impressions merveilleuses que l'œuvre de Chopin venait d'éveiller en lui.

On voit comme Schumann concevait tout en images et comme ses idées s'incarnaient en formes humaines, vivant les gestes, les mouvements, les attitudes de l'homme complexe qu'il était.

Cette faculté qu'il a d'extérioriser ses impressions est telle qu'à force de penser à un être il pense le toucher.

Il reçoit une lettre et il répond à la personne qui la lui écrivait : « Je vous ai vue riant, parlant, gesticulant. Votre lettre, c'était *Vous*. » Et en écrivant à une autre il mêle pour ainsi dire son milieu au sien : « Cinq heures viennent de sonner; des troupeaux de nuages passent au ciel; je ne vois pas votre chambre éclairée; pourtant j'y découvre une forme délicate la tête plongée dans les mains. Je vois à ses yeux douloureux qu'elle se demande si elle doit tenir encore aux choses qu'on appelle communément les plus sacrées : l'amitié et l'amour. Je voudrais m'approcher d'elle et lui baiser humblement les mains; mais elle se détourne... »

Le poète est peut-être celui qui croit profondément à ce qu'il ressent.

Eusébius, Raro, Florestan existent-ils?... Schumann n'en doute pas. Ce sont des personnes qu'il voit à ses côtés.

Il leur parle et leur visage est attentif; dans ses promenades elles l'accompagnent en marchant avec précaution pour ne pas interrompre sa rêverie...

Ce sont des âmes humaines capables d'émotion et de compassion, des âmes qui se colorent de ses espoirs, de ses désirs et de ses souffrances; ce sont surtout des âmes fidèles : Après avoir été les amies essentielles du poète pendant sa vie, du fond de l'œuvre où elles habitent maintenant, elles veillent sa pensée. Interrogez-les; elles savent le sens caché et le mouvement intime de cette musique; elles y ont collaboré et ce n'est pas sans raison

que la première édition de la sonate en *sol* mineur fut publiée sous leur signature.

Quand Schumann dit : « Nous vivons un roman comme il n'y en a peut-être dans aucun livre », il fait allusion à ces figures originelles venant en sympathie avec toutes celles que lui suggère quotidiennement la vie. *Nous*, c'est lui et ceux qui rayonnent de lui, mais ceux de la vie extérieure en qui se reflètent ses aspirations entrent dans le cercle sans cesse agrandi de son rêve, de sorte que ce roman d'un être devient le roman d'un peuple.

A mesure qu'on y pénètre, on voit comme son esprit plus puissant absorbe davantage la vie contingente et la métamorphose.

Les choses et les hommes qui l'affectent, il les recrée ici dans leur essence. Au contact de son imagination tout se transforme et se transpose. Une force magnétique attire constamment vers son âme comme vers un foyer des figures nouvelles qui apportent un geste de joie ou de tristesse à l'harmonie de sa création. Les personnages se multiplient, le paysage se développe, et ce n'est plus quelques êtres, c'est tout un peuple d'êtres qui se reconnaissent, s'appellent, s'assemblent pour une action héroïque ; c'est tout un monde qui se dispose, se gradue, se nuance selon les plans et la lumière en une synthèse de sensations et de visions où se joue une destinée infinie. Cette destinée est celle des *Dauidsbüundler* et l'œuvre de Schumann est leur légende.

Les *Dauidsbüundler* (1), on les connaît par le *Carnaval* et par les *Danses* qui portent leur nom. Il est naturel que le *Carnaval* soit parmi les œuvres les plus réputées de Schumann ; il y a réalisé par les formes de la pantomime et de la danse une représentation active d'idées et l'on y découvre, en une concrétion vive, toute sa personnalité sinon tout son génie.

Cette marche qui conclut par un rythme énergique aux divertissements du *Carnaval*, cette fresque résumant une série de croquis, c'est le final du ballet où les jeux libres de chaque personnage et de chaque groupe viennent se fondre dans une action commune, c'est la péroraison enthousiaste où les hypothèses et les doutes d'un instant cèdent à la joie d'agir, où les forces éparses se concertent pour la célébration d'un idéal. Sous ses couleurs folles de mascarade, elle cache une ardeur de race. Aussi ne faut-il pas confiner dans un rôle de fantoches les *Dauidsbüundler* qui la mènent.

Déjà dans les *Danses* publiées des années après le *Carnaval* en transition de la première à la deuxième manière de la musique de piano, les

(1) Lire : GUSTAVE JANSEN, *Die Dauidsbüundler*, chez Breitkopf, à Leipzig.

Dauidsbüundler prennent, sous l'influence du lied, un aspect très humain. Plus tard encore, devenus méditatifs, ils se voilent, ils s'effacent, mais ils ne meurent pas. Ils sont la troupe déguisée et masquée des êtres immortels qui habitent l'âme de Schumann et leur nom est un nom de guerre.

Le Davidsbund est une fédération plus mystérieuse que telle société secrète car elle n'existe que dans l'imagination de son fondateur. C'est l'alliance de ceux qui se sont voués à l'action héroïque pour l'art et qui, à l'exemple de David, combattent les Philistins. Le serment qui les lie c'est leur vœu d'artiste et leur manifeste tient en une phrase de la nouvelle gazette musicale : « Nous écrivons pour honorer l'art et non pour enrichir les marchands. »

Le Davidsbund (1) avait été inventé pour symboliser une conception nouvelle et en synthétiser les aspects. Si ses membres s'avisent tout à coup de sortir du nuage et de fonder un journal pour y défendre « leur esthétique », c'est qu'ils sont nécessairement révolutionnaires comme tous ceux qui revendiquent le droit de vivre et de rêver selon leur nature.

En considérant les choses d'un point de vue social, on pourrait dire qu'à cette époque l'art lyrique était en fâcheux état.

Toutefois, ce point de vue est secondaire et ce ne sont là que des causes superficielles du soulèvement des musiciens de la « Jeune Allemagne ».

Les hommes ont beau faire des gestes, c'est le torrent qui bouscule les pierres et balaie les herbes folles du lit de la source.

La critique ne prépare pas ces mouvements; elle les constate, elle les signale; elle est l'instantané d'histoire qui se dégage spontanément des faits et, à la minute où elle nous touche, l'évolution s'est accomplie par la puissance des œuvres.

Les Davidsbüundler sont une avant-garde spirituelle faite pour éclairer ceux qui manifestent par les œuvres. Armés des seules forces du rêve ils viennent moins préparer que reconnaître le terrain. Les paroles qu'ils envoient à la foule heurtent le mur de l'enceinte et retombent dans la vie intérieure et je crois que Schumann ne les fait parler que pour entendre l'écho de leur voix.

Le bruit de leurs paroles a pu amener les passants; mais de ce que ces paroles disaient les passants n'ont rien su et c'est ce qui a empêché un malentendu. Ces paroles de fantaisie et de critique imagée ne sont qu'un premier état d'expression pour ce musicien que les mots devaient trahir. Pèlerin pieux et enthousiaste, à l'instant de partir il fait lever les barrières; mais ce n'est que pour ouvrir les voies de communication avec lui-même.

(1) Voir *Les Frères Sérapion* d'HOFFMANN.

A l'époque de romantisme où nous sommes, la musique, libérée par Beethoven des conventions anciennes, était redescendue avec tout l'esprit du siècle vers la terre et vers les hommes, vers l'instinct et la passion ; elle avait besoin de reprendre racine, de se refaire de la sève et du sang ; elle aspirait à se réincarner.

En art, ces atterrissements sont courts, ces appétits vite satisfaits.

Weber et Schubert avaient passé, faisant la part large à la plastique et à la sensation, et l'esthétique des Davidsbündler, c'est déjà le retour de cette musique, nourrie de substance nouvelle, vers les régions métaphysiques ; c'est une rénovation, dans les sphères libres, de la psychophonie pratiquée dogmatiquement naguère par les classiques.

Il importe de noter cela pour bien interpréter le réalisme de celui qu'on a pu appeler « un successeur de Beethoven » (1).

Réalisme ne dit pas *matérialisme*. Comparées aux thèses pathétiques que l'on composait dans une forme discursive et ornementale, ces œuvres-ci deviennent réalistes en ce qu'elles se modèlent à même la vie pour l'exprimer directement.

C'est le drame succédant à l'ode.

Schumann est un réaliste, parce qu'en lui le musicien n'exclut rien de l'homme, parce qu'il tire une harmonie de tout ce que lui suggère son activité d'être sensible et pensant. Mais gardons-nous d'assimiler cette musique à un art d'imitation lorsqu'elle réfléchit, en ses eaux profondes, des portraits et des paysages.

Tout ce qu'il y a ici d'apparences corporelles y prend l'inconsistance et l'étrangeté de mirages. Ce que ses rythmes, ses thèmes, ses accords font apparaître, ce sont les figures estompées qui s'éveillent en nous au retentissement de la vie extérieure. C'est une réfraction de toute la vie dans un monde spirituel dont la musique traduit immédiatement et parfaitement les formes.

A l'exemple de Schubert, Schumann accepta l'élément pictural dans sa musique. On dit que, tout jeune, il avait une facilité singulière à esquisser en traits lyriques les silhouettes de ses camarades de jeu, et il reconnaît que certaines images peuvent être traduites en musique avec une grande netteté descriptive. Lui-même raconte que, jouant une marche de Schubert à quatre mains, il demanda à son partenaire s'il n'y voyait pas passer des formes réelles et l'autre lui répondit : « Certainement, j'étais à Séville, au

(1) LÉONCE MERNARD, *Robert Schumann*. Chez Durand, Paris.

siècle dernier, parmi des dames se promenant en robe à traîne et des seigneurs portant l'épée et les souliers à boucles. »

Ce qui est remarquable, ajoute Schumann, c'est que nous étions d'accord jusque sur la ville!...

Faut-il noter qu'il ne mentionne qu'à titre de curiosité ce genre de musique qui donna lieu à une « musique de genre ». Il s'intéresse à ceci comme à un procédé de métier dont il sut faire usage avec un sens très pur de son art.

Dans le *Carnaval*, où s'atteste le plus sa réceptivité et ce don d'observation vive si rare chez un musicien, la description demeure subjective. Tout de suite les apparences un peu crues de telles œuvres s'atténuèrent au feu de la lumière intérieure.

Si l'auteur du *Soir* et des *Scènes dans la forêt* est un passionné, curieux de sensations, ouvert à toutes les suggestions de la nature et prompt à s'y abandonner, il ne faut pas qu'on oublie que, dès qu'il s'exprime, il parle le langage absolu de la musique. Les images, qui abondent chez lui comme les pensées chez Beethoven, il ne suffit pas qu'on les voie, il faut qu'on les entende.

L'art, à vrai dire, ne comprend rien à la division du travail de nos sens.

C'est une conception trop superficielle qui veut qu'un tableau ne soit que pour les yeux et que la musique *consiste* dans les sons.

Chaque œuvre d'art contient quelque chose de *plastique*, quelque chose de *lyrique* et quelque chose de *poétique* qui domine selon le moyen d'expression de l'artiste et une belle œuvre vient, un peu au delà des sens, impressionner l'imagination où ces éléments se marient comme les sons constitutifs d'un accord.

Il y a autre chose, dans un paysage, que des lignes et des couleurs, il y a la musique des lignes et des couleurs, il y a la poésie que cette musique évoque; il y a un visage, une voix, une pensée qui s'appellent réciproquement comme des complémentaires, comme des harmoniques.

La vie est tout entière dans un morceau d'art aussi bien que dans un morceau de nature et les images que la poésie nous donne à concevoir, la musique peut nous les donner à entendre.

Schumann pense que le musicien cultivé étudiera aussi utilement une madone de Raphaël que le peintre une symphonie de Mozart, et c'est avec cet esprit de synthèse qu'il compose tandis que les vieux de l'école viennoise l'appellent « romantique du diable ».

« L'esthétique de tous les arts est la même; il n'y a que le matériel qui diffère ». Ce matériel, ce moyen d'expression, plus il sera homogène et plus il sera puissant.

Aussi ne se lasse-t-il pas de redire que la musique a sa raison en soi.

Raillant un critique qui avait attribué à ses *Scènes d'enfants* un sens vulgairement imitatif, il dit : « Je ne nie pas que quelques figures d'enfants me soient passées devant les yeux pendant que je composais ; toutefois les suscriptions de ces pièces n'y furent mises qu'après leur achèvement et ne sont rien de plus que de subtiles indications pour l'interprète. »

Sa musique n'est pas « à programme ». Rien d'étranger ne la détermine. Elle n'obéit qu'à son impulsion ; elle a son intelligence et sa volonté propres pour se mouvoir dans son domaine. Elle tire de sa nature les poèmes qu'elle chante.

J'ai essayé de montrer comment, du milieu des jeux puérils, Robert Schumann se tourna vers la contemplation ; comment son instinct d'enfant délicat et passionné lui découvrit soudainement la vie et que ce fut, pour ainsi dire, l'incandescence de son désir qui l'éclaira.

La clarté vierge qu'il y a là rayonne sur toute sa vie et cette vie se déroule en une progression parfaite comme celle des artistes très attentifs à la voix intérieure qui les guide.

« Le but, disait-il, c'est la musique spirituelle, mais dans la jeunesse, nous sommes trop attachés à la terre. »

Il a bien fait, pourtant, de s'attacher à la terre et c'est parce qu'il a accepté de la vie tout ce qu'elle lui offrait d'abord de sensations qu'il a pu s'élever, par des voies naturelles, à une vie supérieure.

« Je vous souhaite d'avoir toujours quelque chose à souhaiter, car j'apprécie le sort en ce qu'il remplace un désir exaucé par un désir nouveau. » Voilà où se formule le réactif de son énergie mentale.

Il a voulu ne dire que ce qu'il ressentait et il a voulu le dire « jusqu'au fond ».

Il a suivi fidèlement son chemin par tous les temps.

Malgré que le chemin fût sombre et rocailleux souvent, il l'a aimé et le chemin « s'est élargi sous ses pas ».

De vingt à trente ans Schumann a composé presque exclusivement pour le piano. Vers 1840, le piano devenant trop étroit pour ses pensées, il écrit des mélodies, de la musique de chambre, des symphonies, puis ses grands poèmes, comme *Faust* et le *Paradis et la Péri*.

Nous ne considérons ici que le Schumann de la première partie du voyage. J'ai prononcé le mot « drame ». Ne sont-ce pas, en effet, des drames essentiels, toutes ces pièces rythmées d'instinct dont les fleurs mélodiques sur des tiges vigoureuses ouvrent peu à peu leur calice à la

lumière!... drames de fantaisie : les *Papillons*, le *Carnaval* ; drames de passion : la *Kreislariana*, les *Novelletes* aussi où point le jour d'une arrivée et d'un grand événement spirituel ; drames intellectuels : les *Scènes dans la Forêt*, où coule déjà la mélodie sereine des grands poèmes et où le geste se calme et la voix s'ensilence à l'opération mystérieuse d'un symbole. Pièces concentrées et de musique absolue. Le jeu de quelques instants de vie s'y reflète. Si on a lu Jean-Paul Richter et Hoffmann, on verra mieux vers quelles régions de l'être elles s'orientent.

Schumann parlant des *Papillons* dans une lettre, indique une source littéraire de ces piécettes, sortes d'aphorismes lyriques qui ont engendré le *Carnaval*. C'est une page du roman (1) où Jean-Paul raconte les années folles de rêve et de passion de deux frères, les aînés de Florestan et Eusébius. On y voit de quelle nature chimérique sont ces papillons de l'instinct, papillons de couleurs, papillons noirs, illusions, appréhensions, fleurs ailées de désir ou de crainte, parcelles d'âmes claires ou sombres, qui se lèvent du champ de la vie au seuil de la demeure spirituelle de Schumann.

« *Larventanz*, danse de masques », dit le titre du chapitre de Jean-Paul, et tout de suite s'évoque la fantasmagorie de ces nuits de carnaval où le monde positif se trouble et miroite dans l'insolite. C'est l'heure de la folie dans l'océan noir où plongent des sons de cors qui pleurent et des étoiles noyées ; mais pendant un instant la vie est déguisée ; délivrés de leur visage et, leur corps se mouvant à la danse ainsi qu'une mélodie, les hommes se sentent plus légers que des fantômes. C'est l'heure étrange de la fiction humaine qui se réalise. Les figures sont mortes sous le masque ; les regards sont des feux follets et toutes les voix qu'on frôle viennent de loin. Il n'y a rien ici que des âmes, des âmes en peine de joie, des revenantes qui rient de chercher dans le chatolement des apparences leur visage perdu. C'est l'heure étrange et c'est l'heure de Schumann. Pour bien entendre son *Carnaval* et sa sonate en *sol* mineur, baignée aussi de la couleur de ces pages de Jean-Paul, il faut s'abandonner à la mêlée des mascarades qui tournoient en des salles féeriquement illuminées et se déroulent à travers des murs de rêve, par les rues imaginaires, à la lueur des torches, vers l'infini de la nuit.

Les Danses des *Davidsbündler* sont bien différentes du *Carnaval*. Schumann l'écrivit à Clara Wieck : « Là c'étaient les masques et voici les visages : *Ein ganzer Polterabend nämlich ist die Geschichte* », toute une soirée de veille de noces, soirée de danses bruyantes et de joie déchaînée, soirée des pots cassés, selon le langage populaire. Un grand souffle de vie vient rafraîchir et transformer son art qui passe de la fantaisie à la poésie.

(1) JEAN-PAUL RICHTER, *Flegeljahre*, 4^e partie, n^o 63. Édit. Reclam. Leipzig.

Sa musique se pose et va se nourrir de ce qu'il ressent ; les images qui le hantent se baigneront dans l'eau de son âme profonde. C'est toujours l'heure étrange et la plaine claire qu'il traverse est bordée d'une ombre mystérieuse, mais cette heure spirituelle en dehors du temps se nuance aux saisons de l'être. Le rêve l'affecte maintenant plus intimement. L'esprit descend éveiller en lui la puissante souffrance.

Schumann prétendait que le poète Jean-Paul lui avait enseigné plus de contrepoint que ses professeurs de musique. Peut-être en revanche prit-il chez Bach la force d'âme... et d'art qu'atteste la *Kreisleriana*. Ce titre appartient à Hoffmann (1). On aurait pu dire presque aussi bien *Wertheriana* ou *Schumaniana*, en ne s'attachant qu'au fonds passionnel de l'œuvre ; car il ne s'agit pas d'une influence pareille à celle de Jean-Paul. Schumann avait trouvé en Kreissler un type d'artiste propre à l'époque. Il en voyait les aspects autour de lui ; il en voyait, il en sentait le reflet en lui. Comme d'habitude ce n'est qu'un titre analogique pour caractériser l'œuvre achevée et nullement un sujet qui la détermine.

La *Kreisleriana* d'Hoffmann est un recueil d'essais fantaisistes, lettres critiques, aventures de pensée d'un lyricien pur qui eût dit volontiers aux musiciens pratiquants, ce que Rameau disait au prêtre obsesseur de son agonie : « Comment pouvez-vous chanter aussi faux ? »

J'y remarque un chapitre fait en dérision des virtuoses et de ces consommateurs de musique grands mangeurs de notes qui vous jouent la musique la plus spirituelle comme certaines gens font un gros dîner de carême. Cela s'appelle « un ennemi de la musique ». Hoffmann y raconte les impressions d'un petit garçon dont le père, musicastre habile, jouait sur un piano à queue d'interminables morceaux que des amis accompagnaient sur le violon, le violoncelle, voire la flûte et le cor de chasse à l'exultation des assistants. Le petit qui entendait ces bourdonnements et ces martellements, cette poursuite de notes affolées et hurlantes, croyait à un jeu burlesque et que ces gens plaisantaient ; il ne pensait pas que ce fût de la musique, car il avait, au cœur, des mélodies que tout ce tape-frottis cacophonique effarouchait.

On l'habillait ces soirs-là de ses vêtements du dimanche ; on l'asseyait à côté de sa mère sur une chaise haute et il était forcé de rester immobile et d'écouter. Le temps lui semblait terriblement long.

« Je n'aurais pas pu résister, dit-il, si je ne m'étais amusé des grimaces et des mouvements comiques de ceux qui jouaient. »

On disait que cet enfant n'aimait pas la musique ; pourtant il adorait le chant. Quand sa mère, dont la belle voix l'impressionnait, s'approchait du

(1) HOFFMANN, *Kreisleriana*, 7^e vol. des *Gesammelte Schriften*. Édit. Reimer, Berlin.

piano pour chanter, déjà pendant le prélude le cœur lui battait. Chaque fois qu'on avait oublié de fermer à clef le piano, il essayait d'exprimer en accords les harmonies dont il avait l'âme pleine, puis il inclinait la tête et fermait les yeux aux merveilleuses consonnances qui le portaient dans un autre monde et souvent se mettait à pleurer sans savoir si c'était de souffrance ou de joie.

Ce petit rêveur de musique apparaît comme l'être d'affinité entre Hoffmann et Schumann. Il révèle le sentiment ingénu et grave que dissimule trop souvent l'ironie pessimiste du conteur.

Schumann se sentit l'âme d'enfant de Kreissler et il aima s'unir à lui dans le souvenir.

Kreissler est un irrité, un souffrant; or jamais, si ce n'est aux instants d'approche de la mort, la sensibilité de Schumann ne fut excessive comme à l'époque de ses fiançailles contrariées avec celle qu'il appelait Clara Clarissima (1). La *Kreisleriana* est née de la lutte et de l'exaltation de cette période; nous le savons par ses lettres. Je ne dis pas que c'est un drame d'amour en musique; non, c'est plus simplement un passage poignant de l'éternel drame d'être et ceux-là m'entendront qui savent ce que signifie de décisif et de suprême, la venue de certaines femmes dans la vie d'un poète tel que celui-ci.

Son penchant s'exagérait à tout voir en tristesse, à créer de la tristesse pourrait-on dire, car il avoue qu'il a une virtuosité à entretenir les pensers tristes.

« J'en subis le tourment jusqu'à la damnation de mon être et alors je voudrais passer dans un autre corps ou fuir durant des éternités.

« Quel nom donner à ma douleur? Je crois que c'est la douleur même. Peut être est-ce l'amour même! » Et comme cette tristesse lui fut féconde; comme cet amour et ce tourment réagirent sur son esprit! La souffrance, en exaspérant sa sensibilité, fertilisa son imagination, en fit un jardin merveilleux où il n'eut qu'à cueillir.

Dans sa musique aux impulsions soudaines, aux rythmes fantasques, la joie et la douleur provoquées l'une par l'autre se mêlent et, parfois, se confondent. Mais, à mesure qu'il avance vers les clairières où dorment ses plus beaux songes, la douleur devient plus stoïque et la joie plus sereine.

Si Schumann a goûté au breuvage hallucinant qui fit ressurgir un instant dans la poésie allemande les fantasmes d'une sorte d'enfer gothique, l'élixir du diable ne l'a pas troublé au point de l'égarer et il a su découvrir au fond des grottes romantiques les lacs de fraîcheur où les âmes réelles veulent être vivifiées. C'est au bord de ces lacs d'eau lustrale qu'il a mené

(1) Clara Wieck qui devint Mme Schumann.

Kreissler contempler l'idéal reflété vers quoi tendait leur même passion.

On se tromperait en voyant dans la *Kreisleriana* autre chose que l'émoi d'un homme qui lutte avec soi-même. Mêlant l'amour de la pensée et la pensée de l'amour, il reçoit du tréfonds de son organisme des impulsions mystérieuses qu'il s'efforce de résoudre harmonieusement. Il abrite un foyer ardent où rien ne s'élabore que pour la vie nouvelle. Il éprouve péniblement la formation en lui d'un de ces nœuds puissants où se consolide la lignée humaine. Son rêve est subtil mais il intéresse la chair et la terre, et ne s'en ira pas en fumée. La fumée c'est la mort de la lumière. Il veut que toute la chaleur se transforme en lumière; il veut que tout s'éclaire d'amour. Son animalité est robuste et c'est ce qui cause les réactions violentes d'une chimie où tente de se combiner son instinct avec sa conscience.

Qu'il ne soit donc pas question ici d'apparitions surnaturelles ou de démonisme. Les rythmes de la *Kreisleriana* ne portent que des thèmes humains. Et cette observation servira peut-être ceux qui seraient enclins à en agiter confusément l'action au point d'ensevelir le verbe des pages sous des éboulements de cailloux sonores.

Schumann mettait la *Kreisleriana* parmi ses meilleures œuvres. Située à un point d'intense énergie passionnelle où s'accomplit l'incarnation de son génie, c'est la synthèse de ses instincts d'agir et de méditer; ses beaux rythmes, sauvages dans leur exaltation, touchent un ciel de pure mélodie d'où ils retomberont tout fleuris, éclairés et calmés; et dans les *Morceaux fantaisistes* et les *Scènes de la forêt*, l'élément orchestrique cède à la poésie d'une musique imagée qui égalise son allure aux perspectives longues et recueillies de la pensée. Schumann arrive aux confins de la période d'action, à l'entrée des plaines de poésie métaphysique où l'entraîneront Thomas Moore, Goethe et Byron.

Au long de cette première partie de son œuvre il a cherché le mélange de l'action et du rêve et il en a bien souvent trouvé l'accord. Sa nature était ballottée entre deux mondes qu'il aspirait à refondre d'une étreinte. C'eût été le paradis sans doute. Mais les belles œuvres d'art ne sont-elles pas des morceaux retrouvés du paradis de la légende?...

L'arbre de vie dont la cime est inatteignable et qui a ses racines dans nos cœurs, Schumann en touche les hautes branches.

C'est à l'ombre de cet arbre et regardant le ciel entre les feuilles qu'il faut venir songer au sens de cette musique : en déchiffrer le texte, en percevoir le poème, et puis la jouer *en l'improvisant* comme si elle exprimait nos paysages d'être, notre vie et nous-mêmes.

HENRY MAUBEL

ENLUMINURES

(HEURES)

DORMEZ-VOUS ENCOR PAROISSIENS?

I

Dormez-vous encor paroissiens,
hier n'est plus, les anges causent
dans leurs jardins de fleurs de roses,

et c'est matin villes en bleu,
villes en blanc, villes en Dieu,
avec les clochers au milieu

des maisons, des toits, des bâtisses,
des chapelles et des églises
et des oiseaux, haut, plein les cieux.

Or, ici et plus près la terre,
voici oraisons et prières,
et baptême, mauvais et bons ;

puis c'est le ciel vu de la mer,
et les vaisseaux par le travers,
et le soleil par le milieu,

et lors le monde à son grand vœu,
et lors, au loin, toujours la mer,
et puis, ici, sur les chemins,

mes bonnes villes familières
où chacun a joie de sa pierre,
de sa maison et de ses saints.

Mais alors c'est vous tous les miens,
 et dormez-vous? car le temps passe
 et le pêcheur est à ses nasses;

mais alors c'est vous tous les miens,
 et dormez-vous? car le temps vient;
 or, le boulanger cuit son pain,

et si sommeil vous est un bien,
 voici passé le temps de grâce;
 dormez-vous encor paroissiens?

MAIS REVOICI LA VIE

II

Mais revoici la vie
 et dans son beau missel,
 en marge, tout le ciel,
 mais revoici la vie,

et qu'elle chante et crie
 lors, pour sa gloire ici,
 avec tous les oiseaux,
 et les enfants aussi.

Puis sonnez, cathédrales,
 et, haut, cloches d'en haut,
 puis chantez, cathédrales,
 et sortez vos drapeaux,

car revoici les heures,
 comme un bouquet qui fleurit,
 car revoici les heures,
 comme des sœurs unies,

pour la joie, yeux en larmes,
 pour la paix, toutes âmes,
 car revoici les femmes
 et le Bonheur aussi.

ET C'EST LUI COMME UN MATELOT

III

Et c'est Lui, comme un matelot,
 et c'est lui, qu'on attendait plus,
 et c'est lui, comme un matelot,
 qui s'en revient les bras tendus,

pour baiser ceux qu'il a connus,
 rire à ceux qu'il n'a jamais vus,
 et c'est lui, comme un matelot,
 qui s'en revient le sac au dos.

Or, bonnes heures, bonnes heures,
 laissez alors choir vos tricots,
 or, bonnes heures, bonnes heures,
 endormez-vous jusqu'à tantôt;

il fait si chaud dans nos demeures
 et c'est fête de si bon cœur !
 Mais, partances aux mâts d'en haut,
 voici s'agiter les vaisseaux,

et c'est Lui, comme un matelot,
 qui, vides les pots, partira,
 car c'est lui, comme un matelot,
 et Dieu sait quand il reviendra.

ALORS AU LOIN CHEVAL AU PAS

IV

Alors au loin cheval au pas,
 cheval en blanc, comme on les voit
 aux joyeuses entrées des rois,
 alors au loin, cheval au pas,

alors au loin, cheval au trot,
 c'est le beau temps de nos soupirs
 chez les autres qui s'en va rire,
 alors au loin, cheval au trot.

Or, ici de si bon accueil,
alors nous voici tous en deuil
et, bonnes gens, de tous mes seuils,
la peine au cœur, le pleur à l'œil ;

mais, vieilles gens, qui priez d'or,
alors dans le livre où les morts
ont chacun leur croix et leur page,
mettez une nouvelle image,

pour le beau temps qui s'est allé,
cheval au trot, cheval au pas,
vers ceux qu'il fallait consoler,
ainsi qu'un cavalier s'en va.

MOI JE NE SUIS QU'UN PAUVRE SACRISTAIN

V

Moi je ne suis qu'un pauvre sacristain
qui trouve déjà trop grand son village
et, dans son clocher, vit ciel et nuages
à sonner sa cloche et regarder loin

l'hiver et l'été qu'ont les paysages,
passer les vaisseaux quand c'est le matin,
et s'aller en foi, au long des chemins,
les gens de chez moi en pèlerinage.

Or, aux horizons de toutes les vies,
mon cœur a trouvé celle à son souhait,
dans le monde ici si pur et si frais
qu'on dirait que Flandre au loin se marie ;

et les miens ici, les autres là-bas,
aux villes qui rient, aux villes qui pleurent,
paix vous soit du temps, paix vous soit des heures,
pour l'âme et le corps, les mains et les bras,

car, heures des miens, à tous en partage
car, heures des miens c'est un grand bonheur
de vivre en trêve, pour le vrai labeur,
ici de si bon et doux héritage.

MAX ELSKAMP

SONIA KOVALEWSKA

I

De temps à autre, un trait ignoré se révèle dans la physionomie d'une époque; il n'est pas dû à la pénétration des observateurs ou à la recherche des critiques, mais il dépend de lui-même, directement, sans ménagements ni restrictions.

C'est un visage marqué par la mort, créé par la souffrance, qu'il nous est alors donné de voir, une âme qui expose sa vie intérieure aux plus profondes révélations psychologiques. Ce sont les morts qui nous saluent, les morts qui revivent vers nous, qui revivront sans fin dans l'avenir et deviendront de nouvelles générations quand nous ne serons plus; ces morts-là, qui renaîtront pour mourir de nouveau dans les mêmes souffrances.

On a vu à toutes les époques de telles révélations personnelles chez les hommes. Chez les femmes, on les ignorait avant notre temps, où le siècle fatigué décline.

Et c'est un des plus singuliers caractères du présent qui arrive à constater que la femme commence à se rendre compte d'elle-même intellectuellement et essaie de dire ce qu'elle est, ce qu'elle veut, ce à quoi elle aspire et de quelle chose elle souffre. Encore est-ce par la mort que cette connaissance est acquise.

Le journal de Marie Bashkirtzeff fut une révélation individuelle semblable qui, lorsqu'elle parut, se répandit dans toute l'Europe et au delà, comme portée par des vagues de sympathie se déroulant au loin.

Cela faisait naître un sentiment brûlant aux cœurs des femmes partout où ces pages étaient lues, sans que la plupart comprissent elles-mêmes ce qu'il y avait dans cette ardeur. Mais elles lisaient le livre avec un singulier et douloureux enivrement d'elles-mêmes et ces pages les laissaient pleines de passion, d'énergie et de désir, elles s'élevaient en elles-mêmes, devant elles, grandissaient étrangères et belles et se dépassaient, mais restant pourtant elles-mêmes, bien que beaucoup n'eussent pu dire comment ni pourquoi.

Ce n'avait pas été dans une lutte extérieure difficile que Marie Bashkirtzeff

avait succombé à vingt-quatre ans, point écrasée par ce combat que soutient la fille de bourgeois pour les besoins journaliers où elle sacrifie jeunesse, force d'expansion, fraîcheur, courage de vivre! Marie Bashkirtzeff ne rencontra jamais d'autres obstacles que les usages courants qui étaient pour elle comme une seconde nature, rien que l'atmosphère du temps dans laquelle elle vécut, dont elle était pénétrée, qui bornait son horizon, tandis qu'en elle quelque chose luttait contre cette barrière et s'y brisait. Elle possédait ce que la vie extérieure peut donner pour permettre d'arriver au libre développement de la vie intérieure, celle de l'esprit, celle de l'âme et celle du corps — tout ce que des milliers de femmes, avides d'émotions, mais étouffées dans un cercle étroit, ne peuvent réaliser. Et cependant elle ne put arriver à vivre la vie et dans chacune des six cents pages de son journal se lit la lamentable désespérance (écrite avec toute l'énergie suggestive de son langage russo-français) de ne rien avoir, d'être toujours seule dans le vide éternel, de dépérir à la table de la vie où il y avait un couvert pour tous, excepté pour elle. Les jours s'écoulèrent sans lui rien donner; la jeunesse et la santé disparurent et la tombe s'ouvrit, d'abord par une étroite fissure, s'élargissant ensuite de plus en plus. Elle dut y descendre et n'ayant pourtant rien eu que du travail, des peines et des efforts, patience et attente et la gloire stupide et vaine qui apporte des pierres au lieu de pain.

Les âmes féminines de son temps, inapaisées et inapaisables, se reconnurent en elle; le journal de Marie Bashkirtzeff devint une sorte de bible secrète pour beaucoup d'entre elles qui en lisaient quelques phrases avant de s'endormir, ou le matin en s'éveillant.

Quelques années passèrent et une semblable confession fut publiée par une femme, non composée par elle-même comme le journal de Marie Bashkirtzeff, mais communiquée d'après les confidences intimes d'une célébrité féminine européenne après plusieurs années d'une vie quotidienne commune.

Ce livre était intitulé : *Sonia Kovalewska. Ce que j'ai vécu avec elle et ce qu'elle m'a raconté d'elle*, par Anne-Charlotte-Edgren Leffler, duchesse de Cajanello.

Entre les aveux de Marie Bashkirtzeff et les communications de Sonia Kovalewska, il existe un singulier parallèle des plus profondes expériences personnelles, quelque chose d'identique dans le tempérament et dans les destinées qui ne reposait pas seulement sur les conditions de vie indiquées ci-dessous et qui ont modelé ces deux caractères en leur assignant à chacun leur sort. Marie Bashkirtzeff et Sonia Kovalewska étaient deux Russes (1),

(1) La mère de Sonia était une Allemande, la fille de l'astronome Schübert; la grand-mère de Marie Bashkirtzeff était aussi une Allemande et M^{me} Leffler descendait d'une famille allemande qui s'était établie en Suède.

toutes deux descendant de vieilles familles distinguées et riches, toutes deux de hautes intelligences féminines se trouvant dès l'enfance dans la situation de procurer à leurs dons et facultés le plus grand développement ; toutes deux des natures souveraines, d'originales natures d'enfants douées de tout le charme de la fraîcheur et de l'indépendance libre et fière.

Donc, de toutes façons, singulièrement favorisées par le bonheur et cependant.... Et cependant, ces deux femmes rares s'étiolèrent et moururent de ce dépérissement.

Qu'est-ce donc que ce signe du temps ?

II

L'histoire de la vie de Sonia Kovalewska se lit comme un récit captivant — avec des faits et des aventures — seulement un peu trop piquant. La vie est ainsi. Elle donne à ses élus à pleines mains et aussi elle leur prend à pleines mains des choses plus précieuses que ce qu'elle leur a donné.

A dix-huit ans, Sonia Kovalewska était déjà maîtresse de son sort. Elle s'était choisi l'homme qu'elle voulait, s'était fait accompagner par lui à Heidelberg où ils se firent tous deux inscrire à l'Université, puis elle se fit accompagner par lui à Berlin, où elle étudia les mathématiques pendant quatre ans chez Weierstrass, vivant avec une amie, également une étudiante, et se rencontrant seulement de temps à autre avec son mari dans des promenades communes. Car le lien qui existait entre elle et Voldemar Kovalewsky (plus tard professeur de paléontologie à l'Université de Moscou) était un mariage apparent. Cette circonstance particulière nous révèle tout de suite le cœur même de sa personnalité.

Sonia Kovalewska n'aimait pas son mari et n'était d'ailleurs, dans sa première jeunesse, disposée à rien moins qu'à l'amour. Elle avait un besoin incroyable non expliqué qui était plus que le désir de l'étude, mais qui se montra tout d'abord sous cette forme avec en outre un talent extraordinaire dans une âme inexpérimentée, presque enfantine.

Lorsque Sonia Kovalewska (la fille du vieux grand seigneur suranné, le général Kroukovsky de Palibino) était âgée de seize ans, il sommeillait en elle une grande mathématicienne et un grand écrivain. Elle avait conscience de la première, mais elle ne soupçonnait rien du second, vu que le talent littéraire féminin, à cause de son genre particulier, doit presque toujours être révélé par la vie. Elle était une nature d'acier et de feu, comme on les rencontre plus fréquemment parmi les femmes slaves que parmi toute autre race européenne, et elle avait cette singulière impression stimulante, ce pres-

sentiment de la brièveté de la vie qui poussa aussi Marie Bashkirtzeff à accomplir en peu d'années des travaux exigeant chez d'autres races une vie d'homme. La première chose dont ces deux femmes-enfants eurent conscience fut qu'elles n'avaient point de temps devant elles.

L'éveil de Sonia Kovalewska comme jeune fille eut en outre lieu pendant ces années de fièvre de la jeunesse russe, durant lesquelles les attentats nihilistes donnèrent la preuve de l'existence d'un volcan souterrain par lequel les cœurs et les esprits de la jeune et enthousiaste intelligence russe furent chauffés à blanc et poussés jusqu'aux actes héroïques du fanatisme.

Quelques mois d'hiver, passés à Pétersbourg sous la surveillance familiale sévère et rigide, décidèrent du sort de Sonia et de sa sœur aînée Aniouta. Pour échapper à l'autorité des parents, l'expédient du mariage apparent était alors très employé par des jeunes filles exaltées, aspirant à la liberté, à la science et à l'indépendance. Une opposition excessive mais muette régnait dans tous les cercles entre les vieux et les jeunes. Toute la jeunesse, pour autant qu'elle fût intelligente, était de l'opposition et considérait comme alliés secrets ceux qui se reconnaissaient à certains regards, mines et pressions de mains.

Il n'était pas rare de voir une jeune fille conclure avec un jeune homme le lien secret du mariage apparent, surtout pour aller à l'étranger dans le but d'étudier et obtenir ainsi des parents sans défiance la permission de voyager.

Une fois en route, le voyage de noces devenait un voyage d'études et d'ordinaire on se séparait, renonçant à toutes prétentions l'un sur l'autre, pour aller travailler à des endroits différents. La sœur de Sonia, qui possédait un talent littéraire remarquable que son père lui défendait d'exercer, voulut agir de cette façon.

Voldemar Kovalewsky, un jeune étudiant de bonne famille à qui elle fit part de cette proposition, choisit à sa place sa sœur cadette Sonia, et alors il y eut cette nouvelle complication que le père interdit à la cadette de se marier avant l'aînée. Mais Sonia obtint la permission par bravade. Un soir de réception chez ses parents, elle se rendit en cachette chez Voldemar, et lorsque son absence fut remarquée, un billet arriva au père à sa place, lequel billet contenait : « Je suis chez Voldemar, ne t'oppose pas plus longtemps à notre union. »

Il ne restait rien d'autre à faire au général Kroukovsky qu'à ramener au plus vite sa fille chez lui et à annoncer ses fiançailles.

Pendant le voyage de noces, auquel fut adjointe une amie avide de s'instruire suivie plus tard Aniouta, sa sœur, Sonia et Voldemar rencontrent en premier lieu George Elliot, l'auteur de romans anglais bien

connus ; puis Sonia étudia avec son amie et sa sœur deux semestres à Heidelberg, pendant que Voldemar étudiait à Iéna et à Munich, après quoi tous trois se rendirent à Berlin et la sœur partit seule et mystérieusement pour Paris.

A Berlin, Sonia s'absorba entièrement dans le travail. Sa seule relation était le professeur Weierstrass qui admirait au plus haut point la rare pénétration de son esprit, son étonnante aptitude pour les mathématiques et l'aidait de toutes ses forces dans les leçons particulières qu'il lui donnait.

Pour caractériser en toute sincérité l'existence que les deux étudiantes menèrent pendant huit semestres, ce fut une vraie vie de chien. Sonia ne prenait presque jamais l'air, excepté quand Voldemar, qui demeurait dans une autre partie de la ville et voyageait continuellement, venait la chercher. Elle avait toujours une appréhension peu claire de se compromettre ; inexpérimentées et anxieuses comme les deux amies l'étaient, elles vivaient mal, mangeaient mal, étaient tyrannisées et volées par leur servante et ne se permettaient aucun plaisir, aucune distraction en dehors de leurs travaux.

Depuis le matin jusque loin dans la nuit, Sonia était assise à son pupitre devant ses devoirs de mathématiques ; si elle se permettait un soir de fête, elle parcourait encore longtemps la chambre, parlant à haute voix, le cerveau travaillant toujours. Habitée à être accompagnée, servie, tenue en tutelle dans toutes les petites choses journalières, elle ne parvenait pas, dans les cas les plus pressants, à s'acheter une robe si Voldemar n'était pas avec elle. Mais à la longue, Voldemar refusa de prendre sur lui, sans récompense, tous ces services et toutes ces obligations d'un mari apparent, et il voyagea dans d'autres villes, pour compléter ses études, pendant un temps assez long. Ils recevaient tous deux plus que suffisamment d'argent de chez eux et nulle question pécunière ne les rapprochait forcément l'un de l'autre.

L'an 1870 arriva et passa ; pour Sonia, ce ne fut qu'un an d'études. Son sommeil devenait toujours plus court et plus agité et la plupart du temps elle ne savait pas ce qu'elle mangeait, quand, au printemps de 1871, elle dut tout à coup interrompre ses études et partir pour Paris. Sa sœur Aniouta l'y appelait. Elle était engagée dans une liaison passionnée avec un Parisien, un de ceux qui avaient pris part au soulèvement de la Commune ; le bien-aimé était prisonnier et sa vie en danger.

Sonia et Voldemar traversèrent heureusement le cordon militaire, trouvèrent la sœur et écrivirent au père.

Le général Kroukovsky vint aussitôt. Il apprit seulement alors ce que ses deux filles faisaient à l'étranger et où se trouvait sa fille aînée qui lui avait toujours envoyé ses lettres avec le cachet de l'endroit où se trouvait Sonia.

Après une conférence avec Thiers et grâce au courage d'Aniouta, on réussit à aider dans sa fuite le beau-fils non désiré.

La manière d'agir du père dans toute cette affaire est une preuve rare de la noble race dont descendait Sonia. Non seulement l'homme rigide pardonna et reconnut les faits — il admira ses filles. Laissant de côté l'autorité surannée et tenant à distance, il entra maintenant avec ses filles dans une intimité de tendances, une chaleur de compréhension que l'on aurait crue impossible auparavant.

La passion sans bornes d'Aniouta l'impressionnait, mais il considéra avec tristesse le mariage platonique de Sonia.

En l'an 1874, Sonia fut promue au titre de docteur à Göttingen, pour trois dissertations mathématiques dont l'une surtout : *De la théorie des proportions partielles différentielles*, compte parmi ses travaux les plus marquants. Peu de temps après, toute la famille se réunit dans le vieux bien de Palibino. Sonia était épuisée mortellement, elle ne pouvait plus entreprendre de longtemps aucun travail intellectuel. Mais le repos fut court. Quelques mois plus tard son père mourut et l'hiver suivant toute la famille se rendit à Pétersbourg. Jusqu'à présent, tout s'était tu en Sonia et le cerveau seul avait fonctionné. Avec la tenacité entêtée d'une auto-suggestion, elle s'était acharnée dans une application zélée à un travail sans bornes ni règles, comme c'est très souvent le cas chez les femmes, surtout les jeunes filles, bien plus que chez les jeunes gens.

C'est de cette façon aussi que travaillait Marie Bashkirtzeff, sans reprendre haleine, d'une manière insensée, fiévreuse, une année après l'autre, avec une force de tension inquiétante, avec une fraîcheur productive incompréhensiblement infatigable — tandis que dans son jeune corps, s'épuisant lui-même, la mort s'annonçait déjà. Et bientôt tout fut fini.

Ainsi œuvrent et s'étiolent d'innombrables filles de familles bourgeoises convenables, dans des professions mal rétribuées, le salaire diminuant toujours à cause de la concurrence ; ainsi d'autres, plus fortunées, travaillent dans une hâte fiévreuse à d'inutiles labeurs de main ; ainsi peinent une grande partie des filles de prolétaires poussées par le besoin.

Et le résultat est le même pour toutes : elles désapprennent la joie et deviennent incapables de jouir du bonheur.

Son séjour à Pétersbourg amena chez Sonia le premier grand revirement de tout son être, comme celui-ci en subit plus tard plusieurs autres. Les mathématiques furent laissées de côté, elle ne voulut plus en entendre parler, elle désira les oublier.

Par l'acte de rétablissement de sa fraîche nature, son corps et son âme essayèrent énergiquement de se mettre en équilibre l'un avec l'autre. Elle

désira avoir des personnes autour d'elle, du changement et la fréquentation de la société; elle se lança dans tous les intérêts publics et intellectuels. Et la femme s'éveilla en elle.

Auparavant déjà, dans l'ébranlement nerveux causé par la tendresse perdue à la mort de son père, après un mariage apparent de presque sept années, elle était devenue dans la maison de deuil la femme de son mari. Depuis lors, elle s'attacha toujours plus étroitement à lui.

Comme son héritage était, du vivant de la mère, insuffisant à leur entretien, le mari et la femme se jetèrent d'une spéculation dans une autre.

Avec la mobilité et le feu de la fantaisie russe, ils s'occupèrent maintenant uniquement à bâtir des maisons, fonder des établissements de bains et des journaux et lancer toutes les nouvelles découvertes possibles.

Dans les premières années, ces choses leur réussirent. Une fille naquit aussi en 1878. Là-dessus arriva le krach. Mais à présent, Kovalewsky avait mordu aux spéculations.

Bien qu'il fût nommé, en 1880, professeur de paléontologie à Moscou, bien que sa femme fit maintenant tout pour le retenir, il s'associa à une société véreuse pour l'exploitation des sources de pétrole du sud de la Russie; l'entreprise rata et il se tira un coup de revolver.

Sonia l'avait déjà quitté depuis quelque temps lorsque ce tragique événement arriva.

De mauvais rêves et des pressentiments lui avaient prédit ce qui se passerait, et comme elle avait perdu toute influence sur lui et qu'elle voulait assurer l'avenir de son enfant et le sien, et Dieu sait pour quels autres motifs encore, elle se sépara de lui et se rendit à Paris.

Elle fut appelée à Stockholm, juste au moment où elle commençait à se remettre de la fièvre nerveuse causée par la mort de son mari.

Il y avait alors en ce pays un mouvement pour l'émancipation des femmes, bourgeoises et bornées, en pleine organisation jusqu'auquel son renom était arrivé et qui voulait se l'attacher étroitement.

Sonia avait la sociabilité affable des Russes et gagna tous les cœurs, mais elle-même se sentait de plus en plus toujours moins bien là-haut, et fuyait toujours aussi promptement que possible, dès la fermeture de ses cours, vers la Russie, l'Italie, la France ou l'Angleterre, partout où elle était loin de la Suède et où elle pouvait trouver des rapports sociaux plus étendus. Elle ne considérait d'ailleurs son séjour en Suède que comme un épisode de sa vie, et aspirait à vivre à Paris.

Mais les années s'écoulèrent et nul autre appel de ce côté ne lui parvint.

Ses conférences à l'université commencèrent peu à peu à l'ennuyer; cela ne l'amusa pas de répéter en d'éternelles reprises la même chose aux

étudiants; elle avait besoin, pour donner libre cours à son plein pouvoir, d'être stimulée par la présence d'une personnalité haut prisee.

Mais la considération de ce peu de personnalités pâlit aussi petit à petit à ses yeux.

C'est de ce temps que date son amitié avec M^{me} Edgren-Leffler. La célébrité de celle-ci comme écrivain fut en quelque sorte le tremplin du don littéraire qui sommeillait dans l'esprit de Sonia.

Elle avait derrière elle une vie riche en documents et pleine d'imprévu, dont les perspectives commencèrent à se retracer d'elles-mêmes à ses yeux, dans l'inactivité relative de sa vie actuelle.

D'abord, elle poussa simplement M^{me} Edgren à parfaire les ébauches dramatiques qu'elle lui fournissait, et il résulta de là le drame : *La Lutte pour le bonheur*. Mais bientôt après, elle s'avisa qu'elle était supérieure à la simple et honnête Suédoise et à ce qui était du ressort de celle-ci. Elle écrivit alors : *Les Sœurs Rajewski* (1), une peinture de sa propre jeunesse, ensuite, la nouvelle intitulée : *Une Nihiliste* (2), puis le commencement du roman resté inachevé : *Væ victis*.

III

Jusqu'ici, nous voyons la vie de cette femme remarquable se dérouler en lignes mouvementées, mais claires. Mais à partir de maintenant tout devient toujours de plus en plus haché, heurté, confusément embrouillé, la vie semble être un singulier volètement fatigué. Il est très difficile de conclure, même approximativement, quel fut le motif de la confusion croissante de son existence et celui de sa fin prématurée, car les choses rassemblées par M^{me} Leffler sont très insuffisantes et contradictoires, et elle borne passablement l'horizon par les conclusions personnelles qu'elle en tire.

J'ai vu quatre portraits de Sonia Kovalewska, si dissemblables qu'on ne s'aviserait point de songer qu'ils représentent la même personne.

Elle n'avait rien de la charmante beauté irrégulière de Marie Bashkirtzeff qui avait le culte de sa personne.

La puissante tête aux cheveux courts de Sonia Kovalewska, avec son front massif et ses yeux myopes « vert groseille dans du sirop », reposait sur un corps enfantin maigre et fin. Son charme consistait dans son extra-

(1) *Les Sœurs Rajewsky* ont paru en français sous le titre de : *Souvenirs d'enfance de Sophie Kovalewsky*. Paris, Hachette, 1894.

(2) Une traduction française de cette œuvre a été publiée en 1893 dans la *Société nouvelle*. C'est la seule qui existe.

ordinaire vivacité, son laisser-aller du moment, mais elle n'avait pas la moindre notion de l'art profond de la femme qui sait se faire valoir par la toilette. Jusqu'à sa trentième année, nulle question de toilette n'exista pour elle; plus tard elle s'en occupa davantage, il est vrai, mais elle ne parvint jamais à en pénétrer les mystères.

Elle se flétrit très tôt et un poète connu me la décrivit âgée de trente ans comme déjà une petite vieille femme sèche.

Cet extérieur lui fut plus défavorable en Suède parmi ces êtres blonds et frais, longs et élancés comme des sapins, qu'il ne l'eût été en Russie ou dans son Paris tant désiré. Entre elle et le type suédois, il y avait une distance trop grande qui empêchait les affections, les plus fines émotions sensuelles pour lesquelles elle avait un fort penchant, de s'approcher d'elle; elle se sentait repoussée par la froideur et sa nature impressionnable et excessivement sensible souffrit d'une façon de plus en plus aigüe d'être si dissemblable au type commun de la beauté victorieuse.

Dans son portrait de dix-huit ans elle ressemble fort au portrait de jeunesse du feu roi Louis II de Bavière, dans les traits comme dans le regard et les lèvres excessivement arquées.

Son second portrait de 1887 exprime une sorte d'amabilité forcée, quelque chose de las et de désillusionné en même temps que de piquamment spirituel; — c'est comme si on y lisait la fatigue de s'accommoder au milieu rêche, rigide et plein de préjugés de Stockholm, qui avait fait fuir la confiance en soi et le sans-souci qu'elle possédait auparavant.

Son image, lorsqu'elle gagna le prix Bordin à Paris, a plus de sérénité, un vrai visage russe. Et enfin, le dernier portrait de 1890, en quelque sorte officiel et d'ailleurs très retouché, possède une indicible expression de noblesse blessée, déçue, lasse et froide.

Elles m'apparaissent comme des femmes totalement différentes, autant de témoignages de ce qu'était son être slave, infiniment impressionnable avant son déracinement et après.

Sonia Kovalewska était un génie très particulièrement russe, obstiné, changeant, productif, agissant très à sa guise, ayant besoin dans la nature et dans les gens qui l'environnaient de trouver une plénitude productive incalculable et négligemment gaspilleuse.

Elle se trouvait bien, assise sur un sofa, fût-il même déchiré, dans une atmosphère de thé, de cigarettes et de superflu d'esprit, d'âme et d'argent, et parmi des êtres qui vivaient comme cela.

Les habitants de Stockholm n'étaient pas ainsi. Elle fut arrachée de son milieu russe, dans lequel elle avait aussi vécu à Berlin. Elle, qui ne savait jamais être seule, se trouvait ici isolée parmi des étrangers, faiseurs

d'avancés il est vrai, mais au demeurant des éducateurs de femmes, secs et anguleux.

Elle avait, dans ce milieu, à servir de modèle et devait remplir une mission dont les devoirs toujours présents à ses yeux faisaient qu'elle ne se révoltait que devant des cas d'empiètement trop marqués sur sa vie privée.

La situation publique qu'elle accepta flattait son orgueil et puis elle en était aussi matériellement dépendante, vu que ses moyens privés ne suffisaient pas à faire face à son entretien et ses voyages perpétuels.

La pénible maladie de sa sœur Aniouta, malheureusement mariée, fit longtemps de sa vie un va-et-vient fatigant de Stockholm à Pétersbourg.

Après la mort d'Aniouta, elle s'intéressa un moment, avec la capacité d'assimilation russe, à la nouvelle littérature du Nord et à la civilisation ascendante de ces pays en ce moment.

Entre-temps, elle écrivit des livres et fit quelques travaux de mathématiques.

Mais, chaque fois qu'elle revenait à Stockholm après avoir été en Russie ou dans le Sud, pendant ses vacances, elle avait oublié son suédois presque entièrement.

Plus les années passaient, plus elle se lamentait sur son banissement.

Sa nature russe, expansive et sans-gêne, ne supportait pas le ton de Stockholm, mais la Russe, sévèrement élevée, distinguée et souple, n'essaya pas, dans son isolement, de se révolter. Sa vie devint ce qu'elle n'avait jamais été auparavant, monotone, ou du moins lui sembla telle.

Sa force vitale se fatigua, elle aspirait à la chaleur, à la tendresse, à des rapports fantaisistes, à toute l'intimité du chez soi qui n'existait plus.

Elle aspirait aussi à autre chose qui ne devait pas être réellement pour elle.

Un puissant et nerveux désir d'amour s'était éveillé en elle. Elle voulait être femme ; attirer comme femme.

Elle avait pu vivre des années d'une vie de veuve à côté de son mari et de la même façon pendant des années après sa mort aussi longtemps qu'il y eut une forte tension dans sa vie. Pendant son fatigant travail mathématique, elle était toujours absorbée en elle-même, inabordable, sans besoins ; pendant son travail littéraire, elle était douce, avenante, reposée et ayant besoin d'affection. Ce fut sa vie de fantaisie qui éveilla en elle la vie des sens. Justement parce qu'elle ne pouvait pas réaliser ce sentiment, elle était très exigeante, jamais apaisée, méfiante envers la mesure d'amour qu'elle recevait.

Dans toutes choses se trahissait un besoin d'incitation, se transformant chez elle en bien-être et en bonne humeur ; auparavant, elle avait cherché

un singulier amour mystique seulement connu des Russes et qui se déroula dans son être d'une manière que l'on pourrait dire non sensuelle, dans des agitations de l'esprit et de l'âme, en de hauts sentiments d'amour ou ascétismes. Cela s'était transformé. Elle se lamentait sur sa jeunesse passée, sur le temps occupé en études, sur la malheureuse façon dont elle était douée et qui l'excluait du nombre des femmes attirantes.

Elle voulait être femme et jouir comme femme. Elle avait encore en elle cet autre désir tout aussi puissant à sa manière et aussi difficile à réaliser que le premier, celui d'être appelée à Paris.

Ce souhait se réalisa jusqu'à un certain point lorsqu'elle reçut personnellement le prix Bordin, le jour de Noël 1888, pendant une séance de fête de l'Académie des sciences, en présence de beaucoup de savants illustres.

C'était la plus haute distinction qui échet jamais à une femme.

A partir de ce jour, elle fut une célébrité européenne et eut sa place dans l'histoire. Mais cela lui était parfaitement égal.

Elle était de nouveau complètement brisée, comme après sa promotion de docteur. Des mois d'un travail astreignant de nuit et de jour avaient précédé le grand résultat, puis des semaines d'une vie de société fatigante qui suivirent pour la lauréate.

Elle ne laissa rien passer sans en jouir, mais en même temps son besoin d'affection avait atteint son plus haut point.

Quelque temps plus tôt, Sonia Kovalewska avait fait la connaissance d'un cousin de feu son mari, du « gros M. » comme elle le nommait.

La compagnie du sympathique compatriote à l'étranger l'avait aussitôt disposée de la meilleure façon à son égard. Il lui devint indispensable, elle voulut toujours l'avoir autour d'elle, elle ne pouvait plus vivre sans lui. Il ne répondait pas à ces sentiments violents, mais il était très prêt à un mariage. De là s'engagea entre eux un malheureux demi-rapport. Sonia ne pouvait pas vivre sans lui. Quittant la Russie et Stockholm, ils voyagèrent tous deux vers Paris ou l'Italie pour être ensemble quelques semaines et se séparèrent ensuite parce qu'ils ne pouvaient pas s'entendre !

Revenir ainsi de l'été de l'Italie dans l'hiver de la Suède, fit que Sonia se refroidit. Arrivée à Stockholm, elle se remit tout de suite à ses conférences, prit part à toutes les sociétés et s'exposa avec indifférence ou intention à tous les aggravements possibles de son état.

De sombres pressentiments et des rêves, auxquels elle accordait toujours foi, lui avaient annoncé que cette année lui serait fatale.

Désirant et craignant à la fois la mort, elle s'éteignit subitement au commencement de l'année 1891.

IV

Pour celui qui les connaît, mais de trop loin pour les comprendre en détail, les femmes russes se divisent en deux types distincts

A l'un de ces deux types généraux appartient M^{me} Kovalewska, d'après son extérieur et si on la considère d'une façon assez superficielle.

L'un de ces types compte les femmes ardentes ou langoureuses, exubérantes, indolentes et attirantes, avec d'ardents yeux noirs ou des yeux gris changeant, avec une chair délicate et une bouche douce qui aime à rire et à manger, avec un attrait incertainement engageant et séduisant, avec des mouvements qui les feraient toujours croire assises sur des coussins moelleux, donnant d'ailleurs l'impression d'être toujours en négligé, avec un bavardage gazouillant qui peut se transformer tout aussi vite en la plus charmante flatterie qu'en la colère la plus affreuse. En un mot, les plus femmes de toutes les femmes, oisives et sensuelles, amoureuses, et excitant les hommes à l'amour. M^{me} Kovalewska n'appartient pas à celles-là. Les autres sont aussi opposées qu'il est possible à ce caractère. Elles sont honnêtes et justement à cause de cela, au plus haut degré ce qu'on nomme : « un brave garçon », elles sont convenables et simples à comprendre, courageuses et énergiques, fortes de corps et d'âme, des têtes pensantes, des statures plates, sans ces fortes lignes courbes propres à la moitié des femmes russes ; elles sont ordinairement jaunes avec des visages au teint un peu spongieux, en considérant toutefois que ce spongieux est le propre des visages russes ; elles ont quelque chose en elles qui, même chez les personnalités les plus marquantes, enlève à leur être toute impression sensuelle, et que je pourrais désigner comme le *sans parfum*. Il y a du neutre en elles ; en général, on ne songe pas en leur présence qu'elles sont femmes ; et elles-mêmes, elles ne parviennent pas à se rendre compte qu'elles sont femmes. Ou du moins seulement parfois. En général, elles sont des hommes de renom, des hommes de travail, des hommes d'idée.

Ces femmes ont apporté le plus grand contingent aux nihilistes. Ce furent elles qui purent endurer une vie traquée comme celle des bêtes fauves, qui trouvèrent dans l'extase de leur cerveau un dédommagement à tout ce qui leur manquait comme êtres civilisés et comme femmes.

Mais ce dernier type n'est pas seulement un type russe ; même s'il est naturel en Russie, c'est un *type du temps*.

Cette même catégorie de femmes qui fournit en Russie les nihilistes, donna en Suède les revendicatrices du droit de la femme, en Angleterre les agita-

trices pour le droit de vote de la femme, en Amérique, les clubbistes féminins, en Allemagne les éducatrices. Le type est général. Mais les conditions de chaque pays indiquent l'espèce spéciale d'idée à laquelle elle se consacre et qu'elle nomme « sa vocation ».

En Russie, la femme chez qui le sexe sommeillait ou n'existait pas encore, se sentit appelée à la vocation de meurtrière, dans le but de rendre le peuple heureux; en Allemagne, l'impersonnalité philanthropique se mit à éduquer de petits êtres humains, à partir du jardin d'enfants. Ceci est un long chapitre que je me réserve de développer comme tant d'autres pour la caractéristique de la femme d'aujourd'hui, dans une autre étude.

Nous devons considérer Sonia Kovalewska comme appartenant à ce type. Elle se rangeait elle-même de ce côté. Par sa vie entière, elle le prouva et le justifia. La façon dont les hommes réagirent sur sa personnalité en apporta encore une démonstration.

Ses relations d'hommes étaient infiniment nombreuses. En Russie, en Scandinavie, en Angleterre, en Allemagne, en France, en Italie, elle était en rapport avec une partie importante des hommes les plus marquants et les plus doués; ils s'entretenaient tous bien avec elle; mais aucun n'en devint amoureux impulsivement. Pas un seul parmi tous ces êtres ne lui dit : « Je ne puis exister sans toi ! » Aucun ne la désira avec l'instinct originel de l'homme vers la femme. Elle faisait partie de la catégorie des femmes cérébrales et fut considérée comme telle. Elle était leur bannière, leur drapeau de victoire, leur plus haut triomphe, leur professeur d'élection. Elle n'avait pas besoin de basses jouissances, elle trônait dans la chaire et instruisait des hommes. Elle se laissa employer de cette façon, crut aussi elle-même à cela. N'y avait-elle pas travaillé sous le manteau, montrant la corde d'un mariage apparent pendant de longues et pénibles années d'études.

Elle était la femme-génie avec le cerveau d'homme, elle était venue au monde pour servir de consolation et d'exemple à tous les cerveaux de ses sœurs.

Oui, elle était telle mais elle était autre. Elle désavoua pendant les dernières années de sa vie, ce que son existence avait été jusque-là et l'on se tut autour d'elle dans la communauté blessée des sœurs. Si ces dernières années n'avaient pas été — on aurait depuis longtemps quêté pour lui ériger un souvenir. Mais cela ne se fit pas, on ne peut que se taire sur elle.

Car elle était femme. Elle était femme pourtant, femme malgré tout, — malgré un mariage apparent de presque dix années, malgré un aussi long veuvage, malgré le docteur et professeur de mathématiques et le prix Bordin, — elle était femme malgré tout, non seulement d'âme, mais femme d'une

façon même inquiétante, un peu heurtante et immodérée, que la femelle qui court à travers les bois poussant l'appel plaintif vers l'époux.

Elle était même plus femme que ces femmes bavardes, voluptueuses et friandes dont les mouvements sont comme si elles venaient de se lever de doux coussins, comme la grande masse des femmes qui ont pour devoir de se multiplier et de s'anéantir sous la multiplication.

Elle, qui jamais ne séduisit, était plus femme que les séductrices qui se font un renom de l'amour. Mais elle était un nouveau type différentiel de femme, qu'aucun ne comprit, justement parce qu'elle était nouvelle; qui ne se comprit pas elle-même et commit des erreurs dont elle n'était pas responsable, mais qui étaient dues à la disposition du temps dont les courroies d'engrenage l'entraînèrent.

Et lorsqu'elle en fut délivrée, il était trop tard pour qu'un nouveau sort personnel pût se former pour elle. Et qui sait si cela aurait été mieux si les courroies d'engrenage de l'époque ne l'avaient pas saisie ou bien si elle avait été sauvée plus tôt et rendue à elle-même?

La femme *n'a pas* de sort propre. Il lui est impossible d'en avoir car elle ne peut pas être seule. Elle ne peut point non plus devenir soi, du moins pas directement, non pas ce qu'elle est, mais seulement par ce qu'elle cause. Plus elle est femme, plus elle est richement douée, d'autant plus l'homme qui la fait sienne devient son sort à elle, par ce qu'il est lui-même comme homme et ce qu'il a à lui donner comme homme.

Et si tout dépend déjà pour la femme normalement douée de *quel* homme devient pour elle le donateur, combien davantage pour la femme-génie en qui la femme et le génie sont éveillées et libérées en même temps par l'embrassement de l'homme. Et si la femme ordinaire ne peut déjà se passer, pour se connaître elle-même, de l'union avec l'homme, combien cela n'importe-t-il pas davantage pour la femme-génie pour qui le fond de son être, de son pouvoir, de son *moi* repose dans le sexe.

Si elle reste inéveillée sur ce point, sans posséder l'aliment le plus intime, qu'elle ait commencé d'une façon aussi *promettante* que possible, le cours de sa vie sera pourtant un dépérissement, une lutte mortelle, d'autant plus affreuse que l'énergie vitale productive était plus forte en elle.

La vie de Sonia fut ainsi. Nul homme ne la prit dans ses bras et n'éveilla en elle le clavier entier de ses sensations.

Elle fut bien mère et aussi épouse, mais jamais *bien-aimée*.

LAURA MARHOLM

(Traduit du texte allemand par J. MOLLOY.)

(A finir.)

LA REINE DES MERS⁽¹⁾

(L'ANGLETERRE ANCIENNE ET MODERNE)

VI

FORCES DOMINATRICES (*suite*).

La colonie agricole, *farm-colony*, repose sur le même principe et sur les mêmes bases. Dans ce pays de grande propriété terrienne qu'est l'Angleterre, il n'est pas difficile de trouver, à distance raisonnable de Londres, des fermes inoccupées ou exploitées seulement en partie, qui n'ont besoin que de bras pour produire tout ce qui est nécessaire à l'approvisionnement du marché. Autant que possible, la *farm-colony* doit être voisine d'une ligne de chemin de fer, d'une rivière et de la mer, mais suffisamment éloignée de toute ville ou village pour que les travailleurs ne soient pas tentés de désertir leur tâche pour le public-house. — *God is love* (Dieu est amour), — et il ouvre ses bras à tous, à tous ceux, du moins, qui veulent bien cultiver le jardin sacré, — mais *times is money* (le temps est de l'argent) — et il importe de ne pas le gaspiller dans les beuveries. Remue la terre, Jack, et que les pieux cantiques, suprême distraction des âmes pures, te suffisent.

Disons-le, cependant, quelle que soit la pensée qui ait déterminé cette prohibition, elle n'est point une des plus préjudiciables aux serfs agricoles du général Booth. Les ravages de l'alcoolisme parmi la population du Royaume-Uni sont véritablement effroyables ; l'atavisme, le milieu, les circonstances ne portent que trop l'Anglais à abuser des ales et des spirits. Dans la classe aisée, les diversions intellectuelles ne manquent pas ; mais, pour la pauvre bête de somme humaine, que reste-t-il en dehors du temple et du pub ? Non enregimentée, elle partage son temps entre les deux officines d'abrutissement. Au service du général Booth, qui, comme tous

(1) Suite. — Voir les nos 123, 126, 127 et 128 de la *Société nouvelle*.

les généraux, désire garder son monde sous la main, les visites à M. Bung (1) sont interdites.

Pour créer la colonie, une brigade de « pionniers » est d'abord envoyée, recrutée soigneusement parmi les sans-travail de l'atelier urbain. Parmi eux figurent d'anciens ivrognes, jadis célébrités de Whitechapel ou de Shoreditch, qui se sont peu à peu corrigés et qu'il importe d'entretenir dans leurs nouvelles habitudes de tempérance ; beaucoup se montrent excellents ouvriers ; gens nés à la campagne et anciens militaires forment le reste du contingent. Sitôt arrivés ils sont installés dans des baraquements et mis au travail. L'hiver ils tracent des routes, clôturent, palissent, maçonnent ; le reste de l'année ils sèment, bêchent, sarclent et labourent. Les femmes s'occupent des vergers ; les faibles de la basse-cour et des ruches.

Ce serait parfait si cette exploitation, qui écrase celle des petits cultivateurs voisins, avait pour effet de donner aux producteurs une somme équitable de bien-être matériel avec une élévation du niveau intellectuel. Malheureusement il n'en est rien : nulle part, les travailleurs ne sont plus habilement mis en coupe au nom de la charité chrétienne.

La colonie d'outre-mer existe partout où les conditions ambiantes peuvent favoriser une intelligente spéculation : dans l'Afrique centrale, aux Indes, en Australie, la Salvation Army a établi ses succursales.

Tout employée qu'elle soit à exploiter la misère et à endormir ses intégrales revendications, l'activité déployée par le général Booth et ses coopérateurs devrait être un exemple et un stimulant pour ceux qui n'ajournent pas à un monde posthume la réparation des injustices sociales. Tandis que le politicien révolutionnaire, voyant seulement dans la masse misérable et abaissée l'aveugle troupeau propre à lui donner ses voix et à lui frayer le chemin du pouvoir, n'entre qu'à contre-cœur en communion avec cette masse, tout au plus feint de fraterniser avec une petite élite ouvrière qu'il grise de formules scientifico-déclamatoires, le salutiste ne dédaigne pas d'entrer dans les mansardes et d'attendre le paria à sa sortie des bouges et des prisons.

Le christianisme, à ses débuts, ne s'y est pas pris autrement pour conquérir le cœur des foules.

VII

L'ÉDUCATION ANGLAISE

Pour qui est porté à juger de la vie d'un peuple uniquement par celle de ses classes supérieures, sans se préoccuper de la couche profonde de misé-

(1) *Bung*, bonde. Sobriquet décerné au *publican* ou patron de public-house.

rables qui est en-dessous, supportant de leurs maigres épaules tout le poids du lourd édifice social, l'éducation donnée aux jeunes Anglais des deux sexes est à la fois la plus rationnelle et la plus pratique.

Mais combien sont-ils ceux qui, de par les implacables fatalités économiques, poussent au hasard, comme ils peuvent, ne recevant d'autre éducation que celle de la rue.

Si l'on considère simplement les privilégiés d'Angleterre pour les comparer à ceux des autres pays, on est amené à constater à première vue que l'individualité de l'être humain est plus respectée, les qualités d'initiative plus développées, le surmenage moins grand, les forces physiques intelligemment cultivées. La vie étant considérée comme une bataille, on cherche à mettre l'enfant en mesure de lutter plus tard et on se préoccupe moins de lui donner de la grâce que de le tremper vigoureusement.

Dès la *nursery*, l'enfant, sous une surveillance aussi voilée que possible, est livré au grand air et à la liberté. Il y développe ses poumons et apprend à marcher par lui-même; le *self-help* (l'aide-toi) lui est ainsi enseigné de bonne heure et tout l'entraîne à l'action.

En cas de danger réel, la mère ou la *nurse* apparaîtront, mais il faut, avant tout, que le petit garçon soit préparé à devenir un homme dans le vrai sens du mot, la petite fille à être un jour autre chose qu'une poupée animée, charmante et fragile. Elle aussi aura peut-être à lutter, en tous cas, à devenir la courageuse compagne de l'homme et la sage éducatrice de ses fils.

— Comment se fait-il, demandait un jour Milne-Edwards à un professeur d'Oxford, que des jeunes gens élevés avec un peu de latin et de grec et beaucoup de cricket et de *boating* deviennent des tribuns de premier ordre, des hommes d'État de l'envergure des Palmerston et des Gladstone? — *They have got English mothers* (ils ont des mères anglaises), répondit fièrement le professeur.

Le trait caractéristique qui apparaît tout de suite dans l'éducation anglaise, c'est l'importance donnée aux exercices physiques. Lettres et sciences ont été longtemps reléguées au dernier plan dans les établissements scolaires.

Les plus anciennes écoles furent fondées par des moines. En 680, Théodore, archevêque de Cantorbéry, voulut en créer une dans son diocèse : le mouvement continua, les Saxons, une fois passée la première fougue de la conquête, s'étaient assez bien amalgamés avec les vaincus et avaient même recueilli des bribes de civilisation romaine. Il en fut autrement avec les Danois, saccageurs féroces et sans merci, qui se montrèrent d'épouvantables iconoclastes. Ce ne fut qu'après leur expulsion et sous le règne d'Alfred que les moines purent reprendre leur rôle éducatif. La lecture,

écriture, un peu de calcul et beaucoup de mauvais latin faisaient le fonds de cet enseignement, tandis que dans les régions de l'ouest la vieille race celtique se maintenait encore maîtresse avec ses mœurs, ses légendes mi-druidiques mi-chrétiennes et son ignorance rustique traversée çà et là par des éclairs de poésie.

Les bardes se réunissaient encore sur le sommet sacré du Snowdon, qu'ils appelaient le « Mont de l'Awen » ou de la Muse, et qui s'écroulera un jour, selon la tradition, pour annoncer la fin de la terre. Au pied du Plylimmon, dans l'enceinte qui entoure le tombeau de Taliesin, ils venaient chercher l'inspiration poétique ou, à son défaut, la folie.

L'Irlande était encore la verte Erin; ses poètes qui, d'après le chronologiste O'Flaherty, avaient seuls, autrefois, le droit de donner des lois au peuple et les rendaient en vers, circonstance aggravante, formaient encore, quoique moins privilégiés, une classe respectée. L'alphabet rudimentaire qui existait avant la christianisation de l'île avait été remplacé par les lettres romaines introduites par les moines successeurs de saint Patrick; le parchemin commençait à remplacer les tablettes coupées dans l'écorce du bouleau et sur lesquelles on écrivait avec un *style* en fer. Une civilisation propre, éminemment celtique, existait, limitée, il est vrai, à la cour des rois et des chefs; devant ces nobles auditeurs, les poètes, aux jours des grandes fêtes, venaient réciter les *Sept fois cinquante*, légendes héroïques dont la bibliothèque de Trinity College, à Dublin, conserve le texte manuscrit. Nulle trace de sciences positives: poésie et religion en tenaient lieu. Quant au peuple, l'ignorance était son lot, mais la part de communisme agraire qui était mêlée au régime féodal suffisait pour le rendre beaucoup moins malheureux qu'il ne le fut pendant les terribles siècles de la conquête anglaise.

Spontanés, enthousiastes, beaux parleurs et grands parleurs, les Irlandais ont, depuis un siècle et demi, donné, surtout au Royaume-Uni, des hommes de guerre et des tribuns: des hommes de guerre comme Wellington et Napier, des tribuns comme Sheridan, O'Connell et Parnell (1).

Aujourd'hui encore, l'Irlande est celle des îles Britanniques la plus arriérée au point de vue de l'enseignement. La population catholique compte 30 p. c. d'illettrés, les presbytériens et les épiscopaux 10 p. c. et les méthodistes 5 1/2 p. c. seulement. Aussi, tandis que les révoltes généreuses mais confuses de la masse celto-catholique venaient se briser contre l'organisation supérieure de l'ennemi héréditaire, voit-on maintenant des

(1) Rappelons toutefois que Parnell était protestant et, par son père, de souche saxonne.

éléments anglais et protestants d'origine, mais irlandais d'adoption et d'adaptation, prendre la tête du mouvement à la fois intellectuel et révolutionnaire en lui imprimant une impulsion plus habile que par le passé. Bien que le clergé catholique exerce encore une influence prépondérante partout ailleurs que dans l'Ulster, l'obscurantisme perd insensiblement du terrain et ce qui, auparavant, était furieuse haine de race, devient de plus en plus un amour conscient et résolu d'autonomie.

Colonisée au III^e siècle par des insulaires d'Irlande, l'Ecosse était au moyen-âge arrivée à différer sensiblement, quant au moral, de sa voisine. Peut-être fut-ce au mélange des éléments celtiques, scandinaves et flamands qu'elle dut ce caractère de sagacité tenace qui la distingue et en a fait la partie la plus développée des îles Britanniques.

L'Ecosse est un peuple travailleur. A Bombay, à Madras, à Calcutta, sous les latitudes brûlantes où les autres Européens tombent terrassés par le soleil et la fièvre, il est à son comptoir ou à son bureau, pratiquant une grande solidarité avec ceux de sa race. Aussi, la plus grande partie des affaires du pays sont-elles entre ses mains.

De bonne heure l'instruction se répandit en Ecosse. Alors que les Irlandais n'étaient guère que de pieux ignorants, très imaginatifs, à âme de poètes, et que les Anglais vivaient encore dans une barbarie grossière qui commença à s'effacer seulement vers la Réforme, les Ecosseis donnaient déjà de grands soins à l'instruction publique.

Dès 1496, leur parlement, affirmant le premier principe de l'enseignement obligatoire, rendait une loi obligeant sous peine de forte amende tous les barons et libres tenanciers à envoyer leurs fils aînés à une école de grammaire, pour y acquérir la connaissance de la religion, de la lecture, de l'écriture et du latin. Avec cela, à cette époque, on était déjà grand clerc ; mais ce n'était pas tout : une fois ces importantes connaissances acquises, le jeune homme se rendait à une école d'art et de droit où un stage de trois ans le mettait enfin à même de remplir sur ses domaines les fonctions judiciaires auxquelles l'appelait sa naissance.

Les écoles de grammaire (*grammar schools*) avaient été les plus anciennement fondées dans la grande île britannique. Parmi les plus célèbres, qui survivent, sont celles de Winchester, créée en 1387, et d'Eton, dont la création remonte à l'an 1441.

La Renaissance, mais surtout la Réforme, produisirent en Angleterre et en Écosse un renouveau intellectuel. Les esprits les plus indépendants, Colet, Érasme, Grocyn, Thomas Moore, Warham, purent espérer un moment que, sur les ruines de l'obscurantisme romain, allait surgir l'émancipation à la fois morale et matérielle. Dans le plan de Cranmer, les

dépouilles enlevées aux innombrables couvents, possesseurs de la plus grande partie de la fortune anglaise, allaient servir à éclairer les esprits jusqu'alors tenus jalousement en tutelle : tout au moins, chaque classe de la société aurait son école propre. Mais Henri VIII n'avait fait, ou plutôt secondé la révolution religieuse, depuis longtemps latente, que pour son compte personnel. Le clergé lui portait ombrage par ses richesses et son autorité : il expropria... et garda tout pour lui.

Néanmoins, il est rare que rien ne subsiste d'une révolution même dévoyée. Depuis trop longtemps les esprits étouffaient sous la règle inflexible de Rome : l'examen, l'initiative venaient enfin de naître. En dépit de la royauté, qui se hâtait déjà de remplacer le despotisme catholique par le despotisme anglican, aussi abusif, aussi tyrannique, un grand élan eut lieu en faveur de la diffusion des connaissances : spontanément, des hommes généreux se groupèrent pour fonder et doter des écoles.

En Écosse, la Réforme avait trouvé un excellent terrain : le pays vivait plutôt sous le joug d'une république très aristocratique que sous celui d'une monarchie. Si le parlement, composé d'une seule chambre qui siégeait à Dublin, était plutôt la représentation de l'aristocratie foncière que celle du peuple, ce même peuple puisait dans les constantes révoltes de ses nobles contre le monarque des leçons d'irrespect et, déjà, il tendait à se rallier autour de l'Église presbytérienne, aux allures quasi-démocratiques. De par une évolution que les événements interrompirent brusquement, on s'acheminait vers la constitution d'une république théocratique sur le modèle de Genève.

En 1560, John Knox proposait un plan détaillé d'éducation nationale à tous les degrés. L'opposition des seigneurs le fit échouer, malgré les efforts du célèbre poète George Buchanan, le « père du libéralisme moderne ».

La grande révolution qui commença dès 1640, n'oublia pas la question de l'enseignement ; elle créa des écoles paroissiales sous la surveillance de l'Église populaire. Mais, obligée de se défendre contre ses ennemis, elle ne pouvait surveiller efficacement la mise en vigueur des lois scolaires et ce ne fut qu'un demi-siècle plus tard, en 1696, que le système d'éducation paroissiale fut appliqué à toute l'Écosse.

Dans ce pays, l'Église réformée, dont la puissance balançait celle de la royauté, était demeurée nettement populaire ; l'union du royaume avec celui d'Angleterre, en 1707, fut la seule chose qui empêcha l'avènement de la république presbytérienne, que déjà entrevoyaient quelques esprits. Episcopaux, presbytériens, congrégationalistes, tout en luttant pour le triomphe de leurs confessions respectives, contribuèrent, il est juste de le

reconnaître, à la diffusion des connaissances primaires au sein des masses.

Aujourd'hui encore, dans ce pays où la passion religieuse est plus vive que dans toutes les autres parties de l'Angleterre, on voit le dimanche des milliers de paysans, tout de noir habillés comme des clergymen, discutant les dogmes sacrés, devant un auditoire attentif, avec l'âpre ferveur de théologiens.

Les étudiants des universités écossaises ne sont point des sportsmen enragés comme ceux d'Oxford et de Cambridge. Ils consacrent moins de temps au cricket et davantage à l'étude ; mais leur ardeur est faite de réflexion plus peut-être que d'enthousiasme. Ils travaillent non pour les jouissances pures de la science mais pour conquérir une situation et de l'argent.

Toutefois, et ceci est un trait caractéristique, dans le Royaume-Uni, où la pédagogie s'exerce sous toutes les formes, où l'instruction est donnée surtout par des sociétés et des particuliers sans que l'État ait à intervenir pour en exiger seulement un diplôme ou un programme, il y a un point commun : l'absence du surmenage. L'écolier des îles Britanniques n'est point comme celui de France un malheureux être, écrasé de chiffres, de leçons et de pensums, et dont la malléable cervelle doit, coûte que coûte, en un temps donné, emmagasiner une quantité déterminée de connaissances, la plupart inutiles et qui seront oubliées le lendemain. L'individualité est bien plus respectée et il en résulte des êtres non atrophiés de corps et d'esprit.

Naguère encore, les écoles anglaises étaient déshonorées par deux coutumes bestiales autant que séculaires : les punitions corporelles et le *fagging*.

Le fouet, ce symbole cuisant de l'esclavage, perpétué chrétiennement à travers les siècles, avait régné partout au moyen-âge et même jusqu'au seuil de l'époque contemporaine, comme le grand remède. Les révolutions s'étaient succédé sans ébranler sa puissance ; il régnait aux armées, sur les flottes, dans les familles, dans les couvents, dans les bagnes, dans ceux consacrés à l'éducation infantile comme dans ceux affectés aux réprouvés de la loi. Les ministres du dieu d'amour avaient réussi à le faire entrer dans les mœurs : n'était-ce pas, au fond, un immense honneur que de se sentir, quoique indigne, flagellé comme l'avait été Notre Seigneur Jésus-Christ ?

En Angleterre, pays biblique, et dans les colonies anglaises, la Jamaïque notamment, la fustigation était à l'ordre du jour ; le terrible chat-à-neuf-queues (*cat o' nine tails*), lacérant, impitoyable, les épaules des châtiés, était le grand argument. Il a, jusqu'à ces dernières années, exercé son

empire sur l'armée et les équipages de Sa Gracieuse Majesté. Pour des mercenaires, n'était-ce pas un argument suffisant ? Dans les prisons, il est officiellement aboli depuis quelques années ; pourtant des bruits de répressions féroces transpirent à travers les murs épais de certaines geôles : à la prison de Cleveland, les fénians ont subi de véritables tortures et, il n'y a pas deux ans, on se chuchotait, dans la proscription révolutionnaire de Londres, la mort tragique de l'anarchiste Fornara, condamné au *hard labour* et puni pour une cause légère de cinquante coups de fouet. Qui pourra jamais connaître exactement ce qui se passe sous les murs épais des geôles ?

Dans les établissements éducationnels, jadis bagnes, le contrôle était incomparablement plus facile et c'est aussi à un contrôle que, depuis environ un demi-siècle, se borne l'ingérence de l'État. Aussi les châtimens corporels, naguère infligés également aux deux sexes, deviennent-ils la honteuse exception. D'autre part, la vigoureuse campagne menée par l'auteur de *Nicolas Nickleby* portait un coup mortel aux bagnes scolaires qui pullulaient, notamment dans le Lancashire.

Le *fagging* a presque partout disparu : c'était l'analogie des brimades qui subsistent encore dans les écoles militaires françaises, l'asservissement et l'exploitation des jeunes, des arrivants par les anciens. Ceux-ci, préluant dès l'école aux oppressions impitoyables de la vie, se faisaient servir, entretenir même par leurs condisciples, les soumettaient, tyranniques féodaux, à de véritables redevances et à des corvées. Sous prétexte de laisser se tremper les caractères, par dureté, routine ou indifférence, les maîtres toléraient, encourageaient même cette éducation de dureté et d'autoritarisme. Nombre de mères, alarmées pour la santé de leurs enfants, préféraient les faire élever en France.

Il n'en est plus de même aujourd'hui et ce qui a peut-être le plus contribué à faire disparaître ces abus, à assainir moralement et physiquement les écoles anglaises, c'est l'athlétisme.

CH. MALATO

(A suivre.)

LE DIEU SÉMITE ET LE DIEU ARYEN

JÉHOVAH ET PROMÉTHÉE ⁽¹⁾

IV

De ce que les Juifs, selon une remarque de Tacite (2), croyaient à la spiritualité et à l'unité de Dieu, il ne s'ensuit donc pas qu'ils l'entendissent comme auraient pu le faire les Grecs et les Romains de leur Jupiter en l'élevant à sa plus haute puissance. Quand Strabon loue Moïse d'avoir dépouillé le Divin de toute forme sensible, il le loue avec motif; mais, lorsqu'il dit que, en effet, Dieu étant la nature des choses, il ne saurait y avoir lieu de le représenter sous une des formes quelconques que nous avons sous les yeux, il ne fait que prêter les idées de son maître, le stoïcien Aristodème, au législateur hébreu (3) : rien de plus étranger à la nature que l'archigète surnaturel du peuple juif. Le disciple sémite du philosophe hellène a été trompé par la ressemblance extérieure qu'ont entre eux le Dieu spirituel de ce peuple et le Dieu intellectuel du Portique. Et Josèphe, à son tour, en disant que les plus sages et les plus savants d'entre les Grecs, Pythagore, Anaxagore, Platon et les stoïciens, ont eu du principe éternel la même opinion que Moïse, montre qu'il a subi l'illusion en sens inverse. Le dieu hébreu n'a de commun avec le dieu de ces maîtres que la physiologie; au fond, ce sont deux conceptions parfaitement distinctes. L'un procède des sens, l'autre de la raison pure. Le premier manifeste sa puissance en frappant sur les nerfs; le second se révèle en rayonnant devant l'intelligence. Jéhovah répond à un degré de développement moral beaucoup moins avancé que le Zeus de Cléanthe; il représente un état de l'esprit dans lequel il n'y avait pas encore de catégories psychologiques bien définies.

(1) Suite. — Voir le n° 135 de la *Société nouvelle*.

(2) *Judæi mente sola unumque numen intelligunt, summum illud et æternum, neque mutabile neque interiturum.* (*Taciti Histor.*, V, c. V.)

(3) Livre XVI.

nies, la pensée proprement dite ne s'étant pas dégagée de la sensibilité. Je sais que le peuple juif a été, dès son origine, et se croit, comme il paraît vouloir se croire jusqu'à la fin des siècles, un peuple saint, que son Seigneur s'est choisi tout particulièrement entre tous les autres et dont il a fait son peuple à lui : *Populus sanctus es Domino Deo tuo, et te elegit ut sis ei in populum peculiarem de cunctis gentibus quæ sunt super terram* (1). Je sais cela ; mais rien, d'un bout à l'autre de son histoire, — l'Histoire sainte, conséquemment, — ne montre que, à aucune époque, l'état de son entendement propre et sa capacité morale aient été supérieurs à ceux d'aucune autre des nations non élues, notamment des Grecs ; à en juger par les œuvres, — architecture, plastique, industrie, poésie, philosophie, astronomie, sciences naturelles, etc., etc., — je crois même qu'il a été inférieur à toutes. D'où je conclus très légitimement qu'il n'y a pas lieu d'être surpris que, comme conséquence de cette infériorité, le Dieu de sa pensée intime, ainsi que je viens de le dire, réponde à un degré de développement moral beaucoup moins avancé que celui dont Cléanthe nous a dépeint les traits principaux.

Cléanthe salue d'abord en Jupiter *le prince de la nature, celui qui gouverne toutes choses selon la loi* (2). Dès ce début, nous sommes loin de la grâce et des autres moyens de gouvernement mis en œuvre pour des fins de bon plaisir. *Ce sont les lois de la nature qui révèlent Jupiter* (3) ; *ce sont elles qui imposent son culte, et c'est justice qu'on l'honore*. Si le monde obéit et qu'il préside à l'ordre qui y règne, ce n'est point par la force, comme le Jéhovah-Elohim ou Dieu des Forts de la Bible, mais par la persuasion (4). Son empire est celui de la raison ; il ne s'impose point, il est consenti : ὁδε κόσμος... ἐκὼν ὑπὸ σοῦ κρατεῖται.

Les cieux disent bien la gloire de Jéhovah : *cæli enarrant gloriam Dei* (5) ; mais ce qu'ils étalent au regard, ce n'est pas un enseignement qui s'adresse à l'esprit, et s'ils persuadent de quelque chose, c'est uniquement de la force, de la puissance et de la grandeur du roi qui en est le souverain maître : l'ordre et la loi ne sont, en eux-mêmes, pour rien dans cette persuasion. Bien qu'en une foule d'autres endroits le soleil, la lune, les étoiles soient l'œuvre des mains divines, ils ne s'imposent qu'aux sens et ne parlent qu'à l'imagination ; c'est le Dieu fort qu'ils publient. Il n'a jamais été, du reste, dans la pensée du psalmiste, non plus que dans celle d'aucun des

(1) Deutéronome, XIV, 2.

(2) ... φύσεως ἀρχηγί, νόμου μετὰ πάντα κυβερνῶν.

(3) ... Σὺ γὰρ πάνταςσι θεῖς Ἰσητοῖσι προσανᾶν.

(4) Σοὶ δὲ πᾶς ὁδε κόσμος ἐλισσόμενος περὶ γαίαν πέθεται.

(5) Ps. XVIII de la Vulgate et XIX du texte hébreu.

écrivains sacrés, de mettre Dieu en question, à la manière philosophique, pour le déduire ensuite du spectacle de l'univers, subordonnant ainsi la foi à la raison : le doute, quand il se produit dans la Bible, n'est point une réaction de l'esprit aspirant à la connaissance de son objet, mais le soulèvement d'un cœur désabusé de la Providence, par conséquent une impiété, comme dans le livre de l'Ecclésiaste. Il ne pouvait, d'ailleurs, en être autrement dans la période toute sentimentale à laquelle appartiennent les saintes Écritures. Sans être insensible à l'éclat des choses, le stoïcisme, au contraire, plus haut de quelques degrés que le sensualisme mystique, ne trouve de prise pour la raison dans l'ensemble extérieur qu'autant qu'il y découvre une loi d'harmonie.

Jéhovah-Elohim crée par sa parole, en six jours ou à six reprises, dans le moment qu'il lui plaît, le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment, et puis il éloigne de lui son œuvre, qui se corrompt et qu'il est fâché d'avoir produite. Le Zeus du Portique, lui, n'est pas un de ces créateurs à la façon humaine : la création périodique, telle que l'enseigne la Bible, n'ayant point paru au stoïcisme résulter de l'enchaînement nécessaire des causes ni, par conséquent, se justifier à la raison, il n'a pu philosophiquement l'attribuer de la sorte au Principe éternel (1). Dans l'hymne du disciple bien-aimé de Zénon, rien sur la terre, au ciel et dans la mer, ne se fait sans le secours de Zeus (2),

(1) Un rapetasseur d'occasion de vieilles gloses théologiques croit pouvoir appuyer de l'autorité de Hæckel et de Renan le récit biblique de la création et reconnaître, lui aussi, dans cette façon de genèse, le pur esprit de la doctrine évolutive. Il est vrai que Renan, dans son *Histoire du peuple d'Israël*, a prétendu que le récit de la Bible « impliquait une très juste idée du développement successif de l'univers » ; mais Renan, dont, sous bien d'autres rapports, même dans cette *Histoire du peuple d'Israël*, je suis un admirateur sincère, a dit là une sottise. Le récit en question ne ressemble pas plus « au puissant esprit évolutionniste » que le système d'anatomie comparée de Cuvier ne ressemble à celui de Geoffroy-Saint-Hilaire : deux contraires très nettement caractérisés. A côté du système transformiste, qui est le système évolutionnel, les différents règnes de la nature, et, dans chacun de ces règnes, les espèces et les genres, y procédant les uns des autres, la donnée des créations successives de la Genèse est juste à contre-mont de la théorie scientifique. La création du quatrième jour, par exemple, où furent produits les astres du firmament, étoiles, soleil et lune, pour éclairer la terre, déjà tirée du néant, *ut illuminent terram*, ne dérive pas plus de celle du troisième jour qu'elle ne se rattache à celle du cinquième : pas plus d'ordre dans tout cela qu'il n'en était besoin pour préparer l'habitable de l'homme, le favori du créateur. Je m'étonne, d'ailleurs, que Renan, lui, du moins, dont la critique est souvent si délicate et si sûre, n'ait pas compris que les sept jours de cette singulière Genèse, imaginés pour être apparés à la semaine, ne pouvaient qu'avoir la même origine, l'origine du culte sidéral, avec les sept astres errants pour conducteurs de l'armée céleste, le fameux chandelier à sept branches.

- (2) Οὐδὲ τι γίνεται ἔργον ἐπὶ χθονὶ σοῦ δίχα, δαίμων,
 Οὐτε κατ' αἰθέριον θεῶν πόνον, οὔτε ἐνὶ πόντῳ,
 Πλὴν ὅπουα βήθουσι κακοὶ σφετέρησιν ἀνοίαις.

mais il est créateur en ce sens qu'il détermine dans chaque être la raison de ce qu'il est et que sans lui rien n'a de vie (1). Il demeure lié à toutes les manifestations, grandes et petites, et il n'est le maître de la nature que parce qu'il la pénètre de son souffle puissant (2). La matière n'ayant de vérité que par son arrangement, le régulateur de l'ordre qui s'y développe en est bien le créateur dans le sens le plus noble : c'est lui qui ordonne toutes choses, rend droit ce qui est tors et favorable ce qui est contraire (3). Il a harmonisé le bon avec le mauvais, de manière à produire dans tout être l'unité de raison, et si l'homme est méchant, s'il est laid et malheureux, c'est parce qu'il a violé sa propre loi : la souffrance, le mal sont l'œuvre de l'ignorance ou de la folie humaine (4).

Un dernier trait de cet adorable Jupiter : il est le Père! C'est pourquoi le pieux philosophe se confie à sa sollicitude et, dans un élan de charité largement humanitaire, il s'écrie : « O toi, qui es plein de grâces, Père, tire les hommes de leur ignorance misérable, dissipe les ténèbres de leur esprit, donne leur d'atteindre à la sagesse, comme celle avec laquelle tu gouvernes selon le droit toutes choses. »

Le christianisme n'a rien de plus élevé, rien de plus attendrissant et de plus religieux à opposer à cette prière; son *Pater noster* n'est certainement pas plus beau. Nous sommes, aux yeux du poète, les enfants solidaires du même parent, non pas des enfants adoptifs, sortis de terre ou tirés du néant par sa parole, mais de vrais enfants de sa lignée, rattachés à lui et à sa divine nature par tous les liens du sang, issus de sa cuisse et remontant, pour notre généalogie, jusqu'à son éternité : ἔκ σου γὰρ γένος ἴσμεν.

Qu'était-ce donc, pour ceux de notre race, que le Dieu suprême? Le premier d'entre nous tous, *primus inter pares*, un vrai père de famille, dont nous sommes les rejetons *naturels*, *Jovis incrementa*, appelés à collaborer avec lui à l'œuvre infinie du monde; un chef de file, un maître ès-arts, qui nous donne l'exemple de toutes les vertus actives et qui, mieux que Jéhovah, eût pu dire : « *Soyez saints comme je suis saint!* » Ce n'est point, en effet, le Dieu surnaturel des juifs qu'il soit possible de proposer pour modèle à l'humaine nature.

Le Dieu infini, sans bornes ni mesure, sans catégories et sans aucun rapport ni avec le temps et l'espace ni avec nos moyens d'observation et d'analyse, insaisissable, par conséquent, pour la pensée de l'homme, les

(1) ... οὐ καταυθύνεις κοινὸν λόγον, δεῖ δὲ διὰ πάντων Φοιτῆ

(2) ... μεγάλων μεγάλων μικροῖσι φάσσειν,

(3) Ὡς τόσος γεγάς ὑπατος βασιλεὺς διὰ παντός.

(4) Ἀλλὰ σὺ καὶ τὰπερισσὰ ἐπίστασαι ἄρτια θείναι, Καὶ κοσμεῖν γὰρ ἔποςμα, καὶ οὐ φίλα σοὶ φίλα ἴστίν, etc.

Grecs ne le connurent jamais ou, du moins, il ne fut jamais populaire chez eux. En disant aux Athéniens qu'il venait leur annoncer un dieu inconnu, « Celui qui a créé le monde et tout ce qui est dans le monde », saint Paul ne croyait peut-être pas parler aussi exactement qu'il le faisait en réalité. Le Créateur qui a produit de rien toutes choses est une idée étrangère qui, jusqu'à la prédication de l'Apôtre, n'était encore venue à l'esprit d'aucun Grec : il n'y avait pas d'éléments à prémisses pour une conclusion de ce genre dans la tradition hellénique. Je doute que le christianisme eût été si facilement accepté du monde gréco-romain, si la nouvelle religion n'avait eu à mettre à la place des dieux que l'unité contradictoire d'un absolu creux et vide. Ce fut la classification de la Trinité qui fit la fortune des nouveaux dogmes en tirant Dieu de cet absolu inabordable. Encore, dans cette Trinité, est-ce le Fils qui a fait passer le Père et le saint Esprit, l'un et l'autre, du reste, assez délaissés dans le culte, de sorte que, à proprement parler, le christianisme, en dehors de la spéculation théologique, n'est que la religion de l'Homme-Dieu. Aussi est-ce avec raison que, au sacrifice de la Messe, qui résume toute la religion chrétienne, le prêtre et les fidèles réservent leur adoration pour le Dieu incarné et que les genoux ne fléchissent qu'à ces paroles : *Et homo factus est!*

V

L'ancienne loi, de l'aveu des théologiens, était une loi de crainte : c'est ainsi qu'on la qualifie dans nos églises, par opposition à la loi nouvelle, dite loi d'amour. Le Dieu de la Bible est un dieu terrible, *terribilis super omnes deos* (1). La crainte de Jéhovah, disent les Proverbes, est le principe de la sagesse, *initium sapientiæ timor Domini* ; c'en est aussi « la gloire, la couronne et la joie (2) ». Elle est une « source et un entretien de vie (3) », car « elle prolonge les jours (4) ». Dans la crainte de Jéhovah se résume toute la religion : *Timor Domini scientiæ religiositas* (5).

Il serait injuste, je le reconnais, de dire que le dieu de la Bible n'est pas un dieu moral. Si le principe démoniaque est au fond de ses actes, si ce sont les caractères du démon qui prévalent dans l'ensemble de sa physiologie, il n'en est pas moins vrai que beaucoup de ses traits ont une apparence de noblesse et de grandeur capable de faire illusion touchant la nature

(1) Ps. XIV, 1

(2) Prov., IX, 19.

(3) Prov., XIV, 17.

(4) Id., X, 17; XIX, 11.

(5) Eccles., I, 17.

même du sujet. Jéhovah est capricieux ; il se détermine sans motif saisissable pour la raison humaine, à laquelle, du reste, il ne doit aucun compte ; car, lorsqu'il a parlé, tout doit se taire, et sa volonté est son unique loi. Il a créé le monde, en effet, sans qu'on sache pourquoi : ce n'a pas été pour se grandir ni pour être plus heureux, puisque rien ne saurait ajouter à son infinie perfection ; ce n'a pas été non plus par amour de ce qui, dans le néant absolu, n'aspirait point à être et n'avait besoin de rien, ni de créatures hypothétiques dont les quatre-vingt-dix-neuf centièmes, dans son infaillible prescience, devaient passer de la lumière d'un jour à d'éternelles ténèbres, d'une minute d'espérance de bonheur aux tourments inénarrables d'un enfer qui ne doit pas finir. Jéhovah est colérique ; d'un bout à l'autre de la Bible il n'est question que de ses accès de mauvaise humeur et de violence. Il est jaloux, brutal et morose dans sa jalousie. Tout démesurément grand que l'ait imaginé la foi, elle lui a laissé nos passions les plus mesquines, les plus communes vulgarités de la vie au jour le jour. Au fond, il n'est pas grand : c'est quelque chose de gigantesque, de colossal et d'immense ; mais la vraie grandeur, cette majesté noble et sereine de la suprême paix de la pensée, lui fait défaut. A côté du Jupiter de Cléanthe, ce n'est guère qu'un cyclope. Néanmoins, s'il n'y a pas chez lui la magnanimité généreuse du divin hellénique, il est parfois clément et miséricordieux. Sa royauté n'a rien de commun avec la royauté populaire d'un Thésée, par exemple, ni d'aucun des anaks argiens du siège de Troie. Ce n'est pas dans la conscience des hommes qu'elle a ses racines ; elle est subie plutôt que consentie par la raison ou voulue par l'amour. Jéhovah est un monarque oriental : seul, vivant en dehors du monde, sans aucun lien naturel qui l'y rattache, ne voyant, ne connaissant, n'aimant, au fond, et n'adorant que lui-même. Il n'a, en effet, créé le monde de rien que pour lui, et c'est pour lui, pour s'en faire adorer, qu'il le conserve. Sa volonté est sa seule raison ; son droit, c'est sa force. Tandis que le Zeus grec s'impose à la conscience humaine « par la persuasion et l'évidence », tandis qu'« il règne par la raison et sur des hommes libres », Jéhovah règne par la terreur et ne commande qu'à des esclaves. Les oracles des dieux grecs pouvaient être discutés : les Cuméens, ai-je dit, invités par celui des Branchides à livrer Pactyas, leur hôte, au roi Cyrus, qui le réclamait avec menace, répondirent que le dieu n'avait pas raison de leur faire un pareil commandement. La parole de Jéhovah n'admet pas de réplique ; quoi qu'il veuille, quoi qu'il dise, quand il a parlé, tout front doit se courber, tout genou fléchir, toute bouche rester close.

Lorsque, appliquant aux choses de la foi le doute méthodique de Descartes, on met en question les enseignements du catéchisme, pour se faire

une science et une conscience religieuses, ce n'est pas sans une pénible surprise que l'on constate la grave déviation imprimée par le sémitisme aux mouvements d'une culture dont l'hellénisme fut, dans l'antiquité, la plus haute et la plus noble expression. On ne comprend pas d'abord comment il s'est fait qu'une race aussi fortement trempée que la nôtre se soit laissée détourner de ses traditions propres et qu'elle ait accepté, pour en faire pendant quinze siècles la loi et le guide de son évolution sociale, une notion de Dieu en aussi complet désaccord avec la tournure de son esprit que celle du Jéhovah biblique et même du Père céleste de l'Évangile. Je ne sais s'il suffit d'arguer d'une erreur de conscience pour expliquer cette anomalie. Quand le dieu des Juifs commença à être connu du monde gréco-romain, le monothéisme de fait y existait déjà ; le premier des dieux, Jupiter, y était devenu le dieu des dieux, le possesseur souverain, sinon unique encore, de la puissance divine. Dans l'hymne de Cléanthe, il est invoqué comme loi suprême des mondes, et il figure dans des inscriptions latines et dans des formulaires de prières des derniers temps de la République comme modérateur des choses divines et humaines : *Jovi Optimo Maximo Exsuperantissimo, Divinarum Humanarumque Rerum Rectori Fatorumque Arbitro* (1). Il est aussi le seul puissant : *Deo deorum qui solus potes* (2). Quant aux autres divinités, ce n'étaient déjà plus, dès avant la naissance du Christ, que de simples catégories de l'unique Divin généralisé en Jupiter. Il ne serait donc pas exact de dire que ce fut un simple besoin d'unification qui jeta le monde romain dans les bras de Jéhovah, ni que la synthèse religieuse, qui, du reste, a bien plus perdu que gagné à la substitution de ce dieu au Jupiter de la dernière période, exigeait l'immolation du panthéon aryen sur l'autel du Moloch sémite.

L'idée de Père céleste, greffée sur cette unité factice par le christianisme, ne suffirait pas non plus pour expliquer une semblable apostasie. Quelques efforts d'imagination qu'on ait faits et que l'on fasse encore pour persuader la conscience de la paternité réelle du dieu de l'Évangile, ce dieu, tout bon et miséricordieux qu'il puisse paraître, n'est pas un père véritable, car il n'a rien de commun avec notre nature ; c'est toujours le maître tout-puissant de l'ancienne loi, le monarque oriental, avec moins de rigidité, pourtant, dans la forme extérieure, plus de douceur apparente dans le gouvernement du monde, l'air, en un mot, plus paternel. Comme Jupiter, celui, du moins, qu'avait généralisé la conscience religieuse hellénique, est autrement père que cela ! Ce Jupiter, lui, est un parent, dont nous sommes bien,

(1) ORELLI, n° 1119. AF. HENZEN, n° 1107, et VOGL, O. S., 98.

(2) Invocation citée par M. G. BOISSIER (*La Religion romaine*, II, p. 417).

nous, les rejetons solidaires, non pas des enfants adoptifs, sortis de terre ou tirés du néant par sa parole, mais de véritables enfants de sa lignée, rattachés à lui et à sa divine nature par tous les liens du sang, issus de sa cuisse et remontant, pour notre généalogie, jusqu'à son éternité, ainsi qu'il a été dit.

Plusieurs chapitres des Évangiles, notamment de saint Luc et de saint Jean, offrent, il est vrai, une image de Dieu dont quelques-uns des traits semblent se rapprocher de ceux du Jupiter hellénique.

Le dieu juif y apparaît transfiguré; ce n'est plus le Jéhovah biblique, « terrible par-dessus tous les dieux ». La loi nouvelle, qui est une loi d'amour greffée sur une loi de crainte, a modifié la physionomie de Jéhovah, dont elle a fait non seulement un père céleste, mais l'essence même de l'amour : *Deus charitas est* (1). C'est la crainte de Jéhovah, dit encore le livre de la Sagesse, qui distingue les justes et les fidèles; mais c'est à leur charité, en imitation de celle du dieu-homme, ajoute l'Évangile, que l'on doit connaître les chrétiens. Et en invitant ceux qu'il appelait ses petits-enfants, *filioli*, à s'aimer les uns les autres comme il les avait aimés lui-même, pour former avec lui et le Père une communion d'amour, le doux maître avait raison de dire qu'il leur donnait un commandement nouveau (2). Cependant il ne faudrait pas s'y méprendre; ce n'est point, même dans l'Évangile, d'une communion naturelle qu'il s'agit. Qu'y a-t-il de commun, en effet, entre nous et le Père céleste? Nous ne sommes pas plus de sa lignée que de celle de Jéhovah, et le lien qui nous unit à lui n'est qu'un lien mystique que l'imagination a noué, mais qu'un souffle de la raison peut rompre. Cet amour, qui n'est guère, du reste, qu'une concupiscence spirituelle, ne diffère que par son objet de l'amour des sens. Rien de beau, rien de grand, certes, comme ces divines paroles : « Tous faisant un en toi, comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, afin qu'ils ne soient qu'un en nous! » C'est bien là, en effet, dans cette communion universelle, qu'est la plénitude de la vie : *consummatio in unum*. Mais cette communion est-elle ici réelle, et peut-on dire, avec la notion sémitique de Dieu à la base, qu'elle développe et complète la vie en nous? Non, en associant la grande idée aryenne de la solidarité de toutes choses avec le dieu des Juifs, l'hellénisme christianisé n'a pas eu la main heureuse; il a jeté hors de la nature le vrai Père, ce Jupiter que Cicéron, malgré l'erreur étymologique, qualifiait si justement de *juvans pater* (3), et il a perverti, au profit d'un mysticisme sans

(1) SAINT JEAN, IV, 7.

(2) *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos;... in hoc cognoscet omnes quia discipuli mei estis.* (SAINT JEAN, XIII, 34 et 35.)

(3) *De Nat. Deor.*, II, 25, 64.

base positive, la tradition du divin dans la race humaine à laquelle nous appartenons. Le Père céleste de l'Évangile n'est, au fond, que Jéhovah transfiguré; relativement à Jupiter, c'est une transsubstantiation du Divin hellénique.

Un trait plus particulier encore, le trait caractéristique par excellence, distingue essentiellement sa physionomie de celle du dieu grec. Ce trait, assez brutalement accentué dans la figure du Jéhovah biblique pour frapper à première vue, ressort, dans celle du Père céleste, comme de l'ensemble de la doctrine chrétienne, de l'idée de droit généralement attachée à l'autorité paternelle, aussi bien qu'au principe de la propriété individuelle, dans les sociétés patriarcales. Le dieu de l'Évangile est un père miséricordieux, répandant ses grâces avec une munificence débonnaire qui commande la reconnaissance et le respect. Mais rien ne l'oblige et toutes ses largesses sont des largesses bénévoles; la justice, dans la rigoureuse acception de l'idée, n'est point ce qui le détermine, car ce n'est pas ce qui est juste qu'il veut, mais ce qu'il veut qui est juste. Le royaume des cieux, c'est-à-dire, ici, le Père céleste, a dit en son langage parabolique le doux Jésus (1), est semblable au père de famille sorti de chez lui à l'aube, afin d'aller louer des ouvriers pour travailler à sa vigne. Ayant fait marché à un denier par jour avec ceux qu'il rencontra, il les mit tout de suite à la besogne. Vers neuf heures, s'étant aperçu qu'il aurait besoin de plus de monde pour terminer l'ouvrage à temps, il sortit encore, et, trouvant sur la place des gens qui attendaient les bras croisés qu'on vînt les embaucher, il les accosta et leur dit : « Allez-vous-en donc travailler aussi à ma vigne et je vous donnerai ce qui sera « juste » (2). Et ils y allèrent ensemble. Notre homme sortit de nouveau une troisième fois, puis une quatrième et une cinquième, à midi, à trois heures et à cinq heures, emmenant chaque fois des travailleurs et leur disant toujours : « Vous recevrez ce qui sera « juste » (3). A la fin de la journée, le maître de la vigne, ayant réuni les ouvriers, leur fit payer à tous par son intendant le même salaire, un denier. Ceux qui avaient été embauchés dès le matin se plaignirent d'être traités comme ceux qui n'avaient été embauchés qu'à la onzième heure (cinq heures du soir) : « Ces derniers, dirent-ils, n'ont travaillé qu'une heure, et tu les mets sur le même pied que nous, qui avons eu à supporter la fatigue de la journée et la chaleur. » Le propriétaire, s'adressant à un des réclamants, lui dit : « Mon ami, je ne te fais pas de tort; n'es-tu pas convenu avec moi d'un denier? Prends ton dû et va-t'en. Il me plaît de donner à ce dernier autant qu'à toi; n'ai-je pas le droit de

(1) SAINT MATHIEU, XX.

(2) Grec : ὃ ἕαν ἢ δικαίον λάψωθε. Vulgate : *Quod justum fuerit dabo vobis.*

(3) Ne se trouve que dans le texte grec. La Vulgate a omis cette fin du verset 7.

faire chez moi ce que je veux ? Faut-il que ton œil soit méchant parce que je suis bon ? C'est ainsi que les derniers seront les premiers, et les premiers les derniers ; car nombreux seront les appelés, mais peu nombreux les élus. »

Les ouvriers de la première heure étaient malvenus, en droit, à réclamer plus qu'il n'avait été convenu, et aucun tribunal n'eût admis leur plainte, s'ils l'avaient portée devant lui. Mais ces hommes, qui avaient eu toute la fatigue et fait à peu près tout le travail, n'avaient pas tort, assurément, de trouver étrange qu'on les confondît dans un même salaire avec ceux qui n'avaient travaillé qu'une heure, et si le maître était bon, leur œil n'était pas si mauvais que cela ; il voyait, au moins, juste. Parce qu'ils avaient reçu leur dû, il ne s'ensuit pas que ce dû fût bien ce qui découlait de l'idée de droit absolu qu'implique nécessairement celle de Dieu pour être rationnelle. La répartition des salaires ne fut ici qu'arbitraire, au point de vue de ce même droit, quoique conforme, je le reconnais, à l'idée qu'on est encore disposé, dans les hautes régions de la jouissance, à attacher aux privilèges souverains de la propriété individuelle. Le bon Jésus, un homme de sacrifice, pourtant, partageait, lui aussi, l'erreur alors commune ; il croyait que le possesseur était, à l'égard de son bien, le maître de ses résolutions, indépendamment de toute considération d'ordre absolu, et que, à côté de son droit, il ne pouvait y en avoir d'autres.

Transportée dans le domaine des choses spirituelles, où tend, du reste, et vient aboutir la parabole évangélique, suivant la direction voulue par son auteur, et avec la notion hybride de père miséricordieux et de maître irresponsable que nous venons de dire, cette idée devait engendrer les monstrueuses conséquences qu'elle portait dans ses flancs : gratuité de la prédestination, impossibilité du salut sans la grâce, qui n'est, de la part de Dieu, qu'un don auquel il n'est nullement tenu, stérilité radicale du travail humain comme tel pour ce qu'on appelle, en langage théologique, la justification, en un mot subordination de la vie entière, en vue de ce même salut éternel, au quart d'heure de contrition finale, encore un don purement gratuit ! Tout cela est en opposition flagrante avec la loi évolutionnelle de l'enchaînement des causes et des effets, qui gouverne le mouvement intellectuel et moral de ce monde, comme elle en gouverne le mouvement extérieur. Si le salaire, en effet, comme corrélatif du travail, n'est point au mérite ce que l'effet est à la cause, une chose qui en découle, rigoureusement due, indépendamment de toute convention ; si, en d'autres termes, la mesure du mérite n'est pas donnée par les œuvres seules, — et elle ne l'est point dans la doctrine chrétienne, — il n'y a pas équité, *ius æquum*, par conséquent pas de base de justice ; le Père céleste, avec ses

trésors de grâces et son infinie miséricorde, cesse de répondre à ce qu'implique, dans notre esprit, l'idée que, philosophiquement, on peut se faire de Dieu. Dieu, en effet, n'est qu'un démon, s'il n'est avant tout une raison élevée à sa plus haute puissance, la raison suprême de l'ensemble des rapports qui constituent, en même temps que la vie, l'intelligibilité de toutes choses. Jésus, consentant à expliquer à Ponce-Pilate dans quel sens il prenait sa royauté, lui dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde ! » Entendue de la doctrine du sacrifice, qu'il a prêchée et scellée de son sang, cette parole ne serait pas exacte ; tout ce qu'il y a eu et tout ce qu'il y aura jamais en ce monde même d'esprits nobles s'y est plié et s'y pliera sans effort. Mais entendue de la royauté du Père évangélique tel que nous le connaissons maintenant, rien n'est aujourd'hui plus vrai : son royaume n'est plus de ce monde ! La science, qui, en définitive, a toute l'autorité de l'évidence et qui s'impose de droit à la conscience de quiconque veut vivre d'une vie propre, personnelle, en a ruiné le prétexte.

Quelques grands esprits, dans le christianisme, ont entrevu et affirmé, en termes, il est vrai, dont toute l'étendue semble leur avoir échappé, la fragilité de cette base. Malebranche, une de nos gloires philosophiques, ne se doutait certainement pas qu'il savait l'idée chrétienne dans ses fondements, lorsqu'il disait que « Dieu était nécessité par l'ordre, qui est lui-même, à produire tout ce qu'il pouvait de plus parfait ». Fénelon avait très bien compris que ce « raisonnement va à prouver que l'actuelle production de la créature est éternelle et essentielle au créateur ; que Dieu n'a pu se retenir en rien dans la création de son ouvrage ; qu'il ne l'a fait avec aucune liberté (1) » ; que, en un mot, le Père céleste, avec sa volonté souveraine et absolue, sa libre détermination et ses manières royales, n'était pas le vrai Dieu. Mais, si quelque chose est indigne de ce que l'on doit raisonnablement entendre par un si grand mot, ce n'est assurément pas cette idée. Ni Malebranche, en posant la nécessité de l'œuvre divine telle qu'elle est, ni Leibnitz, en établissant que ce monde est le meilleur possible, n'ont certes démerité ; ils ont renoué la tradition du Divin dans notre race aryenne, après une interruption de plus de quinze siècles ; ils ont, le dernier notamment avec sa loi de continuité, devancé la formule scientifique moderne de l'évolution. Ni l'un ni l'autre, néanmoins, n'ont voulu les conséquences d'un fait dont l'évidence s'est comme imposée violemment à l'honnêteté de leur conscience. Si Leibnitz eut vu l'abîme que creusait entre lui et le Jéhovah de la Bible sa conception si rigoureusement scientifique de la création, sa foi ne s'en serait-elle pas alarmée et

(1) *Lettres sur la métaphysique*. Lettre IV, 2^e question.

n'aurions-nous pas eu d'autres correctifs encore que celui de la détermination libre du commencement?

Il est, en effet, certain que, si « le présent est plein de l'avenir et chargé du passé », et que tout soit « conspirant », suivant une expression qu'il empruntait à Hippocrate (1); si, par conséquent, ce monde est bien nécessairement le meilleur possible, dans le sens qu'il y attachait et que Voltaire, dans le *Candide*, a feint de ne pas voir, on ne saurait admettre l'intervention d'un vouloir de circonstance capable d'en arranger et déranger à plaisir l'économie. Dès lors que devient ce « pouvoir absolu de Dieu qui remue tout l'univers par sa volonté et y fait tout ce qu'il lui plaît (2)? » Que devient cette Providence si ingénieusement qualifiée d'impénétrable dans ses desseins, « qui gouverne à son gré les nations et mène comme elle l'entend les peuples et les rois? » Que devient, enfin, l'idée fondamentale de toute autorité religieuse, celle d'un remaniement en sous-œuvre du plan éternel de la création, remaniement qui aurait déjà changé l'essence même des choses par l'introduction de la mort dans notre nature et dont la possibilité, toujours menaçante, ne laisse à la raison de prise définitive sur rien, ruine toute science, toute logique, toute morale, toute vie de l'esprit, et nous livre pieds et poings liés aux exploitations du merveilleux? La complaisance des événements ne va donc pas jusqu'à se prêter à ces combinaisons en dehors de toute série de causes et d'effets naturels, qui feraient de la magie, si elles étaient réelles, la maîtresse suprême du monde, et des enseignements de l'histoire la plus vaine des prétentions. Quand je vois, dans l'*Histoire universelle* de Bossuet, la longue suite des faits de tout ordre tourner comme une procession de pénitents autour de la grotte de Bethléem et se courber dévotement devant le nouveau-né, je me demande si l'auteur était bien fondé à dire dans sa préface que c'est par le secours de l'histoire que l'on forme son jugement. Qu'à à voir la raison, en effet, dans le débrouillement de cette trame mystérieuse, dont il lui est même interdit de sonder le secret, et de quel profit peut lui être la contemplation de ce spectacle? Rien dans cette divine comédie, dont les acteurs ne sont pas même des artistes, mais de simples automates mus par une main cachée au moyen des ficelles de la grâce et de la prédestination, ne s'adresse à la vue de l'esprit; tout y parle seulement à l'imagination; rien n'y a d'intérêt que pour la foi ou la vue passive des sens. Ainsi interprétée, l'histoire serait exactement ce qu'était la Géographie au IX^e siècle, quand l'Anonyme de Ravenne rangeait les terres et les mers en cercle autour de Jérusalem et

(1) Σύμπνοια πάντα. V. la *Théodicée* et les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*.

(2) BOSSUET, *De la Connaissance de Dieu et de soi-même*, chap. IV, 4.

plaçait le centre du monde dans le trou même où fût plantée la croix de Jésus-Christ.

S'il fallait qu'il y eût dans l'économie des lois de la nature un plan arbitrairement conçu et exécuté, non seulement nous ne serions pas fondé à dire que ce monde est le meilleur possible, mais, au contraire, inclinerions, nous généralement à penser qu'il est loin d'être aussi bon que son auteur, dans la Genèse, s'est plu à le considérer : *et vidit quod esset bonum*. Dans tous les cas, nous pouvons en concevoir un qui réponde mieux à l'idée que nous nous faisons de la bonté d'un père, nonobstant l'hypothèse du péché originel : c'est même sur cette conception de la possibilité du mieux qu'est basé l'idéal et par elle que se justifie le travail moral et matériel dans ce sens, tout le progrès humain. Quelque bien ordonné que paraisse l'enchaînement des causes, ce qu'on appelle la création, la somme du mal à corriger y est si grande qu'il serait difficile de se défendre d'une tentation contre la Providence, si nous devons l'entendre à la façon toute sensuelle des juifs, des chrétiens et des musulmans. Il nous resterait toujours l'arrière-pensée que, puisque cette Providence n'est empêchée par aucune sorte de considération et qu'elle est toute puissante, elle eût pu arriver à ses fins par des moyens différents, en écartant le mal, même relatif, dont l'utilité ne saurait être avouée théologiquement. L'hypothèse des « voies cachées » ou « desseins impénétrables », pour expliquer ce mal dans le monde, outre qu'elle fait double emploi avec celle du péché originel et qu'elle est, par conséquent, au point de vue chrétien, plutôt injurieuse au dogme de la chute, dont elle tend à infirmer l'autorité, n'apparaît en philosophie que comme un palliatif de circonstance, pieusement imaginé pour justifier la volonté libre du Tout-Puissant, mais qui ne résulte de rien et ne s'impose à la raison par aucun motif d'évidence. Comment veut-on, d'ailleurs, que, même chrétien, si je tiens au peu de raison que me laisse la foi, je croie à la sagesse providentielle d'une puissance capricieuse qui fait tour à tour le bien et le mal, comme pour varier son jeu ; qui n'a produit à la lumière les plus savantes combinaisons que pour se distraire de sa solitude, et qui, la plupart du temps, brise son ouvrage avant de l'avoir achevé ? Ce démon hargneux, auquel le plus saint de ses adorateurs n'est jamais sûr d'avoir été agréable, parce que, en effet, son caprice du lendemain peut ne plus être celui de la veille et que telle chose qui lui a plu aujourd'hui peut lui déplaire un autre jour ; ce génie morose qui veut et ne veut pas, se résoud sans motif, se ravise après coup, se repent, se met en colère, se venge de ce qu'il pouvait et n'a pas voulu empêcher sur tout le monde, bons et méchants, par la souffrance et la laideur dont il dispose, par les maladies, les pestes, la famine, les inondations, les tremblements de terre, le déchaînement de

toutes les horreurs possibles, les désolations maternelles, les haines fratricides qu'il souffle au cœur des peuples, les exterminations de la guerre, les pensées mauvaises qu'il mêle au sang et à la boue de l'âme des tyrans, les injustices et les violences de ceux qui règnent par lui et pour l'exécution de ses desseins, et enfin par la mort à laquelle il commande et par les peines inutiles d'un enfer inimaginable; cet être fantastique, pour qui le même mal est tout à la fois un moyen de vengeance et un prétexte à de nouveaux courroux, châtiant ainsi son propre châtement, n'est pas le divin Objet dont se nourrit et s'entretient la raison, et en refusant de l'adorer, loin d'être orgueilleuse et rebelle, elle ne fait qu'obéir à la voix du vrai Dieu qui la détourne de cette idolâtrie.

On a beau qualifier ces choses du nom de monothéisme, cette conception du Divin n'en est pas moins un composé d'éléments contradictoires qui s'excluent réciproquement et qui, en conséquence, ne sauraient concourir à former une unité rationnelle. Le mazdéisme, avec son double principe, vaut infiniment mieux que cela, et je préfère Ormuzd, le Dieu bon par excellence, au Jéhovah de la Bible et au Père équivoque de l'Évangile. Si les premiers docteurs chrétiens n'eussent été surtout préoccupés du soin de faire prévaloir contre le polythéisme, qui n'était guère de fait qu'une pluralité extérieure, l'unité également extérieure du Dieu jaloux et exclusif, unité fautive intérieurement, sans cohésion organique, ils n'auraient point rattaché le Père céleste de l'Évangile au Maître tout sensuel de la Bible. Au lieu de proscrire des doctrines aussi bien liées que l'étaient celles de Marcion et de Manès, entre autres, ils eussent, à leur exemple, répudié Jéhovah, et puisqu'ils devaient conserver à la Providence une façon tout humaine de liberté d'action, ils se fussent empressés d'adopter les conclusions de ces habiles coordonnateurs de systèmes. Ils auraient proclamé, avec l'un, que « la création visible n'est ni d'une parfaite sagesse, ni d'une haute puissance, ni d'une véritable bonté; que le monde est trop indigne des perfections de l'Être suprême, pour que l'on puisse admettre que sa main y ait touché; que, par conséquent, ce n'est pas l'œuvre du Dieu de la loi nouvelle; » ou, avec Manès, que « la matière est essentiellement mauvaise; que Satan est le souverain maître du monde, *κύριος τοῦ κόσμου* », et « que la rédemption, dans cet état de choses, est une délivrance » à la manière bouddhique. Ce n'est pas, certes, que nous admettions avec ces hérésiarques un double principe personnel de la vie; ce que nous voulons dire, c'est que, posé Dieu comme une volonté souveraine et absolue, leur mystique théorie de la création a plus d'adhérence logique que n'importe quelle doctrine religieuse d'unité exclusive.

Un des griefs les plus graves de la raison contre l'idée du principe provi-

dentiel entendu dans le sens théologique, un grief irrémissible, le vrai péché contre le saint Esprit, *quod non remittetur, neque in hoc sæculo, neque in futuro* (1), c'est celui qui se déduit de la cause la plus fréquente du mal moral en ce monde. Que la misère, qui est déjà un mal si grand, plus souvent subi que mérité, déprave le malheureux damné qu'elle étreint, vicie sa nature et inocule dans son sang un virus héréditaire qui perpétue la corruption dans sa descendance; que, par contre, le puissant sans entrailles ou le scélérat élégant, que le crime ou les exploitations dont ce même damné peut avoir été victime ont élevé en dignité, pour me servir d'une expression si odieusement profanée par l'usage, que cet homme puisse devenir, comme le sont devenus tant de vainqueurs heureux et de spoliateurs des faibles, un chef de lignée bénie, un germe de haute et grasse distinction, c'est ce que l'Esprit saint qui réside dans toute raison honnête ne pourra jamais associer avec l'idée de Providence et de Volonté souveraine dans le tout-puissant Père éternel. C'est assez qu'une fatalité impitoyable entretienne dans le monde, souvent à la faveur de préjugés sociaux qu'elle a elle-même inspirés, cette abominable loi, contre laquelle proteste toute conscience et finiront bien par prévaloir à la longue les soulèvements indignés de l'esprit de justice en nous; c'est assez, dis-je, de cette fatalité, sans que nous fassions intervenir, pour sa consécration et le découragement de nos efforts, une volonté providentielle. On ne comprendra jamais, d'ailleurs, que la faiblesse native, la pauvreté constitutionnelle, le rachitisme de l'enfant, qui, par l'effet d'une réaction naturelle d'un autre ordre, sont pour les parents un motif de préférence compensatoire, deviennent pour ce prétendu père un motif, au contraire, d'éternelle réprobation. Il n'y a même pas à prétexter ici l'excuse qu'auraient pu présenter les sauvages Spartiates, eux qui précipitaient dans leur gouffre de l'Apothètes les enfants qui naissaient avec des vices de conformation; car, s'ils eussent pu les faire autrement, comme c'était facile à une volonté toute-puissante, ils auraient été heureux, j'imagine, de s'épargner un acte de férocité inutile.

Qu'on explique ces horreurs par la loi de la sélection naturelle, ma raison humiliée est condamnée à le subir; mais que, au lieu de faire dépendre cette loi de la fatalité évolutionnelle, on en fasse sous les noms de grâce efficace, de prémotion physique et de prédestination, une mesure policière de volonté libre, et que cette mesure ose même s'imposer à mon respect comme acte de souveraine bonté paternelle, c'est ce que ma religion repousse de toutes ses forces. A ce compte, en effet, Dieu serait le mal; le Diable et Lui ne feraient qu'un. Cette conclusion impie, ce n'est pas moi

(1) MATH., 21, 32.

qui l'imagine; elle est tout entière en substance, avec une formule même très-peu différente de celle-là, dans l'idée que les Juifs se faisaient de Dieu : le créateur biblique est son propre Satan et le Satan de sa création. Et elle est, cette conclusion, si peu forcée, qu'Israël y alla tout naturellement, avant qu'il connût le Diable. Il est dit, en effet, au deuxième livre de Samuel, ou deuxième livre des Rois de la Vulgate, que, « la colère de Jéhovah ayant de nouveau été allumée contre son peuple », il résolut de le punir. Pour en avoir le prétexte, il imagina de suggérer à David l'idée de dénombrer ce même peuple depuis Dan jusqu'à Bersabée. Le dénombrement effectué, conformément à l'ordre du Seigneur, celui-ci se fâcha, — sans que la Bible s'explique autrement, — et il fit signifier à son élu d'avoir à choisir, pour sa punition, entre trois choses : sept années de famine pour le pays, une peste générale qui enlevât en trois jours soixante-dix mille personnes, ou trois mois d'échecs militaires successifs avec danger de capture pour le roi. David, qui n'était pas de la trempe de Codrus et qui, sans doute, estimait que, ne devant sa royauté qu'à l'onction divine, il n'avait pas les mêmes raisons de sacrifice personnel que le roi d'Athènes, répondit pieusement à l'envoyé de Jéhovah : « Je suis bien embarrassé ! Néanmoins, il vaut encore mieux pour moi tomber entre les mains du Seigneur, dont la miséricorde est grande, que dans celles des hommes. » Et, comme il n'avait été embarrassé que sur le meilleur choix à faire à son avantage propre et que, tout bien compté, la peste lui parut être, dans les conditions dites, celle des trois perspectives où, d'après le calcul des probabilités, il y avait le moins de danger pour lui, il se décida pour la peste. La peste, ainsi qu'il avait été proposé et agréé, enleva donc en trois jours soixante-dix mille victimes, prises à l'aveuglette parmi ceux qui n'avaient pas demandé le dénombrement, en épargnant celui qui avait été seul coupable du péché.

Or, la tentation à laquelle David succomba et qui eut pour conséquence le châtimeut que je viens de mentionner, c'est à Satan que l'attribue un autre livre de la Bible (celui des Paralipomènes ou Chroniques, I, chap. 21). Qu'est-ce que tout cela peut bien vouloir dire ? Cela veut dire, ce me semble, que, l'un et l'autre livres appartenant à la même inspiration, ainsi que c'est de foi, Jéhovah est bien, ainsi qu'il a été dit, son propre Satan et le Satan de sa création : un démon, bon ou mauvais au gré de son caprice.

Le diable proprement dit est d'importation iranienne en Israël, où il ne commence même à bien s'affirmer que fort longtemps après le retour de la captivité, dans le livre de la Sagesse, écrit en grec par quelque Juif d'Alexandrie. Encore n'a-t-il bien le caractère qu'on lui connaît que dans le christianisme; et même, dans notre religion, loin d'être le principe du mal comme dans l'iranisme, n'est-il qu'un simple agent au service de l'arbitre des prédestinations.

En faisant dire à leur Jéhovah : « Je suis celui qui suis », sans rien qui le caractérise ; en lui prêtant ensuite ces paroles dures et hautaines : « C'est moi qui ai fait la lumière et créé les ténèbres ; c'est moi qui fais le bien, c'est moi qui ai fait le mal », les juifs ont exactement formulé ce qui est à la base de leur idée de Dieu. Et comme c'est aussi le suprême sélecteur que je disais plus haut, je ne puis en mon âme et conscience l'appeler mon Père ni souhaiter que son règne se continue et que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel : *Adveniat regnum tuum; fiat voluntas tua sicut in caelo et in terra.*

En passant dans la religion nouvelle, Jéhovah y a conservé beaucoup de cette physionomie : notre Dieu, c'est bien celui que nous venons de décrire, légèrement métissé d'hellénisme. Quelques exemples à l'appui.

Judas Iscariote livra Jésus parce que, dit l'évangéliste saint Luc, « Satan était entré dans le cœur de ce malheureux (1) », ou, d'après saint Jean, parce que « le diable, à l'issue de la Cène, lui avait mis dans l'esprit la pensée de trahir (2). » Il y a plus : le même saint Jean insinue, quelques versets plus bas, que Satan n'entra dans le cœur de Judas que sur la désignation qui lui fut faite par Jésus lui-même. Voici ces versets mystérieux, qui, au temps de ma foi, me faisaient frissonner :

« ... En vérité je vous le dis, un de vous me trahira. »

« Les disciples se regardaient donc les uns les autres, ne sachant qui il voulait dire.

« L'un d'eux, celui que Jésus aimait, était penché sur la poitrine de Jésus.

« Simon Pierre lui fit signe et lui dit : « De qui veut-il parler ? »

« C'est pourquoi, relevant la tête de dessus la poitrine de Jésus, il lui demanda : « Qui donc, seigneur, est celui-là ? »

« Jésus répondit : « C'est celui à qui j'aurai offert du pain trempé. » Et ayant trempé du pain, il le donna à Judas, fils de Simon Iscariote.

« Et à peine celui-ci en eut-il pris une bouchée, que Satan entra en lui (3). »

Si les choses se sont passées comme le porte le récit qui précède, il en faut conclure que la trahison de Judas n'a été que le résultat d'un maléfice de Jésus lui-même. Il est certain que le malheureux ne valait ni plus ni moins que ses confrères ; personne, en effet, ne parut se douter que la prédiction du maître le visât plutôt qu'un autre, d'où il ressort qu'il n'était pas plus suspect que ne l'était, par exemple, Simon Pierre ou le disciple

(1) LUC, XXII : *Intravit autem Satan in Judam.*

(2) JEAN, XIII, 2 : *Et coena facta, cum diabolus jam misisset in cor ut traderet eum Judas Simonis Icarioræ.*

(3) Ch. XIII, vv. 21 à 27.

bien-aimé. La seule chose que l'on reproche plus particulièrement à Judas serait d'avoir montré de l'humeur contre la femme qui, dans la maison de Simon le Lépreux, oignit de parfums les pieds de Jésus. Je dois faire observer que saint Jean est le seul qui mette cette mauvaise humeur sur le compte du traître; l'évangéliste saint Marc dit que l'onction fut blâmée de plusieurs, et saint Mathieu, qu'elle le fut de tous les disciples. Saint Luc affirme bien, d'autre part, que Satan entra dans Judas avant la fête des Azymes, d'accord en cela avec les deux premiers évangélistes, Mathieu et Marc, qui placent, eux aussi, le pacte du misérable avec les princes des prêtres et les anciens d'entre le peuple la veille ou même l'avant-veille de cette fête; mais ils sont formellement contredits par saint Jean. Ce dernier dit en propres termes que ce fut « après la Cène que le diable mit dans le cœur de Judas le dessein de trahir », ce qu'il confirme, en ajoutant, quelques versets plus loin, que « Satan entra en lui à la suite de la bouchée de pain trempé : *Post buccellam introivit in eum Satanas.* »

Il importe de ne pas confondre avec la communion eucharistique, à laquelle avaient participé tous les autres disciples, cette fameuse bouchée de pain que Jésus offrit et fit manger exclusivement à Judas; la communion avait eu lieu antérieurement au lavement des pieds (1), et ce fut après cette cérémonie, comme on peut s'en rendre compte en se reportant au chapitre indiqué, que fut opéré le divin maléfice dont a paru dépendre le salut du monde.

Tout cela est énorme et avait assurément de quoi ébranler ma pensée en ma verte jeunesse de foi religieuse. Il y a plus encore, pourtant, et c'est uniquement sur ce plus qui me reste à dire, avec un Dieu comme celui de la Bible, que repose tout l'édifice de la religion à nous léguée par le judaïsme. Au dire du disciple bien-aimé, en ceci parfaitement d'accord avec l'idée elle-même de ce Dieu, Jésus, par son maléfice, n'aurait fait qu'appliquer à un infortuné la loi fatale de la sélection, mais d'une sélection divine, soit, de la prédestination, quelque chose d'infiniment plus monstrueux, entendu d'un Père, que la sélection brutale de la nature dont il a été question plus haut. Prenant pour une prédiction de la circonstance que l'on pourrait croire avoir été créée par lui ce verset du psaume 40 : « Mon ami, celui en qui j'avais confiance et qui mangeait de mon pain, a levé le talon sur moi », il aurait, avant l'opération magique, prononcé cette redoutable sentence : « JE SAIS CEUX QUE J'AI CHOISIS!

(1) Les circonstances de la dernière cène ne sont ainsi détaillées que dans saint Jean; les trois autres évangélistes ne disent rien du lavement des pieds et semblent placer la communion après la résolution du traître.

Mais il faut que cette parole de l'Écriture s'accomplisse : « Celui qui mange le pain avec moi lèvera contre moi son talon (1). »

C'est donc bien vrai, et c'est aussi rigoureusement logique, avec la doctrine impie de la sélection arbitraire par la prédestination, si le bien qui se fait en ce monde n'est, au fond, que le produit fatal de la grâce efficace, le mal, de son côté, n'est que le résultat d'un ensorcellement divin. Et cette doctrine est si étroitement et si fermement liée à l'ensemble de la foi chrétienne, que l'en détacher, sous prétexte de liberté personnelle et de mérite des œuvres, comme avaient essayé de le faire les disciples de l'hérésarque Pélage, c'est tout faire crouler et revenir au paganisme. Le plus grand déducteur d'orthodoxie qu'ait eu l'Église, saint Augustin, l'avait si bien compris, que, dans ses réponses à saint Prosper et à saint Hilaire, il ne recule pas devant des affirmations comme celles-ci, à savoir : « Que Dieu nous prédestine selon le bon plaisir de sa volonté, afin que personne ne se glorifie de sa bonne volonté propre; que, admis le seul mérite des œuvres, la grâce ne serait plus la grâce (2). » Au bon La Fontaine, qui, un jour, demandait, un peu en goguenardant, je crois, à un docteur de Sorbonne, Jacques Boileau, si saint Augustin avait autant d'esprit que Rabelais, j'aurais répondu sans hésiter qu'il en avait infiniment plus; car, sans lui, à la suite de saint Paul, il y a longtemps que l'Église judéo-chrétienne ne serait guère qu'à moitié de ce monde.

Jéhovah-Elohim, en choisissant pour son peuple et oignant de sainteté le peuple juif, et l'Église, en damnant les plus sages mêmes d'entre les payens, à son exemple et par déduction logique, ont suffisamment montré qu'à leurs yeux les œuvres ne signifiaient rien, en effet, par elles-mêmes. Mais moi, qui crois que la sélection brutale de la nature n'est pas quelque chose de tellement rigide qu'on ne puisse la plier et l'utiliser en vue d'un résultat voulu, qui peut, par conséquent, être un résultat moral, j'estime que les œuvres sont par elles-mêmes bonnes à plus que rien; qu'on a pu être saint sans être juif, et qu'on peut l'être aujourd'hui encore autrement que par suite d'égale prédestination. Si les efforts de l'esprit, dans la lutte pour l'existence, tendent à séparer le droit de la force et à l'enfermer tout entier dans la justice, c'est qu'il y a nécessairement, comme corrélatif, dans le domaine de la psychologie, aussi bien que dans celui de la phylogénie, des moyens possibles de sélection artificielle capable de changer les directions héréditaires. Il y a, en d'autres termes, une greffe morale, comme il y a une greffe physique; une sélection de l'homme, méthodique et cons-

(1) En hébreu, ps. 41, v. 10.

(2) Saint Augustin ne fait guère, du reste, dans tout cela, que répéter et commenter Saint Paul, *Eph.*, II, 8-10.

ciénte, comme correctif de la sélection brutale de l'aveugle nature. C'est contre cette dernière, c'est-à-dire contre la fatalité, si on l'entend d'une évolution purement naturelle, ou contre la grâce et la prédestination, si on l'entend d'un ordre de choses providentiel, que proteste toute conscience droite et que doivent tendre à prévaloir les efforts de l'esprit de justice. Le « prince de ce monde (1) », le « dieu du siècle (2) », contre qui « il y a jugement exécutoire (3) », l'ennemi à combattre, le vrai Satan, le voilà ! « Qui veut me servir, a dit un jour la victime sainte du Golgotha, doit honorer mon père (4). » Le suivre dans la voie où il a lutté contre ce prince du monde, toute noble pensée doit le vouloir ; s'il y a eu folie chez lui en quelque chose, comme l'ont dit quelques-uns, ce n'a pas été assurément dans la foi qu'il n'a cessé d'avoir en la puissance de l'idée, non plus que dans la résistance active qu'il a opposée à la fatalité satanique. D'autres peuvent le prétendre, s'ils pensent que contre cette fatalité tout effort est stérile et vain ; mais nous, qui croyons à la correction possible des germes et à l'efficacité du travail réactionnel dans le domaine des choses morales, comme dans celui des choses physiques, du moins à la longue ; nous, qui estimons que ce n'est pas à une élection arbitraire du créateur biblique, comme pour le peuple saint d'Israël, mais à ce même travail de réaction, que l'humanité en général doit d'être distinguée des autres espèces et celle d'aujourd'hui de valoir un peu mieux que nos ancêtres de Neanderthal, d'Eguisheim, de Brûx, de la Denise, de Cro-Magnon, etc., nous ne nous sentons aucune disposition à répéter avec l'Ecclésiaste que « la pire des occupations — *occupatio pessima* — est la recherche d'un mieux qui n'existe point (5) », ou à nous replier, de guerre lasse, avec Lucrece, dans le dédain d'une *placida pax*.

Mais c'est parce que notre pensée et notre cœur suivent volontiers Jésus dans cette voie, que nous n'avons pas de culte à rendre à celui que, par un préjugé de race, il appelait son père. On dit que, du haut de son gibet, il laissa échapper, dans un dernier soupir, ce cri d'une amère désillusion : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? (6) ». Une tradition pieuse veut même qu'il ait exhalé sa plainte en des reproches où se trouvaient ces paroles du psaume 21 : « Ceux qui me voient se rient de moi !

(1) *Princeps hujus mundi*, SAINT JEAN, 12, 31 ; 14, 30 ; 16, 11.

(2) *Deus hujus sæculi*, II, Corinth., 4, 4.

(3) SAINT JEAN, 12, 13 : *Nunc judicium est mundi ; nunc princeps hujus mundi ejicietur foras.*

(4) SAINT JEAN, 12, 26.

(5) Eccles., chap. I.

(6) MATH., 27, 46 ; MARC, 15, 34.

ils chuchotent et secouent la tête, disant : Il a espéré dans le Seigneur, que le Seigneur le tire donc de là ! » S'il avait pu mieux prêter l'oreille, il aurait entendu dans ce concert de dérision une voix maîtresse qui n'était autre que celle de ce même Seigneur. Peut-être la distingua-t-il, en effet, et le tressaillement qu'il en eut arracha-t-il de sa poitrine l'exclamation déchirante dans laquelle s'en alla son âme : *Jesus autem emissa voce magna expiravit !*

Dans le système des ophites et des marcionites, la vie du Sauveur fut une lutte contre le Démiurge ou Créateur du monde, le Jéhovah biblique, et sa mort une victoire de celui-ci. En d'autres termes, l'ennemi contre lequel Jésus eut à combattre, son Satan, fut précisément, d'après les doctrines gnostiques, le Dieu qu'il croyait être son père et à qui l'orthodoxie le fait consubstantiel. Ce Dieu, en effet, suivant la Gnose, est le créateur et la loi des mondes, ce que nous comprenons aujourd'hui sous les noms scientifiques de nécessité évolutionnelle et de sélection, et la mort naturelle de Jésus une satisfaction à cette loi, un triomphe du Démiurge. Saint Irénée, un des plus ardents antagonistes du gnosticisme, a très bien compris que, ainsi entendu, le Créateur ne serait que le Diable.

Si, comme on pourrait le conclure de tout cela, Jésus est mort en expiation de son péché de Titan et en expiation aussi des protestations de l'humanité souffrante contre ce même Démiurge, c'est au Jardin des oliviers, dans la suprême agonie où il sua son sang, et sur la croix du Golgotha, où il exhala son âme, abandonné de ce Père, qu'il est tout à fait lui et que je l'adore. Le César romain, qui le détacha de son gibet pour l'asseoir sur un trône de jaspe et de sardoine, comme le Moloch de l'Apocalypse, et l'Église, qui nous fait adorer en lui sur ce même trône le Jéhovah des Juifs, non seulement ne l'ont pas compris, mais ils l'ont sacrilègement tiré de sa divine sérénité pour l'empuantir dans l'ordure de nos hypocrisies.

JULES BAISSAC

(*A suivre.*)

SCIENCE SOCIALE

Pages inédites ⁽¹⁾

SEPTIÈME MOYEN DESPOTIQUE : EXEMPTION D'IMPOT ACCORDÉE A LA PROPRIÉTÉ ET FARDEAU DE L'IMPOT AINSI REJETÉ SUR LE TRAVAIL

§ I. — DIVISION PARTICULIÈRE A L'EXAMEN DU SEPTIÈME MOYEN DESPOTIQUE

A. — *Difficulté d'établir des divisions rationnelles. — Essai à cet égard.*

Nous avons vu que, dans les commencements des sociétés, il n'y a pour ainsi dire point d'impôt directement placé soit sur la terre, soit sur le capital, soit même sur le travail. Aussi longtemps que l'exploitation reste domestique, chacun exploite ses esclaves, et les frais communs que nécessite leur conservation sous le joug se prélèvent généralement d'une manière indirecte. Ce sont principalement les *entrées* et les *sorties*, genre d'impôt dont nous avons parlé au chapitre précédent, qui alors couvrent les dépenses d'administration publique.

A mesure que l'esclavage domestique disparaît, et par conséquent l'espèce d'exploitation qui en dérive, l'impôt s'accroît nécessairement. C'est même, nous l'avons déjà vu, l'excès de l'impôt, ainsi que son rejet aussi complet que possible sur le travail, qui devient la cause : d'abord de l'anéantissement de l'esclavage politique ; puis par impossibilité de rétrograder vers l'esclavage domestique, de l'établissement du règne rationnel ou de liberté réelle.

Ces considérations sont réelles. Cependant elles ne nous mettent point sur la voie de savoir comment nous devons étudier l'impôt mis en rapport avec l'époque d'anarchie progressive. Essayons de nous y placer directement.

Considéré comme source de revenu public, l'impôt est essentiellement relatif à la conservation de l'ordre social.

(1) Suite. — Voir les nos 128, 130 et 131 de la *Société nouvelle*. (Extrait du volume XIX de la *Science sociale* qui paraîtra prochainement).

Vouloir étudier l'impôt, abstraction faite des différentes espèces d'ordre social, serait donc irrationnel.

L'impôt ensuite est aussi essentiellement relatif au fonds de terre, au travail ou au capital, puisque c'est exclusivement sur l'une des deux branches de la production, ou sur la production elle-même, que l'impôt peut être placé.

Maintenant, chacune de ces relations nécessaires de l'impôt se trouve elle-même relative à une espèce d'ordre social, à l'un des seuls règnes possibles : nobiliaire, bourgeois ou rationnel.

Il y a donc impossibilité de traiter de l'impôt, abstraction faite, soit de l'un des règnes précités, soit des branches de la production et de la production même.

Ces prémisses établies, et ces éléments de l'impôt se trouvant replacés dans l'ordre de leur domination successive, *sol*, *capital* et *travail*, l'étude du septième moyen despotique, rapporté au présent livre, se divise naturellement de la manière suivante :

1° De l'impôt considéré sous le règne nobiliaire : d'abord dans son ensemble, puis sous les points de vue du fonds de terre, du capital et du travail ;

2° De l'impôt considéré sous le règne bourgeois : d'abord dans son ensemble, puis sous les points de vue du fonds de terre, du capital et du travail ;

3° De l'impôt considéré sous le règne rationnel ; d'abord dans son ensemble, puis sous les points de vue du fonds de terre, du capital et du travail.

Cette dernière division appartient, il est vrai, à une partie plus avancée de notre ouvrage. Mais à mesure que nous progressons, nous devons apercevoir dans le lointain les régions rationnelles ; et sans nous placer encore sur le terrain de l'incontestabilité, les considérer du rivage et jouir à l'avance du bonheur qu'elles promettent.

C'est dans l'ordre que nous venons d'indiquer que nous allons étudier le septième moyen despotique, en nous soumettant d'ailleurs aux divisions générales précédemment établies.

§ II. — EXPOSÉ DE CE QUI A ÉTÉ TENTÉ POUR PLACER LA SOCIÉTÉ EN DEHORS DU DESPOTISME ET DE L'ANARCHIE

A. — *De l'impôt considéré sous le règne nobiliaire : dans son ensemble d'abord, puis sous les points de vue du fonds de terre, du capital et du travail.*

Déjà et assez souvent nous avons donné les caractères distinctifs du règne nobiliaire et du règne bourgeois. A mesure que nous avançons, ces caractères

tères doivent se grouper davantage, devenir faciles à saisir, et séparer parfaitement deux règnes qui, dès l'abord, paraissent se confondre nécessairement, et ne pouvoir jamais se distinguer d'une manière absolue.

Le règne nobiliaire est *théocratique* par essence. Du moment que la liberté des cultes, ou la non-acceptation forcée par l'éducation d'une hypothèse relative à une sanction des actions non dérivant du bourreau, se trouve consacrée; et qu'en même temps la réalité d'une pareille sanction ne se trouve point incontestablement démontrée vis-à-vis de l'instruction; le règne nobiliaire n'existe plus, et le règne rationnel n'existe pas encore.

Le règne nobiliaire, ensuite, est essentiellement relatif à des castes qui se rapportent à l'hérédité du sang. Du moment que cette base des castes nobiliaires se trouve abolie; que les castes sont devenues relatives, soit à un développement d'intelligence dépendant d'une hérédité de propriété individuelle quelconque, soit à la possession d'une pareille propriété abstraction faite de développement d'intelligence; et qu'il n'est pas encore incontestablement démontré que l'humanité tout entière ne doit constituer qu'une seule et même caste; le règne nobiliaire a disparu, et le règne rationnel n'existe pas encore.

Le règne nobiliaire est enfin relatif à la domination par le fonds de terre. Du moment que cette base matérielle du règne nobiliaire est abolie; que le fonds de terre se trouve lui-même soumis au capital; et qu'il n'est pas encore incontestablement démontré que le globe, patrimoine inaliénable de la caste humanitaire, ne doit être soumis qu'à l'intelligence; le règne nobiliaire a disparu et le règne rationnel n'existe pas encore.

Le règne nobiliaire et le règne rationnel caractérisés, il devient facile de distinguer le règne bourgeois. Absence de théocratie, c'est-à-dire de vérités absolues illusoire ou réelles; vérités relatives à la force par déclarations de majorités; domination héréditairement relative non au sang, mais au capital: telles sont les caractéristiques d'un règne qui, ne reposant ni sur la matérialité du sol, ni sur l'intellectualité des connaissances, ne peut s'appuyer que sur le vague, et doit ainsi finir par produire l'anarchie.

Il y a deux espèces de systèmes théocratiques ou nobiliaires: l'une où le chef de la théocratie est également le chef de la caste noble, et alors la théocratie est héréditaire; l'autre où ces chefs sont distincts, et alors la théocratie est élective. La Chine, la Turquie, la Russie, l'Angleterre appartiennent à la première espèce; l'Europe, sous la domination des papes, appartenait à la seconde.

Il est évident que, relativement à la stabilité de l'ordre, une théocratie élective est sujette à d'immenses inconvénients. La querelle pour ainsi dire incessante du sacerdoce et de l'empire en a été, pour notre Europe, une

preuve qui dure encore, malgré la presque annulation de valeur de l'élément théocratique. Mais reconnaissons aussi que c'est seulement sous une théocratie élective que l'intelligence des masses peut se développer ; que sous elle seule la presse peut non seulement naître, mais se perpétuer ; que cette espèce de théocratie est ainsi seule mère possible d'un protestantisme qui ne peut se détruire que par la découverte de la vérité ; et que ce protestantisme incessant peut seul rendre la vérité nécessaire, comme pouvant seul rendre toute hypothèse incapable de servir de base à l'existence de l'ordre.

Laissons dès lors les théocraties héréditaires, pour ne nous occuper que de la théocratie élective d'où doit sortir l'anarchie, elle-même destructive de toute théocratie hypothétique. Puis bornons-nous à étudier l'ensemble de la théocratie élective sous le rapport de l'impôt.

Une théocratie élective est bientôt écrasée sous la force d'une hérédité quelconque ; ou bien les besoins de l'époque font admettre cette espèce de théocratie par plusieurs gouvernements nobiliaires différents. Dès lors toute théocratie élective ayant une certaine durée, est nécessairement un gouvernement de second ordre : *un gouvernement régissant plusieurs nationalités.*

L'impôt relatif à cette espèce de théocratie, distinct par essence des impôts nobiliaires spécialement dits, ne peut se prélever ni sur les fonds de terre, ni sur le capital ni sur le travail, au moins d'une manière directe. Ces éléments sont directement soumis aux régimes nobiliaires nationaux. C'est donc exclusivement sur le culte et la superstition que peut porter l'impôt théocratique, sauf des exceptions portant atteinte aux prétendus droits des couronnes ; exceptions que les régimes nobiliaires nationaux font bientôt rentrer dans la règle.

En général l'impôt théocratique est en opposition avec les impôts nobiliaires nationaux. Du moment que les trônes perdent de vue la nécessité d'une théocratie, d'un autel, pour pouvoir exploiter les peuples, les rois restreignent l'impôt théocratique, et se font ainsi, à eux-mêmes, tout le mal qu'ils croient faire à leur ennemi. Il est vrai que le gouvernement théocratique a quelquefois des torts graves envers les rois. Quelques graves néanmoins que puissent être ces torts, il n'en est pas moins vrai que les rois ne peuvent porter atteinte au gouvernement théocratique sans se nuire à eux-mêmes.

C'est du sein de cette opposition, qui se rapporte à l'impôt, que naissent les querelles relatives au spirituel et au temporel entre le sacerdoce et l'empire. Lorsque la presse vient au secours de l'empire, l'impôt théocratique s'évanouit et les trônes commencent à croûler.

Cela doit être. L'élément théocratique est la clef de voûte des systèmes

nobiliaires. Du moment que les trônes, dominateurs par le sol, n'ont plus rien à craindre de l'autel protecteur du peuple, les rois exploitent à merci et le capital et le travail. Les capitalistes, excités alors par la théocratie défaillante, révolutionnent les travailleurs, et en peu de temps les règnes nobiliaires se trouvent pulvérisés pour les pays où la théocratie était élective.

Cette marche n'est point aussi rapide pour les pays où la théocratie est héréditaire, et où son chef est en même temps chef nobiliaire. L'accès du protestantisme y est beaucoup plus difficile. Les capitalistes n'y sont point excités par la théocratie à soulever le peuple dans le but de renverser les nobles; et le chef de l'État s'y appuie toujours sur les capitalistes et surtout sur les travailleurs qu'il protège.

Quelquefois cependant, lorsque le chef théocratique et nobiliaire ne sait point mettre en opposition les intérêts des nobles et des capitalistes, ceux-ci s'unissent pour ne laisser au chef de l'État qu'un vain titre. Alors ils exploitent les travailleurs, sans qu'il y ait pour ainsi dire de contrôle possible. C'est le cas de l'Angleterre. Le contraire existe en Russie.

Passons aux différents points de vue sous lesquels l'impôt doit être considéré sous le règne nobiliaire.

Sous ce règne, le fonds de terre est nécessairement dominateur, et par conséquent le patriotisme, lequel n'est que l'amour du sol, abstraction faite des individus qui l'habitent sans le posséder. Sous ce règne le fonds de terre *non mobilisé*, non sorti des mains des nobles, est exempt d'impôt : les reconnaissances de suzeraineté ne pouvant porter ce nom.

Aussi longtemps que l'esclavage domestique est généralement en vigueur, l'impôt sur le sol est complètement nul. Chaque maître prélève ses bénéfices sur le travail des esclaves; et les fonds nécessaires aux besoins de l'État s'acquittent alors sous les noms de dons gratuits : les impôts considérés comme forcés, comme non universellement consentis, étant la caractéristique essentielle de l'esclavage politique.

Du moment que les accroissements de population, les difficultés de restreindre les communications, et par conséquent les développements d'intelligence viennent forcer à substituer l'esclavage politique à l'esclavage domestique, le capital devient le rival du fonds de terre. A mesure que l'esclavage domestique disparaît, le pouvoir du capital augmente. Et lorsque l'esclavage domestique a disparu, le capital domine, à moins que les possesseurs du sol ne s'entendent avec les possesseurs du capital pour exploiter les travailleurs, non seulement de la nation mais du globe : ainsi par exemple qu'il en est en Angleterre où le sol domine *nationalement*, tandis que le capital domine *universellement*.

Le capital, sous le règne nobiliaire, est souvent imposé, mais toujours arbitrairement. Par exemple l'impôt sur le luxe de ceux qui ne sont point nobles est au nombre des moyens employés alors pour frapper le capital. L'arbitraire disparaît à mesure que le système nobiliaire s'évanouit. C'est alors sur le travail que se rejette le joug que subissait le capital.

Sous le règne nobiliaire, et pour aussi longtemps que dure l'esclavage domestique, il n'y a point, nous le répétons, d'impôt proprement dit. Le travail alors n'est point *politiquement* imposé : parce que les travailleurs appartiennent *domestiquement, individuellement* aux maîtres. C'est seulement lorsque les travailleurs sont *politiquement* soumis à un esclavage *collectif* que l'impôt devient nécessaire comme CAISSE D'EXPLOITATION.

Sous le règne nobiliaire cependant, le travail des *non esclaves domestiques*, vulgairement dits *libres*, est aussi peu imposé que possible. Le chef de la noblesse doit protéger les travailleurs : contre les bourgeois possesseurs du capital, pour empêcher ceux-ci de devenir assez puissants pour attenter aux droits de la noblesse, et contre les nobles pour que ceux-ci ne puissent attenter à son pouvoir.

Ainsi, pendant la lutte entre les possesseurs du capital et les possesseurs du fonds de terre, les nobles font tout ce qui dépend d'eux pour que l'impôt vienne à peser autant que possible sur le capital au soulagement des travailleurs. Malheureusement leurs préjugés les empêchent de reconnaître qu'aussi longtemps que le sol n'est point entré à la communauté, et que l'intelligence de tous n'est point développée avec un égal soin, tout impôt directement placé sur le capital retombe indirectement sur le travail : parce que le travail ne peut s'exercer que sur un produit du sol ; que tout travail est relatif à un développement d'intelligence ; et que, pour le travailleur privé de sol, tout développement d'intelligence est alors exclusivement relatif au capital. Aussi n'est-il alors nullement difficile aux bourgeois de démontrer aux masses que c'est exclusivement sur elles que pèse l'impôt. Et il n'est pas jusqu'aux mesures même les plus protectrices des travailleurs, les maîtrises et jurandes, par exemple, établies contre les bourgeois en faveur du pauvre, qui ne soient données par les bourgeois comme étant persécutrices des simples travailleurs.

Ce n'est cependant pas à dire que les maîtrises et jurandes seraient protectrices du pauvre sous le régime bourgeois. Elles ne l'étaient que sous le règne nobiliaire, lorsque les nobles avaient intérêt à protéger le peuple. Sous le règne bourgeois, les maîtrises et jurandes seraient le comble de l'esclavage.

Si maintenant nous résumons ce qui précède, nous verrons :

Qu'avant la presse il y a, au sein de l'ordre social, gouvernement théocratique, gouvernements nobiliaires et gouvernés ;

Que le gouvernement théocratique protège les gouvernés contre les gouvernements nobiliaires, et que les gouvernements nobiliaires protègent les gouvernés contre le gouvernement théocratique ;

Qu'après la naissance de la presse, les gouvernements nobiliaires nationaux se révoltent universellement contre le gouvernement théocratique dans le but de s'approprier la part que les gouvernés lui paient dans l'impôt ;

Et que le résultat de cette révolte est un accroissement de despotisme ainsi qu'une augmentation de tendance vers l'anarchie ;

Que le gouvernement théocratique ou universel une fois renversé, les possesseurs des capitaux se révoltent nationalement contre les possesseurs du sol, pour se soustraire à l'impôt que ceux-ci font peser sur le capital ;

Et que le résultat de cette révolte est encore un accroissement de despotisme ainsi qu'une augmentation de tendance vers l'anarchie.

En un mot, ce que la société actuelle a cru devoir essayer relativement à l'impôt, considéré sous le règne nobiliaire dans son ensemble d'abord, puis sous les points de vue du fonds de terre, du capital et du travail, dans le but d'éviter le despotisme et l'anarchie, a été :

1° Pour éviter l'arbitraire, le despotisme de l'autel représentant l'intellectuel relatif à l'ensemble des nations ; arbitraire nécessaire au maintien de l'ordre aussi longtemps que la vérité n'est point découverte, et qu'une hypothèse, arbitraire par essence, doit servir de base à l'existence sociale :

De séparer en *principe* le matériel alors considéré comme seul positif, seul réel, de l'intellectuel, alors considéré comme illusoire, par sa condition d'être encore hypothétique ; de séparer chaque nation de l'ensemble des nations sous la devise de *chacun chez soi, chacun pour soi* ; d'anéantir par conséquent l'impôt théocratique relatif à cet ensemble ; et de briser ainsi l'unité des nations au profit des dominations de chaque nation par le fonds de terre, au détriment des possesseurs du capital et surtout des travailleurs ;

2° Pour éviter l'anarchie inhérente aux luttes des tendances matérielles qui sont les causes sociales des tendances passionnelles, luttes inévitables lorsque ces dernières tendances ne sont point soumises à une force intellectuelle soit absolue, réelle, incontestable, rendue nécessaire par la généralisation de l'instruction, soit hypothétique, illusoire, contestable, mais pseudo-volontairement admise au moyen d'une éducation dominant l'instruction :

De maintenir dans la *pratique* la soumission des tendances matérielles nationales à un arbitraire intellectuel quelconque repoussé par l'éducation et l'instruction, dérivant de la seule force matérielle de certaines puissances se disant grandes au moyen d'armées soldées par l'impôt et de décupler

ainsi l'impôt relatif à l'ensemble des nations, sans pouvoir obtenir l'ordre que l'intellectuel hypothétique, mais pseudo-volontairement admis au moyen de l'éducation, avait conservé jusqu'alors.

Nous concluons :

Pour l'époque d'anarchie progressive où nous sommes, le résultat de ce que les sociétés, relativement à l'impôt considéré sous le règne nobiliaire dans son ensemble d'abord, puis sous les points de vue du fonds de terre, du capital et du travail, ont tenté dans le but d'anéantir le despotisme, a été :

D'abolir des effets conservateurs de l'ordre par le despotisme, et de laisser subsister des causes productrices de l'anarchie.

B. — *De l'impôt considéré sous le règne bourgeois; d'abord dans son ensemble; puis sous les points de vue du fonds de terre, du capital et du travail.*

L'avènement du règne bourgeois se manifeste :

Par l'anéantissement de toute théocratie :

C'est-à-dire :

Par l'anéantissement de tout devoir absolu ;

Par l'anéantissement de toute sanction absolue ;

Par l'établissement de devoirs relatifs à la force des majorités ;

Par une sanction de ces devoirs exclusivement relative au bourreau ;

Par l'absence de tout devoir pour celui qui, au moyen d'une force quelconque, *toujours relative au capital*, peut se soustraire à la crainte du bourreau.

Cet anéantissement de toute espèce de joug théocratique, les bourgeois l'ont nommé LIBERTÉ.

L'avènement du règne bourgeois se manifeste encore :

Par l'anéantissement de toute distinction de naissance relative à l'hérédité du sang :

Et par le maintien de toute distinction de naissance relativement à l'hérédité du capital ;

C'est-à-dire :

Par l'anéantissement de toute caste possédant le sol, protectrice héréditaire des travailleurs sans lesquels la puissance territoriale serait illusoire ;

Et par l'établissement de la domination d'une caste possédant le capital, persécutrice héréditaire des travailleurs, parce qu'il est dans ses intérêts de forcer ceux-ci de se prostituer ou de mourir de faim pour la moindre portion de capital qu'il lui plaît de donner ; portion de capital d'autant plus nécessaire au prolétaire que la caste nouvellement dominatrice s'est également soumis le fonds de terre.

L'avènement du règne bourgeois se manifeste en outre :

Par l'anéantissement de toute distinction politique exclusivement relative à l'hérédité de l'intelligence;

C'est-à-dire :

Par l'anéantissement politique de toute théocratie élective protectrice de la caste des travailleurs : comme sortie de son sein; et comme ayant un intérêt de conservation à y choisir les plus belles intelligences pour les développer et s'appuyer de leurs développements en se les incorporant et en les faisant même dominer sur la caste organiquement héréditaire.

L'avènement du règne bourgeois se manifeste également :

Par l'anéantissement de toute règle exclusivement relative au raisonnement;

C'est-à-dire :

Par l'établissement d'une règle exclusivement relative à la force des *majorités* parmi les *majeurs*; règle qui ne reconnaît comme *majeurs* que ceux que le hasard de la naissance a dotés de capital, ou qui, malgré le désavantage de la naissance, ont su acquérir un capital suffisant par un moyen quelconque toujours bon dès que le bourreau n'a pu y mettre obstacle.

Cet anéantissement de toute distinction, moins celle qui se rapporte au capital, moins celle qui se trouve désignée par le bourreau, les bourgeois l'ont nommée ÉGALITÉ.

L'avènement du règne bourgeois se manifeste encore :

Par l'abolition absolue de tout impôt sur le capital, ce qui comprend celle de tout impôt sur le luxe;

Par l'abolition aussi complète que possible de tout impôt sur le fonds de terre : celui-ci faisant partie du capital du moment que le capital est dominateur;

Enfin par le rejet absolu de l'impôt sur le travail;

C'est-à-dire :

Par le rejet absolu de l'impôt sur les travailleurs, sur ceux qui n'ont ni fonds de terre ni capital.

Et ce rejet général de l'impôt sur ceux qui sont obligés de travailler, rejet établi en faveur de ceux qui n'ont nullement besoin de se livrer au travail, les bourgeois l'ont nommé FRATERNITÉ.

Telles sont les réalités des devises bourgeoises : *liberté, égalité, fraternité*.

Voyons en quoi, relativement à l'ensemble, l'impôt bourgeois diffère de l'impôt nobiliaire.

Aussi longtemps que le système nobiliaire relatif à une théocratie élective

reste *complètement* hiérarchique, l'impôt qui sert de base matérielle à ce système se rapporte :

D'une part au chef théocratique électif, complément de la hiérarchie ;

D'une autre aux chefs féodaux héréditaires, simples éléments d'une hiérarchie complète, du moment que la théocratie n'est point universelle et héréditaire.

Sous le système bourgeois, l'élément théocratique est anéanti, par conséquent l'impôt qui s'y rattache, par conséquent toute hiérarchie complète, et c'est ainsi que, relativement à l'ensemble des nations d'abord, relativement à chaque nation ensuite, le système bourgeois est essentiellement *anarchique*.

A la vérité, les dépenses relatives aux alliances dites *saintes*, aux congrès, aux protocoles, aux systèmes de douanes, aux traités d'équilibre ou de commerce pour l'ensemble des nations, aux cultes, à l'instruction pour chacune d'elles, sont consacrées à remplacer les dépenses que subissait l'impôt théocratique relatif à l'ordre intellectuel. Mais à quoi, quant à ce même ordre, peut servir un impôt, en dehors d'une règle universellement acceptée, et désignant invariablement les individus destinés à l'employer conformément à la règle? A rien, sinon à augmenter la force des tendances anarchiques.

Si de l'impôt généralement considéré du point de vue de l'élément théocratique, de l'élément de second ordre, de l'élément relatif à la civilisation ensemble des nations, nous passons à l'impôt généralement considéré, mais du point de vue de chaque nation arrivée à l'état bourgeois, nous trouvons que :

Vu les systèmes de liberté nationale, d'autonomie qui ne reconnaissent en dehors de la force aucune règle absolue d'internationalité ;

Vu les systèmes d'égalité nationale qui ne reconnaissent de mesure relative à l'égalité que celle qui se rapporte à la force ;

Vu les systèmes de fraternité nationale qui ne reconnaissent de peuples frères que ceux qui se trouvent d'une égale force ;

Toute hiérarchie, relativement aux nations, se trouve détruite, et que chaque impôt national ne reste plus relatif à la force de la nation qui le paie, mais le devient à l'ensemble des nations qui se trouvent en rapport, sans que, pour cela, l'ordre en soit plus assuré, bien au contraire.

En effet :

Une nation est-elle grande?

Elle doit alors augmenter ses impôts pour pouvoir résister seule à la coalition de toutes les autres.

Est-elle moyenne?

Elle doit augmenter les impôts pour arriver, au moyen de ses armées, à se faire admettre au nombre des grandes puissances afin de n'être point absorbée par l'une d'elles.

Est-elle petite?

Elle doit augmenter ses impôts pour obéir aux grandes puissances sous peine d'être absorbée par une des moyennes protégée par une grande.

Et dans tous les cas sans pouvoir jamais arriver à l'unité de puissance, c'est-à-dire à l'ordre.

Sous le règne bourgeois, il en est en effet de l'anéantissement inévitable des petites puissances sans pouvoir néanmoins arriver à une puissance unique, comme il en est de l'anéantissement inévitable des petits capitaux, sans que cependant un capital unique devienne possible.

Passons aux différents points de vue desquels l'impôt doit être considéré sous le système bourgeois.

Sous le règne bourgeois, le fonds de terre dominé ne fait plus que représenter un capital; et il lui est d'autant plus inférieur qu'il est plus difficilement mobilisé.

Aussi, sous le règne bourgeois, le patriotisme relatif au sol n'est-il plus qu'une hypocrisie se rapportant à la protection du capital. Une fois le capital à l'abri, le patriotisme est laissé aux sots qui ont pu croire à la fixité d'un ordre de choses dont la devise est *ubi bene, ibi patria*; BENE signifiant exclusivement CAPITAL.

Sous le règne bourgeois cependant, le fonds de terre est aussi peu imposé que possible; mais par cela seul que toujours il représente un capital. Il est encore juste de dire que, sous le règne bourgeois, le sol ne peut être imposé qu'illusoirement. En effet: toute production venant du sol, tout impôt mis sur le sol est nécessairement rejeté sur la consommation et tout impôt mis sur la consommation retombe nécessairement sur travail, d'autant plus lourdement même que le sol est plus complètement aliéné et le capital moins imposé.

Relativement au capital, il doit être inutile de dire que, sous le règne bourgeois, il se trouve absolument exempt d'impôt; puisque ce règne est exclusivement la domination du capital sur le sol et sur le travail, la domination des effets sur les causes.

Nous venons de voir que, sous le règne bourgeois, une partie de l'impôt est illusoirement placée sur le fonds de terre, et que le capital en est absolument exempt.

C'est donc exclusivement sur le travail que porte l'impôt sous le système bourgeois.

Nous venons de voir également :

Que sous le système bourgeois, chaque impôt national n'est pas seulement relatif à la nation pour laquelle il se paie, mais encore à l'étendue de la civilisation au sein de laquelle chaque nation se trouve, ainsi qu'à l'ensemble de leur richesses ;

Qu'il suffit qu'une seule nation élève le montant de son impôt pour que toutes soient obligées d'en faire autant ;

Que la plus forte d'entre elles est continuellement obligée d'élever la quotité de son impôt ;

Et qu'ainsi chacune d'elles, continuellement aussi, se trouve obligée d'élever cette même quotité sous peine de disparaître du sein des nationalités.

Il est donc évident que même sous le seul rapport de l'impôt, le système bourgeois est essentiellement anarchique.

Il est même possible de dire que ce système est d'autant plus anarchique qu'il tend davantage vers l'unité humanitaire.

En effet :

L'unité humanitaire ne peut avoir de base réelle que l'intelligence ; et le système bourgeois est essentiellement relatif au capital à l'exclusion de l'intelligence.

Supposons même que ce système pût admettre la valeur de l'intelligence. Il n'en resterait pas moins essentiellement anarchique, comme incapable de distinguer l'intelligence réelle de l'intelligence illusoire ; puisque sous lui il n'y a point de vérité absolue, et que toutes ses vérités relatives dérivent exclusivement du *capital*.

Si maintenant, et relativement à l'impôt bourgeois, nous cherchons ce qui peut être tenté par la société pour se placer en dehors du despotisme et de l'anarchie, nous ne trouvons qu'un cercle vicieux absolument indestructible en dehors de l'ordre rationnel.

La société veut-elle persister à laisser peser sur le travail un impôt continuellement croissant, l'anarchie est la suite directe et inévitable de cette tentative.

Veut-elle rejeter l'impôt sur le fonds de terre ? Les propriétaires pousseront alors au renversement d'un gouvernement qu'ils déclareront porter atteinte aux propriétés, et ce renversement conduit encore à l'anarchie. D'ailleurs le remède ne serait encore qu'illusoire, puisque tout impôt directement placé sur le sol retombe indirectement sur le travail aussi longtemps que la société reste en dehors de l'ordre rationnel.

Quant à placer l'impôt sur le capital sous le règne même du capital, ce qui serait l'anéantissement de ce règne, la tentative en serait aussi folle que celle de vouloir placer l'impôt sur le fonds de terre sous le règne nobiliaire.

Et cependant il n'y a, en dehors du règne rationnel, aucune possibilité de changer l'impôt qui pèse sur le travail sinon de le rejeter, soit sur le fonds de terre, soit sur le capital.

Résumons maintenant ce que la société actuelle a cru devoir essayer, relativement à l'impôt considéré sous le règne bourgeois, dans son ensemble d'abord, puis sous les points de vue du fonds de terre, du capital et du travail, dans le but d'éviter le despotisme et l'anarchie.

1° Pour éviter l'arbitraire féodal privé de sa base intellectuelle, base également arbitraire, il est vrai, mais jusqu'alors pseudo-volontairement admise au moyen de l'éducation, arbitraire intellectuel nécessaire au maintien de l'ordre aussi longtemps que la vérité n'est point découverte, et qu'une hypothèse, arbitraire par essence, doit servir de base à l'existence de l'ordre ;

Il a fallu soumettre en *principe* l'intellectuel au matériel, en déclarant la vérité relative à la force des majorités, tant au sein de chaque nation qu'au sein de l'ensemble des nations ; et appuyer cette force de majorité, au profit des possesseurs du fonds de terre et du capital, sur la quotité d'impôts continuellement croissants, supportés par les seuls travailleurs à une époque où ceux-ci ne reçoivent plus d'éducation socialement arbitraire, et où l'instruction protestante qui leur est donnée de toute part repousse toute base sociale hypothétique et surtout irrationnelle.

2° Pour éviter l'anarchie inhérente aux luttes des tendances matérielles qui sont les causes des tendances passionnelles, luttes inévitables lorsque ces dernières ne sont point soumises à une force intellectuelle soit absolue, réelle, incontestable, rendue nécessaire par la généralisation de l'instruction ; soit hypothétique, illusoire, contestable, mais pseudo-volontairement admise au moyen d'une éducation dominant l'instruction ;

Il a fallu maintenir, dans la *pratique*, la soumission des tendances matérielles, nationales et domestiques, à des arbitraires intellectuels quelconques dérivant de la seule force matérielle de majorités relatives à l'impôt illusoirement payés par la propriété.

3° Et pour que ceux qui payent réellement l'impôt ne puissent avoir part aux décisions des majorités :

Il a fallu faire payer *illusoirement* l'impôt par les propriétaires de fonds de terre et de capitaux ; tandis qu'*en réalité* l'impôt se trouve alors payé par les travailleurs ; toujours à une époque où les travailleurs finissent nécessairement par reconnaître tout sophisme émis dans le but de les exploiter.

Nous concluons :

Pour l'époque d'anarchie progressive où nous sommes, le résultat de ce

que les sociétés, relativement à l'impôt considéré sous le règne bourgeois dans son ensemble d'abord, puis sous les points de vue du fonds de terre, du capital et du travail, ont tenté dans le but d'anéantir le despotisme, a été :

D'abolir des effets conservateurs de l'ordre par le despotisme et de laisser subsister les causes productrices de l'anarchie.

C. — De l'impôt considéré sous le régime rationnel : d'abord dans son ensemble, puis sous les points de vue du fonds de terre, du capital et du travail.

Si les caractères des règnes nobiliaire et bourgeois sont parfaitement distincts, il en est de même du règne rationnel vis-à-vis des règnes nobiliaire et bourgeois.

Le règne nobiliaire est théocratique par essence. Mais la théocratie qui lui sert de base est elle-même appuyée sur une hypothèse.

Le règne rationnel est aussi théocratique par essence; mais la théocratie qui lui sert de base n'est plus appuyée sur une hypothèse; elle l'est sur l'incontestabilité.

La théocratie, servant de base au système nobiliaire, est imposée par l'éducation sous la pénalité d'une sanction non dérivant du bourreau.

Il en est de même pour la théocratie rationnelle. Mais au contraire de la théocratie nobiliaire, la théocratie rationnelle se trouve *forcément* acceptée par l'instruction. De là anéantissement de toute liberté de religion, toute liberté en dehors des actions se rapportant au doute ou à la folie. De là anéantissement de tout culte; toute espèce de culte se rapportant à l'anthropomorphisme, à l'idolâtrie.

Le règne nobiliaire est essentiellement relatif à des castes qui se rapportent à l'hérédité du sang, comme le règne bourgeois est essentiellement relatif à des castes qui se rapportent à l'hérédité d'une propriété quelconque.

Le règne rationnel est absolument indépendant de toute hérédité et, par conséquent, de toute caste. Il est essentiellement hiérarchique et relatif à des classes qui dépendent non seulement des développements de l'intelligence, mais encore de la conformité des actions avec ces développements.

Le règne nobiliaire est multiple par essence, relativement au globe, et néanmoins isolé nécessairement de tout autre.

Le règne rationnel, au contraire, est un par essence relativement au globe, et n'a de bornes à ses communications avec toute humanité quelconque que les obstacles matériels qui peuvent s'y opposer.

Le règne nobiliaire est essentiellement relatif à la domination par le fonds de terre.

Le règne rationnel est essentiellement relatif à la domination par l'intelligence.

Quant au règne bourgeois, il est essentiellement relatif à des vérités déclarées par la seule force des majorités ; tandis que le règne rationnel est essentiellement basé sur des vérités déclarées par la seule raison et protégées par l'unanimité.

Si, des caractères des différents règnes nous passons aux impôts qui leur sont relatifs, nous trouvons que :

Si, sous le règne nobiliaire, l'impôt théocratique, de second ordre, d'ensemble des nations, est toujours en opposition avec l'impôt féodal, partiel ou national ; sous le règne rationnel au contraire, l'impôt théocratique de second ordre, humanitaire, est toujours en harmonie avec les impôts nationaux ;

Et si, sous le système bourgeois, chaque impôt national s'accroît en raison de l'ensemble des nations, sans que pour elles l'ordre en soit assuré ; sous le système rationnel, au contraire, l'ordre et l'impôt sont toujours essentiellement harmoniques.

Passons aux différents points de vue desquels l'impôt doit être considéré sous le système rationnel.

Sous le règne nobiliaire, le fonds de terre est essentiellement exempt d'impôt ; sous le règne bourgeois, c'est le capital ; sous le règne rationnel, c'est le travail, expression de l'intelligence.

Sous le règne nobiliaire, le sol est aliéné et directement exempt d'impôt.

Sous le règne bourgeois, le fonds de terre reste aliéné et indirectement exempt d'impôt comme représentant un capital.

Sous le règne rationnel, le sol cesse d'être aliéné, il est réellement exempt d'impôt mais son revenu appartient à chaque communauté nationale.

Sous le règne nobiliaire, l'impôt théocratique ne peut maintenir l'ordre entre les nations qu'au moyen d'une force brutale, toujours anarchique aussi longtemps qu'elle cesse d'être unique.

Sous le règne rationnel, l'impôt théocratique maintient constamment l'ordre entre les nations jouissant chacune du revenu de son sol, sans que jamais la force soit obligée d'intervenir pour rappeler au joug de la raison.

Sous le règne bourgeois, le capital, avons-nous vu, est directement exempt d'impôt et le sol indirectement.

Sous le règne rationnel au contraire, l'impôt pèse exclusivement sur le capital.

Relativement au travail, il n'est point imposé dans les communautés de système nobiliaire. Nous disons n'est point imposé, parce que nous considérons le mot impôt comme ayant toujours une valeur politique, et que,

dans les commencements des systèmes nobiliaires, le travail est exploité domestiquement. C'est seulement au commencement de la décadence nobiliaire que l'impôt s'établit, qu'il devient le moyen d'exploitation collectif. Alors il est en partie supporté par le capital. Mais à mesure que le système nobiliaire s'écroule et que le règne bourgeois s'établit, l'impôt finit par porter exclusivement sur le travail.

Sous le règne rationnel, au contraire, le travail est absolument exempt d'impôt soit direct soit indirect, et celui-ci porte exclusivement sur le capital.

Mais en dehors de l'incontestabilité, non seulement découverte mais socialement acceptée; en dehors de l'incontestabilité relative, non seulement à la règle des actions tant individuelles que sociales, mais encore à la sanction inévitable des actions soumises à cette règle, l'impôt placé exclusivement sur le capital suffirait-il à l'établissement et à la durée du règne rationnel?

Nullement.

En effet :

L'impôt *directement* placé sur le capital avant l'entrée du sol à la communauté n'en serait pas moins *indirectement* rejeté sur le travail. Première impossibilité.

L'impôt directement placé sur le capital avant la découverte de la règle rationnelle des actions, et avant le développement social de l'intelligence de chacun jusqu'à connaissance de cette règle, n'en laisserait pas moins le développement des intelligences relatif au capital; le monopole relatif à ces développements n'aurait pas cessé; et à supposer que le règne rationnel pût exister en dehors de ces conditions, ce qui n'est pas, il n'en est pas moins évident que ce règne hypothétique n'aurait qu'une durée aussi éphémère que possible. Seconde impossibilité.

Admettons maintenant qu'en dehors de la découverte de la règle rationnelle des nations, de son expansion sociale, et de la connaissance rationnellement incontestable de la sanction qui lui est relative, l'équivalent du règne rationnel pût, quand au matériel, — c'est-à-dire la communauté du sol, et le rejet complet de l'impôt sur le capital, — s'établir par hasard, sans se trouver basé sur une hypothèse donnée comme vérité, toute hypothèse étant devenue incapable de servir de base à la société. Quelles seraient les suites de cet établissement?

Une anarchie universelle.

En effet :

Pour supposer que l'équivalent de ce règne puisse s'établir et durer, relativement au matériel, lorsque la nécessité de ce même règne n'est point

démontrée, que la règle *y* relative n'est point découverte, et que la rationalité de se soumettre à cette règle n'est point complétée par la démonstration d'une sanction inévitable qui elle-même lui soit relative. il faut supposer également ;

D'abord que le règne de la force *purement brutale*, de la force non basée sur une hypothèse dérivant d'un raisonnement quelconque donné comme vérité, est absolument impossible au milieu d'êtres doués de la faculté de raisonner. Supposition incontestable et d'ailleurs autant plus facile à faire qu'elle est conforme à tout ce qui a existé depuis l'origine sociale ;

Ensuite que le règne de toute force basée sur une hypothèse, c'est-à-dire toute espèce d'ordre alors connu, est devenu également impossible ;

Enfin que l'ordre peut néanmoins exister.

Or, cet ensemble de suppositions nous placeraient dans un ordre :

D'une part, en dehors de la force *purement brutale* ;

D'une autre, en dehors de toute force basée sur une hypothèse ;

Tandis que ce même ensemble de suppositions nous placerait également en dehors de la force *purement rationnelle*.

De pareilles suppositions sont complètement absurdes. Car il n'y a d'ordre possible :

Que par une force *purement brutale*, ainsi qu'il en est pour l'ordre physique ;

Que par une force *rationnelle* illusoirement conforme à la vérité et dérivant d'une hypothèse, ainsi qu'il en est pour l'ordre social figurément dit ;

Ou, pour l'ordre social proprement dit, que par la force *rationnelle absolue*.

Le résultat inévitable d'une hypothèse qui prétendrait rendre l'ordre possible en dehors de l'incontestabilité d'une règle rationnellement démontrée, à une époque où une règle non rationnellement démontrée ne peut être généralement acceptée, serait donc une impossibilité absolue : c'est-à-dire, du moment qu'il est question d'ordre social pour des individus en état de communications devenues inévitables, **UNE ANARCHIE UNIVERSELLE**.

Concluons :

Pour l'époque d'anarchie progressive où nous sommes, ce que les sociétés, relativement à l'impôt, peuvent tenter dans le but d'anéantir le despotisme, est nécessairement :

D'abolir des effets conservateurs de l'ordre par le despotisme, et de laisser subsister les causes productrices de l'anarchie.

COLINS

TCHERNYCHEVSKY

(SOUVENIRS)

Je me souviens d'avoir lu, dans mon enfance, un conte polonais fantastique. Le héros de ce conte s'était introduit, tout jeune encore, dans un souterrain où se trouvait, depuis plusieurs siècles, une liqueur merveilleuse. Le jeune homme but un verre de cette liqueur et il tomba dans un profond sommeil. Il s'endormit si profondément que, pendant son sommeil, les années passaient, les événements étaient remplacés par d'autres événements, le XVIII^e siècle se perdait dans l'éternité, la Pologne était démembrée par ses ennemis.

Et voici qu'un beau jour on vit, dans les rues de la Varsovie conquise, de la Varsovie russe, un personnage archaïque, à longue barbe blanche, vêtu de l'ancien costume polonais, avec des revers rouges aux manches.

La suite du récit développait cette position si originale et, à première vue, si irréalisable.

Et cependant c'est quelque chose d'aussi impossible et d'aussi fantastique qui est arrivé, presque sous nos yeux, à Tchernychevsky. A vrai dire, ce n'est pas un siècle, mais vingt ans à peine qui ont passé sur sa tête; mais pendant ces vingt années la Russie avait peut-être subi plus de modifications que pendant tout le siècle précédent. Enivré par le flot passionnant des événements, des espérances d'une période de réformes à peine écloses, il tombe dans les casemates de Nertckinsk, d'Akatouï et, plus tard, de Viliouïsk. Est-ce que tout ce qu'il vit dans ces pays perdus, en retard de tout un siècle sur la Russie d'avant les réformes, ne dût pas lui sembler un songe étrange, dans le lointain écho de la vie qu'il abandonnait, et dont le bruit passait au-dessus de sa tête comme le bruit de la mitraille, pendant le siège de Varsovie, au-dessus de la tête du Polonais endormi dans le souterrain?

Sans aucun doute, au moment où ce Polonais était disparu, on l'avait cherché; peut-être même soupçonnait-on qu'il n'était pas loin, peut-être

avait-on fouillé à quelques pas de l'endroit où il gisait. Mais peu à peu on s'était mis à l'oublier, puis ceux qui l'avaient cherché étaient morts les uns après les autres et leurs descendants ne parlaient plus de cette aventure que comme d'une légende : il y avait parmi nous un homme, un homme de bien, mais il a disparu sans laisser de traces.

On chercha aussi Tchernychevsky. Sa perte était fort sensible pour la partie avancée de la société et il fut difficile de s'accoutumer à sa disparition. Mais peu à peu lui aussi passa à l'état de légende.

Il en est bien peu, parmi mes lecteurs, qui savent les efforts qu'on fit pour délivrer l'exilé, qui savent qu'une de ces tentatives fut près de réussir et que bien des personnes payèrent des travaux forcés ou de l'emprisonnement cellulaire leur généreux dévouement. Et cependant tout cela fut et moi-même j'eus l'occasion de voir Mychkine, le principal héros de ces tentatives, lorsqu'on le dirigeait sur Kara. Mais déjà à cette époque d'autres événements, une autre « actualité », avaient couvert de leur ombre et Tchernychevsky et ceux qui tentèrent de le délivrer. Aussi ne pourrai-je raconter ici que quelques détails de cet épisode. Mychkine se présenta à Vilouïsk vêtu de l'uniforme des officiers de gendarmerie et exhiba un ordre aux termes duquel on devait lui remettre immédiatement Tchernychevsky, pour le transférer à Irkoutsk, si je ne me trompe. L'ispravnik eut des soupçons (il paraît que Mychkine n'avait pas mis son aiguillette du côté où il le fallait, de plus l'ordre n'émanait pas du gouverneur d'Irkoutsk) et il refusa de livrer son prisonnier. Mychkine essaya de fuir ; il fut arrêté, mais réussit ensuite à s'évader. Plus tard Tchernychevsky demanda catégoriquement qu'on ne fit plus de tentatives de ce genre, et sa demande fut imprimée vers 1870 dans les journaux de l'étranger.

Dans les années qui suivirent on parla de moins en moins de Tchernychevsky. On lisait et commentait son livre : *Que faire* (1)? Mais ses meilleures œuvres, sa vie noble et ardente s'oubliaient peu à peu, à mesure que les derniers volumes dépareillés du *Contemporain* (2) passaient au rang de curiosité de bibliophile. Des bruits vagues, confus nous arrivaient au sujet de Tchernychevsky lui-même. Les uns disaient qu'il venait de mourir ; les autres que ses facultés intellectuelles s'étaient affaiblies et que même il était

(1) *Que faire*, roman paru vers 1863 et terminé en prison à la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul. Ce roman traitait les questions les plus palpitantes du temps. Son héros principal, Rakmitoff, peut être considéré comme le prototype des révolutionnaires russes de cette époque si remarquable qui s'étend de 1870 à 1880.

(2) *Le Contemporain*, revue fondée en 1840 et qui acquit une importance toute particulière et une grande influence sur la partie pensante de la société issue vers 1857 lorsque Nekrassoff, Tchernychevsky et Dobroliouff se mirent à la tête de la rédaction. Le *Contemporain* fût supprimé vers 1865.

atteint d'aliénation mentale; d'autres, enfin, qu'il avait conservé jusqu'à la fin toute la force de son esprit puissant; il le prouvait d'ailleurs dans ses dernières années en travaillant à des traductions avec une incroyable énergie. Mais ce fait que « tout n'était pas à sa place » chez lui, je l'ai entendu dire, quelques semaines avant sa mort, par des personnes qui avaient l'occasion de le voir et de causer souvent avec lui. On ne remarquait même plus ses articles et quand on les lisait, leur ton inaccoutumé et étrange à notre époque, faisait hocher la tête.

Cependant, tous ces bruits étaient faux, et d'ailleurs s'expliquaient par deux raisons : d'abord Tchernychevsky fut toujours un peu « étrange ». Et ensuite ceux qu'étonnaient ses derniers articles n'avaient sans doute pas lu l'histoire fantastique dont j'ai parlé en commençant et ne faisaient pas entrer en ligne de compte ce fait que Tchernychevsky nous était revenu des profondeurs de 1850 à 1860. Le mal n'était pas dans le « Mon Dieu ce qu'il est changé », mais tout au contraire dans ce qu'il était resté avec les anciennes idées, avec l'ancienne foi pour une raison omnisciente, avec l'ancienne répugnance pour l'autorité, pendant que nous avons vécu tout un siècle d'essais, de désenchantements, d'utopies brisées et pendant que nous étions arrivés à douter, avec exagération peut-être, de cette raison devant laquelle on s'inclinait auparavant.

Tchernychevsky nous était revenu comme le Polonais du XVIII^e siècle était revenu sur le macadam de la Varsovie moderne.

Il ne nous connaissait pas du tout et nous, nous avons eu le temps de l'oublier, et sa figure, sa figure d'antan nous semblait déjà étrange.

Pourtant je m'écarte trop du but que je m'étais proposé. Je voulais communiquer les quelques renseignements sur Tchernychevsky après son exil que j'ai eu l'occasion de recueillir pendant mes pérégrinations dans ces régions. Ces renseignements je les tiens ou bien de personnes qui ont vécu avec lui, ou bien de Tchernychevsky lui-même que j'ai vu au mois d'août dernier, juste deux mois avant sa mort.

On dit que, dans ses dernières années, Tchernychevsky écrivait ses mémoires et qu'il les envoyait à des amis de Saint-Pétersbourg. Si cela est vrai, nous connaissons bientôt l'affaire pour laquelle il a été exilé et son exil lui-même dans tous ses détails. Jusqu'à présent nous ne possédons que très peu de renseignements à ce sujet. La mort d'un des agitateurs les plus en vue passa comme inaperçue dans la littérature russe. Quelques maigres notices nécrologiques... et ce fut tout. C'est ce qui me force à raconter le peu que je sais.

En 1881 le sort me jeta dans le fin fond de la Sibérie, dans cette même province d'Iakoutsk où se trouvait alors Tchernychevsky. Encore à Irkoutsk j'entendis répéter que Tchernychevsky était mort et qu'avant sa mort il était devenu fou. On donnait même des raisons : son esprit puissant, épuisé par l'inaction, ne trouvait pas d'issue ; il écrivait depuis le matin jusqu'à la nuit, mais sachant que ses manuscrits lui seraient immédiatement enlevés, il les jetait au feu. C'était de là, disait-on, que venait sa folie.

A mon arrivée dans le bourg d'Amga, à 200 verstes d'Iakoutsk, j'appris que Tchernychevsky était bien vivant et que son attitude, depuis son arrivée en Transbaïkalie, démentait complètement les bruits qui couraient sur sa folie. Il se trouva que dans le bourg où je vivais et dans quelques villages peu éloignés se trouvaient des compagnons de captivité de Tchernychevsky ; c'étaient ce qu'on appelait des « karakozovtsy » (1) (aujourd'hui ils sont tous revenus en Russie) ou bien des déportés de l'affaire dite des « Ecoles du dimanche » (2).

Ils me racontèrent que ce qu'on disait de l'aliénation mentale de Tchernychevsky n'avait aucune raison d'être. Exilé d'abord à Nertchinsk, Tchernychevsky vivait avec des déportés polonais. C'était, comme dans tous les lieux d'exil, une place délimitée par une palissade aux pointes aiguës ; au milieu, des maisonnettes d'une architecture simplifiée à l'excès, un corps de garde avec des soldats de l'escorte, une guérite rayée de blanc et de noir à la porte et, au loin, dans le brouillard, les hautes montagnes de la Transbaïkalie. Les Polonais, la plupart de basse condition, partaient tous les jours pour leurs travaux. Alors dans toute l'enceinte, dans les maisons grises aux grillages de fer, tout devenait vide et silencieux ; et seul Tchernychevsky restait dans sa cellule, enfoncé dans ses livres. J'ai rencontré plus tard un de ces Polonais. Il m'a raconté que tous ils avaient un grand respect pour Tchernychevsky. Sa bonté, son sérieux habituel, la facilité qu'il avait de parler simplement à des gens simples lui avaient acquis la sympathie de tous. On avait l'habitude de lui soumettre toutes les disputes et toutes les difficultés, si fréquents dans ces trous étroits, où les hommes sont prêts à se manger entre eux, comme des rats pris dans une souricière. Et Tchernychevsky, avec une patience extraordinaire, entrait dans tous les détails de l'affaire. « Avant son arrivée, me racontait mon interlocuteur, l'excitation atteignait parfois un tel degré qu'un jour, d'un commun accord, les

(1) C'étaient les personnes inculpées dans le procès de Karakozoff, qui tenta d'assassiner Alexandre II en 1866.

(Note du trad.)

(2) C'est une affaire encore plus ancienne, aujourd'hui complètement oubliée, la première phase de la propagande socialiste révolutionnaire dans le peuple qui remplit la Sibérie d'exilés politiques.

(Note du trad.)

Polonais fouettèrent un de leurs camarades. Pendant sa présence parmi nous rien de semblable n'arriva jamais. »

C'est à cette époque que se rapporte un fait que j'ai entendu raconter. « En général, me disait un Polonais instruit, qui avait passé deux ans avec Tchernychevsky, nous ne le voyions jamais triste et découragé. Il n'aimait pas parler des causes de son exil. « Qui le sait? Peut-être le savent-ils, ceux qui m'ont exilé; moi; je n'en sais rien » et ensuite il changeait la conversation en racontant une anecdote ou en faisant une plaisanterie. Une seule fois nous le vîmes pleurer. Nous étions assis avec lui dans la cour, quand on lui apporta des lettres et des journaux. Il mit ses lunettes, ouvrit un livre, le feuilleta, mais tout à coup le livre lui glissa des mains; il se leva et rentra précipitamment chez lui, les yeux pleins de larmes. Sur la page ouverte j'aperçus une poésie bien connue de Nekrassoff. Par délicatesse, nous ne l'interrogeâmes jamais et lui n'engagea jamais la conversation sur ce sujet; mais plus tard dans ses paroles on remarquait parfois une pointe d'amertume. »

Je ne sais si c'est à Nertchinsk ou à Akatouï qu'on envoya des condamnés politiques russes. Ainsi se forma tout un cercle dont faisaient aussi partie des Polonais instruits et même deux garibaldiens, qui furent d'ailleurs bientôt grâciés et renvoyés dans leur patrie. Seul Tchernychevsky vivait à l'écart. Pourtant on ne peut pas dire qu'il s'éloignât exprès de ses compagnons de captivité : au contraire, il connaissait tout le monde, il était même assez lié avec quelques-uns, mais il était en dehors du cercle par son âge et par ses idées, ne prenant pas part aux petites péripéties de la vie quotidienne.

Quelquefois, dans la salle commune, on organisait des lectures ou des conférences. Dans la société il y avait des poètes, des économistes, des critiques et des publicistes. Tchernychevsky, lui aussi, assistait à ces lectures, et quelquefois même il y prenait part d'une façon fort originale. Il arrivait avec un gros cahier sous le bras, s'asseyait, ouvrait son cahier et lisait des nouvelles, des allégories, etc. Ses lectures duraient quelquefois deux, trois soirées. Un des auditeurs eut l'idée de noter ce qu'il lisait. Je ne saurais vous répéter ces détails que je tiens de seconde main et que d'ailleurs j'ai en grande partie oubliés. Je dirai seulement qu'un de ces récits était une longue nouvelle, d'une action très compliquée, remplie de digressions scientifiques, d'analyses psychologiques et même physiologiques. Tchernychevsky ne lisait pas trop vite, d'une façon lente et mesurée. Quel ne fut pas l'étonnement des auditeurs, quand l'un d'eux, regardant par-dessus l'épaule du lecteur, s'aperçut que de la façon la plus sérieuse du monde il lisait sur une page blanche! Plus tard mon frère,

qui connut très bien Tchernychevsky, et moi-même, nous eûmes l'occasion de remarquer cette étonnante faculté d'improvisation ; on aurait dit qu'il lisait une œuvre littéraire soigneusement élaborée.

C'est ici qu'apparaît encore un trait du caractère de Tchernychevsky : il était d'une malicieuse bonhomie et il aimait à mystifier ses interlocuteurs. Quand on causait avec lui il fallait toujours dresser l'oreille pour ne pas prendre au sérieux une plaisanterie. De plus, en développant une idée compliquée, il marquait souvent sa démonstration de jalons, brisant toute suite logique de raisonnement qui aurait permis à son auditeur de le suivre sans peine, et l'on était obligé de faire des bonds inattendus pour ne pas perdre de vue l'idée générale. Mais en revanche, si l'on ne tombait pas dans le piège, ses yeux pleins de bonté s'éclairaient d'un rayon de gaieté et même de plaisir.

Après ces quelques mots je puis exposer cette nouvelle dont j'ai parlé plus haut ; mais je prie les lecteurs de se souvenir que nous n'avons aucune donnée pour juger jusqu'à quel point il faut prendre au sérieux les idées qui y sont exposées. Peut-être n'est-ce tout simplement qu'une plaisanterie, qu'une distraction d'un esprit puissant enfermé dans l'ennui de l'exil. D'ailleurs, le titre de la nouvelle est : « Pour quelques-uns » (1).

Les héros de cette nouvelle sont une jeune fille russe et deux de ses amoureux. Tous deux intelligents, tous deux bien faits de leur personne, tous deux aussi amoureux. Naturellement, tous deux ont des particularités dans l'intelligence et dans le caractère, tous deux ont leurs défauts, mais la nature a disposé ces particularités de telle façon que les défauts et les qualités de l'un sont compensés par les défauts et les qualités de l'autre. La jeune fille les aime autant l'un que l'autre. Quand parfois elle veut se décider à donner la préférence à l'un de ses prétendants, elle s'aperçoit que c'est en souffrant qu'elle est obligée de repousser l'autre, que les rapports de l'esprit dont elle devait cesser de jouir l'attiraient aussi, et qu'il lui était difficile de s'en priver. Alors les deux amis rivaux tirent à la courte paille ; l'un cède la place à l'autre en disparaissant pour toujours.

La jeune femme souffre cependant de la perte qu'elle a faite : l'amour de son mari ne peut lui donner une pleine satisfaction. Elle languit et les médecins lui conseillent les voyages. Sur l'océan Pacifique une tempête les surprend. Le navire est ballotté par les lames, sans gouvernail, les voiles déchirées, dans les mêmes conditions que dans certains romans « palpitants

(1) J'ai compris ce titre dans ce sens que Tchernychevsky disait de prendre garde à un malentendu possible. Il montre par là que ce n'est pas une ligne de conduite pour tous qu'il a voulu tracer, mais l'exposé d'un cas particulier.

(Note de l'auteur.)

d'intérêt ». A la fin de la tempête, le jeune couple se trouve, sur les vagues, mourant, dans le voisinage d'une île inconnue. Au moment où leurs forces épuisées vont enfin leur faire défaut, quelqu'un se précipite dans la mer du haut de l'île et ils sont sauvés.

Mais voici que, sauvés de la fureur des eaux, ils sont le jouet du destin. Leur sauveur n'est autre que cet ami et cet amoureux disparu pour toujours, et la question se pose de nouveau, d'autant plus tragique, que l'île est complètement déserte, qu'ils en sont les uniques habitants, entourés de tous côtés par l'océan qui gémit. Il se passe là tout un roman, avec des scènes de torture, de larmes, de désespoir. Enfin, quand la situation devient tout à fait critique, la jeune femme trouve un moyen pour sortir de cette situation embrouillée et si ce moyen pêche par quelque chose, c'est évidemment par sa simplicité. Pourquoi toutes ces tortures qui mènent à la haine, à la possibilité d'un meurtre, au supplice évident de tous les trois, quand toute l'affaire consiste en ce fait qu'ils doivent vivre... tous les trois ensemble. — Cela est si clair... Ils essayent — et après une facile victoire sur certains préjugés fortement enracinés — tout s'arrange admirablement. La paix, la concorde reviennent ; le paradis remplace l'enfer sur l'île déserte.

Plus tard — toujours comme dans les romans d'aventures — le désir de revoir la patrie, l'immensité de l'océan, une voile à l'horizon, l'espoir, le découragement, un nouvel espoir... enfin ils reviennent en Europe.

Ils se fixent justement en Angleterre, qu'ils considèrent comme le pays de la liberté. Ils ne veulent pas se cacher, car ils ne reconnaissent dans leur mariage inaccoutumé rien de contraire aux principes de la société. Il arrive que justement en Angleterre, dans ce pays de tradition et de roman familial, où le libertinage est toléré sous le couvert de la routine puritaine, mais où la plus grande vertu n'est pas sauve de châtement quand on ne se couvre pas de cette routine — il arrive que leur union produit le scandale. Les voisins se mettent à bavarder ; l'opinion publique oblige les autorités à intervenir, et nos trois héros sont traînés en justice. Le tribunal, le public, les discours des procureurs, des avocats, des juges et des accusés, tout cela est décrit avec force détails. A la fin la jeune femme prononce un speech brillant où elle réclame pour chacun le droit d'arranger sa vie selon sa conscience. Elle raconte ses efforts pour vivre selon le code social, les résultats auxquels ces efforts ont abouti, comment son idée les a sauvés tous les trois de la mort. Nos héros sont acquittés et ils partent pour l'Amérique où, dans la fermentation des nouvelles formes de la vie, leur union est tolérée.

Outre cette nouvelle, Tchernychevsky écrivit à cette époque une comédie allégorique qu'on joua dans la prison.

La plupart des compagnons de captivité de Tchernychevsky furent délivrés avant lui. Il les accompagna de ses meilleurs souhaits et quelque temps après il fut lui-même transféré dans le nord, dans le gouvernement de Iakoutsk, à Viliouïsk.

La ville de Viliouïsk, située à quelques centaines de verstes à l'ouest de Iakoutsk, sur la rivière du même nom, n'avait pas de prisonniers politiques. Vers 1860 on y construisit une prison spéciale, installée pour un seul prisonnier. D'abord on y enferma Josaphat Ogryzko, célèbre parce qu'en même temps qu'il occupait à Saint-Pétersbourg un poste important au ministère des finances, il tenait dans ses mains les fils de la « conspiration polonaise ». Il n'y a pas longtemps encore que dans les articles de tête de la *Gazette de Moscou* le nom d'Ogryzko était synonyme de la perfidie polonaise. Or, quand Ogryzko eut reçu le droit de circuler librement en Sibérie, sa cellule resta vide et on y interna Tchernychevsky.

On a peu de détails sur cette période de sa vie en Sibérie. Les mêmes personnes qui faisaient courir les bruits que j'avais rapportés de Russie au sujet de la folie de Tchernychevsky, répétaient ces mêmes bruits alarmants en mettant à la place de la Transbaïkalie le nom de Viliouïsk. En effet, sa vie fut entourée, là-bas, de mystère.

Un jour dans notre bourg arriva un nouveau secrétaire de mairie. Modeste, embarrassé d'une nombreuse famille et obligé, pour cette raison, de faire quelquefois des compromis avec sa conscience, il était loin de produire l'impression d'un homme qui aurait toujours vécu dans les trous de la Sibérie. Il se présenta chez nous, fit notre connaissance, et nous demanda des livres, en nous offrant en échange les siens.

Parmi ces livres, il y en avait un avec cette dédicace : « A un tel de la part de Tchernychevsky. » Je ne me souviens plus aujourd'hui du titre de l'ouvrage.

Il se trouvait que ce secrétaire de mairie avait autrefois servi à Viliouïsk et qu'il y avait connu Tchernychevsky. Il m'a raconté que la prison de Tchernychevsky n'était prison que de nom ; trois gendarmes, l'« ouriadnik » et quelques cosaques vivaient avec lui ; mais il avait sa chambre à part et il pouvait sortir quand il voulait. Il connaissait dans la ville l'« ispravnik » (sous-préfet), quelques « tchinovniks » (employés du gouvernement) et quelques marchands. Mais il n'allait en visite que fort rarement et encore ne restait-il pas longtemps. Un gendarme devait le surveiller et l'attendre ; aussi sa rare délicatesse lui gâtait-elle tout le plaisir de la visite. « Pourquoi le faire attendre, le malheureux, disait-il ; allons, il vaut mieux nous dire au revoir », et il s'en allait chez lui, c'est-à-dire dans sa prison.

Une fois par mois, la ville résonnait du tintement des clochettes de la

malle-poste : Tchernychevsky recevait alors des lettres, des journaux, des livres. Il distribuait aussitôt ses livres par la ville, malgré sa passion pour la lecture. Quand on lui demandait pourquoi il gardait si peu pour lui, il souriait malicieusement et disait : « Quoi, vous n'avez pas compris ? C'est par intérêt. Je suis gourmand ; je me jetterais sur mes livres et je les avalerais d'un seul coup. Tandis que comme ça, petit à petit, j'en ai pour un mois. »

Il s'occupait volontiers avec ses geôliers. J'eus l'occasion de rencontrer sur la Léna un jeune gendarme qui me surprit agréablement par certains tours de phrase et par ses nombreuses lectures. Il avait été, pendant un an, attaché à la surveillance de Tchernychevsky et il m'avoua qu'il était prêt à reprendre pour un an encore le même poste malgré les ennuis d'une vie de prisonnier.

Toutes ces nouvelles dispersèrent de nouveau mes craintes. Il m'était évident que Tchernychevsky était extraordinairement maître de lui, qu'il ne laissait pas l'abrutissement de ces lointaines contrées, vides et désolées, s'appesantir sur son esprit puissant et sur sa forte pensée, sur cette pensée qui l'avait toujours distingué et qui avait été autrefois l'arme la plus puissante dans sa lutte contre les autorités de la pseudo-science. Mais que de force perdue dans ce désert dans sa lutte stérile avec « le marais stagnant » ! J'ai vu des gens qui, après avoir vécu dans les solitudes sibériennes beaucoup moins longtemps que Tchernychevsky et pas dans les mêmes conditions que lui, n'avaient plus figure humaine.

Un jour, sur l'Obi, le vapeur s'était arrêté pour prendre du bois. Non loin de là étaient des campements ostiaks : quelques sauvages vinrent à notre rencontre avec leurs femmes et leurs enfants. L'un d'eux, couvert comme les autres de peaux de bêtes, avec une couche de graisse sur son visage enfumé, apercevant sur le pont des condamnés politiques, leur adressa la parole en russe : c'était aussi un condamné politique, relégué parmi les Ostiaks.

Une des femmes ostiakes, qui regardait d'un air ahuri les étrangers, était sa femme, et les enfants accrochés à elle, ses enfants. Les larmes aux yeux il fit ses adieux à ses compagnons inconnus, quand le vapeur s'éloigna du rivage pour descendre plus loin sur l'Obi large et désert, et par ses paroles on voyait qu'il commençait à oublier le russe. Oui, il fallait avoir toute la force d'esprit de Tchernychevsky pour ne pas se laisser vaincre par la solitude de l'exil, sans compagnons et sans amis. Il ne se laissa pas vaincre, et autant que son entourage en était capable il l'élevait jusqu'à lui. Mais l'exil lui enleva tout ce qu'il put lui enlever. L'ayant isolé de la vie intellectuelle de l'humanité, elle le priva de la vraie nourriture, indispensable pour développer son intellect. D'un effort puissant, il se maintint à la hauteur de ses

anciennes facultés, mais il ne fit que se maintenir à la hauteur à laquelle le surprit l'exil. Il nous revint le même qu'en 1860 et le temps, pour le bien ou pour le mal, s'était éloigné de la place où Tchernychevsky l'avait laissé. En vérité le choc des espérances enivrantes avec la prison, de la lutte pour les réformes avec l'ordre immuable de la Sibérie, ce choc devait se répercuter en lui. Et il se répercuta sous la forme d'une humeur sceptique et d'une certaine méfiance pour les anciennes voies du progrès. Et ce fut tout. Dans tout le reste, je le répète, il ne changea pas.

VLADIMIR KOROLENKO

Adapté du russe par V. A.

(A finir.)

FRANCIS NAUTET

La mort de Francis Nautet a aussi douloureusement ému le monde littéraire belge que celle de Max Waller. C'est que Nautet fut, lui-aussi, un de ceux qui ont le plus contribué à détrôner, en Belgique, la littérature des érudits pour la remplacer par une littérature artiste. S'il ne fut pas, comme Max Waller, un porte-drapeau, il fut et resta toujours un lutteur d'avant-garde. Il garda l'amour désintéressé de la belle littérature et le temps, qui émousse si souvent les enthousiasmes, passa sur lui sans l'effleurer. Aussi, chacune de ses productions jetait-elle l'émoi dans le camp de nos écrivains surannés dont le cuir parcheminé supportait, comme une peau d'hippopotame, les balles que leur tiraient les polémistes et qui croyaient qu'il ne resterait plus rien de tout cela après qu'ils se seraient secoués. Ils sentaient en Nautet un de ces travailleurs patients qui ne perdent pas leur temps dans des escarmouches, mais qui, pour défendre la place où ils se trouvent, construisent paisiblement des murailles, des tours et des bastions et rejettent définitivement les hippopotames dans leur marais.

Francis Nautet fut une figure spéciale dans le groupe des écrivains de 1880, une figure de second plan si l'on veut, mais qui ne fut ni la moins intéressante ni la moins attachante. Ce fut lui qui identifia le mieux son art avec sa vie. Il rêva d'en jouir et il rêva d'en vivre. Mais il faut déclarer, pour l'honneur de sa mémoire, qu'il plaça le premier de ces rêves infiniment au-dessus du second. Parmi les tentatives que firent les jeunes écrivains de 1880, il y en eut une qui échoua à peu près complètement : ce fut celle qui avait pour but de relever le niveau littéraire de la presse belge. Ce fut là le nègre qu'on ne blanchit point. Tous ou presque tous avaient été hantés de l'idée de gagner leur vie avec leur plume, non pas d'une façon quelconque, mais d'une manière profitable pour leur art et pour le public qu'ils jugeaient suffisamment rassasié de chiens écrasés. C'est vers cette époque que parurent l'*Europe*, la *Nation*, le *Progrès*, etc., tous journaux qui faisaient une large place à la littérature. Ils arrivaient trop tôt ou trop tard.

Si, sous le rapport littéraire, ils répondaient aux vœux d'un certain nombre de bons esprits, ils ne disaient rien à la foule dont une partie avait déjà mordu aux petites histoires grivoises des journaux français à bon marché, et dont l'autre était encore incapable d'établir une différence entre une phrase de Flaubert et un vers de Casteleyn. Ces écrivains durent donc reconnaître qu'ils s'étaient fourvoyés. Toutefois, ils s'étaient trop avancés pour se reprendre. Ils étaient engagés dans la presse et ils y restèrent. Ils firent la part de la nécessité. Ils imitèrent le renard captif qui, pour se sauver, se ronge la patte prise dans le piège, préférant courir sur trois pattes que ne plus courir du tout. Ils avaient sacrifié leurs moins intéressantes illusions, mais ils avaient sauvé leur rêve essentiel. Désormais, à côté d'un journaliste obscur qui abattait sa copie avec la régularité et l'indifférence d'un fonctionnaire, il y eut un conteur, un poète, un romancier dont le nom ne cessa pas de grandir.

Parmi eux, il y en eut cependant un qui ne se rendit jamais un compte exact de la situation où il se trouvait, ni des terribles exigences de la vie moderne. Ce fut celui qui, par la nature de son art, aurait dû être le plus raisonnable. Ce fut le critique. Ce fut celui que Max Waller, dans un article, avait dépeint comme le penseur, l'écrivain grave et réfléchi, le philosophe de la *Jeune Belgique*. La carrière de Nautet ne fut, en effet, qu'une perpétuelle bataille avec une profession qui n'est plus qu'un métier et dans laquelle il voulait toujours voir, lui, un art. Dans la presse, neuf fois sur dix les tâches sont réparties au hasard. Il suffit de savoir écrire. On confie à peu près indifféremment à n'importe qui la chronique des théâtres ou la chronique politique. Il suffit que le danseur sache un peu calculer et que le calculateur sache un peu danser. Nautet ne trouva pas en Belgique la place qu'il lui aurait fallu pour donner tout ce dont il était capable. Il ne la trouva même pas à Paris lorsqu'il s'y rendit, il y a quelques années. Son échec là-bas serait resté inexplicable à ceux qui connaissaient ses merveilleuses facultés, si l'on ne savait à quelles hostilités il fut en proie et de quelles basses intrigues il fut victime. Paris, qui aurait fait un pont d'or à quelque maître-chanteur sans scrupule ni vergogne, renvoya cet écrivain de talent, qui était en même temps une âme candide et un cœur d'or. Il le renvoya douloureusement blessé, cruellement meurtri, mais non pas désillusionné. Désillusionné, Nautet ne le fut jamais. Les déboires ne lui apprirent rien. La vie ne féconde pas de la même manière tous les artistes. S'il y en a beaucoup dont la douleur est la bienfaitrice accoucheuse, il en est d'autres qui pour produire ont besoin de tranquillité et d'encouragements. Nautet paraît avoir été de ces derniers. La période de sa vie dont il a le plus profité pour son perfectionnement a été la plus stable. C'est celle

qu'il a passé au *Journal de Bruxelles*, où il avait une situation en rapport avec ses goûts et ses aptitudes. C'est de cette époque que datent ses *Notes sur la littérature moderne*. Bien qu'il les ait condamnées depuis, les jugeant imparfaites, elles n'en présentent pas moins un intérêt considérable. Imparfaites, elles le sont certes. Elles le sont au point de vue de l'achèvement, du « poussé ». Mais elles ne le sont pas au point de vue de l'étoffe. Elles ne sont ni quelconques, ni banales. Elles ne sont pas le travail laborieux d'un débutant poussif, mais l'épanchement désordonné d'un cœur plein de poésie et d'un esprit gonflé d'idées et d'imagination. D'emblée, Nautet s'était révélé une personnalité et un tempérament. On pouvait n'être pas d'accord avec lui, trouver qu'il se fourvoyait ou qu'il était paradoxal, mais ses essais, ses études, ses critiques portaient en eux quelque chose qui séduisait malgré tout, qui faisait qu'on ne regrettait jamais de l'avoir lu, et qu'on le relisait avec empressement à la première occasion. C'est qu'il y avait en lui d'admirables qualités naturelles. Des facultés du critique, il possédait les meilleures et les plus nobles. Il avait le don d'enthousiasme; il avait la chaleur qui anime; il avait le feu qui vivifie et qui donne à l'œuvre du critique, cette œuvre greffée sur une autre œuvre, la vie et l'âme d'une œuvre entièrement originale; il avait cette pénétration d'esprit qui sait découvrir l'idée fondamentale enclose dans une œuvre et il avait l'imagination qui la déroule et en saisit les nuances; il avait un style souple et charmant, un style « renanien », un style en quelque sorte paré de fleurs naturelles et où l'on ne sentait ni le travail ni l'effort; il avait enfin de merveilleuses facultés d'assimilation. Ce qui lui manquait, c'était des qualités secondaires. C'était tout ce qui s'acquiert, tout ce qui s'apprend. C'était tout ce que la vie, l'observation et l'expérience enseignent. Quand on l'avait lu, on était tenté de s'écrier : quel admirable écrivain sera ce *créateur* quand il condescendra à être un peu jardinier, qu'il se donnera la peine d'ordonner et de tondre ses productions!

Ces qualités secondaires ne sont pas venues, du moins entièrement et assez tôt. Les circonstances ne s'y sont pas prêtées et Nautet n'a pas su les faire naître. S'il paraît avoir eu besoin d'une certaine tranquillité matérielle pour écrire, il semble aussi qu'il avait besoin, pour produire, que l'occasion s'offrît à lui. S'il avait disposé hebdomadairement, en toute liberté, de deux ou trois colonnes de journal — ce qui se trouvait autrefois — il n'y a pas de doute que son esprit aurait mis au monde tout ce qu'il portait dans ses flancs et qu'il aurait acquis insensiblement les qualités qui lui manquaient. Il est à remarquer que Nautet n'a guère écrit que sur commande. Ses *Notes sur la littérature* sont, pour la plupart, des travaux professionnels. Son *Histoire des lettres belges* est une œuvre de circons-

tance. Elle a été écrite pour la *Bibliothèque belge des connaissances modernes*, entreprise qui est pour notre temps ce que fut, pour la génération précédente, l'*Encyclopédie populaire* de l'éditeur Jamar. Ce second ouvrage de Nautet est infiniment supérieur à ses *Notes sur la littérature*, et c'est à lui qu'il devra de survivre. Il n'est point parfait. Il contient des lacunes, des erreurs et des disproportions. Mais quand Nautet l'a commencé, il savait qu'il ne ferait pas d'emblée une œuvre définitive. Il s'était rendu compte des difficultés de la tâche qu'il entreprenait, et si certains critiques, qui ont profité des imperfections qu'elle contient, pour déverser leur vieille bile sur l'auteur et l'accuser d'étourderie, n'avaient pas commis, eux, l'étourderie d'écrire leurs articles sans lire la préface de l'œuvre, ils auraient vu que Nautet avait prévu toutes ces imperfections et qu'il s'en était excusé. « C'est grâce à la sollicitation d'un actif éditeur, dit-il dans cette préface, que cet ouvrage est publié. De notre propre mouvement nous ne l'eussions pas écrit à l'heure actuelle. Quelques-unes de ses parties sont prématurées, et beaucoup d'auteurs sont loin encore de l'époque où ils appartiendront à l'histoire. Il en résulte une certaine inégalité dans les appréciations. Plus d'une fois, en écrivant, nous avons senti que le recul nécessaire nous manquait. On ne peut se prononcer avec une rigoureuse détermination sur les hommes et les œuvres de son temps. Combien d'écrivains cités ici dont les destinées artistiques sont encore incertaines? Les contemporains immédiats sont sujets à des erreurs, à l'entraînement de la vogue, à toutes sortes d'influences périssables. Généralement, la vérité définitive ne peut s'établir que par une sélection des œuvres, lorsqu'elles ont été repensées par une ou deux générations. Aussi, pour compenser le manque de recul, nous avons autant que possible évité les jugements absolus dans nos sympathies, comme dans nos antipathies, en n'oubliant jamais la philosophie esthétique que notre sentiment personnel préfère. »

Vous voyez que Nautet avait prévu toutes les difficultés de sa tâche et qu'il avait compris tout ce que lui imposait ce mot d'*histoire* qu'il écrivait au fronton de son livre. Il ne s'agissait plus ici d'appréciations transitoires, mais d'un jugement définitif à porter sur la littérature belge. Il savait que cela était impossible, que l'heure n'était pas venue, qu'on ne porte pas un jugement définitif sur une littérature dont les meilleurs représentants ont à peine atteint la maturité, qu'on n'écrit pas l'histoire dans les camps, au bruit du canon et des fusils, en pleine odeur de poudre et de sang, mais quand la fièvre est calmée, que la raison est revenue et que les hommes et les événements peuvent se présenter devant l'esprit avec leurs proportions réelles et leurs couleurs véritables.

Et cependant, s'il est sage, et surtout prudent, d'écrire l'histoire dans ces

dernières conditions, il n'est pas sans utilité non plus de l'écrire quelquefois au milieu des événements, sous le coup de l'enthousiasme. Il peut même y avoir plus de mérite. Il n'est pas difficile de trouver aujourd'hui que Shakespeare avait du talent, que Flaubert écrivait bien et que Goethe ne fut pas un sot. Mais le critique qui aurait fait l'apologie de Shakespeare à l'époque où on le traitait de *Guillaume-le-Factotum*, de *Chauffe-la-Scène* et de *Shake-Scène*, aurait un peu plus de titres à notre admiration que ceux qui ne se lassent pas de le porter en triomphe trois siècles après sa mort. On est certes plus exposé à se tromper quand on fait l'éloge de ses contemporains, quand on les défend contre leurs détracteurs et leurs envieux, mais on peut avoir la chance de rendre justice à un vrai talent, de lui mettre un peu de baume au cœur, de le préserver du découragement et de l'empêcher de mourir de faim dans quelque infecte mansarde de nos grandes villes, qui sont plus souvent des foyers d'égoïsme et de pourriture que des foyers de lumière. La critique ne devrait même pas avoir d'autre but. Ce serait là, en tous cas, sa meilleure excuse. L'ouvrage de Nautet a cette excuse, et c'est un des plus grands éloges qu'on puisse faire. Alors qu'il aurait pu, avec les merveilleuses facultés qu'il possédait, déterrer des cadavres considérables et les disséquer d'une main d'autant plus sûre que leur réputation consacrée l'aurait empêché d'errer et de trembler, il a préféré parler des vivants, et non seulement des vivants autour desquels la lumière est déjà faite, mais souvent de simples débutants, de petites étoiles qui se levaient et dont il est encore impossible de dire si elles deviendront des soleils ou si elles disparaîtront comme des astres d'un jour. Ce phénomène est trop rare — en Belgique surtout où les détracteurs, les persifleurs et les calomnieurs de toute gloire naissante, de toute tentative élevée sont plus nombreux que partout ailleurs — pour que nous n'en criions pas de tous nos poumons le mérite de Nautet. Cela témoigne de la beauté de son âme, de la générosité de sa pensée; cela prouve aussi qu'il aimait sa patrie, non pas d'une façon mesquine, non pas d'une façon égoïste, non pas pour les biens matériels qu'elle pouvait lui donner, ni pour les honneurs que cet attachement pouvait lui valoir, mais d'une manière grande, généreuse, désintéressée. Il l'aimait dans ce qu'elle a de noble et de fier, dans ses artistes. Il l'aimait aussi dans sa terre, parce que c'est en elle et en elle seule qu'est le cœur et la poésie d'un pays. Lisez les premières pages de son *Histoire des Lettres belges*, suivez-le dans ses pérégrinations en Flandre et en Wallonie, quand il est à la recherche des racines du mouvement qu'il va décrire et qu'il s'efforce de sonder notre obscur passé littéraire pour trouver des ancêtres à nos écrivains contemporains et déterminer les fils, si vagues, si ténus, qui les unissent les uns

aux autres, et vous sentirez que c'est l'âme même du pays qu'il caresse de ses doigts. Un poète domine là le critique : un poète ému, simple, vrai, sincère.

Chez Nautet, d'ailleurs, le poète ne se sépare jamais du critique. Chaque fois que celui-ci saisissait d'emblée l'âme d'une œuvre, il sortait de sa plume des pages profondes et éloquents, car le poète, lui, ne défailait jamais. On en a les meilleurs exemples dans les études qu'il a consacrées à De Coster et à Eekhoud. Il a vu Ulenspiegel sous son véritable jour et il a su rendre sensible, pour les imaginations les plus réfractaires, cet adorable symbole des passions, des rêves et des espérances de la vieille Flandre. De même, il a su nous faire toucher du doigt le fond de l'art d'Eekhoud, cet art aux couleurs tantôt mornes et grises et tantôt cruellement, diaboliquement violentes. Il a montré les fibres qui attachent à la terre patriale ces héros magnétiques et troublants qui semblent sortis des entrailles de l'âtre Cybèle campinoise comme des buissons tords, noueux, durs et révoltés. Il a montré aussi les hautes branches de cet art, les points par où il s'échappe des limites patriales pour inscrire sur le ciel, en traits de feu, des mots de pitié, d'amour, d'angoisse et de colère généraux. Les critiques futurs qui parleront de De Coster et d'Eekhoud pourront compléter leur psychologie, approfondir certains détails oubliés ou négligés par Nautet, mais les choses essentielles ont été dites sur ces deux écrivains par l'auteur de *l'Histoire des lettres belges*.

Ce sont là, à notre avis, les meilleures études de Nautet. Ailleurs, il a été moins heureux. A propos de Lemonnier, il nous a donné une excellente, une poétique monographie du peintre coloriste flamand. A lire ces pages, on ne dirait pas que l'auteur était un Wallon. Il a rivalisé de subtilité et de finesse avec les peintres recueillis et taciturnes qui ont passé leur vie à observer, en plein air, dans les vieilles maisons et dans les étables, les jeux infinis de la lumière, ses ruissellements et ses chatoiements, ses combats avec l'ombre et ses agonies. Il a été si fortement séduit lui-même par *l'âme des choses*, qu'il n'a pu s'en détacher et qu'il a un peu perdu de vue que dans le *Mâle*, dans le *Mort* et dans une quantité de nouvelles de Lemonnier la passion, les sensations et les sentiments tiennent une place qu'on ne peut méconnaître. A propos de Picard, il a écrit également des choses très sensées et très justes sur le roman utilitaire, mais il n'a pas expliqué tout Picard. L'idéologue, le polémiste et le pamphlétaire ont été laissés de côté. Il n'a pas suffisamment insisté non plus sur le styliste, sur l'écrivain *belge* qui manie la langue française avec une habileté et une précision dont il n'y a pas de nombreux exemples dans notre pays. Après avoir lu sa critique du roman utilitaire, on ne comprend guère son enthousiasme pour le roman scientifique, qui ne vaut pas mieux. C'est cependant cela

qu'il loue énergiquement dans le livre de M. Nizet, ouvrage de mérite mais d'une poésie douteuse.

Les appréhensions que Nautet avait exprimées dans sa préface se sont donc réalisées, du moins en partie. Mais c'est déjà beaucoup que de prévoir les fautes qu'on va commettre. C'est même énorme. Cela prouve qu'il était capable de se critiquer, de rectifier et de mettre au point les jugements qu'il improvisait pour ainsi dire sous le coup de l'enthousiasme. S'il n'a pas fait de cette critique pondérée, c'est moins parce qu'il en était incapable que parce qu'il était sans morgue et sans âpreté. La bonté et la fraîche sensibilité qui constituaient le fond de sa nature durent le gêner souvent dans ses jugements. Nautet n'a jamais éreinté personne. C'est qu'il n'écrivait pas pour faire l'entendu et le magister, mais pour jouir. Sa bouche ne soufflait pas la mort. Quand il parlait d'une œuvre, il l'ouvrait toute large, prenait garde de froisser le velouté de ses pétales et respirait voluptueusement jusqu'au dernier effluve de son parfum. Il projetait de reprendre cette *Histoire des lettres belges*, d'y apporter les corrections qu'elle comporte, de l'étendre et de l'approfondir. La mort a anéanti cette espérance. Il faut le regretter profondément. Nul n'était mieux doué pour élever aux lettres belges le monument qui leur manque, et ce monument aurait rendu inoubliable le nom de Nautet. Cependant, bien que nous n'ayons maintenant qu'une œuvre fragmentaire (il n'a pas même eu le temps de faire l'histoire de la poésie belge), son souvenir ne périra point. Il est désormais impossible au critique qui reprendra l'histoire de notre littérature de ne pas tenir compte de l'œuvre de Nautet. Il a posé les jalons de cette histoire, il en a établi les fondations, il a écrit quelques études qu'on ne dépassera pas. Son souvenir sera encore conservé pour d'autres raisons. S'il n'a été ni un novateur ni un inventeur, s'il n'a pas créé un nouveau procédé de critique, s'il a subi, comme la plupart des écrivains de son temps, l'influence de la méthode de Taine, qui consiste à expliquer les œuvres par leur milieu et les influences ambiantes, il n'a pas été non plus un routinier. Il a su placer les œuvres qu'il analysait au-dessus de leur temps, et il a mis beaucoup de lui-même dans ces analyses. Si le critique trouvera des documents dans son ouvrage, le poète et le psychologue y trouveront une âme singulièrement attirante et l'avenir le classera parmi le petit nombre de ces écrivains comme il en existe dans toutes les littératures, pour qui la mort est venue trop tôt, qui n'ont fait qu'entr'ouvrir leur cœur et leur esprit mais qui les ont pourtant entr'ouverts assez pour être compris et admirés par les natures d'élite. Ce ne sont pas ceux qu'on loue avec fracas, mais ce sont quelquefois ceux qu'on aime le plus.

HUBERT KRAINS

BALLADES

par M. PAUL FORT (1)

Après divers essais où il était intéressant de voir se développer son talent et s'assouplir sa manière, M. Paul Fort vient de publier une œuvre définitive.

Les *Ballades* contiennent en réalité quatre livres différents : « Ma légende » est inspirée par les souvenirs et les sensations vagues d'enfance, et l'auteur s'y raconte naïvement ; — « Mes légendes » reflètent ses premières lectures ; elles évoquent les spectacles ou les simples images qui retinrent sa jeune curiosité ; et les chimères créées par sa fantaisie s'y agitent, dans le décor qu'elle a composé, afin de leur complaire, d'impressions de nature choisies par son caprice ; — « Premières nuits » : C'est, depuis le balbutiement confus et tendre de l'enfant, le poète qui regarde en soi, assiste à sa vie intérieure et observe de près les contingences qui dirigent l'évolution de son âme ; — « Première lueur » : le livre est rapide comme l'éclair ; c'est la vision brève d'une route nouvelle qui s'ouvre devant l'écrivain, éclairée par le radieux sourire de « l'amie sans péchés », et qui le mènera, glorieux d'être, en pleine vie, à la conquête des joies supérieures.

M. Paul Fort a nommé très exactement la forme qu'il a trouvée en appelant ses *Ballades* des *proses libres*. Elles ne sont pas autre chose que cela : ni des vers, ni des poèmes en prose à la façon de Louis Bertrand, de Baudelaire ou de Rimbaud, de qui les noms pourront être rappelés à propos de cet ouvrage.

Les « *proses libres* » de M. Paul Fort ne sont astreintes à d'autre loi que celle du rythme. Il se conforme à l'inspiration, s'étend ou se contracte, du cri soudain que jette l'âme surprise, jusqu'à la mélodie du vers de douze et de quinze syllabes, ample et majestueux. Le hasard n'est jamais inter-

(1) Un volume orné d'illustrations publié par le *Mercur de France*, 15, rue de l'Échaudé-Saint-Germain, à Paris.

venu : l'harmonie est « composée » par des rappels recherchés de consonances entières. Ils multiplient l'effet qu'on obtiendrait au moyen de l'allitération. La rime au milieu de la phrase, — dont Flaubert confesse avoir eu tant de peine à chasser le retour dans ses écrits, — M. Paul Fort la veut fréquente, au contraire. Il la répète volontiers et, d'après le son qu'elle rend, plus ou moins éloignée selon que les périodes sont lentes ou halètent, l'écrivain suscite des impressions éclatantes, héroïques et bouffonnes, ou de graves et de silencieuses.

« — Je fuis le monde qui me dirait : Popaul... Ça pourrait bien un jour me vouloir du génie. « Dieu bénisse mon cœur et mon petit labeur », suffit. »

J'ai reproduit la première des cent « Ballades » parce qu'elle avertit nettement de l'attitude que l'auteur s'est choisie : le dédain qu'il faut parfois pour s'assurer l'indépendance ; et l'humilité de l'artiste qui mesure son œuvre.

Cette œuvre quelle est-elle ?

M. Paul Fort est un observateur méticuleux. Les choses et les gens lui apparaissent, clairs, dans leur physionomie et sans que le moindre détail lui échappe. En même temps les rapports le frappent. Il les examine avec un esprit critique aigu et juste, pour en saisir également l'harmonie ou la disproportion. Ce spectacle excite sa verve, et, des rapprochements qu'il lui inspire, naît un esprit original et un sens du pittoresque tout à fait particulier. Chez lui, l'ironie est acerbe et d'une qualité précieuse. Elle ne perd jamais ses droits à l'expression, et l'auteur prend un plaisir certain à la travestir : hautaine et comme dédaigneuse des concepts légers ou graves dont elle se joue, la voici tout à coup gamine et futée, qui emprunte à Gavroche le ton de sa plaisanterie d'à-propos et elle tend même à la déformation caricaturale. J'en voudrais donner des exemples :

« Vieille amie, vous mourez ! C'est subtilité, car vous me redonnez l'idée de vous aimer. On m'a dit la mort efface bien des rides. Soit, et puis nous verrons, et si, lors nous dirons : C'est une vieille amie qui m'aimait trop vraiment ; elle était la plus belle et devint la plus laide, oui, mais quel tour charmant dont elle usa si bien, que celui-là, enfin, qui sut tout à la fin lui retourner l'amant ! — Elle est morte à la peine en quel dernier déair ! Que je meure sous ta chaîne ô dernier souvenir ». On dirait tout cela. Or je suis venu « voir. »

« ... Ce mélange effroyable de moines et d'incroyables que sont des croque-morts par un soleil levant. »

« Madame, soyez patiente, la gloire, ça vous tombe quand on n'y pense pas. C'est moi qui vous le dis, le mioche en aura. » — « Taisez-vous, vieux fou. » — « Madame, soyez patiente, votre fils mourra. La gloire, ça vous tombe comme ça, sur la tombe. » — « Fou, tais-toi. » — Au surplus, je veux dire deux mots pour lui à certains rats de bibliothèque de mes amis. Service éternel. De père en fils, Madame, les rats ça déterre. » — « Fou ! ça ronge aussi..... » — « Fort bien dit, ma Reine, dix mille ans de ça nous sommes tous logés à la même enseigne. »

J'interromps : les citations s'offrent à foison, et j'aurais le désir de transcrire à cette place la ballade du « Petit empereur phtisique » tout entière et combien d'autres encore ; — mais les lettrés auront le goût d'en rechercher le plaisir dans le livre même.

Un des traits caractéristiques du talent de M. Paul Fort, c'est un penchant à n'être que sentimental tout à coup, parce qu'il y a une extrême douceur à s'abandonner parfois à cet état passif. Il berce et n'exige point que l'on pense. L'auteur des *Ballades* se ressaisit brusquement, se réveille du demi-sommeil où il se complaisait, pour cingler d'un trait d'ironie ou d'une boutade imprévue comme la pirouette ou le pied-de-nez, l'objet même de sa contemplation.

On étudierait la fantaisie de M. Paul Fort d'une manière analogue. Le secret en est, plutôt que dans l'invention propre, dans un procédé de grossissement ou d'exception.

Exemple :

« Louis XI, gagne-petit, je t'aime, curieux homme. Cher marchand de marrons, que tu sus bien tirer les marrons de Bourgogne ! Ainsi, moi, na, quoique penseur nabot, grapille au ciel, aux champs, provinces de mon cerveau, — et j'ai de petites images fort idéales sous mon chapeau..... »

Autre :

« ... Et je sens que mon âme, en un rythme ravi, va blanchir son linge dans le clair de lune. »

Et, dans la Ballade de Coxcomb (p. 75) :

« ... Sa branlante perruque de joncs écartée, — je lui courbais d'un saule une raie de côté... »

Cette ballade-ci est une des plus heureuses, pour être à la fois, dans un décor de nuit shakespearienne, moqueuse et pincée, et d'une imagination très ingénieuse.

Lorsqu'un étang veut embrasser sa fiancée
 Et que sa fiancée se trouve être la lune,
 Et que (depuis des temps) la lune est aux étoiles,
 Mais que l'étang prétend avoir de quoi voler,
 Il vaut mieux filer
 Que de contempler d'aussi absurdes choses.
 D'autant mieux que l'étang peut vous choir sur le nez,
 Sans préjudice de la lune
 S'il l'a décrochée.

Voilà, et cette fois en vers libres, au milieu d'une *prose libre*, une moralité du plus grand sérieux et très folle : un clown blanc au nez vermillon qui pleurerait de vraies larmes, — et que, d'instinct, M. Paul Fort a écrite dans le goût de Shakespeare.

Dirai-je encore le charme des tableautins : « Glissons nos poulaines, voici les nonnains » — qui évoquent une époque de vaillance ou des temps de couardise, par le seul aspect du petit coin qu'ils en découvrent avec délicatesse.

M. Paul Fort a écrit un livre vraiment beau, et personnel avant tout. Il a trouvé une forme dont l'application au théâtre serait curieuse, — et c'est à quoi il lui faut songer.

CHARLES-HENRY HIRSCH

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Six chansons du pauvre homme pour célébrer la semaine de Flandre, par MAX ELSKAMP.
L'Emerveillée, par GUSTAVE RAHLENBECK.

M. Elskamp continue la série si heureusement commencée par *Dominical* et *Salutations, dont d'angéliques*, en publiant *Six chansons du pauvre homme pour célébrer la semaine de Flandre*. Son talent très spécial n'a guère changé et cela d'ailleurs n'a rien de surprenant, si l'on considère les éléments qui en font le mérite et le caractère. A l'apparition du premier livre du poète anversois, il se produisit, parmi ceux qui lisent, un mouvement de curiosité assez semblable à celui que causerait une caravane d'étrangers colorés et peu graves, aux gestes et au parler neufs, drindrelinant sans vergogne, venant de très loin et qui feraient tout à coup irruption dans le pays.

Mais on s'aperçut que ce n'étaient, ce jour, que des gens de la contrée, heureusement choisis et travestis, habilement groupés, dont le langage était fait de mots entendus déjà, mais autrement assemblés. L'on allait, répétant de bizarres accouplements de syllabes, faciles à retenir à cause d'une certaine musique ; en les scandant, on voyait défiler devant les yeux de son imagination une suite de tableaux un peu disparates à la vérité, mais qui vous donnait l'illusion d'une douce commémoration, d'une promenade dans les jardins du passé et les paysages de l'enfance. C'est ainsi que les petits poèmes de M. Elskamp nouaient doucement leur charme et forçaient à reconnaître que, si l'artifice, le procédé qui avait aidé à les composer avait peut-être d'abord attiré l'attention, ils contenaient pourtant quelque chose de plus, et surtout de plus précieux. Ce quelque chose, c'est l'âme d'un curieux artiste qui a cherché la nouveauté des sensations dans la restauration d'une simplicité et d'une naïveté à jamais mortes, comme d'autres l'ont cherchée dans des perversions à jamais impossibles.

L'art de M. Elskamp plaît plus qu'il n'émeut ; il fait regarder plutôt que penser ; souvent dépourvu de sentiment, il prend çà et là des airs de

guignol et l'on entend tout à coup la tête ou les bras de l'acteur de bois frapper sèchement les montants du théâtre minuscule. Comme à Guignol, c'est le directeur qui fait mouvoir les marionnettes et suggère les impressions, mais c'est le spectateur lui-même qui met des sourires ou des larmes sur les petites figures toujours impassibles, qui crée le paysage et même achève l'expression des pensées des personnages. Art de décadence, d'un rudimentaire voulu et très adroit, qui mêle à plaisir les détails les moins apparentés et n'a cure des exigences du vocabulaire et de la syntaxe. Tandis que la belle et franche inspiration de tel nouveau et génial poète jette sur le marbre, à nos pieds, l'idée pantelante et folle, ou lance dans les cieus des figures qui s'y maintiennent et y brillent comme des astres, celui-ci s'arme de la patience du miniaturiste pour faire le calcul de ses lignes savamment frustes. Et voyez donc le souci qu'a M. Elskamp d'enfermer ces vers dans des volumes qui sont de petits chefs-d'œuvre d'originalité et de goût; considérez les bois dont il a lui-même orné son livre et vous ne pourrez manquer de compléter justement l'idée que la lecture des œuvres du poète vous aura donné de sa personnalité.

Le dernier recueil contient huit pièces : la première nous raconte qu'un pauvre homme, vendant des chansons bénévoles, est entré chez l'auteur quand Pâques levait en Flandre ses rameaux et, comme ce pauvre homme est le poète lui-même, il nous chante dans chacune des pièces suivantes, la chanson de chaque jour. Le lundi que l'on chôme à demi, — le mardi tout blanc, — le mercredi, jour du marché, blanc et rose, — le jeudi des cordiers et des amoureux, — le vendredi avec ses rentrées aux ports et des relents de marée, — le samedi qui achève les tâches, puis le refrain des anciennes amours, le radieux dominical :

A présent, c'est encore Dimanche,
— meuniers dormants à leurs moulins, —
à présent, c'est encore Dimanche,
et ma chanson, lors, à sa fin.

* * *

M. Gustave Rahlenbeck, après avoir laissé à l'auteur, maintes fois déluré, des *Histoires estudiantines* le temps de s'assagir, nous donne (Bénard, à Liège) un volume de nouvelles et d'impressions qui, par le ton, diffèrent passablement des productions antérieures de l'écrivain.

C'est d'abord l'*Émerveillée*, qui titre le livre, légende claire, traitée en larges visions de rêve, diaphanes et fondantes, aperçues comme derrière un voile blanc, mais dont la fluidité et la généralité du sujet enlèvent peut-être trop aux personnages la teinte d'humanité nécessaire à l'intérêt et à

l'émotion. Puis *Gritte*, l'histoire de l'enfant phtisique, où l'âme de l'écrivain se met mieux de la partie et vibre de mouvements plus vrais et plus communicatifs. Nous passons rapidement les *Donneurs d'aumônes* qui nous paraissent une petite faute de goût. Il s'en dégage une impression révoltante, qui fait mal, et nous ne nous rendons pas bien compte de l'effet visé qui n'est peut-être point le résultat obtenu. *Londonnerie* est d'un rendu très juste : Dans un théâtre, deux fillettes blondes et pâles, « étrangement semblables », chantent sur un mode triste et doux ; mais, voilà le rythme de l'orchestre qui s'accélère et s'enfièvre et les candides et inconscientes allumeuses de ruts, relevant leurs jupes, découvrent jusqu'aux genoux leurs jambes enfantines et entament une gigue d'une perversité savamment graduée.

« Peu à peu, un vent de sauvagerie mauvaise, soufflé de la salle, passe sur l'orchestre, dont le chant grandi s'exacerbe et se saccade.

Les fillettes — pâles toujours et à peine un peu plus fébrilement souriantes de leurs lèvres relevées — résistent aux injonctions qui, de partout, dans le silence orageux de la salle rouge, fondent sur elles, plus impérieuses, puis, comme dans un coup de folie, brusquement, à pleines mains, empoignent leurs jupes, font déferler, rageusement, les vagues écumantes des dentelles, en saccades fiévreuses qui, par éclairs, découvrent leur chair frémissante sous la transparence des batistes bridées — tandis que halètent, dans l'immense fournaise rouge léchée d'or, des milliers de braves ! » — Un instantané de la bête humaine et fin-de-siècle, quoi ? Nous rapprocherons de cette page l'interprétation très adéquate d'un dessin du maître Adolphe Willette, intitulé : *Les petits oiseaux meurent, les pattes en l'air*. C'est dans ces courtes choses que se montre le plus intégralement l'art de M. Rahlenbeck, psychologue légèrement impatient, et nous pensons, en faisant cette observation, à certain « Hors Cadre » autrefois lu avec un véritable plaisir esthétique. *L'Accusé* est un type attachant auquel la nouvelle laisse son caractère énigmatique que la moindre allonge ou le plus petit commentaire eût suffi à détruire. Le héros se hisse au-dessus de la commune humanité et son glacial mépris pour tout le vain et grotesque appareil déployé par ceux qu'il considère, brisant leurs crânes carrés de procéduriers contre le marbre noir et immuable de son secret et de sa volonté, lui crée une nature indécise et surnaturelle.

Mais l'œuvre que nous jugeons la plus originale et la plus complète au au point de vue de l'invention et de la composition, c'est celle qui clôt le volume.

Deux très vieux célibataires — l'un, Lenoir, survivant de l'épopée napoléonienne et ex-douanier, l'autre, Jean Colet, ancien commis des postes —

ont, depuis vingt ans, associé leurs jours et mis en commun leurs minimes pensions. Dans ce ménage, Lenoir est le principe mâle ; c'est le chêne contre lequel se presse et se soutient le chétif et timide Jean Colet ; c'est lui qui pense et qui agit pour les deux. Pendant les soirées d'hiver, assis près du foyer, Lenoir évoquait pour son ami les grandeurs passées dont ce dernier rêvait en s'identifiant aux héros. Un jour, le vieux de la Vieille vient à mourir et, après une crise de douleur, le pauvre « veuf » est atteint d'une folie spéciale : il se figure être le défunt, revêt sa défroque, s'épingle sur la poitrine la médaille de Sainte-Hélène et, excité par les villageois inconsciemment cruels, raconte, en les faisant siennes, les histoires dont le disparu l'a maintes fois ému. Il s'enthousiasme, se transforme et sa personnalité fictive se fait tellement identique à celle de Lenoir qu'elle finit par la remplacer entièrement aux yeux des paysans. Ils écoutent les narrations de Jean Colet avec l'intérêt qu'ils attachaient autrefois à celles du douanier-guerrier, surtout le récit d'un épisode de la retraite de Russie pendant laquelle Lenoir avait cru périr dans la neige.

Le hasard arrange si bien les choses que l'illusion du brave Colet s'éternise : des parents éloignés ont entendu parler de la mort du vieux grenadier et comme les meubles et la bicoque lui appartenaient, un soir d'hiver, on expulse, *manu militari*, de son logis Jean Colet, lequel n'a même pas lu les nombreuses sommations qui lui ont été adressées. Il s'affale dans la neige couvrant la route et rend à Dieu son âme héroïque, avec la consolation qu'il meurt au champ des braves, en pleine Russie, et pour SON empereur !

On le voit, l'idée est assez originale ; le dédoublement de la personnalité, phénomène vraisemblable constaté par la science, amène des situations intéressantes que M. Rahlenbeck a su peindre avec bonheur.

Les différentes parties du livre se rattachent entre elles par un lien intime, plus solide que des phrases ; c'est une note générale de sentimentalité mêlée de poétique fantaisie, un fond de souvenirs qui exhument leurs parfums, des périodes qui enlacent filialement la terre de jeunesse... Ne voilà-t-il pas à peu près définie la personnalité du conteur wallon ? Et au fait, il ne manque guère à M. Rahlenbeck qu'un peu plus de naturel dans le langage ; car, si nous cherchons bien, pour lui dire quelques vérités, nous ne parviendrons guère qu'à lui reprocher de trop bien faire. Il pêche peut-être par excès de qualités : à force de vouloir mettre l'idée en évidence sous toutes ses facettes, à cause du trop grand souci de ne rien laisser dans l'ombre, il arrive à surcharger sa phrase d'une foule d'incidentes et de complétives qui, au contraire du but poursuivi, nuisent à la clarté et à la facilité de compréhension et amènent une certaine fatigue. M. Rahlenbeck est un signoleur de la phrase, mais il ne doit pas oublier que la recherche extrême peut pro-

duire des harmonies et des constructions trop compliquées quoique absolument orthodoxes. Sa manière a d'ailleurs le grand désavantage de présenter tous les détails quasi sur le même plan, d'où parfois manque inévitable de relief pour ce qui est de principal. Ce sont là des vétilles dont M. Rahlenbeck se débarrassera avec un brin d'attention et qui ne sont peut-être, en somme, qu'un reste de mauvais compagnonnages... Que chacun en prenne son dû. Ces remarques ne nous empêcheront pas de féliciter bien sincèrement l'auteur et de lui dire que nous attendons avec confiance l'œuvre nouvelle.

Nous ne voulons point finir cet article sans signaler la forme très appréciée sous laquelle l'éditeur Deman a apporté sa contribution à la belle fête qui groupa le mois dernier les artistes autour de M. Emile Verhaeren. Ce fut certes une heureuse inspiration que d'offrir à tous les souscripteurs une jolie plaquette contenant une douzaine de pièces bien choisies du poète.

HUBERT STIERNET

N. B. — Le temps nous manque pour parler aujourd'hui de l'*Homme jeune* de M. H. Vandeputte; nous y reviendrons dans une prochaine chronique.

H. S.

REVUES DE REVUES

REVUES ET LIVRES ALLEMANDS

SOCIALISME

Dans le *Sozialistische Akademiker* (février), deux expositions très positives.

I. — Sous le titre : « Nouvelles organisations économiques », le docteur Paul Ernst traite, au point de vue social-démocratique, la question de la distribution du blé. Il rappelle que le parti agrarien aristocratique, composé de grands propriétaires, réclame que l'État intervienne au moyen de tarifs protecteurs pour maintenir le prix de vente du blé à un chiffre avantageux pour le producteur. Comme l'Allemagne importe environ un million de tonnes de blé, sur les 10 millions qu'elle consomme, les agrariens n'ont pas la prétention de supprimer l'importation, mais ils voudraient la confier à l'État qui aurait soin de maintenir le blé étranger au même prix que le blé indigène. Plusieurs projets ont été présentés dans ce sens, entre autres celui du comte Kanitz.

Le Dr Paul Ernst reproche aux auteurs de ces plans de chercher à augmenter le prix du pain au détriment de la masse pauvre et au profit d'une partie de la minorité riche. Il oppose au projet Kanitz les projets de M. von Grass-Klanin et de M. Till.

Le premier propose d'établir, à l'imitation des États-Unis, des réserves (elevators) de blé dans les principaux centres d'échange de ce produit. Cette précaution atténuera les variations dans le prix du blé. « Comme on ne peut abandonner de pareils moyens au capital privé, l'empire aurait à entreprendre la construction et la direction des magasins à blé, et à réclamer pour lui le monopole du commerce des blés, naturellement sans se proposer de les rendre plus chers, comme le fait le projet du comte Kanitz. »

Quant à M. Till, « il aboutit à donner à l'État le monopole de la fabrication du pain. L'État achèterait au producteur les grains à des prix qui couvriraient les frais de production et assureraient un bénéfice modéré; il achèterait à l'étranger au meilleur compte possible la quantité nécessaire pour compléter la production nationale. Le blé serait moulu par des meuniers indépendants, parce qu'ici l'État ne travaillerait qu'à un prix trop élevé, et il serait converti en pain dans des fabriques installées dans les villes en proportion des besoins.... »

Si l'on mettait à exécution les projets combinés de M. von Grass et de M. Till, conclut le Dr Paul Ernst, « nous aurions en partie résolu le problème socialiste à propos d'un des grands objets de consommation, autant du moins qu'il peut l'être dans l'état de production capitaliste et les grands avantages d'une solution incomplète de ce genre sont faciles à saisir. »

II. — M. Heinrich Wilhelm critique, au point de vue marxiste, les théories sociales du pasteur Naumann, de Francfort-sur-le-Main, le célèbre leader du parti chrétien-social ou évangélique-social. (Le programme et les tendances de ce parti sont exposés dans le journal dirigé par le pasteur Naumann, *Die Hilfe*, 2^e année, 1896, et dans la collection de brochures à 10 pf. publiées sous sa direction avec le titre général de *Göttinger Arbeiterbibliothek*. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht.)

D'après M. Wilhelm, « Naumann est, dans ses conceptions économiques, (autant du moins qu'elles se traduisent en pratique), un social-démocrate ; en politique, il est conservateur, monarchiste ». Je résume les explications de M. Wilhelm. Au point de vue social, les propositions de Naumann sont à peu près les articles du programme minimum des social-démocrates (nationalisation de la rente du sol, intervention de l'État en faveur des salaires, etc.). Mais il repousse l'idéal communiste. « Nous voulons, déclare-t-il, non une Réformation, mais des réformes. » Et il s'écrie : « La social démocratie est, en théorie, tout à fait ennemie du capital, mais, en pratique, elle ne le gêne guère puisqu'elle tient pour principe fondamental que la société capitaliste se tuera elle-même (1). » Naumann prétend que les social-démocrates n'agissent point, absorbés dans l'attente de ce millénium.

De cette constatation vraie ou fausse, Naumann déduit deux griefs contre les social-démocrates ; d'abord leur prétendue inertie ; ensuite leur matérialisme historique, c'est-à-dire la conception d'après laquelle tous les faits que nous groupons sous le nom de civilisation seraient déterminés par des phénomènes économiques. Naumann croit que ce sont les Idées qui mènent le monde. Enfin, Naumann est hostile à la démocratie républicaine autant qu'au matérialisme ou au communisme. Il se déclare impérialiste et royaliste. Son idéal est l'alliance du peuple et du souverain contre la bourgeoisie. Aussi déplore-t-il que l'empereur Guillaume II ne soit pas resté le socialiste d'Etat qu'il essaya d'être au commencement de l'année 1890, lors de sa rupture avec M. de Bismarck.

Sur les fondements qu'on vient d'indiquer, M. Naumann espère asseoir le parti de l'avenir. Voici comme il prophétise : « De même que les social-démocrates ont hérité des libéraux, de même les chrétiens-sociaux hériteront des social-démocrates. » En attendant, le pasteur Naumann vient d'être invité à cesser son agitation sociale par le consistoire de Leipzig agissant sous la pression des conservateurs. Il ne s'est pas soumis, mais depuis ce moment il n'a conservé qu'un petit nombre de fidèles parmi les pasteurs qui s'étaient d'abord groupés autour de lui.

(1) C'est une critique du point de vue exposé par Marx dans les mots fameux : « Le monopole capitaliste est enchaîné au mode de production qui s'est développé avec lui et sous lui. La concentration des moyens de production atteint un point où elle devient insupportable avec son enveloppe capitaliste. Cette enveloppe va éclater. L'heure de la propriété privée capitaliste sonne. Les expropriés sont expropriés. »

LITTÉRATURE

Dans la *Neue Deutsche Rundschau* (mars) deux études littéraires :

I. M. Hans Pauli, sous le titre *Littérature féminine*, parle un peu rapidement de M^{me}s Lou Andreas-Salomé, Maria Janitscheck et Gabriele Reuter. *Ruth* (1895), de M^{me} Lou Andreas-Salomé, est une histoire d'amour un peu conventionnelle et romantique. *Dieu l'a voulu, récit de la vie d'un prêtre russe*, publié l'année dernière par M^{me} Maria Janitscheck, est l'histoire d'un pope fanatique qui veut essayer, à notre époque, de faire une seconde fois naître le fils de Dieu des entrailles d'une vierge. Maria Janitscheck aime l'étrange, le difforme même. Ses personnages, d'après M. Pauli, sont comme des ombres fantastiques projetées sur un mur.

Dans *Aus guter Familie* (1895), M^{me} Gabriele Reuter a esquissé l'histoire d'une jeune fille. « C'est, dit M. Pauli, une œuvre très noble qui fait bonne figure à côté de *Bei Mama*, le roman classique de Garborg ; toutefois, écrit par une femme, il n'a pas la profondeur d'observation des ouvrages de Garborg. » M^{me} Gabriele Reuter se distingue par son attitude un peu révolutionnaire. « Son livre montre la femme contemporaine, celle qui veut lutter avec l'homme dans la lutte pour la vie, celle qui ambitionne la tribune de l'orateur ou la chaire du professeur. »

II. M. Alfred Kerr étudie les nouvelles d'Arthur Schnitzler. Arthur Schnitzler s'est inspiré d'abord de Maupassant auquel il a pris le goût des situations extrêmes, et de Tolstoï qui l'a séduit par son mélange d'humour et de tragique. Son chef-d'œuvre est *Sterben*, œuvre à la fois triste et subtile dont l'âpreté ressemble à celle de M. de Curel.

Dans la *Neue Zeit* (nos 21 et 22) M. Bernstein critique les deux volumes publiés en 1895 par un des « jeunes » littérateurs de Berlin, Richard Dehmel. Il trouve les vers de Dehmel (*Lebensblätter*) lourds de forme, pauvres d'inspiration, et les citations qu'il en fait justifient cette sévérité. Par contre, M. Bernstein loue la pièce intitulée *Der Mitmensch*, quoiqu'il estime prétentieuse l'esthétique et artificiel le mysticisme de M. Dehmel.

PHILOSOPHIE

ALBERT HAAS. *Ueber den Einfluss der epicureischen Staats und Rechtsphilosophie auf die Philosophie des 16. und 17. Jahrhunderts.* (Influence de la philosophie politique et juridique des épicuriens sur la philosophie du xvi^e et du xvii^e siècle.) Berlin, H.-S. Hermann, 1896, in-8^o de 115 pages.

Thèse de doctorat présentée à l'Université de Berlin. Sommaire complet et exact de ce que nous savons sur la philosophie épicurienne et sur ses deux principaux représentants au xvii^e siècle, Gassendi et Hobbes. Les doctrines épicuriennes (que nous connaissons surtout par Diogène Laërce et par Lucrèce) étaient : en physique, le mécanisme ; en métaphysique, le matérialisme ; en morale, l'utilitarisme. A la Renaissance, le mécanisme a été restauré dans les sciences physiques par Galilée et par ses imitateurs.

Le matérialisme et l'utilitarisme ont eu moins de succès ; ils furent représentés par des théoriciens obscurs avant d'être développés et professés par Gassendi et par Hobbes. M. Haas explique clairement les idées sociales du dernier. Hobbes enseigne que l'intérêt bien entendu conduit les hommes à se ranger sous la domination absolue d'un souverain qui les empêchera par la force d'être « des loups les uns pour les autres ». Ce souverain n'est pas institué pour jouir du pouvoir, mais pour l'employer au plus grand bien de son peuple.

« Nous devons, écrira Louis XIV dans les *Instructions* à son fils, considérer le bien de nos sujets comme le nôtre propre... Ce pouvoir que nous avons sur eux ne doit nous servir qu'à travailler plus efficacement à leur bonheur. » Louis XIV s'appuie sur le droit divin, Hobbes part d'un contrat social fondé sur l'intérêt, mais le philosophe utilitaire et matérialiste aboutit aux mêmes conclusions que le roi catholique. Leur conception du monarque est celle de la majorité des gens du XVII^e siècle. Hobbes est original par sa critique de l'aristocratie, par ses invectives contre la bourgeoisie marchande, qu'il déteste à la fois parce qu'elle est riche et parce qu'elle discute. Il accuse les bourgeois d'avoir causé la Révolution de 1648 ; il précise les reproches qu'il leur adresse ; voici par exemple un passage de *Behemoth* (éd. Molesworth, t. VI, p. 380) dans lequel Hobbes esquisse la critique du salariat.

A. « Leur seule gloire (il s'agit des marchands) est de devenir excessivement riches par leur habileté à acheter ou à vendre » B. « Mais on dit qu'ils contribuent plus que personne à la prospérité de la communauté en donnant du travail à la classe la plus pauvre. — A. C'est-à-dire qu'ils achètent le travail du pauvre peuple au prix qui leur plaît de sorte que le pauvre peuple, généralement, vivait mieux en travaillant à Bridewell (maison de correction) qu'en filant, en tissant ou en faisant toute autre de ses besognes accoutumées. »

HISTOIRE

Dans la *Neue Zeit* (nos 22 et suivants), M. Bernstein édite un ouvrage posthume de Frédéric Engels, intitulé *Gewalt und Ökonomie bei der Herstellung des neuen deutschen Reichs*. Cet ouvrage était, dans la pensée de son auteur, un complément ajouté au livre célèbre *Eugens Dührings Umwälzung der Wissenschaft*. Dans les pages publiées par la *Neue Zeit*, Engels tente de distinguer la part des causes économiques et la part des causes politiques dans la formation de l'empire d'Allemagne contemporain. C'est une contribution intéressante à l'interprétation économique de l'histoire du XIX^e siècle. J'y reviendrai quand la publication en sera terminée.

ALBERT MÉTIN

REVUES ANGLAISES

PHILOSOPHIE

M. Herbert Spencer avait, en expliquant que pour lui le développement du Dr Bridges de la synthèse subjective de Comte était substantiellement la théorie qu'il expose lui-même dans ses « principes d'éthique », fait remarquer que ce qui pour le Dr Bridges était obligation religieuse était pour lui obligation éthique, c'est-à-dire que le Dr Bridges n'avait fait qu'ajouter « l'élément de culte » à sa propre éthique. Dans le numéro de février de la *Positivist Review* le Dr Bridges répond à cette réponse que justement l'élément de culte est essentiel à la synthèse subjective. Il y a l'élément de doctrine dans la religion de Comte, qu'il définit l'unité intérieure et l'union extérieure. Mais l'élément de culte est de plus de poids que l'élément de doctrine, car de lui naît l'impulsion vers cette conduite idéale que la doctrine ne fait qu'exposer. Ce culte sera celui, aussi vieux que l'homme, de l'humanité, mais épuré, et séparé de l'ivraie.

LITTÉRATURE

Dans un article en tête de *Poet Lore* pour février, M. Richard Burton adresse cet appel à l'homme de lettres : « Un malade en littérature, qui laisse s'introduire sa maladie dans son travail n'est pas un bien mais une calamité. Allez au devant de votre temps, ô homme de lettres ; comprenez la dignité et la largeur de votre état ; considérez qu'il est viril seulement d'être vital et vigoureux dans votre labeur, repoussant tout ce qui y est ténébreux, comme trop pathologique pour le profit de l'humanité ou pour votre propre bien. » D'autre part, M. Burton semble croire que c'est de trop penser que vient l'intolérante aristocratie des lettres et que pour être plus humain il faudrait sentir plus — ce qui est sûr — et penser moins, ce qui serait au moins regrettable si c'était vrai.

Le romancier américain Henry James parle de Dumas fils dans la *New Review* avec une subtilité qui est plutôt de mots que d'idées. En un style d'un superficiel éclat, il dit son admiration du dramaturge, non sans ironie toutefois, car voici une de ses phrases : « Ses limitations, qui en quelque sorte violentent lorsqu'on s'y heurte, ne peuvent être négligées ; c'est les exprimer, en une certaine mesure, que de dire qu'il fut emmuré dans un parisianisme inébranlable. » M. James insiste sur l'accueil qu'eut Dumas dans le public de langue anglaise, pour qui il fut « l'immoralité française », mais sans ajouter que cet accueil date des pires époques du théâtre anglais et qu'avec la renaissance de ce théâtre est née à l'égard de Dumas une moins folle opinion publique en Angleterre et aux États-Unis.

SOCIOLOGIE

Dans *The Humanitarian* de mars, M. Arnold White discute la « multiplication des inaptes » qui, dit-il, s'est poursuivie et se poursuit activement. Ces « inaptes » sont les intellectuellement et physiquement infirmes,

les imprévoyants et les pauvres. C'est-à-dire que M. White s'élève contre la liberté accordée aux faibles d'esprit de procréer, et contre les mariages imprévoyants et prématurés des pauvres. Sur ce dernier point M. White est d'une sereine et féroce inconscience. Il est de ceux qui voient la cause de la misère non dans quelque raison économique, mais dans la liberté d'aimer et le droit de procréer que s'arrogent les pauvres, et pour qui le remède serait la restriction de cette liberté et de ce droit.

Dans la même revue M. Edward-J. Edwardes, admettant peut-être, quoiqu'il n'en parle pas, que la « multiplication des inaptes » est bien un fait établi, déclare que « l'Angleterre moderne » est l'inférieure de « l'ancienne Grèce », aux points de vue physique, intellectuel, artistique, littéraire, éthique et économique.

Bien qu'un peu entaché de piétisme, un article dans *Macmillan's* pour mars rend service en exposant la « faillite » de la philanthropie. Faite par hypocrisie, acceptée avec servilité, cette charité qui consiste à donner aveuglément un surplus d'argent, à souscrire à de vagues mais nuisibles sociétés, cette charité, sorte de soulagement commode pour d'inquiètes consciences, n'est pas ce qui hâtera l'avènement de la « cité d'amis » dont parle Whitman dans des vers que cite l'auteur de l'article. La conclusion de l'article est qu'« une religion du XIX^e siècle est nécessaire à sa philanthropie ». La question est naturellement de savoir ce que l'auteur entend par religion.

M. Thomas Scanlon, à propos de *Merrie England* de Robert Blatchford, critique le socialisme, dans la *Westminster Review*. Approuvant M. Blatchford, lorsqu'il préconise le retour à l'agriculture et la libération de la terre, M. Scanlon l'attaque au contraire lorsqu'il dénonce la compétition industrielle, et nie ce que M. Scanlon appelle les bienfaits de ce système économique. M. Scanlon conteste que l'homme soit un produit de la communauté et redevable envers elle. Sa conclusion enfin est que le socialisme n'est qu'une réaction contre l'individualisme et que le « pendule » de la société s'arrêtera enfin à une position intermédiaire d'équilibre.

M. Henry Childs Merwin discute dans l'*Atlantic Monthly* de mars la question des « Irlandais dans la vie américaine ». L'immigration irlandaise, qui diminue aujourd'hui, mais de 1850 à 1880 environ fut considérable (40 p. c. environ de l'immigration totale aux États-Unis), a été et est un facteur important dans la vie américaine et la population irlandaise gardant son caractère propre, est restée encore comme un petit peuple dans le grand peuple des États-Unis.

Son rôle économique a été de s'emparer des métiers inférieurs dans les villes, l'erreur de l'Amérique ayant été de ne pas faciliter à l'immigration irlandaise l'établissement dans les campagnes. De la misère engendrée parmi les Irlandais par cet état de choses, il est résulté que c'est parmi les populations irlandaises des villes que les crimes de toutes sortes sont le plus fréquents. Au point de vue politique, les Irlandais ont formé invariablement un appoint puissant au parti démocrate. La population irlandaise, malgré sa faculté d'adaptation et d'assimilation, reste encore presque une nationalité à part dans les États-Unis, justement parce que tout en se

pliant facilement à de nouvelles habitudes extérieures de vie, l'Irlandais ne peut jamais modifier son caractère national intrinsèque. Cependant l'auteur de l'article espère que les caractères anglo-saxon et irlandais, si radicalement opposés, arriveront peu à peu à s'harmoniser et à se mêler — ce qui lui paraît devoir être un avantage à la fois pour l'un et pour l'autre — et que le jour viendra où il n'y aura plus le « vote irlandais » aux États-Unis.

M. Ernest Newman discute dans la *Free Review* de mars, l'important livre *Buckle et ses critiques* de John M. Robertson, l'ancien directeur de cette vaillante revue. M. Robertson a consacré la première partie de son livre à ce que M. Newman appelle « l'éventrement » des critiques qui par ignorance ont nié la valeur de l'*Histoire de la civilisation*, puis attaque lui-même les illogismes de Buckle, qui sont surtout l'effet d'une langue impropre, mais sont parfois plus graves. C'est ainsi que, dans son essai sur le développement de l'intellect français et sur l'esprit de protectionnisme en France, Buckle établit d'abord que toute intervention intellectuelle de l'État est néfaste, puis plus loin dit que l'esprit de tolérance qui s'affirma dès l'avènement d'Henri IV, fut justement un effet du gouvernement plus politique et moins théologique qu'inaugura ce monarque et que continuèrent Mazarin et Richelieu. Mais M. Robertson affirme hautement la profondeur philosophique de Buckle, malgré ses faiblesses, et M. Newman rend justice pleinement à son étude magistrale.

Dans la *Free Review* aussi une étude historique très complète de M. Paul Deutscher sur le mouvement socialiste en Belgique, où il traite d'abord du parti ouvrier.

Il faut noter deux articles de la *Free Review* provoqués par la campagne faite par Edward Carpenter en faveur d'un retour à la nature dans la vie de tous les jours. M. Alan Stephens avait d'abord un peu ridiculisé ce « retour à la nature », faisant voir le manufacturier de Birmingham essayant d'aller chaussé de sandales et de prendre des bains de soleil, comme Whitman. Mais dans le numéro de mars M. H. Salt fait bien voir que M. Stephens est resté de parti pris à côté de la question. Sa réduction à l'absurde est chose facile. Ce que M. Stephens n'a pas su ou voulu voir, c'est l'essentielle grandeur de cette aspiration vers une vie plus simple et une vue plus candide. Ce n'est pas une enfantine horreur du bric-à-brac que cette aspiration. Elle demande autre chose, une plus franche attitude envers les choses, une plus intime communion avec la nature, un abandon courageux des faux semblants, que symbolise l'afféterie de tout ce dont nous croyons nous parer et orner notre milieu dans la vie d'aujourd'hui. Le but du « retour de la nature », dit M. Salt, est « une extension de l'idéal de l'humanité, de façon qu'il embrasse la vie dans toutes ses illimitables formes et capacités ».

M. Evelyn Hunter-Nordhoff décrit d'une manière intéressante, dans le *Chap Book* du 1^{er} mars, la maison de relieur The Doves Bindery, que fonda en 1893 M. Cobden-Sanderson à Hammersmith, où il acquit une ancienne maison, datant de Charles II, avec William Morris qui y établit la Kelm-scott Press. L'année suivante, Morris, qui se trouvait à l'étroit, transporta

son imprimerie dans un autre bâtiment voisin. Le travail de la reliure est entièrement fait à la main à la Bindery, sous la surveillance de M. Sander-son, qui, d'abord avocat, s'adonna au métier de relieur en 1883. « J'espérais, dit-il, pouvoir, comme artisan, faire ou créer quelque chose. Peu à peu, toutes les idées de ma vie se fixèrent et prirent une direction d'après cette idée centrale. Je regardai la société... comme elle-même une œuvre d'art, à rendre forte et belle comme un tout et dans toutes ses parties... Maintenant lorsque je relie un livre, il me semble que je me mets... en ligne... avec non pas mon idéal personnel de la société mais avec ce tout ordonné et rythmique qui est la révélation de la science et la normale de l'humanité développée. »

M. N.-S. Shaler expose dans la *North-American Review* de mars « l'histoire naturelle de la guerre ». L'instinct guerrier lui semble un reste des instincts primitifs et bestiaux, et il ne nous apprend rien à ce sujet. Mais il faut noter que pour lui c'est dans le commercialisme et le gouvernement du monde par les gens d'affaires qu'il faut chercher le moyen d'étouffer définitivement cet instinct.

LA POLITIQUE

M. T.-W. Stead consacre le « character sketch » de la *Review of Reviews* du 15 février à une apologie de Cecil Rhodes tout à fait extraordinaire. « Le développement éthique de M. Rhodes, dit-il par exemple, a été arrêté... Il a une indifférence suprême pour les moyens pourvu qu'il atteigne à son but. » Un autre éloge consiste à faire ressortir son habileté et son audace dans la corruption. M. Rhodes se vante comme Walpole de « connaître le prix de tout homme ». « M. Rhodes, dit encore M. Stead, est sans doute sujet à la continuelle tentation d'amoin-drir l'importance de l'élément éthique dans les affaires des hommes. »

Un aperçu suffira des nombreux articles de politique pure que publient les revues de langue anglaise. La question du Transvaal, d'après M. F. Rutherford Harris, secrétaire de la British South African Company et membre de l'Assemblée législative du Cap, qui écrit dans la *New Review*, offre trois solutions possibles. L'Afrique méridionale, limitée au nord par le Zambési, est destinée à devenir soit un ensemble d'Etats-Unis, hostiles à l'Angleterre, soit une « Dominion » ayant l'Allemagne pour suzeraine, soit une « Dominion » relevant de l'Angleterre. Dans la *Positivist Review* (février et mars), le rédacteur en chef, M. Edward Beesly, fait ressortir les dangers que fait courir à l'Angleterre son empire colonial et demande une plus grande subordination des colonies à la « mère patrie ». M. Andrew Carnegie discute la « difficulté du Vénézuéla » dans la *North-American Review* (février) et conclut en disant qu'aucun gouvernement anglais n'oserait refuser l'arbitration. Dans le même numéro, M. James Bryce déclare que le sentiment universel de son pays (l'Angleterre) est un sentiment d'amitié envers les Etats-Unis et de douloureuse surprise de voir que cette amitié ne trouve pas d'écho. M. H.-S.-Q. Henriques, dans la *Westminster Review*, soutient que la « doctrine de Monroe » n'appartient pas

au code - un peu vague — du droit international, et de plus ne peut en aucun cas s'appliquer à la question du Vénézuéla.

LAURENCE JERROLD.

REVUES FRANÇAISES

Expériences de l'Agnélas sur Eusapia Paladino. (Annales des sciences psychiques, janvier-février 1896, pp. 1-55.)

Ces expériences sont absolument curieuses, étranges même. Le récit est signé de A. Sabatier, professeur de zoologie et anatomies comparées à la faculté des sciences de Montpellier; de A. de Rochas, ancien élève de l'École polytechnique; de A. de Gramont, docteur ès sciences physiques; de Maxwell, substitut du procureur général de la Cour d'appel de Limoges; de X. Dariex, docteur en médecine, directeur des *Annales des sciences psychiques*; du baron C. de Watteville, licencié ès sciences physiques et licencié en droit. Les signataires sont donc des personnages honorés, des savants. Les expériences se firent à L'Agnélas, propriété de M. de Rochas; Eusapia Paladino était son hôte. On connaît cette femme, qui aurait des « pouvoirs » étranges, depuis le bruit qui s'est fait autour d'elle à la suite des expériences de Lombroso, C. Richet, etc., à Milan. Le récit est circonstancié, précis et il semble impossible de mettre en doute les phénomènes narrés par les expérimentateurs. Il y eut six séances en septembre 1895. Nous ne résumerons pas les expériences car ce serait leur enlever toute valeur scientifique. Le chercheur de la vérité se reportera au long rapport des observateurs. Les expériences consistaient en transport d'objets sans contact, en lévitations, en soulèvement de tables sans contact, en mouvement d'un piano sans contact. Quelques photographies furent prises à la lumière du magnésium. Il semble que les observateurs prirent toutes précautions possibles pour éviter toute supercherie. Les expériences se faisaient dans une obscurité mi-lumineuse; on voyait, le plus souvent, les personnages; on distinguait leurs attitudes. L'expérience la plus nette, et par suite la plus stupéfiante, est celle d'un pèse-lettre à plateau qu'Eusapia Paladino fit osciller *sans y toucher*, en tenant ses mains à 3 ou 4 centimètres des bords du plateau, et en esquissant de légers mouvements des mains. *La table ne pouvait pas remuer et ne remua pas.* L'éclairage était parfait; l'expérience était impromptue, aucun truc n'était possible. Les expérimentateurs concluent qu'ils présentent un document, qu'ils n'ont jamais pris le médium en flagrant délit de tromperie, mais que cependant ils n'ont pas la prétention de n'avoir pu être trompés.

Les Superstitions médicales normandes, par Z. SPALIKOWSKI. (Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris, t. VI, fasc 5, 1896.)

Brève note intéressante sur ces superstitions vivaces en la Seine-Inférieure. *Corde à tabac* roulée autour des reins calmant des névralgies lombaires; lierre détrempe dans du vinaigre contre les anthrax; chaque saint à sa spécialité thérapeutique. On gratte le plâtre de la statue d'un saint et

on absorbe cette poudre dans l'eau et on guérit. Les *rebouteurs* soignent la phtisie en conseillant l'urine de génisse. Les maux de dents sont guéris en buvant l'urine d'un enfant d'un an, etc. Notons qu'il s'agit d'observations faites en 1895. Notons encore que nous avons trouvé des superstitions analogues en Bretagne et qu'il paraît probable que l'on en trouverait de semblables en moult régions de France ou d'ailleurs.

Notes anthropologiques sur le Valais, par M. MAURICE BEDOT. (*Loc. cit.*)

De cette étude, l'auteur conclut : « Le bas Valais est habité par une race très brachycéphale et de taille au-dessous la moyenne, dont les représentants les plus purs se rencontrent actuellement dans les montagnes et les vallées des affluents du Rhône, principalement sur la rive gauche. On peut constater en outre la présence d'une autre race, caractérisée par une tête étroite et une taille un peu plus élevée, qui a refoulé la première dans les vallées latérales et s'est établie dans la plaine du Rhône et sur certains points de la rive droite du fleuve. On doit remarquer en outre que la race brachycéphale primitive a un indice cranien très élevé qui, dans certaines régions, dépasse celui des Savoyards, des Auvergnats et peut-être même celui des Lapons. »

Échanges d'activité entre la terre et l'homme, par FR. SCHRADER. (*Revue mensuelle de l'école d'anthropologie*, février 1896.)

C'est une leçon du cours d'anthropologie géographique à l'École d'anthropologie de Paris. L'auteur recherche quels genres de groupements, de développements, de civilisations ont pu résulter des rapports multiples qui unissent l'homme à la nature ambiante. M. Schrader détermine alors la signification du terme « civilisation » et il arrive à cette définition : La civilisation est un état d'esprit, une disposition collective, une orientation de l'activité. La civilisation est synonyme de culture, c'est à dire d'amélioration, de recherche, d'attention, d'étude, d'application des effets aux causes et par conséquent d'effort pour multiplier les causes favorables et écarter les causes défavorables. Il en tire que « le point de départ de tout progrès humain est d'observer les faits, d'en dégager certaines lois, d'agir conformément à ces lois ». Le reste de la leçon illustre d'exemples cette conclusion.

La Taille dans un canton ligure, par AB. HOVELACQUE. (*Loc. cit.*)

Il s'agit d'un canton des Alpes-Maritimes, Saint-Martin-Vésubie. Par des chiffres nombreux, groupés en de clairs tableaux, le regretté Hovelacque montre que, de 1792 à 1799, la moitié des recrues mesure de 1^m,50 à 1^m,59; la moyenne est 1^m,54 et, de considérations diverses, l'auteur conclut que la véritable moyenne des Ligures est 1^m,55. Depuis cette époque, l'exhaussement de la taille a régulièrement suivi. De 1801-1810, moyenne 1^m,57; de 1831-40, moyenne 1^m,597; de 1841-50, moyenne 1^m,62; de 1851-60, moyenne 1^m,63; 1861-72, moyenne 1^m,65. Pour la période de 1881-93, dans la commune seule de Saint-Martin, la moyenne est de 1^m,663. Donc, en cent ans, exhaussement de 10 centimètres, attribuables, selon Hovelacque,

à l'influence d'une meilleure condition de vie et d'une alimentation plus substantielle due à l'amélioration même du pays.

Les Ouvriers anglais et le Socialisme, par ALBERT METIN. (*Revue blanche*, 1^{er} mars 1896.)

Notre collaborateur examine les trade-unions, ancienne et nouvelle manière. L'ancien trade-unionisme est un obstacle dressé contre le socialisme sur le terrain économique et sur le terrain politique. Ces anciennes trade-unions réclament un juste salaire pour un juste travail. Le nouvel unionisme est tout différent. Il réclame l'intervention de l'État en faveur de l'ouvrier. Il engage une lutte de classe. Le socialisme pur n'est plus représenté à la Chambre des Communes. Le *Labour independant Party*, organisé en 1893, avait, en avril 1895, 35,000 membres actifs. Il a un organe : Le *Labour Leader*, que dirige Keir Hardie. L'I. L. P. est le groupe socialiste de beaucoup le plus nombreux en Angleterre, surtout dans le nord et aussi dans le sud de l'Écosse. Le *Clarion*, que dirige Blatchford à Londres, autrefois à Manchester, a fait beaucoup pour l'I. L. P. et lui a amené une masse d'adhérents.

A. HAMON

REVUE DES LIVRES

Les Palimpsestes des prisons recueillis par le professeur CÉSAR LOMBROSO. — Volume grand in-8° de 404 pages; 6 francs. — Storck, éditeur, à Lyon; G. Masson, éditeur, à Paris.

Qu'est-ce que des Palimpsestes? Littré nous dit : « Manuscrit sur parchemin d'auteurs anciens que les copistes du moyen-âge ont effacé et recouvert d'une seconde écriture, sous laquelle l'art des modernes est parvenu à faire reparaître en partie les premiers caractères. » Les Palimpsestes des prisons doivent donc, selon cette définition, être des manuscrits sur parchemin, etc. Point; ce sont des recueils de maximes, de vers, de dessins, de critiques, d'imprécations, etc., recueillis par Lombroso ou ses élèves sur les murs des prisons, les parois de cruches, les bois des lits, les marges des livres, sur les vêtements, etc. Pourquoi alors le mot Palimpseste qui, étymologiquement, signifie regratté, regrattage? Le professeur Lombroso devrait bien éclairer un peu la religion de ses lecteurs.

Les Palimpsestes des prisons sont placés en un ordre qui laisse à désirer. Il est vrai que l'ordonnance de tous ces matériaux était fort difficile. Il y a là mine précieuse où puisera le penseur pour connaître l'état d'âme des criminels et aussi de ceux qui condamnent les criminels. L'influence nuisible de la prison, la réaction contre les souffrances des condamnations, réaction qui pousse à la délinquance, apparaissent nettement en moult remarques des délinquants. Lombroso l'observe et le fait ressortir. En certaines maximes apparaît la folie, un déséquilibre complet de l'être; mais d'autres sont frappées au coin de la raison la plus saine. Nous en notâmes quelques-unes p. 15, 27, etc. Les dessins sont fort primitifs et d'aucuns fort obscènes; d'ailleurs l'obscénité est chose fréquente chez ces prisonniers. L'isolement, les privations des jouissances sexuelles, sans doute exacerbent la sexualité et la muent en érotisme. Lombroso est le père du criminel né et naturellement il défend cette thèse chemin faisant. Ainsi page 155, il observe qu'un criminel dans son testament demande à être accompagné au cimetière « par le concert funèbre » et il note: « Vanité posthume propre aux criminels. » Qui ne sait que cette vanité se rencontre chez la généralité des hommes à ce point que les églises l'ont habilement exploitée en variant les funérailles et les prix. Ailleurs, p. 163, il note le tatouage comme indiquant un instinct de délinquance; sans doute il oublie, ce que nous lûmes quelque part, que les officiers en Angleterre sont fréquentes fois tatoués. A la p. 310, reproduisant cette phrase d'une femme condamnée, « La justice des hommes n'est rien, celle de Dieu est tout », il ajoute « preuve de criminalité moindre chez la femme coupable ». En quoi est-ce une preuve de criminalité moindre? Nous cherchâmes en vain.

D'ailleurs, comme pour tous les autres livres de Lombroso nous devons reprocher l'oubli de définir le crime. Nous ignorons ce que le savant appelle crime; par suite nous ne pouvons savoir ceux qui sont criminels et ceux qui ne le sont pas. Les comparaisons avec les honnêtes gens ne reposent donc sur rien de scientifique. Lui-même, d'ailleurs, le reconnaît partiellement p. 344, 356, 382. Il y a impossibilité de comparer scientifiquement les

criminels et ceux qui sont réputés honnêtes gens, car nombre de ces derniers sont de réels criminels légaux et c'est grâce à des circonstances diverses qu'ils échappent à la vindicte des lois. Tous nous connaissons des hommes qui sont honorés, respectés, occupant de hautes situations, hommes qui sont des voleurs et qui ont échappé à la punition grâce aux influences et à la richesse des leurs. Lombroso les qualifie honnêtes et considérera comme criminels des hommes ayant commis les mêmes actes mais de situation moins influente. C'est là un procédé anti-scientifique. Si la théorie du criminel-né était juste — j'entends exactement celle élaborée par Lombroso, car je crois qu'en icelle il y a part de vérité! — Lombroso serait lui-même un criminel né. Il a été, en effet, convaincu de plagiat et condamné pour icelui. Or le plagiat est par Garofalo, élève de Lombroso, qualifié de crime.

C'est dans l'examen de la criminalité politique que l'on peut le plus aisément constater le peu de solidité des classifications : Crime, honnêteté, en même temps qu'on constate l'esprit de parti de certains savants. Nous le notâmes pour la *Contagion du Meurtre* du Dr Aubry, nous le relevons encore dans ce livre de Lombroso. Dans les p. 111 à 115 il relate un « parnasse anarchico-criminel » : Dame Dynamite, Père la Purge, La Boulangerère, Les conscrits insoumis. Pourquoi cela figure-t-il dans les *Palimpsestes des prisons*? Nous l'ignorons, car ces chansons figurent dans des livres en vente publiquement, ou dans le *Père Peinard* et nullement sur les murs des prisons, parois de cruches, etc., qui sont les lieux de recueil des « Palimpsestes ». Quoi qu'il en soit, nous notons que les actes glorifiés par ces chansons, étant des meurtres, sont des actes criminels et nous sommes d'accord avec Lombroso; mais pour parler en savant et en philosophe il eût dû établir un parnasse « royalo-criminel », un autre « républico-criminel », etc. Il eût pu citer la *Marseillaise* qui glorifie le meurtre, puis Victor Hugo, puis les jésuites, puis... Je m'arrête, la liste est trop longue. Page 318 il observe que les sentiments politiques les plus nobles sont sur les livres et il classe parmi ces plus nobles « les palimpsestes patriotiques, irrédentistes et cléricaux ». Pourquoi ces sentiments sont-ils plus nobles que ceux relatifs à l'antipatriotisme, à l'anticléricalisme, à l'internationalisme, etc? Lombroso devrait bien nous le dire. Quelques lignes plus loin il ajoute : « Egalement les palimpsestes antimonarchistes prédominent sur les murailles et les plus anarchistes sont les plus déraisonnables. En voici quelques exemples. »

Parmi ces exemples, j'en note un : « Tant qu'il existera des papes, prêtres, empereurs et rois, la liberté, ô peuple, ne sera pas pour toi. » Ainsi selon Lombroso cette pensée est déraisonnable, peut-être est-elle même une « des plus déraisonnables ». Elle semble pourtant être éminemment vraie et raisonnable. Si Lombroso nous démontrait sa déraisonnabilité, nous serions charmés, mais c'est là une impossible démonstration. Et l'opinion de Lombroso est preuve de parti pris regrettable chez un savant.

En somme, les *Palimpsestes des prisons* sont intéressants, utiles à consulter pour les documents y contenus; peu ou point mis en valeur, l'ouvrage n'a qu'un intérêt documentaire, intérêt très grand car il s'en déduit des conclusions multiples pour le sociologue, le politique, le psychologue, le criminaliste.

La Psychologie de l'amour, par GASTON DANVILLE. — Vol. in-18, de 169 pages; fr. 2,50. F. Alcan, éditeur.

Deux parties forment ce livre, ayant chacune quatre chapitres. Écrit avec la spéciale terminologie des œuvres de philosophie, cet ouvrage est, en quelques passages, d'une lecture plutôt aride. Et cela point ne doit surprendre car il s'agit d'une étude de l'amour en soi. De la définition, de termes un peu obscurs, que M. Danville donne de l'amour (p. 62), il résulte que l'amour est excessivement rare. L'auteur reconnaît sa rareté. Pour M. Danville, l'amour, encore qu'exceptionnel et rare, n'est pas pathologique. Et pour le démontrer il emploie quasi toute la deuxième partie de son étude. Ses arguments de

réfutation nous semblent faibles, d'autant plus qu'en étudiant les caractères de l'amour il signale certains d'entre eux, nécessairement confirmatifs de la pathologie de l'amour. Cette discussion : L'amour est-il pas pathologique? dépasse de beaucoup son sujet, car elle soulève cette autre moult plus importante : Qu'est-ce que l'état de santé? Qu'est-ce que l'état de maladie?

Les partisans de l'amour pathologique, entre autres arguments, citent l'obsession, symptôme certain des manies. Pour le réfuter, M. Danville rappelle que le savant est souventes fois obsédé d'un problème; le commerçant, l'homme politique, etc., le peuvent l'être d'une spéculation, d'un acte, etc. Et, dit-il, « on ne nous contredira pas de ne rien trouver là de pathologique ». Mais si, M. Danville; il y a là phénomène pathologique qui ne diffère des phénomènes des manies diverses que par l'intensité de l'obsession. Il y a en tous ces phénomènes différences de degré, mais pas de nature et nous demandons à M. Danville comment il pourra nous fixer le degré où cela cesse d'être normal pour devenir pathologique. Il n'y a pas de critérium possible. M. Danville, avec les D^{rs} Blocq et Onanoff, propose comme critérium le caractère d'*utilité*. Ces deux derniers scientifiques l'avaient donné pour le crime. Il me paraît impossible de baser une théorie scientifique sur un tel caractère si variable en le temps et en l'espace. Nul ne me contredira si j'affirme que les études historiques et ethnographiques montrent la variabilité de l'idée d'*utilité* pour des actes similaires perpétrés en des lieux ou en des temps différents. Je ne puis ici en apporter des preuves; il suffira de se reporter aux études des anthropologues et des ethnographes pour moult en trouver.

Toute l'argumentation de M. Danville repose sur ce caractère fuyant de l'utilité; aussi pouvons nous dire qu'elle ne vaut et qu'il ne démontre nullement la non-pathologie de l'amour. Je serais même tenté de dire qu'il la prouve un peu plus. D'ailleurs, l'auteur, avec une analyse précise, minutieuse, étudie son sujet scientifiquement. Son livre ne résout pas la question mais il contribuera à la résoudre, car il ajoute une pierre et non des moindres à l'édifice de la science. La *Psychologie de l'amour* est nécessaire à l'étudiant des sciences psychologiques et criminologiques.

La République de Napoléon, par GUSTAVE CUNÉO D'ORNANO. — Vol. in-18 de 636 pages; fr. 3,50. Paul Ollendorff, éditeur.

M. Cunéo d'Ornano est bonapartiste et plébiscitaire; il a donc voulu prouver que l'origine de la première république est le plébiscite; que tous les coups d'Etat de Napoléon I^{er} ou de Napoléon III ont été approuvés par des plébiscites et que les coups d'Etat des parlementaires, plus nombreux encore, ne l'ont jamais été. Le volume est gros, avec des notes qui le rendent compact et cependant il se lit vivement, avec intérêt. Il attire et instruit. Quelque cueillette peut être faite par le lecteur curieux d'échafauder l'état d'âme du politicien, du magistrat, du grand banquier et du grand industriel. Moult faits y confirment notre psychologie du militaire professionnel; d'autres non moins nombreux seront utilisables pour l'établissement d'une criminologie politique. *La République de Napoléon* est faite avec soin; les sources sont indiquées et le lecteur peut aisément s'y reporter. C'est un livre de critique historique faite avec bonne foi; on le consultera toujours avec fruit.

L'Ame de demain, par EUGÈNE FOURNIÈRE. — Vol. in-18 de 198 pages; fr. 3-50. A. Lemerre, éditeur. Paris, 1895.

E. Fournière, de 1891 à 1893, publia dans la *Revue socialiste* cette *Ame de demain* dont il vient de faire un volume que nous lûmes avec moult intérêt. Il est précédé d'une préface bien jolie de M. Ledrain sur l'auteur et l'œuvre. Ecrit sous forme de lettres où deux amis exposent intimement leur manière d'être et de penser, leur opinion sur les contemporains, — fort durement traités maintefois, — l'*Ame de demain* est à la fois

simple et maniérée. L'auteur critique justement l'âme d'aujourd'hui, montre avec justesse — avec peut-être un peu trop de passion — les maux sociaux actuels, les petitesse de certains philosophes. Par contre il n'indique guère avec précision ce que sera, ce que doit être l'âme de demain. Altruiste, telle elle sera, nous dit-il substantiellement, mais il n'indique point comment elle sera telle. Fournière termine par une lettre d'après laquelle « en Ferrals, le rêve aboutit à l'action » et cette action, c'est d'être député ou conseiller municipal. Avouez que la chute est profonde! Agir, c'est-à-dire être candidat et élu! Franchement, nous attendions autre conclusion de Fournière dont l'œuvre décèle un penseur, un peu métaphysicien quintessencié certes, mais enfin un homme qui sait voir, observer et déduire. Nous ne penserions pas en scientifique si nous niions que le député, le conseiller municipal n'ait une action sur ses contemporains, mais en vérité cette action n'est pas considérable et il est bien d'autres modes d'action plus puissants que celui-là. Je ne pense pas que Fournière le contredise. Cette conclusion est regrettable, d'autant plus que le livre mérite d'être lu car il ne peut qu'être utile au lecteur en même temps qu'il l'intéressera.

Signalons une excellente définition que Fournière donne de la Liberté : Faculté pour un organisme d'accomplir toutes les fonctions inhérentes à sa nature propre.

De Mazas à Jérusalem, par Zo D'AXA. — Vol. in-18 de 253 pages ; fr. 3-50. Chamuel, éditeur. Paris, 1895.

Ce volume, illustré de dessins de Lucien Pissarro, Steinlen, Félix Vallotton, a été en cette revue l'objet de critiques au point de vue littéraire. Nous le signalons donc fort brièvement comme document pour le scientifique en quête de notations sur l'état psychique des magistrats, des gardiens de prison et aussi de certains révolutionnaires. Il y a là des faits que le sociologue doit connaître. La partie qui est intitulée « Villégiature anglaise » est un peu empreinte de parti pris. Ce n'est pas à dire que les critiques de Zo d'Axa sur l'Angleterre ne soient pas exactes ; elles sont un peu exagérées et il passe sous silence les qualités anglaises, aussi certaines que les défauts. *De Mazas à Jérusalem* est un livre que le curieux lit d'une traite, que le sociologue met en sa bibliothèque pour, suivant ses études, y puiser des documents.

L'Alsace-Lorraine et la guerre. Une parole de paix, par G.-H. FRIED. Vol. in-18 de 165 pages ; fr. 2-50. Aug. Dieckmann, éditeur. Leipzig, 1895.

Ce volume, à la fois en français et en allemand, est spécialement de propagande pacifique. L'auteur conseille « une ligue franco-allemande pour hâter en commun la civilisation et les intérêts humanitaires des deux nations ». Beaucoup de phraséologie en ce livre et encore de la phraséologie tout imprégnée de la métaphysique obscure spéciale aux penseurs d'outre-Rhin. Cette *parole de paix*, encore qu'elle soit forte en son ensemble, qu'elle contienne de grandes vérités, n'aura pas en les pays de langue française grande portée propagandiste à cause de sa forme. Il est à souhaiter qu'en Allemagne il n'en soit pas de même. Le volume est bien imprimé sur beau papier.

Sur la guerre est une brochure due à M. Urbain Gohier (Chamuel, éditeur. Paris, 1896. In-18 de 60 pages). Ce sont propos d'un jeune homme et de M. François Coppée. Le poète est quelque peu houpillé par le monarchiste Urbain Gohier et il faut avouer que ce dernier n'a point tort en frappant quelque peu ces êtres ternes, si tout le monde. *Sur la guerre* est une attaque très vive de la guerre, des bourgeois qui la désirent pour l'accroissement de leurs affaires, des militaires qui la veulent pour gagner honneurs et argent. Il y a des pages que nous relûmes craignant avoir mal vu — souvenons-nous que l'auteur est rédacteur au *Soleil* et collabore au *Figaro* — car elles pourraient être signées Kropotkine, Jean Grave, sinon même Emile Henry, Caserio ou Ravachol. Ainsi, pages 52-60, l'auteur conseille — cela résulte d'une argumentation si serrée que la déduction

s'impose — de tuer celui qui provoque une guerre. Il faut lire ces pages et il faut les méditer. Il en ressort des arguments contre la peine de mort, il en résulte une apologie de l'assassinat politique fort audacieuse et *juste* si l'on admet le droit de juger et de condamner, si l'on dit avec les bourgeois que la justice est une vengeance. Sur les professionnels militaires, M. Gohier est plus dur, plus violent que nous ne le fûmes. Il ne souleva pas les colères que nous soulevâmes, preuve que peu à peu l'idée chemine et pénètre en les cerveaux. Bonne brochure de propagande et aussi à méditer pour le scientifique.

Un Corsaire brestois sous Louis XV (35 pages); *Les anciennes Corporations brestoises* (perruquiers, barbiers, baigneurs, étuvistes) (51 pages); *Le Procès de Louis XVI et la Révolution du 31 mai* (24 pages). — Ces trois brochures in-8° sont dues au Dr A. Corre, qui dépouille toujours, avec un soin dont on ne saurait trop le louer, les archives de Brest. Fort documentés, sans phrases inutiles, ces opuscules valent d'être consultés par les historiens, les sociologues et les psychologues.

La nécessité d'un Programme social et d'un nouveau classement des partis, par M. Edmond Demolins, est une brochure intéressante et instructive (in-12 de 79 pages). — Firmin Didot, éditeur. 1895, Paris. — Le programme social que préconise le directeur de la *Science sociale* est simple à énoncer : Dégrèvement des impôts; décentralisation administrative; diminution des charges militaires. Il est beaucoup moins simple à appliquer. Ce seraient d'ailleurs des palliatifs réellement anodins des maux sociaux actuels. M. Demolins, avec iceux, espère combattre et vaincre le socialisme. Qu'il revienne de cette erreur; il ne fera qu'aider au socialisme. A ce propos, qu'il nous permette une critique. Dans les premières pages de son opuscule, de même qu'à la fin, il parle du socialisme comme si le socialisme n'était composé que de la doctrine du collectivisme autoritaire, étatique. Je m'explique affirmation aussi erronée que cela quand c'est un député qui la prononce, mais un scientifique comme M. Demolins ne peut ignorer toute la doctrine de l'Internationale des Travailleurs, cette doctrine de Bakounine représentée actuellement par le Parti ouvrier (fractions allemandes-broussistes), par les communistes anarchistes français. Résumer le socialisme en la social-démocratie allemande ou d'ailleurs, ne peut être vérité scientifique; l'examen historique et rationnel des doctrines montre qu'il existe un socialisme libertaire, antiétatique. M. Demolins n'aurait pas dû l'ignorer.

Il n'aurait eu qu'à lire une brochure, *Législation directe et parlementaire*, de Maurice Charnay, pour se convaincre du libertarisme des socialistes. Cet excellent petit opuscule de propagande est édité par la « Bibliothèque socialiste », 51, rue Saint-Sauveur, à Paris; son prix est de fr. 0-20. Très bien documenté sur ce sujet, Charnay l'a traité *ex professo* et a ainsi rendu service à tous ceux qui s'intéressent aux questions sociales.

Dans la « Bibliothèque de la *Question sociale* » vient de paraître une réédition de l'affaire Souhain, par Lucien Perrin. On se souvient qu'en 1889 M^{me} Souhain, poussée par la misère, tua ses cinq enfants. Son défenseur, P. Argyriadès, prononça une magnifique plaidoirie, véritable acte d'accusation de la société qui engendre semblables crimes. M^{me} Souhain fut condamnée. Cette brochure (32 pages, 15 centimes) est rééditée au moment où un romancier, Henri Ner, a repris ce sujet pour en faire un roman : *Folie de misère*, et combattre d'une façon très faible la thèse socialiste d'Argyriadès.

La Fatigue intellectuelle et physique, par A. Mosso. Vol in-18 de 191 pages, avec 13 figures; fr. 2-50. F. Alcan, éditeur. Paris.

Cet ouvrage, qui fait partie de la Bibliothèque de Philosophie contemporaine est, d'un très grand intérêt pour le savant en même temps que sa lecture est fort attrayante. Parvenu à la fin, on s'étonne qu'il soit fini, et cet étonnement n'a rien qui doive surprendre, car le traducteur Langlois a écourté beaucoup l'ouvrage original du professeur Mosso. Ces coupures faites laissent des vides qu'on regrette de ne point voir comblés. Douze chapitres en ce livre, dont suivent les titres : Les Migrations des oiseaux et les pigeons voyageurs; Un peu d'histoire sur la motilité animale; Origine de la force des muscles et du

cerveau; Caractères généraux et particuliers de la fatigue; les Substances qui sont produites dans la fatigue; la Contracture et la rigidité des muscles; la Loi de l'épuisement; l'Attention et ses conditions physiques; la Fatigue intellectuelle; Leçons et examens; les Méthodes du travail intellectuel; le Surmenage.

En le chapitre II, Mosso, avec Darwin, Spencer, les philosophes modernes en général et leur illustre précurseur Borelli (xvii^e siècle), écrit : « Les mouvements automatiques seraient donc des mouvements qui d'abord étaient volontaires et ensuite ont cessé de l'être » (p. 28). Ces mouvements automatiques sont devenus inconscients par le moyen de l'habitude; tous nous en avons des exemples quotidiens dans le sport de la bicyclette. L'habitude venant, la plupart des mouvements deviennent automatiques; ils sont inconsciemment exécutés, alors qu'à l'origine ils nécessitaient pour leur exécution une attention soutenue; une volonté tendue. L'auteur de la *Fatigue intellectuelle et physique*, étant donné que la fatigue est un processus de nature chimique, considère comme de même nature la fatigue, qu'elle soit intellectuelle ou physique. L'une ou l'autre produit les mêmes effets, et il s'ensuit que l'une ne repose pas de l'autre. Selon Mosso, le travail du cerveau donne plus de fatigue, pour qui n'est pas habitué, que le travail des muscles. Peut-être même l'habitude du travail intellectuel n'empêche pas une fatigue survenant assez rapidement quand le cerveau n'est pas accoutumé au genre de travail qu'on lui fait faire. Ainsi, étant en Grande-Bretagne, je me trouvais en relation avec des lettrés parlant mal le français. Cependant, en cette langue nous cautions et leur effort d'attention pour comprendre et s'expliquer était tel qu'ils étaient épuisés après une heure ou deux de conversation sur des sujets sociaux, philosophiques ou littéraires. Cependant, ces lettrés travaillent beaucoup intellectuellement. Je pus observer le même phénomène sur moi-même lorsque la conversation se mélangeait d'anglais. J'avais alors la sensation d'une fatigue intense et je constatais l'impossibilité de fixer mon attention plus longtemps.

Chemin faisant, Mosso signale l'influence destructrice de l'épuisement en citant l'exemple des pauvres enfants siciliens, les *carusi*, employés à porter les paniers de soufre. C'est dans ce même chapitre qu'apparaissent chez l'auteur les préoccupations sociales. Quelques éloquents pages sont consacrées à l'usine, au machinisme et aux revendications des socialistes. Mosso constate que l'humanité est en marche vers une égalité de plus en plus grande et il s'en félicite justement. Mais pourquoi a-t-il écrit : « Il n'existe pas de loi possible... qui pourrait annuler cette loi suprême de la nature qui veut que le faible obéisse au fort, que le fort lui-même soit guidé par le plus habile ? » Il faudrait prouver l'existence de cette loi suprême et aussi déterminer le « fort », le « faible ». l'« habile ». ce que l'auteur a négligé de faire. Un chapitre des plus intéressants est celui consacré aux méthodes de travail intellectuel. Pour Mosso, le travail de jour est plus physiologique; cependant, le bruit qui se fait toujours dans les villes diminue l'intensité du travail, plus grande la nuit où tout est silencieux.

La *Fatigue intellectuelle et physique* est un livre utile à tous ceux qui travaillent intellectuellement; aux pères et aux mères qui veulent intelligemment guider le travail de leurs enfants.

Le Pape, les Catholiques et la Question sociale, par LÉON GREGOIRE. Vol. in-18
de 323 pages; 3 francs. Perrin, éditeur. Paris, 1895.

Cet ouvrage d'un catholique est divisée en trois parties. La première, indiquant la genèse de l'Encyclique *Rerum Novarum*, donne une esquisse du mouvement social catholique; la deuxième montre le dogme social de l'Église; la troisième est consacrée aux remèdes proposés. Des conclusions et des pièces justificatives terminent ce volume réellement bien fait, avec un esprit d'impartialité qui honore l'auteur, fort érudit et connaissant la question à fond. *Le Pape, les Catholiques et la Question sociale* est à lire surtout

par les membres du clergé et de la bourgeoisie croyante encore inféodés aux principes manchestériens du laisser faire et au respect de la propriété intangible. Si le clergé lisait ce livre et dans son enseignement s'inspirait des idées y contenues, nul doute qu'il n'aiderait à l'évolution sociale plus activement qu'il ne le fait, étant souvent un obstacle à la rapidité de cette évolution. Encore que l'auteur avec Léon XIII considère, comme un dogme de l'Église, la propriété privée, personnelle, il rappelle que saint Liguori a écrit : « Toutes choses sont communes dans le cas de nécessité extrême... Le pauvre a le droit de prendre le nécessaire même malgré la volonté du propriétaire. » Saint Thomas d'Aquin avait d'ailleurs déjà écrit : « Qu'on prenne ce nécessaire manifestement ou en secret, peu importe : il n'y a là ni rapine ni vol. » Donc, pour l'Église, la filouterie d'aliments n'est pas délictueuse. Quand, dans la chaire, le dira-t-on hautement ? M. L. Gregoire cite des conclusions passablement antipropriétaires de l'évêque catholique Rogshawe. Nous aimerions bien entendre les prédicateurs français dans les églises mondaines de Paris ou dans les églises des campagnes prêcher qu'« un propriétaire n'a pas le droit de laisser sa terre non cultivée, lorsque d'autres hommes avec les fruits de cette terre pourraient satisfaire à leurs besoins ». Nous ne voyons pas bien les curés, hôtes obligés des châteaux, affirmer cela aux oreilles des nobles ou bourgeoises châtelaines.

Une note (p. 104) où l'auteur contempte justement les hommes — patrons et propriétaires — qui recommandent le surmenage du travailleur dans l'intérêt du capitaliste, qui fait considérer l'homme-ouvrier comme du bétail humain, comme une bête de somme, nous remémore les épisodes suivants :

Étant à Londres, en 1894, en un salon de la riche bourgeoisie, dans le West-End, la conversation tomba sur la question sociale, la misère, le crime, le socialisme. Au cours d'icelle, une dame âgée fort riche, membre de sociétés de bienfaisance et donnant de sa personne et de son argent, dit avec une candeur stupéfiante : « Pour résoudre la question sociale, il faudrait tuer cinq cent mille des misérables de l'East-End. » Pour cette riche bourgeoise, ces crève-la-faim de l'East End n'étaient plus des humains. Quelques mois avant, à Paris, deux riches industriels de Seraing, très catholiques, avaient dit même chose devant moi ; seulement, il ne s'agissait plus des va-nu-pieds de l'East-End, mais des sans-pain de Belgique.

Les remèdes proposés par l'Église et défendus avec talent par M. L. Gregoire, nous paraissent insuffisants et ils ne seront pas acceptés par le prolétariat urbain. Nous souhaitons que le prolétariat rural les connaisse, car alors il exigera d'autres remèdes plus efficaces que ceux de l'Église trop anodins. L'Église est entrée non dans la voie socialiste puisqu'elle maintient la propriété privée, mais dans une voie d'amélioration sociale ; elle y est entrée poussée par la force des choses et dans l'espérance de ramener à elle les populations urbaines qui l'abandonnent. Cet espoir sera déçu, car elle s'y est pris trop tard. Les ouvriers industriels ne retourneront pas à l'Église. Si celle-ci avait l'habileté de modifier son enseignement dans les campagnes ; si là, aux déshérités des champs, à ces pauvres qui peinent pour le seigneur, noble ou bourgeois, elle venait prêcher la doctrine de l'Encyclique *Rerum Novarum*, des cardinaux Gibbons, Manning, etc., alors elle reculerait le moment où ces prolétaires ruraux abandonneront l'Église. Malheureusement pour l'humanité, l'Église — pour la France du moins — n'enseignera pas ces doctrines dans les campagnes ; lente, trop lente alors sera l'action du socialisme et peut-être une sanglante révolution en sera la fatale conséquence. L'évolution, au lieu d'être progressive, sera par secousse.

En somme, livre à lire pour tout sociologue ; nécessaire à tout le clergé qui ne s'en souciera guère, c'est certain.

Le Primitif d'Australie ou les Non-Non et les Oui-Oui, par ELIE RECLUS. Vol. in-18 de 391 pages ; fr. 3-50. Dentu, éditeur, Paris.

Par son style imagé, puissant, clair et précis en même temps que pittoresque, Elie Reclus charme le lecteur. On est tout étonné d'être arrivé à la fin du volume ; on tourne

la page et on est désappointé de n'avoir plus à lire tant on était sous le charme de cette forme si brillante et si personnelle. Et le livre est de science pure. Et le lecteur est initié aux rites religieux, aux coutumes de chasse, de pêche, aux mœurs matrimoniales; à l'éducation et à l'instruction des broussards australiens. Et justement cette œuvre porte le sous titre : « Etude d'ethnologie comparée. » Mais du *Primitif d'Australie* ne parlons point davantage et renvoyons le curieux — souhaitons que tous le soient — à l'œuvre même de notre collaborateur Elie Reclus.

De Ravachol à Caserio, par HENRI VARENNE. Vol. in-18 de 463 pages; fr. 3-50.
Garnier frères, éditeurs. Paris, 1895.

M. Henri Varennes (Vonoven), rédacteur judiciaire à l'*Intransigeant*, a recueilli en un volume les comptes rendus des procès anarchistes qu'il écrivit dans son journal au jour le jour. Il commence par narrer l'affaire de Clichy au 1^{er} mai 1891 qui motiva les explosions de Ravachol dont il conte les procès en 1892; puis vient l'affaire Véry, suite des explosions de Ravachol. Ce dont ensuite l'explosion de Vaillant (1893) les menus procès de suspects, le procès de Jean Grave (février 1894), les procès secondaires de Leauthier, Villisse, etc., enfin les procès d'Emile Henry et de Caserio et le fameux procès des Trente. Terminent le volume les débats parlementaires qui résultèrent et des explosions et du coup de poignard de Caserio et les textes de lois qui en furent l'ultime conséquence. « Notes et documents », écrit l'auteur sur la couverture de son livre, et il a raison; ce sont des notes, des documents sur cette période historique. Notes qu'il sera, qu'il est utile de consulter, notes où le gouvernement, la magistrature, la police se montrent dans des attitudes peu susceptibles d'appeler le respect sur ces vénérables institutions. Nous reprocherons à M. Vonoven d'avoir donné trop souvent ses impressions de l'audience au lieu de relater les dires des magistrats, des accusés ou des avocats. Certaines notations psychiques fort importantes pour le penseur se trouvent ainsi non indiquées. Mais ce n'est là qu'une critique de détail. Les pièces les plus importantes sont les déclarations de Vaillant, de Henry. Il ne donne point la déclaration de Ravachol encore qu'il en eût le droit et qu'elle en valût la peine, ni la déclaration de Caserio. Nous savons que la loi a interdit cette reproduction, mais nous pensons que M. Varennes eût du être insoucieux de cette interdiction, faisant œuvre de sociologue en son livre. En résumé, livre incomplet, mais utile pour le criminaliste, le sociologue, qui y trouveront des notes, des documents.

Voyage au pays des Barbares. La Vérité sur l'Alliance franco-russe. Une escroquerie internationale, par M. S. Roux. Vol. in-18 de 177 pages; fr. 3-50, Antony et C^{ie}, éditeurs. Paris, 1895.

Ce volume est dédié à Séverine. La première partie, qui comprend 50 pages, donne quelques détails sur le peuple russe. M. Roux ne dit rien là qui ne soit connu des lecteurs de la *Russie souterraine* ou de la *Russie sous les Tsars* de Stepniak ou de la *Russie politique et sociale* de Tikhomiroff. La seconde partie (72 pages) est un relevé dans les gazettes des idioties et choses grotesques que l'alliance franco-russe a motivées ici; le tout est assaisonné de critiques justes soit de l'auteur, soit d'autres, tels Drumont. Encore M. Roux nous narre l'affaire Rykoff de la Banque Skopine et cela d'après Stepniak (*Russie sous les Tsars*). La troisième partie (50 pages) est un résumé bien fait de l'ouvrage de M. De Cyon, *M. Witte et les Finances russes*, dont nous rendîmes compte ici même. Le livre de M. Roux n'apprend donc rien de nouveau à ceux qui ont étudié la Russie dans les livres de Stepniak, Tikhomiroff, De Cyon, etc.; c'est un ouvrage de vulgarisation qui met pour le grand public les choses au point et pour cela nous aimerions voir ce livre en beaucoup de mains.

A. HAMON.

LE MOIS

La magistrature et le jury se sont encore une fois attachés, en Belgique, à sauver la société. Si leurs efforts continuent on se demande ce qu'il restera bientôt de l'ancienne organisation sociale uniquement basée sur la force brutale, et dont ils ont cependant tous les avantages.

On dirait vraiment ce particulier délire qui s'empare parfois d'un malade et lui fait faire tout ce qui peut hâter sa fin.

On a donc trouvé logiques de condamner à six mois de prison deux braves écrivains, qui avaient courageusement protesté contre l'abominable service militaire, que tout être sain doit avoir en horreur.

Nous conseillons à messieurs les juges qui prononcèrent dans cette affaire, de lire la dernière brochure du comte Tolstoï, *Le Service militaire*, qui vient de paraître en Allemagne. A quelle peine donc le grand écrivain serait-il condamné, s'il devait passer devant des juges semblables.

Oh! la justice de classe, la justice de la force, seul droit que connaît notre pauvre humanité, quand donc la protestation de la conscience humaine la fera-t-elle disparaître ?

A la fin du mois de mars Elisée Reclus a terminé son cours de géographie comparée consacré à l'Inde, à l'institut des Hautes Etudes de la Nouvelle Université de Bruxelles.

Pendant six mois le grand penseur a donné sur ce sujet les plus belles leçons que l'on puisse imaginer. Etudiant une partie de la terre, non seulement dans sa forme géographique et physique, mais aussi dans sa constitution morale, il a fait un exposé nettement compréhensif, de l'organisation des castes, du bouddhisme avec ses grandes tendances de dévouement et d'altruisme.

Ce qui caractérise cet enseignement qui marquera une date dans l'histoire de la pensée, c'est qu'il est dicté par le sentiment de l'humanité. Le spectacle des luttes, des souffrances supportées par les hommes fait apparaître si claire la conclusion de la nécessité de la venue du bonheur pour les hommes affranchis, conscients et enfin libres.

Voici quelques renseignements typiques rapportés par la *Question sociale* sur la révolution cubaine :

Les Espagnols essayent de faire croire qu'il n'y a au fond du soulèvement qu'une question de race, un mouvement de nègres. Cela est faux. La majorité des insurgés se compose de blancs et beaucoup d'Espagnols se sont joints aux révoltés.

C'est la révolte de tout un peuple, écrasé par la bureaucratie et le militarisme.

A Cuba, il y a deux classes : la classe dirigeante (la bureaucratie espagnole) ayant tous les privilèges, et d'autre part, les Cubains, supportant toutes les charges et opprimés, comme au temps de Philippe II et du duc d'Albe.

Ces charges sont réellement écrasantes. Tout est imposé, même l'abatage d'une vache (pour la consommation personnelle du fermier). En fait, il n'y a que deux choses que le Cubain peut faire sans payer l'impôt : respirer et mourir.

On estime la taxe imposée par l'Espagne à 75 francs par habitant, non compris les impôts communaux, ni le papier timbré (il en faut pour tout), ni les papiers d'identification ou passe-port, que les Cubains sont obligés de porter constamment avec eux et d'exhiber à la première réquisition des autorités espagnoles, depuis le gouverneur jusqu'au garde champêtre et aux concierges des monuments publics. L'Angleterre, le peuple le plus imposé, ne paie que 55 francs et les États-Unis 30 francs par tête.

La dette publique est de 575 francs par habitant.

Celle du Chili est de 125 francs par habitant.

Celle des États-Unis est de 110 francs par habitant.

Les dépenses pour l'instruction publique sont :

Aux États-Unis de	fr.	14	10	par tête.
Au Canada de		9	00	»
A la République Argentine de		6	60	»
A Cuba de		0	55	»

La révolte actuelle éclata le 24 février 1895; depuis cette époque le nombre des insurgés s'est accru constamment. Les trois quarts de l'île sont gagnés à l'insurrection; on évalue

le nombre des révolutionnaires à 40.000. Ils ont élu un gouvernement, qui vient d'envoyer son représentant aux États-Unis qui reconnaissent leur qualité de belligérants.

M. Charles Simon donne dans la *Revue des Revues* des notes intéressantes sur le théâtre allemand contemporain

Florian Geyer, le dernier drame de Gerhart Hauptmann, a été joué en janvier à Berlin.

C'est au temps de la guerre des paysans, celle des rustauds du XVI^e siècle excités par les anabaptistes, dont Florian Geyer fut un des chefs. Il rêva de réaliser la parole de l'Évangile : Soyez tous frères, humanité et fraternité ne seront plus désormais qu'un même nom. Ce n'était pas un opprimé, mais un dirigeant, un noble que Florian Geyer. Il apprend que le peuple, las de subir l'oppression, s'insurge contre la tyrannie, il fait abandon de tout, de ses privilèges, de ses biens, il quitte sa femme et son enfant et ne veut plus être qu'un frère parmi les frères. Mais les chefs du mouvement ne sont que de grossiers paysans entraînés par des discoureurs pathétiques. Chacun ne pensant qu'à soi et à son avantage personnel. Florian Geyer ne parvint pas à changer les idées de cette populace, à élever ces âmes et par leur faute la bonne cause échoua.

Ces paysans sont massacrés et le « héros » ne tombe même pas glorieusement. Au milieu du vacarme de la soldatesque franconienne un obscur lansquenet ivre le tue pour dépouiller son cadavre.

C'est avec une science remarquable que Hauptmann a reconstitué une série d'épisodes de l'histoire de ce temps.

Comme dans les *Tisserands*, la révolte silésienne allumée par le chant de la faim, dans le *Florian Geyer* la révolte franconienne est allumée par les lectures des « Douze articles ». Cette dernière insurrection éclata au XVI^e siècle dans une période de crise de la civilisation et cela rend le fond de cette œuvre en lui-même, très dramatique.

Ses caractères sont fidèlement dessinés, ils intéressent comme une valeur iconographique, mais, disent les critiques berlinois, ils manquent de vie, et ils réclament de l'action, de l'action et encore de l'action. Le caractère de *Florian Geyer* est apparu plutôt comme celui d'un évangélistant, un sermonneur et non point un remueur des masses.

Parmi les disciples d'Hauptmann est George Hirschfeld, auteur de *Mères (Mütter)*. Comme Hauptmann il est entré en campagne par un coup de maître. Sa manière se caractérise par une perception curieuse du sens intime des choses.

Enfin il y a du talent dans *Zumpengesindel* (la *Canaille*) de Wolzogen. Les scènes de bonheur, de misère des bohèmes, sans un sou dans leurs poches trouées, mais la tête et le cœur pleins d'idéal, de visions d'or, ces rires, ces larmes, ces situations tragiques empoignent.

M. Charles Henry vient de présenter à l'Académie, par l'entremise de M. Poincaré, une note sur divers moyens de conserver, d'augmenter et d'utiliser au moment voulu la lumière emmagasinée par les corps phosphorescents ; le moyen le plus énergique est l'emploi des froids intenses ; malheureusement ce procédé n'est guère pratiqué actuellement ailleurs que dans les régions où le froid ne coûte rien ; en tous cas, il y a là le premier pas vers une grande conquête industrielle : l'utilisation de la lumière du soleil à l'éclairage pendant la nuit.

Un nouvel éditeur suisse, A. Sanftleben, à Zurich, vient de faire paraître une édition allemande de la *Conquête du pain*, l'œuvre de notre collaborateur Kropotkine. *Der Wohlstand für Alle* est un volume in-18 de 320 pages ; l'édition de bibliothèque coûte 2 marks 50 pfg. ; mais il y a une édition populaire, par fascicules, à 10 pfening le fascicule.

La *Société mourante et l'Anarchie* de Jean Grave, dont il fut publié une critique ici même, a été dernièrement publiée en hollandais par B.-P. Van der Voo, avec une courte préface de notre collaborateur Domela-Nieuwenhuis. *De Stervende Maatschappij en de Anarchie* est un beau volume in-18 de 286 pages. Ce même ouvrage a eu les honneurs de la traduction espagnole : *La Sociedad moribundia y la Anarchia*, volume de 198 pages, dont le prix est de 1 peso 50 cent., est édité à Buenos-Ayres par P. Tonini. Il est le deuxième volume de la *Biblioteca de estudios sociales* dont le premier volume était *Los Anarquistas*, de César Lombroso. Le troisième ouvrage de la série sera *La Psychologie de l'anarchiste-socialiste* de notre collaborateur A. Hamon.

Un littérateur espagnol, J. Martínez Ruiz, vient de traduire en castillan et de publier à Valence *l'Intruse*, de notre collaborateur M. Maeterlinck, et à Barcelone *De la Patrie*, de A. Hamon. Ce dernier opuscule fait partie de la bibliothèque « Acrata ».

Le Mariage dans une Société libre.

Je voudrais étudier le grand mystère de l'amour humain, le rapport intime le plus personnel qui soit de deux âmes l'une vers l'autre, fait qui est, après celui de notre propre existence, le plus fort et le plus indissoluble que nous connaissons ; cet étrange sentiment naissant en général d'une façon instantanée d'une longue familiarité précédente et cette profonde acceptation d'un autre être dans son entièreté ; aussi la résistance terrible de la chaîne qui lie à ce moment les cœurs sans un dévoûment et une dévotion pour la vie et persuade vraiment bien souvent des êtres à sacrifier des éléments de leur vie et de leur caractère. En somme, je voudrais dire quelque chose de cet impénétrable dérochement qui cache l'un à l'autre et souvent accompagne les rapports des sexes opposés et forme le charme, la peine et fait parfois naître la tragédie de leur union ; étudier cette chose vivante, ailée, palpitante, qu'on pourrait, il semble, appeler le mariage réel. Car vraiment il n'est pas possible de parler de cette question qu'en se servant d'une langue suggestive et indirecte et l'on ne peut se hasarder à tirer trop rudement le mariage réel de son sanctuaire pour l'exposer à la lumière du gaz.

Comparé avec ces idées, le mariage actuel, dans sa malpropre perversité, comme nous avons trop souvent l'occasion de le voir, c'est ce que la misérable idole du sauvage est à la réalité qu'elle est supposée représenter, et l'on croit entendre le rire aristophanesque des dieux, quand ils contemplant l'image en terre cuite que l'homme a fait de l'amour céleste ; celui-ci ayant craqué dans le feu de la vie de tous les jours doit être maintenu avec les cercles rouillés de la loi et des liens écrits sur parchemin, de crainte qu'il ne s'émiette et ne tombe en morceaux.

Le sujet entier, immense comme la vie, comme le ciel et l'enfer, échappe à un traitement semblable et nous n'avons aucun besoin de faire une apologie qui réduit nos considérations à quelque points pratiques, si nous pouvons nous élever dans le cœur même de la question, c'est-à-dire aux

causes qui font que certains s'aiment d'un amour vrai et parfait et que d'autres s'unissent en simulant la passion.

Mais nous pouvons bien, avec profit je pense, étudier quelques-unes des conditions qui apportent au mariage actuel sa forme et celles qui dans l'avenir seront probablement appelées à donner à l'affection réelle une expression plus satisfaisante qu'elle ne l'est en général aujourd'hui. Mais le sujet, même limité à ce point, est un de ceux qu'il est très difficile de considérer avec calme. Les coutumes du mariage, bien qu'elles soient différentes de race à race, sont de tous les temps et chez tous les peuples remarquablement tenaces, étant sanctionnées par la violence de l'opinion publique et, comme il arrive dans les cas de théologie ou de politique, la simple discussion sur ce sujet met les gens en fureur, peut-être par le fait même que la question est si complexe et si profondément enracinée dans les sentiments personnels.

N'importe, puisque dans ces coutumes des altérations sont imminentes, comme dans tous les usages beaucoup de choses indiquent que nous nous acheminons vers un changement radical dans les questions matrimoniales, il semble que la façon la plus rationnelle dont on pourrait envisager la chose serait la meilleure.

On percevra probablement que certaines difficultés qui existent actuellement dans les rapports du mariage ne sont pas simplement fortuites ou locales, mais sont profondément enchevêtrées dans une longue série de causes historiques qui ont abouti à cette différenciation exagérée et à ce conséquent malentendu entre les sexes dont nous avons parlé dans un autre écrit (1).

A côté des relations de l'individu, homme ou femme, l'un envers l'autre, se trouve le rapport historique des deux sexes en général, déroulé par les temps, s'étendant et enfermant la première relation de tous les côtés et créant l'entourage social auquel les individus peuvent difficilement échapper.

Deux jeunes gens peuvent se réunir aujourd'hui, mais leur rapport est déjà fortement déterminé par des causes sur lesquelles ils n'ont pas de contrôle.

En général, ils ne connaissent que peu de choses l'un de l'autre; la société les tient tous deux séparés; le garçon et la fille ont été différemment élevés, ils comprennent à peine leurs natures, leurs intérêts mentaux et leurs occupations sont diverses; en grandissant, leurs intérêts et les avantages du monde se trouvent autres et souvent opposés, l'opinion publique

(1) *Woman*, qui paraîtra dans le prochain numéro de la *Société nouvelle*.

sépare leurs sphères, leurs droits, leurs devoirs, leur honneur et leur déshonneur (1) très distinctement l'un de l'autre.

Le but du sexe est un livre fermé pour la fille ; pour le garçon c'en est un dont la plus mauvaise page lui a été ouverte d'abord ; dans les deux cas, là où il est question de ces choses se trouve un triste et irrationnel sentiment de méchanceté.

Dans cet état de confusion de l'esprit, de mutuel malentendu et souvent de souffrance, la puissance du sexe descend soudain sur les deux individus et les jette dans les bras l'un de l'autre. Cela entoure d'une gracieuse et brumeuse auréole leurs dissidences et malentendus.

Ils se marient et leurs cœurs débordent de gratitude envers le vieux monsieur en surplis blanc qui leur lit le service. Ce n'est que plus tard et à tête reposée qu'ils comprennent que c'est une sentence pour la vie qu'il leur a suavement imposée, — pas résiliable, comme c'est le cas des condamnés ordinaires, après vingt ans.

La vie dans le mariage commence de si étrange, de si fortuite et si forcée manière, que c'est une chose qui ne peut avoir de bons résultats ni bien finir. Il arrive parfois que les mariés sont heureux. Mais en bien des cas, et peut-être dans la majorité, un triste réveil succède. Un bref éclat de satisfaction, accompagné probablement par simple ignorance ou par une complète négligence de la loi de transmutation, donne la satiété du côté physique, souvent suivi d'un vide dans l'affection qui se porte dans les sphères plus hautes et l'ennui succède, puis le dégoût. La femme, qui était peut-être tout empreinte de tendre émotion, ne rencontrant pas la sympathique consolation qu'elle attendait de l'amour de l'homme, ne trouve plus que le côté purement matériel : « C'est donc pour cela que l'on m'a prise » ; l'homme, qui a cherché une compagne, trouve qu'il ne peut éveiller dans l'esprit de sa femme aucun intérêt humain si ce n'est celui des plus exaspérantes trivialités. Quelle qu'en soit la cause, le voile est tombé et ils sont là l'un en face de l'autre, liés par des intérêts les moins honorables, intérêts qu'ils ne peuvent eux-mêmes respecter, mais auxquels la Loi, la Religion donnent tout leur empire.

La monétaire dépendance de la femme, le simple besoin sexuel de l'homme, la crainte de « l'opinion publique » constituent des motifs et les motifs les plus vulgaires pour maintenir ce semblant de lien et les rapports des deux êtres descendent à une ennuyeuse neutralité où la vie et les caractères se retrécissent et s'émeussent et finalement la tromperie devient

(1) Voyez le dictionnaire de Webster qui nous donne la signification de l'honneur, une vertu particulière très appréciée comme la bravoure chez l'homme et la chasteté chez la femme.

l'arme commune qui garde les intérêts divisés. Un triste tableau ! et naturellement, dans ce cas, un portrait ressemblant à l'envers de la chose.

Mais qui fera la lumière sur toutes les agonies traversées pendant ces premières années du mariage ? On dira, et on dit souvent, que dans de pareilles unions le mariage avait commencé par une passion et une illusion passagère et qu'il n'y avait pas de réelle dévotion au commencement de cette union.

Sans doute, il y a des choses très vraies dans de telles remarques. Mais nous pouvons objecter : Parce que deux jeunes gens se trompent dans leur jeunesse, les condamner à perpétuité à une souffrance, à une dégradation mutuelle, les voir ainsi perdus, sans qu'il soit permis de chercher l'espoir de la délivrance, mais en disant seulement : « C'est bien fait », c'est là un moyen qui ne peut être recommandé que par le calviniste le plus horriblement borné. N'importe quelle protection doit être proposée à l'avenir, par le bon sens de la société, contre ce vain rapport. Il est certain que le temps est passé où le mariage était regardé comme une institution surnaturelle et que pour sa conservation les âmes et les corps des êtres humains devaient être sacrifiés indistinctement ; un traitement plus intelligent, moins terrifiant, plus humain doit venir et, s'il y a des difficultés à vaincre, celles-ci doivent être envisagées avec une patiente et calme connaissance du bien de l'homme : Loi supérieure à toute loi, quoique celle-ci soit ancienne et respectable.

Je pense donc, sans chercher à le déguiser, que le fait est complexe et que notre conclusion peut seulement être très expérimentale ; nous devons d'abord envisager aussi rationnellement que possible les quelques mécomptes ou défauts des coutumes du mariage d'à présent, et puis chercher les améliorations qui peuvent paraître les plus pratiques.

Et si nous revenons à la question, comment les choses sont de nos jours, le premier point qui doit nous frapper, dont déjà nous avons parlé dans un autre écrit (1), est la nécessité d'un enseignement spécial sur les choses de l'amour et du sexe, la responsabilité qui pèse sur les parents, et le devoir des professeurs de suppléer, en cas de besoin, à cet enseignement. Qu'il est nécessaire de distinguer une passagère attraction des sens, de la vraie camaraderie et de l'affection, c'est inutile de le faire remarquer, mais comme il est souvent difficile, même pour les adultes, de faire cette distinction, il est d'autant plus indispensable pour les jeunes gens d'avoir des idées rationnelles sur ce sujet et, avant tout, d'avoir quelque compréhension de la nature du véritable amour qui peut seul rendre le mariage heureux.

(1) *Le Sexe et l'Amour. Sa place dans une société libre.* (Voir *Société nouvelle* n° 128, août 1895).

La recherche d'un compagnon assorti est une chose spécialement difficile pour les êtres sensibles et supérieurement organisés. Et il est vraiment pénible que le jeune homme ou la jeune femme s'ingénie à réaliser cette recherche, comme cela arrive la plupart du temps, sans une parole de suggestion, sans un mot d'aide qui puisse indiquer quel doit être le choix.

Puis, à côté de cet enseignement général, il est aussi important que ceux dont il est question ici aient quelque connaissance de l'emploi et de l'usage de leurs propres fonctions sexuelles. Si le garçon et la fille que nous supposons devoir se marier étaient nés et avaient été élevés dans une tribu de sauvages, ils auraient passé quelques années auparavant par de réguliers offices d'initiation dans l'âge de la virilité et de la nubilité; ces cérémonies, qui peuvent paraître indécentes à nos yeux, rendent, dans tous les cas, bien des malentendus impossibles. Telles que les choses se passent, la fille est conduite à « l'autel » souvent dans une absolue ignorance de la nature des rites « sacrificatoires » près de s'accomplir. Le jeune garçon — malgré que cela paraisse étrange — n'a jamais été informé de la manière dont il doit se servir de la femme dans le moment le plus important de leurs existences réunies. Peut-être ignore-t-il que l'amour chez la femme s'exprime dans un sens plus diffus que chez le mâle, moins spécialement sexuel, que cela réside chez elle plus longtemps en caresses et embrassements et se détermine plus lentement à l'acte de la reproduction.

Impatient, celui-ci meurtrit et terrifie sa partenaire et, inconscient peut-être, il augmente la tendance hystérique que le mariage pouvait ou devait apaiser (1).

Dans la classe bourgeoise et riche particulièrement, les conditions de haute civilisation, en apportant une trop grande masculinité chez le mâle et un nerveux et hystérique tempérament chez la femelle (2), augmentent les difficultés mentionnées plus haut, et c'est dans les classes plus développées que l'opinion publique a créé d'une part, en réprimant les manifestations du sexe et en imposant l'ignorance des sensations qu'il peut apporter, ces maux spéciaux, l'abstinence sexuelle et la méconnaissance du sexe et, d'autre part, a donné naissance à la licence et à la luxure.

Parmi les masses comparativement peu intelligentes où une grande

(1) On doit se rappeler que chez beaucoup de femmes (mais naturellement pas chez la majorité) la pensée du sexe apporte peu de sensations de plaisir et l'accomplissement de ses devoirs constitue un réel sacrifice, mais cependant volontaire.

(2) Ainsi parle Bebel dans son livre *La Femme* : « La vie paresseuse et luxueuse de beaucoup de femmes de la classe riche, le nerveux stimulant donné par des parfums exquis, la trop grande dose de poésie, de musique, de théâtres, est regardée comme un des principaux éléments de l'éducation d'un sexe déjà souffrant d'une trop grande hypertrophie des nerfs et de la sensibilité. »

familiarité existe avant le mariage et où celui-ci vient après la connexion sexuelle, ces maux ne sont pas si violents. Mais pour la masse de la jeunesse la grande nécessité d'un enseignement, au moins sommaire, de choses raisonnables et logiques s'impose et c'est peut-être au milieu des masses que le manque de connaissance de la loi de transmutation amène des résultats plus mauvais encore que ceux que l'on rencontre dans les classes plus développées, car dans les masses les relations sexuelles sont en comparaison beaucoup plus aisées et les obstacles au mariage (au point de vue de la question d'argent) sont en raison peu fréquents. Le sentiment est bien plus physique qu'autre chose ; la poésie, la douce camaraderie, surtout après le mariage, sont bien souvent remplacés par un inerte et presque brutal instinct de juxtaposition.

Jusqu'ici nous avons parlé des complexités dépendant de l'ignorance et de l'inexpérience de la jeunesse. Mais autour de ce fait nous voyons se dresser toutes les autres difficultés dues aux relations spéciales que l'homme et la femme ont dans la société civilisée et réciproquement au marché du mariage et qui sont le résultat de causes historiques et économiques. Dans l'origine de ces causes il est inutile d'entrer ici. Il suffit de constater la différence de force entre les deux sexes en même temps que l'incapacité de la femme pendant le temps de la gestation et de plus l'éducation qui a donné l'avantage à l'homme depuis les temps primitifs ; ces défaveurs de la situation de la femme se sont compliquées au cours de la période historique et ont conduit d'une façon définitive (mais pas seulement de nos jours) à ce que l'on peut appeler l'esclavage de la femme, son asservissement à l'homme et sa subordination à celui-ci pour ses moyens d'existence ; ce résultat étant tel jusqu'à il y a peu d'années, la femme était condamnée à évoluer et à supporter l'action de la vie la plus étroite et la plus spéciale. Son éducation était aussi limitée que possible et toute différente de celle de l'homme, et ses intérêts étaient entièrement divers et souvent à l'opposé des siens. Par suite de ces circonstances il y avait peu de choses communes dans le mariage, excepté ce qui avait rapport au sexe. Et cela a continué de la sorte jusqu'à nos jours. Les besoins sexuels une fois satisfaits et le charme émotionnel rompu ou disparu, l'homme et la femme se réveillent très fréquemment consternés, en s'apercevant combien peu il leur reste de choses communes. Ils voient qu'ils n'ont rien qui les intéresse l'un à l'autre, qu'ils ne peuvent pas travailler à un même objet et ne peuvent lire les mêmes livres ni n'avoir une conversation d'une demi-heure sur aucun sujet, qu'enfin secrètement ils aiment chacun leur propres pensées et projets à part et séparés l'un de l'autre.

Il doit suffire de rappeler brièvement au lecteur que ces divergences se

sont introduites profondément dans les natures morales et intellectuelles des deux sexes, en exagérant le rapport naturellement complémentaire du mâle et de la femelle à une triste caricature de la force d'un côté et de la dépendance de l'autre. Ceci se voit très bien dans les rapports du mariage ordinaire.

La frêle et délicate jeune femme est supposée s'enlacer autour de la forme vigoureuse du mari ou se pendre à son bras dans une gracieuse incapacité et le spectateur est appelé à admirer le charmant tableau de cette union, — comme le lierre montant le long du chêne, — oubliant cette terrible morale qui fait que c'est en réalité une lutte à mort qui commence, dans laquelle le chêne doit périr étouffé dans les embrassements de son partenaire ou bien, pour lui permettre de grandir dans un sain développement, c'est le lierre qui doit être sacrifié.

Trop souvent, le but principal de ces mariages est évidemment l'égoïsme de l'exercice du pouvoir et la satisfaction des besoins physiques de l'homme. La femme est sacrifiée dans la pratique en servant à maintenir la vertu des mâles. C'est à elle de passer ses journées dans l'occupation des petits détails de travail et dans l'anxiété ayant pour cause l'importance et le bien-être supérieur de l'homme, d'abandonner ses besoins à elle à ses caprices et de le flatter de toute façon, c'est à elle d'effacer de son esprit toute opinion, afin que l'homme puisse s'y mirer et admirer sa seigneurie, et c'est à elle de sacrifier sa santé physique et ses instincts naturels en obéissant à ce qui est appelé son « devoir » envers son mari. Combien amèrement beaucoup de femmes l'on senti.

Elle avait rêvé d'être serrée dans les bras d'un homme fort, de s'abandonner, elle, sa vie, son esprit, son tout à son service. C'est évidemment un rêve malsain, une illusion, un simple luxe d'amour, et il est destiné à être brisé. Elle apprendra que l'abandon de soi est un crime aussi grand que l'affirmation de soi. Elle s'aperçoit que sa bonne volonté à se laisser sacrifier, encourage seulement chez l'homme, peut-être pour sa défense personnelle, l'égoïsme et la froideur qui la blesse si cruellement. Car combien de fois ne s'aperçoit-il pas que s'il se départait de son égoïsme, la faible et dépendante créature le maîtriserait infailliblement et finirait par le briser ; qu'elle quitterait ses amies, mettrait de côté ses propres intérêts et occupations pour se dévouer à lui et ne se permettrait aucune hardiesse de caractère dans laquelle, lui, ne pourrait prendre intérêt et qu'elle enlacerait avec la guirlande de son affection toutes les ramifications de sa misérable existence ; et bientôt elle ne lui laisserait pas un coin libre jusqu'à ce qu'il ait perdu toute virilité sociale et héroïque dans un simple porte-manteau matrimonial et il deviendra alors, il sera un avertissement et un étonnement pour les spectateurs !

Cependant, comme troisième alternative, il arrive quelquefois que la femme trop sage pour sacrifier sa propre vie à l'égoïsme qui ne distingue rien de son mari et ne voulant pas employer le moyen des guirlandes, adopte un artifice intermédiaire en paraissant soumise à ce qu'il veut, ce qui ne l'empêche pas de poursuivre ses propres desseins. Elle cultive la douce science de la simulation. En tenant un miroir devant l'homme pour qu'il puisse s'admirer, elle va *derrière ce miroir* son propre chemin et exécute ses propres volontés, en dehors de celui-ci ; si elle sacrifie son corps à ses besoins, elle le fait délibérément et pour une raison déterminée, c'est-à-dire qu'elle a découvert, qu'elle peut avoir ainsi un gîte pour elle et pour ses enfants et qu'elle peut résoudre le problème de se maintenir dans ses propres droits, droits que la société lui a déniés jusqu'ici. Car, en vérité, par un sort cruel la femme a été placée exactement dans la position où le sacrifice du respect d'elle-même à de bas motifs est devenu aisément une nécessité.

Elles devaient vivre et n'ont souvent pu y arriver qu'en se vendant comme captives à l'homme, le voulant ou ne le voulant pas, épuisées ou mourantes ; elles ont dû se laisser engrosser au caprice de leur maître ; et dans cette vie de serves leur nature même a été émoussée ; elles ont perdu ce qui devait être la gloire, le couronnement de l'existence de la femme, la liberté et la pureté parfaite de leur amour.

Ce spectacle de la dégradation de la femme, l'homme l'a regardé, bouche bée, dans une stupide indifférence, — comme un bœuf pourrait voir se noyer un troupeau de bœufs, — ne devinant même pas que sa propre cause était quelque peu en jeu. Il a observé avec calme et oubli comment la femme était entraînée plus loin, plus loin de lui, jusqu'à ce qu'à la fin ils aient perdu la mutuelle compréhension des rapports des sexes entre eux ; l'amour, avec ses ailes trop faibles, est tombé lourdement par terre. Cependant il serait vain de nier que, même dans un pareil état de choses comme celui que nous venons de dépeindre, l'homme et la femme, dans le passé, dans le présent, n'ont réalisé quelque satisfaction, simplement parce que leurs types et caractères appartiennent et ont été développés en accordance avec cette relation.

Aujourd'hui, cependant, il y a des milliers de femmes — et à celles-ci viennent tous les jours s'ajouter encore des milliers d'autres — à qui une alliance si émondée est détestable ; qui sont déterminées à ne plus endurer l'arrogante souveraineté et l'égoïsme de l'homme, ni d'encourager chez elles-mêmes ou chez d'autres femmes l'artifice de la servilité, compléments nécessaires des rapports avec l'homme ; qui voient trop clairement dans le mariage le rôle du chêne aux prises avec le lierre, le parasitisme

d'un côté et étranglement de l'autre, qui sentent qu'elles ont des capacités et des pouvoirs à elles qui demandent la liberté et quelque sympathie et aide pour se développer et qui pensent qu'elles ont des choses à faire dans la vie, aussi importantes dans leur genre que celles de l'homme dans la sienne. Ces femmes se sont déclarées en guerre ouverte, pas contre le mariage, mais contre ce mariage qui rend le véritable amour une impossibilité. Elles sentent qu'aussi longtemps que les femmes sont économiquement dépendantes, elles ne *peuvent* pas s'élever et insister sur leurs droits que l'homme, par sa stupidité et son égoïsme, ne veut pas leur accorder volontairement.

De l'autre côté, il y a des milliers d'hommes — et on espérerait qu'il y en eût encore davantage — qui, quoique leurs prédécesseurs ont pu penser, ne désirent pas ou ne trouvent pas délicieux qu'on leur tienne toujours devant eux un miroir pour qu'ils s'admirent ; qui cherchent un partenaire dont la vie et les occupations les intéresseraient plutôt que quelqu'un qui n'a d'autre intérêt que le sien propre, qui pensent qu'ils voudraient plutôt assister que d'être (comme un singe que l'on nourrit de noix dans une cage) le mélancolique objet des secours d'une autre personne, et qui sentent en tout cas que l'amour, c'est-à-dire l'amour réel, doit être absolument ouvert, sincère et libre de tout sentiment de dépendance ou d'inégalité. Ils voient que la condition recroquevillée de la femme n'est pas seulement la cause des rapports faux entre les sexes, mais que c'est la source féconde — par l'exclusion d'aucun intérêt commun — de cet ennui duquel nous avons parlé et qui est l'épouvantail du mariage ; et ils céderaient avec bonheur toute cette domination et autorité qui sont supposées leur être dues, s'ils pouvaient seulement avoir en retour quelque chose comme une franche et égale camaraderie.

Ainsi, pendant que nous voyons dans la présente inégalité des sexes une source de troubles et d'alliances pas assez satisfaisantes, nous apercevons aussi des forces qui travaillent et tendent vers une réaction et un rapprochement intellectuel des deux alliés — et quoique différenciés, ils ne seront peut-être pas si dissemblables dans le futur qu'à présent, mais ils seront autres à un degré qui rehaussera et ornera au lieu de détruire leur sens de sympathie mutuelle.

Il y a un autre point qui devrait être considéré comme contribuant à l'insuccès de beaucoup de mariages et qui est étroitement lié à ce que nous venons de discuter — mais qui demande à être traité d'une façon séparée : Je veux dire la sévérité de la ligne que l'opinion sociale (au moins dans ce pays) tire autour du couple marié pour ce qui concerne leurs relations extérieures. D'un côté dans le rapport matrimonial, la société permet

pratiquement le plus grand excès passionnel et la plus complète indulgence, et les pardonne; de l'autre côté (je parle de la grande partie intermédiaire du peuple, pas de l'extrême aristocratie ni les classes d'en bas), en dehors de ces limites, la plus légère familiarité ou quelque marque de sympathie qui pourrait être interprétée comme dérivant d'un sentiment sexuel est sévèrement anathémisée.

Le mariage, par une fiction absurde, est représenté comme une oasis située au milieu d'un désert dans lequel on prétend qu'aucune des deux parties n'est assez fortunée pour trouver aucun objet de réel et d'affectueux intérêt; s'ils le découvrent, ils ont à le cacher soigneusement l'un à l'autre.

Le résultat de cette convention est assez évident. Le couple ainsi *poussé*, aussi bien que tiré dans le plus étroit et le plus continu contact, est soumis à une épreuve qui pourrait bien détruire la plus forte affection. Non seulement, comme nous l'avons déjà dit, l'homme et la femme ont trop peu d'intérêts communs dans ce grand monde, de plans communs, de projets, de buts, de causes de délassement.

Mais, par cette insistance de l'opinion publique, tous les intérêts extérieurs d'une nature *personnelle*, excepté ceux d'une espèce abstraite, sont exclus; s'il arrive qu'il y a une jalousie naturelle dans l'histoire, on l'augmente et on la rend plus impérative; et à moins que les contractants soient assez heureux pour être tous les deux d'un tempérament capable d'un fort attachement envers quelqu'un de leur propre sexe, et ceci n'exclut pas toujours le sentiment de la jalousie, ils sont condamnés à n'avoir d'amitié intime d'aucune espèce, excepté celle qu'ils peuvent trouver dans leur propre foyer.

Il est nécessaire de démontrer non pas seulement combien cet état de choses rend ennuyeux le foyer, mais encore la façon dont cela agit d'une manière amoindrissante sur le couple marié. Aussi appropriée qu'une union puisse être, il n'est pas bon qu'elle dégénère — comme cela arrive si souvent si l'homme et la femme sont fidèles l'un à l'autre — en un simple *égoïsme à deux*. Et il est vrai sans doute que telles sont un grand nombre de ces unions actuellement. On doit avouer qu'en général beaucoup de mariages bourgeois, et justement dans la forme la plus respectueuse et la plus juste et la mieux réussie, apportent avec eux une odieuse expression d'obtusité et de rétrécissement moral et intellectuel : le type de famille ressemble trop souvent à ces nids d'insectes qui voient rarement la lumière et que l'on dérange en levant la pierre où ils se sont tapis. Mais dans les cas où le mariage n'est ni particulièrement heureux ni malheureux, quand peut-être une réelle mais pas trop intense affection est satisfaite par des froisse-

ments continuels et ininterrompus des deux personnalités, alors l'ennui qui en résulte est quelque chose d'effrayant à contempler et d'autant plus que l'affection vraie qui est au fond des êtres assiste alors à son propre suicide. Les couples fatigués qu'on peut voir au bord de la mer et dans les endroits où l'on s'amuse, l'ouvrier respectable traînant sa femme à côté de lui et le non moins respectable agioteur bras-dessus avec sa meilleure et plus grosse moitié, leurs visages vides, le manque absolu de quelque conversation un peu topique qui n'ait été épuisée des milliers et des milliers de fois et leur mutuel soulagement quand l'heure est venue, qui leur permet de retourner à leurs occupations respectives, ces couples, dis-je, démontrent assez ce que je veux indiquer. La chose curieuse est que la jalousie (étant déjà accentuée par l'opinion sociale) augmente quelquefois en proportion de l'ennui mutuel ; et il y a des milliers de cas de gens mariés qui mènent une vie de chien et de chat et qui, sachant qu'ils s'assomment l'un l'autre jusqu'à la folie, ont d'autant plus peur de se perdre de vue et n'ont jamais la chance d'avoir une vacance de leur réciproque société ou un renouvellement des intérêts extérieurs qui pourraient rendre une affection naturelle possible.

Ainsi le réseau dont la société enserre le couple et l'espèce de déclic fatal de la serrure avec laquelle les mariages sont séparés soudainement du monde, ne les excluent pas seulement, comme on pourrait bien le croire, de rapports sexuels, mais aussi de toute relation affectueuse avec ceux du dehors, et on confirme ainsi ce sentiment monopolisé que chacun a de l'autre.

Ces choses conduisent fatalement au retrécissement de la vie, à l'émoussement de l'intérêt pour l'humanité, à un intense ennui mutuel et quand, pour échapper à ces maux, des relations sont secrètement favorisées, elles conduisent à une tromperie systématique.

De tout ceci la seule conclusion paraît être que le mariage doit être quelque chose de mort ou de vivant. Comme quelque chose de mort, il peut évidemment être pétrifié dans une dure et forte formule, mais si c'est une obligation vivante, elle doit tenir les amoureux unis ensemble et ne pas être entravée ou contrariée par des jalousies privées et la censure publique, car alors, au lieu de nous conserver l'union, celle-ci périrait et cesserait, en tous cas, d'être belle. Il en est avec ceci comme avec toute chose : si nous voulons avoir quelques éléments vivants, nous devons donner à ces éléments de la liberté, même si la liberté apporte quelques périls ; si nous voulons éviter toute liberté et tout péril nous ne pouvons avoir la momie et le cocon mort de la chose.

Jusqu'à présent j'ai dû, odieusement mais, peut-être, de façon nécessaire, comme préliminaire, appuyer sur les défections et les mécomptes du sys-

tème matrimonial d'à présent. Je suis certain cependant que des choses auraient pu être dites à sa louange, qui n'ont pas été exprimées ; on aurait pu donner ses exemples de succès au lieu de ses insuccès ; et en accordant la dépendance de la femme et d'autres points qui ont déjà été suffisamment discutés, il aurait été possible de démontrer que l'arrangement bourgeois était, en somme, aussi satisfaisant que l'on pouvait l'attendre. Mais une pareille démonstration n'aurait pu être sincère ni servir aucun but pratique. En vue des changements actuels qui se font entre les sexes, d'évidentes transformations dans la forme des institutions matrimoniales sont imminentes et l'on se pose cette question : Quels seront ces changements et de quelle espèce les désirons-nous ?

II

Comme réponse à la dernière question, il n'est pas improbable que le lecteur suppose que l'écrivain de ces pages verrait avec faveur et sans distinction un relâchement général de tous les liens, car il est toujours aisé de donner une conclusion à tout argument.

Mais une telle conclusion serait téméraire. Il y a peu de chance, je crois, que la contrainte du lien matrimonial (soit moral, social ou simplement légal) ait une action bienfaisante dans un grand nombre de mariages. Cependant il est évident que plus la contrainte prend une forme morale ou sociale, et moins purement légale qu'elle soit, mieux elle agit ; et que n'importe quel changement qui conduirait à un facile et continuel transfert de l'affection d'un objet à l'autre serait désastreux pour le caractère et le bonheur de la population. Pendant que nous sommes obligés de voir que les rapports du mariage, pour devenir la demeure de l'amour, doivent être plus libres qu'ils ne le sont à présent, nous devons cependant reconnaître qu'une certaine quantité de pression extérieure n'est pas, pour le moins, utile. Ainsi les choses sont à présent sans nécessité : que par exemple ils tendent, en somme, à concentrer l'affection et la poésie du roman sur un seul objet et que, si ceci fait perdre de temps en temps en largeur, il gagne en profondeur et en intensité ; qu'en beaucoup de cas les deux personnes, après que leur passion est calmée et quand l'inévitable période de frottements est venue, pourraient dans un moment d'irritabilité se quitter, tandis qu'étant obligés pour un temps de tolérer les défauts l'un de l'autre, ils apprennent une des meilleures leçons de la vie : à avoir une indulgence et une douceur tendres qui, avec le temps, se changent souvent en un amour plus pur et plus respectueux que le premier ; un amour fondé, il est vrai, sur la première intimité physique, mais plus intense et concentré par des

années d'expérience, d'association, de labeur partagé et de pardon mutuel ; et par l'existence du lien et du serment, il détruit l'idée que le plaisir est le but de l'association des sexes : une notion fantastique et illusoire qui, si elle prenait le mors aux dents, pourrait bien briser le véhicule du progrès du mouvement humain.

Ayant dit tout ceci, il est évident que la pression de l'opinion publique doit être regardée seulement comme ayant une valeur d'éducation ; et on se demande s'il n'y a pas une réalité pour le mariage qui se manifesterait un jour et dont le besoin se fera sentir, réalité qui rendra l'homme et la femme capables d'arranger leurs rapports l'un envers l'autre, de marcher librement, sans les tuteurs et les pressions du dehors.

Il serait à peine nécessaire d'écrire sur ce sujet, si on ne croyait pas à sa réalité.

Pratiquement, je ne doute pas que plus les gens penseront à ces choses et plus d'expérience ils auront, plus ils arriveront à sentir qu'il existe une union permanente, et pour la vie, — peut-être d'autres vies, — fondée sur quelques éléments profonds d'attachement et de conformité de caractère, d'autant plus qu'ils doivent arriver à louer cette constance et cette loyauté qui attache les unions, en la comparant à cette passion volage qui a pour résultat de l'anéantir.

Chez tous les hommes qui ont atteint un certain degré d'évolution et évidemment chez presque toutes les femmes, ce profond réveil de la nature sexuelle apporte avec lui la poésie et un élan tendre et émotionnel vers l'objet de l'affection qui continue et n'est pas oublié, même quand l'attraction sexuelle a perdu de sa force. Ceci forme, dans les cas favorables, la base de ce qui peut être appelé une personnalité indentifiée.

Le plus cher désir de notre âme est qu'il existe dans le monde une autre personne avec laquelle pourrait s'établir de lui-même l'échange direct, pour qui on n'a rien à cacher, dont toutes les parties du corps nous sont aussi chères que notre propre corps, avec qui il n'y a pas de sens du Mien et du Tien, de propriété ou de possession ; dans cet esprit où notre pensée pénètre naturellement, comme pour se connaître elle-même et recevoir une nouvelle illumination ; et entre qui et nous-même il y a un contre-coup spontané de sympathie dans toutes les joies, les chagrins et les expériences de la vie. Il est cependant évident que l'on ne peut arriver à cet état d'un seul coup, mais qu'il doit être le résultat d'années passées ensemble, d'affections et de souvenirs communs.

L'amour doit servir à fonder un amour pareil, mais la patience, une douce considération et le contrôle de soi doivent travailler incessamment à perfectionner cette construction. A la longue, tout amoureux arrive à con-

naître la tendance de l'esprit de l'autre, ses besoins physiques et mentaux, ses nécessités, ses regrets, ses satisfactions presque comme les siens propres — et sans préjugés en sa propre faveur plutôt qu'en faveur de l'autre; avant tout, les deux personnes connaissent avec le temps, et peut-être après quelques doutes et quelques épreuves, que le grand besoin, la grande nécessité qui les tient ensemble ne va pas s'évaporer dans l'air, mais va devenir plus forte et plus indestructible avec les années.

Il s'étend une douce, une irrésistible confiance dans leurs relations qui consacre cette existence double, qui leur fait sentir que rien ne peut les séparer désormais et qui leur enlève tout désir de rester sur la terre quand la mort (ou pour le moins cette ressemblance extérieure de la mort) a fait disparaître l'autre (1). Une union si parfaite et si charmante — même n'est-elle pas toujours réalisée — est encore, dis je, la *bona fide* désirée de tous ceux qui ont jamais réfléchi à ces choses. Cela produit évidemment beaucoup plus et donne une joie, une satisfaction plus durable dans la vie que toute autre relation frivole. Cela se recommande de soi au sens commun de l'esprit moderne — et il n'est pas besoin pour le prouver de l'autorité de l'Église et de l'Etat. En même temps il est également évident que pour se réaliser — un enfant pourrait le comprendre — cela demande quelque indulgence rationnelle et de contrôle de soi et il est tout à fait intelligible, comme nous l'avons déjà dit, qu'il peut y avoir des cas où un peu de pression extérieure, d'opinion sociale ou même un peu de la loi actuelle peut aider à renforcer le faible contrôle de soi.

Cependant, le mariage monogamique moderne, certifié et sanctionné par l'Église et l'Etat, quoiqu'en apparence conduisant à cet idéal, s'est trouvé sans conclusion. Car en constituant — comme cela se fait dans la plupart des cas — une union ne reposant sur autre chose que la pression extérieure de l'Église et de l'Etat, il constitue une chose évidemment mauvaise et dégradante; et il se condamne lui-même, s'il est trop exclusif, à l'étroitesse et à l'étouffement.

En jetant un regard en arrière sur l'aspect historique et physiologique de la question, on pourrait soutenir, et probablement avec quelque raison, que le mâle humain, par sa nature et ses besoins, est polygame. Il n'est pas nécessaire de supposer que dans certains pays et chez certaines races la polygamie est une institution très dégradante et qui donne des résultats négatifs (1).

(1) Il est curieux que le service de l'Église primitive disait « jusqu'à ce que la mort nous sépare », mais en 1661 ceci a été changé en « jusqu'à ce que la mort nous fait partir ».

(1) Voyez le *Pèlerinage à El-Medinah et Mecca*, par E.-F. BURTON, ch. xxiv. Il dit : Aussi loin que mes observations limitées peuvent aller, la polyandrie est la seule société dans laquelle les querelles de jalousie concernant le sexe sont une exception et pas une habitude de la vie.

Mais comme Letourneau le démontre dans son *Evolution du mariage*, le progrès de la société a été, somme toute, de la confusion vers la distinction et nous pouvons bien supposer qu'avec le progrès de notre race (car chaque race a sans doute un génie spécial dans son existence) et comme le côté spirituel et émotionnel se développe vers le physique, il y a là une tendance à devenir plus unitaire. Quoiqu'on pourrait dire que la complexité croissante de la nature de l'homme le conduira plutôt à plus de relations sexuelles qu'à moins, cependant il est évident que la profondeur et la subtilité de l'attachement qui tient l'homme augmente, et ainsi le lien devient plus permanent et plus durable; il semble aussi qu'il se réalisera à propos de moins de personnes. Cependant, on ne pourrait pas dire que la femme soit par sa nature même physique polyandre, comme l'homme est polygame. Quoiqu'il y ait beaucoup d'exemples de femmes vivant dans un état de polyandrie aussi bien parmi les sauvages que chez les peuples civilisés, cependant ses besoins de sexe sont limités et la longue période de gestation rend un seul compagnon suffisant pour elle; pendant que sa nature plus affectionnellement attachante accentue peut-être sa capacité de s'absorber en un seul.

Nous pouvons dire que chez les deux êtres, l'homme et la femme, nous rencontrons une tendance distincte vers la formation de cette double unité de vie conjugale (je n'aime pas à employer le mot monogamie à cause de sa triste association d'idées) et comme nous ne désirons pas estamper ces unions naturelles d'aucune fausse irrévocabilité ou dogmatique exclusivité, ce dont nous avons besoin aujourd'hui, c'est que l'on reconnaisse la tendance vers la formation comme un fait naturel, indépendant de toutes lois artificielles, juste comme on doit croire à l'influence naturelle de deux atomes d'une substance chimique différente pour former un atome ou une molécule composée.

Ces unions, comme celles décrites aux pages précédentes, élevées pendant des années par des soins patients et aimants, devenant à la fin dans un certain sens inébranlables, font, nous le maintenons, par leur évolution, démontrer et simplifier cette tendance.

Il serait facile de faire comprendre à tous les jeunes gens, que quoiqu'ils peuvent avoir à lutter dans la première jeunesse avec quelques superfluités de passion, que l'attachement le plus durable et le plus profond peut les conduire à trouver leur bonheur et leur plénitude complète seuls dans une union étroite avec un compagnon pour la vie; vers ce but ils doivent être préparés par le contrôle de soi pour prévenir les incertaines erreurs de leurs passions, et ils doivent être munis de patience et de tendresse quand le temps de la réalisation de cette union sera venu. Presque tous les jeunes

garçons et filles, à l'âge du roman, pourraient aisément apprécier cette position ; et cela leur apporterait une idée plus effective et plus naturelle de la sainteté du mariage que celles données par les foudres artificielles de l'Eglise et de la Loi.

Sans doute, la suggestion d'une simple possibilité d'un peu plus de liberté, de choix et d'expérience dans les rapports des sexes doit être alarmante pour quelques gens, mais s'il en est ainsi ce n'est pas, je pense, parce qu'ils sont ignorants que les hommes prennent déjà une grande latitude et qu'une partie distincte des maux qui proviennent de cette liberté est le résultat de ce qu'elle n'est pas reconnue, et qu'ils ignorent que beaucoup de femmes et de filles respectables souffrent de terribles calamités d'angoisse par raison de leur extrême inexpérience du sexe dans lequel elles ont été élevées et doivent vivre ; mais parce que les bonnes gens supposent que le moindre relâchement des barrières formelles entre les sexes signifie et doit signifier une extrême dissolution de tous les liens et le régime de la simple licence. Ils sont convaincus que rien, si ce n'est la contrainte la plus dure et vraiment la plus exaspérante, ne peut sauver la société de la folie et de la ruine.

Pour ces gens, l'apparition de notre enfant — c'est-à-dire le mariage réel — présenté à leur réflexion (pas sans quelques soins, nous l'admettons, ses cheveux coupés, vêtu de son tablier et après avoir arrondi ses méchants petits angles), doit être étrangement inquiétant. Accoutumés à considérer la nature humaine comme essentiellement mauvaise et la Loi et la Convention comme les *seules* choses qui empêchent les excès sauvages, il sera dur pour eux de croire qu'il y a quelques principes d'une vie décente dans l'apparition qui est devant eux.

Nous sommes cependant préparés à lutter et, malgré les apparences et les préjugés, à affirmer qu'il y a quelque bonté dans le cœur de cette chose jeune ; et que, de quelque manière que ce soit, n'importe ce que nous pouvons penser ou désirer, elle est là déjà parmi nous et ce que pratiquement nous avons à considérer, c'est comment on pourrait la rendre utile à la société.

En effet, et pour quitter la métaphore, quand après avoir regardé le sujet nous nous serons persuadés que la formation de la double unité plus ou moins durable est, pour notre race et notre temps, somme toute, la loi ascendante et naturelle de l'union des sexes, qui s'établit et se fortifie elle-même n'importe comment, indépendante d'aucun acte législatif existant, alors nous ne serons plus obligés de nous arracher les cheveux pour ajouter quelque liberté à cette force, mais nous serons plutôt impatients de considérer de quelle façon on pourrait le mieux la libérer et lui donner l'espace

pour son développement et son accroissement jusqu'à sa plus haute perfection et utilité dans l'ordre social. Et il nous semblera probablement (en faisant un retour sur la première partie de cet écrit) que les points qui demandent le plus d'attention comme moyen pour arriver à ce but, sont : I. Le progrès de la liberté et l'indépendance de soi de la femme ; II. La provision pendant la jeunesse de quelque enseignement rationnel de cœur et d'esprit ; III. La reconnaissance, dans le mariage même, de rapports plus libres, basés sur plus de compagnonnage amical et moins exclusivement mesquin ; et IV. L'abrogation ou modification de l'odieuse loi actuelle qui lie sans scrupule et de la manière la plus artificielle et la moins assortie deux êtres pour la vie.

On doit admettre que le premier point est d'une importance basique. Comme la vraie Liberté ne peut exister sans Amour, de même le vrai Amour ne peut exister sans Liberté. Vous ne pouvez pas vous donner à un autre à moins d'être maître de vous-même. La véritable liberté de la femme peut seulement être assurée par la certitude, même dans l'esprit de l'homme, qu'elle peut compter sur les ressources ordinaires pour gagner sa vie.

Pour le numéro II on trouverait difficilement quelqu'un de nos jours qui doute de la nécessité de donner aux garçons comme aux filles une instruction adéquate. C'est un point duquel nous avons suffisamment parlé déjà et que nous n'avons plus besoin de discuter ici. Mais en dehors de cela il est important — et spécialement peut-être que les choses soient comme elles sont maintenant pour les filles — que chaque garçon ou fille connaîtrait personnellement assez de l'autre sexe pendant la première jeunesse pour être capable de se former un jugement de leur relation envers le sexe et des choses du sexe en général. Il est monstrueux que les premières attractions sexuelles — dont la vraie nature peut être exposée par un peu d'expérience — doivent décider de la destinée de toute l'existence de deux êtres. Cependant, plus les sexes sont tenus séparés, plus cette attraction devient accablante et plus il y a ignorance, des deux côtés, de sa propre nature. C'est sans doute un des grands avantages de la coéducation des sexes qu'elle tend à diminuer ces maux. La coéducation, des jeux, des sports jusqu'à un certain point exécutés en commun, mettront de côté cette absurde superstition que Corydon et Phyllis, s'étant par hasard embrassés ou s'étant assis devant une porte, doivent vivre ensemble toute leur vie. Si l'on comprenait cela, les choses seraient déjà considérablement réformées et une raisonnable familiarité entre les sexes dans la jeunesse — tempérée comme elle le serait par une précédente éducation et par l'affaiblissement de la passion aveugle — ne voudrait pas dire un

accroissement occasionnel ou clandestin rapport des sexes. Mais si ces rapports fortuits avaient lieu, ils ne devraient pas être considérés comme maintenant — au moins pour les filles — comme un péché impardonnable. Quoique quelque chose comme le commerce des sexes prématrimoniaux serait probablement assez étranger au tempéramment du Nord, cependant on peut demander si la société, dans sa crainte mortelle et fétichiste de la chose, n'a pas, en tenant les jeunes gens des deux sexes dans l'ignorance et l'éloignement l'un de l'autre, créé plus de maux et de souffrances qu'elle n'en a empêchés et si elle n'a pas intensifié le mal particulier qu'elle craignait, plutôt que de l'avoir apaisé.

Au sujet du numéro III nous arrivons à l'établissement, dans le mariage même, de rapports plus libres, plus larges et plus sains qu'à présent.

Attractif comme est l'idéal d'un attachement exclusif, il court le risque fatal, comme nous l'avons déjà démontré, de dégénérer dans un stagnant et double égoïsme. Mais dans ce monde, l'Amour est nourri, non pas par ce qu'il prend, mais par ce qu'il donne, et le vrai échange de l'amour du mari à l'épouse doit être nourri aussi par l'amour qu'ils donnent aux autres. S'ils ne peuvent pas sortir de leur ciel fermé pour tendre la main aux autres, ou même pour donner quelques signes d'affection à ceux qui en ont plus besoin qu'eux-mêmes, ou s'ils se méfient l'un de l'autre en le faisant, alors assurément ils ne sont pas bien faits pour vivre ensemble.

Un mariage si libre, si spontané qu'il permettrait au couple la plus large extension dans les travaux, les buts, les intérêts communs ou séparés, et qui les retiendrait cependant dans les liens d'une absolue sympathie, serait par sa liberté même d'une attraction poignante, et par le même essor et espace plus riche et plus vital, ce mariage serait dans un sens indestructible, comme la relation de deux soleils qui, tournant dans une courbe aisée et rebondissante, seulement s'éloignent l'un de l'autre pour se rapprocher avec une rapidité renouvelée — et qui dardent leurs rayons dans la gloire d'une étoile double du cosmos.

C'est cette incapacité à voir ou à comprendre cette simple vérité qui a grandement contribué à la faillite du mariage monogamique. L'étroite passion de la jalousie physique, le mesquin esprit de la propriété privée d'une autre personne, l'opinion sociale, les décrets légaux, tout a contribué à faire suffoquer l'amour légitime et l'a encombré d'égoïsme, de convoitise et de bassesse. Mais il ne serait certainement pas très difficile (pour ceux qui croient en la chose) d'imaginer une confiance sincère, si naturelle entre l'homme et la femme que ni l'un ni l'autre ne seraient alarmés de l'amitié de l'un ou de l'autre pour une tierce personne, ou concluraient tout de suite à une infidélité ; ils n'auraient pas de difficulté à s'imaginer qu'une

amitié pareille ne peut être saluée que comme un gain pour tous les deux. Et s'il est impossible à quelques-uns de ne voir dans les intimités qu'une relation de sexe, un chaos de simple désir animal, nous ne pouvons que répliquer que cette manière de voir la situation n'est probablement qu'un résultat du système du mariage actuel, et la mode de penser qu'il engendre et que les difficultés mentionnées peuvent mieux être vaincues par la candeur et un peu de bon sens que par des attaques de nerfs et des déceptions.

Pour supposer un mariage rationnel possible, on doit honorer les deux personnes supposées de quelque dose de sens commun et de contrôle de soi.

En voyant la variété immense et remarquable de l'amour dans la nature humaine quand le sentiment est vraisemblable, — combien l'offrande en amour du corps et de l'âme est différente d'une personne à une autre tellement qu'il faudrait presque trouver un autre nom, — comment la prédominance d'une passion est physique, une autre émotionnelle, une autre contemplative ou spirituelle, ou pratique, ou sentimentale, comment dans un cas elle est jalouse et exclusive, dans un autre accueillante et libre et ainsi de suite, — en constatant cela il semble vraiment téméraire d'établir des lois générales pour les rapports du mariage, ou d'insister que telle ou telle affection honorable peut seulement exister sous telle ou telle forme spéciale. C'est probablement par ce fait de la variété de l'amour qu'il est possible dans quelques cas, pour des gens mariés, d'avoir de l'intimité avec des gens du dehors et de rester cependant parfaitement fidèles l'un à l'autre, et dans de rares exemples d'autres relations de ce genre peuvent être maintenues d'une façon durable.

Nous arrivons maintenant à la dernière considération, c'est-à-dire à la quatrième (IV), la modification des lois actuelles du mariage. Il est très clair que les gens ne voudront plus longtemps consentir à se déclarer irrévocablement engagés comme à présent. Et il y a vraiment assez d'indices d'un changement grandissant des habitudes. Plus les gens reconnaîtront la sainteté et le naturalisme de la vraie union, moins ils voudront consentir à s'en exclure par un contrat, par un perpétuel et artificiel fait datant de leur prime jeunesse. Jusqu'à présent la grande fortification qui défend ces institutions existantes a été la dépendance de la femme, qui a donné à chaque femme un intérêt direct et tout matériel à soutenir la sainteté supposée de ce lien et qui a empêché les hommes généreux de proposer une altération dans la loi parce que cela leur donneraient l'apparence de vouloir se libérer au détriment de la femme. Et comme le fait de la dépendance de la femme graduellement se dissout et que le grand fait de la nature spirituelle du vrai

mariage se cristallise en plus de clarté, — ainsi les liens antérieurs qui barraient la formation de ce dernier casseront graduellement et deviendront de peu d'importance.

L'amour, quand il est senti profondément, a en lui un élément de transcendentalisme qui fait que les amoureux trouvent que c'est la chose la plus simple du monde — même quand ils sont attirés par une attraction sexuelle passagère — de se jurer une fidélité éternelle.

Mais il y a quelque personnage diabolique de la loi qui se faufile derrière eux, pour ainsi dire au moment critique, et qui, en les écoutant s'engager, ferme ses livres avec un battement triomphant et s'exclame : « Là, maintenant vous êtes mariés et refaits pour le reste de votre vie naturelle. »

Ce que des changements actuels dans la loi et les coutumes dans le sens collectif de la société apporteront est une chose que dans les détails nous ne pouvons ni prévoir ni déterminer.

Mais que l'impulsion sera et doit être vers une plus grande liberté, est très clair. Idéalement parlant, il est simple que quelque chose comme une union parfaite doit avoir une entière liberté pour condition, et comme il est tout à fait à supposer qu'un amoureux, par un trop-plein de cœur, fait des promesses et des engagements, il est réellement presque inconcevable que quiconque ayant ce sens de la fierté et de la délicatesse qui marquent un profond amour, pourrait *demandeur* une promesse de l'être aimé. Comme il y a sans doute une certaine réticence naturelle dans le sexe, la chose la plus décente peut-être dans le vrai mariage serait de ne rien dire, de ne pas faire de promesse — ni pour une année ni pour la vie. Les promesses sont toujours mauvaises, et quand le cœur est plein de silence, c'est le mieux. Pratiquement, cependant, puisqu'un amour de cette sorte se réalise lentement, puisque les coutumes sociales sont lentes à se changer, et puisque l'esclavage et la dépendance partielle de la femme doivent encore pour un temps continuer, il est probable que pour un temps on fera encore des contrats formels; ceux-ci seulement (c'est à espérer) perdront leur caractère irrévocable et rigide et seront dans une certaine mesure adaptés aux nécessités des parties contractantes.

Ces contrats pourraient être, si on les adoptait, très variés à plusieurs égards pour les droits conjugaux, les conditions, les terminaisons, les divisions de propriétés, les responsabilités pour les droits des enfants, etc. Dans quelques cas on pourrait les regarder comme préliminaires d'une alliance stable qu'on pourrait contracter plus tard. Dans d'autres cas ils prémuniraient contre les mariages désastreux comme un remède, libre des scandales ordinaires des cours de divorce. Il se pourrait cependant que, plutôt que d'adopter un nouveau système de contrat, l'opinion publique

dans ce pays-ci suffirait à faciliter le divorce, et si ce dernier était fait (avec toutes les précautions prises pour les enfants) avec le consentement mutuel, cela ne serait plus qu'une affaire d'enregistrement et les scandales de la procédure seraient évités. En tout cas, nous pensons que si des contrats de mariage doivent exister, qu'ils doivent devenir de plus en plus des affaires d'arrangements privés, aussi loin que cela concerne les rapports de l'homme et de la femme, et ceci arrivera probablement en proportion que la femme sera de plus en plus libre et plus compétente d'agir dans ses propres droits. On trouverait intolérable dans toute société décentement constituée que la vieille épingle de la loi intervienne dans les relations délicates de la vie conjugale. Tel que c'est aujourd'hui, la situation est absurde. D'un côté, lois ayant été faites dans des temps lointains en faveur du mâle; ces lois donnent encore aux maris des droits barbares sur la personne de son épouse et, de l'autre côté, pour compenser ceci, la loi se précipite dans les farces burlesques de l'espérance et, dans tous les cas, ayant prononcé sa bénédiction sur le couple — aussi haïssable que l'alliance puisse devenir pour tous les deux et aussi évidente sa faillite aux yeux du monde, — cette loi stupide continue à clignoter comme un hibou sur son propre ouvrage et se confesse totalement incapable à défaire le nœud qu'elle a fait autrefois !

Le seul point où il y a un fond réel pour l'intervention de l'Etat — et ou sans aucun doute l'autorité publique doit se faire sentir — c'est au sujet des enfants qui résultent de n'importe quelle alliance. Ici les rapports du couple cessent d'être privés et deviennent sociaux, les intérêts de l'enfant et de la nation elle-même dont l'enfant est un futur citoyen doivent être sauvegardés. Tout contrat ou toute demande de divorce, avant d'être sanctionnée par l'autorité publique, devrait contenir des prévoyances satisfaisantes pour les soins à donner aux enfants que ces accidents pourraient entraîner et on ne devrait pas maintenir une distinction entre enfants naturels et « légitimes », car il est clair, quelle que puisse être l'opinion des individus ou de la société sur la conduite des parents, que l'enfant ne devrait pas s'en ressentir ni les parents (s'ils sont identifiés) pouvoir échapper à la responsabilité de les avoir mis au monde.

Si l'on objectait que ces contrats privés ou ces facilités au divorce, comme celles dont nous avons parlé, conduiraient simplement à de frivoles relations expérimentales nouées et brisées *in infinitum*, on doit se rappeler que les responsabilités pour l'éducation et l'entretien des enfants doivent donner de sérieuses réflexions sur ce point et supposer que n'importe quelle grande masse du peuple n'a jamais acquis ou n'a jamais été instruite du sentiment du sens commun dans ces choses — ce serait à supposer une condition dont on ne trouverait à peine la parallèle dans n'importe quelle tribu de sauvages que nous connaissons.

Pour conclure, il est évident qu'un très grand changement pour le mieux dans les rapports du mariage ne peut se faire qu'en changeant les mensonges profonds de la société dans son étendue et que des altérations dans la loi seule n'effectueront que des améliorations limitées.

En effet, il n'est pas très probable, aussi longtemps que durera l'actuel ordre commercial de la société, que les lois existantes du mariage — fondées comme elles le sont sur l'idée de la propriété — seront très radicalement transformées, quoiqu'elles puissent l'être jusqu'à un certain point. Il est plus probable que sous la loi la pratique commune se glissera et se changera en des coutumes plus nouvelles. Avec l'essor de la société nouvelle, qui montre déjà ses contours sous la vieille structure, beaucoup de difficultés et d'épouvantails qui a présent semblent être dans le chemin des rapports plus sains entre les sexes, disparaîtront d'eux-mêmes.

On doit reconnaître, cependant, que quoique un graduel élargissement et une humanisation de la loi et des coutumes sont tout fait nécessaires, on ne peut pas entièrement charger ces anciens tyrans de la responsabilité de *tous* les troubles concernant le sexe. Il y a des millions de gens aujourd'hui qui ne pourraient jamais être heureux dans le mariage, — aussi favorables que les conditions en puissent être, — simplement à cause que leur nature ne contient pas en force suffisante les éléments de l'amour pour en entourer quelqu'un d'autre, et, aussi longtemps que le cœur humain sera ce qu'il est, il y aura des tragédies naturelles, du bon et du mauvais vouloir pour dégager une personne, quand le premier sentira que son amour n'est pas partagé (1). Comme il est nécessaire que ces tragédies naturelles ne soient pas augmentées par des complications multiples de la loi, expliquées par des tragédies artificielles qui sont si exaspérantes représentées sur la scène ou dans des romans, si attristantes dans la vie réelle. Nous devons cependant reconnaître qu'elles seront toujours parmi nous et qu'aucune institution du mariage seule ou plutôt absence d'une institution matrimoniale nous en débarrasserait.

Ce refus absolu de se faire mettre dans une cage et d'accepter une affection pas entièrement libre, spontanée qui, nous le craignons, sera toujours

(1) Peut-être une des tragédies les plus sombres et les plus inscrutables réside pour la femme dans le fait que l'homme, à qui le premier elle a donné son corps, acquit (n'importe ce que peut être son caractère) sur elle un si profond et si inaliénable pouvoir. Comme il est impossible pour l'homme comme pour la femme de bien connaître leur propre nature ou celle des autres avant qu'ils aient eu des relations sexuelles. Il arrive souvent que chez la femme, à qui cette expérience devrait donner le pouvoir du choix, c'est justement celle qui scelle sa destinée. Il révèle pour elle alors en un coup d'œil la tragédie d'une existence qui est devant elle et cependant elle ne peut faire que l'accepter.

de plus en plus la marque de l'amour, doivent inévitablement apporter avec eux des souffrances mortelles. Cependant l'amour ainsi gagné, soit dans la société ou dans l'individu, sera à la fin trouvé être digne de l'angoisse qu'il occasionne et sera aussi loin de l'autre amour que l'oiseau sauvage du paradis qui, venant librement se nourrir dans nos mains, sera sans être prié plus charmant que l'oiseau prisonnier que nous enfermons avec les ailes raccourcies derrière des barreaux. L'amour est peut-être la dernière et la plus difficile leçon que l'humanité a à apprendre ; dans un sens, il suborne tous les autres. Peut-être des enfants modernes, quand ils cessent d'être des enfants, peuvent-ils essayer à l'aimer.

EDWARD CARPENTER

Le Droit de la vieille Irlande.

Un écrivain a fait ressortir comment trois éléments ont exercé de l'influence sur le développement de la pensée moderne. A la Rome républicaine et à la Rome impériale sont dues, selon lui, les traditions d'ordre; le génie germanique a fourni la vigueur intellectuelle permettant à l'homme de se livrer à l'examen approfondi et d'accepter les conclusions auxquelles il aboutit; l'élément celtique a apporté l'esprit de curiosité, l'amour de la nouveauté, la prédilection pour les solutions radicales. Pour justifier cette dernière observation, il suffit de songer qu'au v^e siècle un Breton, Pélage, niait le péché originel, affirmait que la nature humaine est pure de tout vice, exaltait le libre arbitre; il suffit de se rappeler qu'au ix^e siècle un Irlandais, Scot Érigène, enseignait le salut final de tous, détruisait le dogme de l'enfer et provoquait dans l'Église occidentale des discussions qui durèrent des siècles. C'est Scot Érigène qui a prononcé ces paroles : « L'autorité dérive de la raison et non celle-ci de celle-là; toute autorité qui n'est pas soutenue par la raison n'a aucune valeur. »

Ces pages sont consacrées au droit celtique et plus spécialement au droit irlandais. Sans doute, au point de vue du droit moderne, l'élément celtique exerça peu d'influence; mais il mérite cependant d'être mis en lumière. D'ailleurs, l'occasion est tentante. M. d'Arbois de Jubainville vient de couronner ses savantes études sur la littérature celtique par deux volumes traitant du droit irlandais et fournissant d'amples renseignements et de précieuses indications (1).

Il y a vingt-trois siècles, la majeure partie de l'Europe était dominée par les Celtes. Mais successivement ceux-ci furent obligés de reculer devant les Carthaginois en Espagne, devant les Romains dans le nord de l'Italie, devant les Germains dans l'Europe centrale; puis, ils subirent de nouvelles

(1) H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Cours de littérature celtique*, t. VII et VIII : *Études sur le droit celtique*, avec la collaboration de PAUL COLLINET.

défaites : la Gaule fut conquise par Jules César, les contrées celtiques sur la rive droite du Danube furent envahies par l'empereur Auguste ; les armes romaines soumièrent une partie de la Grande-Bretagne.

En Gaule même, le droit celtique fut écrasé ; à peine en resta-t-il quelques traces en Bretagne ; mais il se maintint dans le pays de Galles, dans les *Highlands* d'Écosse et en Irlande. Le droit gallois, teinté de droit romain, est conservé dans les recueils formés au XIII^e siècle et attribués à Hoël le Bon qui régna dans la première moitié du X^e siècle. Nous possédons de rares renseignements sur le droit de la Haute-Écosse. Le droit irlandais nous a légué des monuments importants.

Échappant à la conquête romaine, l'Irlande vit se développer librement le génie celtique. Nous aurons à nous occuper de la structure politique et juridique ; disons-en quelques mots comment le pays fut mis en contact avec les éléments anglo-saxon, scandinave et normand.

Les Irlandais avaient donné à l'Écosse, habitée par une population de même race, une lignée de rois ; dans le nord de la Grande-Bretagne ils entrèrent en lutte avec les Anglo-Saxons qui tentaient d'étendre leur domination. Plus tard, d'Angleterre partirent d'audacieux pirates qui ravagèrent les côtes irlandaises et d'Irlande s'élancèrent sur l'Angleterre des pillards non moins hardis. Au VIII^e siècle, les Scandinaves apparaissent à leur tour en Irlande. Les incursions accompagnées d'atroces cruautés se suivent ; puis, les « hommes de l'Est », comme on les appelle, se fortifient sur certains points : ainsi se créent des centres commerçants ; grâce aux cités scandinaves, telles que Dublin, Waterford, Limerick, des relations se nouent avec l'Europe continentale. Au XII^e siècle, des seigneurs normands, comme Robert Fitzstephen et Maurice de Prendergast, sont appelés au secours de Dermot Macmurrough, déposé du trône de Leinster par ses sujets. Alors s'ouvre la longue période de la conquête que les rois d'Angleterre eux-mêmes se donnent pour programme ; c'est en 1171 que Henri II débarque avec son armée à Crook, près de Waterland ; au milieu du XII^e siècle, le pape Adrien IV lui avait concédé l'Irlande ; cette fois-ci, le pape Alexandre II enjoignait aux archevêques et aux évêques de l'île d'aider le roi à gouverner le pays et d'excommunier les chefs indigènes qui lui désobéiraient.

Longtemps cependant la domination étrangère est confinée dans le *Pale*, « la palissade », le territoire entouré de retranchements, qui se rétrécit ou s'étend suivant que la puissance anglaise est tenue en échec ou qu'elle affirme sa supériorité. Au delà du *Pale* se trouvaient des Normands devenus presque aussi Irlandais que les Irlandais, puis encore au delà les Irlandais sauvages, comme les appelaient les Anglais. Sous le règne de Henri VII le gouvernement avait si peu d'autorité que le système celti-

que des clans s'étendait sur presque toute l'île : les habitants vivaient de la vie nomade, se livraient à l'élevage du bétail, s'occupaient à peine d'agriculture. En 1530, le *Pale*, qui avait compris jusque douze comtés, était réduit au tiers et un document postérieur à cette date de quelques années nous montre la notion qu'on se formait : le « *noble folke of the kingslands of Ireland* », le « noble peuple des terres du roi en Irlande » était divisé en sujets du roi, en Anglais rebelles et en Irlandais ennemis. Nous n'avons pas à dépeindre les violences commises ; bornons-nous à dire que sous Élisabeth des hommes d'État suggérèrent l'idée de faire de l'Irlande une colonie exclusivement anglaise et rappelons les cruelles transplantations de populations entières ordonnées par le parlement sous le régime cromwellien.

Au XVII^e siècle, la puissance anglaise fut suffisamment forte pour substituer partout le droit anglais au droit irlandais. Encore au XVI^e siècle ce dernier droit était en vigueur ; au témoignage de l'historiographe Camden, « les Irlandais avaient leurs juristes qu'ils appelaient brehons et qui, à des jours indiqués, sur une colline élevée, disaient le droit entre ceux qui avaient des procès ». Avant la fin du même siècle, les *Ollam bretheman*, c'est-à-dire les chefs des écoles de droit, disparurent ; les *brithem*, les brehons, ne prononçaient plus leurs sentences : le vieux droit était mort.

Ce droit irlandais offre de l'originalité. Dans la règle, les études juridiques présentent un certain danger : elles exagèrent le respect de la tradition ; elles affaiblissent l'esprit critique ; le jurisconsulte accepte docilement les commandements émanés de la prétendue autorité ; il se garde contre tout doute au sujet de la légitimité même des règles existantes ; il s'incline respectueusement devant les institutions ; il ne songe pas à se demander si celles-ci ne constituent pas autant d'usurpations. Dans le droit irlandais, point de pouvoir législatif, point non plus de pouvoir judiciaire. Des sentences arbitrales que l'on ne doit pas accepter mais que l'on accueille et que l'on respecte, telle est la situation. Aux yeux des brehons, légiférer aurait semblé un excès de pouvoir, tout comme juger aurait paru un empiétement injustifiable sur la liberté de l'individu. Le phénomène a une portée considérable dans l'histoire des institutions politiques. Il sert d'explication et de justification à cette théorie sur l'origine du droit d'après laquelle dès qu'une contestation éclate, il n'y a pas d'autorité qui puisse trancher pacifiquement le conflit ; il ne reste que le recours à la force ; mais, cela seulement jusqu'au moment où l'opinion générale se forme qu'en vue d'éviter de continuelles perturbations, il faut soumettre les différends à l'arbitrage. Ne constate-t-on pas que dans la procédure primitive le demandeur affirme son droit par des actes d'hostilité à l'égard du défendeur ? Longtemps

même, celui qui gagne le procès n'a-t-il pas le droit de renoncer au bénéfice de la sentence et de recourir purement et simplement à son imprescriptible droit de vengeance (1)? Cette dernière notion est confirmée par le droit scandinave du moyen-âge. Au surplus, dans nos sociétés politiques modernes le droit constitutionnel n'est-il pas généralement dépourvu de sanction? Y a-t-il un pouvoir législatif et un pouvoir judiciaire en droit international?

Un mot de la situation politique. Le pays était divisé en plusieurs royaumes sur lesquels cependant une race guerrière, les Milésiens, les fils de Mileath, venus probablement d'Espagne, exerçait la suprématie. Un roi principal avait la suzeraineté sur les rois provinciaux, qui, à leur tour, commandaient aux chefs de clan. C'était à Tara, sur la « pierre de la destinée », que se faisait le couronnement du *Ard-Ri*, du « haut roi » ; c'était à Tara que celui-ci résidait entouré d'une milice puissante, corporation de bardes exercés dans l'art militaire et dans l'art poétique ; c'était à Tara que se tenaient les grandes réunions triennales : tous les *chieftains* venaient camper dans la plaine autour de la colline royale et en des fêtes solennelles se scellait l'amitié.

L'organisation était féodale ; mais la féodalité celtique se basait non point sur la concession de la terre, mais sur la concession de bétail. Parmi les vassaux, les uns étaient libres, les autres étaient esclaves.

Une autorité religieuse s'était développée, celle des druides. C'étaient, en réalité, des missionnaires. On les avait vus chez les Celtes de Gaule ; on les voyait chez les Celtes d'Angleterre et d'Irlande. Peut-être bien leur institution était-elle due à une race non aryenne qui, vaincue des siècles auparavant tandis que les Celtes séjournaient encore en Asie, serait parvenue à imposer cette institution religieuse. Chez les Aryens, en effet, c'est généralement le père de famille qui préside aux cérémonies du culte ; sous ce rapport, les Celtes font exception.

Les druides exerçaient une influence redoutable ; ils maniaient à leur gré les crédules populations ; ils les terrorisaient par le terrible monopole qu'ils avaient d'accomplir les sacrifices humains. Leur puissance s'affirmait vis-à-vis des dieux ; ils enseignaient que c'était eux qui avaient fait le ciel, la terre, la mer. Leur confrérie gardait fidèlement les croyances antiques, parmi lesquelles une surtout était importante : la croyance en l'immortalité de l'âme. Non qu'il s'agit de ciel, d'enfer ou de purgatoire ; le mort, pensait-on, retrouvait le double de son corps et des objets déposés dans sa tombe (2).

(1) H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Études sur le droit celtique*, t. I. p. 3.

(2) HENRI MARTIN, *Études d'archéologie celtique*, p. 150.

D'après une tradition le christianisme aurait été prêché en Irlande dès le premier siècle de notre ère ; c'est d'Asie Mineure, non de Rome que seraient venus les missionnaires. D'après une autre tradition, saint Patrick, qui convertit l'île au v^e siècle, se rattachait également à l'Orient et reconnaissait la suprématie du siège d'Éphèse. Quoi qu'il en soit, l'Église primitive d'Irlande exerça une grande action. De nombreux monastères, tels Bangor et Clonard, furent fondés où se conservèrent les connaissances classiques quand la noire nuit s'étendit sur l'Europe occidentale. Certes, quelques écrivains exagèrent quand ils montrent l'hellénisme réfugié en Irlande, mais on ne peut oublier, à peine d'ingratitude que, durant trois siècles, sortirent d'Érin des maîtres illustres. C'est un Irlandais, saint Columba, qui fonda dans Iona, une des Hébrides, l'abbaye célèbre, « la lumière du monde occidental » ; c'est un autre Irlandais, saint Columban, qui créa l'abbaye de Luxeuil. Les associations de missionnaires, les « tribus de saints » formaient un des traits caractéristiques de l'Église irlandaise, de même que l'existence de nombreux évêques hiérarchiquement soumis aux abbés des monastères. Les *Culdees* se rattachaient également à cette organisation. Ils vivaient du travail de leurs mains, ils étaient mariés ; leurs couvents s'établirent surtout en Écosse, mais ils finirent par succomber devant l'hostilité de l'Église romaine.

Le druidisme coexista pendant plus de cent cinquante ans avec le christianisme ; la mère de saint Columba consulta un druite pour savoir combien de temps il convenait de le faire instruire et un druide fut même son premier précepteur ; l'institution néanmoins perdit son prestige ; peu à peu elle disparut ; son caractère fondamentalement religieux ne pouvait se plier à la foi nouvelle. Au contraire, les bardes et les brehons se maintinrent. Lorsque, dans une des grandes assemblées de la nation qui se tenaient à Tara, l'abolition de l'ordre des bardes fut proposée, saint Columba lui-même, disent les biographes, détourna le coup menaçant. Quant aux *brithem*, aux arbitres, il furent, comme nous l'avons vu, pendant de longs siècles les organes de la conscience juridique.

Le mot « brehon » vient d'un verbe qui signifie « arbitrer ». En réalité, dans la civilisation irlandaise, le rôle du pouvoir central se borne à la défense du pays contre l'ennemi extérieur ; la protection à l'intérieur est confiée aux intéressés ; elle est du domaine de chaque famille qui décide le conflit par la force ou bien recourt à l'arbitrage sous la pression de l'opinion publique. Sous l'action des brehons s'est développé tout un système juridique.

Les monuments du droit irlandais sont remarquables ; deux surtout doivent être tirés du pair : le *Senchus Mór* et le *Livre d'Aicill*. Le premier

de ces livres se compose de sept traités, datant très probablement du VII^e et du VIII^e siècle de notre ère. Le sens même du mot *Senchus* n'est pas fixé; le mot *Mór* veut dire « grand ». La glose suggère quelques significations pour le mot *Senchus*; d'après l'une, il veut dire « la vieille maison de la connaissance des ancêtres », « car, dit la glose, de même que la maison protège contre le froid et contre l'inclémence du temps, de même le droit et la connaissance du *Senchus* protègent contre l'injustice et contre l'ignorance ». La date de la composition se place, dans tous les cas, avant le X^e siècle, époque où les chefs scandinaves frappèrent de la monnaie en Irlande; en effet, le recueil ignore la monnaie. Certaines parties du *Senchus Mór* sont en vers. L'ensemble du livre est le récit fait par les brehons à saint Patrick de « ce qu'ont chanté leurs pères ». Le *Livre d'Aicill* renferme des instructions qui sont censées données sur le mont Aicill, près de Dublin.

Dans le droit des brehons, tout tendait à amener l'adversaire à se soumettre à l'arbitrage au moyen de la saisie du bétail et des meubles, en règle générale, et au moyen du jeûne lorsqu'il s'agissait de personnes dites *nemed* ou sacrées; tels étaient les rois, les nobles, les prêtres, les savants, les maîtres-ouvriers. L'arbitrage terminé, la sentence prononcée, tout n'était pas fini. Il fallait faire accepter la décision. De nouveau, on recourait à la saisie, puis venait une sanction toute spéciale. Celui qui prétendait ne pas se soumettre se voyait refuser à jamais l'assistance des brehons, qui déclaraient même que « ni Dieu ni homme ne lui devaient rien », et qui libéraient en réalité tous ses débiteurs. La résistance s'appelait « la fuite »; l'auteur de la résistance était « un fuyard »; personne ne pouvait lui donner asile sous peine d'encourir une amende et d'avoir à payer lui-même ce que devait « le fuyard ».

Quand le demandeur échouait dans son action, le défendeur avait droit à un certain nombre de bêtes à cornes; il avait droit aussi au prix de son honneur, c'est-à-dire au taux de sa composition, parce qu'il avait été présenté au public comme un homme de mauvaise foi.

Le brehon n'intervenait pas seulement dans les conflits nés à l'occasion de conventions. Il se chargeait d'indiquer les compositions à payer, tâche difficile, car il fallait tenir compte, chaque fois, d'un grand nombre de circonstances, modifiant le chiffre primitivement fixé par la coutume.

Nous venons de parler du jeûne. On l'a rattaché à la coutume hindoue, d'après laquelle, à la demande du créancier, tantôt un brahmane se place devant la porte du débiteur et menace de se laisser mourir de faim, tantôt

(1) *Ancient Laws of Ireland*, t. III. Introduction, p. LXXXIX.

une vieille femme s'entoure de combustible et fait mine de vouloir y mettre le feu. Le jeûne irlandais semble plutôt être simplement une forme adoucie de la sommation. La pratique, du reste, se rencontre chez les saints irlandais. On les voit jeûner, tantôt à l'encontre d'une population païenne, tantôt à l'encontre d'un roi ennemi du christianisme. Le châtement ne tarde pas : la terre s'entr'ouvre et engloutit les infidèles, ou bien encore l'insurrection chasse le prince de son trône.

Les brehons s'attachaient à être équitables ; ils tenaient à faire respecter la parole donnée, ce qu'ils appelaient le « contrat de lèvres ». « Le monde serait fou, disait un brocard, si les contrats de lèvres n'étaient pas obligatoires ». « Il y a trois périodes auxquelles le monde meurt, disait un autre brocard, c'est-à-dire auxquelles la bonté abandonne les hommes : le temps de peste, la guerre générale, la dissolution des contrats verbaux. »

Dans le droit qui se développa sous l'influence des brehons se produisent de curieuses particularités. Le mariage, par exemple, prend de nombreuses formes ; il y a même le mariage annuel, dont la courte durée a pour but d'empêcher le mari d'arriver à obtenir par prescription la propriété de ce que la femme a apporté comme dot. Il y a également le *fosterage*, lien unissant le maître et l'élève. L'usage était d'envoyer les enfants faire leur éducation chez quelque professeur renommé. Il se formait alors entre celui qu'on appelait le « père nourricier » et son pupille une relation remarquable, une véritable parenté spirituelle, engendrant des obligations juridiques. Le pupille devait assister son « père nourricier » quand il tombait dans la misère ; il devait le secourir dans sa vieillesse. Au maître revenait le produit du travail de l'élève pendant toute la durée de l'éducation, tout comme le premier gain que faisait celui-ci quand il exerçait le métier auquel on l'avait initié. Dans certains cas, le « père nourricier » héritait de son pupille.

D'autres particularités concernent la capacité de contracter. Celle-ci varie. Le fils reste soumis à la puissance paternelle aussi longtemps que vit le père ; la femme mariée ne peut contracter sans l'assentiment de son père, de son tuteur ou de son mari ; le moine doit être assisté de son abbé. Des distinctions nombreuses naissent de ce fait que la majeure partie de la population n'a pas de droit absolu de propriété.

En droit criminel, existe la composition. Nous avons vu que dans le *Senchus Mór* il n'est point question de monnaie métallique ; les monnaies de compte, pour l'évaluation de la composition, sont la *cumhal*, la bête à cornes, le sac d'orge. Le mot *cumhal* signifiait originairement une femme esclave ; plus tard il désigna tous biens équivalant à une femme esclave, dont le prix était censé être trois vaches. Les bêtes à cornes servaient éga-

lement pour les échanges. Le sac, le *miach*, était une mesure dont le contenu en froment était évalué par la glose du *Senchus Mór* à un scrupule d'argent.

Les guerres entre les différents clans étaient continuelles. Les obligations militaires étaient strictement fixées : quiconque possédait un héritage devait suivre le roi dans trois guerres et rejoindre ses troupes quand il en était requis ; quiconque possédait un bouclier devait prendre part à toutes les expéditions de pillage ; le reste du peuple devait être prêt tous les jours à repousser les attaques du dehors (1). Jusqu'à la fin du VII^e siècle, les femmes devaient le service militaire. C'est Adamnan, abbé de Iova, qui fit abolir cette obligation. Un jour, dit la glose, il traversait la plaine. Il était avec sa mère qu'il portait sur son dos. La mère et le fils virent deux troupes armées qui se combattaient ; la mère remarqua une femme qui, tenant une faucille de fer, avait fait entrer cette arme dans le sein d'une femme de la troupe opposée. En effet, ajoute le glossateur, en ces temps les femmes allaient comme les hommes aux combats. La mère d'Adamnan descendit du dos de son fils et s'assit par terre. « Tu ne m'emporteras pas d'ici, dit-elle à Adamnan, tant que les femmes ne seront pas pour toujours délivrées de l'obligation de faire la guerre. » Adamnan lui promit de faire en sorte que ce désir fût réalisé. Il arriva, après cela, qu'une grande assemblée se tint en Irlande. Adamnan y alla comme délégué des clercs d'Irlande et il y affranchit les femmes de l'obligation du service de guerre (2).

Tout le système militaire était sanctionné par une habile organisation de saisies, que le chef de clan pouvait faire opérer, sans procéder à un commandement préalable et qui étaient suivies de l'enlèvement immédiat des objets.

La guerre se faisait avec cruauté. Dans les légendes épiques, ce qui est surtout vanté, c'est la violence. « De l'heure où Conaoll le Triomphateur, fils d'Amorgan à la Chevelure de feu, prit pour la première fois la lance en main, il ne laissa jamais passer un jour sans blesser, une nuit sans tuer un habitant de Connaught, et il ne s'endormait pas sans avoir la tête coupée d'un habitant de Connaught sur son genou. Il n'y eut pas en Irlande de terre de petit noble où Conaoll le Triomphateur n'eût tué un homme. » Veut-on la description d'une bataille ? « Autant il y a de grains de sable dans la mer, d'étoiles au ciel, de gouttes de rosée en mai, de flocons de neige en hiver, de grêlons dans un orage, de feuilles dans une

(1) JULES DE LASTEYRIE, *L'Irlande au V^e siècle*. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1865.)

(2) H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Études sur le droit celtique*, t. II, p. 123.

forêt, d'épis de blé jaune dans la plaine de Breg, de gazons sous les pieds des chevaux d'Irlande en un jour d'été, autant de moitiés de têtes, de moitiés de crânes, de moitiés de mains, de moitiés de pieds, autant d'os rouges furent dispersés dans la plaine de Murthemné; elle devint grise des cervelles des ennemis, tant fut cruel et violent le combat livré contre eux par Cûchulain. »

Durant les guerres se formaient des traités d'alliance ; les guerres terminées, se concluaient des traités de paix. De là un droit intertribal qui, la circonstance mérite d'être remarquée, était muni d'une sanction. Le *Senchus Mór* renferme divers passages où l'on voit la saisie prononcée contre ceux qui ont violé une convention conclue par les chefs de tribu, une *cairde*, pour employer le mot celtique.

Vers la fin du XVI^e siècle, avons-nous vu, enseignants et praticiens du droit irlandais disparaissaient : le droit anglais triomphait. Un grand poète, Edmund Spenser, qui avait appartenu à l'administration anglaise et qui avait habité l'Irlande durant de longues années, rendait, vers 1592, un hommage solennel aux brehons, quand il louait l'équité de leurs décisions ; mais bientôt des juristes du gouvernement conquérant devaient prendre l'offensive et c'est ainsi que dans les premières années du XVII^e siècle sir John Davies, attorney général pour l'Irlande, dénonçait les théories juridiques celtiques comme tendant à la destruction de la chose publique. Les principes du droit anglais, son organisation judiciaire, sa procédure furent introduits.

Une erreur se commit, épouvantable en ses conséquences. Imbus de l'idée romaine de propriété, les légistes anglais ne comprirent rien à l'organisation du clan ; ils attribuèrent au chef les terres qui appartenaient en réalité au groupe tout entier et quand, sous prétexte de trahison et de rébellion, les turbulents *chieftains* étaient poursuivis et condamnés, la confiscation frappait la propriété commune des membres du clan. Le droit de la vieille Irlande fut outrageusement foulé aux pieds. Suivant le mot du glossateur, « le *Senchus Mór* protégeait contre l'injustice, tout comme la maison protège contre le froid et contre l'inclémence du temps ». Dorénavant, pendant une longue période qui n'est point encore close, il n'y aura plus d'assistance, il n'y aura plus de secours : l'iniquité régnera en maîtresse souveraine. Mais Erin n'oubliera pas le précepte des brehons : « Ne cesse de protester, ne cesse de clamer contre l'injustice, de crainte qu'elle ne puisse invoquer la prescription ! »

ERNEST NYS

SONIA KOVALEWSKA ⁽¹⁾

V

Sonia Kovalewska était une singulière créature, d'une espèce étrangère dans le monde des trivialités normales. Tout était disproportionné en elle, un petit corps frêle avec une grande tête; on se sentait étourdi par le doux, lourd et fade parfum de son génie. Ne se dressait-elle point là à la place d'honneur, entre des poètes à la mode et des penseurs du temps et des bibelots de plâtre d'après les antiques les plus célèbres; et elle languissait comme si l'on pouvait encore désirer quelque chose de mieux.

Et les fleurs nerveuses que créait son esprit devenaient toujours plus rouillées, et elle se tendait toujours de plus en plus sur le mince pétiole qui la soutenait, vers la grande chaleur de vie qui éclairait et faisait vibrer indistinctement les justes et les injustes — seulement pas elle, *pas elle!*

D'où vient cela? Pourquoi ne lui arriva-t-il pas ce qui est apporté, avec l'impétueux gaspillage des hommes, aux femmes les plus insignifiantes?

Elle n'était pas même jolie! répondent ses plus discrètes admiratrices.

Mais nous n'ignorons pas, nous autres femmes, que ce ne sont pas les plus belles femmes qui sont le plus aimées, que la tendresse la plus ardente se trouve toujours là où l'homme a quelque chose à excuser. Barbey d'Aurévilly, le plus grand poète de la femme, a formulé cela en des lignes impérissables.

Elle était trop vieille, c'est-à-dire trop tôt vieillie, expliquent officieusement ses admiratrices.

Eh bien! nous ne nous arrêterons pas à cela.

Sonia Kovalewska mourut à quarante ans. Une grande mondaine de Paris se trouve à cet âge dans la pleine période d'être désirée. Et pour ce qui concerne la vieillesse précoce? La femme de génie ne vieillit pas comme une institutrice, et la tubéreuse malade et rougie qui pousse de nouvelles

(1) Suite et fin. — Voir le n° 136 de la *Société nouvelle*.

fleurs parfume plus doucement et d'une façon plus excitante que ses blanches sœurs.

Elle désirait trop ! décide M^{me} Anne-Charlotte Edgren-Leffler, qui se maria à l'âge où Sonia mourut, et juste à la même époque. Et elle bâtit tout son livre anguleux sur Sonia sur cette phrase : Elle attendait trop de l'amour !

Et, comment donc ? N'est-ce pas celles qui exigent le plus qui reçoivent le plus ? Avoir toujours beaucoup de prétentions, c'est l'axiome de vie de la plus grande moitié des dames du monde. Et il n'y en a encore aucune qui soit restée sans réponse devant cette phrase vraie et fondamentale.

Elle avait tout ce qui peut être donné à l'homme, dit le bon poète, le père Lie, dans un discours de table à son sujet. Elle avait génie, gloire, position, liberté, la première place au combat pour le développement de l'humanité. Mais parce qu'elle possède tout cela, il n'y a rien pour elle. Elle tend la main comme une petite fille et prie : « Oh, donnez-moi donc cette orange ? »

C'est très bien dit et aussi fort compréhensible. Le père Lie fut le seul à voir en Sonia ce qu'elle demeura toute sa vie : la petite fille, la femme non mariée qui n'est jamais devenue entièrement femme. Mais, cher bon papa Lie, l'amour n'est-il pour vous pas plus qu'une orange ?

Non, de cette façon nous n'avancions pas. Le motif gît plus profondément, il a des conditions plus organiques ; c'est plus l'expression d'une souffrance de l'époque que les traits personnels de la vie de Sonia ; ainsi l'avait cependant aussi considérée sa seconde biographe, Ellen Key, douée d'une compréhension si fine et si bienveillante.

Et, caractéristique comme elle l'est pour son temps, résumant les plus sérieux efforts d'émancipation des femmes, pour arriver aux plus hautes productions intellectuelles, personnifie-t-elle ce que la femme de ce siècle met du sien dans les douleurs et les contraintes apportées à son pouvoir individuel, de ce qu'elle possède de vraiment à elle, derrière la conformation apparente du caractère féminin de l'époque actuelle.

Pourquoi Sonia, dont le charme personnel était si fort, dont l'abandon spontané était si attrayant, comme en témoignent tous ceux qui la connurent, pourquoi Sonia ne charmait-elle pas comme charment beaucoup de femmes inférieures plus froides et bien moins intellectuelles ? Cela tenait à une absence de la *routine d'attraction*, une routine vieille comme les rues et à laquelle les hommes se sont habitués de génération en génération. Les hommes, même les plus délicats, les plus développés, ne sont pas des génies de divination sur ce point. Tout leur a toujours été, il est vrai, totalement aplani de ce côté. Et pourquoi Sonia n'aurait pas, cela dépendait d'une

espèce de pudeur qui la tenait continuellement dans les incertitudes sur les *préliminaires de l'amour*. Cela dépendait d'une sorte de noblesse formant le fond de sa nature et d'un manque d'instinct résultant de la perte du premier naturel. Sonia appartenait à une classe de femmes qui apparaît seulement durant la seconde moitié de ce siècle et véritablement en si grand nombre qu'elles déterminent le type du temps.

On pourrait tenir ces êtres pour une forme de transition, tant leurs aspirations semblent être en contradiction avec leur sexe. Et pourtant, c'est le meilleur élément féminin que produit cette époque.

Ce sont les femmes qui ne commencent point par vouloir remplir leur destination comme femmes, qui tiennent pour plus importants dans leur jeunesse d'autres devoirs que de devenir épouse et mère.

Dans la classe bourgeoise, ce sont les filles *douées* dont on voit sortir cette incroyable foule d'institutrices envahissant tous les pays européens. La conception générale qu'on a d'elles est celle-ci : Elles ne comptent pas sur le mariage. Et le plus grand nombre des hommes traduit cela par : « Elles ne sont pas bonnes pour le mariage », et s'en tient au troupeau d'oies qui sont chassées annuellement au marché et vont en caquetant à la rencontre de leur sort.

Si la postérité de tels pères et de telles mères produit une dose très minime d'intelligence ayant en elle des capacités de développement, c'est cependant elle qui compose la majorité.

Autrefois, on ne pensait uniquement qu'à marier ses filles, les intelligentes comme les stupides ; cela donnait une moyenne assez convenable ; maintenant on trie celles « qui ont de bonnes têtes pour apprendre » et on les destine au célibat et celles « qui ont la compréhension lente » sont menées au marché du mariage.

Ce partage est l'un des points fondamentaux de l'économie bourgeoise. Celles « qui sont capables de se suffire » reçoivent leur « instruction » et sont condamnées à s'entendre éternellement reprocher par les parents ce qu'elles leur ont coûté. Pour celles « qui ne peuvent se suffire » on cherche, avec l'immanquable trousseau, à les « amener à l'homme » aussi vite que possible.

Les premières sont « les bonnes têtes », les dernières « les bonnes femmes » et l'esprit de justice des hommes trace entre ces deux catégories une ligne de démarcation aussi sévère que pratique.

D'ailleurs les « têtes éclairées » sont elles-mêmes originaires cause de ce trait typique qui éclaire avantageusement notre temps. Elles commencent elles-mêmes à se distinguer et à habituer le bourgeois obtus à une autre compréhension que celle primitive de la femme. Elles repoussent elles-

mêmes les mets qui leur sont apportés sur la table de la vie et en saisissent d'autres, tels que le vin et le tabac, considérés comme convenant et seyant aux hommes seuls. Et comme elles passent vraiment leurs examens et qu'elles savent fumer leurs cigarettes sans que cela semble leur nuire, la manie d'égalité de ce siècle reconnaît là un signe de l'égalité entre les sexes et proclame le droit des égaux et la communion des cerveaux.

Des autres éléments des choses humaines qui jamais ne pourront devenir semblables ou ressemblantes, on ne parle point, parce qu'on ne songe jamais à rechercher le fond des choses; et ce siècle matérialiste ne cherche par aucun côté à approfondir les idées jusqu'à leur essence.

La femme douée et capable de développement aurait-elle vraiment oublié qu'elle est femme et liée par le sort à des lois immuables?

La meilleure partie des éléments féminins a-t-elle vraiment une tendance inquiétante à une demi-masculinité, à une stérilité hybride? Pour considérer cela ainsi (et c'est encore regardé de cette façon par le plus grand nombre), la stupidité de la femme n'est pas suffisante, cela exige toute l'obtusité du cerveau de l'homme.

Parmi les femmes qui semblent s'être le plus affranchies de leur sexe, la plupart eurent une puberté prématurée ou très précoce et tôt le frisson sensuel de la femme développée vis-à-vis de l'homme. Sonia, la femme-génie par excellence, éprouva à neuf ans toute la fureur de la jalousie contre une autre petite fille que son jeune et bel oncle sembla lui préférer; elle subit si fort ce sentiment, qu'elle mordit comme par mégarde jusqu'au sang le bras de l'enfant assise sur les genoux du jeune homme. Et ce qui prouve bien que ce n'était pas simple méchanceté mais autre chose, c'est qu'à partir de ce moment son sentiment envers l'oncle se changea en une déception rentrée qui la faisait s'éloigner de lui et se tenir à l'écart. Déception! car déjà étant enfants, ces femmes ont une obscure mais violente divination de leur valeur par rapport à la femme ordinaire. Leurs fortes impulsions leur font ouvrir les yeux et leur donnent une bonne mémoire. Elles ne deviennent pas amoureuses, comme la jeune fille quelconque, de quelques qualités extérieures ou du premier homme venu qui se trouve là à point nommé. Elles veulent la réunion avec celui qui leur est supérieur, et elles n'échappent à aucune expérience humiliante pour leur sentiment. Et quand l'âge de la puberté, avec ses impulsions ardentes, est passé, et que commence un repos temporaire, alors paraît une autre impulsion, celle de voir se développer entièrement tout ce qui sommeille en elles, avant de se donner pour la création de nouvelles races.

Le besoin de la puberté intellectuelle et psychique l'emporte sur la puberté animale que l'on tenait jusqu'ici pour suffisante.

Elles veulent avoir atteint l'entière croissance de leur esprit et de leur âme avant d'entrer dans la vie, ne pas rester des mineures, mais avoir la propriété d'elles-mêmes dans leur *Être* et leur *Pouvoir*, et cette force d'aspiration vers la *personnalité* pour laquelle aucun chemin n'est encore rendu pratique, s'égare presque toujours dans la fausse route de l'une ou de l'autre étude.

Combien cela arrive plus encore lorsqu'un don inexprimé et puissant se trouve là à l'état latent et cherche à se faire jour. Et Sonia Kovalewska ne suivit pas la voie fatigante des études routinières. De famille aisée, très favorablement placée sur l'échelle sociale, elle trouva partout des voies conductrices qui la conduisirent plus directement au but que cela n'est possible à la plupart des jeunes filles qui étudient.

Il en est peu qui ont pu commencer comme elle à dix-sept ans, sous la direction et possédant l'intérêt personnel de grands savants ; peu qui se sont vues comme elle comblées de distinctions à vingt-quatre ans, dans la pleine force de la jeunesse.

Certes, elles sont rares celles qui se sont trouvées à cet âge devant la vie riche et féconde qui s'offrait à elles et semblait leur dire : « Prends, choisis, tu peux avoir ce que tu veux ! »

Mais c'étaient des objets de parade qui se trouvaient sur la table.

La récompense que ces six années de surmenage lui apportèrent fut une lassitude sans bornes, accablant le corps et l'âme, un besoin permanent d'existence végétative, un dégoût de l'étude dont elle s'était tant occupée. Sonia s'était surmenée comme se surmènent la plupart des jeunes filles, soit qu'elles travaillent pour l'examen d'institutrice ou l'examen universitaire, avec cette application fixe qui ne regarde ni à droite ni à gauche et tient l'étudiante prisonnière comme une suggestion hypnotique ininterrompue. Elle était épuisée par une tension unique de l'esprit, état pendant lequel tout se tait et seul un organe, la mémoire, travaille péniblement au détriment de toutes les autres facultés.

L'homme ne connaît pas cet état, pas dans la même mesure que la femme étudiante ; il y fait diversion par des plaisirs de société, par une hygiène corporelle et intellectuelle dont la femme est justement exclue par la délicatesse de son tempérament, non moins que par les considérations de la morale.

Pendant ce temps-là, le sexe a d'ailleurs soin de ne point se manifester chez la femme dont l'organisme est uniformément surmené, ou il s'exprime seulement par une excitabilité générale.

Il en fut ainsi pour Sonia. Avant que l'assujétissement de travail avec Weierstrass ne commençât, l'époux apparent de Sonia avait eu à souffrir de

plus d'une chose. Non contente de l'employer à toutes sortes de commissions qui incombent d'ordinaire à un domestique, elle le visitait continuellement dans son appartement de garçon, elle organisait de petits voyages à deux et des parties de campagne, et n'était en somme de bonne humeur que lorsqu'elle l'avait à elle.

Mais Woldemar ne comprenait pas cela. Devenu de bon gré l'époux apparent d'une femme-enfant, il respectait consciencieusement, pour le maintien de son propre *statu quo*, les fausses idées du temps qui s'étaient fixées dans la tête de cette petite fille.

Naturellement Sonia ne se comprenait guère non plus. Se comprendre dans cette situation, ce n'était point son affaire à elle, mais c'était à Woldemar de comprendre sa femme. Aussi devint-elle plus irritable, plus chagrine et plus déçue après chaque nouveau tête-à-tête avec lui, et longtemps encore après sa mort elle se plaisait à dire ironiquement de lui : « Il pouvait à merveille en sortir sans moi. Une fois qu'il avait ses cigarettes, son verre de thé et un livre, il ne lui fallait rien de plus. »

Woldemar Kovalewski, le traducteur de l'ouvrage de Brehms sur les oiseaux, et de quelques autres dissertations populaires scientifiques en russe, paraît avoir appartenu à cette catégorie du genre masculin qu'on nomme les garçons modèles. Il piochait avec assiduité, vivait sans besoins, agissait toujours correctement et marchait droit dans l'attelage. Mais il n'était ni un esprit personnel ni l'homme qu'il fallait pour cette femme.

Cela fut évident de prime abord, lorsqu'il consentit à un mariage apparent avec elle, et le mariage russe lie pour la vie ! Après que Kovalewski se fut établi à Yéna pour échapper à la capricieuse façon dont Sonia disposait de son temps, un froid s'établit entre eux.

A Berlin, où Sonia, comme cela a déjà été dit, vivait seule avec une étudiante et amie, elle paraît avoir eu honte de lui dans une certaine mesure. Elle lui permettait bien de venir la prendre chez Weierstrass, mais ne le présentait jamais et ne laissait remarquer à personne qu'il était son mari. Ses études terminées et une longue oisiveté les ayant suivies, lorsque la mort de son père eut exalté ses nerfs et que ses sens se furent éveillés, elle s'attacha étroitement à Woldemar et finit par réchauffer cette nature de bois. Mais ni le don qu'elle fit d'elle-même, ni la naissance d'une fille ne purent transformer son être à lui, et déjà pendant leur courte entente à Saint-Petersbourg il laissa un fripon intrigant se glisser entre elle et lui.

Éconduite, inapaisée mais dégrisée, Sonia partit pour Paris.

Elle voulait se suffire et ne le pouvait qu'en utilisant les connaissances acquises. Pendant des années elle avait voulu être, non savante, mais femme. Cela ne lui avait pas réussi.

Le professeur Mittag-Leffler, frère de M^{me} Edgren et élève de Weierstrass, lui adressa un appel vers Stockholm. Elle devait devenir sous sa direction professeur à l'école supérieure qui se fondait dans cette ville. Et la savante consentit dans une lettre de reconnaissance sous le ton de laquelle une oreille subtile aurait cependant surpris un autre sentiment.

A Stockholm, nul ne remarqua qu'elle était femme ; naturellement point non plus le professeur Mittag-Leffler, avec qui elle se lia tout de suite d'une façon franche et cordiale.

Elle arriva là au milieu d'une société aux idées étroites. Sa vie était un problème d'arithmétique soumis aux facteurs d'utilité. Ce fut le temps le moins fécond de sa vie, le temps qui amena la confusion dans son être impressionnable.

Auparavant, elle avait vécu à Paris une époque excessivement marquante pour elle.

Dans le laps de temps qui s'écoula entre sa séparation d'avec son mari et la mort de celui-ci, elle fit à Paris, comme le raconte M^{me} Leffler, la connaissance d'un jeune Polonais « révolutionnaire, mathématicien, poète » ; son âme était une flamme brûlante comme la sienne avec laquelle elle se fondit en une même ardeur. Jamais personne ne l'avait comprise comme lui, jamais personne n'avait ainsi partagé chacune de ses impressions, de ses pensées et de ses aspirations. Ils étaient continuellement ensemble et pendant les courtes heures de séparation, ils s'écrivaient de longues épîtres. Ils étaient convaincus de cette idée que les hommes sont créés par couples et que chaque être est incomplet, tant qu'il n'a pas trouvé son autre moitié. Il était jour et nuit auprès d'elle et sans se soucier de la compromettre escaladait souvent les murs du jardin à deux heures du matin, lorsqu'il rentrait enfin chez lui, ce à quoi il pouvait rarement se résoudre plus tôt.

M^{me} Edgren, qui elle-même, pendant son premier mariage d'une durée de presque vingt ans, demeura sur le seuil du temple de l'hyménée, apprit seulement à quarante ans à connaître la bénédiction de la venue de l'enfant et l'amour jusque-là lui fut incompréhensible ; elle nomme cela « des rapports tout particulièrement exarcebés », car les deux ne faisaient que parler, parler, parler, s'enivrer de leurs paroles et s'affirmer entre autres choses « qu'ils ne pourraient jamais être réunis » et cela parce que « il devait se garder pur » pour la chaste jeune fille qui errait quelque part sur cette planète ou sur une autre et il se gardait pour elle.

On pourrait penser que ceci est un bavardage enfantin et qu'une femme possédant l'esprit, l'expérience, le vécu et la situation de Sonia dans le monde, devrait avoir envoyé se promener le sot garçon dès qu'il commença.

Mais non ! Elle tomba d'accord avec lui « comme deux flammes qui se réunissaient dans une commune ardeur ».

Ils restaient assis côte à côte, nerveux, excités, ne pouvant se quitter l'un l'autre, se jetant, se renvoyant par-dessus la table des phrases sans fin et déversant des torrents d'esprit dans le tonneau des Danaïdes, car nulle interruption n'était possible à aucun prix ; surtout par cet affreux silence où l'on croit entendre le battement des pouls, où les yeux timides se détournent l'un de l'autre et les mains humides et fiévreuses cherchent à se cacher.

Ce que le « pur » jeune mathématicien, poète et Polonais ressentit alors, pourrait seulement intéresser celui qui veut faire des recherches sur les émotions des hommes modèles. La seule intéressante dans cette situation est Sonia, et elle l'est excessivement. D'abord de telles occurrences ne sont jamais créées par l'homme, en tout cas jamais recommencées. La femme qui ne les cherche pas ne saurait aboutir à ces situations ; même la plus sotte petite jeune fille s'entend parfaitement à ouvrir les yeux à un monsieur gênant. Elles le font toutes brillamment. C'est autre chose lorsqu'on ne veut pas se débarrasser du monsieur en question. Quand on le retient, le trouble, l'excite, quand on tremble devant le moment où il pourrait partir, qui ne connaît cette position, surtout entre des demoiselles intelligentes et des messieurs dilettantes. Sonia était ici la demoiselle d'intelligence. Sa tactique, ce genre de feu qui était en elle, était celui de la femme virginale, qui se sent incertaine et inexpérimentée dans la chose principale. La femme qui a vécu l'amour possède un tout autre calme, même auprès du tempérament le plus ardent.

Elle sait si bien ce qu'est un chemin de traverse. Elle ne craint plus aucun inconnu et ne désire plus rien d'indéterminé. On va m'objecter que beaucoup de femmes mariées cherchent justement ces situations-là. Certainement. Il y a beaucoup de femmes mariées pour qui le mariage n'est ni *l'amour-goût*, ni *l'amour-passion*, ni *l'amour-savant*, ni aucune autre sorte d'amour, mais une sensation mécanique. Par l'homme indifférent, ou celui qui ne fait pas vibrer la femme, aucune femme ne devient vraiment femme. Ce n'est pas la maternité qui reveilla la Belle-au-bois-dormant de son long sommeil, mais le baiser de l'homme aimant.

Par l'Église, la madone qui conçut sans en avoir conscience incarne pour l'éternité la jeune fille-mère en un profond symbole, exigeant simplement l'explication psychologique pour être appliquée à mille cas vulgaires et triviaux.

Sonia était alors, aussi singulièrement que cela puisse sonner, dans cette situation de la femme qui désire sans le savoir, et cela se précisa de plus en plus par la suite. Elle était la jeune fille-mère qui avait donné naissance

à un enfant sans connaître l'amour de l'homme. Woldemar Kovalewski qui, me semble-t-il, n'était à la hauteur d'aucune situation de la vie, ne l'était point non plus en ceci. En tout cas pas pour une Sonia, la femme-génie, à qui aucune des mesures usuelles n'est à appliquer. Pour des femmes exceptionnelles, avec un esprit plein d'originalité et un tempérament plein de finesse et de sensualité, l'homme ordinaire n'est pas un homme. Mais elles ne se connaissent pas. Car les grands dons sont cachés pour elles-mêmes dans les sources de leur être et elles ont un long chemin à faire avant de parvenir à la connaissance de leur valeur. Seul le talent, ce qui est inné et ne dépend pas ou presque pas de la personnalité, a une connaissance si précise de ses prétentions, qu'il ne se laisse mystifier par aucune modestie naturelle.

La délicatesse de la modestie est par trop naturelle à celles qui sont exceptionnellement douées. Elles sentent un manque d'équilibre entre elles et les autres. Et quand elles doivent, par une contrainte intime, se frayer une voie pour les manifestations de leurs dons, elles s'excusent pourtant en une certaine mesure des prétentions de leur personne privée. Les natures riches ne connaissent jamais leur propre richesse que dans une portion minime. Elles ont honte d'offrir un sou de mendiant, tandis qu'elles font cadeau de royaumes. Et combien plus, la femme qui ne sait rien de sa richesse avant que l'homme ne vienne la lui révéler tandis qu'il s'en enivre. Telle était Sonia. Elle donnait et donnait toujours à pleines mains, mettait son esprit, ses connaissances, sa complaisance, ses qualités agréables à la disposition de tous ;... mais lorsque, dans l'éternel abandon du génie, elle élevait ses propres prétentions au don complet d'un autre, alors il lui était toujours répondu : Tu as trop exigé !

Car ce que le génie *doit* exiger et ce que la moyenne *possède*, cela ne pourra jamais être d'accord.

La nouvelle du suicide de son mari l'arracha brusquement à cette inclination pour ce vert jeune homme polonais — inclination incertaine et peu claire dans laquelle les sens parlaient si faiblement et le sentiment de la solitude si fortement. Et elle, — que chaque mort dans sa famille ébranlait si douloureusement, elle dont le tendre physique était frappé constamment à coups de massue, — elle sortait à peine, fatiguée et fanée, de cette fièvre nerveuse, lorsque les revendicateurs des droits de la femme l'appelèrent dans ce Stockholm où son âme devait se glacer, son esprit dépérir et son corps mourir.

VI

Je vais passer rapidement sur les années suivantes. M^{me} Leffler les a décrites en détail dans son livre sur Sonia et Ellen Key, dans son étude sur M^{me} Leffler, a redressé ce qui était par trop inexact dans l'œuvre de celle-ci et rempli les lacunes de la biographie. Je vais aussi parcourir moi-même brièvement cette période pour les lecteurs qui ne connaissent pas ces deux livres. Car ces années furent certainement les plus psychologiquement vides dans la vie intérieure de Sonia. Elle entra dans un mouvement condamné, dès le début, à la stérilité, à cause de l'étroitesse de ses points de vue. Cela l'aida à sombrer. Elle fut entraînée dans une société étroite d'idées, qui se divisait en deux groupes sévèrement séparés, l'un mené par des esprits excités, réformateur zélé, composé de dames et de garçons modèles, sans une seule véritable personnalité réfléchie et productive; l'autre purement suédois et masculin, à l'exception pourtant du meilleur élément féminin. Ce dernier groupe se distinguait par des orgies, des courses nocturnes et une vie de restaurant, de chant et de camaraderie réciproque, dans lequel se mouvaient quelques grands talents, qui regardaient l'autre groupe avec peu de considérations du haut de leur hauteur. Pour la première fois de sa vie, Sonia fut forcée de se rendre utile, d'une utilité quotidienne tout ordinaire et de marcher attelée comme un cheval de labour — de donner des leçons contre paiement. Le caractère de sa place la rendait dépendante du *point de vue moral* d'une coterie. Avec la souplesse russe de son être, elle descendit du domaine de son génie librement exercé, pour remplir un devoir de maître d'école sous un professeur, ce qui l'ennuya bientôt mortellement. Car les mathématiques n'eurent vraiment de charme pour elle que tant que le génie du vieux Weierstrass l'éclaira et l'amena aux éclairs de la compréhension productive, unique chose que la femme ait cherché à accomplir jusqu'ici dans les hautes sphères des penseurs spéculatifs.

Elle vécut ainsi quelque temps à travers tout, sans cependant descendre assez au niveau de ses surveillants pour faire cesser les hochements de tête et à l'occasion des admonestations. Pétillante d'esprit, sans prétentions, elle fit les frais de la conservation dans les sociétés, jusqu'à ce que le superflu gaspillé de son esprit et de son tempérament amenât un relâchement dans le cercle surmené de ses admirateurs et admiratrices. Lorsque la première ivresse de la nouveauté fut passée, envolée, Sonia s'en tint le plus souvent à la lente et fidèle Anne-Charlotte, dans une de ces amitiés de femmes, comme elles sont si nombreuses, maintenant que les femmes

deviennent intellectuelles. C'était une amitié de compréhension sans de plus profonde sympathie de nature, une de ces amitiés qui se nouent, non à cause d'une surabondance, mais à cause qu'on ne trouva pas mieux et où deux êtres cherchent à faire de rien quelque chose. Aussitôt que ce quelque chose se rencontre, l'intérêt et la compréhension réciproques disparaissent comme cela eut lieu aussi dans ce cas, lorsque le duc de Cajanello apparut à l'horizon de M^{me} Leffler. Cela se montre suffisamment dans le livre qu'elle écrivit sur Sonia pendant la lune de miel de son bonheur, sans doute avec de bonnes intentions, mais avec peu de tact et de sympathie.

De cette amitié mal entendue naquirent ces productions mal venues, dont Sonia fournit le canevas et que M^{me} Leffler dramatisa. M^{me} Leffler chercha à présenter objectivement, d'une façon réaliste, ce que Sonia avait ressenti d'une façon psychologiquement intuitive dans le fonds de réserve de sa vie. Sonia, dans son être, était la femme mystique avec l'obscurité du chaos et les aspirations ardentes, sans commencement ni bornes, de la nature russe. M^{me} Leffler était la fille éclairée d'un recteur « qui travaillait sans cesse à son développement ».

Déjà pendant leur collaboration, les conflits commencèrent à s'élever entre les amies.

M^{me} Leffler se tourmentait d'avoir « repoussé sa propre œuvre », le livre : *Amour du mariage* dans lequel elle avait commencé à dépeindre la vie des célibataires. Les vagues de tempêtes de l'imagination de Sonia gênaient M^{me} Leffler et apportaient un élément étranger et plus d'extension dans son style fade et raisonnable. Il s'en suivit chez elle de grands romans riches en contenu, qui produisaient l'effet de quelque chose de faux et de boursofflé. M^{me} Leffler produisit un effet contraire sur Sonia, qui vit que son amie pouvait moins qu'elle ne l'avait cru, ce qui lui donna enfin confiance en son propre talent littéraire. Elle écrivit l'histoire de sa jeunesse, *Les Sœurs Rajewki*, et l'histoire tirée du cercle des nihilistes, *Une nihiliste*, également deux livres pleins de profondeur de vie et promettant bien plus que n'importe quelle production de la littérature de femmes goûtée de nos jours. Elle ne trouva pas l'approbation qu'elle méritait, justement parce que nul ne comprit la personnalité qui se lisait en ces œuvres.

Il y a eu jusqu'ici une erreur fondamentale dans la façon dont Sonia Kovalewska a été comprise et surtout par M^{me} Leffler. Celle-ci la traitait d'égale à égale à peu près, d'après le point de vue suivant :

« *Je suis grande et tu es grande. Nous sommes toutes deux des grandeurs égales.* »

Mais Sonia et M^{me} Leffler, sa biographiste, ne sont pas d'une grandeur égale. Dans son être essentiel, M^{me} Leffler est à Sonia ce qu'une appari-

tion du temps est à une apparition de l'éternité. L'une est une femme ordinaire avec un talent très soigneusement développé, l'autre est une de ces énigmes qui viennent de temps en temps sur notre terre, dans lesquelles la nature semble avoir rompu ses limites, énigmes créées pour rester solitaires, sans être entrées en possession de leur moi.

En l'an 1888, à l'âge de trente-huit ans, Sonia apprit pour la première fois à connaître l'amour, qui était le sort de la femme.

M. K. était un grand et lourd boyard, professeur révoqué à cause de ses vues trop libres, riche et, depuis qu'il avait quitté la Russie, presque toujours en voyage. Ce n'était plus un jeune homme comme le duc de Cagnello. Il était de quelques années plus âgé que Sonia. C'était une personnalité complète et sûre d'elle-même, sans mécontentement et sans illusions, ne ressemblant en rien aux jeunes gens sensibles qu'une force irrésistible pousse à se réchauffer à un autre cœur et à se rattacher à des illusions non satisfaites.

La femme plus âgée a toujours, toutes proportions gardées, plus de succès près de l'homme jeune et l'amour que M^{me} Leffler éveilla chez le jeune duc chétif n'est pas si étonnant.

Le boyard, dont je ne puis citer le nom en entier (vu qu'il se réjouit encore de vivre et d'être en bonne santé et qu'il a trouvé dans la vie tout ce qu'il désire), était un homme important, sceptique, attirant pour les femmes et les connaissant en pratique et en théorie. Sonia la compatriote, le génie Sonia, Sonia la femme de société, l'intéressèrent pour autant qu'il fût encore à intéresser ; mais la femme Sonia ne joua pas pour lui le rôle essentiel que joue la femme aimante pour le jeune homme qui sent s'offrir à lui pour la première fois le complet abandon de la femme. Le déséquilibre longtemps retenu qui se montrait maintenant dans la femme déjà mûre, n'avait plus pour lui la nouveauté de la surprise ni le charme chatouillant de la fatuité inespérément flattée. Il prit cela tranquillement et ne se laissa pas déranger pour si peu dans la façon dont il avait organisé sa vie.

Et si l'épouse manquait dans son existence, l'élément féminin, rafraîchissant son célibat, n'y manquait point. Sonia devait remplir la place de l'épouse, mais lui ne pouvait plus être l'amant désirant et hors de lui.

Ce conflit présente distinctement deux phases, l'une seulement intérieure et l'autre extérieure, influencées par l'esprit du temps.

A sa première rencontre avec M. K., Sonia avait aussitôt senti la femme s'éveiller en elle avec impétuosité. Elle aimait pour la première fois, et elle aimait comme une toute jeune fille à peine développée, avec une joie tremblante, sans arrière-pensée, heureuse de tout l'inattendu que cet amour

éveillait en elle, dans son corps et dans son âme, pouvant à peine croire que cet homme était là, existait vraiment, qu'on pourrait le revoir demain comme on le voyait aujourd'hui, qu'on pouvait le toucher, le retenir avec les mains. Elle ne vivait que quand elle le voyait et tombait dans la désespérance dès qu'elle le perdait de vue. Maintenant Stockholm lui devint absolument haïssable, car il la retenait, il l'emprisonnait, il l'enchaînait comme femme et comme Russe. Il était le Sud, il était le monde, il était le large horizon, il était l'esprit libre, la fière absence des préjugés, et avant tout, il était la patrie ! Il était la Russie. Il était l'esprit de la terre d'où elle était sortie, il était la langue qui l'avait bercée dans son enfance, dans laquelle son père et ses sœurs, tous ses chers morts lui avaient parlé. Il était le seuil de la maison pour la solitaire en pays étranger. Et par-dessus tout : il était le seul en qui elle pouvait apaiser la flamme brûlante du sexe.

Mais lorsqu'elle avait pris un nouveau congé et fuyait vers Paris ou l'Italie pour le retrouver, elle se butait à son calme sans passion qui, ressenti par son moi fiévreux, devenait une douche glacée remplaçant la chaleur bienfaisante dans laquelle tout son être avait espéré se dilater et se rétablir. Ce qui fait qu'elle refoulait tout son amour à l'intérieur dans une ardeur dévorante.

Sa force de résistance commença de se détendre. Il lui sembla que tout devenait noir et vide autour d'elle et qu'elle se trouvait seule au milieu de ce noir et de ce vide. Et ce qui poussa surtout la chose à l'extrême : ses relations les plus intimes avec lui coïncidèrent justement avec le moment où elle travaillait à Paris pour le prix Bordin, avec une foule de fatigues et de nuits blanches.

Lorsqu'elle reçut ce prix à la Noël de l'an 1888, en présence des plus grands mathématiciens français, elle n'était pas seulement une renommée européenne, elle était une de ces femmes qui dureront plus que les sommités les plus importantes de leur sexe. Mais en même temps, elle était une femme surmenée, profondément fatiguée, dans une de ces crises où les nerfs tourmentés et le cerveau surchauffé voient le blanc se changer en noir, le bonheur en souffrance ; crises pendant lesquelles l'inexprimable inconsolabilité physique et l'épuisement intellectuel se transforment en ténèbres, sans que cette nuit apporte le repos. Comme toujours chez les natures productives dans de tels états, le besoin sensuel est porté à son plus haut degré, tandis qu'une véritable paralysie semble régner sur tout l'organisme et qu'un puissant effet sympathique doit venir de l'extérieur pour faire cesser le spasme.

A cette époque, l'homme qu'elle aimait lui offrit sa main, mais Sonia sonda alors l'abîme entre sa tenue de gentilhomme et la passion dévorante qu'elle ressentait et ne voulut rien si elle n'avait pas l'absolu.

Cela, en partie à cause de son premier mariage qui repassait devant ses yeux, en partie aussi à cause du point de vue féminin non encore reconnu inexact, qui se bute à tourner dans ce cercle vicieux : Pour un lot de tant et tant d'amour j'ai à recevoir un lot de tant et tant d'amour et fidélité, et pour des mœurs vertueuses mesurées en tant et tant de mètres, centimètres et millimètres, j'ai droit à une mesure exactement égale de vertu de l'autre part. Mais l'homme en question n'entraîne pas dans de tels problèmes. Sonia retourna à Stockholm avec la douloureuse persuasion de « n'avoir jamais été tout pour un être », et pendant le travail de l'université, fait à contre-cœur, il lui vint le sentiment que l'amour n'est pas une chose à mesurer ni à peser, mais bien l'incommensurable. Tous ses efforts tendirent, à partir de ce moment, à se débarrasser de sa place de Stockholm qui s'était changée en une position viagère depuis qu'elle avait gagné le prix Bordin. Elle voulut abandonner la Suède où déjà elle s'était retirée de toutes les relations étroites et ne laissait plus personne regarder dans son âme. Elle avait la perspective de recevoir une place d'honneur d'une académie russe impériale, et de vivre ainsi d'une complète indépendance matérielle, avec la liberté de séjourner où elle le voulait.

Lorsqu'elle revint encore une fois à donner ses cours de Stockholm après une excursion en Italie, ce fut bien avec la sensation plus forte que jamais de ne pouvoir pas supporter plus longtemps la solitude et le vide de cette vie et de tout briser aussitôt que possible pour accepter la proposition du mariage qui lui avait été faite.

Ce revirement amena pour conséquence un état de fatigue mortelle. Depuis une série d'années, sa manière de vivre avait été entièrement opposée à son tempérament russe. Sa nature, qui s'élevait jusqu'à l'exaltation, puis retombait soudain dans la prostration, était tendue sous le joug d'un travail régulier et insipide et de devoirs de société ; son besoin d'affaiblement végétatif l'avait de plus en plus ébranlée.

Tout ce qui lui tenait de près était mort dans la même année et tandis qu'elle se sentait profondément malheureuse et dépérissait, elle voyait, chez sa sœur Aniuta, tous les fiers rêves de jeunesse se briser ou se retourner en dérision s'ils s'accomplissaient, et la malheureuse mourir de corps et d'âme, morceau par morceau. La vie avait procédé durement vis-à-vis des deux sœurs. Et quelque chose se brisa en Sonia lorsqu'elle refit pour la dernière fois le voyage de Stockholm, quittant le sud gai et ensoleillé pour la froide et rude Norvège, étant d'ailleurs surmenée, seule et éreintée, comme toujours pendant ses inoubliables voyages accompagnés de toute l'inquiétude intérieure.

Les inconvénients d'une longue route avec des changements de véhicule

incessants à travers la pluie, la tempête et la neige, ne rencontrèrent plus aucune force de résistance morale en elle. De petits contre-temps, comme de l'argent non changé et le manque de commissionnaires, accablèrent totalement la solitaire; la vie perdit toute valeur à ses yeux pendant une courte période.

Faible, tendre et exténuée comme elle l'était, elle donna prise au vent et au mauvais temps, et arriva malade à Stockholm où ses cours recommencèrent aussitôt. Un fort refroidissement se déclara et dans l'angoisse de la phase fiévreuse précédant la maladie, elle courut dehors pour avoir de l'air, légèrement vêtue et chaussée de souliers très minces, par le rude froid de février.

Sa maladie fut courte. En quelques jours Sonia fut emportée. Elle mourut seule, comme elle avait vécu seule dans l'intérieur le plus profond de son âme. Une ou deux amies qui l'avaient veillée et qu'elle remerciait de la façon touchante dont on ne remercie que des étrangers, étaient justement allées se reposer lorsque commença l'agonie. Personne n'était là qu'une garde étrangère à peine arrivée.

Sonia Kovalewska mourut et fut enterrée dans le pays où elle ne voulait pas vivre et où ses forces s'étaient brisées.

VII

Mais derrière le portrait qui a été dessiné, il s'en montre un autre, grand, sombre, indistinct. Il ne se laisse pas plus saisir qu'une image dans l'eau qui s'évanouit lorsqu'on veut la prendre. Aussitôt, elle se reforme et se dresse toujours là, grande, sombre et mystérieuse. Lorsque nous connaissons toute l'histoire de la vie d'un homme, de quel milieu il est sorti, dans quelles conditions il s'est développé, quelles étaient les aptitudes qu'il a possédées, quelles souffrances il a supportées et de quelle maladie il est mort, nous croyons être assez instruits et nous avons devant les yeux sa photographie plus ou moins minutieuse et un jugement psychologique plus ou moins fondé sur lui. Or, Sonia Kovalewska est l'un des êtres sur la vie de qui il plane le moins de voiles. Elle était ouverte, communicative; s'intéressant psychologiquement à elle-même, elle n'avait rien à cacher, était connue dans toute l'Europe par un grand nombre de gens, vivait sa vie aux yeux de tous.

C'est aussi de cette façon que l'a considérée M^{me} Leffler qui a donné d'elle, dans les limites de son intellect, un portrait compréhensiblement borné. Mais qui ne se trouve pas dans ce portrait, c'est Sonia Kovalewska. Ce portrait a été ensuite corrigé et complété, avec finesse et chaleur d'âme,

par Ellen Key, mais qui elle n'a pas saisie là-dedans, c'est Sonia Kowalewska.

Et ce que j'ai donné ici (à cause de la conscience que je possédais d'être plus près d'elle que ces deux autres, par mes propres impressions d'enfance à demi-russe et mainte chose en mon tempérament) — c'est bien une analyse de sa vie, mais ce n'est pas encore non plus Sonia Kowalewska.

Elle se dresse encore là, en dehors, surhumaine, grande comme une ombre lorsque la lune se lève, une ombre qui semble toujours croître à mesure qu'on la contemple. Et alors que j'écris ceci, je la sens aussi près de moi qu'un corps qu'on frôle dans l'obscurité sans parvenir à le voir. Elle va et vient.

Parfois elle est posée, tout à fait distincte, petite et légère comme un oiseau, sur la jardinière à côté de moi ; mais aussitôt cette persuasion entrée en moi, elle est envolée. Et je me demande : Qui est-elle ? Je ne le sais pas. Et elle non plus ne l'a pas su. Car elle a bien vécu, mais sa vie propre, véritable et personnelle, elle ne l'a pas vécu.

Elle continue à se dresser ainsi comme une statue qui sort de l'obscur et qui y rentre. On la voit dans tous les petits traits, tout l'effeuillement et le morcellement de sa vie tellement sans but, vécue à toute vapeur.

C'est un enfant de son temps et un type de ce que les tendances de ce siècle ont fait de la femme : un génie pour rien, une femme pour rien, s'éxténuant pour des causes vaines, étendant les mains vers des chimères.

Mortellement lasse et pleine de crainte devant la mort, elle succomba parce que sa volonté de vivre s'arrêta un moment. Elle fut enterrée au bruit de discours et d'articles nécrologiques, en attendant d'être oubliée pour la plus prochaine nouveauté. Mais derrière tout cela, elle se dresse elle-même ; entièrement femme, plus que femme, et en même temps hors de la femme, elle qui fut et sera toujours une force de vie, ardente et volcanique comme l'ardent noyau terrestre lui-même. C'était un cerveau qui se séparait du sexe et pensait par lui-même, qui lui était cependant assujéti ; c'était aussi une âme pleine de mysticité, qui sentait le Tout vivre en son petit corps et qui sortit de ce petit corps pour rentrer dans le Tout. Elle était consciente de l'éphémérité de la personne mortelle et pourtant se laissa égarer par des pensées de son temps, bien qu'elle perçût au fond de ses organes de femme l'éternité des choses. Mais cette certitude intime ne monta pas du fond de son être jusqu'au cerveau délivré du corps et flottant dans le vide. C'était un royal esprit de femme qui faisait l'aumône à cent mendiants, se prodiguait à tous et ne se donnait à aucun.

« Quand elle vous donnait la main », me racontait Ellen Key, « vous croyiez sentir un petit oiseau palpitant se fourrer dans votre main, puis

s'en retirer avec un soubresaut. Et Hilma Strandberg (une femme écrivain commençant alors d'une façon excellente, mais que le sort emporta peu à peu loin de ses commencements) disait, après une première entrevue avec Sonia Kovalewska : « Sous le regard de celle-ci, je me suis sentie devinée comme jamais encore dans ma vie. » Elle dit qu'ensuite il lui sembla être peu à peu délivrée spirituellement, — une sensation psychologique qui se changea en un malaise corporel si violent qu'elle s'évanouit presque et ne retourna chez elle qu'avec difficulté.

Dans ces deux traits se trahit ce qui faisait le plus d'effet dans la personne de Sonia : ses mains et ses yeux. Beaucoup d'anecdotes sur son regard pénétrant ont été conservées ; sur le caractère de ses mains, seulement cette remarque de M^{me} Leffler, que celles-ci furent tôt visiblement striées par les veines. Mais cela suffit pour compléter une image que j'ai vue des mains de Sonia : de petites mains d'enfant, attachées à un petit corps faible d'enfant, de petites mains avec de petits doigts nerveux et peureux, anxieusement recourbés vers l'intérieur, ceux d'une main se crispant avec une si visible tension autour d'un livre indifférent qu'on se sentait une douleur au cœur en la voyant.

Les mains sont souvent un meilleur élément psychologique que le visage : elles sont souvent l'expression la plus caractéristique de l'être. Le visage est quelque chose que l'on peut dominer, mais les mains pas. Il y a de fins visages intelligents et spirituels qui sont désavoués par les mains, des mains comme des saucissons, charnues, sans veines, grosses et aux doigts carrés, des mains dont la lourdeur prévient contre le masque animé. Et il y a des visages ronds, sympathiques et sensuels, avec des lèvres pleines et épaisses, visages si douloureusement démentis par des mains pâles et malades où transparaissent les veines. Le visage est quelque chose sur lequel le degré existant de force d'âme a de la puissance, mais les mains sont quelque chose de plus physique et elles parlent aussi une langue plus physique. L'esprit pénétrant des yeux de Sonia formait le caractère dominant de sa physionomie, imprimait l'intérêt intense qu'elle ressentait pour tous les faits et les sentiments extérieurs ; mais les faibles petites mains nerveuses et tendres parlent de l'enfant indigent et sans aide qui ne devait jamais devenir femme.

LAURA MARHOLM

(Traduit du texte allemand par J. MOLLOY.)

LE DIEU SÉMITE ET LE DIEU ARYEN

JÉHOVAH ET PROMÉTHÉE (1)

VI

Sur le front de quelques-unes de nos églises, notamment de la Madeleine, — un temple grec, il est vrai, — je n'ai jamais pu lire sans me sentir ému cette inscription si profondément religieuse : *Deo Optimo Maximo sacrum*. C'est donc à Jupiter Capitolin que ces temples sont aussi dédiés, n'importe sous quelle invocation, — *sive quo alio nomine se appellari voluerit* (2), — ou, du moins, l'Église n'a-t-elle pas trouvé que ce Dieu fût inférieur au sien. L'inscription remonte, pour son origine, au temps des Tarquins, et c'était sur le seul temple du Capitole, au centre même de la puissance romaine, qu'elle figurait. Je ne sais quel sens précis les rois attachaient à cette qualification de Très-Bon ; peut-être, comme le pense L. Preller, n'était-ce, à cette époque, qu'un titre d'Excellence et de Majesté ; mais, sous la République, on ne l'entendait que pour ce qu'elle sonne véritablement : « Jupiter, — *id est, juvans pater*, — dit Cicéron, a été appelé par nos ancêtres Très-Bon et Très-Grand, premièrement Très-Bon, c'est-à-dire Très-Bienfaisant, avant Très-Grand, car c'est chose plus grande et il vaut certainement mieux être bon à tous que de posséder pour soi de grands biens. » Et ailleurs, le même Cicéron dit encore : « Quand nous appelons Jupiter Très-Bon et Très-Grand, que nous le qualifions de secourable, d'hospitalier et de garde-sentinelle (*stator*), nous voulons dire que c'est en sa tutelle qu'est le salut des hommes. »

La vraie providence, la voilà : la souveraine bonté envers tous avant la souveraine possession de tout et la puissance pour soi. Mais à un Dieu qui

(1) Suite. — Voir les nos 135 et 136 de la *Société nouvelle*.

(2) Les Pontifes, dit Servius (V. A. II, 351), invoquaient ainsi Jupiter : « O Dieu Très-Bon et Très-Grand, Jupiter, ou de quelque autre nom que tu veuilles être appelé. »

a fait le mal comme le bien et qu'il faut prier de ne pas nous induire en tentation, — *et ne nos inducas in tentationem*, — que pouvons-nous demander, si ce n'est de nous défendre contre lui-même ? N'est-ce pas surtout, en effet, de nous préserver de la fureur de sa colère, — *ut avertetur à nobis furor iræ ejus*, — que je puis le prier, si j'ai à lui demander quelque chose, celui qui, maître souverain, conscient et prescient, de toutes les destinées, dispose de la maladie, de la souffrance, de la misère, de la mort et de l'enfer ? Je sais qu'il dispose également de la santé, de la fortune, de tous les biens de ce monde et de l'autre ; mais je sais aussi que le nombre est bien petit, — pas un sur plusieurs milliers ! — de ceux qu'il a choisis et prédestinés, et que, comme pour le Destin grec et le Fatum romain, quelque méritoires que pussent être d'ailleurs mes œuvres en elles-mêmes, rien ne sera changé à ce qu'il lui aura plu d'arrêter de toute l'éternité d'avant le temps et pour toute l'éternité d'après. Je sais même quelque chose qui ne semble guère fait pour encourager les pieuses expansions de l'honnête homme à son adresse, c'est que le Dieu qui dispose de tout a fait la part des méchants et de leur lignée de beaucoup plus large et meilleure que celle des braves gens. Les dieux dont a vidé l'Olympe le Jéhovah des juifs ne se comportaient pas mieux, il est vrai : « S'ils avaient eu souci du genre humain, ainsi que le fait observer Ennius, les bons eussent été heureux et les méchants malheureux. » Or, comme c'était, au temps du poète latin, « tout le contraire », de même que ce l'est aujourd'hui, il en concluait que les dieux ne s'occupaient pas des hommes. Si les dieux avaient été tout-puissants et maîtres du Destin, comme l'est leur vainqueur, la conclusion eût été légitime ; mais, les dieux ne disposant pas des destinées et ne pouvant rien contre les arrêts du Fatum, il ne semble pas qu'il fût juste d'accuser leur providence, comme il paraît l'être de douter, tout au moins, de celle du distributeur arbitraire des grâces, juge de vengeance, *judex ultionis*, par-dessus le marché. D'où il ressort que si, pour n'avoir pas pu tout ce qu'on leur demandait contre la fatale *Ananké*, les dieux ont pu être accusés de ne point s'occuper des hommes, il n'est pas téméraire de dire de celui qui, pouvant tout, au contraire, en laisse croupir dans une misère dépravante, pour les damner ensuite, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes, qu'il s'en occupe disproportionnément trop.

Il est absolument impossible de concilier avec l'idée de justice celle de providence, si, au lieu de l'entendre du Dieu Très-Bon et Très-Grand, secourable, hospitalier, « tuteur et sauveur », en lutte, par conséquent, avec la force aveugle qui broie tout sous sa cruelle dent, — *res humanas vis abdita quæ obterit*, — on l'entend de cette même force. C'est, pourtant, ce qu'une infiltration sémitique a réussi à faire, dans le monde chrétien, du

Dieu modérateur et provident, — *stator*, — qui ne gouverne la nature que pour redresser ce qui est tors et de travers en elle, pour y rendre bon ce qui est mauvais, et dont la loi n'est point ce qu'il veut, mais ce qui est juste en soi : *harmonica ratio quæ cogit naturam sibi ipsam congruere*, ainsi que s'exprime Pline l'ancien.

Dans l'idée aryenne, telle qu'elle ressort de nos théogonies de pure race et que l'ont formée les méthodes scientifiques et les philosophies de la Grèce, le triomphe absolu d'un dieu en lutte avec la nature, providence, par conséquent, ne pouvait qu'équivaloir à la fin du dieu lui-même : là était pour lui le néant suprême, le nirvana où cessait sa raison d'être. Ou bien, si, vainqueur du Destin, devenu, à son tour, l'arbitre des destinées, *fatorum arbiter*, il continuait d'être, hors de sa propre raison, ce n'était plus que le dieu sémite. Contre qui désormais aurait-il donc pu être tutélaire, défenseur, gardien et sauveur, sinon contre lui, souverain absolu et tout-puissant ? C'est ce qui arriva pour Jupiter, devenu le maître des dieux. La philosophie, s'inspirant de la tradition, sut, il est vrai, allier cette maîtrise avec l'idée de Providence : exemple, le Jupiter de l'école stoïcienne. Mais si, dans la poésie religieuse des hymnes et celle des tragiques, la notion aryenne du divin Logos et de la personnalité divine paraît prendre de plus en plus la forme extra-naturelle ; si, en d'autres termes, la royauté de Zeus ou Jupiter s'y montre, à la façon des royautés orientales ou de celle d'un Jéhovah, non plus comme la souveraineté librement consentie d'un modérateur, mais comme une maîtrise absolue, qui, ayant tout fait de rien, le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, ne relève que d'elle-même, il y a à cette déviation un correctif remarquablement caractéristique de ce qu'est, au fond, l'esprit dont nous avons hérité. Ce correctif, c'est l'admirable symbole du mythe de Prométhée.

Fils du Titan Japet, le père de la race hellénique, et, suivant Eschyle, de Thémis, la Justice, Prométhée est lui-même Titan. Que, à l'origine, comme semble l'indiquer l'étymologie sanscrite, ce n'ait été que le « Pramanthas » ou instrument employé pour activer le frottement des tiges de bois d'où l'on tirait le feu (1), je suis tout disposé à l'admettre : dieu fétiche, puissance démoniaque, ainsi que l'ont été, du reste, dans le principe, tous les dieux, sans en excepter celui des Juifs. Mais ce ne serait comprendre qu'à moitié l'esprit de l'antiquité et ne pas comprendre du tout le sens de début et de développement de l'entendement humain que de ne voir dans les mythes que de simples images de sensations physiques : « Les dieux védiques, — ceux de la Grèce aussi bien que ceux de l'Inde, — dit très justement

(1) AD. KUHN, *Die Herabkunft des Feuers*, etc.

M. Michel Bréal (1), ont un double caractère : ils sont en même temps des forces physiques et des êtres moraux. » C'est même le côté moral qui, à mesure que se développe la religion, finit par prévaloir. On en a un exemple saillant dans le mythe de Prométhée. Il n'est pas resté grand'chose du « Pramanthas » dans les livres sacrés de l'Inde ; mais, dans la mythologie grecque, le fétiche a tout à fait disparu, et il ne reste de l'image première que la transformation de la sensation grossière en une notion idéale. Ici Prométhée n'est pas un simple extracteur du feu ou même celui qui a repris aux dieux et rendu aux hommes le feu céleste ; ce n'est pas non plus seulement, comme paraît l'impliquer un des autres sens de l'étymologie lexicale, le suprême agitateur qui, par son barattage, a tiré de la matière la crème divine dont se nourrit la pensée. Prométhée est de plus la résistance active aux brutalités de la nature, la puissance de réaction par laquelle les mondes se différencient, se forment et se développent. Il est la raison harmonique, le Logos, en un mot : *per quem omnia facta sunt*. C'est lui le maître qui a enseigné aux mortels tous les arts, ainsi que s'exprime Eschyle :

« Avant moi, lui fait dire le poète, les hommes regardaient sans voir, et ils entendaient sans comprendre. Semblables aux fantômes des songes leurs pensées, durant des siècles, ne furent qu'un pêle-mêle d'images confuses... Comme les chétives fourmis, ils habitaient sous terre ou dans des cavernes ténébreuses. Il n'existait pas, à leurs yeux, de signes qui leur apprirent à distinguer le printemps fleuri de l'automne aux fruits abondants. Ils agissaient au hasard, sans réflexion. Je leur enseignai à connaître le lever des astres et, ce qui est plus difficile, à en observer le coucher. C'est moi qui inventai pour eux la science des nombres, de toutes la plus noble ; qui leur appris à assembler les lettres et à fixer la mémoire, cette ouvrière-mère des muses. C'est moi aussi qui, le premier, accouplai sous le joug les animaux et les mis au service de l'homme... ; qui rendis les chevaux dociles au frein et les attelai à des chars splendides, l'ornement de l'opulence ; qui inventai ces autres chars aux ailes de lin qui emportent le matelot sur les ondes... Jadis un mortel était-il atteint de quelque maladie, il succombait faute d'aliment salubre, de topique ou de remède. J'ai enseigné aux mortels la composition de bénins mélanges, au moyen desquels ils peuvent être préservés de toutes les maladies... Tels ont été mes bienfaits, sans parler des trésors que la terre tenait cachés aux hommes dans ses profondeurs et dont je lui ai arraché le secret : l'airain, le fer, l'argent, l'or. En un mot, c'est de Prométhée que les mortels tiennent tous les

(1) *Mélanges de mythologie et de linguistique*, p. 117.

arts... Malheureux que je suis! Mon industrie a tout créé pour eux, et je ne trouve, pour moi-même, aucun moyen de me délivrer de mon tourment. »

Avec ce sens profond de justice immanente qui était en eux, nos ancêtres aryas ne pouvaient concevoir que la Toute-Puissance, dans le gouvernement de la nature, pût être associée à ce que l'on doit rationnellement entendre par Providence. C'est pourquoi ils ont toujours distingué, dans cette même nature, l'activité divine de la force brutale de résistance, Dieu du Destin ou de la Fatalité, le Modérateur conscient de l'inconsciente Ananké.

VII

De toutes les écoles de philosophie de l'ancienne Grèce, on peut affirmer que c'est celle du Portique qui, sous le rapport religieux, est le plus intimement liée à la tradition hellénique. En opposition avec le grossier anthropomorphisme d'Évémère, sur lequel les Pères de l'Église ont basé leur fausse interprétation de la mythologie païenne; en opposition même avec l'épicurisme et ses dieux de fantaisie hors de la nature et du gouvernement du monde, cette école eût assurément ramené et maintenu la religion dans la voie traditionnelle dont la fatale influence du sémitisme réussit finalement à la détourner, si, au lieu de ne tenir qu'à quelques élus, elle se fût rapprochée davantage de la foule, et que, avec un peu moins de sécheresse et de raideur, plus de sensibilité douce et d'humaine sympathie, elle eût moins recherché l'ombre et se fût moins complu dans les broussailles : *umbratilia studia, dumeta stoicorum*. Le stoïcisme ne fut point populaire, et il était difficile qu'il le devînt; il s'adressait trop à l'esprit et pas assez au cœur; ne le comprenant pas ou ne le voyant guère recherché que d'une classe d'élite dont on n'était point, on ne l'aimait pas.

Il eut beau enseigner, joignant le plus souvent l'exemple au précepte, que « tous les hommes, les esclaves aussi bien que les autres, étant composés des mêmes éléments, avec mêmes sens et même raison, issus du même principe suprême, étaient semblables entre eux et originairement égaux; que la nature prescrit à l'homme d'aider tout homme, quel qu'il soit, par la seule raison qu'il est homme comme lui; qu'elle lui fait un devoir de la charité envers ses semblables, tous les hommes étant liés en une société d'amour, — *societate caritatis natura conjuncti*; — que le monde n'est dit univers que parce qu'il forme une seule cité, commune aux hommes et aux dieux; qu'il y a entre les dieux et les hommes communion dans la même raison, dans la même loi et le même droit; que le sage ne doit en rien se

préférer à personne autre, l'ami qui s'aime plus que son ami n'en étant pas un ; que l'oubli des injures vaut mieux que la vengeance, quelque juste qu'elle puisse paraître ; que rien ne sied mieux à une âme généreuse que la douceur et le pardon » (1) ; — il eut même beau exalter la pauvreté, glorifier l'esprit de sacrifice, ennoblir les humbles, élever le dur labeur au-dessus de la jouissance et de la richesse, exiger « la charité du cœur, celle qui console les souffrances par la sympathie et la commisération plus encore que par les secours qu'elle prodigue », devançant ainsi le sermon sur la montagne, rien n'y fit ; le peuple resta sourd à cet enseignement, auquel manquait d'ailleurs la sanction qui affecte plus particulièrement sa nature, celle des récompenses et des peines matérielles. Le stoïcisme ne pouvait promettre à ses disciples l'enfer et des peines éternelles pour leurs ennemis, et, pour eux, comme le demandait pour ses deux fils, Jean et Jacques, leur mère Salomé, une place à la droite et une place à la gauche du trône de son Diespiter ; les enivrer de ces espérances de résurrection des corps qui faisaient désirer et rechercher même la mort comme le bonheur suprême aux martyrs chrétiens. Il n'avait à leur offrir que des jouissances morales, que la seule glorification de l'esprit, une transfiguration ou transformation de l'âme, avec une immortalité mal définie, qui échappait aux sens et que, seul, l'idéal, par conséquent l'élite de l'humanité, pouvait saisir et comprendre. Il avait, en un mot, trop peu à dire aux femmes, Salomés pour la plupart.

Je ne sais si, comme idéal artistique du Divin dans notre race aryenne, il y a rien de comparable à un des chefs-d'œuvre de la statuaire de tous les temps, le Jupiter olympien du grand Phidias. On dit que Goëthe, qui avait, en buste, cette merveilleuse tête au pied de son lit, la saluait tous les matins, à son réveil, comme Julien saluait le soleil, roi de la nature, en lui envoyant des baisers. Si c'est une faiblesse que de mêler beaucoup de sentiment à un peu de philosophie, un peu de poésie à beaucoup de réalités apparentes qui, sans cela, enchaîneraient l'âme au terre-à-terre de l'existence et en arrêteraient l'essor plutôt qu'elles ne l'encourageraient, cette faiblesse, je crois l'avoir toujours eue, moi aussi ; j'ai le culte de toutes les hautes pensées que reflète à mes yeux cette sublime image. Elle réveilla en Grèce, assure-t-on, le sentiment religieux : durant bien des années, de tous les points de ce noble pays on se rendit à Olympie comme en procession, non seulement pour l'admirer, mais pour adorer en elle le Dieu de la race. Si l'on ne savait à quel point la plasticité avait dégénéré, quand arriva le christianisme, et combien, sous l'apparence trompeuse d'idée, le symbo-

(1) CICÉRON, *De legibus*, l. I, *passim*.

lisme avait abâtardi l'art, on ne comprendrait pas que la civilisation gréco-romaine eût pu laisser substituer à cet idéal de souveraine raison la figure de terrible majesté, mais d'une majesté n'affectant que les sens et de pure imagination, sans base réelle, qui, du sein de son éternelle solitude, semble planer sur le néant :

« Dieu, est-il dit dans Plutarque (1), ne regarde pas, hors de lui, dans un vide infini ; il ne se mire pas lui-même à l'exclusion de toute autre chose. » Dans ces paroles, à la sage interprétation desquelles ni les poètes ni Plutarque lui-même n'ont pourtant été fidèles, se trouve la différence qui sépare le divin Modérateur du Créateur biblique, le Jupiter olympien du Père éternel de nos tableaux d'Église. Ce n'est pas dans le vide infini que se mire le premier ; c'est dans le monde qu'il se voit et se reconnaît, et c'est en lui qu'éclôt à la conscience, se reconnaît et se mire le monde qu'il modère, qui vit et se développe de lui et en lui. *Primus inter pares ! In se perfecta et ad summum sese perducta natura*, comme la philosophie du Portique le proclamait de Dieu, voilà bien ce que révèle à mes sens et dit à mon esprit, aussi bien qu'à mon cœur, la sereine majesté de celui-là ! L'autre ne me dit pas plus que les dieux à triple visage, aux sept bras, aux dix ou douze mamelles, à tête d'ibis, de bélier, et autres hiéroglyphes qui ne parlent que par symbole. Je ne vois guère en cette image qu'une façon quelconque d'interprétation de l'hiérogramme encadré dans le triangle rayonnant qui l'accompagne d'ordinaire : JÉHOVAH, en lettres hébraïques.

Et à propos de cet hiérogramme, qui ne manque, certes, ni de grandeur ni de philosophie, je ne le trouve pas plus beau, en son encadrement symbolique, que l'EI qui figurait à nu sur le fronton du temple de Delphes. Jéhovah, d'une racine qui signifie *être* dans le sens de *vivre*, serait une troisième personne singulière du présent et répondrait au latin *Vivit*, en français : *Il vit*. Mettons qu'il veuille dire *Celui qui est*, ce que je crois du reste : « Si l'on me demande quel est ton nom, dit Moïse à la voix partant du milieu du buisson ardent, que répondrai-je ? — Tu répondras : *Celui qui est* m'a envoyé vers vous » (2). Eh bien ! je ne l'aime pas mieux que l'EI en question : « Lorsqu'on s'approche du sanctuaire, fait dire Plutarque à Ammonius, le Dieu, comme pour nous saluer, nous dit : « *Connais-toi toi-même*. » Et nous lui répondrons : « EI, — *Tu es* », ou *C'est toi qui es*, comme pour faire comprendre que la vraie, l'incontestable, la seule appellation qui lui convienne, ne convenant qu'à lui seul, c'est de déclara-

(1) Œuvres Morales, *Sur les sanctuaires dont les oracles ont cessé*, c. 30.

(2) Exode, III, 13 et 14 : *QUI EST misit me ad vos*.

rer qu'IL EST. En nous, en effet, l'être n'est pas de nous; il est de lui. Celui qui est, c'est Dieu. Il occupe l'éternité entière, qu'il remplit d'un *maintenant* qui ne cesse jamais » (1). Entre les deux formules il y a, pourtant, une différence, et cette différence est tellement caractéristique de ce qui distingue les deux races de Sem et de Japhet, que je dois y insister ici. Dans la première, c'est Dieu qui se dénomme lui-même, et, qu'on le comprenne ou non, ce qu'il dit être, on doit croire qu'il l'est bien : *sola fides sufficit*. Dans la seconde, la voix qui part du sanctuaire, parlant à la conscience humaine autrement que ne le fait celle qui sort du buisson, semble lui dire : « Connais-toi d'abord, cherche en toi-même, et tu sauras qui je suis : *Est homini cum Deo similitudo ; virtus eadem in homine ac Deo est.* »

Un passage de ce même traité sur l'*Ei* du temple de Delphes résume toute la mythologie, toute la philosophie aussi, mythologie et philosophie éminemment scientifiques, de la race aryenne :

« Écoutons, est-il dit au chapitre 9, ceux qui s'occupent de questions religieuses; nous les entendrons chanter en vers ou dire en prose que le Dieu, incorruptible et éternel de sa nature, est soumis, je ne sais par le fait de quelle loi et raison fatale, à différents changements et transformations de sa propre personne. Tantôt c'est en feu qu'il change sa nature, y assimilant toutes choses; tantôt il se multiplie à l'infini, prenant des formes, des passions, des propriétés toutes différentes, d'où est constitué l'ensemble de ce qui existe maintenant sous le nom si connu de Monde. »

J'ai la vénération de Socrate, j'admire le divin Platon et, sous beaucoup de rapports, Pythagore et les théosophes de l'antiquité me sont assez sympathiques; mais je suis obligé de reconnaître que, si la philosophie d'Epicure, qui s'introduisit à Rome sur la fin de la République, contribua beaucoup à gâter le cœur et l'esprit des Romains, ainsi que s'exprime Montesquieu (2), celle de l'école socratique — platoniciens et néo-platoniciens — ne contribua pas peu, de son côté, à fausser l'esprit grec. Il est certain qu'elle l'écarta de sa tradition et prépara la voie à l'intrusion sémitique. L'hellénisme et, partant, le monde gréco-romain, lui doivent d'avoir apostasié sans motif une religion dont les mythes, grossiers, tant qu'on voudra, mais qui, simples hiéroglyphes ou signes idéographiques, ainsi que les interprétait l'école stoïcienne, étaient, au fond, — on vient de le voir par la citation qui précède, — les vrais rudiments, *σραχσία*, de la science moderne. Là était le germe du transformisme, et le transfor-

(1) Œuvres Morales, *Sur le Ei du Temple de Delphes*, 17 et suiv.

(2) *De la Grandeur des Romains et de leur décadence*, chap. x.

misme, quand il s'élèvera du terre-à-terre de l'analyse dans les hautes sphères de la synthèse idéale, aura été la base de la religion de l'avenir : c'est, du moins, ce que je crois.

Est-ce à dire que Jupiter, même celui des stoïciens, même le Jupiter de l'hymne de Cléanthe, répondit à ce rêve de synthèse ? Non. Dès avant le christianisme, à remonter jusqu'à Hésiode, les doctrines de l'Orient sémite avaient singulièrement déteint sur lui. Le Zeus, fils de Rhée et de Cronos, que sa victoire sur les Titans avait élevé à la souveraine puissance et qui n'était le maître suprême que pour avoir détrôné son père, comme celui-ci avait détrôné le sien, Ouranos, ce Zeus avait déjà beaucoup perdu de son caractère original. Ce n'était plus une simple Providence, luttant contre le mal et pour le salut de la création ; ce n'était pas seulement non plus le Modérateur qui, dans la nature, redresse ce qui est tors et travaille à le maintenir dans le droit, ne s'inspirant en son œuvre divine que d'amour et de justice : « Qui empêche, dit Plutarque dans un de ses traités, de considérer les mondes comme dépendant de la Destinée et de la Providence, représentées par Jupiter ? » Rien, en effet, n'allait bientôt plus pouvoir l'empêcher. On n'avait qu'à attendre la lassitude des esprits, l'affaissement des consciences et leur abdication dans la seule et unique volonté d'un maître. Cette heure fatale approchait. On aurait pu la voir poindre dans les tragiques et dans quelques philosophes imprégnés d'orientalisme. « Un nouveau monarque, dit le chœur dans le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, gouverne l'Olympe ; nous vivons sous des lois toutes nouvelles. Jupiter exerce une autorité arbitraire ; ceux qui étaient grands jadis se sont éclipsés devant lui. » Et un peu plus loin, toujours s'adressant à la victime *qui souffrait pour l'humanité* (1) : « Le supplice affreux dont tu gémiss, Jupiter ne te l'inflige que pour montrer qu'il n'a de lois que son caprice. » — Prométhée : « Jupiter est cruel, je le sais ; la justice, pour lui, c'est son bon plaisir : *τραχὺς καὶ παρ' ἰαντῶ τὸ δίκαιον ἔχων.* » Comme le Dieu des Juifs, qui, à la faveur du Césarisme, son fatal parèdre, eut si peu à faire pour substituer sa dénomination à celle d'un Jupiter ainsi dénationalisé, le nouveau maître de l'Olympe eût pu tout aussi bien dire, dans cet état : « C'est moi qui ai fait le bien et qui fais le mal ; c'est moi qui fais tout. C'est moi qui donne au droit son autorité, et il n'y a de droit que ce que je veux. » Le vieil Océan, qui, attiré par la compassion, était venu, porté sur les ailes d'un dragon céleste, conseiller la résignation à Prométhée, l'avait dit, du reste : « Si le monarque est sévère, c'est qu'il ne doit de compte de ses volontés qu'à lui-même. »

(1) Διὰ τὴν ἰαν φιλότητα βροτῶν.

Dans tout cela l'influence du sémitisme oriental est évidente, et la protestation du fils de Japet, dans l'incomparable drame du plus grand des tragiques, est la plus haute expression que je connaisse de la pensée religieuse aryenne. S'il fut resté en la libre possession de lui-même, voici ce que l'hellénisme eût ajouté à l'hymne de Cléanthe :

Notre Jupiter, c'est la divine Unité, dans laquelle se résolvent tous nos dieux et qui sollicite toute créature de bonne volonté. Mais c'est aussi notre Idéal messianique, celui qui par ses travaux a conquis sa personne, d'abord, puis la divinité, et qui nous a ouvert une voie dans laquelle il faut le suivre, si nous voulons vivre de la vie éternelle, qui est la sienne, comme celle du monde, toujours devenant de plus en plus. Ce qu'il est, il ne l'est point sans raison, par un principe de hasard. Suprême parvenu, ne devant qu'à ses efforts tout ce qu'il peut être encore, il n'a point à redouter les protestations de notre conscience contre l'injustice d'une béatitude inexplicable ; à craindre qu'en présence des iniquités d'un destin auquel il est étranger, nous ne lui disions, comme Prométhée à son tortureur, que les souffrances de l'humanité sont l'opprobre du souverain maître. Ce qu'est notre Dieu, il est juste qu'il le soit, et en le reconnaissant comme nous le faisons, sans contrainte, par le seul effet de l'évidence, nous lui rendons un culte rationnel et juste, le culte qui lui est réellement dû.

Mais si Jupiter allait se sémitisant sous la pression que j'ai dite, le fils de Japet restait, pour reprendre la tradition aryenne et maintenir, du moins dans les hautes sphères de la pensée, l'idée du Divin, telle que notre race l'avait toujours conçue. Maintenant, le vrai modérateur, c'était lui, lutteur intelligent, qui combat le Destin et assouplit la nature par la raison, jointe à un incessant travail : « Oui, j'ai dérobé et enfermé dans une tige de narthex l'étincelle féconde, génératrice de la flamme qui éclaire la vie ; le maître qui a enseigné aux mortels tous les arts, l'instrument de tous les biens, c'est moi. Mais je n'ai rien voulu ravir aux Dieux ; je n'ai voulu qu'associer à leurs honneurs ce que la Puissance qui règne par la force brutale appelle la race d'un jour, cette race, pourtant, dont l'origine est celle des dieux eux-mêmes. »

Voilà quel fut le crime de Prométhée : « Je suis puni de Jupiter pour avoir trop aimé les hommes » ! lui fait dire le grand poète. Et le chœur, dans la tragédie, d'ajouter, de son côté : « Tu n'as pas craint la colère de Jupiter ; cédant aux penchants de ton âme, tu t'es montré outre mesure bienveillant pour les mortels. Eh bien ! voilà le salaire que leur ingratitude réservait à tes bienfaits. O toi qui m'es cher, dis, quels secours t'apportent les êtres d'un jour ? Qu'espères-tu d'eux ? Ne connaissais-tu pas cette impuissance qui enchaîne comme en un rêve l'aveugle race des humains ?

Ne savais-tu pas que contre les décrets de Jupiter les hommes ne peuvent rien ? Ton sort funeste, ô Prométhée, m'en est la preuve. »

Il était donc malheureux, puni du Destin, pour avoir trop aimé les hommes, compati à leurs souffrances, voulu les arracher des mains qui les broyaient ; pour avoir cédé aux penchants de son âme, n'avoir su résister aux commandements de la raison, de la justice et de l'amour ! Et, malgré les tortures de son martyr, il ne voulut pas céder : « Qu'il aggrave mes maux, qu'il frappe encore » ! lui fait dire le poète. « Je ne le redoute pas... Jupiter m'est moins que rien. Qu'il exerce au gré de son caprice son pouvoir passager ; il ne régnera pas toujours. »

Il est certain que, pour les âmes d'élite, le spectacle des douleurs d'autrui est une souffrance, mais une souffrance dont il ne leur est pas possible, à raison même de la préexcellence de leur disposition de nature, de s'épargner l'angoisse. Il est même utile qu'il en soit ainsi pour le salut de l'humanité, qui, quoi qu'en disent les sceptiques, doit aux Messies martyrs, Prométhées victimes, la meilleure part de ses progrès. Eh bien ! que revient-il, dans cette vie, aux bons, aux plus méritants, de tout ce qu'ils ont fait, à leur désavantage personnel, d'utile et de profitable pour le plus grand nombre ? Je ne dirai pas, avec l'Ecclésiaste, que « toutes choses arrivent également au juste et à l'injuste, aux bons et aux méchants, au pur et à l'impur ». Ce qui est plus vrai, c'est que, toutes choses étant plus largement senties par les âmes nobles que par les âmes vulgaires, par les bons que par les méchants, il y a plus de bonheur ici-bas pour ceux qui le méritent le moins que pour les autres. Le monde étant ce que nous le voyons, le bonheur, pour l'individu, y est en raison inverse de la part que nous prenons aux misères communes, du mérite, par conséquent. Un véritable grand homme est un homme malheureux : le génie est mélancolique, a dit un ancien. N'eût-il pas à boire la ciguë comme Socrate, à mourir sur la croix comme Jésus, à être roué, pendu, décapité, brûlé ou écorché vif, comme tant d'autres, il aurait assez de la vue des bûchers qu'il ne peut éteindre, du sang qu'il ne peut arrêter, des larmes qu'il ne peut sécher, des plaies sans nombre qu'il ne peut guérir, pour souffrir lui-même de tout cela à la fois, et en souffrir, lui, le juste par excellence, tandis que les repus, les égoïstes, les indifférents, les moins dignes, en un mot, savourent ce qu'il peut y avoir de fumets recherchés au banquet de la vie.

A la révolte de Prométhée, qui n'est, en la vraie et légitime interprétation du mythe aryen, qu'une protestation de la raison, de la justice et de la solidarité humaine contre l'aveugle brutalité de la nature, voici ce qu'oppose la morale juive, admise et sanctionnée par l'Église chrétienne. C'est le Koheleth ou Ecclésiaste qui parle :

« Vanité des vanités, tout est vanité ! En considérant toutes les œuvres auxquelles mes mains ont été employées, les travaux où j'ai sué, j'ai vu que tout était vanité et tourment de l'âme ; qu'il n'y avait rien de plus sous le soleil... J'ai dit en mon cœur : S'il en est du fou comme du sage, à quoi bon la sagesse ? Comment le sage meurt-il ? Comme le fou. Il ne reste pas plus de traces de l'un que de l'autre. C'est pourquoi j'ai été las de vivre, voyant tout mauvais, tout vanité et oppression... J'ai vu que le prix n'est point pour celui qui l'emporte à la course, ni le fruit de la guerre pour les vaillants, ni le pain pour les plus sages, ni les richesses pour les plus intelligents, ni la faveur pour les meilleurs ouvriers ; qu'en toutes choses ce sont les circonstances et le hasard qui opèrent... C'est pourquoi j'ai pris en dégoût tout mon travail. »

Aussi estime-t-il que la véritable sagesse consiste à accommoder sa vie à son inflexible destinée. Ne pouvant rien à rien, n'est-ce pas folie que de se tourmenter ? D'autre part, il ne croit à l'immortalité de rien non plus, tout étant vanité, pas mieux que n'y croyaient les sadducéens, les vrais conservateurs de la tradition juive, pas mieux non plus que ne paraissait y croire le savant prophétiste dont il a été question en tête de ce travail :

« Il n'est personne qui vive toujours et qui puisse y compter : un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. Les vivants savent qu'ils mourront et les morts ne savent plus rien et à rien n'ont plus droit ; c'en est fait d'eux comme de leur mémoire. Plus d'amour non plus que de haine, plus rien qu'on puisse leur envier. »

Partant, que peut-il y avoir de mieux à faire :

« Manger son pain avec plaisir, boire son vin de même, faire du bien à sa personne de ce qu'on a amassé et qui, d'ailleurs, comme tout le reste, vient de la main de Dieu... Jouissons donc des biens au jour heureux et tenons-nous prêts pour le mauvais jour, car Dieu a fait l'un comme l'autre, sans que l'homme ait un juste sujet de se plaindre de lui. »

Un Dieu comme celui-là ne pouvait guère, ce semble, inspirer d'autre amour que celui de l'esclave ou de la bête de maison pour son maître. Aussi l'Ecclésiaste se contente-t-il de recommander de le craindre, sans en demander ni chercher davantage :

« Garde-toi de vouloir, ô mon fils, en trop savoir ; trop de méditation ne fait que fatiguer inutilement. Crains Dieu et observe ses commandements ; c'est là tout l'homme. »

L'*Imitation de Jésus-Christ* dit bien, elle aussi, avec l'Ecclésiaste : *Vanitas vanitatum, omnia vanitas !* Mais elle ajoute : « *Præter amare Deum et illi soli servire.* — Vanité des vanités ! Tout est vanité, hormis aimer Dieu et ne servir que lui. » Puis son Dieu est moins celui de la

Bible que le bon Jésus, et le Jésus de l'Évangile, sinon celui au nom duquel règnent et commandent tant d'hypocrisies oppressives, qui, pourrait se refuser à l'aimer?

Le très éloquent et savant traducteur de l'*Ecclésiaste* trouve ce livre « charmant » et dit que « c'est le seul livre aimable qui ait été composé par un juif (1) », ce qui est peut-être vrai; mais il semble en assimiler l'épicurisme à celui des sceptiques frondeurs de notre race, et c'est en quoi je ne suis pas de son avis. L'*Ecclésiaste*, comme nos sceptiques, ne croit à rien qui vaille la peine qu'on s'en occupe autrement que pour en jouir, si profit il y a, mais il n'en tient pas moins toutes choses comme venant de Dieu, qui ne doit compte de rien à personne, et il estime que, tout bien considéré, le mieux est encore de laisser en l'état ce qui est, sans le discuter. Chez nous, le doute, quand il s'affiche comme il le fait ici, tourne facilement à l'ironie moqueuse et souvent aussi à l'impiété :

« Si c'est par moi qu'ils (les rois) règnent de la sorte, je veux bien, mes enfants, que le diable m'emporte. »

Quand il n'est pas athée, le sceptique aryen ne craint pas de dire, comme Alphonse le Sage, que, avant de créer le monde, Dieu aurait bien fait de le consulter; il lui aurait épargné bien des sottises; ou, comme un autre encore, que, si c'est Dieu qui a tout disposé comme on le voit, il n'y a pas lieu de l'en féliciter; le diable en aurait fait tout autant.

Pour le sceptique sémite, la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, — *initium sapientiæ timor Domini*. Craindre Dieu, c'est tout l'homme : *Deum time et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo*.

Le doute méthodique lui-même est suspect au sémite, comme il l'était, du reste, au plus illustre des déducteurs de la doctrine biblique, Bossuet, qui présentait « un grand combat livré à l'Église sous le nom de philosophie cartésienne ». Nos épicuriens sceptiques à nous, tout honnêtes qu'ils sont, peuvent bien se méfier de la « nouvelleté » et préférer encore à de vaines disputes, dans un moment d'humeur, « un affublement de ténèbres et de crasse ignorance »; mais, après cet hommage de chrétien, qui veut rester chrétien, à la doctrine de l'*Ecclésiaste*, ils ne peuvent s'empêcher de plier leur foi en la Bible à des correctifs du genre de ceux-ci, qui ne sont plus de la même foi :

« Il est malaysé de donner bornes à nostre esprit : il est curieux et avide, et n'a point occasion de s'arrester plustost à mille pas qu'à cinquante. Ayant essayé par expérience que ce à quoy l'un s'estoit failly l'aulture y est arrivé,

(1) *L'Antéchrist*, p. 101.

et que ce qui estoit incogneu à un siècle, le siècle suyvant l'a éclaircy, et que les sciences et les arts ne se jectent pas en moule, ains se forment et figurent peu à peu en les maniant et polissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les leschant à loisir, ce que ma force ne peut découvrir, je ne laisse pas de le sonder et essayer, et en retastant et pestissant cette nouvelle matière, la remuant et l'eschauffant, j'ouvre à celuy qui me suyt quelque facilité pour en jouir plus à son ayse et la lui rends plus souple et plus maniable. Autant en fera le second au tiers, qui est cause que la difficulté ne doit pas me désespérer, ni aussi peu mon impuissance, car ce n'est que la mienne (1). »

Ce n'est pas à l'Ecclésiaste, son modèle et son guide, pourtant, dans bien des endroits de ses *Essais*, notamment en son apologie de Raimond Sebond, que Montaigne a emprunté ces choses ; ce n'est pas dans sa foi de chrétien, mais dans son esprit de race qu'il les a prises, lui, le sceptique et l'épicurien qu'il croit être en sus. L'Ecclésiaste, en effet, termine des considérations assez semblables à celles du moraliste français par une conclusion qui est tout le contraire de ce que l'on vient de lire :

« Ce sont les paroles des sages que j'ai fichées comme des pointes et des clous... Garde-toi de plus que cela, ô mon fils ; cesse là tes recherches. Il n'y aurait plus de fin à vouloir beaucoup écrire ; et puis trop réfléchir, c'est une fatigue pour le corps. L'essentiel est de craindre Dieu ; c'est tout. »

M. Renan, qui à un scepticisme tout aussi aimable que celui du Koheleth joint une merveilleuse finesse d'appréciation et de critique, a admirablement compris l'esprit juif. Le comparant à l'esprit aryen, au risque de se contredire un peu, — ce dont il ne paraît guère, du reste, se soucier, — il fait suivre son récit de la ruine de Jérusalem, en l'an 70, des réflexions suivantes :

« Un capitaine de notre race, de notre sang, un homme comme nous, à la tête de légions dans le rôle desquelles nous rencontrerions, si nous pouvions le lire, plusieurs de nos aïeux (2), venait d'écraser la forteresse du sémitisme, d'infliger à la théocratie, cette redoutable ennemie de la civilisation, la plus grande défaite qu'elle eût jamais reçue. C'était le triomphe du droit romain, ou plutôt du droit rationnel, création toute philosophique, ne présupposant aucune révélation, sur la *Thora* (la loi) juive, fruit d'une révélation. Ce droit, dont les racines étaient en partie grecques, mais où le génie pratique des Latins eut une si belle part, était le don excellent que Rome faisait aux vaincus en retour de leur indépendance. Chaque victoire

1) MONTAIGNE, *Essais*, liv. II, chap. 12.

(2) Les Flavius — Vespasien, Titus, etc. — étaient originaires de la Gaule cisalpine.

de Rome était un progrès de la Raison ; Rome apportait dans le monde un principe meilleur à plusieurs égards que celui des Juifs, je veux dire l'État profane, reposant sur une conception civile de la société. Tout effort patriotique est respectable ; mais les zélotes (du siège de Jérusalem) n'étaient pas seulement des patriotes, c'étaient des fanatiques, sicaires d'une tyrannie insupportable. Ce qu'ils voulaient, c'était le maintien d'une loi de sang, qui permettait de lapider le mal pensant. Ce qu'ils repoussaient, c'était le droit commun, laïque, libéral, qui ne s'inquiète pas de la croyance des individus. La liberté de conscience devait sortir à la longue du droit romain, tandis qu'elle ne fût jamais sortie du judaïsme. Du judaïsme ne pouvait sortir que la synagogue ou l'Église » (1).

Reste à savoir si l'Église, non point comme représentant la religion, qui en est foncièrement indépendante, mais comme héritière de la synagogue, si, en d'autres termes, la théocratie, l'ennemie née de l'État moderne, doit, dans la lutte engagée contre elle par la Révolution, l'emporter définitivement sur celle-ci. De compromis entre ces deux principes antagoniques, il n'en est pas de possible ; ils se sont Satan l'un à l'autre : *inter se ipsos Satan*. Il faut que l'une des deux, ou la Révolution ou la Synagogue, pour la parfaite liberté de l'autre, disparaisse de la scène politique. L'Église le comprend, elle ; mais le génie corrupteur, qui a tout faussé et tout fait dévier chez nous, avec son mépris de l'idée et de tout principe, ne l'a pas compris, comme ne le comprennent pas mieux les politiciens d'occasion de l'esprit nouveau selon le Concordat, — dont j'ai été pourtant un moment, je le confesse et m'en demande pardon. Le Concordat, en latin *concordatio a concordando !*

*Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en allant en pèlerinage !*

Le bel accord que cela fait ! Et cela encore, on le dit opportun : *pecori seges opportuna !*

JULES BAISSAC

(A suivre.)

(1) *L'Antéchrist*, p. 533.

ETUDE SUR L'HYPNOTISME

EXAMEN DES PRINCIPAUX PHÉNOMÈNES QU'IL PRÉSENTE

En écrivant cette étude sur l'hypnotisme, mon intention n'est nullement de le considérer en me plaçant au point de vue médical. Ce ne serait du reste pas ici le lieu de le faire. Mon seul but est de rechercher, aux très curieux phénomènes qu'il présente, une explication conforme aux principes de la philosophie rationnelle.

C'est ce que je vais entreprendre dans les lignes qui vont suivre.

Mais je crois nécessaire de développer, préalablement, quelques idées au sujet des mouvements dans le monde matériel.

I. — *Le mouvement dans le monde physique ou matériel.*

Dans le monde physique, tous les mouvements ont lieu d'une manière oscillatoire ou rythmique : je veux dire qu'un mouvement étant donné, il ne se continue dans le même sens que pendant un certain temps. Bientôt la réaction a lieu, et un mouvement en sens contraire se dessine.

Il en doit être ainsi nécessairement.

N'oublions pas en effet que dans le monde physique il n'existe et ne saurait exister primitivement que deux sortes de mouvements : le mouvement centripète et le mouvement centrifuge. Or, dans cet ordre d'idées, on ne peut faire exclusivement que trois hypothèses :

1° Ces deux mouvements se font toujours équilibre.

La conséquence de cette supposition serait la négation de tout mouvement, la mort, le néant ;

2° L'un des deux mouvements l'emporte toujours sur l'autre.

On aboutit, en ce cas, au même résultat que précédemment. Si, en effet, le mouvement vers le centre l'emportait sur son antagoniste, on arriverait au point mathématique, au néant corporel comme résultat final. Si c'était

au contraire le mouvement centrifuge qui prédominait toujours, ce serait également le néant corporel que l'on obtiendrait. Dans les deux cas, c'est encore, en fin de compte, la négation de tout mouvement ; c'est le néant ou la mort;

3^o Reste donc la troisième hypothèse qui, par cela même, devient la vérité ; tantôt l'attraction l'emporte sur la répulsion ; tantôt c'est la répulsion qui prédomine sur l'attraction.

En conséquence, tout mouvement dans une direction est suivi, tôt ou tard, d'un mouvement dans une direction opposée ; toute action est suivie fatalement de réaction.

*
* *

Parcourons rapidement le domaine physique, et nous verrons cette loi vérifier partout.

Commençons par le monde planétaire.

— « Le monde marche par oscillations, a dit Flammarion, et ses éléments varient entre deux limites extrêmes autour d'une moyenne. C'est la loi de l'être (de la *matière*, a certainement voulu dire l'auteur) : on la reconnaît en tout, depuis la révolution du pôle terrestre autour du pôle de l'écliptique en 25 mille ans, jusqu'aux périodes diurnes et horaires de l'aiguille aimantée. »

— Citons d'autres exemples.

Si la matière, dans son ensemble, est éternelle, chaque partie de matière, grande ou petite, est temporelle. Tout système planétaire a donc commencé, et se détruira fatalement.

Comment débute-t-il ?

D'abord incandescents, les gaz qui le constituent se refroidissent graduellement ; ils se condensent. Bientôt les liquides, puis les solides apparaissent. L'attraction prédominant toujours, il se forme un astre central autour duquel gravitent les astres secondaires ou planètes.

Ce mouvement de concentration finirait par aboutir à l'anéantissement complet de l'univers dont j'expose le développement, si, à un moment donné, et par une cause ou une autre se résumant dans un accroissement de la force centrifuge et sa prédominance sur la force attractive, il ne retournerait pas à l'état de nébuleuse pour donner naissance à un nouvel univers.

Dans l'orbite elliptique parcourue par les planètes autour du soleil, il y a, pendant la moitié de la période totale de ce parcours, prédominance de l'attraction sur la répulsion et par conséquent rapprochement de l'astre central ; tandis que dans la seconde moitié, le mouvement d'éloignement

l'emporte sur celui de rapprochement, d'où augmentation de la distance du soleil.

Ce mouvement rythmique, oscillatoire, propre à la matière, sans lequel elle ne se concevrait pas, et qui la constitue essentiellement puisque sans lui on ne se percevrait pas, c'est la vie universelle, la vie générale.

Si la matière n'est pas inerte, en effet, si elle n'est pas morte, — et il faut bien admettre qu'il n'en est pas ainsi, du moment que l'on repousse l'idée de la création comme absurde, — la matière est vivante.

Alors, le mouvement inhérent à la matière est la vie universelle, la vie éternelle, dont les deux espèces sont : la vie des corps inorganiques ou même des corps inorganisés, vie temporelle ; et la vie des corps organisés, également vie temporelle. Celle-ci est la vie proprement dite.

Passons maintenant au monde organisé.

Ici les faits sautent aux yeux. La vie n'est qu'une suite de mouvements se faisant tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. De quoi se compose-t-elle en effet ? Essentiellement d'absorption des gaz et des liquides propres à la conservation et au développement de l'être, suivie de l'expulsion des produits qui lui sont devenus inutiles ou nuisibles. Il en est ainsi des fonctions respiratoire, digestive, circulatoire, etc. Il en est de même du système nerveux, moteur et régulateur de tous les autres, qui présente, dans sa partie centrale surtout, des périodes alternatives d'activité et de repos, — de repos apparent, bien entendu ; car s'il ne s'agit plus alors, comme lorsqu'il est actif, de présider à la marche normale des organes, il lui est nécessaire de réparer les pertes qu'il a subies par suite de son fonctionnement, et de reprendre l'énergie qui lui est indispensable pour bien jouer son rôle.

Comme nous le verrons plus loin, cette période d'apparente inactivité nerveuse constitue le sommeil.

II. — *Constitution de l'homme.*

L'homme est constitué par l'union d'un organisme ayant un centre nerveux, avec un être dont l'essence est la sensibilité, ou la capacité de se sentir exister. Cet être, appelons-le *âme* pour abrégé.

L'âme, pour se sentir exister, doit pouvoir comparer deux ou plusieurs modifications senties. Il faut donc que les images de ces modifications soient conservées au moyen de la mémoire ou emmagasinées dans un organe spécial. Cet organe, c'est le centre nerveux.

L'âme ou la capacité de sentir réside exclusivement chez l'homme. Elle n'est donc pas un produit de l'organisation. Elle n'est donc pas matérielle. D'où cette conséquence : la sensibilité est indépendante de la matière ou immatérielle, éternelle, absolue.

Il en résulte que, du moment qu'elle se sent exister ou se perçoit, ou qu'elle existe dans le temps, elle devient capable de délibération, de choix, de décision ; elle est capable de liberté. De volonté en puissance qu'elle était, elle devient, ou plus exactement elle peut devenir volonté en acte.

L'âme est donc, en même temps, sensibilité et volonté, être passif et actif.

Mais ne l'oublions pas : pour que l'âme puisse se montrer sous ces deux aspects, il importe que le centre nerveux se trouve, non seulement dans son état physiologique, mais de plus dans sa période d'activité fonctionnelle.

III. — *Comment savoir qu'un être a ou n'a pas la conscience de son existence? — La perception de l'existence, théoriquement et pratiquement considérée.*

Toutes les fois qu'un être communique, avec celui qui l'interroge, au moyen d'un langage qui leur est commun, il y a certitude, pour l'observateur, que le sujet examiné jouit de la perception de son existence.

Lorsque, au contraire, on se trouve dans l'impossibilité d'établir et de développer ce langage commun, c'est la preuve que le sujet mis en observation ne possède pas la conscience de soi.

Cette communauté de langage est le seul indice de la perception de l'existence chez l'être que l'on interroge.

Comme le dit très bien M. Henry Joly, professeur à la faculté de Dijon :

— « La sensation n'est pas constatée du dehors ; elle est aperçue pour ainsi dire de dedans, par l'être lui-même. »

— Et cet être n'a d'autre façon de donner connaissance du fait, à celui qui l'examine, qu'en le lui exposant au moyen d'un langage commun aux deux interlocuteurs.

Mais ici il y a une remarque à faire et une précaution à prendre.

La remarque est celle-ci : il peut se présenter des cas dans lesquels une réponse obtenue n'est pas la preuve de la perception de l'existence chez l'être que l'on interroge.

Quant à la précaution : il s'agit de ne pas se contenter d'une seule réponse que le hasard peut mettre en harmonie avec la demande. Il faut un multiple échange d'idées.

Citons quelques exemples :

Si on interrogeait un phonographe, que je suppose monté de façon à dire : *j'ai conscience de mon existence*, il est clair qu'à la question : *te sens-*

tu exister ? il répondrait affirmativement. La demande et la réponse se feraient dans la même langue. Et cependant, il ne viendrait à personne l'idée de prétendre que ce phonographe jouit de la perception de l'existence.

Pourquoi ?

Parce que, me dira-t-on, il s'agit d'un instrument que le constructeur a disposé de telle sorte qu'il ne pouvait agir autrement qu'il ne l'a fait.

Passons au règne animal.

Quand on interroge un perroquet, et que celui-ci répond : *Jacquot a bien déjeuné*, cette réponse paraît prouver que l'animal a saisi le sens de la demande, et qu'il a par conséquent la conscience de son existence. Mais s'il répète : *Jacquot a bien déjeuné*, à l'instant où il va mourir de faim sur sa mangeoire vide, qui donc, après y avoir réfléchi, oserait soutenir que la pauvre bête exprime, par cette phrase, la situation dans laquelle elle se trouve ?

Ces cas montrent que la naissance, apparente ou réelle, d'un langage commun entre un être et celui qui l'interroge, ne suffit pas pour prouver que cet être jouit de la sensibilité. Il faut de plus, — et cette condition est essentielle, — que ce verbe puisse se développer : possibilité qui n'existe ni dans le cas du phonographe, ni dans celui du perroquet.

Passons à un dernier cas, celui de l'homme, être chez lequel, dans l'état normal, la conscience de l'existence est incontestable; et présentons, avant d'aborder ce nouveau sujet, quelques considérations préliminaires.

Un être jouissant de la sensibilité peut cependant ne pas se sentir exister :

- 1° Quand aucune modification ne vient atteindre ses nerfs périphériques ;
- 2° Lorsque, par n'importe quelles causes, les nerfs sensitifs sont incapables de transmettre, au centre nerveux, les modifications imprimées à leur extrémité périphérique ;
- 3° Enfin, quand le centre nerveux lui-même se trouve, physiologiquement ou pathologiquement, incapable de servir d'instrument à la perception de l'existence.

L'impossibilité de cette perception, dans chacune de ces circonstances, est évidente. Ce qui l'est moins, c'est la difficulté, dans certains cas, de prouver cette absence de conscience de soi.

Quand on constate chez un être l'absence du verbe, se manifestant de quelque manière que ce soit, il est clair que cet être ne se sent pas exister. Mais la proposition inverse n'est pas vraie, c'est-à-dire que le verbe, ou pour rester dans le vrai, l'apparence du verbe peut parfaitement se montrer sans être la preuve de la perception d'une modification.

Exemple :

Les cris, les gémissements d'un malade placé sous l'influence du chloroforme, et qui affirme, après son réveil, n'avoir rien ressenti pendant qu'on l'opérait, prouvent que ces manifestations étaient, non la traduction de modifications perçues, mais simplement des mouvements réflexes inconscients. Et il en est de même si, au lieu de cris et de gémissements, il y a des paroles émises. C'est alors l'analogie de ce qui se passe avec le phonographe : les modifications imprimées à la périphérie se transmettent, au centre, sans être perçues, et provoquent, par une sorte de déclenchement, des mouvements qui peuvent consister aussi bien en paroles qu'en cris. Et ces paroles s'harmonisent nécessairement, soit avec la situation actuelle du malade, soit avec ses préoccupations habituelles.

M. Borde, directeur de la *Philosophie de l'avenir*, a offert un exemple frappant de ce dernier cas.

Devant subir une opération longue et douloureuse, il avait été préalablement soumis à l'action du chloroforme. Pendant toute la durée des manœuvres chirurgicales, il n'a cessé, non de gémir et de pousser des cris, mais de *casser du sucre sur le dos des économistes* et de les traiter d'ânes, comme me l'écrivait à cette époque la personne qui me rapportait le fait. L'opération terminée, M. Borde déclara n'avoir rien ressenti et ne se rappeler absolument rien. Les paroles qu'il avait proférées pendant son sommeil n'indiquaient donc pas qu'il eût à ce moment conscience de son existence; c'était simplement des mouvements excités par les modifications subies mais non perçues, mouvements en harmonie avec les préoccupations constantes du malade.

Il y a là un phénomène analogue à celui des cordes qui se mettent à résonner quand on en fait vibrer une à l'unisson dans leur voisinage.

En résumé :

Si l'existence d'un verbe commun entre un être et l'observateur prouve, quand le premier est à l'état physiologique, qu'il jouit, comme le second, de la conscience de l'existence, elle ne le prouve nullement, si l'être observé se trouve à l'état pathologique.

La perception de l'existence est un fait qui, théoriquement, existe ou n'existe pas. Un être, en effet, se sent ou ne se sent pas exister; il n'y a pas d'autre alternative possible. Mais en pratique, il en est autrement.

Le système nerveux qui est l'instrument indispensable à la perception de l'existence peut présenter, entre l'état normal où il joue parfaitement son rôle, et l'état pathologique dans lequel son rôle est effacé ou nul, toute une

série de phases intermédiaires qui rendent cette perception, suivant les cas, plus ou moins obscure.

Il y a autre chose encore.

La perception des modifications subies a lieu, physiologiquement, au moyen des cinq sens. Mais dans certains états pathologiques du centre nerveux, le fonctionnement de un ou plusieurs sens peut être affaibli ou suspendu, tandis que celui d'autres sens est surexcité.

— « Dans le somnambulisme provoqué, dit le Dr Cullerre, l'insensibilité à la douleur, l'analgésie est la règle. Cependant il y a de nombreuses exceptions : quelquefois elle est seulement partielle, ou bien on la constate dans une expérience et elle manque dans une autre chez le même sujet. Dans quelques cas, la sensibilité à la douleur causée par une piqûre, un pincement, peut être considérablement exaltée comme les autres modes de sensibilité. »

(*Magnétisme et hypnotisme*, pp. 147, 148.)

— Le même auteur cite (pp. 153 à 157) le cas d'un sujet qui, en somnambulisme, présentait une impressionnabilité vraiment extraordinaire de la vue et de l'ouïe, tandis que les autres sens ne fonctionnaient plus.

Le Dr Crocq fils, dans son très intéressant livre sur l'*Hypnotisme et le crime*, rapporte (p. 170) des exemples de sommeil hypnotique dans lesquels le sens du tact est aboli à certaines places et conservé dans d'autres.

Ces faits, et d'autres semblables que l'on pourrait rassembler, montrent comment le degré de conscience de soi dépend de l'état du centre nerveux.

IV. — *Comment peut-on affirmer qu'un être agit librement ou automatiquement? — Etat de liberté, théoriquement et pratiquement considéré.*

Débutons par formuler quelques définitions, afin d'être mieux compris dans ce qui va suivre.

Libre arbitre ou *liberté psychologique* : possibilité, en chaque circonstance, d'agir de deux ou plusieurs manières différentes.

Automatisme : impossibilité d'agir, en chaque circonstance, de plusieurs façons.

Volonté : détermination du choix fait entre deux manières d'agir.

Ceci posé, cherchons quelle réponse il faut faire à la première question indiquée ci-dessus.

Tout d'abord, constatons une chose.

Si vouloir, c'est choisir entre deux façons d'agir ou deux tendances ;

Si, pour être libre, il faut avoir un choix à faire ;

Comme pour connaître ces deux tendances, il faut les percevoir, et que, pour cela, se sentir exister est absolument nécessaire ;

Il en résulte que, pour vouloir, pour agir librement, pour n'être pas un automate, il faut absolument avoir la conscience de son existence.

On peut donc affirmer en conséquence :

Qu'un être agit nécessairement, fatalement, quand il est privé de la conscience de soi ;

Et qu'il est capable d'agir librement, volontairement, quand il jouit de cette conscience.

Ce premier point étant établi, il en reste un second à examiner.

D'après ce qui précède il est facile de constater si un être est, oui ou non, capable de liberté. Mais quant à décider si, dans tel ou tel cas donné, il a agi librement ou automatiquement, c'est une toute autre question, résoluble seulement par cet être lui-même.

En effet :

Pour prouver que, dans telle circonstance, un être a agi en toute liberté, on devrait pouvoir démontrer qu'il eût pu faire autre chose que ce qu'il a fait ; il faudrait être autorisé à dire : tel acte a été commis, mais tel autre aurait pu l'être. Or, c'est ce que personne ne saurait faire... à l'exception de cet être lui-même.

Lui seul peut savoir et sait s'il a délibéré, choisi, et finalement pris la décision d'exécuter tel acte de préférence à tel autre. Lui seul sait s'il a usé de volonté, ou s'il s'est laissé entraîner par une impulsion irréfléchie. Et c'est seulement s'il en fait part à un autre, que celui-ci peut le savoir. Autrement pas.

En conséquence, la seule preuve que quelqu'un a agi librement, volontairement, c'est sa propre affirmation.

Si on se rappelle ce que j'ai dit sur la manière dont on constate l'existence de la sensibilité chez un être, on remarquera l'analogie entre les deux cas. Qu'il s'agisse de la volonté ou de la sensibilité, c'est toujours et exclusivement l'affirmation du sujet observé qui prouve, soit qu'il a conscience de son existence, soit qu'il a agi volontairement.

En théorie, un être est libre ou il ne l'est pas ; il veut ou il ne veut pas. Il n'y a pas de milieu possible, évidemment. Mais en pratique, il n'en est pas de même : je veux dire que l'exercice de la volonté est plus ou moins facile, plus ou moins entravé, selon les circonstances. Elle ne peut entrer en action, comme la sensibilité, que par l'intermédiaire d'un centre nerveux à l'état normal et actif. Plus il s'écartera de cet état, et moins la

volonté pourra se manifester aisément, plus l'être libre se rapprochera, pratiquement, de l'automatisme.

Il est clair que celui dont le cerveau est troublé par la fatigue, par les fumées de l'alcool, par l'effet d'un narcotique ou par celui de manœuvres hypnogènes, ne veut pas aussi énergiquement que celui dont le cerveau est sain. Et au terme de la série descendante des états cérébraux allant de la situation normale à l'impossibilité de fonctionner, on doit arriver au cas dans lequel le fonctionnement du cerveau étant complètement supprimé, le libre arbitre fait place à l'automatisme.

V. — *Le sommeil naturel ou physiologique.*

Le sommeil est la période de repos, ou de suspension d'exercice, du système nerveux de la vie de relation. « L'épuisement physique du système nerveux, dit le baron von Schrenck Notzing (de Munich), produit le sommeil normal (1). » Pendant le sommeil, ce système répare ses forces, reprend vigueur, et redevient apte à servir d'instrument à l'exercice de la volonté et de la sensibilité, à la manifestation de l'activité et de la passivité de l'âme.

C'est comme une pile électrique qui, après s'être polarisée, a besoin de repos pour jouir de nouveau de la propriété de pouvoir donner naissance à un courant.

Le sommeil peut être plus ou moins profond.

Le premier phénomène qui se présente dans le sommeil est la suspension de l'exercice de la volonté; le second, la disparition de la conscience de soi.

Il y a impressionnabilité plus ou moins grande durant le sommeil, relative à son degré de profondeur, et au plus ou moins d'énergie des agents modificateurs. Si le sommeil est lourd, si la modification subie est légère, elle ne sera pas perçue, et au réveil le sujet ne se rappellera rien. Mais cela n'empêche nullement que cette modification, quoique non perçue, ne soit suivie de mouvements réflexes en harmonie avec elle. C'est ainsi qu'un dormeur, gêné dans une certaine position, en change et en prend une nouvelle : sans s'en rendre compte, et involontairement. Ce dormeur est un automate insensible.

C'est ce que savent très bien les voleurs indous qui, comme nous l'apprend le comte Ed. de Warren, dans son *Inde anglaise en 1843*, dépouillent un voyageur, sans interrompre son sommeil, du drap même dans lequel il dort enveloppé (2).

(1) Dr J. CROCQ, *Hypnotisme scientifique*, p. 245.

(2) Première partie, chap. XI.

Quand la modification subie est trop forte, il y a nécessairement réveil.

Enfin, elle peut être trop faible pour causer le réveil, mais suffisante pour aller impressionner le cerveau et être perçue. Alors a lieu le phénomène du rêve.

Dans le rêve, le dormeur est un automate sensible. Il y a perception des modifications subies, conscience de l'existence, liaison d'idées, mais impossibilité d'intervenir pour changer la façon dont elles s'enchaînent.

Le rêve est comme un spectacle auquel on assiste, dans lequel on joue un rôle, mais purement passif, et sans pouvoir y prendre activement part en aucune façon.

Le rêve est produit par l'association des idées. Il suffit qu'une modification d'une certaine importance vienne à frapper l'organisme d'un dormeur et se fixe sous forme d'image dans le cerveau, pour que, aussitôt, toutes les idées qui peuvent avoir quelque rapport avec cette image se mettent en branle et, de latentes qu'elles étaient, soient aussitôt perçues : l'ensemble constituant une série parfois fort longue d'événements plus ou moins vraisemblables ; et cela peut avoir lieu en un instant pour ainsi dire inappréciable.

Que l'on me permette de citer, à cet égard, l'article qui a paru dans le journal *Le Soir* (de Bruxelles), le 12 février 1895. Il est un peu long, mais extrêmement intéressant.

— « Un des phénomènes psychologiques les plus curieux, dit l'auteur G. L. de cet article, est celui que les spécialistes nomment l'association ou la liaison des idées. Dans notre esprit, les idées s'appellent et s'éveillent mutuellement, tel objet fait penser à tel autre, et nos pensées, se touchant par les rapports qui les unissent, sont liées l'une à l'autre comme les anneaux d'une chaîne.

« Les philosophes ont étudié ce phénomène ; mais ce qu'ils n'ont pas assez remarqué, c'est la rapidité foudroyante avec laquelle, parfois, se déroulent les anneaux de la chaîne, s'attirent et se succèdent les idées. En un clin d'œil, dans l'espace d'un éclair, un monde de pensées et de sentiments peut traverser notre esprit. Les trois histoires suivantes, parfaitement authentiques, démontreront la vérité de cette observation.

« Il y a quelques jours, je revenais d'Anvers où j'étais allé pour affaires. Dans le même compartiment que moi voyageaient trois personnes de ma connaissance : un écrivain, un médecin et un professeur. Le professeur s'étant mis à parler philosophie, j'exposai ce que je viens de dire et je déclarai que j'avais été très souvent surpris de la vitesse fantastique, invraisemblable, de la succession des idées.

— « Cette vitesse, dit l'écrivain, est étrange, mais elle n'en est pas moins réelle, et, si vous le permettez, je vous conterai un rêve que j'ai fait dernièrement et qui confirmera vos assertions.

Je rêvais qu'il faisait nuit et que je lissais dans ma chambre à la lumière d'une lampe. Tout à coup, il me sembla entendre marcher doucement, avec précaution, dans la cour de la maison. J'ouvris sans bruit ma fenêtre qui donne précisément sur cette cour, et (toujours dans mon rêve) je regardai.

La cour, éclairée par la lune, m'apparut absolument déserte. Je repris donc mon livre et, quand je le posai, j'eus la sensation que j'avais lu très longtemps : deux heures, peut-être. Soudain, au moment où j'allais me déshabiller, j'entendis encore des pas amortis, puis le grincement d'une vitre qu'on coupe, et cette fois le bruit paraissait venir de ma bibliothèque, qui est située au premier, sous ma chambre.

Un voleur essayait d'entrer chez moi : c'était certain. Je résolus d'aller m'assurer du fait. Je descendis sans prendre ma lampe, afin de ne pas effaroucher ce malfaiteur, car j'avais dans un tiroir de mon secrétaire des papiers de la plus haute importance, et je ne voulais pas que le bandit les emportât, si par hasard il les avait déjà trouvés.

Après avoir armé mon revolver (car vous pensez que je n'étais pas descendu sans armes), j'ouvris doucement la porte de ma bibliothèque et, au reflet de la lune qui éclairait l'appartement, je vis un homme entrer par la fenêtre dont un carreau était brisé.

C'était une sorte de géant déguenillé, masqué de noir. Je levai mon revolver et je le visai. Au moment où j'allais faire usage de mon arme, il m'aperçut. Je n'eus pas le temps de presser la détente : le voleur, qui était armé d'un revolver comme moi, tira le premier et m'atteignit en pleine poitrine. Je poussai un cri de douleur... et je m'éveillai.

Savez-vous, Messieurs, ce qui s'était passé? Les taquets qui soutenaient le sommier de mon lit s'étaient brisés, et, naturellement, le sommier était tombé en m'entraînant avec lui. C'était le bruit de ma chute que j'avais pris dans mon sommeil pour un coup de feu. L'idée de coup de feu avait éveillé en moi l'idée de voleur, et ma pauvre cervelle avait échafaudé toute une histoire de brigands là-dessus.

Le rêve en somme était le résultat de la rupture de mon lit. La simultanéité du bruit du pistolet de mon rêve avec celui de l'effondrement de ma couche me le démontra instantanément. Les événements que je rêvais m'avaient paru durer près de trois heures, alors qu'en réalité tout ce songe n'avait pu durer qu'une fraction de seconde. »

— « Votre récit, dit alors le médecin, ne me surprend pas. En effet, j'ai fait moi-même un rêve du même genre, encore plus probant que le vôtre, puisque, si vous avez cru vivre trois heures en un instant d'une durée inappréciable tellement elle est courte, j'ai cru, moi, vivre trois mois dans le même temps.

Voici mon rêve :

J'étais à Paris dans un hôtel, et un assassinat avait été commis dans une chambre voisine de la mienne. « Pourvu, me disais-je, qu'on ne m'accuse pas ! » Au moment où je faisais cette réflexion, j'entends frapper à ma porte ; j'ouvre, et je me trouve en présence de trois agents de police. Un d'eux me met aussitôt la main sur l'épaule : « Au nom de la loi, dit-il, je vous arrête. Suivez-nous. »

Je suis en prison. Un jour blafard éclaire à peine ma cellule, et je songe, assis sur mon lit, à ma femme, à mes enfants, qui doivent maintenant me savoir arrêté et qui sont sans doute au désespoir. La porte s'ouvre : un gardien paraît, suivi de deux gendarmes qui me mettent les menottes et m'ordonnent de marcher.

— « Où allons-nous ? » — « Chez M. le juge d'instruction. »

Je suis chez le juge. Debout entre les gendarmes, je réponds aux questions du magistrat. — « Accusé, me dit-il enfin, toutes les présomptions sont contre vous. Avouez votre crime, c'est le seul moyen de vous concilier l'indulgence du jury. » — « Mais, Monsieur, je vous jure que je suis innocent ! Je suis le docteur X..., de Bruxelles. » — « Je ne sais, accusé, si vous êtes vraiment le docteur X... M. Bertillon établira votre identité. Je vous ferai seulement remarquer que votre nom ne fait rien à l'affaire. »

On m'a réintégré dans ma cellule, et alors j'ai une impression très singulière, celle des jours, des semaines et des mois qui passent. Dès les premiers jours j'ai appris que ma femme s'est suicidée, me croyant coupable, et que mes enfants ont disparu.

Je passe en Cour d'assises. On m'interroge et je proteste énergiquement de mon innocence. Mais je ne vois autour de moi que des visages sévères ou méprisants, et personne ne semble ajouter foi à mes paroles. Aucun des témoins qui devaient parler en ma faveur ne s'est présenté. Mon avocat plaide et on ne l'écoute pas. Après une courte délibération, le jury me reconnaît coupable à l'unanimité, et la cour, appliquant la loi, me condamne à la peine de mort.

C'est le matin. Un groupe de messieurs vêtus de noir est entré dans ma cellule. — « Docteur, me dit l'un d'eux, ayez du courage ! Le moment de l'expiation est venu. » — Je m'habille, je me confesse, je bois un verre de rhum qu'on me tend. Deibler (que je reconnais pour avoir vu son portrait chez un photographe) coupe mes cheveux et le col de ma chemise, puis on me hisse dans un fourgon, et en route pour la guillotine !

Je suis au pied de l'échafaud. La place est noire de monde et un peloton de gendarmes à cheval, sabres au clair, forme le carré autour de moi et de la sinistre machine dont le couperet étincelle au soleil levant. L'aumônier s'approche, pose un crucifix sur mes lèvres, puis brusquement les aides du bourreau me saisissent, m'entraînent et me poussent contre une planche qui bascule. Je veux me débattre, me défendre, mais déjà ma tête est prise dans la lunette de la guillotine. Presque aussitôt, j'entends le rapide glissement du couteau qui tombe, et je reçois sur le cou un choc effroyable suivi d'une douleur si atroce, si épouvantable, que je me réveille en sursaut.

Voici ce qui avait causé ce rêve. Le ciel de mon lit s'était détaché pendant mon sommeil, et le bord du dit ciel de lit m'était tombé sur le cou. La sensation que j'avais éprouvée avait éveillé en moi l'idée de guillotine ; la guillotine m'avait donné les idées d'accusation, de cour d'assises et de jugement, et j'avais fait le rêve que je viens de vous conter. Ce qui est vraiment remarquable, c'est que ce rêve m'ait paru durer trois mois. En effet, il n'a pu guère durer plus d'une seconde, car j'ai dû être réveillé presque subitement en recevant cette lourde masse sur le cou. »

— « Messieurs, dit le professeur, vos rêves sont intéressants, mais j'ai mieux à vous offrir : c'est une observation analogue faite à l'état de veille. J'étais dans l'express qui dérailla, il y a quelques années, près de Groenendaël. Les voyageurs de mon wagon furent tous tués ou blessés. Seul, par miracle, je n'eus rien. Mais au moment de la secousse, je me crus perdu. Et alors, en moins de temps que je n'en mets à tirer une bouffée de ce cigare, ma vie tout entière passa devant mes yeux avec ses moindre détails, et pour ainsi dire jour par jour. Je revis toutes les actions que j'avais faites, toutes les personnes que j'avais connues, tous les lieux que j'avais habités. Vous

voyez donc que mon cas est plus extraordinaire que le vôtre, puisque dans une seconde, vous n'avez vécu, l'un que trois heures et l'autre que trois mois, tandis que dans le même laps de temps j'ai vécu près de cinquante années. »

— Quoique ce dernier fait ne se rapporte pas au rêve proprement dit, j'ai voulu cependant le citer également comme preuve de la rapidité vraiment extrême avec laquelle l'apparition des idées et leur association peut avoir lieu, à l'occasion de telle ou telle modification perçue.

Faisons remarquer, en terminant, que cette apparition d'idées associées peut se présenter dans tous les cas où le cerveau conserve encore le fonctionnement nécessaire à la conscience de soi, et même quand cette conscience n'existe pas, comme je le montrerai plus loin. Seulement, dans cette dernière circonstance, l'association des idées n'est plus perçue.

VI. — *Suspension de l'exercice de la volonté et de la perception de l'existence, par lésion traumatique du centre nerveux.*

Comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, pour que la volonté puisse se manifester, et pour que la conscience de soi ait lieu, l'intégrité et l'état de veille du cerveau sont indispensables.

Donc, même à l'état de veille, dès que le centre nerveux a subi telle ou telle altération pathologique empêchant son fonctionnement normal, l'exercice de la volonté est suspendu, temporairement ou définitivement selon la gravité de la lésion, et l'homme devient un pur automate, conscient ou inconscient suivant les cas.

Donnons quelques exemples d'annihilation de la volonté et de la conscience par suite de traumatisme du cerveau.

On lit dans la chronique scientifique du *Temps*, du 18 avril 1877, sous la signature Ed. Schérer :

— « M. Robin a déterminé sur un supplicié, une heure après l'exécution, les phénomènes suivants : « Le bras droit, dit-il, se trouvant étendu obliquement sur les côtés du tronc, la main à 25 centimètres environ en dehors de la hanche, je grattai la peau de la poitrine avec la pointe d'un scalpel, au niveau de l'aréole du mamelon, sur une étendue de 10 centimètres, sans exercer de pression sur les muscles sous-jacents. Nous vîmes aussitôt le muscle grand pectoral, puis le biceps, le brachial antérieur, etc., se contracter successivement et rapidement. Le résultat fut un mouvement de rapprochement de tout le bras vers le tronc, avec rotation du bras en dedans et demi-flexion de l'avant-bras sur le bras, véritable mouvement de défense qui projeta la main du côté de la poitrine jusqu'au creux de l'estomac. »

« Un mouvement et un mouvement semblable à ceux de la vie, un mouvement remplissant une fonction, tendant à un but, peut donc être obtenu d'un animal privé de conscience et de volonté. »

— Tendre à un but, sans avoir ni conscience ni volonté, est une expression évidemment impropre. Il ne saurait y avoir là tendance qu'*en apparence*. Le fait n'en prouve pas moins qu'il peut se produire des mouvements parfaitement coordonnés et en harmonie avec la protection de l'organisme, en l'absence de la sensibilité et de la volonté.

Mais reprenons la citation, en passant ce qui est relatif à l'anesthésie dont j'ai déjà dit quelques mots.

— « Le fait le plus curieux peut-être qu'on puisse citer dans cet ordre de recherches, est celui que le docteur Mesnet a observé, en 1874, dans son service de l'hôpital Saint-Antoine. Un ancien sergent de l'armée d'Afrique a eu le crâne fracturé dans la dernière guerre. La lésion du cerveau, suite de cette blessure, a produit une hémiplegie qui est aujourd'hui guérie, mais elle a laissé le malade sujet à des crises pendant lesquelles il ne reste en contact avec le monde extérieur que par le sens du toucher. Dans cet état, les perceptions du toucher ont ce singulier effet d'éveiller chez lui des actes inconscients, bien que coordonnés, et dont le thème est fourni par des habitudes antérieures (1). C'est ainsi que ses doigts rencontrant une plume, il entreprend d'écrire, fouille le tiroir de la table, en tire des feuilles de papier et un encrier, et se met à rédiger une lettre dans laquelle il se recommande à son général pour obtenir la médaille militaire. On retire le feuillet sur lequel il écrit, il ne s'en aperçoit pas et continue sur le feuillet de dessous. En présence des mets, il mange, mais avale gloutonnement tout ce qu'on lui présente, bon ou mauvais. Au contact de sa bague à tabac, il fait une cigarette et la fume. » Il se promenait un jour dans le jardin de l'hôpital, sous un massif d'arbres. On lui remet à la main sa canne, qu'il avait laissé tomber. Il la palpe, promène ses mains sur la poignée coudée, semble prêter l'oreille et tout à coup s'écrie : Henri ! les voilà ; ils sont au moins une vingtaine, à nous deux nous en viendrons à bout ! Et alors, portant la main derrière le dos comme pour prendre une cartouche, il fait le simulacre de charger son arme, se courbe dans l'herbe à plat ventre, la tête cachée par un arbre dans la position d'un tirailleur ; il attend, l'arme épaulée, vise avec soin et tire. La scène se prolonge un certain temps, l'ancien sergent continuant à faire ainsi le coup de feu contre son ennemi imaginaire. » Ainsi, action machinale provoquée par une illusion du tact qui, faisant d'une canne un fusil, a réveillé une impression de la dernière campagne ; et, plus généralement, activité mécanique, se développant sous l'impulsion du contact extérieur et sous l'empire des habitudes prises ou d'une impression antérieure. Les actes du malade dont il s'agit ne sont autre chose que des mouvements réflexes plus étendus, plus compliqués, et dont la forme est déterminée par un pli contracté d'avance. Y a-t-il autre chose, en effet, que la différence de la complexité de l'organisme entre le phénomène que je viens de citer et l'expérience de Flourens sur une poule à laquelle il avait enlevé les deux lobes cérébraux ? « L'animal, écrit le célèbre physiologiste, n'entendait plus, ne donnait plus aucun signe de volonté, mais il

(1) N'y a-t-il pas contradiction entre cette prétendue perception par le tact et l'inconscience ? L'auteur a voulu dire évidemment : la modification, l'impression subie par le toucher. M. Robin s'est bien gardé, et fort sagement, de prétendre que le supplicé, dans l'expérience que je viens de rapporter, avait *perçu* la piqûre du scalpel.

« se tenait parfaitement d'aplomb sur ses jambes ; il marchait quand on l'irritait ou quand on le poussait ; quand on le jetait en l'air, il volait ; il avalait l'eau qu'on lui versait dans le bec. Cinq mois après l'opération, la plaie du crâne était entièrement cicatrisée ; la poule n'avait subi aucune détérioration dans ses fonctions nutritives ; elle était grasse et fraîche. »

— Cette observation est bien remarquable. Elle prouve que si, par suite d'une lésion, le cerveau n'est plus apte à fonctionner physiologiquement, la volonté devient incapable de se manifester. Quant à la sensibilité, il serait peut-être aventureux de se prononcer à cet égard, au moins pour ce qui concerne le cas dont il vient d'être question.

Cette même observation démontre en même temps que les mouvements réflexes ou automatiques qui se produisent alors peuvent présenter une similitude complète avec les actes libres ou procédant de la volonté.

AGATHON DE POTTER

(A suivre.)

L'Individualisme féminin dans la Littérature.

Il m'a paru intéressant de suivre, à travers les œuvres de dramaturges et de romanciers connus en France et à l'étranger, les phases qui marquent la récente apparition de l'individualisme féminin dans le développement de nos sociétés.

Longtemps il fut admis que la femme n'est et ne doit être que le reflet de l'homme ; aussi, placée qu'elle est sous sa dépendance qui a été une protection durant de longs siècles, étouffait-elle son individualité pour lui plaire. Mais des signes irrécusables témoignent que cette individualité s'éveille au fur et à mesure que le maître cesse d'être un protecteur.

Par individualisme féminin j'entends cette tendance à vivre par elle-même et pour elle-même qui commence à s'affirmer chez la femme moderne, — phénomène nouveau et gros de conséquences pour l'avenir du mariage et de la famille, tels que nous les comprenons encore. Toutefois, ce phénomène n'est en aucune façon spontané et isolé : il procède du lent développement intellectuel et matériel de nos races depuis cent ans surtout. La France et l'Allemagne sont les pays où l'on se refuse le plus énergiquement à reconnaître son existence. En France, parce que les femmes y occupent dans la société une position que l'on juge assez belle ; en Allemagne, parce que leur influence y est nulle et que la virilité germanique se croirait amoindrie par des concessions faites au sexe faible.

Dans les pays anglo-saxons et en Scandinavie, par contre, l'esprit de la Réforme a incité les femmes à suivre l'exemple de l'homme, à se faire une foi personnelle. Préparées en ces contrées par l'instruction et l'éducation à pratiquer le libre examen, elles ont retourné contre leur guide sa propre méthode philosophique. Du reste, l'homme, qui par tous pays mettait en doute l'existence d'un Dieu souverain juge et maître infailible, aurait dû s'attendre à ce que son autorité fût à son tour attaquée. Tout s'enchaîne, et bien naïfs sont ceux qui, après s'être débarrassés de ce Dieu, croient pouvoir occuper son trône et s'y faire adorer en toute éternité. L'absurde de

cette prétention éclate dans la vie privée comme dans la vie publique, dans la vie conjugale comme dans la vie sociale.

Les revendications des femmes qui demandent une existence distincte de celle de l'homme proviennent, il est évident, du développement intellectuel et matériel de nos races, et les conditions présentes de notre civilisation en accroissent l'insistance. Tant que le maître s'interposa entre sa compagne et les dangers extérieurs : bêtes féroces, ennemis, entre elle et Dieu, entre elle et la lutte quotidienne, elle se trouvait mal placée pour se plaindre, et la suprématie du plus fort, quelque tyrannique qu'elle fût parfois, se justifiait par la protection qu'elle impliquait. Mais, bien que nous vivions encore dans les décombres du régime patriarcal, les bêtes féroces ne s'aventurent pas à travers nos villes et l'on travaille à supprimer la guerre, reste maudit des temps barbares, par l'horreur même des massacres que la science rend possibles. Il faut croire en un Dieu pour jouer le rôle de médiateur entre lui et un être quelconque. Quant à la lutte quotidienne, la dot enlève à l'époux dans nos classes riches ou aisées les soucis pécuniaires pressants, tandis que dans les classes pauvres, par le fait des conditions économiques écrasantes, de l'industrialisme envahissant, la femme est forcée de travailler aux côtés de son mari, quand elle ne le supplante pas, parce qu'elle exige un moindre salaire. Enfin l'abri précaire qu'offre le mariage fait toujours plus défaut aux filles sans fortune, vouées alors au célibat besogneux et anormal ou au vice ; car le militarisme, les impôts qu'exigent des armements monstrueux et la cherté des vivres qui en résultent, sans parler d'autres causes, font hésiter un nombre croissant de jeunes gens à fonder une famille. L'ancienne protection de la femme par l'homme n'est plus guère qu'un idéal au nom duquel se maintient un ordre de choses qui croule de toutes parts. Seules les femmes plus ou moins riches sont protégées de nos jours en échange d'une dot qui varie suivant la fortune de leurs parents. Elles perdent alors leur nom et leur personnalité civile ; mais elles n'en souffrent pas parce qu'il y a conformité entre leur condition et le vieil idéal qui a façonné nos lois et nos mœurs. Toutefois, là-même du mécontentement se manifeste. Telle est la situation qu'il fallait exposer avant d'étudier comment des romanciers ou des dramaturges en ont reproduit les phases diverses.

I

La Révolution française a déterminé et précipité la transformation de l'ancien type féminin en un type nouveau, imparfait encore, mais qui s'accuse d'année en année. La proclamation des droits de l'homme fit réflé-

chir la femme; elle se demanda si elle n'avait pas des droits elle aussi, et elle crut avec son maître que ces droits obtenus assureraient le bonheur de l'individu. Aussi M^{me} de Staël, après M^{me} Roland, se passionna-t-elle pour la liberté, mot qui restera retentissant et vide tant qu'il représentera un bienfait extérieur que des hommes, délégués dans ce but, peuvent donner ou ôter. La liberté est une force intime, personnelle, ou elle n'existe pas. L'humanité a sans doute à faire quelques expériences encore avant de comprendre cette vérité-là. Germaine Necker en eut la notion confuse, et elle jugea que « le mal des lumières ne peut se corriger qu'en acquérant plus de lumières encore ».

M^{me} de Staël modifia le type féminin reçu par le fait de la position anormale que prend Corinne en se déclarant indépendante et en agissant comme telle dans une société, où seules l'épouse soumise, la jeune fille docile ont une place de par l'empire qu'exerce sur l'opinion l'idéal patriarcal. Au demeurant, c'est encore la femme qui s'efforce d'imiter l'homme, sans y réussir toujours, fort heureusement, et qui accepte comme suprême compliment cette phrase : « Elle eut un génie qui fit oublier son sexe » En ce moment, comme par le passé, l'émancipation féminine tend vers ce but qui sera sans doute atteint, en dépit des différences physiques et par la force de nos déplorables conditions sociales. Toutefois, ce ne sera que passagèrement, à moins que l'humanité ne tienne à se suicider.

A l'heure actuelle les femmes entraînées dans la concurrence avec l'homme sont plus ou moins des Corinnes, toute proportion gardée, c'est-à-dire des êtres torturés par les préjugés, paralysés par les sentiments dans le culte desquels on les éleva durant des générations, alors que des circonstances indépendantes de leur volonté les obligent à développer leur personnalité en bravant ces préjugés et en étouffant la voix de ces sentiments. Ce conflit qui détruit leur bonheur ancien leur prépare, croyons-nous, un meilleur avenir, alors qu'elles ne seront plus louées d'imiter l'homme, mais de posséder toutes les qualités, toutes les aptitudes d'une individualité différenciée par le sexe de celle de leur associé.

Corinne est donc le type idéal de la femme que son intelligence ou les circonstances émancipent pour son malheur, parce que l'opinion publique, façonnée par les traditions et les lois, la juge en ennemie et lui barre le chemin autant que faire se peut. Elle a ainsi contre elle la société et sa propre nature, que ni son éducation ni celle de ses ascendantes ne préparent à la lutte. Drame douloureux dont les différentes péripéties ont été notées avec plus ou moins de vérité, suivant le talent et l'intuitive sympathie des écrivains qui l'ont tenté.

M^{me} de Staël parla par expérience, car elle sentit avec toute l'intensité

de sa forte nature combien souffre une femme dont la personnalité s'affirme. Le chapitre qu'elle consacre, dans son *Traité de la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, aux femmes qui cultivent les lettres, en témoigne. Elle était réduite à faire mouvoir des êtres qui ne la valaient pas en volonté et en talent au lieu d'agir elle-même ; créature d'action, elle n'écrivit que pour fournir un dérivatif à son besoin d'activité. Elle fut toujours supérieure aux hommes qui l'entourèrent et prépara par l'ascendant de son individualité une place meilleure à la génération féminine qui suivit. Ce ne fut que pour lui faire comprendre combien mesurée était cette place.

La Révolution, qui a donné à la femme conscience de ses droits, n'a pas amélioré son sort, tout au contraire. Sous l'ancien régime, la dame noble en avait de fort étendus souvent. Quant à la bourgeoise, elle partageait la situation subalterne de son mari. On ne parlait pas encore de l'ouvrière. Les chaînes léguées par les temps barbares et que les mœurs, en s'adoucissant, avaient considérablement allégées, ne semblèrent plus suffisantes et le Code Napoléon en forgea de nouvelles. Mais l'Ève du tiers État n'oubliait pas le mirage de liberté entrevu ; elle avait aidé à démanteler des Bastilles et elle ne tarda pas à dénoncer l'esclavage légal qui, plus brutal encore que le précédent, lui rivait des fers neufs aux pieds lorsqu'elle avait rêvé de marcher sans entraves.

Georges Sand attaqua avec toute la fougue de son jeune talent les lois qui la livraient sans possibilité de rupture à un mari indigne. Le roman d'*Indiana* ne fut pas écrit d'après un plan arrêté, mais sous le coup d'une révolte personnelle. Il parut en 1831. Dans la préface de 1842, l'auteur déclare qu'elle composa ce livre « avec le sentiment non raisonné, mais profond et légitime de l'injustice et de la barbarie des lois qui régissent encore l'existence de la femme dans le mariage, dans la famille et dans la société ». Longtemps après avoir écrit *Indiana* elle demeura, avoue-t-elle, « sous l'empire d'un reste de respect pour la société constituée. Je cherchais encore à résoudre cet insoluble problème : le moyen de concilier le bonheur et la dignité des individus opprimés par cette société, sans modifier la société elle-même ». Lorsqu'elle crut comprendre que ce problème était insoluble, elle se fit le champion de l'amour libre. L'amour, toutefois, ne peut être libre quand la femme est esclave : il tombe dans la licence. Aussi, en 1851, M^{me} Sand semble-t-elle revenue à des opinions moins extrêmes dans sa préface à une nouvelle édition de *Mauprat*.

« Quand j'écrivis le roman de *Mauprat*, dit-elle, je venais de plaider en séparation. Le mariage dont jusque-là j'avais combattu les abus, laissant peut-être croire, faute d'avoir suffisamment développé ma pensée, que j'en

méconnaissais l'essence, m'apparaissait précisément dans toute la beauté morale de son principe... L'idéal de l'amour est certainement la fidélité éternelle. Les lois morales et religieuses ont voulu consacrer cet idéal, les faits matériels le troublent, les lois civiles sont faites de façon à le rendre souvent impossible et illusoire. » Ce qui revient à dire : « Nous avons légalisé un rêve et cette tentative nous fait beaucoup souffrir. Mais nos intérêts s'en mêlant, nous cherchons à nous consoler par la contemplation de l'irréalisable. »

La révolte d'Indiana, de Fernande, de Valentine, de Lélia même nous paraît aujourd'hui bien peu réfléchie. Elles ne demandent pas la liberté par respect de leur individualité, mais pour se donner un autre maître. Elles quittent le mari afin de suivre l'amant et font de la passion l'unique affaire de leur vie. Combien différente est leur conception de l'amour d'avec celle de la femme, dont je tenterai, au cours de cette étude, de fixer la silhouette indéfinie encore et que prépare la transformation sociale qui nous emporte. Elle a trouvé, suivant l'expression d'une romancière anglaise, « de nouveaux intérêts, de nouveaux devoirs, une noble ambition ; l'amour ne la satisfait jamais pleinement, car pour elle il n'est qu'une note dans la symphonie de l'union des âmes, une note puissante, il est vrai, mais point la symphonie tout entière (1). »

Toutefois, l'insubordination des héroïnes de Georges Sand constituait un précédent ; elles s'insurgeaient au nom de la justice contre l'esclavage de la femme dans le mariage. Elles ne sont pas les sœurs aînées de celles d'Ibsen, mais leurs grand'mères. Le péché de rébellion, ayant sauté une génération, éclate chez les petites-filles dans des conditions de milieu qui en rendent le retour intense et grave.

Il m'est impossible de ne pas parler ici de M. Dumas fils. Les préfaces de ses pièces resteront comme documents, alors sans doute que les pièces elles-mêmes ne seront plus jouées ; car il y a défendu quelques nobles principes auxquels il a nui par des incohérences et des paradoxes. Sa grande erreur fut de demander à la femme de sauver le monde sans croire qu'elle en fût capable. On n'obtient rien d'un être en l'héroïsme de qui l'on ne croit pas. Il lui prêchait la révolte et l'instant d'après il la montre ironiquement « à la discrétion de l'homme qui l'a pénétrée, incapable de se maintenir, de se diriger, de se sauver, de se reprendre sans lui (2) ».

Aussi Francillon, l'Étrangère, Catherine de Septmonts, la Princesse Georges et toutes leurs sœurs n'offrent-elles aucun caractère nouveau. Ce

(1) *Discords*, par GEORGES EGERTON.

(2) *Préface de l'Ami des Femmes*.

sont toujours les petites créatures de luxe à qui le maître demande d'être jeunes, jolies, fidèles, sans qu'il se juge lié à leur égard. Parfois elles menacent de leur poing mignon celui qui a sur elles des notions à peine supérieures aux dogmes mahométans ; mais lorsque, en un désespoir enfantin, elles le quittent, elles ne tardent pas à revenir pour écouter humblement les reproches de leur seigneur. Elles se vengeront, soyez en sûrs.

Dumas n'exagère pas quand il décrit l'action néfaste de la femme dans notre société ; néanmoins, il ne voit pas l'enchaînement des faits et que certains causes ne peuvent pas ne point produire certains effets. Il voudrait avec une générosité qui l'honore que la femme fût traitée en *être moral*, sans réfléchir qu'une éternelle mineure est incapable de devenir un être moral, et il commet un non-sens en demandant pêle-mêle une morale identique pour les deux sexes, les droits de l'enfant naturel et l'obligation pour la femme d'obéir à l'homme dans l'individualité de qui elle s'absorbera. Comment exiger une morale identique pour deux individus dont l'un n'existe que par l'autre ? Il faut tout d'abord que ces deux êtres soient moralement égaux, c'est-à-dire moralement indépendants l'un de l'autre, pour que leurs actes aient la même dignité. Ceci obtenu, tout aussitôt la position de l'enfant naturel change : sa mère se refuse à être marquée au front par le fait de sa maternité. Lorsque la femme sera réellement libre, elle haussera les épaules en entendant parler de recherche de la paternité ; l'homme infidèle, à son avis, sera plus à plaindre qu'elle, car elle possédera son enfant sans honte, dans une société devenue nouvelle où préparer une jeune force sera considéré comme l'accomplissement d'un devoir social, un apport au trésor des forces collectives.

Au centre de la question il y a donc l'individualisme féminin. Du moment où l'homme devra compter avec lui, il aura à réviser ses jugements. Toutes les autres questions, recherche de la paternité, droits de l'enfant naturel, dépendent de ce fait central. C'est pourquoi la femme ne peut se laisser guider par son compagnon, qui a tout intérêt à ce que rien dans la situation ne soit changé, et M. Dumas a voulu concilier des choses qui s'excluent réciproquement. Aussi ne l'a-t-on pas pris au sérieux et le public s'est amusé de ses paradoxes.

Les sujets qu'il abordait étaient graves, cependant, si bien que de lui à Ibsen plusieurs critiques ont jugé qu'il n'y avait qu'un pas. Il y a un monde de nouvelles conceptions morales. Dumas traite dans ses pièces des rapports sociaux entre l'homme et la femme, Ibsen des rapports d'une âme avec une autre âme. Il veut que la femme — comme l'homme du reste — ne relève que d'elle-même. Dumas tient en réalité et malgré d'éloquentes protestations à ce qu'elle relève de son associé. Ibsen voit la femme en tant

qu'individu, n'ayant, d'après le dogme protestant, aucun intermédiaire entre elle et Dieu. Dumas, catholique et Latin, la voit à travers son sexe, comme fille, femme ou mère, ayant entre elle et Dieu le prêtre, entre elle et la société le père, l'époux, son fils même. C'est pour n'avoir pas saisi cette distinction que M. Jules Lemaître a pu écrire : « *L'Ami des femmes, la Princesse Georges, l'Étrangère, Francillon* reposent exactement sur la même conception du mariage que la *Dame de la Mer* ou la *Maison de Poupée*. » — Les écrivains du Nord et Ibsen en particulier auraient pris leurs modèles dans notre littérature. C'est paraître admettre que hors de nos frontières il n'existe aucune vie sociale et sentimentale, partant aucun modèle pour les artistes des autres pays. Mais, dans la question qui nous occupe, il est peut-être juste de dire que notre passion très vive de liberté intégrale a fait réfléchir à l'étranger sur la position des faibles, de la femme en particulier et que l'on y a étudié les idées généreuses que nous jetions dans le monde un peu au hasard. Elles y ont levé plus vigoureusement que chez nous.

II

Un seul, parmi nos écrivains, aurait pu inspirer Ibsen, si le dramaturge norvégien n'avait pas eu sa propre vision de la femme future, de celle que la révolte de la pensée humaine, l'instruction supérieure et les conditions économiques ne peuvent pas ne point créer. Cet écrivain est Villiers de l'Isle-Adam. *La Révolte*, drame en un acte et en prose, est un petit chef-d'œuvre de psychologie féminine. — Je ne le juge qu'à ce point de vue. — Il parut en 1870 — *la Maison de Poupée* date de 1879 — et il ne fut joué que trois ou quatre fois, grâce à l'appui de M. Dumas fils, à qui il est dédié.

Deux personnages seulement occupent la scène : Elisabeth, 25 ans, Félix, 35 ans. Devant une table-bureau, M^{me} Elisabeth est assise, accoudée et pensive ; en face d'elle, Félix compulse des lettres et des billets de banque. Ils parlent d'affaires. Depuis quatre ans et demi qu'ils sont mariés la jeune femme tient les livres du banquier. Ce dernier la complimente sur la façon dont elle remplit tous ses devoirs, et elle écoute douce et souriante ses épanchements de bourgeois satisfait, de financier prudent. On entend alors le roulement d'une voiture qui s'arrête devant la porte d'entrée. Il est près de minuit et, comme les domestiques ne se montrent pas, Félix se dispose à aller ouvrir lui-même, lorsque sa femme, soudain froide et dure, l'arrête d'un geste. Elle désire lui parler.

Une scène inattendue a lieu. Le commis qu'Elisabeth a été pour son

mari rend ses comptes à un centime près. Elle ne peut légalement prétendre qu'à trente-deux mille francs qu'elle garde; car elle va quitter le domicile conjugal, obligée de par la loi à laisser sa fille au père. Félix ahuri la croit devenue folle; mais lorsqu'elle se dirige vers la porte il lui barre le chemin et lui crie :

— Est-ce que tu aurais un amant, par hasard?

Sous l'accusation elle décide à s'expliquer, et c'est toute sa vie intérieure de jeune fille et de jeune femme qu'elle dévoile à son mari, sans qu'il y comprenne un traître mot.

Dès le début de leur existence commune elle vit, après une vaine tentative d'union intellectuelle et morale, quel rôle le banquier lui assignait à ses côtés. On avait eu beau les marier, on ne les avait pas unis ensemble; et elle résolut de briser sa chaîne. Mais, pour parer au préjudice que causerait au financier son futur départ, elle décida de le dédommager par de rapides et avantageuses spéculations. Ce serait sa rançon. Cette rançon payée, elle partait.

FÉLIX — Mais, enfin, qu'est-ce que tu veux? Spécifie, une fois pour toutes, ce que tu veux?

ÉLISABETH. — Je veux vivre! entendez-vous, insensé que vous êtes? Vous ne comprenez pas cela, vous, qu'on puisse raisonnablement vouloir vivre? Enfin, j'étouffe ici, moi! Je meurs de mon vivant! J'ai soif de choses sérieuses! je veux respirer le grand air du ciel! Emporterai-je vos billets de banque dans la tombe? Combien croyez-vous donc qu'on ait de temps à vivre? (*Un silence; puis, pensivement.*) Vivre!... Est-ce même là ce que je désire, ce que je puis désirer aujourd'hui?... — Un amant, disiez-vous? .. — Hélas, non! je n'en ai pas, je n'en aurai jamais! — J'étais faite pour aimer mon mari, entendez-vous? Je ne lui demandais qu'une lueur d'humanité!...

Félix, lui rappelant qu'elle a une fille, elle le fait souvenir de ses propres décisions : l'enfant doit entrer au couvent le plus tôt possible et y être élevée jusqu'à son mariage, « comme toutes les autres ». « Et puis..., j'ai d'autres devoirs à remplir désormais », ajoute-t-elle. Que voilà bien la sœur de Nora! Pourquoi ces deux femmes de race et de caractère différent prononcent-elles la même phrase? — Nous l'étudierons tout à l'heure. Revenons pour le moment à l'héroïne de Villiers de l'Isle-Adam qui n'a pas toujours eu sur les femmes des idées aussi nettes et aussi modernes.

Son mari n'a pu la retenir; elle s'en est allée. Mais il est trop tard; elle n'a plus d'âme. Son orgueil même l'a quittée. Les cieux lui apparaissent comme défendus. Les souffles sacrés de la vie ne la pénètrent plus. Les concessions qu'elle a faites pendant quatre ans de son existence, en compri-

mant les forces de son esprit, l'ont diminuée. On n'efface pas. Elle s'est vantée en disant qu'elle voulait vivre. Elle ne le peut plus. Elle est devenue semblable à celles dont les yeux n'ont jamais perçu les clartés lointaines. Faite pour endormir le front généreux d'un compagnon de liberté, elle se sent rivée au malheureux qui l'a tuée. Le mort a saisi la vivante. Et elle retourne auprès de son mari ; car fuir sans force pour un isolement désormais sans grandeur serait une lâcheté banale. Félix la retrouve assise devant le bureau ; elle a rouvert ses livres de caisse et remis ses manches de lustrine. Le banquier, revenu de son premier étonnement, l'en félicite. Avec un doux sourire résigné elle répond :

« Et quand je pense, mon ami, que je parlais de vous quitter au moment de la balance du semestre. Enfin, cela n'avait pas le sens commun ! »

Le drame auquel Elisabeth tente inutilement d'intéresser son mari se joue avec des variantes, en des circonstances diverses, dans bien des existences de femmes. La plupart le traversent à demi conscientes, luttant à faux pour préserver ce qui leur tient lieu d'individualité : des goûts, d'indécises aspirations même. Les conscientes font à l'ordinaire comme l'héroïne de la *Révolte* : après la tentative d'insubordination elles se courbent pleines de pitié envers celui qui n'a pas compris et parce que leur heure est passée de vivre une vie individuelle et complète devant les grands horizons qu'ouvrent à toutes les intelligences l'art, la science, la pensée et la souffrance humaines.

III

Une demi-consciente est cette Irène Fergan des *Tenailles*. La pièce de M. Paul Hervieu peut manquer de qualités scéniques, le type de femme qu'elle met en scène n'en offre pas moins des caractères nouveaux bien qu'à peine indiqués. Durant le deuxième acte Irène semble s'éveiller à la pleine conscience de ce qui lui reste à faire :

« Maintenant je me sens être quelqu'un, dit-elle, je suis devenue moi... je sais ce que je veux et ce que je ne veux pas et ce que je ne peux plus. » — Elle se trompe, toute sincère qu'elle est. Trop emprisonnée dans les conventions, trop fille de son monde, de ce monde où l'on ne craint rien tant que le scandale, — disons la *vérité*, huit fois sur dix, — où une femme n'existant que par l'homme qui lui donne son nom, n'ose pas affronter une vie individuelle quand la loi refuse de la protéger, Irène préfère continuer à vivre sous le toit d'un homme qu'elle hait, s'abaisser à un compromis dégradant et faire endosser à son mari une paternité à laquelle il n'a rien à

voir. Dix ans elle soutient son mensonge, captive d'une éducation fautive et des préjugés. Le talent de M. Paul Hervieu fait toucher au doigt l'artificiel de semblables souffrances ou mieux combien artificielles sont leurs causes.

Irène Fergan n'est pas sympathique, mais très intéressante pour qui suit l'évolution de la femme moderne. Elle sait qu'elle est une individualité, elle a réfléchi sur les lois qui régissent le mariage, elle n'admet plus que la loi fasse d'un être à tout jamais la propriété d'un autre; elle se révolte de ce que l'esclavage étant aboli, elle doit encore être esclave, de ce qu'il y ait un vœu éternel d'un époux devant un autre époux, alors que les religieuses n'en prononcent plus d'éternels même devant Dieu, que chacun ne soit pas le premier à posséder la disposition de son âme et de son corps. Toutefois, elle n'a pas franchi le dernier degré de la révolte. Son individualité s'est éveillée : elle n'a pas trouvé sa fin, sa raison d'être en elle-même. Ce ne sera que lorsque les femmes se seront moralement reprises qu'elle pourront en réalité dignement se donner — ou se garder, si bon leur semble. Et l'homme n'éprouvera plus auprès d'elles la méfiance qu'elles lui inspirent dès qu'il les connaît un peu. D'ailleurs, en y réfléchissant bien, nous reconnaissons, si nous sommes sincères, qu'un être conscient ne se donne pas, il se prête. C'est un crime de « lèse-moi » que de se livrer corps et âme sans possibilité de reprise. L'homme le sait si bien que par les mœurs il s'est laissé toute facilité de se reprendre. Mais il a enchaîné la femme en lui imposant l'amour comme but unique; il l'y a enfermée afin de l'y trouver à toute heure lorsque, fatigué de son activité sociale, il désirerait quelques instants de délasserment. Aussi l'amour légal ou illégal est-il devenu la seule affaire importante des vies féminines; pour la mener à bien Dalila use de tous les moyens. Et cet esclavage établit deux morales : une pour le maître et l'autre pour l'esclave.

M. Dumas fils a attaqué cette injustice dans les *Idées de Mme Aubray* et dans *Denise*. Mme Aubray permet à son fils d'épouser une femme qui a un passé et André de Bardanne épouse Denise, bien qu'elle en ait un. Jane et Denise, toutefois, ne se révoltaient pas contre le verdict de la société; elles consentaient à porter seules l'opprobre.

Swava, la fiancée d'Alf Christensen, dans la pièce de Björnson, *Un Gant*, en juge autrement : elle déclare indigne d'elle l'homme qui a contribué à déshonorer des femmes devant l'opinion. En vain Alf essaye-t-il de lui expliquer la vie. Dans sa droiture d'enfant pour la première fois en contact avec les réalités, elle ne peut admettre que ce qui est mal pour l'un ne soit pas mal pour tous.

Björnson est de l'avis de son héroïne, et il s'est employé à répandre ses idées par le roman, l'*Héritage des Kurt*, entre autres, le drame et la

parole. Sans craindre le ridicule dont on couvre les défenseurs d'une thèse qui attente si fort aux prérogatives masculines, il l'a soutenue en de nombreuses conférences résumées sous le titre : *Monogamie et Polygamie*. Tout sérieux et convaincu qu'il est, il ne remonte pas plus que Dumas, me semble-t-il, aux causes sociales du mal qu'il dénonce, quoi qu'il juge avec une bien autre puissance que ce dernier des suites morales et de leur enchaînement. La question est si complexe et délicate et fait tellement corps avec notre présente civilisation, qu'elle ne peut être résolue que par une transformation de nos conditions économiques et autres. La morale est encore une étroite bande de terrain dont les lois forment la clôture et que gardent des officiers d'état-civil. Les hommes y entrent et en sortent à leur guise, tandis que les femmes acceptent d'en être à tout jamais exclues si elles se sont une fois permis d'en sortir !

IV

Les révoltées en appellent de l'injuste sentence et elles rétablissent ainsi le lien de solidarité entre toutes les femmes. C'est leur premier devoir envers elles-mêmes.

Ici nous nous trouvons en face des héroïnes d'Ibsen. On a reproché à ce dernier de les conduire dans le sanctuaire de leur être intime et de les y abandonner à toutes les suggestions d'une imagination sans contrepoids. Il est certain que son rôle consiste à troubler les consciences plus qu'à les diriger ; il ne leur apporte aucune solution dans les angoisses qu'il provoque. Lui-même, pris de vertige devant la poussée d'individualisme qu'il a, non pas créée, mais fait passer dans les veines de notre jeune génération, n'ose pas poser la couronne de fleurs au sommet de la tour, il hésite, il chancelle, comme *Solness le Constructeur*. La jeunesse attendrait en vain qu'il parachève son œuvre. Il ne dira pas le mot décisif. Le connaît-il ? — L'énergique vieillard a rempli sa tâche. Les hommes de demain se chargeront de résoudre les problèmes angoissants posés par ceux d'aujourd'hui ; ils le feront d'après les lois qui président au développement intime de l'humanité elle-même.

Il est évident que chez Nora de la *Maison de Poupée*, chez Hélène Alving des *Revenants*, chez Lona et Dinah des *Soutiens de la Société*, comme chez Ellida Wangel, la *Dame de la Mer*, il y a rupture d'équilibre. On les a appelées des monstres. Le terme est excessif, mais il contient une part de vérité en ce qu'elles ne répondent plus à l'ancien idéal féminin. Leurs caractères tourmentés et inquiets d'être en formation déroutent l'observateur qui ne s'explique pas par quelles lois elles vivent et s'agitent.

Lorsque, dans les pays où l'œuvre d'émancipation est le plus avancée, on interroge ceux qui s'occupent de l'éducation des jeunes filles, ils vous disent l'égoïsme tenace, l'individualisme ombrageux de celles-ci. Autant les ascendantes furent passives et malléables, autant les descendantes se font irréductibles. Toutes les réactions sont brutales.

Je n'ai encore rencontré personne qui pût parler calmement de Nora en bien comme en mal. A l'ordinaire on ne lui pardonne pas d'avoir quitté ses enfants d'une façon inédite; car tout est là. Une foule de mères envoient les leurs loin d'elles le plus vite possible, ou les abandonnent tout le jour à des étrangers, emportées qu'elles sont dans le tourbillon de leur vie mondaine, mais ces procédés sont sanctionnés par l'usage. Pour ma part, je ne chercherai point à défendre la jeune femme. Elle existe. Et son existence n'est pas le résultat d'une génération spontanée; des agents divers ont dû lentement préparer cette nouvelle individualité. Il me reste donc, puisqu'elle existe, à relier son apparition à l'ensemble des phénomènes sociaux afin de la mieux comprendre; car l'invective ou la défense ne change pas un fait.

Le départ de Nora, qu'on lui a si fort reproché, est un symbole: il faut que la femme se reprenne avant de pouvoir se donner. Ce départ est logique quand bien même il choque toutes nos idées reçues. — Si l'on embrasse d'un regard sincère l'histoire de l'humanité, on voit se dessiner, s'accroître pour, de nos jours, se précipiter cette reprise de possession des races, des classes, des individus sur des dieux, des maîtres, des entités quelconques. L'épanouissement de la personnalité n'a été au début que le privilège de quelques-uns; mais l'on suit sans peine la montée lente de la dignité humaine, dont l'avènement du *citoyen* est la plus récente conquête, non la dernière. Dans le citoyen, l'individu est encore sacrifié à une entité: la *nation*.

La femme évolue dans le même esprit que le peuple; et cette similitude constitue un symptôme grave. En refusant tous deux de remplir les devoirs que la société leur a si longtemps imposés, ils ébranlent la société elle-même. Jusqu'ici on a pu contenir les révoltés avec des paroles semblables à celles que le pasteur Manders adresse à Hélène Alving dans les *Revenants*: — « Chercher le bonheur en cette vie, c'est là le véritable esprit de rébellion. Quel droit avons-nous au bonheur? Nous devons faire notre devoir, Madame! » — Mais Hélène n'est plus dupe: elle se demande si l'on n'a pas le droit de chercher le bonheur, si le bonheur n'est pas le *bien* pour l'homme. Elle s'est sacrifiée et a sacrifié son fils à ce qu'on lui disait être son devoir. Qu'en est-il résulté? Son Oswald, le corps malade, sent sa raison vaciller, emportée par les vices de son père; et elle juge qu'elle eut tort de ne pas quitter son mari la première année de leur vie commune, tort de

devenir mère, tort de ne pas vivre pour elle-même dans la vérité et la révolte.

C'est le triomphe de l'égoïsme, dira-t-on. Oui, et l'être humain a le droit d'être égoïste. Notre *moi*, si petit soit-il, est notre tout. Il n'a que son heure. Pourquoi l'empêcherait-on d'en goûter toute la plénitude morale, intellectuelle et physique? Au lieu de tout mettre en œuvre, religion, éducation, pour l'étouffer, — on ne l'étouffe pas : on le force à mentir, à ruser, à s'échapper secrètement, — il serait mieux de le guider, de le développer. Car nos égoïsmes ne respecteront l'égoïsme des autres que lorsqu'ils auront acquis, en s'affirmant, une saine et parfaite vitalité. Chaque individualité sentira, dans une libre transmission de forces, tressaillir les innombrables fibres qui la relie aux êtres qui l'entourent et elle comprendra tout ce qu'elle leur doit. C'est parce que Nora — et Elisabeth de la *Révolte* — sont des égoïstes qu'elles s'en vont. La seconde ne peut cependant échapper à son passé. Et l'on a si peu démêlé quel nouveau facteur entraine en scène dans le développement moral de la société que toutes deux ont été accusées d'aller rejoindre un amant.

Ibsen, qui défend ces théories individualistes, sait néanmoins qu'elles feront du mal avant de faire beaucoup de bien. Il n'arrange pas les faits pour le plus grand triomphe des principes dont il est le champion et il montre ses héros, non préparés à les vivre, aux prises avec eux. Aussi n'a-t-il pas écrit *Hedda Gabler* parce qu'il doutait tout à coup du droit de l'individu à revendiquer son autonomie morale, suivant une expression de M. Jules Lemaitre; mais il a voulu dévoiler l'abîme où peut choir un être qui a perdu la foi aux anciens idéals et n'a pas su mettre le pied sur le sol de vérités nouvelles. Voyez auprès d'Hedda son amie Théo Elvsted. Avec quel tranquille courage elle brave le code mondain, comment elle quitte son mari dès qu'elle comprend que dans leur union elle a été achetée au plus bas prix et s'est vendue pour avoir un abri! Elle se dévoue à Lövborg sans regarder en arrière. Hedda n'est pas devenue la maîtresse de ce dernier, non parce qu'elle aurait cru mal faire, mais parce qu'elle était dominée par les conventions, sa seule règle de conduite. Dans le néant où elle est tombée elle croira, après que Lövborg lui aura reproché de n'avoir pas osé se donner à lui, que le courage consiste à mal faire. Elle devient le mauvais génie du jeune écrivain, le pousse à reprendre sa vie passée et détruit le manuscrit, fruit de l'union intellectuelle qui le lie à Théo.

Les Hedda Gabler sont nombreuses aujourd'hui. Elles sont inévitables dans la transformation de l'ancien type féminin en un nouveau. L'instruction plus complète qui développe des facultés auxquelles le présent état de nos mœurs ne fournit pas une activité suffisante, le vide que laisse une foi

enallée sans qu'une foi supérieure ait été conquise, jettent moralement à la rue bien des jeunes femmes. Dans les conditions nouvelles où elles se trouvent les expériences des générations qui les ont précédées ne peuvent plus les guider et elles souffrent d'un malaise dont bien peu saisissent la cause.

V

Dumas eut donc raison de dire que l'Ève moderne traverse une crise formidable, définitive. Et combien plus difficile encore est la position de celle qui doit s'en faire une. La nécessité d'aider l'homme dans la lutte quotidienne a toujours pesé sur la femme du peuple. Mais il n'y a pas à remonter fort loin en arrière pour trouver le temps où la fille des classes moyennes, de la petite bourgeoise, avait son avenir tout aussi assuré que la demoiselle riche. Le père, et à son défaut d'autres parents, lui faisaient une dot et on la mariait, ou bien, célibataire, elle habitait chez un membre de la famille, un frère, une sœur et s'y rendait utile dans le ménage. Les conditions ont changé. L'existence est devenue si difficile que les parents sont le plus souvent dans l'impossibilité de doter leurs filles et que personne ne songe plus à leur préparer un avenir. Du reste, le taux de l'argent baisse si rapidement que ce qui autrefois passait pour être une forte dot, est à présent un bien maigre douaire. En outre, plus la femme s'affine par l'instruction qu'on lui donne, moins aisément trouve-t-elle un mari. Son développement la fait supérieure à sa fortune, qui est nulle, et elle ne veut pas entrer dans une union avec un ouvrier. Les jeunes gens d'une classe plus élevée la jugent trop pauvre pour l'épouser, bien qu'ils soient tout disposés à faire d'elle leur maîtresse. Si elle cède, elle est perdue aux yeux de la société : elle ne lutte plus et disparaît. Celles qui ne cèdent pas se débattent encore, à demi conscientes, dans l'impasse. Je parle ici des natures au-dessus de la moyenne qui imposeront leur solution quand elles l'auront trouvée.

Les assises sur lesquelles l'homme échafaude ce qu'il appelle une civilisation ont pour base des sentiments. L'ordre social que l'on bat actuellement en brèche s'est construit sur des sentiments, il dure encore grâce à leur appui, les intérêts privés ou publics se servant d'eux pour le faire durer. Ce seront des sentiments qui le jetteront à terre. Le besoin de bonheur, de plus libre épanouissement qu'exigent des êtres arrivés en un point de leur histoire, où d'anciennes formules étouffent leur individualité agrandie, transformera notre société. Les plus fortes natures, qui sentent le plus violemment leurs souffrances et celles des autres, poussent le cri de révolte.

Ecoutez le défi de la *Magda* de Sudermann :

« Si vous nous donnez le droit d'avoir faim, et j'ai eu faim, moi, — pourquoi nous refusez-vous le droit d'aimer comme nous le pouvons et celui d'être heureuses comme nous l'entendons ? »

Magda est une artiste, direz-vous. — C'est pour cette raison qu'elle incarne la femme moderne qui lutte seule, se fait sa position, garde son nom et ne laisse jamais absorber son individualité par celle de l'homme. Et Magda sent si bien qu'elle incarne la femme libre que lorsque son père lui répond :

— « Tu crois peut-être, mon enfant, que parce que tu es indépendante et grande artiste, tu peux t'affranchir des » elle l'interrompt : « Laissons l'artiste hors de question ! Je ne veux rien être de plus que n'importe quelle couturière ou servante qui cherche, où elle peut les trouver, un peu de pain et un peu d'amour... Oh ! l'on sait ce que la famille exige de nous avec sa morale. Elle nous a laissées en plan ; elle ne nous donne ni protection ni joie, et nous devons néanmoins dans notre solitude vivre d'après ses lois qui n'ont de sens que pour elle... Il faut que nous restions bien tranquilles dans notre coin et que nous attendions bien sagement jusqu'à ce qu'un époux se présente..., oui, jusqu'à ce que !... Et pendant ce temps la lutte pour la vie nous ronge l'âme et le corps. Il ne nous reste qu'à nous faner et à nous aigrir, et nous ne pouvons pas même donner à l'homme vers qui tout notre être crie, ce que nous avons de jeunesse et d'espérance. Écrasez-nous, hébêtez-nous, enfermez-nous dans des harems ou des cloîtres, — et cela vaudrait encore mieux peut-être. — Mais si vous nous donnez la liberté, ne vous étonnez pas que nous en profitons. »

La voici la femme acculée aux dernières conséquences de notre développement social, avec derrière elle un long passé de traditions qui eurent leur raison d'être, mais qui pour elle n'en ont plus et la menacent néanmoins d'interdire si elle leur est infidèle. Elle est tout par elle-même, et elle ne peut être mère avec les mêmes droits que les oisives protégées par l'homme. Elle en hausse les épaules et en souffre cependant pour son enfant que le premier employé de mairie venu est autorisé à appeler bâtard.

Nos critiques n'ont pas compris toute la portée du personnage de Magda, parce qu'ils l'ont étudié en littérateurs, non en sociologues. Ils l'ont comparé à la *Dame aux Camélias*. Marguerite Gautier est une touchante courtisane ; elle n'a pas d'individualité morale, Magda peut dire fièrement : « Je suis restée fidèle à moi-même dans tout ce qui pour moi était le bien. Je suis moi — et par moi devenue ce que je suis. »

C'est ce que toute femme pourra dire d'elle-même dans un avenir plus ou moins éloigné. Et cela non d'abord parce qu'elle le voudra, mais parce

qu'elle y sera forcée par les agents à l'œuvre dans la transformation sociale qui s'accomplit sous les yeux de tout observateur attentif. Pour cet observateur-là, l'effroyable concurrence où la femme s'épuise avec l'homme, détruira d'elle-même la famille telle que nous la comprenons. En ce moment, cette concurrence brise, entre les deux associés naturels, l'ancien lien qui les unissait. Un nouveau lien se formera, car ils ne peuvent point ne pas s'unir. Mais cette union s'établira sur d'autres bases consolidées par une morale identique et supérieure, -- et c'est la femme qui l'imposera.

De Corinne à Magda quel monde d'idées, de luttes économiques et morales ! Il fallait à la première la richesse, plus encore que le talent pour échapper aux préjugés de sa caste et elle ne leur échappe que pour aller échouer dans le sentiment. Pauvre, la seconde saisit impérieusement son droit à une vie complète et s'élève en son art, serrant son enfant dans ses bras. S'il désire appeler sien avec elle cet enfant, il faut que l'homme qui en est le père accepte l'individualité de la mère. Il est toutefois trop nul encore moralement pour devenir « le généreux compagnon de liberté », son égal et son ami. Ils se séparent. Ce n'est point son talent qui, dans l'ordre des faits, rend libre la femme artiste, comme on l'a cru à tort si longtemps, mais bien sa situation économique indépendante. Aussi Magda a-t-elle raison de ne rien vouloir être de plus, dans le respect de la société, qu'une couturière ou une servante.

VI

C'est en Angleterre que des romanciers ont le plus franchement traité de la position que prépare à la femme la présente évolution de nos conditions sociales sous l'impulsion donnée par la science, la libre pensée et l'industrialisme. Les types qu'ils créent hardis et sérieux, témoignent de tendances et de préoccupations qui peuvent choquer les défenseurs du mariage, mais auxquelles il est difficile de ne pas intéresser, ne serait-ce que comme à des manifestations d'un état d'esprit. Leurs femmes nouvelles — *newwomen* — ne se laissent pas impressionner par le décor légal et vénérable dont on entoure, depuis des siècles, l'union de l'homme et de sa compagne, afin d'assurer la protection de cette dernière et de son enfant. Elles ne veulent pas être protégées. Pourquoi ? Tout d'abord parce que cette protection est de nos jours aléatoire, comme nous l'avons vu et que, lorsqu'elle s'offre, elle est un esclavage pour des êtres dont les forces, les moyens de défense ont grandi. En second lieu, parce que les privilèges d'un petit nombre sont payés par la dégradation d'une foule immense, parmi leurs sœurs. — Cette ultime raison est la plus forte, la plus noble ; elle

naît d'un puissant sentiment de solidarité qui brisera les vieux moules. — Comment ? Quand ? Les formes nouvelles d'union qu'on préconise seront-elles justement celles qui triompheront ? Je l'ignore. Ce triomphe s'accomplira-t-il sans que la société ne se transforme de fond en comble ? Je ne le crois pas, mais je n'ai pas à conclure. Qui le pourrait ? Je me bornerai simplement à présenter deux de ces hardies novatrices.

Ce fut Olive Schreiner — elle avait vingt ans — qui osa la première, il y a dix ans environ, dans *l'Histoire d'une Ferme africaine*, mettre en scène une jeune fille qui refuse l'union légale tout en acceptant l'amour, parce qu'elle veut rester libre, lutter contre les préjugés et émanciper la femme.

L'Histoire d'une Ferme africaine, publiée sous le pseudonyme de Ralph Iron, passa d'abord inaperçue ; puis un jour la presse anglaise s'en empara pour l'attaquer, ou pour la défendre, et il en a été vendu depuis lors quatre-vingt mille exemplaires. Ce fut un succès inouï.

Lyndall (1), l'héroïne, enfant encore et vibrante sous une injustice, s'est juré que lorsqu'elle serait forte, elle se révolterait contre toute oppression et défendrait les faibles. Les années passent ; elle réfléchit à sa position et à celle de son sexe, et elle comprend que la femme étant l'être le plus faible sous le soleil, c'est elle qu'il faut secourir.

« Ce n'est pas la façon dont on agit envers nous, mais bien ce que l'on fait de nous qui nous cause du tort, dit-elle à Waldo, son ami d'enfance. On ne peut réellement nuire à aucun homme qu'en attendant à sa personnalité. Nous entrons dans le monde, petits êtres plastiques, avec peut-être une certaine dose de force naturelle, mais malléable au demeurant, et le monde nous dit ce que nous devons être et nous façonne d'après les buts qu'il place devant nous. » A vous il dit : « Travaillez ! » et à nous il dit : « Montrez-vous ! » A vous il dit : « Plus vous vous rapprocherez de l'idéal suprême de la Divinité créé par l'homme, plus votre bras sera fort et grande votre science et votre puissance de travail, plus aussi vous réaliserez les désirs de tout cœur humain. » A nous il dit : « La force, la science et le travail ne nous serviront à rien. Vous avez à conquérir par d'autres moyens ce que conquiert l'homme. » Et ainsi le monde fait des hommes et des femmes.

Lyndall se révolte de ce que son intelligence et son âme soient ignorées et que l'on ne voie en elle que son sexe. Mais elle a le sentiment confus qu'elle ne fera rien de bon pour elle, rien pour autrui. Créature de transi-

(1) C'est sous ce titre que dans la revue *L'Art et la Vie* ont paru des fragments de *l'Histoire d'une Ferme africaine*, traduite par MM. Antonin Bunand et Henri Lascaris.

tion, elle va au hasard vers un but qu'elle devine grand, mais qui ne se dresse pas nettement devant elle. Librement elle se donne à celui qu'elle aime et comprend vite qu'il n'est épris que de sa beauté; aussi refuse-t-elle de l'épouser. D'ailleurs, elle n'a que du dédain pour cette générosité masculine qui s'admire d'offrir son nom à la jeune fille séduite. Elle se place sur le même terrain que son ami et s'y maintient, rêvant de lutter contre le monde, pauvre petite! et de lui imposer son idéal. — Ce que l'on appelle « le monde » dans son acception générale, avec ses croyances, ses traditions, ses lois, ses préjugés, est certainement une matière plastique; mais il faut des mains innombrables, de tenaces volontés, de lents et patients efforts pour le modeler à la forme d'un généreux désir, d'un rêve de justice supérieur à celui dont il porte l'empreinte. — La jeune femme se brise contre les circonstances adverses et elle meurt peu après son enfant.

L'Histoire d'une Ferme africaine est par endroits incohérente et invraisemblable; comme son héroïne, l'auteur est jeune et inexpérimentée. Ce récit ne renferme pas moins de grandes beautés, des caractères d'une inoubliable originalité et des pages pleines de visions d'un meilleur avenir.

A la suite des discussions passionnées que fit naître le livre l'Olive Schreiner, de nombreux romans qui traitent tous des revendications morales ou sociales, qu'élèvent les femmes nouvelles, ou pour elles leurs défenseurs, ont vu le jour en Angleterre. Il a été beaucoup parlé de celui de Grant Allen, *The Woman who did*, littéralement *la Femme qui le fit*.

Une jeune fille de bonne famille, Herminia Barton, décide qu'elle ne s'unira pas légalement à l'homme qu'elle aimera. Elle se sacrifiera afin d'enseigner à son sexe le chemin qui conduit à la liberté. Alan Merrick, jeune avocat et fils d'un médecin célèbre, s'éprend d'elle et tente de la faire revenir sur sa décision; il souffre par avance des propos du monde.

« Si aucune femme ne commence, lui répond-elle, il n'y aura jamais de commencement. Songez combien il me serait facile, cher ami, d'accepter l'honorable mariage que vous m'offrez, suivant l'expression consacrée, de vendre mon sexe, ainsi que d'autres femmes l'ont vendu pour un plat de lentilles, c'est-à-dire pour un nom, un intérieur, ou même trente pièces d'argent, d'être l'épouse d'un homme riche. »

Merrick revient à la charge; il supplie Herminia d'accepter une cérémonie quelconque — une pure forme — pour l'amour d'elle et des enfants qui pourront naître. — « Une simple cérémonie, que signifie-t-elle de nos jours, si ce n'est que nous sommes d'accord afin de vivre ensemble aux termes des sociétés civilisées. » — Mais la jeune fille repousse justement ces termes parce qu'ils ne sont qu'une convention sanctionnant l'esclavage de la femme.

Le jeune homme partage, en principe, les idées de celle qu'il aime, toutefois il ne cède que pour ne pas la perdre. Ils s'unissent ; mais Alan meurt au cours d'un voyage qu'ils font ensemble en Italie. Herminia, laissée sans ressources ou à peu près, met au monde une fille en faveur de qui le père n'a pas eu le temps de tester. Elle revient à Londres où ses parents et ses amis rompent avec elle, et elle ne réussit qu'à travers des difficultés sans nombre à gagner sa vie comme journaliste et à élever son enfant qu'elle destine à l'apostolat des femmes.

Jusqu'ici l'héroïne, quel que soit le jugement que l'on porte sur elle et sur l'ouvrage tout entier, reste logique dans la ligne de conduite qu'elle suit ; mais comment s'expliquer qu'elle cache à sa fille les circonstances dans lesquelles celle-ci est née ? L'auteur a voulu sans doute prouver qu'il est inutile de protester contre le mariage et de refuser à des enfants la protection des lois tant qu'on n'osera pas mettre franchement ces derniers au courant de leur situation et les fortifier pour la lutte contre des préjugés dont ils auront infailliblement à souffrir. Dès l'enfance, d'ailleurs, Dolorès Barton montre un singulier respect pour les conventions. Aussi n'est-il pas étonnant que lorsqu'elle connaît enfin sa condition de fille naturelle, elle n'en soit bouleversée et indignée. Elle maudit sa mère, qui se tue afin de rendre possible, en disparaissant, le mariage de son enfant avec un jeune homme qui n'admet pas non plus qu'on s'insurge contre les lois.

Herminia est donc, comme Lyndall, un type de transition. Mais il est curieux de noter que c'est en Angleterre, un des pays où l'institution du mariage est le plus respectée, que s'élèvent les revendications dont elles sont les porte-voix ; et à propos d'elles, l'amour libre y a été franchement discuté dans plusieurs revues. Si paradoxal que cela puisse paraître, ces discussions témoignent de préoccupations hautement morales ; et le débat prend un ton sérieux entre adversaires et défenseurs. Les premiers luttent pour enrayer le mouvement ; néanmoins il n'est pas une loi votée en faveur de la femme, pas un progrès accompli par elle qui ne précipite l'évolution du mariage et de la famille modernes. Les autres contrées où l'on lutte pour l'émancipation féminine s'en apercevront à leur tour. En ce qui regarde les Etats-Unis d'Amérique, on s'y paie de mots : la famille telle que nous la comprenons en Europe, où le mari est le chef dont femme et enfants dépendent légalement et matériellement, n'y existe plus. Le mariage est un lien qui se fait et se défait le plus aisément du monde, même les enfants nés d'une union libre et reconnue ont généralement droit à l'héritage laissé par leurs parents. Le peuple américain dans son ensemble est-il moins moral que ceux d'Europe ? Son idéal de moralité est-il moins élevé que le nôtre ? Nous sommes persuadé du contraire.

En Angleterre la crise est plus aiguë qu'ailleurs par le fait de l'émigration, qui porte à un million à peu près l'excédent de femmes. Les Allemandes accusent une même disproportion, mais elles échappent à peine à la tutelle masculine. Leur émancipation est du reste fort bien conduite. Nombreuses sont donc les Anglaises qui ne se marient pas, quoique dans les 900,000 de surplus il faille compter les veuves et les épouses de marins. Il n'en demeure pas moins vrai que les célibataires par force sont légion. Peut-être parmi elles en est-il qui le sont par choix et qui ne désirent nullement mettre au monde et élever des enfants, les mœurs leur donnant pleine liberté de se créer une activité et d'occuper une position enviable sans avoir recours à un monsieur quelconque, mais elles sont rares. L'instinct maternel est vivace au cœur de la femme. Cet instinct non satisfait torture la plupart de celles vouées au célibat. Longtemps elles se sont tues ; elles craignaient le blâme ou le ridicule en avouant le désir d'une vie complète, — ou l'opportunité au moins de la vivre complète. — Désormais elles apprennent dans le mouvement bio-social que dirigent en Europe et en Amérique des hommes de haute valeur, qu'il est dans la nature même des organismes de tendre à leur plein épanouissement ; et la maternité étant la floraison suprême de l'être féminin, comme la paternité est celle de l'être masculin, elles veulent parcourir le cycle entier de leur développement physique afin d'obtenir la parfaite éclosion de leurs facultés intellectuelles presque impossible sans lui.

Et du moment où les conditions artificielles de notre société leur font opposition, elles s'insurgent contre elles. Plusieurs sont riches, d'autres gagnent largement leur vie et elles n'auraient pas à demander l'appui du père de leur enfant pour élever ce dernier. Aussi a-t-on prononcé le mot de mariage temporaire. Je ne puis discuter ici ces prétentions très légitimes. Devant des volontés individuelles nettement exprimées et dignement affirmées, l'opinion publique elle-même serait impuissante et se laisserait peu à peu entamer. Quant aux lois vigilantes, elles monteraient la garde près d'une prison abandonnée. Mais les femmes ont-elles déjà pris assez conscience d'elles-mêmes dans les classes dirigeantes pour qu'il s'en trouve parmi elles qui osent, par principes et par conviction, comme Lyndall ou Herminia Barton, jeter un si hardi défi à la société ?

Toutefois l'amour libre, c'est-à-dire sans motifs intéressés ni contrat avilissant, s'imposera naturellement à la société qui s'élabore, parce que la femme y sera économiquement libre, majeure enfin dans toute la dignité d'une individualité conquise. Il en résultera une union plus réelle, plus noble de part et d'autre et plus durable par la suite.

Ne serait-il pas cependant utile dès aujourd'hui d'habituer les esprits à

l'idée que la moralité n'est pas inhérente à certaines lois civiles ? Lorsqu'on taxe d'immoral celui qui s'y soustrait ne ressuscite-t-on pas ce préjugé qui tenait l'homme sans religion pour un être sans règle de conduite et dépourvu de principes ? De semblables notions appartiennent à des peuples barbares dont elles domptent l'exubérance. Au lieu de courber nos enfants devant la lettre ne vaudrait-il pas mieux leur apprendre que seul l'esprit vivifie ? Quel ressort ne donnerait-on pas à leurs volontés affaiblies par des tutelles séculaires ! La moralité serait une vertu — force — émanant de l'individu qui, devenu responsable de ses actes, parfaitement instruit des effets qu'ils produisent sur lui-même, sur ses descendants ou sur la communauté, s'élèverait dans l'idée qu'il ne dépend que de lui de rendre ces dits actes moraux ou immoraux. Cette conception une fois acceptée permettrait à l'homme de reprendre pied dans la multitude des phénomènes physiques et psychiques et de se sentir jusqu'à un certain point maître de ses destinées et de celles de sa race. Il aurait pour nouvel idéal de développer ses forces en harmonie avec l'ensemble des forces qui l'environnent. L'ancien idéal de soumission aveugle qui l'isolait épeuré sous la volonté tour à tour bienfaisante ou vengeresse de dieux et de maîtres, inconscient de ses énergies latentes et de ses responsabilités, aurait fait son temps.

Tel est le rêve d'avenir que forment un nombre toujours plus grand d'esprits sérieux ; et ils voient dans l'éveil de l'individualisme féminin le plus important facteur d'une évolution morale sans laquelle une évolution économique avorterait misérablement.

J. HUDRY-MENOS

L'UN VAUT L'AUTRE

(Fragment.)

LETTRE DE TOURGUÉNEFF A HERZEN

Paris, 8 janvier 1857.

MON CHER HERZEN,

Il y a deux ou trois jours que j'ai envoyé à Ogareff mes observations sur son poème ; maintenant je vais t'adresser quelques mots.

Je t'en prie, envoie-moi tes « Mémoires » ; tu peux être certain de trouver en moi un critique impartial. Un de ces jours, j'ai lu dans le feuilleton du Journal de Saint-Pétersbourg ton « Barnum et Horace » et je n'ai pu regretter qu'une chose, c'est que le récit ne soit pas plus long ; c'est très fin et très spirituel.

Quant à l'édition française de ton volume (1), on a bien entamé des pourparlers, mais tu as une réputation si terrible et, d'un autre côté, les éditeurs de Paris sont si....., qu'on ne peut se faire trop d'illusion à ce propos ; Pagnerre lui-même se refuse à l'éditer.

Tu as tort d'injurier Josand (2), c'est grâce à lui que je me sens renaitre.....

J'ai fait connaissance de quelques littérateurs parisiens ; je fréquente M^{me} d'Ary. Cependant, je dois avouer que je n'ai pas encore rencontré un seul être jeune et sympathique ; tout est banal et étroit au plus haut degré.

Procure-moi la possibilité d'entrer en relations avec Michelet, cela me ferait bien plaisir.

Depuis le mois d'octobre je reçois la Bibliothèque de Lecture qui, à

(1) *Le Passé et les Rêves.*

(2) Médecin qui a soigné Tourguéneff.

présent, est sous la direction de Droujinine. Il paraît qu'il veut imprimer à la revue un caractère conservateur à la manière anglaise. Il y a déjà publié son article sur Biélinisky, dans lequel il le traite de haut; mais l'article manque d'esprit — on dirait un oiseau qui n'a pas de bec. Armé de cette manière, il ne saurait percer une seule tête dure. Et d'ailleurs, comment ce conservatisme pourrait-il se produire en Russie? On ne peut pourtant prendre une haie morte pour une muraille et y adosser une nouvelle construction.

Je vois assez souvent G.; il paraît que c'est un brave garçon. Imagine-toi que M. (cela doit rester entre nous) a organisé chez lui un réveillon, la veille du jour de l'an, qui, à coup sûr, ne lui a pas coûté moins de trois cents francs. Les invités étaient Pinto, G., moi et encore deux officiers en uniforme, ayant absolument l'air de ces étalons qui traînent les omnibus, puis quelques lorettes. M., avec cet air grave qui lui est particulier, me prend à part et me fait ce discours: « Vous pourrez voir ici ce qu'on appelle à Paris le « demi-monde »; mais je vous préviens que ce spécimen ne doit nullement vous servir à porter un jugement là-dessus, car les lorettes présentes sont laides ou vieilles. »

Je fixai avec étonnement son front sur lequel s'enfonçait la calotte tirée jusqu'aux sourcils. « Dans ce cas, que diable, pourquoi dépenses-tu donc tant d'argent? »

Ce M. est un original von reinsten Wasser (un diamant de la plus belle eau) et avec cela l'homme le plus aimable

Tu me félicites à propos du jour de l'an en Europe, et moi, je te félicite à propos du jour de l'an russe.

Je t'enverrai un de ces jours le restant des 500 francs.

En attendant, je te dis adieu, porte-toi bien. Je t'embrasse ainsi que tous les tiens et suis

Ton affectionné,

IV. TOURGUÉNEFF.

Horace Dumontet, le héros d'un roman de George Sand, est, comme sont du reste tous les héros de cet auteur, un caractère tout en superficie, une sorte de joli Lucien de Rubenpré, un esthète de notre époque, plus naïf et un tant soit peu mieux portant et moins mal ridicule

Quoiqu'il doive, ainsi que le note Herzen, finir dans la toge d'un avocat, dès son arrivée à Paris, à dix-neuf ans, il proclame le droit « un tissu de mensonges contre l'équité divine et la vérité éternelle ». Encore, — insiste-t-il, — si c'était des mensonges liés par un système logique. Mais ce sont, au contraire, des mensonges qui se contredisent impudemment les uns les autres, afin que chacun puisse faire le mal par les moyens de perversité qui lui sont propres! Je déclare — continue-t-il — infâme ou absurde tout jeune homme qui pourra prendre au sérieux l'étude de la chicane; je le méprise, je le hais!.. »

Coquet et beau de physique, s'originalisant de tenue, *affecté naturellement*, se cabotinant lui-même, Horace croit en soi et demeure très sceptique sur autrui. Aspirant à la députation par le droit, qu'il méprise, il veut la république au profit des talents et des ambitions; il parle toujours, n'agit jamais. Pourtant il eût participé à une révolution pour y trouver de la gloire, des émotions; et c'est ainsi qu'un jour il se fait conspirateur afin de se donner une contenance vis-à-vis de lui-même, une attitude en face de ses camarades et aussi pour inquiéter sa maîtresse (une âme bien jolie), la voir pâlir sous le pressentiment des dangers auxquels il convoite de s'exposer en se pleurant lui-même d'avance et en répandant déjà des fleurs sur sa tombe. Au demeurant, sincère et loyal, mais d'une loyauté et d'une sincérité molles; si bien que l'imminence d'un danger le fait fuir, la peur du choléra le rend malade à mourir.

Dans ses aventures d'amour, vain, il fait son propre malheur en croyant souffleter ses rivaux par un triomphe de haute lutte. La pauvreté le rend lâche et la fortune généreux. Il gruge ses pauvres parents pour, un jour de chance au jeu, les rembourser avec gloire.

C'est un type brillant et neutre. Dans un autre sens, les personnages qui gravitent autour de lui, pour l'affabulation, sont également brillants et sans fond bien humain; ils représentent des thèses « quarante-huitardes » en opposition à celle qu'est Horace. Aussi tout se dénoue à souhait, pour le plus grand bien et la plus grande gloire de chacun. Horace est journaliste, avocat. Il sera député et on l'appellera d'un de ces noms qui ont une gloire éphémère pendant qu'ils se rattachent au pouvoir.

En ce type Herzen vit une nouvelle affirmation de sa théorie bien connue sur l'Occident et l'Orient et saisit cette occasion pour présenter à ses lecteurs, sous une forme littéraire, le courant dominant des idées de la morale en Occident, en faisant publier cette esquisse dans un grand journal de Pétersbourg. Nous croyons intéressant de donner la traduction de cette esquisse de Herzen dans laquelle se manifeste si largement son esprit observateur, son talent de critique fin et spirituel, et qui est à présent une rareté bibliographique.

(N. du Tr.)

- Connaissez-vous ce monsieur à droite... qui lit le journal ?
- Non.
- Je serais très curieux de savoir quel type il représente.
- Rien de plus facile. Aujourd'hui les hommes se moulent en gros, tous sur le même modèle. L'homme original n'existe plus en Europe; le monsieur qui vous intéresse ne peut être que l'« Horace » de George Sand...
- Je ne le crois pas.
- Alors, c'est un *Barnum*, assurément.
- Cependant, j'ai bien rencontré des gens qui n'avaient l'air ni de l'un ni de l'autre.
- Où donc ? Serait-ce à Koukounora ou, peut-être, à Gon-go ?
- Du tout. Ici même, en Angleterre.
- Cela se pourrait; j'avais en vue le continent. Cependant, n'avez-vous pas remarqué que tous ces originaux qui ne ressemblent ni à « Horace » ni à *Barnum* sont... eh bien, allons..., un, deux, trois...
- Je ne devine pas.
- Réfléchissez...

- Des déséquilibrés.
- Parfaitement.

Rentré chez moi, je me souvins de cette très malicieuse plaisanterie de mon ami.

En effet, *Barnum* et « Horace » sont minutieusement modelés sur le type de notre siècle bourgeois et rhétorique, si bien qu'on les retrouve partout, à droite et à gauche, en haut comme en bas, à la tribune des magistrats, de même que sur le banc des accusés.

Barnum représente le côté pratique de notre temps. C'est l'incarnation même de la prose du siècle, de son travail, de ses préoccupations. « Horace » est l'expression de son côté artistique, de sa poésie. *Barnum* est, pour ainsi dire, le Socrate de la bourgeoisie mesquine; « Horace » est son Alcibiade.

George Sand fait cette très juste observation (1) que, de notre temps, sont morts les vieux galants, ces éternels lovelaces, ces marquis amoureux et que le type de jeune homme, au milieu de notre siècle, est absolument différent. Depuis qu'elle a écrit son « Horace » quinze ans se sont écoulés déjà, mais il n'y a rien de changé : les « Horace » d'autrefois ont vieilli, les tout jeunes ont grandi, sont devenus adultes. La France politique, toute la France publiciste se compose de « Horace ». Les Allemands, eux aussi, ont élaboré leur « Horace », en y ajoutant une sorte de dépravation profondément méditée, mais d'une simplicité patriarcale; une immoralité alourdie et bien pensante. Aussi lui donnèrent-ils le nom classique de « *Horaz* ».

Les « Horace » sont très rares en Angleterre; en Amérique ils n'existent guère. En revanche, la race anglo-américaine a produit un type différent qui n'en est pas moins universel. Celui-ci, par contre, n'est pas un héros de roman, mais bien un personnage authentique, ou plutôt c'est un type vivant; c'est l'homme qui, jusqu'à l'heure actuelle, prospère encore à New-York, c'est F. Barnum.

Lequel est le meilleur? Je ne saurais le dire. Force m'est de répondre comme disent les enfants : « L'un et l'autre », bien que je ne puisse dissimuler que, pour nous, « Horace » est toutefois plus intéressant.

D'abord, c'est un homme de lettres, donc, il est des nôtres. Mais *Barnum*, dans son antique simplicité, est tout de même très beau, c'est un sage dans la vie, et dont la vie révèle un travailleur actif, un talent.

(1) En la préface dédicatoire à Charles Duvernet.

(N. du Trad.)

Dépourvu de toutes ressources, Barnum passe sa première jeunesse dans la boutique d'un épicier, dans l'ambiance de la filouterie. Il assiste chaque jour à cette guerre de mauraudage paisible s'exerçant au plus bas échelon du petit commerce, où le boutiquier achète les produits agricoles du paysan, auquel il revend ceux de l'industrie urbaine. A la moindre distraction de l'un ou de l'autre, vendeur ou acheteur est, à coup sûr, fraudé. Chacun s'intéresse à ce jeu commercial et tente de faire « mat » son adversaire. Celui-ci fait son possible pour prendre sa revanche la fois suivante et ne cherche nullement à dissimuler ses intentions.

Le jeune Barnum observe ce vol systématique d'un œil intelligent ; avec sa promptitude d'esprit, il ne tarde pas à en tirer cette conclusion que le travail, tout en suffisant, peut-être, à ses besoins, ne le pourrait jamais mener à la fortune, qu'il convoitait dès sa jeunesse. Tandis qu'au contraire, moyennant certains *trucs* et avec quelque peu d'adresse, on réussit toujours.

Ayant adopté ce beau principe et sachant déjà s'orienter quelque peu dans la vie, il s'essaya d'abord aux tombolas de billets d'un prix minime et à la vente de pains d'épices d'un *sou* ou de *boissons rafraîchissantes*. Il découvrit le secret de ce siècle parleuse, tout à la phrase et à l'effet ; de ce siècle d'exhibitions et de réclames retentissantes. Et il comprit qu'aux yeux des nominalistes contemporains, l'essentiel se résumait dans *l'affiche* !

La phrase et l'effet, ce sont là des armes communes à *Barnum* et à « Horace ». Mais le premier, en s'en servant, n'y voit qu'un moyen de s'enrichir ; il dévalise simplement et vous laisse là paix ensuite, tandis que « Horace » cherche à pénétrer dans votre cœur. Ce dernier s'introduit dans le coin le plus caché de l'âme et cherche à y voler encore quelque chose ; il essaye encore de mentir. C'est ainsi que « Horace » finit par embrasser la carrière d'avocat, tandis que Barnum, après avoir amassé une immense fortune, devient philanthrope.

La foi inébranlable de Barnum en la bêtise humaine se justifia parfaitement. D'ailleurs, il ne dissimule guère ses opinions ; il fait, au contraire, très naïvement le récit de toutes ses opérations ; tel un chef d'armée qui raconte ses combinaisons et ses ruses stratégiques. Il envisage chaque homme en particulier et tout le genre humain dans son ensemble, comme un moyen de s'enrichir, ainsi que le font tant d'autres ; mais Barnum met plus de persévérance, il agit avec plus de suite.

Après avoir épuisé tous ses efforts à s'enrichir, sa fortune faite, il s'enrichit encore en vendant à ce même public, dont il a fait sa dupe, le récit de la façon dont il a dupé. Ici, il s'élève à la hauteur de son métier *d'extorqueur*.

Le hasard l'amène à rencontrer une très vieille femme, décrépète, pres-

que idiote, courbée en deux, balbutiant à peine quelques mots incohérents. Aussitôt son esprit est traversé par cette idée : « Si l'on faisait passer cette *vieille* pour la « bonne » de Washington enfant ? » A quoi bon chercher davantage, il n'y a plus qu'à faire des *affiches*. Et le voilà qu'il mit à promener sa *vieille* d'une ville à l'autre.

Partout où il fait son apparition, des rumeurs s'élèvent dans le public ; on clame à l'unisson que ceci n'est qu'un attrape-nigaud : la *bonne* du jeune Washington aurait déjà cent cinquante ans passés.

Mais dominé par la curiosité, tout le monde s'empresse de voir ce que cela peut bien être.

En sortant de la baraque, la foule se répand en éclats de rire et aussitôt une foule nouvelle vient la remplacer, persuadée d'avance que tout cela n'est que pure blague, une duperie et cependant Barnum empêche un à un des milliers de dollars !

Après avoir ainsi exhibé d'un bout du monde à l'autre la Sirène et le Tom-Pouce, la fausse *bonne* de Washington et l'authentique *Jenny Lind*, escroquant et dupant le public, il atteint au plus haut degré de l'honnêteté bourgeoise ; il est nommé président d'une société de secours aux pauvres et avec une sollicitude vraiment paternelle il assiste de ses conseils les jeunes au début de leur carrière.

Dans la conception bourgeoise et mesquine, le passé ne peut rien contre le *million* encaissé ! Ce million couvre tout.

D'ailleurs, Barnum garde toujours dans son cœur un pieux sentiment d'honnêteté. Il s'interrompt naïvement au milieu de son livre pour dire au lecteur que malgré les circonstances difficiles qui le forcèrent parfois à ne pas être trop scrupuleux, quant aux moyens dont il usait toujours, il a lu la Bible et, n'importe où il se trouvait, il n'a manqué non plus de rendre hommage à la sensibilité de son cœur, en notant ce fait que lorsque, de New-York, il se rendait avec Tom-Pouce à Londres, il essuya une larme en prenant congé de sa femme qui l'avait accompagné jusqu'au bateau.

« Horace » est plus pleurnicheur, plus nerveux. Sa personne est une affiche, une décoration vivante ; l'incorporation du mensonge. Toujours acteur, il joue le rôle, il pose sans relâche. Il a aussi dans son répertoire l'« Horace » idéal, pour lequel il s'efforce de passer et qu'il joue pour tout le monde : pour ses amis comme pour des personnes étrangères ; pour les femmes, de même que pour les hommes, pour la jeunesse aussi bien que pour les vieillards.

Dans la détresse comme dans les jours fortunés, il se préoccupe uniquement du côté scénique. Lui-même s'enivre de l'effet qu'il produit sur les autres. Son épicurisme à lui est, pour ainsi dire, à ricochets ; il éveille

les sympathies pour lesquelles il ne donne rien en échange ; le voudrait-il qu'il ne le pourrait d'ailleurs pas. Il n'éprouve aucun sentiment pour ce qui n'est pas lui ; mais il a quelque vague conscience des passions, ce qui, pourtant, ne l'oblige à rien. Il n'en ressent qu'une sorte d'irritation cutanée, la seule dont il est susceptible ; il se plaît à voir l'effet que la passion produit sur les autres et il cherche à se persuader à lui-même que son cœur la ressent, se mentant aussi à lui-même. Mais dès qu'il aperçoit quelque agitation à la surface, dès qu'il flaire un danger, il regagne paisiblement la côte et s'en retourne chez lui, sans être atteint. Si parfois il éprouve quelque attachement pour ses semblables, cet attachement peut être assimilé à celui que nous éprouvons pour le caviar ou pour le gibier. Il n'a nulle conscience d'aucune limite morale qui puisse l'arrêter en quoi que ce soit, tout instinctive seulement, formulant le *veto* avant tout raisonnement.

A part le danger personnel, « Horace » ne connaît d'autre frein que le parterre, l'opinion publique. Laissez-le seul, il ne se donnera pas la peine de se débarbouiller ou de se laver les mains. Ce qu'il appréhende le plus, c'est la raillerie. Pour sortir d'une situation ridicule il n'hésiterait pas à violer sa sœur ou à trahir un ami.

Il est avide de toutes sortes de jouissances, de puérides délicatesses, ce qui ne l'empêche pas d'être seulement un cratère éteint.

Je suis persuadé qu'il se paye des bonbons en cachette et qu'il les croque ensuite en s'enfermant chez lui.

La distance entre *Barnum* et « Horace » n'est pas si grande, en somme, qu'elle paraît l'être. Au lieu de la *bonne* de Washington, il exhibe les aspirations les plus élevées de l'âme humaine vers l'amour, la fraternité, comme il joue du désespoir. Tout cela manque, au fond, de toute sincérité : « Horace » n'est pas même un débauché ; pour goûter cette dépravation et y trouver du plaisir, il faut s'y adonner vraiment ; la débauche elle aussi demande d'être franchement pratiquée. « Horace » serait capable de jouer le rôle de quelque lorette démoralisée par un amour malheureux et aspirant à se jeter dans le gouffre de la sensualité — ou bien, il s'endormirait de suite.

En politique il se targue de radicalisme, exécère l'aristocratie et surtout les hommes de la finance. Avec cela il a une convoitise d'argent et, dès qu'il se trouve, par hasard, dans un riche salon garni de tapis, de marquises et de candélabres, la tête lui tourne et il éprouve dans son cœur le sentiment d'être né pour le grand monde. Il se console, il est vrai, en se persuadant d'avoir sacrifié cette situation à ses *idées*, sans aucun droit, d'ailleurs, mais assurez-le d'une rente de cent mille francs et du titre de « marquis », il ne vous laissera pas franchir le seuil de sa porte.

Cet être absolument dépravé, mais à dehors séduisants ; à passions feintes, mais au cœur sec, ne sait que porter le malheur et la souffrance dans tous les milieux qu'il traverse. Exclusivement préoccupé de sa personne et de l'effet qu'il produit, il blesse tous ceux qu'il approche dans leur sentiment le plus délicat.

De sorte qu'il joue avec de la fausse monnaie et gagne sans cesse, les perdants le payant en or, tant qu'ils ne découvrent pas son jeu. « Horace » est une force apparente, mais qui, comme un fantôme, s'évanouit au jour.

Le moment auquel Myrte passa de l'amour, non à la haine, mais au mépris, — est celui où Horace, à ses pieds, joue au suicide, mais, grâce au ciel, demeure sain et sauf.

C'est lui, cet « Horace », qui est l'auteur de toutes les calamités qui, dans les derniers temps, s'abattirent sur l'Europe. Et, de même que dans le roman il entraîne Myrte, de même aussi, dans la vie, il entraîne les masses pour les trahir au premier moment du danger.

George Sand dit que son roman provoque des murmures (1), — c'est tout naturel. Est-ce que, chez nous, on n'en voulait pas également au *Reviseur* (2)? En effet, la ressemblance de son héros est frappante, jusqu'à être blessante. L'auteur lui-même en fut effrayé ; il en sentit une gêne vis-à-vis de ses amis et de ses connaissances. La plume trembla sous ses doigts et, à la fin de son livre, le sourire du mépris fait place à l'indulgence. George Sand fait de son « Horace » un avocat et, dans une allusion, laisse entrevoir qu'il s'est corrigé. Certes, il saura faire l'avocat, il n'y a pas à en douter, un défenseur distingué des veuves et des orphelins, un justicier s'indignant des faiblesses des humains ; mais il restera l'« Horace » quand même, parce qu'il ne pourra que bien « jouer » l'apparence de s'être corrigé — mais pas davantage.

Ceux qui se corrigent réellement le font sans arrière-pensée aucune, sans *préméditation*. Ce sont des hommes de cœur que la passion entraîne, comme « Faublas » par exemple. A propos, puisque ce type nous revient en souvenir, disons de suite que « Faublas » est un débauché à toute épreuve ; en comparaison de lui, « Horace » n'est qu'un simple ascète. Pourquoi donc cette tendance à menacer seulement du doigt le premier, alors qu'on est tenté de se ruer sur le second et de le chasser à coups de pied ?

... Tout en tenant compte de la différence d'époques, au milieu desquelles « Faublas » et « Horace » ont été créés, il y a pourtant plus de différence encore entre eux qu'entre un habitant de la Nouvelle-Zélande et

(1) Voir la notice en tête de l'édition Levy.

(N. du Tr.)

(2) Ouvrage satirique de Gogol arrangé pour le théâtre.

(N. du Tr.)

un Parisien. Sur le déclin de sa vie, « Faublas » eût pu rencontrer « Horace » chez la marquise ou à l'Opéra ; mais, en présence de celui-ci, se vantant cyniquement de sa victoire, « Faublas » eût certainement bâtonné « Horace » avec le même bâton qu'il avait un soir oublié chez l'artiste et que le fils retrouva.

« Faublas » est le type d'un homme tout à fait sincère. Il n'aspire pas à la victoire, mais à la jouissance ; il est étourdi, impressionnable ; chaque fois qu'il a trompé son odalisque, il s'en repent avec la même sincérité qu'il a mise à la tromper. Il serait inutile de chercher à le corriger, mais il n'y a pas lieu non plus de se méfier de lui. Avec le temps il deviendra posé et sera un homme de mérite. Peut-être, en parcourant son chemin, perdra-t-il sa fortune et même sa santé, mais il conservera toujours son cœur.

« Faublas » a passé sa vie dans l'atmosphère gâtée des boudoirs ; la foudre éclate et le voilà devenu Larochejaquelin. Le tremblement de terre ne peut faire renaître « Horace » ; il n'a plus de « nerf », comme disent les Français.

Les côtés faibles de « Faublas » sont ceux de l'homme ; les côtés faibles de « Horace » sont ceux de la femme : la véritable vocation de celui-ci est de traîner une vie parasite, de tourmenter la femme, de s'en faire un marchepied, un piédestal, puis de la voler, prendre des poses devant elle, se répandre en caprices et, en causant avec elle, se regarder dans la glace pour s'y admirer.

Pourquoi tout cela?... pourquoi ?

D'autre part, malgré que « Faublas » soit souvent plus scandaleux, pourquoi, lorsqu'on lit les romans de Paul De Kock, se sent-on plus profondément embourbé dans une fange marécageuse ? C'est que le niveau a baissé.

Il s'est passé quelque chose entre Louvet et Paul De Cock, entre « Faublas » et « Horace », quelque chose qui abaisse les hommes. Et depuis ce niveau baisse toujours. Le « Figaro » de Beaumarchais et la « Lisette » de Béranger sont devenus aujourd'hui des idéaux tels que l'étaient jadis Bayard et Geneviève. « Figaro », cet aimable et amusant coquin, est remplacé par Robert Macaire, qui vole, dévalise, fait des faux et même assassine. Au lieu de « Manon Lescaut » et de « Lisette », nous trouvons « Marco » (dans les *Filles de marbre*), qui n'aime plus rien, « ni les fleurs, ni le rossignol, ni le chant de Roméo », qui n'a de goût que pour les louis d'or...

« Voilà ce qu'aime Marco. »

« Marco » est une femme « en carte », numérotée et dotée d'un permis de la préfecture de police. Et tout ce « Saint-Lazare » littéraire de Paris, dans

lequel nous fait pénétrer Alexandre Dumas fils, ne vaut pas mieux que le véritable.

Entre « Faublas » et « Horace », entre « Figaro » et « Robert Macaire », entre « Manon Lescaut » et « Marco » a passé un souffle de bourgeoisie mesquine qui a envahi le monde et a produit *deux générations...*

A. HERZEN

(Traduction de MARIE STROMBERG.)

TCHERNYCHEVSKY

SOUVENIRS (1)

Au printemps de l'année 1883, le même bruit de la mort de Tchernychevsky se répandit encore chez nous, dans la province de Iakoutsk. Mais bientôt ce bruit se changea en une joyeuse nouvelle : Tchernychevsky est gracié, Tchernychevsky est à Iakoutsk. Le grand penseur venait, en effet, de quitter, entre deux gendarmes, Viliouisk et il venait d'arriver à Iakoutsk. Mais là le gouverneur, après l'avoir invité à déjeuner, sans même lui laisser le temps de se reposer, l'avait fait diriger sur la Russie, en donnant l'ordre de cacher soigneusement son nom et de ne pas même le laisser signer aux relais. Tchernychevsky, qui avait d'abord pris l'invitation du gouverneur pour une amabilité, se rendit bientôt compte de ce que cachait cette politesse. Cependant, malgré la défense qui lui fut faite de rester en ville pour se reposer, Tchernychevsky s'arrêta pendant quelques instants, et encore ne fut ce qu'en cachette, chez un habitant de Iakoutsk qu'il connaissait. Plus tard, cette personne me disait, en branlant la tête :

« C'est un excellent homme, instruit, mais, vous savez, je le crois un peu détraqué.

— Comment donc ?

— Mais oui, écoutez. Il voulait d'abord s'arrêter pour se reposer. Le gendarme lui répondit que c'était impossible, qu'il avait des ordres sévères du gouverneur. Alors il monta dans la voiture ; et dit au chef de son escorte : « Il faudrait revenir chez le gouverneur et lui donner un rouble pour son déjeuner. » Écoutez donc ! Est-ce que cela a du sens commun ? Comme si le gouverneur avait besoin de son rouble ? »

Plus tard, à mon retour, on me raconta un curieux épisode lié à ce secret de polichinelle qui entourait le retour de Tchernychevsky, que personne n'ignorait alors en Russie.

(1) Suite et fin. Voir le n^o 126 de la *Société nouvelle*.

Quelques heures avant son départ, la poste partit de Iakoutsk sur la Lena. Le facteur, comme tout le monde dans la ville, savait que Tchernychevsky devait le suivre à bref intervalle, et voulant témoigner de son zèle, il prévint tous les postes le long du fleuve. De telle sorte le petit détachement, avec son redoutable prisonnier, trouvait tout préparé, à chaque relais, un bateau, des chevaux et des postillons, vêtus (autant que cela leur était possible) de leurs vêtements de fête. Cela indigna à la fin le gendarme Machkoff, chef de l'escorte, qui avait pris sa mission trop au sérieux.

« Que diable, disait-il avec étonnement, qui vous a donc appris que nous devions venir ? »

— C'est le facteur N. N. Il nous a dit : Préparez-vous, on amène Tchernychevsky.

— Ah voilà ! Mais il n'était pas forcé de savoir qui nous amenions. »

Machkoff dénonça le zèle du malheureux qui avait dérobé un secret d'État. Cela n'est pas étonnant. Ce qui l'est bien plus, c'est que le trop zélé facteur perdit sa place, uniquement parce qu'il avait su ce que savait toute la ville, et parce qu'il avait rendu un réel service aux gendarmes, en leur faisant préparer, tout le long de la Léna, ce dont ils avaient besoin pour continuer leur route.

Maintenant, en passant tout ce que les journaux ont dit de Tchernychevsky, je raconterai tout de suite mon entrevue avec lui, à Saratov, où il vivait.

On m'avait raconté qu'à Saratov, comme à Astrakhan, il vivait en reclus sans voir personne, et qu'il était très difficile d'aller chez lui, que c'était même impossible. Sur la porte de sa maison il y avait, paraît-il, un écriteau : « On ne reçoit personne. » L'écriteau il est vrai n'existait pas, mais j'éprouvai moi-même la difficulté qu'il y avait à pénétrer chez lui, quoique j'eus toutes les chances pour être reçu. Je connaissais Nicolas Gavrilovitch par mon frère et depuis un an j'étais en correspondance avec lui. Il m'avait prié de venir le voir, et j'avais reçu une invitation pareille de sa femme, Olga Socratovna. Quatre ans auparavant, j'avais écrit à mon frère, alors à Astrakhan, que j'avais envie d'aller en été dans cette ville pour faire la connaissance de Nicolas Gavrilovitch ; mais Tchernychevsky avait répondu qu'il ne fallait pas faire cela. M. Korolenko et moi, nous sommes comme deux pommes pourries. Mettez les ensemble, elles pouriront davantage, disait-il, en faisant remarquer qu'aux yeux du gouvernement, notre réputation était sérieusement endommagée.

Mais, dans ses dernières années, Tchernychevsky avait considérablement adouci ce régime, malgré Olga Socratovna qui y tenait jusqu'à la fin et pendant l'absence de sa femme recevait le premier venu, Dans d'autres moments

il ne recevait que ceux qui connaissaient le secret : au lieu de sonner à la porte d'entrée, il fallait faire le tour et entrer par l'escalier de service.

Je sonnai donc le 17 août, vers 6 heures du soir, à la grande porte de la maison de Tchernychevsky. (A ce moment je ne savais pas encore le secret.) Une servante vint m'ouvrir, elle me regarda comme pour se rappeler si elle ne m'avait pas déjà vu ; ensuite, refermant un peu la porte, elle me dit, en souriant, que Nicolas Gavrilovitch n'était pas chez lui.

« Et madame? demandai-je.

— Elle est allée chez N. N. »

Il me sembla que monsieur était à la maison et que c'était justement ce qui faisait sourire la servante. Mais il n'y avait rien à faire ; je donnai une carte de visite, en disant que je reviendrai le voir demain, mais sans indiquer mon adresse.

Le lendemain matin nous étions sortis, ma femme et moi, pour faire des achats. Rentrés à l'hôtel vers 9 h. 1/2, le garçon nous donna un petit billet, sur lequel Tchernychevsky avait écrit de sa large écriture caractéristique : « Je suis venu, je reviendrai entre 10 heures et 11 h. 1/4. » En effet, nous venions à peine de nous asseoir devant le samovar, que la porte grinça et que quelqu'un que nous ne voyions pas, dit :

« Ah, il est chez lui ? Tant mieux. Me voilà. Eh bien, comment allez-vous ? Je suis enchanté... »

Tchernychevsky était déjà près de la table, me tendant la main, comme si nous étions de vieux amis et que nous venions de nous quitter quelques jours auparavant.

« Mais qui est avec vous ?

— Ma femme, Avdotia Semenovna.

— Très bien, très bien, enchanté, mon ami. Eh bien, me voilà. »

J'avais vu des portraits de Tchernychevsky. L'un d'entre eux avait été fait un an avant son départ pour Saratov. Tchernychevsky ne ressemblait en rien alors à ce jeune pensif, aux pommettes saillantes, à la partie inférieure du visage étroite, au nez presque droit et aux lèvres fines, que nous avions vu sur ses portraits de 1870. C'était un homme vigoureux, aux traits épais, n'ayant rien de ce qu'on a l'habitude de s'imaginer chez l'homme de lettres. D'épais cheveux clairs, « à la russe », comme sur le portrait de Gogol, encadraient sa figure et lui descendaient sur le front. Sa physionomie était d'une expression sérieuse et on n'y remarquait pas ce léger rire plein de bonté qui éclairait le visage de l'homme qui venait d'entrer dans notre chambre.

Sa voix était celle d'un vieillard, un peu voilée, mais son visage me sembla au premier abord tout jeune. Cette illusion venait surtout de ses

cheveux châains, longs, bouclés en bas, sans aucune trace de fils d'argent.

Mais quand je vis son visage, mon cœur se serra, tant il me sembla plein de souffrance, tant il me parut vieux sous cette chevelure de jeune homme. En somme, il ressemblait au portrait que j'avais vu, sauf que les traits de son visage, si virils sur la photographie, étaient plus fins en réalité; des rides s'y étaient formées et le teint en était terreux.

C'était la fièvre jaune, qui s'était emparé de lui à Astrakhan, qui faisait déjà son œuvre de mort. Un des Polonais avec qui j'avais vécu dans la province de Iakoutsk, avait attiré mon attention sur ce fait extrêmement curieux que tous ceux qui étaient revenus directement, à la suite du manifeste, dans leur patrie, après tant d'années passées dans un climat rigoureux, étaient morts subitement. C'est pourquoi, ceux qui le pouvaient, essayaient d'adoucir le changement, en restant 2 ou 3 ans dans les districts de la Sibérie méridionale.

Peut-être ces morts ne sont-elles que de simples hasards; cependant Tchernychevsky était arrivé à Astrakhan en bonne santé. Mon frère l'y avait vu tel qu'il était sur la photographie. A Saratov il était venu dans l'état où nous le voyions, voûté, le visage terreux, avec cette affection qui devait le conduire à la tombe.

Ce sentiment de pitié me revint plusieurs fois pendant la conversation qui s'engagea aussitôt entre nous, comme entre des parents séparés par une longue absence. Nicolas Gavrilovitch parlait avec chaleur, et même avec gaîté; il était resté maître de lui et il souffrait, (et pouvait-il ne pas souffrir cruellement?) il souffrait avec orgueil, sans partager avec personne son amertume. Pendant un silence, durant la conversation, il prit la main d'Avdotia Semenovna, et dit en la regardant:

« Je suis très heureux, ma chère. C'est vraiment parfait. C'est très bien. Je suis très heureux d'avoir fait votre connaissance. »

Et, d'une façon inattendue, il lui baisa la main. Elle, d'une façon tout aussi inattendue, se pencha vers lui et l'embrassa sur le front; mais il recula comme effrayé de ce baiser.

« Non, non! De la pitié... Il n'en faut pas. Vous savez, je vous ai baisé la main par galanterie; ah, ah, ah! Vous ne saviez donc pas, j'étais un galant cavalier. » Et avec une affectation plaisante il porta encore une fois la main de ma femme à ses lèvres.

« Oui. Et voilà, lui aussi c'est un galant cavalier, et quel galant cavalier. Il est d'une politesse raffinée. Il vient hier chez moi; je n'étais pas là. Il laisse sa carte de visite, mais sans adresse. Je comprends, je comprends, ne vous expliquez pas, je comprends parfaitement; cela veut dire: Ne vous donnez pas la peine, Nicolas Gavrilovitch, de me

rendre ma visite; ce sera un devoir pour moi de revenir encore une fois. Comme c'est délicat! Et, grâce à cette délicatesse, aujourd'hui j'ai tiré la langue, j'ai couru par toute la ville, j'ai cherché partout. J'ai été à la préfecture, j'ai été dans tous les commissariats, enfin j'ai eu l'idée d'acheter le journal. On y publie les noms de tous ceux qui s'arrêtent dans les hôtels... Et je vous ai enfin trouvé. »

Déjà cette première entrevue me fit penser à ce conte que j'ai résumé au commencement de cet article. « C'est le même homme, c'est le même homme », pensais-je avec tristesse.

Quelle terrible tragédie de rester la même homme, quand la vie tout entière a changé de fond en comble. Nous entendons souvent dire qu'un tel est resté aussi bon, aussi droit, avec les mêmes convictions, que vingt ans auparavant. Mais il faut établir une différence. Cela veut simplement dire que cet homme est resté le même par rapport à certains côtés de la vie. Si toute la vie a subi une révolution, et nous avec elle, et avec elle notre ami — il est évident que nous n'avons remarqué aucun changement dans la situation. Mais notre vie n'avait pas même accroché Tchernychevsky; elle avait passé loin de lui, sans l'entraîner, sans imprimer à son âme ces traits, que la rivière laisse sur une rive immobile et qui témoignent des heurts et des luttes.

« Publiciste? » dit un jour Tchernychevsky à mon père, « comment voulez-vous que je redevienne publiciste? Tenez, la question du jour est celle du « zemstvo » et de la réforme judiciaire... Que voulez-vous que j'en dise? Dans toute ma vie, je n'ai jamais assisté à une réunion du « zemstvo! »

Pas une fois! Evidemment, puisqu'on l'avait exilé avant les nouvelles institutions, et qu'il avait été relâché quand on parlait déjà de les supprimer. Et ce sort avait atteint l'homme dont toutes les pensées du cœur, toutes les tendances, toute la vie étaient les pensées, les tendances, la vie de l'écrivain russe et rien d'autre. Lui, comme Chtchedérine, n'avait rien que la littérature; ni parents, ni profession, rien ne lui adoucissait la douleur de l'exil, comme rien ne lui adoucissait l'amertume du retour. En Sibérie, il était comme un roc, loin de la rive d'une rivière qui s'est creusé un autre lit; elle roulait dans le lointain, ses vagues vivantes bruissaient quelque part, mais sans le baigner, lui triste et solitaire.

Sa conversation peignait l'ancien esprit, l'ancienne dialectique, mais la matière sur laquelle travaillait cet esprit ne se prêtait plus à lui. Il était resté, comme auparavant, un rationaliste.

Je me permettrai ici de marcher sur les plates-bandes d'autrui et j'essayerai de définir les principales raisons de l'état d'esprit de Tcherny-

chevsky et de ses contemporains. C'est la foi dans la raison omnicroatrice de Kant.

Toute l'histoire n'est autre chose qu'une suite de syllogismes s'accomplissant d'après le schéma de Hegel. « Démontrez-moi que ce n'est pas ainsi, que la thèse, l'antithèse et la synthèse de Hegel ne jouent pas de rôle dans l'histoire et alors je vous céderai sur les autres points de notre polémique », écrivait-il à Vernadsky. Et plus loin : « Le principal sujet sur lequel opère la raison, à la recherche d'une forme sociale, c'est l'intérêt égoïste et surtout matériel. « Faites un compte de ces intérêts, avoir pour but le plus grand bien du plus grand nombre, dresser un tableau, le montrer aux masses qui actuellement, ne sachant pas « calculer », admettent l'existence de la fausse « arithmétique sociale », c'est tout ce qu'il y a à faire pour modifier l'ordre des choses actuelles ; tout le reste peut être prévu et prédit.

Tel était, d'après moi, leur point de vue, telle était leur foi.

Et voilà que les prisons d'Alexandrovsk, de Nertchinsk, d'Akatouï, qui naturellement ne purent détruire complètement des idées nettement posées, attaquèrent avec succès cette foi, en lui brisant les ailes et en lui arrachant les plumes. Les vues philosophiques restèrent, mais la foi dans la toute-puissance créatrice des idées rationalistes se perdit.

Tchernychevsky resta avec ses anciennes idées : ce qu'il réclamait d'une œuvre d'art, d'un article, d'une critique, c'était une conclusion nette, simple, immédiate. Il n'aimait pas les œuvres de Glébe Ouspensky. « Tenez, me disait-il un jour, voici un récit de votre auteur favori : « Un paysan vit péniblement, dans le besoin, comme un cheval de labour. Tout à coup son maître l'aide ou une bonne récolte arrive..., le voilà riche pour quelque temps. Il se repose mais aussitôt il tourne mal, il se met à boire, il bat sa femme, il manque de mourir. Conclusion : le paysan ne doit pas s'élever au-dessus de sa condition pour ne pas se gâter ! » Je me rappelai, en effet, deux récits dont voici à peu près le sujet. Dans l'un, Glébe Ouspensky racontait comment, après une bonne récolte, l'âme d'un paysan « se redressait, et comment disparaissaient peu à peu la mauvaise humeur et la brutalité ». Mais voilà que quelque temps après Glébe Ouspensky observe un fait qui a servi de thème à un autre récit, contredisant totalement la conclusion que l'on pouvait tirer du premier. Emu, bouleversé jusqu'au fond de son âme (je l'ai vu au moment où il se mettait à écrire ce récit), il nous jeta ce fait brutal, tout chaud pour ainsi dire, dans toute sa vérité et avec toutes les contradictions qu'il contient. Nous qui nous débattons nous-mêmes au milieu des contradictions et des complications de la vie réelle qui échappent aux idées préconçues, nous aimons et nous apprécions dans l'écrivain cette sensibilité et ce don d'observation.

Tchernychevsky, tout en ayant perdu, comme nous, les espérances d'antan, ne voulait pas et ne pouvait du reste pas tenir compte de cette complexité et il exigeait, comme je l'ai dit, avant tout de la clarté, des conclusions directes et immédiates.

Au sujet de chaque écrivain il demandait : « Est-ce un homme intelligent ? » Et il n'accordait pas cette qualité à toutes les célébrités du jour, loin de là. Il la reconnaissait à Mikhaïlovsky, bien qu'il n'acceptât point ses parallèles « bio-sociologiques ». C'était avec une dureté particulière qu'il parlait de Tolstoï ; et cela est compréhensible, car ils ont tous deux un point commun dans le rationalisme, quoiqu'en opposition sur beaucoup d'autres sujets.

« Et Tolstoï, vous passionne-t-il ? » demanda-t-il en regardant Avdotia Semenovna d'un air malin. « C'est vraiment un écrivain merveilleux. »

Avdotia Semenovna donna son opinion et elle lui demanda ce qu'il pensait réellement des dernières œuvres de Tolstoï.

Pendant ce temps Tchernychevsky sortit son mouchoir de sa poche et se moucha.

« Eh bien ! demanda-t-il à notre stupéfaction. Eh bien ! me suis-je bien mouché ? Pas mal, n'est-ce pas ? Si l'on vous demandait : Tchernychevsky se mouche-t-il bien ? vous répondriez : Comme ci, comme ça ; du reste, où un séminariste aurait-il appris les bonnes manières ? Mais si je vous donnais des preuves irréfutables de ce que je ne suis pas un ancien séminariste, mais un duc, un véritable duc qui a reçu une éducation ducal, vous penseriez immédiatement : Ah ! ah ! Non, il ne s'est pas si mal mouché que ça : c'est là la vraie, la meilleure façon, la façon ducal de se moucher.... Est-ce vrai ?

— Peut-être.

— Eh bien, c'est la même chose pour Tolstoï. Si un autre écrivait ce qu'il a écrit dans ces derniers temps on ne l'aurait imprimé nulle part. On aurait dit : C'est bête et c'est plein de fautes d'orthographe... Oui, c'est vrai que ses manuscrits sont remplis de fautes d'orthographe ; un correcteur les corrige, il signe comte Tolstoï et tout le monde admire. Quoi ! Tolstoï le grand romancier ! Ça ne peut pas être une bêtise ! C'est seulement extraordinaire et génial ! Il se mouche comme un comte !... »

En général Tchernychevsky se moquait beaucoup du mouvement que Tolstoï avait provoqué, et il racontait quelques épisodes se rattachant à ce mouvement avec beaucoup d'entrain. Je rapporterai ici un de ces épisodes ; mais pour que le lecteur puisse comprendre tout ce qu'il contient de caractéristique, il me faut auparavant ajouter quelques mots. Je fis la connaissance chez Tchernychevsky d'une jeune fille, sa nièce, qui connaissait mon

frère. Elle boudait ce dernier parce qu'il ne répondait pas à sa lettre et rêvait souvent à cette question.

« Ah, ma chère », lui dit Tchernychevsky, moitié sérieusement, moitié en plaisantant. « Est-ce que les gens sérieux répondent aux lettres qu'on leur adresse? Jamais! Et d'ailleurs c'est inutile, absolument inutile. Tenez, je vais vous citer un exemple de mon expérience personnelle. Un jour, Olga Socratovna n'était pas à la maison; je marchai de long en large dans ma chambre, quand tout à coup j'entends sonner. J'ouvre la porte. — Un monsieur inconnu entre.

- Que désirez-vous, Monsieur ?
- Nicolas Gavrilovitch Tchernychevsky.
- C'est moi-même, Monsieur.
- Vous êtes Nicolas Gavrilovitch ?
- Oui, je suis Nicolas Gavrilovitch.

Le monsieur me regarde, et moi je le regarde. Enfin, je me dis qu'on ne pouvait pas rester comme ça ; je l'invite à entrer dans le salon, je le fais asseoir. Il s'assied, s'appuie sur la table et me regarde bien en face.

- Ainsi vous êtes Nicolas Gavrilovitch Tchernychevsky ?
- Oui, je suis Nicolas Gavrilovitch Tchernychevsky.
- Voyez-vous, dit-il, je suis venu par le bateau, il ne repart que dans cinq heures. Je me suis dit : Il faut aller voir Nicolas Gavrilovitch Tchernychevsky.

— C'est évidemment une bonne raison. Mais voici ma femme. Permettez-moi de vous présenter. Pourrais-je savoir votre nom ?

- Ah, ça, me répond-il, c'est inutile.
- Hein ! Hein ! me dis-je, voilà un important conspirateur.
- Je l'emmène dans mon cabinet, je le fais asseoir et je lui dis ;
- Si vous ne pouviez me dire votre nom devant des étrangers, peut-être pourriez-vous le dire à moi seul ?

— Ah non, ce n'est pas ça du tout. Je m'appelle N. N., médecin. Je vais à Saint-Pétersbourg pour affaire.

Et le voilà qui se met à me regarder, à me regarder...

— Ainsi vous êtes Nicolas Gavrilovitch Tchernychevsky... Mais, savez-vous, le train ne part pas si tôt. Si nous causions de quelque chose ?

- Je veux bien. Mais de quoi parlerons-nous ?
- De ce que vous voudrez, Nicolas Gavrilovitch Tchernychevsky, de ce que vous voudrez.

Je le regarde et je me dis : Si je lui parlais de Tolstoï ? Et je me mis à démolir Tolstoï.

Il me regarde.

— Ecoutez, lui dis-je, peut-être ça vous fait-il de la peine que je parle ainsi de ce grand prophète.

— Non, non, continuez. Il y a quelques mois, ce que vous dites m'aurait peut-être froissé. Aujourd'hui, ça m'est égal : j'ai maintenant trouvé une foi personnelle.

— Ah, ça, c'est intéressant ! Racontez-moi ça. C'est peut-être la bonne, cette foi-là...

— Pour sûr, qu'elle est la bonne.

Et il se mit à me raconter quelque chose. J'écoute. C'était sans doute si profond que je ne compris rien.

— Attendez, dit-il. Je vous écrirai une lettre. Je vous donnerai aussi mon adresse, et vous me répondrez sans doute, n'est-ce pas ? Et maintenant, si vous le voulez, allons nous promener dans la ville.

J'étais aussi de cet avis. Sa foi était ennuyeuse, et puis ce n'était pas un conteur, c'était plutôt un raseur. Je l'accompagnai ; le bateau partit et il cria encore : « Je vous écrirai et vous me direz ce que vous en pensez. »

Bien. Quelque temps après... encore un coup de sonnette. J'ouvre la porte. C'était encore un inconnu, un jeune cette fois-ci.

— Vous êtes Nicolas Gavrilovich Tchernychevsky ?

— Oui, je suis Nicolas Gavrilovitch Tchernychevsky.

— Je viens de la part du docteur N. N.

— Ah bon ! pensais-je, c'est saint André. Il va me convertir à la nouvelle foi.

— Entrez donc !

— J'ai une longue lettre pour vous ; N. N. demande une réponse ; je le reverrai.

— Mais qui êtes-vous ?

C'était un vétérinaire et un homme excellent. Il allait à l'université, il avait des projets simples et bons comme ceux de tous les jeunes gens. Il voulait apprendre... Non il ne doit pas être de cette foi-là, pensai-je...

— C'est très bien, dis-je. Vous voulez une réponse.

— Monsieur N. N. en a demandé une.

— Connaissez-vous le contenu de la lettre ?

— Non.

— Eh bien ! lisons-la ensemble.

Je me mets à lire. Je lis quelques pages.... Ou bien c'était trop fort, ou bien c'était tout simplement bête.... Je ne comprenais rien. Le jeune homme ouvrait de grands yeux.

— Eh bien, dis-je, faut-il lire plus loin, ou bien parlerons-nous d'autre chose ?

- Parlons plutôt d'autre chose.
- Et faut-il répondre ?
- Mais voyons ! Quelle réponse y a-t-il à faire ?

Eh bien, voyez-vous, acheva-t-il avec un sourire en se tournant vers sa nièce, on ne répond pas aux affaires graves, aux fois nouvelles, et vous vous racontez vos petites affaires et vous demandez une réponse ? Quel préjugé !..»

La jeune fille sortit de la chambre en riant.

Alors, après avoir fermé la porte, Tchernychevsky se pencha vers moi et me dit :

« Si vous racontez ce qu'elle a dit à votre frère, dites-lui de ne pas faire attention. Voyez-vous, c'est une bonne et brave orpheline. Elle a passé tristement sa vie, élevant ses sœurs et ses frères, ne voyant rien elle-même, n'ayant aucun plaisir. Et voilà que l'année dernière, quand elle a connu votre frère, elle a fait un voyage sur la Volga, elle a commencé à vivre pour elle. Vous comprenez, tout cela lui semble beaucoup plus que cela ne vaut : la liberté, le commerce avec des gens intelligents après un coin obscur ! Elle ne peut donc pas comprendre que tout cela n'est important que pour elle seule, et voilà pourquoi elle s'inquiète de ne pas recevoir de réponse de votre frère...

Cette sollicitude pour ceux qui l'entouraient, cette profonde connaissance de l'état d'âme des autres complète, je le crois, un des traits de la physiologie morale de Tchernychevsky.

Bien tard, le soir, Tchernychevsky vint me reconduire jusqu'à la porte ; nous nous embrassâmes et je ne me doutais pas que c'était pour la dernière fois.

Encore quelques mots maintenant au sujet de ce qu'il pensait de son passé. Mon frère m'a raconté une improvisation de Tchernychevsky à ce sujet. Malheureusement il avait entendu raconter cette légende allégorique par la nièce de Tchernychevsky ; il la tenait donc de secondes mains. Mon frère me l'a transmise immédiatement, et nous en avons rétabli, de mémoire, les traits essentiels. Je la rapporte cependant, pour ce qu'elle a de caractéristique et pour montrer l'idée que Tchernychevsky se faisait des derniers événements.

« Une fois pendant la guerre du Caucase, Chamil consulta un devin sur le résultat de ses entreprises. Le devin donna une réponse fort peu engageante. Chamil, dans sa colère, fit mettre le devin en prison et le condamna au supplice sous le prétexte qu'il apportait le découragement dans le cœur de ses partisans. Avant de mourir, le devin demanda à Chamil de l'écouter pour la dernière fois, et il dit : « Cette nuit j'ai eu un songe. Quelque part

dans le monde, il y a une maison, et dans cette maison il y a un homme très savant qui depuis de longues années est assis devant des piles de livres et de manuscrits. Il inventera une machine qui bouleversera non seulement le Caucase et Constantinople, mais l'Europe tout entière. Et cela arrivera le jour où les moutons bêleront comme les boucs. »

Chamil resta un moment pensif ; il voulut grâcier le devin, mais les partisans protestèrent encore plus qu'auparavant ; n'était-il pas évident que le devin cherchait à glisser le découragement dans les rangs des vrais croyants ? Où avait-on jamais vu des moutons bêler comme des boucs ?...

Et le devin fut exécuté.

Mais un jour, quand on se préparait à abattre un des moutons désignés pour le sacrifice, il s'échappa des mains du Tcherkesse, et montant sur le toit de la maison de Chamil, il bêla trois fois comme un bouc.

Alors Chamil, effrayé, appela son plus fidèle officier et, lui donnant beaucoup d'argent, lui ordonna d'aller par le monde et de trouver, coûte que coûte, le savant inconnu et de le tuer avant qu'il pût terminer son ouvrage.

Malheureusement, je ne connais pas du tout les détails du voyage de l'officier à travers le monde. Ceux qui ont entendu raconter ce conte, m'ont dit que les péripéties du voyage formaient tout un poème, et qu'elles aidaient beaucoup à comprendre le sens général de l'allégorie.

Toujours est-il que l'officier de Chamil trouva enfin le savant, et je crois même à Saint-Pétersbourg. Il le trouva, entouré de ses livres dans un cabinet, où flambait un grand feu. Le savant, assis devant le foyer, réfléchissait. Quand l'aide de camp de Chamil lui eut dit que depuis longtemps déjà il le cherchait pour le tuer, le savant répondit qu'il était prêt à mourir, mais qu'il le priait de lui laisser quelque temps pour achever son œuvre.

« Tu veux peut-être mettre à exécution tout ce que tu as écrit et dessiné ? lui demanda l'envoyé.

— Non, je veux brûler tout cela, pour que personne ne puisse achever ce que j'ai tant cherché, croyant travailler au bien de l'humanité. Je suis arrivé à conclure que je me trompais... »

« C'est vous qui étiez ce savant ? » demanda à Tchernychevsky une de ses auditrices.

« Non, je suis ce mouton qui voulait bêler comme un bouc », répondit Tchernychevsky avec cette ironie qui lui était familière quand il parlait de lui. Il n'ajouta aucun commentaire, laissant ses auditeurs libres de faire telle ou telle conclusion qu'ils voudraient.

Il est évidemment très difficile de juger, d'après ce que je viens de dire, du but de cette allégorie. Cependant, d'après ce que j'ai entendu dire, en

partie par les autres, en partie par Tchernychevsky lui-même, je me permettrai de faire quelques commentaires.

Il me semble que Tchernychevsky avait en vue lui-même (et peut-être aussi les autres), comme théoricien et penseur qui s'est imaginé être un homme pratique. C'est pourquoi sans doute il se rapproche du mouton, si doux par nature, qui s'est mis en tête de bêler comme un bouc.

D'ailleurs, j'ai entendu Tchernychevsky exprimer cette idée clairement et sans allégorie.

« Ah, Vladimir Galaktionovitch, — me disait-il un jour que nous parlions du passé et, entre autres, de la Sibérie, — à Akatouï je suis tombé dans un milieu d'exilés révolutionnaires. De quoi n'y avait-il pas là-bas : des Polonais, rêvant à la reconstitution de la Pologne indépendante, des garibaldiens, venus pour aider les Polonais, des *Karokošovtsy*, tous plus jeunes les uns que les autres. Moi seul j'avais cinquante ans. Je me comparais à eux et je pensais : « Ah ! vieil imbécile, vieux hibou, où t'es-tu donc mis ? ! Et j'eus honte... »

Il est vrai que tous ces souvenirs du passé, exprimés quelquefois sur un ton d'amère mortification, n'avaient nulle trace ni de désabusement triste ni de *mea culpa* pusillanime. Bien au contraire : souvent, après une telle sortie, Tchernychevsky secouait ses épais cheveux gris, regardait d'un œil bonhomme et ajoutait : « Et cependant, pour dire la vérité, je n'en ai pas rapporté que d'affreux souvenirs. Il y avait aussi beaucoup de bon par là. Oui, certes, il n'y avait pas mal de bon. »

En rapportant ce fait, il semble que je sois en contradiction avec moi-même; j'ai dit, en effet, plus haut que Tchernychevsky était resté le Tchernychevsky de 1860, et le fait que je viens de citer semblerait prouver qu'il raillait son passé. Non, il ne riait pas du passé et il était resté, dans ses opinions, le même révolutionnaire d'idées, avec toutes les anciennes manières de la lutte de la pensée. Il raillait seulement ses essais de mettre en pratique ses idées révolutionnaires; peut-être ne croyait-il pas à l'utilité d'un cataclysme social. C'est un fait, et comme tel je l'ai rapporté pour caractériser cet homme remarquable dans la dernière période de sa vie.

Pour conclure, je raconterai encore une légende qui s'est formée autour de lui, pendant qu'il vivait au fond de la Sibérie.

Tchernychevsky avait été ramené en Russie en été, et moi je fis la même route en automne.

Il est difficile de se représenter quelque chose de plus triste et de plus désolé que la nature sur les bords de la Léna. Des rochers nus souvent abrupts comme un mur de pierre sur des dizaines de verstes, et en haut,

sur vos têtes, une forêt de confères avec, de loin en loin, la croix d'une tombe iakoute. Et c'est toujours la même chose pendant 3,000 verstes ! Les postes russes de la Léna, ce sont des demeures de postillons aux gages du gouvernement. C'est une reproduction des anciens relais, un service de poste pour le service d'État au milieu d'une nature et d'une population à demi sauvages, dans une misère profonde. « Nous sommes là pour garder les bornes milliaires », me disait un postillon avec amertume ; « les bornes milliaires, les pierres grises et la forêt sombre. »

Ces hommes qui, comme tous les hommes, attendent et espèrent quelque chose, avaient conduit Tchernychevsky quand on l'avait envoyé à Viliouisk.

Ils avaient remarqué qu'on le conduisait avec des égards particuliers et longtemps, dans les cabanes de ces paysans, qui oublient peu à peu leur langue, mais qui conservent un souvenir de leur lointaine patrie, on parlait d'un grand général, tombé en disgrâce. Plus tard, Tchernychevsky était repassé par le même chemin, toujours entouré d'égards extraordinaires.

Au mois de septembre de l'année 1884, je fus obligé de passer quelques heures dans une île déserte de la Léna, pour laisser finir une tourmente de neige. On alluma du feu et les postillons se mirent à nous raconter leur vie amère.

« Espérons que Tchernychevsky fera quelque chose pour nous ? dit l'un d'eux, en attisant le feu d'un air pensif.

— Quoi donc ! Quel Tchernychevsky ? dis-je avec étonnement.

— Tu ne connais donc pas Tchernychevsky, Nicolas Gavrilovitch ? »

Et il me raconta ce qui suit : « Tchernychevsky était chez le tsar défunt un grand général et le premier conseiller. Voilà qu'un jour le tsar réunit tous ses conseillers et leur dit : J'entends dire que ça va mal dans mon empire ; les gens souffrent et se plaignent. Que faut-il faire pour que ça aille mieux ? »

Les sénateurs donnent leur avis : l'un dit ceci, l'autre dit cela. On sait comment ça se passe. Tchernychevsky, lui, ne disait rien. Quand tous eurent parlé, le tsar dit : « Eh bien, que ne dis-tu rien, toi, mon conseiller Tchernychevsky. Parle toi aussi. » Alors il dit : « Tous les sénateurs parlent bien ; mais ce n'est pas ça. L'affaire est cependant très simple : regarde nous, vois comme nos vêtements sont chamarrés d'or et d'argent, et cependant, travaillons-nous beaucoup ? Moins que les autres. Et ceux qui dans ton empire travaillent le plus, vont sans chemise. Et tout va à l'envers. Donc, voici ce qu'il faut faire : à nous, il nous faut moins de richesses et au peuple il faut moins d'impôts. »

Les conseillers ayant entendu cela se fâchèrent. Le plus fâché d'entre eux dit : « Faut croire que la fin du monde arrive, puisque les loups veulent

se manger entre eux. » Et tous les conseillers partirent les uns après les autres.

Le tsar et Tchernychevsky restèrent seuls. Alors le tsar dit : « Frère, il n'y a rien à faire. Je t'aime beaucoup, mais il faut t'envoyer dans de lointaines régions, parce qu'avec toi seul je ne saurai gouverner. »

Et il se mit à pleurer et il envoya Tchernychevsky à Vilioufisk. Mais à Saint-Pétersbourg Tchernychevsky avait laissé sept fils, et tous grandirent, s'instruisirent et devinrent généraux. Et ils allèrent chez le nouveau tsar et lui dirent : « Ordonne, tsar, de ramener notre père, parce que ton père l'aimait. Et maintenant il ne sera plus seul, nous sommes aussi sept généraux avec lui. » Le tsar le rappela en Russie. Sûrement il lui demanda comment on vit en Sibérie. Moi je l'ai amené sur mon bateau, et quand les gendarmes sont descendus à terre, je me suis incliné devant lui et j'ai dit :

« Nicolas Gavrilovitch ! Tu as vu notre vie ?

— Je l'ai vue, m'a-t-il répondu. »

C'est ainsi qu'il termina son histoire, dans la complète assurance que la réponse de Tchernychevsky était un gage pour l'avenir, et pour eux aussi, gardiens « des bornes milliaires et des pierres grises ».

Je racontai cette légende à Tchernychevsky. Il secoua la tête avec une ironie pleine de douceur et dit :

« Ça ressemble à la vérité, oui ça ressemble ! Mais quels garçons intelligents, ces postillons !

VLADIMIR KOROLENKO

Adapté du russe par V. A.

Chronique de la Littérature et des Arts.

Les Vies encloses, de GEORGES RODENBACH. — *La Pluie et le Beau temps*, de GUSTAVE KAHN. — *Le Voyage de Shakespeare*, de LÉON DAUDET. — *L'Œuvre nuptial*, de GABRIEL MOUREY. — *Six chansons de pauvre homme*, de MAX ELSKAMP. — *La Patrie portugaise*, de M^{me} ADAM. — *Hérakléa*, d'AUGUSTE VILLEROY. — *Le Théâtre vivant*, de JEAN JULLIEN, etc.

Les Vies encloses, de Georges Rodenbach, n'ont pas été une surprise pour les artistes qui suivirent avec une sympathie charmée la calme floraison de ce talent délicat et rare. Ce livre est la décisive affirmation, en maîtrise et en beauté, de toutes les qualités éparses dans l'œuvre du poète. C'est bien le livre que nous attendions de la maturité de sa pensée et de son effort. Ce n'est pas un art de fougue impérieuse qui violemment conquiert et vous étreint d'une émotion saisissante. Il n'a pas d'emportement dans le rythme et dans l'émotion. Il est profond, délicieusement voilé, tout en nuances. Il exerce une séduction discrète, apaisante ; il éveille une infinité de sensations et d'idées. C'est à la façon d'un tableau de Whistler qu'il charme. Dans une atmosphère de recueillement et de silence, propice à la pensée, de jolies formes imprévues, significatives, neuves surgissent et cette nette apparition des choses dans la quiétude de la rêverie n'empêche point la profondeur.

J'ai écrit le mot « rêverie ». On en a fait depuis dix ans un abus bien fâcheux et, précisément, l'art de Georges Rodenbach permet qu'on s'explique à ce sujet.

Sous prétexte de « se dégager des contingences et des matérialités », de s'élever à un art tout de pensée et de rêve, beaucoup de jeunes artistes, poètes, prosateurs, peintres, se sont ingéniés à ne pas voir la vie, à ne la pas comprendre, à ne pas exprimer l'émotion qu'ils en reçoivent. Alors, soucieux plus qu'il n'est légitime des questions de technique, ils se sont bornés à des paraphrases monotones sur d'invariables thèmes, à des recommencements, à des archaïsmes. Ils ont cru se hausser à un art de rêve et d'intellectualité parce qu'ils se mettaient en dehors de l'humanité et de la

vie. C'est simplement un art poncif, gelé et vain qu'ils nous ont donné. On ne peut être un artiste personnel qu'avec ses pensées et ses émotions personnelles, et c'est de la vie seule qu'elles naissent, de la vie qui est tout à la fois un charnier et un délicieux jardin. Il leur a donc fallu reprendre les vieux thèmes, les légendes finies, les symboles éculés, et parfiler sur tout cela la passementerie surannée des vieilles images. C'est ainsi que, trop souvent, nous avons eu l'impression d'inutiles devoirs prétentieusement et froidement exécutés. Art de rêverie, non pas ! Art d'algidité et de chlorose.

La rêverie, c'est à propos de la vie et de l'homme qu'elle s'exerce fructueusement, et non pas toujours à propos des littératures antérieures. Et l'exemple de Georges Rodenbach comme aussi de Gustave Kahn, dont nous parlerons tout à l'heure, en est une preuve. Quelle utile démonstration leur œuvre est à nouveau pour nous ! Ils ne s'arrêtent ni l'un ni l'autre aux matérialités de la nature, aux menus faits et aux banales idées de l'humanité ; ils songent, ils pensent. Ils cherchent à exprimer des nuances d'idées et des émois nouveaux. Pour cela, ils interrogent la nature de l'homme avec toute leur intelligence et toute leur sensibilité. C'est ainsi que, très différents, sans autre analogie entre eux que cette préoccupation de la beauté moderne, ils sont tous deux des artistes vraiment originaux. Ils évoquent, par transposition, des aspects de la vie, des paysages, ils disent leur émotion et leur rêve. Et c'est bien par eux-mêmes qu'ils sentent et qu'ils pensent.

Ce qui caractérise l'art de Georges Rodenbach, c'est le très noble souci de n'exprimer que des sensations de cœur et d'esprit encore informulées. Rarement on le voit s'approprier, par une interprétation personnelle, des motifs que l'on connaît. Aussi, comme les fortes sensations ne se renouvellent pas à l'infini et que le cercle des vastes idées générales ne s'élargit pas de lustre en lustre, un tel art ne peut-il être que ténu, délicat, nuancé et paisible. C'est son charme, mais c'est aussi son danger. En ce sens que, pour des esprits véhéments, il risque injustement de paraître un peu monotone, et que le poète, pour donner au lecteur la sensation rare et fine, est obligé d'être précis et minutieux. Sans cela, il serait aisément obscur. Et Rodenbach, de même qu'il a horreur de la banalité poncive, exécère l'obscurité. Il veut se faire comprendre. Et s'il ne peut l'être parfois qu'au prix d'une surcharge d'images et d'épithètes, il ne craint pas d'accumuler les jolies touches artistement nuancées jusqu'à ce que son idée, menue et rare, apparaisse distinctement.

Ne lui reprochons donc pas, comme je l'ai entendu faire, « ce souci de trop dire ». C'est si tentant et si aisé de se borner à l'ébauche fruste et confuse, sous couleur d'art audacieusement synthétique ! Ce scrupule extrême est une des belles qualités de son talent.

Dans le premier poème de son livre qu'il intitule peu joliment « Aquarium mental » et qui de tous est, à mon sens, le plus émouvant, Georges Rodenbach nous montre, par une neuve et exquise transposition, comment il imagine l'éveil mystérieux, lent et doux des idées dans l'esprit. Tout le nuancé et le subtil de son œuvre nous prouve que son âme a, comme l'eau, cette grave quiétude où paisiblement les idées naissent, passent, traînées d'ombre furtive, bulles d'air qui s'élèvent du remuement d'un branchage.

Ainsi mon âme, seule, et que rien n'influence !
 Elle est comme en du verre, enclose en du silence,
 Toute vouée à son spectacle intérieur,
 A sa sorte de vie intime et sous-marine,
 Où des rêves ont lui dans l'eau tout argentine.

Mon âme est devenue aquatique et lunaire ;
 Elle est toute fraîcheur, elle est toute clarté,
 Et je vis comme si mon âme avait été
 De la lune et de l'eau qu'on aurait mis sous verre.

Car malgré le frisson des poissons et des bulles
 Et des herbes qui dans son silence ont grouillé,
 On le sent étranger à cette vie occulte,
 A ce qui, dans l'eau claire, en ténèbres se sculpte,
 Comme si ce n'était qu'un cauchemar bénin.
 Et des rêves dont, sans le savoir, il s'image...

Dans le même ordre d'évocations estompées et ombreuses, cette pièce d'un si mystérieux charme, et que je me plais à redire ici :

Dans l'aquarium clos songent les actinies,
 Anémones de mer, sensibles de l'eau ;
 Les moires peu à peu se sont tout aplanies
 Qui tout à l'heure s'arrondissaient en halo
 A l'endroit qu'a bleui quelque nageoire en fuite ;
 Le silence renaît et plus rien ne s'ébruite
 Dans le bassin peuplé de formes en arrêt.
 Alors, dans l'eau sans nul frisson les actinies
 S'ouvrent, comme une bouche au baiser s'ouvrirait,
 Fardant de roses un peu leurs corolles blémies,
 Mais sensibles encore comme une plaie en fleur ;
 Car le moindre nouvel éveil d'une nageoire
 Les rétracte aussitôt parmi l'eau qui se moire,
 Encor que le poisson soit doucement frôleur,
 Et les voilà toutes recloses, racornies,
 Toutes tristes comme une bouche après l'adieu !
 Or, nous avons aussi dans nous des actinies :
 Rêves craintifs qui se déplient parfois un peu,
 Jardin embryonnaire et comme sous-marin,
 Fleurs rares n'émergeant que dans la solitude,
 Bijoux dont le silence entr'ouvre seul l'écrin.
 Mais combien brefs, ces beaux instants de plénitude

Qui sont le prix du calme et du renoncement!
 Car revoici toujours les nageoires bannies
 D'un rêve trop profane au louche glissement
 Qui crispe l'eau de l'âme et clôt les actinies.

Avec la même émotion grave, la même fièvre nerveuse, la même délicatesse de sensibilité, Georges Rodenbach dit sa mélancolique et lente rêverie devant les vitres où se reflètent les mourantes clartés du jour, devant la profonde énigme des yeux, devant les miroirs où la violence de nos gestes s'inscrit en ombre et en silence. C'est toujours la même songerie recueillie, lente et grave. Mais si heureux que soit le poète dans cette intimité paisible, parfois il a la nostalgie de la vie ardente et passionnée, il éprouve comme le désir de s'évader de cette délicieuse quiétude aux aguets. Et, dans un poème, fervemment il exprime ce souhait :

Ah! vivre! Le soleil, le vent,
 La mer, les arbres, les prairies;
 Les lèvres et les seins aussi!
 Un amour, un but, un calvaire!
 Pas toujours ce destin transi,
 Cette solitude sous verre.

Il se lasse de ne vivre que parmi les reflets. Il a besoin d'entrer dans l'action ou tout au moins de regarder la vie, non plus dans l'onde et les miroirs, mais dans l'espace, dans la clarté, en pleine tourmente. Cela est bon aussi. Peut-être ce regret, ce désir indiquent-ils une évolution prochaine chez le poète. Son art y perdrait un peu de son charme de mystère et de silence, mais s'y agrandirait des splendeurs puissantes de la passion. Peut-être le bonheur aussi bien que la grande éloquence naissent-ils du tohu-bohu de nos joies et de nos douleurs. Peut-être alors l'« Aquarium » ne plaindra-t-il plus les mers, les fleuves, « toutes ces eaux vassales » dont Georges Rodenbach, en sécurité dans son calme recoin où il contemple l'image des choses, a dit :

La Mer aussi, qui voulut trop, souffre : elle geint
 De se briser aux rocs aigus des promontoires;
 Flots opaques, et gris comme un jour de Toussaint;
 Flux incessants et qu'on dirait expiatoires,
 Sans cesse labourés par le vent et l'éclair,
 Sans cesse fatigués par les vaisseaux véloces;
 Mer infinie en qui se fane un trésor clair :
 L'« Aquarium » les plaint toutes ces eaux vassales
 Que la vie intéresse, en s'y associant;
 Tandis que lui, de son seul songe, est conscient...

* * *

Tout autre est la modernité de M. Gustave Kahn. Il a un égal souci de traduire en images neuves la beauté, la grandeur et le charme qu'il découvre dans la vie présente. Il ne s'attarde pas dans le passé, il a horreur de reprendre les motifs archaïques et les vieilles chansons. Il laisse aux musées les pipeaux d'antan et dans les solennels jardins les satyres et les faunes ; s'il lui arrive d'écouter les cascates dans la rocaïlle, c'est pour charmer sa songerie sur des choses d'à présent. Mais il n'aime point à se mettre à l'écart de la vie et ne la contempler que dans l'apaisement des reflets. Il en aime les fièvres et la tourmente. C'est le poète ardent, varié et fort de la passion. Les douleurs dont son âme fut meurtrie, les belles joies éprouvées l'enfièvent. C'est dans l'aigu de sa sensibilité active qu'il interroge la vie, qu'il prend contact avec les êtres, et, s'il ne lui plaît pas d'exprimer directement ses émotions, il les traduit en symboles explicites qu'il trouve à l'ordinaire dans les paysages de la terre, dans la féerie changeante de la mer et du ciel. Les spectacles de la nature, la mobilité des atmosphères lui servent à représenter le drame humain du cœur. La *Pluie et le Beau temps*, les aspects de douleur et d'allégresse, c'est aussi l'alternance de nos joies et de nos peines.

Original et libre dans sa vision, Gustave Kahn l'est aussi dans ses rythmes. Il les renouvelle au gré de l'émotion et de la pensée, avec un sens très sûr de poète, de musicien des mots. Et ses images, parfois un peu lointaines et confuses, ne sont jamais des emprunts.

Parmi ces paysages, il en est d'une beauté tragique et puissante où les détreesses de l'âme se devinent :

La mer, avec un bruit de heurts de fer, déferle,
C'est le son d'invasion torrentielle des barbares
Avec des suites lourdes d'épais chariots criards,
De dures voix d'esclaves, convoyeurs de captives
Epars, au sort des routes, sous l'éclair du hasard...

Elle se rue de force épouvantable aux digues,
Ses appels résonnent aux remparts de briques
Comme pour provoquer quelque adversaire géant.
Elle sonne la menace contre bêtes et gens.....

Des galops de rafale s'enlèvent,
Croissent et durent, chargent contre le seuil
Immobile de la terre en deuil;
Les vagues vers la lune comme des seins se soulèvent
De tous leurs lourds remous d'horreur et de naufrage,
Palpitent furieuses et se bombent
Tandis que le vent de toutes ses trompes
Accélère leurs bonds de rage.....

Mais le poète veut-il exprimer la plénitude de l'être, l'extase de l'âme, le triomphant bonheur de la chair, il dit sur un rythme d'allégresse et de volupté gracieuse :

Nuit charnelle sous ses bleuités,
 Nuit de caprices d'Italie,
 Nuit de parfums en vols vers les contrées
 Où des masques se reconnaissent,
 Nuit éthérée, nuit cythérée,
 Nuit de Philomèle, victime de Térée,
 Nuit où Diane abandonne la laisse
 De ses fauves lévriers.....

Enfin, dans le même ordre d'émotion, ce lied d'un charme si passionné, qui s'achève en cette éperdue caresse :

Bien-aimée, bien-aimée,
 Voir les candeurs du sourire des choses,
 Voir aux vignes fleurir la naissance des roses,
 Voir l'heure éclore en douceur molle ;
 Août jase de toutes ses ailes
 Et s'abandonne en une caresse de paresse.
 La force de l'amour tend ses paupières frêles,
 Bien-aimée, bien-aimée.

Les vers de Gustave Kahn n'ont pas toujours eu cette souplesse et cette limpité. Dans ses *Palais nomades*, en particulier, le symbole est quelquefois loin d'accroître la précision de l'idée, ce qui est pourtant, en dehors de sa beauté propre, son essentielle raison d'être. Les rythmes en sont un peu lents, mais nobles et majestueux. En lisant ces vers de jadis — ils datent de douze ans déjà — on ne peut s'empêcher de songer à de somptueuses et hiératiques estampes de l'art persan. Ils se déroulent solennels, magnifiques, tout radieux d'une parure imprévue de bijoux éblouissants. On ne comprend pas toujours le sens du geste et de la physionomie des personnages, mais quelle fastueuse vêtue !

A ce moment, Gustave Kahn était particulièrement soucieux de la technique du vers. N'oublions pas qu'il fut, avec Jules Laforgue, le premier à le vouloir libre du casse-tête chinois des prosodies. Kahn semble avoir compris que cette préoccupation, légitime à cette époque, n'est vraiment en réalité que très secondaire. C'est chose qui ne peut intéresser que le poète. Le lecteur ne s'intéresse qu'au résultat, qu'à l'émotion reçue. Et si Laforgue, Kahn, Verhaeren, Rodenbach et quelques autres poètes de ce temps nous charment et nous font penser, la question de technique n'est pour rien dans cet émoi. Si une vision jolie et neuve nous conquiert, nous négligeons de demander compte à Verhaeren, par exemple, d'un mètre imprévu, ou à Rodenbach de sa mesure plus conforme au protocole. Nous sommes heureux et le reste nous « indiffère », comme on imprimait jadis dans les gazettes d'éphèbes. Nous aimons vraiment mieux qu'une sensation neuve nous soit donnée par des images colorées et explicites. C'est pourquoi, avec curiosité et sympathie, nous lisons certains poètes.

Avec des tempéraments et une éloquence sans le moindre rapport entre eux, ils ont cherché et cherchent encore à traduire la beauté ou le caractère de la vie moderne. Dans leur œuvre ce souci apparaît évident. Et, pour sa part, Gustave Kahn ayant eu naguère l'occasion d'affirmer ses principes d'art, — pas très nets à mon sens dans ses volumes antérieurs, — a fait cette claire et décisive déclaration que je suis heureux de transcrire, parce qu'elle résume les idées d'art et la philosophie auxquelles nous sommes passionnément attaché :

Des écrivains qui, après la publication des *Palais nomades*, sont venus vers nous, s'arrêtent à parer d'une grâce nouvelle les anciennes beautés classiques. Notre art a de plus vastes ambitions.

Nous sommes modernistes, parce qu'autour de nous naissent de nouvelles fleurs de vie, dans toutes les civilisations qui nous entourent et que c'est notre devoir de les traduire. C'est demain que nous devons regarder et non hier. Unir la clarté philosophique profonde du XVIII^e siècle à la riche ornementation romantique et les mettre au service d'idées imprévues, voilà le problème. C'est en précisant la gamme des idéalismes nouveaux, qui s'imposent de par nos nouveaux besoins de liberté, que nous remplirons notre tâche, qui est de contribuer à la gloire de la littérature française.

Ces paroles de claire intelligence et de vouloir fier sont vraiment bonnes à entendre pour ceux qui, comme nous, ont assisté avec peine, au temps des interviews de Jules Huret qu'il ne faut pas oublier, à l'embarquement de tant de jeunes hommes pour le mysticisme et pour le passé. Mais ils en reviendront avec des vers et des « proses » qui nous feront peut-être une belle renaissance de la Vérité et de la Raison.

C'est aussi une promenade à travers des paysages et des idées que nous a fait faire récemment Léon Daudet dans son beau et tumultueux *Voyage de Shakespeare*. Le livre est déjà vieux de deux mois et j'en aurais certainement parlé dans mes chroniques antérieures, si j'avais pu écrire un article de critique avec mon sabre de réserviste. Mais il n'est jamais trop tard pour parler d'un livre intéressant, fougueux, éloquent, riche d'idées et tout vibrant de passion.

Shakespeare, tout jeune, encore inconscient de sa personnalité, part à l'aventure un beau jour. Léon Daudet voyage avec lui, nous le montre en des paysages et en des aventures. Reconstituant le caractère du dramaturge, devinant sa pensée d'après son œuvre qu'il connaît bien, l'auteur imagine les émotions et les idées de Shakespeare en face de certains spectacles. C'est d'une logique très sûre et très attachante.

Léon Daudet, servi dans ce roman par ses habituelles qualités de véhémence et de passion, par le bouillonnement un peu frénétique de sa pensée, arrive à nous montrer un Shakespeare enthousiaste, ardent, tel qu'on imagine avoir été ce hardi créateur. Il voyage. Des cités, des campagnes apparaissent à ses yeux. Avec une très puissante force d'évocation, Léon Daudet nous les montre dans leur mouvement, leur couleur, leur tintamarre ou leur quiétude : Ports hollandais où les mâtures des navires sont comme une forêt, grouillements de foules, quartiers de populace, campagnes assoupies dans la neige, caresses de lumière sur le chaos bleuté des glaces, flots en furie qui se lancent vers le ciel et soudain se creusent en gouffres, paisibles intérieurs flamands où des jeunes filles fraîches brillent les cuivres et les meubles, cabarets à la Brauwer où de gras bonshommes congestionnés fument, boivent, jouent, troussent des jupes. Des drames, des comédies, des farces même s'accomplissent en ces décors sans cesse changeants. Cette variété de choses et d'êtres, unis par la seule personnalité de Shakespeare, est augmentée encore par le tumulte de sa pensée. Le moindre incident est pour lui une source de réflexions lointaines, qui s'enchaînent à l'infini et restent toujours dans la logique de son caractère. Successivement, on voit apparaître dans la réalité tous les motifs qui, plus tard, lui inspireront des drames. Très ingénieusement, Léon Daudet laisse au poète dramatique le soin de les agrandir et nous montre ainsi ce qu'ajoute à la vie un grand créateur, toute la distance qu'il y a entre la réalité et l'œuvre forte d'un arrangeur d'humanité.

Ce *Voyage de Shakespeare*, qui porte pour épigraphe : « Ainsi frissonnaient les grands arbres », est en dehors de nos traditions et de nos modes littéraires. Il surprend par son tohu-bohu d'êtres, de choses, de décors, d'aventures, d'idées. Il est d'une stupéfiante imagination dans la logique. C'est un beau livre, très écrit, très éloquent, qui, s'ajoutant à *Germes et Poussière*, *Hoerès*, *l'Astre Noir*, les *Morticoles*, les *Kamtschatka*, les *Idées en marche*, nous révèle un talent vraiment neuf et fort.

A côté de ce livre touffu, le dernier roman de Gabriel Mourey, que j'ai reçu vers la même époque, charme par la simplicité de son action et du débat sentimental qu'il conte. Mais il charme surtout par sa distinction, par sa belle tenue littéraire.

C'est un livre de passion ardente, mais discrète, sans grande éloquence ni contorsions excessives. C'est vraiment d'un art très joli que cette histoire d'amour si violemment romanesque traitée avec tant de sobriété célant une exaltation sourde. Le motif est peu compliqué. Il s'agit de l'amour de

deux êtres dans un lumineux et coloré décor de Provence. Sous le ciel de volupté, près de la nonchalante mer bleue, dans une atmosphère de bonheur, l'idylle des deux amants est exquise de tendresse et de grâce. Mais soudain l'idylle se dramatise. La jeune fille s'est jadis, aux premiers troubles de sa puberté, abandonnée à un autre homme. Elle pourrait céler à son fiancé cette aventure où elle n'a rien laissé de son cœur. Ce passé, déjà lointain, est à jamais mort. Elle était encore inconsciente d'elle-même quand il s'est accompli. Et c'est bien vraiment la première fois qu'elle aime de tout son être, de tout son cœur et de toute sa raison. Aucun rappel de cet autrefois ne viendra troubler la confiance et la félicité de son fiancé. Elle pourrait donc se laisser aller à sa joie nouvelle sans réserve et sans crainte. Mais un scrupule la déchire. Dans sa droiture de conscience, elle se croit obligée d'avouer son erreur à son fiancé. Elle ne veut pas qu'il y ait ce grave secret au début de leur bonheur. Elle désire se réhabiliter par l'aveu humiliant de sa faute; c'est une jeune fille d'absolue honnêteté intranquillante avec sa conscience. Elle a la noblesse hautaine et fraîche de certaines héroïnes d'Ibsen, la folie de justice de certains personnages de Tolstoï.

Dans la seconde partie du roman de Gabriel Mourey on ne peut s'empêcher de songer à ces deux maîtres. Non pas que leur influence soit directement sensible. Mourey est trop artiste et de tempérament trop personnel pour être un recommenceur. Sa *Noële* est une création bien française, qui lui appartient en propre, mais comme pour tous les hommes de notre génération, l'œuvre du Scandinave et du Russe a certainement accru chez l'auteur le souci des très hauts débats moraux, élargi sa vision. Et voilà les personnages des romans et des drames qui, au lieu de se complaire dans les bassesses commodes de la morale courante, mesurent leurs actions et leurs sentiments à un idéal de conscience, puis impérieusement obéissent à sa voix.

Tout le tragique du roman de Gabriel Mourey reste sobre et distingué. L'idylle est délicieuse. Il nous la conte en des paysages du Midi d'une voluptueuse langueur. Nul écrivain de ce temps ne nous en fit mieux sentir le caractère, les joies limpides, l'atmosphère de pâmoison. Au pied des rochers rouges, le bleu profond des flots s'étale et se balance. Le vent d'est frange d'écume la courte houle, fait courir des frissons veloutés dans le feuillage des pins. Dans cette fête de lumière et de couleur, les deux jeunes êtres énamourés s'appellent et se désirent.

C'est un joli livre de passion gracieuse qui apparaît comme une note nouvelle dans l'œuvre du délicat écrivain.

Artiste raffiné, Gabriel Mourey nous a d'abord donné des vers, puis des

traductions fort intéressantes de Swinburne et de Poe. Son intimité avec les peintres préraphaélites et les poètes, leurs amis, nous a valu un très beau livre, *Passé le Détroit*, qui évoque en une langue colorée, souple, des artistes et des œuvres et renseigne exactement sur le mouvement préraphaélite. Il contient aussi des croquis de Londres, du grouillement de ses rues, de son atmosphère et de ses types, qui resteront par leur justesse de vision et leur accent. Dans l'*Embarquement pour ailleurs*, Gabriel Mourey nous dit ses songeries sur la vie et les littératures, ses fièvres et ses enthousiasmes de jeune artiste ardent. *Monada* et *Les Brisants*, un volume de nouvelles et un roman, contiennent déjà les qualités d'émotion, de logique et d'art qui nous ont charmé dans ce récent *Ceuvre nuptial*. Et, à son sujet, nous avons été heureux de signaler le bel effort d'un écrivain si varié dans son émotion et désormais bien personnel.

J'ai été ému et charmé par les *Six chansons de pauvre homme pour célébrer la semaine de Flandre*, de M. Max Elskamp ; il faut que cet art délicieusement simple ait une séduction bien forte pour vaincre mes préventions instinctives et raisonnées contre la simplicité et la naïveté. C'est que ces chansons sont vraiment simples et naïves. Je n'ai point le plaisir de connaître M. Max Elskamp. J'ignore la qualité de son esprit. Son livre nous assure seulement que c'est un poète et un homme de goût. Mais je gagerais volontiers que son âme est restée fraîche et limpide au milieu de nos complications et de nos nervosités. Dans tous les cas, il en donne l'illusion parfaite. Et si cette naïveté est voulue, acquise par l'effort, c'est qu'il est un merveilleux artiste.

Depuis quelques années la naïveté est à la mode. On a vu des êtres troubles à force d'être compliqués s'ingénier à « faire » candide et simple. Ils ne nous ont donné le plus souvent qu'une grimace convulsionnée et douloureuse de la candeur. Ils nous ont fait songer aux farceuses du trottoir qui se peignent à la Vierge, aux pouffiasses des baraques foraines qui font la parade, déguisées en anges.

L'art de M. Max Elskamp est vraiment simple, frais, ingénu. Il est joyeux et paisible comme une enluminure d'autrefois, comme un chant vieillot des premiers âges. En outre, de loin, j'ai la sensation qu'il est très flamand, que ce sont bien des aspects de Flandre qu'il évoque. Et il m'émeut infiniment. Dans aucun vers on ne sent l'effort pour être naïf, le truc et la machination de théâtre. Quelles visions de calme bonheur il nous donne :

Car mardi, c'est votre conquête,
 aux fenêtres, blancs les rideaux,
 comme aussi les armoires nettes
 et fleurant bon les draps nouveaux.

.
 Puis, sur terre, les gens heureux,
 les gens de mon pays, tous ceux
 allés par un, allés par deux,
 rire à la vie aux lointains bleus

C'est peut-être un peu de cette ingénuité, de cette sensation fraîche que manque *Hérakléa*, le drame de M. Auguste Villeroy que le théâtre de l'Œuvre a joué récemment et que vient de publier l'éditeur Girard. Il est d'une coulée large et forte, il est riche en vers éloquentes qui résument bien des pensées assez hautes. Pourtant, malgré ces qualités brillantes, il n'émeut pas toujours. Ne serait-ce point parce qu'il ne révèle pas assez l'émotion personnelle, parce qu'il manque assez souvent de la touche « artiste », du mot coloré, de l'image neuve qui donnent de l'accent aux formes et aux idées? Si je fais ces réserves pour ce drame que j'aime en réalité, c'est pour m'expliquer à moi-même certaines froideurs, certaines lassitudes dans l'intérêt. Mais telle qu'elle est, cette *Hérakléa* est une pièce fort loyale et de belle allure. Il me semble que la critique a été un peu sévère pour elle. On ne peut exiger d'un homme très jeune encore et sous l'influence directe des littératures dont il vient de prendre connaissance, d'être un poète absolument personnel. Ne serait-ce pas plus juste de reconnaître que son drame supérieur, par la forme, par la pensée et par l'agencement, à la plupart de ceux qu'on nous offre sur les tréteaux officiels, contient une saisissante et dramatique peinture d'une société à son agonie. Paraphrase du fameux sonnet de Verlaine, « Je suis l'empire à la fin de la décadence », me répondra-t-on. C'est une critique trop facile. Et, il y a autre chose vraiment dans le sévère et majestueux drame de M. Auguste Villeroy. Cette famille royale qui s'effondre, c'est le symbole du monde antique qui s'écroule, et les personnages, qu'on nous montre aux prises, représentent bien le caractère des hommes d'alors. Les uns, comme le fils aîné du vieux roi, sont des efféminés, des voluptueux, usent leur vitalité morbide dans les plaisirs et dans les jeux. Les autres, sceptiques, dilettantes, sont incapables d'énergie, parce qu'ils ne croient ni aux autres ni à eux-mêmes, parce qu'aucune foi ne les galvanise. Seul, le vieillard a gardé le souvenir et le culte de la grandeur passée, la conscience du devoir, mais il n'est plus capable d'aucun effort. Il n'a plus que le courage de mourir fièrement dans sa grandeur.

L'écrivain qui a tracé ces trois caractères, avec tant de logique et de compréhension d'une société à son déclin, est capable d'œuvres très hautes, et quand, au lieu de s'attacher au passé, il regardera la vie moderne, l'humanité de maintenant, peut-être alors, l'émotion étant directe, aura-t-il une langue plus personnelle et plus artiste. Et nous l'espérons, car c'est dans la logique de l'évolution d'un talent jeune.

* * *

Ce drame nous avait été présenté, le soir de la représentation, par une manière de préface de Jean Jullien, qui vient de publier chez Tresse et Stock le second volume de ses théories et de sa critique sur le théâtre. Nous avons pris plaisir à relire la plupart de ses feuilletons parus jadis au journal *Paris*. Il y défend la vérité, la raison, la probité et la logique. Ses idées — qui sont celles de toute une génération d'auteurs nouveaux, dont il est le tenace interprète — paraissent neuves à certains esprits mal renseignés, parce que le théâtre sentimental et vaudevillesque a complètement égaré le public. Mais en réalité ce sont les principes de tout le beau théâtre antique, de nos auteurs classiques. Et c'est nous qui sommes des traditionnels par notre désir du vrai et de la simplicité. Les plaidoyers de Jean Jullien remettent lucidement les choses en place, et sa campagne — trop tôt interrompue — fut loyale et utile.

* * *

M^{me} Adam vient d'ajouter à la longue série de ses ouvrages un nouveau livre qu'elle intitule *La Patrie portugaise*. C'est une évocation enthousiaste de son glorieux passé, une étude précise et complète de son état actuel.

On sait le culte qu'a M^{me} Adam pour les peuples qui, à force d'héroïsme, ont sauvé leur indépendance contre les convoitises et les brutales agressions. Elle parle d'eux avec cette éloquence passionnée venant du cœur, à laquelle elle nous a habitués et qu'on aime, parce qu'on est sûr de sa sincérité.

Mais son enthousiasme n'obscurcit pas sa clairvoyance. Elle voyage en critique avisé qui ne se laisse point duper par les souvenirs de splendeur. « A Lisbonne, dit-elle, on respire une atmosphère d'épopée. On y vit des grandeurs et des gloires du passé. » Mais elle examine froidement ce que cette nation est devenue et, sous les uniformes habitudes que le cosmopolitisme moderne tend à répandre partout, elle cherche à percevoir les caractéristiques, sans jamais se laisser influencer par ce qui a été écrit sur le pays, par son histoire et sa littérature. Pourtant, elle a de tout cela une connais-

sance approfondie. M^{me} Adam n'est pas de ces voyageurs qui s'embarquent sans se documenter. Au seuil de son ouvrage, elle écrit très judicieusement : « Il ne faut pas, quand on voyage, seulement voir un pays, il faut le savoir. » M^{me} Adam sait et voit.

Dans une langue très artiste qui sait rester sobre, elle donne la sensation des paysages, de l'atmosphère des fleurs et des verdure, de la couleur des villes, de l'architecture, du grouillement des foules dans les rues et sur les places, du mouvement fiévreux des ports. Elle précise l'influence et l'apport des civilisations qui se sont succédé. Elle conte les légendes qui renseignent si bien sur l'âme d'un peuple. Elle rappelle les grands faits de l'histoire dans les lieux où ils se sont accomplis. Elle étudie l'art, le théâtre, les poètes et cherche dans l'œuvre des grands créateurs la confirmation des traits essentiels, des caractères dominants qu'elle a observés dans les paysages et dans les menus faits de la vie.

Ce livre lu et refermé, on a la sensation très nette du passé de ce pays, de sa vie actuelle, et l'on est charmé d'avoir, par cet attrayant ouvrage, une lumineuse connaissance d'un petit peuple sur lequel presque tous, dans la bousculade de l'enseignement moderne, nous n'avons pu recevoir que de très extérieures notions, strictement géographiques. L'ouvrage de M^{me} Adam est donc aussi utile qu'il est intéressant. C'est en étudiant l'âme et la destinée des autres pays qu'on devient plus conscient du caractère du sien. La connaissance sera plus aisée le jour de l'entente définitive des peuples.

En nous répandant à l'étranger, il ne faut pas négliger l'esprit de nos provinces. Les vers que le poète auvergnat A. Vermeuouse vient de publier à Aurillac, à l'Imprimerie moderne, ont vraiment une jolie saveur de terroir. Nous ne pouvons en juger que par la traduction mise en regard des poèmes en langue arverne. Ils doivent avoir un charme frais et rude. Même transcrits en français, ils gardent leur couleur, leur bel accent local, dirai-je, sans me laisser arrêter par la crainte d'une plaisanterie trop facile. On a une sensation forte de pays âpre, de vallées profondes, de maisons enfouies parmi les châtaigniers. Cela sent bon la ferme, l'étable, les herbages et les beaux fruits. Et Jean Ajalbert, expert en choses d'Auvergne, nous donne un avant-goût de cette contrée dans une jolie préface qui en évoque bien l'atmosphère.

Je n'ai plus que quelques lignes pour parler sommairement de deux ou trois publications qui me paraissent intéressantes et de quelques volumes où il a un bel effort de pensée haute et d'écriture.

La librairie Chaix continue avec succès sa série des *Maîtres de l'affiche*. La plupart de ces reproductions sont agréables à voir. J'ai sous les yeux les fascicules 4 et 5 de ces derniers mois, et c'est avec un plaisir très vif que je m'abandonne au charme des jolies harmonies de Jules Chéret, au spirituel dessin des compositions de Willette, aux arrangements d'un goût si sûr de Grasset.

Chez Borel, la nouvelle collection, qui veut donner comme une histoire de la pensée humaine par les œuvres essentielles de tous les temps et de tous les pays, vient de s'enrichir d'une bonne traduction de *l'Illiade*. Une très planante préface de J.-H. Rosny évoque artistement l'atmosphère de la Grèce antique et de ce lointain légendaire.

Je regrette vivement d'être contraint de me borner à signaler :

La *Fourmilière*, de Roguenant (chez Dentu), qui intéresse par une saisissante étude des milieux populaires, des convoitises farouches qui divisent les états-majors socialistes, où le culte du galon sévit, paraît-il, étrangement, et de l'étroitesse têtue des sectaires.

La *Gueuse*, de Georges Leneveu, étude de caractère d'une consciencieuse psychologie et d'une grande probité littéraire. Le *Prêtre Ambroise*, de M. Charles Romain, « qui, entré de bonne foi dans le sacerdoce, acquiert la conviction que le Christ n'est pas Dieu et que l'Église est une institution humaine. Alors, il abandonne le sacerdoce et se consacre à l'œuvre de la Régénération sociale ». C'est le livre d'un croyant et d'un sincère. Les *Bals Publics*, de Gustave Coquiot, croquis parisiens alertes et colorés.

Enfin, à propos de la publication d'un nouveau fascicule de l'œuvre de René Ghil, *Le Dire du mieux*, très riche de pensée, qui constitue un bel effort, je me plais à saluer ce labeur hautain et solitaire qui mérite le respect de tous, quelque idée qu'on ait sur la vie et sur l'art.

GEORGES LECOMTE

REVUES DE REVUES

REVUES ANGLAISES

SOCIOLOGIE

La *Free Review* donne ce mois trois critiques de l'article de son numéro de février, *L'Amour libre et la fausse modestie*, de M. Frederick Rockell. La première, qui est d'un « rationaliste », M. Edward Willmot, combat l'amour libre en soutenant qu'il faudrait, au contraire, arrêter l'activité reproductrice des individus inférieurs de l'espèce. La seconde, dont l'auteur, M. John-J. Comerford, se qualifie lui-même de « chrétien laïque », s'attaque au principe même de M. Rockell qui affirmait qu'à la base de tout amour est et doit être toujours l'acte physique. Enfin M. W. Pickard, qui s'appelle « monogame », se fonde, dans sa critique, sur ce que la monogamie lui paraît la seule vraie union et qu'au contraire l'amour libre lui semble devoir conduire à la promiscuité pure et simple. Ce que d'ailleurs M. Rockell n'a jamais voulu dire. Du reste, M. Pickard déclare lui-même que tout amour doit être libre, et M. Rockell serait sans doute d'accord avec lui sur les deux principaux points de son article : d'abord son affirmation de l'« acte d'amour » comme seul vrai mariage, ensuite sa dénonciation de la doctrine chrétienne qui vilifie l'instinct sexuel et exalte sa suppression. Sur un troisième point M. Pickard expose de neuves idées. Il recommande les mariages entre âges inégaux et prétend que l'union du jeune homme et de la femme mûre, de l'homme mûr et de la jeune femme, est la plus heureuse. L'article de M. Pickard fait contraste avec ceux de M. Willmot et de M. Comerford qui voudraient, l'un imposer des lois au dangereux instinct sexuel, l'autre, en chrétien, le mépriser, l'étouffer et le dissimuler.

M^{lle} Edith Sellers donne dans la *New Review* d'intéressants faits sur l'œuvre entreprise par les *Poor Law Guardians* à Sheffield en faveur des enfants nés dans les *workhouses*. Depuis trois ans, ces enfants, au lieu d'être élevés dans ces abominables maisons dites de « secours », dont le séjour est infamant aux yeux des pauvres de l'Angleterre et funeste à tous ceux qui en font, malgré eux, l'expérience, sont groupés en petit nombre dans des maisons qui sont dirigées par des matrones. Au dire de M^{lle} Sellers nulle trace de la fatale *workhouse* y subsiste et les enfants y prospèrent. M^{lle} Sellers voit peut-être les choses en rose, mais en tout cas le tableau qu'elle fait de ces *Scattered cottage homes*, comme on les a

appelés, est réconfortant, et même, en ayant égard à l'expansion possible de l'enthousiasme de M^{lle} Sellers, le système paraît relativement produire de bons résultats.

M. Allan Laidlaw publie dans *The Humanitarian* un article intitulé *La fausse valeur de l'Éducation* qui expose quelques-unes des erreurs spécieuses dont vit la civilisation actuelle. Il montre l'absurdité et l'hypocrisie de ce progressisme qui consiste à prôner une fausse et indigeste éducation et à proclamer en réponse aux mécontents que l'éducation est accessible à tous et qu'elle mène à tout. L'erreur du système d'éducation qui alimente maladroitement le cerveau sans s'occuper de former des caractères et des hommes, est dénoncée avec force. Mais M. Laidlaw, lorsqu'il en vient aux remèdes, — il le fait du reste, avec peine, — me semble vouloir bénévolement et bourgeoisement un retour à l'ignorance si commode, au lieu de tenter au moins une ébauche de ce que devrait être une véritable éducation.

HISTOIRE

Le *Century Magazine* continue dans ses numéros de mars et d'avril l'histoire de Napoléon Bonaparte, de William-H. Sloane. Les deux chapitres sont intitulés *Napoléon, la source de l'honneur et du pouvoir* et *Napoléon, le destructeur des nationalités*, et traitent de l'organisation du nouveau féodalisme institué par l'empereur, et des campagnes d'Espagne. L'histoire de M. Sloane est remarquable par son impartialité et son originalité. Le tableau qu'elle donne de l'organisation de la cour de Napoléon est frappant, et l'analyse qui y est faite du caractère de l'empereur est forte et subtile. L'extraordinaire habileté, l'absence complète de toute conscience, l'imagination folle et la vue des choses pourtant pratique que possédait Napoléon sont montrées rapidement et clairement dans le récit très perspicace que fait l'auteur des négociations entreprises par Napoléon avec le tsar et l'analyse qu'il fait de sa politique en Espagne.

POLITIQUE

A propos de l'Arménie, le Dr J.-H. Bridges traite de la théologie dans la politique dans la *Positivist Review*, constate brièvement le rôle énorme que les religions ont joué dans l'histoire politique de l'Europe, mais établit que depuis la guerre de Trente ans cet élément religieux perd son importance, et qu'aujourd'hui il existe à peine. L'islamisme est le seul danger à ce point de vue. Cependant, justement parce que la guerre religieuse est une chose morte, toute tentative en faveur de l'Arménie à laquelle on donnerait l'aspect d'un renouveau des croisades — et c'est là un fanatisme dont se rendent coupables la plupart des sociétés anglaises qui ont pris part à l'agitation arménienne — serait par cela même une funeste et dangereuse erreur.

Discutant dans la *North-American Review* la question des relations des États-Unis avec la Grande-Bretagne, M. David-A. Wells exhorte ses compatriotes à accepter l'alliance de l'Angleterre, au point de vue surtout de la suprématie commerciale. L'éloge qu'il fait de l'Angleterre consiste à faire

ressortir l'esprit de liberté individuelle qui anime la politique anglaise, mais surtout à montrer l'excellence de sa politique commerciale. M. Wells voudrait voir les deux nations anglo-saxonnes s'unir et dominer le monde par le commercialisme.

M. Lafcadio Hearn, étudiant dans l'*Atlantic Monthly* la question des relations futures du monde occidental avec la race chinoise, fait ressortir la puissance énorme de cette dernière, qui, une fois ébranlée, envahirait et anéantirait les nations européennes, et qui, lorsqu'elle se sera assimilée les acquisitions intellectuelles de la race aryenne, les appliquera avec une patience, une force de travail et une persistante énergie étrangères au caractère variable et peu laborieux de celle-ci. M. Hearn ne voit qu'une sauvegarde possible pour l'Europe : une alliance intime et une fusion complète avec la race dominante de l'Orient. M. Hearn prévoit, du reste, que de cette fusion de races naîtra une race nouvelle et plus forte que celle d'aujourd'hui, comme sont toujours plus fortes les nations mélangées qui ont emprunté à deux races différentes ce que chacune avait de plus puissant et de plus vital.

LITTÉRATURE

La *New Review* publie parmi de nombreux contes une fantaisie assez étrange de H.-G. Wells, que l'on nomme déjà le second Poe. L'*Histoire de Plattner* est celle d'un maître d'école qu'une violente secousse transporte subitement dans un monde bizarre, celui de la quatrième dimension, et qui y voit de grotesques et d'effrayantes visions, que M. Wells imagine avec assez de fécondité et d'originalité. Mais la philosophie d'Edgard Poe est absente, et l'art de H.-G. Wells est plus lâche, moins net et moins éclatant, que celui des *Grotesques and trablesques*.

Malgré un fâcheux esprit de dilettantisme, — affaire, sans doute, de mode, — le *Chap Book* de Chicago est intéressant grâce à un conte bien écrit de Catherine Bates, qui a pour thème sobrement et simplement développé la folie d'un vieux père qui croit entendre autour de lui les jeunes et riantes voix de ses deux filles mortes et dont l'égarément torture, puis enfin terrasse la raison de sa femme et lui fait partager le bonheur de sa folie. De Charles-G.-D. Roberts, l'un des plus brillants poètes de la jeune école américaine, de très beaux vers : *L'Offrande*.

LAURENCE JERROLD

REVUES FRANÇAISES.

Note sur l'infanticide en Chine, par le D^r J.-J. MATIGNON. (*Archives d'Anthropologie criminelle*, mars 1896, pp. 133-145.)

Intéressant article accompagné de sept dessins chinois. Pour l'auteur, l'infanticide existe en Chine. Il est punissable comme l'avortement, mais il est comme lui passé dans les mœurs. Le D^r J.-J. Matignon cite des faits qui le prouvent. Les causes de l'infanticide sont nombreuses ; les deux principales sont : la misère et la superstition. La première place est occupée

par la misère. Divers cas intéressants pour le sociologue sont cités relativement à la superstition du peuple chinois. M. Matignon indique les modes opératoires habituels de l'infanticide : noyade dans le sseau à ordures qui remplace les cabinets d'aisance, étouffement sous un coussin, etc. Ce sont les filles qui le plus souvent sont tuées à leur naissance, car grandes, elles sont d'un placement difficile. La prostitution est une cause qui diminue le nombre des infanticides féminins. Édits impériaux, arrêtés de vice-rois, sociétés protectrices de l'enfance, tours, orphelinats, manifestations des philosophes, énumération des récompenses et châtements pour les auteurs d'infanticides ou pour ceux qui les empêchent n'ont pas remédié fort à cette coutume si ancrée dans l'esprit chinois, car la superstition se maintient vivace et la misère agit continuellement sur le peuple.

Les Galériens et les galères royales au temps de Louis XIV, par A. BÉRARD. (Loc. cit. pp. 188-218.)

Fort intéressant article par les nombreuses citations du livre de J. Martheile de Bergerac sur les galères et galériens. Martheile de Bergerac étant protestant fut, pour crime de religion, envoyé pendant treize ans aux galères de S. M. Louis XIV. Il prenait des notes de la vie qu'il menait. Elle sont d'une énorme utilité au philosophe et au criminologue qui saisira sur le vif la moralité professionnelle, l'état psychique spécifique des magistrats de cette époque, des militaires, des g-ôliers, de la chiourme etc. Il verra qu'il n'y a pas grande différence d'avec la moralité professionnelle actuelle des mêmes individus. La brimade de la « couverte », encore utilisée dans les casernes, est décrite fort bien par M. de Bergerac. De même la visite des forçats, *nus et tâtés partout*, « ni plus ni moins qu'un bœuf gras qu'on achète au marché », existe encore aujourd'hui pour les prisonniers, même *simples prévenus*, et c'est un fonctionnaire qui joue au savant, M. Bertillon, qui dirige cette opération où « on visite toutes les parties du corps ».

M. Bérard n'a pas, sans doute, le moindre esprit philosophique, car il relate les dires de Martheile sans percevoir les similitudes avec ce qui est maintenant. Il proteste en des phrases emphatiques contre les supplices *moraux* ou physiques subis par ces galériens et il lui échappe que maintenant c'est à peine changé. Il cite des notations de Martheile prouvant la nuisance des pénalités, il les approuve pour l'époque et il ne sait appliquer ce même raisonnement à notre époque. Nous ne résumons pas la vie des galériens ; le philosophe, le psychologue se reporteront à l'article de M. Bérard ; ils auront riche cueillette pour la criminalité comparée et la psychologie des professions.

L'Ethnogénie des populations françaises, par G. HERVÉ. (Revue mensuelle de l'école d'Anthropologie de Paris, avril 1896, pp. 97-109.)

Cette leçon d'ouverture du cours de 1895-96 (ethnologie) est un résumé des cours précédents et un exposé lucide, bref de l'ethnogénie de la France. Selon G. Hervé, trois races, races distinctes anatomiquement et chronologiquement, ont formé le fonds premier et essentiel de ce pays. La première est dite race du Néanderthal. Elle ne paraît pas avoir joué comme facteur

ethnique un rôle important. La deuxième, quaternaire aussi mais plus récente, est celle dite de Lagerie Chancelade. En toute la période néolithique, elle forme le fonds indigène de la population en Gaule. Cette race, en cette période si longue, avait donné naissance à la race dite de Baumes chaudes, race à peine modifiée. Elle était petite, dolichocéphale, brune. Au cours de l'âge néolithique et surtout à l'époque du bronze intervient une race, petite, brune, mais brachycéphale.

C'est la race de Grenelle qui devient race des Ligures ou race des Celtes, en employant la terminologie de Broca. Cette race ligure — je préfère ce nom, car les Allemands ont donné le nom de Celte à une race toute différente, grande, blonde ou rousse — est celle qui constitue actuellement la très forte majorité dans l'Europe centrale et occidentale. Elle semble être d'origine ouralo-altaïque. Elle a immigré en Occident, lentement, puis, à l'époque du bronze, par masse considérable, rejetant vers le sud-ouest les dolichocéphales bruns, petits. Les immigrants du bronze ont suivi, en leur émigration, la vallée du Danube, puis les cols des Alpes et par la Suisse et le nord de l'Italie pénétrèrent en Gaule, s'établissant dans le centre et sur le littoral de l'océan.

Cette race ligure présente un crâne court, arrondi, assez haut, indice céphalique variant de la sous-brachycéphalie à l'hyperbrachycéphalie; petite stature (1^m,50 à 1^m,59 le plus souvent); cheveux très foncés; yeux bruns plus ou moins foncés. En se modifiant quelque peu, la face s'est un peu allongée, la taille agrandie, les cheveux moins foncés. Actuellement le type celtique de Broca — c'est-à-dire le type ligure — a conservé les mêmes caractères: taille, 1^m,61 à 1^m,64 le plus souvent; visage rond; brachycéphalie franche, cheveux bruns, yeux châtain.

En somme, actuellement en France, le fonds de la population est ligure; un élément blond, grand, a partiellement — très peu, en somme, dans certaines régions: Auvergne, Savoie, Dauphiné, Morvan, Bretagne, Aveyron — modifié l'élément brun, brachycéphale. Nous sommes une race mixte, le produit d'un croisement en proportions variables d'une race petite, brune, à tête arrondie (ligure), avec une race grande, blonde, dolichocéphale (kymrique). La petite race est prédominante et plus la civilisation urbaine se développe, plus la race brune, petite, semble l'emporter, ajouterons-nous à l'étude fort intéressante de M. Hervé.

L'Agiotage sur les Mines d'or, par JUSTIN ALAVAILL. (*Revue socialiste*, mars 1896.)

C'est une étude sur l'agiotage effréné dont les découvertes de gisements aurifères au sud de l'Afrique sont aujourd'hui la cause. L'auteur analyse les coups de bourse, appelés par les uns: « crise de spéculation », et par d'autres: « krack des mines d'or ». Il fait connaître les voleries périodiques que la légalité actuelle autorise. Il dénonce les crimes impunément prémédités et commis par la bande internationale de capitalistes qui a provoqué des conflits sanglants au Transvaal, au risque de troubler la paix de l'Europe. Il dit ce qu'il juge la vérité sur les mines d'or.

Comme conclusions M. Justin Alavaill indique des réformes immédiate-

ment réalisables qui, selon lui, pourraient sauver la petite épargne des embûches tendues par les gros spéculateurs.

Notes sur le mouvement coopératif en France, par L. PAOLI. (*Loc. cit.*, avril 1896.)

Etude intéressante et fort documentée sur la coopération. La plus grande partie en est consacrée à un historique du mouvement coopératif en France et à l'étranger. Les sources sont indiquées avec soin; ainsi on peut s'y référer et vérifier les dires de M. Paoli. L'auteur ne néglige pas de citer l'opposition des écoles socialistiques à la coopération. Mais il constate un changement et souhaiterait qu'il s'accroisse.

Pierre Leroux, par le D^r PIOGER. (*Loc. cit.*)

L'orientation toute humanitaire de l'activité de Pierre Leroux, l'idéal de solidarité qui fut sa grande pensée sont mis en pleine lumière dans cette étude. De son œuvre, le D^r Pioger a dégagé tout ce qui n'est pas devenu suranné; il y a retrouvé les aspirations et les revendications fondamentales du socialisme contemporain : orientation sociale de la pensée humaine par la doctrine de la solidarité humaine en opposition aux dogmes religieux et politiques d'antan; guerre aux inégalités et privilèges de castes, de famille et de propriété, suppression de l'héritage qui est la source principale de la ploutocratie, collectivisation de la propriété foncière et des moyens de production, émancipation de la femme, association et non lutte pour la vie, en un mot, organisation sociale basée sur la solidarité, se substituant à l'organisation politique.

A. HAMON

VERS

IN MEMORIAM

Je n'ai connu de toi que de simples louanges
Enfant mêlée à mes jeux d'enfant
Comme les ailes d'un bon ange.
Mère adorée, en ce moment,
Ici, sur cette tombe,
Où je me suis assis, tristement, sous tes pins,
Pour voir au fond des horizons lointains,
Le beau soleil d'automne qui tombe,
Et pour songer à toi dans l'ombre d'un beau jour;
Te souviens-tu, dis-moi, des paroles d'amour,
Pleines de sourires et de fêtes,
Que tu chantais, en me tenant la tête
Dans la gloire de tes douces mains?
Petite mère, écoute,
Écoute la chanson que tu m'as chantée;
Je la sais encore toute;
Elle est joyeuse et toujours enchantée,
Et je m'en berce et m'en endors,
Car je n'ai pas trouvé ton bon sommeil encor.
Chante avec moi, chantons ensemble.
Unis ta voix sûre à ma voix qui tremble.
Que ta divinité se mêle à ma chanson.
Nos cœurs ont du moins trouvé l'unisson.

ENTREVISION

Dans l'ombre entrevu à demi,
Quel être aux ailes d'or vaguement ébloui,
Comme je respire en cette délivrance éternelle,
Touche mes lèvres et me soulève
De la terre cette nuit?

Son sein jeune et puissant palpite sur mon cœur ;
 Son étreinte est plus douce
 Qu'un entrelacement d'ailes et de fleurs,
 Et son visage est semblable au bonheur!

O splendide, qui m'es apparue,
 En ta présence sainte toute mon âme émue
 Tressaille et s'effarouche.
 Pourquoi es-tu venue?
 Tu ne dis rien et tu souris,
 Et le silence de ta bouche
 M'effleure dans la nuit.

Pourquoi chercher à te comprendre?
 Tu te poses dans l'air qui tremble ;
 Tu n'es qu'un signe, tu n'es qu'une ombre,
 Un jeu des heures et nulle autre chose
 Qu'amour et beauté.

Ta grâce légère ne sait répondre
 A ma prière, à mon souci.
 Tu es la joie, l'insouciance et la vie.
 Je t'interroge et tu veux que j'ignore,
 Et tu veux que j'oublie
 De quel beau ciel tu me ramènes
 Du fond des limbes d'autrefois.
 Ah! laisse qu'encor je m'en souviennne,
 Divine, même auprès de Toi.

J'errais émerveillé sous de divins ombrages ;
 Pourquoi m'en as-tu réveillé!
 Ecarte de moi ton visage,
 Délace-moi de tes bras,
 Je ne te connais pas.
 Je rêvais dans la joie d'une ineffable attente,
 Et j'allais mourir en rêvant.

Comment, entre les fleurs qu'elles avaient atteintes,
 Mes mains, qui reposaient innocentes et saintes,
 En ce sommeil obscur, comme un couronnement,
 Se sont-elles enlacées

Autour de cette tête inconnue,
 Dont l'étrange et déclose beauté,
 En silence s'est confondue
 Avec les choses que j'ai rêvées?

Ah! je ne voudrais pas qu'une seule parole
 Fût dure pour toi qui, si joyeusement,
 Es venue, à cette heure dernière,
 M'accueillir d'un baiser de paix et de lumière,
 Et, comme une fraîcheur, poser sur mes épaules,
 En un suprême espoir d'ailleurs,
 Tes mains immortelles.

Oui, tandis que j'étais pauvre et nu,
 Tes lèvres ardentes m'ont vêtu
 D'un vêtement de feu et d'ambre.
 Oui, tes yeux merveilleux et tendres
 M'ont été clairs et chers aussi;
 Et je rends grâce à ta merci.
 Mon âme comprend à cette heure
 Ta splendeur salutaire,
 Et que tu ris d'oiseaux, de fleurs et de choses légères.

C'est pourquoi, doucement, je te prie,
 O belle visiteuse, ô vie,
 De t'éloigner de moi.
 Laisse autour de mon front qu'ont desséché tes lèvres
 Eclorre le silence et les fraîches ténèbres.
 Laisse approcher, ô douce sœur,
 La solitude de mon cœur.
 Adieu, que ta bonté soit discrète et s'efface.
 La tristesse divine en mon âme descend,
 Laisse-moi mourir en pleurant.

CHARLES VAN LERBERGHE

REVUE DES LIVRES

Le Criminel-type dans quelques formes graves de la criminalité, par ARTHUR MAC DONALD. — Vol. grand in-8^o de xix-279 pages, avec figures; 5 francs. Storck et G. Masson, éditeurs. Lyon, 1895.

M. Arthur Macdonald est membre du bureau d'éducation de Washington (États-Unis), et c'est en anglais qu'il publia ce livre. Le Dr Henry Coutagne le traduisit et d'importants fragments furent publiés dans les *Archives d'anthropologie criminelle*. Ce livre est un recueil de faits, plus qu'un exposé de doctrines et d'hypothèses. Cela a autorisé le traducteur à le faire précéder de la relation d'un cas féminin de sexualité pathologique que M. Macdonald écrivit postérieurement à la publication de son livre.

M. Macdonald eut l'occasion de voir quelques criminels en des prisons ou maisons quelconques de détention. Il enquêta sur eux. Cette enquête est minutieuse. Il en donne la relation précise, ne craignant pas les redites, les détails à priori oiseux, qui fatiguent certainement le lecteur mais qui n'en sont pas moins utiles. Il y a en tout dix observations de criminels : meurtre simple, vol simple, simple perversité morale, sexualité pathologique.

Relativement aux sujets étudiés, on peut dire que les dix sont des déséquilibrés, des aberrants à un degré quelconque. Certaines observations de gardiens, de professeurs, de médecins le montrent nettement. Il y a un ouvrier charpentier, professeur de ce métier en une des maisons de correction, qui a donné une fine analyse psychique d'un des criminels; il est piquant de voir qu'elle est bien supérieure à celle donnée par le directeur, le médecin. Les détails de ces enquêtes nous apprennent que dans les maisons de correction des États-Unis d'Amérique, on use du fouet, des étrivières pour les hommes comme pour les femmes. Ce procédé de correction ne donne que peu de résultats favorables ainsi que cela est constaté par le récit des faits, par le dire des corrigés eux-mêmes. M. Macdonald est un lombrosien pur; son livre n'est pourtant pas un document à l'appui des doctrines lombrosiennes du criminel-né; aussi nous eussions aimé un autre titre plus exact, plus conforme au contenu de ce livre. Il est terminé par une très érudite et très fournie bibliographie de sexualité pathologique et criminelle.

Notas sueltas sobre la Pena de muerte, par Q. NEWMAN. — Vol. in-18 de 228 pages. Santiago de Chile, 1896.

Ce volume espagnol est dû à un criminaliste entièrement de l'école lombrosienne. Six chapitres. Le premier, par l'examen général du crime-délit dans le temps et dans l'espace, conduit à cette conclusion exprimée par l'auteur, que le crime-délit est essentiellement variable et relatif, qu'il est impossible de donner une définition absolue du crime. Aussitôt que M. Newman a dit cela, il déclare accepter la définition de Garofalo qui ne tient pas devant une critique serrée (1). Le chapitre deuxième est pour

(1) A. HAMON. *La Définition du crime* (*Archives d'anthropologie criminelle*, 1893; *Rivista de los Tribunales*, 1894.)

établir le type criminel selon le procédé de Lombroso. Nous y relevâmes une erreur. Newman écrit, en effet, que Corre, Tarde reconnaissent et acceptent l'existence d'anomalies physiques chez le délinquant. Or, ces criminologues n'admettent pas cette existence chez tous les délinquants. L'auteur est déterministe et son chapitre III est pour prouver la non-existence du libre arbitre. Dans le chapitre IV, il examine le châtement, il en fait la critique ainsi que dans le chapitre V. Cette partie est absolument curieuse par l'état d'esprit qu'elle décèle chez M. Q. Newman. Il a une absolue insensibilité morale. Il écrit avec candeur qu'il est bien que meurt prématurément le faible, l'incapable, c'est le châtement de son manque d'intelligence (p. 86). Il prétend que combattre la peine de mort c'est faire de la rhétorique et encourager l'assassinat; il ne le démontre pas par des faits, des chiffres. Il ne prouve pas non plus, encore qu'il écrive, que le châtement exerce une action préventive. Toute cette partie, ainsi que le chapitre VI, répétition et conclusions, est faible d'argumentation. L'auteur ne démontre pas victorieusement — loin de là même — l'utilité de la peine de mort.

Ce volume se termine par quelques réflexions sur le châtement dus à F.-H. Bradley. Cet ouvrage de Newman est écrit en espagnol avec une nouvelle orthographe, les *c* étant remplacés par des *q*, les *v* par des *b*, les *r* sont doublés. L'auteur a donné une bibliographie très incomplète.

Du Travail et de ses Conditions, par HECTOR DEPASSE. Vol. in-18 de 377 pages; fr. 3-50. Félix Alcan, éditeur. Paris, 1895.

L'auteur est membre du Conseil supérieur du travail et directeur de la Prévoyance et de l'Assurance sociales au Ministère du commerce. C'est un fonctionnaire et comme tel il ne peut avoir que des idées de réforme point intégrales, pas même radicales, en somme peu importantes. Toutefois, elles seraient amélioration sur ce qui est. Le sous-titre du volume est « Chambres et Conseils du travail ».

Ces Chambres et ces Conseils du travail, dont nous recherchons aujourd'hui les modèles à l'étranger : en Belgique et en Angleterre, sont originaires de chez nous; l'auteur en trouve la trace dans l'ancienne France, bien longtemps avant la Révolution française. Dix chapitres dont divers consacrés aux questions suivantes : *Qu'est-ce que le travail? Quelle est sa nature? Quelles sont ses conditions et ses lois? Quelle est l'influence de l'instruction générale sur les destinées du travail?*

On trouvera dans cet ouvrage le texte, avec un commentaire, du projet de loi sur l'organisation des Chambres et des Conseils du travail.

Geschichte des Socialismus und Communismus im 19. Jahrhundert, par le professeur DR OTTO WARSCHAUER. — Louis Blanc. 3^e fascicule, in-8^o, 163 pages; 2 marks. Librairie d'Hermann Bahr, éditeur. Berlin, 1896.

Ce fascicule d'une *Histoire du Socialisme et du Communisme au XIX^e siècle* est consacré à Louis Blanc. C'est une claire et exacte revue des principales œuvres littéraires de Louis Blanc, de sa carrière politique et une critique de ses opinions et de son importance comme un des pères du socialisme. L'auteur cite comme référence moult œuvres allemandes déjà publiées sur cette question d'histoire du socialisme. O. Warschauer est sympathique au « héros », comme homme, de cette époque de la révolution de Février et il fait ressortir clairement l'injustice de certains de ses contemporains et des historiens. Relativement aux idées de Louis Blanc, l'auteur s'efforce d'être impartial, mais il est opposé au socialisme. Il a une haute opinion de l'importance de la classe bourgeoise qu'il considère comme indispensable (pp. 132-134). La maxime : « De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins » est, selon lui, ni juste ni pratique. En somme, étude intéressante.

The Evergreen. — *Book of Autumn*. — Volume in-8° de 152 pages avec dessins, relié en cuir; fr. 6-25. Patrick Geddes & Collegues, éditeurs. Edinbourg, 1895.

Le fascicule d'automne d'*Evergreen* est peut-être mieux encore que le fascicule de printemps, dont nous parlâmes en cette revue. L'impression est belle de même que la reliure en cuir gaufré fort original. Des dessins hors texte, des culs-de-lampe, des lettres ornementées d'après la manière de l'ornementation celtique. A signaler notamment *Bacchus et Silène* de John Duncan, les enfants jouant à cache-cache de C.-H. Mackie; des vers de Margaret Armour, de W. Macdonald, etc.; des proses de J. Macleay, de Sir George Douglas, d'Arthur Thompson. Ce dernier expose en une langue charmante la biologie de l'Automne. Patrick Geddes traite la sociologie de l'Automne. On retrouve en cet essai toute l'originalité de pensée qui distinguait déjà ce savant dans son célèbre livre : *L'Evolution du sexe*. Il est à regretter que ce philosophe n'écrive que peu et ne livre pas à la publicité ses concepts si originaux, si justes en leur apparence souventes fois paradoxale. L'influence sur l'humanité pensante serait énorme, croyons-nous, et excellente. Souhaitons que P. Geddes nous entende. Elisée Reclus a donné la *Cité du Bon Accord*, plein d'amour et d'espoir; article dont la langue charme en ses accents radieux et enflammés. Comme le précédent, l'article de l'abbé Félix Klein est en français. Son titre est *Le Dilettantisme*. L'article est certes intéressant, mais de conception bien retardée. C'est tout à fait l'automne des pensées; elles sont mortes avant que de naître. Décidément les rédacteurs de l'*Evergreen* n'ont pas de chance avec les articles français; c'était, en le fascicule du printemps, celui de M. Saroléa; c'est, en celui-ci, l'article de l'abbé F. Klein qui détonent en ce milieu jeune, ardent, riche en pensées. Ils sont inharmoniques. Pourquoi aussi avoir traduit les *Flaieurs*, du Belge Van Lerberghe? pièce qui ne vaut pas cher, alors qu'il y a des nouvelles d'Eekhoud qui sont puissantes. Pour la France, pourquoi ne pas s'adresser à nos littérateurs comme Huysmans, Brulat, Descaves, Leyret, Fèvre, Adam, etc., et surtout Rosny, l'émule et bientôt l'égal de Zola. Malgré ces critiques, l'*Evergreen*, fascicule d'automne, vaut d'être précieusement conservé en sa bibliothèque.

Mémoires de Bourrienne sur Napoléon. — Volumes II et III, in-18 de 348 et 318 pages. Savine, éditeur. Paris, 1895.

Dans le volume II Bourrienne donne un récit complet de l'expédition d'Égypte jusqu'au départ de Bonaparte pour la France. Comme le premier volume, dont nous rendîmes compte ici, celui-ci est augmenté de notes précises de M. Henri d'Almeras, complétant ou rectifiant les assertions des *Mémoires*.

Le troisième volume est consacré aux années qui suivirent l'expédition d'Égypte. On y assiste à la rentrée triomphale du vainqueur des Pyramides, à la chute du Directoire, le 18 brumaire et à l'organisation du Consulat. C'est le temps où Bourrienne, par son emploi de secrétaire et son rôle de confident, a connu tous les secrets de son maître et tous les dessous de la politique consulaire. Son récit éveille donc une légitime curiosité.

Il y a des choses bien intéressantes à noter pour le psychologue à la recherche de documents sur les états d'âme des militaires, des politiciens, des magistrats et aussi pour le criminologue d'esprit assez philosophique pour considérer la criminalité des détenteurs de l'autorité. Cette réédition des *Mémoires* de Bourrienne sera bien accueillie de tous les curieux et surtout de tous les sociologues.

A. HAMON.

LE MOIS

La ville de Boussac vient de décider d'élever un monument au grand philosophe Pierre Leroux, un des plus étonnants cerveaux de ce siècle et un des plus brillants écrivains.

Tout en tenant compte de la très bonne intention de ceux qui ont décidé d'accomplir cette œuvre de souvenir apportée à la mémoire d'un des plus puissants humanitaires de ce siècle, on peut regretter que l'on n'ait pas songé à réimprimer son œuvre, un véritable monument, absolument épuisée. C'eût été rendre à la mémoire de Pierre Leroux un haut hommage et un grand service à ceux qui pensent. Dans une prochaine livraison de la revue, l'éminent professeur Hector Denis publiera une étude complète sur Pierre Leroux.

Le célèbre violoniste Eugène Ysaye vient de terminer d'une façon triomphale une campagne de concerts symphoniques qui a été des plus remarquables. Son jeune orchestre, dirigé d'une façon simple et savante, a donné des auditions de premier ordre.

Le dernier concert symphonique, après beaucoup d'autres, a été particulièrement intéressant. On y a joué une symphonie en *ut* majeur de Robert Schumann, qui est une œuvre admirable. Puis la Mort d'Yseult, la scène finale du *Crépuscule des Dieux*, celles-ci chantées par M^{lle} Elise Kutscherra, une cantatrice de la cour de Saxe possédant une superbe voix et ce grand style qui caractérise les cantatrices allemandes qui en fait une héroïque interprète des œuvres de Wagner, nous rappelant l'incomparable Materna. Ce superbe concert s'est terminé par la symphonie funèbre pour Siegfried du *Crépuscule des Dieux*, qui a été admirablement exécutée. L'orchestre ne s'est pas moins distingué. Il a montré de la vigueur, de l'éclat, de belles nuances de passion.

En somme, la campagne musicale de M. Ysaye, se composant de concerts symphoniques où l'on joua du Beethoven et du Mendelssohn, et de musique de chambre avec son admirable quatuor, comptera parmi les exécutions les plus parfaites que l'on ait données.

Un grand sculpteur, un de ceux qui sont appelés à avoir une large place dans le mouvement artiste de ce temps, Minne, vient de terminer quelques œuvres que nous avons pu admirer récemment.

C'est d'un art tout à fait personnel, nerveux et donnant la même impression que certains beaux groupes de Rodin. Une grande expression de souffrance caractérise les œuvres de cet artiste, une souffrance nerveuse et profonde qui fait de M. Minne un des artistes les plus remarquables de ce temps.

Le ténor Ernest Van Dyck est venu donner une série de représentations où il a paru comme un grand chanteur et un acteur des plus compréhensifs. Lohengrin et le Tannhäuser ont été incarnés d'une façon vraiment parfaite et jamais acteur n'a mieux compris ni mieux chanté ces œuvres.

On a exposé dernièrement à Bruxelles les œuvres du peintre Verwée, qui est mort l'an dernier à Knocke. C'est un grand talent, d'un coloris intense, qui se range dans

cette belle pléiade de grands artistes dont la Belgique doit se glorifier : les De Brackeleer, les Boulenger, les Dubois, les Mellery, les De Groux et d'autres.

Ses animaux : taureaux, moutons, vaches, sont des morceaux de peinture de premier ordre.

Un romancier juif à Londres, J. Tangwil, est un véritable auteur de grand talent en passe de devenir célèbre et d'avoir un succès retentissant : *Le Club des Célibataires*, *The Master*, *Nerely*, *Mary Ann*, *The king Schnorrers*, *Une rose du Ghetto*, voilà les titres de quelques-uns de ses livres dont plusieurs sont vraiment du plus haut intérêt; on l'appelle le Dickens juif.

Un des derniers parus, *La Tragédie du Ghetto*, forme quatre petites nouvelles qui sont quatre chefs-d'œuvre. Nous en publierons une dans la prochaine livraison de la revue.

Van Nu en Straks vient de réapparaître. Les deux premiers numéros renferment des articles intéressants. M. Vermeylen présente un compréhensif tableau du rajeunissement de la pensée flamande. Et un aperçu des cinquante premières années de la Renaissance flamande convainc M. Vermeylen de l'impossibilité de séparer la cause de l'indépendance de la Flandre du mouvement littéraire de ce pays.

Des articles de nos collaborateurs Domela-Nieuwenhuis, Henry Van de Velde, Jacques Mesnil, des vers d'A. Hegenscheidt et d'autres forment un tout intellectuel. Mais ce n'est pas sans un sentiment de peine que nous voyons un groupe d'intelligents s'efforcer à maintenir une langue qui est, dans le monde civilisé, parlée par un petit nombre d'hommes. Qu'importe celle-là, du reste, ou une autre, du moment qu'il y en a deux, alors que l'effort de la pensée s'unissant en une vérité devrait s'exprimer en une langue unique. La certitude d'un monde existant avec une idée commune doit nous faire penser que bientôt tous les hommes posséderont le même instrument pour communiquer leur pensée. Et langues différentes, nations diverses, ceci s'étendant dans le même pays jusqu'au patois, était un puissant moyen de séparer les hommes et l'arme la plus efficace du despotisme. Nation, race, hostilité entre les hommes, sont expression d'ignorance.

M. Paul d'Estournelles de Constant étudie dans la *Revue des Deux-Mondes* le péril prochain qui menacerait l'Europe. Notre vieux monde est atteint d'un mal qu'il soupçonne à peine et ce mal n'est autre que la fatigue, résultat du surmenage et de la concurrence résultant du triomphe du capitalisme. L'Europe à développé sa production outre mesure, sacrifié son agriculture, puis les pays lointains se sont émancipés et menacent de l'inonder de ses propres produits. Dans les pays neufs, l'agriculture se développe à pas de géant, elle n'est pas gênée ni par la routine ni par un matériel vieilli; elle possède sol libre d'impôt, vierge, sans limites, des moyens de culture et de transport perfectionnés. Le travail au Japon est considérable et les salaires très bas. La filature de Kaneyafuchi compte 5,800 ouvriers, dont 3,000 femmes payées de 11 à 45 centimes par jour. On n'y paye qu'en argent ce qui, en Orient, fait descendre le salaire de 50 p. c., c'est-à-dire à deux sous par jour.

Les Indes se mettent à produire comme l'Amérique et vendre tout ce qu'y exportait l'Angleterre. Les produits étrangers, on les fait venir du Japon. Et l'Angleterre exportait pour un milliard et demi de marchandises par an.

Soixante-sept filatures du Lancashire sont en perte de 10 millions de francs par an, tandis que trente et une filatures japonaises dans l'arrondissement Osaka Yogo ont donné de 8 à 28 p. c. Ces trente et une fabriques emploient 5,780 ouvriers et 19,219 ouvrières avec un salaire moyen de 45 centimes pour les femmes. On le voit, l'Europe marche vers la faillite et ses ouvriers vers la famine.

LA FEMME

ET SA PLACE DANS UNE SOCIÉTÉ LIBRE

I

La femme! — qui d'idées suggère ce mot! Que de tragédies, vieilles de milliers d'années, sont encloses dans ce seul terme! Depuis les âges lointains, lorsque la notion d'inégalité était née à peine dans les sociétés primitives et que, dans ses fonctions, la femme — en tant que preuve unique de naissance et de parenté, de gardienne de la famille, d'inventeur de l'agriculture et des arts pacifiques, de prêtresse, de prophétesse ou de membre du conseil de la tribu — était aussi puissante que l'homme dans ses propres fonctions, — depuis ces âges-là jusqu'à nos jours, que de siècles de souffrance, de répression, d'esclavage, d'ignorance et d'obscurité furent le sort de la femme! Il semble étrange qu'avec les progrès de l'invention et de la production, la situation du sexe féminin ait tendu plutôt à s'empirer qu'à s'améliorer. Du moins, ce fut là trop souvent le cas. Car si le sentiment de la propriété privée — le stimulant principal de la civilisation — s'est élevé de temps en temps et s'est répandu, par une sorte de contagion, sur les races progressantes de l'humanité, le mâle humain, aiguillonné par le désir de la possession individuelle, cherchant d'un œil inquiet les acquisitions nouvelles qu'il pourrait réclamer, a toujours fini par réduire en esclavage, par s'approprier sa compagne libre, son second moi et, de cette façon, par n'en faire qu'un simple meuble, une possession exclusive, un objet de jouissance privée destiné uniquement à satisfaire ses caprices, une chose, un jouet sans âme.

A quelques rares exceptions près, les périodes de civilisation et même les sociétés ou les parties de société où la civilisation avait fait le plus de progrès, ont toujours donné le spectacle de la plus profonde humiliation de la femme : l'homme affirmait, avec un calme et une assurance toujours grandissants, que le rôle de la femme était de vivre et de travailler pour lui ; il

s'efforçait de plus en plus à l'isoler du monde libre, à l'empêcher de suivre ses propres penchants, à l'enfermer dans le boudoir ou le harem ou, pis encore, à l'enchaîner au foyer par les corvées de toute espèce; il séquestrait son esprit en même temps que son corps; toujours il se jouait de sa nature sexuelle, en accentuant celle-ci — comme si vraiment la femme n'était autre chose qu'un sexe. Il se montrait furieux lorsque les sentiments de la femme n'obéissaient pas toujours à ses désirs, mais il punissait la moindre infidélité féminine en rejetant sa compagne dans le mépris de la prostitution; il a fini par ne lui laisser qu'une seule alternative: — ou bien d'être une femme libre et de mourir dans la fange et le mépris, ou bien de se vendre, corps et âme, et d'accepter, pour de l'aisance matérielle et pour une bonne réputation, la domination d'un maître, hélas! trop tôt haï.

De son côté, la femme acceptait la situation comme inévitable; résignée, patiente, sans jamais proférer une seule plainte, elle procédait à sa besogne monotone; elle s'accommodait à la sphère étroite, aux détails insignifiants du travail, de la vie domestiques, à l'obscurité des soins et des sollicitudes jamais reconnus; elle remplissait le monde de ses myriades d'actes anonymes et inégalés, — actes de tendresse et d'amour, services quotidiennement rendus, preuves de patience et de modestie, peu remarquées et moins comprises encore; et cependant l'isolement et la négligence flétrissaient et étouffaient en elle ses propres impulsions, son caractère, ses talents et son génie; son développement intellectuel était enrayé, arrêté; sa conception du monde était viciée et faussée par l'ignorance. Voilà quel fut le sort de la femme durant de longs siècles; jusqu'à ce qu'enfin, ne devenant que trop bien adaptée aux conditions externes de cette vie-là, elle en arriva, même au point de vue mental, à n'être que la chose et la propriété de l'homme; elle ne se sentit plus à l'aise que cramponnée, en guise de soutien, à l'individu même qui l'employait pour son profit et son plaisir.

Et si, de même que l'homme, la femme avait été bien armée pour sa défense, on aurait pu rejeter sur elle-même la faute de tout ce qui est arrivé; mais en nous rappelant que toujours elle a porté le lourd fardeau du sexe, et qu'à travers les âges elle fut l'arche et le berceau de la race, — nous comprendrons peut-être la tragédie que renfermait sa destinée. Car pour l'homme l'accomplissement de la fonction sexuelle est un accroissement, une condensation de forces. Il poursuit son chemin et n'y pense plus, pour ainsi dire. Mais pour la femme, cet accomplissement constitue le point culminant de sa vie, sa mission secrète et profonde envers l'humanité, mission d'une importance et d'une délicatesse incomparables. Il forme sa charge la plus lourde, qu'elle ne saurait négliger ni oublier, qu'elle doit lever d'abord avant de pouvoir s'élever elle-même.

Peu ou point d'hommes comprirent jamais la profondeur et le caractère sacré du sentiment maternel dans la femme, les joies et les espérances qui l'accompagnent et tout l'accablement des soins et des angoisses qu'il entraîne avec lui. Les incommodités de la grossesse et de la gestation, l'intime et profonde sollicitude, l'anxieuse attente pendant que progressivement se réalisent en elle les graves changements; ses craintes que tout pourrait ne pas marcher convenablement; la complète absorption de sa vie par celle de l'enfant; l'effort grandissant pour soigner pour autre chose; son désir de mourir même, à la seule condition que l'enfant naisse parfait et sain : voilà une foule de choses dont l'homme ne peut se faire qu'une très faible idée — à moins qu'il ne soit artiste et ne se les imagine par un grand effort intellectuel. Puis, plus tard, le dévouement de la mère à cette jeune existence; les années de labeur et de soucis, que la nuit même ne parvient pas à interrompre, sans que jamais elle pense à elle-même; les tendres soins pour lesquels il n'y a pas de reconnaissance, pour lesquels il ne saurait y en avoir — sauf dans un lointain avenir peut-être; le sacrifice de ses intérêts, de ses satisfactions personnelles dans le cercle de plus en plus étroit du devoir domestique; et enfin le douloureux étonnement, le désappointement pénible de la mère, lorsqu'un à un les adolescents cherchent leur propre chemin dans le monde et s'affranchissent de la tutelle familiale; la rupture des liens qui unissaient les cœurs, semblable à cette rupture, bien des années auparavant, du lien physique qui unissait la mère et l'enfant, — voilà une foule de choses en retour desquelles la femme ne peut espérer que peu de sympathie de la part de l'autre sexe, parce que celui-ci est incapable de les comprendre.

Lorsque nous prenons en considération que, durant tous les siècles de sa servitude et de son humiliation, elle a dû porter ce grand fardeau sacré, qu'elle a dû remplir cet espoir inviolable, en même temps que nous concevons d'autant mieux combien il lui fut difficile de combattre pour sa propre indépendance, nous sentons fortement, et pour cette raison même peut-être, combien l'homme fut insensible et indifférent; et nous nous étonnons que l'humanité ait pu survivre à une période remplie de tant de dangers pour sa reproduction et sa continuation. Des lointains du passé, les grands yeux indomptés d'une femme primitive, égale et compagne de l'homme, flamboient sous les sourcils des déesses grecques et des sibylles, des voyantes et des prophétesses germaniques, et contemplant notre civilisation mesquine et imparfaite; et nous serions aveugles si déjà nous n'apercevions, comme des éclairs sillonnant l'horizon de l'est à l'ouest, du nord au sud, les regards échangés entre ces avant-coureurs qui, sentant prochaine la fin de cette période pleine de dégradation et d'esclavage pour la femme, envoient, à

travers les siècles, des coups d'œil de reconnaissance à leurs sœurs aînées.

Car ne pouvons-nous pas dire qu'au-dessous de toutes les influences perturbatrices de la période dont nous avons parlé, au-dessous des liens artificiels, provenant du sens de la propriété privée, il existe une relation profonde et en quelque sorte éternelle entre l'homme et la femme, — relation qui doit inévitablement se raffermir de nouveau. C'est peut-être dans les différences physiologiques qu'il faut chercher la clef de ces relations. La science moderne a démontré que chez la femme les centres nerveux et fondamentaux, ainsi que le grand sympathique et le système nerveux vasomoteur en général, sont beaucoup plus développés que chez l'homme; chez la femme, toute la structure et toute la vie se rallient plus étroitement et d'une façon plus apparente à la fonction sexuelle que chez l'homme; et en règle générale, dans l'évolution de la race humaine aussi bien que des races inférieures, la femelle est moins sujette à la variation du type de la race et conserve mieux celui-ci que ne le fait le mâle. A ces différences physiologiques s'ajoute naturellement ce fait que la femme est plus primitive, plus intuitive, plus émotionnelle; elle touche plus aux grands processus inconscients et cosmiques de la nature; pour elle, le sexe est un instinct profond et sacré, inséparable d'un certain sens de pureté naturelle; rarement elle éprouve ce divorce entre le sentiment de l'amour et la passion physique, si commun chez les hommes et qui annonce une certaine grossièreté, un conflit dans leur nature. La femme est ou devrait être pour l'homme l'interprète de l'amour et, en quelque sorte, son guide pour ce qui concerne le sexe. En outre, puisqu'elle participe aux grandes lignes de l'évolution et qu'elle est moins influencée et détournée par les courants accidentels; puisque sa vie est destinée à la vie de l'enfant, puisque à certains points de vue elle se rapproche beaucoup de l'enfant et du sauvage, c'est à elle que l'homme, après les fatigues des excursions et de ses aventures, tant mentales que physiques, cherche continuellement à retourner comme à son foyer, à son lieu de repos primitif et naturel, pour retrouver son équilibre, le centre de sa vie, et pour y puiser de nouvelles provisions d'énergie et d'inspiration, nécessaires à de nouvelles conquêtes dans le monde extérieur. « Les hommes trouvent, parmi les femmes, des êtres qui ne se sont pas séparés, autant qu'eux-mêmes, de la vie typique des créatures terrestres; pour les hommes, les femmes sont les incarnations humaines de l'harmonie paisible de la nature. Michelet a bien établi que pour tout homme, la femme qu'il aime est comme la Terre pour son fils légendaire : il n'a qu'à se laisser choir auprès d'elle et à baiser son sein pour retrouver ses forces (1). »

(1) *Man and Woman*, par HAVELock ELLIS. (*Contemporary Science Series*.)

S'il est vrai que, par droit naturel et physiologique, il existe des relations essentielles et primordiales entre l'homme et la femme, nous pouvons nous attendre, au cours des âges, à voir reparaître ces relations en pleine lumière; il ne s'ensuit pas, cependant, que des relations, fondées sur des distinctions physiologiques, soient *absolument* permanentes, puisque ces distinctions peuvent varier elles-mêmes. Ceux qui interprètent soigneusement les signes des temps ne doutent point qu'actuellement des relations plus naturelles et plus sensibles s'établissent insensiblement entre les sexes. Mais pour le moment, et en guise de parenthèse, avant de jeter un coup d'œil dans l'avenir, nous devons considérer un peu plus minutieusement la position actuelle de la femme dans la civilisation. Non pas que cette considération puisse être agréable, mais nous espérons qu'elle nous fournira quelques données pour l'avenir.

L'avidité de l'homme pour la propriété et la possession individuelle, que nous avons déjà fait ressortir, atteignit — d'une façon peut-être assez naturelle — son point culminant lorsqu'elle attaqua la femme, son objet précieux et préféré. Il en résulta cette anomalie absurde, que l'homme tâchait de ravir la liberté à sa plus chère compagne et de réduire en esclavage celle qui aurait dû faire les délices de son cœur. Pendant le cours des âges, une longue suite d'autres anomalies découlèrent de cette situation radicalement fausse. D'une part, on accablait la femme de flatteries peu sincères et d'adorations à l'eau de rose, d'autre part, on la condamnait à une captivité humiliante. On la considérait, dit Havelock Ellis, comme l'union d'un ange et d'un idiot. Et employée comme telle, son caractère se développait selon des lignes entièrement étrangères à sa véritable nature — la femme réelle se perdait dans un travestissement, dans ce qu'il y avait de plus *efféminé*. D'ailleurs, en prenant toujours possession d'elle au nom du sexe, pour les desseins du sexe, en ordonnant sa vie et sa captivité uniquement sous ce point de vue, l'homme accentuait inévitablement la nature sexuelle de la femme en lui imprimant une direction fausse; il spécialisait à l'excès ce qui était déjà spécialisé — c'est-à-dire l'instinct domestique chez la femme — et, en limitant son existence, en la séparant de sa propre vie, il provoqua cette divergence d'intérêts entre les sexes, qui rend trop souvent impossible une réelle sympathie entre eux — et qui amène les mâles et les femelles de la société civilisée, excepté lorsque l'attraction sexuelle les oblige pour ainsi dire à se rencontrer de temps en temps, à se réunir en groupes séparés et à parler même un langage presque inintelligible pour l'autre sexe.

Après de longs siècles de cette situation fausse, la femme est aujourd'hui profondément, péniblement mal comprise; elle se comprend mal elle-même, ce qui est tout aussi absurde, tout aussi pénible. Sa nature est entièrement

bouleversée, elle a même quitté sa propre nature comme l'eau quitte le filtre — et le mot Femme, ce grand mot grave et beau, qui rappelle la primitive inconscience de soi-même, est devenu un symbole de frivolité et de dépravation et peut s'employer parfois comme une injure. L'auteur de la *Woman's Question* dit : « J'admets qu'il n'y a pas lieu de chanter d'hypocrites louanges en l'honneur de nous-mêmes. L'engeance tapageuse des hommes qui assistent à une course de chevaux ou aux opérations de bourse est avilie sous tous les rapports. Mais cela n'est pas aussi pénible que la vue d'une rue *fashionable* de Londres, l'après-midi, entre trois et quatre heures. Des centaines de femmes — de vraies poupées — s'arrêtent devant les étalages des magasins et contemplant, avec la plus grande attention, différents échantillons d'étoffes colorées... Je ne connais rien de plus écœurant, si ce n'est peut-être l'aspect de la multitude de femmes dans ces mêmes rues, entre minuit et une heure du matin. »

La « dame », la ménagère et la prostituée, voilà les trois types de femmes résultant, dans notre civilisation moderne, de l'évolution du passé — et il est difficile de savoir lequel est le plus vil, le plus misérable ou le plus difforme.

D'une certaine façon, la « dame » de la période qui disparaît est le produit le plus caractéristique du commercialisme. Le sens de la propriété privée, naissant en même temps que la théorie de « l'ange et l'idiot » et s'y joignant, eut pour effet — surtout parmi les classes possédantes — à faire considérer la femme comme un emblème de possession — une véritable poupée, une idole vaine, une forfanterie, une ostentation par laquelle l'homme affirmait son droit sur le sexe féminin. Enfin, lorsque sa vanité augmentait et que ses qualités réelles diminuaient, la femme atteignit son maximum de dégénérescence sous la forme de « femme du monde ». Mais que chaque femme, qui voudrait réaliser cet idéal mesquin dans sa propre personne et qui s'arrange en conséquence, se rappelle bien ce que coûte et ce que signifie cette manie : son secret assujettissement à l'homme et le secret mépris de celui-ci.

L'instinct généreux d'aider, de se sacrifier est si fort chez les femmes, il est si profondément enraciné dans leur nature, qu'au moment où elles devinrent l'objet d'un culte pour l'autre sexe — un culte teinté d'hypocrisie encore ! — leurs qualités morales doivent nécessairement en avoir ressenti les effets nuisibles. Penser qu'il existe aujourd'hui des centaines, des milliers de femmes au cœur capable d'aimer, aux mains secourables, — et que l'on élève en « demoiselles », en « femmes du monde », que l'on condamne à vivre sans faire autre chose que recevoir les hommages spécieux peu sincères et parfois dédaigneux des hommes, avec l'accompagnement nécessaire

d'idiotes platitudes; ou les services froids, achetés et tout aussi peu sincères des domestiques — penser tout cela donne des frissons, comme le spectacle d'une douleur immense. « L'homme du monde », le « gentleman » moderne est suffisamment mauvais, mais la « dame », la femme du monde, littéralement — trop littéralement — « crucifiée entre un sourire et une larme », prostituée à une vie qu'elle hait au fond de son cœur, — cette vie de mesquineries, à l'idéal borné, à l'horizon étroit, aux honneurs vains — offre vraiment un spectacle pitoyable.

Au moyen-âge, les gens de la maison se groupaient autour du hall, de la grande salle où le baron trônait en maître suprême; aujourd'hui, tout se groupe autour du salon où règne la dame. Le salon est même devenu l'appartement principal. Il y a, cependant, une sorte de raillerie dans l'hommage que l'on rend à la nouvelle souveraine, et, aussi loin que son règne s'étend, on doute si vraiment elle possède toutes les qualités qu'exige sa position. Le contraste entre la société féodale et la société commerciale n'est pas mal représenté par ce changement domestique. La première était rude et grossière, mais généreuse, droite et sincère; la dernière est polie et délicate, mais pleine de mesquinerie, d'hypocrisie et de *finesses*. — Le salon de réception, avec ses fadeurs et ses façons, avec ses effets de rideaux et de broderies, donne le ton à notre façon de vivre actuelle. Mais nous dirigeons nos regards en avant, vers une époque où ce salon aura cessé à son tour d'être le centre de la maison et où un autre appartement — la chambre commune probablement — le remplacera.

Au-dessous d'un certain niveau dans notre société commerciale, il n'existe point de salons de réception. Chez les classes laborieuses, où la femme est d'une importance indispensable dans la vie quotidienne, où elle n'est pas enfermée comme une idole, il n'y a pas de chambre spécialement réservée à son culte. Un changement curieux s'opère dans sa situation, et, tandis que dans la sphère supérieure elle trône en pleine majesté, que des hommes complaisants lui apportent le pain, le beurre et le thé, dans les chaumières c'est l'homme qui prend ses aises et se fait servir par la femme. Cependant, les coutumes de la chaumière sont basées sur une division naturelle du travail, en vertu de laquelle l'homme se charge de toute la besogne en dehors du ménage, et la femme de la besogne dans le ménage même; et je crois que chez le travailleur la femme est entourée au moins d'autant de respect réel qu'au salon.

Dans la maison ouvrière néanmoins, l'infortunée tombe dans le second abîme préparé pour elle : celui de la servitude domestique. Elle y mène une vie qui, pour avoir plus d'honnêteté et de réalité que celle de la « grande dame », n'en est pas moins une vie d'esclavage abject. Peu d'hommes

s'imaginent, ou se donnent la peine de s'imaginer, ce qu'est la vie de la ménagère laborieuse. Ils sont habitués à considérer leurs propres occupations, quelles qu'elles soient, comme du « travail » (peut-être parce que ça rapporte des « appointements » ou des « gages »); ils considèrent l'occupation de la femme comme une espèce de passe-temps. Ils oublient que faire le ménage, c'est se soumettre à un asservissement monotone, à des sollicitudes et des soins incessants; ils oublient que la femme n'a pas huit heures de repos par jour, que son ouvrage l'attend sans cesse, jusque fort tard dans la nuit même; que le corps est las, l'esprit abattu, « rongé jusqu'à la mort par des rats et des souris », en un cercle perpétuel de soins mesquins. Car non seulement la civilisation et les multiples inventions n'ont fait que rendre immensément complexe le fardeau de la vie domestique, mais en outre chaque ménagère doit supporter ce fardeau toute seule, par ses propres forces. Quel triste spectacle, lorsque, dans une de nos grandes villes, l'on entre dans les maisonnettes, dans les taudis qui forment les interminables rangées des rues faubouriennes; on est sûr d'y trouver une femme à l'ouvrage, luttant seule, dans la demi-obscurité et l'isolement, contre les fatigues d'un ménage entier et à part, avec des repas à projeter et à préparer, avec du pain à cuire, des vêtements à laver et à réparer, des enfants à tenir propres, un époux à contenter, une maison à balayer et à épousseter. Quant à elle, lasse et harassée, elle est affaiblie par la réclusion et le manque d'air frais, son esprit s'est très peu développé, faute de distraction et de société. Quel douloureux spectacle que ce labeur inutilement gaspillé dans tous ces ménages à part, que cette tristesse des vies enfermées, même si à cette tristesse ne s'ajoute pas la négligence d'un époux insensible!

Reste à la femme une troisième alternative. Il n'est pas étonnant que d'aucunes choisissent délibérément une vie de prostitution comme le seul moyen d'échapper à l'existence de la dame ou de la ménagère. Car devant quel choix se trouvent-elles? D'un côté la femme enfermée, mise en cage, de l'autre la femme libre: que choisir? — « Comment peut-on hésiter, dit l'une, la liberté est, sans doute, préférable dans tous les cas. » Et elle s'arrête. — « Ah! » répond la société, levant le doigt, « mais la *femme* libre! »

Est-il donc possible à la femme de rester digne de son nom sans être libre?

Aujourd'hui, ou jusqu'aujourd'hui, tout comme l'ouvrier ne pouvait sustenter sa vie qu'en vendant son travail corporel, de même la femme n'a de moyens d'existence qu'en vendant son corps, son sexe. Elle peut les donner, pour toute sa vie, à un seul homme, et recevoir en échange le

respect de la société et l'existence enfermée de la dame ou de la ménagère-esclave; ou bien elle peut les vendre toutes les nuits et être une « femme libre », méprisée par le monde et destinée à mourir dans la fange. Dans les deux cas (si vraiment elle est encore capable de réfléchir à sa situation) elle doit perdre le respect d'elle-même. Quel choix, quel terrible choix! — Et voilà quel fut le sort de la femme durant combien de siècles!

S'il est vrai que, par suite du traitement dont elle fut l'objet et des faux rapports entre elle et l'homme, la femme a subi une dégradation morale, mentale ou physique, il n'est pas moins vrai que l'homme souffre d'une déchéance égale. Je crois que rien n'est plus certain que cette vérité, qu'il faudrait prendre comme base de toute discussion se rapportant aux relations entre les sexes : tout ce qui nuit à l'un des sexes nuit à l'autre, et quelque défauts que l'on puisse trouver chez l'un, ils doivent, par la nature des choses mêmes, correspondre chez l'autre à des défauts analogues. Les deux moitiés de la race humaine sont complémentaires, et il est bien inutile à l'une d'elles de vouloir se glorifier aux dépens de l'autre. Comme dans l'allégorie de la femme, d'Olive Schreiner (*Trois Rêves dans un Désert*), l'homme et la femme sont réunis par un lien vital, et l'un ne peut devancer l'autre d'un seul pas.

En considérant un moment les défauts spéciaux et — nous sommes en droit de l'espérer, temporaires des deux sexes, innés au cours de cette longue période par les fausses relations de propriété subsistant entre eux, nous pourrions observer d'un côté la brutalité et la vanité, de l'autre la *finesse* et la subtilité. Si l'homme, en sa qualité de possesseur, a tendu à devenir arrogant, indifférent et égoïste, la femme, en tant que possession, n'a tendu que d'une façon trop naturelle à devenir servile, rampante, rusée et peu sincère. L'un est l'inévitable conséquence de l'autre.

En admettant que des généralisations de cette espèce n'excluent pas un bon nombre d'exceptions, nous pouvons établir toutefois qu'en Grande-Bretagne, les « maîtres de la création » sont doués d'une remarquable et sereine indifférence pour tout ce qui ne concerne point leurs propres affaires; cette indifférence produit parfois très aisément, d'un côté le plus pur égoïsme, de l'autre la brutalité la plus raffinée; elle est en outre tellement inhérente et pour ainsi dire constitutionnelle, qu'elle est rarement consciente d'elle-même et admet facilement, comme une chose fort naturelle, que le sexe faible n'existe que pour relever par du clinquant le prestige de l'acteur principal dans le drame de la vie. Et le fait que cette indifférence est atténuée de temps en temps par un peu de galanterie ne saurait consoler la femme, qui s'aperçoit trop bien que cette galanterie n'est inspirée que par un désir sexuel passager.

D'un autre côté, la femme n'est pas restée sans défense, et, selon la position qu'elle occupait, elle a développé, durant plusieurs générations, un pouvoir inégalé de *finesse*, qui lui permet, malgré l'indifférence masculine, de poursuivre ses propres desseins sans jamais s'exposer. Ceci, combiné avec le charme de son sexe, qu'elle sait parfois employer d'une façon vraiment magistrale, lui donne une influence extraordinaire et la rend souvent capable de tourner son soi-disant maître autour de son petit doigt. J'appelle cela *finesse*, parce que chez un grand nombre de femmes la chose prend la forme d'un subtil instinct de but caché, qui leur est si parfaitement naturel — et d'une certaine façon justifiable, puisqu'elles n'ont pas d'autre arme — qu'il ne saurait être bien caractérisé par aucun autre terme plus irrévérencieux, — d'autant plus que souvent cet instinct n'agit que dans un but fort raisonnable et utile. Malgré que cette finesse soit parfois très puissante, malgré que dans certains cas son emploi soit admissible, quand elle poursuit un but louable notamment, elle constitue une arme dangereuse et peut susciter de profondes méfiances du moment qu'on s'aperçoit que c'est une arme à deux tranchants. C'est peut-être pourquoi les femmes se méfient davantage les unes des autres que les hommes. — L'une des plus rares créatures est sans doute une femme sans intentions secrètes, mais lorsque son intelligence lui donne le droit de nourrir de secrets desseins, elle devient la plus belle et la plus admirable des créatures !

En scrutant plus profondément, en regardant sous les contrastes superficiels créés par des relations fausses entre les sexes, on semble découvrir quelques-unes de ces différenciations plus vitales, aux racines plus profondes, dont nous avons déjà parlé. On admet généralement que la femme agit surtout par intuition, tandis que l'homme a davantage le respect de la logique (1) ; il est certain que l'esprit de l'homme se comporte mieux parmi les abstractions et les généralisations, celui de la femme parmi le concret, le spécial, le personnel. Quoique cette différence puisse être attribuable en partie à l'isolement artificiel de la femme dans la sphère domestique, elle a peut-être des origines plus organiques. Toujours est-il que la femme doit à cette disposition mentale quelques-unes de ses meilleures qualités — telles qu'une perception rapide, immédiate, un remarquable pouvoir d'apprécier les caractères, beaucoup de tact et une espèce de sens artistique dans l'arrangement de sa propre vie, qui cache plus ou moins les vilénies que l'on rencontre dans la conduite de l'homme. Tandis que celui-ci agit en étourdi, se combat lui-même, hésite, doute, pèse, essaie en vain de coor-

(1) Au point de vue physiologique, il paraît que l'on peut établir une plus grande somme de sensibilité chez la femme que chez l'homme.

donner tous les éléments de sa nature, la femme (dans une sphère plus étroite) poursuit son but avec sérénité et promptitude. Ses actions sont caractérisées par la grâce et la décision ; elle forme plus une unité avec elle-même ; elle a en outre l'incalculable avantage de vivre dans le monde des personnes, qui est peut-être tout aussi important et tout aussi intéressant que le monde des choses.

D'un autre côté, ce manque de pouvoir de généralisation a fait que la femme (jusqu'à ce jour, du moins) eut toujours beaucoup de peine à sortir du cercle étroit des intérêts et à considérer les choses au point de vue de l'avantage et du bien publics. Tandis que ses sympathies pour tout ce qui est particulier sont rapides et ardentes, elle n'apprécie que difficilement les idées abstraites et générales, telles que la justice et la vérité. Comme elle manque de logique, il est très difficile de la convaincre par des raisonnements. Lorsqu'un homme a tort, on peut discuter avec lui ; mais chez une femme de ce genre-là, une fois que ses motifs sont mauvais, il n'y a pas moyen de les changer en faisant appel à la raison ou au sens général de justice et de droit ; et si le cours de ses idées n'est pas détourné par l'influence d'une volonté personnelle déterminée (celle d'un homme) il peut prendre parfois une direction étrangement perverse.

Puisque nous nous occupons de points de différence entre les sexes, on admettra généralement que, sous le rapport des qualités morales, l'homme a développé les vertus actives, et la femme les vertus plus passives ; en outre il est assez évident que cette différence n'est pas uniquement due à des siècles d'inégalité sociale et de mariage basé sur la propriété, mais encore qu'elle a ses racines dans la nature même des fonctions sexuelles respectives. Sans doute, il existe des distinctions permanentes et complémentaires entre mâle et femelle, distinctions provenant probablement du sexe d'abord, et qui se sont répandues ensuite sur la nature physique, mentale et morale de chaque sexe. Nous prétendons cependant que ces distinctions ont été singulièrement accentuées et exagérées durant la période historique, de sorte qu'un point de divergence suprême et de mésintelligence absolue est atteint, dont heureusement nous nous éloignons déjà.

Après avoir considéré, dans la première partie de ce travail, les aberrations dans les rapports entre l'homme et la femme, nous pourrions voir, dans la partie suivante, comment le développement d'une véritable égalité les fera disparaître graduellement, pour y substituer une relation plus saine et plus heureuse entre les sexes.

II

Nous arrivons donc à cette conclusion que l'affranchissement de la femme vis-à-vis de l'homme est le premier pas qu'elle puisse faire dans la voie du progrès; sa situation ne saurait être améliorée d'une façon décisive, à moins que la femme ne devienne l'égale de l'homme; elle doit retrouver son équilibre et ses relations naturelles envers lui; elle doit pouvoir disposer d'elle-même et de son sexe en toute liberté, sans être contrainte comme une esclave. Sans doute, si l'homme était une créature idéale, sa compagne pourrait être certaine d'être traitée par lui avec considération, en véritable égale; elle n'aurait pas besoin d'exiger une indépendance économique absolue. Mais puisque l'homme n'est pas une créature idéale, la femme est obligée de déployer le drapeau de ses « droits » et de passer (si ennuyeux et fatigant que cela puisse être) par toute une série de luttes, avant que la paix soit de nouveau établie sur les bases d'une meilleure entente.

Il ne faut pas oublier cependant que de grands changements sociaux, mais incomplets et qui négligeraient la sphère féminine, n'accompliraient jamais l'émancipation complète désirée. La femme ne sera réellement libre que lorsque notre système commercial entier, avec l'échange et la vente de l'amour et du travail contre de l'argent comptant, aura disparu; lorsque des aspirations et des mœurs nouvelles auront pénétré la vie. Elle doit se rappeler que sa cause est en même temps celle des travailleurs opprimés de toute la terre, et les ouvriers ne devraient jamais oublier que leur cause est celle de la femme.

D'abord, pour attaquer la question par la base, puisque la femme a pour fonction principale et incomparable d'être mère, il est certain qu'une maternité normale et saine est la condition indispensable à ses progrès futurs; ce qui ne signifie nullement que ses fonctions doivent être réduites à celle de la maternité, ni que les devoirs bien remplis de la maternité n'offrent pas réellement le plus grand, le plus large enseignement, — nous prenons simplement la maternité comme point de départ de toute nouvelle conception dans la matière. D'aucuns ne trouveront ceci que trop évident; mais si nous considérons un instant la petitesse de l'idéal et des aspirations modernes; si nous remarquons ce que Whitman appelle l'« influence incroyable, les toiles d'araignées de toutes les niaiseries, des bibelots et d'une foule de choses indigestes » parmi lesquelles s'écoule la vie de la femme; si nous observons que la femme moderne n'est absolument pas préparée aux graves charges de la maternité, que de jour en jour elle devient physiquement incapable de remplir cette fonction primordiale, à tel point qu'elle s'étonne, lorsqu'une amie subit cette épreuve sans trop de peine, —

nous commençons à comprendre combien peu la notion qu'on s'est faite de la femme idéale est peu conforme à l'accomplissement de sa tâche la plus parfaite. Une femme capable, sous tous les rapports, de produire des enfants, de les soigner, de les élever, d'en faire de forts et beaux citoyens du monde, est infiniment supérieure à la vaine poupée et à l'esclave débonnaire, dont, au cours des siècles, l'homme a fait son idéal par une espèce de fausse sélection sexuelle.

Les systèmes nerveux et sexuel des femmes modernes sont ruinés, chez les riches, par une vie qui stimule les sensibilités émotionnelles sans jamais donner cette force et cette hardiesse qui proviennent d'une occupation saine et régulière; chez les pauvres, par un labeur excessif, accompli dans des conditions absolument malsaines; ce qui fait que les femmes en général ne sauraient être ni vraiment femmes, ni vraiment mères. « Une préparation peu judicieuse », dit Bebel, « des conditions sociales misérables sous les rapports de nourriture, de logement et de travail, produisent des êtres faibles, anémiques, nerveux, incapables de remplir les devoirs matrimoniaux. Il en résulte des troubles dans la menstruation et dans les différents organes se rapportant aux fonctions sexuelles, troubles qui rendent la maternité dangereuse ou impossible. Au lieu d'une compagne saine et aimable, une mère capable, une aide calme et indulgente, le mari n'a qu'une épouse excitable et nerveuse, toujours entre les mains du docteur et trop fragile pour supporter le moindre bruit ou la moindre secousse morale.

Nous disons donc que pour la femme aucun progrès n'est possible aussi longtemps que sa convenance pour la maternité ne soit bien résolue — nous parlons évidemment de la maternité tant au point de vue physique et intellectuel que moral. Ce qui exige beaucoup d'exercice corporel, un développement physique complet, une certaine quantité de travail manuel régulier, une vie de plein air, ou, tout au moins, beaucoup moins enfermée qu'actuellement, avec des occasions et des moyens de repos, lorsque le besoin s'en fait sentir; une connaissance suffisante de la physiologie et de l'hygiène et autant de développement intellectuel, de confiance en soi-même et de hardiesse naturelle que possible. Du moment que tout cela est réalisé en même temps que son indépendance économique, la femme occupera naturellement une situation fort différente de sa position actuelle; elle deviendra l'égale, la compagne, la camarade de l'homme, elle se trouvera au même niveau que lui, elle sera pourvue de moyens suffisants pour établir volontairement et par elle-même ses rapports avec lui et pour s'engager, à ses côtés, à des travaux au moins aussi importants que les siens.

Mais avant la réalisation d'une telle conception nouvelle, nous serons contraints de voir s'affaiblir dans la distance et dans l'obscurité le pauvre

petit idéal mesquin de la « grande dame ». Un jour, peut-être, les femmes elles-mêmes dédaigneront les génuflexions affectées et les politesses hypocrites des hommes conventionnels et n'y verront plus qu'un vernis, cachant le fait odieux de leur propre servitude bien réelle. Elles préféreront même la simple grossièreté, à la seule condition que celle-ci soit le signe de l'honnêteté. Que pensent-elles de cette profusion de coups de chapeau, qui font songer à un hommage non ressenti, ou bien à une déférence envers la faiblesse et l'incapacité, ce qui n'est qu'ironie? Que pensent-elles de la loi non écrite qui les condamne, si elles occupent une situation élevée, de se brider le menton et de parler un langage affecté, afin de montrer à chacun qu'elles ne sont *pas* libres; que pensent-elles de cette loi conventionnelle qui leur défend toute expression, tout geste naturel et spontané comme malséant, suspect et capable même de leur attirer l'attention du policier, si le geste se fait en pleine rue? Que pensent-elles enfin des perpétuels mensonges parmi lesquels elles vivent, mensonge de leur propre moi qu'elles cachent, mensonge de leurs besoins sexuels dont il ne peut jamais être question, mensonge de leurs relations actuelles envers leurs époux, et réciproquement des relations de leurs époux envers elles? Et pourtant il existe des milliers de femmes, dans ce milieu-là, qui désirent rencontrer un homme — ne fût-ce que pour une seule fois — sur les simples bases de l'égalité et de l'honnêteté et qui voudraient se débarrasser des entraves de l'isolement et de la flatterie pour n'être, ainsi que deux amis ou deux amies, que de bons et francs camarades égaux, dans la grande bataille de la vie.

Un fait certain et encourageant, c'est l'effort que font actuellement bon nombre de femmes pour s'élever au-dessus de la « dame » et pour laisser bien loin derrière elles cet idéal inférieur. Je crois cependant que — pas plus que des « messieurs » — on ne peut guère attendre grand'chose de ce genre de femmes aussi longtemps qu'elles se débattront dans les filets d'une simple philanthropie de grand monde. Mais rejeter décidément la sanction de l'approbation et de la considération générales, mais poser des actes qui ne sont « convenables » ni pour une dame ni pour un « gentleman », cela paraît dur, à la femme du monde surtout. Il faudra s'y résigner cependant, sans quoi rien ne saurait être fait. C'est l'épreuve que doivent subir tous ceux qui veulent conquérir le titre honorifique d'homme ou de femme dans la noblesse moderne universelle.

Il est assez évident que de nouveaux rapports, non pas fondés sur le désir caché, mais sur une solidarité franche et mutuelle, doivent s'établir entre les sexes. Le cri d'égalité ne doit pas, comme un voile rouge, exciter la fureur du taureau philistin. Certainement, la femme est, au point de vue musculaire, plus faible que l'homme; sans doute, il y a des efforts, même

intellectuels, dont elle est moins capable, tout comme il y en a d'autres qu lui conviennent mieux. Mais cela signifie simplement que dans certains cas l'homme doit aider la femme, et que, dans d'autres cas, la femme doit aider l'homme. Tout ce qui va au delà, tout ce qui n'est plus un échange amical de services équivalents, tout ce qui tend à mettre en évidence que la femme peut réclamer une indulgence générale en raison de son incapacité générale, constitue une offense que les femmes elles-mêmes sauront empêcher de se répandre.

Je disais qu'il existe des signes de révolte parmi les femmes — révolte longtemps retardée qui tend à prendre une extension considérable. Chez le second type de femmes cependant, chez l'esclave ménagère dont nous avons parlé dans les pages précédentes, nous ne trouvons — et c'est assez naturel — aucun mouvement consciencieux. La vie de la ménagère est trop semblable à celle d'une esclave, trop consumée par les fatigues, trop peu éclairée par quelque savoir, pour que la créature puisse s'élever par elle-même à la conception d'une existence meilleure. Il n'est pas difficile d'observer néanmoins que les changements généraux et sociaux préparent sa délivrance. Une construction plus logique des habitations, l'accès de boulangeries et de blanchisseries publiques, etc., et, ce qui est bien plus important, une notion plus rationnelle, plus simple et plus saine de l'alimentation et de l'ameublement tendront largement à diminuer les fatigues des soins du ménage et de la cuisine. Si conservatrices que soient les femmes par rapport à leurs habitudes, elles ne pourront manquer, lorsqu'on leur apportera ces améliorations, d'en voir tous les avantages. Du reste, les institutions publiques se chargent de la responsabilité et des frais qu'entraînent l'éducation et l'instruction des enfants ; çà et là même nous remarquons une tendance à confondre les ménages, ce qui, par l'habitude d'une vie en commun et par une répartition du travail entre les femmes, adoucira leur sort en grande partie. Aucune de ces améliorations ne sera cependant efficace, aussi longtemps que les femmes ne seront pas sorties de leur sommeil léthargique et qu'elles n'auront pas acquis la conscience de leurs droits, aussi longtemps que l'homme ne sera pas forcé de reconnaître leurs griefs. Il y aura certainement des cas où l'homme contribuera à instruire sa compagne pour l'amener jusque-là. En effet, nous ne voyons pas la raison pour laquelle il ne se chargerait pas d'une partie du travail domestique et n'apporterait pas sa part de labeur et d'intelligence à la direction de la maison ; nous ne voyons pas plus la raison pour laquelle la femme, ainsi relevée, ne s'occuperait pas, le cas échéant, de certains travaux en dehors de la maison, du moment que la nécessité s'en fait sentir ; ni pourquoi, de cette façon, elle ne contribuerait pas au soutien de la famille, à assurer sa propre sécurité et à dévelop-

per chez elle-même le sens de l'indépendance. La différenciation trop accentuée entre le travail des deux sexes constitue actuellement et la perpétuation de la servitude de la femme, et une cause de discorde entre elle et l'homme, et encore une raison pour laquelle l'un ne prend aucun intérêt dans les occupations de l'autre.

Le troisième type féminin, la prostituée, nous amène à la question qui, selon Bebel, est le sphinx dont la société moderne ne sait pas résoudre l'énigme, et qui, non résolue, doit provoquer l'écroulement de cette société. La prostitution commerciale de l'amour est le résultat ultime de notre système social et la raison de sa chute imminente. Elle se pavane dans nos rues, se cache derrière le voile de l'honorabilité sous le nom de mariage; elle corrode et ronge les cœurs, si elle n'est pas accompagnée de maladies et de mort; elle s'éternise par l'oppression et l'ignorance des femmes et par le puritanisme hypocrite qui leur défend par millions, non seulement de satisfaire leurs désirs naturels, mais encore d'en parler; elle est en outre encouragée par l'indifférence d'un siècle qui accoutume les hommes à vendre et à acheter pour de l'argent les choses les plus précieuses, — même le travail perpétuel de leurs frères; pourquoi pas alors les corps de leurs sœurs?

Il n'existe pas d'autre solution que la délivrance de la femme — ce qui signifie en même temps la délivrance de la masse populaire, hommes et femmes, et la cessation de l'esclavage économique. Il n'est de solution possible que celle qui rend aux expressions « femme libre » et « amour libre » leur juste et *véritable* signification. Que chaque femme, dont le cœur saigne à la vue des souffrances de son sexe, se hâte de se déclarer une femme libre et de le *devenir* autant que possible; qu'elle en accepte le terme avec tout l'odieux qui l'accompagne aux yeux des gens bien pensants; qu'elle insiste sur son droit imprescriptible de s'habiller, de penser, d'agir et surtout de disposer de son sexe comme il lui plaît, qu'elle affronte le mépris et la raillerie; qu'elle dépense sa propre vie, si cela lui convient: nous sommes assurés que la délivrance ne peut venir que de cette façon et que la prostitution ne cessera d'exister que lorsque la femme libre sera par tous honorée. Et que tout homme, qui aurait le courage de vraiment respecter sa compagne, l'engage à faire de même; que par des paroles ou des actions il ne lui suggère jamais l'idée funeste d'accorder, comme par suite d'un marché conclu, ce qui ne peut être précieux que lorsqu'il est librement donné; qu'il l'aide à gagner sa vie; et après ces sacrifices très légers et peu considérables pour lui, il s'apercevra qu'il s'est acquis une bonne compagne, une aide pour le voyage de la vie.

Tout le mal de la prostitution commerciale provient de la domination de

l'homme en matière sexuelle. Vraiment, mieux vaudrait une saturnale d'hommes et de femmes libres que le spectacle présenté par nos grandes villes pendant la nuit. Pour ce qui concerne le sexe, les instincts féminins sont généralement si nets, si directs, si enracinés dans les besoins de la race même, que sans la domination de l'homme ils auraient à peine supporté tant de perversion. Chez l'homme, le sexe est une passion non organisée, un besoin, une impulsion individuelle; mais chez la femme on pourrait l'appeler avec plus de raison un instinct constructif, en donnant à ce terme la signification large qu'il comporte. La femme devrait même être plus *libre* que l'homme dans la résolution du problème de ses relations sexuelles, puisque c'est d'elle que la question relève en premier lieu; les considérations légales, conventionnelles ou économiques ne devraient point l'influencer; elle devrait s'en rapporter principalement à son propre sens inné, à son tact et à son discernement naturel dans la matière. Une fois libre, — délivrée de son assujettissement à l'homme, de l'esclavage rétribué du trottoir, de l'indiscible terreur de l'opinion publique et des angoisses de l'alternative entre une virginité perpétuelle et un asservissement éternel, la femme pourra choisir encore la carrière qu'elle préfère, — celle d'épouse et de mère, ou celle de compagne libre, ou bien encore une vie de bonheur calme et retiré. Mais, en tout cas, n'est-il pas certain qu'elle sera bien plus capable de la choisir pour elle-même, sans qu'un homme intervienne dans ce choix? Elle tiendra compte bien plus des besoins de la société, du bien-être des enfants, de la sincérité et de la durabilité de ses relations avec ses amants, et beaucoup moins des motifs mesquins de profit ou de crainte.

La conception entière de l'ennoblissement futur de la femme doit procéder de sa complète liberté en ce qui concerne le sexe, et de la juste conviction que, malgré quelques aberrations individuelles, elle ne fera de cette liberté qu'un usage rationnel. Ce n'est pas trop demander à la profonde foi que nous avons en elle, surtout lorsque nous songeons à l'éducation rationnelle en ce qui concerne les relations sexuelles, qui sera donnée aux jeunes gens. Si nous nous trompions en ce point-là, rien ne serait fait, car sans tout cela la femme doit nécessairement rester en esclavage. Ce serait la perpétuation de cette forme sociale qui rend la société moderne semblable à un enfer sur terre.

C'est pour toutes ces raisons que nous aimons la fraîcheur et la vivacité de l'esprit de révolte qui se propage parmi les femmes. Espérons que la révolte suivra. Si même elle conduit momentanément à des situations fausses et forcées, à des malentendus temporaires, la discorde ouverte est préférable à une soumission feinte. Les femmes ont trop longtemps joué le rôle de simples accessoires de l'homme, en supprimant leur propre indi-

vidualité, en encourageant son entêtement. Pour qu'elles puissent reconquérir leur personnalité, elles doivent s'affranchir en grande partie par leurs propres efforts : elles doivent apprendre à lutter. Whitman, dans son poème : *Une femme m'attend* (1), nous peint une femme qui fait le contraste le plus vif avec le pâle idéal bourgeois, une femme qui sait « nager, ramer, monter à cheval, lutter, tirer, courir, frapper et se défendre ». Et Bebel, dans son livre *La Femme*, en faisant ressortir qu'à Sparte « où l'on consacrait les plus grands soins au développement physique des deux sexes, les garçons et les filles couraient tout nus jusqu'à l'âge de la puberté et faisaient ensemble les mêmes exercices corporels, jouaient et luttaient entre eux », se plaint de ce qu'aujourd'hui « l'idée qu'une femme tâche d'acquérir de la force, du courage et de la résolution, passe pour être absurde ». Il est vrai que le courage et l'indépendance sont des qualités peu agréables chez une esclave, et c'est pourquoi l'homme, pendant tous ces siècles, les a constamment réprimées — jusqu'à ce qu'enfin la femme a fini par les regarder elle-même comme « malséantes pour une femme ». L'épithète est absurde cependant ; car s'il est vrai que la tendresse est la couronne et la gloire de la femme, il est certain d'autre part que la véritable tendresse ne se trouve que chez les natures fortes et courageuses ; la tendresse d'une personne servile n'en est pas une.

L'influence profonde qu'exercera sur l'avenir de notre race ce progrès de la femme dans la voie de la liberté et d'une plus large vie sociale, — progrès qui s'annonce déjà par la marche des événements, — n'a pas échappé à l'attention des penseurs. Il est établi que chez la plupart des animaux supérieurs, et surtout chez les races humaines primitives, les femmes choisissaient les mâles en donnant leur préférence aux plus courageux, aux plus forts ou aux plus beaux. Cette sélection a donné lieu, chez les mâles et dans la race entière même, à l'évolution d'un type qui — d'une façon obscure et inconsciente — fut l'idéal de la femme. Mais du moment qu'apparut dans l'histoire de l'humanité l'amour basé sur la propriété, et que la femme devint la chose, la possession de l'homme, c'est plutôt l'inverse qui eut lieu et l'homme choisit la femme selon les caractères qui lui plaisaient, à lui seul. Pour satisfaire les goûts de l'homme, la femme se parait, s'enjolivait, et le type féminin, donc le type de la race entière, en a ressenti l'influence. Avec le retour de la femme à la liberté, il est à souhaiter que l'idéal de la femme résumera de nouveau toutes les inclinations de celle-ci. Il est possible en effet que l'attitude plus digne et plus sérieuse de la femme vis-à-vis du sexe aura pour effet de donner à la sélection sexuelle, exercée par elle, une

(1) *A Woman waits for me.*

influence plus noble que lorsque l'homme en disposait. En tout cas, il est bien certain que les femmes réellement libres n'accepteraient jamais comme compagnons les différentes espèces de vils individus qui pullulent aujourd'hui, et ne consentiraient jamais à avoir des enfants d'hommes pareils. On peut assurer aussi que l'influence féminine nous amènerait de cette façon à l'évolution d'une race plus virile et plus digne que celle qui s'est développée dans ces dernières périodes de civilisation commerciale!

Pour en venir aux choses pratiques — il est clair que le relèvement des femmes aura pour conséquence la participation de quelques-unes à la vie politique. La plupart de celles qui cherchent à s'affranchir, — souvent par des luttes sérieuses, — à se dégager de cette chrysalide qu'est la conception de la « dame », sont remplies d'un enthousiasme ardent pour les transformations sociales. Il est vrai que, dans la classe aisée, on rencontre plus de réel enthousiasme social parmi les femmes que parmi les hommes, tandis que dans la classe ouvrière l'inverse a lieu. Et parmi ces femmes partisans de leur propre émancipation, quelques-unes — probablement en petit nombre — se jetteront dans la vie politique. Mais l'influence de ce petit nombre de femmes suffira peut-être à réaliser leur but, qui est d'affranchir leur sexe des injustices légales et de lui permettre de se prononcer dans toutes les affaires qui le concernent.

Nous avons déjà vu que les femmes doivent leurs penchants conservateurs, pour ce qui regarde les habitudes et les instincts, à leur sexe même, qui leur fait en même temps accepter les choses accomplies ou qui les porte à construire elles-mêmes, au lieu de remanier ou de détruire, à la façon des hommes. Une femme ne saurait perfectionner que très péniblement, et comme tous les artistes, elle désire travailler sous des conditions stables, non constamment changeantes. Qu'elle n'ait presque apporté aucun progrès dans un département quelconque de la vie, que même les perfectionnements apportés à la confection des vêtements ou à l'art culinaire, qui constituaient ses spécialités, furent toujours l'œuvre de l'homme, — cela ne prouve aucunement que la femme restera toujours stationnaire. Lorsqu'elle sortira de l'esclavage blanc il est plus que probable que ses énergies se traduiront de multiples façons — si pas au même degré que chez l'homme.

Mais on reconnaîtra peut-être à la fin que sa grande fonction — il n'en existe pas de plus grande — est la reproduction de la race et l'éducation des enfants. Par sa participation à la libre vie sociale, ces graves devoirs seront accomplis avec une intelligence consciente inconnue jusqu'alors, et non plus instinctivement; ils acquerront la grandeur d'un but social splendide. Préserver l'âme des enfants aussi bien que leur corps, élever des citoyens

héroïques autant que prospères, voilà quel sera le désir et la tendance des mères de notre race (1).

On nous dira peut-être qu'après avoir montré, dans la première partie de ce travail, l'incapacité de la femme en ce qui concerne les généralisations, il est peu logique d'exprimer l'espoir que jamais elle participera sincèrement, d'une façon active, permanente et large, à la vie sociale dont elle fait partie. Nous répondons qu'elle s'en occupe déjà. L'enthousiasme et l'activité pour tout ce qui touche aux questions sociales sont si grands et si enracinés chez les femmes en Angleterre, en Russie et aux États-Unis, qu'il est impossible de n'y voir qu'un événement éphémère; et quoique, dans les deux premiers pays, ce phénomène est limité aux classes aisées, nous pouvons assurer en tout cas — d'après un principe bien connu — que le mouvement gagnera bientôt toutes les femmes de la nation.

Si importante que soit la tendance des femmes, dans ces pays, vers une éducation et un développement intellectuel supérieurs, je crois que l'élargissement et la socialisation de leurs intérêts sera moins l'effet de l'étude dans les livres et des examens en économie politique et autres sciences, que de l'accroissement d'expérience qu'elles acquerront en participant à la vie actuelle. L'étude des livres est importante, sans doute, et ne peut être négligée; mais il est avant tout nécessaire (et les hommes, s'ils veulent avoir une influence directe sur les destinées futures de l'autre sexe, doivent y veiller) que les femmes, si longtemps enfermées dans la routine la plus étroite, dans le cercle limité de la vie domestique, observent le monde actuel et y puisent le plus d'expérience possible. La théorie, heureusement discréditée aujourd'hui, qui consiste à les tenir « innocentes » par l'ignorance, ressemble trop à celle de « l'ange et l'idiot ». Voir la vie des huttes, des palais et des ateliers, exercer les métiers et les professions, avoir à soigner pour elles-mêmes et à faire face à l'homme, voyager, se rencontrer avec l'expérience sexuelle, travailler en commun dans les associations professionnelles, se mêler aux agitations, aux révoltes sociales et politiques — voilà ce qu'il faut à la femme en ce moment. Visiblement, ce progrès se réalise déjà parmi les classes aisées. Si l'existence d'un nombre immense de femmes non enchaînées à un homme, et qui vivent actuellement d'intérêts et de dividendes, est une honte, au point de vue socialiste; si nous voyons ces femmes parcourir le pays, emplir les trains, les théâtres et les salles de

(1) Quant à l'enseignement matériel des enfants, il faut avouer que, surtout dans ces derniers temps, il fut extrêmement funeste. Dans tous les milieux on a eu bien soin de faire comprendre aux enfants la nécessité de se glisser à travers la vie de la façon la plus commode, et le dernier conseil au jeune homme qui se lançait dans le monde avait rarement une portée plus haute que celle d'un « N'oublie pas tes flanelles! »

concert en nombre triple de celui des hommes; si nous les voyons même babiller et discourir aux coins des rues et fourmiller dans les magasins à la mode, n'oublions pas que c'est précisément cette classe de femmes qui s'achemine directement vers le but que nous avons esquissé, et qu'une fois sorties de leur stage d'expérience, il leur sera pour toujours impossible de retourner à la vie mesquine des jours passés.

Enfin, après des siècles de mésintelligence, après avoir condamné le sexe féminin à la trivialité, on s'apercevra peut-être qu'il fallait chercher la vérité dans une toute autre direction, — que dans un certain sens, il y a quelque chose de plus profond, de plus fondamental et primitif dans la nature de la femme que dans celle de l'homme; qu'au lieu d'être la créature à sensibilité aiguë et hystérique, produite par la civilisation, elle est douée d'un tempérament essentiellement calme et serein. « Elle prend des formes supérieures », dit Walt Whitman, « elle est moins protégée et cependant plus défendue que jamais. Les impuretés parmi lesquelles elle est obligée de se mouvoir ne sauraient la souiller; quand elle passe, elle connaît les pensées: rien ne lui est caché; elle n'en est pas moins prudente et aimable; on croit toujours en elle; elle n'a rien à craindre et elle ne craint rien. »

A travers les siècles, les déesses grecques contemplant les avant-coureurs de la civilisation. En Amérique, en Australie, en Afrique, en Norwège, en Russie aussi bien que chez nous, il existe des femmes qui ont franchi les limites des classes et des castes. Elles préparent un type humain supérieur, hardi et indompté, l'avant-type de la Femme future, où se seront combinés le pouvoir de généraliser et celui de spécifier, l'amour de la nature et l'amour de l'homme. Cette créature idéale dominera les détails et les petites choses de la vie, et rejetant toute mesquinerie et tout ce qui pourrait être conventionnel, elle délivrera la société actuelle de ses entraves mortelles et nous ouvrira les portes d'une vie nouvelle et infiniment plus généreuse.

EDWARD CARPENTER

RENOUVEAU D'UNE CITÉ

Qui n'entendit parler, peu ou prou, de la capitale de l'Ecosse? Qui n'a gardé le souvenir des inoubliables romans de Walter Scott? Qui ne sait le rôle joué par Edimbourg dans l'histoire? Qui ne sait tout au moins qu'on admire ses magnifiques perspectives? — Mais ce que l'on ignore généralement, c'est qu'Edimbourg fait œuvre sociale, et qu'en cette ville l'idée de la « Société Nouvelle » se précise mieux qu'ailleurs, prend forme concrète, se réalise. Petit commencement, mais un modèle, déjà.

On sait que le vieux Edimbourg recouvre un bloc de lave, à pic de trois côtés. En haut de la noire masse, qui fut le bouchon d'un cratère dont les parois de cendres ont disparu, se dresse le « Castle » ou château-fort, auquel on travailla pendant un millier d'années. Par le désordre grandiose et pittoresque de ses portes, donjons et remparts, — mur par ici, tour par là, — le Castle fait contraste avec la ville neuve, dont les faubourgs qui l'encercent rayonnent à sa base, et vont rejoindre, au nord, la ville maritime de Leith qu'habite une population très différente de celle d'Edimbourg. On prétend ne pas se connaître de l'une à l'autre cité — et de fait, on ne se connaît guère : « Athènes n'a rien de commun avec le vulgaire Pirée. »

La crête de la colline se continue en s'abaissant d'une pente égale jusqu'à la célèbre abbaye de Holyrood. La forteresse féodale et le sanctuaire religieux constituaient autrefois la cité presque entière. Au milieu de la rue Haute (*High Street*) qui suit l'arête de lave, se dresse, en manière d'autel, une pierre sur laquelle, lors des grands jours, monte un héraut d'armes costumé à l'antique. Il proclame, en langage suranné, la loi que vient d'édicter Sa Majesté Victoria, reine d'Ecosse, car, à Edimbourg, l'Impératrice des Indes n'est autre que l'héritière de la famille des Stuart. Il faut dire que l'Ecozzais, avisé dans les choses du présent, n'entend pas renoncer à son glorieux passé, tout en travaillant à un avenir meilleur. Il veut que sa ville conserve le cachet d'autrefois. Orgueilleusement paraden sur les places les Highlanders ou « Montagnards, » en leur costume bizarre, avec quelque pelle-

terie en avant de leur jupe, souvenir du temps auquel leurs ancêtres n'avaient pour vêture qu'une dépouille de bête. Des joueurs de cornemuse les accompagnent, des nuées de gamins les précèdent, et la joie populaire les suit.

A l'extrémité basse de High Street, au nord du château, s'élève l'abbaye déjà nommée de Holyrood ou « Sainte-Verge ». Elle fut transformée en un palais, bien connu par le séjour qu'y fit Charles X, quand la Révolution de 1830 l'eut chassé du trône de France. Holyrood est hanté par le souvenir de la belle et malheureuse Marie-Stuart — la tant aimée, mais aussi la tant haïe Marie Stuart, en l'honneur de laquelle littérateurs, historiens et théologiens n'ont pas fini de rompre des lances.

Ajoutons que dans la Ville neuve, entre Edimbourg et Leith, la petite colline, dite de Carlton, s'est encombrée de bizarres colonnades, copiées de temples grecs et imitations du Parthénon. Pour ces constructions renouvelées de l'antique ne manquaient ni la pierre ni le marbre; les carrières avoisinantes les fournissaient en abondance. Edimbourg avait pris au sérieux le surnom de Nouvelle-Athènes que lui avaient valu ses bibliothèques et ses écoles célèbres; cette appellation, elle la voulait mériter par des monuments d'ordre ionique ou dorique. Néanmoins, la dernière mode est au gothique, sans qu'on puisse dire qu'il ait bien réussi aux édiles. L'architecture étant le produit de son milieu, un style n'est pur et n'est beau qu'à l'époque et dans les pays où il a pris naissance, où il a été senti et vécu.

La vallée où se trouve Holyrood sépare l'agglomération urbaine du volcan depuis longtemps éteint qu'on nomme Arthur's Seat. Cet Arthur — ou Artus — fut le roi légendaire qui inspira les grandes épopées des Chevaliers de la Table Ronde, tels que Tristan le Léonnais, Perceval et Perce-forest, Galaor et Gauvin, Amadis et Palamède. Une large terrasse circulaire, bordée de basaltes en colonnes, entoure le piton suprême d'où se déroule jusqu'à la mer, jusqu'aux comtés d'outre-Forth, une immense étendue verdoyante.

La campagne commence brusquement au ras de la grand'ville, laquelle n'envoie pas, comme fait Londres, des tentacules dans la province environnante, où elles accrochent bourgs, villes et villages, annexés les uns après les autres. Tout à côté de la cité bruyante s'ouvrent landes et bruyères; la multitudineuse rumeur des foules et des tambours, les sifflets des fabriques et locomotives font çà et là vibrer les parois des rochers solitaires.

High Street, l'artère principale de la vieille ville, et quasiment l'ancienne ville tout entière, High Street où jadis les prélats se rencontraient avec les grands courtisans, High Street n'était plus, en ces derniers temps, qu'une rue immonde. Lorsque Jacques VI hérita de la couronne d'Angleterre et se transporta à Londres, où il fut suivi par les seigneurs de son entourage,

Edimbourg fut délaissée par la cour et par tout le monde des riches parasites. De ruine en ruine High Street devint un lieu de misère, un quartier sordide. Des prostituées étendaient leurs paillasses sur d'anciens parquets, des cheminées monumentales, à boiseries et sculptures, étaient maçonnées et transformées en cabinets d'aisance, dans les *wynds* ou cours, dans les *closes* ou culs-de-sac, les ordures s'étaient accumulées à plusieurs mètres de hauteur. Le quartier empuanté à fond, telles impasses, telles rues étroites, sont encore des sentines d'infection. Et la misère y grouille, ordure humaine sur l'ordure des choses.

Survint un homme de cœur et d'intelligence, nommé Patrick Geddes, lequel se dit : « De cette pourriture, de cette infection, de cette misère nous sommes responsables. Et s'il y a culpabilité en cette affaire, les coupables ne sont pas les meurt-de-faim, mais ceux qui vivent à leurs dépens ! »

Ce n'était pas que Geddes fût riche d'écus, mais il était riche d'intelligence et de bonne volonté. Disons tout d'abord que l'individu est un petit homme vibrant et agile. La tête est finement sculptée portant une lourde chevelure qui tombe en casque sur le front. Il se dit Gael, de la race d'Artus, se porte comme un descendant du Celte vaincu et opprimé, ne se soucie point d'appartenir à la postérité des pirates et vikings, des hordes d'Angles, de Saxons, Norses et autres pillards des côtes de la Baltique ou de la mer du Nord, ni des Normands plus ou moins francisés. L'homme est un savant, célèbre comme botaniste, moins connu comme historien, mais qui connaît beaucoup ; il a même fait au Mexique des études prolongées d'archéologie. De préférence il s'adonne à la biologie, se dit disciple fervent de Flahaut, le professeur de Montpellier, qu'il déclare le plus grand botaniste du siècle. L'ouvrage de Geddes le mieux connu a pour titre : *L'Évolution du Sexe* et a été écrit en collaboration avec Thomson, son collègue à l'Université de Dundee, où Geddes enseigne la biologie botanique. Son cours, révolutionnaire, exaspère les botanistes orthodoxes qui restent confinés dans la doctrine des immuables espèces. L'enseignement du biologiste s'est répandu en dehors de l'Université, et sous son influence se forment des groupes d'amateurs enthousiastes, sociétés d'ouvriers botanisant le dimanche, qui connaissent admirablement leur flore locale et la respectent ; ils refusent même d'herboriser avec les malencontreux personnages qui s'obstinent à arracher des plantes sous prétexte de collections. Geddes est en relations intimes avec des jardiniers experts qui avaient inventé le darwinisme bien avant Darwin, car celui-ci, dans l'*Origine des Espèces*, n'a guère fait que rassembler en faisceau les découvertes et observations des jardiniers et des éleveurs.

Edimbourg, le groupe universitaire le plus important de la Grande-

Bretagne, compte dans ses diverses facultés 5,000 élèves, dont 3,000 s'occupant de médecine et de chirurgie. La célèbre école se vante d'avoir donné naissance aux deux découvertes chirurgicales les plus importantes du siècle, à savoir celle de l'anesthésie par l'éther, le chloroforme, etc., et celle des pansements antiseptiques, gloire de Lister. Mais les professeurs actuels, fiers de la renommée de leur prédécesseurs, se gèrent en propriétaires plutôt qu'en administrateurs de l'Université, dans les revenus de laquelle ils se taillent des traitements plus que magnifiques. L'un d'eux s'est alloué 125,000 francs par an. Aussi la politique de messieurs les directeurs s'emploie-t-elle à diminuer le nombre des collègues afin de grossir la part du gâteau.

Par manière de compensation, plus les professeurs sont riches, plus pauvres sont les étudiants. Il faut dire que les jeunes gens de famille riche ne manquent pas d'aller passer leurs années d'université à Cambridge, ou mieux encore à l'aristocratique Oxford.

Voyant dans quelle misère se traînaient nombre de jeunes hommes à belle intelligence et nobles aspirations, Geddes ne put autrement que leur souhaiter une existence moins dure et injuste. Bientôt il se fit une clientèle d'étudiants et étudiantes, de jeunes professeurs et autres universitaires. Il résolut de leur procurer des demeures moins odieuses, une existence moins pénible. L'endroit le plus ignoble, peut-être, de High Street fut celui par lequel il commença — c'était un repaire de filles de joie ; — il n'hésita pas à l'acheter et à l'approprier en *University-Hall* ; même y installa-t-il le groupe des étudiantes. Il ne doutait pas qu'en changeant le personnel, les entours changeraient, puis tout le milieu. Il se mit donc bravement à acheter les terrains. Disons qu'il a fait deux parts de sa vie. L'hiver il fonctionne comme professeur à Dundee, vague aux travaux scientifiques ; l'été il s'adonne aux réformes sociales.

Et l'argent ? La société qui avait pris pour raison sociale « Geddes et consorts » (*Geddes and his colleagues*) en trouva, elle en trouve toujours. Car ce ne sont pas des châteaux en Espagne qu'il s'occupe à construire et à reconstruire. L'argent qui s'y dépense se retrouve en loyers. Il démontre facilement qu'avec de l'intelligence et du savoir-faire, et pourvu que l'entreprise se fasse sur une vaste échelle, les jeunes gens auxquels il s'intéresse peuvent être bien logés, bien nourris à moindres frais qu'il ne leur en coûte pour être mal nourris et mal logés. Il produit ses plans et ses calculs, montre les résultats acquis. Il y a sept ans déjà que son œuvre fonctionne, et tel qui, il n'y a qu'un instant, le traitait de visionnaire, lui confie son argent, sur la simple hypothèque des maisons à racheter et à reconstruire. Tel est son succès que malgré la sainte routine l'adminis-

tration municipale a souvent recours à lui. La ville lui a confié le soin d'exproprier des immeubles à démolir ou à transformer. Ajoutez que Geddes est un artiste, qu'il a le sens du décor en grand. Il sait garder le pittoresque des anciennes constructions et même il le développe, grâce à des gazons et parterres, par de judicieux ornements, des fresques et sculptures. Il fait mieux et meilleur marché que tout le monde, réalise de notables économies sur les frais de justice et de comptabilité, supprime les traités officiels, les stipulations notariées par un livre de comptes qui fait autorité en justice. Le Doit et l'Avoir donnent le détail des transactions, racontent tout ce qu'il est utile de savoir. Jusqu'à présent, on n'a eu aucune dispute avec les dix architectes ou entrepreneurs, ni le moindre bout de procès avec les cinquante propriétaires d'immeubles. On a eu de rares, de rarissimes désagréments avec tel ou tel, mais on en a été quitte sans querelle et l'on s'arrangeait ensuite à laisser ces gens tranquilles, on s'adressait à d'autres. Le monde est grand.

Pour ce qui en est de l'œuvre déjà accomplie, quatre cents jeunes gens sont logés dans les nouveaux bâtiments, où ils ont trouvé demeure spacieuse et largement éclairée, fournie des accommodations hygiéniques. Dans l'University-Hall les réfectoires sont communs ; dans les salles d'études et de discussion les jeunes gens vivent en bonne et fraternelle camaraderie, en une affection mutuelle que l'on ne trouverait pas dans les communautés religieuses. Les étudiantes se sont organisées en une société quasi libertaire.

Encouragé par le succès, le milieu Geddes rêve mieux encore, projette une abbaye de Thélème ; d'énormes bâtisses, qui jusque-là n'ont guère servi qu'à des expositions banales, doivent être transformées en institut d'histoire et de géographie, avec salles de conférences aux étages supérieurs, ateliers et musées dans les parties hautes, lesquelles dominent l'immense étendue de la ville et de la campagne, ont vue jusqu'au merveilleux pont de la Forth.

Et d'autres projets vont leur train : une bibliothèque, des laboratoires, et pour ne pas toujours faire de l'instruction, rien que l'instruction, il faudrait, pour un public plus large et moins exclusivement universitaire, de la musique et du théâtre. On voudrait fonder la Maison des Artistes, puis celle des auteurs unis, devenant leurs propres éditeurs et imprimeurs. On pense encore pour plus tard — mais pas si tard que les calendes grecques — à des maisons de campagne pour les convalescents, à des lieux de repos et de villégiature. Mieux que ça, on étudie la création de jardins où l'on pratiquerait la culture intensive, où dans un milieu resté intellectuel les hommes travailleraient aussi de leurs mains, approvisionneraient de fruits et légumes, même de céréales, les associations de High Street.

Telles étaient les entreprises prochaines que l'on discutait naguère à Édimbourg, en une réunion de professeurs et d'étudiants qui s'étaient donné rendez-vous à l'University-Hall, de toutes les parties de la Grande-Bretagne; des Italiens, des Français assez nombreux s'y étaient aussi rencontrés. Plusieurs conférences se donnèrent à la campagne; telles leçons de géologie ou relatives à l'histoire d'Écosse se firent sur place. Quelques-unes furent accompagnées de représentations scéniques. On nous parla d'Artus, tandis que nous siégions à la Table Ronde, sur les doux fauteuils de gazon, au pied du château de Stirling.

En ce milieu dont M. et M^{me} Geddes sont les bons génies, on rêve à la transformation des études historiques. En nos lycées, collèges et facultés, l'histoire n'est qu'un déballage de momies. Et telle nous a paru la pensée maîtresse de Patrick Geddes, de ses collaborateurs et de ses disciples: vivre la science, aimer la science; cultiver la science pour elle-même, et non pour le profit; non point pour les carrières officielles qu'elle ouvre, pour les appointements qu'elle procure. On a fini par se lasser de la science telle que les pleutres la comprennent, telle qu'ils l'ont accaparée et imposée dans les universités officielles, devenues des fabriques de brevets au profit de la bourgeoisie. Il faudrait en revenir aux projets des humanistes des XV^e et XVI^e siècles qui pensèrent fonder des écoles pour développer l'humanité en l'homme. Mais à peine avaient-ils commencé que surgirent les dominicains et jésuites d'un côté, luthériens et calvinistes de l'autre, qui n'avaient souci, eux, que de propagande confessionnelle. Et « des humanités » il ne fut plus question. Il serait temps de reprendre l'idée que caressaient les grands esprits de la Renaissance et de transformer les universités actuelles en Écoles de Libres Études.

Ce sont là les projets, les réalisations admirables de Geddes et de ses amis, et c'est d'un cœur ému que nous contemplons les œuvres accomplies; mais ici un doute nous prend: Que deviendrait l'entreprise dont la réussite croissante est due presque en entier à la personnalité de l'homme qui la réalise, à sa chaleur d'âme, à son enthousiasme sans cesse renaissant, à son amour qui pénètre tout et fond les obstacles comme de la cire? Que deviendrait ce travail prodigieux si les capitaux auxquels il doit forcément s'adresser et qu'il emploie dans ces constructions, venaient à donner en un moment critique la prépondérance à des intérêts monétaires ligüés contre lui? Certes, les banquiers aiment à se répandre en démonstrations d'op-tueuse philanthropie lorsque l'argent prêté leur rapporte d'honnêtes pour-centages; ils débordent alors de sympathie pour les humbles et les pauvres. Mais ce sont là des sentiments sur lesquels il ne faut point compter d'une manière absolue; si généreux que soit le prêteur, il n'aime point à se

dessaisir de son gage. Puis, quand les hommes sincères, quand les purs et les dévoués qui consacrèrent leur vie à l'œuvre fraternelle, ne sont plus là pour la continuer dans le même esprit, quand ils dorment sous la pierre, et que le « capital engagé », toujours vivant, toujours conscient de ses « droits », est désormais chargé de mener l'entreprise à bonne fin, hélas ! tout change alors. Il est vrai que les protestations humanitaires se font encore entendre, mais ce sont des paroles vaines, vides de sens, l'argent est devenu le maître, et toute l'affaire se trouve orientée vers un bas idéal. C'est ainsi que tant d'autres œuvres, commencées dans le pur enthousiasme fraternel, sont devenues peu à peu de médiocres institutions bourgeoises, dont il serait aussi utile de se débarrasser qu'il fut noble de les entreprendre !

Certes, ces vaillants d'Edimbourg, « Geddes et amis » savent parfaitement quel danger les menace ; ils n'ignorent point la puissance néfaste de la propriété privée, de l'argent, des intérêts pour cent et pour mille, mais tout en subissant les conditions de cette société mauvaise, ils s'empressent d'agir, réalisant de leur mieux autant de « faits accomplis » que leur vie peut en fournir, donnant à l'œuvre l'impulsion de tout leur être, s'associant en nombres grandissants pour qu'il soit de plus en plus difficile à l'argent de les faire dévier de leur voie. La forme extérieure de l'œuvre pourra changer après eux, mais ce qui ne périra pas c'est leur esprit, et d'autres reprendront le travail où on l'aura laissé.

Nous en avons assez, nous en avons trop, de cette exploitation toujours plus cruelle de l'homme par l'homme, trop de cette « production des richesses », c'est-à-dire paupérisation du grand nombre au profit d'une minorité toujours plus restreinte. Nous en avons assez du « Mammon inique », trop de l'ignoble Veau d'Or. Qu'on nous donne enfin une société humaine, qui soit au moins digne des autres sociétés animales, telles que les républiques des fourmis et des abeilles, des grues et des hirondelles ! Prenons enfin le loisir d'être heureux ! Nous avons besoin de fraternité — de fraternité entre les peuples et les nations, de fraternité entre les hommes.

ÉLIE, ÉLISÉE RECLUS

BALLANCHE

Les contemporains de la jeunesse et de la maturité de Ballanche l'appelaient le doux, l'aimable, le bon Ballanche; ceux de sa vieillesse le nommaient le vénérable Ballanche; il faut ajouter que Mathieu de Montmorency écrit : « Vous me permettrez de rire un peu du bon Ballanche, lancé dans la plus grande société », mais Mathieu de Montmorency, quoiqu'il eût proposé au 4 août l'abolition des titres de noblesse, était redevenu, de par la Restauration, bien peu égalitaire. Et voici ce que pense Ballanche de Mathieu de Montmorency, devenu immortel du simple chef de son rôle politique: « Les grands seigneurs apportent dans le sein de l'Académie une élégance de langage... et comme un parfum de la chambre de Dames. »

Chateaubriand l'étiqûète l'Hiérophante. Il lui attribue vers la fin de son existence une petite église groupée autour de ses enseignements. Mais Chateaubriand ne comprenait bien les adeptes que s'ils étaient les siens propres. Chateaubriand écrit à M^{me} Récamier : « L'Hiérophante est venu hier au soir; ne vous effrayez pas de sa tristesse; il est fort animé de sa gloire et se passe de vous à merveille, toute réserve faite de son attachement pour vous. » Mais Chateaubriand est souvent partial et ne comprend guère de mélancolie que la sienne propre. Pourtant quand l'auteur des *Martyrs* écrit à Ballanche, il lui dit à propos d'un fragment de la *Vision d'Hebal* « Vous m'avez expliqué Dieu. » C'est Chateaubriand qui raconte la réception de Ballanche à l'Académie. L'Hiérophante fut élu à remplir le fauteuil d'Alexandre Duval, auteur dramatique des plus médiocres, après d'antérieurs échecs. A cette date (1842) cela lui était devenu très égal. Toute l'Abbaye aux Bois, tous les cénacles aboutissant à M^{me} Récamier étaient transportés de joie. Quant à Ballanche il ne lut pas lui-même son discours de réception; ce fut Mignet qui s'en chargea. « Debout à son banc, avant la séance, il promenait ses regards sur la salle et sur le public, de l'air d'un homme absolument désintéressé de ce qui allait se passer. »

Ces différents témoignages (celui aussi d'Alphonse Rabbe) nous montrent Ballanche à la fin de sa vie, heureux de ses titres, de la pension que lui

accorda fort tard l'État (1,800 francs) et certes exerçant autour de lui une influence dont les écrivains du genre d'Ozanam et J.-J. Ampère sont les preuves.

I

Ballanche naquit le 4 août 1776 à Lyon; il tient par mille fibres d'ailleurs à son sol natal. Lyon engendra d'autres esprits ainsi que lui, épris d'idéologie, à tendances généralisatrices, honnêtes et sérieux, dépourvus, il est vrai, d'éloquence ou de couleur, Chenavard entre autres. Ballanche était de petite bourgeoisie. Sa famille possédait une librairie, une imprimerie; ils étaient les éditeurs d'un journal, *Le Bulletin de Lyon*. Ce journal, rédigé par Ballanche père et fils, était l'agrandissement d'un journal fondé le 1^{er} nivôse an X sous le titre de *Journal de Lyon et du Midi*. *Le Bulletin de Lyon* paraissait trois fois par décade; il servait de supplément aux *Petites Affiches*. Ballanche y exerçait la critique littéraire; ses concitoyens l'estimèrent judicieux et impartial. *Le Bulletin de Lyon* fut abandonné en 1809. C'était un temps assez médiocre pour la presse, même locale. Ce journal eut ceci d'intéressant que Fourier, le futur phalanstérien, y débuta par des vers satiriques contre les Dames, puis il faillit faire supprimer la feuille à la suite d'un article sur la Paix perpétuelle jugé, par l'autorité, inopportun.

Ce journal d'ailleurs ne fut pas la principale occupation de Ballanche en ces années de jeunesse. D'abord un poème en prose qu'il détruisit. La fondation de Lyon, non par Munatius Plancus, mais par un héros Lugdus, les luttes d'Albinus et de Sévère, le saccagement de Lugdunum, les martyres des premiers chrétiens étaient reconstitués, d'après les malheurs de Lyon sous la Révolution, alors que cette ville devint Commune-Affranchie. Pour obtenir un recul encore plus favorable à l'épopée, l'action était transportée quinze siècles après notre époque. Un voyageur d'Amérique explorant l'Europe redevenue agreste et solitaire s'arrêtait au confluent du Rhône et de la Saône dans un village de pasteurs. Il assistait à une fête, dite des Martyrs, fête dont personne ne savait le sens, tout en la célébrant, sauf que c'était un ancien rite, au symbolisme enfoui dans le passé, et ce voyageur reconstituait l'histoire de Lyon d'après des témoignages et des chants populaires, car, dit Ballanche, « les chants populaires, en remontant aux diverses transformations qu'ils ont subies, sont comme des médailles des chants primitifs », idée très juste, très neuve et personnelle alors, et qu'il a su parfois un peu reprendre plus tard, quoique se cantonnant toujours en des textes dont le caractère populaire n'est guère démontré. C'était un poème écrit au sortir de l'enfance; il avait déjà des idées, sa perception de la poésie populaire le démontre, mais il était plein de Virgile et de Lucaïn.

Une autre influence très profonde sur son esprit fut celle de Rousseau, qu'il semble avoir adoré pour sa forme et qu'il réfuta pour le fonds idéologique « parce que ses principes tirés de la spéculation, rendus vivants, passaient à une application violente et funeste ». En plus de cette réfutation du *Contrat social*, il détruisit une *Inès de Castro* et une *Jeanne d'Arc* où la Providence sauvait par miracle le génie français. En 1801 un travail parut, *Du Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*. Lyon avait une académie, qui, à la suite de ce travail, pria Ballanche de siéger parmi elle ; mais l'auteur en fut moins content et ne republia jamais ce premier ouvrage imprimé. Un autre livre, *La Foi promise aux Gentils*, ne fut pas terminé. Enfin des *Fragments* écrits en 1808, qui contenaient un peu l'histoire de l'amour malheureux de Ballanche. Il était devenu éperdument amoureux d'une fille noble et sans fortune ; la gêne de la famille de cette jeune fille provenait d'un procès long et ruineux. Le bon Ballanche fit des propositions très élevées à la partie adverse pour en obtenir la cession de ses prétendus droits, objet du litige, dans l'intention de rendre à cette famille repos et fortune. Accueilli avec bienveillance par le père, il aspira à la main de la jeune fille dont le refus déçut ses espérances. Ballanche d'ailleurs était gauche et d'une extrême timidité, due à une particulière laideur, ou plutôt à ce fait qu'il était défiguré ; d'horribles douleurs de tête, mal soignées dans sa jeunesse, avaient amené une carie dans les os de la mâchoire : on dut lui en enlever une partie et le trépaner. Une de ses joues était difforme.

Son contemporain Camille Jordan déclare qu'il avait en revanche des yeux magnifiques, un front élevé et parfois un air comme inspiré qui compensait l'asymétrie de sa figure.

En 1812 la destinée de Ballanche était encore incertaine ; sans doute ses idées historiques et philosophiques se développaient en lui ; mais il gérait encore les affaires de sa famille, et sans doute il fût resté en province, et peut-être se fût enlisé dans les détails de sa vie, sans une rencontre qui fixa son destin.

M^{me} Récamier, qui était Lyonnaise, éloignée alors de Paris par la police de l'Empire à cause de ses relations avec M^{me} de Staël, s'était rendue à Lyon ; un jour, avec une duchesse de Luynes qui se piquait de typographie, au point, dit-on, d'imiter les tics physiques des ouvriers d'imprimerie, elle visita l'imprimerie de Ballanche, elle y travailla même et composa une planche. Ballanche revit M^{me} Récamier chez une M^{me} de Sermésy qui s'était faite sculpteur de par douleur pour ériger un mausolée à ses enfants ; chez elle fréquentaient des amis de Ballanche, le tout Lyon intellectuel du temps, Dugas-Montbel, Artaud de Montor, Jordan, etc.... Ballanche intéressa M^{me} Récamier : une légende d'amour malheureux

l'auréolait; il la frappa par son énorme simplicité contrastant avec la richesse de ses vues; on conta dans l'entourage de M^{me} Récamier que le lendemain de sa présentation Ballanche la vint voir. M^{me} Récamier brodait; elle dut bientôt avouer à son visiteur que l'odeur de ses souliers l'incommodait. Ballanche s'excusa, regretta de n'avoir pas été plutôt averti de cette sensibilité d'odorat, déposa ses souliers dehors et revint causer sans souliers. Il vit bientôt M^{me} Récamier quotidiennement, et quand il ne la voyait pas, il lui écrivait. « Vous étiez primitivement, » lui disait-il, « une Antigone dont on a voulu à toute force faire une Armide; on y a mal réussi, nul ne peut mentir à sa propre nature. »

M^{me} Récamier, en 1813, partit pour Rome; en juillet de cette année, Ballanche, libre d'une dizaine de jours, s'y transporte, faisant la route en courrier, voyageant jour et nuit dans la crainte de perdre un des précieux instants. On soutint que pendant ce voyage, ayant perdu son chapeau à Alexandrie, il ne prit point, avant son arrivée à Rome, le temps de s'en procurer un autre. En 1815 il vint la voir à Paris. A vrai dire il étonna le brillant cercle de M^{me} Récamier, mais enfin on lui reconnut des qualités. M^{me} Récamier voulut le fixer à Paris; il lui indiqua qu'il le ferait, mais seulement pour elle. « C'est vous, » écrit-il, « et non point Paris qui m'êtes nécessaire. » Ce ne fut néanmoins que vers 1817, son père étant mort et ses affaires commerciales cédées, qu'il put tenir ses promesses.

Le salon de M^{me} Récamier n'était plus le même qu'en 1815. Chateaubriand commençait à y venir; et ce très brillant rival portait ombrage et à Mathieu de Montmorency et à Ballanche. L'excellent homme se creusait la tête à chercher un moyen qui endiguât l'imagination de M^{me} Récamier; cette imagination travaillait certes pour l'auteur d'*Atala*; ce qu'il trouva, ce fut de tenter d'amener la dame à un travail littéraire et régulier; il proposa une traduction de Plutarque, et mieux, quelques fragments existèrent. A ce moment, Ballanche, qui vivait à Paris et dînait tous les jours chez M^{me} Récamier, lui écrivait en surplus tous les matins.

M^{me} Récamier fera certes sortir de lui un chef-d'œuvre, s'il est caché en son âme... « Votre présence si pleine de charme, les doux reflets de votre âme seront pour moi une inspiration puissante; vous êtes une poésie tout entière, vous êtes la poésie même. Votre destinée à vous est d'inspirer, la mienne est d'être inspiré. Une occupation vous fera du bien; vous êtes un ange qui s'est un peu fourvoyé en venant sur une terre d'agitation et de mensonge. »

« Je vous écrirai tous les jours; vous me ferez un plaisir infini, toutes les fois que vous pourrez me répondre. Je ne vous parlerai pas de moi parce que vous connaissez tous mes sentiments, mais je vous parlerai beaucoup de

vous, parce que je veux enfin vous faire connaître à vous-même, vous révéler les trésors que vous avez et que vous ignorez. »

En d'autres lettres il lui déclare qu'il fut quatorze ans de sa vie persuadé qu'il n'avait aucun talent. Après Antigone, « j'ai été persuadé de même que ma pauvre petite carrière littéraire était finie. Je croyais avoir trouvé cela par hasard », maintenant il est prêt à retomber dans l'apathie si elle ne l'aide ; ce n'est qu'avec elle qu'il reprendra le goût de l'étude et du travail... ; il lui répète « que sa destinée consiste tout entière à ce qu'il reste sur la terre quelque trace de sa noble existence à elle... ; ce serait un vrai malheur qu'une si excellente créature ne parût que comme une ombre charmante ».

Evidemment cette idée, chez lui, n'est pas sans laisser supposer quelque fierté d'écrivain. M^{me} Récamier lui devra certainement, et à son sens, à lui seul, l'immortalité ; il est l'Orphée nouveau de la neuve Eurydice... , mais que ne lui doit-il pas en échange de ses proses dorées ; elle lui a facilité la conception de la beauté selon Platon, « qui est chose toute morale, un reflet de l'âme ».

Littérature à part, quelles satisfactions ou quelles jalousies peut élever en une âme, de cette sorte douce et contemplative, ce bizarre amour. Voici une lettre qui pose la façon d'être de Ballanche en des circonstances de crises. Mathieu de Montmorency quitte et non volontiers le ministère ; c'est Chateaubriand, son rival aussi en politique, qui l'y remplace, revenant de l'ambassade de Londres.

« Si j'étais complètement égoïste, je voudrais avoir quelque grand revers pour être consolé par vous, mais, autant vos consolations sont douces à celui qui en est l'objet, autant elles sont amères pour vous-même. Je sais au reste que l'*abdication* (celle de Montmorency) pour laquelle vous avez un intérêt si vrai, si naïf et si touchant, vous la supporteriez bien mieux, s'il n'y avait en même temps une élévation (celle de Chateaubriand) qui trouble toutes vos sympathies généreuses. Au sein d'une telle perplexité et parmi de si vives émotions, savez-vous ce qu'il faut faire ? Il faut tourner quelques-unes de vos pensées vers cette pauvre France qui mérite bien aussi d'avoir un autel pieux dans votre noble cœur. Songez un peu qu'il s'agit de bien grandes destinées, auprès desquelles les destinées individuelles, même celles des rois, doivent inévitablement se briser. »

Quoique Ballanche en pensât, c'est à cette heure Chateaubriand le dieu de l'Abbaye aux Bois ; lui-même il est devenu le fidèle Ballanche ; et c'est pourquoi, lorsqu'en 1823 M^{me} Récamier malade, ennuyée des discussions de Montmorency et de Chateaubriand, irritée des allures dominatrices de ce dernier, part pour Rome, Ballanche se joint à la caravane, « avec », dit M^{me} Lenormant, « la simplicité de son absolu dévouement, sans avoir

même eu la pensée qu'il pût en être autrement » et il emmena pour le mieux J.-J. Ampère.

Rome est en plein conclave. Dans une très brillante société, Duchesse de Devonshire, duc de Laval, princesse Borghèse, Jérôme Bonaparte et des peintres, Guérin, Schnetz, Léopold Robert, et des prêtres, le cardinal Consalvi et le cardinal Fesch, Ballanche ne fut plus que le bon Ballanche; c'est sans doute ce qui le décida à partir pour Naples, non seul, mais avec son ami Dugas-Montbel, l'historien des poésies homériques. Il projetait d'aller visiter la Grande-Grèce qui, avec la Sicile, le touche personnellement plus que toute autre contrée; il y cherche des confirmations à ses idées philosophiques :

« La Grande-Grèce est la patrie primitive de cette philosophie poétique dont je crois être appelé à renouveler dans le monde le sentiment éteint. Il me semble à présent que j'ai une destinée à accomplir; cette destinée, je l'avais entrevue plusieurs fois en France. Depuis que je suis en Italie elle m'apparaît d'une manière un peu moins confuse. La vieille Europe a besoin de quelques apôtres comme moi. Peut-être serai-je seul, comme ce juif dont parle Cazotte, mais dussé-je être seul, il faut que j'exprime ce que Dieu a mis en moi...

« Les impressions que je reçois s'associent toujours aux sentiments que j'ai déjà... A l'aspect de Venise j'ai fait l'Egypte; avec l'aspect de Cumès je ferai les antres de la Samothrace. Ce que je vois d'ici, ce que j'ai vu ailleurs, ce que je sais, ce que je devine c'est toujours l'ensemble des destinées humaines... L'histoire si souvent examinée, si souvent discutée (du monde latin et grec) reste complètement à faire. Le véritable historien est donc dans toute la force du terme un prophète du passé. Si vous étiez métaphysicienne, je vous dirais que dans ce cas la prophétie est une synthèse » C'est à M^{me} Récamier qu'il s'adresse. mais subitement il tremble d'avoir douté des qualités philosophiques de l'idole et il ajoute : « Vous savez bien que vous êtes mon étoile et que ma destinée dépend de la vôtre. Si vous veniez à entrer dans votre tombeau de marbre blanc, il faudrait bien vite me faire creuser une fosse où je ne tarderais pas d'entrer à mon tour. Que ferais je sur la terre? Mais je ne crois pas que vous passiez la première. Dans tous les cas, il me paraît impossible que je vous survive. » Au fait, le grand voyage d'exploration dura peu et au bout de trois semaines le fidèle Ballanche venait reprendre ses chaînes auprès de M^{me} Récamier. Il réussit à lui persuader un peu après de venir à Naples, et ce fut un voyage d'histoire et de conférences. Ballanche avait emporté avec lui, vers Pouzzoles et les lieux saints de Virgile, un Strabon. Ce fut sans doute M^{me} Récamier qui se chargea d'avoir avec elle les *Martyrs* et aussi *Corinne*, qu'on étudia sur les lieux

pour aboutir à blâmer M^{me} de Staël « de n'avoir pas vu le décor avant d'y placer son héroïne ».

La Révolution de 1830 fou-droya d'abord ce petit monde. Déjà Chateaubriand, obsédé de tristesse, « car », dit Ballanche, « il se survit et rien n'est plus triste que de se survivre ; pour ne pas se survivre il faut s'appuyer sur le sentiment moral », avait voulu fixer à Rome, au palais Caffarelli, toute l'Abbaye aux Bois, y compris notre philosophe. Celui-ci dit de la Révolution : « Quant à moi, ma thèse est bien faite, j'ai renoncé à une de mes idées, celle qui a rempli ma vie. J'ai cru à la possibilité du progrès par la voie d'évolution, mais je vois bien à présent qu'il n'en est pas ainsi dans les choses humaines, et qu'elles procèdent par voie de révolution ; aussi les cataclysmes ne peuvent s'éviter dans le monde social pas plus que dans le monde physique. »

Les amis de M^{me} Récamier se dispersaient, la vieillesse aussi était arrivée. Ballanche, malade, vivait exclusivement de lait et d'échaudés. M^{me} Récamier dut subir l'opération de la cataracte. Ballanche en fut plus malade, puis une pleurésie l'emporta ; il habitait en face M^{me} Récamier ; il n'eût pas voulu que celle-ci, à cause de ses yeux, traversât la rue lors des dernières heures ; pourtant elle le fit, et ses larmes abondantes détruisirent les chances de guérison qu'elle avait encore, relativement à sa vue. On inhuma Ballanche dans le tombeau de famille de M^{me} Récamier et Chateaubriand demeura le seul vivant des anciens familiers de l'Abbaye aux Bois.

M^{me} Récamier ne survécut guère au bon Ballanche que deux ans ; elle collabora pendant ce temps au petit livre qu'Ampère dédia à Ballanche ; elle y travailla l'été dans une allée, nommée, par souvenir du disparu, l'allée d'Orphée, et entre-temps elle se faisait lire par les filles de sa nièce les lettres que Ballanche lui avait écrites.

Le vie physique de Ballanche tient tout entière dans l'histoire de cet amour et de cette amitié. Il fut, là où il était attaché par toutes fibres, traité parfois un peu distraitemment, un peu familièrement, mais il resta toute sa vie l'ami. Il n'est d'ailleurs, le bon Ballanche, qu'en petit comité et on faisait cas de lui, là où il y tenait surtout, et aussi ailleurs ; d'après Alphonse Rabbe, au temps de la Restauration on le comparait en France à Vico et à Niebuhr. Des Allemands et des Italiens l'avaient lu et l'avoisinaient à Lessing et à Herder ; mais son impartial et admiratif critique ajoute : « Cependant, pour exprimer notre pensée tout entière, nous devons craindre que la vérité à laquelle l'écrivain se consacre n'apparaisse derrière un voile mystérieux.

« Chercher à saisir quelques traits de lumière dans le monde inaccessible, c'est une heureuse hardiesse ; mais des systèmes en cela sont nécessairement

téméraires. Néanmoins cet inconvénient n'a pu ôter toute leur utilité aux écrits de de Maistre et de Saint-Martin. N'ayant rien de la bizarrerie du second et possédant des vues encore plus étendues que le premier, M. Ballanche peut être comparé aux plus ingénieux scrutateurs originaux dont s'honore l'Allemagne.

« Néanmoins, concilier la philosophie et la foi est chose difficile pour ne pas dire plus. »

II

Ballanche voulait, il est vrai, concilier la foi et la philosophie; il tenta aussi, et plus naïvement, sans hypothèses philosophiques, très simplement, de concilier la prose et la poésie. Je veux dire que, sauf deux livres absolument théoriques, et qui ne sont, au vrai, que deux très longues préfaces, les *Prolégomènes aux Essais de Palingénésie sociale* et l'*Essai sur les Institutions sociales*, il adopta la forme du poème en prose; du moins c'est celle que l'on appelait à ce moment le poème en prose, d'après Chateaubriand, et aussi d'après Marmontel, un peu; c'était au hasard des aptitudes que l'écrivain de ce temps choisissait d'écrire en vers ou en prose sur les mêmes sujets; car qui peut affirmer que le *Génie de l'Homme*, de Chénédollé, œuvre en vers, est plus poétique qu'un poème en prose du même temps. Nous avons affecté, depuis Aloysius Bertrand, un autre sens au mot poème en prose; mais il serait difficile de nomenclaturer, même roman poétique des œuvres comme *Les Natchez*, et pour prendre la plus belle, *Les Martyrs*, aussi échafaudées sur les procédés de l'épopée classique, dont les qualités de forme et les défauts sont les mêmes que ceux de la plus originale poésie d'alors. En comparant les meilleures idylles de Chenier et la partie païenne, homérique des *Martyrs*, on y trouve semblable décor, même défroque, une beauté d'images plus épanouie chez le prosateur, mais insigne chez le poète, et d'identiques défauts; ce n'est pas par impuissance évocatrice, mais par mode de langage que Chateaubriand, au lieu de ressurgir avec relief les belles ombres païennes ou évangéliques, se borne à les faire énumérativement défiler après un sacramental « il dit » ou « il chanta ». L'*Aveugle* de Chenier contient la même coupe de discours. Les grands littérateurs du XVIII^e siècle, les Marivaux, les Prévost, les Diderot, les Beaumarchais, s'étaient tenus aux formes nettes et vives, et Voltaire, plus tranché encore, détestable en vers, excellent en prose, eût plutôt écrit plus de livrets d'opéras et, selon lui, Champfort. Mais au remous d'images et d'idées, au besoin d'éloquence que faisaient naître les grands faits, un besoin de formes nouvelles faisait suite. Chateaubriand

connut Chénier en 1788 à peu près et, certes, il eut notion d'une interprétation plus nerveuse qu'auparavant de l'antiquité, mais son but n'était pas de reconstituer la Grèce poétique ; il ne s'en servit plus tard que comme d'un contraste, d'un point de repère pour exprimer ses tableaux de la civilisation en marche, et ses conclusions vers le meilleur état de choses et de pensées à choisir pour le XIX^e siècle. Comme d'autres, avant lui et après lui, il dédaigna de se plier aux monotonies du vers classique. Il avait rencontré, assez faible et inutilement redondante cette forme, le poème en prose. Il la begaya dans *Les Natchez* et l'améliora de tout son génie dans les *Martyrs*. Il fit école et, de divers côtés ; l'auteur d'*Omegar* est son disciple en cela, comme d'un autre côté Ballanche. Des gens assez nourris de latinité étaient assez prêts à imiter dans des pages en français de bonnes traductions de Virgile ou de Lucain. Ainsi se fonda sous l'Empire et la Restauration tout un groupe littéraire qui, souvent, mania, sans les hautes qualités romantiques et le don historique de Chateaubriand, cette forme de long discours, émaillé d'invocations, d'apparitions et de prosopopées ; les uns se tournaient vers Ossian, les autres vers Homère.

C'étaient surtout des classiques. Baour-Lormian traduisait Ossian, en vers, il est vrai. Au-dessous, bien au-dessous de Chateaubriand, au-dessus de Grainville ; c'est Ballanche qui tient le mieux ; comme il tend surtout à représenter des idées, on lui passe plus facilement sa façon d'écrire. D'ailleurs, Bertrand allait venir, comme un vrai Malherbe, préciser le poème en prose. L'épopée en prose devait-elle disparaître ? Non, certes, car vous la retrouvez enrichie du dialogue, de la multiplicité du décor, par le romantisme, embellie d'une science historique curieuse et nouvelle ; vous la trouvez épopée encore, chez Quinet, vous l'apercevrez sans peine, diluée, modifiée, certifiée et rendue adéquate à un but précis aux débuts de l'*Histoire de France* de Michelet, et ensuite reprise littérairement et dépouillée de l'enflure rhétorique dans *Salamambo* et la *Tentation de saint Antoine*.

Si Ballanche, cherchant à présenter des idées et à laisser suivre, dans ses épopées en prose, le fil de ses raisonnements et de ses hypothèses, échappe à des défauts, en n'abusant pas d'un lyrisme trop vague, et économise des méandres de pompeuses métaphores, il perd aussi, de par ses préoccupations démonstratives, l'occasion d'écrire, ainsi que Chateaubriand en avait donné l'exemple, de belles pages. Il manie sa forme, sans aucune des qualités romantiques du Chateaubriand d'avant 1815 ; il n'y eût, d'ailleurs, pas réussi. A l'égard de l'auteur des *Martyrs*, il serait un classique ; l'était-il d'opinion, à cette heure où une nouvelle période s'ouvrait pour notre littérature ? Il nous fixe sur un point dans un des meilleurs chapitres

de son *Essai sur les Institutions sociales* (chap. IV : Des Changements survenus dans notre manière d'apprécier et de juger notre littérature nationale). Ses sympathies furent et demeurent classiques; il s'incline néanmoins devant le romantisme comme devant une logique modification des choses.

A son avis, le caractère autrefois de la littérature française était d'être classique, la littérature classique était nationale, parce que la langue française est rigoureusement soumise aux lois de l'analogie. Actuellement (1818), cette littérature a vieilli; la littérature française cesse d'être classique depuis que nous ne sommes plus le même peuple. Notre soumission aux lois de l'analogie avait rendu notre langue universelle et fait de notre littérature celle de l'Europe. Notre versification était une langue ornée, une langue de choix, et non une langue différente de la prose; voilà pourquoi notre poésie n'était pas toute contenue dans notre langue versifiée. Si des hommes de talent n'ont pas senti notre poésie versifiée, cela prouve qu'elle n'est pas notre seule poésie, car le propre de la poésie est d'être sentie par tous. La poésie française s'exprimant en prose a affecté l'imitation du grec, et s'exprimant en vers celle du latin; Horace, Virgile, Boileau et Racine sont presque contemporains; si dans ces derniers temps les formules de la prose se sont augmentées, c'est parce que la prose est la dernière à se perfectionner. Chez les Grecs la poésie s'est souvent réfugiée dans la prose; chez les Romains elle a dédaigné cet asile; nous, héritiers des deux, nous tenterons vainement de conserver des limites artificielles.

Notre persévérance à les vouloir maintenir prouve que nous ne nous rendons pas compte de la distance où nous sommes du point de départ; le seul écueil à éviter, lorsque nous voulons introduire la poésie dans la prose française, c'est l'imitation de la poésie latine.

La littérature du mouvement, que l'on a appelée romantique, littérature absolument nouvelle qui ne remonte pas plus haut que Jean-Jacques Rousseau (et il ajoute M^{me} de Stael, Chateaubriand et, chose d'une optique si différente de l'optique actuelle, l'abbé Delille), triomphera partout. On peut lutter contre elle, mais bientôt la littérature classique sera de l'archéologie.

Ballanche se l'explique facilement, car les grands siècles ne se recommencent pas; ceci est contraire à toutes ses observations historiques et sociales.

« Cette littérature du siècle de Louis XIV trop étroite doit périr pour faire place à des expressions nouvelles correspondant à des expansions de nouvelles forces » et s'il en est encore parmi nous qui soient restés citoyens de la vieille patrie, ceux-là n'ont plus que des sentiments solitaires, qui ne peuvent ni se communiquer ni se propager; cette génération mourra sans postérité. »

Donc Ballanche, tout en restant respectueux de la littérature classique et encore imprégné d'elle, s'expliquait à sa façon l'évolution de notre littérature, concluait au triomphe du romantisme et se rendait compte que des faits nouveaux en art se produiraient; et si son style demeura classique, c'est qu'il ne se considérait pas surtout comme un écrivain, à notre sens du mot, mais comme un idéologue. En tout cas, il le faut ranger parmi ceux qui surent reconnaître que les formes littéraires ont une naissance, un développement organique, une caducité et une mort, et c'est beaucoup pour un homme d'avoir vu clair à un moment où les polémiques rendaient les choses un peu confuses et aussi d'avoir compris quel inutile pensum est la besogne où s'attachent les ravaudeurs des belles choses classiques qui restent belles en leur sommeil infécond, et dont ils ne peuvent imiter que les plus indifférentes et les plus extérieures apparences.

(*A finir.*)

GUSTAVE KAHN

LA MAISON D'EXIL

(LE JARDIN)

Tu te souviens; c'était un soir...
Le raisin noir
Croulait par grappes dans nos cistes;
Ton sourire d'infante un peu triste
Se prolongeait pour avoir vu
Toute la treille à tes doigts nus
Saigner son bel automne d'or...

Quand passèrent les gens du port ..

Eux aussi portaient la vendange
De leur récolte de l'année
Et la fortune des gerbes glanées
Entre les algues et les plantes
Des baies et des golfes de clarté
Où leurs filets avaient pêché
Du corail et des perles tremblantes;

Tu haussais,
Le long du mur
Ton bras nu sans bracelets
Et digne seulement pour les baisers
De l'ami que j'étais,
Et jeune et frais pour cueillir les fruits mûrs
Dont ta corbeille s'emplissait
Pesante et sûre
Et bien juste solide assez;

Tout de suite ils te trouvèrent digne
D'être leur reine d'un soir, ces gens,
Et les voici qui envient ma vigne
A cause qu'entre les ceps croulants
Tu souriais comme une rose éclos
A la surprise des passants
Peu habitués à voir des roses
Fleurir entre les hauts murs blancs...

Et ce fut leur voix vile
Faites seulement pour parler d'or
Qui troubla ta gaieté et éteignit ta joie,
Car ils disaient, ces gens du port :
— « A quoi bon ton rêve dans les vignes,
O jeune fille !
Ton jeune corps
Est fait pour les bijoux, non pour grappes,
Pour les bracelets et pour les bagues,
Non pour les fleurs !
Vois : Nous autres des villes d'ailleurs,
Nos paniers sont pleins de perles
Et de corail lumineux.
Jeune fille ! Nos diamants merveilleux
Sur ta douce gorge blanche où seules déferlent
Les gouttes de la pluie, l'auraient plus joyeux
Et feraient à tes seins des parures plus belles,

Tes bras
Rougis de la honte des fruits lourds
Sont chétifs et les anneaux d'or
Leur seraient un fardeau moins lourd
Et feraient leur geste moins las,
Si tu voulais, jeune fille, échanger
Contre les grappes de ton verger
Toutes les perles de nos paniers !

Tes mains
Souillées de ce jus rouge qu'on nomme le vin
Seraient meilleures à baiser,
Si le cliquetis argentin
De nos parures les ornaient

Et si toute la fortune de nos bagues
 Leur enseignait
 Ce geste par lequel l'amour est fier
 Et dédaigneux pour ceux qui n'ont
 Nuls présents si beaux à te faire
 Et nulles parures dont s'ornerait ta chair !

Ton front, enfin,
 Blond et blanc comme celui d'une reine,
 C'est un diadème
 De bel or fin
 Qui conviendrait à sa toison...
 Vois : nos paniers pleins
 Débordent des présents de la mer...
 Le corail y saigne et les perles
 Glauques comme des givres d'hiver
 Te sont offertes si tu consens,
 Contre chaque grappe et chaque corolle
 A échanger un anneau d'argent
 Et à choisir des anneaux et des diadèmes pesants
 Dont les parures te feront l'idole
 Dédaigneuse des seuls bijoux du printemps !
 Si tu veux bien, puérite et folle,
 Nous abandonner tes fleurs où l'an
 Se meurt déjà fugace et fuitif
 Comme un baiser d'amant
 Craintif
 Sur un front charmant
 De nymphe sous les ifs... »

Souriants et beaux
 Dans leurs manteaux
 De lâches étoffes
 Devant le mur et la haie
 Provoquants et insidieux ils t'offraient
 Leurs coffrets
 Et les coffres
 Et les bracelets
 Dont le cadeau et dont l'offre
 Pour te tenter s'illuminaient...
 Un instant, la convoitise

D'échanger si peu de richesse
 Contre tant de choses promises
 Te tint en haleine, un instant.
 Puis, ce fut ton rire, insultant
 Comme un sceau de fer rouge à leurs fronts
 Qui inscrit ta réponse railleuse
 Comme une injure ou comme un affront :
 — « Gens de la côte et gens du port,
 Passez plus loin,
 Sans me tenter avec votre or,
 Gens de la côte et gens de loin,
 Passez plus vite sans offrir à mon corps
 Toutes ces parures de paresse
 Dont le poids blesse
 Déjà mes membres libres
 Et parés seulement de baisers et de caresses.
 Gens du corail et des couronnes
 Une seule grappe de mon automne
 Vaut toutes vos corbeilles vaniteuses
 Et toutes vos vaines
 Parures menteuses
 De glauque mer et de vagues lointaines!

 Gens des navires et des galions,
 Plus loin que ma treille et que mon sillon
 Vous trouverez meilleur accueil;
 Ici au seuil
 Je ne reçois que ceux qui mendient
 Et non ceux qui offrent.
 Vos parures, vos bracelets, vos coffres
 Me sont interdits,
 Si je veux devenir l'Eternelle
 Et la plus adorable et aussi la plus belle
 De toutes les petites Reines de l'Année!

 — Vous, votre vendange est gelée
 Et inutile et pernicieuse;
 La mienne est sauvage et haineuse,
 Et rouge comme une lionne blessée
 Par une plante épineuse...
 Vous, votre moisson est fanée

Avant d'être seulement mûrie...
 — Passez plus loin, les gens d'ici
 Ne savent que rire et que chanter
 Et c'est inutile pour s'aimer
 Les coraux rouges et les lapis
 Qui brillent aux boucles et aux bracelets...

Et, ce disant, à pleines dents,
 Parmi le raisin et les roses,
 Comme une jeune faunesse tu mordais...
 Toute la lumière t'éclairait...
 C'est alors que j'ai su ces choses
 Que je n'oublierai plus jamais :
 Qu'il est factice et vil de se vivre
 Parmi les parures d'or, d'argent et de cuivre
 Alors que toute la nature est là,
 Abondante de parures plus fraîches
 Et de bijoux simples moins pesants aux entrelacs.
 Où les seuls grains et les seules pêches
 Pendent fanés vers les jeunes crèches
 Qu'un Dieu-enfant, à l'aube, a choisi pour y naître..

Le soir mourait pareil à quelque ciel de feu
 Et accoudés sur la fenêtre
 Nous avons vu les marins et les pêcheurs
 De corail pesant et de riches fleurs,
 La tête basse et le front courbé
 Vers les golfes chimériques s'en retourner...

Ta belle fierté et ton beau dédain
 Te les avaient fait chasser du jardin...
 Et depuis nous y sommes les jeunes hôtes...

EDMOND PILON

ETUDE SUR L'HYPNOTISME⁽¹⁾

VII. — *Hypnotisme.*

L'état hypnotique est une sorte de sommeil provoqué de diverses manières inutiles à indiquer ici. Il présente les mêmes phénomènes que le sommeil naturel, mais d'une manière plus intense, et d'autres encore, tels que l'état cataleptique, provenant de la modification profonde imprimée au centre nerveux, et dont je ne parlerai pas, voulant rester exclusivement dans le domaine philosophique.

— « L'hypnotisme, dit le docteur Cullerre, est le groupe de phénomènes nerveux qui se produisent chez un individu soumis à divers procédés dont le résultat est de paralyser certaines régions du cerveau et d'en exciter d'autres. C'est une sorte de sommeil plus ou moins profond, plus ou moins accompagné de caractères spéciaux. »

(*Magnétisme et hypnotisme*, p. 12.)

« L'hypnotisme, dit-il plus loin (p. 173), agit un peu sur l'intelligence (2) à la façon de certains toxiques. Braid avait déjà fait cette observation : « Ces effets, dit-il, sont comparables à ceux que l'on attribue à l'usage de « l'opium et rappellent la description donnée par Humphrey Davy d'expériences faites sur sa personne avec le protoxyde d'azote. »

« D'autres auteurs rapprochent l'état de somnambulisme provoqué de celui qui est déterminé par l'ivresse commençante du haschisch ou même de l'alcool et du chloroforme. »

— Les principaux phénomènes qui accompagnent l'hypnotisme sont l'insensibilité, l'automatisme et la suggestibilité. Je vais les examiner successivement, dans cet ordre.

a. INSENSIBILITÉ

L'insensibilité peut aller depuis le simple engourdissement jusqu'à la perte complète de la conscience de soi. Elle se borne quelquefois à certaines

(1) Suite. — Voir le n° 137 de la *Société nouvelle*.

(2) L'auteur a voulu dire sans doute le cerveau. Il est clair que celui-ci étant affecté, l'intelligence, qui ne peut exister sans cerveau sain, en pâtit.

parties des téguments, à certains sens. Elle va dans quelques cas si loin, que d'assez nombreuses opérations chirurgicales, et des plus graves, ont pu être exécutées pendant le sommeil hypnotique, avec ou sans les apparences de la douleur, mais sans que le malade ait eu conscience de son existence, ou au moins sans qu'il ait souffert, malgré les apparences contraires qui s'observent parfois.

Cette coexistence de la conscience de soi avec la non-perception de modifications qui devraient être douloureuses, est curieuse. En voici un exemple remarquable, rapporté par le docteur Cullerre :

— « Le docteur Guérineau (de Poitiers) amputa la jambe d'un homme pendant l'anesthésie hypnotique. Le patient n'éprouva aucune douleur, mais eut pleinement conscience de son existence. « J'ai senti, dit-il, ce qu'on m'a fait, et la preuve, c'est que la cuisse a été coupée au moment où vous me demandiez si j'éprouvais quelque douleur. »

(*La Thérapie suggestive*, p. 248.)

J'ai fait remarquer, en parlant des moyens de constater, chez celui que l'on examine, la présence ou l'absence de la conscience de soi :

1^o Que la communauté du verbe, ou la communication intellectuelle entre un être et celui qui l'observe, est la seule preuve, chez le premier, de la conscience de soi ;

2^o Que l'impossibilité d'établir et de développer ce verbe commun démontre la non-existence de la conscience de soi chez l'être soumis à l'observation ;

3^o Que, dans le cas d'altération dans le fonctionnement du cerveau, le prononcé de quelques paroles seulement ne prouve pas, à la rigueur, que le sujet affecté ait la perception de son existence.

Ajoutons à ces propositions quelques remarques.

Supposons un être jouissant de la sensibilité dans son état physiologique et à l'état de veille, placé dans l'état de sommeil naturel, ou dans un état analogue provoqué, soit par des narcotiques, soit par des manœuvres hypnotogènes ; s'il vous dit à son réveil : *A tel moment, quoique je parusse complètement insensible, j'ai ressenti telle ou telle chose, et je m'en souviens parfaitement*, on peut être certain qu'à ce moment même, l'être en question avait la conscience de son existence. Mais si, à son réveil, il affirme n'avoir rien senti, n'avoir eu connaissance de rien, ne rien se rappeler, il est certain qu'il n'a pas joui, pendant son sommeil, de la conscience de soi. Ainsi un dormeur qui ne rêve pas, ne se sent pas exister pendant toute la durée de son sommeil. Mais si ce même dormeur a des rêves, il perçoit son existence

pendant qu'ils se déroulent, et il peut faire part de cet état de choses après son réveil.

Quant aux signes habituels de douleur : cris, gémissements, contorsions, etc., leur présence ou leur absence ne prouve absolument rien en faveur de la présence ou de l'absence de la conscience de soi. Ils peuvent se montrer quand le sujet ne souffre pas, comme dans le cas d'opérations chirurgicales exécutées sous l'influence du chloroforme ; ils peuvent être absents quoique le sujet ait pleine conscience de son existence, comme le montre l'observation ci-dessus rapportée.

Mettons ces différentes données en rapport avec quelques observations extraites de la *Thérapeutique suggestive* du docteur Cullerre.

— « Le 12 avril 1829, Cloquet fit une opération de cancer du sein sur une dame âgée de 64 ans, pendant qu'elle était plongée en somnambulisme. Elle ne ressentit aucune douleur et ne conserva aucun souvenir de l'opération.

« En 1846, le docteur Loysel (de Cherbourg) extirpait une tumeur de la région mastoïdienne chez une fille de 30 ans, endormie. A son réveil, elle déclara qu'elle ne souffrait pas, qu'elle n'avait éprouvé aucune douleur et n'avait conservé aucun souvenir de ce qui venait de se passer. »

(Pp. 246, 247.)

— Je pourrais multiplier ces exemples qui prouvent, dans certains cas, l'absence complète de la conscience de l'existence.

En voici d'autres montrant qu'il peut y avoir des signes de douleur, sans que cependant celle-ci ait existé. Je les puise dans le rapport d'une Commission nommée par le gouvernement anglais à l'effet de vérifier si, comme l'affirmait le docteur Esdaile, de Calcutta, il était possible de pratiquer des opérations sans douleur pendant le sommeil hypnotique.

— « M. . . (l'opération était très grave) remua le corps et les bras, respira par saccades et changea d'aspect, sans pourtant que ses traits exprimassent la souffrance ; aussi, éveillé, déclare-t-il ignorer ce qui était advenu durant son sommeil.

« Dans trois autres cas, la Commission observa, durant les opérations, divers phénomènes qui ont besoin d'être mentionnés spécialement. Bien que les patients n'ouvrissent point les yeux, n'articulassent aucun son et n'eussent besoin d'être tenus, il y avait des mouvements vagues et convulsifs des membres supérieurs, contorsions du corps, distorsion des traits, donnant à la face une hideuse expression de douleur comprimée ; la respiration devint saccadée, longuement suspirieuse. Il y avait tous les signes d'une souffrance intense, et l'aspect que devrait présenter un muet soumis à une opération, excepté la résistance à l'opérateur.

« Mais dans tous les cas, sans exception, les patients n'avaient ni connaissance ni souvenir de l'opération, niant avoir rêvé, et n'accusant aucune douleur, jusqu'à ce qu'on eût attiré leur attention sur l'endroit opéré. »

(Pp. 249, 250.)

— Il est évident que dans ces cas, et dans d'autres semblables, la conscience de soi avait complètement disparu.

Dans les suivants, au contraire, cette conscience persiste, mais la douleur ne se perçoit pas. C'est absolument comme s'il y avait eu seulement anesthésie locale.

J'ai déjà cité le cas du docteur Guérineau : amputation de la cuisse pendant l'anesthésie hypnotique, chez un homme qui sait ce qu'on lui fait, mais n'éprouve aucune douleur. En voici un autre rapporté par le docteur Cullerre. Il s'agissait d'une opération à pratiquer sur un garçon de 19 ans, cuisinier.

— « Il déclara ne pas vouloir être hypnotisé parce qu'il était sûr de sentir; qu'il fallait l'endormir par le chloroforme. Ne pouvant lui persuader que ses craintes étaient vaines, je composai, lui promettant d'employer l'anesthésie locale, et au moment où son attention était attirée par la mise en marche de l'appareil Richardson, je le fixai brusquement et l'endormis en quelques secondes.

« Aussitôt le malade, en somnambulisme, manifeste des appréhensions très vives; il déclare qu'endormi sa sensibilité est conservée, qu'il va horriblement souffrir. Je lui suggère une anesthésie complète : après quelque résistance, il consent à ne pas sentir, mais demande à être averti du moment où commencera l'opération. Pendant qu'un aide l'amuse en entretenant la conversation, en lui parlant cuisine, et en lui demandant la recette d'un certain pâté de sa composition, une incision en V est faite en deux temps avec des ciseaux sans que le malade ait manifesté le moindre tressaillement; puis j'applique une couronne de sutures. Le malade à ce moment demande si l'on commencera bientôt. Cependant, quand le quatrième point de suture est passé, il accuse des picotements dans la partie opérée; on le rassure. Pendant que, l'opération terminée, on procède au pansement, il se plaint de faiblesse et de nausées et nous conjure de commencer parce qu'il se sent en aller; en effet, il pâlit, son front se couvre de sueur et une syncope se dessine. Aussitôt je le réveille. Tous ces symptômes disparaissent séance tenante et le malade apprend avec plaisir que tout est terminé; il déclare n'avoir rien senti et commande une omelette pour son déjeuner. »

(Pp. 261, 263.)

— Ici, il y a eu évidemment conversation de la conscience de soi, communication intellectuelle entre le malade et ceux qui l'entouraient, mais en même temps abolition de la perception de la douleur.

Un dernier cas pour finir. C'est une observation communiquée par le docteur Fort et recueillie dans l'ouvrage précité du docteur Cullerre.

— « Le 21 octobre 1887, un jeune Italien, employé de commerce, Jean Marabotti, se présente à moi et me demande de lui faire l'extraction d'une loupe siégeant à la région frontale, un peu au-dessus du sourcil droit. La tumeur a le volume d'une noix.

« Reculant devant l'emploi du chloroforme que le malade désire, je me livre sur lui à une courte expérience d'hypnotisation. Voyant que j'avais

affaire à un sujet hypnotisable je lui promets de lui faire l'extraction de la tumeur sans douleur et sans employer le chloroforme.

« Le lendemain, je le fais asseoir sur une chaise et je le plonge dans le sommeil hypnotique par la fixation du regard, ce qui a lieu en moins d'une minute.

« Les docteurs Triani et Colombo, médecins italiens, présents à l'opération, constatent que le sujet a perdu toute sensibilité et que ses muscles conservent toutes les positions qu'on leur donne, comme dans l'état cataleptique. Il ne voit rien, il ne sent rien, il n'entend rien; son cerveau reste en communication avec moi seul.

« Dès que nous eûmes constaté que le malade était complètement plongé dans le sommeil hypnotique, je lui dis : « Vous dormirez pendant un quart d'heure », sachant que l'opération ne durerait pas plus longtemps. Il resta assis parfaitement immobile.

« Je fis une incision transversale de six centimètres de long, je disséquai la tumeur que j'enlevai entière, je pinçai les vaisseaux avec des pinces hémostatiques de Péan, je lavai la plaie et j'appliquai le pansement. Je ne fis pas une seule ligature.

« Le malade dormait toujours.

« Pour maintenir le pansement, j'enroulai une bande autour de la tête. Je disais au malade : « Baissez la tête, levez la tête, penchez la tête à droite, à gauche »; il obéissait avec une précision mathématique.

« Lorsque tout fut terminé, je lui dis : « Réveillez-vous. »

« Il se réveilla et déclara n'avoir rien senti, qu'il ne souffrait pas; et il se retira à pied, comme s'il n'avait pas été touché. »

(*Ibid.*, pp. 252-254.)

— Ici, il pourrait y avoir doute quant à la conservation ou à la perte de la conscience de soi.

D'une part, l'opérateur dit bien qu'il est resté en communication cérébrale avec l'opéré hypnotisé; ce qui donnerait à supposer que cette communication était intellectuelle. D'autre part, le malade déclare qu'il n'a rien ressenti pendant l'opération, d'où il faut conclure à la suppression momentanée de l'intelligence.

Mais si l'on réfléchit que le cerveau peut servir de moyen de communication avec l'extérieur : 1° comme organe centralisant les impressions non perçues et servant de point de départ à certains mouvements réflexes; 2° comme organe enregistrant les impressions senties; on comprendra qu'il peut être question, dans l'observation du docteur Fort, de la fonction cérébrale de la première espèce uniquement.

Dès lors l'obéissance du malade aux ordres du chirurgien, lui prescrivant certains mouvements, se conçoit parfaitement même en l'absence de toute perception de ces ordres. Il suffit que les vibrations communiquées au tympan par les paroles du chirurgien se soient transmises jusqu'au cerveau, pour que les mouvements réflexes se soient produits en harmonie avec l'impression auditive. Il en est alors de l'homme comme du chien auquel on ordonne d'approcher, et qui arrive.

Je conclus que, dans l'observation du docteur Fort, la conscience de soi a été suspendue, que la prétendue communication intellectuelle était simplement une communication nerveuse, cérébrale, et que les mouvements effectués par le malade étaient des mouvements réflexes inconscients.

b. AUTOMATISME.

J'ai déjà fait remarquer que, pour pouvoir agir librement, il faut, condition essentielle, avoir conscience de son existence; et qu'en l'absence de cette condition, il ne peut y avoir qu'automatisme.

En conséquence, toutes les fois qu'un sujet se trouve placé, par suite d'hypnotisme, dans l'état d'insensibilité totale, de façon à ne plus se percevoir, on pourra affirmer avec certitude que, lorsqu'il agit, c'est automatiquement.

Mais en dehors de cette condition d'insensibilité totale, comment parvenir à s'assurer si tel sujet est réduit à l'automatisme, ou s'il jouit encore de la liberté?

**

Dans la question qui m'occupe actuellement, il ne s'agit pas de savoir si, oui ou non, l'homme est théoriquement libre; je suppose le problème résolu affirmativement. Je vais simplement rechercher à quoi l'on reconnaît qu'un sujet hypnotisé a perdu son libre arbitre, ou que, pratiquement, il ne jouit plus, momentanément, de sa liberté.

Rappelons ici quelques réflexions déjà émises antérieurement, en les développant quelque peu.

La volonté, théoriquement, existe ou n'existe pas; il n'y a pas de milieu.

Pratiquement, elle se manifeste plus ou moins facilement. Et cette facilité dépend, entres autres circonstances, de l'état du cerveau.

Un danseur ne peut exercer son art que si ses jambes fonctionnent normalement. Pour peu que leur fonctionnement soit dérangé, la danse en sera rendue moins aisée. Et elle deviendra impossible, si la paralysie les a rendues incapables de tout mouvement.

Il en est du cerveau, sous ce rapport, comme de tout autre organe.

Le cerveau est l'instrument indispensable à l'exercice de la volonté; mais il importe, pour qu'il puisse être utilisé comme tel, qu'il fonctionne normalement, qu'il soit à l'état physiologique et à l'état de veille.

Quand ces conditions sont amoindries, le vouloir en est rendu pratiquement moins aisé, proportionnellement à cet amoindrissement; il n'y a pas encore automatisme, mais diminution dans l'usage de la volonté, ou

domination de la volonté par une autre volonté plus énergique. Ce n'est pas de l'automatisme, je le répète; c'est : ou la soumission à une autre volonté plus forte, autrement dit la subordination plus ou moins consentie à cette volonté; ou bien, l'abandon aux tendances purement organiques.

Quand ces conditions sont complètement absentes, le vouloir est incapable de se manifester, et l'homme est devenu un simple automate.

Il peut donc y avoir, sous l'influence de l'hypnotisme, — comme sous celle de tout autre agent perturbateur de la fonction cérébrale, — diminution dans l'intensité de la manifestation du vouloir, diminution qui peut aller jusqu'à l'annihilation complète. La volonté qui, jusqu'à ce moment, s'était montrée de moins en moins rebelle aux influences extérieures, disparaît alors et fait place à l'automatisme complet.

Encore quelques remarques sur l'automatisme et la liberté avant de passer outre.

Il y a automatisme conscient et automatisme inconscient.

Un être qui n'a pas conscience de soi étant nécessairement un automate, l'existence de l'automatisme inconscient est incontestable; inutile de s'attarder sur ce point. Mais quelques mots sur l'automatisme conscient ne seront pas sans une certaine utilité.

Le sentir, la capacité de se sentir étant immatérielle, les êtres qui se perçoivent agissent donc seuls librement, volontairement, dans certaines circonstances. Mais, dans d'autres, ils agissent automatiquement; et c'est exclusivement chez les êtres capables de la liberté réelle que peut s'observer l'automatisme conscient.

Donnons quelques exemples de cette espèce d'automatisme.

Si, en courant, on s'aperçoit tout d'un coup qu'un précipice barre la route, un mouvement brusque de recul, un saut en arrière se produit instantanément et involontairement : c'est un mouvement, non pas réfléchi mais réflexe, sauvant la vie à celui qui allait se tuer. Et ce mouvement, purement organique, instinctif, automatique, est cependant perçu.

Si, armé d'un fer rougi au feu, on se lance sur quelqu'un en paraissant l'en menacer, celui-ci ne pourra s'empêcher de reculer vivement pour se mettre hors de portée, même dans le cas où il a la certitude qu'il s'agit seulement d'une plaisanterie. Il lui serait même très difficile, sinon impossible, de se soustraire volontairement à ce mouvement de recul. Ici encore il y a action réflexe, automatique, machinale, et cependant perçue.

Pour vaincre un mouvement réflexe analogue à celui dont je viens de parler, il faut user de volonté pour habituer graduellement l'organisme à ne

pas le produire, pour le faire fonctionner autrement que ne le comporte sa nature. C'est une sorte d'éducation à lui inculper, en quelque façon un nouveau pli à lui faire prendre.

L'habitude est tout l'opposé de la liberté. Une action produite habituellement n'est plus une action proprement dite; c'est un mouvement résultant d'un nouveau mode de fonctionnement imprimé à l'organisme.

* * *

Comment constater que l'homme jouit à tel moment de son libre arbitre?

Dans le cas où, à ce moment, il était en état d'insensibilité complète, il n'y a pas de doute possible : on peut affirmer avec certitude qu'alors il se trouvait privé de son libre arbitre. J'en ai donné les motifs antérieurement.

Si au contraire il possédait la perception de son existence, la question ne peut être résolue exclusivement que par lui, affirmant qu'alors il se sentait libre.

Mettons en rapport ces données avec différentes observations recueillies dans des ouvrages sur l'hypnotisme. J'aurai ainsi l'occasion de faire, en les commentant, quelques remarques qui ne seront pas sans utilité.

Je commencerai par les cas d'amoindrissement de la volonté de l'hypnotisé, puis je passerai à l'automatisme véritable.

* * *

Faisons remarquer préalablement que les auteurs qui ont écrit sur l'hypnotisme ne sont pas d'accord sur la réalité de l'automatisme comme étant un de ses effets.

— « Le somnambule hypnotique, dit Gilles de la Tourette, n'est pas un pur automate, une simple machine que l'on peut faire tourner à tous les vents de l'esprit. Il possède une personnalité, réduite, il est vrai, dans ses termes généraux, mais qui, dans certains cas, persiste entière et s'affirme nettement par la résistance qu'il oppose aux idées suggestives. L'hypnotisé reste toujours quelqu'un, et il peut manifester sa volonté en résistant aux suggestions. »

(J. CROCQ, *L'Hypnotisme et le Crime*, p. 91.)

— Gilles de la Tourette confond ici la personnalité et l'individu. C'est celui-ci qui veut; qui a, ou plutôt qui est une volonté. La personnalité est simplement l'être qui a conscience de son existence. Et on conçoit parfaitement la possibilité d'un automate conscient.

Quoi qu'il en soit, Gilles de la Tourette n'admet pas qu'un sujet hypnotisé puisse jamais arriver jusqu'à l'automatisme complet. Richet non plus

— « La somnambule, dit-il, oppose souvent une certaine résistance à la

suggestion. Elle discute, elle demande le motif, elle dit non. Le plus souvent ce pouvoir de résistance est faible. L'expérimentateur en a facilement raison, mais quelquefois cette résistance ne peut être vaincue. »

(*Ibid.*)

— Donc, pas d'automatisme, mais simplement soumission à une volonté qui ordonne.

Il est cependant rationnel d'admettre que si la volonté peut éprouver des difficultés croissantes à se manifester, il doit exister, au terme de la série, telle circonstance qui l'annihile complètement.

D'autres auteurs, au contraire, Liébault et Liégeois, par exemple, prétendent que, même pour les suggestions criminelles, les somnambules vont à leur but comme la pierre qui tombe. (J. CROCQ, *L'Hypnotisme et le Crime*, p. 92.)

— « En tout cas, dit Beaunis, même quand le sujet résiste, il est toujours possible, en insistant, en accentuant la suggestion, de lui faire exécuter l'acte voulu. Au fond, l'automatisme est absolu et le sujet ne conserve de spontanéité que ce que veut lui en laisser son hypnotiseur ; il réalise, dans le sens strict du mot, l'idéal célèbre : il est comme le bâton dans la main du voyageur. »

(*Loco citato*, p. 92, 93.)

— Ainsi, selon les uns, jamais d'automatisme ; selon les autres, toujours de l'automatisme. La vérité se trouve entre ces extrêmes.

— « On peut, dit M. le docteur J. Crocq, rencontrer des sujets absolument automates, d'autres présentant une résistance relative aux suggestions, d'autres encore qui n'exécutent que les suggestions qui leur sont agréables. »

(*L'Hypnotisme et le Crime*, p. 100.)

Voici une observation de subordination de la volonté de l'hypnotisé à celle de l'opérateur.

— « Un hystérique hypnotisable était accusé de complicité de vol : sa maîtresse avait volé un cheval et une voiture, et l'avait chargé de ramener l'attelage à la maison, lui disant qu'elle l'avait acheté ; telle était du moins la version de l'accusé.

« Laurent le plonge en somnambulisme.

« — On vous accuse de complicité de vol, dit-il.

« — Je suis innocent.

« — Vous saviez cependant que le cheval et la voiture avaient été volés.

« — Non, non, je n'en savais rien.

« — Vous le saviez.

« — Je vous jure que non.

« — Je vous dis que vous le saviez.
 « — Non, dit-il, déjà plus mollement.
 « — Je vous assure que vous le saviez; vous le saviez.
 « — *Oui, je le savais.*
 « — C'est sûr, vous le saviez?
 « — *Je le savais.*
 « — Vous ne saviez pas que la voiture avait été volée.
 « — S... je le savais.
 « — Vous ne saviez pas que la voiture avait été volée.
 « — Si, je le savais.
 « — Non, je vous dis que vous n'en saviez rien.
 « — *Non, je n'en savais rien.*
 « Laurent eut beau essayer, les réponses ne furent jamais que ce qu'il voulait qu'elles fussent. « J'ai beau lui ordonner de dire la vérité; la vérité, pour lui, c'est ce que je lui dirai, ce que je lui ferai croire. »

(Dr J. CROCQ, *L'Hypnotisme et le Crime*, p. 293.)

— Voici une autre observation. Bien qu'elle ne s'appuie pas directement à la subordination d'une volonté à une autre, elle montre cependant à quel point la volonté de l'hypnotiseur peut exercer sa domination sur le sujet de son expérience.

— « A une personne très intelligente, qui n'était pas endormie profondément, qui n'avait perdu la conscience ni de son état, ni de sa personnalité, qui avait conservé au réveil la mémoire des faits qui s'étaient présentés pendant son sommeil, M. Ch. Richet dit : « Voici un lion. »

— « A quoi bon, répondit-elle, puisque ce n'est pas vrai; je sais très bien qu'il n'y a pas de lion. » Mais l'opérateur insista en lui répétant qu'il y avait réellement un lion : — « Je finirai par le voir, si vous me le dites », assura l'hypnotisé. En effet, il le vit, confusément d'abord, en ayant conscience qu'il s'agissait d'une hallucination. Puis la forme peu à peu se dessina, le lion lui apparut, couché, avec sa crinière, sa queue qui s'agitait, ses yeux jaunes fixés sur lui; il fit un mouvement de recul, quand on lui dit que le lion se levait. »

(Dr CULLERRE, *Magnétisme et Hypnotisme*, p. 231.)

* * *

Voici maintenant quelques cas se rapportant à l'automatisme.

— « Une dame de la ville, racontent Dumarquay et Giraud Teulon, hypnotisée et interrogée, se prit, pendant cet état de sommeil loquace, à répondre à notre curiosité scientifique par des confidences faites pour satisfaire une tout autre curiosité, et *tellement graves*, tellement dangereuses pour elle-même, qu'aussi effrayés pour la malade que frappés de notre responsabilité, fatalement engagée, nous nous empressâmes de réveiller la malheureuse, auteur de ces trop libres communications. Ce court récit, ajoutent-ils, laissera, nous l'espérons, dans l'esprit de nos lecteurs, une impression salutaire en leur dévoilant un nouvel aspect des dangers attachés au trop insouciant emploi de l'hypnotisme; quelles conséquences ne sont pas à redouter, pour le repos des familles, de cette suppression du libre

arbitre chez des sujets en pleine possession de la parole, et que rien ne saurait distraire de la contemplation de leurs entraînements affectifs? »

(J. CROCQ, *L'Hypnotisme et le Crime*, p. 239.)

— Chez ce sujet, il y avait évidemment, pendant son sommeil hypnotique : défaut de réflexion sur le tort que ses aveux pouvaient lui causer, suppression de la volonté qui aurait pu lui faire éviter les graves confidences dont parlent Dumarquay et Giraud Teulon, pour tout dire, suppression du libre arbitre ou automatisme.

Il en est de même dans l'observation suivante, puisée dans le même ouvrage.

— « Le mari d'une jeune malade, raconte M. le docteur J. Crocq, me dit un jour que sa femme avait eu un enfant avant son mariage, mais qu'elle ne l'avouait qu'à lui ; depuis qu'elle est mariée elle n'a plus eu d'enfant. En l'interrogeant sur son état, je lui demande :

« — N'avez-vous jamais eu d'enfant ?

« — Jamais, me répond-elle.

« Je l'endors en présence de son mari, elle tombe en somnambulisme véritable.

« — N'avez-vous jamais eu d'enfant, lui dis-je.

« — J'ai eu un enfant avant mon mariage.

« — Pourquoi n'avez-vous pas dit cela tantôt ?

« — Parce que je ne le dis à personne, il n'y a que mon mari qui le sache.

« — Puisque vous ne voulez le dire à personne, pourquoi me le dites-vous ?

« — Parce que je ne puis faire autrement.

« Voilà bien l'automatisme parfait. »

(*Ibid.*, p. 239.)

— On remarquera que, dans cette observation, il s'agit, non d'une suggestion donnée au sujet, ayant pu le contraindre en quelque façon à répondre comme il l'a fait, mais d'une simple question. Il n'y a donc pas eu ici soumission de la volonté du sujet à celle de l'opérateur, mais réellement automatisme.

Il est clair qu'un hypnotisé, chez lequel la volonté a de moins en moins les moyens de se révéler, et à plus forte raison, celui qui est en état d'automatisme ou de suspension de la volonté, il est clair, dis-je, que ces deux sujets seront mus, presque exclusivement pour le premier, et exclusivement pour le second, par leurs tendances organiques.

— « Etant en quelque sorte distraits du monde extérieur, dit le Dr Cul-
lere, les sujets perdent en effet les sentiments de réserve et de dissimulation que leur inspire inconsciemment le milieu dans lequel ils vivent d'habitude. Alors leurs penchants, leurs instincts, les tendances bonnes ou mauvaises de leur nature s'étalent avec la plus grande ingénuité aux yeux de tous. Cer-

tains somnambules manifestent des impulsions au vol et à l'homicide. Quelques hystériques se montrent d'un érotisme parfois cynique. Il suffit de leur suggérer une idée de cet ordre pour les voir se livrer aux actes les plus offensants pour la morale. »

(CULLERE, *Magnétisme et Hypnotisme*, p. 173.)

— Est-il exact de dire que ces sujets sont distraits du monde extérieur, tout en continuant à être en rapport intellectuel avec ceux qui les entourent ?

Est-il plus juste de prétendre qu'ils perdent tout sentiment de réserve et de dissimulation ? Ce qu'ils n'ont pas, en réalité, c'est la volonté de dissimuler, la faculté de choisir entre les deux voies qui se présentent à eux. Alors, comme le dit fort bien le Dr Cullerre, toute puissance directrice leur faisant défaut, ils en sont réduits aux seules impulsions organiques. Ce sont des automates conscients.

Dans cette question de l'automatisme, il faut se garder de confondre la non-volonté et l'impuissance.

On peut être libre, puissant, pour penser, et esclave, impuissant, pour agir, pour réaliser sa pensée.

— « Si je vous affirme que vous ne pouvez bouger de votre chaise, dit Durand, et que, pour me démentir, vous faites un impétueux effort auquel vos membres n'obéissent pas, ce n'est pas votre volonté qui manque, elle réagit ; vous trouvez bête et ridicule de ne pouvoir bouger, vous n'avez donc pas la conviction intime de votre impuissance. »

(Dans l'*Hypnotisme scientifique* du Dr CROCQ, p. 221.)

— Avant d'avoir mis vos forces à l'épreuve, bien entendu.

Un paralytique, sain du cerveau, peut parfaitement *vouloir* marcher. Il ne le *peut* pas, cependant. Est-on en droit d'en conclure que c'est un automate ? Non, évidemment. Et c'est cependant ce que l'on fait parfois. En voici des exemples.

— « Un médecin de Breslau avait affirmé à Heidenhain qu'il serait insensible au magnétisme. Dans une première expérience il tomba dans une sorte d'engourdissement et fut mis dans l'impossibilité de parler. Réveillé, il prétendit que, s'il n'avait pas parlé, c'est parce qu'il n'avait pas voulu. L'expérience ayant été renouvelée, il fut obligé d'avouer cette fois que, s'il n'avait pas parlé, ce n'est pas parce qu'il n'avait pas voulu, mais bien parce qu'il n'avait pas pu. »

(Dr CULLERE, *Magnétisme et Hypnotisme*, p. 78.)

— Il résulte clairement de ce récit que le sujet avait voulu parler, mais sans pouvoir mettre sa volonté à exécution. Or, il y a incompatibilité entre la volonté et le vrai automatisme. Et cependant le Dr Cullere prétend que ce sujet avait été réduit, dans cette expérience, à l'état d'automate.

Voici une observation faite sur lui-même par un homme âgé et instruit, racontant ce qui se passa pendant qu'il était en état d'hypnotisme.

— « Bientôt commença votre action sur moi, et je devins véritablement machine sous votre volonté directrice. Vous affirmiez un fait : de prime abord j'hésitais à le croire; et tout aussitôt j'étais obligé de me rendre à l'évidence du fait accompli.

« — Vous ne pouvez pas ouvrir les yeux. Et vainement j'essayais, et vainement mon sourcil se relevait, et la peau de mon front se ridait soulevée : les paupières restaient collées.

« — Vous êtes cloué sur le fauteuil, vous ne pouvez plus vous lever. Et vainement mes bras libres, qui passent pour très vigoureux encore, essayèrent de soulever la masse inerte du bassin et des jambes : j'étais cloué.

« — Levez-vous. Vous ne pouvez plus ni vous asseoir ni vous baisser. Et tous mes efforts pour changer de place et rompre cet état de paralysie ridicule demeuraient infructueux.

« — Vous ne pouvez plus ouvrir la bouche. Et mes mâchoires se trouvèrent tout à coup soudées indissolublement.

« Pendant que ces opérations suivaient leurs cours, je causais avec les spectateurs, et je donnais à la masse du public le détail de mes impressions, soit spontanément, soit pour répondre aux questions qui m'étaient adressées. »

(Dr CULLERE, *Magnétisme et Hypnotisme*, p. 183.)

— Il m'est impossible de voir là de l'automatisme réel, de l'absence de volonté. J'y découvre seulement des espèces de paralysies partielles suggérées, mettant le sujet dans l'impossibilité de produire tel ou tel mouvement, malgré sa ferme volonté de le faire.

AGATHON DE POTTER

(A finir.)

LES RAYONS RÖNTGEN

La brillante découverte du professeur Wilhelm-Conrad Röntgen a eu pour résultat de faire pénétrer dans le grand public nombre de notions physiques qui jusqu'ici étaient restées confinées dans le domaine restreint des spécialistes. Quelques préliminaires sur deux objets qui jouent un grand rôle dans la question, la bobine d'induction et les corps phosphorescents, ne seront donc pas inutiles.

* * *

Tout le monde sait que les actions chimiques donnent naissance, dans les piles, à des courants *continus* d'une force *électro-motrice* ou *tension* qui caractérise la pile et d'une *intensité* variable avec les résistances du circuit.

La force électro-motrice est quelque chose comme la pression qui détermine l'écoulement d'un liquide dans une conduite : l'intensité, c'est-à-dire la quantité d'électricité qui traverse en une seconde la section du conducteur, est quelque chose comme le poids de l'eau qui traverse en un temps donné la section d'une conduite.

La bobine de Ruhmkorff, perfectionnement de l'invention de Faraday, est un générateur de courants *alternatifs*, c'est-à-dire de courants dont le sens est périodiquement renversé ; c'est aussi un transformateur de courants très intenses et de tension faible en courants de tension formidable et d'intensité faible. Supposez que nous comprimions une artère de caoutchouc dans laquelle l'eau circule à une certaine pression : nous diminuons le débit à la seconde d'un robinet fixé à l'extrémité de cette artère, mais nous augmentons la pression avec laquelle l'eau s'échappera. La bobine transforme d'une manière analogue l'énergie électrique. Ses effets peuvent devenir terribles : l'appareil d'électrocution employé actuellement aux Etats-Unis n'est pas autre chose qu'une bobine d'induction.

La tension dépend directement du nombre par seconde des ruptures du

courant alternatif; de ce que l'on appelle la *fréquence*. La fréquence, qui est couramment de 100 environ à la seconde, a atteint d'abord, dans certains dispositifs de M. Tesla, le nombre de 10,000; elle peut atteindre maintenant dans certains appareils médicaux les chiffres de 200,000 à 1 million.

Les corps phosphorescents n'ont rien de commun avec le phosphore : ce sont des corps qui absorbent de la lumière visible ou invisible, la transforment en radiations d'autre espèce, puis la restituent dans l'obscurité suivant des lois de déperdition plus ou moins rapides. Il n'y a aucun rapport connu entre cette singulière propriété et la composition chimique; les sulfures de calcium, de baryum, de strontium, le sulfure de zinc préparé d'une manière particulière, le platino-cyanure de baryum, etc., sont phosphorescents. Quand la transformation des radiations reçues cesse en même temps que l'éclairement des corps, comme c'est le cas pour le sulfate de quinine, le nitrate d'urane, l'écorce de marronnier d'Inde, etc., ces corps sont dits *fluorescents*. On tend depuis Wiedemann à envelopper tous ces phénomènes sous une désignation commune : *la luminiscence*.

* * *

Nous connaissons tous les illuminations classiques des tubes de Geissler et de l'œuf électrique : ce sont des étincelles qui se produisent entre les deux pôles d'une bobine d'induction dans un milieu raréfié d'air et d'autant plus brillantes que le vide est plus parfait dans le tube ou dans l'œuf.

Ces vides ne sont que relatifs. En réduisant à quelques millièmes d'atmosphère la pression de ces tubes, Crookes découvrit à la *cathode* ou pôle négatif un espace obscur, autour de l'*anode* ou pôle positif une belle illumination due à la mise en jeu de la fluorescence du verre, dans les zones intermédiaires des cercles brillants très nets. Ces phénomènes disparaissent dès que la pression de l'air augmenté un peu; ils disparaissent encore quand on pousse le vide plus avant; Crookes les attribua à un état extrêmement raréfié de la matière, l'*état radiant*, et on crut généralement que les rayons émis par la cathode (d'où le nom de *cathodiques*), rayons auxquels Lénard découvrit la singulière propriété d'être déviés par l'aimant dans les tubes raréfiés, ne pouvaient se propager que dans le milieu radiant.

Hertz avait remarqué que les rayons cathodiques traversent les lames minces d'aluminium; utilisant cette découverte de son maître, Lénard réussit à les faire sortir dans l'air à travers une mince fenêtre d'aluminium assez résistante cependant pour tenir le vide de son tube. L'étude devenait désormais plus facile. Le savant hongrois constata qu'ils illuminent les corps phosphorescents et qu'invisibles pour notre œil, ils viennent impressionner à distance des plaques photographiques, même à travers de minces écrans

de carton. Les rayons cathodiques n'étaient cependant point des rayons chimiques ordinaires, car ceux-ci ne sont point déviés par l'aimant.

C'est en répétant les expériences de Lénard que Röntgen découvrit ses fameux rayons ; en cherchant à résoudre un problème, il réussit à en poser un second ; sur les rayons cathodiques, assez mystérieux, se greffèrent les rayons X, également mystérieux. C'est ainsi que la nature accueille d'ordinaire nos curiosités indiscrètes. Röntgen avait entouré le tube de Crookes d'un écran de papier noir qui s'y adaptait exactement, papier opaque pour les rayons ultra-violet, la lumière du soleil ou de l'arc électrique et cependant un écran recouvert de platino-cyanure de baryum s'illuminait brillamment au voisinage du tube et cela sans que la face enduite de platino-cyanure fût tournée vers le tube. L'excitation de la fluorescence était encore notable à 2 mètres du tube. Les rayons cathodiques n'avaient point ce pouvoir : un livre de mille pages, des planches de plusieurs centimètres d'épaisseur furent traversées ; il fallait bien admettre, provisoirement au moins, l'existence de nouveaux rayons. Lénard les avait d'ailleurs rencontrés et les avait *presque* distingués par leur propriété de n'être pas déviés par l'aimant à l'intérieur de son tube.

La photographie à travers les corps opaques, qui a été pour le public quelque chose comme un feu d'artifice dans la nuit, se rattache directement, comme on le voit, aux travaux de Crookes sur la matière radiante et de Lénard sur les rayons cathodiques ; elle a été précédée encore de quelques recherches dont les résultats n'ont peut-être avec les nouveaux rayons d'autres rapports que l'analogie des effets sur la plaque photographique ; il importe cependant de les rappeler brièvement.

En 1880, M. Cornu a noté que l'on peut observer des effets de fluorescence à travers une lame d'argent déposé chimiquement, assez épaisse pour arrêter les rayons lumineux ordinaires. M. de Chardonnet a pu ainsi photographier, à travers un miroir recouvert d'argent et opaque pour notre œil, une petite statuette en marbre de Carrare ; il a montré aussi que l'invisibilité de ces rayons tient à leur absorption par les milieux de notre œil, en particulier par le cristallin.

En 1886, le Dr Boudet de Paris et M. Tommasi ont obtenu, dans l'obscurité la plus complète, des impressions de plaques sensibles avec l'effluve électrique obscure émise par une machine électrique de Holtz, c'est-à-dire par une machine donnant de l'électricité par frottement ; tout récemment M. G. Moreau a vérifié ces faits : il a produit une aigrette électrique entre une pointe reliée au pôle positif et un petit plateau relié au pôle négatif

d'une bobine d'induction ; en disposant parallèlement à l'aigrette une petite boîte renfermant divers objets placés sur une plaque sensible, il a obtenu des images.

On sait que, d'après les idées de Maxwell brillamment confirmées par Hertz, les rayons lumineux sont des vibrations qui ne diffèrent que par leur fréquence des vibrations électriques ; la vitesse de propagation de ces deux sortes d'ondes est voisine de 300,000 kilomètres à la seconde. Entre les radiations électriques et les radiations lumineuses se placent, au point de vue de la fréquence, les radiations calorifiques ; outre les radiations lumineuses toutes les sources connues émettent des radiations invisibles beaucoup plus rapides : ce sont les rayons ultra-violettes auxquels on attribuait presque exclusivement jusqu'ici les actions chimiques de la photographie. Il résulterait des expériences précédentes que les vibrations peu fréquentes sont, aussi bien que les vibrations rapides, capables de décomposer le gélatino-bromure d'argent, à moins, ce qui est très possible, comme on le verra plus loin, que des rayons de très grande fréquence de vibration n'accompagnent toujours les radiations de très petite fréquence : M. Wiedemann a trouvé récemment dans les décharges électriques ordinaires des rayons que l'aimant ne dévie pas et qui, comme les vibrations très rapides, excitent la fluorescence.

* * *

Ce qui a contribué beaucoup au succès des rayons X et de leurs applications est l'extrême facilité de les produire. Voici le dispositif auquel on s'est arrêté en France dès la première nouvelle de la découverte ; c'est en particulier le dispositif que M. Seguy mit à la disposition des chercheurs dès le début du mouvement. Prenez six piles Radiguet au bichromate de potasse, une forte bobine donnant des étincelles de 8 centimètres de longueur, une petite ampoule de Crookes, reliez par un fil au pôle négatif de la bobine l'une des électrodes (c'est-à-dire l'un des conducteurs d'aluminium soudés dans le verre), reliez l'autre au pôle positif ; dès que vous établissez les contacts qui permettent à l'étincelle de jaillir au trembleur de la bobine, vous voyez l'ampoule s'illuminer d'une belle lueur verdâtre. Enveloppez maintenant de deux feuilles de ce papier noir-bleu qui sert à envelopper les plaques photographiques et qu'on appelle *papier-aiguille*, une plaque sensible au gélatino-bromure ; placez cette plaque sur une table à 10 centimètres de l'ampoule : appliquez votre main sur le papier noir ; mettez à côté de votre main votre montre ; l'opération finie, plongez la plaque dans un bain développeur énergique comme le bain du « cristallos » ou encore dans un bain à l'acide pyrogallique ; au bout de cinq à six minutes vous voyez apparaître une image de la main et de la montre.

Ces deux images, naturellement, apparaissent en blanc sur le fond noir du cliché négatif; mais vous remarquerez bien vite que la teinte est plus blanche au milieu du doigt que sur le contour : c'est l'ombre des os; la montre apparaît encore plus en blanc que les os, car elle est plus absorbante des radiations nouvelles.

Ce ne sont point là des photographies : on est convenu assez généralement maintenant de réserver le nom de *radiographies* à ces sortes d'images.

On peut employer d'autres dispositifs que la pile et la bobine; on a utilisé les machines produisant par frottement l'électricité dite statique; on s'est servi de simples lampes à incandescence avec les courants à haute fréquence et à haute tension de Nicolas Teslà, dont nous parlions il y a un instant.

Les ampoules s'améliorent parfois à l'usage, mais le plus souvent elles se gâtent plus ou moins vite, car elles perdent leur pression efficace. Il faut toujours commencer par des courants peu intenses que l'on augmente progressivement; on améliore le tube en renversant de temps à autre avec le commutateur de la bobine le sens des décharges. Il se produit sans doute alors dans l'ampoule des recompositions encore mal définies de gaz raréfiés. Les gaz d'ailleurs pénètrent à l'intérieur du verre sous l'influence du courant cathodique (Gouy); on peut les en faire sortir et ramener la pression optima en chauffant l'ampoule.

Le mémoire original du célèbre professeur de Würzburg attribuait aux nouveaux rayons les propriétés les plus singulières : pas de réflexion, pas de réfraction, pas de polarisation. Les dernières recherches ont apporté quelques restrictions à ces affirmations trop absolues.

La vérité est que les rayons de Röntgen ne sont déviés que très peu par un prisme en aluminium (et encore de la manière anormale que nous expliquerons; l'indice de réfraction serait 0,999); ils ne se réfractent pas sensiblement en passant de l'air dans l'eau, dans le sulfure de carbone, le sel gemme, le verre, etc.

Ils ne se réfléchissent pas régulièrement à la surface des corps : ils sont diffusés, à peu près comme la lumière ordinaire par les milieux troubles.

Par suite de la réflexion et de la réfraction (dans certains cristaux par suite de la réfraction seule) il se produit pour la lumière ce que l'on appelle la *polarisation*. Si l'on prend deux plaques de tourmaline taillées parallèlement à l'axe, c'est-à-dire à la ligne idéale qui passe par le centre du cristal, et si, les plaçant l'une derrière l'autre, on fait tomber sur cet assemblage un

pinceau de rayons lumineux, la lumière passe ou ne passe pas suivant l'orientation respective des deux plaques. Cela tient à ce que la tourmaline ne présente pas une structure moléculaire identique dans toutes les directions; si on admet que la lumière est *quelque chose* qui vibre dans toutes les directions qui sont perpendiculaires au sens de propagation du rayon (*vibrations transversales*), on conçoit que les vibrations puissent être arrêtées dans certains plans et, au contraire, se propager dans un plan orienté d'une manière particulière : c'est cette orientation qui constitue la *polarisation*.

Les rayons Röntgen, que leur inventeur n'avait pu parvenir à polariser, se polariseraient légèrement d'après les recherches du prince B. Galitzine et A. de Karnojitzky.

Quand, après avoir jeté une pierre dans l'eau, on en jette une seconde et que les cercles concentriques qui rident la surface viennent à se rencontrer, il se présente deux cas bien différents : si, au moment où elle est sollicitée par le premier système d'ondes, la particule liquide est sollicitée dans la même direction par le second système, il y aura fusion des deux mouvements en un mouvement unique d'amplitude double; au contraire, si au moment où le premier système tend à élever la particule, le second système tend à l'abaisser, il ne se produira sous l'action simultanée de ces deux forces contraires aucun mouvement. Supposons que les ondes d'un milieu hypothétique impondérable que nous appelons *éther* se propagent avec la vitesse de la lumière perpendiculairement à la direction du rayon lumineux comme les ondulations de cette nappe liquide : appelons *longueur d'onde* la distance de deux crêtes; on comprend immédiatement que, pour la lumière comme pour l'eau, lorsque l'un des systèmes d'ondes sera en avance sur l'autre d'une longueur d'onde, il y aura addition des vitesses et accroissement de l'intensité lumineuse; si, au contraire, l'un des systèmes est en avance sur l'autre d'une demi-longueur d'onde ou d'un nombre impair de demi-longueurs d'onde, les sommets de l'un des systèmes coïncidant avec les creux de l'autre, il y aura repos parfait de l'éther ou obscurité, de même qu'il y a dans les mêmes conditions retour de l'eau au niveau mort : c'est ce qu'on appelle une *interférence*. Röntgen n'a pas pu constater d'interférence de ses rayons : mais puisqu'on vient de découvrir qu'ils se polarisent, la découverte de leur interférence ne se fera pas attendre.

La lumière visible suit dans son absorption par les différents corps, une loi qui n'a jamais pu être reliée à aucune caractéristique des corps : un rayon lumineux qui traverse sans absorption sensible des kilomètres de cristal est arrêté complètement par une mince lame de métal ou une feuille de papier. La densité des corps n'a évidemment rien à voir dans cette

absorption. Il n'en est pas de même pour les rayons X. MM. Battelli et Garbasso ont trouvé, par une méthode fondée sur la comparaison photométrique de clichés photographiques, que la quantité de rayons X transmis à travers un corps est d'autant plus grande que sa densité est plus faible; une loi de proportionnalité inverse serait presque rigoureuse : par exemple le liège, très léger, laisse passer presque tout; le plomb au contraire arrête presque tout à fait le rayonnement. Les quelques exceptions qu'on a trouvées à cette loi s'expliqueront, sans doute, par quelque luminiscence des corps en question.

Les résultats obtenus avec les rayons X ne sont pas moins paradoxaux quand on considère leur absorption par des épaisseurs différentes d'un même corps. La lumière suit une loi très rapide d'extinction : par exemple s'il passe après 1 mètre d'épaisseur la moitié de la lumière incidente, après 2 mètres il passera la moitié de cette moitié, c'est-à-dire le quart; après 3 mètres la moitié de cette moitié, c'est-à-dire le huitième. Au contraire les rayons X ne sont absorbés que sensiblement en raison directe de l'épaisseur; si après 1 mètre il passe la moitié de ces rayons, après 2 mètres il en passera le quart; après 3 mètres le sixième, etc.

MM. Benoist et Hurmuzescu ont montré que les rayons X déchargent des corps électrisés. Cette observation est importante, car elle est le point de départ de la seule méthode de mesure un peu précise que nous possédions pour les rayons X; elle nous permet d'y employer l'électroscope à feuilles d'or.

D'après M. Chappuis, le temps que ces radiations mettent à faire tomber les feuilles de l'électroscope est proportionnel à leur puissance photographique : on mesure cette puissance par l'inverse du temps de pose nécessaire pour obtenir une radiographie.

Les métaux les plus absorbants pour ces rayons comme le platine, le plomb, sont ceux qui se déchargent le plus vite sous leur influence : cela était à prévoir.

M. Piltschikoff a trouvé que l'action déchargeante se produit même à travers une couche électrique double et un disque de zinc opaque pour les rayons; M. Lafay a recueilli de l'électricité transportée par ces rayons; en frappant un corps électrisé, ils expulsent les particules gazeuses condensées à la surface ou occluses jusqu'à une certaine profondeur; en effet, la vitesse de dissipation de l'électricité par les rayons dépend non seulement du corps mais encore du milieu; elle est proportionnelle, d'après MM. Benoist et Hurmuzescu, à la racine carrée de la densité du gaz dans lequel est plongé le conducteur électrisé.

M. Röntgen a constaté que l'intensité de l'effet de ses rayons diminue à partir du tube sensiblement en raison inverse du carré de la distance, c'est-à-dire qu'à 2 mètres ils agissent quatre fois moins qu'à 1 mètre, à 3 mètres, neuf fois moins, etc. Il s'est demandé naturellement si l'action photographique est un effet direct sur le gélatino-bromure d'argent ou un effet secondaire dû à la fluorescence de la gélatine dans laquelle le bromure est émulsionné sur les plaques. D'après des expériences de M. Colson, les rayons agiraient directement sur le bromure, sans l'intermédiaire du verre et de la gélatine. Quoi qu'il en soit, le verre de l'ampoule, en émettant ces rayons, devient fluorescent : « Ne peut-on alors se demander si tous les corps dont la fluorescence est suffisamment intense n'émettent pas, outre les rayons lumineux, des rayons X de Röntgen, *quelle que soit la cause de leur fluorescence?* Les phénomènes ne seraient plus alors liés à une cause électrique. Cela n'est pas très probable, mais cela est possible, et sans doute assez facile à vérifier. » M. Henri Poincaré s'exprimait ainsi dans une publication portant la date du 30 janvier (1). Le 10 février je présentais à l'Académie une note sur la possibilité d'augmenter le rendement photographique des rayons X par l'emploi du sulfure de zinc phosphorescent et sur l'émission, par ce sulfure, de rayons capables de traverser les corps opaques, que le sulfure ait été excité par le soleil ou par la lumière du magnésium. C'était en même temps que la confirmation de l'hypothèse de M. Poincaré, hypothèse implicitement admise par M. Röntgen, une transformation de la question (2).

J'ai donné à mes expériences sur l'accroissement du rendement photographique des rayons X par mon sulfure de zinc phosphorescent différentes formes.

Je place sur le double papier aiguille enveloppant la plaque photographique un fil de fer et sur ce fil diverses pièces de monnaie : une pièce de 5 francs que j'enduis de sulfure à gauche et dessus, une pièce de 5 centimes enduite de sulfure en-dessous, une pièce de 10 centimes enduite de sulfure en-dessus, enfin une pièce de 5 centimes non enduite de sulfure. Or, sur le cliché, on aperçoit nettement l'image du fil derrière la pièce de 10 centimes et la pièce de 5 centimes, derrière la partie traitée de la pièce de 5 francs ; le

(1) *Revue générale des sciences.*

(2) « Liées d'abord, pour le renforcement des radiations aux rayons découverts par M. Röntgen, les substances phosphorescentes s'en dégagent comme par enchantement ; une nouvelle découverte prend la place de celle qui vient d'être accueillie avec un si grand enthousiasme et qui n'en formera désormais qu'un cas particulier. En quelques semaines, la physique française a regagné le temps perdu ; elle paie sa dette au trésor commun et l'augmente d'un gros intérêt ». (CH.-ED. GUILLAUME, *Les Radiations nouvelles*, p. 8.)

fil demeure invisible derrière la pièce de 5 centimes non enduite. J'ai aussi rendu visibles derrière une plaque d'aluminium de 6 millimètres d'épaisseur des pièces de monnaie dans les portions où la plaque avait été enduite sur sa surface supérieure ou sa surface inférieure de sulfure de zinc phosphorescent : la pièce placée derrière les parties intactes de la plaque reste invisible sur le cliché photographique.

La même plaque d'aluminium exposée soit à la lumière du jour, soit à la lumière du magnésium, sur des doubles feuilles de papier aiguille enveloppant une plaque sensible, impressionne le gélatino-bromure dans les portions où elle a reçu du sulfure de zinc. Ce cliché n'accuse aucune ombre dans les portions correspondantes aux parties non sulfurées. Les corps phosphorescents émettent donc des radiations capables de traverser les corps opaques.

Ces résultats ont été confirmés par M. Niewenglowski avec le sulfure de calcium, par M. Henri Becquerel avec des cristaux de sulfate double d'uranium et de potassium qui n'est pourtant que fluorescent, par M. Troost, avec du sulfure de zinc phosphorescent préparé par un procédé différent du mien.

M. Henri Becquerel a constaté de plus que les rayons émis par les corps phosphorescents se réfléchissent, se réfractent et se polarisent comme les rayons ultra-violet.

M. Ch.-V. Zenger avait obtenu en 1893, dans la nuit, des vues photographiques du mont Blanc et du lac de Genève : ces actions s'expliquent bien maintenant par la phosphorescence des glaciers et autres objets reproduits.

**

Toutes ces études ont conduit à perfectionner le dispositif d'expériences et à diminuer la durée si fatigante de la pose. Le vide le plus favorable de l'ampoule, pour les tubes en forme de poire, est de $1/1000$ de millimètre de mercure ; avec l'interrupteur de Foucault, le nombre le plus favorable d'interruptions de la bobine est de dix à la seconde (James Chappuis). Pour les tubes de forme cylindrique le vide optimum est seulement de $0^{mm},01$. Il convient de choisir les plaques au gélatino-bromure d'argent les plus sensibles aux rayons ordinaires : les plaques au collodion sont très peu impressionnables par les nouveaux rayons : les sels de platine et de métaux très absorbants pour ces radiations sont indiqués.

M. d'Arnal recouvre les objets à photographier d'un verre d'urane ; M. Basilewsky, d'une feuille de papier enduite d'une couche de platino-cyanure de baryum ; M. Piltchikoff place des substances phosphorescentes dans les ampoules ; Edison recommande le tungstate de calcium.

M. Hurmuzescu entoure l'extrémité voisine de la cathode d'une feuille d'étain; le professeur W. Koenig, de Francfort, emploie une cathode concave dont le foyer est au centre de l'ampoule et intercepte les rayons X en cet endroit par une lame de platine. M. G. Meslin déplace et concentre la tache fluorescente dont émanent les rayons en déviant par un aimant les rayons cathodiques à l'intérieur du tube. M. Silvanus-P. Thompson emploie sous le nom de *focus* un tube en forme de poire, muni à l'une de ses extrémités d'une cathode légèrement concave qui fait converger les rayons cathodiques sur une lame de platine recouverte d'un mélange d'émail et de sulfure de baryum : cette lame ne sert pas nécessairement d'anode. M. E. Colardeau préconise des tubes cylindriques de très petit diamètre, de la dimension d'une cigarette ordinaire, contenant une cathode de même diamètre et très peu distante de la paroi anticathodique; pour leur conserver le plus longtemps possible leur pression efficace on soude latéralement à ces tubes des ampoules plus ou moins volumineuses. M. Chabaud construit des ampoules cylindriques à cathode de forme concave et soude au verre à une faible distance de la paroi et au foyer de la cathode un disque d'aluminium constituant l'anode : une seconde anode fait l'office de réservoir de gaz destiné à suppléer au vide croissant de l'ampoule. M. Seguy construit des ampoules bi-anodiques; les rayons cathodiques sont envoyés par la cathode qui a la forme d'un miroir sphérique sur une première anode en platine inclinée de 45 degrés sur l'axe du miroir; une seconde anode située en face de la zone où se réfléchissent les rayons est reliée par un embranchement au fil conducteur.

Par ces divers moyens on peut abaisser à quelques secondes et même à des fractions de seconde la durée du temps de pose. En tout cas, il est toujours prudent de se rendre compte de l'intensité du rayonnement de son ampoule par quelque essai radiographique préliminaire ou bien en mesurant le pouvoir actinique du rayonnement avec l'électroscope à feuilles d'or. MM. Imbert et Bertin-Sans augmentent la netteté de l'image en interposant entre la plaque et le tube un diaphragme en métal ou en verre épais.

La découverte du professeur Röntgen a dû son succès instantané à une belle radiographie du squelette de la main : l'inventeur avait, du premier coup, saisi la principale application de sa méthode : l'exploration des parties profondes de l'organisme et le diagnostic des lésions internes. M. Lannelongue a vérifié sur une radiographie de fémur des théories sur la marche des altérations dans l'ostéomyélite. De divers côtés on a pu reconnaître par

la même méthode la position exacte de corps étrangers : aiguille, verre, balles de plomb, etc.

MM. Londe, Buguet et Gascard ont observé que les diamants faux sont beaucoup plus opaques à ces radiations que les diamants vrais.

MM. Girard et Bordas ont caractérisé par leurs opacités les explosifs tels que les poudres chloratées, les nitro-celluloses, le fulminate de mercure, et ont pu découvrir des dessous dangereux en des objets d'apparence inoffensive.

M. F. Ranwez a appliqué la radiographie à la reconnaissance des falsifications de safran par des matières minérales (sulfate de baryum).

On a encore appliqué les rayons au contrôle de l'homogénéité de plaques métalliques : on peut également vérifier par ce procédé les installations intérieures des canalisations électriques, sans dénuder les fils, sans briser les moulures.

La physique pure pourra sans doute tirer parti de la nouvelle méthode, par exemple pour la détermination de certaines densités de vapeurs, difficiles ou impossibles à déterminer par les procédés ordinaires.

Dans beaucoup d'applications il y a avantage à substituer à la plaque photographique un écran phosphorescent, au platino-cyanure de baryum ou au tungstate de calcium. D'après M. Sylvanus-P. Thompson, le platino-cyanure de potassium serait bien plus lumineux que ceux-ci ; de même que quand il s'agit de photographier, on place l'objet entre l'ampoule recouverte de papier noir et la face de l'écran opposée à l'enduit phosphorescent ; on aperçoit l'ombre de l'objet sur le fond lumineux de l'écran. Qu'on colle cet écran à l'extrémité d'un tube noirci et qu'on mette à l'autre extrémité de ce tube une lentille dont la distance focale est égale à la longueur du tube, on a un instrument autour duquel il s'est fait un bruit quelque peu excessif, le *cryptoscope* du professeur Salvioni.

On a déjà pu radiographier les vertèbres cervicales, les os du genou ; il est probable qu'on parviendra prochainement à faire traverser par les rayons Röntgen le thorax et les grandes opacités de notre corps.

Il s'agit d'arriver à intensifier les sources actiniques et à sensibiliser encore les plaques photographiques soit en trouvant d'autres excipients que la gélatine pour le bromure d'argent, soit en utilisant d'autres corps que les sels d'argent, sensibles aux rayons nouveaux.

**

Que sont les rayons Röntgen ? M. H. Poincaré dans son article déjà cité du 30 janvier écrivait (1) : « Quoi qu'il en soit, on est bien en présence d'un

(1) *Revue générale des sciences*, p. 56.

agent nouveau, aussi nouveau que l'était l'électricité du temps de Gilbert, le galvanisme du temps de Volta. » Telle était bien, à cette date, cependant si rapprochée de nous, l'opinion générale des savants les plus autorisés.

M. Röntgen n'ayant trouvé ni réflexion, ni réfraction, ni polarisation, ni interférence pour ses rayons, pensait à une forme de vibrations de l'éther que l'on a songé à invoquer chaque fois qu'il a surgi quelque difficulté en optique : à des vibrations dont le sens est non pas perpendiculaire, comme celles que nous avons définies, au sens de propagation du mouvement, mais parallèle, à ces vibrations qui ont lieu dans un cylindre à chaque condensation ou dilatation de l'air suivant le sens du jeu du piston, en un mot aux vibrations longitudinales qui expliquent les phénomènes sonores. M. Jaumann, en dotant de propriétés spéciales l'espace parcouru par des décharges électriques, a cru pouvoir rendre compte par des vibrations longitudinales de quelques-unes des propriétés des rayons cathodiques. Mais il ne semble pas nécessaire d'entrer dans cette voie qui présente d'ailleurs des difficultés multiples.

La physique élémentaire ne considère que la réfraction à travers les corps transparents pour notre œil ; dans l'expérience classique de la décomposition de la lumière blanche par le prisme nous voyons les couleurs d'autant plus réfractées sur l'écran que les vibrations sont plus rapides. Il n'en est plus de même avec les corps qui laissent passer des vibrations dont la fréquence est voisine de celles qu'ils absorbent. Les rayons lumineux de fréquence très rapide ne sont plus déviés par les métaux ; la lumière bleue n'est déjà plus réfractée par l'or. L'indice de réfraction ne dépend pas seulement de la vitesse de la propagation de la lumière dans les deux milieux ; il dépend de la rapidité des vibrations. Il n'y a pas lieu pour caractériser une couleur ou une fréquence quelconque de vibrations de parler de leur réfrangibilité ; deux classes de vibrations très inégalement rapides peuvent être déviées de la même quantité par un prisme. M. C. Raveau a fait valoir le premier ces considérations en faveur de l'idée que les rayons Röntgen ne sont que des rayons ultra-ultra-violet, de fréquence très rapide (1).

Dans une note adressée à l'Académie le 23 mars et publiée dans le compte rendu de la séance du 30 mars, je me suis efforcé de multiplier les arguments en faveur de cette théorie à laquelle la découverte de la polarisation des rayons X est venue apporter la preuve définitive.

Mais que sont les rayons cathodiques et quel rapport y a-t-il entre ces rayons et les rayons Röntgen ? Sur les rayons cathodiques nous sommes en

(1) *Société de physique*, 7 février.

présence de deux théories contradictoires : la théorie de Crookes qui y voit un bombardement moléculaire et la théorie de Goldstein précisée par Wiedemann et par Lénard qui y voient des vibrations lumineuses très rapides. Chacune de ces théories adoptées exclusivement conduit à des difficultés graves. En les combinant, c'est-à-dire en considérant les rayons cathodiques comme des rayons ultra-ultra-violets (vibrations transversales de l'éther) compliqués de convection de matière (courant unique de l'anode à la cathode ou double courant de deux matières résultant de la décomposition du milieu de l'ampoule, peu importe), on arrive à expliquer fort bien leur déviation par l'aimant. Il faut se rappeler qu'un tel transport matériel produit les mêmes effets électromagnétiques qu'un courant constant : or, un circuit parcouru par un tel courant est dévié par l'aimant ; l'aimant dévient donc dans les rayons cathodiques ce qui est assimilable à un courant constant ; les rayons Röntgen qui ont tous les caractères de courants alternatifs ne seront pas déviés et de fait Lénard a pu observer sur ses photographies de flux cathodiques soumis à l'aimant que, certaines radiations étant déviées, d'autres n'étaient pas affectées par l'aimant ; c'étaient les rayons X.

Il est probable que les rayons cathodiques en passant par des milieux trop denses se transforment en rayons Röntgen à la manière des bolides qui en pénétrant dans l'atmosphère deviennent lumineux à la suite des résistances considérables qu'ils subissent. On explique ainsi très bien, par cet accroissement de la proportion de rayons X avec la distance *jusqu'à une certaine limite*, la contradiction singulière qu'ils apportent à la loi de l'absorption.

Le soleil et probablement toutes les sources lumineuses un peu intenses émettent plusieurs espèces de rayons capables de traverser des corps opaques, mais peu relativement à l'ampoule de Crookes. On a annoncé récemment qu'on avait obtenu à travers des plaques métalliques une image du soleil ; en certaine photographie d'équipages exécutée sur le pont d'un navire on a reconnu, à travers les hommes, des ombres de pièces métalliques situées *derrière eux*. Parfois les corps phosphorescents, après avoir été exposés à la lumière solaire, n'émettent pas de radiations capables de traverser les corps opaques. On a supposé qu'ils perdaient cette propriété plus ou moins vite ; dans cette voie, à la suite d'expériences poursuivies avec M. Seguy, j'ai constaté qu'un aggloméré de mon sulfure de zinc exposé dans l'ampoule de Crookes aux rayons cathodiques perd de son éclat avec le temps, toutes autres conditions restant les mêmes. Il est, en outre, probable que souvent les rayons de vibrations très rapides, nécessaires à l'excitation de ces corps, sont, comme on le sait pour les rayons ultra-violets, absorbés par l'atmos-

phère. Condensés par les corps phosphorescents à la manière dont les radiations calorifiques sont condensées par le noir de fumée, les rayons X, c'est-à-dire les rayons ultra-ultra-violet du soleil, sont transformés conformément à la loi bien connue de Stokes, par les corps luminescents en radiations de fréquence moins rapide; celles-ci se réfléchissent, se réfractent et se polarisent plus facilement qu'eux, quoique capables comme eux et comme d'autres radiations moins rapides encore d'impressionner des plaques photographiques à travers des corps opaques.

On pourra, en élargissant les théories de Maxwell, expliquer la décharge des corps électrisés par les nouveaux rayons.

L'incomparable mérite du professeur Röntgen est d'avoir démontré qu'en exposant à des oscillations électriques, peu fréquentes relativement, des corps fluorescents, les gaz raréfiés et le verre de l'ampoule, on peut leur faire émettre *directement* des radiations extrêmement rapides, douées d'un pouvoir actinique intense, sans les forcer à rayonner, de chaleur et de lumière un peu sensible. Il y a là une donnée d'une importance capitale pour le problème si mystérieux et si captivant de la phosphorescence. Au point de vue pratique, la nouvelle découverte est le premier pas dans l'exploration de l'invisible.

CHARLES HENRY

La Quintessence du Socialisme.

I

Le socialisme est un assemblage d'idées plus ou moins précises et concordantes qui vont toujours se déterminant et s'amalgamant mieux, et qui tendent à modifier l'ordre actuel des choses et à faire place à un autre ordre, fondé sur l'égal participation de tous les hommes au travail et aux commodités de la vie. De façon que dans le socialisme nous devons distinguer deux choses : l'aspiration au bien-être général, à l'égalité des conditions, à la systématisation des rapports sociaux, — qui est la partie fondamentale et, disons-le dès à présent, indestructible du socialisme; et le corps des doctrines, les idées d'ordre économique ou politique dans lesquelles ces aspirations se viennent incarner : ou *grosso modo*, le socialisme des masses et le socialisme des écrivains.

Si pendant dix ou vingt ans on ne publiait point de livres ni de journaux socialistes, s'il ne restait pas de vestiges du parti socialiste, si on ne faisait point de propagande des idées socialistes, le socialisme existerait quand même; il se révélerait dans tout démêlé entre ouvriers désirant améliorer leur propre condition et les patrons rebelles à concéder une augmentation de salaire; il percerait dans la législation, dans l'administration de la justice, de la bienfaisance publique et privée.

Il y a un fond de socialisme dans la conscience de nous tous; un socialisme qui surgit de la nécessité des choses, de l'accroissement de la vie en société et du sens social; et cela est l'essence vraie du socialisme qu'on enseigne du haut des chaires et que défendent les partis (1).

(1) La cause du développement du socialisme a été bien placée par Barzellotti dans le sentiment croissant de solidarité, dans la tendance à rendre toujours plus large et plus intense, dans chacun de nous, l'usage et le sens de cette somme de vie que nous avons en commun et qui provient des relations sociales. « A ce sentiment si humain et si intense de la vie en société, qui dans les républiques de l'antiquité et dans nos républiques du moyen-âge devait s'éveiller par le contact journalier, le contact de chaque heure, pour ainsi dire, entre les hommes dans les mêmes murs, dans la familiarité inspirée par le péril commun ;

Le socialisme des écrivains n'est qu'un pâle reflet du socialisme des masses. Les idées socialistes fondamentales sont celles qui s'élaborent dans la conscience populaire, qui ont leur source directement dans les besoins et dans les sentiments des masses

A ces idées s'en ajoutent d'autres qui s'élaborent dans les écoles et appartiennent en propre à divers cultivateurs du socialisme. Ces dernières forment la partie caduque et muable, le vêtement du socialisme lequel, on le comprend, pour vivre et lutter contre les tendances contraires (principalement contre la tendance de conservation ou force d'inertie inhérente à l'ordre social actuel) doit assumer, dans le langage des écrivains et des propagandistes, l'habillement scientifique, la couleur du temps et du lieu. Par là le socialisme qui, dans son essence, est universel, reçoit cependant en sa forme extérieure l'empreinte de la pensée individuelle et nationale, et varie d'individu à individu, de nation à nation, d'un temps à un autre. Mais c'est là, pour ainsi dire, le socialisme apparent. Le vrai socialisme est indépendant des théories qui se mettent en campagne pour le justifier; et quand celles-ci tombent, lui ne tombe pas, mais s'élève et se renforce, contractant de nouvelles alliances et cherchant de nouveaux points d'appui.

Il est curieux et intéressant ce spectacle d'une idée ou plutôt d'une

aujourd'hui parmi nous, dans un cercle de relations sociales infiniment plus large, dans chaque pays, entre les différents pays, s'est substitué le sentiment nouveau d'une vie sociale aussi plus forte et plus intime; la répercussion continuelle de la vie des autres dans la vie de chacun de nous, par la multiplication des intérêts, des besoins communs, dans cette évolution qui rend chaque jour plus intense, en Europe, la vie politique des gouvernements parlementaires, et avec elle la résonance (j'emprunte ce mot à la psychologie) que tous les sentiments sociaux et les impressions sociales acquièrent par l'action de cet énorme et excitable système nerveux des peuples civilisés, qui est la presse. La tendance qui, depuis un temps, va croissant, spécialement en Angleterre, à favoriser les associations de bienfaisance, les sociétés économiques de prévoyance et de protection de la vie, des habitations et du travail et les institutions de retraite du travail pour les classes inférieures, et à appeler à leur secours l'action du gouvernement, a plus que dans le sentiment religieux et la propagande du clergé (qui d'ailleurs peu y prend part) son origine immédiate dans l'aiguïsement, si on peut dire ainsi, de tous les sentiments sociaux, dans le rapprochement de toutes les classes entre elles, dans la connaissance toujours plus grande et plus juste que les unes, et particulièrement les classes supérieures, ont maintenant des besoins et des services des autres.

« Telles sont les causes morales du mouvement d'idées qui se fait en Angleterre par l'intervention de l'État dans les rapports des citoyens entre eux, et de la substitution croissante, dans cet ordre de choses aussi, de la conscience morale et du sens moral des hommes unis à la conscience et au sens moral individuels, fait qu'indiqua Goschen dans un discours remarquable tenu à Edimbourg, devant l'Institut philosophique, le 2 novembre 1883. »

(GIACOMO BAZZELOTTI, préface à la traduction italienne de *l'Individu et l'État*, de H. SPENCER, Città di Castello, 1883.)

grande tendance sociale qui lutte, pour sa réalisation, contre les idées opposées ou concurrentes, dont il s'assimile quelques-unes et repousse d'autres, sans jamais succomber. Mais quand il semble terrassé par les forces contraires, il s'en délivre et se relève pour reprendre la lutte avec plus de vigueur. Pour le comprendre, il faut penser aux grandes tendances du passé, au Christianisme, à la Réformation, au mouvement libéral provoqué par l'*Encyclopédie*, continué par la Révolution française et terminé dans les révolutions politiques de ce siècle. Toutes les grandes tendances sociales s'associent à des tendances, à des idées scientifiques et à des intuitions morales particulières, et forment avec elles des combinaisons diverses. Il en est ainsi également du socialisme. Nous avons, en ce moment, beaucoup d'espèces de socialisme, ou plutôt beaucoup de combinaisons résultant de l'association de tendances secondaires à la tendance principale qui mènent à l'égalité et à la justice.

Nous avons un socialisme catholique, athée, protestant, sémite et anti-sémita, matérialiste, darwiniste, idéaliste et quasi ascétique ; ouvrier, petit-bourgeois et aristocratique ; autoritaire, mutualiste, anarchique, communiste, individualiste, etc., sans parler des plans d'application encore plus divers. Mais si tout cela prouve la grande vitalité du socialisme et sa diffusion par tous les canaux de la pensée et de la vie, il ne faut cependant pas croire, à cause de cela, que le sort du socialisme soit lié à celui des différentes doctrines ci-dessus mentionnées.

Ceux qui combattent le socialisme au nom du darwinisme, de l'évolutionisme ou d'autres théories ou hypothèses philosophiques, font œuvre vaine. Les théories tombent et se modifient, l'aspiration fondamentale du socialisme subsiste et se propage. Qu'a à voir le socialisme avec le malthusianisme ? Certes, la question de la population est très importante, c'est un des phénomènes les plus complexes sur lequel l'homme ait fixé son regard. Et il y a des socialistes malthusianistes et des socialistes antimalthusianistes, comme il y a, pour donner un autre exemple, des socialistes déterministes et des socialistes antidéterministes ; ce qui prouve, en laissant de côté tout autre argument, l'indépendance du socialisme à l'égard de toute théorie spéciale sur la population, ou de toute théorie psychologique spéciale, ou, enfin, de toute théorie scientifique spéciale.

Le socialisme a été accusé tantôt de sacrifier l'individu à la société, tantôt de sacrifier la société à l'individu. Schaeffle a soutenu que le socialisme et le libéralisme sont jumeaux, fils, l'un et l'autre, de l'individualisme (1).

(1) Dr A.-L.-FR. SCHAEFFLE, *Die Aufsichtslosigkeit der Social-Demokratie* (Tübingen, 1885), pp. 8 et suiv. et p. 47.

Il est vrai que les socialistes ont adopté la vieille théorie qui considère la société comme la simple réunion (juxtaposition) d'individualités complètes et existant par elles-mêmes ; et de cette notion abstraite (liberté égale) ils ont déduit le droit de tous à la terre, au gouvernement de la chose publique, etc. Huxley a réfuté avec beaucoup de pénétration les raisonnements à priori de George ; et nous croyons qu'il a parfaitement raison. Mais sa critique ne frappe pas le socialisme, mais plutôt une tendance de la pensée contemporaine à laquelle le socialisme a emprunté certains et non certes les meilleurs de ses arguments. Elle frappe surtout et avant tout — comme, peut-être, Huxley l'aurait dû confesser un peu plus ouvertement — le grand adversaire du socialisme, H. Spencer (1). Pareillement, les objections faites à la doctrine de Marx sur la plus-value viennent frapper la théorie de la valeur de Ricardo et de ses continuateurs. Mais au socialisme conviennent très bien aussi les doctrines de l'école historique, ou celles de l'école autrichienne, ou véritablement celles de toute autre école économique, parce que les théories de ces écoles ne peuvent détruire les faits économiques et sociaux d'où jaillit l'aspiration socialiste.

Maintenant, nous ne disons pas que, se mariant à telle ou telle théorie scientifique, le socialisme (celui des écrivains) ne contracte pas d'erreurs ou qu'il n'ait pas besoin de se débarrasser des erreurs qu'il contracte. Au contraire, il doit se corriger et s'épurer continuellement pour pouvoir progresser et parvenir à s'effectuer. Les erreurs les plus dangereuses sont celles de méthode. Dans le passé les rapports entre les hommes, les règles de la justice se déduisaient de principes abstraits, comme, par exemple : la volonté divine, le juste milieu, la raison, l'état de nature, la nature des choses, la liberté, l'égalité. C'était la méthode à priori : le principe posé, on en tirait, de déduction en déduction, un certain ordre social qui pouvait être celui en vigueur ou tout autre, selon le goût, le tempérament ou la fantaisie de l'écrivain. Ainsi, Huxley a montré que Hobbes et Locke, partant tous deux de l'hypothèse de l'état de nature, par une légère modification dans l'interprétation du prétendu contrat social originaire, arrivèrent à des conséquences diamétralement opposées : le despotisme ou gouvernementalisme et la liberté ou individualisme. Et les écrivains suivants, aussi bien les socialistes que les conservateurs, se sont divisés en s'acheminant précisément dans ces deux directions opposées (2).

Aujourd'hui, la méthode à priori, dans la science et dans le socialisme, doit être abandonnée et remplacée par la méthode positive. Le socialisme

(1) Voyez les volumes I et IX des *Essays* de TH.-H. HUXLEY (Londres, Macmillan, 1894) et spécialement l'essai intitulé *Natural and political rights*, dans le volume I.

(2) TH. HUXLEY, *On Government*, dans le volume I des *Essays* cités.

des écrivains doit se retremper dans l'onde du sentiment et des aspirations populaires : ou, en d'autres termes, les principes du socialisme, les principes organiques et fondamentaux doivent être basés, non sur une hypothèse abstraite, sur une loi que l'on suppose gouverner l'univers, sur une fin cachée, attribuée à la nature, mais sur l'observation des besoins et des sentiments de la société dans laquelle nous vivons, de leurs transformations et des combinaisons sociales qui en découlent.

II

S'il importe de distinguer et de séparer nettement le socialisme des doctrines scientifiques et philosophiques au nom desquelles tantôt on le combat, tantôt on le justifie, — il n'importe pas moins de le distinguer et de le séparer des systèmes que l'on propose pour sa réalisation. Ce n'est pas que la recherche des moyens de réalisation du socialisme soit, comme quelques-uns le soutiennent, tout à fait vaine et antiscientifique et ne puisse conduire qu'à la construction d'« utopies ». L'utopie proprement dite consiste à construire sur un fondement de principes abstraits et absolus, des systèmes qui non seulement n'existent pas, mais qui *ne peuvent pas* exister. Bellamy et Hertzka (et l'on peut dire la même chose de Richter) ne sont pas des utopistes. Ils cherchent à déterminer les détails d'un ordre socialiste donné, ils se fatiguent à résoudre des problèmes administratifs, ils devançant par la pensée les difficultés pratiques qui se rencontreront dans le passage du régime capitaliste au régime socialiste; et bien qu'ils revêtent leurs idées de fictions, leurs œuvres ne sont pas pour cela des utopies.

Toutes les fictions ne sont pas utopiques. « Pour qu'il y ait de la vérité (dans un livre), il ne faut pas toujours que l'auteur décrive ce qui est, mais ce qui doit être », a dit Tolstoï. Les paraboles, les fables, les légendes, les romans sont des fictions, mais sous l'écorce de la fiction palpitent et vivent des vérités d'ordre moral ou de toute autre espèce. Il est vrai que toutes ces intuitions d'un nouvel ordre social sont destinées à rester bien en arrière de la réalité. L'esprit humain est incapable de se détacher du présent; l'imagination, dans ses envolées les plus hardies, rase toujours le sol; nos songes les plus bizarres sont de pâles reflets de la réalité dans laquelle nous vivons, quand ils ne sont pas des évocations du passé. Il faut donc donner à ces constructions mentales de nouveaux ordres sociaux leur juste valeur en les considérant comme des tentatives et des efforts faits par l'individu pour donner une forme concrète à ses propres idées sur le socialisme, mais non comme des incarnations nécessaires du socialisme. Il faut

ne pas confondre les détails avec l'esprit du système, ni les différents systèmes socialistes avec le socialisme, comme le font trop souvent les partisans et les adversaires du socialisme.

Le socialisme n'est pas le collectivisme, ni le communisme, ni le mutualisme, ni l'anarchisme, mais c'est le but de tous ces systèmes, la finalité commune.

L'idée mère du socialisme est la coopération. Pour l'obtenir, les uns recourent à l'État, les autres voudraient l'abolir ; les uns voudraient mettre en commun toute la propriété en interdisant l'appropriation individuelle ; les autres la voudraient répartie équitablement et réglée par des lois destinées à en empêcher l'abus. Mais, quoique les moyens soient divers, tous s'accordent sur le but. Les *ateliers nationaux* de Louis Blanc et les sociétés coopératives de Lassalle, le mutualisme des proudhoniens et le collectivisme des marxistes, le système de Malon et l'anarchie communiste ou individualiste, tous aboutissent à un ordre coopératif ; et quand ils sont contraints de formuler pratiquement leur idéal, à donner corps à leur aspiration, tous les socialistes s'accordent à concevoir la société future, en plus grande partie, comme une fédération d'associations coopératives. Les uns trouvent nécessaire que ces associations soient réglées d'en haut, les autres trouvent nuisible toute réglementation au co-action et croient que l'harmonie s'établira mieux en laissant chacun agir à son gré, en vertu d'une co-adaptation spontanée par la force des intérêts solidaires. Leurs méthodes diffèrent, mais tous ont l'œil fixé sur le même point.

Un autre principe sur lequel s'accordent tous les socialistes est : la socialisation des moyens du travail ou plutôt des avantages qui dans l'économie sociale dérivent de l'occupation du sol et de la possession des instruments de travail ; et nous pouvons aller plus loin et ajouter : de l'organisation de la production. On se propose d'atteindre ce but en confisquant la propriété et en l'attribuant à l'État, à la collectivité ; ou en en confisquant simplement la rente ou les bénéfices au profit de la collectivité ; ou en neutralisant les inégalités des biens par le crédit gratuit, ou par la constitution de coopératives dotées par l'État ou par leurs membres ; ou en mettant des bornes à la possession et à l'usage individuels de la richesse et à sa transmission. Mais l'attribution à la collectivité des rentes et des bénéfices demeure l'objectif commun des différents systèmes proposés.

Quant à l'organisation de la production, nous pouvons considérer comme idée commune à tous les socialistes de toutes les écoles, celle de régler les rapports, d'introduire la justice dans les échanges, de donner à tous l'opportunité de s'instruire et de travailler. Ici encore, les uns proposent des organes spéciaux, un gouvernement ou une administration centrale, des

commissions de statistique; ils voudraient rendre en revanche les intérêts homogènes, les faire concourir au bien général, s'en remettant pour l'organisation de la production aux libres pactes des associations et des groupes intéressés; d'autres proposent un système mixte, l'initiative libre, soumise à des normes générales, mais tous s'accordent à regarder l'organisation de la production comme un intérêt général auquel il faut pourvoir avec le concours de tous les membres de la société; et tous s'accordent à vouloir transformer le gouvernement en une administration.

Enfin, une idée commune, elle aussi, à tous les socialistes et qui résume toutes les autres, est la fusion des classes, en lesquelles la société se partage aujourd'hui, la plus grande élimination possible des inégalités de conditions, des monopoles, des hiérarchies et des luttes, et de l'exploitation des hommes.

Le socialisme doit donc être discuté et jugé sur ces principes et non sur les modalités de ses réalisations. Les systèmes proposés embrassent toutes les combinaisons possibles : d'autres peut-être en seront imaginées, mais la conception qui les inspire est unique — la systématisation des rapports sociaux par l'élimination du double monopole de la richesse et du pouvoir, du monopole économique et politique.

Aujourd'hui les producteurs sont séparés des consommateurs, et les uns et les autres sont à la merci d'intermédiaires; aucune norme de justice ne règle les échanges, tout se fait pour un profit : d'où monopoles et rapines. Et il n'y a pas non plus de règle (de justice) dans l'administration publique; mais à l'arbitraire des gouvernants correspond la désorganisation et l'impuissance des gouvernés; les intérêts généraux sont administrés par quelques-uns comme si c'étaient leurs propres intérêts.

Or, on peut différer sur les moyens de parer à ces inconvénients dans un système pratique de production et d'administration, tout en restant d'accord que, au monopole et à la domination, doit succéder l'association entre égaux, la coopération et la justice.

Ce qui distingue les socialistes des non-socialistes, c'est que les premiers proclament la nécessité et la possibilité de la coopération égalitaire, tandis que les seconds la déclarent injuste et irréalisable.

L'essence du socialisme n'est donc pas dans l'ordonnance extérieure de la propriété et de la production, dans une manière donnée de posséder et de produire par associations, par communes, par États... Nous pouvons imaginer une société où la terre est répartie entre des paysans, chacun desquels cultiverait son petit champ et en tirerait sa propre subsistance. Si entre ces paysans régnait l'égalité de conditions et qu'il y eût accord pour maintenir cette égalité, pour empêcher l'usure, les monopoles et l'exploitation de

l'homme, pour pourvoir collectivement aux besoins communs, cet état de choses, fondé en apparence sur la propriété individuelle, serait essentiellement socialiste, d'un socialisme répondant à des sentiments et adapté à des conditions particulières, impropre peut-être à être appliqué sur une vaste échelle, mais socialisme dans le sens vrai, et le meilleur du mot.

Vice-versa nous pourrions avoir une société organisée sur des bases diamétralement opposées, sur la propriété collective, toute possession individuelle étant interdite, tous les individus placés exactement dans les mêmes conditions et touchant la même quote-part, assujettis à un régime uniforme de travail et de vie ; et si ceux qui seraient chargés de maintenir une telle égalité et uniformité de conditions opprimaient la masse par la force, par la loi ou par le pouvoir administratif, par ce seul fait serait détruite l'égalité des conditions, et par là le socialisme. Et serait nul aussi le socialisme dans une société dans laquelle on proclamerait que « tout est à tous », qu'il ne doit y avoir ni propriété personnelle ni exploitation de l'homme par l'homme, mais dans laquelle, pourtant, les uns travaillant peu et consommant beaucoup, contraindraient, en fait, les autres à travailler, en partie au moins, pour eux.

L'essence du socialisme n'est pas l'abolition de la propriété individuelle, ce qui est une formule tout à fait négative, encore moins l'abolition de la possession et des échanges ; mais elle consiste en ceci : qu'il n'y ait pas exploitation du travailleur par celui qui ne travaille pas, que les hommes coopèrent dans des conditions substantiellement et approximativement égales, au bien-être commun. Pareillement, l'essence de l'anarchie n'est pas l'abolition de l'administration gouvernante, ou la restriction des fonctions de l'État, ou le triomphe de la foule anonyme, mais qu'il n'y ait domination ni tyrannie d'aucune sorte ; que, autant qu'il soit possible, les hommes agissent librement, spontanément, s'associant selon leurs convenances, se séparant quand ils ne sont plus d'accord, s'occupant de leurs propres affaires, directement quand ils le peuvent, ou, quand ils ne le peuvent pas, nommant des personnes compétentes, lesquelles restent soumises à la volonté des intéressés. Du reste, la tyrannie du grand nombre vaut celle d'un seul ou du petit nombre ; la domination des majorités sur les minorités, si elle était possible, serait aussi odieuse et funeste que celle des minorités sur les majorités. L'État, le gouvernement, le pouvoir réduit, rapetissé autant que l'on veut, tend toujours à s'accroître et à s'étendre.

Le principe général, commun au socialisme (dans le sens restreint) et à l'anarchisme, est que chaque individu travaillant, acquière les moyens de vivre sans être soumis aux autres ; que la société ne soit pas divisée en patrons et serviteurs, riches et pauvres, gouvernants et gouvernés, que les

hommes ne soient pas armés pour la mutuelle destruction, mais associés pour le bien-être commun. Ce principe est la pierre angulaire sur laquelle reposent les différents systèmes socialistes, lesquels, pourtant, ne sont pas opposés, comme on le croit, mais se complètent réciproquement.

Ce que demandent les socialistes-démocrates et ce que demandent les anarchistes, est, au fond, la même chose : mais les uns regardent un côté de l'organisation sociale, — l'exploitation capitaliste, — les autres, un autre côté, — la domination politique. Mais au fond, qui peut prétendre que le gouvernement a contribué et contribue moins que le capitalisme à la misère et à la servitude des masses travailleuses ? Qui, examinant l'histoire politique de ce siècle, peut affirmer que la bourgeoisie doit son enrichissement plutôt aux bénéfiques industriels qu'à la conquête du pouvoir politique, à la législation et à l'administration de la chose publique (protection, adjudications de travaux publics, tripotages gouvernementaux) ? D'autre part, que le travailleur soit l'esclave du capitaliste ou du gouvernement, n'est-ce pas tout un ? N'est-ce pas la même chose que les bénéfiques soient prélevés par les capitalistes sur la journée de travail ou sur la totalité de la production par l'administration collective. Le sort de la masse serait-il meilleur, si au lieu d'être soumise au « vampire capitaliste » elle était soumise à une armée de fonctionnaires et de politiciens ? Gouvernement et capitalistes sont les Charybde et Scylla de la question sociale : en échappant à l'un, il faut prendre garde de ne pas heurter l'autre.

L'erreur dans laquelle tombent beaucoup de socialistes est précisément celle de remplacer la substance du socialisme par ses formes et sa modalité. Erreur très grave et très dangereuse et de laquelle nous, qui aspirons non à un triomphe personnel ou de parti, mais à l'amélioration effective du sort des hommes, nous voudrions dissuader les lecteurs socialistes ; parce que (et que ceci soit bien noté) *les formes du socialisme peuvent être employées à en détruire l'essence*. Les hommes ne tendent que trop à transformer le moyen en fin. Fort souvent, comme on le voit dans l'histoire, après avoir soutenu de longues luttes pour des améliorations fondamentales, ils se sont contentés de changements apparents et souvent ont reproduit sous de nouvelles formes l'ancien état de choses. Prenons pour exemple le christianisme dont la substance s'est évanouie, dont les formes et les cérémonies ont subsisté. La religion est morte, reste le culte, la superstition. Or, si cela est advenu à la religion chrétienne, un mouvement qui eut des siècles d'incubation et qui pénétra dans les couches infimes de la société, ou plutôt surgit d'elles, alla s'élevant jusqu'aux sommets de la société où il se corrompt et se défigura, ne devons-nous point craindre qu'il puisse en arriver de même du socialisme ?

D'autre part, les adversaires du socialisme tombent dans la même erreur : prendre la forme pour la substance, et quand ils ont montré quelques inconvénients et quelques imperfections des systèmes proposés pour la réalisation du socialisme, ils croient avoir victorieusement réfuté le socialisme.

Quand Schaeffle définit le socialisme : « Toute gestion (*Betrieb*) publique de fonctions économiques et sociales » (*loc. cit.*, p. 6) et affirme que « socialisme et collectivisme sont une seule et même chose », que « le collectivisme de la démocratie sociale signifie la concentration de toute la production sur des bases démocratiques dans le but d'une répartition égale ou, au moins, proportionnelle du travail et des jouissances, exclusivement, universellement et immédiatement avec l'élimination du salariat », lui aussi prend la partie pour le tout, le moyen pour le but, un certain plan régulateur de la société pour le principe de systématisation des rapports sociaux, qui est l'essence du socialisme. Le but du socialisme n'est pas de concentrer la production et la richesse, mais de les systématiser — ce qui est tout autre chose. La gestion publique des affaires, la production sur une vaste échelle, la répartition égale des produits n'ont rien de nécessaire et d'absolu. Ce qui importe est de systématiser, de rendre équitables les rapports. Ceux qui combattent les différents systèmes proposés et en montrent les inconvénients, sont les meilleurs de nos alliés et coopérateurs. Prenons pour exemple Richter. Ses grossières exagérations ont-elles ébranlé le moins du monde la position du socialisme en Allemagne? Nullement! Au contraire, elles ont éclairé les idées, dissipé les équivoques et mis en garde les socialistes-démocrates contre l'exclusivisme de leur système. Toutes les critiques de ce genre tournent à l'accroissement du socialisme. Il n'y aurait qu'un moyen de réfuter efficacement le socialisme : proposer une meilleure systématisation sociale. Mais cela encore serait du socialisme (1).

S. MERLINO

(1) Schaeffle, en fait, a opposé au socialisme démocratique un système de « réformes sociales positives » qui, pourtant, ne sont que les palliatifs habituels dont l'expérience a fait justice. Qu'on s'imagine que parmi les autres propositions de Schaeffle il y a celle de la journée de travail légale de *onze heures et demie*, sauf à l'autorité de permettre aux patrons de la prolonger en cas de besoin, et avec d'autres réserves de ce genre. — Voir l'opuscule cité.

Le Mouvement sectaire en Russie

ET SA PHASE RÉCENTE

LE STUNDISME (1)

VII

Bien que les stundistes prennent l'Évangile comme point de départ de leur doctrine, ils y cherchent essentiellement des enseignements pour diriger leur vie dans la voie du bien, en faisant passer dans la pratique les principes sur lesquels est basé l'enseignement du Christ. Aussi se réclament-ils comme membres de la *Confrérie évangélique* ou *Confrérie des amis de Jésus*, prennent le nom de *Frères et sœurs spirituels*, ou bien encore s'appellent simplement *Évangéliques*. Au fond, toute leur doctrine se résume en une tendance à baser la vie sociale aussi bien que la vie privée de l'individu sur le commandement du Nouveau Testament. Et en effet, grâce à leurs efforts continus de perfectionnement personnel, les *évangéliques* arrivent individuellement à un haut degré intellectuel et moral.

Les stundistes envisagent la vie humaine comme la réalisation de l'idéal de la moralité et du bien. Et c'est dans cette idée qu'ils consacrent essentiellement leurs réunions religieuses à l'étude de la question de la *fraternité* qui doit prédominer dans les rapports mutuels des êtres humains. Selon eux la plus grande vertu dont l'homme puisse s'honorer, c'est d'apaiser la faim de celui qui n'a pas mangé, de donner des vêtements à tel autre qui n'a pas de quoi s'habiller; d'hospitaliser un malade, de mettre à l'abri un voyageur; en un mot, toujours et en toute occasion, porter secours au plus faible, au plus malheureux, au « petit ». *Et quiconque d'entre vous voudra être le premier, sera l'esclave de tous.* (SAINT MARC, X, 44.)

Un auteur qui, des premiers, étudia le stundisme sur le vif, affirme que

(1) Suite. — Voir les nos 119, 128 et 133 de la *Société nouvelle*.

pour l'élaboration de leur doctrine, les stundistes puisent très largement dans toutes les manifestations de la vie réelle elle-même. Les différents faits de la vie particulière ou sociale leur servent de base, et, pour ainsi dire, de matière première pour la critique et la négation qu'ils appuyent des textes de l'Évangile, dans lesquels ils trouvent une consécration de cette négation. C'est aussi pour eux un puissant moyen de faire l'application de leur morale sous une forme religieuse. Et c'est ainsi que la doctrine stundiste accuse essentiellement un caractère de négation. Aussi, dans sa propagande, le stundiste n'insiste-t-il guère sur le côté dogmatique de sa doctrine. Comme point de départ, il prend tel ou tel fait de la vie réelle qui lui offre surtout une matière abondante, par exemple l'exercice par les prêtres orthodoxes des rites religieux imposant des sacrifices à leurs ouailles.

Les dogmes religieux n'ont pour eux qu'une importance secondaire. L'idée de Dieu est celle d'un Être suprême et tout-puissant. Certains chefs stundistes l'appellent aussi l'Éternel artiste, Architecte et Créateur de l'univers. Ce Dieu est un *Esprit*; il ne peut donc pas avoir l'image d'un ancien à barbe blanche résidant dans les cieux comme les orthodoxes le représentent sur leurs icônes. Le ciel lui-même n'existe pas comme un corps solide. Étant un Esprit omnipotent, Dieu n'a pas besoin de l'assistance des saints pour lui rapporter les actes et les péchés des hommes.

Les stundistes, en général, reconnaissent l'origine divine du Christ et son incarnation, et le considèrent comme sauveur du monde. « Le Christ ne veut pas la mort du pécheur, disent-ils, c'est un bon pasteur, un ami, un frère. »

L'idée du saint Esprit n'est pas si nettement formulée dans leur doctrine et même on n'y trouve pas une affirmation qu'il soit une des hypostases. D'ailleurs la question de la sainte Trinité n'est que vaguement effleurée par les stundistes. On trouve quelques indications qu'ils croient à Dieu en trois hypostases dans les dossiers des consistoires des chefs-lieux où les affaires de ces sectaires ont été instruites par des prêtres. Mais on ne saurait attacher une trop grande importance aux dépositions des stundistes faites dans de telles circonstances.

Le libre commentaire des textes de l'Évangile étant admis pour tout le monde, et chaque chef stundiste le faisant à sa manière, il n'existe point de doctrine écrite, présentant un recueil de leurs dogmes. Il est vrai que le gouvernement, s'étant ému du succès rapide de la propagande stundiste, voulut faire une enquête à ce sujet; M. Ouchinski fut officiellement chargé de lui en présenter un rapport. Mais très prudents, en général, n'admettant dans leur intimité que des gens du peuple, évidemment les stundistes se sont abstenus d'apporter dans leurs dépositions, devant un personnage offi-

ciel, la franchise désirable pour faire connaître leurs dogmes dans toute leur extension. Toutefois M. Ouchinski put recueillir auprès de plusieurs de leurs chefs quelques renseignements sur leur *credo*, qu'il a livrés ensuite à la publicité, en exposant les principales thèses de leur doctrine :

Balabane-Vitenko déclare (1) que la doctrine qu'il enseigne prend sa source dans l'Écriture sainte et dans l'illumination spirituelle (2); elle est empruntée au témoignage de Jésus-Christ et des prophètes. Cette doctrine réalisera la transformation spirituelle des hommes, car elle enseigne une religion intérieure qui consiste à servir Dieu « par l'esprit et par la vérité ».

La *Tradition* est entièrement reniée par les stundistes. Ils se croient en communion directe avec Dieu dont ils reçoivent des suggestions. Et c'est en se basant sur cette idée qu'ils puisent dans l'Évangile ce qui leur agréé et qui est conforme à leur propre conception.

« Notre foi n'est pas seulement fondée sur les paroles et sur les versets de l'Écriture, mais elle est aussi fortifiée par la grâce divine, qui par l'intermédiaire des saints prophètes et des apôtres, nous est largement distribuée. Et nous croyons que cette grâce divine, inconcevable en son essence, est donnée à tous les fidèles.

« Il serait impossible d'apprécier le nombre des élus de l'Église de Dieu (celle que forment les stundistes). Nous sommes tous enfants d'un seul père et citoyens de la cité céleste, descendants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; enfantés dans le même sein, nous avons été inspirés du même Esprit et c'est le même Pasteur qui dirige nos consciences. »

L'auteur de cette doctrine, en remontant à l'origine de l'Église stundiste, démontre que dans sa genèse elle se rattache non seulement à celle des premiers chrétiens, mais encore à l'Église patriarcale elle-même. D'après l'exposé de sa profession de foi qu'il fit oralement à M. Ouchinski et que celui-ci a publiée, « Dieu est l'*Eternel Artiste*, le Constructeur et le Créateur du monde. Le Christ est son *Fils unique*; il est la Parole, le Sauveur, placé au-dessus de tout et de toutes les autorités. C'est le Père de la grande famille humaine, qui incessamment pense à ses enfants. En lui attribuant les qualités de la divinité, le chef stundiste dit que le Christ, en admettant dans sa communion les prophètes et les apôtres, se trouve de ce fait même en communion avec le saint Esprit ».

Pendant cette définition de l'essence du Christ ne fait pas conclure à

(1) La doctrine connue sous le nom de Profession de foi à Tchaplinka fut rédigée par M. Ouchinski en 1887 avec la commentation de Koval, des endroits peu compréhensibles de l'exposé qu'il fit sur la déposition verbale de Balabane.

(2) Il entend par illumination l'inspiration par le saint Esprit.

son identification avec le saint Esprit, ni à la conception hypostatique. En évoquant l'idée du saint Esprit, Balabane, dans sa doctrine, le représente comme le *Directeur* de l'Eglise, celui même qui, le lendemain de la Pentecôte, est descendu sur les apôtres et les prophètes pour leur distribuer ses dons, et qui jusqu'aujourd'hui encore en gratifie tout croyant. Mais dans son exégèse, il ne fait pas la moindre allusion aux trois hypostases et passe outre sur cette question.

Le missionnaire Tchepourny, membre de la *Fraternité* orthodoxe d'Odessa (1), qui en même temps fut investi des fonctions de greffier de la *Volost* (administration de plusieurs communes rurales), un ardent combattant des stundistes, officiellement chargé d'entretenir des discussions religieuses avec leurs chefs, expose la conception de ceux-ci sur la troisième hypostase en termes suivants : « Le saint Esprit n'est pas Dieu, il n'est là que pour nous fortifier et pour intercéder pour nous auprès de Dieu, ainsi que le fait le Christ lui-même. »

Par contre, en formulant les dogmes de sa religion, Balabane explique longuement la conception de l'incarnation du Christ, qui est le Fils de Dieu et qui est venu au milieu des hommes s'incarner en chair et os, en prenant leur image.

« Cette incarnation du Christ fut pendant de longs siècles l'objet des prédictions de tous les prophètes, la réalisation de la transformation, le but unique de l'œuvre de Dieu par rapport aux hommes et ce fut là le signe de sa grande sollicitude pour l'humanité. »

D'après lui, le Christ était venu sur la terre « pour restituer à son Père la gloire qui lui fut ravie dans la vaine pensée de nos temps ; il s'est incarné pour affirmer la véritable religion au milieu des hommes et les affranchir de leur tendance à se créer des idoles ; pour reconstituer tout notre être, en faisant de notre enveloppe charnelle le temple de Dieu, la résidence du saint Esprit, l'émanation de l'amour de notre Père céleste. Par son crucifiement, le Christ a accompli l'œuvre de notre réhabilitation. Par sa mort sur le Golgotha, il a payé notre dette à la justice divine et en purgeant la peine pour nous, il nous a fait hériter de la vie éternelle. Par sa mort sur la croix et par la grâce omnipuissante du saint Esprit il nous a délivrés de notre caducité et il a supprimé notre mortalité ; en nous faisant le don de sa sainteté et de sa force il nous a acquis le droit à la gloire et à l'immortalité. »

Mais pour être à même d'assimiler cette sainteté, cette force et ce droit à l'immortalité, il faut, selon le commentaire de Koval, « que le Christ naisse dans le cœur de l'homme », c'est-à-dire qu'il faut que l'homme ait acquis une

(1) Voir la *Société nouvelle*, n° 133, janvier 1896, p. 65.

conscience très nette et un profond repentir de ses péchés, qu'il ait pris la ferme résolution de s'abstenir de toute mauvaise action et de régler sa vie selon la loi de Dieu. L'auteur même de la doctrine estime qu'après l'avoir adoptée, ses prosélytes ne peuvent plus s'égarer et sont prémunis contre les enseignements des « pharisiens ». Il affirme que ses adeptes ne souffrent point de fornicateurs dans leur milieu, non plus des ivrognes, des usuriers, des idolâtres, enfin quiconque s'adonne à n'importe quel vice. En se basant sur la parole de Dieu, l'Eglise stundiste ne les blâme point, mais simplement les excommunie, afin que l'*Eglise de Dieu* n'en soit outragée.

« Dans ces vues, pour que notre *Confrérie* ne puisse s'enorgueillir et qu'elle ne subisse pas l'effet du *ferment pharisien*, nous n'empêchons pas les personnes étrangères d'assister à nos réunions. Selon les paroles de l'apôtre, elles doivent être libres et accessibles à tout le monde (1). »

Dans plusieurs autres localités dans lesquelles M. Ouchinski a poursuivi ses investigations, différents chefs stundistes auprès desquels il s'est renseigné, lui firent l'exposé de leur profession de foi en termes plus précis et en simplifiant de beaucoup leurs dogmes, en les réduisant à un nombre très restreint.

Ainsi *Ivan Andreeff*, chef de la communauté stundiste du village de *Dymiévka*, un réserviste de l'armée qui fut converti au stundisme par un certain *Kapoustinski*, ex-sous-officier ayant acquis une très grande popularité dans le milieu stundiste, expose sa profession de foi de la manière suivante : « Je crois uniquement à ce qui est écrit dans l'Evangile et à ce qui a été affirmé par les prophètes. »

Athanase Fedoroff, fils d'un sacristain qui fut exclu de l'école à peine après y avoir fait quelques classes et qui est l'assistant d'Andreeff, déclare ceci : « Je crois en l'Evangile et la Bible. Je crois aussi à l'existence de Dieu en trois hypostases et je reconnais en lui un Esprit. »

Le stundiste *Kapoustinski* donne l'exposé de sa profession de foi comme il suit : « Notre doctrine enseigne la foi en Christ, l'amour du prochain, la paix entre les hommes et une conduite irréprochable même en face d'un ennemi. »

Un autre stundiste, *Slivka*, qui, paraît-il, est un paysan du gouvernement de Kieff, définit ainsi la conception de Dieu : « Dieu est l'expression de l'amour, de la sollicitude pour les humains ; il n'a pas d'image et personne n'a jamais pu le voir. L'origine de l'univers et de l'homme lui-même reste inexplicquée. Le ciel n'a pas de base solide ; c'est pourquoi Dieu ne peut avoir sa résidence dans les cieux, mais il demeure dans les hommes eux-

(1) Cette dernière affirmation du chef stundiste n'est pas tout à fait conforme à ce que rapportent la plupart des auteurs qui ont enquêté sur le stundisme.

mêmes. Il réside dans tout être humain portant l'amour dans son cœur. Dieu n'a pas besoin de temples, pas plus que de cérémonies qui soient inaugurées en son honneur. Servir Dieu et lui être agréable, c'est vivre non pour soi-même mais pour autrui. Avant Jésus-Christ, la loi charnelle était prédominante pour châtier le péché. En place de cette loi le Christ apporta aux hommes le bienfait de sa grâce, c'est-à-dire le pardon. Par son intermédiaire l'homme a reçu la révélation de la Parole vivifiante de Dieu, c'est-à-dire de la vérité. Il ne peut avoir de commandement plus élevé que celui d'aimer. Ayant pâti pour l'espèce humaine, par le fait même de son martyre, le Christ prouva son amour pour les hommes. Et c'est dans ce sens qu'il faut comprendre ces paroles de l'Évangile que : *Dieu est venu s'incarner sur la terre.* L'Évangile n'est pas une loi extérieure mais une loi spirituelle que l'homme conçoit par son esprit et par son cœur ; après l'avoir reçue en soi, il devient même incapable de pécher. Et c'est ainsi que l'on doit interpréter la deuxième naissance, celle qui vient de Dieu. (SAINT-JEAN, ch. I, v. 13.) Le jour où les hommes seront sortis des ténèbres de l'ignorance et où ils se tourneront vers la vérité, ils seront ressuscités. »

Au début du stundisme, lorsque cette doctrine éveilla l'attention dans toute la presse russe, la *Semaine* (revue hebdomadaire) publia en 1877 une étude sur les stundistes, dans laquelle l'auteur présente leur conception du Christ de la manière suivante : « Le Christ est un lutteur pour la vérité et la justice. C'est un maître, un pasteur affable, qui en même temps est l'ami de tous les stundistes. Ayant accompli sa mission sur cette terre, il erre actuellement sur les planètes, et en passant de l'une à l'autre, il propage, au milieu de leurs populations, la lumière et la vérité. Il est le fils de Dieu et il est né de la sainte vierge Marie (1). »

Comme nous l'avons déjà fait observer au commencement de notre étude, un nouveau courant se fait jour dans la conception dogmatique des stundistes, qui les pousse à renier la divinité du Christ. Et dans cette dénégation même, ils s'appuient essentiellement sur l'Évangile.

« Le Christ n'est nullement un dieu, disent-ils, c'était un être humain, tout comme nous, attendu qu'il était le fils d'un charpentier et qu'il avait des frères et des sœurs, comme nous en avons aussi. (SAINT MATHIEU, ch. VIII, v. 55, 56.)

« La mère de Christ était une femme pareille à toutes ces femmes que nous autres, nous prenons généralement pour épouses. (SAINT MATHIEU, ch. XVIII-XX.)

(1) C'est la seule indication que nous ayons trouvée qui fasse voir que dans certaines localités les stundistes reconnaissent la sainte Vierge.

« Les apôtres demeurèrent non pas avec la mère de Dieu, mais avec *Marie*, la mère de Jésus, et avec ses frères. Partant, Jésus n'était pas Dieu, mais bien au contraire, un homme comme nous tous qui, à présent et pareillement à lui, sommes devenus des fils de Dieu. » (*Actes des Apôtres*, ch. I, v. 14.) Lorsque vous avez appartenu à l'Eglise orthodoxe, vous croyiez à un Christ issu de Dieu lui-même, mais à présent, depuis que vous êtes devenus stundistes, vous ne l'admettez plus. (*II^e Epître aux Corinthiens*, ch. V, v. 16, 17.)

Et plus loin :

« Le Christ n'est pas Dieu : c'était un homme comme nous autres ; seulement par lui nous avons reçu la grâce divine pareille à celle que lui-même avait obtenue. (*Epître aux Romains*, ch. V, v. 15.)

« Le Christ n'est pas Dieu ; c'est le *desservant* qui, dans les cieux, prie et intercède pour nous, afin que nous puissions obtenir le pardon de nos péchés ; et tout comme un avocat qui prend en mains la défense de son client et qui plaide pour lui devant la cour d'assises, Christ nous assiste toujours, nous anabaptistes-stundistes. (*Epître aux Hébreux*, ch. VII, v. 22-25.)

« Le Christ n'est pas Dieu ; il n'est que l'arbitre, tout comme ces *arbitres de paix*, qui récemment furent institués (1). » (*Epître aux Galates*, ch. III, v. 20 ; *I^{re} Epître à Timothée*, ch. II, v. 5.)

« Le Christ est un frère pour vous depuis que vous êtes devenus stundistes-anabaptistes, seulement il est le frère aîné ; à présent, vous êtes, comme lui, les enfants de Dieu, impeccables, ses saints. » (*Epître aux Rom.*, ch. VIII, v. 29, 30.)

« Le Christ est l'ami de tous ceux qui l'ont reconnu et il vous aime beaucoup. » (SAINT JEAN, ch. XV, v. 13-15.)

Nous trouvons dans le rapport d'un prêtre orthodoxe sur les stundistes les paroles suivantes : « Il est indifférent pour eux (les sectaires) que Christ soit Dieu lui-même ou un homme. Dans leur esprit c'était un « *politicien* ».

Quant à la sainte Vierge, ils désavouent absolument ses titres de *Mère de Dieu* et de *Reine des Cieux* ; ils nient formellement sa virginité et son caractère immaculé (2) et lui adressent les plus injurieuses épithètes.

On lit dans un rapport présenté par un prêtre missionnaire à ses chefs hiérarchiques, que les stundistes insultent la sainte Vierge en termes les

(1) Immédiatement après l'affranchissement des serfs ces *arbitres de paix*, nommés parmi les seigneurs, étaient chargés d'introduire les *chartes réglementaires* qui devaient être faites à l'amiable et qui ratifiaient aux paysans la possession de leurs lots de terre.

(2) En Petite-Russie ces idées sur la mère du Christ et la conception de son fils ne sont pas nouvelles et trouvèrent un écho dans le beau poème du poète populaire Chevtchenka, intitulé : *Marie*.

plus obscènes. Un autre missionnaire témoigne qu'ils lui appliquent des surnoms « qui ne peuvent que soulever une profonde indignation dans l'âme de tout croyant ».

Les stundistes n'admettent pas non plus l'existence des anges. D'aucuns racontent cependant qu'ils considèrent les anges comme des saints, mais ne les évoquent pas dans leurs prières, car, disent-ils, un ange, pas plus que l'âme d'un mortel, ne pourrait entendre à une si grande distance. Dans l'exposé qu'il a fait de sa doctrine, Balabane ne présente pas une idée générale d'un monde spirituel — celui des anges — et n'aborde pas la question du rôle qui leur est réservé; il mentionne seulement les « forces célestes » qui glorifièrent la naissance de Christ.

Pas plus qu'aux anges, les stundistes ne croient au satan. Ils acceptent que le principe du bien et du mal se trouve dans l'homme lui-même, partant le mauvais et le bon esprit résidant en lui le poussent tantôt aux mauvaises, tantôt aux bonnes actions.

A l'égard des saints qu'honore l'Église orthodoxe, les stundistes persistent à croire que sur la terre, ils étaient des hommes comme les autres et ne différaient en rien de simples mortels. Et comme d'habitude, en désavouant les saints, les stundistes s'appuyent sur l'Écriture. (*Apocalypse de SAINT JEAN*, ch. XIX, v. 10; *Actes des Apôtres*, ch. X, v. 25-26.) Ils se répandent en imprécations et en blasphèmes contre eux, notamment « parce qu'ils ont, disent-ils, inventé la religion que les popes orthodoxes ont depuis soutenue ».

Ils gardent une rancune particulière contre saint Nicolas, auquel ils attribuent la plus large part dans l'organisation de l'Église orthodoxe et de tout le mal qui, par elle, fut engendré. La haine qu'ils ont pour ce saint, surtout honoré par les orthodoxes, ne saurait être comparée qu'à celle que les raskolniks, jusqu'à ce jour encore, nourrissent pour le nom du patriarche Nicone.

Il serait donc inutile d'insister davantage sur l'attitude que les stundistes observent envers les reliques des saints, pour lesquelles le peuple russe, en général, a une profonde vénération et qui sont l'objet de pèlerinages religieux, faisant de la ville de Kieff et de son célèbre monastère — principal dépositaire de ces reliques — le rendez-vous des fidèles de tous les coins de la Russie.

Les stundistes envisagent ces reliques comme des « mannequins, en dessous desquels, disent-ils, se trouvent des mécanismes spéciaux pour les remplir d'air, ce qui, lorsqu'on y touche, produit l'effet du contact d'un cadavre. »

Les stundistes ont une conception différente de l'Âme et de l'Esprit dont

l'homme est doué. Ils empruntent à la doctrine des *doukhobortzis* la conception de l'Esprit qui réside dans tout être humain : c'est cette force que Dieu, en créant l'homme à sa propre image, inspira en lui et qui se résume en *esprit, mémoire* et *volonté*. L'âme se traduit dans l'existence de l'homme elle-même; en d'autres termes, c'est la cause et le fondement de l'activité vitale dans l'organisme humain.

Les idées des stundistes sur la vie d'outre-tombe et sur la résurrection des morts sont très vagues. Dans certaines de leurs dépositions, on trouve quelques allusions à la vie future. La plupart d'entre eux croient à la résurrection des morts, d'autres la renient obstinément. Cette question fut même l'objet de sérieuses discussions entre deux chefs stundistes qui ont à ce sujet des opinions opposées.

D'après l'un des premiers enquêteurs sur le stundisme, ses adeptes admettent *deux* résurrections différentes : la première n'est que partielle, c'est lorsque l'homme a embrassé le stundisme ; la deuxième, c'est la résurrection générale, qui aura lieu dans l'avenir. C'est alors seulement que surviendra le monde des anges, la vie des esprits. Et tous les êtres qui feront partie de ce monde nouveau, seront purs, irréprochables, saints.

Toutefois, cette conception de la *vie future* n'est pas nettement affirmée dans les doctrines stundistes. Elle est souvent confondue avec l'idée d'un *avenir meilleur* lorsque tout notre globe aura été peuplé par les stundistes. Alors le stundisme deviendra la religion universelle et toute la terre sera un bien commun. Il n'y aura plus ni exploitation, ni commerce, ni argent. et dans la sphère des relations économiques, dominera exclusivement le système d'échange des produits en nature. En un mot, ils croient à la réalisation sur la terre de leur idéal de Liberté, de Paix, de Travail et de Fraternité.

VIII

On conçoit facilement que cet esprit de critique et de négation dans la doctrine stundiste, qui est dû au principe du commentaire libre pour tous des textes de l'Écriture, ne pouvait se confiner dans les dogmes et devait nécessairement s'étendre aux cérémonies religieuses, aux rites et jusqu'aux sacrements reconnus par l'Église gréco-orthodoxe.

Les stundistes commencèrent par désavouer les saintes icônes pour lesquelles le peuple russe a toujours manifesté une très grande vénération touchant à l'adoration ; car souvent, dans sa foi naïve, il confond les icônes avec les saints mêmes qu'ils représentent et leur attribue la sainteté et la même puissance. Aussi, dans la plus humble demeure de villageois ou de

prolétaire, — russe d'origine et par conséquent orthodoxe, — comme dans le plus somptueux appartement d'un riche commerçant, et, même, dans les maisons d'une grande partie de la noblesse, la place d'honneur est-elle réservée aux icônes. Celles-ci, dans l'izba d'une famille russe, occupent toujours le coin, à droite, faisant face à la porte d'entrée. De longs essuie-mains à l'instar d'écharpes blanches dont les bouts sont ornés de broderies ou garnis de bordures tissées en rouge forment en dessus une sorte de dais.

C'est à cette place d'honneur où résident les icônes, que se trouve la table autour de laquelle la famille se réunit pour prendre ses repas ; où l'on reçoit les visiteurs de haute marque. Jamais l'orthodoxe croyant ne se permettrait de franchir le seuil de l'izba sans se découvrir, ce qui serait une irrévérence à l'égard des saintes icônes. Et avant de s'adresser aux maîtres de la maison, il salue pieusement les icônes en se signant.

Naturellement, la critique des stundistes se porta aussitôt sur cette adoration des icônes, qu'ils qualifièrent d'idôles, attendu qu'elles sont l'œuvre de l'homme. Comment saurait-on représenter l'image de Dieu, disent-ils, puisque jamais personne n'a pu le voir ? Leur premier soin fut donc d'en débarrasser leurs demeures. Le plus souvent, un néo-stundiste porte simplement ses icônes au prêtre du village. Mais aussi poussèrent-ils leur protestation contre le culte des icônes jusqu'à l'excès en se livrant à des blasphèmes, ce qui leur valut plus d'un procès et de longs emprisonnements. Ils percent les yeux aux images de la sainte Vierge et des saints ; grattent la peinture du visage et se servent de toiles et de planches sur lesquelles ces saints ont été peints, pour les différents besoins de leur ménage ; les jettent même au feu et en portent les morceaux à moitié consumés aux ordures.

C'est surtout dans les localités nouvellement atteintes par le stundisme où celui-ci n'a pu encore s'affirmer nettement, que ses prosélytes, dans un but de propagande, voulant prouver que les icônes n'ont pas les qualités de divinité et de sainteté, se livrent contre elles à des manifestations haineuses et parfois même extravagantes.

Ainsi un stundiste se rendit un jour à l'église, emportant sous son bras un paquet d'icônes. Au moment le plus solennel, il interrompt l'office divin et, s'avancant vers le prêtre, l'apostrophe de cette manière : « Prenez ces idôles et gardez-les dans votre boutique ; vous avez ici des grilles à toutes les fenêtres, tout comme dans une prison, et elles ne pourront se sauver. Aussi, dans ma maison à moi, ne se trouvent-elles pas bien à leur aise ; personne n'en prend soin ; les mouches les salissent ; les vers les rongent et les araignées y font leurs nids et les couvrent de toiles. Ces ; idôles ne

peuvent non seulement m'assurer un appui quelconque et me prêter assistance en quoi que ce soit, mais non plus se défendre elles-mêmes; elles ont des oreilles et ne peuvent entendre, leurs yeux ne voient point et leur bouche demeure muette : de véritables idoles, comme c'est dit dans l'Écriture ».

L'irrévérence envers les icones, dont plus d'une fois les femmes stundistes manifestèrent aussi, donna lieu à l'arrestation des blasphémateurs. L'incarcération, dans la prison de la ville, de la stundiste Mouzykova, sous l'inculpation d'avoir nié la virginité de sainte Marie, mère de Dieu, et de s'être livrée aux insultes envers son image, et dans laquelle douze autres stundistes encore, avec Balabane en tête, furent mis sous les verrous, produisit surtout une grande émotion dans le monde stundiste. Cette sévérité provoqua une singulière manifestation, en novembre 1872, dont M. Abramoff fait le récit suivant :

« Par un temps humide et froid d'une matinée automnale, un cortège étrange défila dans les rues du village de Popovka ; il était formé de femmes âgées et de paysans à large barbe, qui tenaient chacun dans la main un bout de corde à laquelle était attachée une icone, qu'ils traînaient ainsi dans la boue. Ce cortège se dirigeait vers l'église. Arrivés sur place et la voyant fermée, les stundistes firent chercher le prêtre pour recevoir les « inutiles idoles » qu'ils lui avaient apportées. Le serviteur de Dieu tenta longuement de leur persuader qu'ils devaient relever leurs icones qui traînaient à terre et aller les remettre en place dans leurs maisons. A ces paroles, les stundistes répondirent par des éclats de rire. Alors le prêtre leur déclara qu'il accepterait leurs icones, mais qu'il ne le ferait qu'en présence du maire de la *volost* et de six témoins orthodoxes. Comme le maire tardait à venir, les stundistes, impatients d'attendre, jetèrent leurs icones au delà de l'enclos de l'église, et s'en retournèrent chez eux. »

Le maire fit arrêter plusieurs de ces manifestants et convoqua immédiatement le *Tribunal de la Volost* (1) qui les condamna aux verges. Mais leurs coreligionnaires, ayant appris ce verdict, se réunirent en masse le lendemain, à la première heure. Ils rouèrent de coups le *sotski* du village (préposé sur cent maisons) et le maire lui-même, après quoi ils délivrèrent les prisonniers.

Pendant les détenus dans la prison de ville, en attendant la fin de l'instruction de leur affaire, y continuèrent leur propagande et des icones qu'ils y trouvèrent firent des couverts pour leur pot-au-feu ou des sièges.

(1) Ce tribunal rural, qui juge les différents délits dans la commune en première et dernière instance et dont le verdict est sans appel, se compose de juges élus parmi les paysans eux-mêmes. Toute la procédure, dans ces tribunaux ruraux, se fait oralement.

Les stundistes tiennent en plus grande horreur encore la sainte croix si vénérée par l'Église orthodoxe. Selon eux, la croix fut l'instrument de supplice du Christ, le gibet auquel il a été pendu (1). Aussi appliquent-ils à la sainte croix les noms les moins avouables. A aucun prix ils ne voudraient la baiser ainsi que l'exige la piété religieuse de l'orthodoxie. Dans leur idée, la croix est le *signe de Satan, l'estampille d'Hérode, le stigmaté d'Antéchrist*.

Et s'appuyant sur l'Écriture (*Apocalypse de SAINT JEAN, ch. XIII*) ils affirment que se signer de la croix, serait apposer sur son front cette estampille d'Antéchrist. Même les jeunes filles stundistes de dix-sept et de dix-huit ans ne purent être astreintes à se signer, et les remontrances les plus sévères n'eurent pas raison de leur profonde répugnance pour la croix.

« Dieu sauva le monde non par la croix, mais en mourant sur la croix, — celle-ci n'y est donc pour rien », disent les stundistes. Ils s'expliquent ainsi à ce propos : « Le Christ cloua à la croix la malédiction de l'univers laquelle y resta à jamais attachée. »

Les prêtres qui portent des croix au cou, de même que tous les fonctionnaires d'Etat qui se couvrent de décorations en forme de croix, sont autant de bourreaux qui pour la deuxième fois crucifient le Christ. En trompant ainsi le monde, ils obligent à saluer la croix qui, en réalité, n'est qu'un gibet. Et comme argument ils ajoutent : « Supposez seulement que votre mère ou votre père aient été pendus ; vous inclinerez-vous devant la potence et voudriez-vous baiser l'instrument de leur supplice ? Bien au contraire, vous éprouveriez le désir de maudire cette potence et de cracher dessus. »

En désavouant le culte orthodoxe et tous ses rites, les stundistes arrivèrent naturellement à trouver inutiles aussi tous les sacrements que l'Église orthodoxe estime indispensables pour le salut de l'âme d'un mortel. Ils font une exception unique pour le *mariage*, dans lequel ils voient une nécessité physiologique, et certaines communautés stundistes admettent aussi le baptême qu'ils envisagent alors à leur manière.

L'admission du mariage par les stundistes repose sur ce passage de l'Écriture : *C'est à cause de cela que l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme et les deux ne seront qu'une chair*. Mais ils ne le considèrent que comme un *traité* et ne lui attribuent d'autre importance que dans le sens moral, spirituel. Quant à la consommation même du mariage, ils énoncent à ce sujet une opinion absolument réaliste.

Voici comment *Sliyka*, un des doctinaires stundistes, explique le mariage :

(1) L'Église grecque de même que l'Église romaine admet que le Christ fut crucifié les bras tendus horizontalement et c'est ainsi qu'on le voit représenté en peinture et en sculpture. Cependant les Romains exécutaient leurs condamnés en leur liant les poings qu'ils attachaient à la croix, au-dessus de la tête.

« L'homme ne peut trouver le salut dans l'abstention de toute sorte. Dieu a dit : « Multipliez-vous, propagez-vous et répandez-vous sur la terre. » C'est pourquoi les hommes ni les femmes ne doivent se dérober au mariage. La pauvreté ne peut présenter d'obstacle au mariage; dans le cas où le pauvre serait embarrassé pour entretenir ses enfants, les gens de bonne volonté lui viendront en aide. Il peut arriver aussi que la femme soit impropre à la vie conjugale; alors il doit être permis de se remarier avec une autre et la première femme devra être considérée comme une sœur. Il faut éviter la débauche, mais on ne saurait faire violence à la nature même de l'homme. Les hommes et les femmes qui s'abstiennent du mariage et se refusent à la vie conjugale, succombent aux maladies ou se livrent au vice. Le mariage a aussi un caractère spirituel : l'homme et la femme s'unissent pour concevoir ensemble la parole de Dieu. Il ne faut pas abandonner sa femme parce qu'elle n'est pas une croyante, mais il faut lui enseigner la vérité. »

Le divorce est dû à la cruauté de l'homme, disent les stundistes, et en général il n'est pas pratiqué chez eux; mais il est admis comme cas de force majeure, lorsque l'un des époux a renoncé au stundisme.

Nonobstant leurs points de vue réalistes sur le mariage, les stundistes le célèbrent avec une certaine solennité et l'accompagnent même de cérémonies. Dans les premiers temps du stundisme, lorsque le *frère aîné* ou l'*ancien* faisait en quelque sorte l'office de prêtre dans la communauté, c'est lui aussi qui célébrait la cérémonie du mariage. Celle-ci consistait en ce qu'il posait sa main sur la tête de chacun des fiancés. D'aucuns affirment aussi que les futurs époux étaient simplement invités par l'*ancien* à se serrer la main.

Le missionnaire Tchepourny raconte le mariage stundiste de la manière suivante :

« Les parents du fiancé, après avoir convoqué les *frères* et les *sœurs* de toute la communauté, amènent devant l'*ancien* leur fils qui tient sa fiancée par la main et en présence de toute l'assistance lui disent : « Ces enfants veulent s'unir par un mariage. » Alors, l'*ancien* prend place devant la table et faisant approcher les fiancés qui doivent toujours se tenir par la main, adresse à la future la question suivante :

« Jeune fille, est-ce que tu viens ici de ta propre volonté pour contracter le mariage avec ce jeune homme et pour ne faire avec lui qu'une chair ? Ton choix, n'est-il pas violenté par l'influence de ta mère, de ton père ou d'autre parent ? »

— Je le veux moi-même, répond la fiancée.

— Aimes-tu bien ce garçon ?

— Oui, je l'aime, affirme la jeune fille.

— L'aimeras-tu encore lorsqu'il sera vieux et voudras-tu le soigner, en cas où il tomberait malade, insiste l'*ancien*.

— Oui, promet la jeune fille. »

« Alors, le chef stundiste adresse les mêmes questions au fiancé, après quoi il lit un passage des « Cantiques religieux (1) ».

« La lecture finie, le *frère aîné* invite les jeunes mariés à s'embrasser après quoi il les félicite de leur mariage. »

Nous trouvons dans Rojdestvenski une autre variante de cette cérémonie qui ne diffère de la précédente qu'en ce que le cantique en question est chanté par toute l'assistance; ce chant est suivi de la lecture de la *1^{re} Épître aux Corinthiens*, ch. V, v. 1-6, faite par l'*ancien*, après quoi celui-ci harangue le jeune couple en lui donnant quelques conseils et le félicite de son mariage. Toute l'assistance lui adresse également des félicitations en réponse desquelles le père du jeune marié invite tout le monde à prendre part à la fête dans sa maison.

A présent, le mariage chez les stundistes se pratique par une simple déclaration verbale de leur intention de s'unir, que les fiancés viennent faire en présence de quelques-uns de leurs coreligionnaires convoqués à ce propos. On fixe alors le jour du mariage qui est célébré en réunion religieuse des stundistes et dans laquelle on lit des textes de l'Évangile, on chante des versets et des psaumes, on fait des sermons, on prononce des discours.

Le mariage est conclu, et après cette consécration religieuse, la journée se termine par une fête chez les parents du jeune marié.

Cette façon de célébrer le mariage est d'ailleurs en parfaite harmonie avec le caractère populaire des Petits-Russiens en général, et aussi avec les idées de la population orthodoxe en Russie, qui, dans le mariage, attribue aux cérémonies consacrées par l'*usage*, dans lesquelles se reflète la vie primitive du Slave païen, une importance beaucoup plus grande qu'aux rites religieux exigés par l'Église orthodoxe elle-même.

Les stundistes admettent le mariage à tous les degrés de la parenté. Seuls les enfants du même lit ne peuvent se marier. Un stundiste peut aussi épouser une israélite et même une païenne dans le cas où elle aurait embrassé le stundisme avec tous ses dogmes.

Sous l'influence des anabaptistes allemands et, peut-être aussi, poussés par le désir d'exercer une plus grande autorité sur leurs coreligionnaires, les premiers propagandistes du stundisme : Ratouchny, Riabochapka et Zimbal se firent rebaptiser presque au début même de l'organisation de leur

(1) Un recueil de prières aimées ou de chansons très estimées par les stundistes.

secte. Dans sa lettre à l'archevêque de Cherson, Dmitri, datée du 28 novembre 1871, Ratouchny déclarait qu'il s'était fait rebaptiser le 8 de juin avec ses coreligionnaires et que tous ils sortaient de l'Église orthodoxe.

Ces promoteurs de la religion nouvelle adoptèrent alors le titre de *frère aîné* ou d'*ancien*, qui leur assignait en quelque sorte le rôle de ministre de Dieu, de prêtre, et, en leur donnant le pouvoir de baptiser les nouveaux adhérents à leur communauté, leur prêtait un certain prestige.

Le baptême chez les stundistes est célébré de la manière suivante : On se réunit dans la soirée au bord d'un cours d'eau où l'on chante des cantiques et des psaumes, suivis d'improvisation de discours. Après quoi, le néophyte entre dans l'eau et s'y plonge entièrement.

Mais, bientôt après l'inauguration de ce *baptême par l'eau*, une opposition se manifesta dans le milieu stundiste, contre ce rite « inutile ». D'aucuns y virent même un guet-apens qui ne servait à autre chose qu'à les faire prendre plus facilement. Le baptême ne fut plus conservé que dans certaines communautés stundistes. Cependant la question du baptême ne cessa de passionner les esprits et provoqua de véritables disputes religieuses. Si bien que ces discussions continuaient même dans les murs de la prison lors de l'arrestation des stundistes.

Parmi les plus ardents militants de l'opposition se trouvait Balabane, qui à sa sortie de prison, rentré dans le village d'Osnova, organisa des réunions dans le but de combattre le baptême. Son adversaire Ratouchny y apporta sa parole pour défendre le rite qu'il avait inauguré. Enfin, dans une de ces réunions, à bout d'arguments, il s'écria après la discussion, en s'adressant à l'assistance entière : « Que ceux qui veulent rester avec moi se lèvent et votent en levant la main, et que ceux qui sont avec Balabane restent assis. »

Le vote démontra que l'opinion des stundistes sur ce point était partagée presque également.

Toutefois, le stundisme-anabaptisme n'a pas fait beaucoup de progrès chez les stundistes et le *baptême par l'eau* fut presque partout rejeté. On chercha aussi de remplacer l'eau par le sable dans la cérémonie du baptême, mais il paraît que cette substitution eut encore moins de succès.

« Notre doctrine, dépose *Kapoustinski*, — un chef stundiste, — se résume en la foi au Christ, en l'amour, la paix et la conduite irréprochable même vis-à-vis de nos ennemis. Nous ne célébrons ni la naissance, ni le baptême, ni les funérailles ; nous ne convions non plus personne à des festins pour nous divertir. »

D'après Balabane qui cherche à développer sa doctrine philosophiquement, le baptême d'un néophyte s'accomplit dans la transformation du pécheur en un être purifié par le fait même de son adhésion au stundisme.

« Ce baptême spirituel ne peut s'accomplir pour chacun qu'une seule fois et s'effectue au moment même où l'homme a embrassé la religion stundiste. Nous croyons au Christ unique, poursuit Balabane, par conséquent, le baptême doit aussi être unique. Le baptême par le feu est unique. (SAINT MATHIEU ch. III, v. 11, 12.) Ce baptême fut accompli par le Christ lui-même et nous n'irons pas vers les eaux du Jourdain, ni vers les eaux de Salime pour nous faire baptiser; nous nous baptisons dans notre Seigneur Jésus-Christ, qui est mort pour nous et qui est ressuscité, et par notre foi nous mourons et nous ressuscitons avec lui. Nous croyons que recevoir le baptême — en la mort du Christ, — c'est mourir pour le péché et ressusciter par la pénitence en la gloire de son Père (1) ».

Dans cette définition du *baptême* Balabane s'appuie aussi sur l'Écriture. (1^{re} Épître de SAINT PIERRE, ch. III, v. 20; ISAÏE, ch. X, v. 17.) « Nous ne pouvons, conclue-t-il, que laver notre corps avec de l'eau mais nullement notre âme. » Il n'admet pas en général les rites et les assimile à « une représentation théâtrale ».

Parmi les stundistes qui acceptent le baptême, quelques-uns font aussi baptiser leurs enfants. Toujours très réservés lorsqu'il s'agit de leurs rites, ils évitent d'en parler aux personnes étrangères à leur communauté. On raconte qu'en procédant au baptême des enfants, ils les font asperger d'eau; d'autres affirment que l'enfant est baptisé dans son berceau ou simplement dans un panier; avec cela on récite la formule à Dieu : « Seigneur, fais baptiser cet enfant ! » Mais, alors, c'est le père lui-même qui donne le nom au nouveau-né, en imitant l'exemple de Zacharie, père de Jean-Baptiste. Consultant un almanach, il emprunte le nom du saint du jour où l'enfant est né ou encore le cherche dans l'Évangile ou la Bible sur la page ouverte au hasard.

La pénitence étant considérée par les stundistes comme la résolution ferme de ne plus s'abandonner au vice, ils admettent aussi les malfaiteurs comme *frères* de leur communauté lorsqu'ils se sont repentis de leur mauvaise vie, car, disent-ils, Dieu ne veut pas renier ceux qui viennent à lui repentants. Et d'ailleurs, à leur point de vue, le malfaiteur et l'assassin lui-même ne sont pas coupables de leur forfait, car ils n'avaient pas la conscience nette de leur acte. Pour eux, ce sont des malheureux qui méritent la pitié.

Dans cette appréciation des criminels, le *repentant* est pour les stundistes ce que le *condamné* est, en général, pour le peuple russe. Fût-ce le plus grand criminel, une fois emprisonné ou condamné, il n'est à ses yeux qu'un

(1) Cette thèse de la doctrine de Balabane est publiée par Ouchinski.

malheureux, auquel il s'empresse d'envoyer son obole en prison ou de faire la charité pendant qu'il suit son long chemin pour les mines de la Sibérie. Lors du passage des déportés dans un village, les femmes accourent vers eux leur portant tout ce qui leur tombe sous la main — un morceau de pain, un œuf, une tranche de lard, un légume, un fruit et même un gros sou s'il ne fait pas défaut dans la maison. Elles font cela par un sentiment de piété fraternelle, peut-être aussi par une vague conscience d'une sorte de solidarité avec le condamné. En effet, quelle garantie a-t-il ce peuple russe de ne pas voir un jour ou l'autre ses plus chers enfants dans la même situation, sous tel ou tel prétexte ? Aussi un proverbe est-il dû à cette universalité de châtement dont, dans l'esprit populaire, chacun peut être atteint, et qui dit : *Ne renie point la besace ni la prison*. De là cette aversion profonde des Russes pour la peine de mort.

Selon les stundistes la pénitence, par laquelle l'homme se repent sincèrement de ses vices et de ses mauvaises actions, peut seule le régénérer et le relever lorsqu'il est tombé. Dans sa doctrine, Balabane dit : « Nous croyons que le baptême de la pénitence fait renaître le repentant en un être nouveau — le Jésus-Christ ; que par la pénitence est donnée à l'homme un renouvellement salutaire qui lui communique la force du saint Esprit et la puissance de la résurrection. » Cependant, la pénitence ne peut être efficace si le repentant n'a pas la persuasion d'être débarrassé de ses péchés par le Rédempteur qui en assume la responsabilité. « Par notre foi en sa justice, nous sommes délivrés de nos péchés et nous nous assimilons la grâce divine, de sorte que nous mourons et nous ressuscitons devant le jugement de la justice de Dieu. »

Ici, par la mort, l'auteur de la doctrine entend la suppression du péché, et par la résurrection la vie nouvelle, d'après la loi de Dieu.

La pénitence, chez les stundistes, n'est donc autre qu'une prière ardente du néophyte, que dans une réunion religieuse des stundistes il adresse à Dieu, en le suppliant de lui donner la force nécessaire pour persévérer dans une voie juste et dans la repentance de ses péchés. En se frappant la poitrine et en se prosternant, il commence à dire publiquement sa prière improvisée, accompagnée de lamentations et de sanglots, ce qui produit une grande impression sur l'assistance et provoque même des crises chez les personnes nerveuses.

Les stundistes disent que Dieu n'accepte que le pécheur repentant et ils citent l'exemple du bon larron repentant sur sa croix, et que le Christ a absous de ses péchés.

En entendant ces pleurs et ces lamentations les villageois orthodoxes croient que ces hommes sont possédés par le démon. D'autres les considè-

rent comme des farceurs ou des cabotins. Mais les stundistes répondent à ces accusations par les paroles de l'Évangile : *Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés*. Ils affirment qu'ils ne prient en pleurant que lorsqu'ils ne sont pas encore éclairés par le stundisme; ils cherchent seulement le Christ et la conscience de leur impuissance leur fait ressentir une profonde douleur dans leur âme. « Mais, fortifiés dans l'esprit et dans la vérité, nous ne nous abandonnons plus aux pleurs, au contraire, nous éprouvons alors la joie d'avoir trouvé le Christ dans notre cœur. »

L'autorité des prêtres est absolument méconnue par les stundistes qui ne veulent pas voir dans ces ministres de Dieu des successeurs des apôtres. « Le Christ est notre prêtre unique », disent-ils.

Bien que les stundistes et les stundistes-anabaptistes n'admettent pas la communion comme sacrement, dans le sens que lui prête l'Église orthodoxe, ils pratiquent néanmoins une cérémonie qui s'appelle *rompre le pain*, pendant laquelle le frère aîné ou le desservant (chez les stundistes-anabaptistes) le distribue à l'assistance et l'invite à boire du vin en commémoration de la cène.

Cette cérémonie n'a pas lieu à une date fixe et n'est liée à aucun rite religieux, ni à aucun événement dans la vie des stundistes eux-mêmes; d'après la déposition d'un de leurs chefs, elle se pratique quand *bon leur semble*.

Voici comment en fait le récit un témoin oculaire, et que M. Rojdestvenski rapporte dans son livre : « L'ancien ou le desservant avise tous les membres de sa communauté, même les plus éloignés, qu'à telle date et dans la maison d'un tel aura lieu la commémoration de la cène. A l'heure précise il ouvre la réunion, qui porte le caractère habituel, en adressant à l'assistance les paroles suivantes :

« Commençons notre réunion au nom de notre seigneur Jésus-Christ », après quoi il fait la lecture de l'institution de la Pâque d'après l'Ancien Testament. Il explique que Dieu lui-même l'avait ordonnée en commémoration de la délivrance des Hébreux de la mort charnelle; maintenant par la puissance de l'hostie l'homme est délivré de la mort éternelle.

Il commente ensuite les versets 21-23 du chapitre XI de la *I^{re} Epître aux Corinthiens*, en passant toutefois outre cette expression : *Pour abandonner vos péchés*, attendu que les stundistes, qui tous ont acquis la vertu de la sainteté, sont impeccables. L'ancien lit encore un passage de l'Évangile sur la cène (SAINT MATHIEU, ch. XXVI). Au cours de cette lecture le diacre (chez les stundistes-anabaptistes) dépose sur la table une assiette avec du pain coupé en petits morceaux carrés; puis apporte la coupe dans laquelle il verse deux verres de vin, environ, qu'il couvre d'un petit tapis spécialement réservé à cette occasion. Arrivant au passage : *Prenez, mangez*, etc.,

le desservant passe l'assiette avec le pain au diacre, qui en offre à chacun des assistants, ou bien l'assiette passe de mains en mains. Après avoir fait la ronde, le diacre mange aussi une parcelle de ce pain et, en dernier, le desservant lui-même en fait autant.

Pendant cette cérémonie, on chante un cantique du recueil, approprié à cette occasion, puis le desservant continue la lecture de l'Évangile (SAINT MATHIEU, ch. XXVI, v. 27), et comme il prononce les paroles : *Buvez-en tous*, le diacre prend la coupe de la table et offre à tout le monde d'en boire. La coupe remplie de vin fait encore la ronde, comme le pain, en passant de mains en mains, pendant que l'on chante la continuation du même cantique.

Après cela le desservant dit une prière de gratitude pour remercier Dieu ou invite un des membres de l'assistance à la réciter à haute voix. Tout le monde prie et on chante encore un cantique ; après la lecture des versets 30-32, (ch. XXVI de l'Évangile de SAINT MATHIEU), la cérémonie de *rompre le pain* se termine par le chant en chœur.

Nous avons insisté sur les détails de cette « commémoration » qui nous semble très intéressante à ce point de vue qu'elle présente l'affirmation de la ténacité des habitudes chez l'homme, et fait voir combien difficilement il se débarrasse de ses préjugés et des idées surannées, qui ont été implantées dans son cerveau, même lorsqu'il prend une résolution déterminée de s'affranchir de ces liens, pour être à même de se maintenir dans la voie que l'esprit de critique et de négation lui avaient tracée.

L'enterrement, chez les stundistes, a aussi le caractère du rite. Après le décès ils procèdent à laver le cadavre, l'habillent et le mettent en bière en clouant le couvercle dessus (1). Dans la maison mortuaire se réunissent les frères et les sœurs, enfin vient l'ancien qui lit les versets 51-57 du chapitre 1^{er} de la 1^{re} Épître aux Corinthiens. Après cette lecture il fait un discours dans lequel il rappelle que « nous tous, nous ne saurions éviter de passer par cette porte qui maintenant reste ouverte devant le décédé, c'est pourquoi chacun de nous doit faire pénitence ».

Après cette harangue on met la bière sur un brancard devant la porte de la maison où l'on chante en chœur un cantique choisi dans le recueil ci-dessus mentionné.

On porte la bière au cimetière en chantant des hymnes. L'ancien ou le desservant (si le décédé a appartenu à la fraction des stundistes anabaptistes), l'Évangile à la main, marche à la tête du cortège ; après lui viennent

(1) D'après les rites orthodoxes, le corps du défunt reste exposé sur une table pendant trois jours. On le met en bière seulement avant l'enterrement et on le cloue dans l'église, après les derniers adieux des parents et de toute l'assistance.

les *frères*, en se découvrant, enfin les *sœurs*. Avant de descendre la bière dans la fosse, le desservant lit quelques passages de l'Évangile et prononce un sermon.

Ces renseignements sur l'enterrement chez les stundistes sont empruntés à une époque assez récente, lorsque le stundisme s'est déjà affirmé et que ses adhérents furent reconnus comme membres d'une secte constituée. Mais au début les stundistes enterraient leurs morts dans la nuit à cause des persécutions policières que leur attirait l'exercice de ce rite sans l'assistance d'un ministre orthodoxe, délit qu'ils étaient même obligés d'épier dans la prison.

Pendant un certain temps il leur était absolument défendu d'enterrer leurs morts au cimetière du village. Mais les stundistes demeurèrent indifférents à cette mesure; ils disaient : « Cela nous est parfaitement égal, à moins que nous puissions au moins les enterrer. »

Comme nous avons pu voir dans ce chapitre, certains chefs stundistes n'évitèrent pas l'influence de l'anabaptisme qui se refléta aussi dans leurs doctrines en leur empreignant une nuance quelque peu différente du stundisme.

Ce serait une lacune dans notre étude sur le dogmatisme du stundisme si nous passions outre cette fraction. Nous reproduisons donc la doctrine d'un des plus anciens chefs stundistes, Riabochapka qui, l'un des premiers, embrassa l'anabaptisme, adoptée par la confrérie stundiste dans le village de LiouboMirka et qui se résume ainsi (1) :

1° On doit observer la tempérance; respecter la propriété d'autrui et se prêter un secours mutuel;

2° On doit désavouer le carême et la réglementation de l'Église, de même que tous les livres de l'Écriture en dehors de l'Évangile;

3° La constitution de l'Église elle-même n'est pas obligatoire, car il est dit dans l'Évangile : Où deux ou trois de vous seront réunis en mon nom, etc.;

4° On doit faire pénitence de ses péchés dans son âme, devant Dieu, et non devant un prêtre, qui est un homme comme les autres, en les lui racontant;

5° Les icônes et autres images de Dieu ne sont pas indispensables; elles doivent être considérées comme un ornement de l'habitation;

6° Le baptême doit être fait sur l'exemple que nous donna le Seigneur, après que l'homme se sera purifié de ses péchés; c'est pourquoi on ne doit

(1) Cette doctrine est publiée d'après l'enquête du colonel Dembrovski dont il était officiellement chargé en 1870.

baptiser que les adultes qui sont en mesure de comprendre l'importance de la pénitence; car il n'est pas dit dans l'Écriture qu'il faut baptiser les nouveaux-nés et avoir des parrains et des marraines: par conséquent, on ne doit pas baptiser les enfants;

7° On doit se communier tous les quinze jours;

8° Les jours qui ne sont pas indiqués comme fêtes dans l'Évangile, ne doivent pas être fériés.

Cette doctrine à elle seule permet déjà de conclure au revirement rituel. Peu de temps après furent publiés *Dix règlements de la nouvelle confrérie russe* qui ne présentent que le catéchisme des anabaptistes allemands *in extenso*. Cependant, malgré ce courant anabaptiste, l'idée réaliste l'emporta et le vrai stundisme, en s'affirmant de plus en plus, se répandit en large flot jusqu'aux provinces de l'ouest et du sud-ouest de la Russie.

MARIE STROMBERG

(A suivre.)

INCURABLE ⁽¹⁾

« J'ai été semblable à ceux qui, ayant été blessés à mort, dorment dans les sépultures, dont vous ne vous souvenez plus et qui ont été rejetés de votre main. Vous m'avez mis dans une fosse profonde, dans des lieux ténébreux, dans l'ombre de la mort. Votre colère s'est appesantie sur moi, vous avez fait passer sur moi tous les flots de votre courroux. Vous avez éloigné de moi tous ceux qui me connaissaient; ils m'ont eu en abomination. Je suis assiégé sans pouvoir sortir. Mes yeux sont ravagés par la douleur. Durant tout le jour j'ai crié vers vous, ô Seigneur, j'ai étendu les mains vers vous. » (Quatre-vingt-huitième psaume.)

Le refuge avait un aspect fort agité. Dans quelques instants, les amis des malades seraient admis à entrer. Les incurables écouterait les dernières nouvelles de l'hôpital (ghetto), car ces vies avortées, avides de sensations, juives jusqu'à la fin, s'occupaient encore beaucoup de ce qui se passait au dehors. C'était une institution très modeste — deux maisons formant un coin qu'on avait réunies — à l'extrémité est de Londres, soutenue principalement par les pauvres, qui offraient un sou par semaine, et très peu reconnue par les riches. La paraplégie, les maladies nerveuses, le rachitisme et une douzaine d'autres infirmités sans espoir se pressaient désespérément aux portails étroits. C'était, néanmoins, une institution modèle, et les malades n'avaient rien à désirer, sauf leur affranchissement de la douleur. Il y avait même une espèce de synagogue en miniature pour leurs besoins spirituels, où la place des femmes était prudemment séparée de celle des hommes, comme si ces ruines misérables des sexes auraient encore pu troubler réciproquement la ferveur des prières.

Mais les rabbis connaissaient la nature humaine. Leah, l'hydrocéphalique paralysée, mais gaie encore, avait, pour charmer ses loisirs, manœuvré avec le fauteuil qu'elle habitait jusqu'à se trouver dans le compartiment

(1) Extrait des *Ghetto Tragedies* (les Tragédies de l'hôpital).

des hommes ; et elle souriait, fascinée, au sourd-aveugle qui, des extrémités de ses doigts, tâtonnait la bible de Braille et lisait aussi attentivement que saint Antoine. Mad Mo, inoccupé, avait erré jusque dans l'appartement des femmes et, indifférent aux gardiennes chrétiennes avec leur tablier blanc, il flânait aux côtés d'une percluse aux traits déformés, dont le nez en forme de stylet supportait de grosses lunettes. Comme la plupart des pensionnaires elle était levée et habillée ; un petit nombre de lits, rangés le long du mur, étaient occupés.

— Leah dit qu'elle serait très heureuse si elle pouvait marcher comme vous, dit Mad Mo en guise de compliment. Elle dit toujours : Milly marche si bien. Elle prétend que vous savez aller jusqu'au bout du jardin. Milly, confuse dans son fauteuil, sourit misérablement.

— Vous pleurez encore, Rebecca, observa en excellent anglais une naine aux yeux noirs, à la figure épanouie, en touchant la main fanée de son amie. Vous rêvez de nouveau. Pourquoi cette page est-elle toute mouillée ?

— Non, je sens si délicatement, dit la Russe aux yeux mélancoliques, avec son gracieux accent musical. Ne croyez point que je pleure parce que je ne suis pas heureuse. Je ne suis heureuse que lorsque je lis des choses tristes — comme ma propre vie.

La naine eut un petit rire, qui agita ses boucles d'oreilles.

— Je croyais que vous songiez à vos amours, dit-elle.

— Moi, s'écria Rebecca. J'ai trop tôt perdu ma jambe pour être aimée. Non, c'est le psaume quatre-vingt-huit que je médite. Je suis affligée et prête à mourir depuis ma jeunesse. Oui, je n'étais qu'une petite fille lorsque je me rendis chez un docteur à Königsberg, qui amputa ma jambe. « Vous avez éloigné de moi mes amis, vous avez mis dans les ténèbres tous ceux qui me connaissaient. »

Son visage exprimait l'extase.

— Sst ! murmura la naine avec un geste avertisseur et un petit signe de tête vers un lit voisin, sur lequel était étendue une femme pâle, rigide, d'un âge moyen ; elle ne dormait point, mais ses yeux étaient clos.

— Elle ne comprend pas l'anglais, dit fièrement la Russe.

— Ne le croyez pas trop ; voyez comme les gardiennes ici ont peu à peu appris le hébreu !

Rebecca, incrédule, secoua la tête.

— Sarah est une Polanaise, dit-elle. — Elles sont en Angleterre pendant plusieurs années et elles n'apprennent rien.

« *Ich bin krank, ich bin krank!* » gémit tout à coup une vieille Polonaise ridée, — une centenaire déjà, — comme pour confirmer les paroles de Rebecca. Assise dans son lit, elle avait l'air d'un magot ; elle parlait sans

cesse de sa maladie, elle murmurait contre les gardiennes en leur ordonnant de fermer toutes les fenêtres. Elle réclamait contre l'air frais comme si c'eût été du beurre ou quelque autre friandise défendue.

Après ces plaintes s'élevèrent des cris déchirants dans la chambre située au premier étage, comme pour rappeler au visiteur que ces maladies n'étaient pas factices, mais bien réelles. La petite sœur Margaret, non habituée encore à ces cris de douleur, frissonnait de pitié lorsqu'elle évoquait devant ses yeux la face cendrée et moite de la patiente paralysée, qui restait éternellement clouée dans un fauteuil, les mains gonflées et flasques posées sur des coussins de coton, un autre coussin entre les jambes, le corps entier secoué par intervalles par les spasmes cruels de la douleur. Le seul divertissement de cette malheureuse consistait à regarder la glace d'une peinture encadrée, où se reflétaient faiblement et d'une façon troublée quelques épisodes de la rue ; toujours elle avait des soupçons morbides quant à la présence de poison dans ce qu'elle buvait et toujours elle était tourmentée par une incurable agitation.

Entretemps, Sarah était tranquillement couchée dans son lit ; des pensées amères s'agitaient derrière sa face blême et impassible, comme des flots d'eau marine sous une surface gelée. Elle avait une figure forte et austère, qui témoignait des douleurs actuelles et rappelait vaguement un passé de beauté. Elle semblait seule dans l'appartement rempli de monde et vraiment le monde était aride pour elle. Elle avait passé la plus grande part de sa vie à l'hôpital, à Varsovie, où elle s'était mariée à seize ans, il y avait dix-neuf ans déjà. L'unique fils qui était resté en vie — un garçon que l'atmosphère anglaise n'avait pas amélioré — était parti pour aller négocier avec les Caffres. Et son époux n'était pas venu la voir depuis une quinzaine de jours !

Lorsque les visiteurs commencèrent à arriver, sa torpeur la quitta. Avec empressement elle se souleva à moitié, du côté où elle n'était pas paralysée. Mais peu à peu l'ardeur de l'attente s'évanouit de ses grands yeux gris. La chambre était remplie du bourdonnement des conversations ; — l'hydrocéphalique était le centre de tout un groupe joyeux, la vieille Polonaise, qui maudissait ses petits-enfants quand ils ne venaient pas et, quand ils venaient, leur reprochait leur négligence ; chacun avait quelqu'un à embrasser ou à gronder ; une ou deux connaissances s'approchèrent aussi de la femme à demi assise dans son lit, mais elle ne voulut pas proférer une seule parole, trop fière pour demander des nouvelles de son mari et évitant les regards significatifs que de temps en temps on jetait vers elle. Petit à petit elle avait tiré le paravent rouge autour de son lit, ce qui lui formait des murs artificiels et une espèce de petite chambre à elle. Son mari saurait bien où il devait la trouver.

« Malheur à moi », soupira la centenaire tout affairée et agitée. « Quel péché ai-je donc commis pour avoir de tels petits-enfants? Vous venez uniquement pour voir si la vieille grand'mère n'est pas encore morte. — Si malade! Si malade! Si malade! »

Le jour tombant emplissait les appartements. Les lits blancs avaient des aspects de fantômes dans l'ombre. Le dernier visiteur s'en alla. L'époux de Sarah n'était pas venu encore.

« Il n'est pas bien, Madame Kretznow », essaya la sœur Margaret, en faisant des efforts pour parler hébreu. « Ou bien il est fortement occupé. » — Seule dans l'établissement elle partageait l'ignorance de Sarah quant au scandale de Kretznow. Les racontars se taisaient devant sa jeunesse et sa douceur.

— Il aurait écrit, dit Sarah gravement. Il est las de moi! Je suis ici depuis un an. Je suis maudite comme Job!

— Dois-je lui — sœur Margaret s'arrêta pour chercher le mot hébreu — écrire?

— Non! Il m'entend frapper à son cœur.

Elles ont des éclats d'étrange poésie sauvage, ces âmes incultes et cependant complexes. Sœur Margaret, qui s'alarmait encore facilement, murmura tout bas : « Mais... »

— Laissez-moi en paix! dit Sarah avec un cri semblable à celui d'un animal blessé.

Puis elle prit affectueusement le bras de la novice et la repoussa doucement. « Je lui écrirai moi-même », murmura-t-elle.

La nuit vint, mais le sommeil ne vint pas pour tous. Sarah Kretznow souffrait dans un enfer d'abandon. Oh, certes, son époux ne l'avait pas oubliée; certes, elle ne serait pas ainsi abandonnée dans ce lit jusqu'à la mort, — cette mort lointaine que son fort instinct religieux empêcherait de précipiter! Elle était entrée dans le refuge pour lui épargner la vue constante de sa misère et les frais de son entretien. Devrait-elle se passer maintenant de la vue de sa force?

Il vint le lendemain — par invitation spéciale. Sa face était pâle, encadrée de cheveux noirs; sa lèvre inférieure était sensuelle. Il penchait la tête et fermait à demi les yeux malicieux.

Sœur Margaret courut avertir sa femme. Le visage de Sarah rayonnait de joie.

« Mettez le paravent! » murmura-t-elle, et ainsi abritée contre les regards, elle attira sur son sein la tête de son époux et pressa ses lèvres sur ses cheveux.

Mais lui, surpris jusqu'à devenir indiscret, murmura : « Je te croyais mourante. »

Les yeux gris s'illuminèrent.

— Ton cœur te l'a bien dit, Herzel, ma vie. *J'étais mourante* — je mourrais de l'envie d'un regard de toi.

— Mais la gardienne m'a écrit avec insistance, fit-il bêtement. Il sentit la poitrine de Sarah se soulever convulsivement sous sa tête; elle le repoussa.

— Que je suis folle, j'aurais dû le savoir; ce n'est pas jour de réception aujourd'hui. On a pitié de moi, on voit ma peine, on en parle.

Son cœur semblait cesser de battre.

— On a parlé de moi? bégaya-t-il?

— Je ne demandais pas leur pitié. Mais ils ont vu comme je souffrais. On ne sait pas cacher son cœur.

— Ils n'ont pas le droit de dire quelque chose, dit-il sourdement, en tremblant de colère.

— Ils en ont le droit, ajouta-t-elle sévèrement. Si tu étais venu me voir ne fut-ce qu'une seule fois; — pourquoi n'es-tu pas venu?

— Je — je — j'ai voyagé dans les campagnes avec de la bijouterie à bon marché. Le métier de tailleur va si mal.

— Regarde-moi! Loi de Moïse? Non, c'est un mensonge. Dieu te par donnera. Pourquoi n'est-tu pas venu?

— Je te l'ai dit.

— Raconte cela le jour de Sabbath. Pourquoi n'es-tu pas venu? Est-ce trop de me réserver une ou deux heures par semaine? Si je pouvais sortir comme certains autres malades, je viendrais auprès de toi. Mais tu es las de moi, pour sûr.

— Non, non, Sarah, murmura-t-il difficilement.

— Alors quoi?

Il était couvert de honte et de confusion. Il avait détourné les yeux. « Je n'aimais pas à venir », dit-il enfin.

— Pourquoi pas? Les joues de Sarah devinrent alternativement rouges et blêmes; son cœur battait à se rompre.

— Tu le comprends bien!

— Comprendre, quoi? Je parle de vert et tu me répons bleu!

— Je répons à ce que tu demandes.

— Tu ne répons point du tout.

— Pas de réponse en est une aussi, dit-il durement, se voyant aux abois. Tu le comprends trop bien. Tu disais toi-même que tout le monde en parlait.

— « Ah-h-h! » Un cri étouffé de désespoir. Son intuition devina tout. Les suggestions vagues et sombres que sa volonté avait jusque-là repoussées, prenaient une forme et un corps. Sa tête retomba sur l'oreiller, ses yeux se fermèrent.

Inquiet, il se pencha sur elle.

« Si malade ! Si malade ! Si malade ! » soupira la grand'mère à l'esprit simple.

« Tu dis qu'ils ont pitié de toi lorsqu'ils en parlent », murmura-t-il enfin avec un mélange de supplication et de colère. « N'ont-ils pas pitié de moi ? »

Le silence de sa femme l'effrayait.

— Mais tu as pitié, toi, Sarah, insista-t-il. Tu comprends, toi !

Elle rouvrit les yeux.

— Tu n'es point parti ? dit-elle faiblement.

— Non, tu vois que je ne suis pas las de toi, Sarah, ma vie ! Seulement ..

— Veux-tu me consoler sans me blesser ? dit-elle amèrement. Retourne, retourne auprès d'elle !

— Je ne veux pas retourner.

— Péris alors comme Korah.

Il s'éloigna en hésitant. Sarah passa une nuit, pendant laquelle son enfer de solitude parut encore plus terrible par cette perspective de paradis entrevu — un paradis d'Adam et d'Ève et de fruit défendu. Pendant des jours entiers elle observait un silence ininterrompu envers la sympathie des autres pensionnaires. Qua pouvaient les paroles contre les flammes de la jalousie qui la tourmentaient ?

Plein de vagues remords, il vint se présenter le jour de visite suivant, mais elle ne voulut pas le recevoir. Il s'en fut donc, quelque peu indigné, et sa nouvelle compagne le consola, et il ne vint plus.

Quand on est couché des nuits et des jours entiers, on a le temps de réfléchir, surtout lorsqu'on ne dort pas. Entre l'aube et la soirée, entre la soirée et l'aube, une situation donnée prend des aspects multiples ; on la voit sous des lumières différentes. Une de ces lumières se réfléchit sur le paradis, et Sarah ne crut y voir que le portique du purgatoire. Son époux serait damné dans l'autre monde, de même qu'elle l'était dans celui-ci. L'âme de Herzel serait séparée de son peuple.

Cette pensée ne la quitta plus et devint obsédante dans la nuit qui l'environnait. Et enfin elle dicta une lettre à la gardienne pour prier Herzel de venir la voir.

Il obéit et se mit à côté d'elle, plein de honte, en tournant sa casquette entre ses doigts. A sa vue, le visage sévère de Sarah prit pour un moment une expression plus douce, sa poitrine haletait, des sanglots réprimés lui fermaient la gorge.

— Tu m'as demandé de venir ? dit-il tout bas.

— Oui, tu as cru de nouveau peut-être que j'étais sur mon lit de mort ? répartit-elle, avec une ironie amère.

— Non pas, Sarah. Je voulus venir de mon propre gré, mais tu ne voulus pas voir ma figure.

— Je l'ai vue pendant vingt ans, — elle s'est tournée vers une autre à présent.

Il se tut.

— C'est vrai pourtant, je suis sur mon lit d'agonie.

Il tressaillit. Une grande angoisse s'empara de lui. Il jeta sur elle un regard troublé.

— N'est-ce pas vrai ? Sur ce lit je mourrai. Mais Dieu sait combien d'années je serai couchée dessus.

Le calme avec lequel elle proféra ces paroles lui fit peur.

— Et jusqu'à ce que le Très-Saint — qu'Il soit béni — me prenne, tu vivras un péché quotidien.

— Je ne suis pas blâmable. Dieu m'a frappé. Je suis jeune encore.

— Tu es blâmable ! Les yeux de Sarah jetèrent du feu. Blasphémateur ! La vie t'est chère — et pourtant tu mourras peut-être avant moi.

La figure de Herzl devint livide.

— Je suis jeune encore, reprit-il en tremblant.

— Oublies-tu ce que rabbi Eliezer a dit : Repens-toi la veille de ta mort. — C'est aujourd'hui, car qui sait ?

— Que veux-tu que je fasse ?

— Abandonne.

— Non, non, s'écria-t-il. C'est inutile. Je ne saurais pas. Je suis si seul.

— Abandonne, reprit-elle inexorablement, abandonne ta femme.

— Que dis-tu ? Ma femme ! Mais elle n'est pas ma femme. C'est toi qui es ma femme.

— Justement. Abandonne-moi. Donne-moi le *gett* (le divorce).

Herzl se sentit mal. Son cœur battit à se rompre.

— Te donner le *gett* ! murmura-t-il.

— Oui. Pourquoi ne m'as-tu pas envoyé un acte de divorce quand j'ai quitté ta maison pour celle-ci ?

Il se détourna.

— J'y ai pensé, bégaya-t-il. Et alors...

— Et alors ? Il crut voir un regard sardonique dans les yeux gris.

— Je — j'avais peur !

— Peur ! — Elle rit avec une mélancolie amère. Peur d'une femme alitée.

— J'avais peur que cela ne te rendît malheureuse. — Le regard sardonique devint plus doux, puis il redevint plus terrible qu'auparavant.

— Et ainsi tu m'as rendue heureuse au contraire !

— Ne me blesse pas plus que je ne le mérite. Je ne croyais pas que l'on serait assez cruel pour te le raconter.

— Tes propres lèvres me l'ont dit.

— Jamais — par mon âme ! s'écria-t-il en tressaillant.

— Tes yeux me l'ont dit, alors.

— Je le craignais, dit-il, en les baissant. Quand elle vint auprès de moi, je — je n'osais pas m'en aller pour venir te voir, — voilà pourquoi je ne venais point, quoique j'en eusse toujours l'intention, Sarah, ma vie. Je craignais de te regarder dans tes yeux. Je prévoyais que ceux-ci liraient le secret dans les miens, — voilà pourquoi j'avais peur.

— Peur ! reprit-elle amèrement. Peur que je te les arracherais ! Non, ce sont de bons yeux. N'ont-ils pas vu mon cœur ? Ils furent ma lumière durant vingt ans... Ces yeux et les miens ont vu mourir nos enfants.

Des sanglots spasmodiques étouffèrent sa voix. Elle les refoula et dit : « Et elle, — n'a-t-elle pas demandé que tu me donnes le *gett* ? »

— Non, elle ne le trouvait pas nécessaire. Elle disait que tu étais comme une morte, — ne me regarde pas ainsi. C'est la volonté de Dieu. C'était aussi par égard pour toi, Sarah, qu'elle ne devint pas mon épouse légale. Elle, du moins, t'aurait épargné la peine de savoir qu'elle existait.

— Oui, vous avez tous deux des cœurs tendres ! Elle est une mère d'Israël, et tu es une étincelle de notre père Abraham !

— Tu ne crois pas ce que je dis ?

— Je puis ne pas le croire, et cependant rester une juive.

Puis l'ironie devint de l'indignation, et elle s'écria violemment :

— Nous battons des épis pleins. Crois-tu que je n'observe pas les commandements, moi, la petite-fille de Reb Shloumi (que la mémoire d'un juste soit bénie) ? Crois-tu que je ne sais pas que tu ne saurais pas obtenir de *gett* contre moi — contre celle qui t'a donné des enfants, qui n'a point fait de mal ? Je ne parle pas du *Beth-Din* (tribunal), car dans ce pays impie on n'obéit pas aux commandements, et en tous cas tu ne saurais pas obtenir le *gett* du *Beth-Din* anglais, pas même pour cette raison que nous ne sommes pas mariés dans ce pays ni selon ses lois. Je parle de notre propre Rabbonim ; — tu sais que le *maggid* lui-même ne te donnerait pas le *gett* pour cette cause unique que ta femme est paralysée. Voilà — voilà ce dont tu as peur.

— Mais si tu y consens, répondit-il vivement, ne se doutant pas même du scepticisme dédaigneux de Sarah.

Sa promptitude à accepter le sacrifice la blessa davantage.

— Tu mérites que je te laisse brûler dans les profondeurs de la géhenne, s'écria-t-elle.

— Le Tout-Puissant est plus clément que toi, répondit-il. C'est lui qui a dit qu'il n'est pas bon qu'un homme vive seul. Et pourtant on m'évite ; les racontars vont leur train, et elle, elle pourrait me quitter et me replonger dans ma solitude. — Sa voix trembla par pitié de lui-même. — Ici tu as des amis, des gardiennes, des visiteurs. Moi, je n'ai rien Vrai, tu m'as donné des enfants, mais ils se sont fanés comme par l'influence d'un mauvais œil. Mon fils unique erre sur les océans ; il n'a de l'amour ni pour moi ni pour toi.

L'énumération de leurs tristesses communes la rendit plus douce.

— Va ! murmura-t-elle. Va, et envoie-moi le *gett*. Va chez le *maggid*, il a connu mon grand-père. Il arrangera tout pour toi avec ses amis. Dis-lui que c'est mon vœu.

— Dieu te récompensera. Comment puis-je te remercier pour avoir donné ton consentement ?

— Qu'ai-je autrement à te donner, mon Herzal, moi qui mange le pain des étrangers. Le proverbe dit bien : « Lorsque quelqu'un mendie chez un mendiant, le Seigneur Dieu sourit ! »

— Je t'enverrai le *gett* aussi vite que possible.

— Tu as raison, je suis une épine dans ton œil, arrache-moi bien vite.

— Ne refuseras-tu pas le *gett*, quand il t'arrivera ? dit-il avec une espèce de crainte.

— Le devoir d'une épouse n'est-il pas d'obéir ? demanda-t-elle avec une ironie pénible. Non, ne crains rien. Tu n'auras aucune difficulté à exécuter le *gett*. Je ne le rejeterai pas à la figure du messenger... Et tu la marieras ?

— Certainement. Les gens ne parleront plus alors. Elle doit nécessairement habiter avec moi. C'est mon unique désir.

— C'est aussi le mien. Tu dois t'amender et sauver ton âme.

Il hésita pour s'en aller.

— Et ta dot ? dit-il enfin. N'exigeras-tu pas une compensation ?

— Sois tranquille, je sais à peine où se trouve mon *cesubah* (certificat de mariage). Qu'ai-je besoin d'argent ? Comme tu dis, j'ai tout ce qu'il me faut. Je ne désire pas même acheter une tombe, puisque depuis si longtemps je suis couchée dans une tombe que m'a donnée la charité. L'amertume est passée.

Il frissonna.

— Tu es bien bonne pour moi, dit-il. Adieu !

Il se pencha sur elle ; vivement elle se couvrit le visage de ses draps de lit.

— Ne m'embrasse pas!

— Adieu alors, bégaya-t-il. Que Dieu te soit clément! — Il partit.

— Herzel! — Avec un cri de désespoir, elle avait découvert sa figure. Il retourna auprès d'elle, confus, craignant qu'elle se rétracterait.

— Ne me l'envoie pas, apporte-le toi-même. Laisse-moi le prendre de tes mains.

Un sanglot l'étouffa.

— Je l'apporterai, répondit-il.

Les longs jours de douleur devinrent plus longs; l'été vint, précédé de jours ensoleillés qui inondaient les appartements de leurs ors joyeux et ironiques. Un soir, Herzel apporta le *gett*. Sarah aurait pu lire chaque mot sur le parchemin, si ses yeux n'avaient été troublés par les larmes.

Elle étendit la main vers son mari, dans son désir de posséder le document. Il le mit dans sa main brûlante. Les doigts se fermèrent automatiquement, puis se relâchèrent et le parchemin tomba... Mais Sarah n'était plus une épouse.

Herzel était content de pouvoir cacher sa figure brûlante en se baissant pour ramasser le certificat de divorce. Il y mettait du temps. Lorsque ses yeux rencontrèrent ceux de Sarah, elle s'était emmaillottée dans ses couvertures. Deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues, mais calmement elle reçut le parchemin et le mit sur son cœur.

— Qu'il reste ici, dit-elle, où ta tête a reposé. Béni soit le véritable juge.

— Tu ne m'en veux pas, Sarah?

— Pourquoi t'en voudrais-je? Elle avait raison — je ne ne suis qu'une morte. Mais personne ne dira *Kaddish* pour moi, personne ne priera pour le repos de mon âme. Je ne t'en veux pas, Herzel. Une épouse a pour devoir d'allumer les chandelles du Sabbath et de jeter au feu le morceau de pâte. Mais ta maison était désolée, il n'y avait personne pour faire tout cela. Et maintenant tu seras heureux.

— Tu fus une bonne épouse, Sarah, murmura-t-il avec émotion.

— Ne me rappelles pas le passé, nous sommes des étrangers dorénavant, dit-elle, avec un retour d'âpreté.

— Mais tu me permettras de venir te voir parfois? — Des remords le troublaient au moment de la séparation décisive.

— Voudrais-tu rouvrir mes plaies?

— Adieu, alors.

Timidement il étendit la main; elle la prit et la serra passionnément.

— Oui, oui, Herzel! Ne me quitte pas! Viens me voir — comme un ami, une bonne connaissance, un homme que j'avais l'habitude de voir.

Les autres ne se rappellent pas — ils m'oublient. — Je serai toujours couché ici — et l'Ange de la Mort même m'oubliera peut-être.

Elle serra sa main jusqu'à lui faire mal.

— Oui, je viendrai, je viendrai souvent, dit-il, avec un soupir de douleur physique.

Elle desserra sa main.

— Mais non pas avant que tu sois marié, dit-elle.

— Qu'il en soit ainsi.

— En tout cas, il te faut la permission de te remarier. La synagogue anglaise ne te mariera pas.

— Le *maggid* me mariera.

— Tu me montreras le *cesubah* de ta femme, quand tu viendras ?

— Oui, je le lui demanderai.

Une semaine se passa, il apporta le certificat de mariage.

Elle paraissait fort calme. Elle parcourut le document. « Dieu soit béni », dit-elle, et le lui remit. Ils parlèrent de choses indifférentes, des voisins. Quand il partit, elle dit : « Viendras-tu encore ? »

— Oui, je viendrai encore.

— Tu es bien bon de gaspiller tes loisirs pour moi. Mais ta femme, ne sera-t-elle pas jalouse ?

Il la regarda, tout étonné de ces étranges mots.

— Jaloux de toi ! murmura-t-il.

Elle crut sentir du dédain dans ces paroles et ses lèvres blêmes se contractèrent péniblement. Mais elle dit simplement :

— Sait-elle que tu es venu ici ?

Il haussa les épaules.

— Le sais-je ? Je ne le lui ai pas dit.

— Dis-le lui.

— Comme tu veux.

Il y eut une pause. La femme reprit :

— Ne lui demanderas-tu pas pour qu'elle vienne me voir ? Alors elle saura que tu ne m'as laissé aucun amour.

Il recula comme devant un coup de poignard. Après un moment pénible, il dit :

— Parles-tu sérieusement ?

— Je ne plaisante pas. Prie-la de venir, — ne viendra-t-elle pas voir une invalide ? C'est une *mitzvah* (bonne action) de rendre visite aux malades. De cette façon, elle effacera sa faute

— Elle viendra.

Elle vint. Pendant quelques instants, Sarah la considéra avec une curio-

sité poignante, puis ses paupières se baissèrent devant l'éblouissement de la beauté et de la fraîcheur de la jeune femme. Celle-ci s'approcha timidement. Mais elle était belle, cette gaie et gracieuse fille d'un village russe, avec ses formes bien modelées, avec ses joues roses de santé et de confusion.

La poitrine de Sarah était comme percée de milliers de dards. Mais elle reprit enfin la parole :

— Dieu te bénisse, Madame Kretznov, dit-elle péniblement.

Elle prit la main de la jeune femme.

— Tu es bien bonne de venir voir une malade.

— Mon mari le voulut, dit la nouvelle épouse, d'un ton suppliant. Elle avait un air gauche et maladroit, qui semblait ne pas être uniquement dû à la contrainte de cette étrange situation.

— Tu as eu raison d'obéir. Sois bonne pour lui, mon enfant. Il m'a soignée pendant trois ans, lorsque j'étais incapable de me suffire à moi-même. Il a beaucoup souffert. Sois bonne pour lui.

D'un mouvement impulsif, elle attira vers elle la tête de la jeune femme et lui mit un baiser sur les lèvres. Puis elle jeta un cri d'angoisse :

— Quittez-moi pour aujourd'hui !

Elle se couvrit la figure et éclata en sanglots. Elle entendit le couple s'en aller avec hésitation. A travers les couvertures opaques, elle crut percevoir l'éclat de la beauté de cette fille.

— Oh Dieu ! pleura-t-elle. Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, laissez-moi mourir maintenant. Par les vertus des patriarches, prenez-moi, prenez-moi !

Sa vaine prière passionnée, voilée par les couvertures du lit, était complètement étouffée par les cris déchirants qui partaient de l'étage supérieur, — cris d'agonie mêlés aux accusations mal articulées de tentatives d'empoisonnement, — la crise habituelle de la paralytique qui s'attachait tant à la vie.

Sœur Margaret frissonna encore. Elle leva ses doux yeux humides.

« Ah ! Christ ! » murmura-t-elle, « si je pouvais mourir pour elle ! »

I. ZANGWILL

Chronique de la Littérature et des Arts.

Souvenirs d'un matelot, par M. GEORGES HUGO (1). — *La Guerre. Le Militarisme.*

Les esprits et les cœurs sont à peu près unanimes à détester la guerre. La raison autant que la sensibilité la condamne. Et si, après les grandes voix qui magnifiquement la maudirent, les écrivains de notre temps négligent un peu de répéter la haine qu'elle inspire, c'est qu'on a la certitude que l'horreur qu'elle inspire est aujourd'hui générale. On ne s'attarde pas à des protestations désormais superflues. Le carnage des peuples n'est plus guère glorifié et souhaité que par les estropiés, dont le zèle sanguinaire ne court aucun risque, par quelques professionnels désirant les hécatombes d'hommes qui font l'avancement plus rapide, ou encore par quelques cyniques théoriciens du genre de ce Molke qui osa proclamer la sainteté de la guerre. D'ailleurs la guerre est lointaine, incertaine. Les plus cruels ont si bien le sentiment qu'elle est abominable, que personne n'ose l'entreprendre. Il semble que, malgré tous ces armements et ces belliqueuses parades, personne ne croit plus à sa légitimité et même ne la juge excusable. Seul, ce manque de foi autant que l'épouvante des conséquences prolonge la paix, car les appétits restent vivaces, et les causes, depuis vingt-cinq ans, n'ont pas manqué.

Mais si l'accord est presque unanime contre la guerre, il n'en est pas de même contre le militarisme. A l'encontre de quelques-uns qui le pensent dangereux et abominable, la grande majorité trouve qu'il se justifie, même qu'il est bienfaisant. Les uns sont fiers de la servitude subie, les autres estiment que, pour le peuple, c'est un frein et une éducation. Aussi les écrivains protestent, d'abord parce que c'est le danger immédiat, de tous les jours, et aussi parce que, sur ce point, il y a des idées traditionnelles à changer, des esprits à convaincre.

Et les livres se multiplient où des écrivains de cœur montrent les tris-

(1) Chez Charpentier et Fasquelle, Paris.

tesses du militarisme et de l'œuvre sanglante. C'est le *Calvaire*, d'Octave Mirbeau, un des premiers beaux livres de solidarité et de bonté humaines. *Au port d'armes*, de Henry Fèvre, qui nous montre d'une manière si pénétrante la torture de l'homme dans la déprimante vie de caserne. *Les Sous-offs*, de Lucien Descaves, cet étalage, fait avec un art si précis et si artistement évocateur, des vices et des déviations morales de toute cette humanité mise hors la vie humaine. Puis ce furent *Biribi*, de Darien, qui nous révéla la cruauté des châtements militaires, et la *Psychologie du Militaire professionnel* de M. Hamon, riche de faits et de preuves sur le particulier état d'esprit des gens d'armes,

Et voici maintenant un autre beau livre, d'une calme bravoure, d'une bonté simple, sans déclamations ni surcharges : *Les Souvenirs d'un matelot* de Georges Hugo, livre d'autant plus précieux que, en outre de son utile protestation contre les abus du militarisme, il nous montre des misères spéciales aux armées de mer, que nous connaissions moins bien.

C'est la vision attristée d'un homme de cœur qui conte avec émotion les spectacles de brutalité, de douleur dont il a été le témoin, et qui montre le sans-gêne stupide avec lequel on gâche les prodigieuses forces de jeunesse immobilisées sous les drapeaux. Et son récit, sobre, discret, cependant plein de couleur et d'accent, est plus concluant que bien des fougueux réquisitoires.

On sent que Georges Hugo est allé sans parti pris de colère ou de dégoût dans les arsenaux et dans les cuirassés. Il s'est engagé à un âge où l'esprit, encore docile aux idées traditionnelles de devoir patriotique, n'a, d'ordinaire, pas encore profondément réfléchi sur le militarisme et sur l'idée de patrie. Peut-être même, comme beaucoup d'entre nous à cet âge, allait-il avec conviction, avec empressement, accomplir ce devoir. Homme, il faisait le sacrifice de sa liberté, de quelques années de sa vie, pour participer à la sauvegarde de la patrie.

Mais, à peine a-t-il franchi le seuil de l'arsenal qu'il a le sentiment de ne plus être traité en homme et que l'idée de patrie, au lieu de devenir plus claire, s'obscurcit, disparaît. De tous ces jeunes hommes, ses camarades de bord, qu'on eût pu galvaniser par le culte du drapeau, par l'idéal de patrie, on a fait un bétail, déprimé, morne, qu'on utilise comme un mécanisme et chez lequel, peu à peu, toutes les qualités de l'homme s'émeussent. Ils sont en dehors du monde et de leur temps. Ils ne vivent presque plus par l'intelligence et par le cœur. Ainsi, comme on le voit dans les épisodes que nous conte Georges Hugo, quand un matelot, après plusieurs années de séparation, retrouve son frère, l'unique débris de la vieille famille bretonne, il est à peine un peu plus ému qu'un animal flairant un congénère, il le regarde, passe à côté de lui en lui disant : « Eh,

bé! ». Et c'est tout. A un autre moment la mort plane un instant sur le cuirassé. Deux marins, emportés par un paquet de mer, sont engloutis. Une instinctive terreur, mais non la pitié, qui est une admirable affirmation de la force humaine, étreint un instant tous les survivants. Puis ils reprennent aussitôt leur existence abêtie. Ils vont à leur repas et à leur besogne. Quand, descendus de leur bateau où ils ont leurs habitudes d'engourdissement, ils se retrouvent dans la vraie vie, au milieu des êtres en pleine activité, ils se sentent mal à l'aise, comme perdus, et ils ont le spleen de la prison flottante où, peu à peu, on a fait d'eux des machines.

C'est que là jamais personne ne leur parle, ne songe à l'humanité qui est en eux, ne s'adresse à leur cœur et à leur raison. Ils sont des numéros, de simples agents de manœuvre. Insensiblement ils s'atrophient.

Sans doute, il en est de même dans les armées de terre. Là aussi, l'officier ne se manifeste d'ordinaire que par le règlement, la menace, la punition. Mais, le soir venu, les malheureux hommes peuvent sortir, reprendre un instant contact avec d'autres hommes, avec la nature, avec la vie logique. Ils peuvent causer avec des êtres leur parlant d'autre chose que du train-train de la caserne, ils peuvent regarder le labour, le travail des fermes, les récoltes dans les champs. Au point de vue charnel, ils peuvent aussi aller faire fonction d'homme, droitement, selon les lois de la nature. Leur pensée se renouvelle un peu et s'alimente. Ils ne sont pas complètement des étrangers dans la vie.

Mais, sur le cuirassé, c'est le long et morne affaissement. Physiquement même leur activité s'assoupit, s'éteint. Au bout de quelques mois, tout mouvement devient une fatigue. On se complaît dans la nonchalance et la prostration, une fois que les gymnastiques ordonnées sont accomplies. Des marins du même bateau restent pendant des jours sans se voir, nous dit Georges Hugo, parce qu'ils n'ont pas l'énergie de se déplacer. Des matelots punis de cellule, nous conte encore l'auteur, sont sans tristesse de cette clausuration dans la nuit, au-dessous de la ligne de flottaison, parce que, au moins, ils peuvent dormir à leur aise et ne sont plus astreints au travail.

Georges Hugo nous montre cet assoupissement de toutes les facultés humaines en des tableaux saisissants d'émotion et de vérité simple. Jamais il ne cherche à en augmenter le caractère tragique ou grave par une mise en scène théâtrale et par de la sensiblerie. Il conte ce qu'il a vu et nous laisse discrètement voir son émotion devant ces attristants spectacles.

Cette sincérité s'allie à beaucoup d'art. D'abord, toutes les scènes qu'il nous dépeint, parmi les innombrables incidents de la vie de bord dont il a été frappé, nous montrent des particularités de l'âme ou de l'existence des matelots que nous ne connaissions pas. Il a résolument écarté toutes les

autres, dramatiques ou sentimentales, qui nous auraient simplement rappelé, bien que dans une vision et dans une forme différentes, des choses déjà dites. Avec un goût sûr il n'a choisi et gardé que celles susceptibles de nous apprendre du nouveau sur les états d'esprit des matelots, celles qui ont le plus de caractère et de signification. Car, notons-le bien, un des attraits de ce livre, c'est sa pénétration psychologique. Il ne s'attarde pas aux détails extérieurs, à la grandeur sinistre du décor, au pittoresque des mœurs. Il ne donne de tout cela que ce qu'il faut pour expliquer les émotions, pour aller au fond des cœurs. La noblesse du livre, c'est surtout la mise en valeur des pensées et des sentiments. Les observations, que M. Georges Hugo a faites dans cette vie attentive et émue au milieu des marins, sont neuves et profondes. Sans doute chaque membre de ce triste troupeau a une âme différente. Et l'on n'a pas le droit de conclure strictement à l'uniformité des sensations. Mais, tout de même, l'identité de cette existence mécanique, la séparation absolue du monde, ce régime d'impitoyable rudesse qui jamais ne prend souci de l'homme, doit créer pour la plupart un état d'esprit à peu près analogue, créer des déviations morales presque semblables. Le livre de Georges Hugo nous en fait mieux connaître le sens. Chacune des petites scènes qu'il rapporte nous renseigne sur une des particularités morales que crée chez les êtres cette vie en dehors de la vie.

Aussi sont-elles toutes d'un très grand intérêt. Si je me mettais à en citer quelques-unes, je serais tenté de les citer toutes. J'aime mieux renvoyer au livre, me bornant à la brève transposition que j'ai faite plus haut de deux ou trois d'entre elles pour montrer, d'après l'auteur, quelques aspects de la mentalité des marins.

Après avoir dit le courage tranquille de ce livre, la lucide et juste critique qu'il fait du militarisme, je veux noter encore la jolie couleur du récit, le charme de l'émotion discrète et sincère. Il y a des paysages orientaux, des aspects de villes dorées en des éblouissements de lumière, des remuements d'êtres vêtus d'étoffes claires au fond des temples ou dans la pénombre des ruelles, des évocations d'aubes et de crépuscules sur des villes, sur la mer, qui charment indépendamment de l'action à laquelle elles servent de décor. M. Georges Hugo nous représente aussi, dans leur caractère et leur accent, des atmosphères fumeuses de bouges, des lueurs vacillantes à l'angle de certaines rues désertes où des bandes de matelots passant, titubants, des êtres entrevus gisant au fond d'une barque, à la clarté d'un falot; il nous donne de jolies sensations de mer, de vent, de navigation paisible ou tourmentée, il nous décrit des réduits écartés où des matelots, seuls un instant, redeviennent momentanément des hommes, s'irritent, se révoltent en parole, ou encore s'abandonnent à la douceur de leurs attendrissants souvenirs de

famille; tel, par exemple, le vieux maître Tanguy qui, seul dans une réserve à cordages, jouait éperdument du biniou, d'abord en pleine exaltation de bonheur, ensuite les larmes aux yeux, pour fêter la noce de sa sœur qu'on célébrait ce jour-là en Bretagne. Des silhouettes d'officiers, de matelots, de femmes, des aspects de rade, de villes, d'hôpital, de cimetière, sont rendus dans leur caractère, en quelques traits rapides, synthétiques.

Mais ce que je voudrais pouvoir citer entièrement, c'est le chapitre où l'auteur, après avoir noté tant de significatives observations, résume les idées que, peu à peu, ce spectacle désolant a fait naître en lui. Quelques passages en montreront le sens :

« Vous ne savez pas, terriens, ce que c'est que votre *famille maritime*, quel enfer c'est que ce monde-là, comme y règnent l'envie, la jalousie, la haine, et comme la bonté, la fraternité y sont inconnues! Ce que vous appelez une famille est le mélange le plus brutal, le moins fondu et le plus étroitement mêlé de deux classes dont la différence est un abîme : tout en haut, l'état-major, les officiers, sorte d'aristocratie spéciale, association mystérieuse et bien défendue dont on ignore les actes; au fond du gouffre, nous autres, la tourbe des marins qui s'attristent et se rongent dans l'attente obsédante de la libération.

« Cela vit ensemble, l'un contre l'autre, attaché l'un à l'autre, l'un dépendant de l'autre, — parfaitement étrangers.

« Les officiers forment une caste fermée où se retrouvent les façons d'un autre siècle. Depuis l'aspirant, enfant arrogant et léger, jusqu'aux plus anciens couverts de galons, tous conservent, par un étrange atavisme de profession, un inutile mépris insolent, comme s'ils croyaient commander encore des galères où grouillaient les chiourmes de trois cents forçats. Et cette désinvolture hautaine dans les plus dures exigences, cette habitude aisée de l'autorité, n'est encore qu'une grimace, une attitude remplaçant ce qu'il faudrait de rares qualités, et ne cachant guère que mesquineries, futilités, âpre soif d'avancement.

« Quant aux matelots, tout méprisés qu'ils sont, et peut-être même à cause de ce mépris, ils regardent timidement au-dessus d'eux, et arrivent ainsi à connaître de la vie des officiers quelques petits détails dont ils forment leur naïve et unique conception du supérieur. Cette connaissance ne peut s'attacher qu'aux détails intimes, mais frappants pour eux. Ils savent que les aspirants, les enseignes, les lieutenants de vaisseaux jouent beaucoup au tric-trac, car le bruit sec des pions claque toute la soirée au carré, qu'on y mène parfois grand tapage, qu'on y danse, qu'on y chante. Ils savent aussi qu'ils aiment à faire bonne chère, par les plats qu'on leur apporte et qui traversent le pont tout fumants, contrastant d'une manière féroce avec les

grosses gamelles d'étain, remplies de pommes de terre et de viande sèche, toujours...

« Les officiers leur apparaissent comme des étrangers, des inconnus. Tout ce qu'ils voient chez eux n'est qu'ennui ou colère. Jamais d'indulgence, jamais d'encouragement, et, surtout, jamais la préoccupation d'encourager; jamais, dans le regard, la pitié. La pitié est indisciplinée. Le chef militaire doit être insensible, autrement il n'est plus le chef. Alors, comme l'homme qui souffre appelle l'indulgence, implore la bonté, et que la bonté et l'indulgence sont des caractères qui désagrègent et perdent la discipline; comme un officier pitoyable, par le fait même qu'il s'applique à comprendre, à consoler une douleur de marin, c'est-à-dire une douleur d'inférieur, devient forcément un homme devant un homme; comme les larmes sont toujours des larmes, comme il n'y a pas de grades dans la compassion, dans la tendresse, la pitié est défendue. Il ne reste plus que la sécheresse, la force, la brutalité. Je parle de la brutalité morale, assurément, et qui est bien aussi farouche que l'autre. Un officier ne peut pas, ne doit pas être bon, parce que les armées sont antihumaines. »

Et lorsque, ses trois années finies, Georges Hugo s'éloigne de l'énorme cuirassé, il se remémore toutes les tristesses dont il a été le frémissant spectateur, toutes les meurtrissures, les duretés et les humiliations dont, inutilement, on l'a fait souffrir, et il conclut par ces mots :

« Alors je suis pris de l'envie folle — oh oui, bien folle! — de crier de toutes mes forces, de tout mon cœur : Camarades, camarades, ne venez pas ici! Restez aux champs, courez la mer sur vos bonnes barques. Mais ne venez pas ici, où vous connaîtrez l'humiliation, où vous comprendrez la haine. »

Est-il donc si fou cet avertissement d'un homme de cœur dont la bonté crie « gare » aux générations nouvelles! Sous cette forme, assurément, il est dangereux, aussi bien que justifié. Car personne n'a licence de se soustraire à cette détestable obligation. Et en eût-on la possibilité, nous pensons qu'il ne faudrait pas en user. Non point parce que nous croyons à la légitimité des frontières, à la durée perpétuelle de cette idée restrictive qu'est l'idée de Patrie. Nous espérons voir bientôt s'élargir ce concept étroit si contraire au développement de l'humanité. Nous devons y travailler de toutes nos forces, ne fût-ce qu'en répétant avec obstination aux sceptiques que la suppression des frontières, que le désarmement ne sont pas des utopies.

Les idées ne semblent des chimères que parce qu'elles sont hautes et d'une réalisation lointaine. Mais les chimères sont presque toujours un enseignement par la beauté qu'elles contiennent et qui les fait paraître si distantes de nous. Du reste, la chimère « humanité-désarmement » a une

telle force de séduction qu'elle a conquis déjà bien des esprits. Rappelons-nous la quasi unanimité des haussements d'épaules qui, il y a dix ans, accueillait les paroles de paix universelle. Depuis, quelles étapes franchies ? quel résultat atteint ? Il a suffi de persévérer dans cette croyance à la chimère et de le répéter. Maintenant, on n'émet plus ces idées, cet espoir, dans quelque milieu que ce soit, sans qu'aussitôt des approbations sincères s'affirment. Et les empereurs ont beau parader à la tête de leurs escadrons et les foules acclamer des généraux victorieux aux grandes manœuvres, héros de casernes ou de salles de banquets, il n'en est pas moins certain qu'avant longtemps le militarisme aura disparu comme un mauvais rêve s'efface, et que plus tard aussi, beaucoup plus tard, un siècle peut-être dans la vie des peuples, c'est-à-dire une minute dans la vie des mondes, l'idée de patrie s'écroulera.

Mais, pour l'instant, nous sommes environnés de pouvoirs rapaces et réactionnaires tout de même, par rapport aux idées de liberté que la France représente. Et ce sont ces idées-là qu'il ne nous faut pas laisser sombrer. La Patrie, ce n'est pas la terre, c'est l'âme d'un peuple. Or, il est nécessaire que l'âme de ce peuple qui a eu une grande influence pour l'affranchissement de l'humanité, subsiste intacte, avec son culte de la raison et du libre examen. Aussi longtemps qu'elle sera guettée par des pouvoirs religieux ou royaux qu'elle inquiète et menace, nous devons la défendre, parce que nous croyons qu'elle représente des idées utiles au libre développement humain.

Alors, un pacte intervient entre la Patrie et l'Homme. Celui-ci consent, de sa propre volonté, à faire à la patrie le sacrifice de quelques années de sa liberté et de sa vie pour contribuer à sa sauvegarde, et il veut bien déléguer à quelques fonctionnaires spéciaux, instruits dans le métier des armes, le soin de diriger ses efforts.

Voilà quel est exactement le contrat. Et c'est ici que les objurgations, les avertissements de tous les penseurs, de tous les écrivains, de Mirbeau comme de Descaves, de Georges Hugo et de Fèvre, ont leur nécessité. Nous avons tous le devoir de préciser les conditions de ce contrat momentané. D'autant plus que dans l'armée on ne paraît pas du tout se rendre compte qu'il existe, qu'il doit régler tous les rapports entre les chefs que nous avons délégués et nous autres, les soldats.

Les militaires professionnels ne semblent pas du tout comprendre que le caractère de l'armée a complètement changé depuis que ce pacte est intervenu, depuis que chacun a fait abandon de sa liberté pour la défense de la Patrie. On agit à l'égard des soldats comme s'ils étaient encore des mercenaires, des gens ayant choisi ce métier en échange d'une rémunération. (Et

encore, vis à vis de routiers à gage l'attitude méprisante et brutale des chefs serait inexcusable.)

Nous surprendrons peut-être beaucoup de lecteurs en écrivant qu'on fait encore apprendre par cœur dans les casernes et probablement à bord des bateaux de l'État, une instruction dite « règlement sur le service intérieur », où il y a, sinon ces mots (car je me suis toujours refusé à retenir de mémoire ce texte odieux et retardataire), du moins cette idée : « Les officiers doivent traiter leurs hommes avec bienveillance, parce qu'ils travaillent à leur avancement et préparent leur gloire. » Et, depuis vingt-cinq ans, il n'est pas un député républicain ou socialiste, ou simplement un homme d'esprit juste et clair de n'importe quel parti, qui soit monté à la tribune de la Chambre pour demander qu'on biffe cette formule inouïe. S'il ne s'agissait que d'une phrase banale, nous n'insisterions pas. Mais c'est tout l'esprit de l'armée qui est contenu dans ces mots et c'est de cet esprit faux, inique, que vient la plus grande partie du mal.

Non, ce n'est point parce que le soldat prépare la gloire des officiers qu'il doit être traité avec bienveillance et respect, mais parce qu'il est un homme, et de plus un homme consentant au plus douloureux des sacrifices pour la défense de sa Patrie.

Voilà l'idée qu'il faut inscrire dans les règlements militaires, non pas comme une formule morte, mais comme un précepte vivant et lucide, d'après lequel on éduquera tous les jeunes officiers. Et nous, les écrivains, détestant le militarisme, mais voulant le réduire à son minimum de tristesse et de servitude (puisqu'il nous apparaît encore comme nécessaire), nous devons tous nous retrouver pour demander la reconnaissance officielle de cette idée de justice.

Le militarisme restera dur parce qu'il est une atteinte au libre développement de l'homme, mais au moins son joug sera moins pesant. Le sentiment de l'équité l'allégera. Et nous verrons disparaître du coup ce surcroît de taquineries et d'humiliations qui le rend si odieux.

L'homme traité en homme, estimé pour le sacrifice qu'il a consenti, conduit avec justice, avec bonté, accepterait avec plus de patience la servitude nécessaire.

Et qu'on ne vienne pas nous dire que, sur une telle base, la discipline chancellerait. A cela tous ceux qui ont vécu la vie de caserne répondront que les très rares compagnies de soldats, dirigées par des officiers humains, appuyant leur autorité sur la justice et sur la raison, sont toujours celles qui marchent avec le plus de correction et le plus de zèle. Le soldat y est sans esprit de rébellion ou de rancune. Il exécute sans nonchalance toutes les manœuvres dont on a pris soin de lui expliquer l'utilité et le but. Un

lien d'humanité s'est créé entre lui et son chef qui lui a parlé sans brutalité ni dédain. Son intelligence ne s'assoupit pas. Au lieu d'agir avec une passivité de machine, il obéit avec toute son énergie intelligente d'homme. Le résultat est meilleur, par des moyens moins douloureux.

Et reconnaissons vite que dès que l'homme sera traité en homme, avec tout le respect dû à l'humanité qui est en lui, la plus grande partie des abus, des vexations, des misères signalés par MM. Descaves, Hugo, Fèvre, disparaissent. Qu'on se hâte donc de faire comprendre à l'armée nouvelle les principes nouveaux sur lesquels elle a été constituée.

Ensuite, comme le fait très justement remarquer Georges Hugo, il faut sans cesse rappeler aux hommes le but pour lequel ils ont abandonné leur famille, leur maison, leur liberté. Hugo nous montre qu'à force d'astiquages, de corvées, de manœuvres souvent vaines, on arrive à obscurcir complètement dans leur cerveau l'idée de patrie. Ils ne savent plus pourquoi ils sont réunis là, si durement, en dehors de la vie. Au contraire, pour leur donner le courage et la patience il faudrait leur montrer la grandeur de l'idée. Or, jamais on ne leur en parle. Ils n'aperçoivent qu'une série d'exercices, de corvées; ils n'entendent que la morne lecture des codes menaçants et des théories. Et ils s'irritent de toutes ces désolantes besognes pour lesquelles seulement ils semblent avoir été dérangés. C'est à croire vraiment qu'on désire augmenter la dureté du sacrifice par l'ennui, par la bassesse et la monotonie des occupations. Si, au contraire, les officiers, cessant enfin de ne leur parler que pour l'injure ou la menace, daignaient s'adresser à eux comme à des hommes d'intelligence et de cœur, surexciteraient leur énergie en leur montrant l'idée, comme le sacrifice leur serait plus léger! (car si médiocre que soit une idée, elle garde tout de même une beauté supérieure).

Tous ceux qui passèrent par le régiment se rappellent sans doute avec quelle détente, avec quel entrain les troupes exécutent toujours les exercices, comme les grandes manœuvres ou les tirs, dont le but est très apparent, avec quelle attention elles écoutent les théories directement relatives à l'attaque et à la défense, avec quelle émotion elles regardent le drapeau, écoutent la musique qui salue son apparition, et cela, parce qu'il est le symbole de l'idée. Ce sont, d'ailleurs, les exercices les moins fréquents. On préfère occuper les soldats à d'oiseux exercices, à de vaines besognes de casernement qui ne nécessitent point la présence des officiers. Quant au drapeau, c'est de loin en loin qu'on l'aperçoit, et encore l'allure absolument désintéressée des officiers qui, au moment où on le présente, se préoccupent uniquement du colonel et de leurs bonnes notes, enlève vite au soldat sa belle exaltation de simple et de convaincu. Avec un peu de bonne volonté et d'intelligence, on pourrait,

pour chaque exercice, montrer le but et consoler l'homme de ses attristantes besognes en lui rappelant toujours l'idée qui préside à tout cela. Mais il faudrait que les jouvenceaux de Saint-Cyr et les parvenus de Saint-Maixent aient antérieurement appris à ne plus considérer les soldats mis sous leur direction comme des êtres inférieurs, d'une autre race qu'eux. Il faudrait que, du haut en bas de la hiérarchie, on ne partage plus ce mépris admirable qu'exprimait si férocelement cet amiral dont nous parle Georges Hugo, et qui, en montrant les têtes rasées des hommes ramant sur son canot, disait : « Quand je pense que ces gens-là sont faits comme moi ! »

En troisième lieu, et comme conclusion logique de ce contrat, il devrait être bien entendu que si des hommes veulent bien sacrifier trois ans de leur liberté pour la défense de la patrie, ils ne pourront jamais être contraints à guerroyer, loin de leur pays, pour la conquête de territoires coloniaux. Si l'on juge que ces aventures sont profitables et que ces asservissements sont dignes du peuple qui a fait la Révolution, qu'on rémunère des gens spécialement enrôlés pour ces besognes, ayant consenti en pleine liberté à les accomplir. Mais, sous aucun prétexte, on n'a le droit d'employer, malgré eux, à ces exotiques fantaisies, des hommes qui, par contrat tacite, ne se sont point engagés à autre chose qu'à défendre le sol de leur patrie, où s'est faite l'âme du peuple, où se parle sa langue.

Enfin, il est hors de doute que les codes militaires, moins encore que nos codes civils, ne correspondent plus à nos modernes idées de justice. Cela est si vrai que la plus grande partie des peines prescrites ne sont plus prononcées aujourd'hui que pour l'exemple, que parce qu'elles sont inscrites dans la loi, mais on n'ose plus les appliquer, à moins qu'il ne s'agisse de crimes qui seraient châtiés avec la même sévérité s'ils avaient été jugés selon la loi civile. Presque toutes les peines sont commuées et adoucies. Mais il ne faut plus que cet adoucissement dépende de la volonté d'un homme ; il faut que cette hypocrisie cesse. L'esprit se refuse d'ailleurs vraiment à admettre que, pour une faute, si grave qu'elle soit, contre la discipline, un homme puisse être privé de la vie ou, à tout jamais, de sa liberté. Il n'est pas de désobéissance qui puisse justifier pareil châtement. Or, en l'état actuel, un père et une mère qui voient leur fils partir au régiment ne savent pas si quelque vétille, aggravée d'un geste ou d'un propos vif, ne le séparera pas d'eux pour toujours. Il est juste que cette angoisse leur soit enlevée.

A moins de crimes punis de châtements semblables par la loi civile, il ne faut plus que les fautes contre la discipline entraînent une détention supérieure à la durée du service militaire. Il faut que les parents soient sûrs, en quittant leur fils, que toutes les peccadilles, inévitables au régiment et qui, actuellement, peuvent conduire le plus honnête homme au conseil de

guerre, n'auront jamais de conséquence plus grave que l'emprisonnement ne dépassant pas les délais du service. Et déjà l'énormité d'un tel châtement choque la raison. Car n'oublions pas que les êtres dont il s'agit sont encore des enfants, comme ce jeune gabier dont parle Georges Hugo.

Mis en cellule, il appelait son geôlier de la même voix implorante qu'il eût appelé sa mère. Relisons ce passage : « Alors, derrière la muraille, on entend une plainte, un gémissement; puis, une voix d'enfant, de petit enfant, entrecoupée de sanglots, appelle :

Maître! Maître! Comme qui dirait « Maman! Maman! » doucement, tristement. Et le vieux geôlier, secouant la tête, murmure :

— Pauvre gosse!... »

* * *

Telles nous semblent être les propositions qu'il faudrait décréter pour rendre le service militaire moins douloureux et moins injuste : il ne s'agit en somme que de rentrer dans les limites d'un contrat tacite, mais évident.

C'est à cette condition-là seulement que le militarisme n'exaspérera pas les êtres intelligents qui y sont soumis. Les écrivains ne sont que les interprètes d'un état d'esprit général. On souffre de cette géhenne, on s'insurge contre elle, parce qu'on en aggrave iniquement les duretés.

Les gouvernements, bien loin de considérer les armées comme un mal nécessaire, les tiennent au contraire pour leur sauvegarde et un témoignage de leur puissance. Ils ne s'aperçoivent pas qu'elles sont bien plutôt une cause de colère, une excitation à la révolte. Combien d'êtres, entrés là dociles et résignés à toute l'organisation actuelle de la vie, en sortirent aigris par l'injustice, par l'abus du pouvoir et passionnés d'affranchissement! Ce sont ces vingt-cinq années dernières d'armées permanentes qui, chez tous les peuples, ont fait des recrues pour l'anarchie. Les gouvernements qui, par vanité, par esprit de domination, persistent à maintenir ces vastes troupeaux en armes, entretiennent l'esprit de révolte qui les balaiera. Ils mourront donc de leur excès.

Au moins, s'ils étaient sages, ils réduiraient le mal, en améliorant les conditions de ce nouveau servage, en proclamant le droit qu'a l'homme à être respecté, à être traité en homme, même sous les drapeaux.

Cette réforme juste provoquerait une détente.

Mais il resterait encore tous les dangers, tous les inconvénients qui résultent toujours du militarisme, quels que soient sa forme et son mode. C'est assez pour condamner les peuples au malheur, à la paralysie, à la décrépitude. Nous pourrions aisément en montrer les résultats, mais pour aujourd'hui cela nous entraînerait trop loin.

Nous voulions seulement, à l'occasion du beau livre de Georges Hugo, qui montre si bien les tendresses, les souffrances, les ingénuités des pauvres gars, le gaspillage de tant de bonnes volontés qu'on exaspère ou qu'on énerve, les aberrations, les sottises, les vices, l'abêtissement que le militarisme brutal fait naître, nous voulions seulement signaler quelques améliorations, justes et possibles, à ce fâcheux état de choses nécessaire pour quelque temps encore, mais que, avec un peu de justice et d'intelligence, on pourrait aisément rendre moins odieux.

Et des livres comme celui-ci, qui n'est pas seulement un livre d'un art simple, ému et très captivant, mais aussi un livre de courage et de bonté, hâteront l'heure de cette métamorphose dans l'esprit de l'armée, à laquelle il faudra bien que les gouvernements consentent, s'ils ne veulent pas courir le risque de tourmente où ils sombreraient, car les colères grandissent.

Et la littérature n'en est que le bien faible écho.

GEORGES LECOMTE

REVUE DES REVUES

REVUES ET LIVRES ALLEMANDS

MARX

Dans la *Neue Zeit* (nos 27 et 28) M. Peter von Struve examine deux opuscules oubliés de Karl Marx qui furent publiés en 1846 et en 1847 dans le journal *Westphälischer Dampfboot*.

Ces deux articles sont considérés par M. von Struve comme « la première proclamation conséquente du socialisme scientifique sortie de la plume de Marx ». Ils marquent « un grand progrès sur les *Annales franco-allemandes*, sur la « Sainte-Famille » et méritent d'être placés à côté de « Misère de la philosophie » et du Manifeste communiste. »

En fait, Marx a, dans *Westphälisches Dampfboot*, critiqué le socialisme sentimental, et raillé l'humanitarisme et le spiritualisme de la plupart des révolutionnaires ses contemporains.

Dans un premier écrit, il attaque Kriege qui fonde une école de socialistes sentimentaux en Allemagne et en Amérique. Il appelle la doctrine de Kriege « Transmutation du communisme en rêve d'amour ».

Il montre que « Kriege, sous le nom de communisme, prêche les vieilles fantaisies de la religion et de la philosophie allemandes qui sont directement opposées au communisme ».

Le second écrit de Marx publié dans *Westphälisches Dampfboot*, est une critique de l'ouvrage de Karl Grün sur l'agitation sociale en France. C'est une accusation de plagiat dirigée contre Grün qui aurait copié les travaux de Lorenz von Stein et Louis Raybaud.

Toute contribution à la biographie d'un leader tel que Marx ou à la bibliographie de ses œuvres est utile; mais l'intérêt direct des pages exhumées par M. von Struve n'est pas très considérable. M. von Struve mérite d'être loué pour ne s'être pas contenté de reproduire ou de résumer les articles de Marx et pour avoir accompagné sa publication de notes et d'explications bibliographiques, nombreuses et complètes, que consulteront avec fruit ceux qui s'intéressent au mouvement social de 1840 à 1848.

Dans le *Sozialistische Akademiker* (n° de mars), Wilhelm Liebknecht, le doyen de la social-démocratie allemande, dont le soixante-dixième anniversaire vient d'être fêté avec éclat, raconte comment il a fait la connaissance de Marx et d'Engels à Londres, en 1850.

Liebknrecht arrivait de Suisse où il avait été emprisonné, puis conduit à la frontière. « Je rencontrai, dit-il, la famille Marx (Marx, sa femme, et ses deux filles aînées, alors âgées l'une de six, l'autre de sept ans) à la fête d'été de l'Union des travailleurs communistes aux environs de Londres. — Etait-ce à Greenwich ou à Hampton-Court, je ne me le rappelle plus. Le « père Marx », que je voyais alors pour la première fois, m'examina très sérieusement, planta son regard dans mes yeux et considéra mon visage d'assez près — opération à laquelle m'avait accoutumé l'ami Gustave Struve qui, doutant fortement de la solidité de mon esprit, avait fait de moi la victime préférée de ses études phrénologiques... »

Liebknrecht plut à Marx qui lui donna rendez-vous au siège de l'Association communiste pour le présenter à Engels. Engels se trouvait dans le *private parlour*, c'est-à-dire dans le salon du propriétaire. « La table d'acajou massif, les pots d'étain brillant, le stout écumant, la vue d'un vrai bifteck anglais bien garni, les longues pipes de porcelaine qui invitaient à fumer, tout était si parfaitement confortable et pourtant c'était un examen. »

L'examiné et les examinateurs étaient au bout de quelques instants devenus trois camarades. Marx, tout feu, tout flammes, exposait sa conception de l'histoire, affirmant que la révolution politique et sociale suivrait forcément la révolution économique, résultant de l'emploi de la vapeur et de l'électricité à la production.

Enfin, conclut Wilhelm Liebknrecht « nous fûmes à causer, à rire et à boire jusqu'au lendemain matin, si bien que le soleil était déjà haut quand je me suis mis au lit. »

RICHARD SCHAUKAL. *Verse* (1892-1896). Brunn, Rudolf-M. Rohrer, 1896, in-16.

M. Richard Schaukal reproduit en avant-propos un passage de la préface de *Mademoiselle de Maupin*. Il répète ces principes de Théophile Gautier : « Rien de ce qui est beau n'est indispensable à la vie... Mais... je renoncerais plutôt aux pommes de terre qu'aux roses... »

M. Schaukal rime (p. 27) un *Credo* inspiré de Leconte de Lisle :

Je ne suis pas un malade nazaréen,
Je suis du sang de Périclès,
J'aime ce qui enchante par sa lumière et sa flamme,
Je suis un Athénien enivré de beauté.

M. Schaukal aime donc l'art pour l'art, les romantiques et les parnassiens.

Mais il leur préfère Verlaine dont il adapte très adroitement plusieurs poèmes en langue allemande. (*Promenade sentimentale, Femme et Chatte, La Chanson des Ingénues*, etc.)

Ajoutons que M. Schaukal a écrit sous le titre de *Pierrot, Mystère* (pp. 70-111), une série de dialogues rimés, inspirés très évidemment par la fantaisie des artistes montmartrois.

Rappelons que M. Schaukal a mis en épigraphe de son livre cette phrase

de Maurice Barrès : « Notre moi en effet n'est pas immuable, il nous faut le défendre chaque jour et chaque jour le créer » ; — et nous connaissons les diverses et nombreuses influences françaises qui ont agi sur M. Schaukal.

Trop rarement M. Schaukal a fait effort pour être personnel. Son goût paraît être pour la rêverie tantôt sentimentale, tantôt ironique. Voici comme il parle de lui-même :

Je suis un rêveur de printemps,
Un ambitieux poète ;
Mon sentier, enveloppé de brumes,
Va sur la lune.

La *Neue Deutsche Rundschau* continue ses études sur la littérature allemande contemporaine par une chronique de M. Hans Pauli, intitulée : *Nouveaux Drames*. L'auteur dit qu'Ibsen, Björnson et les dramaturges scandinaves sont toujours lus et joués en Allemagne. Il nous apprend qu'en Allemagne le théâtre étranger commence à perdre sa vogue, tandis que le théâtre indigène se développe. Parmi les nouveaux dramaturges allemands, M. Pauli cite avec éloges Frank Wedekind, auteur d'une tragédie fantastique : *Der Erdgeist* (1895), et Josef Ruederer, observateur et réaliste, qui vient de publier à Munich un roman, *Ein Verrückter*, et une comédie, *Die Fahnenweihe*.

ALBERT MÉTIN

REVUE DES REVUES ANGLAISES

LITTÉRATURE

M. George-Birkbeck Hill publie, dans l'*Atlantic Monthly*, une première série des lettres écrites par Dante-Gabriel Rossetti à son ami William Allingham qu'il se propose d'éditer prochainement en volume. Cette correspondance presque intime, en tout cas familière (car avec Allingham, poète de valeur et ami sûr, Rossetti fut lié de cœur et d'esprit), nous montre le poète et peintre préraphaélite sous un jour nouveau et charmant, celui, doux et clair, de la vie quotidienne, cordiale et enjouée. Le mystique Rossetti tantôt plaisante un fantasque amateur de tableaux, armateur irlandais épris de préraphaélisme et ardent disciple de Ruskin, tantôt parodie excellemment un sonnet de Tennyson. A Allingham il vient souvent demander conseil, lui soumettant le premier jet de ses poèmes et discutant ses critiques, ce qui nous permet d'intéressantes observations sur le développement, par exemple, de quelques-uns de ses sonnets, et sur le travail de remaniement auquel il les soumit. Ami confiant et ouvert en son art, Rossetti fut aussi un ami pratique. On le voit s'occuper activement, entreprendre mille courses pour faire acheter à quelque amateur riche le tableau d'un camarade malheureux. Il harcèle jusqu'à ce qu'il capitule l'acheteur hésitant, pour lequel il est, du reste, sans pitié; lui-même, il se

fait payer souvent des commandes d'avance et s'inquiète peu de les exécuter. Il est souvent question dans ces lettres de M^{lle} Siddal que Rossetti épousa plus tard et qu'il aidait déjà (ces lettres sont de 1854) à poursuivre ses études d'art, qu'il l'avait lui-même poussée à entreprendre. Miss Siddal était une couturière que le peintre Deverell prit comme modèle, ainsi que dans la suite Holman Hunt, Millais et Rossetti lui-même. Les lettres sont accompagnées d'éclaircissements fort bien documentés de M. Hill.

Une étude d'éthique criminelle dans le *Senate* est un essai bien tâtonnant et peu expérimenté de donner une expression vivante au nietzschisme. C'est un dialogue entre un fort et un faible; l'un justifie les crimes qu'il a commis, puisqu'il les montre (on ne nous dit pas de quelle façon) à leur place dans le développement harmonieux de son être; l'autre, complice des jours passés, aujourd'hui « réformé » et « respectable », est contraint d'avouer que, tout complice qu'il est, c'est lui le vrai criminel, car il n'a jamais eu le courage de vouloir et n'a vécu qu'à demi. Mais la tirade du fort le fortifie. Il aura du courage au moins une fois, il dénoncera l'ancien ami, et les deux s'en vont ensemble chercher le plus proche commissariat de police. Il y a quelques idées bonnes dans ce conte, malgré une vraiment trop inexcusable naïveté.

Deux contes assez vivants dans la *New Review* de mai : *Un Contemporain*, de George Fleming, étude un peu superficielle d'un cœur de femme que subjugue le milieu et qui a peur de la vie, et *La Mère de Jean*, d'Edwin Pugh, qui peint avec force la douleur tragique et folle d'une mère, mais n'a pu surpasser le banal dans sa peinture du fils qu'elle a renié et qu'elle veut, puis n'ose, reconnaître et pardonner. Le dialogue entre le fils et sa maîtresse qu'il abandonne, surpris par la mère, est du plus pur mélodrame, malheureusement.

Bliss Carman publie dans le *Chap Book* du 15 avril un vraiment délicieux *Chant des enfants de mer*. Ce sont deux stances de quatre vers, tous d'une fraîcheur exquise et dont le dernier est une trouvaille. J'aime moins la *Ballade de Saint-Kavin* du même poète dans le numéro du 1^{er} mai, un peu banalement facétieuse. Dans ce même numéro il faut en outre lire un beau *Chant de Printemps*, de John Davidson, passionné et profond, et un « éreintement » de la « décadence américaine » à la mode, intitulé *Le Parvenu intellectuel*. Malheureusement M. Norman Hapgood y semble croire que c'est un retour à l'érudition qui doit revivifier cette dégénérescence.

J'ai reçu les trois premiers numéros d'une publication assez amusante intitulée *Paragraphes d'appréciation et de dépréciation*, et la conclusion que je tire d'une rapide lecture de ces minuscules pages oblongues (publiées à Boston) c'est qu'il est beaucoup plus drôle d'éreinter que de louer. Ces « paragraphes » déprécient avec souvent de l'esprit, mais apprécient ennuyeusement. C'est le cas de toutes ces petites revues facétieuses — tels le *Black Cat*, *The Sark* et vingt autres — qui naissent et se propagent avec une effrayante rapidité aux États-Unis.

SOCIOLOGIE

Edward Carpenter demande avec vigueur et grand bon sens « une police pour la police » dans la *Free Review*. La police a augmenté d'effrayante façon son effectif durant ces dernières années à Londres. Pourtant les quartiers pauvres sont toujours aussi peu fréquentés par les policemen que jamais. C'est qu'on les accumule à chaque coin de rue dans l'ouest de la ville. Le principe auquel obéissent les autorités de la police est du reste néfaste. Celle-ci sert bien plutôt d'arme aux riches que de protection à tous. Et cependant, dit Carpenter, « il importe, après tout, bien peu que l'on vole quelque argenterie à Kensington, tandis qu'il importe beaucoup que les cheminées d'usines empoisonnent le moins possible Bethnal Green, et qu'un tas d'ordures ne séjourne pas dans une cour des « slums' »... Et il est plus important qu'un policeman fasse traverser la rue, saine et sauve, à une vieille femme ou puisse donner quelque utile renseignement au public qu'il ne l'est qu'il « coffre » un enfant qui prend un pain à la devanture d'un boulanger ».

La controverse au sujet de l'amour libre continue toujours dans la *Free Review*. M. Frederick Rockell répond cette fois à ses critiques. Il n'a pas de peine à réfuter sur plusieurs points M. Comerford, mais s'aventure bien étrangement lorsque, essayant de définir le rôle joué par la beauté dans l'amour sexuel, il établit que la laideur est produite par excès ou insuffisance d'*anabolisme* des cellules chez la femme, et que l'homme de *katabolisme* normal recherche l'union avec une compagne d'anabolisme normal. C'est réduire à l'absurde le fétichisme des mots avec lesquels on croit expliquer quelque chose. M. Rockell est plus heureux dans sa critique de ceux que travaille la peur de la « multiplication des inaptes » et qui veulent régir la passion sexuelle par un comité de docteurs-médecins-experts — ce que M. Rockell redouterait plus même que l'autorité des prêtres attaquée par M. Pickard. Cette contre-critique, dirigée contre M. Pickard, me semble bien plutôt s'appliquer à l'article de M. Willmot. Enfin, répondant à une note du directeur de la revue, qui regardait comme un fait prouvé l'instinct monogame de la femme faisant contraste avec l'instinct polygame de l'homme, M. Rockell soutient que la sexualité instinctive est aussi forte chez la femme que chez l'homme et que le fait de sa plus grande répression chez elle est dû à d'autres causes secondaires, et surtout à l'adaptation.

Le révérend Arthur Robins, chapelain des « Household Troops » de la reine, ne se fait pas précisément aimer de l'Église anglicane dont il est. L'interview, avec lui, que publie l'*Humanitarian*, intitulée *Les Esclaves des slums*, est une formidable attaque contre l'Église établie. M. Robins, qui s'efforce d'apporter quelque amélioration dans l'aménagement des sordides mesures qui pullulent à Windsor, où il est recteur de la chapelle de la Trinité, a rencontré de la part des autorités de l'Église une opposition systématique. Leur tactique était double : elle consistait d'une part à prétendre, contre toute évidence, mais avec succès, puisque la parole officielle a toujours du poids, que l'état des habitations pauvres, autour de Windsor, était

excellent ; et de l'autre, à monter contre M. Robins la population ignorante de ces slums, qui le brûlèrent en effigie. Ils finirent cependant par l'acclamer. La figure de ce pasteur, dont l'œuvre est sincère et saine, quoi qu'il en soit de sa foi, est intéressante. C'est un de ces hommes d'Église qui croit à l'action et laisse à d'autres le dogme, hommes simples, de surface, sans pensée et sans inquiétudes, mais droits et agissants.

Le journal de la *Personal Rights Association* entreprend une campagne vigoureuse contre le projet qui commence à se faire jour de rétablir les « Contagious Diseases Acts », que l'on veut ressusciter sous prétexte que le progrès des maladies vénériennes dans l'armée anglaise (un tiers de l'effectif aux Indes en est atteint) est dû à l'abolition de la réglementation de la prostitution.

POLITIQUE

M. Edward Spencer Beesly, directeur de la *Positivist Review*, y dénonce l'expédition de Dongola. Pour lui, le motif qui a poussé le cabinet conservateur à entreprendre cette campagne, est la peur d'être abandonné par la triple alliance et le désir d'apaiser l'irritation du Kaiser en mettant fin à tout espoir d'une entente éventuelle avec la France. La *Positivist Review* publie ce mois une brochure, « Commentaires positivistes sur les affaires publiques », recueil des conclusions de la Positivist Society de Londres au sujet d'événements politiques du jour de 1878 à 1892. Depuis la fondation de la revue, en 1893, ces conclusions paraissent dans cette dernière.

La *Wesminster Review* consacre plusieurs pages à la *Sunday Society*, fondée en 1875, pour obtenir l'ouverture des musées d'Angleterre le dimanche, et dont l'œuvre vient d'être couronnée de succès, puisque, le dimanche de Pâques dernier, la nouvelle loi autorisant cette réforme entra en vigueur. Jamais les musées ne furent plus remplis de visiteurs que ce jour-là.

M. Allen, sénateur du Nebraska, discute dans la *North-American Review* la rivalité qui sépare l'Ouest et l'Est des Etats-Unis. San-Francisco est une ville de sauvages aux yeux de New-York ; New-York est la décadence pour San-Francisco. M. Allen croit que l'avenir de l'Amérique est entre les mains des Occidentaux, car « l'Occident est le lion dormant de ce pays ». Dans la même revue, le capitaine Crowninshield, de la marine des Etats-Unis, fait un éloge enthousiaste de l'Angleterre, et M. Wells, dans le numéro d'avril, soutient que les Etats-Unis ont raison de haïr la Grande-Bretagne.

LAURENCE JERROLD

REVUE DES REVUES FRANÇAISES

Le Patriotisme ou la Paix ? par LÉON TOLSTOÏ. (*Revue blanche*, 1^{er} mai, pp. 394-400.)

Ce court article est une nouvelle contribution de Tolstoï à l'œuvre qu'il a entreprise contre le patriotisme. Ce qui produit la guerre, c'est le patriotisme. La guerre est un mal, donc le patriotisme est un mal. Il ne peut pas être bon. Il divise au lieu d'unir comme il fit à une époque. Il faut, pour

détruire la guerre, détruire le patriotisme. L'article de Tolstoï est écrit dans cette intention et ses arguments sont forts, sa logique est pressante. Il conseille de souhaiter l'amointrissement de son pays, car plus un pays est grand, plus sa puissance fait de victimes. Il termine en répétant ce conseil de Confucius à un prince qui voulait soumettre un peuple : « Licencie toute ton armée, emploie ce que te coûte aujourd'hui cette armée à instruire tes sujets et à développer l'agriculture et ce peuple du Sud chassera son prince et sans guerre se soumettra à ta puissance. »

La Situation économique des Paysans en Russie, par E. RUBANOVITCH.
(*Revue socialiste*, mai, pp. 577-589.)

La question paysanne est à l'ordre du jour dans tous les pays, là surtout où le *socialisme des villes* a atteint une certaine intensité. Il est intéressant d'étudier cette question dans un pays où 90 p. c. de la population appartient à la classe rurale, dont la moitié continue à vivre sous le régime — vivace malgré tout — de *propriété collective* des terres.

Dans cet article, l'auteur nous donne un tableau général de la situation des paysans, et il faut avouer que le tableau est d'un contraste saisissant avec les couleurs riantes sous lesquelles le ministre des finances du tsar, M. Witte, veut bien nous présenter l'aspect du pays à emprunts à jet continu. Les documents et les chiffres officiels et authentiques expliquent enfin la cause de ces famines périodiques et de ces choléras permanents, dont les échos nous parviennent malgré tout le silence voulu de la presse bourgeoise et gouvernementale. Il est tout particulièrement intéressant d'apprendre que tous les pires côtés du capitalisme, ou plutôt du règne d'argent, se sont déjà implantés en Russie. Ainsi, nous y voyons une population réduite à la famine, à la privation du pain, au milieu d'une abondance de céréales qui permet à la Russie d'occuper le premier rang parmi les pays d'exportation du blé! Et comment en serait-il autrement?

Le gouvernement russe est dans les mains du capitalisme européen : pour payer les intérêts des emprunts, qui ne furent pas avancés pour les seuls beaux yeux de l'alliance franco-russe, le gouvernement russe se livre sur les paysans à de véritables actes de brigandage, et les réduit systématiquement par des impôts indirects et directs à la dernière misère. Les chiffres sont, sur ce point, trop éloquents.

Le Socialisme en Espagne, par M. MARIÉ OSWALD. (*Loc. cit.*, pp. 590-610.)

Après quelques notes historiques et quelques mots sur les groupes ethniques, l'auteur a étudié les premières doctrines socialistiques propagées en Espagne, le fouriérisme, le cabetisme, le mutuellisme, théories fort répandues, en France, sous le règne de Louis-Philippe. C'est là la première période. Il nous montre, ensuite, l'Internationale, son organisation, son caractère, ses aspirations, l'apogée des principes de Bakounine et de l'élément anarchiste qui, prétend-il, dégénère, peu à peu, sous l'influence croissante du parti socialiste. Il appelle ainsi le parti social-démocrate. Ce dernier — qui s'implanta difficilement et n'exerça qu'une influence très

médiocre, durant de longues années, sur le mouvement ouvrier — y est décrit tout au long. Les luttes entre socialistes et anarchistes, les organes, les hommes qui ont le plus aidé à la propagande des idées dans l'un et l'autre camp, tout y paraît cité consciencieusement. Cet article semble documenté mais l'auteur ne connaît que superficiellement la question; il l'effleure et commet d'extraordinaires erreurs, telle celle-ci : Il prétend (p. 600) que dans le parti socialiste-anarchiste d'Espagne il y a deux branches : les collectivistes anarchistes et les anarchistes individualistes!! Il oublie les anarchistes communistes ou plutôt ce sont ceux-ci qu'il appelle faussement individualistes.

Il parle de principes anarchistes purs et serait certainement fort en peine de les donner ces principes et de montrer que les collectivistes anarchistes n'ont pas de principes anarchistes purs. Il cite des journaux et des revues comme existant actuellement alors qu'ils sont morts depuis plusieurs ans. Il écorche les noms d'auteurs, les titres de brochures ou de volumes, etc. M. Marié Oswald doit avoir une connaissance superficielle de l'espagnol, et a certainement une connaissance superficielle, vague du mouvement socialiste-anarchiste en Espagne. Il en écrit cependant avec une grande assurance et, par suite, le lecteur acceptera les inexactitudes nombreuses de l'auteur.

Passé, présent et avenir de l'éducation, par CH. LETOURNEAU. (Revue mensuelle de l'École d'anthropologie, 15 mai 1896.)

C'est la leçon de clôture du cours de sociologie professé par M. Letourneau à l'École d'anthropologie de Paris. L'auteur examine rapidement ce que les hommes de tous les temps, de toutes les races, de tous les pays ont fait ou imaginé pour donner à leurs enfants une éducation quelconque. L'enquête sur ce sujet a constitué le cours de l'année. Chez les sociétés primitives la première éducation est surtout pratique, utilitaire, elle a surtout un caractère physique; le côté moral et intellectuel n'est pas cependant négligé. La pédagogie est plutôt douce; on fait fléchir la résistance des élèves, mais on ne brise pas leur volonté.

L'éducation devient autoritaire, théocratique et plus intellectuelle durant le stade de la grande monarchie. Devenue théocratique, l'éducation s'adresse surtout à la mémoire, elle éteint l'esprit d'examen, d'observation; elle étouffe la science et supprime l'éducation physique souvent. Dans la période médiévale cette éducation cléricale fleurit. Nous en sommes encore imprégnés en France malgré les révolutions faites. Napoléon I^{er} accrut ce système par la centralisation. Cette méthode pédagogique nivèle toutes les originalités dans ces internats, à la fois couvent et caserne, avec les programmes dictés d'en haut, et, complément de l'œuvre, avec ce régime homicide des examens et des concours. L'auteur estime que l'Angleterre et l'Allemagne nous sont supérieures au point de vue de la scolarité. Il en donne les raisons mais estime que ces nations sont à ce même point de vue inférieures aux États-Unis d'Amérique. Relativement à l'avenir, la pédagogie devra, selon M. Letourneau, ne négliger aucun des grands côtés de l'être humain, lui faire obtenir son plein développement physique, moral, intellectuel. Plus

tard, la psychologie éclairera l'éducateur. Il faut cultiver l'être physique et l'être moral. Cette dernière culture est la plus difficile car, à vrai dire, rien n'a été fait en ce sens. Elle ne s'organisera pas sérieusement avant que nos sociétés dites civilisées n'aient subi de profondes métamorphoses. Pour la culture intellectuelle, on ne s'adressera plus à la seule mémoire mais bien à l'intelligence et à la raison.

Deuxième étude sur le *Pithecanthropus erectus*, par L. MANOUVRIER.
(Bulletin de la Société d'Anthropologie.)

On sait que M. Dubois a trouvé à Trinil (île de Java) un crâne, un fémur et deux dents qu'il attribua à un animal précurseur de l'homme, chaînon intermédiaire entre l'homme et les anthropoïdes. Cette découverte a soulevé des discussions considérables. Les anthropologues anglais soutenaient qu'il s'agissait d'un homme, ceux d'Allemagne prétendaient qu'il s'agissait d'un singe. Les Français ne se prononçaient ni dans un sens ni dans l'autre, car il y avait autant de raisons de chaque côté. Des moulages des pièces furent envoyés un peu partout aux sociétés savantes. M. Dubois apporta en Europe les pièces elles-mêmes. Le professeur L. Manouvrier a étudié avec un soin extrême, une précision minutieuse les pièces (crâne, fémur, dents) ; il a examiné les diverses hypothèses et il conclut : A l'époque pliocène vivait, à Java, une race anthropoïde possédant l'attitude bipède et intermédiaire par son développement cérébral entre les plus élevés des singes connus et l'espèce humaine. Cette race est une race précurseur pour l'espèce humaine et ancestrale au même titre que la race du Néanderthal et de Spy. Le chaînon qui manquait entre l'anthropoïde et l'homme est trouvé maintenant. La race de Trinil présente des caractères tels qu'elle pourrait être résultée directement de la transformation d'une race d'anthropoïdes grimpeurs. La découverte de M. Dubois est venue ajouter une preuve de plus à la vérité de la doctrine transformiste.

La Couleur et le cheveu du nègre nouveau-né, par le Dr R. COLLIGNON. (Loc. cit.)

Chez le nouveau-né nègre, le cheveu est noir, fin, souple, à peine ondulé, long, ne ressemblant en rien au cheveu de l'adulte. D'où la conclusion que l'ancêtre inconnu du nègre n'avait pas les cheveux crépus. Ce serait un caractère acquis, récent. Chez les noirs, la paume des mains, la plante des pieds sont plus clairs que l'ensemble des téguments. Chez les jaunes (Annamites), le même phénomène existe : La plante des pieds et la paume des mains sont roses. C'est-à-dire que les noirs ont ces régions de la couleur des jaunes et ceux-ci de la couleur des blancs.

Démographie des Musulmans en Algérie, par A. DUMONT. (Loc. cit.)

Depuis 1881, la statistique montre les progrès de la population musulmane en Algérie. En 1891, le recensement donne 3,557,063 habitants ; de 1888 à 1890, on compte 40,2 divorces par 100 mariages. La nuptialité est 11,3 ; la natalité 23 ; la masculinité 119,9, c'est-à-dire que pour 100 nais-

sances féminines il y a 119,9 naissances masculines. La mortalité, 24,7 ‰, est supérieure à la natalité.

Dans la période 1891-1893, nous relevons 37,8 divorces sur 100 mariages; nuptialité 9,2; natalité 26,3; masculinité 110,1; mortalité 24,1, inférieure à la natalité. La fécondité nuptiale est 2,87 naissances par mariage. De ces chiffres l'auteur conclut à une extrême fréquence des divorces, à des mariages précoces très communs, et à l'exception du célibat définitif. La fréquence des divorces, due dans nos sociétés occidentales à l'individualisme, à l'indépendance de la femme, est due là à l'asservissement de la femme. Une autre conclusion de ces statistiques c'est l'infécondité du mariage musulman. Il y aurait grand intérêt à rechercher les causes de cette infécondité.

A. HAMON

REVUE DES LIVRES

Le Crime social, par MAURICE ZABLET. — Volume in-18 de 266 pages; fr. 3-50.
Perrin, éditeur.

M. Maurice Zablet est un républicain, il l'affirme hautement dans sa préface. « Je réclame, dit-il, avec la république nominale que nous possédons, la république de fait que nous n'avons pas, une république donnant la liberté, établissant la justice, permettant à tous, par le travail, l'accomplissement de la tâche qui leur incombe. » *Le Crime social* est le développement de cette idée sous des aspects divers. Deux parties : La misère humaine, l'Organisation sociale. L'auteur est chrétien, catholique et son livre en entier respire le christianisme encore plus que le catholicisme. Il y a en icelui telle fougue, telle ardeur, telle violence même qu'on est tout surpris que certains des passages ne soient pas dus aux plus violents socialistes. Le magistrat est flagellé de main de maître et nous nous étonnons que la magistrature française, qui a poursuivi la *Société mourante et l'Anarchie* de Jean Grave, n'ait pas poursuivi encore ce volume. M. Zablet se demande même si les magistrats sont des hommes (p. 153). « Je n'ai jamais compris, dit-il (p. 154), qu'un homme eût le triste courage d'entrer dans la magistrature... il faut être un monstre d'impudeur ou d'insouciance... » Moutlt autres passages seraient encore à citer. Mais M. Zablet s'élève encore plus haut car il ose écrire que « la loi est le crime social ». *Le Crime social* est un bon livre de critique sociale et s'il est lu, compris dans les milieux catholiques, il amènera moutlt gens au socialisme libertaire. La lecture en est facile, aisée; l'argumentation est serrée. Livre que nous conseillons de lire.

Le Socialisme catholique, par F.-S. NITTI. — Volume in-8° de 410 pages; fr. 7-50.
Guillaumin, éditeur. Paris.

Faisant partie de la collection d'auteurs étrangers contemporains, le *Socialisme catholique* est traduit de l'italien en une langue fort claire et d'une lecture aisée. Douze chapitres : Socialisme et christianisme; les Lutttes sociales dans l'Antiquité et le Socialisme moderne; Origines économiques du christianisme et traditions sociales de l'Eglise catholique; le Catholicisme et le protestantisme dans la question sociale; Mgr Von Ketteler et le Socialisme catholique en Allemagne; les Socialistes catholiques allemands et leurs doctrines économiques; les Socialistes catholiques allemands et leur œuvre sociale; l'Antisémitisme et le Socialisme catholique en Autriche; Gaspard Decurtins et le Socialisme catholique en Suisse; le Socialisme catholique en France et en Belgique; le Progrès du Socialisme catholique en Angleterre, Amérique, Espagne et Italie; la Papauté et la question sociale.

M. F.-S. Nitti, qui est directeur de la revue sociologique *La Riforma Sociale*, n'est

pas socialiste. Il écrit même que « l'économie et l'anthropologie ont condamné les systèmes socialistes comme contraires à la science moderne et aux résultats des recherches positives ». Il l'affirme mais ne le démontre point; démonstration impossible, croyons-nous, et qui stupéfierait, car moult savants et non des moindres, se sont affirmés socialistes : Citerons-nous Elisée Reclus, Pierre Kropotkine, Letourneau, Russell Wallace et d'autres moins connus, professeurs de Sorbonne, docteurs ès-sciences ou ès-lettres, agrégés d'université, etc.. etc. Quoique non socialiste, M. Nitti reconnaît volontiers que « la morale du socialisme est de beaucoup supérieure à celle de ses adversaires ». Mais moult fois, il répète que le socialisme est contraire aux lois de l'économie et aux lois de l'anthropologie. Quelles lois?

M. Nitti eût bien dû nous les indiquer, car Russell Wallace, l'émule de Darwin, doit connaître les lois de l'anthropologie et il est socialiste. Comment accorder ce qui semble être contradictoire? L'auteur déclare qu'il se propose d'étudier la question avec sérénité de pensée et impartialité de critique. Nous devons avouer que l'effort est réel, mais que l'impartialité n'est pas complète, absolue. Il y a des épithètes qui jurent pour un scientifique, car elles impliquent approbation ou désapprobation. M. Nitti, étudiant le socialisme catholique, eût dû définir le socialisme; il ne le fait pas. Il nous dit bien page 7 que c'est « un système économique complet, découlant directement et naturellement d'une doctrine philosophique », mais il ne nous dit pas qu'elle est ce système économique. Il est vrai que page 35 nous lisons que le socialisme part d'un principe, « le droit absolu et le même pour tous les individus de participer au gouvernement de l'État et à la jouissance des biens sociaux » et page 51 on lit encore que « l'obligation de l'État de garantir la capacité économique du travailleur est la base de presque toutes les écoles socialistes ». Il ne ressort de là aucune définition claire du socialisme, mais il en résulte que, pour M. Nitti, l'État, le gouvernement d'État (cf. pp. 10, 11) sont essentiels au socialisme. Alors comment peut-il nous parler (p. ix) du socialisme anarchique? Même, page 79, il nous dit que « de quelque façon qu'on l'envisage, le socialisme n'est que la doctrine opposée à l'individualisme ». Cependant le socialisme anarchique réclame le développement de l'individualité et, selon cette doctrine, il n'y a pas antinomie entre le socialisme et l'individualisme.

D'ailleurs, il y a des erreurs assez nombreuses que M. F.-S. Nitti commet. Ainsi on lit (p. 23) qu'un grand nombre d'auteurs socialistes soutiennent que « la perfection humaine sera un jour atteinte ». Je ne pense point que des auteurs sérieux aient soutenu cela; ils ont évidemment dit que l'humanité tendait toujours vers la perfection, mais n'y atteindrait jamais, ce qui est conforme aux lois connues de l'évolution. « Il n'y a pas place pour les faibles au banquet de la vie », précepte *fondamental* du système de Darwin (p. 24), écrit M. Nitti. Est-ce bien exact? N'y aurait-il point des anthropologues, des évolutionnistes qui ont démontré, par l'observation des phénomènes naturels, qu'il y a, à côté de la lutte individuelle pour la vie, l'association pour la lutte, c'est-à-dire l'appui mutuel, la solidarité qui fait qu'il y a place pour les faibles au banquet de la vie? Les lecteurs de la *Société nouvelle* connaissent les belles études de Kropotkine sur l'appui mutuel. M. Nitti devrait les lire et aussi l'*Evolution du sexe* de Geddes et Thompson; il serait peut-être un peu moins affirmatif sur le pseudo-principe fondamental de l'évolutionnisme.

L'auteur nous apprend que le socialisme belge borne ses prétentions aux sociétés coopératives et au suffrage universel (p. 31). Où a-t-il vu cela? Le programme du parti social-démocrate belge qui, avec les anarchistes, constitue le socialisme belge, est catégorique : il suffit de le lire pour voir qu'il veut la socialisation des moyens de production et la transformation de l'État en administration des choses. Il ne se borne donc point aux coopératives et au suffrage universel.

Le principe « fondamental » du socialisme serait : « Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger » (p. 63). Comment accorder ce principe *fondamental* avec la devise :

« A chacun selon ses besoins » qui est un principe des communistes-anarchistes et des socialistes français, fraction allemanniste? Que M. Nitti l'avoue, son principe fondamental n'est pas du tout fondamental du socialisme, mais d'une fraction du socialisme, le collectivisme.

Si l'influence de la race de l'auteur se révèle par la facilité avec laquelle il traite d'« illustre » les publicistes, sociologues qu'il cite, l'influence du milieu politique actuel en Italie se fait sentir par le germanisme qu'affectionne l'auteur, peut être à son insu (p. 109). Ainsi il prétend que l'Allemagne a été et est encore la vraie patrie du socialisme (p. 87). Il oublie — et c'est étrange pour un sociologue qui réellement sait — tous les socialistes français depuis Babeuf jusqu'à Proudhon. Il oublie les anglais Robert Owen, Godwin. Tous ont précédé les Allemands et, si patrie il y a pour le socialisme, cette patrie est logiquement la France ou l'Angleterre. J'ignore où M. Nitti a puisé ses documents sur la France et où il a appris à connaître le socialisme français, mais je puis l'assurer qu'il erre absolument lorsqu'il dit: « L'ouvrier en France a perdu confiance dans la liberté, il est tombé dans le socialisme » (p. 104); « le socialisme français n'a pas eu à l'origine des tendances révolutionnaires » (p. 268); lorsqu'il dit que les possibilistes croissent au détriment des révolutionnaires auxquels il donne le nom de marxistes; que le titre « Parti ouvrier socialiste révolutionnaire » fut remplacé par celui de « Fédération des travailleurs socialistes de France » (p. 271); que le socialisme français tend à devenir un parti légal, s'éloignant de la politique violente (p. 368). L'ouvrier français a tant perdu confiance dans la liberté que les socialistes veulent en grande majorité ni dieu ni maître. Ils veulent faire leurs affaires eux-mêmes, sans gouvernants. Il suffit d'interroger des ouvriers, de pénétrer dans les groupes, dans les syndicats — noyaux du socialisme français — pour le percevoir nettement. Ils veulent l'autonomie de l'individu, des groupes; il suffit d'étudier les groupements syndicaux, la *Verrerie ouvrière* aussi, pour voir qu'il en est ainsi. Les chefs marxistes en France ne sont pas révolutionnaires puisqu'ils veulent la conquête des pouvoirs publics par l'élection. Mais les allemannistes, les blanquistes, les anarchistes et masse d'ouvriers inscrits en des groupes marxistes, c'est-à-dire gueadistes ou possibilistes, sont révolutionnaires. Cela est d'essence française et pas du tout d'essence germanique. Il y a toujours en France un *Parti ouvrier socialiste révolutionnaire*, ce sont les allemannistes. Le socialisme français s'éloigne plus de la politique qu'il ne s'en rapproche, car la *Verrerie ouvrière* ne put être constituée que lorsqu'il fut décidé que les bénéfices affectés à la propagande ne seraient pas pour « faire des députés ». Et il faut noter que les députés socialistes firent opposition sourde à cette verrerie ouvrière, ils la voulaient simple coopérative. Ils durent céder devant la volonté des syndicats.

Dans les congrès socialistes, nous dit Nitti, les révolutionnaires et les anarchistes ont été en minorité (p. 368); le nombre des admirateurs de Bakounine va en diminuant. Dans les congrès, il y a des procédés spéciaux pour être en majorité et les social-démocrates ayant de l'argent ne font faute de s'en servir. Cela ne donne qu'une opinion inexacte du socialisme. Nous ignorons si les admirateurs de Bakounine diminuent, mais nous savons qu'en France la doctrine bakouninienne (autonomie, fédération) l'emporte dans le socialisme. L'auteur n'est pas d'une grande impartialité, car il écrit (p. 377) que les anarchistes italiens sont « sans l'ombre de culture ». Pourtant à Naples, où Nitti demeure, S. Merlino est connu ainsi que Errico Malatesta, ainsi que Cafiero, etc. Or, S. Merlino est un sociologue apprécié même hors d'Italie, il est docteur en droit, avocat; Malatesta est chimiste et serait docteur en médecine s'il n'eut cessé ses études pour la propagande. Cela indique une certaine culture, M. Nitti!

En quelques endroits du *Socialisme catholique*, on rencontre des contradictions. Quoi qu'il en soit de ces critiques, le livre vaut d'être lu et consulté car il y a moult idées justes, moult documents exacts. En une nouvelle édition, l'auteur fera bien de rectifier ces assertions erronées et alors l'ouvrage sera de grande valeur.

Médecins et empoisonneurs au XVII^e siècle, par le D^r G. LEGUÉ. Vol. in-18 de 280 pages ; fr. 3-50. Charpentier et Frasquelle, éditeurs. Paris, 1896.

Huit chapitres avec ces titres : La Médecine au temps de Molière ; les Apothicaires au xvii^e siècle ; Médecins et grandes dames ; les Poisons ; la Messe Noire ; la Voisine ; la Mort de Madame ; l'Autopsie de Madame. L'ouvrage du D^r Legué se lit avec facilité ; il est plus récréatif qu'instructif et il ne livre au public rien de bien nouveau. Le complément qu'il donne aux études déjà publiées sur les contemporains de Molière est fort modeste ; il n'a pas exhumé grand fait inconnu et n'a souligné que timidement des détails. Écrit pour les gens du monde, ce volume est d'une banale philosophie. Les faits criminels si fréquents de cette époque ne motivent point chez l'auteur de larges considérations philosophiques, soit qu'il n'y ait point pensé, soit qu'il n'ait point osé les exprimer. Le D^r Legué, au sujet de la maladie et de la mort de Madame, contrairement à l'opinion de Littré, conclut à l'empoisonnement par le sublimé. Sa démonstration semble convaincante. Les *Médecins et empoisonneurs du XVII^e siècle*, petite récolte pour le sociologue, le criminologue ou le psychologue, mais vif intérêt pour les gens du monde qui le liront avec plaisir et même avec fruit.

Le Siècle. les Hommes et les Idées, par ERNEST HELLO. Volume in-18 de 491 pages ; fr. 3-50. Perrin, éditeur, Paris, 1896.

Dans la lettre-préface que M Henri Lasserre a écrite pour ce volume, nous voyons que Hello « prend sa place dans la pléiade de profonds penseurs et de beaux génies dont s'honore l'humanité ». C'est là une opinion que nous ne partageons point, encore que nous ayons lu l'*Homme* de Hello, ce livre *Le Siècle* et l'ouvrage de J. Serre sur *Ernest Hello*. La profondeur des pensées de ce fils d'Armorique est si grande qu'elles sont vides. Ce sont mots alignés et combien grandiloquents souventes fois ! mais de réelles pensées, fruit de l'étude, de l'observation, il y en a peu ou point. Ernest Hello est un catholique ayant une profonde foi tout imprégnée de scepticisme. On comprend par suite qu'il lui est impossible d'user de sa raison dans l'examen des choses, des hommes. Il croit et cela lui suffit. Aussi écrit-il des phrases de ce genre : « L'orgueil est une folie entravée. La folie est un orgueil qui a brisé ses entraves » (p. 72). Et combien d'autres de même acabit. La forme chez Hello est belle ; elle est concise, elle est forte, elle est claire. Le fond est obscur, incompréhensible et incompris ; c'est de l'abstraction de quintessence si quintessenciée que probablement Hello lui-même ne comprenait pas. Les mots sans doute le grisaient. En un chapitre « Les Aveux actuels de la science », l'écrivain breton réfute la science, proteste contre la doctrine de l'évolution par des phrases et rien que des phrases. Au sujet de l'origine du langage articulé tel que Darwin et d'autres l'ont établi, Hello écrit : « Cette affreuse conception n'est pas seulement une hypothèse sans preuve ; elle est la dégradation absurde de la parole humaine. La parole n'est pas un essai ; elle est un don de Dieu » !!! Nous ne comprenons pas que des lettrés qui se piquent de connaissances scientifiques et de rationalisme aient pu célébrer Hello comme il l'a été après sa mort. Certes, l'auteur de l'*Homme* est un maître écrivain, mais c'est un enfant comme penseur. *Le Siècle* n'est pas un volume à lire car la récolte pour le lecteur serait mince, très mince, sauf pour l'étudiant de l'état psychique du catholique croyant.

A. HAMON.

LE MOIS

NÉCROLOGIE. — Jean Volders, un des hommes les plus généreux et un des caractères les plus dévoués du parti ouvrier belge, vient de mourir. On peut dire que c'est lui, avec les De Paepe, Denis, De Greef, qui a fondé le parti ouvrier dans ce pays.

Tout jeune encore, il a donné, depuis trois ans, à ses bien nombreux amis le terrible et affligeant spectacle d'un cerveau brusquement frappé. Rien n'est plus tragique qu'un tel état atteignant un être en pleine force au moment où sa très brillante intelligence se donne tout entière à la cause sociale qu'il défendait de toutes ses forces.

Le mouvement révolutionnaire en Belgique doit à Volders un profond sentiment de reconnaissance.

Doué d'une activité incessante, nul ne put mieux que le cher camarade amener à la cause de l'émancipation de l'homme les sympathies de tous ceux qui espèrent dans l'avenir.

L'œuvre de Volders a été considérable. Collaborant jadis au *National* de Marchi, il fonda ensuite le *Peuple* dont il fut un assidu collaborateur; ses articles, énergiquement revendicateurs de la vérité et de la justice, firent naître dans bien des esprits des tendances vers l'émancipation.

C'est un vaillant et courageux soldat qui disparaît et qui avait encore devant lui des années de lutte à combattre.

Nous disons à la mémoire de ce cher ami un adieu profond et citons son nom comme un exemple pour ceux qui sentent en eux la volonté de se dévouer à l'unique cause de la définitive émancipation de l'humanité; de travailler à établir la venue de ce temps où les hommes connaîtront la liberté réelle, pourront oublier le dur carcan de la force brutale que l'on appelle ironiquement le droit, et la civilisation qui écrase l'organisation sociale actuelle.

Volders a combattu de toutes ses forces pour cet idéal, pour ce but. Il doit être profondément remercié par tous ceux qui aiment l'humanité.

NOTES SUR LE JEUNE THÉÂTRE ALLEMAND. — Parmi les disciples d'Hauptmann, l'auteur dramatique allemand, celui qui se rapproche le plus du maître est Georges Hirschfeld, l'auteur de *Mères* (*Mütter*), qui, nous affirme M. Alfred Kerr, a été la meilleure pièce de l'année dernière. Il faut entendre évidemment : la meilleure pièce du théâtre des jeunes. Comme Hauptmann, le nouveau poète dramatique entre en campagne par un coup de maître. Il n'a pas vingt-trois ans, nous assure-t-on. Et déjà il est quelqu'un. Ses premières armes, si brillantes, font naître un grand espoir et l'on croit dès maintenant qu'il ne le démentira pas. Sa manière est une perception du sens intime des choses encore plus subjective que nous l'avons vue dans *Hannéle*.

Il peint avec des tons plus dégradés, plus inéclaircis que Hauptmann. On n'a pour le moment de lui que cette comédie *Mères* et un volume de nouvelles, *Doenon Kleist*, lu

dans les tout petits cénacles des jeunes. Hirschfeld est du clan du jeune naturalisme, Max Dreger aussi. Ce dernier procède de *Nora* d'Ibsen. C'est un psychologue. Sa méthode d'analyse et d'observation de l'âme est loin d'être dépourvue de finesse; il l'a prouvé dans cette petite planche d'anatomie qu'il intitule *Trois*, jouée l'an dernier; elle a très réussi.

Le bilan de 1895 se complète par les drames en vers, au compte desquels s'inscrit la *Venus de Milo* de Paul Lindau et peut-être *Dyable le Fou*, un fou qui n'est pas fou, mais simplement sentimental et vertueux, une riche nature. L'auteur, M. Jacobowski, avec ce personnage original remplit à peu près toute sa pièce. Le *Personne ne le sait* (*Niemand weiss es*), de Th. Wolff, un jeune, est en prose poétique symbolique d'une belle envolée de lyrisme.

Les derniers volumes, le troisième et le quatrième, des *Mémoires* de Barras, dit M. G.-N. Baragnon dans la *Revue blanche*, ont vu le jour par les soins de M. Georges Dury. Sur la rédaction à peu près illisible du vieux directeur, son ami, M. Rousselin de Saint-Albin a étendu une prose un peu plus prétentieuse et à peine moins correcte. Rien n'est plus intolérable que ce style. Mais laissons ce présomptueux écrivain.

Le troisième volume s'ouvre par le récit du 18 fructidor. Récit, le mot est inexact: apologie vague, déclamations embrouillées, toute l'imprécision et les brumes du mensonge. C'est une première déception. Un seul homme savait toute la vérité sur le coup d'État qui décima le corps législatif et transporta deux directeurs à Cayenne. Cet homme c'était Barras; il n'a pas voulu la dire: c'est qu'il ne pouvait sans honte. On ne parvient pas à comprendre sur quel point différaient, je ne dis pas dans les conseils, mais au sein du Directoire, les proscrits des proscriptionnaires. Dès que les principes de la révolution sont en jeu, Carnot parle comme Barras et Barthélemy comme Rewbell. Ils en viennent aux mains — mais si àprement! — lorsqu'il s'agit de pourvoir aux charges publiques; chacun a sa clientèle qu'il pousse et qu'il défend comme lui-même. C'est la ruée à la conquête du pouvoir pour la jouissance. Là est l'unique objet du discord; et c'est tout ce que les présents *Mémoires*, si nous ne le savions par tant de documents, nous eussions appris du 18 fructidor.

Ils sont explicites, à travers leurs réticences, au sujet de cette affaire Fauche-Borel dont on entrevoyait déjà les malpropres dessous. Fauche-Borel fut l'agent chargé par la Cour de Mittau de négocier avec Barras. Dans le courant de vendémiaire an VIII, il faisait parvenir au gentilhomme-sans-culotte les lettres patentes qui le nommaient commissaire général du roi Louis XVIII et lui allouaient une indemnité de dix millions. Barras affirme que cette négociation fut conduite, pour la mieux déjouer, au vu et au su du Directoire. Il en donne pour preuve les procès-verbaux de cette assemblée; justification bien insuffisante, si l'on songe à tout ce que souffrirent ces papiers, à la façon dont les partis vainqueurs les interpolèrent au 18 fructidor et au 22 pairial, et en tant d'autres rencontres! Un fait incontesté c'est que Barras, entré aux affaires sans le sou, en sortit plus que millionnaire; sans doute, il a pu se garnir un peu les mains à d'autres caisses; mais que dire de l'étrange bienveillance dont le couvrirent l'une et l'autre Restauration? Négligeons — trop visible imposture! — le projet attribué à Louis XVIII d'opposer, pendant les Cent jours, au débarqué de l'île d'Elbe, ce Barras qui « seul » pouvait « tout sauver! » Mais, il est vrai que le roi assura de sa protection cet unique régicide; vrai qu'il reçut ses avis de M. de Blaca, et par le duc d'Havre; vrai aussi — plus stupéfiant — que Charles X, à la veille du ministère de Polignac, se laissait conseiller par le vieux directeur, un Casimir-Périer; vrai, enfin, que l'homme qui a pu préparer sous le consulat avec Moreau et l'Angleterre l'invasion de la Bretagne et de la Provence, qui s'en vante, qui loue le même Moreau de ses trahisons en 1813, n'était pas à se laisser arrêter par le respect des lois ou

l'amour de la patrie! — Que conclure de ces indubitables révélations? C'est que très certainement Barras a été un vendu.

Ne se vendit-il qu'une fois? Un plus obscur problème posé par ces mémoires, est de savoir jusqu'à quel point il connut les apprêts du 18 brumaire, jusqu'où il laissa faire et pour quels motifs. M. Georges Dury a établi à merveille que Barras ne se méprit ni sur les projets de Bonaparte, ni sur l'heure marquée à leur exécution. Où il aventure un peu son jugement, c'est à vouloir que, dans cette occurrence encore, le vieux corrompu ait été déterminé par des raisons sonnantes à la complicité de l'inaction. Le possible n'est point le certain. Mieux vaut admettre un aveu visiblement arraché à Barras par la force des choses. Il est, pour une fois, modeste et vrai. « Déconsidéré, dépopularisé, dit-il, qu'aurais-je obtenu en montant à cheval en me rendant au faubourg Saint-Antoine ou au Corps législatif? Par qui aurais-je été suivi quand toute la population militaire, civile et même faubourienne, travaillée depuis longtemps, se précipitait vers Bonaparte comme vers une *existence nouvelle*. » Voilà la vérité; oui, c'était une *existence nouvelle* qui s'ouvrait pour la France, et Barras, il était mort, il le savait. Il n'eut pas même la pensée de résister; — il eut peur: son génie étonné, trembla devant un plus puissant. Sous l'œil de l'Anglais recula le rapace et lubrique vautour.

Le voilà, à dater de cet instant, hors de la politique; il ne songe qu'à jouir et à médire sur les hommes et sur les femmes; — il va se répandre en épigrammes, en souvenirs, en vénimeuses anecdotes. Tout n'est pas à mépriser, parmi tant de portraits, dont un travail d'annotation, au bas de chaque page, pourrait seul déterminer le degré d'exactitude. L'historien de Bernadotte y trouverait, par exemple, des documents précieux; plus encore le biographe de Merlin, — Merlin, ce type accompli du juriste indifférent au droit, ce merveilleux instrument du crime légalisé, sur lequel nous n'avons encore aucun travail d'ensemble! Mais il faut se borner; il est, d'ailleurs, indifférent à l'historien de suivre Barras jusqu'à son ermitage de Chaillot.

Il y vécut encore quatorze ans après la chute de l'Empire, sceptique, oisif, fastueux. La veille de sa mort, il expédia chez un ami tous ses papiers. Après quoi, il fit ficeler et sceller de son cachet trente ou quarante cartons verts, qu'on saisira, qu'on ouvrira en conseil des ministres.

« Et savez-vous ce qu'ils y trouveront? demandait à Carrabarus le moribond; — les comptes de mes blanchisseuses depuis trente-cinq ans.. Ils en auront loin à déchiffrer, car j'ai sali du linge depuis le 9 thermidor jusqu'aujourd'hui. »

Et Barras, ajoute le témoin de cette scène, poussa un éclat de rire, si joyeux et si franc, qu'il en tomba en faiblesse; comme lui-même l'avait prévu, il était mort.

Il n'y avait point sali que du linge en une si longue vie! Les *Mémoires* que nous fermons reflètent bien son âme.

Telle est cette œuvre malveillante, incohérente, mensongère, inepte monument de haine, de fatuité et de sottise! Elle est inférieure même aux radotages d'un Gothier et d'un La Revellière. Elle sera précieuse, toutefois, à qui sait lire dans un esprit de critique et de discernement. Heureux les historiens qu'une parcelle de vérité, luisante comme l'or dans la boue, suffit à dédommager des plus rebutantes lectures. Pour ma part, le seul plaisir que m'aient procuré les *Mémoires de Barras* est de m'avoir montré, de façon fort incidente d'ailleurs, son nom déjà opposé à l'arbitraire césarien, comme il l'avait été au despotisme révolutionnaire, comme il le fut aux excès de la terreur blanche. »

L'AVENIR DU JAPON. — En 1868 la féodalité nobiliaire qui gouvernait le Japon fut renversée. L'aristocratie nobiliaire, pourvue avant cette révolution de tout pouvoir, même maître de l'empereur lui-même, se trouvait brusquement dépouillée de tout pouvoir.

Et l'ancien ordre des choses était modifié du tout au tout. La vie et les biens de l'étranger sont autant en sûreté au Japon qu'à Londres ou à New-York.

Un système complet de lois codifiées, ce qui n'est pas peut-être le mieux, n'a guère d'autre but que de légitimer l'emploi de la force.

L'échéance des traités conclus par le Japon avec les puissances arriva. Un des premiers résultats de ce fait fut cet événement de l'ouverture du Japon au commerce universel. De nouveaux traités permettraient aux étrangers d'aller, venir ou demeurer au Japon comme les nationaux.

Actuellement le commerce japonais va en se développant sans cesse. Il a quadruplé dans ces vingt dernières années. Les manufactures, les mines, l'industrie ont suivi une augmentation égale sinon supérieure. Les fabriques de soie et de coton réalisent principalement des progrès surprenants.

L'extension des chemins de fer, le développement des lignes de navigation est remarquable. Les chemins de fer relie aujourd'hui tous les centres importants.

En somme, voilà le Japon arrivé à la phase d'évolution; lui aussi doit passer par la terrible exploitation du prolétaire qui est la caractéristique du régime bourgeois et de cet état une chose naîtra nécessaire : l'idée de la révolution qui travaillera aussi là-bas à délivrer les hommes.

* * *

Le professeur Frédérick Stan, de l'Université de Chicago, étudie dans la *North-American Review* les pygmées. « Leur stature est de 1^m25 et leur peau d'une couleur brun clair mêlée de brun-rouge, la barbe clairsemée, mais le corps couvert de longs poils tombants. Ils se caractérisent par une odeur agréable. Leur tempérament est rusé et cruel avec propension au vol et quantité de traits enfantins. Ils vivent dans des abris provisoires et se vêtent sommairement; parfois ils se percent la lèvre supérieure. Ils se servent de flèches empoisonnées et sont chasseurs. On peut les taxer de cannibalisme mais dans une mesure légère; ces petits hommes sont, dit-on, actifs et vigoureux. Ils sont forts et courent très vite, ont le coup d'œil juste et se servent d'arcs qu'il faut une grande force pour tendre.

Ils se groupent par petites communautés de vingt-cinq à cinquante personnes sous un chef qui ne possède d'ailleurs que peu d'autorité. Bien que chez eux la liberté des sexes soit très grande avant le mariage, ils gardent ensuite une grande décence. La monogamie y prévaut et les enfants sont très aimés.

On n'est pas d'accord relativement aux croyances de ces peuples. Les uns adorent Didos-Osiris. La plupart sont considérés comme presque chrétiens. Quant à ceux qui vivent dans les cavernes ou sous la tente au sud du Wad-Dra, on les croit mahométans. Les grands voisins de ces petits hommes manifestent à leur endroit des sentiments mêlés de respect, de dégoût et de crainte. « Ils portent bonheur, dit-on, mais il ne faut pas parler avec eux. » Ils gagnent largement leur vie à jeter des sorts et à dire la bonne aventure. « Ils connaissent les étoiles et savent trouver l'argent en écrivant sur des plaques de bois... »

Tels sont les nains de l'Atlas. Ne semble-t-il pas que ce soient leurs ancêtres et non ceux des Akkas de l'Afrique centrale, que ces nains troglodytes capturés d'après Hérodote par les jeunes Nasamoniens ?

Sur un monument égyptien, vieux peut-être de quatre mille ans, se trouve la figure d'un nain avec ce mot : *Akka*. Une inscription antérieure d'un millier d'années et expliquée par le professeur Sayce parle d'un nain Denga « qui dansait divinement » ainsi que d'un autre qui, antérieurement, avait été apporté au roi Assa, de la cinquantième dynastie. Ces trois nains des inscriptions égyptiennes venaient probablement de la région de l'Atlas, peut-être du même pays qu'on appelle aujourd'hui Akka.

* * *

MÉDAILLONS D'ARTISTES ET DE POÈTES

FRIEDA PORT

A Bruxelles, chez Alexandre Sochachewsky, l'auteur de la grande page d'histoire, *Les Exilés à la frontière de la Sibérie*, je vis le portrait d'une jeune dame, — non, c'était une demoiselle, — avec des yeux purs et un charmant sourire.

— A qui, demandai-je, à qui cette figure sympathique ?

— A mon amie Frieda ! répondit la maîtresse de maison. Frieda Port, est mon amie de cœur.

— M'en pourriez-vous dire plus long ?

— Volontiers. Frieda fut obligée de gagner son pain de bonne heure. Elle entra comme institutrice chez un notaire. Il y avait dans la maison un garçon maladif qu'on n'osait envoyer au gymnase. Frieda fut chargée d'assister aux leçons, de faire répéter la grammaire, de veiller aux thèmes et versions. Elle y mit aptitude et bonne volonté, devint une excellente élève et avec le temps un bon professeur — car, à son tour, elle enseigne le grec et le latin aux jeunes personnes qui veulent une éducation plus sérieuse que celle des pensionnats. Elle collabore aussi à plusieurs journaux et revues allemandes. Car en étudiant les vieux auteurs elle apprit à bien écrire. Même que Frieda joue de la lyre.

— Une poétesse ?

— Mais oui.

— Une poétesse ? — Il me plairait fort retrouver dans les vers les yeux purs du portrait et ce charmant sourire. Vous avez ses poèmes ?

— Les voici ! — Et l'on me tendit un mince volume relié de bleu.

J'ai lu le petit volume bleu.

Dans la clarté de la pensée, dans la facilité du style, j'ai reconnu la limpidité du regard qui m'avait attiré. Du frais sourire quelques apparitions fugitives seulement. Plus souvent que la gaieté sur les lèvres, je vis le pli de la pensée sur le front, et même des traces de larmes dans les yeux si riants tout à l'heure. — Je démêlai, ou je crus démêler que cette vie intellectuelle avait débuté par de grandioses espérances, mais qu'après avoir gravi les pics de la pensée, l'âme de Frieda n'avait vu là-haut que de froids espaces, un vide immense où l'azur se décolorait et s'assombrissait ; à mesure qu'elle y pénétrait elle s'enténébrait.

Voici quelques lignes traduites de son œuvre. D'autres lecteurs auraient choisi d'autres passages ; en un autre moment, j'eusse été frappé par d'autres pages non moins aussi intéressantes et de facture aussi soignée. — Mais pour le quart d'heure, ce furent celles-là que nous lûmes avec le plus de plaisir :

Tout le soir elle avait cousu ; — Sa main ne quitta la mousseline, — Du matin aux étoiles du soir.

— Jour mal employé ! pensa-t-elle ! jour perdu ! — Qu'il me fatigue d'être frivole ! — Pourtant, combien fut beau le matin !

— Alors cassa le fil, brisa la patience. — Le cœur lui brûla soudain, — A terre elle jeta robe et mantille.

— Avec violence elle ouvrit la fenêtre, — Saisit le loquet, sauta sur le rebord, — Se tint droite en plein ciel.

— Elle aspira le souffle d'hiver à longs traits, — Et pensant aux couturières, aux pauvres sœurs, — Elle savoura la mort si proche.

Et cette autre :

Glissait la barque sur les flots tranquilles, — Glissait d'un long sillage suivie, — D'un sillage ou la lune pleuvait l'or.

— « Tout n'est pas or, » pensai-je, — Tout n'est pas or qui brille! — Mais or faux, or vrai, qu'importe!

Puisque l'or se perd dans le sillage, — Qu'il s'engloutisse dans les eaux profondes!

Encore ceci :

— Ne suis-je que mortelle! — Alors, pourquoi l'œil regarde-t-il à l'infini?

— Suis-je donc éternelle? Alors, pourquoi la mort?

Cela est doux et fort. Cela est d'un esprit désabusé, mais d'un cœur vaillant. Cela est dit et pensé, comme aux bons moments on voudrait dire et penser.

Parmi les artistes et poètes, plus d'un a la pensée plus haute, le sentiment plus profond et dramatique, la diction plus mouvementée. Dans la pléiade du Parnasse, elle ne joue pas des coudes pour se pousser au premier plan. Mais elle est dans la pléiade du Parnasse. Ce qui est beaucoup en comparaison de la multitude qui n'y est pas. Pour dix qui sont là-haut, nous sommes cent mille en bas. Ensuite, elle est modeste, ce qui parmi les Parnassiens est chose rare, même extraordinaire. Et ce qui paraît le plus étonnant, c'est qu'après être descendue des hauteurs sublimes, où elle n'a pas trouvé ce qu'elle cherchait ni ce qu'elle espérait, elle ne s'est pas mise à maudire les choses et l'humaine destinée. Elle n'a pas rugi la fureur et la malédiction, mais elle a souri avec mélancolie, avec charme et douceur.

A leur beauté, à leur simplicité, on reconnaît les âmes d'élite. Elles ne sont pas plus heureuses que les autres mais nous sont en exemple.

A quelle fleur comparerons-nous cette poésie? demandions-nous en tournant les pages. Et nous errâmes quelques instants parmi les beautés et les magnificences de la flore, dans ce monde de parfums et de couleurs. Bientôt surgit devant nos yeux la vision d'une bruyère modeste et gracieuse — nous ignorons le nom qu'elle porte dans les herbiers; — mais que souvent nous regardâmes à la lisière des champs et sur les talus des chemins. Ne la cherchez point parmi les espèces violettes, charmantes elles aussi. Vous la reconnaîtrez à sa clochette pleine et rebondie, bordée de marron, tissée de un rose suave tirant sur le blanc, en un blanc délicieux tirant sur le rose.

MICHEL TRIGANT.

TABLES DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME I, 12^e ANNÉE

TABLE MÉTHODIQUE

N^o CXXXIII. — JANVIER.

	Pages.
Apparitions nocturnes. <i>La Chasse infernale</i> . — Elie Reclus . . .	5
L'Esthétique de la vie. — William Morris . . .	15
Histoire sociale de l'Église. Deuxième partie. <i>Le Christianisme et les Barbares</i> (suite). — Victor Arnould . . .	27
La Civilisation, ses causes et ses remèdes (suite). — Edward Carpenter . . .	37
Vers. <i>La Joie</i> . — <i>L'Attendu</i> . — Emile Verhaeren . . .	48
Le Mouvement sectaire en Russie et sa phase récente. <i>Le Stundisme</i> (suite). — Marie Stromberg . . .	53
Chanson de Neos. — Robert Scheffer . . .	69
Le Parti socialiste italien. — Jacques Mesnil . . .	74
Prologue au Conte de l'Or et du Silence. — Gustave Kahn . . .	87
Un Projet de « Réhabilitation par l'armée ». — Charles-Albert . . .	102
Chronique de la Littérature et des Arts. <i>La Valeur sociale de l'Art</i> . — <i>Le Cuivre</i> de MM. Paul Adam et André Picard. — <i>L'Anneau de Çakountala</i> , de M. A.-F. Herold. — <i>Eymirah</i> , de MM. J.-H. Rosny. — <i>Égyptiens et Sémites</i> , de M. J. Rosny. — <i>Le Prêtre et la Femme de Michelet</i> . — <i>Les Idées en marche</i> , de M. Léon Daudet. — <i>Les Maîtres de l'Affiche</i> . — Georges Lecomte . . .	110
Revue des revues. <i>Revue Anglaise</i> . — Laurence Jerrold . . .	122
César Franck. Henry Maubel . . .	127
Revue des livres. — A. Hamon . . .	131
Le mois. <i>Ecole libre des Petites Etudes</i> . — <i>Document pour servir à l'histoire de notre temps</i> . — <i>Concert de la Société symphoniques</i> . — <i>La Synthèse des idées</i> . . .	136

N^o CXXXIV. — FÉVRIER.

La Future Abondance. — Pierre Kropotkine . . .	141
L'Esthétique de la vie (suite et fin). — William Morris . . .	162
Lettre inédite de Bakounine à Celso Cerretti. — Bakounine . . .	175
Prologue pour l'« Homme de la Mer ». — A.-Ferdinand Herold . . .	200
<i>Études de sociologie</i> . Un Anarchisme, fraction du socialisme? — A. Hamon . . .	207
La Civilisation, ses causes et ses remèdes (suite et fin). — Edward Carpenter . . .	228
La « Tragédie des Fiancées » de Thomas-Lovell Beddoes. — Charles-Henry Hirsch . . .	240
Paul Verlaine. — Roland de Marès . . .	263
Les Soldats du Malheur. — Paul Adam . . .	267
Pour conclure. — Charles-Albert . . .	272
Chronique de la Littérature et des Arts. <i>La Haine de la femme</i> . <i>L'Impuissance d'aimer</i> . <i>Complexités psychologiques</i> . <i>Le Mys-</i>	

	Pages.
<i>ère des foules. Viveurs. Amants.</i> — Paul Verlaine. — Un poète moderne : M. Émile Verhaeren. <i>Les Villes tentaculaires. Poèmes.</i> — Un livre de M. Roger Marx. <i>L'Idéalité en art.</i> — <i>Exposition de M. Bonnard.</i> — Georges Lecomte	275
Chronique littéraire. <i>Une Rose à la bouche.</i> — Hubert Stiernet	290
Revue des livres. — A. Hamon	295
Le mois. <i>Stepniak (Kraytchinski).</i> — <i>Michel Bakounine</i> , par Herzen. — <i>La Maison d'art Bing à Paris.</i>	298

N° CXXXV. — MARS.

Le Dieu sémite et le Dieu aryen. <i>Jéhovah et Prométhée.</i> — Jules Baissac	301
Le Suicide par l'Amour. — Georges Eekhoud	322
Les Femmes dans la littérature russe (suite et fin). — N. Nikitine	332
Histoire sociale de l'Église. Deuxième partie. <i>Le Christianisme et les Barbares</i> (suite). — Victor Arnould	342
L'Harmanie. A propos d' <i>Imogène</i> d'Edmond Picard. — I. Will	358
<i>Études de sociologie.</i> Un anarchisme, fraction du socialisme? (suite et fin). — A. Hamon	366
T.-L. Beddoes et la tradition shakespearienne. — Charles-Henry Hirsch	383
La Légende de vie. — Camille Lemonnier	392
Paul Verlaine. — André Fontainas	404
Chronique de la Littérature et des Arts. <i>Exposition Constantin Meunier.</i> — <i>Hokusai.</i> — Georges Lecomte	422
Guillaume Lekeu. — Henry Maubel	431
Revue des livres. <i>Revues et livres allemands.</i> — Albert Métin	434
<i>Revues anglaises.</i> — Laurence Jerrold	437
<i>Revues françaises.</i> — A. Hamon	439
Le mois. <i>Fêtes littéraires.</i> — <i>Un cours de M. Albert Métin : Le Socialisme pendant la Révolution.</i> — <i>M. Charles Henry et les rayons Röntgen.</i> — <i>École libre des petites études.</i> — <i>Traductions d'œuvres de A. Hamon.</i>	441

N° CXXXVI. — AVRIL.

L'Innombrable multitude. — Élie Reclus	443
Préface à la musique de piano de Schumann. — Henry Maubel	455
Enluminures. — Max Elskamp	468
Sonia Kovalewska. — Laura Marholm	472
La Reine des Mers. (<i>L'Angleterre ancienne et moderne</i>) (suite). — Charles Malato	486
Le Dieu sémite et le Dieu aryen. <i>Jéhovah et Prométhée</i> (suite). — Jules Baissac	494
Science sociale. <i>Pages inédites.</i> — Colins	515
Tchernychevsky (<i>Souvenirs</i>). Adapté du russe par V. A. — Vladimir Korolenko	532
Francis Nautet. — Hubert Krains	542
Ballades, par Paul Fort — Charles-Henry Hirsch	549
Chronique littéraire. <i>Six Chansons du pauvre homme pour célébrer la semaine de Flandre; l'Émerveillée.</i> — Hubert Stiernet	553
Revue des revues. <i>Revues et livres allemands.</i> — Albert Métin	558
<i>Revues anglaises.</i> — Laurence Jerrold	562
<i>Revues françaises.</i> — A. Hamon	566

	Pages.
Revue des livres. — A. Hamon	569
Le mois. <i>La condamnation de de Brouckere et Lekeu.</i> — <i>Le cours d'Elisée Reclus.</i> — <i>La révolte des Cubains.</i> — Florian Geyer de <i>Hauptmann.</i> — <i>La lumière emmagasinée par les corps phosphorescents.</i> — <i>Nouvelles éditions</i>	577

N° CXXXVII. — MAI.

Le Mariage dans une Société libre. — Edward Carpenter.	579
Le Droit de la vieille Irlande. — Ernest Nys	602
Sonia Kovalewska (suite et fin). — Laura Marholm.	611
Le Dieu sémite et le Dieu aryen. <i>Jéhovah et Prométhée</i> (suite). — Jules Baissac	628
Étude sur l'Hypnotisme. <i>Examen des principaux phénomènes qu'il présente.</i> — Agathon Depotter	643
L'Individualisme féminin dans la Littérature. — J. Hudry-Menos	658
L'Un vaut l'Autre (<i>Fragment</i>). Traduction de Marie Stromberg — A. Herzen	679
Tchernychevsky (<i>Souvenirs</i>) (suite et fin). Adapté du russe par V. A. — Vladimir Korolenko.	689
Chronique de la Littérature et des Arts. <i>Les Vies encloses; La Pluie et le Beau temps; Le Voyage de Shakespeare; L'Œuvre nuptial; Six Chansons du pauvre homme; La Patrie portugaise; Hérakléa; Le Théâtre vivant</i> , etc. — Georges Lecomte	703
Revue des revues. <i>Revues anglaises.</i> — Laurence Jerrold	717
<i>Revues françaises.</i> — A. Hamon	719
Vers. <i>In Memoriam; Entrevision.</i> — Ch. Van Lerberghe	723
Revue des livres — A. Hamon	726
Le mois. <i>Monument Pierre Leroux.</i> — <i>Les Concerts Ysaye.</i> — <i>Le sculpteur Minne.</i> — <i>Le ténor Van Dyck.</i> — <i>Exposition Verwée.</i> — <i>Le romancier juif Zangwill.</i> — Van nu en straks. — <i>Le péril japonais</i>	729

N° CXXXVIII. — JUIN.

La Femme et sa place dans une Société libre. — Edward Carpenter.	731
Renouveau d'une Cité. — Elie, Elisée Reclus.	752
Ballanche. — Gustave Kahn	759
La Maison d'exil. <i>Le Jardin.</i> — Edmond Pilon.	770
Étude sur l'Hypnotisme (suite). — Agathon De Potter.	775
Les Rayons Röntgen. — Charles Henry	788
La Quintessence du Socialisme. — S. Merlino	802
Le Mouvement sectaire en Russie et sa phase récente. <i>Le Stundisme</i> (suite). — Marie Stromberg	812
Incurable. — I. Zangwill	833
Chronique de la Littérature et des Arts. <i>Souvenirs d'un matelot; La Guerre; Le Militarisme.</i> — Georges Lecomte	845
Revue des revues <i>Revues et livres allemands.</i> — Albert Métin	857
<i>Revues anglaises.</i> — Laurence Jerrold	859
<i>Revues françaises.</i> — A. Hamon	862
Revues des livres. — A. Hamon	867
Le mois. <i>Nécrologie. Jean Volders.</i> — <i>Notes sur le jeune théâtre allemand.</i> — <i>Les Mémoires de Barras.</i> — <i>L'Avenir du Japon.</i> — <i>Les Pygmées.</i> — <i>Médailles d'artistes et de poètes. Frieda Port.</i>	871

TABLE ALPHABÉTIQUE

	Pages.
ADAM (PAUL).	
Les Soldats du Malheur	267
ARNOULD (VICTOR).	
Histoire sociale de l'Église. Deuxième partie. <i>Le Christianisme et les Barbares</i> (suite)	27, 342
BAISSAC (JULES).	
Le Dieu sémite et le Dieu aryen. <i>Jéhovah et Prométhée</i>	301, 515, 628
BAKOUNINE (MICHEL).	
Lettre inédite de Bakounine à Celso Cerretti	175
CARPENTER (EDWARD).	
La Civilisation, ses causes et ses remèdes (suite)	37, 228
Le Mariage dans une société libre	579
La Femme et sa place dans une société libre	731
CHARLES-ALBERT.	
Un Projet de « Réhabilitation par l'armée »	102
Pour conclure	272
Ballades, <i>par Paul Fort</i>	549
COLINS.	
Science sociale. (Pages inédites.)	515
DE MARÈS (ROLAND).	
Paul Verlaine	263
DE POTTER (AGATHON).	
Etude sur l'Hypnotisme. <i>Examen des principaux phénomènes qu'il présente</i>	643, 775
ECKHOUD (GEORGES).	
Le Suicide par l'amour	322
ELSKAMP (MAX).	
Enluminures	468
FONTAINAS (ANDRÉ).	
Paul Verlaine	404
HAMON (A.)	
Études de sociologie. <i>Un anarchisme, fraction du socialisme?</i>	207, 366
Revue des livres	131, 295, 569, 726, 862
Revue des revues françaises	439, 566, 719, 867
HENRY (CHARLES).	
Les Rayons Röntgen	788
HEROLD (A.-FERDINAND).	
Prologue pour l' <i>Homme de la mer</i>	200
HERZEN (ALEXANDRE).	
L'Un vaut l'Autre (Fragment) (Traduction de Marie Stromberg.)	679
HIRSCH (CHARLES-HENRY).	
La <i>Tragédie des Fiancées</i> de Thomas-Lovell Beddoes	240
T.-L. Beddoes et la tradition shakespearienne	383
HUDRY-MENOS (J.).	
L'Individualisme féminin dans la littérature	658
JERROLD (LAURENCE).	
Revue des revues anglaises	122, 437, 562, 717, 859

	Pages.
KAHN (GUSTAVE).	
Prologue au Conte de l'Or et du Silence	87
Ballanche	759
KOROLENKO (VLADIMIR).	
Tchernychevsky (Souvenirs)	532, 689
KRAINS (HUBERT).	
Francis Nautet	542
KROPOTKINE (PIERRE).	
La Future Abondance	141
LECOMTE (GEORGES).	
Chronique de la Littérature et des Arts :	
<i>La Valeur sociale de l'Art. — Le Cuivre, de MM. Paul Adam et André Picard. — L'Anneau de Cakountala, de M. A.-F. Herold. — Eymirah, de MM. J.-H. Rosny. — Egyptiens et Sémites, de MM. J. Rosny. — Le Prêtre et la Femme, de Michelet. — Les Idées en marche, de M. Léon Daudet. — Les Maîtres de l'Affiche.</i>	110
<i>La Haine de la Femme; L'Impuissance d'aimer; Complexités psychologiques; Le Mystère des foules; Viveurs; Amants. — Paul Verlaine. — Un Poète moderne : M. Emile Verbaeren. Les Villes tentaculaires; Poèmes — Un Livre de M. Roger Marx. L'Idéalité en art; Exposition de M. Bonnard.</i>	275
<i>Les Vies encloses; La Pluie et le Beau temps; Le Voyage de Shakespeare; L'Œuvre nuptial; Six Chansons du pauvre homme; La Patrie portugaise; Hérakléa; Le Théâtre vivant, etc.</i>	703
<i>Souvenirs d'un matelot, par Georges Hugo. — La Guerre; Le Militarisme</i>	845
LEMONNIER (CAMILLE).	
La Légende de vie	392
MALATO (CHARLES).	
La Reine des Mers. <i>L'Angleterre ancienne et moderne</i> (suite)	494
MARHOLM (LAURA).	
Sonia Kovalewska	472, 611
MAUBEL (HENRY).	
César Franck	127
Guillaume Lekeu	431
Préface à la musique de piano de Schumann	455
MERLINO (SAVERIO).	
La Quintessence du Socialisme	802
MESNIL (JACQUES).	
Le Parti socialiste italien	74
MÉTIN (ALBERT).	
Revue des revues et livres allemands.	434, 558, 857
MORRIS (WILLIAM).	
L'Esthétique de la vie	15, 162

	Pages.
NIKITINE (N.).	
Les Femmes dans la littérature russe (suite et fin)	332
NYS (ERNEST).	
Le Droit de la vieille Irlande	602
PILON (EDMOND).	
La Maison d'exil. <i>Le Jardin</i>	770
RECLUS (ELIE).	
Apparitions nocturnes. <i>La Chasse infernale</i>	5
<i>L'Innombrable multitude</i>	443
RECLUS (ELIE, ÉLISÉE).	
Renouveau d'une cité	752
SCHEFFER (ROBERT).	
Chanson de Neos.	69
STIERNET (HUBERT).	
Chronique littéraire : <i>Une Rose à la bouche</i>	290
<i>Six chansons du pauvre homme pour célébrer la semaine de</i>	
<i>Flandre ; L'Émerveillée</i>	553
STROMBERG (MARIE).	
Le mouvement sectaire en Russie et sa phase récente. <i>Le Stun-</i>	
<i>disme</i> (suite).	53, 812
VAN LERBERGHE (CHARLES).	
Vers. <i>In memoriam ; Entrevision</i>	723
VERHAEREN (ÉMILE).	
Vers. <i>La Joie ; L'Attendu</i>	48
WILL (I.).	
L'Harmonie. <i>A propos d'Imogène d'Edmond Picard</i>	350
ZANGWILL (I.).	
Incurable	833
Le Mois. — <i>École libre des Petites Études</i> , 136. — <i>Document pour</i>	
<i>servir à l'histoire de notre temps</i> , 137. — <i>Concerts de la Société sympho-</i>	
<i>nique</i> , 138. — <i>La Synthèse des idées</i> , 139. — <i>Stepniak (Kravtchinski)</i> ,	
208. — <i>Michel Bakounine</i> , par Herzen, 209. — <i>La Maison d'art Bing à</i>	
<i>Paris</i> , 300. — <i>Fêtes littéraires</i> , 441. — <i>Un cours de M. Albert Métin :</i>	
<i>Le Socialisme pendant la Révolution</i> , 441. — <i>M. Charles Henry et les</i>	
<i>rayons Rœntgen</i> , 442. — <i>École libre des Petites Études</i> , 442. — <i>Traduc-</i>	
<i>tions d'œuvres de A. Hamon</i> , 442. — <i>La Condamnation de De Brouckere</i>	
<i>et Lekeu</i> , 577. — <i>Le Cours d'Élisée Reclus</i> , 577. — <i>La Révolte des</i>	
<i>Cubains</i> , 577. — <i>Florian Geyer de Hauptmann</i> , 578. — <i>La Lumière</i>	
<i>emmagasinée par les corps phosphorescents</i> , 578. — <i>Nouvelles éditions</i> ,	
578. — <i>Monument Pierre Leroux</i> , 729. — <i>Les Concerts Ysaye</i> , 729. —	
<i>Le sculpteur Minne</i> , 729. — <i>Le ténor Van Dyck</i> , 729. — <i>Exposition Ver-</i>	
<i>wée</i> , 729. — <i>Le romancier juif Tangwill</i> , 730. — <i>Van nu en straks</i> , 730.	
— <i>Le Péril japonais</i> , 730. — <i>Nécrologie</i> . Jean Volders, 871. — <i>Notes</i>	
<i>sur le jeune théâtre allemand</i> , 871. — <i>Les Mémoires de Barras</i> , 872. —	
<i>L'Avenir du Japon</i> , 873. — <i>Les Pygmées</i> , 874. — <i>Médailleurs d'artistes</i>	
<i>et de poètes</i> . Frieda Port, 875.	